MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

12 NUMÉROS PAR AN, PAYÉS EN SOUSCRIVANT.

PARIS.	DÉPARTEMENS.	ÉTRANGER.
Prix : aux bureaux d'abonnement, 5 f. 20	Envoyés par la poste, 2 f. en sus ; 7 f. 20	Franc de port. . . . . 9 f. 20

L'abonnement part du 1er octobre.

PRIX MENSUEL :

PARIS,	DÉPARTEMENS,
Un numéro pris aux bureaux. . 50 cent.	Un numéro par la poste. . . . 70 cent.

ON SOUSCRIT :

AU BUREAU DE LA DIRECTION, RUE GAILLON, 4, A PARIS;
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER
et chez tous les directeurs de poste.

HUIT VOLUMES ONT PARU.

PRIX DE CHAQUE VOLUME :

Pour Paris	Broché	5 fr. 50 c.
	Relié	7 »
Pour les départemens, par la poste, le volume broché		7 50

NOTA. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

Imprimerie de Hennuyer et Turpin, rue Lemercier, 24. Batignolles.

Musée
DES
FAMILLES

Lectures du Soir.

CINQUIÈME VOLUME.

Année 1838. a 1839

PARIS,
AU BUREAU DE LA DIRECTION,
RUE GAILLON, 4.

MUSÉE

DES FAMILLES.

CHAPITRE PREMIER.

Charlemagne venait de rendre à Dieu sa grande âme; Aix-la-Chapelle, la glorieuse métropole, et le palais impérial, vide du puissant génie qui en avait fait un Olympe, étaient dans un émoi, dans une agitation impossibles à décrire; mais cette agitation, comme celle de la mer au moment du reflux était sourde, comprimée. On eût dit

que la majesté qui avait empli ces lieux survivait au grand roi, et que l'atmosphère vibrait encore de cette forte et solennelle volonté qui avait si longtemps commandé la soumission et le respect. Les ambitieux espoirs, les vœux cupides, s'échangeaient donc à voix basse dans la ville et dans le palais. Enfants légitimes et naturels, ministres et favoris, comtes et barons, tous les grands et tous les officiers, soit qu'ils s'observassent d'un regard hostile, soit qu'ils complotassent entre eux, passaient dans les longues galeries lentement et presque sans bruit, comme s'ils n'eussent osé faire bourdonner leurs mesquines prétentions sous ces hautes voûtes où semblaient circuler encore les vastes desseins et les pensées sublimes du grand monarque.

C'étaient aussi des paroles mystérieuses et timides qui s'échangeaient, dans une des salles intérieures du palais, entre Bérangère, la plus belle et la plus jeune des filles naturelles de Charlemagne, et le Gallo-Romain Tullius, illustre descendant d'une des plus anciennes familles du sol, et l'un de ces hommes supérieurs qui, aidant Charlemagne dans son œuvre civilisatrice, étaient honorés de sa glorieuse et intelligente amitié.

A l'élévation de l'esprit Tullius unissait des formes pleines d'urbanité et des avantages physiques non moins remarquables. D'une taille un peu au-dessous de la moyenne mais admirablement proportionnée, il exprimait dans chacun de ses gestes la force et la grâce, enfin les anneaux de sa chevelure d'ébène, sa barbe noire et ses sourcils nettement arqués, contrastant avec des yeux d'un bleu suave, trahissaient le poétique mélange du sang romain et du sang gaulois.

Blonde et vive, svelte et gracieuse, la physionomie animée du regard à la fois si fier et si doux de son père, Bérangère était une naïve jeune fille franke, un peu ignorante, un peu sauvage et impérieuse, mais perdant tous les jours quelque chose de ces charmants défauts, grâce à la tendre et patiente sollicitude du Gallo-Romain.

— Console-toi, disait Tullius à la jeune princesse; ton père n'est pas mort tout entier; la meilleure partie de lui-même lui survit; c'est sa gloire; et quelle existence fut jamais plus glorieuse que la sienne?

— Ce n'est pas sur lui que je pleure, Tullius, car il est heureux, maintenant qu'il a conquis la palme des élus et qu'il s'est assis à la droite de Dieu, près des rois David et Salomon; c'est sur nous, c'est sur notre avenir. Oh! pourquoi Charlemagne, avec toutes ses magnanimes vertus, n'eut-il pas celle d'aimer ses enfants pour eux-mêmes?

— Tu dis vrai, Bérangère, c'est pour lui surtout qu'il les aima; mais ne jugeons point ton père comme les autres hommes; les mesures communes ne vont point à sa taille de géant. Sans doute, pour ne point se séparer de ses filles, il refusa toujours de les marier, et tout père agissant ainsi peut être justement accusé d'égoïsme; mais ce sentiment de personnalité est bien excusable en Charlemagne. Pour se reposer des soins toujours renaissants de son vaste empire, des guerres à conduire, des révoltes à comprimer, des lois à refaire et à imposer à des peuples fanatiquement attachés à leurs barbares coutumes, il avait besoin d'une famille, d'un foyer toujours peuplé d'êtres connus et chers, d'une table rayonnante de frais et doux visages. Déjà séparé de ses fils qu'il avait dotés de royaumes lointains, et de ses épouses tour à tour fauchées par la mort, que lui fût-il resté s'il avait consenti à marier ses filles? Leurs maris les lui eussent enlevées l'une après l'autre, et le grand aigle, demeuré seul dans son aire, eût été réduit à envier l'obscur destin de l'hirondelle ou du passereau.

— Tu es toujours bon, toujours noble; tu vaux mieux que moi, Tullius; mais quand tu devrais défendre encore un père contre sa fille, je ne puis m'empêcher de te répéter que Charlemagne a sacrifié notre bonheur au sien; que pour être empereur et grand homme on n'en est pas moins père, et qu'il ne l'a pas été en voulant nous priver, durant toute sa vie, des saintes joies de l'hymen et de la maternité, et en ne nous laissant après sa mort d'autres protecteurs que des frères indifférents, sinon jaloux et tyranniques.

— Mais, Bérangère, les filles des rois, des héros, ne doivent pas non plus ressembler aux filles des hommes vulgaires; il faut qu'elles sachent immoler quelquefois à la grandeur de leurs pères, à la dignité du trône, les fragiles besoins de l'humanité et les humbles exigences du cœur.

— Et moi, je te dis, Tullius, que ces choses-là sont belles dans les livres de ces Romains et de ces Grecs que nous étudions ensemble, mais qu'elles ne sont pas vraies. La preuve, c'est que toutes mes sœurs, depuis longues années, sont, comme moi, mariées secrètement. N'eût-il pas mieux valu que mon père nous donnât des époux de sa main, des epoux que nous eussions aimés à la face du monde, et qui, après sa mort, eussent été nos défenseurs naturels? Cela, d'ailleurs, ne nous obligeait pas à le quitter ni à lui être ingrates; son palais était assez grand pour nous contenir toutes et nos maris avec nous; sa table et son foyer eussent été réjouis d'autant, et notre tendresse pour lui se fût accrue de tout le bonheur qu'il nous eût donné par nos époux. Mais non, il a été personnel, jaloux, inflexible! Puissent nos angoisses et les fautes de quelques unes de mes sœurs ne pas être le prélude de souffrances et de malheurs plus grands!

— Tes craintes ne sont pas fondées, Bérangère; celui de tes frères qui hérite de l'empire et aux mains de qui vont être remises nos destinées est pieux et juste, et les habitants de l'Aquitaine qu'il gouverne depuis longtemps lui ont donné avec reconnaissance le nom de débonnaire.

— Et qu'esperes-tu de lui? que comptes-tu faire, Tullius?

— J'irai me jeter à ses pieds; je lui dirai notre amour, notre mariage secret; je trouverai pour l'attendrir des paroles éloquentes; j'intéresserai son cœur en faveur de notre union si intime, si dévouée, si dégagée d'ambition et de calculs. Loin de réclamer de lui les priviléges d'une union royale, je lui offrirai mes biens, mes services, le peu de science que j'ai pu acquérir et dont son père faisait quelque cas; ou si notre présence à la cour lui portait ombrage, nous lui promettrions de nous retirer dans ma maison d'Aquitaine.

— Non, Tullius, ce n'est point cela qu'il faut faire; notre seul parti, je te le répète, c'est de fuir. N'attendons pas l'arrivée de Louis, je t'en conjure; profitons de cette liberté qui nous reste...

— Fuir, Bérangère? agir comme des coupables?...

— Mais si déjà nous sommes jugés tels, ne vaut-il pas mieux nous soustraire aux violences qui nous menacent et aller attendre dans quelque asile les résultats fort incertains de la clémence de Louis?

— T'emmener hors de ce palais, Bérangère, ce serait appeler la foudre sur ta tête. Si nous avons fait une faute, moi seul j'en dois porter la peine. Mais encore une fois, tes appréhensions sont injustes, je connais Louis...

— Moi aussi je le connais, et c'est précisément pour cela que je tremble. Il est sombre, froid, soupçonneux, inquiet; l'éducation presque monastique qu'il a reçue a encore ajouté à la sévérité naturelle de son esprit; il ne comprend rien aux choses du cœur; tout ce qui s'écarte un peu d'un rigoureux devoir lui semble crime; sa vertu, en un mot, est quelquefois excessive jusqu'à la cruauté. Comment donc autoriserait-il notre mariage secret, lorsque le magnanime, l'indulgent Charlemagne, malgré la tendresse qu'il avait pour toi, n'aurait jamais consenti à te donner ma main? Car, vois-tu, je l'ai sondé plusieurs fois à ce sujet, en lui rappelant sa clémence envers son secrétaire Eginhard et ma sœur Emma; mais cette première et unique concession avait épuisé toute sa bonne volonté, et je voyais toujours son front se rembrunir et devenir si menaçant qu'enfin je perdis tout courage et tout espoir.

— Tu me trompais donc, Bérangère, lorsque tu m'assurais que tu n'étais pas loin de le fléchir?

— Mon Dieu, Tullius, il le fallait bien; tes scrupules étaient si grands! Mais nous n'avons pas le temps de revenir sur le passé, et, encore une fois, puisque le présent nous reste, hâtons-nous de le mettre à profit.

— Par la fuite, Bérangère, ton honneur, ta liberté, ta vie peut-être seraient en péril; je ne t'emmènerai point hors d'ici. Et d'ailleurs où te conduirais-je, où te mettrais-je en sûreté? En quel coin si caché de ce vaste empire pourrais-je te garantir de la justice de Louis? Si la rigidité de ton frère t'inspire peu de confiance, je veux bien ne lui rien avouer, nous pouvons garder jusqu'à des temps meilleurs le mystère de notre union.

— Eh! penses-tu donc qu'elle n'est pas connue de tous dans ce palais? Des yeux jaloux et méchants nous ont souvent observés, Tullius, et à la venue de Louis, sois-en sûr, plus d'une bouche s'ouvrira pour nous accuser. Va, ta sécurité me désespère; tu crois tous les hommes généreux, loyaux, bons comme toi; tu éprouveras le contraire, pour notre malheur. Songe pourtant, Tullius, que ta vie c'est la mienne, et que, quoi qu'il t'arrive, j'en recevrai infailliblement le contre-coup.

— Ne t'afflige pas, ma Bérangère, le ciel n'est pas aussi sombre qu'il te le semble, et peut-être l'avénement de ton frère à l'empire est-il l'aurore que nous appelons depuis si longtemps. Que je serais heureux et fier de te proclamer devant tous l'épouse de mon cœur; que mon bonheur fera d'envieux! car, Bérangère, tu es bien belle, et le sang qui coule dans tes veines est bien noble!

— Eh bien! oui, je veux faire comme toi et repousser tous les funestes présages; je veux m'abandonner toute au bonheur de t'aimer et de t'entendre me répéter les douces choses qui me sont toujours si nouvelles dans ta bouche. C'est que, vois-tu, mon Tullius, c'est moi surtout qui ai droit d'être fière de toi, car tu es autant supérieur aux grossiers barons de cette cour que le cèdre l'est à l'hysope; ils ne savent que se battre et chasser, et toi, Tullius, tu sais le nom de tous les astres, celui de toutes les plantes, de tous les animaux; tous les grands hommes des temps anciens te sont connus; tu converses familièrement avec eux; tu parles leur langue harmonieuse, tu es éloquent comme eux. Et puis tu es si beau! tes yeux, de la couleur du ciel, expriment si bien ce que tu sens!... Ah! Tullius, en les regardant, quelle horrible pensée m'est venue! sais-tu qu'à ceux que la justice du roi a condamnés, sais-tu qu'on leur crève les yeux?

— Oui, ce supplice a remplacé les exécutions capitales dans beaucoup de cas; mais le grand roi ne l'appliquait presque jamais; il pensait que la perte des yeux équivaut à celle de la vie et qu'il est aussi cruel d'entourer un malheureux des ténèbres de la tombe que de l'y plonger sans mouvement; aussi infligea-t-il bien rarement cette peine; il aimait mieux punir par l'exil les criminels qui ne méritaient pas la mort... Pour moi, Bérangère, je crois que j'aimerais autant mourir que d'être condamné à ne plus voir ce sourire qui devait être celui d'Hébé, ces noires prunelles qui ont toute la vivacité, tout l'éclat qu'on prête aux yeux de Flore, ce teint si frais où la nature a versé les lis et les roses à pleines mains, l'émail de tes dents, l'ivoire de ton cou, l'ébène de tes cheveux... Pourtant j'aurais la consolation d'entendre cette voix dont les accents ont quelque chose de ceux des anges, de reconnaître le bruit de tes pas, le frémissement de ton voile et de ton manteau; et puis je pourrais toucher cette main qui sait répondre au langage de la mienne... Oh! oui, il y aurait encore pour moi du bonheur à vivre!

En ce moment des pas pressés retentirent dans une galerie voisine de la salle où Bérangère et Tullius étaient assis l'un près de l'autre; puis la porte s'ouvrit brusquement, et Gisèle, une des sœurs de Bérangère, et le seigneur frank Aldwyn, entrèrent, la physionomie pleine d'agitation et de colère.

CHAPITRE SECOND.

— Qu'avez-vous? qu'est-il arrivé, ma sœur? s'écria Bérangère en se levant avec effroi.

— Il se complote quelque chose contre nous, Bérangère! répondit Gisèle, l'œil à la fois inquiet et menaçant; tout à l'heure Aldwyn a voulu sortir, et il a trouvé à la porte du palais des sentinelles qui lui ont refusé le passage!

— Qu'est-ce que cela signifie, reprit Bérangère en se rapprochant instinctivement de Tullius, comme pour le défendre contre un danger qu'elle pressentait.

—Peut-être, dit le Gallo-Romain, n'est-ce qu'une précaution générale et qui ne concerne point particulièrement le seigneur Aldwyn.

— Je présume, au contraire, interrompit le guerrier frank, qu'elle ne concerne tout le monde que pour m'atteindre tout seul. Il y a encore, je parie, du Warncher là-dedans; il ne peut me pardonner la préférence que Gisèle m'a accordée sur lui, et il profite de l'autorité qu'il a dans le palais pour m'y retenir prisonnier, sans avoir l'air de m'attaquer directement, le lâche! Mais qu'il se rassure, je ne veux pas fuir; et si le nouvel empereur, excité par ce vil flatteur, m'appelle à son tribunal, je ne craindrai pas d'y paraître, et je saurai me défendre. Néanmoins comme mes amis ne sont point prévenus et que j'ai besoin hors d'ici, je viens, Bérangère, et vous aussi Tullius, vous demander la clef du passage secret dont Gisèle m'a dit que vous vous serviez.

— La voici, Aldwyn, répondit l'époux de Bérangère, ou plutôt c'est moi qui vais vous conduire; un de mes serviteurs que j'ai laissé dans ce passage ne vous connaît pas, et le moindre bruit appellerait l'attention des gardes, si l'on en a placé aux environs.

— Mais, mon frère, reprit Bérangère en retenant Aldwyn, que soupçonnez-vous donc que Warncher prépare contre vous?

— Sans doute il espère faire sa cour à Louis en m'accusant d'avoir obtenu l'amour d'une princesse impériale et de prétendre à sa main.

— Mais mon Tullius court le même danger; comme vous, nous sommes mariés secrètement!

— Puisque notre cause est la même, ajouta le Gallo-Romain, je pense, seigneur Aldwyn, qu'il serait convenable de nous entendre sur nos moyens de défense en cas d'accusation.

— Ma défense sera bien simple, seigneur Tullius; je dirai au nouvel empereur que, par ma naissance et par les services que j'ai rendus à l'empire, je me suis cru digne de Gisèle, que Gisèle a pensé comme moi, et que d'ailleurs il est trop tard pour revenir sur une chose consommée, et de plus consacrée par un prêtre. Si Louis ne se contente pas de ces raisons, j'irai offrir mon épée à un autre, et Gisèle viendra me rejoindre.

— Il ferait beau voir, dit Gisèle à son tour, qu'un roi d'Aquitaine qui passe sa vie au milieu des moines trouvât indigne de son alliance le plus brave des barons de Charlemagne, et celui peut-être qui a le plus contribué à la soumission définitive de la Saxe.

— Ma sœur, ajouta Bérangère avec anxiété, Tullius n'a-t-il pas aussi rendu de grands services à l'empire? Comme Aldwyn il a fait les guerres de Saxe, et il a fondé, de ses deniers, plusieurs écoles, monastères et académies!

— Sans doute, répondit le rude guerrier frank, en laissant percer malgré lui un léger dédain, ce sont des titres à la faveur de Louis; et d'ailleurs le seigneur Tullius a d'autant moins de craintes à concevoir qu'il est Gallo-Romain; et il sait aussi bien que moi que cette qualité, le nouvel empereur l'a toujours fort prisée chez ses sujets d'Aquitaine.

— Qui vous a dit, seigneur Aldwyn, répliqua Tullius, froissé par ces paroles, que je conçusse des craintes?... Ce serait à vous peut-être à en avoir si vous tardiez à me suivre dans le passage; ignoré encore en ce moment, peut-être cessera-t-il de l'être bientôt.

Le rouge monta au visage d'Aldwyn.

— Seigneur Tullius, dit-il, vous avez une manière d'offrir un service qui donne envie de ne point l'accepter. Il sera bon en effet que vous me guidiez, car je n'ai point, moi, l'habitude des secrets passages, et je suis toujours venu chez Gisèle par la porte commune, au grand jour et le visage découvert.

— Seigneur Aldwyn, si je viens chez Bérangère par une porte dérobée, c'est parce que j'aime son honneur avant tout, et que je ne veux pas livrer aux langues venimeuses celle qu'il ne m'est pas permis encore de nommer ma femme devant les hommes.

— Tullius, reprit l'altière Gisèle, c'est moi qui ai voulu qu'Aldwyn entrât ainsi chez moi sans précaution et sans peur; une fille de Charlemagne est au-dessus de la calomnie et sait mépriser les envieux qui l'insultent d'en bas. Sachez aussi que si Aldwyn vous demande la clef de votre passage, c'est parce que je l'en ai prié; il luttait avec les sentinelles lorsque je lui ai envoyé un de mes serviteurs qui l'a ramené chez moi.

— Mon Dieu! s'écria Bérangère avec douleur, voici maintenant que nous nous divisons, lorsque l'union nous est si nécessaire! Tullius, Aldwyn, et vous, ma sœur, songez donc aux dangers qui nous menacent!

— Seigneur Aldwyn, reprit alors Tullius en tendant la main au guerrier frank, si je vous ai dit des paroles blessantes, pardonnez-les-moi; pour ma part j'ai oublié les vôtres.

— Tullius, répondit Aldwyn, vous avez raison, restons frères. Et tenez, accompagnez-moi dans mon palais, vous y serez plus en sûreté qu'ici ou chez vous.

— Merci, frère, de l'asile que vous m'offrez; l'accepter, ce serait faire soupçonner que ma conscience n'est point en repos; et comme je n'ai point commis de crime, j'attendrai tranquillement chez moi la venue de Louis.

Bérangère allait insister pour que Tullius suivît Aldwyn, lorsqu'un des affidés de Gisèle entra effaré et hors d'haleine.

— Fuyez, madame! s'écria-t-il, et vous, seigneur! des soldats entrent en foule dans le palais, Warncher à leur tête; on a enfermé vos sœurs dans leurs appartements; les seigneurs Wiltzen, Thudun et Clodoald viennent d'être arrêtés; les comtes Warncher et Wala sont munis de pleins pouvoirs par votre frère Louis, qui, dit-on,

arrive ici demain ! On parle d'exécutions, d'exils contre les prétendants des princesses.

Bérangère poussa un cri :

— Je te l'avais bien dit, Tullius, dit-elle à demi évanouie.

— Warncher et Wala mes juges ! reprit Aldwyn avec rage.

— Ne t'abaisse point à paraître devant eux, ajouta la fière Gisèle ; retourne chez toi, monte à cheval avec tes amis. Moi, je reste ici pour demander à mon frère de quel droit il prétend m'enlever mon époux ; je ne dépends ni de l'ancien roi d'Aquitaine ni du nouvel empereur. Charlemagne m'a apanagée de domaines libres, j'irai t'y attendre, Aldwyn.

— Mon Dieu, que faire ? s'écria Bérangère avec désespoir ; au nom du ciel, Tullius, ne tarde plus, sauve-toi ! En disant cela, la jeune princesse enlaçait fortement le Gallo-Romain dans ses bras et semblait craindre de s'en séparer, comme si le quitter c'était le livrer à la mort.

— Tire ton épée, Aldwyn, dit Gisèle avec calme, et marchons.

Tous quatre s'engagèrent dans le passage secret ; tout à coup le serviteur que Tullius y avait mis en surveillance leur fit signe de s'arrêter ; et lui-même, s'avançant avec précaution sur l'orteil, colla son oreille contre la porte... Un instant après, il revint l'air consterné.

— Maître, dit-il au Gallo-Romain, cette issue est découverte, les soldats viennent de s'en emparer !

— Seigneur, dit alors Aldwyn à Tullius, comme moi vous avez votre épée, mon avis est qu'il nous faut forcer le passage.

— Ce n'est pas le mien, frère, non que je ne croie que nous ne pussions nous faire jour, mais ce serait nous mettre en révolte ouverte contre l'empereur, et tout à l'heure, Aldwyn, vous pensiez comme moi que nous n'avions rien à craindre de sa justice.

— De sa justice, non, répliqua Gisèle ; mais de la jalousie et de la haine de ses courtisans. Une fille de Charlemagne a quelques droits ici, c'est moi qui ouvrirai le passage. Gaulois, ouvre cette porte.

— Non, Gisèle, interrompit Tullius en retenant son serviteur ; ce serait vous compromettre et aussi Bérangère. Il vaut mieux, si Warncher et Wala ont des ordres qui nous concernent, nous remettre entre leurs mains, et, encore une fois, attendre sans crainte l'arrivée de Louis.

— Moi ! j'irais me livrer à mes ennemis ? Non, Tullius, et si je tombe en leur pouvoir, du moins ce ne sera pas vivant. Retournons dans ton appartement, Gisèle ; si l'on vient pour arrêter ton époux, c'est là qu'on doit le trouver ; il ne faut pas qu'on pense qu'il a eu peur d'un titre qu'il saura toujours avouer et défendre.

— Tu as raison ; viens, Aldwyn.

— Et mon Tullius, grand Dieu, que va-t-il devenir ?

— Ne t'effraie point pour moi, Bérangère, je n'ai rien à redouter. Et, comme je pense qu'il faut garder avant tout le secret de notre mariage et te mettre d'abord à l'abri de tout danger, je vais te quitter et sortir par la porte commune, ou rendre mon épée à Warncher et Wala, en attendant avec confiance le jugement de l'empereur.

Alors parut un des officiers du palais.

— Seigneurs, dit-il aux époux des deux princesses, le comte Warncher vous mande tous deux en sa présence.

— Retourne vers ton maître, esclave, répondit le farouche Aldwyn, et dis-lui que je ne reçois point d'ordres d'un dénonciateur et d'un lâche.

— Seigneur, objecta l'envoyé, des ordres viennent d'arriver d'Orléans, dans lesquels l'empereur Louis investit d'une entière autorité les comtes Wala et Warncher.

— Que ceux qui ont affaire à cette autorité s'y soumettent, ajouta Gisèle, mais elle n'atteint ni les princesses ni leurs époux.

— C'est précisément contre les prétendants des princesses, répliqua l'officier, que des ordres viennent d'arriver.

— N'opposez point de résistance aux commissaires de l'empereur, mon frère, dit Tullius avec instance ; en supposant quelques dangers à la position des princesses et à la nôtre, ne les aggravez pas par des violences coupables.

— Eh bien ! allons trouver cet insolent, et voyons qui de lui ou de moi va avoir à subir un interrogatoire.

— Adieu donc, dit Gisèle, et devant Warncher comme devant Louis, souviens-toi que tu es l'époux d'une fille de Charlemagne ; quant à moi, je n'oublierai point, sois-en sûr, que j'ai à soutenir l'honneur du nom d'Aldwyn.

— Tullius, mon Tullius ! s'écria Bérangère en se laissant tomber aux pieds du Gallo-Romain : n'y va pas, ils te tueront !

— Rassure-toi, ma bien-aimée, nous nous reverrons bientôt ; et vous, Gisèle, qui êtes courageuse et forte, soutenez-la, calmez-la ; dites-lui que ceux qui sèment le bien ne peuvent recueillir le mal, et que Louis ne peut haïr les hommes que Charlemagne aimait.

Et Tullius et Aldwyn sortirent avec l'officier.

Quelques instants après ils se trouvaient en présence du comte de Warncher. A la droite de ce seigneur se tenait Lambert, son neveu, jeune homme de grande espérance, porteur des dépêches de Louis, et, comme son oncle, un des plus chers favoris du nouvel empereur. Un groupe nombreux de seigneurs, de dignitaires, d'officiers subalternes et de gardes les entouraient, et le comte, assis au milieu d'eux avec sa gravité, avait l'air d'un juge siégeant à son tribunal.

Quand parut Aldwyn, les lèvres de Warncher se contractèrent en sourire haineux, et toute sa physionomie exprima un sentiment de vengeance satisfaite.

Aldwyn comprit cette orgueilleuse joie de son rival, et voulant la changer en honte, en dépit :

— Depuis quand, lui dit-il avec une ironie sauvage, les lièvres appellent-ils les lévriers à leur tribunal ?

Le comte bondit de colère sur son siége, et une vive rougeur empourpra ses joues ; en effet, le comte Warncher avait une réputation militaire assez équivoque, et c'étaient des qualités toutes intérieures, toutes domestiques qui lui avaient valu la faveur du débonnaire Louis. Néanmoins il se remit bien vite, et continuant la forme figurée employée par Aldwyn :

— C'est, répondit-il, depuis que les lévriers prétendent s'allier à la race des lions et à celle des aigles.

Des rires bruyants accueillirent cette réplique.

— Que tes valets ne se pressent pas tant de t'applaudir ! s'écria Aldwyn en frappant du pied ; car tes prétentions, moins justifiées que les miennes, n'en ont pas été moins audacieuses ; seulement la lionne a tourné le dos au lièvre et l'a renvoyé dans son terrier.

Inquiet de la tournure que prenait ce débat,

— Seigneur Warncher, interrompit Tullius, au lieu de laisser ces amères récriminations se poursuivre et s'enve-

nimer, ne serait-il pas plus à propos de nous expliquer la mission dont vous êtes chargé relativement à nous?

— Seigneur Tullius, répondit le comte d'un accent adouci qui annonçait l'estime qu'il faisait du Gallo-Romain, nous vous reconnaissons à votre prudence; en effet, c'est Sa Majesté l'empereur Louis, que mon neveu Lambert et moi nous représentons, et c'est uniquement à ce titre que nous demandons quelque respect. Du reste, si le ton du seigneur Aldwyn est peu convenable jusqu'à ce moment, au moins est-il dans la question. Oui, Tullius, c'est sur vos rapports avec la princesse Bérangère que nous sommes chargés de vous interroger, comme aussi Aldwyn va avoir à nous répondre sur ceux qu'il entretient assez ostensiblement avec la princesse Gisèle.

— Seigneur comte, reprit Tullius, la voix légèrement émue, mais avec dignité, questionnez-moi sur mes actes publics et politiques, je vous répondrai; mais je ne puis, même en reconnaissant le caractère dont vous paraissez revêtu, vous laisser descendre dans ma vie privée et dans ma conscience.

— Mais, seigneur Tullius, tout ce qui touche à la famille impériale devient question d'état, répliqua Warncher avec un peu d'hésitation; car, en réalité, Louis l'avait chargé uniquement d'arrêter tous ceux qu'on soupçonnerait d'entretenir des intelligences avec les princesses; et si le comte s'érigeait en juge en ce moment, c'était un peu par abus de pouvoir, impatient qu'il était d'exercer ses vengeances personnelles contre Aldwyn.

— Seigneur comte, ajouta le Gallo-Romain, permettez-moi de reconnaître à l'empereur seul, en sa qualité de frère des princesses, le droit de m'interroger sur ses illustres sœurs; ce sont des affaires de famille qu'il importe à la majesté du trône et à la dignité des princesses de ne point débattre publiquement.

Un murmure d'approbation accueillit ces paroles, et le comte lui-même, reconnaissant intérieurement la sagesse de ces objections, se contenta de répondre :

— Seigneur Tullius, nous prenons acte de votre refus.

— Et moi, s'écria Aldwyn d'une voix éclatante, sans désapprouver la réserve de Tullius, dont la position diffère de la mienne, je dis que ce qui me concerne, ainsi que la princesse Gisèle, appelle le grand jour, et que cette affaire doit se débattre devant tous, parce qu'elle est honorable pour moi et honteuse pour mon accusateur. Oui, j'aime Gisèle et j'en suis aimé! Nous avons échangé le serment de ne jamais être à d'autres, et ce serment nous l'avons fait sur les saints Evangiles. Déjà un fils est le gage de notre union, et que l'empereur Louis la blâme ou l'approuve, elle n'en reste pas moins indissoluble.

— Cette union, répliqua Warncher, si elle existe, est un crime dont vous serez puni, comte Aldwyn, et une honte pour la famille impériale, qui saura bien s'en laver.

— Cette union, misérable, ne sera rompue que par ma mort et par celle de notre enfant, et Gisèle restera ma veuve jusqu'à son dernier jour. Elle est un crime, dis-tu? mais ce crime, je te le répète, tu as voulu le commettre comme moi; une honte? sache qu'une fille de Charlemagne ne peut jamais être déshonorée par son alliance avec un Aldwyn; mieux vaudrait pour elle, à ton avis, quelque prince lombard ou suève, que nous avons fait passer sous nos épées, ou un parvenu comme toi; mais Gisèle a voulu un homme libre, un de ceux qu'estimait son père, et, après t'avoir repoussé du pied, elle m'a pris.

— Quoi que tu dises de la princesse Gisèle et de moi, reprit Warncher en grinçant les dents, si l'empereur Louis me l'accorde en mariage, elle me suivra dans ma maison et portera mon nom.

—A toi, impudent calomniateur! tiens! reprit le guerrier frank en lançant son gantelet au visage du comte, voici pour nous avoir insultés, Gisèle et moi. Ramasse ce gant, s'il te reste un peu de cœur, et viens me prouver, dans un duel à mort, que ton épée peut soutenir l'audace de ta parole. Avant d'oser t'élever jusqu'à Gisèle, vois-tu, il faut pouvoir s'élever jusqu'à moi!

— De grâce, calmez-vous, Aldwyn, dit à demi-voix Tullius à l'emporté guerrier.

— Je ne ramasserai pas ton gant, reprit Warncher, qui était devenu pâle, parce que, dès ce moment, tu es dégradé et que tu appartiens au bourreau.

— Dégradé... au bourreau!... hurla Aldwyn en écumant de rage; mais au moins je ne suis pas encore désarmé; défends-toi, lâche!

Et tirant son épée, il s'élança sur le comte.

Tullius, Lambert et une foule d'officiers se précipitèrent entre les deux ennemis; l'arme pesante du guerrier frank s'abattit comme la foudre sur le front du malheureux neveu de Warncher qui tomba sans pousser une plainte. Un cri d'horreur s'éleva de toutes les parties de la salle, et les lances, les haches, les couteaux étincelèrent devant les yeux d'Aldwyn qui ne les baissa point. Le comte, qui avait mis l'épée à la main, essaya de reculer, épouvanté qu'il était du coup terrible qui venait de frapper son neveu; mais Aldwin, s'attachant inévitablement à cet odieux rival comme le léopard à la proie qu'il a choisie entre mille, et, entr'ouvrant du choc circulaire de son arme puissante la forêt d'acier qui le pressait, il atteignit Warncher et lui plongea son épée tout entière dans la poitrine. Lui-même à l'instant tomba sous les coups répétés des officiers et des gardes.

CHAPITRE TROISIÈME.

Vers le soir les portes d'Aix-la-Chapelle s'ouvrirent devant Louis, qui venait prendre possession de l'empire.

Louis, disait la chronique, était un prince de moyenne taille, aux yeux brillants, au visage ouvert, au nez long et droit, à la forte poitrine, aux larges épaules et aux bras nerveux ; personne ne pouvait lui être comparé pour tirer de l'arc et lancer un javelot. Très versé dans les langues grecque et latine, il connaissait le sens littéral des Livres saints aussi bien que leur sens mystique ; mais il méprisait les poètes profanes, qu'il avait appris dans sa jeunesse, et ne voulait ni les lire ni les entendre. Il était d'une constitution robuste, agile, infatigable, lent à la colère, facile à la compassion. Agissant avec prudence et circonspection, il montrait d'ordinaire beaucoup de discernement, si ce n'est qu'il se fiait trop à ses conseillers, parce qu'il préférait passer son temps à suivre les offices et à réciter des psaumes. Tous les jours il se rendait à l'église pour faire ses oraisons, et là il fléchissait les genoux, touchait le pavé de son front, et priait longuement, quelquefois avec larmes. Il était d'une telle libéralité qu'il donnait à ses *fidèles*, en pleine possession, les domaines royaux transmis par son père et par son aïeul.

Si sérieux qu'il ne riait jamais aux éclats, pas même lorsque, dans les fêtes et pour l'amusement du peuple, les baladins, les bouffons, les mimes défilaient près de sa table, suivis de chanteurs et de joueurs d'instruments. Il estimait tant la vie contemplative qu'il avait eu un moment la pensée de se faire moine, à l'exemple de son grand-oncle Carloman.

Les frères de Louis, les seigneurs franks, les officiers du palais, les soldats, le peuple se pressèrent en foule au-devant du nouvel empereur ; son entrée dans le palais fut un véritable triomphe ; et telle était encore l'influence du grand nom de Charlemagne, que tous ceux qui avaient reconnu son pouvoir jurèrent spontanément à son fils paix et fidélité.

Le comte Wala, l'un des plus intimes conseillers de Charlemagne, et le jeune Bernard, roi des Lombards et petits-fils du grand empereur, furent les premiers à reconnaître la puissance de Louis, comme pour protester contre les projets ambitieux dont on les avait soupçonnés plus d'une fois d'être complices. En effet, comme maître de Rome et de l'Italie, Bernard s'était cru souvent des droits au titre impérial, et Wala, dit-on, avait encouragé ces prétentions.

Cependant, tout en recevant les hommages de la foule illustre qui encombrait le palais, Louis paraissait inquiet, et ses yeux impatients semblaient chercher autour de lui quelqu'un qu'il ne pouvait découvrir. Enfin, s'adressant à l'un des seigneurs qui étaient le plus près de lui :

— Et le comte Warncher, demanda-t-il, et mon jeune Lambert, pourquoi ne sont-ils point près de nous ? Ce sont les plus chers de nos amis ; quelle cause les empêche donc de venir nous donner le salut de bienvenue, qui nous sera si doux de leur part ?

Le seigneur qui était interrogé baissa les yeux avec embarras.

— Comte Guaramond, votre silence m'effraie ! reprit l'empereur ; que leur est-il donc arrivé ? parlez je vous l'ordonne !

— Seigneur, tous deux sont morts !

— Morts ! s'écria Louis en se levant tout pâle.

— Assassinés par le comte Aldwyn, continua Guaramond. Suivant vos ordres, Warncher avait mandé près de lui ceux qui étaient publiquement soupçonnés de nourrir de coupables espérances ; Wiltzan, Thudun et Clodoald se présentèrent d'eux-mêmes et se laissèrent conduire en prison sans résistance ; Aldwyn et Tullius ne se trouvant point chez eux, on fit cerner le palais : l'un et l'autre furent arrêtés dans l'appartement des princesses Gisèle et Bérangère, et amenés devant Warncher. Là, après toute sortes d'outrages contre le comte et nous, Aldwyn tira son sabre, et, avant que nous pussions le retenir, car sa force est prodigieuse, l'oncle et le neveu étaient mortellement atteints.

— Quoi ! vous avez laissé égorger par un seul homme mon fidèle Warncher et son neveu Lambert, le fils de mon adoption ? Vous êtes tous des lâches ! Et l'assassin, où est-il ? qu'en avez-vous fait ?

— Seigneur, les deux victimes ont été vengées sur-le-champ ; à peine les deux coups funestes étaient-ils frappés, que le furieux Aldwyn tombait sous nos coups.

— Il fallait le réserver pour l'échafaud : vous avez privé le peuple d'un grand exemple de justice. Mais le complice de ce misérable est vivant sans doute ; que l'exécuteur prépare son billot et sa hache pour demain au lever du jour.

— Seigneur, dit alors une voix qui s'éleva incertaine et timide devant la colère du nouvel empereur, Tullius est innocent : au moment du meurtre, il s'efforçait de calmer Aldwyn, et comme nous il essaya, mais en vain, de retenir le bras du furieux.

— Qui ose dire ici que Tullius est innocent ? reprit l'empereur en se retournant violemment du côté d'où la voix était partie.

Personne ne répondit.

— Ne m'avez-vous pas dit, Guaramond, que tous deux ont été trouvés dans l'appartement de mes sœurs ?

— C'est la vérité, seigneur.

— Eh bien ! que l'on m'amène à l'instant ce Tullius !

Quelques instants après, le Gallo-Romain, qui avait été jeté violemment en prison par les vengeurs du jeune Lambert et du comte, s'avança triste, mais calme, au milieu des gardes qui l'amenaient couvert de chaînes, et, étant arrivé devant Louis, il courba le genou.

— Te voilà donc, malheureux complice du meurtrier Aldwyn ! s'écria l'empereur qu'égarait la douleur de la mort de ses deux amis ; ce brigand et toi vous avez cru expier un premier crime par l'assassinat ? Vous n'avez été retenus ni par la jeunesse de Lambert ni par la sagesse et la piété de Warncher ?

— Seigneur, répondit Tullius, avec une indignation comprimée par le respect, je gémis comme vous sur cette double mort, et Dieu m'est témoin que s'il m'eût été permis de l'empêcher, vous ne pleureriez pas en ce moment deux êtres que vous chérissiez. Mais j'affirme que

non-seulement je suis pur du sang versé, mais encore qu'il n'y a pas eu assassinat.

— Comment! tu as l'audace de défendre Aldwyn devant moi.

— Je vous demande, seigneur, le droit d'exposer la vérité. Non, Aldwyn n'est point un assassin; non, cette odieuse inculpation ne doit point peser sur sa tombe. Appelé et interrogé devant tous par son rival, ce même Warncher, qui prétendait comme lui, mais sans succès, à l'amour de Gisèle, il déclara qu'il était marié secrètement avec cette princesse, et qu'il en avait un fils. Puis, après une discussion violente de part et d'autre, et dans laquelle Warncher l'avait menacé de la dégradation et du dernier supplice, Aldwyn défia le comte, qui refusa lâchement cette généreuse proposition. Alors mon malheureux ami tira son sabre, en criant à Warncher de se défendre; le comte croisa le fer, il y eut une mêlée dans laquelle l'infortuné Lambert reçut un coup qui ne lui était pas destiné, et peu après Warncher tomba en se défendant. Donc ce fut une lutte, et non point un guet-à-pens. D'ailleurs Aldwyn a payé lui-même sa violence de sa vie; ce fut jusqu'au bout une âme généreuse et fière : respect à sa cendre!

— Tullius, j'ai écouté sans t'interrompre l'apologie que tu viens de faire d'un infâme assassinat; maintenant réponds pour toi-même sur les chefs dont tu es accusé.

— Seigneur, dans votre interrogatoire sera-t-il question des princesses?

— C'est d'abord à cet égard que tu vas avoir à t'expliquer.

— Je vous dirai encore toute la vérité, mais à vous seul, seigneur.

— Et qui t'a rendu l'arbitre de ce qui convient ou non à l'honneur de ma famille? Je veux, moi, que tu parles devant tous, car si mes sœurs ont dévié de la voie de l'honneur, je veux qu'elles en rougissent à la face du monde, et si la faute a été secrète le châtiment doit être public. Parle, je te l'ordonne.

— Interrogez-moi, seigneur, répondit le Gallo-Romain, dans les yeux de qui brilla tout à coup une noble résolution.

— Depuis quelle époque datent tes rapports avec Bérangère?

— La princesse Bérangère avait quinze ans quand l'empereur Charlemagne, d'illustre mémoire, la confia à mes soins; il y a deux années que je lui enseigne les lettres grecques et latines.

— Et tu as abusé de la confiance de ton maître pour séduire et déshonorer sa fille?

— La princesse Bérangère est pure devant Dieu, elle doit l'être devant les hommes.

— Tu soutiens donc n'avoir point eu avec elle des rapports criminels?

— Je le soutiens, seigneur!

— Pourquoi alors pénétrais-tu chez elle par un passage secret?

— Ce passage était connu de Charlemagne qui me l'avait indiqué lui-même; il voulait, en faisant instruire sa fille par un de ses conseillers, soustraire la princesse aux interprétations odieuses; mais l'espionnage a les yeux toujours ouverts, et, comme lui, jamais la calomnie ne sommeille.

— Ainsi, reprit Louis, en laissant tomber son front sur sa main, ceux qui vous ont accusés, Bérangère et toi, d'adultère, ont menti et calomnié?

— Oui, seigneur! et je le jure sur cette croix! s'écria Tullius en étendant la main vers le crucifix qui surmontait le siége de l'empereur.

— Jurerais-tu également sur les Evangiles de ne plus jamais revoir Berangere? continua Louis en fixant des regards perçants sur le Gallo-Romain.

La réponse qu'allait faire Tullius devait être décisive; il le comprit, et un instant il hésita entre la certitude de soustraire la princesse à la sévérité de l'empereur et au mépris de la cour, et la nécessité de renoncer à elle pour toujours; l'idée d'avouer leur mariage secret lui vint aussi à l'esprit, mais les dispositions de l'empereur étaient telles que cet aveu ne pourrait qu'être encore plus funeste; il accepta donc le sacrifice tout entier.

— L'empereur Charlemagne, dit-il d'une voix émue, m'avait ordonné de cultiver l'intelligence de sa fille, je lui ai obéi; l'empereur Louis m'ordonne d'interrompre mes soins et de me séparer de mon élève; je saurai encore obéir.

— Jure donc sur cette Bible! reprit Louis en tirant le livre saint de dessous son manteau.

Un nuage passa sur les yeux de Tullius; il chancela, puis, se remettant, il s'avança et prononça d'une voix ferme la fatale formule.

— Maintenant, messeigneurs, dit l'empereur, en s'adressant à l'assemblée avec un accent de conviction, il n'est plus permis à qui que ce soit de douter de l'innocence de Bérangère; je jure donc à mon tour, sur l'Ancien et le Nouveau-Testament, de faire couper par le bourreau la langue qui attaquerait désormais l'honneur de la princesse. Tullius, te voilà absous sur ce premier chef; il ne reste plus qu'à prouver ta non-complicité dans l'assassinat de Warncher et de son neveu; les témoins seront entendus demain. Gardes, remmenez votre prisonnier!

CHAPITRE QUATRIÈME.

Pendant que ces choses se passaient, les deux princesses, mortellement inquiètes sur la destinée de leurs époux, écoutaient en pâlissant toutes les rumeurs qui emplissaient progressivement le palais; Gisèle elle-même, malgré la force toute virile de son caractère, ne pouvait repousser les funestes pressentiments qui venaient assiéger son imagination; elle serrait convulsivement son fils contre son cœur, et, troublée par les angoisses et les terreurs toujours croissantes de Bérangère, elle ne pouvait, au lieu de la rassurer, de la calmer, que la supplier de cesser des plaintes qui la troublaient elle-même, comme l'eussent fait les gémissements de l'orfraie ou de la bise d'automne.

Enfin, vaincues toutes deux par leur épouvante, et profitant d'un instant d'interruption dans la surveillance à laquelle on les avait soumises depuis la sortie d'Aldwyn et de Tullius, elles franchirent, avec le jeune Herric, le seuil des appartements intérieurs et se mêlèrent, enveloppées et cachées dans des mantes épaisses, à la foule des serviteurs appelés de tous côtés par le spectacle de l'installation de l'empereur Louis.

Tout à coup, en côtoyant les groupes tumultueux disséminés dans les cours, Bérangère entend prononcer le nom de son mari; elle s'approche, elle écoute...

— Il paraît, disait une voix, que le seigneur Tullius vient d'obtenir sa grâce.

— Sa grâce? répondait une autre, dites donc que demain matin il aura la tête tranchée.

— Ce sera grand dommage. Quant au seigneur Aldwyn...

Bérangère pousse un cri, quitte sa sœur et son neveu que le nom d'Aldwyn retient pleins d'émotion près du groupe, s'élance vers un péristyle éclairé par un grand nombre de torches, traverse plusieurs rangs de gardes qui s'écartent avec respect devant la sœur de l'empereur Louis, franchit rapidement l'espace qui la sépare encore de l'estrade impériale, et va tomber agenouillée, haletante, éperdue, devant le trône de son frère.

C'était le moment où Tullius venait d'être reconduit en prison par les soldats.

En reconnaissant Bérangère et en voyant le désordre de tout son être, le prince devina promptement le motif qui l'amenait; ses sourcils se froncèrent et tous ses traits prirent une expression d'indignation et de menace dont ils s'empreignaient rarement, mais qui, dans les cas exceptionnels, s'y gravait avec une singulière ténacité. C'est qu'aussi, pieux et rigide comme il était, un mensonge, un parjure impie l'irritait plus que tout autre crime, et l'imprudente démarche de sa sœur lui semblait déjà une protestation publique contre les déclarations de Tullius et le serment qu'il venait de prêter sur l'Evangile.

Toutefois le frère l'emporta un moment chez lui sur le chrétien; et voulant prévenir des aveux qui peut-être allaient soulever un double scandale :

— Je ne vous ai point fait appeler, Bérangère, dit-il; rentrez dans votre appartement.

— Mon frère! s'écria la jeune fille en restant agenouillée et en tendant vers lui des bras suppliants, mon frère, au nom du ciel, accordez la vie à Tullius; il est innocent! les liens qui nous unissent sont sacrés, un prêtre les a bénis; Tullius est mon époux devant Dieu; rendez-le-moi ou que je meure avec lui!

A cette révélation, les yeux de Louis flamboyèrent :

— Bérangère! répéta-t-il d'une voix éclatante, je vous ai ordonné de rentrer dans votre appartement! Qu'on l'emmène!

La jeune femme se débattit avec désespoir, et en criant toujours : Grâce! grâce! entre les bras de ceux qui l'entouraient; puis, brisée par la violence de ses émotions, elle s'évanouit.

Quand on l'eut emportée hors de la salle du trône :

— Comtes et barons, et vous tous qui m'écoutez, reprit l'empereur d'une voix altérée, mais inflexible, un grand crime vient d'être commis; les saints Evangiles ont été profanés; en jurant sur ces pages augustes, Tullius mentait; Tullius est un sacrilége! Et il m'a fait faire un serment qu'il faut que je rétracte. Par le corps du Christ! il sera puni!

— Seigneur, hasarda timidement la même voix qui avait déjà essayé une fois de défendre le Gallo-Romain, Tullius a juré sur la Bible qu'il n'avait point avec la princesse de relations adultères; ce serment est vrai puisqu'un prêtre a consacré leur mariage; quant à l'autre serment qu'il a prêté, on ne peut douter qu'il ne soit sincère, car Tullius n'a jamais violé la parole qu'il avait donnée une fois.

— Que ceux qui osent soutenir le crime prennent garde de participer au châtiment! s'écria l'empereur, qui n'avait entendu qu'à demi cette faible défense de l'ami du Gallo-Romain. En même temps la mort de son favori Warncher et Lambert continuant à exciter l'irritation de ses esprits, et la dévotion farouche se joignant à l'obstination quelquefois indomptable de son caractère, il reprit, en frappant violemment du poing les têtes d'aigles de son siége impérial :

— Tullius a trahi la confiance qu'avait en lui l'illustre Charlemagne; il a abusé de l'inexpérience d'une princesse pour contracter avec elle des nœuds que mon père eût empêchés s'il ne les eût ignorés, que je condamne, moi qui les connais, et que l'Eglise rompra bientôt, j'en ai la promesse. Tullius était l'ami, le complice d'Aldwyn; s'il ne l'a pas aidé du bras dans le meurtre de mes deux amis, il l'a secondé de la pensée; Tullius enfin, en jurant qu'il n'y avait entre Bérangère et lui que les liens du précepteur à l'élève, a commis un sacrilége; il sera puni! Donc, je le condamne à perdre les yeux, et je veux que l'exécution se fasse à l'instant même; après quoi il sera libre de retourner chez lui et d'y pleurer ses fautes jusqu'à son dernier jour.

Quelques instants après la porte de la prison du Gallo-Romain se rouvrait et les exécuteurs y entraient avec les instruments du supplice, le réchaud allumé et la lame de fer rougissant au milieu des charbons.

A la vue de cet appareil sinistre, Tullius se sentit parcourir tout entier d'un frisson glacé :

— Quoi! se dit-il avec une indicible douleur, condamné deux fois à ne plus la voir!... O mon Dieu! cette épreuve

est bien cruelle!... Et quelle consolation va-t-il me rester dans cette horrible solitude! Je n'aurai plus, mon Dieu! la contemplation de vos œuvres; et vous, saints apôtres, sublimes prophètes, vous aussi beaux génies de l'antiquité, je ne pourrai plus goûter vos sublimes entretiens dans les longues heures du soir!... O mon Dieu! n'eût-il pas mieux valu que je sortisse tout-à-fait de ce monde?... Hélas! puisque vous en ordonnez ainsi, que votre volonté soit faite!

En disant ces paroles il s'était agenouillé, et, se figurant le Christ au jardin des Olives, il demandait à Dieu la force de boire le calice qui lui était présenté, à lui aussi.

Cependant les exécuteurs, émus de tant de piété et de résignation, respectaient par leur patient silence la prière de la noble victime. Habitués aux fureurs et aux imprécations des condamnés, ils admiraient, sans le comprendre, le calme de Tullius : les magnifiques exemples d'abnégation chrétienne, assez fréquents à cette époque, parlaient plus haut à l'imagination des francs encore demi-barbares que les prédications les plus éloquentes.

— Encore quelques instants et je me livre à vous, dit le Gallo-Romain aux exécuteurs, en se relevant; alors il s'approcha d'une étroite fenêtre, à travers les barreaux de laquelle on voyait briller les étoiles; il embrassa d'un ardent, d'un dernier regard toute la partie du ciel qu'il lui était permis d'apercevoir; et, devant ces lueurs lointaines de la voie Lactée, devant ces blanches perles semées par la main de Dieu sur le manteau de la nuit, son âme, subitement illuminée, rêva tout à coup les éclatantes clartés des cieux et le soleil resplendissant de la vie éternelle. Dès lors le sacrifice de la périssable lumière de cette vie fut accompli pour lui; le calice était vidé jusqu'à la dernière goutte.

Deux fois un léger crépitement s'entendit, deux fois s'éleva une légère fumée... Tullius était plongé dans les ténèbres jusqu'au jour de la résurrection.

Un bandeau, imbibé d'une préparation dont l'effet était de circonscrire le mal, fut étendu sur ses yeux; ensuite deux gardes conduisirent Tullius chez lui, et, arrivés sur le seuil, l'y laissèrent et s'enfuirent, comme s'ils craignaient qu'on ne les soupçonnât d'avoir trempé dans le supplice d'un innocent, d'un saint; car le Gallo-Romain en était un pour tous les témoins de son exécution.

A la voix de leur maître, les serviteurs de Tullius accoururent, et bientôt, quand ils apprirent son malheur, la maison retentit de cris et de gémissements; car tous l'aimaient comme leur père, et il eut grand' peine à les consoler.

Il se tenait au milieu d'eux, leur disant de sages et religieuses paroles, et tous baisaient ses pieds et ses mains en sanglotant, lorsqu'une femme échevelée, l'œil hagard, les vêtements en désordre, parut à la porte, où elle s'arrêta, semblable à un spectre.

Tout à coup elle aperçoit Tullius; sa figure blanche et morte est traversée d'un éclair de vie; elle pousse un cri de joie et va tomber dans les bras du Gallo-Romain, qui la presse avec force contre sa poitrine, en baisant ses cheveux, son front, ses yeux.

— Tullius!

— Bérangère!

— Je te retrouve!... tu es sauvé... vivant!... nous ne nous quitterons plus!

A cette parole, Tullius se rappelle avec épouvante le serment qu'il a fait à l'empereur de ne plus revoir la princesse, et ses bras qui entouraient passionnément sa jeune épouse s'en détachent et retombent sans force à ses côtés.

— Tullius! pourquoi ce bandeau? s'écrie en même temps Bérangère.

Le Gallo-Romain courbe la tête en silence. La jeune femme regarde les serviteurs; tous détournent la vue et gardent une contenance morne; alors elle entrevoit une horrible lueur, et arrache le bandeau de son époux :

— Tullius! reprend-elle d'une voix pleine d'angoisses, regarde-moi!

Les paupières de Tullius, gonflées et rougies, restent baissées.

— Au nom du ciel, mon Tullius, ouvre les yeux! ce doute affreux me fait mourir!

— Résigne-toi, ma bien-aimée, répond le Gallo-Romain d'une voix douce et triste, c'est ton frère, c'est Dieu qui l'a voulu.

— Mais que t'a-t-il donc fait? reprend Bérangère haletante et brisée.

— Comme les saints qui dans leur extase entrevoient Dieu, je ne te verrai plus, ma bien-aimée, que des yeux de l'âme.

— Ah! je l'avais deviné, ils t'ont crevé les yeux! s'écria la jeune femme d'une voix déchirante; et elle tomba sans mouvement aux pieds de son époux.

Quand les soins du Gallo-Romain et de ses serviteurs l'eurent rappelée à la vie :

— Je l'avais bien prévu, mon Dieu! dit-elle avec abattement, tu ne m'as pas écoutée, Tullius, tu as refusé de fuir... Mais n'y a-t-il plus d'espoir? essaie d'ouvrir les yeux, mon bien-aimé... est-ce que tu ne me vois pas, là, devant toi?

— Non, Bérangère; ce n'est autour de moi et de quelque côté que je regarde qu'une ombre épaisse; non, Bérangère, je ne te reverrai plus que dans le ciel!

— Et penser qu'il y a quelques heures, si tu avais voulu me croire, tu étais à l'abri de cet affreux malheur!... Je t'avais bien dit que je connaissais Louis, qu'il était sombre et cruel... Mais pardonne-moi mes reproches; injuste que je suis, ne te vois-je pas déjà assez malheureux?

— Sois courageuse, reprit le Gallo-Romain d'une voix émue; l'heure est venue, Bérangère, de te montrer chrétienne et fille de Charlemagne...

—Que veux-tu dire? interrompit la princesse avec épouvante, quel nouveau malheur as-tu donc à m'apprendre? c'est qu'il faut nous séparer, n'est-ce pas?... Ah! Louis veut nous infliger encore ce supplice; après t'avoir privé de la lumière du soleil et de la vue du ciel, il veut qu'il ne te reste pas un cœur qui te console et qui t'aime, une main qui te conduise?... Mieux vaudrait qu'il nous fît mourir tous deux!... Et tu crois que je lui obéirai? non, Tullius, je mettrai, s'il le faut, les mers entre lui et nous.

En ce moment un officier du palais entra, et s'adressant à Bérangère :

— Princesse, lui dit-il, l'empereur mon maître désire que vous vous retiriez dans vos appartements, où vous apprendrez bientôt ce qu'exige sa justice.

— Oh! oui, voilà ce que je pressentais, s'écria Bérangère en se rapprochant de Tullius par un geste plein de douleur : Une séparation, une séparation éternelle! Je l'avais bien dit : Louis sera impitoyable!

Puis, cédant tout à coup à une impulsion énergique :

— N'espérez pas, dit-elle fièrement à l'officier, que je me soumette au caprice barbare de votre maître; je suis

l'épouse de Tullius, entendez-vous, et je n'ai pas craint de le proclamer en présence de toute la cour; heureux ou malheureux, son destin doit être le mien, ma vie lui est dévouée tout entière. Allez porter cette réponse à l'empereur; s'il ose employer la violence contre une fille de Charlemagne, dites-lui que je suis prête et que j'attends le bourreau. Mon Dieu! ne m'ont-ils pas déjà frappée en frappant Tullius!

— Bérangère! ma bien-aimée! reprit le Gallo-Romain d'une voix qui s'efforçait d'être ferme, cesse, je t'en conjure, de braver un prince qu'une haine aveugle a égaré. Va, le faible roseau ne peut lutter contre la puissance du chêne. Quand la main de Dieu s'appesantit sur nous, que pouvons-nous autre chose, faibles que nous sommes, que gémir et courber la tête? Un jour, oui, j'en ai le pressentiment, un jour viendra où Louis portera la peine de ses fautes; alors son repentir sera aussi humble et aussi amer que son courroux est aujourd'hui cruel et hautain; mais hélas! il ne sera plus temps...

L'officier, qui contemplait cette scène en silence, immobile sur le seuil de la porte, s'avança, et d'un ton respectueux, mais qui laissait percer une détermination inflexible :

— Princesse, dit-il, les ordres que j'ai reçus ne souffrent aucun retard, et je réponds sur ma tête de leur exécution.

Bérangère comprit que tout était dit et que la résistance serait folie.

— Adieu donc, s'écria-t-elle avec des sanglots, adieu pour toujours!

— Adieu, ou plutôt au revoir dans le ciel, répondit le Gallo-Romain, l'âme torturée, mais résigné et chrétien jusqu'au bout.

Les deux époux s'étreignirent dans un embrassement suprême, désespéré; puis, défaillante, brisée, la princesse se remit aux mains de l'envoyé.

Comme elle traversait la galerie commune du palais, Gisèle y pénétrait, accompagnée, ou plutôt escortée comme elle par un officier de la garde de l'empereur. Bérangère se jeta dans ses bras et pleura sur son sein; mais la fière Gisèle ne pleurait pas; sur son visage pâle et convulsivement contracté, la douleur luttait avec la violence d'un implacable ressentiment.

— Ecoute, Bérangère, dit-elle à voix basse et d'un ton farouche, moi aussi j'ai l'âme brisée; n'ont-ils pas assassiné mon Aldwyn, n'ont-ils pas frappé à la fois le cœur d'une épouse et le cœur d'une mère! Mais, vois-tu, ce ne sont pas des pleurs qu'il faut aux mânes d'Aldwyn et au souvenir de Tullius, c'est la vengeance. Oh! vienne le jour où mon fils sera grand et fort, et malheur au frère dénaturé! malheur au prince barbare qui nous persécute!

La colère de Louis n'alla pas jusqu'à user de violence envers ses sœurs; se conformant avec la plus scrupuleuse exactitude à la volonté exprimée dans le testament de son père, il leur remit fidèlement la part qui leur avait été assignée dans la succession du grand empereur; puis il assigna une retraite à chacune d'elles; Bérangère se retira dans un couvent et Gisèle alla nourrir sa haine dans le domaine dont son père l'avait déjà apanagée.

Plus tard la prédiction du malheureux Tullius commença à s'accomplir. Si Gisèle n'eut pas la joie de voir jouer un rôle à son fils dans les événements de cette époque, elle put du moins applaudir au triste spectacle qu'offrait la décadence d'un règne commencé sous d'aussi glorieux auspices Après avoir dominé l'Europe qui semblait recevoir des ordres d'Aix-la-Chapelle, Louis vit son empire en proie à la guerre civile; plus d'une fois ses fils levèrent contre lui l'étendard de la révolte, et, à travers les continuelles alternatives de paix et de guerre, les trèves honteuses ou les cruelles représailles, il vécut malheureux, toujours trahi, et voyant s'affaiblir et se diviser de plus en plus le magnifique héritage de Charlemagne.

Nous l'avons dit : le caractère de Louis, tout plein d'une piété monacale, n'était pas très compatible avec les rudes qualités des monarques guerriers; aussi s'occupait-il bien plus du soin de régler sa conscience que de l'administration du royaume et de sa famille. Cédant aux conseils des prélats dont il s'était entouré, à l'influence des ambitions jalouses qui s'efforçaient d'exalter ses dispositions religieuses pour affaiblir le pouvoir entre ses mains, il donna l'exemple d'une humilité bien rare. Au mois d'août 822, une assemblée fut convoquée à Attigny-sur-Aisne. Là, en présence de tous, à la face du peuple, la tête découronnée et le front prosterné, l'empereur fit confession de ses péchés; il implora la miséricorde de ses ennemis, et fit amende honorable à la mémoire de ceux qu'il avait traités cruellement...

En ce temps-là quelque espoir vint luire au cœur de la pauvre Bérangère; mais Dieu voulut que la prédiction du Gallo-Romain s'accomplît tout-à-fait. Louis se repentait; Louis désirait rendre Tullius à la liberté et à Bérangère; *son repentir était humble et amer, mais il n'était plus temps;* car, peu de mois auparavant, Tullius était mort en odeur de sainteté dans le monastère où il s'était retiré.

FÉLIX DAVIN.

ÉTUDES MORALES.

LE PHÉNOMÈNE VIVANT.

PREMIÈRE PARTIE.

On demandait à Ésope quelle était la meilleure des choses? — La langue. — Et la pire? La langue. Seulement il faut savoir s'en servir.

Ésope avait raison, et ce qu'il disait ne s'applique pas moins victorieusement à l'art qui est la meilleure ou la pire des choses humaines.

POTE, *Correspondance*.

CHAPITRE PREMIER.

LA LANTERNE DE ROCHECORBON.

A RAYMOND BRASCASSAT.

15 septembre 1857.

L'année dernière, à cette époque, mon ami, après avoir ensemble parcouru toute la Bretagne, nous revenions à Paris par les bords de la Loire. Vous aviez hâte de commencer cet admirable *Combat de taureaux* qui a si justement excité l'admiration de tous; et moi je me sentais triste, j'en fais l'aveu, de quitter la plus délicieuse des contrées pour aller m'asseoir en face de la butte Montmartre qui dresse sur tout Paris ses ailes de moulins à vent et sa crête de télégraphes.

A chaque pas nous laissions derrière nous un site pit-

Vue de Tours. *Dessin de* TURNER, *gravure d'*ANDREW, BEST, LELOIR.

toresque, salué d'abord de nos cris de surprise, et qui ne tardait point à se perdre dans les vapeurs de l'horizon. Un matin, entre autres, nous nous retournions inutilement pour apercevoir encore au loin le panorama de

la ville de Tours avec le grand clocher de sa cathédrale et les deux ailes gigantesques de son abbaye de Saint-Martin, lorsque tout à coup un spectacle inattendu et nouveau pour nos regards habitués néanmoins, depuis quelques semaines, à tant de choses inattendues et nouvelles, apparut devant nous. Il doit vous en souvenir encore, c'était sur la route délicieuse qui conduit de Tours vers Amboise. A droite, la Loire coule lentement à travers des sables que ses eaux laissent presque toujours demi-nus; à gauche s'élèvent d'énormes masses calcaires dont les fronts bizarrement découpés se couronnent de vignes, de champs de blé et de panaches de verdure. Au-dessous de ces clos élevés de plus de cent pieds, au sein même des roches escarpées, une population nombreuse s'est creusée des demeures ou plutôt des aires véritables. On arrive par des sentiers étroits, taillés dans la pierre, à ces étranges logis hissés les uns sur les autres comme les étages d'une maison; seulement chaque étage est une maison et a son chemin. A voir les cheminées construites en briques rouges et blanches, partir du sol, se plonger dans les flancs du roc, reparaître plus loin pour se cacher et pour se remontrer encore; à voir leurs étranges têtes dresser une gueule béante au milieu des ceps qu'elles enveloppent de tourbillons de fumée, le regard s'étonne et l'imagination s'émeut. Il semble que l'on a devant les yeux des hydres gigantesques saisies par quelque catastrophe antédiluvienne et qui se débattent en vain contre les étreintes des sables pétrifiés sur leurs flancs.

De loin à loin, on rencontre des débris de murs crénelés; car là, jadis, parmi ces fortifications naturelles s'élevait une ville nommée Rochecorbon, détruite par les guerres de la Ligue et dont il ne reste d'intact aujourd'hui qu'une petite église du quatorzième siècle et une tour bâtie en pierre grise qui dresse, sur le sommet le plus élevé du site, ses flancs minces et les créneaux aériens de sa plate-forme. Elle servait à donner des signaux; les habitants du pays la nomment par tradition la *lanterne*.

Rochecorbon, aujourd'hui détruite et pour ainsi dire effacée de la Touraine, était en 1500 une des places les plus fortes des bords de la Loire et réunissait un grand nombre de calvinistes; car la renommée du marquis de Rochecorbon attirait de toutes parts, autour de lui, les aventuriers qui voyaient seulement dans la réforme un prétexte de guerre et de pillage. Les partisans moins belliqueux de la religion nouvelle qui voulaient pouvoir professer leur foi en liberté se réfugiaient également dans cette ville. Personne n'était plus propre en effet que le marquis de Rochecorbon à faire un chef hardi et un protecteur puissant. Vieux soldat qui n'avait point quitté pour ainsi dire, depuis sa plus tendre enfance, le casque et l'épée, il commandait un corps nombreux de volontaires célèbres par leur féroce bravoure et par les excès dont ils désolaient les pays victimes de leurs excursions. Plusieurs fois les troupes catholiques avaient tenté de détruire ce repaire dangereux, mais toujours en vain, car les fortifications naturelles de Rochecorbon rendaient impossible un assaut, quand bien même une nombreuse garnison et douze ou treize pièces d'artillerie n'eussent point efficacement défendu la ville. Le duc de Guise, après avoir, pendant un mois, énergiquement attaqué Rochecorbon, dut, malgré les troupes considérables qui servaient sous ses ordres, signer un armistice qui lui permit sans honte de lever le siége et de ne point risquer sa réputation de grand capitaine devant ce qu'il appelait un nid de vautours. Le marquis de Rochecorbon, enorgueilli par ce succès, se montra plus entreprenant encore. Sûr de l'impunité, il devint le fléau de la Touraine catholique, ravageant les châteaux, attaquant les voyageurs et mettant à pillage et à rançon tout ce qui n'avait point une bible calviniste dans sa poche. « Encore, dit un historien du pays, ne laissait-il pas toujours le temps au « pauvre monde de tirer cette bible de sa poche et de la « lui montrer. Souvent il frappait avant d'avoir crié « gare! sans s'inquiéter si l'on était ami ou ennemi, « huguenot ou catholique. »

Rochecorbon offrait donc l'aspect d'une citadelle plutôt que d'une ville. Ce n'étaient qu'hommes d'armes chevauchant, patrouilles parcourant les rues et sentinelles gardant les remparts. Chacun des habitants portait le casque et la cuirasse, et ceux qui ne suivaient point le marquis dans les expéditions du dehors, formaient une garnison d'autant plus dévouée qu'elle savait ne devoir espérer aucune merci dans le cas où les catholiques s'empareraient de la place confiée à leur défense. C'était donc seulement après de nombreuses et sûres reconnaissances que l'on abaissait le pont-levis devant un corps de troupes, portât-il les enseignes de la réforme. Le duc de Rochecorbon exigeait que ces importantes formalités fussent remplies même à son égard lorsqu'il revenait d'une excursion lointaine, et comme il avait fait pendre, sans autre forme de procès, un officier qui ne s'était point strictement conformé à cette partie de la consigne, personne ne s'avisait de la négliger, même dans ses plus futiles exigences.

Aussi lorsque, par un soir de juillet, le capitaine chargé de veiller au pont-levis vit revenir au galop et presque en désordre un corps de troupes au milieu duquel flottait l'enseigne du marquis de Rochecorbon, quoiqu'il reconnût ce chef à la tête des cavaliers et qu'il aperçût un peu plus loin deux ou trois cents lances au moment de rejoindre les partisans de leur chef, il n'omit aucune des nombreuses formalités de la reconnaissance, si bien qu'avant de voir baisser le pont-levis devant eux, les calvinistes avaient dû faire volte-face et livrer à ceux qui les poursuivaient le combat qu'ils avaient refusé jusque-là.

A un signal du marquis, la troupe s'arrêta donc et par un mouvement brusque et inattendu se tourna vers les assaillants. Tandis que l'on engageait le feu et que les arquebusades s'échangeaient vigoureusement de part et d'autre :

— François, dit le chef des calvinistes en se penchant vers un des officiers qui l'entouraient, tandis que nous tenons tête à cet enragé baron de Montélimart, fais abaisser le pont-levis et conduis dans la citadelle, en lieu de sûreté, cette femme évanouie et l'enfant qu'elle porte dans ses bras. Cela fait, tu te mettras promptement à la tête de tout ce qui se trouve capable de tenir une arme dans Rochecorbon; tu sortiras ensuite par la porte souterraine qui se trouve de l'autre côté de la ville et tu viendras attaquer par-derrière nos ennemis tandis que nous les combattons. Va et agis promptement.

François chargea sur ses épaules la jeune femme dont lui parlait son chef et mit l'enfant sous son bras, non sans rire de la singulière figure qu'il devait faire chargé de la sorte. Ensuite, il passa le pont-levis que l'échange du mot d'ordre venait de faire abaisser, porta son double fardeau à la demeure du marquis et donna l'ordre, chemin faisant, de rassembler tous les hommes pour la sortie que leur chef avait ordonné de faire. En un moment,

cinquante soldats se trouvèrent prêts, sortirent par une porte souterraine, et tombèrent comme par magie sur les assaillants qu'ils mirent en désordre et taillèrent en pièces... Au bout d'une demi-heure il ne restait plus de cette nombreuse troupe que des cadavres, des blessés, des prisonniers, et quelques fugitifs poursuivis au loin par l'artillerie des remparts.

Le marquis de Rochecorbon, tout sanglant, qui n'avait cessé de prendre une part active au carnage, s'arrêta enfin. Il leva son épée pour donner aux trompettes le signal de sonner la retraite; aussitôt les troupes se rassemblèrent autour de leur commandant et rentrèrent dans la ville, ramenant de nombreux prisonniers qui attendaient avec angoisse qu'on décidât de leur sort. Cette décision ne se fit pas long-temps attendre.

— Baron des Adrets, dit le marquis en s'adressant de nouveau à l'officier qui commandait la corvée et auquel il avait confié naguère la jeune femme évanouie, conduisez-moi tous ces gaillards sur la plate-forme de la lanterne. Là, vous les inviterez à sauter en bas, et si quelqu'un d'entre eux refusait d'obéir à cet ordre, vous le feriez pendre par les bras aux créneaux de cette même lanterne, et vous l'y laisserez jusqu'à ce que la faim ou les oiseaux de proie aient terminé son supplice. Allez.

Le capitaine François de Beaumont, baron des Adrets, sans s'inquiéter des cris de désespoir jetés par les malheureux prisonniers, leur fit gravir l'escalier qui menait à la plate-forme. Arrivé sur cette plate-forme qui s'élevait de plus de cinq cents pieds au-dessus des fossés, il toucha du bout de son épée l'épaule d'un jeune homme et accompagna ce geste d'un signe impérieux de la tête. Le jeune homme frémit et porta sur l'officier des regards de rage et de désespoir; puis il les abaissa sur ses mains étroitement garrottées qui se crispèrent violemment comme pour briser leurs liens... Il lui fallut néanmoins s'avancer sur les bords du précipice, dont il mesura de l'œil l'épouvantable profondeur. Tout à coup, par un mouvement machinal de terreur, il recula précipitamment; mais un des soldats qui se tenaient près du capitaine poussa l'infortuné... On entendit un cri, puis un silence qui dura deux secondes, puis le bruit sourd et flasque d'un corps qui se brisait au fond des fossés, puis rien.

Le capitaine toucha un second malheureux du bout de son épée.

Celui-là se laissa faire machinalement, sans plainte, sans résistance, sans cri.

Il en fut de même des huit ou dix autres; ils cédèrent à cette horrible fascination qui s'empare d'un condamné en présence du supplice, fascination dont les effets tiennent de la mort plus que de la vie, et fait pâlir et chanceler le taureau lui-même quand on l'oblige à se courber sous l'assommoir du boucher.

Il ne resta bientôt plus sur la terrasse de la lanterne qu'un prêtre, un blessé presque sans connaissance et une femme. Le blessé gissait baigné dans son sang, car plusieurs coups de feu lui avaient brisé un bras et percé la poitrine. Le prêtre à genoux priait Dieu pour l'âme de ses compagnons qu'il avait exhortés à mourir en chrétiens et en martyrs. La femme se tenait intrépidement debout; à peine une légère émotion avait-elle altéré la haute couleur de son teint coloré vigoureusement.

L'épée du capitaine se porta sur l'épaule du prêtre; le vieillard entendit cet appel, et d'un pas rendu tremblant par l'âge, mais non par la peur, il marcha vers le bord de la plate-forme. Avant de se précipiter dans l'abîme il se tourna vers le capitaine et vers les soldats.

— Dieu vous pardonne au jour du jugement comme je vous pardonne à l'heure de ma mort, mes frères, leur dit-il d'une voix douce et le visage serein.

Et il mourut.

Ces paroles et ce courage du vieux prêtre de Jésus-Christ avaient ému le capitaine plus qu'il n'aurait voulu le laisser paraître, car il se leva en disant :

— Allons, donnez le coup de grâce à ce pauvre moribond et finissons-en de cette besogne.

On saisit le blessé qui n'opposa pas de résistance, mais qui murmura :

— Ma femme! mon pauvre enfant! Capitaine, au nom du ciel! avant que je meure, dites-moi si ma femme et mon enfant ont échappé à la mort ou aux poursuites de votre chef. Je suis le vicomte de Montélimart.

— Monseigneur, répliqua l'officier d'un ton respectueux, madame votre femme et votre fils n'ont reçu aucune blessure; je viens tout à l'heure de les conduire moi-même sains et saufs au logis de monseigneur le marquis de Rochecorbon.

— Ils sont ses prisonniers! Mon Dieu! j'eusse préféré les savoir morts!... Capitaine, au nom de votre mère, au nom de celle qui vous a nourri de son lait, promettez-moi de protéger ces infortunés; promettez-moi de ne point les laisser seuls sans aucun appui sur la terre.

— Monseigneur, je vous le jure sur l'honneur. Est-ce là tout ce que je puis pour votre service?

— Oui, donnez-moi votre main que je la serre. Merci. Adieu!

Alors le duc de Montélimart par un effort surnaturel se dressa sur ses jambes, repoussa les soldats qui voulaient le soutenir et s'élança courageusement.

— Grâce à Dieu, voilà cette damnée besogne finie

— Point encore capitaine, répondit un soldat. Il reste encore cette femme.

— Allons, commère, que l'on se dépêche.

La femme, sans hésiter, recula pour prendre son élan; cependant, quelque résolue qu'elle se fût montrée, elle ne s'arrêta pas moins deux fois au bout de la plate-forme, au moment de se précipiter.

— Fais vite, lui dit le baron, je n'ai pas de temps à perdre. Voilà déjà deux fois que tu te reprends.

— Monsieur le baron, repartit la femme, je vous le donne en mille.

Le baron admira la force d'esprit de la pauvre créature qui pouvait plaisanter en face de la mort et se sentit plus ému que s'il eût entendu des larmes et des cris de désespoir.

— Abjure le catholicisme, lui dit-il, et je te fais grâce.

— Au diable les huguenots! vivent la sainte Vierge et les saints! s'écria-t-elle en s'apprêtant à sauter.

— Halte! fit le capitaine en l'arrêtant dans l'élan qu'elle prenait; halte! Eh Dieu! la gaillarde, on dirait qu'elle court à la danse!... Elle n'a pas seulement pâli! Allons, commère, descendez avec nous!... Un mot : dans votre intérêt encore plus que dans le mien, retenez votre langue; ne dites à personne de quel pays vous arrivez, et tâchez d'oublier la singulière cérémonie dont vous venez d'être témoin; car le marquis pourrait bien vous y faire chanter de nouveau votre partie et vous donner l'ordre de remonter ici pour en descendre autrement que par l'escalier. Maintenant faisons connaissance. Ça, comment vous nomme-t-on, l'intrépide sauteuse?

— Jeanne Pertuis.

— Eh bien! Jeanne Pertuis, vous serez ma gouvernante. J'aime les femmes de cœur, et j'espère que vous vous

souviendrez d'aujourd'hui, si jamais la fantaisie vous prenait de me servir de mauvais vin ou de laisser brûler mon rôt.

Jeanne suivit silencieusement le baron dont la pitié venait de lui sauver la vie. Il la mena dans une maison de bonne apparence au dehors, mais qui n'offrait à l'intérieur que le plus déplorable amas de meubles à demi brisés et dans un état de désordre à faire pitié.

— Voilà ton royaume, Jeanne, dit-il. Les émotions et les fatigues de la journée doivent te faire désirer du repos; tu peux te coucher, dormir, et faire tout ce qu'il te plaira jusqu'à demain matin.

— Croyez-vous, répliqua Jeanne qui regardait hardiment en face le capitaine, croyez-vous que j'ai eu peur? Non, par la croix du Christ et la divine mère de Jésus!

— Au diable ces propos papistes! s'écria le baron; si je les entends encore, je te fais remonter d'où tu descends.

— Marchons donc, dit-elle; je ne renierai pas la foi de mes pères. Je préfère le martyre à l'apostasie.

Le baron lui tendit la main.

— Bien parlé, mon héroïne! Au bout du compte, j'aime mieux ce langage qu'une soumission abjecte. Prie donc comme tu le voudras ta Vierge et tous tes saints, mais au logis seulement, car tu pourrais trouver au dehors des gens qui montreraient moins de tolérance que moi et te mettraient au cou un bon nœud de chanvre pour te faire taire. Prépare-moi donc à souper; je reviendrai dans une heure. En attendant, je vais au château savoir ce qui s'y passe et prendre les ordres de monseigneur le marquis.

CHAPITRE SECOND.

BLANCHE ET RAOUL.

Le marquis de Rochecorbon habitait, dans la ville, une maison fortifiée que l'on nommait *le Château* et qui formait une sorte de petite citadelle où l'on aurait pu tenir tête, au besoin, à quelque émeute populaire. De nombreuses sentinelles y faisaient un service rigoureusement surveillé par le marquis lui-même, et quatre petites pièces d'artillerie, nommées fauconneaux, montraient leur gueule redoutable à travers les ouvertures crénelées de quatre tourelles qui flanquaient la maison. Enfin un pont-levis baissé pendant le jour, mais que l'on tenait levé pendant la nuit, servait à traverser un fossé qui ceignait tout *le Château* et dans lequel, pendant la saison des pluies et de la crue de la Loire, venaient se précipiter des eaux que l'on y gardait, pendant le reste de l'année, au moyen d'écluses.

Lorsque le baron des Adrets se présenta pour pénétrer près du duc de Rochecorbon, les sentinelles lui rendirent le salut militaire et des témoignages de respect suivirent le vieux officier jusqu'à la galerie voûtée qui conduisait à l'appartement du chef. Un autre que François n'eût pu s'empêcher d'éprouver un sentiment profond de dégoût à la vue du désordre qui régnait sur son passage et qui donnait aux vastes salles du *château* l'aspect d'un repaire de brigands plutôt que de l'habitation d'un noble seigneur. Après avoir traversé cinq ou six pièces immenses et solitaires, le capitaine entendit les éclats terribles de la voix du marquis, et il hâta sa marche pour prévenir quelque nouveau malheur et sans doute quelque nouveau crime; car le duc de Rochecorbon criait :

— Choisis de sa mort ou de ma main! Hâte-toi, car je l'étouffe.

Le baron ouvrit précipitamment la dernière porte qui le séparait du marquis. Un spectacle plein de terreur s'offrit à ses regards. Une jeune femme, la baronne Blanche de Montélimart, celle que François avait amenée pendant le combat chez le seigneur de Rochecorbon, pâle, attérée, mourante à genoux devant le farouche seigneur, le regardait avec une expression stupide et béante d'effroi, tandis que le féroce soudart, debout et un petit garçon dans une de ses larges mains, élevait le bras comme pour briser la frêle créature contre les dalles de marbre qui pavaient la salle; la présence d'un témoin n'interrompit point le barbare qui répéta sa terrible menace :

— Allons, choisis vite de sa mort ou de ma main.

La pauvre femme porta lentement et avec une douloureuse anxiété ses regards autour d'elle, comme pour chercher un protecteur, et elle laissa tomber sa tête dans ses deux mains.

Le baron des Adrets savait par expérience qu'il ne faisait point bon de s'immiscer aux affaires du marquis, surtout lorsque ce dernier se livrait à ses accès de colère durant lesquels il perdait quelquefois la raison; néanmoins la pitié l'emporta sur la crainte dans le cœur du vieux soldat :

— Allons, monseigneur, dit-il en essayant d'arracher l'enfant des mains du brutal huguenot, allons, ne faisons point la guerre aux femmes et aux enfants.

Rochecorbon par un geste violent repoussa François et jeta l'enfant à terre. La pauvre petite créature poussa d'abord de longs cris, puis tout à coup elle se tut et resta sans mouvement sur le marbre ensanglanté.

La pauvre mère le regardait dans une stupeur dont un ogre se fût senti touché; mais le marquis, emporté par la violence de sa rage, leva le pied sur la pauvre petite créature comme pour l'écraser :

— Obéis-moi, s'écria-t-il, ou je le broie sous mes talons de bottes.

Blanche sortit de sa stupeur; elle bondit comme une lionne, s'élança sur le poignard qui pendait à la ceinture du marquis et l'en frappa de cinq ou six coups. Tout cela se fit si promptement que Rochecorbon n'eut point le temps de se garer et recula plein de surprise et de terreur. Mais il lui suffit d'une seconde pour retrouver sa présence d'esprit; d'un revers de la main il envoya tomber à cinq ou six pas de lui la pauvre femme près de son enfant, et tandis qu'il s'essuyait le visage que la faible main de Blanche de Montélimart n'avait blessé que par des égratignures légères, il allait cette fois broyer sous ses pieds l'enfant; mais le baron des Adrets releva le corps inanimé du petit garçon, le jeta dans les bras de sa mère, et tirant son épée :

— Monseigneur, dit-il, nous allons en découdre si vous continuez.

— Au diable! s'écria Rochecorbon, au diable! laissez-moi en repos. Je veux que cette femme m'épouse! Elle a de beaux domaines qu'il me faut! Je ne l'ai point enlevée sur la grand'route, je ne me suis point battu deux heures durant, je n'ai point perdu vingt de mes plus braves soudarts pour n'en retirer aucun fruit et me laisser attendrir par des jérémiades de femme! Qu'elle me suive à l'oratoire. Un ministre nous y mariera en bonne forme; ensuite qu'elle aille au diable, elle et son enfant, qu'elle fasse ce qu'elle voudra, pourvu qu'elle ne cherche point à fuir de Rochecorbon. Est-ce là trop exiger?

Le baron des Adrets hocha la tête par un mouvement qui blâmait et approuvait à la fois.

— Je ne vois là rien que de raisonnable, dit-il (et il le pensait comme il le disait, je vous assure); mais il faut, monseigneur, laisser à cette dame le temps de se reconnaître. Il y a une heure elle suivait paisiblement la route de Blois avec son mari; vous avez tué le mari et vous voulez le remplacer à l'instant, voilà ce qui me paraît trop hâté. Donnez à madame quelques jours de répit, et employez pour la réduire des moyens qui sentent un peu moins le soldat. Qu'elle pleure son premier mari pendant une semaine s'il le faut; je suis sûr ensuite qu'elle vous prendra de son plein gré pour son époux et pour le protecteur de son enfant.

— Baron, je vous ai toujours dit que vous étiez un homme sans énergie, répliqua le marquis dont néanmoins la brutalité s'apaisait évidemment. Soit, je consens à ce que vous me demandez. Huit jours de répit; mais malheur à elle si dans une semaine je ne la trouve pas plus docile!... Puisque vous vous érigez en protecteur de femme et en garde d'enfant, emmenez-les tous les deux, désignez une servante, s'il s'en trouve une dans le château, pour servir madame la baronne, et au diable!

En achevant son juron favori, juron que le digne seigneur ne se faisait jamais faute d'entremêler à chacune de ses phrases, le duc de Rochecorbon versa dans une large coupe une bottrine de vin et vida le vase tout d'un trait. Puis il sortit en faisant résonner, sous ses pas lourds, les dalles du corridor qui le conduisait vers une autre partie du château.

François rengaîna son épée et se tourna vers la baronne. Elle était accroupie dans un coin de l'appartement, toujours pâle, immobile, et regardant avec une morne stupeur son petit garçon qu'elle tenait dans sa robe. Le baron sentit une larme couler de ses yeux.

— Allons, madame, dit-il, les choses ont mieux tourné que vous ne pouviez l'espérer, et quand on a huit jours devant soi, on a toute une vie, comme dit le proverbe. Levez-vous, car il pourrait prendre fantaisie à monseigneur de revenir, et nous n'en serions peut-être point quittes cette fois à si bon compte. Quand le vin l'échauffe, il n'y a rien à en tirer que des coups et des injures. Suivez-moi.

La baronne ne répondit point et resta dans la même attitude. François la prit par le bras et l'attira vers lui; alors elle se laissa faire, se leva, et tenant toujours le pan de la robe dans lequel elle avait placé son fils, elle suivit machinalement le capitaine, qui l'emmena vers une autre aile du bâtiment et sans trop savoir où s'arrêter.

Après quelques minutes de marche il arriva dans une chambre étroite, mais isolée; cette chambre communiquait avec le reste du château au moyen d'un escalier de pierre clos par une porte formée d'épais madriers et renforcée de barres de fer.

— Voilà bien le nid, fit-il en s'arrêtant, mais il faudrait quelques plumes pour le garnir; autrement dit, je voudrais des meubles, ajouta le capitaine en souriant de sa métaphore qui lui parut charmante. Où diable les trouver? quant à la femme pour les servir, j'ai mon affaire... Ma sauteuse de tout à l'heure, Jeanne, une compatriote, une femme qui faisait peut-être partie de la maison de la baronne. Voilà des attentions délicates, ou je me trompe. On me l'a toujours répété; j'étais né pour réussir près des dames, murmura-t-il en soupirant; et si j'avais tenté la fortune par quelque riche mariage, j'y aurais plus sûrement réussi que par le métier des armes! Mais il est trop tard; me voici vieux et trop habitué au harnais de fer pour porter comme il faut un pourpoint de velours.

En faisant ces dignes réflexions, le capitaine fermait à double tour la porte de l'escalier, se rendait à son logis, et donnait à Jeanne l'ordre de le suivre.

— Connais-tu la baronne de Montélimart? demanda-t-il au moment de se mettre en route?

— Si je connais ma maîtresse, ma noble maîtresse que j'ai suivie du Dauphiné en ce pays? si je connais celle pour le salut de laquelle je tremble en ce moment, et que je voudrais au prix de ma propre vie savoir échappée aux malheurs de cette journée fatale?...

— Eh bien! tu vas la revoir et la servir!

— Oh! dites-vous la vérité, monsieur le baron? Ma maîtresse est donc en votre pouvoir? Et son fils, le mien, capitaine? mon petit Raoul?... car je suis sa nourrice.

— Tu reverras l'enfant aussi, répliqua laconiquement le capitaine. Mais voyons! ne pleure point à présent comme une petite fille, toi qui naguère regardais en face la mort sans pâlir; garde tout ton sang-froid, car tu en as besoin pour le service de ta maîtresse... Choisis ici ce qu'il peut s'y trouver de bon pour meubler la chambre qui va vous servir d'habitation à toutes les deux; je le ferai transporter sur l'heure au *château* par mes valets.

En un instant, et avec une présence d'esprit remarquable, la Dauphinoise parcourut du haut en bas la maison du capitaine, et lui désigna tout ce qui pouvait être utile à sa maîtresse. Le baron, montrant une bonhomie qui contrastait singulièrement avec sa figure rébarbative, faisait placer chaque objet sur des mulets, et au bout d'un quart d'heure il reprit le chemin du *château*, non sans rire sous sa barbe de la singulière mine qu'il devait avoir marchant ainsi, une femme à ses côtés, et derrière lui trois mulets chargés de meubles. Il ne s'arrêta pas moins encore une fois en chemin pour acheter chez une marchande le linge qui pouvait être utile à la baronne, et il fut d'autant mieux inspiré de s'adresser à cette marchande que Jeanne retrouva chez elle presque tous les effets de sa maîtresse pillés par les soudarts et déjà revendus par eux à la fripière. Huit ou dix pièces d'or jetées sur le comptoir payèrent ces objets; puis le vieux soldat, Jeanne et les mulets reprirent leur marche vers le château, quelques instants avant que l'approche de l'obscurité n'eût fait lever le pont-levis.

Les sentinelles firent le salut militaire au baron et ne posèrent leur lance à terre qu'après avoir vu passer jusqu'au dernier mulet, non sans échanger entre eux des regards curieux et interrogateurs sur le singulier équipage dont se faisait suivre le capitaine des Adrets.

Après avoir parcouru et fait parcourir à sa suite le

plus rapidement possible les cours et les longs corridors du château, le baron, suivi de Jeanne, ouvrit la porte de la chambre où naguère il avait enfermé madame de Montélimart. Le soir commençait à jeter ses ombres dans cet appartement, mal éclairé d'ailleurs par une petite fenêtre élevée du sol et renforcée de barreaux énormes; personne ne vint au-devant d'eux, personne ne se montra à leurs regards, malgré le bruit des verroux qui se mouvaient avec fracas; personne, malgré la voix de Jeanne qui répétait :

— Ma maîtresse ! ma noble maîtresse !

— Par les ongles du diable! où donc est-elle passée? hurla le capitaine d'un ton de voix beaucoup moins caressant. Je l'ai pourtant bien enfermée comme il faut et à triple tour de clef. Madame de Montélimart, madame de Montélimart!

Personne ne répondit.

— Monseigneur aurait-il découvert où j'ai logé la baronne et aurait-il pris la fantaisie de l'épouser sur l'heure. Des flambeaux !

Un des domestiques apporta de la lumière, et les clartés éblouissantes d'une énorme torche inondèrent toute la chambre. Alors se fit un léger bruit, tel qu'en fait une biche lorsqu'elle froisse les feuilles d'un hallier pour fuir... Jeanne aperçut madame de Montélimart accroupie dans l'angle le plus obscur de la chambre, et son enfant sur ses genoux.

— Oh! madame, dit Jeanne en venant s'agenouiller elle-même devant sa maîtresse, oh! madame, je vous retrouve enfin !

La baronne la regarda d'un air de terreur; puis par un mouvement brusque et sauvage elle fit un bond et emporta Raoul dans un autre coin de l'appartement.

— Madame, ne reconnaissez-vous point votre fidèle Jeanne? demanda la nourrice non sans terreur. Laissez-moi prendre soin de notre cher enfant, confiez-le à ma tendresse; on va vous dresser un lit et vous pourrez prendre quelque repos.

La baronne, qui l'écoutait les yeux fixes et la bouche béante, ne fit aucun geste jusqu'au moment où Jeanne voulut s'emparer du petit garçon; alors elle se dressa sur ses jambes, jeta l'enfant derrière elle, et fit mine de se ruer sur la nourrice, non sans grincer des dents et faire entendre une menace sourde et bizarre.

Le baron des Adrets se sentit tout surpris d'essuyer une larme qui coulait sur ses vieilles joues.

— Elle est folle ! dit-il, pauvre femme !

Puis du ton d'une mère qui veut en imposer à son enfant :

— Allons, ajouta-t-il, soyons raisonnables, madame, ou nous allons voir. Or ça, qu'on donne cet enfant à Jeanne, ou gare à moi !

La baronne recula en trépignant et sans s'apercevoir qu'elle foulait aux pieds son enfant. François la saisit dans ses bras robustes, malgré les efforts et la résistance furieuse qu'elle lui opposait, et Jeanne put enfin ramasser le petit garçon, sur la bouche duquel, les yeux pleins de larmes, elle se tint longtemps penchée interrogeant son souffle, et posant ses mains sur le cœur de ce qu'elle craignait trouver un cadavre.

— Monsieur le baron, il respire! Monsieur le baron, je sens son haleine, son cœur bat! un peu d'eau fraîche et je suis sûre qu'il ouvrira les yeux.

Le capitaine tenait toujours serrée dans ses bras la baronne, qui du reste ne lui opposait aucune resistance. A la voix de Jeanne, il ouvrit les rudes étreintes dont il entourait la pauvre folle et alla quérir de l'eau; car il ne voulait point que ses valets fussent en rien les témoins de la triste scène qui se passait.

Lorsqu'il rentra, Jeanne tenait l'enfant sur ses genoux et la baronne, agenouillée devant Jeanne, la regardait avec une expression de terreur et d'anxiété.

— Capitaine, regardez, le voilà qui revient à lui. Comme il paraît souffrir! Pauvre chère créature ! Raoul, ne pleure pas ainsi, mon enfant; ta bonne nourrice Jeanne est là pour veiller sur toi et te donner des soins. Elle ne te quittera plus.

— Montrez à la baronne son enfant revenu à la vie, dit le capitaine, cette vue lui rendra peut-être la raison.

— Regardez, madame, regardez Raoul; il vous cherche de ses regards : il vous appelle.

— Mère ! mère! bégayait en effet le petit garçon.

Pendant cela, la baronne regardait autour d'elle avec anxiété. Tout à coup elle se jeta sur Raoul comme une lionne sur sa proie et voulut l'arracher des bras de la nourrice. L'enfant jeta des cris douloureux que la pauvre mère parut ne pas entendre, car elle continua ses efforts pour l'attirer à elle. Il fallut encore que le capitaine intervînt avec sa rude voix. La baronne tressaillit, se courba comme si le bras de l'officier eût été levé sur elle pour la battre et se sauva dans un coin obscur de la chambre, où l'on ne voyait plus que ses yeux étincelants, dont les regards suivaient tous les mouvements de Raoul et de Jeanne.

Profitant de ce court moment de calme, le baron alla prendre des mains de ses valets tous les objets qu'il avait fait apporter, et les jeta lui-même pêle-mêle dans la chambre.

— Jeanne, dit-il quand il eut terminé cette besogne et en s'essuyant le front, je te laisse le soin de ranger toutes ces choses, et pour ma part je viens de faire ce que je n'ai jamais fait en ma vie. Une Bohème qui m'eût prédit ce matin de quelle façon j'emploierais la fin de ma journée aurait été chassée par moi à grands coups de plat d'épée comme une menteuse impudente. Sur ce, bonsoir, tâche de faire le moins de bruit possible afin de ne point exciter l'attention du marquis, dont la patience pourrait bien ne pas s'accommoder de tout ce manége de femme et surtout des cris d'un enfant. Je reviendrai demain.

Là-dessus, il sortit, ferma la porte à double tour, et alla rejoindre à table le marquis, dont l'état d'ivresse commençait à devenir aussi complet que possible.

Jeanne, restée seule avec la baronne et l'enfant, se mit d'abord à dresser un lit sur lequel elle obligea sa maîtresse à se coucher, moitié par persuasion, moitié par force; ensuite elle alluma du feu, fit chauffer de l'eau dans un des vases qu'elle avait emportés du logis du baron, et dépouilla de ses vêtements le petit Raoul qui ne cessait de jeter des cris douloureux. Aucune blessure grave ne se voyait ni sur ses membres ni sur son corps; cependant il éprouvait des souffrances atroces et qui le faisaient par intervalles se tordre dans les bras de la pauvre femme; elle ne savait comment l'apaiser. En vain lui présentait-elle des aliments, il détournait la tête, de sa main repoussait la cuillère et retombait comme brisé. La mère, assise sur le lit où l'avait couchée Jeanne, n'osait s'approcher de lui; mais elle sentait évidemment retentir dans son cœur chaque plainte de la pauvre petite créature. A la fin néanmoins, l'enfant, vaincu par la fatigue, finit par s'assoupir dans les bras de Jeanne qui le berçait, et la digne femme elle-même, vaincue par le

sommeil, sentit peu à peu ses paupières devenir lourdes et ses yeux se fermer; sa tête s'inclina sur sa poitrine et le bruit fort et régulier de sa respiration ne tarda point à se mêler aux gémissements sourds qui s'échappaient parfois, dans son sommeil, des lèvres du petit Raoul.

Alors un fantôme blanc se glissa lentement et avec des précautions inouïes vers la cheminée. C'était la baronne, demi-nue, les cheveux en désordre, qui rampait vers les aliments dont naguère elle avait refusé sa part aux sollicitations de Jeanne. Elle plongea la main dans le vase de terre où la nourrice avait préparé cette nourriture et laissa échapper un cri qu'elle s'efforça de comprimer aussitôt; puis elle renouvela de nouveau la même tentative et de nouveau la douleur lui fit encore retirer précipitamment la main. Cela dura près d'un quart d'heure, au bout duquel Jeanne, sans s'éveiller tout-à-fait, s'agita sur son siége; la baronne, plus légère qu'une biche, s'élança vers sa couche, le cœur palpitant et l'oreille aux aguets; elle resta là, inquiète, jusqu'au moment où tout devint immobile autour d'elle. Bientôt le calme reparut. Alors elle se rapprocha du chaudron, le renversa par un geste capricieux et se mit à dévorer, comme aurait pu le faire un animal sauvage, les aliments épars sur le plancher. Ainsi le malheur avait transmué en idiote cette jeune et belle femme, nièce de l'archevêque de Tours, arrière-petite-fille de Charles-Quint, et naguère enviée de toutes les plus nobles dames du Dauphiné pour son esprit, ses attraits, son immense fortune, son antique noblesse et son mariage récent, qui l'avait rendue la plus heureuse des épouses et des mères!

CHAPITRE TROISIÈME.

UN REVIREMENT DE FORTUNE.

Huit jours s'écoulèrent durant lesquels Jeanne ne cessa de prodiguer à sa maîtresse et au petit Raoul les soins les plus tendres et les plus ingénieux.

Grâce à tant de sollicitude et de persévérance, la baronne devint plus calme et se livra moins fréquemment à des actes affligeants de démence. Elle consentit à se laisser vêtir, elle souffrit que Jeanne peignât et mît en ordre ses longs cheveux, et elle parut même sensible à la tendresse que lui témoignait la nourrice. Mais là se bornèrent les résultats heureux obtenus par Jeanne; jamais l'insensée ne proféra une parole, jamais elle ne parut reconnaître sa fidèle servante. Les souffrances du petit Raoul devinrent également moins aiguës; mais une pâleur maladive qui se répandit sur son visage, une singulière déviation de forme qui se manifesta peu à peu dans sa taille et dans ses membres, enfin les tortures inouïes dont il gémissait chaque fois qu'il voulait se livrer au moindre mouvement, ne révélaient que trop le mal inconnu dont il dépérissait. Le baron des Adrets venait tous les matins, mais pour quelques minutes seulement, visiter les infortunés dont il était le protecteur. Il remettait à la nourrice des aliments qu'il apportait lui-même, cachés sous son manteau; car le marquis ne lui avait point reparlé de ses prisonniers, et il espérait qu'au milieu des orgies quotidiennes et des expéditions militaires qu'il faisait chaque jour au dehors de Rochecorbon, le grossier seigneur ne garderait point souvenir de ces pauvres créatures.

Mais il se trompait étrangement; car un matin, huit jours après le combat qui s'était livré sous les murs de la ville, le marquis fit appeler le capitaine, dont la surprise ne fut point médiocre en le voyant vêtu d'un pourpoint de velours, au lieu de la casaque de gros drap qu'il portait d'ordinaire sous sa cuirasse.

— François, dit le marquis, c'est aujourd'hui le jour de mes noces; où diable as-tu caché ma femme?

Le baron balbutia, stupéfait de la question.

— C'est assez faire comme cela la femmelette, mon brave soudart; j'ai ri jusqu'à présent de tes ridicules prévenances pour ce bel objet, et je m'y suis prêté, par égard pour toi. Mais je pourrais bien ne plus prendre à l'avenir les choses d'une aussi complaisante façon. Va me chercher la baronne; amène-la dans l'oratoire où j'ai donné rendez-vous à un ministre protestant, et hâte-toi, par amour pour ta protégée et pour toi-même.

Le capitaine, sans répliquer, alla chercher la baronne qui se laissa conduire dans l'oratoire, machinalement, sans résistance, et toujours en s'obstinant à garder le plus profond mutisme.

— Monseigneur, dit-il quand, après s'être acquitté de ce soin, il alla prévenir le marquis de l'exécution de ses ordres, la baronne vous attend à l'oratoire; mais je dois vous prévenir que sa raison affaiblie par les secousses...

— Baron des Adrets, il faut avouer que ta raison à toi-même est bien faible et bien bornée. Que m'importe la raison de cette femme? crois-tu que je l'épouse pour ses beaux yeux et pour les soins qu'elle donnera à mon ménage? Tu connais mieux qu'un autre mon goût pour les meubles brisés. Que j'aie une table assez solide pour soutenir mon gobelet plein de vin, peu m'importe le reste. Ce que je veux de la baronne, ce sont les beaux domaines qu'elle possède en Dauphiné et dans la Touraine. Nous vendrons tout cela à bons deniers comptants, et les vieilles murailles de Rochecorbon n'y perdront rien; ou bien, François, si la guerre nous fatigue, nous quitterons ces contrées où nous comptons autant d'ennemis mortels que d'habitants... De corbeaux que nous sommes, nous nous ferons colombes, et nous irons vivre paisibles et sans soucis dans les châtellenies de notre épouse bien-aimée. Que dis-tu de ces projets? crois-tu qu'avec de tels avantages on ne puisse pas bien passer quelque chose à la raison de sa femme? Si ses lubies me gênent, il se trouvera bien dans chacun de mes châteaux une cellule grillée de bons barreaux de fer. Pourvu qu'elle puisse apposer sa croix au bas des actes de cession que je lui demanderai, pourvu que je puisse la montrer une ou deux fois l'an à mes vassaux, pourvu, surtout, qu'elle me donne un héritier qui me vaille tous les droits nécessaires pour ne pas être inquiété dans la possession de ses biens, au diable le reste!

...Quant à ce misérable petit avorton d'enfant que je regrette de n'avoir pas étouffé, nous le convertirons au protestantisme, et nous en ferons un bon ministre, annonçant comme il faut l'Evangile, renonçant aux biens

de la terre, et ne gardant de ses idées papistes qu'une ferme croyance dans la nécessité du célibat des prêtres. Tu vois que mes projets sont habilement conçus, et que le véritable fou dans cette affaire serait l'âne qui reculerait devant un mariage avec cette femme, fût-elle aussi folle que le plus enragé des fous... Allons à l'oratoire.

Le capitaine François, ébahi comme Gargantua aux raisonnements de sa femme Caudebec, suivit le marquis sans trop s'affliger d'un mariage qui lui donnerait sa part de telles aubaines.

— Au bout du compte, j'ai tenu le serment que j'ai fait à ce pauvre diable de baron de Montélimart; j'ai protégé sa femme et son fils autant qu'il a dépendu de mon pouvoir; mais je n'ai point juré d'empêcher cette femme de se remarier, et puisqu'il est mort, il faut bien qu'un de ces jours elle prenne un époux. Autant le marquis qu'un autre, après tout! Et puisqu'elle est si riche, je ne vois pas pourquoi le marquis et ses fidèles serviteurs laisseraient échapper une si bonne aubaine.

En ruminant de telles pensées, le baron des Adrets alla prendre place sur l'un des bancs qui garnissaient l'oratoire, à côté de deux autres de ses frères d'armes; car le sire de Rochecorbon n'avait fait appeler à cette solennité que juste le nombre de témoins nécessaire pour lui donner un rigoureux et indélébile caractère de légalité.

Quand tout le monde se trouva rassemblé dans la chapelle, le ministre protestant sortit d'une pièce latérale et s'avança pour célébrer les cérémonies du mariage. Le marquis fut désagréablement surpris en reconnaissant le docteur Théodore de Bèze qu'il croyait encore dangereusement malade et au lit.

Le célèbre Théodore de Bèze était un des plus ardents et des plus vénérés membres de la communion des calvinistes. Connu, jeune encore, dans le monde des savants par un recueil de poésies latines intitulé : *Poemata juvenilia*, et une tragédie française : *Abraham sacrifiant*, il obtint le prieuré de l'abbaye de Longjumeau qu'il abandonna bientôt pour apostasier la foi catholique et aller se marier à Genève avec une paysanne. Il fit imprimer ensuite une version du Nouveau-Testament qui le plaça parmi les plus célèbres défenseurs de l'église protestante, et se fit remarquer par l'intolérance de ses opinions, comme l'atteste son traité : *De hereticis a civili magistratu puniendis*. C'était une apologie du supplice de Jean Servet (1). Dès lors les missions les plus difficiles et les plus importantes lui furent confiées par ses co-religionnaires : député en Allemagne au commencement de 1558 pour y solliciter l'appui de plusieurs princes de ce pays, près du roi de France, on le choisit l'année suivante pour recevoir l'abjuration du roi de Navarre, Antoine de Bourbon. Ensuite Théodore de Bèze rentra en France chargé de diverses missions près des chefs huguenots et tomba malade en arrivant dans la Touraine. Réduit à l'impossibilité de continuer son voyage, il vint chercher un asile à Rochecorbon, et quelque désagréable que fut au marquis un pareil hôte et un si rude surveillant, il n'en fit pas moins bon accueil au vieillard, malgré ses blâmes et ses remontrances, dont il se serait débarrassé depuis longtemps sans la certitude de s'aliéner tous ceux qui servaient sous ses ordres et la crainte de s'attirer le courroux de l'amiral Coligny et du roi de Navarre, avec lesquels Théodore de Bèze entretenait une correspondance. Donc, si le soudart eut recours au docteur pour faire bénir son mariage, c'est d'abord, comme nous l'avons dit, qu'il le croyait malade et dans la nécessité de refuser; ensuite qu'il n'osa point s'adresser à d'autres ministres de la ville, tandis que le plus libre et le plus puissant de toute la communion se trouvait à Rochecorbon.

Théodore de Bèze, absorbé par l'importance de l'acte religieux qu'il allait célébrer, se tint quelques instants debout entre le marquis et Blanche sans lever ses regards sur eux.

— Monseigneur, dit-il enfin, en répétant les paroles sacramentelles, choisissez-vous pour votre femme très haute et très puissante dame Blanche de Boulène, veuve de monseigneur le baron de Montélimart?

— Oui, répliqua le marquis d'une voix de Stentor.

— Et vous, madame la baronne, choisissez-vous pour époux, de votre libre arbitre, très haut et très puissant seigneur le marquis de Rochecorbon?

Blanche ne répondit point.

Le ministre répéta ses questions, et surpris du silence que gardait la jeune femme, il leva les yeux sur elle. A l'aspect de ce visage pâle, de cette attitude immobile, de ce regard fixe et insensé, le vieillard ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Madame, dit-il, si la violence entre pour quelque chose dans le mariage par lequel vous allez vous trouver liée, parlez sans crainte, mon devoir est de vous protéger.

Ces paroles ne produisirent aucun effet sur l'infortunée, qui ne sortit point de sa silencieuse torpeur.

Cependant, le marquis agitait avec impatience les cordons qui garnissaient la poignée de son épée et deux fois le fourreau de fer de cette arme retentit en grinçant sur les dalles de l'oratoire. Le ministre n'en répéta pas moins ses questions à Blanche.

— Vous voyez que l'émotion l'empêche de vous répondre! elle consent, maître Théodore de Bèze! échangez les bagues nuptiales et continuez la cérémonie.

En disant ces mots il retira de son doigt un autre anneau d'or qu'il portait, et prit dans ses mains la main gauche de Blanche, pour en détacher une bague qu'il y voyait.

La main de Blanche se serra nonchalamment par une contraction subite et forte.

Furieux d'une résistance inattendue, le marquis saisit violemment dans ses doigts de fer cette main frêle sans pouvoir néanmoins la forcer à s'ouvrir; seulement il la meurtrit d'une façon cruelle et fit jaillir le sang de l'extrémité des doigts. Blanche ne poussa même pas un gémissement.

A cette vue, Théodore de Bèze se jeta plein d'indignation entre la victime et le bourreau.

— Arrêtez, s'écria-t-il, arrêtez, marquis de Rochecorbon. N'ajoutez pas un crime aux cruautés dont le Seigneur vous demandera compte au jour du jugement dernier! Celle-ci serait la plus funeste de toutes, car elle serait une lâcheté! Malade depuis plusieurs semaines et jeté par la main de Dieu entre la vie et la mort, c'est aujourd'hui la première fois que je quitte mon lit de douleur, et j'ignore comment cette femme se trouve ici et pourquoi vous voulez vous l'unir en mariage! Mais je vous jure que je ne passerai point outre avant de m'être enquis de tout ce qui regarde une semblable union, et que je ne négligerai rien pour remplir dignement les devoirs qui me sont imposés.

— Docteur, ce mariage est trop avancé pour ne point

(1) Servet, dissident calviniste, que Calvin fit condamner au feu et qui subit ce supplice aux portes de Genève

le terminer sur l'heure, interrompit avec violence le sire de Rochecorbon.

— Je ne serai jamais le complice du crime et l'instrument de la déloyauté, répondit avec une fermeté calme Théodore de Bèze. Sortez du lieu saint, dans lequel vous êtes venu avec des pensées d'oppression et d'impiété.

— Docteur, prenez garde à vous, car d'un signe je vais vous écraser, répondit Rochecorbon éperdu de rage.

— Je suis le serviteur de Dieu! et vous ne ferez pas tomber un de mes cheveux sans la volonté divine! Hors d'ici! vous qui voulez profaner le sanctuaire divin.

— Je vais appeler mes soldats!

— Faites-le! car au nom du Dieu vivant, je leur commanderai de protéger contre vous une innocente créature et le ministre de leur foi!

— Emparez-vous de cet homme, baron des Adrets, et vous aussi, messieurs! Saisissez-le, je vous l'ordonne!

Les officiers ne firent aucun mouvement pour obéir à cet ordre de leur chef et le regardèrent avec embarras.

— Lâches!

Et il s'élança sur le ministre en brandissant sur lui son poignard. Le ministre l'attendit avec calme et sans reculer d'un pas. Le coup porta dans la poitrine et le sang jaillit avec violence. A cette vue, le baron et les autres officiers se jetèrent entre le ministre et le marquis, dont ils saisirent le bras qui se levait pour frapper de nouveau.

— Sortez, crièrent-ils au docteur, sortez, mon père, et vous, monseigneur, calmez-vous, au nom du ciel, et songez aux conséquences de tout ceci!

Le ministre saisit Blanche par la main, et pâle, couvert de sang, mais sans chanceler; car sa blessure n'était ni profonde ni dangereuse, il se précipita dans la cour du château, au milieu des soldats étonnés et qui l'entourèrent avec sollicitude.

— Voilà comment le marquis de Rochecorbon traite les ministres de votre religion; voilà quel appui trouvent près de ce déloyal brigand ceux que lui confie la protection du roi de Navarre! Vous ne m'avez arraché, mes frères, aux tortures des catholiques que pour me voir succomber sous un fer protestant.

Un murmure sourd d'indignation accueillit ces paroles du ministre qu'ils regardaient comme un saint; par un mouvement instinctif, tous levèrent leurs épées; car ces nouveaux convertis étaient encore plus des religionnaires fanatiques que des soudarts avides de pillage; à leurs yeux, toute la confiance qu'ils avaient en leur chef ne pouvait contrebalancer la puissance de celui qu'ils regardaient comme un apôtre.

— J'ai voulu arracher cette jeune femme à sa cruauté, continua de Bèze, et il m'a frappé dans l'oratoire même.

En ce moment, Rochecorbon, qui s'était échappé des mains de ses officiers, parut le poignard à la main et vociférant d'horribles menaces contre le ministre.

— Aux armes! aux armes! s'écriait-on de toutes parts. Il faut protéger Théodore de Bèze! il faut le défendre! c'est un saint homme! c'est la lumière de notre communion! sa mort attirerait sur nous la vengeance céleste.

Tandis que les soldats formaient un cercle épais autour du prêtre et de Blanche dont celui-ci n'avait point quitté la main, un trait, parti d'une arbalète inconnue, siffla dans l'air et frappa le marquis à la gorge. Telle fut la violence du coup que le seigneur tomba raide mort.

A l'agitation et au tumulte succédèrent la stupéfaction et le silence. Chacun se regardait avec une anxiété pleine d'effroi, ne sachant que penser d'un événement aussi subit et si peu prévu.

Théodore de Bèze fut le premier à retrouver sa présence d'esprit.

— Mes frères, dit-il, le doigt de Dieu se montre en tout ceci. Trop longtemps Rocnecorbon a été un réceptacle de vices; trop longtemps notre religion a été souillée des crimes d'un seul homme qui la déshonorait!... Vous ne manquez pas de capitaines dignes de devenir votre chef. Il faut en élire un sur l'heure... Voici le plus brave et le plus habile de tous, qui s'avance vers vous, comme si la Providence prenait le soin de venir le désigner elle-même. Vive le baron des Adrets!

—Vive le baron des Adrets! répéta-t-on de toutes parts, vive notre chef!

Le baron, entouré, salué, embrassé, ne comprenait rien à cette clameur et à cet enthousiasme qu'excitait sa présence.

De Bèze le prit par la main :

— Soldats et bourgeois, proclama-t-il d'une voix puissante, reconnaissez-vous pour votre chef et votre seigneur le baron des Adrets?

— Oui! oui! vive le baron des Adrets!

— Lui jurez-vous obéissance sans bornes et en toute circonstance?

— Nous le jurons!

— Alors, c'est à moi à vous rendre le premier hommage, continua le ministre en s'agenouillant. Recevez le serment de fidélité que je prête entre vos mains, monseigneur.

Des Adrets ne comprenait pas encore.

— Le marquis est mort, lui dit rapidement et à voix basse le ministre, je vous ai désigné comme le plus digne de lui succéder. Saisissez-vous du pouvoir hardiment et avec promptitude avant que les autres capitaines ne cherchent à s'opposer à ce choix. Je me charge de le faire ratifier par le roi de Navarre et par Coligny.

Tandis que de Bèze parlait ainsi, les soldats, les bourgeois et les officiers eux-mêmes, entraînés par le mouvement général, imitèrent l'exemple du docteur et vinrent prêter serment de fidélité au baron des Adrets.

Celui-ci, vivement ému, fit signe qu'il voulait parler :

— Camarades! leur dit-il, j'accepte, mais à deux conditions : la première, c'est que demain nous marcherons au combat, contre les troupes catholiques qui viennent d'arriver en ce pays, comme la nouvelle nous en a été transmise ce matin; la seconde, c'est que le digne docteur Théodore de Bèze m'aidera dans le gouvernement de la ville; car si je suis un bon bras dans la bataille, il est une tête habile dans les conseils.

— Vive Théodore de Bèze! vive le baron des Adrets! répondirent des clameurs unanimes.

Les soldats brandirent leurs sabres, et la populace s'empara du corps du marquis devant un regard duquel elle tremblait naguère; elle alla précipiter ce cadavre du haut de la *Lanterne*.

Quant à Blanche, cause première de tout ce tumulte et de toutes ces commotions, elle demeura dans sa muette impassibilité, et se laissa reconduire machinalement par un des serviteurs du baron dans la chambre où elle fut réunie à son fils et à la fidèle nourrice.

Tandis que Jeanne s'empressait auprès de sa maîtresse qu'elle croyait devenue femme du marquis de Rochecorbon, et s'efforçait de la tirer de sa stupeur en la menant près de la couche de son fils, le baron des Adrets et Théodore de Bèze se retiraient dans un des appartements du château pour aviser aux mesures à prendre en

présence d'événements aussi graves, si peu attendus, et dans lesquels ils se voyaient chargés tous les deux des rôles les plus importants et les plus difficiles.

Parvenus au fond d'une tourelle où n'arrivaient plus que faiblement jusqu'à eux les clameurs de la populace mettant en pièces et traînant dans la boue le cadavre de celui devant lequel, naguère, elle s'agenouillait avec crainte, ils s'assirent l'un devant l'autre et gardèrent quelque temps le silence. Tout à coup, le capitaine George se leva brusquement et se mit à marcher à grands pas.

— C'est notre tête que nous jouons en ce moment, messire le docteur, et nous avons plus d'une chance de perdre la partie. Les chefs huguenots ne voudront point voir dans ces événements le hasard qui ne s'y trouve que trop. Ils nous accuseront de conspiration et d'assassinat... Pour venger la mort du plus brave soutien de leur cause, ils voudront ma tête, et la vôtre peut-être, à moins que le respect inspiré par votre caractère de ministre ne vous sauve. Quant à moi, je suis perdu.

— Perdu! reprit le ministre, en s'efforçant de faire passer dans le cœur du baron une confiance qu'il était loin de trouver dans le sien; perdu! quand vous êtes proclamé le gouverneur d'une ville puissante et que vous avez à commander aux plus braves gens-d'armes de la France!

— Ils ont pris le goût de la révolte et de l'assassinat, et ne s'arrêteront point en si beau chemin, messire docteur. Quand on a porté cette coupe à ses lèvres, on ne la jette pas sans l'avoir vidée jusqu'au fond. S'ils se sont révoltés contre le marquis de Rochecorbon, que sera-ce contre le baron des Adrets? Une fois que l'on a mis le pied hors de la discipline militaire, on en sort bientôt le corps tout entier; d'ailleurs n'ai-je point un ennemi dans chaque officier jaloux de me voir devenir son chef? Je dois compter autant de conspirateurs qu'il se trouve de capitaines dans la place. Jugez donc de la belle position où vous m'avez placé, messire le docteur... Odieusement jugé au dehors, attaqué à l'intérieur par mille sourdes trahisons et obligé de faire face à des attaques militaires que vont répéter chaque jour les troupes catholiques enhardies par la mort de celui qu'elles regardaient comme invincible, que devenir?

— Eh quoi! c'est le baron des Adrets qui manque de courage à ce point?

— S'il ne s'agissait que de combattre et de me jeter seul dans une mêlée, vous verriez si j'ai peur; mais en face de si redoutables périls et privé des moyens de les conjurer, sans argent, en un mot, je l'avoue, oui, j'ai peur!.. Oh! si j'avais seulement quelques sommes considérables, si je possédais autre chose que la cape et l'épée... Avec de l'or, avec ce talisman je saurais tout conjurer; mais je n'ai point une maille.

— N'est-il donc aucun moyen de vous procurer de l'argent?

— Aucun; les caisses du marquis étaient toujours vides, et malgré tous ses pillages, il ne pouvait suffire à la paie des soldats et à des besoins sans cesse renaissants. Tous ses biens se trouvent grevés d'emprunts onéreux. Sur quel gage voulez-vous que j'emprunte? moi qui ne possède pas au soleil un espace de terre grand comme ce gantelet. C'était pour avoir de nouveaux gages à donner aux juifs et aux usuriers que le marquis voulait épouser la baronne de Montélimart et qu'il avait au préalable attaqué son mari qui venait avec une nombreuse escorte visiter son frère le comte de Turpenne.

Le ministre sans répondre se promena quelque temps dans la tourelle, fortement préoccupé et comprenant toute l'importance et la réalité des objections du capitaine sur la position difficile où ils se trouvaient tous les deux.

— Monseigneur, dit-il enfin, c'est à cause de moi que vous vous trouvez jeté dans tous ces périls, c'est à moi à vous en tirer. Il vous faut épouser, ce soir, à l'instant même, la baronne de Montélimart.

— Moi!

— Oui, vous!

— Faire ce qui a causé la mort du marquis!... Et c'est vous, vous qui me le proposez!

— Oui, c'est moi qui vous le propose! D'abord il y va de votre salut et du salut de notre cause... Ensuite vous n'êtes point, vous, l'assassin du mari de cette femme, et vous n'avez point, comme Achab, ce roi coupable dont parle la Bible, massacré Naboth pour vous emparer de sa vigne. La baronne de Montélimart a besoin d'un protecteur au milieu de la soldatesque effrénée qui l'entoure; son mari, chacun le sait ici, l'a mise en mourant sous votre protection... Vous devenez donc son époux pour la protéger, pour la sauver... de plus, vous vous attachez les soldats qui vous savent riche et vous vous faites des partisans parmi les seigneurs du parti protestant, dont les vastes domaines de votre femme vous rendent l'égal... Allons, n'hésitons point! le temps est précieux! hâtons-nous!

Le baron des Adrets, abasourdi et qui ne savait plus où donner de la tête au milieu d'incidents si mêlés et si multipliés, suivit le docteur dans l'oratoire, où la baronne, bientôt ramenée, se laissa marier sans opposer plus de résistance.

La cérémonie terminée, Théodore de Bèze prit par la main les deux époux et vint les montrer à la foule qui les salua de ses applaudissements et de ses acclamations.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LE BARON DES ADRETS.

Si l'on ne se reportait à la situation étrange de la France en 1561, si l'histoire des guerres de religion n'offrait pas cent exemples d'événements plus bizarres et plus romanesques, on pourrait, sans injustice, accuser d'invraisemblance les faits racontés jusqu'à présent, malgré les preuves nombreuses et les documents incontestables que le narrateur, s'il en était besoin, fournirait à l'appui de son récit... Cependant, la nouvelle que vint apporter un courrier dépêché par le prince de Condé au docteur Théodore de Bèze, le soir même du mariage de George et de la baronne de Montélimart, dépasse bien autrement en singularité tout ce qu'on a pu lire dans cette histoire.

Voici ce que mandait cette dépêche:

Le prince de Condé au docteur Théodore de Bèze.

« Mon révérend docteur,

« Je vous fais à savoir que Sa Majesté le roi Charles IX, « prenant en considération les troubles et malheurs qui « agitent le royaume, après de nombreuses conférences « avec les plus puissants de la cour et des nôtres, a ré- « solu ce qui suit :

« Un colloque aura lieu à Poissy, le 3 du mois de « septembre de cette année, entre les plus savants prê- « tres de la religion catholique et les docteurs les plus « fameux de la réforme, afin de tâcher de s'entendre et « d'amener chacun à une réconciliation générale. Ce « colloque se tiendra dans le réfectoire de ladite abbaye « de Poissy, en présence du roi, de la reine, des princes « du sang et des seigneurs de la cour.

« Le clergé catholique a désigné pour défendre sa « cause les docteurs en théologie Claude d'Espense et « Claude de Xaintes. Nous autres protestans, nous ne « voulons qu'un seul homme pour leur répondre : c'est « vous, Théodore de Bèze.

« Doncques, voici un sauf-conduit du roi de France « pour que vous puissiez voyager en toute sûreté et vous « rendre vitement à Poissy, où vous me trouverez, ainsi « que les plus savants membres de notre religion, parmi « lesquels vous choisirez à votre gré vos assesseurs dans « cette importante discussion.

« *Le prince* DE CONDÉ. »

Théodore de Bèze relut deux fois cette lettre, qui semblait le rendre jouet d'un songe; car il ne pouvait s'expliquer par quel miracle le roi, qui jusqu'alors n'avait combattu la réforme que par les bûchers et les tortures, entrait tout à coup en des voies de conciliation et de mansuétude. Il alla communiquer de si bonnes nouvelles au baron des Adrets, qui s'en réjouit doublement, car elles étaient encore plus heureuses pour lui que pour son parti. La présence de Théodore de Bèze près du roi de Navarre assurait au nouvel époux de Blanche un habile avocat qui présenterait sa conduite sous les apparences les plus favorables et pourrait obtenir l'approbation et la sanction de tout ce qui s'était fait.

Le baron des Adrets ne fut point en effet trompé dans ses espérances : les nouvelles qu'il reçut de Théodore de Bèze et du roi de Navarre lui-même ne lui laissèrent rien à désirer et lui permirent de mettre à exécution les nouveaux projets qui fermentaient dans sa tête; car l'aventureux officier de fortune qui n'avait jamais rien possédé jusque-là se sentait devenir tout autre depuis qu'il se savait possesseur de riches domaines, dans lesquels il pouvait passer sans soucis une existence paisible et douce. Quelques semaines auparavant, la nouvelle de la paix l'eût désespéré; il accueillit avec des transports de joie l'armistice qu'annonçait le colloque de Poissy et plus encore la paix qui suivit une ordonnance royale, accordant aux calvinistes le libre exercice de leur religion hors des villes et une amnistie complète de tous ceux qui avaient pris les armes.

Toutefois, prévoyant que cette paix ne serait point de longue durée, le baron des Adrets résolut de la mettre habilement à profit et de se préparer une position qui le plaçât désormais à l'abri des guerres civiles. Sous prétexte que l'air natal était recommandé par les médecins à sa femme, dont il devait entièrement dissiper la mélancolie, il résilia le commandement de Rochecorbon à un neveu du marquis, et malgré les plaintes et les conseils de Théodore de Bèze il quitta la Touraine et se rendit dans le Dauphiné. Les vassaux de sa femme, devenus les siens, le reçurent avec des acclamations de joie bien douces à l'oreille de celui qui ne commandait naguère qu'à de féroces soldats sans hommage-lige et surtout sans redevances. Le baron des Adrets joua le grand seigneur à merveille. Juste pour tous, mais sévère et faisant rendre gorge à ses intendants qui restèrent tout ébahis de voir leurs ruses déjouées par un soudart qui savait à peine lire, le nouveau seigneur s'appliqua non-seulement à se faire payer ce qui lui était dû, mais encore à réparer les dommages que l'absence de l'ancien maître de ces domaines et la nouvelle de sa mort avaient nécessairement causés. Les fermes furent réparées, les jachères remises en culture, et les paysans, sûrs de la protection d'un maître courageux et qui les défendrait contre les invasions des suzerains du voisinage, reprirent leurs travaux avec une ardeur et une confiance qui tripla la valeur de la baronnie de Montélimart.

Après avoir rétabli la prospérité intérieure de ses domaines, le baron des Adrets voulut encore s'assurer de leur tranquillité au dehors. Pour cela, il fit un voyage à Paris, où Catherine de Médicis le reçut avec une grande distinction; car à cette époque, la reine-mère, fatiguée de l'ascendant que les Guise s'efforçaient d'exercer sur elle, cherchait à se créer parmi les huguenots des partisans qu'elle pût opposer comme une digue à la puissance des princes lorrains.

Aussi, quelque temps après son retour en Dauphiné, le baron ne fut-il point étonné de recevoir une lettre de Catherine. Elle lui écrivait « qu'il lui ferait plaisir de « s'attacher à détruire en Dauphiné l'autorité du duc de « Guise; que tous les moyens étaient bons pourvu qu'il « réussît; qu'il pouvait prendre parmi les protestants « des forces pour lui opposer; que ce n'était point une « affaire de religion, mais de politique; que l'Eglise y « était moins intéressée que le roi; qu'enfin elle prenait « tout sur elle et le soutiendrait partout (1). »

Sûr de pouvoir s'attacher au parti vainqueur lorsque le sort de la guerre aurait décidé du triomphe, le baron des Adrets résolut d'attendre l'issue des événements sans y prendre part. Aussi, lorsque le massacre de Vassy devint pour les chefs protestants un signal de reprendre les armes (2), il n'envoya au prince de Condé qu'un petit corps de troupes, en témoignant le plus vif regret de ne point les commander lui-même. Outre que sa femme allait bientôt devenir mère, fit-il dire (car il se garda

(1) BAYLE, *art. Beaumont des Adrets;* MÉZERAY, *Treneuil.*

(2) Le 1er mars 1562, le duc de Guise passant par Vassy, en Champagne, ses gens se prirent de querelle avec les huguenots assemblés au prêche. On en vint aux mains. Le duc accourut pour apaiser le tumulte et reçut un coup de pierre au visage; ceux qui le suivaient se jetèrent alors sur les calvinistes, en tuèrent cinquante et en blessèrent à peu près deux cents.

Cet événement fut le signal d'une guerre civile des plus cruelles. Les huguenots, ayant en vain demandé justice du massacre de leurs frères, se mirent en devoir de se la faire eux-mêmes par la voie des armes. Le prince de Condé, reconnu pour leur chef, s'empara le 2 avril d'Orléans qui devint le boulevard du protestantisme. Les huguenots, à son exemple, se rendirent maîtres de plusieurs des plus riches et des plus considérables villes du royaume, telles que Blois, Tours, Angers, Poitiers, La Rochelle, Rouen, Dieppe, le Havre et Lyon. « Partout où ils dominent, dit l'*Art de Vérifier les Dates*, les « églises sont pillées, les images brisées, les reliques des saints brû- « lées, les monastères détruits, les prêtres et les religieux maltraités « et même souvent massacrés. »

Non contents d'allumer la guerre civile dans leur patrie, les huguenots appelèrent les Anglais à leur secours, et leur livrèrent le Havre.

bien d'écrire), il se trouvait dans la nécessité de tenir en respect, par sa présence, des voisins dangereux qui n'attendaient que son départ pour envahir ses domaines et ruiner ses vassaux. Le fait est que le baron se trouvait trop heureux pour trouver encore grand plaisir aux charmes de la vie de partisan et aux fatigues de la guerre; le repos et la fortune lui semblaient trop doux pour qu'il songeât à s'en séparer; rien, en effet, ne manquait à son bonheur. Sa femme, quoique le temps n'eût guère amené de changement dans sa morne folie, venait de lui donner un fils, un fils destiné un jour à posséder tous les vastes domaines de la baronnie de Montélimart; car l'héritier légitime de ces grands biens, le petit Raoul, traînait une existence douteuse entre la vie et la mort, depuis le jour où le féroce marquis de Rochecorbon l'avait brisé contre les dalles de marbre qui pavaient son château. Pâle, contrefait, rachitique, et devenu un objet de dégoût et d'aversion pour tout le monde, Raoul ne croissait que lentement et d'une manière difforme. Sa tête, enfoncée dans sa poitrine, ne cachait point une énorme bosse formée par l'horrible déviation de sa colonne vertébrale, enfin de longs bras maigres et tordus tombaient presque jusqu'aux longs pieds du petit monstre. La souffrance n'avait pas même respecté les traits naguère charmants de son visage : elle avait élargi sa bouche et laissait à peine à son regard l'expression de mélancolie et d'intelligence qu'il tenait de sa mère. Chacun s'éloignait donc du chétif enfant sans cesse aux prises avec la douleur, pour lequel les services de la médecine restaient sans puissance et dont le faible souffle devait bientôt s'arrêter. Une seule personne ne l'abandonna point, et l'entoura à elle seule d'une tendresse grande et puissante: c'était sa nourrice Jeanne. Jeanne se dévoua corps et âme à Raoul; elle ne vivait plus que par lui et que pour lui; elle ne le quittait pas d'un instant; elle veillait sans cesse à ses côtés, soit qu'il restât étendu sur la couche que lui permettaient rarement de quitter ses douleurs, soit que, tenté par un rayon de soleil, il essayât de porter sous les arbres du jardin ses pas chancelants, pleins d'indécision et de lenteur. Elle était là pour apaiser ses cris et pour adoucir ses souffrances; elle s'était faite l'esclave absolu de ses moindres caprices. Rien au monde n'aurait eu la puissance de l'empêcher de satisfaire la plus fantasque volonté de son petit seigneur Raoul. Comme tous les enfants, celui-ci abusait de la tendresse de sa nourrice et semblait prendre plaisir à la désespérer. Lui qui tremblait rien qu'au bruit des éperons de monseigneur le baron des Adrets, se montrait sans pitié pour la pauvre Jeanne et ne s'inquiétait pas des larmes qu'il lui causait par son indifférence ou par les mots cruels qu'il lui disait.

Jeanne souffrait tout cela sans se plaindre; une bonne parole, un sourire de Raoul séchait ses larmes, lui faisait oublier des journées de souffrance, la rendait heureuse, et rien ne pouvait lasser ou diminuer son dévouement. Sans cesse à épier ce qui pouvait plaire à l'enfant, elle s'ingéniait de mille tendres façons à trouver les jouets qui pouvaient lui rendre moins longues les heures qu'il passait dans une inaction impérieusement commandée par son état de maladie.

La plus grande joie de Jeanne était de parer Raoul de riches vêtemens qu'elle avait façonnés elle-même, et de le porter dans ses bras jusque sous un berceau de sapins qui se trouvait à l'extrémité du parc, au bord d'un précipice, sur une élévation qui dominait toute la contrée. Là, Raoul, d'ordinaire si morose et si triste, se laissait aller à une puissante exaltation en présence des sites admirables qui se déroulaient devant lui. Il n'était plus le même : sa physionomie s'animait, ses regards devenaient étincelants, sa poitrine se dilatait et il semblait renaître à la vie.

Il n'est pas besoin de dire que Jeanne se trouvait trop heureuse de voir son pauvre maître dans cet état, pour ne point l'amener chaque jour sous le berceau. D'ordinaire elle travaillait près de lui à quelque ouvrage de couture, non sans interrompre à chaque instant son travail pour jeter les yeux sur la bien-aimée créature.

Un jour que, suivant son habitude, elle veillait sur Raoul, l'enfant témoigna le regret de ne point avoir amené, pour se jouer avec lui, un petit chien pour lequel il avait beaucoup d'affection : il dit à Jeanne d'aller le lui quérir. Jeanne lui fit observer qu'il fallait plus de dix minutes pour aller au château et qu'elle ne pouvait abandonner pour si longtemps le petit garçon. Il n'en fallut pas davantage pour jeter l'enfant dans une colère si violente que la pauvre nourrice, effrayée des convulsions dans lesquelles il se débattait, fut réduite à la nécessité de céder et courut de son plus vite chercher le petit chien.

A peine avait-elle disparu que l'enfant, par un esprit de contradiction et de désobéissance naturel à son âge, prit fantaisie de s'approcher des bords du précipice dont la défense de Jeanne l'avait toujours tenu si rigoureusement éloigné; il se glissa donc hors de son fauteuil et, moitié rampant, moitié marchant, il parvint à plonger ses regards dans l'abîme taillé à pic et d'une profondeur effrayante qui l'étourdit tout d'abord. Tandis qu'il était là, fasciné par mille vertiges, sans avoir la force de se reculer, et jetant des cris de terreur, le baron des Adrets qui se promenait par hasard à quelque distance accourut. Son premier mouvement fut de saisir Raoul et de le replacer près du fauteuil dont l'enfant s'était échappé.

— J'arrive à temps, se dit le seigneur; quelques secondes plus tard, c'en était fait de l'héritier du baron de Montélimart! Tout ce beau domaine appartenait à mon fils. Bien des gens n'en auraient pas fait autant à ma place; car, au bout du compte, ce misérable bossu peut vivre et venir me réclamer, au jour de sa majorité, l'héritage de son père.

Le baron s'éloignait lentement.

Tout à coup, une horrible pensée le saisit... Par un mouvement brusque, il revint sur ses pas, saisit l'enfant, le jeta dans l'abîme et s'enfuit.

Quelques minutes après, Jeanne ne tarda point à reparaître, haletante et tenant dans ses bras le petit chien. A la vue du fauteuil vide, elle jeta un cri de terreur et de désespoir et tomba sans connaissance, tandis que l'animal s'échappait de ses bras et courait droit aux bords du précipice où il s'arrêta court, non sans faire entendre des jappements douloureux.

La crainte que ces ennemis de la France ne s'établissent de nouveau dans la Normandie, fit prendre à la cour le parti d'assiéger Rouen. La ville fut emportée d'assaut; le 26 octobre, Antoine de Bourbon, qui commandait à ce siége, y mourut de ses blessures.

La réduction de Rouen entraîna la soumission des autres villes de la même province. Le prince de Condé, après avoir bloqué Paris durant quelques jours, se replia vers les frontières de la Normandie pour y tenter une nouvelle invasion. Il fut battu près de Dreux et fait prisonnier avec le connétable par le duc de Guise. Dans cette bataille le maréchal de Saint-André perdit la vie et le duc de Nevers reçut une blessure mortelle.

Enfin, le 19 mars 1563, lorsque le parti catholique eut perdu le duc de Guise, assassiné par Poltrot devant Orléans, le roi donna un édit de pacification daté d'Amboise, et le plus avantageux que les huguenots eussent encore obtenu en France.

Quand elle reprit connaissance, il était nuit et un orage violent faisait tomber la pluie à grands flots; elle courut vers le château, elle appela du secours et elle descendit elle-même dans le ravin qui formait le fonds du précipice... Mais toutes les recherches restèrent inutiles; on ne put retrouver le cadavre de Raoul, malgré la somme considérable que le baron des Adrets promit à ceux qui lui ramèneraient l'enfant mort ou vif, et il devint impossible de constater le décès du jeune baron de Montélimart.

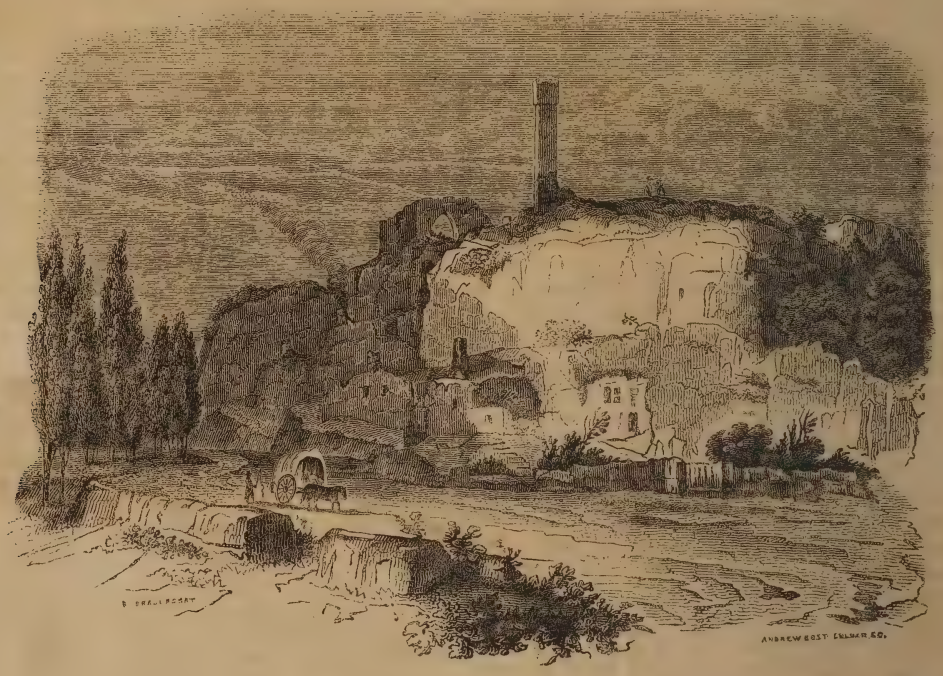
On s'épuisa en conjectures sur une disparition si mystérieuse; la version le plus généralement admise fut que Raoul était tombé dans le précipice et que le torrent qui coulait au fond du ravin, gonflé subitement par l'orage, avait entraîné dans ses eaux les restes du malheureux enfant.

Quoi qu'il en soit, le crime du baron des Adrets se trouva presque inutile et sans fruit, puisque ce seigneur ne put se mettre en possession complète des domaines de celui qu'il croyait avoir assassiné. Un tuteur fut nommé par le roi à la régie des domaines de Montélimart jusqu'à ce que dix ans se fussent écoulés.

Ce temps passé, ajoutait la décision royale, le frère cadet de Raoul deviendrait son héritier.

(Sera continué.)

S. HENRY BERTHOUD.



Rochecorbon. *Dessin de* BRASCASSAT, *gravure d'*ANDREW, BEST, LELOIR.

VILLES D'ALLEMAGNE AU QUINZIÈME SIÈCLE.

LETTRES DE MAITRE JEAN WIPRECHT, BOURGEOIS DE VIENNE,

AU PEINTRE ANTONIO, DE FLORENCE.

1528.

Quelque temps s'était écoulé depuis mon voyage à Heunhof, un matin, comme je m'apprêtais à sortir, je reçus la visite du jeune Hans Dürer, bel enfant aux blonds cheveux, qui m'apportait avec les compliments de son frère une invitation des plus agréables. Il s'agissait de me rendre le jeudi suivant, fête de la Pentecôte, à l'hôtel-de-ville, sur le coup de midi, si je voulais voir les belles peintures rassemblées en si grand nombre

Albert Dürer.

dans ce monument et jouir de la présence de l'empereur qui devait, lui aussi, le visiter à la même heure. Tu penses bien que j'acceptai l'invitation de grand cœur; depuis longtemps je sentais vivement le désir de connaître les trésors de cette galerie, et surtout la vaste peinture de la grande salle dont j'avais entendu dire à Francfort tant de belles choses, lors même qu'elle n'était pas terminée encore. Albert Dürer avait représenté sur ce tableau le triomphe de Maximilien, le glorieux empereur. J'avoue aussi que l'idée de voir cet homme, la fleur de la chevalerie, l'étoile de son siècle, de l'approcher, de lui parler peut-être, ajoutait encore un singulier attrait à cette solennité.

Le jour venu, sitôt que j'aperçus de ma fenêtre les conseillers qui commençaient à monter gravement les escaliers de l'hôtel-de-ville, je m'habillai de mon mieux et me mis en devoir de sortir. Je ne sais rien au monde de plus insupportable qu'une toilette à faire, tous ces petits manéges de muguet ne me vont pas; ce que j'aime surtout c'est un vêtement large, commode, et sous lequel je sens que ma poitrine est à l'aise pour respirer. Je n'ai plus vingt ans, et sitôt que j'endosse un habit de fête je me trouve un air sot et emprunté; je me moquerais volontiers de moi-même s'il ne me semblait que chaque passant se charge de cette affaire; ce qui me fâche, car je suis en cela un peu comme tous les hommes, je veux bien avoir des ridicules, mais je prétends qu'ils ne regardent que moi. C'était sans doute cette idée qui faisait que j'avais l'humeur maussade et chagrine en sortant; heureusement pas un nuage ne troublait ce jour-là la sérénité des airs, et le premier rayon du soleil eut bientôt dissipé les vapeurs de mon esprit. Déjà les curieux arrivaient de toutes parts et se formaient en groupes sur la place en attendant le carrosse de l'empereur. Or, je me dirigeais le plus directement qu'il m'était possible à travers cette foule de plus en plus épaisse et turbulente, lorsque tout à coup un salut gracieux, presque angélique, vint me distraire pour un moment de mon travail pénible. C'était la belle Afra Tucherin qui passait au bras de Hans Schaufelin; les deux jeunes fiancés de la procession de saint Sébald étaient devenus époux. Je tendais vers eux de toutes mes forces et m'apprêtais à leur parler lorsque tout à coup un nouveau mouvement de cette mer profonde, ballottante et ballottée, dont nous étions chacun à la fois le flot et le navire, vint nous séparer les uns des autres, et, pour ma part, me déposa comme une algue, après bien des secousses, sur le rivage, c'est-à-dire aux pieds de l'escalier de l'hôtel-de-ville.

Le digne Dürer m'attendait à la porte, ce qui me réjouissait d'autant plus que je craignais bien de ne connaître personne parmi les membres du conseil; d'ailleurs c'était ce jour-là le personnage le plus important et le plus recherché, attendu que l'empereur devait s'entretenir avec lui touchant son nouveau chef-d'œuvre. J'entrai d'abord dans la salle du conseil où les hommes les plus considérables de la ville commençaient à se rassembler autour d'une table immense, recouverte d'un tapis vert. Dürer me présenta bientôt au bourgmestre Martin Tücher, un brave et gaillard compère, plein de vigueur et de pétulance malgré son grand âge, et sur l'embonpoint duquel les amples vêtements de cérémonie semblaient peser plus lourdement que ses quatre-vingts ans sonnés. Maître Paul Volkamer ne m'était pas tout-à-fait étranger, je me souvenais d'avoir causé à table avec lui le jour de la fête de saint Sébald. Quant à S. Schreyer, marguillier de la cathédrale, j'avais vu son portrait dans la fameuse *Cène* d'Adam Krafft, et c'en était assez pour que je ne tardasse pas à le reconnaître.

Après avoir causé un moment avec maître Martin Tücher des merveilles de sa bonne ville, comme j'allais me séparer de lui : puisque vous êtes un si intelligent admirateur des chefs-d'œuvre de notre beau pays, s'écria-t-il dans un mouvement de superbe enthousiasme, attendez un instant que je vous montre le cadeau que nous avons fait à l'empereur. Et disant cela il se fit apporter un gros livre magnifiquement relié en velours cramoisi et qui portait sur sa couverture les armes de la maison de Habsbourg brodées en or C'était le poème de Teuerdank de Pfinzing, un curieux volume que la ville avait offert à Maximilien à l'occasion de sa visite. Le bourgmestre s'empressait en même temps de le montrer à ses collègues qui le voyaient peut-être pour la centième fois et cependant ne pouvaient se lasser de l'admirer. Il faut dire aussi que l'honnête Martin Tücher faisait les honneurs du chef-d'œuvre avec un zèle infatigable, mais non tout-à-fait désintéressé, car l'auteur des gravures sur bois qu'il feuilletait avec tant de complaisance n'était autre que le jeune époux de sa fille, Hans Schaufelin, dont je t'ai parlé déjà. Voyez, s'écriait à tous moments le digne homme, s'arrêtant en contemplation devant une page, voyez, mes amis, quel dessin pur et correct, quels groupes, quelle sainte expression dans les figures! Vous êtes ravis, n'est-ce pas, tout comme l'empereur? En effet, sa majesté n'a pu voir ce chef-d'œuvre sans s'informer du nom de son auteur, et comme je lui disais, avec toute la révérence que l'on doit à un si grand personnage : Sire, le jeune homme qui a composé ce livre à votre gloire s'appelle Hans Schaufelin; il aime ma fille éperdûment, et ne peut l'épouser; car il n'a rien au monde, et votre majesté n'ignore pas qu'un père veut avant tout le bonheur de son enfant.... Quelle touchante bonté! quelle munificence royale! on a bien raison de dire que l'empereur... Le croirez-vous, mes amis, sa majesté a commandé sur-le-champ à Schaufelin un grand tableau qu'on lui a payé d'avance, encouragement admirable, ajoutait l'excellent père de famille en se frottant les mains, et qui ne manque jamais son effet sur les jeunes artistes. Tandis que je parcourais avec ardeur le somptueux volume, maître Imhoff entra dans la salle, tu sais qu'il est le gendre de Pirkheimer; à ce titre le nouveau venu s'éleva bientôt au faîte d'enthousiasme sur lequel le vieux Tücher planait depuis longtemps. Ainsi donc, au lieu d'un enthousiasme nous en eûmes deux, l'un qui appelait l'admiration de tous sur les gravures de Hans Schaufelin, l'autre qui s'efforcait de l'attirer sur le texte de Pirkheimer. Maître Imhoff lut à haute et tonnante voix les vers que le conseiller son beau-père avait récités à l'empereur au nom de la magistrature, ne manquant pas, comme tu le devines, de s'arrêter aux passages que Maximilien avait trouvé bon d'admirer. Sitôt qu'il m'aperçut, il vint à moi, et tirant de sa poche une épreuve du poème qu'il venait de lire, il s'empressa de me l'offrir.

En attendant l'hôte illustre qui tardait un peu à venir, Dürer me proposa d'aller visiter avec lui les tableaux de la petite galerie; j'acceptai volontiers et maître Sebald Schreyer nous accompagna. Ce qui me frappa tout d'abord, lorsque j'entrai dans cette salle, ce fut une longue suite de peintures qui représentaient dans les actes les plus importants de leur vie certains hommes célè-

bres dans la ville par leurs œuvres d'art ou de piété. Tels que Hans Rieter, un aïeul de la famille des Pirkheimer et Conrad Gross, fondateur de l'hôpital du Saint-Esprit. Je saluai ces vénérables figures aussi rapidement qu'il me fut possible, car j'avais hâte d'arriver aux tableaux de Dürer qui, comme tu le penses bien, m'inspiraient un sentiment plus vif d'intérêt et de curiosité. Je m'arrêtai quelque temps en face du tableau d'Adam et Eve, ravissante composition que j'avais du reste plus d'une fois admirée dans la belle gravure que Veit Stoss en a faite. Mais la plus admirable merveille que le génie de Dürer ait mise à la lumière, c'était sans contredit sa peinture des Quatre Evangélistes reproduits sur deux volets de bois qui correspondent l'un à l'autre et qui dans l'origine avaient été destinés à former les deux ailes d'un tableau de maître-autel. Lorsque l'artiste eut terminé ces deux fragments et qu'il contempla devant ses yeux cette moitié de son œuvre, si pure, si harmonieuse, si parfaitement belle, il ne se sentit ni le courage ni la force d'aller plus avant; et désespérant de jamais pouvoir non-seulement surpasser mais atteindre le sublime point où il venait de s'élever, il renonça au tableau du milieu et livra sur-le-champ à sa patrie les fragments magnifiques dont son génie avait fait malgré lui-même une œuvre indépendante et complète. Sur chacun des volets se groupent deux apôtres de grandeur naturelle. Dürer a représenté en eux les quatre tempéraments. La Muse s'associe volontiers à la tristesse; aussi voyez cette figure adolescente et douce, Jean le poète des évangélistes, c'est la Mélancolie; le gros Pierre qui tient les clefs entre ses mains et penche sa tête calme et silencieuse sur le livre de Jean, exprime le sang froid, le Flegme. Voyez ce vieillard puissant dont le front se relève avec un enthousiasme sacré mais terrible; l'œil de Paul jette des rayons plus ardents que son épée. Marc au contraire, ouvre en souriant derrière lui une bouche affable qui laisse voir les plus blanches dents. Celui-ci, c'est le sanguin; celui-là, c'est le cholérique. L'effet que produisit sur moi ce tableau des Quatre Evangélistes fut immense et tel que je renonce à le décrire. Il ne fallait rien moins que les cris joyeux de la foule qui célébrait sur la place l'arrivée de l'empereur, pour m'éveiller de l'admiration profonde où j'étais plongé. Dürer et Schreyer, mes deux compagnons, me frappèrent sur l'épaule et me prenant au bras m'entraînèrent presque malgré moi loin du chef-d'œuvre. Je rentrai donc dans la salle du conseil où l'affluence s'était accrue en un moment d'une prodigieuse manière. Cependant, grâce au crédit de mon glorieux patron devant lequel la foule s'ouvrait comme la mer Rouge devant le prophète, je trouvai moyen de reconquérir le poste que j'avais abandonné.

L'empereur Maximilien ne tarda pas à paraître accompagné d'une suite nombreuse. Il portait ce jour-là sur sa tête une simple barrette de velours, et sur ses épaules un manteau de pourpre sans or ni pierreries; la majesté de sa personne relevait seule la simplicité de ses vêtements. Le goût de la chevalerie et l'amour des beaux-arts l'arrachaient ainsi souvent aux affaires de l'état. Son visage avait une expression ineffable de douceur et de générosité et d'abord il me sembla qu'on pouvait lire encore dans ses traits ces paroles qu'il répondit à son père, un jour que celui-ci lui reprochait le luxe de ses dépenses: « Qu'ai-je donc besoin d'amasser des richesses, puisque c'est le devoir d'un empereur de vaincre ses ennemis avec ses armes et non avec son or. » A ses côtés se tenait dans son armure de fer qu'il ne quittait jamais, un homme qu'à sa taille gigantesque je reconnus du premier coup pour le baron Johann de Schwarzenberg; sa force répondait à sa stature colossale; l'illustre gentilhomme étouffait un cheval entre ses jambes; dans les batailles, les tournois ou les festins, vous le trouviez toujours, qu'il s'agît de renverser un cavalier d'un coup de lance ou de vider un hanap d'un seul trait, il ne faisait jamais défaut; ce qui ne l'empêchait pas d'être un des hommes les plus instruits de son temps; il connaissait la jurisprudence et savait par cœur tous les poètes latins. J'ai à te parler encore de deux écrivains célèbres que je distinguai dans la suite de l'empereur. L'un, grand prévôt et poète, se nommait Pfinzing; l'autre Pirkheimer. Le premier était un petit homme sec coiffé sur la nuque d'un chaperon noir de forme assez bizarre; il suffisait de voir son visage amaigri et jaune comme un parchemin, pour se convaincre que l'étude ne lui réussissait pas aussi bien qu'à son confrère, le digne conseiller, dont la face épanouie et rose se dérobait voluptueusement sous les plis d'un menton aussi doux que le plus fin duvet. C'était un spectacle charmant de voir comme l'empereur en usait familièrement avec chacun: ce qui toutefois ne semblait pas réjouir le moins du monde les gentilshommes de sa suite, dont l'expression hautaine et superbe contrastait singulièrement avec son royal visage tout empreint de douceur et de bienveillance. On eût dit qu'ils affectaient ce jour-là de composer leur mine comme s'ils eussent voulu faire un contre-poids à la bonhomie de Maximilien, et relever son humeur qui aspirait à descendre parmi son peuple.

Cependant l'empereur prit au bras Albert Dürer et se dirigea vers la grande salle de justice. Une salle immense en effet, et telle que je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu de pareille. Cette foule si à l'étroit tout à l'heure, se perdait maintenant dans cet espace infini. Trois hautes fenêtres d'église, pourvues de vitraux où maître Hirschvogel avait peint sur le cristal toute sorte de merveilles, y répandaient la lumière à profusion. C'étaient des salutations angéliques, des moissons de fleurs épanouies dans le soleil, des armoiries, que sais-je? partout lumière et splendeur. Figure-toi un arc-en-ciel sur chaque tête, tout un peuple se mouvant dans une poussière d'or, d'émeraudes et de topazes. Il y avait quelque chose de magnifique dans cette multitude d'élite guidée par un empereur, et s'en allant à travers un océan de lumière à la découverte d'un nouveau tableau du grand maître. Car ce que nous cherchions tous en ce moment, c'était cette composition à peine terminée, dont le conseiller Pirkheimer avait donné l'idée à Dürer; imposant chef-d'œuvre qui du reste suffisait bien à la gloire de deux hommes.

Sur la muraille du nord se déroulait cette page sublime: le triomphe de l'empereur Maximilien. Chargé des insignes de l'empire, le sceptre d'une main, la palme de l'autre, il est assis sur un char d'or massif auquel sont attelés deux par deux, douze vaillants coursiers. Aux quatre roues du char on lit ces inscriptions latines gravées en caractères d'or: *Magnificence*, *Honneur*, *Dignité*, *Gloire*. Auprès de chaque couple de coursiers courent en avant deux jeunes femmes qui portent leurs noms sur leurs couronnes; l'une est l'Expérience, l'autre l'Adresse, celle-ci la Grandeur, celle-là la Prudence. Au ciel du trône resplendit comme un astre la devise de l'empereur: « *Quod in cœlis sol hoc in terra Cæsar est.* La déesse de la victoire, dont la tunique flotte au vent, s'incline derrière lui comme pour s'agenouiller et dépose

une couronne de laurier sur sa tête puissante. Ses ailes en se déployant laissent lire ces mots : *Gaule*, *Hongrie*, *Helvétie*, *Bohême*, *Allemagne*, *Lombardie*. Un chœur de belles jeunes filles environne le char ; ce sont les vertus la Douceur, la Charité, la Justice, etc., qui secouent en l'air une guirlande de fleurs. La Raison assise devant l'empereur, conduit l'équipage et tient pour rênes entre ses mains la noblesse et la puissance. On voit dans un coin du tableau un groupe de musiciens ; jeunes et vieux soufflant à pleines joues dans leurs trompettes et leurs hautbois. Quelle animation dans toutes ces figures, quelle vérité dans ce joyeux compère qui gonfle sa cornemuse et saute en mesure, et ce timbalier qui écoute l'oreille au vent attendant la réplique !

Une composition non moins admirable, est celle que Dürer a dessinée sur l'autre muraille en face. Seulement cette fois il ne s'agit plus de triomphe, mais de jugement. Cette peinture en harmonie avec l'enceinte qu'elle habite, parle de ses devoirs au magistrat qui va prononcer un arrêt et lui montre le châtiment de Dieu qui l'attend s'il manque à sa conscience. Le mauvais juge est assis sur son siége ayant pour conseillers le Soupçon et l'Ignorance qui soufflent leur haleine empoisonnée dans ses oreilles de Midas. En vain on lit cette devise : Ne portez point de jugement avant d'avoir mesuré toute chose selon la règle de la justice. L'Innocent accusé s'agenouille devant le tribunal, et lève ses deux mains au ciel tandis que la Calomnie le traîne par les cheveux. Voyez la Fourberie, l'Envie, ces horribles créatures de l'enfer qui poursuivent le malheureux ; et dans le fond, la Promptitude, l'Inadvertance, le Châtiment prennent leur course et se hâtent pour sa perte. Cependant, le Repentir vêtu de noir se tourne du côté de la Vérité ; hélas ! il est trop tard, les fleurs qui poussent à terre couvrent à peine la hache et le glaive qui saigne encore (1).

Je ne pouvais me lasser d'admirer, et ce n'était pas sans un certain sentiment de regret, que par intervalle je détournais la tête vers l'empereur pour voir quelle impression faisait sur lui cette grande peinture. Il en est ainsi de l'admiration ; presque toujours il faut qu'elle se complète chez les autres ; c'est un son qui a besoin de s'unir à d'autres sons. Voilà pourquoi l'œuvre d'un maître est harmonieuse, car elle éveille parmi les hommes assemblés qui la contemplent une véritable musique. Maximilien disait son avis tout haut et franchement ; il ne ménageait ni les éloges ni la critique. L'empereur commença par complimenter Albert Dürer sur l'exécution magnifique de ces dessins, dont on lui avait soumis les premières ébauches. Cependant, ajouta-t-il en terminant, le groupe autour du char de triomphe me plaît moins que le reste, il me semble qu'il y a là quelque chose à redire. Aussitôt Dürer posa un carton sur ses genoux, et se mit à dessiner deux autres figures avec une promptitude incroyable, demandant à l'empereur si par hasard il les aimerait mieux de la sorte. Maximilien qui n'était pas encore satisfait, s'empara du crayon et s'apprêtait à réaliser lui-même sa pensée, lorsque tout à coup l'instrument mal appris se brisa dans ses doigts, ni plus ni moins que dans la main d'un rustre qui ne sait point l'art de tirer une ligne. Maximilien quelque peu désappointé, se mordit les lèvres et demanda comment il pouvait se faire que ce crayon, si docile d'ordinaire, lui résistât de la sorte.

— C'est que, reprit Dürer en souriant, ceci est mon royaume, sire. *Aliud est sceptrum*, *aliud est plectrum*.

Cependant l'artiste finit par comprendre la pensée de l'empereur et lui dessina deux figures dont il fut enchanté. Je voudrais bien, s'écria-t-il, voir l'effet de ce nouveau groupe dans le tableau. A ces mots, Dürer se fit apporter une échelle, afin de dessiner sur la muraille les deux nouvelles figures de grandeur naturelle. Comme Dürer fixait son échelle, Maximilien appela du geste un de ses chambellans pour en tenir le pied.

Mais le gentilhomme détourna la tête et fit semblant de ne point entendre, craignant sans doute que s'il aidait un homme de cette classe, il ne lui en restât quelque immondice aux mains. L'empereur comprit la chose, et s'emportant :

— Cette humeur hautaine vous sied mal, s'écria-t-il, monsieur le chambellan, apprenez que du premier rustre je puis faire un gentilhomme, et non d'un gentilhomme un peintre tel que lui.

Ceci fut cause que l'empereur, pour épargner au grand maître tout affront semblable dans l'avenir, lui envoya, sitôt son retour à Vienne, des lettres de noblesse avec le titre de peintre de la cour impériale. Si donc, après t'être enquis du génie et de la gloire d'Albert Dürer, tu veux encore, cher Antonio, t'enquérir de son blason, je te dirai qu'il porte d'azur aux trois écus d'argent.

HENRI BLAZE.

(1) Voici toutes les inscriptions latines des deux tableaux de la salle du conseil :

Magnificentia, Honor, Dignitas, Gloria, Experientia, Solertia, Magnanimitas, Audacia. Quod id cœlis sol hoc in terra Cæsar est. Victoria. Venetis, Germanis, Elvetiis, Ungaris, Gallis. Ratio nobilitas, Potentia, Suspicio, Ignorantia, nemo unquam sententiam ferat, priusquam cuncta ad justitiam perpenderit. Insons, Calumnia, Insidia, Fraus, Festinatio, Error, Pœna, Pœnitentia, Veritas.

HISTOIRE DES MONUMENTS DE PARIS.

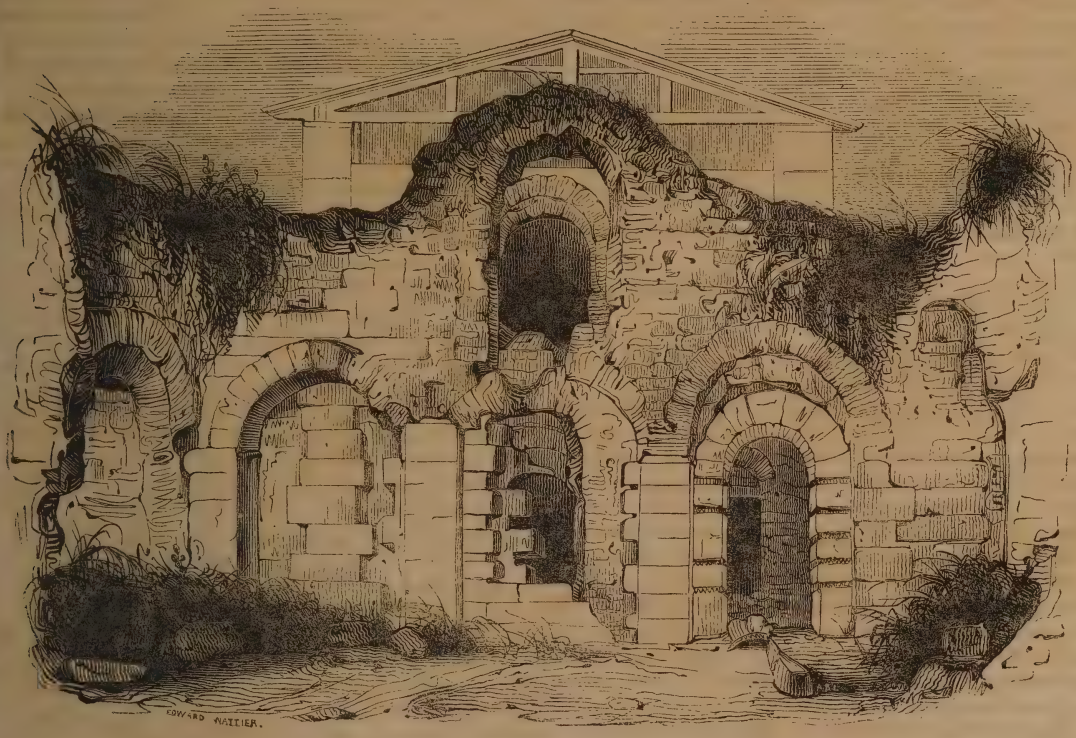
LE PALAIS DES THERMES.

La seule antiquité romaine que Paris ait conservée se trouve dans la rue de la Harpe, entre des maisons modernes qui l'ont cachée jusqu'en 1820 ; mais depuis cette époque, des travaux, malheureusement interrompus, ont mis à découvert la façade de ces belles ruines que quinze siècles ont battues en brèche, et qui portent témoignage de la conquête des Gaules par Jules-César.

C'est une grande voûte de quarante pieds de hauteur, construite de larges briques et de ciment indestructible que nous avons perdu ; cette maçonnerie ressemble à de la roche vive qu'il faudrait entamer au pic ou à la mine. La voûte se dresse fièrement au-dessus d'une salle immense, dont l'architecture est simple et noble à la fois, et qui n'a d'autres ornements qu'une poupe de navire et

des espèces de figures sculptées à la naissance des arceaux ; ces figures peuvent être des naïades, qui servaient d'emblèmes, avec ce navire, à la destination de l'édifice, où étaient les *thermes* ou bains des Césars. On remarque, sous le plancher, une *étuve* pour faire chauffer l'eau que des conduits de pierre encore existants allaient chercher aux sources d'Arcueil. Cette chambre thermale reçoit le jour par trois grandes arcades ouvertes du côté de la rue de la Harpe; quelques degrés d'escalier aboutissent à des souterrains qui se promènent sans doute sous l'ancien emplacement du palais et qui n'ont pas été déblayés.

On admire l'étonnante hardiesse de la voûte et la solidité de ces murs que les hommes et le temps ont usés sans venir à bout de les détruire. Les Romains bâtissaient pour l'éternité, et partout où ils passèrent avec des armes victorieuses, ils plantèrent pour étendards des monuments enracinés dans le sol comme leurs lauriers dans l'histoire. Leurs soldats étaient des ouvriers infatigables, qui dotaient les peuples vaincus de temples, d'aqueducs, d'amphithéâtres et de chemins, ainsi



Le palais des Thermes. *Dessin de* WATTIER, *gravure d'*ANDREW, BEST, LELOIR

que de mœurs, de dieux et de lois. Lutèce, la cité des Parisiens, eut un palais impérial, pareil à ceux de Rome et de Constantinople.

Constance Chlore, qui séjourna quatorze ans dans les Gaules, tandis que son collègue Dioclétien régnait à Rome, fit édifier son palais hors de la ville de Lutèce, renfermée alors dans l'île de la Cité; ce palais, auquel appartenaient les Thermes dont les restes sont sous nos yeux, s'étendait depuis la rivière jusqu'au sommet de la montagne Sainte-Geneviève, et se composait d'un grand nombre de bâtiments fortifiés et entourés de jardins. Les Thermes formaient seuls un palais splendide, accompagné de salles de jeux, de galeries, de théâtres et d'appartements ornés de colonnes, de statues et de peintures. Le bain faisait alors une des nécessités de la vie, que le luxe avait soin d'embellir; et au sortir des bassins de marbre, les patriciens d'Italie trouvaient le sommeil sur leurs lits de pourpre, ou des spectacles variés, tels que la danse, la musique, les combats d'animaux. Enfin les Thermes étaient aux Césars de Rome ce que furent à Louis XIV et Louis XV les délicieuses retraites de Versailles et de Marly.

Julien, ce sage empereur, habita Lutèce après son grand-père Constance Chlore, et passa l'hiver dans cette ville qu'il chérissait. « L'hiver est fort doux pour l'ordinaire dans ce lieu, » écrivait-il. Mais l'hiver suivant fut plus rude, et la Seine charriait des glaçons. Julien souffrit beaucoup du froid; comme le palais où il demeurait n'avait pas été disposé pour l'en préserver, et une nuit que les murailles de sa chambre suaient l'humidité, il ordonna d'allumer du charbon, dont la vapeur faillit l'étouffer. Ce fut aux Thermes qu'il résida avec sa femme Hélène, partagé entre les charmes de l'étude et les soucis du gouvernement. Ce fut aux Thermes que l'armée vint le saluer *Auguste,* et ce fut dans les souterrains du palais qu'il se retira pour se soustraire à cet honneur qu'il accepta ensuite, lorsque ses soldats en fureur brisèrent les portes et se précipitèrent dans la salle du conseil, où il les attendait revêtu des insignes de sa nouvelle dignité.

Les empereurs Valens et Valentinien occupèrent ce palais en 365, et les rois mérovingiens s'y installèrent dès que les Romains furent chassés et les Gaulois soumis. Clotilde, veuve de Clovis, avait abandonné le palais de la Cité pour se retirer dans celui-ci avec ses trois petits-fils, héritiers de Clodomir; Childebert et Clotaire attirèrent leurs neveux à Lutèce, sous prétexte de les faire élever sur le pavois aux acclamations des Parisiens; mais quand ils furent maîtres de ces jeunes princes, ils envoyèrent à Clotilde une épée nue et des ciseaux, en lui disant de choisir pour eux la mort ou la prison dans un couvent; Clotilde indignée s'écria qu'elle préférait que ses enfants périssent plutôt que de vivre déshonorés, et Clotaire en poignarda deux de ses propres mains en présence de Childebert; le troisième s'enfuit et devint moine, en renonçant à sa longue chevelure qui caractérisait la royauté sous la première race (1).

Ce même Childebert, avec sa femme Ultrogothe, établit sa cour dans ce palais où le remords lui rappelait l'assassinat de ses neveux. Ce roi, qui avait fondé l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés sur les débris d'un temple d'Isis, expiait ses crimes en visitant souvent cette église ou il voulait être enterré, et en greffant lui-même ses arbres fruitiers et ses rosiers; il errait à l'ombre de ses berceaux couverts de treilles, et s'enivrait du parfum de ses fleurs mêlé à l'encens de la messe. Il veillait en bon père à l'éducation de ses filles, lui qui avait machiné le meurtre de deux enfants et qui avait été inondé de leur sang!

Charlemagne et ses successeurs vinrent loger aux Thermes, qui servirent de maison de plaisance aux rois, jusqu'à Robert, fils de Hugues-Capet, qui s'éloigna davantage des bruits de sa capitale, chaque jour agrandie, et s'établit dans le palais de Vauvert qu'il avait embelli exprès pour sa chère Berthe. Les Thermes, *dont les cimes s'élèvent jusqu'aux cieux*, suivant l'expression ampoulée d'un poète du douzième siècle, *et dont les fondements touchent à l'empire des morts*, ne furent délaissés par les rois de France qu'en 1200, lorsque des quartiers populeux embrassèrent de toutes parts le palais et ses jardins; alors Philippe-Auguste en fit don à son chambellan, et peu à peu ce vaste domaine fut morcelé, vendu et envahi par les maisons et les rues.

PAUL L. JACOB, *bibliophile*.

(1) *Promenades dans le vieux Paris.* — Desforges, rue du Pont de Lodi, 8.

JOURNAL.

LES ARTISTES.

Depuis six semaines, Paris a vu la plupart de ses écrivains et de ses artistes partir pour explorer soit les départements de la France, soit les pays étrangers. Victor Hugo est allé admirer les vieux monuments de la Flandre et des Pays-Bas; Victor Cousin parcourt la Suisse; Biard étudie avec Gué les bords du Rhin; Brascassat cherche des modèles d'animaux dans la Bourgogne; le savant Arago a reçu l'accueil le plus flatteur et le plus mérité en Hollande, et Alexandre Dumas, réfugié sous les vieux arbres de la forêt de Compiègne, entend, parfois le soir, heurter à sa porte le fils du roi, l'héritier du trône, qui vient oublier dans une des entraînantes causeries du poète les fatigues du camp et les ennuis de sa haute position sociale.

Tandis que toutes ces célébrités fuyaient la solitude et la chaleur de la grande ville, une foule d'étrangers célèbres arrivaient à Paris de tous côtés. On rencontrait à chaque pas le grand, le célèbre Paganini, plus pâle, plus triste, plus fantastique que jamais. Paganini n'a point une seule fois fait entendre les sons prestigieux qu'il tire de son violon magique. Paganini se contentait d'errer par les rues. Objet de surprise et d'admiration, chacun s'arrêtait pour le regarder et pour l'admirer, à peu près comme on fait de la statue d'un homme qui fut célèbre. En effet, n'est-ce point une statue que l'artiste dont je ne sais quel caprice rend muet l'instrument merveilleux? Les pauvres lui ont crié : Chante pour nous avoir du pain, et le violon n'a point chanté. Les fanatiques lui ont montré de l'or en lui criant comme les pauvres : Chante afin que nous t'admirions, et il a repoussé l'or de la main, et il a souri de son sourire amer devant leurs instances, lui qui naguère s'agenouillait si bas et avec une humilité si pleine d'exagération devant les applaudissements de la foule!

En revanche, l'Italie nous a envoyé un écrivain aussi bienveillant et aussi affable que Paganini se montre sauvage et singulier; je veux parler d'Alberto Nota, du plus célèbre des auteurs dramatiques que possède aujourd'hui la patrie d'Alfieri et de Goldoni.

Nota a relevé tout-à-fait la comédie italienne que *Federici* et *Avelloni* avaient réduite au marivaudage le plus faux et le plus maniéré. Ce que les efforts de *Derozzi*, de *Sografi* et d'*Albergati* avaient inutilement tenté, il y a réussi du premier coup par : *I primi Passi el Mal costume*, et le *Filoso celibe*.

A ces pièces succédèrent : la *Iiera*, la *Lusinghiera*, *Il Bibliomane*, *Lo Sposo di provincia*, la *Pace domestica*, la *Novella Sposa*, *l'Ambiziosa*, la *Pedova in Solitudine*, *Costanza rara*, *Il Benefattore e l'Orfana*, *Il Prigioniero e l'Incognita*, *Torquato Tasso*, et quelques autres dont les titres m'échappent. Du reste le nom de Nota n'est point célèbre en Italie seulement. La plupart de ses pièces, traduites, sont jouées à Madrid, à Vienne, à Berlin et à Saint-Pétersbourg.

Alberto Nota a reçu à Paris l'accueil le plus honorable. MM. les directeurs de l'Opéra et de la Comédie-Française se sont empressés de lui offrir ses entrées à leurs théâtres, et tout ce qui restait à Paris d'écrivains et d'artistes célèbres a été au-devant du dramaturge italien pour lui tendre la main et lui faire les honneurs du monde littéraire.

Une grande activité règne dans les ateliers des artistes revenus de leurs voyages ou qui n'ont pu quitter Paris. Schnetz termine l'esquisse de la grande fresque qu'il doit exécuter à la nouvelle église de la Madeleine; il a choisi pour sujet le moment où Marie, encore courtisane, se trouve par hasard en présence du Christ qu'elle n'a point encore vu. C'est là, vous le comprenez, une idée heureuse et pleine de grâce. Ary Scheffer fait un pendant à sa Marguerite en prière : c'est Marguerite sortant de l'église, encore pure, encore sainte. Sur les seconds plans, Méphistophélès montre à Faust celle qui doit devenir leur victime. Henri Scheffer, lui, dans un tableau de petite dimension, trace une des scènes qui conviennent si bien à son pinceau presque flamand : *Un Prêche protestant en Hollande*. Enfin Dantan a jeté une foule de figurines dans le monde artistique et au peuple; car Dantan sait, à la fois, se concilier la double faveur de ces publics si différents d'exigence et de goût. Lepeintre jeune, Lepeintre aîné, Leménil, un lithotriteur célèbre, et le savant Arago lui-même ont subi les coups inoffensifs de sa férule et les lazzis spirituels de son esprit fin et moqueur. Comme œuvre sérieuse, nous citerons de Dantan la statuette de Roger de Beauvoir, le buste de Potier, et celui du célèbre docteur Marjolin; le dernier surtout

est un chef-d'œuvre de ressemblance et de justesse.

Il est encore un autre artiste dont on admire une œuvre pleine de poésie et de grâce ; mais celui-là est une femme qui se cache et s'environne de mystère. Malgré la signature de *Hauser* que porte un tableau récemment placé dans l'église de Saint-Roch, chacun a deviné dans cette toile le talent pur et correct d'une élève de Scheffer : de S. A. R. la princesse Marie. N'est-ce point une chose heureuse et tout-à-fait étonnante que cette jeune fille élevée au pied du trône, et qui produit une statue et un tableau, dont le mérite suffirait seul pour valoir une réputation éclatante à la plus obscure artiste qui façonne la glaise ou qui touche le pinceau! Certes la *Jeanne d'Arc* de Versailles a de quoi satisfaire aux exigences de la critique la plus difficile, et l'on peut en dire à peu près autant du *Christ-docteur* de Saint-Roch... Malgré cela, chaque jour, on écrit sérieusement que les arts ne sont point encouragés en France. En France! où l'héritier du trone écrivait naguère à un poète pour lui faire accepter une invitation du roi que le poète refusait! où la sœur de ce prince est à la fois peintre et statuaire! où Casimir Delavigne, enfin, reçoit de Louis-Philippe le titre et les droits d'ami!

L'exposition publique des ouvrages envoyés de Rome par les pensionnaires du gouvernement a été rendue publique dans la dernière semaine de septembre.

M. Flandrin, élève de cinquième année, a envoyé une esquisse peinte, représentant une scène pastorale au milieu d'un paysage, une figure de jeune homme accroupi et une étude en grisaille, d'après le groupe de l'*École d'Athènes*, où se trouve Pythagore. M. Jourdy, élève de deuxième année, a envoyé un faune bacchant. Pour la sculpture, M. Jouffroy, élève de quatrième année, a envoyé une figure de *Caïn après la malédiction*. M. Simart, troisième année, a envoyé le modèle en plâtre d'un homme jouant à la *muzzica*, espèce de toupie. Cette figure pourrait passer pour une imitation du Discobole antique. M. Briard, quatrième année, a produit un *Saint Sébastien mort et pendu à l'arbre*, modèle en plâtre, un buste et un petit groupe en plâtre de *Daphnis et Chloé*. M. Farochon, première année, un bas-relief, restauration de l'antique.

Pour l'architecture, M. Baltard a envoyé une suite de dessins sur les temples d'Agrigente et de Sélinunte, et M. Norey, un *Projet de Panthéon*.

Enfin M. Brioux a envoyé un dessin de grande dimension, d'après le Dominiquin, représentant sainte Cécile distribuant ses biens aux pauvres, et M. Salmon, deux dessins et une étude à l'aquarelle d'après Balthazard Peruzzi.

Tandis que Saint-Germain-l'Auxerrois [illegible] de ses ruines, le Panthéon montre aux curieux un fronton dont on a fait beaucoup trop de bruit, sous plus d'un rapport, car il n'a ni pour l'art, ni pour la politique, l'importance que l'on voulait lui donner. La magnifique tour Saint-Jacques-la-Boucherie, achetée récemment, comme on sait, par la ville, se dégage complétement de tous côtés des hideuses baraques qui encombraient sa base ; il va donc être possible de se faire une idée exacte de la hardiesse et de la beauté de ce monument du quinzième siècle. Cette tour, admirablement conservée, et plus haute que les tours de Notre-Dame, se trouve située, on le sait, précisément au centre de Paris.

LES LIVRES.

Le *Panthéon littéraire* qui poursuit ses publications avec le succès que mérite cette vaste entreprise, vient d'éditer le *Macchiavelli* en deux volumes. Si le nom de Macchiavelli est populaire en France, il faut avouer que ses œuvres ne le sont guère. On s'obstine à voir en lui un scélérat qui conseille froidement les plus atroces maximes, tandis que Macchiavelli n'est que le peintre trop exact des mœurs de son époque. Enfin, quelques personnes seules ont lu les charmantes comédies de cet écrivain spirituel et qui parfois semble approcher de Molière. Grâce au *Panthéon*, Macchiavelli va devenir populaire, et il en sera du célèbre Italien comme de Froissart, que nul n'avait lu et qui se trouve maintenant dans toutes les bibliothèques; c'est que Froissart coûtait plus de cent francs, tandis qu'aujourd'hui, le *Panthéon* le livre pour trente francs au commerce de la librairie.

Achille Jubinal, ce jeune savant auquel déjà tant de vieux livres doivent aussi d'avoir revu le jour, publie, depuis un an, un recueil des *Tapisseries de la France* qui obtient un véritable succès dont voici la cause : c'est qu'à une époque de barbarie où la peinture n'existait plus pour ainsi dire, les tapisseries seules devenaient les uniques documents qui dussent nous transmettre plus tard les détails importants des costumes, des mœurs et des habitudes de nos pères. Or, pour ne citer qu'un exemple, la *Tapisserie de Bayeux*, une de celles que Jubinal a publiées, est, dit-on, l'ouvrage de la reine Mathilde, femme de Guillaume-le-Conquérant. Sans ce précieux document nous ne saurions rien, ni des costumes, ni des armes, ni des moyens de navigation d'une époque si importante de l'histoire.

SCIENCES, DÉCOUVERTES.

Une expérience qui intéresse au plus haut degré la sécurité publique a été faite dans la cour de la Préfecture de police, en présence de M. Delessert et d'une commission d'industriels, de praticiens, d'artistes et de savants. On recherchait depuis longtemps le moyen de soustraire aux chances si fréquentes de l'incendie les décorations de théâtre. M. Durios, par un procédé simple et ingénieux, a résolu ce difficile problème.

Des toiles préparées par M. Durios, et peintes dans les ateliers de l'Académie royale de musique, ont été soumises à l'action d'un feu vif et continu, sans que leur tissu pût être atteint par l'inflammation. Un feu vif et bien alimenté a été comprimé et éteint par l'application d'une toile préparée d'après le nouveau système. Ce qui a paru surtout remarquable dans cette intéressante expérience, c'est que le procédé de M. Durios s'applique avec un égal succès à toutes les espèces de tissus ; ainsi des mousselines légères, des gazes transparentes, sont, grâce à lui, inattaquables par l'incendie.

THÉATRES.

Les deux grands succès de théâtre ont lieu aux deux extrémités de Paris, à l'*Opéra* et aux *Folies dramatiques*. Aux Folies dramatiques, *la Fille de l'air*, féerie charmante ; à l'Opéra, *la Muette de Portici*, jouée par Dupré et par mademoiselle Fanny Elssler. Dire combien cette dernière se montre admirable mime dans le drame d'Auber paraîtrait exagéré à ceux qui ne l'ont point vue, et faible à ceux qui l'ont vue. Déjà mademoiselle Elssler s'était, quelques jours auparavant, acquittée du rôle de *la Fille mal gardée* avec un rare bonheur et une grâce des plus spirituelles. Le théâtre de l'Opéra est, on le voit, en veine de bonheur, car, de plus, une jeune cantatrice, Mme Stoltz, a débuté dans *la Juive* et *les Huguenots* de manière à se concilier la faveur ; enfin Mlle Falcon a reparu, après un congé d'un mois. Viendront bientôt le ballet de *la Chatte* et l'opéra d'Halevy, *les Médicis*.

Le Théâtre-Français aura cet hiver *Caligula* de Dumas, *la Popularité* de Casimir Delavigne, Mlle Mars et une comédie de Scribe.

Les Variétés comptent sur Vernet ainsi que sur madame Jenny-Vertpré et attendent des pièces nouvelles, attente que leur permet le succès de *Résignée*. Le *Tourlourou*, de Paul de Kock, a réussi au Vaudeville ; le Gymnase reprend sa vogue avec le retour de Bouffé, et l'Ambigu-Comique et la Gaîté, réunis sous la direction de M. de Cès-Caupenne, marchent vigoureusement malgré le ridicule interdit que la Société des auteurs dramatiques a jeté sur ces deux théâtres.

A l'Opéra-Comique, *le duc de Guise*, de M. Onslow, grâce à la manière dont cette pièce est jouée par Chollet et par Mlle Prévost, est venu se joindre à *la Double Échelle*, jolie opérette d'un jeune compositeur, M. Thomas, et à *l'Ambassadrice*, à laquelle Mme Damoreau conserve le charme et la vogue d'une nouveauté. Enfin le Palais-Royal remplit sa salle chaque fois que l'affiche porte le nom d'Achard et de Mlle Déjazet, car à ce théâtre les acteurs, bien plus que les pièces, attirent la foule.

Le Cirque-Olympique a quitté les Champs-Elysées pour revenir au faubourg du Temple où une pièce nouvelle va rendre toute sa popularité à ce théâtre national.

Le *Christ-docteur*, attribué à son Altesse Royale la Princesse Marie.

ÉTUDES MORALES.

LE PHÉNOMÈNE VIVANT.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LA NOYÉE.

Vers le milieu du mois d'août 1572, c'est-à-dire huit années après les événements qu'on a lus dans la première partie de cette histoire, deux hommes se promenaient sur les bords de la Seine en face du Louvre; le plus âgé venait de sortir de ce palais, et un contraste frappant de physionomie et d'allure existait entre lui et son compagnon. Vieux, haut de taille, le front couvert d'une chevelure épaisse qu'il portait longue, contre l'usage du temps, il ressemblait aux statues d'athlètes que nous ont laissées les anciens, et dont les sublimes formes dépassent, sans qu'on puisse les accuser toutefois d'être exagérées, les proportions vulgaires de la nature humaine. L'autre, au contraire, petit, chauve et narquois, s'élevait à peine jusqu'à l'épaule du géant qui marchait à côté de lui. La même différence se faisait remarquer dans leurs vêtements: le géant portait un pourpoint avec des chausses de gros drap gris, une toque de même étoffe se dressait sur l'espèce de crinière qui couvrait sa tête, tandis que le petit homme étalait gracieusement le velours de son manteau et jouait avec un magnifique collier d'or qui brillait sur sa poitrine. Il portait en outre l'épée, et les éperons d'or de ses molles bottines de peau annonçaient les prétentions qu'il avait à la noblesse.

— Maître Jean Goujon, disait-il, je ne peux cesser de vous répéter combien votre bas-relief de la *Résurrection* m'a semblé une œuvre accomplie et digne des plus grands éloges. L'idée en est ingénieusement conçue et exprimée avec grâce. Rien surtout n'égale en beauté la *Nymphe assoupie* (1).

Jean Goujon écoutait avec une joie naïve et dont il ne cherchait pas à se défendre les éloges de celui qui parlait ainsi.

— Vraiment, sire Michel de Montaigne, vous me faites de la joie en parlant ainsi; car l'approbation de connaisseurs tels que vous est aussi douce et chatouillante qu'elle nous vient rarement. Les seigneurs et les muguets de notre époque sont plus affairés de parfums, de poulets et de plaisirs que du grand art de la statuaire. Il n'en était pas de même sous le règne du grand roi Henri II. Son fils ne lui ressemble guère... Mais qui vient à nous? Le soir qui commence à descendre m'empêche de distinguer bien nettement les objets... Cependant je ne crois point me tromper... C'est Théodore de Bèze, c'est le flambeau de notre communion.

(1) Ce bas-relief est au Louvre.

Il courut à la rencontre du ministre protestant qui répondit cordialement à l'accueil qu'il recevait:

— Oui, maître, c'est moi, c'est bien moi. Retenu depuis deux années entières en pays étranger, je viens enfin jouir en paix du triomphe de la réforme; car, grâce à l'édit d'Amboise, nous ne sommes plus persécutés, mais au contraire plus puissants que les catholiques peut-être. Henri de Navarre a épousé la princesse Marguerite, sœur du roi Charles IX; l'amiral Coligny reçoit du monarque le nom de père, et les faveurs tombent sans distinction sur les nôtres comme sur les catholiques. Les temps de persécution et d'épreuve sont à jamais passés, je l'espère.

Michel de Montaigne ne put réprimer un sourire que le regard perçant de Théodore de Bèze saisit aussitôt.

— Vous ne partagez pas mon opinion, seigneur, demanda-t-il?

— Messire Théodore de Bèze, j'avais fait élever en mon château un jeune loup et un agnelet qui vécurent en bonne intelligence, car l'agneau se tenait en crainte du loup, s'appliquait à ne jamais rester seul avec lui et restait constamment sous la sauvegarde de quelque valet. Au bout d'un mois ou deux, l'agnelet se relâcha de sa surveillance, rassuré par les blandices du louveteau, qui d'ennemi lui semblait devenu compagnon dévoué; si bien qu'ils dormaient l'un à côté de l'autre. Un matin, on ne trouva plus de l'agneau que les pattes, du sang et un peu de laine.

— Il vous est donc avis, messire de Montaigne...

— Il m'est avis que le lieu n'est point sûr pour tenir de tels propos, et que le sire de Montaigne agit en cette circonstance à la façon de l'agnelet de sa châtellenie, interrompit Jean Goujon. Du reste, comme nous autres protestants nous ne sommes point bêtes porte-laine, mais qu'au besoin nous pouvons montrer dents et griffes, dormons en paix! Il faudra plus d'un coup de dent pour nous étrangler, et à la première morsure nous serons debout et la gueule ouverte. N'est-ce pas, messire Théodore?...

En ce moment l'entretien fut interrompu par une voix italienne qui semblait appeler à l'aide. Le ministre protestant, Montaigne et Jean Goujon s'empressèrent de courir sur les bords du rivage où s'élevaient ces cris de détresse, et ils trouvèrent un jeune gentilhomme, vêtu de noir et se débattant dans l'eau. D'une main il s'était cramponné à un anneau de fer scellé dans le mur du quai; de l'autre il soutenait une femme. Tandis que Jean Goujon, sans réfléchir, se précipitait du haut du quai sans songer que son aide ne serait d'aucune utilité aux deux personnes en péril, Théodore de Bèze et Montaigne,

mieux entendus dans leur zèle, descendaient un escalier de pierre qui se trouvait à quelque distance de là, détachaient une des barques amarrées au pied de cet escalier, et venaient recevoir l'Italien, la femme et Jean Goujon lui-même.

Pendant qu'à force de rames ils regagnaient l'escalier, l'étranger racontait à ses sauveurs qu'il avait vu, quelques minutes auparavant, une femme marcher sur le bord du quai. Tout à coup cette femme, qui semblait souffrante et se soutenir avec peine, avait trébuché contre une pierre et était tombée dans la Seine. Aussitôt je me précipitai pour la secourir, continua-t-il, et après avoir eu le bonheur de la ressaisir, je m'efforçais de joindre l'escalier que nous gravissons maintenant, quand les forces me manquèrent... J'eus à peine le temps de saisir un anneau de fer que la Providence m'offrit... Vous savez le reste, messeigneurs, puisque je vous dois la vie, puisque ce digne seigneur, comptant pour rien le péril, s'est jeté à l'eau, et, tandis que vous ameniez la barque, a soutenu le fardeau vivant qui allait m'entraîner au fond de la rivière.

— Vous étiez bien jeune pour mourir, répliqua Montaigne en souriant. A votre âge on compte encore tant de bonnes idées fausses; tant de croyances douces et mensongères : l'amour d'abord, puis la gloire; puis...

— Et vous appelez la gloire et l'amour des mensonges? seigneur!

— L'amour est une passion doucereuse, un appétit déréglé...

— Est-ce bien le moment d'une dissertation philosophique? demanda Jean Goujon; un bon feu brillant et chaud ne serait-il pas plus opportun? Je ne puis vous conduire dans mon atelier du Louvre, les grilles du palais sont fermées; mais la maison que j'habite n'est pas bien éloignée. Suivez-moi donc rue du Jouarre et transportons-y cette pauvre femme dont je sens le cœur battre. Elle ne tardera point, j'en suis sûr, à reprendre connaissance.

Jean Goujon et l'Italien, aidés par Théodore de Bèze, chargèrent sur leurs épaules l'inconnue que le hasard venait de leur confier d'une façon si singulière. Quant à Michel de Montaigne il s'arrangea de manière à ne point porter sa part du fardeau et à se tenir à bonne distance de l'eau qui dégouttait sur ses compagnons et qui aurait pu fort bien gâter le manteau de velours tout neuf dont il était paré.

Arrivé devant la porte de son logis, Jean Goujon tira une clef de sa poche et ouvrit la porte basse et ciselée qui fermait l'entrée de cette demeure; il aida ensuite l'Italien et de Bèze à déposer la noyée sur le seul lit qui se trouvât dans la grande salle où il avait introduit ceux qu'il amenait; après quoi il appela un valet endormi sur un escabeau, et qui se leva tout lourd de sommeil et d'ivresse mal dissipée.

— Or çà, drôle, s'écria le statuaire, si tu ne veux périr sous le bâton, tâche de t'acquitter comme il faut des ordres que je vais te donner: rends-toi de suite chez maître Ambroise Paré et amène-le sur-le-champ ici. Seigneur Italien, ne pourrait-il pas, en revenant, aller quérir à votre logis d'autres vêtements, car il ne me paraît guère favorable à la santé de grelotter, ainsi que vous le faites, dans un pourpoint et un haut-de-chausse trempés d'eau.

A cette offre le jeune homme sentit son visage se couvrir de rougeur; mais réprimant aussitôt une fausse honte il répondit avec un sourire plein de grâce et de naïveté :

— Je vous avouerai que je n'ai point d'autres vêtements que ceux que je porte. La chaleur de ce bon feu les aura bientôt séchés.

Jean Goujon tendit la main au jeune homme et Michel de Montaigne glissa la sienne dans la bourse qu'il portait à la ceinture de son juste-au-corps; mais il n'osa point en tirer les deux pièces d'or qu'il tenait déjà, car le regard qu'il jeta sur le jeune homme suffit pour lui faire connaître qu'une offre d'argent serait mal reçue par ce jeune et beau cavalier de haute mine et de façon distinguée.

Pendant ce temps-là, Théodore de Bèze, penché sur le lit de la noyée, parvenait à la rendre à la vie, grâce au vin que fit chauffer Jean Goujon et dont quelques gouttes ranimèrent la malade. A peine celle-ci eut-elle ouvert les yeux qu'elle les porta pleins de surprise autour d'elle, puis les fixant tout à coup sur Théodore de Bèze :

— C'est le ciel qui vous amène près de moi, dit-elle de sa voix encore faible et balbutiante. Vous m'aiderez à empêcher un orphelin d'être dépouillé de l'héritage de son père; vous préviendrez un crime dont vous êtes peut-être la cause! Oui, c'est le ciel qui vous envoie vers moi.

Alors elle rappela en peu de mots au ministre protestant le mariage du baron des Adrets avec madame de Montélimart et lui apprit l'étrange disparition de Raoul.

— Il n'en faut pas douter, ajouta-t-elle, si l'enfant n'a point été assassiné (et une voix secrète me dit qu'on a respecté ses jours), on l'a enlevé, on l'a caché dans quelque coin ignoré où la malice du baron des Adrets le retiendra jusqu'au moment qui fera tomber les domaines de Montélimart dans les mains du baron. Vous êtes puissant, vous, messire de Bèze, et ces seigneurs aussi; ils m'aideront, ils parviendront à découvrir mon Raoul.

— Tu l'aimes donc bien, cet enfant, tu lui portes donc bien de l'intérêt?

— Si je l'aime! c'est mon nourrisson, c'est mon second fils. Voilà huit ans que, pour découvrir ce qu'il est devenu, je parcours toute la France, à pied, sans ressource, mendiant de porte en porte, et supportant la faim, le froid et les humiliations; mais une force divine me soutient, et quand je souffre trop, quand je me sens saisie de découragement et accablée sous le fardeau qui me tue, cette voix me crie : « Il vit encore. » Alors le courage et l'énergie me reviennent.

Le jeune Italien essuya une larme; Jean Goujon en fit autant, et Théodore de Bèze protesta hautement qu'il servirait Jeanne et l'aiderait dans ses desseins

— D'autant plus, ajouta-t-il, que le baron des Adrets vient d'abjurer le protestantisme, et qu'il se montrera sans doute maintenant l'ennemi des huguenots. Ce sera rendre service à notre cause que de démasquer le traître.

— Le baron est bien puissant et fortement protégé par la reine-mère.

— Nous aurons pour nous la justice de notre cause.

— Et comment se fait-il, demanda Montaigne en se hâtant de donner une autre direction à l'entretien, comment se fait-il, ma bonne femme, que vous soyez tout à l'heure tombée dans la Seine, où ce jeune seigneur vous a repêchée avec tant de bonheur?

— Je n'avais point mangé depuis quatre jours. On m'avait repoussée de toutes les portes sur le seuil desquelles j'étais allée demander un morceau de pain. Dans les grandes villes on n'est point charitable comme dans les

campagnes ; là, le mendiant reçoit toujours un peu de secours ; ici, l'on se montre sans pitié !... Que vous dirai-je ? je souffrais, je marchais au hasard, je voyais trouble ; mes genoux pliaient sous moi. Tout à coup je me suis heurtée contre une pierre, et puis je n'ai plus rien vu, rien senti, jusqu'au moment où je me suis réveillée ici, parmi vous, messeigneurs.

— Maître, dit Théodore de Bèze après avoir rêvé quelques instants, gardez cette femme chez vous, je vous prie, jusqu'à demain matin...

— Jusqu'à demain ; et, si elle le veut, jusqu'au jour où je mourrai, car c'est une digne et noble créature.

— Je crois pouvoir l'aider puissamment dans ses recherches ; le jeune Raoul est peut-être moins loin d'être retrouvé que les apparences ne le donneraient à croire. Adieu, à demain, ici, s'il vous plaît, à la vesprée. Ne m'accompagnez-vous point dehors, seigneur de Montaigne, et vous aussi, seigneur cavalier ?

L'Italien et Montaigne se levèrent pour suivre Théodore de Bèze.

— Un instant, dit Jean Goujon ; avant de nous séparer, prions ce jeune cavalier italien de nous promettre de venir demain à notre rendez-vous, et pour obtenir cet honneur, faisons-nous connaître à lui... Voici messire Michel, seigneur de Montaigne, chevalier de l'ordre du roi, et gentilhomme ordinaire de sa chambre.

— L'auteur des *Essais*, ajouta l'Italien en s'inclinant.

— Notre second compagnon, reprit le statuaire, est messire Théodore de Bèze, révérend ministre de la religion réformée et l'une des lumières de l'église protestante.

— Je suis un pieux catholique, interrompit le jeune homme, mais j'ai plus d'une fois admiré les éloquents écrits du membre le plus savant de l'académie de Genève, et je sais par cœur les beaux vers des *Poemata Juvenilia* (1).

— Celui chez qui vous vous trouvez, jeune homme qui paraissez si bien connaître les gens de renommée, dit à son tour Montaigne, est le plus célèbre des statuaires dont s'enorgueillisse la France : Jean Goujon.

— Dont à chaque pas on admire dans Paris quelque merveille, surtout la noble et grande *Fontaine des Innocents* (2) ; Michel-Ange en aurait été jaloux.

Ici l'étranger baissa les yeux et rougit avec grâce ; puis il continua :

— J'ose à peine me faire connaître en si noble et si grande compagnie ; je me nomme Torquato Tasso, je suis arrivé à Paris à la suite du cardinal d'Este.

— Bienvenue au poète de l'*Aminte*, au chantre de *Renaud* (3) ! jeune homme, je ne m'étonne plus que vous croyiez à l'amour et à la gloire, car l'amour et la gloire vous comblent de leurs faveurs. Et comment se fait-il que le fils des muses, que l'ami de la princesse Eléonore soit assez pauvre pour ne posséder qu'un seul habit ?

— C'est que le poète est fier et ne sait pas mendier la faveur des grands ; il souffre déjà trop quand leur générosité vient le trouver, sans qu'il la sollicite. Mon père ne m'a laissé qu'un pauvre héritage et un nom pur et noble. Avant de quitter l'Italie, il m'a fallu, pour subvenir aux frais de mon voyage, mettre en gage, chez des Juifs, tout mon patrimoine. J'ai presque entièrement épuisé la somme d'argent assez menue de ces usuriers. Le cardinal d'Este ne pense point à moi, il oublie les promesses qu'il m'a faites, et j'ai trop d'orgueil pour aller lui tendre la main.

— Bien agi ! jeune homme, s'écria Jean Goujon.

— Oui, murmura Montaigne en se tournant vers Théodore de Bèze, bien agi pour son amour-propre... Mais pour son pourpoint et son haut de-chausse ?

Ni Torquato Tasso ni le statuaire n'entendirent cette réflexion du philosophe, grâce à l'arrivée d'Ambroise Paré qui vint interrompre leur conversation. Le célèbre chirurgien déclara Jeanne hors de tout danger, prescrivit les soins nécessaires pour la rétablir entièrement, et prit congé des nouveaux amis qui se séparèrent, avec promesse de se revoir le lendemain à la vesprée.

Théodore de Bèze et Torquato Tasso regagnèrent leur logis à pied.

Michel de Montaigne pria le chirurgien royal de faire descendre de mule un de ses valets et de lui prêter cette monture, pour qu'il pût regagner plus vite et plus commodément sa demeure.

CHAPITRE SECOND.

PHÉNOMÈNE VIVANT.

Le lendemain, vers le soir, Torquato Tasso et Michel de Montaigne arrivèrent au rendez-vous que leur avait assigné, chez le statuaire, Théodore de Bèze. Ce dernier ne tarda point à les rejoindre, et tous les quatre sortirent emmenant Jeanne.

Tandis que Théodore marchait devant ses compagnons, ceux-ci remarquèrent le changement apporté par leur guide dans ses vêtements. Aux longs habits de ministre huguenot, au grand rabat, signe caractéristique des professeurs de Genève, il avait substitué un manteau et une casaque de soldat. Enfin une longue rapière pendait à son côté, et une toque à panache couvrait sa tête en se penchant d'une façon gaillarde sur l'oreille gauche.

Après avoir fait traverser à ceux qui l'accompagnaient plusieurs rues, Théodore de Bèze se dirigea vers le Pont-Neuf, et montra du doigt une vaste tente, devant laquelle huit ou dix musiciens montés sur des bateaux jouaient de la trompe et du cor, tandis qu'une sorte d'histrion, bigarrement vêtu, criait :

— Entrez, messeigneurs, entrez !... C'est ici que l'on voit les incomparables écuyers et le merveilleux nain dit *le Phénomène vivant !*

— C'est ici que je vous mène, dit gravement le ministre.

Ses compagnons s'entrerre-gardèrent, et Jean Goujon ne put réprimer un gros éclat de rire.

— Sur mon âme, dit-il, mon cher docteur, il fallait me dire que vous étiez curieux de voir les écuyers qui depuis quelques mois attirent à leur spectacle la cour et la ville, et ne point vous targuer de l'intérêt que vous prenez à l'histoire dont nous a parlé la pauvre Jeanne !

— Silence, Jean, silence ; avant de condamner, connaissez. En sortant de cette tente, peut-être même avant d'en sortir, avouerez-vous que ma conduite n'est point frivole et insensée, comme vous le supposez. Entourez-moi, mes amis, de manière à ce que je ne puisse pas être reconnu. Une fois placés, observez Jeanne et prenez garde qu'elle ne trahisse son émotion par des paroles ou par des cris.

En disant cela il tira de sa bourse quelques pièces de monnaie, les remit à un saltimbanque qui se tenait à la porte, et tous les cinq allèrent se placer dans la partie

(1) Ouvrage de Théodore de Bèze.
(2) Elle était alors adossée contre une maison de la rue Saint-Denis.
(3) Poème qui précéda la *Jérusalem* et qui en fut la première idée.

la moins éclairée des gradins qui garnissaient la tente et laissaient au milieu une sorte de manége d'assez grande dimension.

L'assemblée était nombreuse : aussi la musique qui s'évertuait à faire tant de bruit au dehors, rentra dans la loge, se mit à sonner de plus belle et le spectacle commença.

Tandis que les écuyers exécutaient toutes les merveilles de l'art de la voltige et dans la danse debout sur la selle de cheval, Montaigne se penchait vers Torquato Tasso, dans lequel, grâce à sa jeunesse, il trouvait un auditeur plus attentif.

— Quelque adresse que montrent ces gens-ci, disait-il, ils ne valent pas l'écuyer le plus savant, le plus sûr, le mieux advenant à mener un cheval à raison que j'ai connu ; je veux parler du sieur Carnevalet, qui servait notre roi Henri second ; mais je n'estime point, du reste, qu'en suffisance et en grâce à cheval nulle nation nous emporte.

« J'ai veu un homme donner carrière à deux pieds sur sa selle, démonter sa selle, et au retour la relever, raccommoder et s'y rasseoir, fuyant tousiours à bride avallée ; ayant passé par dessus un bonnet, y tirer par derrière des bons coups de son arc ; amasser ce qu'il vouloit, se jectant d'un pied à terre, tenant l'aultre en l'estrier ; et autres pareilles singeries de quoy il vivoit. On a veu de mon temps à Constantinople, continua-t-il, deux hommes sur un cheval, lesquels en sa plus roide course se rejectoient, à tours, à terre, et puis sur sa selle, et un qui seulement des dents bridoit et harnachoit son cheval ; un aultre qui, entre deux chevaux, un pied sur une selle, l'autre sur l'aultre, portant un second sur ses bras, picquoit à toute bride, ce second, tout debout sur luy, tirant, en la course, des coups bien certains de son arc ; plusieurs qui, les jambes contremont, donnoient carrière, la teste plantée sur leurs selles entre les poinctes des cimeterres attachez aux harnois. En mon enfance, le prince de Sulmone, à Naples, maniant un rude cheval de toute sorte de maniements, tenoit soubs ses genouils et sous ses orteils des réales, comme si elles y eussent esté clouées, pour montrer la fermeté de son assiette (1). »

Pendant qu'il parlait ainsi, l'attention de celui qui l'écoutait et la sienne propre furent détournées par un murmure d'émotion et d'attente qui se répandait dans la salle On venait d'amener à l'entrée du manége un cheval, monstrueux de taille, les crins en désordre et sans selle ; le gigantesque animal, l'œil en feu, frappait impatiemment l'arène de ses pieds, humait l'air de ses larges naseaux et pouvait à peine être contenu par deux écuyers attachés à sa bride. Tout à coup, une détonation de mousqueterie se fait entendre ; les écuyers arrachent la bride du cheval, et une créature étrange, monstrueuse, s'élance sur le sauvage étalon. Alors on s'écrie de toutes parts dans la foule : *Voilà le phénomène vivant! voilà le phénomène vivant!* Tels étaient la préoccupation et l'enthousiasme que personne, excepté les quatre amis, ne s'aperçurent de l'évanouissement de Jeanne, tombée morte à leurs pieds en s'écriant :

— Raoul ! c'est Raoul !

Celui dans lequel la fidèle nourrice avait reconnu son jeune maître était un nain dont les bras démesurément longs et la tête énorme se rattachaient à un corps difforme, terminé par des jambes velues et de longs pieds de singe ; une chevelure rousse, semblable à la crinière d'un lion, l'enveloppait de toutes parts et venait ajouter encore à l'horreur inspirée par deux yeux farouches et une barbe qui descendait jusqu'à la ceinture.

Dès que l'animal sentit sur son dos ce cavalier terrible, il voulut se cabrer et ne plus suivre la piste L'autre, sans s'inquiéter de ces démonstrations hostiles, se dressa d'un bond sur la croupe nue de l'animal furieux, et là, debout et armé d'un fouet, il se mit à frapper à coups redoublés l'étalon récalcitrant. Une lutte courte, mais formidable, s'ensuivit, durant laquelle un nuage de sable s'éleva autour des deux monstres, les déroba aux yeux et ne permit plus de juger du combat que par les hennissements du cheval et les cris de l'homme. Enfin, les hennissements se turent, les cris s'apaisèrent, et l'on vit le nain, vainqueur, reprendre sa course dans le manége. Debout sur le cheval soumis, il se livra successivement à mille tours extravagants et plus propres encore à inspirer l'épouvante que l'admiration ; tantôt il bondissait en l'air, tournait deux fois sur lui-même et retombait d'aplomb sur sa monture ; tantôt il s'enfonçait une épée dans la gorge et faisait ainsi deux ou trois fois le tour du manége. Après cela il se couchait, ne tenait plus à la croupe que par un pied et se laissait aller la tête en bas comme s'il eût été mort ; puis il se redressait tout à coup, jetait dans les airs quelques poignards qu'il portait à sa ceinture, et se jouait près d'un quart d'heure avec ces armes tranchantes et acérées qu'il recevait et rejetait sans recevoir la moindre blessure.

Mais la plus étrange chose qu'il fit, le tour dont s'émurent le plus les spectateurs, ce fut quand on lui apporta un paquet de cire ; il la prit dans les mains, la mania, la pétrit, et ne tarda pas à lui donner la forme d'un enfant nègre, dont il colora la chevelure et les yeux avec une singulière rapidité. Ensuite il jeta en l'air cette figure improvisée, il la reçut dans les mains, il la fit passer sous les naseaux de son cheval, et tel était l'art avec lequel cette statue était faite que l'on craignait pour elle, que l'on tremblait à chacun de ses bonds comme si elle eût été un enfant véritable. Au moment où les spectateurs se livraient à ces émotions, le monstre saisit le petit nègre, le porta à ses lèvres, parut en dévorer les entrailles et le rejeta sanglant parmi la foule, tandis qu'il disparaissait avec son cheval au milieu du bruit, des gerbes de feu et des nuages de fumée que lançait autour de lui un artifice allumé tout à coup.

Pendant que l'on applaudissait avec frénésie et que les spectateurs vidaient les gradins, Jean Goujon ramassait la statuette de cire tombée à ses pieds et la montrait non sans surprise à ses compagnons occupés à soutenir Jeanne à peine revenue à elle et qui répétait avec des larmes :

— Raoul ! mon jeune maître Raoul !

— Regardez, disait-il, oubliant Jeanne, Raoul et tout le reste, regardez ! Quelques instants lui ont suffi pour faire une admirable ébauche de statue. Tout se trouve en harmonie dans cette œuvre improvisée ; on y reconnaît une science profonde de l'anatomie ! Cet étrange artiste, par quelques indications habiles, a su donner de la vérité, a su donner une existence véritable à ce corps. Je m'estimerais heureux si je parvenais à en faire autant après une journée de travail et d'inspiration. Il ne faut point qu'un pareil homme continue à végéter misérablement dans la vie de saltimbanque qu'il mène ; il faut qu'il devienne un grand et sublime statuaire.

En parlant ainsi l'œil du vieillard étincelait et sa voix tremblait d'enthousiasme et de joie.

— Vous êtes un noble cœur, Jean, répondit Théodore

(1) MONTAIGNE, *Essais.*

de Bèze, le plus noble cœur que j'aie jamais connu. Mais soyez sans crainte ; le *phénomène vivant* échangera bientôt son nom et sa vile profession pour le titre de baron de Montélimart.

— Lui, baron de Montélimart ! s'écria Montaigne.

— Oui. L'émotion et les paroles de Jeanne ne vous ont-elles point tout appris? Déjà, d'ailleurs, le hasard m'a fait connaître que le *phénomène vivant* était une pauvre créature trouvée mourante, il y a quelques années, dans un torrent du Dauphiné. Recueilli par des bohémiens, ceux-ci pansèrent les blessures dont il était couvert, parvinrent à le guérir et lui enseignèrent les tours de leur métier, pour lequel sa laideur le rendait si propre. Le travail et l'exercice ont développé ses forces et son adresse, voilà comment vous l'avez vu ce soir exécuter des choses si merveilleuses. Depuis qu'il habite Paris avec les saltimbanques ses compagnons, il mène une vie encore plus sauvage et plus retirée que jamais; il n'a point voulu, non-seulement se loger avec eux, mais même leur indiquer la demeure qu'il habite avec son cheval, seule créature au monde pour laquelle il témoigne de l'affection.

Je tiens ces détails d'un écuyer du roi de Navarre, que son goût pour l'équitation ainsi que son habileté en ce genre ont mis fort avant dans la confiance des bateleurs. Il a su leur tirer brin à brin ces renseignements. Or, l'émotion de Jeanne, le lieu où les bohémiens ont trouvé l'enfant et jusqu'à son infirmité, tout me donne la certitude que le *phénomène vivant* n'est autre que le jeune Raoul de Montélimart, de l'héritage duquel le baron des Adrets veut s'emparer. Mais que sont donc devenus maître Jean Goujon et le jeune Italien ?

— Ils nous auront perdu dans la foule, répliqua Montaigne; tenons-nous ici à l'écart avec cette femme, ils ne tarderont sans doute point à venir nous rejoindre. Et que comptez-vous faire de votre découverte, qui me paraît appuyée de preuves satisfaisantes?

— Démasquer le baron des Adrets, ce lâche apostat ! le faire chasser de la cour avec ignominie et l'obliger à restituer à son véritable possesseur le domaine de Montélimart.

— C'est là, messire Théodore de Bèze, une entreprise hasardeuse et dont plus d'un cas fâcheux peut résulter pour vous. Le baron des Adrets est puissant, fort en faveur près de la reine-mère, et capable de tout pour se défaire d'un ennemi.

— Comptez-vous pour rien, seigneur de Montaigne, mon nom, la haute position que j'occupe dans l'église protestante et l'influence de mon caractère. Qui donc oserait lever le poignard sur Théodore de Bèze? qui donc oserait refuser de lui rendre justice, la demandât-il contre la reine-mère elle-même? Coligny, le roi de Navarre, tous les huguenots enfin, ne se lèveraient-ils pas à un signe de ma main pour me seconder, pour me défendre? Vous le voyez, les catholiques tremblent devant les protestants ; car la peur seule aurait pu obtenir d'eux les concessions immenses et sans nombre qu'ils nous ont faites. Je vous le répète, avant quelques jours le baron des Adrets sera reconnu pour un lâche et pour un assassin d'enfant ; avant quelques jours il sera dépouillé de cette grande fortune qui le rend si fier et si redouté ! Il ne faut qu'un souffle de l'orage pour briser le cèdre du Liban.

— Si vous êtes sûr du succès, messire Théodore de Bèze, je ne dis plus rien. Cependant, tâchez d'en être bien sûr avant de rien entreprendre, ajouta Montaigne avec un de ses imperceptibles sourires pleins de sarcasme et de dédain... Mais je pense que nos deux compagnons ne nous rejoindront plus ; car voici la foule tout-à-fait dissipée. Voulez-vous que je vous ramène à votre logis, je me suis fait suivre par mes valets, dont j'aperçois là-bas les torches.

Il siffla d'une manière particulière, et quatre valets arrivèrent, montés sur des mules et tenant un beau cheval par la bride.

— Que deux de vous autres descendent et donnent leurs mules à ce seigneur et à cette femme, ordonna Montaigne.

Théodore de Bèze refusa.

— Je vous rends grâce, dit-il; j'ai quelques renseignements à prendre avant de quitter ces lieux et il faut que je prévienne le statuaire que j'emmène Jeanne chez moi.

Messire Michel salua le ministre, piqua des deux et ne tarda point à disparaître.

Au moment où Théodore de Bèze s'éloignait également avec Jeanne, les écuyers sortaient du manége ; le *phénomène vivant* s'en alla l'un des derniers; il était monté sur son cheval, et le Ministre crut remarquer que deux hommes, enveloppés dans leurs manteaux, suivaient de loin le saltimbanque.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'ARTISTE.

Théodore de Bèze ne s'était point trompé ; deux hommes suivaient le *phénomène vivant*, et ces deux hommes qu'il n'avait pu reconnaître étaient Jean Goujon et Torquato Tasso. Sans perdre de vue le personnage étrange qui excitait à un si haut point leur intérêt, ils se tenaient derrière lui à quelque distance, mais pas assez loin cependant pour ne point entendre les paroles qu'il adressait à son cheval.

— Allons, Tristan, lui disait-il, allons, mon ami, ne marche point vite ; ton corps ruisselle de sueur et il serait dangereux pour toi, dans un état pareil, de rester immobile devant le râtelier de ton humide et venteuse écurie ! Marchez au pas, s'il vous plaît, Tristan, ou bien nous nous fâcherons, et vous savez que dans nos querelles je suis toujours le plus fort, ajouta-t-il en serrant la bride au cheval qui pressait le pas pour gagner plus promptement l'écurie. Tristan se cabra, sans que le cavalier lui fît la moindre concession, et après une lutte de quelques instants l'animal dut céder et recommença sa marche au pas, non sans de nouvelles paroles d'encouragement et de consolation de celui qui le montait.

— C'est pour ton bien, Tristan, rien que pour ton bien ; crois-tu qu'il m'amuse plus que toi de traverser au pas ces rues tristes et fangeuses. Console-toi, mon camarade.

Sans cesser les exhortations caressantes qu'il adressait à Tristan, ils avancèrent et finirent par se trouver, dans le quartier *des Innocents*, devant une masure abandonnée et composée d'une seule chambre, dans laquelle entrèrent de plain-pied l'homme et le cheval. Jean Goujon et le jeune Italien pénétrèrent également dans ce lieu, qui tenait plus d'une écurie que d'une habitation humaine, et se placèrent près de la porte, de façon à n'être aperçus que difficilement par le nain.

Celui-ci descendit de cheval, battit le briquet, alluma une torche fumeuse qu'il ficha contre le mur, et, quittant le manteau qui l'enveloppait se dépouilla de ses

vêtements de baladin. Il laissa nus ses épaules difformes et ses bras robustes ; puis, rejetant ses longs cheveux jaunes derrière sa tête, il plaça Tristan devant un râtelier, où il ne l'attacha point cependant, et se mit à essuyer le cheval avec des soins pleins de tendresse. Quand il en eut fini avec l'étrille, le peigne et les bouchons de paille, il couvrit de son propre pourpoint la noble bête, qui fit entendre un hennissement prolongé. Au bruit de ce remercîment, le nain, qui s'était éloigné, revint sur ses pas, embrassa les naseaux fumants de l'ami qui semblait lui reprocher de le quitter sans lui donner ces marques habituelles de tendresse, et, détachant la torche, il s'en fut la placer dans une autre partie de la chambre.

— Tu as raison, Tristan, depuis quelques jours je te néglige ; depuis quelques jours je ne suis plus le même pour toi. Que veux-tu ? c'est cette idée qui me poursuit et dont je ne puis me débarrasser. Bien des fois je l'avais vaincue, mais depuis que nous sommes à Paris, depuis que je rencontre à chaque pas les chefs-d'œuvre de Jean Goujon, la tête me brûle, et une voix mystérieuse me crie sans cesse : Travaille ! travaille ! Et pourquoi ? Et comment ? Voilà huit jours que je ne cesse de donner à cette figure tout le temps que n'exigent point de moi les devoirs de ma triste profession... Que suis-je parvenu à produire ? rien qui vaille mes nuits sans sommeil et la journée que nous avons passée, toi sans avoine et moi sans pain, afin de payer cet amas de terre glaise.

En parlant ainsi il promenait la torche devant une statue ébauchée. Jean Goujon, oubliant le mystère avec lequel il était entré dans la demeure de l'écuyer, s'avança brusquement. Le nain s'empara d'un bâton énorme et allait se jeter sur celui qui venait ainsi le surprendre, quand Torquato se jeta entre le vieillard et lui.

— Arrêtez ! s'écria-t-il, respectez Jean Goujon.

Le nain resta le bras levé et dans un état d'émotion et d'étonnement difficile à décrire.

— Jean Goujon chez moi ! s'écria-t-il, c'est un rêve ! je deviens donc fou ! il ne me manquait plus que ce malheur... Mais non ! c'est bien lui, je le reconnais ; car mon premier soin en arrivant à Paris a été de chercher à le voir. Quel motif vous amène en mon pauvre gîte, maître ? Le hasard !

— Non... le désir de te voir...

— Moi ! et qui donc a pu vous dire ma demeure ?

— Nous t'avons suivi pour la découvrir.

— Pourquoi ?

— Parce que la statuette de nègre que tu as faite ce soir, au manége, m'a révélé qu'il y avait en toi le germe d'un grand artiste ! parce que cette statue de saint Jean me confirme dans cette pensée. Regardez ! seigneur Torquato, regardez ! quelle noblesse naïve, quelle douceur angélique dans les traits du disciple bien-aimé pour lequel le Sauveur n'avait que des paroles tendres, le seul de ses apôtres qu'il ne voulut point soumettre aux tourments du martyre ! La pose est vraie, mais la draperie manque de largeur et d'élégance. Ces plis courts et brusques pourraient convenir à Paul qui tient l'épée, Jean doit laisser retomber avec grâce ses longs et souples vêtements. Cela est beau du reste, cela est très beau. Il faut quitter ta profession d'écuyer pour devenir un statuaire, pour devenir mon élève, si tu veux.

— Seigneur Jean Goujon, si vous êtes en effet ce maître célèbre, ne vous railliez point ; car, voyez-vous, ce serait vous jouer de ma raison et de ma vie.

— Jeune homme, je parle sérieusement, et si mes paroles, toutes graves et toutes solennelles qu'elles sont, ne vous convainquaient point, regardez les larmes d'admiration qui mouillent les yeux de ce cavalier à l'aspect de votre œuvre. Du reste, je vais vous donner des preuves que tout ceci n'est point un rêve. La reine-mère, madame Catherine de Médicis, m'a commandé un Christ pour son oratoire ; je dois lui en présenter le modèle sous huit jours, et je comptais en commencer demain l'ébauche. C'est vous que je charge de ce travail. Le Christ doit être modelé de grandeur naturelle et sur la croix. J'ai reçu de la reine cinquante pièces d'or, en voici la moitié ; vous aurez le reste demain. Quand il s'agira de couler votre œuvre en bronze, nous reparlerons d'argent. Voyons, ces conventions-là vous arrangent-elles ?

Le nain tremblait de tous ses membres et portait tour à tour des regards pleins de surprise et d'égarement sur Jean Goujon et sur Torquato ; la sueur ruisselait sur son visage, et il lui avait fallu s'adosser contre la muraille, car ses jambes ne le soutenaient qu'avec peine.

— Dieu et la très sainte Vierge vous bénissent, maître, pour les paroles que vous venez de me dire ; car vous venez de m'apporter la première joie véritable que mon cœur ait jamais éprouvée. Pauvre enfant difforme, recueilli dans l'eau d'un fossé, ma triste jeunesse s'est écoulée jusqu'ici dans la misère et dans l'abjection... Hélas ! les misérables auxquels je dois la vie ne se sont que trop cruellement payés à mes dépens de ce fatal bienfait ! de mauvais traitements, des coups, du mépris et de honteuses spéculations sur ma laideur et mes infirmités, voilà ma vie jusqu'à présent !... On riait quand on me voyait manier de la terre et parler de votre art sublime, et voilà que cet art devient le mien, maître ! Voilà que vous me voulez accepter pour votre élève ! Voilà que vous me confiez un travail que la reine vous avait commandé ! Je ne sollicite plus qu'une grâce de Dieu, c'est de ne point succomber à la joie, c'est de vivre pour jouir de tout ce bonheur. Alerte ! mon Tristan, voici les bons jours qui nous arrivent. Alerte ! unique ami de mes jours d'épreuve ! Plus de manége public, plus de honte pour nous ! Tu deviens le cheval d'un cavalier libre ; tu deviens l'ami d'un statuaire ! Relève ta tête ! tu n'appartiens plus à un baladin, tu n'es plus un baladin, Tristan ! Pardonnez-moi, messeigneurs, mais c'est que la joie m'enivre ! et puis Tristan a été si longtemps mon unique ami !...

Et il tomba épuisé, hors de lui, aux pieds de Jean Goujon.

— Livrez-vous en liberté à vos émotions... Je viendrai vous revoir avant deux jours ; mais avant de nous séparer il faut au moins que je sache votre nom ; comment vous appelez-vous ?

— Mon nom ? Est-ce que les enfants trouvés ont un nom ? Est-ce que les baladins ont un nom ? Ils m'appellent *phénomène vivant*, voilà tout. Je n'ai point d'autre nom pour les maîtres dont je suis l'esclave, pour les spectateurs que ma présence effraie, et qui achètent le droit de me huer ou de m'applaudir quand je risque ma vie pour les amuser.

— Eh bien ! ce nom deviendra célèbre, si nous ne t'en pouvons trouver un autre que tu puisses porter légalement, répliqua le statuaire, se rappelant les conjectures de Théodore de Bèze.

Phénomène prit les mains de Jean Goujon dans ses mains longues et velues.

— Est-ce que vous êtes le génie de ma destinée, lui

demanda-t-il? Est-ce que les paroles que vous venez de dire font allusion à des événements dont la vieille bohémienne qui m'élevait a laissé parfois échapper quelques mots? A l'entendre, je n'étais point un enfant vulgaire; mes vêtements, quand on m'avait trouvé dans un torrent, étaient riches et armoriés; si quelque grand courroux n'était pas à redouter pour moi, ajoutait-elle, ta fortune et la mienne pourraient devenir brillantes, inouïes!

— Ce n'est point moi qui dois vous parler de ces choses, mon ami, quoique à vrai dire il m'en soit revenu quelques paroles. Mais qu'importent pour vous le rang et la fortune, puisque la Providence vous a départi le plus grand, le plus merveilleux de ses dons, le génie! puisqu'elle vous a mis sur mon chemin pour que je vous conduise à l'indépendance et à la gloire? Adieu. Je vous reverrai bientôt. Et il sortit emmenant son compagnon.

Resté seul, Phénomène se couvrit le visage des deux mains et demeura plongé quelques instants dans une méditation profonde, car tout ce qu'il venait de voir, tout ce qu'il venait d'entendre bruissait confusément dans sa tête brûlante. Tout à coup il se leva, saisit de la terre glaise, et se mit à établir, avec une rapidité merveilleuse, le Christ dont lui avait parlé Jean Goujon. Quand l'obscurité disparut devant l'aube, quand les premiers rayons de l'aurore vinrent jeter la splendeur de leur pourpre à travers les fenêtres mal closes, déjà la statue commençait à présenter un ensemble plein d'énergie, et l'on pouvait comprendre dans cette ébauche une pensée puissante et féconde!

Phénomène, satisfait du travail qu'il avait produit durant sa veille, frappa gaîment l'une contre l'autre ses deux larges mains; puis il se tourna vers Tristan qui, tout étonné de voir son maître debout à pareille heure, le regardait d'un air qui semblait demander l'explication de tout cela.

— C'est le talisman qui doit changer notre destinée, mon bon cheval! c'est une statue qui doit être présentée à la reine-mère et qu'elle placera dans son oratoire. Je ne briserai point cela après l'avoir achevé, comme j'en avais l'habitude pour mes autres ouvrages. Non, Tristan! mon maître Tristan, des fondeurs, des ouvriers habiles viendront l'enlever avec précaution pour la couler en bronze, en vrai bronze, contre lequel le temps ne pourra rien; en bronze qui durera des siècles et sur lequel on lira le nom de ton maître Phénomène, ce nom pauvre et baffoué. Sans compter que nous avons de l'or, et que vous recevrez tout à l'heure, vous, Tristan, une double ration d'avoine, une couverture bonne et chaude pour vous envelopper, et de la litière jusqu'aux genoux. Et ne croyez pas que je vous reprenne mon pourpoint pour m'en couvrir, Tristan! non, sur mon âme! Fi du manteau et des habits de baladin! Je veux les jeter au feu pour porter les vêtements que porte tout le monde. Je n'aurai plus les longs cheveux qui me rendent effroyable, je taillerai ma barbe comme ce beau jeune homme qui faisait hier compagnie à Jean Goujon. Hélas! Tristan, je ne serai jamais élégant, charmant comme lui, mais du moins je ne resterai plus un objet de dégoût et d'horrible curiosité! Et puis la gloire! la gloire, vois-tu, Tristan, cela rend beau! La gloire! de la gloire à moi! Mon Dieu, tant de bonheur est-il vrai? Mes rêves les plus impossibles vont se réaliser! Je sors de la fange pour monter au ciel! O Tristan! mon noble Tristan, que la miséricorde de Dieu est grande et que ses vues sont infinies!

Phénomène, après avoir tendrement embrassé le cheval qui retourna gravement à son râtelier, prit trois ou quatre des pièces d'or que lui avait données la veille Jean Goujon, et s'enveloppa de son manteau; car il ne put se résoudre à sortir avec ses habits de baladin, les seuls qu'il possédât.

Une heure après, il revint, portant un paquet d'habits et accompagné de deux hommes chargés de provisions pour lui et de foin et d'avoine pour Tristan. Les portefaix sortis, Phénomène donna la provende à son cheval, prit lui-même quelque aliment et se remit à l'œuvre avec ardeur.

CHAPITRE QUATRIÈME.

CHEZ LA REINE.

Le lendemain de la soirée où Théodore de Bèze avait conduit au manége du *phénomène vivant* ses trois amis et Jeanne, le ministre, après avoir reçu la confidence de ce que leur avait dit la veille le jeune homme, suivait pensif le chemin du Louvre, s'ingéniant à trouver les moyens de faire éclater plus sûrement sur la tête du baron des Adrets l'orage qu'il y avait amassé. Telle était la force de sa préoccupation qu'il en oubliait de guider sa mule et qu'il la laissait marcher presque au hasard... Tout à coup l'animal trébuche, tombe et entraîne son cavalier dans sa chute, tandis que de bruyants éclats de rire partent autour d'eux. Théodore de Bèze lève les yeux: c'était le jeune roi Charles IX qui d'un coup de son épée venait de décapiter la mule.

En reconnaissant Théodore de Bèze et surtout à la vue du mécontentement exprimé par le visage austère du ministre, le roi mit trève à sa gaîté et se joignit à ses pages pour relever le vieillard.

— Excusez-moi, mon père, lui dit-il, mais je n'aurais jamais pu soupçonner que ce grand chapeau qui vous couvrait le visage cachait la physionomie respectable de l'un de nos plus chers et plus amés sujets... Votre monture tendait le cou de façon si complaisante que, par une réminiscence des jeux de ma jeunesse, je n'ai pu résister à la folie de la décoller d'un seul revers d'épée. Du reste, cette aventure si mauvaise pour vous devient bonne pour moi, car elle va me procurer, ainsi qu'à la reine ma mère, le plaisir de vous garder une heure ou deux au Louvre, plaisir que vous ne nous accordez que trop rarement. Donnez-moi le bras et venez, tandis que mes pages choisiront pour vous, dans mes écuries, les deux meilleures de mes mules en échange de celle qui n'est plus. *Requiescat in pace.*

En parlant ainsi, Charles obligeait Théodore à s'appuyer sur le bras qu'il lui présentait et le conduisit dans les appartements de la reine, qui reçut le chef de l'église réformée avec une grâce extrême.

— Quelles pensées sérieuses, mon père, vous préoccupaient au point de ne vous pas laisser voir notre royal et folâtre fils, demanda-t-elle? d'ordinaire il fait assez de bruit pour que personne n'ignore sa présence.

— Un grand crime à réparer, un acte de justice à réclamer de Votre Majesté, madame.

— Dites le nom du coupable, reprit la reine; vous nous êtes trop cher, messire de Bèze, pour que son rang et son crédit, quels qu'ils soient, puissent le dérober à notre courroux.

Ces paroles furent prononcées avec une chaleur et une apparence de bonne foi dont le vieillard eût été dupe sans l'imperceptible sourire, plein de fiel et de raillerie,

qui les accompagnait; il feignit néanmoins de les croire sincères et répondit :

— C'est contre le baron des Adrets que je viens vous réclamer justice.

Cette fois, une joie franche éclata dans les yeux de la reine, et elle échangea rapidement avec Charles IX un regard de triomphe et de vengeance.

— Parlez! messire! nous vous écoutons comme si nous jugions sur notre lit de justice.

— C'est au nom du fils de sa femme que je parle; au nom du véritable héritier de la baronnie de Montélimart. J'accuse le baron des Adrets d'avoir lâchement assassiné ce jeune homme et de s'être emparé par dol de ses domaines.

Ensuite Théodore de Bèze raconta longuement de quelle façon il avait découvert l'existence de Raoul parmi les bohémiens, comment la fidèle Jeanne l'avait reconnu, et les paroles que le jeune homme avait dites la veille au soir à Jean Goujon et à Torquato.

— Je n'ai point voulu me mettre en rapport personnel avec ce jeune homme, afin que la vérité puisse éclater dans toute sa force. Que Votre Majesté fasse amener devant elle, d'une part le baron Raoul et sa nourrice, de l'autre le baron des Adrets et sa femme que je sais tous les deux arrivés à Paris; que ni les uns ni les autres ne soient prévenus à l'avance de cette entrevue; le ciel et votre sagesse feront le reste.

— Soit! dit la reine qui voyait à cela le double plaisir d'une scène de commérage et d'intrigue, jointe au plaisir de se venger du baron des Adrets, contre laquelle l'animait un sentiment bien visible de haine. Que l'on fasse venir le grand-prévôt du palais!... Maître, rendez-vous sur-le-champ au logis de messire de Bèze; vous y trouverez une femme nommée Jeanne que vous ferez amener ici, sans qu'elle puisse communiquer avec personne. Pendant ce temps-là une autre escouade de vos cavaliers ira quérir le bateleur nommé *Phènomène vivant*, dont la demeure est près de la fontaine des Innocents et l'a-

Fontaine des Innocents, d'après Jean Goujon.

mènera également ici. Enfin, vous ferez remettre au baron des Adrets cet ordre que le roi va signer de sa main, et qui ordonne audit seigneur baron de comparaître sur-le-champ en notre présence, lui et son épouse. Allez.

Le grand-prévôt reçut l'ordre signé de la main du roi et sortit.

Quand il se fut éloigné et qu'elle eut vu, sur son invitation, le ministre Théodore de Bèze passer dans une chambre voisine, Catherine de Médicis et Charles IX se livrèrent à un rire dont l'expression avait quelque chose d'infernal.

— Bons huguenots! dit la reine, ils viennent se livrer à nous les uns les autres. Ce baron des Adrets, moitié protestant et moitié catholique, qui deux fois a fait abjuration de chacune de ces deux croyances, refusait naguère de prendre avec nous parti contre les réformés dans le grand coup de demain soir. Il ne peut, disait-il, tirer l'épée contre ceux qu'il appelait encore il y a peu de jours du nom de frères. Beau scrupule dans un assassin d'enfant et dans un voleur de baronnie! Il faudra bien qu'il y vienne maintenant, ou sur mon âme, Charles, nous lui reprendrons ses domaines pour les jeter à celui dont parle Théodore de Bèze, en fût-il réellement ou non le véritable ayant-droit. Si cet homme est catholique, tant mieux; s'il est protestant nous en hériterons bientôt.

Tandis qu'elle parlait de la sorte, son œil reluisait comme l'œil d'un tigre qui sent une proie.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LA STATUE.

Au moment où une crise si décisive se préparait dans sa destinée, Phénomène, tout entier à l'œuvre que lui avait commandée Jean Goujon, avait fait venir un modèle et travaillait avec une activité qu'il n'avait jamais éprouvée, même dans ses plus ardentes heures d'enthousiasme. Le sang empourprait son visage; des flots de sueur baignaient son front, et sa respiration entrecoupée sortait avec peine de sa large poitrine. A chaque instant il détruisait ce qu'il venait de faire, car rien ne pouvait le contenter, et la terre semblait rebelle sous ses doigts. Peu à peu cependant la statue prit une forme, et, quand le soir approcha, l'artiste, plein d'inspiration, achevait de l'ébaucher.

Alors il se recula de quelques pas et considéra son ouvrage... Bientôt à l'expression animée de ses traits succéda l'abattement le plus profond, et il jeta là son ébauchoir.

— Cela ne vaut rien, soupira-t-il; j'ai fait un homme et non pas un Dieu! j'ai fait un vivant et non point un moribond. Quand il verra cela Jean Goujon sourira de pitié et dira : « Je me suis trompé : cet homme n'est bon » qu'à sauter sur des chevaux! » Oh! malheur! malheur!

— Maître, dit le modèle en reprenant les vêtements dont il s'était dépouillé pour poser devant le statuaire, faudra-t-il revenir demain?

— Entre ce passage de la vie à la mort, continua Phénomène sans l'entendre, il doit exister de mystérieuses douleurs, de sublimes effets que l'art ne peut deviner et qu'il saurait à peine reproduire... Il me faudrait aller étudier ces merveilles au lit de quelque malade!.. Et Jean Goujon revient demain... Oui, je le sens! si ma statue était exécutée comme je la comprends, si l'existence et le trépas se lisaient à la fois sur ces membres palpitants, si la tête s'inclinait réellement pour expirer, alors je surprendrais le secret de la nature et j'enfanterais une œuvre grande et vraie!... Allons, pose, dit-il durement au modèle qui commençait à se vêtir. A bas ces habits!

Le modèle regarda Phénomène et eut peur.

— Voici la nuit qui paraît, maître, et je suis bien fatigué.

— Pose, te dis-je, et tâche d'exprimer dans tous tes membres la douleur de la mort... Rien! rien! il ne sent rien! Et l'heure s'avance! et le temps se perd! Et je le comprends, je ne produirai rien! J'espérais de la gloire, je ne recueillerai que de la honte! Demain Jean Goujon m'accablera de mépris et de pitié! Allons donc, misérable! pose comme je te l'ordonne et redoute tout de moi.

Le modèle, pâle et tremblant, s'efforça d'obéir; mais telle était sa terreur qu'il tomba sans connaissance.

Un éclair de joie brilla dans les yeux du statuaire.

— C'est cela! s'écria-t-il. Oh! comme la défaillance court dans ses membres, comme la face s'est décomposée! Voilà ce que je voulais! A l'œuvre! à l'œuvre!

Et il se mit à travailler avec une promptitude et un bonheur merveilleux... Encore un peu de temps, et la statue était finie, quand le modèle sortit de son évanouissement.

— Reste là! lui cria Phénomène, reste là sans remuer.

Mais le modèle éperdu de terreur se releva et voulut fuir.

— Reste, je te l'ordonne, répéta l'artiste en le saisissant.

— Laissez-moi! A l'aide! Au secours!

— Ma statue ne sera point finie! hurla le nain en saisissant la pauvre créature dans ses larges mains. Reste, ou tu es mort.

Un frisson convulsif parcourut tous les membres de l'infortuné.

— Au secours! bégaya-t-il en se débattant! au secours!

Durant cette lutte, Phénomène avait saisi un poignard qu'il tenait levé sur la poitrine du modèle... Soit que ce dernier se fût jeté sur le fer, soit que le statuaire l'eût frappé, un bruit sourd se fit entendre, suivi d'un soupir, et un cadavre vint tomber sanglant aux pieds de l'artiste... Phénomène alors, hors de lui, éperdu, dans un affreux délire, reprit son ébauchoir et se mit à travailler devant ce corps qui se débattait dans les dernières convulsions de l'agonie.

Cela durait depuis près d'un quart d'heure quand il entendit heurter à sa porte et qu'il vit reluire, à travers les fenêtres de son logis, la rouge clarté de torches nombreuses.

— Ouvrez, c'est au nom du roi! lui disait-on.

A ces voix Phénomène revint à lui... Il comprit toute l'étendue de son crime, et, par un mouvement machinal de remords et de terreur, il alla se réfugier derrière son cheval et se cacha dans la litière, tandis que, las de heurter en vain, les gens du prévôt prenaient le parti d'enfoncer la porte.

Le premier objet qui frappa leurs regards fut le cadavre du modèle qui gisait au milieu de la chambre.

— Un meurtre! horreur! s'écria le chef de l'escouade, un meurtre! Que l'on entoure la maison de manière à ce que l'assassin ne puisse s'évader. Monseigneur le prévôt du Louvre avait sans doute connaissance de ce crime lorsqu'il nous envoyait ici pour saisir le traître bohémien. Pris en flagrant délit, une bonne corde en fera prompte justice. Commencez les recherches, et n'oubliez pas de visiter cette litière épaisse.

En donnant cet ordre il s'avançait lui-même vers le refuge de Phénomène, dont il ne tarda point à découvrir le visage pâle et défiguré.

— Voici le coupable; emparez-vous-en, s'écria-t-il, et

il voulut lui-même donner l'exemple à ses archers. Mais une ruade de Tristan brisa la poitrine du premier qui s'avança. Puis le terrible animal, sans cesser de faire de son corps un rempart à son maître, mit hors de combat, par ses coups de pieds et par ses morsures non moins funestes, cinq autres hommes et le chef lui-même. C'était quelque chose de grand et d'épouvantable à la fois que de voir ce cheval monstrueux bondir au milieu des gens armés qu'il renversait et foulait sous ses larges pieds. Revenu de sa première stupeur, Phénomène vint en aide à son défenseur; alors commença une bataille en règle, durant laquelle on n'entendit plus que les hennissements du cheval, les cris de Phénomène, les plaintes des blessés et les détonations d'arquebusade... Après une lutte longue et désespérée, la victoire finit par rester au nombre : Tristan, percé de deux ou trois balles, tomba mourant aux pieds de son maître, et ce dernier, dans les mains duquel s'était brisé le poignard, seule arme qu'il eût, fut saisi, garrotté et emmené au Louvre, au milieu des vociférations du peuple, que le bruit du combat avait amené de toutes parts.

CHAPITRE SIXIÈME.

EN PRÉSENCE.

Le baron des Adrets ne parut point surpris du message qui lui enjoignait l'ordre de se rendre sur-le-champ, avec sa femme, en présence du roi. Le matin, en se séparant de la reine-mère, il avait lu dans les yeux de celle-ci qu'une prompte vengeance suivrait le refus dont il s'était courageusement armé pour repousser une horrible proposition; car, tout cruel qu'il était, ce seigneur ne restait pas étranger à une sorte de générosité qui ne se taisait que devant de graves intérêts personnels.

Mais s'il n'éprouvait point de surprise, en revanche la plus cruelle inquiétude le poignait, et il redoutait d'autant plus le coup dont il allait être frappé qu'il ne le prévoyait pas, et que, par conséquent, il ne savait comment le parer. Toutes ses conjectures n'arrivaient à rien de réel. Il ne comprit la vérité que seulement en présence de Jeanne.

— Il s'agit de Raoul, se dit-il; cette femme sait comment je me suis débarrassé de l'enfant et a tout dit. Il me reste à savoir comment elle a pu arriver jusqu'ici. Ah! j'aperçois Théodore de Bèze; tout s'explique maintenant... Il l'a voulu! malheur à lui! car je sais le moyen de détourner l'orage de dessus ma tête pour le faire éclater sur celle des insensés qui croient me perdre

Cependant le roi et la reine prenaient silencieusement place sur un trône, tandis que Théodore de Bèze se tenait debout à leur droite, cachant à demi Jean Goujon, le jeune Italien Torquato et Michel de Montaigne qu'il avait amenés avec lui. Le baron des Adrets et sa femme s'assirent de l'autre côté; Jeanne resta dans le milieu de la salle, courageuse et sans que la présence d'une si redoutable assemblée l'intimidât le moins du monde.

— Baronne des Adrets, dit la reine, nous vous invitons à lever votre voile et à nous dire si vous reconnaissez cette femme.

Ce fut le baron qui découvrit le visage de sa femme, car elle restait immobile et sans entendre.

A la vue de ces traits pâles, immobiles et d'une étrange beauté, un sourd frémissement se répandit parmi les spectateurs; Jeanne tomba aux pieds de sa maîtresse.

— Oh! madame reconnaissez-moi, s'écria-t-elle, car il s'agit de votre fils, du pauvre enfant dont les malheurs vous ont été déjà si funestes. Reconnaissez-moi, madame, reconnaissez-moi!

Aucune émotion n'altéra l'immobilité de cette figure glacée, elle n'abaissa même pas les yeux vers celle qui lui parlait.

— Et moi, madame, ne me reconnaissez-vous point? demanda Théodore de Bèze. Ne vous rappelez-vous point du jour où je bénis votre mariage dans le château de Rochecorbon?

La statue vivante ne fit pas un mouvement.

— Peut-être un autre personnage sera-t-il plus heureux, dit le roi qui prenait à cette scène tout l'intérêt qu'on prend à une péripétie de roman; holà!

A ces paroles un rideau se leva et Phénomène fut introduit. D'abord ébloui par la lumière et surpris de se trouver ainsi tout à coup en présence de la reine et du roi qu'il reconnut, le nain, d'ailleurs vivement troublé par le crime qu'il venait de commettre et par la lutte soutenue contre les gens de la justice, porta lentement autour de lui des regards effarés. Mais quand Jeanne en pleurs s'avança vers lui et cria :

— Raoul!

il oublia tout et se jeta dans les bras de sa nourrice.

— Vous! dit-il, vous! Jeanne! Oh! je vous reconnais! Ma tête brûle de mille souvenirs que la souffrance plus encore que le temps en avait effacés. Jeanne! ma bonne Jeanne!

La reine-mère et le roi s'agitaient sur leurs siéges; Théodore de Bèze triomphait; Jean Goujon et Torquato essuyaient des larmes; Montaigne se tenait caché derrière ses compagnons; le baron des Adrets semblait tout-à-fait désintéressé à cette reconnaissance.

Lorsque Raoul put se détacher des étreintes de Jeanne, il regarda les personnes qui l'entouraient; quand il se trouva devant le baron, la colère et la haine contractèrent son visage.

— Voici mon assassin! voici le lâche qui m'a jeté du haut d'un rocher dans... Il n'acheva pas, car il venait de voir sa mère!... La parole expira sur ses lèvres tremblantes; il tomba sur ses genoux, étendit les mains vers elle et voulut dire : « ma mère », sans trouver la force d'articuler ce mot.

La baronne tourna les yeux vers lui.

D'abord rien n'altéra la morne impassibilité de ses traits, et l'on pouvait même croire que le regard qu'elle tenait attaché sur Raoul ne le voyait point; mais quand le malheureux jeune homme put balbutier enfin :

— Ma mère!

quelque chose d'étrange se passa en elle; de longs frissonnements agitèrent tout son corps; par un geste rapide elle porta les deux mains à son front, comme si quelque subite douleur le déchirait! puis elle tomba sans connaissance.

— Ma mère! répétait Raoul en la soutenant, ma mère! ma mère! un regard, un seul regard pour votre fils!

Il l'obtint ce regard; car revenue de cette émotion terrible, elle pencha la tête sur l'épaule de Raoul et se mit à pleurer abondamment. C'étaient les premières larmes qu'elle versait depuis le jour des fatals événements de Rochecorbon.

Jeanne à deux genoux remerciait Dieu et les saints du miracle qu'ils venaient d'opérer.

— Eh bien! baron des Adrets, que dites-vous de tout ceci?

— Je dis que ce jeune homme est le baron Raoul de Montélimart, dont je n'avais pu jusqu'ici découvrir le sort.

— Ah! fit la reine surprise du calme et du sang-froid montrés par le baron. Et vous en êtes satisfait?

— Pourquoi non, madame? Son retour près de moi doit être béni, puisqu'il rend tout-à-fait la raison à celle qui n'en a été que trop longtemps privée! Venez, mon fils! je vous tends la main!

— Vous! vous! mon assassin?

— N'avez-vous jamais versé de sang, jeune homme, pour vous montrer si sévère? demanda d'une voix solennelle le baron, auquel Montaigne avait trouvé moyen de glisser tout bas quelques paroles... C'était le récit du meurtre commis par Raoul.

A ces mots, qui lui rappelaient son crime de tout à l'heure, Raoul frémit de tous ses membres et baissa la tête.

— Sire, continua le baron, et vous, madame, je viens à deux genoux vous demander la grâce du jeune baron de Montélimart qui, dans un moment de délire, a frappé d'un coup de poignard un manant qui lui servait de modèle. Vous ne voudrez point appesantir votre justice sur celui que la Providence a sauvé de tant de périls; vous ne voudrez point me mettre dans l'impossibilité de réparer envers lui des torts que je ne me reproche que trop.

— Il sera fait selon ses désirs, n'est-ce pas, mon fils Charles? répondit la reine qui, tout en parlant au roi, cherchait à lire sur le visage du baron ce qui se passait dans le cœur de cet homme. Nous octroyons des lettres de grâce pleine et entière au baron Raoul de Montélimart.

— Toute une vie de pénitence ne suffira point pour expier mon crime, répondit Raoul; ce n'est point pour moi que je remercie Votre Majesté, c'est pour ma pauvre mère, c'est pour Jeanne! la fidèle Jeanne!

— Vous parliez de pénitence, jeune homme, votre intention serait-elle d'entrer dans un couvent?

— Je ne le puis, madame, j'appartiens à la religion réformée.

La reine regarda le baron des Adrets et comprit tout.

— Merci pour tous les bienfaits que j'ai obtenus de Votre Majesté depuis ce matin, dit-il avec amertume en s'agenouillant devant le trône; vous pouvez être sûre, madame, de mon obéissance sans borne.

Il appuya sur cette dernière phrase et reprit :

— Baron Raoul, retournez à mon logis avec votre mère et Jeanne! Les ordres de Sa Majesté la reine, que j'ai reçus ce matin, me retiendront hors du logis jusqu'à demain à minuit; alors vous me reverrez. Quant à vous, messire Théodore de Bèze, je vous dois une vive reconnaissance pour votre zèle en cette affaire, et je vous en donnerai bientôt, je l'espère, des preuves, ainsi qu'à vous, maître Jean Goujon. Vous m'avez servi en croyant me nuire; n'importe l'intention, puisque les résultats sont heureux! Adieu.

Il y avait tant d'apparence de bonne foi dans la manière dont il s'exprimait que le ministre et le statuaire sortirent convaincus de la sincère reconnaissance du baron; Montaigne les suivit.

— Souvenez-vous de mon conte du loup et de l'agneau, dit-il; partez sur l'heure tous les deux, quittez Paris et gagnez en toute hâte quelque ville forte au pouvoir des protestants.

Et il disparut.

Jean Goujon haussa les épaules et se rendit à son atelier du Louvre, où il comptait coucher, pour se mettre le lendemain de bonne heure à la besogne.

Théodore de Bèze, frappé des paroles de Montaigne, rentra chez lui, se couvrit des vêtements de cavalier dont il s'était affublé pour aller l'avant-veille au manége, monta sur le meilleur cheval de son écurie et partit pour Rochecorbon, escorté par quatre serviteurs dévoués.

CHAPITRE SEPTIÈME.

DENOUEMENT.

Le lendemain dans la nuit. — la nuit de la Saint-Barthélemy! deux hommes, le chaperon couvert de larges croix blanches, se rencontrèrent aux environs du Louvre; ils se reconnurent et se hâtèrent de s'accoster; tous les deux étaient pâles d'effroi et d'horreur. C'était Montaigne et Torquato.

— Je n'avais que trop prévu cette horrible nuit, dit Montaigne en prenant le bras du jeune Italien. Les insensés! pourquoi ne m'ont-ils point cru? pourquoi ne se sont-ils point enfuis à temps? Il faut néanmoins tâcher de sauver Jean Goujon, c'est pour cela que je suis sorti; car si je me montre prudent et raisonnable dans les chances ordinaires de la vie, je me sens du cœur et de la témérité quand il s'agit de la vie d'un ami.

— Qui vive! crièrent alors plusieurs voix; et les deux amis se virent entourés par une troupe de soldats furieux commandés par le baron des Adrets. Celui-ci reconnut Montaigne.

— Arrêtez! arrêtez! Ne voyez-vous pas la croix blanche que portent ces deux gentilshommes! D'ailleurs ils sont de mes amis les plus dévoués... Nous voilà quittes, seigneur de Montaigne. Vous m'avez rendu service en m'engageant à faire bonne mine à mauvais jeu et en m'apprenant l'assassinat commis par Raoul, ce qui rendait ma partie facile à jouer; en échange, je vous sauve la vie. Je vous le répète, nous voilà quittes. Je vais régler mes comptes avec les autres; Théodore de Bèze est parti depuis hier, j'en suis fâché : mais il reste encore une importante curée à faire pour ces bons levriers de chasse. A mon hôtel, maintenant, soldats! Surtout n'enfoncez point les portes, voici les clefs.

La foule armée suivit le baron et entraîna Montaigne et Torquato dans son torrent impétueux.

On s'arrêta devant l'hôtel du baron, où des soldats pénétrèrent aussitôt... Tout à coup un cri se fit entendre, et trois personnes parurent sur le balcon se débattant au milieu des assassins. C'était Raoul percé déjà de plusieurs coups de poignards; c'étaient sa mère et Jeanne qui s'attachaient à lui. Raoul et sa mère furent bientôt précipités sur le pavé et tombèrent aux pieds du baron des Adrets. Jeanne seule resta sur le balcon.

— Sauteuse! voyons si tu réussiras mieux ici qu'à Rochecorbon, lui cria des Adrets ivre de carnage et de colère.

Jeanne se signa :

— Je suis catholique, dit-elle, catholique comme ma noble maîtresse que vous venez d'assassiner! vous, son mari, vous qui deviez la protéger. Vous n'avez point de droit sur ma vie; mais puisque mon jeune maître n'est plus, puisqu'il gît là près de sa mère, il est de mon devoir de fidèle servante de les rejoindre! Adieu, baron! à vous l'enfer, à moi le ciel!

A ces mots elle se précipita et vint expirer sur les corps inanimés de Raoul et de sa mère (1).

(1) On voyait, avant la révolution de 1793, dans une des salles du Louvre, un Christ en bronze, de grandeur naturelle et d'une admirable exécution. Ce Christ, attribué par le vulgaire à Jean Goujon ou à Michel-Ange, quoiqu'il fût impossible de confondre cependant les

Quand Michel de Montaigne et Torquato, après s'être dérobés à ces scènes effroyables, purent enfin regagner le Louvre pour tâcher d'arriver jusqu'à Jean Goujon, il était trop tard ; le roi Charles IX venait de frapper de son arquebuse le célèbre statuaire qui travaillait sur un échafaudage.

Montaigne et Torquato se regardèrent avec terreur et consternation.

— Adieu! dit le jeune Italien en serrant la main de Montaigne, adieu! je veux quitter aujourd'hui même cet horrible pays où l'on assassine au nom du ciel. Je retourne dans ma belle Italie, à Ferrare, près de la princesse Eléonore d'Este. Là, sans doute, le bonheur et la gloire rendront moins amers les sinistres souvenirs que j'emporte de la France. Adieu! ne nous reverrons-nous jamais dans ma patrie?

— Je l'espère, répliqua Montaigne. Dès que ces temps de discorde me le permettront, j'irai vous y visiter. Adieu.

Ils se revirent en effet à quelques années de là, en Italie et à Ferrare : ce fut dans un hôpital de fous.

Un de ces fous se nommait Torquato Tasso

S. HENRY BERTHOUD.

manières si distinctes de ces deux maîtres, portait sur l'aile gauche de la croix qui le soutenait ce seul mot : *Phénomène*. Longtemps on fut sans s'expliquer la signification de ce mot, qui n'était autre chose sans doute que la signature de Raoul de Montélimart dit *Phénomène*. Quoi qu'il en soit de cette explication, le Christ du Louvre fut fondu en 1793 avec les cloches des églises et transformé en canon.

Montaigne visitant le Tasse.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

PARIS AVANT LES HOMMES.

SECOND ARTICLE[1].

CHAPITRE PREMIER.

SIXIÈME PÉRIODE GÉOLOGIQUE.

Nouvelle visite du Diable boiteux. — Le Dinotherium giganteum. — Combat d'un Dinotherium et d'un Mastodonte. — Les Éléphants.

Je revenais triste et rêveur de la rue Vivienne, où j'avais été voir les restes gigantesques d'un animal antédiluvien. Une tête énorme, de quatre pieds de longueur et de trois de largeur, c'est-à-dire plus grande que celle d'un éléphant; puis des défenses placées, contre toute analogie avec ce que l'on connaît d'animaux vivants ou fossiles, non à la mâchoire supérieure, mais à l'inférieure; non à la place des canines, mais à celle des incisives; non dans une position relevée vers le ciel, mais baissée vers la terre; non saillantes de la bouche, mais devant sortir par deux trous percés dans la lèvre inférieure. Vraiment, me disais-je, il y a de quoi embarrasser un homme plus instruit que moi. Il me sera impossible de faire, pour le *Musée des Familles*, un article sur ce monstre qui semble avoir été trouvé tout exprès pour désappointer les savants.

Tête fossile de Dinotherium giganteum. (*Quatre pieds de longueur, trois de largeur.*)

Et tout en faisant ces contrariantes réflexions, je re-

(1) Voir le premier article, tom. III, n. IX, mois de juin 1837, pag. 257.

gagnai tristement mon logis ; je m'étendis dans le vieux fauteuil dont j'ai déjà parlé et je restai plongé dans mes méditations pendant un quart d'heure. — Eh bien! m'écriai-je ensuite, le sort en est jeté ; malgré toutes mes répugnances, il faudra bien faire de ce *dinothérium giganteum* un morse ou un phoque, comme l'a dit M. Buckland, ou un éléphant, comme le présume M. de Blainville, un tapir ou un pangolin, comme l'a écrit Cuvier, ou une baleine, comme le pensent quelques auteurs allemands ; et cependant ces animaux n'ont pas entre eux la moindre analogie. Voyons, décidons-nous, ce sera...

— Une taupe! dit une petite voix aigre et moqueuse en accompagnant ces paroles d'un long éclat de rire.

Je tressaillis et me retournai avec vivacité du côté d'où venait cette voix singulière ; j'aperçus... vous devinez bien que ce fut mon diable boiteux.

— Une taupe! mais monsieur le démon, une taupe n'a pas la moindre ressemblance avec un tapir, une baleine, un éléphant, et que diront les auteurs que je viens de citer?

— Tes auteurs diront ce qu'ils voudront ; mais je leur soutiens, moi, que la carcasse que tu viens de voir appartenait à une taupe.

— Cela n'est pas possible! tenez, voilà les gravures que l'on m'a données à la porte, jugez-en vous-même.

Le diable, d'un bond léger, sauta sur mon bureau ; il s'assit gravement sur une pile d'in-quartos, posa sa béquille entre ses jambes, mit ses lunettes sur son nez, prit mes images avec le pouce et les autres doigts de la main gauche ; puis, promenant l'index de la main droite sur la figure représentant la tête de l'animal, il dit :

— Et d'abord, mon cher écolier, tu vois que cette tête a dans sa plus grande longueur trois pieds et demi, et dans sa largeur deux pieds dix pouces, d'où il résulte, que lorsqu'elle était recouverte de muscles et de peau, elle ne pouvait pas avoir moins de quatre pieds de longueur sur trois de largeur ; or, le terme moyen de la grandeur de la tête d'un quadrupède mammifère est du quart au moins de la longueur totale de son corps. Le dinothérion avait donc seize pieds de longueur, ce qui égale la taille des plus grands éléphants. Je suis très modeste en fixant ces dimensions, car je suppose que cette carcasse, trouvée sur les bords du Rhin par le professeur Klipstein, est la plus grande qu'ait pu fournir l'espèce entière des dinothériens, ce qui n'est nullement probable puisqu'on en possède d'autres fragments proportionnellement plus grands et qui ont fait juger que l'animal devait être long de dix-huit pieds.

— Et vous concluez de là que ce devait être une taupe?

— Un moment ; remarque l'énorme cavité destinée à recevoir les muscles du nez.

— Oui, de la trompe.

— Qui vous parle de trompe? où voyez-vous une trompe?

— Les savants...

— Pourquoi voulez-vous voir une trompe à la place d'un nez? Prenez le squelette d'un cochon ou celui d'une taupe, vous y trouverez, à la même place, d'énormes impressions de muscles ; conclurez-vous, pour cela, que le cochon ou la taupe ait une trompe?

Donc le dinothérion avait un nez ; mais un nez allongé, mobile, gros, puissant, propre à fouiller la terre, en un mot, un nez de taupe. Me niez-vous cela? est-ce plus invraisemblable qu'un animal ait un nez comme tous les autres que d'avoir une anomalie comme l'éléphant.

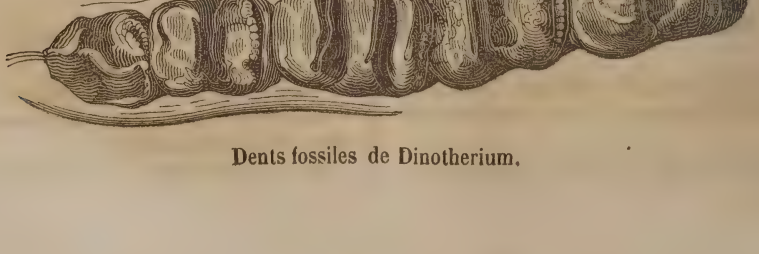
— Il est vrai qu'en calculant froidement les probabilités, on doit croire plus aisément aux analogies qu'aux anomalies, cela me paraît plus logique ; mais une taupe!

— Remarque, mon cher, que les trous des yeux sont extrêmement petits en comparaison de ceux de tous les animaux connus, et qu'ils ne se ferment pas dans la partie postérieure ; et, dans le fait, pourquoi le dinothérion aurait-il eu proportionnellement les yeux plus grands que ceux d'une taupe, puisque, devant vivre dans l'obscurité d'une habitation souterraine, ces organes ne lui eussent pas servi davantage qu'ils ne servent à la taupe.

Comme dans les animaux qui sont obligés de pousser la terre en avant en fouillant avec la tête, les os frontaux sont courts, mais forts et très larges ; la face de l'occiput, d'une énorme largeur, forme avec eux un angle de 139 à 140 degrés, ce qui ne se voit que chez les baleines. Les muscles prodigieux qui mouvaient cette tête colossale lui donnaient une force écrasante. — Le chrysochloris ou taupe dorée du Cap peut seul t'offrir quelque analogie avec le dinothérion sous ce rapport. Tu conçois qu'un animal obligé de se frayer un passage souterrain de dix à douze pieds de diamètre, avait besoin de cette force prodigieuse dans les muscles du cou, force qui ne peut se comparer, comme je te l'ai dit, qu'à celle d'une baleine.

Et malgré cela, il devait souvent rencontrer des obstacles, des pierres, de grosses racines d'arbre. Il eût été net arrêté dans ses fouilles si la nature ne lui eût donné une pioche pour arracher ces obstacles ; cette pioche, la voilà, ce sont les défenses qui sortent de la mâchoire inférieure et qui se dirigent vers la terre. Elles ressemblent, ma foi! à ces houes fourchues dont les vignerons se servent dans les terres rocailleuses ou nouvellement défrichées. Tiens, regarde, elles devaient avoir une force terrible, si nous en jugeons par les énormes fosses creusées dans les os temporaux pour loger les muscles qui faisaient mouvoir et qui dirigeaient la mâchoire inférieure. Du reste, ces défenses ou ces dents offrent, relativement à leur forme et surtout à la place qu'elles occupent, un exemple de structure unique dans toute la création.

Quant à ses autres dents, ajouta le démon en portant son doigt sur la figure qui les représente, tu vois qu'elles sont au nombre de cinq. La première est tranchante à sa partie antérieure, la troisième a trois collines et les autres deux ; d'où l'on doit conclure que l'a-



Dents fossiles de Dinotherium.

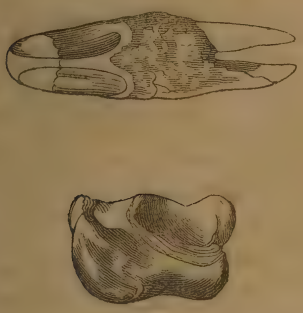
nimal vivait de racines, de rizhomes et de tubercules qui ne croissent que dans la terre. Or, je te le demande, à quoi une trompe eût-elle pu lui être utile? Elle l'eût certainement beaucoup embarrassé, et voilà tout.

— Je conviens que cette tête est très propre à fouiller la terre; mais cela ne me prouve pas que l'animal avait une existence souterraine.

— Examinons les autres fragments, dit le démon en posant son doigt sur une autre figure. Voilà l'omoplate: elle est longue et étroite, et ressemble entièrement à celle d'une taupe; l'observation a prouvé que tous les animaux qui l'ont ainsi faite emploient leurs pattes antérieures à des mouvements constants et pénibles, exigeant une grande force musculaire; aussi, cette forme d'omoplate, rare chez les mammifères, est-elle très commune dans les oiseaux, parce que ceux-ci ont besoin d'une grande puissance d'aile pour se soutenir dans les airs.

Passons à la seconde phalange du pied de devant. Tu remarqueras que la facette articulaire de cet os présente une disposition complétement différente de ce qu'on remarque dans les autres animaux. Il résulte indispensablement de cette articulation très superficielle que le dinothérion ne pouvait marcher sur la pointe des doigts et qu'il fallait qu'il se traînât sur les bords extérieurs de la main, comme la taupe. Ce dernier animal est encore le seul qui présente dans cette phalange de l'analogie de forme avec notre monstre fossile.

Mais voici un quatrième fragment plus concluant encore; c'est la première phalange ou phalange onguicale



Seconde phalange et phalange onguicale de Dinotherium.

de ce même pied de devant. Regarde comme elle est profondément entaillée à sa partie antérieure. Cette incision n'existe, chez les mammifères, que dans trois genres d'animaux qui, tous les trois, fouissent le sol et habitent des terriers; elle donne à leurs ongles la force prodigieuse dont ils ont besoin. Le pangolin, le chrysochloris ou taupe du Cap et la taupe commune, sont les seuls animaux vivants qui offrent la même conformation, et, chose remarquable, chez la taupe ce caractère est moins prononcé que dans le dinothérion.

Or, mon cher, que doit-on conclure de tout cela? c'est que, de l'aveu de nos naturalistes, le dinothérion n'ayant aucune analogie avec d'autres animaux que ceux que je t'ai cités, et ayant une tête de taupe, une omoplate de taupe et les mains d'une taupe, devait ce me semble ressembler plus à une taupe qu'à une baleine.

— J'avoue, seigneur démon, que la plupart des analogies sont en faveur de votre opinion; mais cependant il a des dents qui...

— Qui ne ressemblent pas à celles de la taupe, j'en conviens, car ses mâchoires manquent d'incisives et de canines; mais elles n'en sont pas moins propres à broyer les racines et même les mollusques et les insectes qu'il peut rencontrer dans ses fouilles. D'ailleurs, mon cher, cette anomalie, si c'en est une, a des exemples nombreux dans les animaux vivants. Par exemple, si tu vas jamais faire un voyage dans la Nouvelle-Hollande, tu trouveras une famille nombreuse de mammifères dont les espèces ont tant d'analogie qu'il est impossible d'en séparer une seule du groupe qu'elles forment, et qui cependant diffèrent autant qu'il est possible par leur système dentaire. Parmi ces espèces à dents hétérogènes, le sarigue (le seul genre qui ne soit pas de l'Australie) représente les carnassiers insectivores, tels que les tenrècs et les taupes; le kanguroo-rat a les dents appropriées à un régime frugivore, comme le hérisson; le kanguroo-géant vit d'herbe, manque de la canine supérieure qui caractérise le précédent, et n'a que des collines tranverses aux mâchelières, ce qui lui fait très bien représenter nos pachydermes herbivores; enfin le phascolome est, comme le lièvre, un véritable rongeur par les dents et les intestins. Et pourtant nul naturaliste n'a été tenté de séparer ces marsupiaux pour les porter dans les grandes divisions où leurs dents les classeraient rigoureusement. Je tiens donc à faire du dinothérion, si ce n'est une taupe, au moins un genre voisin que je place avec les desmans, les scalopes, les chrysochlores et les tenrècs, tous animaux souterrains comme lui. Et puis, si tu n'es pas content, tu le placeras ailleurs; mais dans ce cas tu seras obligé, selon tes principes, de créer, non pas un genre, une famille, ou même un ordre, mais une classe à part qu'il occupera tout seul, et cette nécessité sera la plus sanglante critique que tu pourras faire à la méthode prétendue naturelle de tes savants.

Malgré la haute opinion que j'avais du mérite de mon irascible démon, j'avais la tête tellement pleine de pangolin, de phoque, de tapir, de baleine et d'éléphant, que je ne pus en aucune manière accepter sa taupe, et un léger sourire de vanité et de désapprobation vint effleurer mes lèvres. Il s'en aperçut et s'écria :

— Ah! ah! monsieur l'incrédule, il faut autre chose que des raisonnements pour vous convaincre, à ce que je vois. Eh bien, morbleu! je vous convaincrai par vos propres yeux ou j'y perdrai ma diablerie.

Il s'élança sur moi, me saisit par le bras, me jeta derrière lui à cheval sur sa béquille, et tous deux, par la fenêtre, nous partîmes comme un trait d'arbalète. La rapidité de notre voyage m'étourdit tellement que je ne puis dire bien positivement combien nous mîmes de temps à faire la route ni par où nous passâmes; mais ce qu'il y a de certain c'est que nous voyageâmes plus vite qu'en bateau à vapeur ou en wagon, car, autant que j'en peux juger, il y avait un peu moins d'une minute que nous étions partis quand nous arrivâmes à quelques centaines de lieues de là.

Je me trouvai couché tout de mon long sur un lit de mousse, sous un arbre qui avait au moins cent pieds de hauteur. Quand je fus revenu de mon étourdissement je demandai au génie dans quel lieu je me trouvais.

— Nous sommes, me dit-il, en cette contrée que l'on nommera, dans quelques milliers d'années, la province

rhénane du grand-duché de Hesse-Darmstadt. Ce grand lac que tu vois là-bas à l'orient sera desséché, et un des plus beaux fleuves de l'Europe, le Rhin, traversera son ancien lit dans toute sa longueur. Le lieu où nous nous trouvons sera le bourg d'Eppelsheim et plus loin la ville d'Alzei. Si tu te souviens du premier voyage que nous avons fait ensemble, tu reconnaîtras à ces palmiers devenus rares, à l'absence des zamia et des cycas, enfin à ce noyer sous lequel tu es couché, que nous avons rétrogradé dans les temps passés jusqu'au commencement de la sixième période géologique, celle où vont finir les animaux extraordinaires dont tu as parlé dans ton premier voyage, celle enfin où l'homme va faire sa première apparition sur la terre.

Un rugissement sourd, mais horrible, me fit tressaillir jusqu'à la moelle des os. Je jetai des yeux épouvantés autour de moi, mais je n'aperçus rien. Tout à coup ce cri retentit une seconde fois à mes oreilles, et je sentis la terre trembler sous mes pieds. L'idée des bruits souterrains que l'on entend avant un tremblement de terre me vint à la pensée : l'épouvante s'empara de mon cœur; je me levai précipitamment et me mis à fuir de toute la vitesse dont j'étais capable. Mais je n'avais pas fait deux cents pas que mon démon m'arrêta par le bras, me fit asseoir sur un fragment de rocher, et, du doigt, me montra le lieu où se passait la scène la plus extraordinaire. C'était précisément sous l'arbre où je m'étais arrêté.

La terre s'agitait convulsivement et son mouvement se communiquait au feuillage de l'arbre qui frémissait en se balançant, comme si un tourbillon de vent se fût engouffré dans ses mille rameaux. Le sol se soulevait, les racines craquaient avec un bruit affreux; le tapis de mousse s'entrouvrit; l'arbre se balança cinq ou six fois dans les airs, puis enfin il fut renversé avec fracas, et la terre, s'élevant en un large cône de plus de vingt pieds de hauteur, s'entrouvrit au sommet de cette montagne de singulière formation.

— Parbleu, dis-je au génie, je ne croyais pas que vous me montreriez en miniature la formation de nouvelles Pyrénées.

— Une miniature! me répondit-il; ma foi! elle est gentille ta miniature! Tiens, la voilà qui sort de son trou.

Dinotherium giganteum. (*Seize pieds de longueur, trois pieds de largeur*).

En effet, je vis tout à coup sortir de l'abîme qui s'était creusé en haut du cône une tête monstrueuse, de la grosseur d'un tonneau, puis un cou encore plus gros, un corps massif, ayant plus de huit pieds de diamètre, c'est-à-dire étant de la grosseur de celui du plus grand éléphant. Et enfin un animal étrange long de seize à dix-

huit pieds, ayant une tournure effroyable et se traînant avec maladresse sur quatre jambes très courtes et épaisses.

Tout son corps était couvert de poils longs, soyeux, d'un vert changeant en couleur de cuivre et de bronze, offrant comme le chrysochlore du Cap de beaux reflets métalliques. Son nez, extrêmement gros, long de plus de deux pieds, se terminait par une sorte de groin mobile, hérissé tout le tour de tubercules tranchants et cornés, très propres à ouvrir le sein de la terre. Sous ce nez était placée une énorme mâchoire inférieure, prolongée antérieurement en un long menton dirigé vers la terre. Au bout de ce menton, deux défenses se touchant à la base, longues de près de deux pieds, sortaient à travers la peau de la lèvre et dirigeaient leurs pointes du côté du corps, et non en avant. Je vis que cette espèce de monstre s'en aidait pour ramper, en allongeant un peu la tête, les enfonçant dans le sol, et tirant son corps sur elles. Ses yeux étaient tellement petits qu'on ne les aurait certainement pas aperçus à travers les longs poils qui les entouraient, s'ils n'eussent brillé d'un feu sombre et rouge comme des étincelles. Ses oreilles étaient fort petites, et la conque en était à peine apparente. Ses pieds de derrière étaient assez courts et armés d'ongles très forts, mais ceux de devant se terminaient par deux énormes mains, ressemblant absolument à celles d'une taupe, et lui servant à repousser la terre à droite et à gauche à mesure qu'il creusait avec son nez une galerie souterraine.

L'animal formidable descendit de dessus le monticule qu'il avait élevé; avec beaucoup d'agilité il rampa à quelques toises; puis il poussa un cri si aigu, si bruyant, si extraordinaire, que je ne puis le comparer à rien de ce qui a été entendu par des oreilles humaines. Le démon me vit frémir et me rassura en m'apprenant qu'il appelait ainsi un animal de son espèce et qu'il s'éloignerait de nous s'il entendait répondre à sa voix. Il continuait à pousser un cri aigu de temps à autre en dirigeant sa marche du côté d'une vaste forêt vierge qui couvrait les flancs d'une colline, et où j'apercevais quelques monticules semblables au sien.

Tout à coup il s'arrêta net parce qu'une voix horrible avait répondu à la sienne, mais par un cri qui n'était pas sans doute celui qu'il attendait, car ses petits yeux devinren plus étincelants que jamais, son poil se hérissa sur son dos et lui forma comme une longue crinière tout le long du corps, et il se mit à battre la terre avec ses formidables défenses et à faire voler les pierres autour de lui avec ses larges mains.

Dans l'instant même un mugissement que l'on pourrait comparer à celui que pousseraient cent taureaux à la fois se fit plus distinctement entendre, et je tournai les yeux vers la forêt. Un autre monstre, tout aussi gros, mais moins long, ayant à peu près huit ou neuf pieds de hauteur et dix ou onze de longueur, s'avançait au grand trot et d'un air furieux. C'était un mastodonte à dents étroites.

Il avait beaucoup d'analogie avec un éléphant, mais cependant il en différait essentiellement par son corps plus allongé, beaucoup moins gros vers la région du ventre; ses pieds étaient plus épais, ses défenses plus droites et dirigées vers la terre, de manière à pouvoir aisément la fouiller pour en retirer les racines et les tubercules charnus dont il se nourrissait. Mon démon me dit que ses dents n'avaient pas d'analogie avec celles d'un éléphant, mais bien avec celles des hippopotames et des sangliers, et que, pour cette raison, il habitait de préférence les pays marécageux sur le bord des grands fleuves, parce qu'il y trouvait plus aisément sa nourriture dans la vase.

— Il me semble, dis-je, qu'il a beaucoup de rapport avec le grand mastodonte dont vous m'avez parlé lors de notre premier voyage.

— Il est vrai, me dit-il, mais il en diffère par sa taille d'un tiers plus petite, par sa trompe plus courte, parce qu'il habite l'Europe, qu'il est beaucoup plus bas sur jambes, et enfin par quelques autres caractères anatomiques plus légers.

Je remarquai encore qu'il avait, ainsi que le mammouth et le rhinocéros antédiluvien, le corps entièrement couvert de longs poils qui lui formaient une crinière sur le cou. Mais la scène dont je devins le spectateur vint bientôt changer le sujet de mes observations.

Les deux monstres se précipitèrent l'un sur l'autre avec une furie épouvantable et commencèrent un combat qui, selon moi, ne pouvait finir que par la mort de l'un ou de l'autre. Les armes offensives et défensives dont la nature les avait pourvus rendaient la lutte des plus extraordinaire. Le mastodonte attaquait son ennemi en courant sur lui la tête baissée pour lui présenter les pointes terribles de ses défenses, et il tenait sa trompe levée, soit pour frapper, soit pour parer les coups. Le dinothérion, au contraire, attendait le choc en se dressant sur la partie postérieure de son corps. Avec ses mains il détournait les défenses de son antagoniste; puis, lorsqu'il en avait évité l'atteinte il laissait retomber, comme une masse, sa gigantesque tête sur celle du mastodonte, afin de lui implanter ses défenses dans le crâne. Mais l'autre savait esquiver ses coups avec beaucoup d'adresse en repoussant le monstre sur le côté avec sa puissante trompe, et alors le dinothérion ne frappait que la terre qui tremblait sous leurs pas. Leurs hurlements étaient épouvantables, et un nuage de poussière, de terre et de débris végétaux qu'ils soulevaient autour d'eux les déroba pendant quelques minutes à mes yeux. Lorsque le vent l'eut balayé, le combat avait cessé et les deux monstres haletants, couverts de boue et de sang, étaient couchés à cinquante pas l'un de l'autre et paraissaient se reposer un instant pour s'attaquer ensuite avec une nouvelle furie. Déjà le mastodonte agitait sa trompe d'un air menaçant, déjà ses mugissements de colère faisaient retentir les échos, lorsque je vis le dinothérion appuyer le nez sur la terre et agiter le cou avec rapidité. Bientôt sa tête entière se trouva enfoncée dans le sol; ses mains firent jaillir des pierres et de la terre à plus de cinquante pieds dans les airs; son corps s'enfonça peu à peu; une minute après on ne voyait plus que sa large croupe, qui disparut tout d'un coup, et il ne resta plus à la place qu'il avait occupée deux minutes avant qu'un trou rond, de dix pieds de diamètre, ressemblant à l'ouverture d'un large puits de mineurs. Il s'était creusé une galerie souterraine avec tant de rapidité qu'il me semblait voir un de ces fantômes de l'Opéra s'engouffrer à vue pour redescendre aux enfers.

Alors le mastodonte se leva en montrant une sorte d'inquiétude, comme s'il eût craint que son perfide ennemi eût miné la terre sous ses pas. Je ne pus pas douter de sa pensée quand je le vis se retirer lentement vers la forêt en avançant avec hésitation et ne posant un pied après l'autre qu'après avoir pour ainsi dire tâté le terrain.

— Il faut, dis-je au génie, que cet animal ait un de-

gré d'intelligence très développé, car ces précautions supposent de la pensée et de la prudence.

— Et il ne faut pas t'en étonner, car le mastodonte est un des types primordiaux de l'éléphant, et tu connais l'intelligence de ce dernier.

— Comment, si je la connais ! je la sais par cœur et je puis vous le prouver. Une chose très remarquable et qui n'a jamais été remarquée, c'est que l'espèce de l'éléphant est la seule, parmi les animaux sauvages, qui n'ait pas un unique type moral pour tous les individus de l'espèce. Je m'explique : dans l'espèce du loup, par exemple, tous les individus sont cruels et poltrons; ils sont tous rusés dans l'espèce du renard, tous courageux dans l'espèce du lion, tous ébêtés et doux dans l'espèce du mouton, tous capricieux dans celle de la chèvre, tous stupides et brutaux dans celle du sanglier et du rhinocéros, etc., etc.; chaque individu porte avec lui le caractère moral de sa famille et n'en sort jamais parce qu'il n'en peut pas sortir.

L'homme et l'éléphant font seuls exception à cette règle générale; on trouve parmi eux des individus plus ou moins intelligents et plus ou moins bruts; des individus courageux jusqu'à la témérité, d'autres d'une poltronnerie poussée à l'excès; on en voit de bons jusqu'à la bêtise, de méchants jusqu'à la férocité, etc., etc. Et voilà sans doute pourquoi on a débité tant de contes contradictoires sur les deux espèces.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, en état de santé, si l'homme le plus brut l'emporte d'une manière incommensurable sur l'éléphant, le moins intelligent de ces derniers l'emporte de beaucoup sur tous les autres animaux sauvages. Je puis vous citer à l'appui quelques faits authentiques, et les voici :

Quoique l'éléphant soit d'un naturel très doux, qu'il ne soit ni sanguinaire ni féroce, il conserve longtemps la mémoire d'une injure et ne laisse jamais perdre l'occasion de s'en venger. Aussi, dans les pays où l'on fait souvent la chasse de ces animaux, est-il fort dangereux de les rencontrer; ceux surtout qui ont été blessés ou qui se sont échappés de quelque piége éprouvent une colère implacable dès qu'ils reconnaissent la présence de l'homme. Comme ils ont l'odorat excellent, une touffe de gazon foulée par le pied du chasseur suffit pour leur donner l'éveil et les faire se tenir sur leur garde. L'éléphant qui a trouvé cette touffe l'arrache avec sa trompe, et la passe à un de ses camarades pour la lui faire sentir; celui-ci la fait passer à un troisième, le troisième à un quatrième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que toute la troupe se soit ainsi assurée de la présence de l'ennemi. Alors elle se met en marche en ordre de bataille, c'est-à-dire que le mâle le plus vieux, et par conséquent le mieux armé, se met à la tête de la troupe, tandis que le second d'âge s'empare de l'arrière-garde pour maintenir l'ordre et empêcher les traînards de rester en arrière. Les jeunes mâles et les femelles forment le second front; les femelles pleines, celles qui allaitent, et les petits, sont au milieu. S'il en est de trop jeunes pour pouvoir soutenir la marche, leurs mères les prennent et les portent avec leur trompe.

Soit que les éléphants obéissent à un chef dont ils comprennent les ordres, soit qu'ils se contentent d'imiter les actions de celui qui marche en avant, il est certain qu'ils prennent tous ensemble et spontanément le parti d'attaquer, de passer indifféremment, ou de fuir.

Ces animaux ne multiplient pas en esclavage, et tous ceux qui sont soumis à la domesticité ont été préalablement sauvages. Ainsi donc, leurs qualités et leurs défauts ne peuvent en aucune manière être attribués à l'influence de l'homme. Lorsqu'on les prend dans les forêts ils opposent la plus vive résistance et font des efforts prodigieux pour se débarrasser des liens dont on les charge; mais aussitôt qu'ils sentent que leur résistance est inutile, ils comprennent parfaitement que le meilleur parti à prendre est de se résigner, de se soumettre, et c'est ce qu'ils font aussitôt. Ecoutez un voyageur (*second voyage du Père Tachard*, page 352) :

« Nous eûmes, peu de jours après, le plaisir de la chasse aux éléphants. Les Siamois sont fort adroits à cette chasse, et ils ont plusieurs manières de prendre ces animaux. La plus facile de toutes, et qui n'est pas la moins divertissante, se fait par le moyen des éléphants femelles; quand il y en a une en chaleur, on la mène dans les bois de la forêt de Louvo; le cornac qui la conduit se met sur son dos et s'entoure de feuilles pour n'être pas aperçu des éléphants sauvages; les cris de la femelle privée qu'elle ne manque pas de faire à un certain signal du cornac, attirent les éléphants d'alentour qui l'entendent et qui se mettent aussitôt à sa suite. Le chasseur, ayant pris garde à ces cris mutuels, reprend le chemin de Louvo, et va se rendre à pas lents avec toute sa suite, qui ne le quitte point, dans une enceinte de gros pieux faite exprès, à un quart de lieu de Louvo, et assez près de la forêt. On avait ainsi ramassé une assez grande troupe d'éléphants, parmi lesquels il n'y en avait qu'un grand et assez difficile à prendre et à dompter..... Le cornac qui conduisait la femelle sortit de cet enclos par un passage étroit fait en allée, de la longueur d'un éléphant; aux deux bouts il y avait deux portes à coulisses qui s'abattaient et se levaient aisément. Tous les autres petits éléphants suivirent les uns après les autres les traces de la femelle, à diverses reprises; mais un passage si étroit étonna le grand éléphant sauvage qui se retira toujours. On fit revenir la femelle plusieurs fois; il la suivait jusqu'à la porte, mais il ne voulut jamais passer outre, comme s'il eût eu quelque pressentiment de la perte de sa liberté qu'il y allait faire. Alors plusieurs Siamois qui étaient dans le parc s'avancèrent pour le faire avancer par force, et vinrent l'attaquer avec de longues perches, de la pointe desquelles ils lui donnaient de grands coups. L'éléphant en colère les poursuivait avec beaucoup de fureur et de vitesse, et aucun d'eux ne lui aurait assurément échappé s'ils ne se fussent promptement retirés derrière des piliers qui formaient la palissade, contre laquelle cette bête irritée rompit trois ou quatre fois ses grosses dents. Dans la chaleur de la poursuite, un de ceux qui l'attaquaient le plus vivement, et qui en était aussi le plus vivement suivi, s'alla jeter en fuyant entre les deux portes où l'éléphant courut pour le tuer; mais dès qu'il y fut entré, le Siamois s'échappa par un petit entre-deux, et cet animal s'y trouva pris, les deux portes s'étant abattues en même temps, et quoiqu'il s'y débattît, il y demeura. Pour l'apaiser, on lui jetait de l'eau à pleins seaux, et cependant on lui attachait des cordes aux jambes et au cou. Quelque temps après qu'il se fut bien fatigué, on le fit sortir par le moyen de deux éléphants privés qui le tiraient par-devant avec des cordes, et par deux autres qui le poussaient par derrière jusqu'à ce qu'il fût attaché à un gros pilier autour duquel il lui était seulement libre de tourner. *Une heure* après il devint si traitable qu'un Siamois monta sur son dos, et le *lendemain* on le détacha pour le mener à l'écurie avec les autres. »

Or, monseigneur le démon, la plus haute preuve d'intelligence que l'on puisse donner, preuve ordinairement au-dessus de la raison humaine, est de savoir se soumettre avec résignation aux coups inévitables de la destinée, comme font les éléphants.

« Cet animal une fois dompté, dit Buffon, devient le plus doux, le plus obéissant de tous les animaux; il s'attache à celui qui le soigne, il le caresse, le prévient et semble deviner tout ce qui peut lui plaire; en peu de temps il vient à comprendre les signes et même à entendre l'expression des sons; il distingue le ton impératif, celui de la colère ou de la satisfaction, et il agit en conséquence. Il ne se trompe pas à la parole de son maître, il reçoit ses ordres avec attention, les exécute avec empressement, sans précipitation, car ses mouvements sont toujours mesurés, et son caractère paraît tenir de la gravité de sa masse. On lui apprend aisément à fléchir les genoux pour donner plus de facilité à ceux qui veulent le monter; il caresse ses amis avec sa trompe, en salue les gens qu'on lui fait remarquer; il s'en sert pour enlever des fardeaux et aide lui-même à se charger; il se laisse vêtir et semble prendre plaisir à se voir couvert de harnais dorés et de housses brillantes; on l'attèle, on l'attache par des traits à des chariots, des charrues, des cabestans; il tire également, continûment et sans se rebuter, pourvu qu'on ne l'insulte pas par des coups donnés mal à propos, et qu'on ait l'air de lui savoir gré de la bonne volonté avec laquelle il emploie sa force. »

Un trait d'intelligence réfléchie est plus rare dans l'histoire des animaux, et cependant en voici un bien caractérisé. Les anciens Romains aimaient beaucoup voir paraître des éléphants dans leurs spectacles, et les empereurs donnaient souvent ce plaisir au peuple. Mais avant de faire paraître dans l'arène ces monstrueux enfants de l'Inde ou de l'Afrique, on avait le soin de les dresser à quelques exercices surprenants, et, si l'on s'en rapporte aux anciens auteurs, on en a vu qui avaient appris à danser sur la corde. Quoi qu'il en soit, un habile cornac s'était chargé d'apprendre une certaine danse à plusieurs de ces animaux, et comme parmi eux il s'en trouvait un qui apprenait plus difficilement, il reçut plusieurs fois des réprimandes sévères, ce qui lui faisait beaucoup de chagrin. Le cornac s'aperçut que, depuis plusieurs nuits, cet éléphant quittait l'écurie et passait plusieurs heures dans un petit parc attenant; il fut curieux de savoir ce qu'il pouvait y faire, et se mit en embuscade pour l'espionner; il aperçut bientôt, au clair de la lune, l'éléphant qui répétait plusieurs heures de suite la leçon qu'on lui avait donnée pendant la journée.

Les mille faits curieux que l'on raconte sur la finesse, la bonté et la rancune des éléphants, je ne vous les dirai pas.....

— Et tu feras très bien, s'écria le génie en m'interrompant, car tu risquerais beaucoup de me raconter des choses usées; d'ailleurs, j'ai à occuper tes moments plus utilement; regarde où nous marchons.

— Leve les yeux pour voir le feuillage de ce noyer.

Une noix se détacha d'une des basses branches et me tomba presque sur la tête. Je ramassai la noix et je vis qu'elle différait beaucoup par la forme de celles que j'avais cueillies jusqu'alors sur tous les noyers, soit d'Europe, soit d'Amérique. Elle paraissait d'un tiers moins grosse qu'une noix ordinaire; sa coque était moins rugueuse, striée longitudinalement mais avec peu de régularité; enfin sa forme était plus allongée, sphérique à la base, quadrangulaire au sommet, qui se terminait par une grosse pointe conique assez longue. Du reste, les cloisons intérieures n'étaient ni épaisses ni ligneuses comme dans quelques noix d'Amérique, et l'amande se détachait aisément de la coquille (1). Les feuilles de l'arbre me parurent comme celles du noyer ordinaire, mais plus longues et à folioles plus étroites (2).

CHAPITRE SECOND.

Chirotherium barthii. — Megalichtys. — Sauroïdes. — Ammonites. — Monitor. — Plésiosaure. — Ichthyosaure. — Géosaure. — Mastodonsaure. — Sténéosaure. — Téléosaure. — Ptérodactyles.

Nous étions sur un sol sec, absolument stérile, uni comme si les eaux venaient d'y passer, et ressemblant beaucoup à un mélange de sable et de vase desséché par le soleil. Plusieurs animaux extraordinaires et de différentes tailles avaient passé là avant nous, car la terre était couverte des empreintes de leurs pieds. Voici à peu de chose près tout ce qu'on pouvait y remarquer. Les empreintes des pieds de devant étant toujours très légères et celles des pieds de derrière très profondes, on pourrait conclure que l'animal marchait en portant son corps sur le train de derrière, à la manière des kangouroux ou de quelques autres marsupiaux. C'était probablement un quadrumane, car ces impressions ressemblent à celle d'une main dont le pouce, surtout aux pieds de derrière, était recourbé en arrière d'une manière fort étrange; tous ses doigts, à l'exception du pouce, étaient armés d'ongles pointus; ces animaux vivaient en famille, car on trouve constamment de grandes empreintes avec des moyennes et de tout-à-fait petites. Les plus grandes impressions des pieds de derrière ont jusqu'à dix pouces neuf lignes, ce qui suppose un animal plus grand qu'un homme; on en trouve de cinq pouces huit lignes, de huit pouces sept lignes, et enfin d'un pouce et demi, les doigts et la paume compris. Sa marche était assez légère, car, dans les grandes empreintes, le pied de devant est éloigné du pied de derrière d'un pied neuf pouces neuf lignes.

— Je voudrais bien savoir, dis-je au génie, ce qu'était cet animal?

— Parbleu! me répondit-il, tu n'as qu'à consulter tes savants qui devinent tout, et tu les trouveras d'accord sur ce point comme sur le chapitre du dinothérion. Du premier coup M. Kaup te dira qu'il se nomme *chirotherium barthii*, et il en est bien sûr, car c'est lui qui l'a baptisé; pour le reste il n'en sait pas plus long que toi, et cependant il conjecture, avec MM. Barthe, Hohnpaum et Wiegmann, que c'était un kangourou ou quelque chose d'approchant. M. le professeur Berthold croit, au contraire, que c'était une espèce d'amphibie; quelques naturalistes français soutiennent que c'était un ours; et voici MM. Buckland et Kœnig qui ne savent pas encore ce que c'est, mais qui vont bientôt le savoir, à ce qu'ils disent. Quant à moi, je ne partage pas du tout l'opinion de ces messieurs.

— Vous pensez que c'était.....

— Le diable! mon cher ami; interroge plutôt les paysans des environs de Darmstadt, et tu verras s'ils ne te font pas cette réponse. Car sur beaucoup de collines éle-

(1) J'ai trouvé la noix fossile que je décris ici dans les jardins anglais du château de Soligny, à deux lieues de Mâcon, département de Saône-et-Loire.

(2) Ici je suppose que la noix trouvée à Soligny appartenait à l'espèce du noyer dont j'ai reconnu des feuilles empreintes dans des pierres calcaires du même département.

vées de ce duché, les pluies et l'alternative des saisons ont mis la roche à découvert; or, sur une de ces roches, on trouve plusieurs empreintes de pieds semblables à ceux que tu vois ici, et les paysans y voient les traces non équivoques d'une danse de démons.

—J'ai déjà entendu parler de cette légende aussi absurde que poétique, mais je crois qu'elle ne serait pas reçue sans quelque discussion à l'Académie des Sciences. Les hommes sont sceptiques dans le siècle où nous vivons.

— Il est vrai; on trouve beaucoup d'incrédules dont on peut faire deux classes parfaitement tranchées : ceux qui doutent par excès d'instruction, ceux qui doutent par ignorance. Les premiers pourraient fort bien rejeter l'histoire de la taupe que je viens de te montrer, mais pour mettre un phoque ou une baleine à sa place; ils reconnaîtront les faits et ne nieront que quelques-unes des conséquences que tu en tires, surtout si elles contrarient leurs systèmes de prédilection. Quant aux ignorants, ils rejettent sans examen tout ce qui leur paraît extraordinaire, parce que cela sort de leur étroite sphère; ce sont ordinairement ceux-là qui font les esprits-forts; si tu veux les convaincre, montre-leur les squelettes des animaux antédiluviens que tu as décrits, dis-leur où ces ossements se trouvent, et peut-être en est-il qui douteront encore.

— Le conseil est bon, monseigneur, et je ne manquerai pas de le suivre.

— Tu feras bien, car la nature fossile est si extraordinaire qu'il est permis, même à un homme de bon sens, d'exiger des preuves avant de se déterminer à croire. J'ai fait passer sous tes yeux, lors de notre premier voyage, les êtres singuliers qui peuplaient le bassin de Paris, et quatre ou cinq autres habitants de la terre, mais si je te les montrais tous, ton étonnement augmenterait beaucoup.

— Montrez-les-moi, monseigneur, je vous en prie.

— Soit. Assieds-toi sur cette roche qui s'avance sur les bords de la mer, et je vais devant toi faire défiler comme à la parade les animaux les plus étranges des périodes qui ont précédé celle où nous sommes.

En effet, je me vis tout à coup entouré d'êtres fantastiques qui n'ont plus d'analogues vivants.

— Regarde celui-ci, me dit le génie; il fait le passage naturel des poissons aux reptiles; il est encore moitié brochet, moitié tortue, et il tiendrait plus de cette dernière que du premier s'il ne respirait par des branchies au lieu de poumons. C'est un *megalichtys*, et, comme tu peux le voir à travers la transparence des ondes, il a encore conservé de son ancienne nature de reptile la pesanteur dans la natation et la lenteur des mouvements. A côté de lui nagent des *sauroïdes*, moitié poisson, moitié lézard, et qui sont caractérisés par des écailles plates, rhomboïdales, et par des dents coniques et pointues alternant avec des dents en brosse. Ces poissons-reptiles ne se sont montrés pour la première fois qu'après les formations de terrains houillers, car avant il n'existait aucun poisson carnivore, c'est-à-dire ayant des dents coniques et pointues, propres à déchirer la chair des autres animaux.

Au fond de l'eau se traînait sur le sable un mollusque dont on retrouve très fréquemment la coquille pétrifiée dans les couches de craie et de calcaire compacte. C'était une *ammonite* ou corne d'ammon ayant la grandeur d'une roue de carrosse. Elle se distinguait des nautiles qui vivent aujourd'hui par ses cloisons qui, au lieu d'être planes ou simplement concaves, étaient anguleuses et déchiquetées sur leurs bords comme des feuilles d'acanthe.

J'aperçus se glisser à travers les herbes un lézard aux brillantes couleurs, qui paraissait guetter sa proie sur le bord de l'eau. A sa queue comprimée latéralement je reconnus de suite que c'était un *monitor*, aussi nommé *sauvegarde* et *tupinambis*. Il avait un peu plus de trois pieds de longueur et sa tête ressemblait assez à celle d'un crocodile; mais son museau était très court, et ses mâchoires n'étaient armées de chaque côté que de onze dents tranchantes et pointues. Ses pieds de derrière avaient cinq doigts inégaux, dont le quatrième était le plus long.

— Cet animal, me dit le démon, est le type ou si tu veux l'aïeul du *monitor ouaran* qui peuplera un jour les bords du Nil, et les premiers Egyptiens civilisés l'adoreront parce qu'il se nourrira des œufs du crocodile, autre divinité de leur façon. Le besoin de protection et la reconnaissance d'une part, la haine et la peur de l'autre, telles sont les causes qui divinisent chez les hommes. Voilà pourquoi on a fait des dieux de César et de Néron; voilà pourquoi de certains peuples ont adoré à la fois le principe du bien et le principe du mal; voilà pourquoi les Egyptiens ont divinisé des vaches et des crocodiles, ce qui n'implique pas du tout contradiction, comme tu aurais pu le croire. Du reste cet animal marqué de points blanchâtres, qui forment sur son dos de petits compartiments ovales et irréguliers, mais fort agréables, recevra le nom de sauvegarde, parce que, lorsqu'un imprudent voyageur se sera endormi sur les bords d'un marais et qu'un hideux crocodile sera prêt à le dévorer, le monitor ne manquera pas de siffler pour le réveiller et l'arracher à cet affreux danger. Tel est du moins le conte que l'on fera pour expliquer l'origine de son nom.

— Et comment ferez-vous pour m'expliquer celui bien plus bizarre du tupinambis?

— Il vient d'une de ces bévues si ordinaires aux écrivassiers compilateurs. Margrave dit que le sauvegarde d'Amérique se nomme *temapara* chez les sauvages topinambous, et en conséquence il étiquette ce lézard *temapara tupinambis*. Séba, qui le compile, prend ce dernier mot pour le nom de l'animal, et tous les copistes qui viennent après lui font la même erreur.

Les eaux, les savanes et les forêts étaient remplies d'une si grande quantité de reptiles énormes que j'en frémis encore en y pensant. A chaque instant j'apercevais au-dessus de la surface des ondes le long cou et la tête de serpent de dix espèces de *plésiosaures* (1) dépassant les plus hautes herbes marines ou s'enroulant autour des arbres aquatiques. La tête des plus petits avait huit pouces quatre lignes de longueur, c'est-à-dire qu'elle était égale à celle des plus grands boas d'aujourd'hui; les têtes les plus grosses avaient deux pieds cinq pouces six lignes de longueur, ce qui est énorme et suppose un animal d'une grandeur monstrueuse.

J'aperçus aussi sept espèces d'*ichthyosaures* (2) ayant de quatre pieds de longueur jusqu'à trente ou quarante. Ces animaux, vivant dans la mer où ils se nourrissaient de poissons et de tortues, avaient des yeux énormes et étincelants, qui leur permettaient de voir clair pendant la nuit. Ils avaient les mâchoires d'un dauphin, armées de chaque côté de soixante à quatre-vingt-dix dents striées longitudinalement, grosses et terribles comme

(1) *Plesios-saurus*, en grec, voisin des lézards.
(2) *Ichthios-sauros*, en grec, poisson lézard.

celles d'un crocodile, la tête et le sternum d'un lézard, les pattes ou nageoires d'un cétacé, et les vertèbres d'un poisson. Ils manquaient d'oreilles extérieures et la peau passait sur le tympanique comme dans les caméléons et les salamandres. Leur corps était proportionnellement très gros, et leur queue de lézard médiocrement longue. Étant munis de poumons ils respiraient l'air en nature, et par conséquent étaient obligés de montrer souvent leur horrible figure à la surface de l'eau.

J'en vis qui, pour jouir des douces influences des rayons du soleil, sortaient du sein des ondes en rampant avec difficulté sur le sable, à la manière des phoques. Ils dormaient sur la grève pendant le jour, mais aussitôt que le crépuscule descendait sur la terre, ils se réveillaient, faisaient entendre leur voix effrayante ayant de l'analogie avec les sons d'un gros tuyau d'orgue, et ils se jetaient dans la mer pour attaquer leur proie ou la surprendre endormie.

Le rivage de la mer était encore peuplé de trois espèces de *géosaures* (1) dont un d'une taille gigantesque. Ils avaient un peu d'analogie avec des crocodiles, mais leurs mouvements étaient beaucoup plus vifs et leur course plus rapide, ce qui les rendait bien plus dangereux pour des animaux plus faibles qu'eux. Il y avait aussi une espèce de *mastodonsaure* (2) qui différait entièrement des autres lézards par ses dents hérissées de petites protubérances, ce qui lui donnait des mœurs beaucoup plus douces, car il pouvait se nourrir de fruits, de racines et de feuilles. A la manière dont les autres monstres lui donnaient la chasse, je vis bien que son espèce n'existerait pas longtemps sur la terre, et c'est aussi une des premières qui en disparut. Du reste, cela ne pouvait pas m'étonner, car j'avais vu mille exemples pareils chez les hommes ; là comme ailleurs la faiblesse et l'innocence deviennent presque nécessairement la proie de la méchanceté, si elle n'a soin de fuir la société.

J'aperçus deux espèces de *sténéosaures* (3) qui aussitôt se mirent à donner la chasse au mastodonsaure et à le traquer dans la prairie pour le dévorer. Ces animaux avaient beaucoup d'analogie avec le gavial ou crocodile du Gange, mais ils avaient le crâne extrêmement rétréci vers la région temporale, et leurs yeux, d'une grandeur démesurée, placés non sur le haut du crâne, mais sur ses parties latérales, leur donnaient une physionomie fort étrange. Un autre monstre, un *téléosaure* (4) de vingt pieds de longueur, avait encore une physionomie plus extraordinaire ; figurez-vous un crocodile ayant une tête de loup, à cette différence qu'elle était couverte d'écailles comme le reste du corps, au lieu de poils. Enfin nous rencontrâmes encore des *macrospondyles*, *pleurosaures*, *lacerta*, *leptorhynques* ; des *streptospondyles*, *rachéosaures*, *aléodons*, *ganthausaures*, *salamandroïdes*, *métriorhynques*, dont les physionomies étaient aussi terribles à voir que leurs noms sont terribles à prononcer. Sept espèces de *ptérodactyles* (5) volaient sur nos têtes, et de temps à autre se suspendaient aux branches des arbres par leurs ongles crochus, sans doute pour se reposer. Un des plus grands fut se poser sur le bord de la mer, et je pus voir alors à quoi lui servait ce long bec armé de dents pointues ; il courait sur la grève en sautant sur sa queue et ses pieds de derrière à la manière des gerboises ou des kangourous, et lorsqu'il sentait le sable humide fléchir sous ses pieds, il y enfonçait aussitôt son bec, sa tête, et même une grande partie de son long cou, et ne les retirait presque jamais avant d'avoir saisi un poisson, ou un coquillage dont il brisait la coquille avec ses dents aiguës, pour en tirer le mollusque dont il se nourrissait.

Pendant mon premier voyage, je m'étais assez familiarisé avec cette foule innombrable de lézards pour n'en être plus guère effrayé, et je fis remarquer avec une sorte d'orgueil à mon démon le calme courageux avec lequel je les examinais, à la vérité, d'une distance respectueuse. Il se contenta, pour toute réponse, de me grimacer une manière de sourire ironique, et en même temps il me montra du doigt le sommet d'une colline qui s'élevait devant nous.

Je regardai, mais je ne vis rien qu'un épais taillis de cycas, d'ifs, de fougères et de prêles, qui s'étendait comme un superbe rideau d'un vert bleuâtre, jusque dans le vallon où nous nous trouvions alors. Tout à coup je vis les arbres s'agiter et se courber les uns après les autres sur une longue ligne qui s'approchait de nous, j'entendais leurs branches craquer comme si on les eût rompues avec effort, et je vis la cime de plusieurs se pencher jusqu'à terre, puis se relever ensuite avec élasticité comme un ressort qui se détend. La plus énorme poutre traînée à travers une jeune futaie n'aurait pas produit un pareil effet. Je m'arrêtai net, saisi d'étonnement, et j'avoue que mes joues durent un peu pâlir lorsque je vis que la ligne de mouvement s'approchait directement vers nous comme une trombe qui brise et renverse tout sur son passage. Le spectacle qui s'offrit ensuite n'était pas fait pour me rassurer, car un épouvantable *mégalosaure* (1) sortit du bois et s'avança dans la prairie où nous étions ; il avait au moins soixante pieds de longueur, et le plus grand crocodile n'eût été qu'un pygmée à côté de lui ; ses pattes, quoique très courtes en comparaison de son corps, avaient près de cinq pieds de longueur, et son corps avait au moins autant d'épaisseur, d'où il résulte que l'homme le plus grand aurait eu beaucoup de peine à atteindre son dos avec la main en levant le bras et se haussant sur la pointe des pieds ; ses mâchoires étaient armées de dents nombreuses, fortes et tranchantes ; sa tête avait plus de ressemblance avec celle d'un caïman qu'avec celle d'un lézard, mais tout son corps était couvert de petites écailles et tacheté de brun et de vert jaunâtre.

Cet animal monstrueux passa à côté de nous et fut au bout du vallon se jeter dans la mer, d'où il était sorti. Nous le vîmes saisir, en marchant, un crocodile l'enlever de terre, le brover avec voracité entre ses effrayantes mâchoires, sans que ses pas en fussent ralentis d'une minute.

Je n'avais pas positivement peur, mais j'étais bien aise de quitter un rivage peuplé d'êtres aussi horribles, et mon génie qui s'en aperçut me dit :

— Mon cher ami, nous allons quitter ces lieux et reprendre notre premier voyage où nous l'avons laissé c'est-à-dire à la sixième période ; mais comme tu ne connais guère, de cette période, que les animaux qui peuplaient le bassin de Paris, cette fois-ci, pour te montrer les autres, nous allons parcourir tout le globe, et je te transporterai, minute par minute, de Vienne à Pékin, de Pékin à Saint-Pétersbourg, de Saint-Pétersbourg à

(1) En grec, lézard de terre.
(2) En grec, lézard à dents mamelonnées.
(3) En grec, lézard étroit.
(4) En grec, lézard parfait.
(5) En grec, doigt aîlé.

(1) En grec, lézard gigantesque.

Port-Jakson, de Port-Jakson à Alger, d'Alger à Lima, de Lima à Constantinople, etc., etc., etc., et dans les environs.

Nous arrivâmes à notre première station qu'il n'avait pas encore achevé de parler. Pour me remettre des émotions que j'avais éprouvées, je m'assis sur un lit de mousse et jetai les yeux sur le charmant paysage qui s'étendait autour de moi; il était entrecoupée de collines sur la pente desquelles croissaient encore quelques arbres de la famille des cycas, mais ils étaient perdus dans des forêts de pin, de sapins, de thuyas, d'ifs, et autres conifères. Les prairies s'étendaient dans la plaine en belles nappes de verdure, et çà et là des lacs et des étangs reflétaient l'azur des cieux.

— Quoi! m'écriai-je, encore des reptiles?

— Ce sont les enfants des marais, me répondit mon guide, et tant que les grands continents ne seront pas entièrement desséchés et mis en culture, ils jouiront d'une grande place dans l'animalité; mais rassure-toi, c'est pour la dernière fois que je t'en montrerai, car il n'y en a plus que de deux espèces qui se perdront et qui n'existeront plus que par leurs ossements fossiles lorsque tu publieras ton voyage.

— Qu'elles se perdent donc! et, grâce au ciel, ce ne sera pas long, car on attend mon manuscrit à l'imprimerie.

— Regarde dans cet étang d'eau douce nager avec grâce cet *iguanodon*, sorte de lézard de cinquante-cinq pieds de longueur tout au plus; son corps est couvert d'une robe écailleuse parée des plus vives couleurs; ses yeux sont vifs, mais doux, et ses mœurs sont tout-à-fait innocentes, car il se borne à paître sur le rivage les varecs et les herbes aquatiques qui font sa seule nourriture; n'en aie donc pas la moindre frayeur, car si par hasard il venait à t'avaler, se serait tout-à-fait sans méchante intention et par pure inadvertance. Je ne sais quelle analogie peut exister entre un gouvernement et un iguanodon, mais je ne peux pas voir ce dernier sans qu'il me vienne l'idée d'un bon prince.

Voici un *mosasaure* qui se présente pour la première et dernière fois, car l'existence de cette espèce sera courte; à peine si son apparition sur la terre durera quarante ou cinquante mille ans; il a vingt-cinq pieds de longueur, et ses mâchoires en ont trois et demi, ce qui est très modeste pour l'époque; sa queue, tout au plus longue de dix pieds, et par conséquent plus courte que celle des crocodiles, est très épaisse, très forte, et lui forme une rame puissante pour se diriger dans les ondes; du reste, il tient plus du lézard que du crocodile, auquel il ne ressemble que par quelques caractères partiels.

— Allons ailleurs, dis-je avec impatience. Et je me trouvai sur les bords d'un magnifique lac, dans une savane immense, semée çà et là de bouquets de dattiers, de cocotiers, et de différents autres arbres pittoresques. Devant moi un grand nombre de petites îles couvertes d'une gaie verdure coupaient la monotonie du lac, et plusieurs oiseaux de rivage semblaient y avoir établi leur domicile; car leurs troupes criardes se promenaient sur la grève pendant que les femelles couvaient leurs œufs dans les roseaux, sur le sable, dans les broussailles et jusque dans les trous de rochers. Je reconnus très bien des alouettes de mer, des bécasses, des ibis dont les Egyptiens ont depuis fait des dieux, et des cormorans; des buzards et des balbuzards planaient dans les airs; des chouettes se cachaient dans les fentes de rochers, et, en marchant dans la prairie, je fis lever plusieurs cailles guère plus grosses que des moineaux et qui étaient les premiers oiseaux gallinacés qui aient paru sur la terre.

Je reconnus parfaitement, dans les marais formés par les bras du lac entre de petits îlots, des *palæothérions* (1), que j'avais déjà vus lors de mon premier voyage, mais le nombre des espèces était augmenté de deux, savoir: le palæothérion d'Orléans et le palæothérion d'Issel. D'autres mammifères pachidermes se promenaient tranquillement pêle-mêle avec eux, et je les reconnus également pour les avoir déjà vus; c'étaient des *anoplothérions* (2), et j'en vis une espèce nouvelle, à tête plus arrondie, nommée *anoplotherium laticurvatum*.

Sur un petit vallon sec et couvert d'herbes aromatiques paissait un *xiphodon grêle* (3), qui a pris son nom de ses dents tranchantes et pointues; ce gracieux animal avait les formes élégantes et légères d'une gazelle, et sa hauteur ne dépassait pas deux pieds; ses longues oreilles, qui se portaient en avant lorsqu'il levait la tête au moindre bruit, annonçaient qu'il était timide et craintif comme tous les animaux auxquels la nature a donné la légèreté et l'agilité pour toute défense.

Une foule d'autres pachidermes de toutes tailles se montraient, soit paissant dans la savane, soit se reposant à l'ombre des cocotiers. Pour ne pas faire un volume entier de descriptions, je me bornerai à citer les principaux genres et les espèces qui me frappèrent le plus par leur singularité.

Les *lophodions* (4) ressemblaient un peu aux palæothérions, mais leurs dents molaires inférieures étaient hérissées de collines transversales plus ou moins obliques; il y en avait douze espèces différant principalement par la taille. Le plus grand, le lophiodon géant, atteignait jusqu'à six pieds de hauteur et dépassait la taille du plus grand rhinocéros; le plus petit, le lophiodon pygmée, n'était pas plus grand qu'un lapin.

J'entendis dans les eaux du lac un grognement semblable à celui d'un cochon, et je vis un animal qui nageait, non avec grâce, mais avec force et facilité; il avait les formes d'un pécari, mais il était plus grand, et ses habitudes étaient celles d'un hippopotame; aussi lui a-t-on donné le nom de *chœropotame* (5).

Plusieurs *anthracothérions* (6) nageaient aussi dans les eaux du lac, et l'on pouvait aisément en reconnaître six espèces, dont la plus grande avait la taille d'un âne et la plus petite celle d'une loutre. Ils me parurent faire le passage naturel des anoplothérions aux chœropotames, et ils tenaient aussi un peu de l'hippopotame.

Mais l'animal qui me surprit le plus à cause de sa petite taille, comparativement aux pachidermes vivants en 1837 (7), était l'*adapis*, dont la grosseur ne dépassait pas celle d'un hérisson; à la corne près, il ressemblait à un rhinocéros en miniature.

Nous quittâmes la savane, et après avoir franchi à la hâte trois ou quatre cents lieues, nous fûmes nous reposer sous l'ombrage d'une forêt de bouleaux à l'écorce blanchâtre et papyracée, au feuillage vert et pendant.

(1) Du grec *palaios*, ancien, *therion*, animal.
(2) Du grec *anoplos*, sans armes, *therion*, animal.
(3) Du grec *xiphos*, épée, *odons*, dent.
(4) En grec, dents à collines.
(5) En grec, cochon de fleuve.
(6) En grec, *animal du charbon*, parce que les premiers fragments de ce genre ont été trouvés dans un dépôt de lignite.
(7) Les pachidermes vivants aujourd'hui sont: les éléphants, les hippopotames, les cochons, les rhinocéros, les damans, les tapirs et les chevaux.

Là nous rencontrâmes un troupeau de *mastodontes* (1) ; je reconnus très bien les trois espèces que j'avais vues à mon premier voyage, mais j'en vis trois nouvelles, dont deux vivaient sur les bords actuels de l'Iraouaddi, dans l'empire Birman, et l'autre en Amérique, en France et en Suisse.

Toutes les espèces de pachidermes que je viens de citer, et même les genres auxquels ils appartiennent, sont entièrement perdues et n'ont rien d'analogue dans la nature vivante ; ce sont pour nous, nouveaux habitants de la terre, des êtres fantastiques qui nous sont révélés par quelques fragments épars dans le sein des rochers ; ce sont des fantômes que la voix magique de la science a évoqués du fond des tombeaux, et a forcés à faire pour la seconde fois une apparition sur la terre, avec un corps sans matière et une existence idéale.

Quant aux pachidermes qui vont suivre, il n'en est pas de même ; leurs descendants existent encore parmi nous ; seulement les siècles qui se sont entassés depuis leur création ont tellement modifié leur organisation que nous sommes forcés de faire de ceux d'aujourd'hui des espèces particulières, plus ou moins éloignées de leurs types anéantis.

Je vis donc deux espèces d'éléphants, trois d'hippopotames, des rhinocéros, des tapirs, et deux sangliers, qui ne différaient que peu des animaux vivants du même genre. Les tapirs surtout, au nombre de trois espèces, me surprirent beaucoup ; l'un était presque semblable à celui d'Amérique ; il était de la grandeur d'un âne, à peau brune, presque nue ; il avait une queue de médiocre grandeur, les jambes courtes, le corps arqué comme celui d'un cochon, et le cou charnu lui formant une sorte de crête sur la nuque. Je vis plusieurs jeunes tapirs qui portaient une livrée blanche comme les faons ; tous ont la tête grosse et le nez prolongé en une petite trompe charnue. Ce sont des animaux tristes, doux et timides, fuyant tout combat et ne marchant que la nuit ; ils ne se nourrissent que de plantes et de racines aquatiques ; aussi ne s'éloignent-ils guère des marais, du bord des fleuves et des lacs, où ils se plongent à la moindre apparence de danger. S'ils sont poursuivis ils nagent fort loin entre deux eaux sans paraître à la surface, et même ils ont l'intelligence d'y rester pendant très longtemps entièrement plongés, à l'exception du bout de leur petite trompe par laquelle ils respirent et qu'ils cachent sous la feuille d'une plante flottante ; ils échappent ainsi à la vue de leurs ennemis.

Le tapir est aujourd'hui connu par les habitants de l'Amérique méridionale sous les noms d'anta, de manipouri, et sa chasse est une chose extrêmement facile ; on ne la fait que de nuit et l'on choisit le moment où ces animaux, qui vivent en troupes nombreuses, vont rentrer dans les grottes ou les trous qui leur servent de retraite pendant le jour. Les chasseurs portent tous une torche enflammée dont ils ont grand soin de cacher la lumière. Lorsque les tapirs croient pénétrer dans leur demeure accoutumée, tout à coup les chasseurs, à un signal convenu, se montrent tous à la fois en poussant de grands cris et présentant leurs torches à ces animaux effrayés qui se précipitent les uns sur les autres, se renversent et s'empêchent mutuellement de fuir. Il est aisé alors de les tuer à coups de fusil ou même à coups de lance. Mais dans les contrées où la population est nombreuse, les tapirs sont devenus plus méfiants, et, pour s'en emparer, on est obligé de creuser des chausses-trappes où ils tombent aisément ; on les y assomme sans le moindre danger, car jamais ces animaux ne cherchent à se défendre.

Nous aperçûmes aussi deux espèces de chevaux qui paissaient dans la prairie et paraissaient vivre en fort bonne intelligence avec des bœufs d'une taille gigantesque, et avec seize espèces de cerfs dont quelques-uns dépassaient de beaucoup la taille de nos plus grands chevaux.

Mais ce qui m'étonna beaucoup, quand mon génie m'eût transporté à la place qu'occupent aujourd'hui, dans les Indes, les monts Sous-Himalaya, à deux milles de Rampour et six de Pingore, ce fut de voir un chameau à deux bosses ou dromadaire, ressemblant beaucoup à l'espèce aujourd'hui vivante, à cette différence près que cet animal n'avait pas aux genoux les callosités sanguinolentes qu'ont les chameaux, même dans le sein de leur mère, et qui ne sont qu'un stigmate imposé par une longue captivité.

(1) Du grec *mastos*, petite eminence, à cause des protubérances coniques couronnant leurs dents molaires.

CHAPITRE TROISIÈME.

Mastodonte. — Felis giganteus. — Divers autres felis. — Marmose. — Genette. — Hyène. — Chien. — Loutre. — Oiseaux.

Le génie me transporta dans d'autres contrées où les pachidermes et les ruminants que j'avais vus jusque-là si nombreux étaient devenus fort rares. J'avais remarqué que, grâce à l'absence de l'homme, ils formaient une population à peu près aussi forte que la terre pouvait la nourrir, et que toutes les espèces vivaient pêle-mêle sans montrer la moindre crainte ni la plus légère défiance. Ici il n'en était plus de même : le petit nombre d'animaux paisibles que j'aperçus avait pris un air inquiet et craintif, et ils fuyaient de toute la vitesse de leurs jambes au plus petit bruit qu'ils entendaient. Je demandai au génie l'explication de ces faits et il me répondit :

— Nous touchons à la fin de la troisième époque et les animaux carnassiers sont créés. Ils le sont avec toute la puissance d'une matière neuve et énergique ; aussi ont-ils une grandeur et une force dont tout ce que tu as vu dans le monde vivant ne peut pas te donner l'idée.

Au moment même un mastodonte passait auprès de nous, sous des roches couvertes de broussailles. Voici une espèce, me disais-je, qui du moins n'a rien à craindre, car son énorme masse seule la met à l'abri des attaques des carnassiers. Je me trompais, et je ne tardai pas à m'en apercevoir. Tout à coup un chat, tapis dans les halliers, s'élança de son embuscade et d'un bond prodigieux de cinquante pas au moins vint tomber sur le dos du malheureux mastodonte, qui cependant ne fut pas renversé par le choc terrible qu'il éprouva. Il poussa dans les airs un rugissement et commença avec son horrible antagoniste une lutte courte, mais effroyable.

Le chat s'était cramponné sur son cou, et pendant qu'il lui enfonçait ses griffes dans la poitrine avec ses mâchoires il cherchait à lui ouvrir le crâne. Vainement le mastodonte se débattait avec fureur, vainement il frappait son ennemi avec sa trompe ; il courait comme un furieux à travers les bois, renversant les arbres qui se trouvaient sur son passage ; il se roulait sur la terre, et le chat ne lâchait pas prise. Enfin j'entendis une sorte de

craquement semblable à celui d'une poutre qui se rompt, et le mastodonte tomba mourant sur la mousse : le chat venait de lui rompre le crâne et de plonger dans sa cervelle sa langue rouge et épineuse.

Combat d'un Mastodonte et d'un *Felis giganteus*.

Le combat fini, je pus considérer à mon aise le vainqueur. C'était bien un chat, car je ne lui vis aucune différence avec ceux qui habitent les gouttières de Paris, si ce n'est qu'il avait à peu près six pieds de haut, douze pieds de longueur non compris la queue, qui en avait bien dix. Son corps avait à peu près la grosseur de celui du plus gros bœuf, mais il était bien plus long. Quand l'animal ouvrait son énorme gueule, il découvrait des dents aiguës longues de six pouces, et une langue sanglante hérissée sur toute sa surface d'aiguillons semblables à ceux d'un rosier et ayant la pointe tournée vers le gosier. Sa patte aurait couvert la plus grande assiette, et chacun de ses doigts était armé d'une griffe rétractile, crochue, pointue comme une aiguille, tranchante en dessous comme un rasoir, et de sept à huit pouces de longueur.

Du reste, à la frayeur près qu'inspirait son regard farouche, c'était un fort joli animal, à poil fin et lustré, à robe d'un gris roussâtre agréablement taché de grandes raies alternativement brunes et blanches. Mon génie me dit que c'était le chat géant (*felis giganteus*). Il ajouta que cette terrible famille était assez nombreuse en es-

pèces, et il me les montra les unes après les autres.

Voici, me dit-il, le chat moyen (*felis media*). Il ressemble beaucoup au précédent, mais il est un peu plus petit et sa taille ne dépasse guère celle d'un bœuf. Celui-là est le chat ancien (*felis antiqua*); il ne diffère presque en rien du tigre royal, dont il a la taille et la robe rayée. Il attaque les mastodontes comme les deux précédents; mais comme sa force ne répond pas à son courage, il lui arrive quelquefois de succomber dans la lutte; aussi fait-il plus communément sa proie de bœufs, de chevaux, d'anoplothériens et de palæothériens. C'est le type du tigre de Bengale, le plus terrible des carnassiers qui vivent aujourd'hui sur la terre.

Ici, guettant un sanglier dans les roseaux de cette mare fangeuse, est le chat d'Auvergne (*felis Arvernensis*), presque aussi grand que le tigre, en ayant toute la férocité sans en avoir le courage ni la force. C'est le type du jaguar ou tigre d'Amérique, animal dont les mœurs sont assez mal connues en Europe.

Dans ce buisson est un chat (*felis pardinensis*) dont les enfants, soumis aux influences des divers climats où ils auront vécu, donneront naissance au cougar ou puma d'Amérique. Cet animal a la taille aussi grande que le jaguar, mais il est plus svelte, plus léger, et ses jambes plus longues lui donnent aussi plus d'agilité pour grimper sur les arbres. Son pelage roux, avec des petites taches d'un roux plus foncé, mais qui se distinguent à peine, l'ont souvent fait confondre par les voyageurs avec le lion, et cependant il n'a rien de commun avec lui que la famille à laquelle il appartient. Quoique plus faible et plus poltron que le jaguar, il est aussi féroce et peut-être plus cruel que lui. Il s'acharne sur sa proie, la dévore sans la dépecer, et devient paresseux et lâche dès qu'il est rassasié.

Rarement il attaque l'homme, à moins qu'il ne soit très poussé par la faim et qu'il le trouve endormi; mais lorsqu'on le chasse et qu'il est blessé, il entre en fureur et devient très dangereux. Il se plaît à l'ombre des forêts, et se cache dans les plus épais buissons ou même sur un arbre touffu, d'où il s'élance à l'improviste sur les animaux qui passent à sa portée. La nuit il sort de sa retraite et vient errer autour des habitations pour tâcher de s'emparer des chiens, des moutons, des cochons et autres animaux de taille inférieure. Pris jeune et élevé dans la domesticité, il est susceptible de s'apprivoiser, et on en voit quelquefois qui suivent leur maître et se laissent battre par lui comme ferait un chien.

Ces forêts que tu vois vers le soleil couchant sont peuplées de chats mégantéréon (*felis megantereon*), à pelage d'un fauve clair, semé de petites taches noires, simples, également réparties; ils sont de la grosseur d'une panthère, mais plus hauts, parce qu'ils ont les pattes beaucoup plus longues. Ce chat, ou du moins une espèce analogue, le guêpard, se dresse, dans les Indes, à la chasse des gazelles et autres animaux, et semble jusqu'à un certain point susceptible d'attachement pour son maître.

Il y a aussi dans ces bois deux sortes de chats qui fourniront les types des lynx d'Europe et de Canada. Le premier qui se présente à toi, le chat d'Issoire (*felis Issiodorensis*), au pelage d'un gris blanchâtre, taché de brun pâle, deviendra le lynx du Canada; et le second, le chat à museau court (*felis brevirostris*), fournira le lynx commun ou loup cervier d'Europe. Celui-ci est d'un fauve roussâtre le plus souvent tacheté de noirâtre; il a la queue très courte, ce qui est fort remarquable dans la famille à laquelle il appartient.

Le lynx passe encore parmi les gens peu instruits pour avoir la vue perçante au point d'apercevoir les objets à travers une muraille, ce qui est une erreur grossière; mais il est vrai qu'il a les yeux brillants, le regard doux, l'air agréable et gai. Il est de la grosseur d'un renard, mais il ne court pas de suite comme ce dernier. Il marche et saute comme le chat, vit de chasse, et poursuit son gibier jusqu'à la cime des arbres; les chats sauvages, les martes, les hermines, les écureuils ne peuvent lui échapper; il saisit aussi les oiseaux; il attend les faons de cerfs et de chevreuil, et les lièvres au passage, s'élance dessus, les saisit à la gorge, et lorsqu'il s'est rendu maître de sa victime, il lui suce le sang et lui ouvre la tête pour lui manger la cervelle, après quoi il l'abandonne pour en chercher une autre.

Sur ce palmier est un autre chat, le plus petit de toute la famille, et dans lequel tu reconnaîtras aisément le type du chat domestique; c'est le *felis minuta*, le petit chat des géologues.

Nous continuâmes notre route, et nous entrâmes dans la forêt, dans l'espérance d'y rencontrer quelques autres animaux. En effet, en traversant une bruyère, nous aperçûmes un didelphe de la famille des marsupiaux ou animaux à sac. Jusque-là nous n'avions remarqué, pour ainsi dire, que des géants: je fus fort aise de pouvoir faire de nouvelles observations sur un pygmée, et c'en était un comparativement à tout ce que nous avions vu, car il était à peine de la grandeur d'une souris. Je le reconnus pour un marmose; il était d'un gris fauve, et un trait brun qui se dessinait de chaque côté de son œil augmentait un peu la vivacité de son regard ordinairement morne et endormi; sa queue, en partie nue, s'entortillait autour des branches des arbres sur lesquels il grimpait avec assez de lenteur; une bouche très fendue, garnie de cinquante dents, et de grandes oreilles nues, lui donnaient une physionomie originale, mais peu avenante; il exhalait une odeur fétide, et le génie me dit que, de même que tous les didelphes, c'était un animal nocturne, nichant sur les arbres et se nourrissant d'oiseaux qu'il surprend endormis et d'insectes.

Une forte odeur de musc me monta au nez et m'avertit de l'approche d'un autre animal; c'était une genette, mais beaucoup plus grosse que l'espèce actuellement vivante. J'admirai sa taille longue et légère, sa physionomie gaie et rusée, son petit museau pointu et ses yeux vifs; sa robe grise était agréablement tachetée de noir, et elle avait la queue annelée des mêmes couleurs.

Un instant après, une hyène sortit du taillis et se jeta sur les restes corrompus d'un paléothérion qui probablement avait été terrassé par un tigre ou un jaguar, car il avait le crâne fracassé et la cervelle manquait.

Enfin je vis encore deux espèces de chiens ou plutôt de *canis*, dont l'un ressemblait parfaitement à un loup et l'autre à un renard; une autre hyène, et deux ours d'espèces différentes de celui que nous avions vu précédemment.

Sur les bords d'un petit lac une loutre pêchait des poissons qui m'étaient inconnus, tandis que de gros castors transportaient des matériaux pour construire leurs habitations, et des rats d'eau se promenaient sur la grève; des écureuils et des loirs sautaient de branche en branche dans les arbres de la forêt, et un lièvre partit à nos pieds. Une foule d'oiseaux faisaient retentir les bois de leur chant plus ou moins mélodieux, mais il me fut im-

possible d'en reconnaître les espèces; ils se nourrissaient de graines, de baies et d'insectes, et parmi les espèces vivant de proie je ne reconnus guère que des chouettes, des buzards et des balbuzards que, du reste, j'avais déjà vus.

Tout à coup, nous entendîmes dans une forêt voisine les aboiements d'un chien, mais dont la voix était assez forte pour se faire entendre d'une lieue à la ronde. Presque aussitôt un animal singulier sortit de l'épaisseur du bois. Il était plus gros qu'un loup, mais ses formes étaient tout-à-fait différentes et se rapprochaient beaucoup, pour la masse et la pesanteur, de celle d'un ours, et comme eux il marchait, non sur les doigts, mais sur la plante des pieds. Il avait la queue longue et traînante, le nez singulièrement allongé et mobile comme une petite trompe, d'où je conclus, ce qui se trouva vrai, qu'il habitait des terriers ou au moins les trous de rochers et les troncs d'arbres caverneux. Son museau était brun, son pelage d'un fauve roussâtre, et sa queue tachée alternativement d'un anneau fauve et d'un anneau brun. Ces couleurs me rappelèrent le coati roux qui vit à présent dans les forêts les plus chaudes de l'Amérique, mais sa taille était cinq ou six fois plus grande, ce qui fait que je ne pus pas le confondre avec lui.

L'on voyait que l'animal était poursuivi par le chien dont nous entendions la voix, car il employait toute son intelligence à ruser devant son ennemi et à le dépister en passant et repassant sur ses pas, en traversant des mares et des rivières à la nage, enfin en cherchant tous les moyens de lui dérober ses traces. Mais le chien ne se laissa pas tromper et peu d'instants après nous le vîmes débusquer du bois et s'élancer à sa poursuite. Je m'étais étonné, avant de le voir, qu'un animal carnassier comme le coati, et de la force ou au moins de la grandeur d'un ours, se soit déterminé à prendre la fuite devant un chien sans essayer de le combattre; mais aussitôt que j'aperçus ce dernier mon étonnement cessa, car il avait au moins la taille d'un cheval de carrosse.

J'avais longtemps lu Buffon avec beaucoup de défiance, parce que j'avais relevé une foule d'erreurs dans sa nomenclature et sa synonymie. Le voyant se tromper pour ainsi dire chaque fois qu'il avait sous les yeux les objets qu'il devait décrire, je pensais naturellement que je ne pouvais accorder aucune confiance à ses opinions quand elles n'étaient fondées que sur des raisonnements et des analogies. En cela je me trompais lourdement, parce que, alors, je confondais la philosophie avec la nomenclature, c'est-à-dire le génie avec la méthode. A présent je le regarde comme le plus grand naturaliste que nous ayons eu, et le chien que je vis me confirma davantage dans cette idée. En effet, ce n'était ni un loup, ni un chacal, ni un renard, comme le disent les naturalistes modernes, mais un véritable chien de berger, comme l'a deviné Buffon. Ce qui le distinguait, et ce qui le distingue encore de tous les carnassiers digitigrades ou marchant sur les doigts, c'est sa queue relevée et courbée vers le haut lorsqu'il est sans passions. Son poil était long, un peu onduleux sans être frisé ni bouclé, entièrement d'un beau noir luisant; ses oreilles étaient grandes, droites, pointues, et cette pointe était un peu courbée en avant; il avait l'œil vif, animé, mais doux et n'exprimant ni la férocité comme celui du loup, ni l'hypocrisie comme celui du renard, ni la pétulance et la convoitise comme celui du chacal. En passant près de nous il nous aperçut et s'arrêta un instant pour nous considérer avec une sorte de curiosité bienveillante, puis il reprit la poursuite du coati et fut en un instant prêt à l'atteindre et le saisir.

Mais un chêne touffu, un des premiers que je vis, se trouva à la portée du coati qui s'élança contre son énorme tronc, se mit à grimper, et crut ainsi échapper au chasseur. L'arbre paraissait aussi vieux que le monde, car son tronc, ayant plus de dix pieds de diamètre, était entièrement pourri dans le cœur, et formait ainsi une sorte de caverne qui n'avait qu'une seule ouverture placée à plus de trente pieds de hauteur; arrivé auprès de cette ouverture, le coati s'arrêta et se retourna tranquillement vers son antagoniste tout-à-fait désappointé. Le chien, après avoir fait trois ou quatre bonds prodigieux, mais inutiles, s'assit au pied de l'arbre et se contenta de regarder, en aboyant, sa proie qui lui échappait.

A ses cris voilà qu'il se mêle une sorte de grognement sortant évidemment du tronc de l'arbre, et annonçant la mauvaise humeur de celui qui en faisait probablement son habitation; puis, tout à coup, j'aperçus deux yeux rouges et enflammés de colère qui brillaient au fond du trou obscur, et presque en même temps une grosse tête velue se montrer à l'ouverture. C'était un ours qui allaitait ses oursons dans cet antre végétal.

Il considéra pendant cinq minutes à peu près la scène qui se passait au dehors, et il me semblait que sa prudence lui faisait employer ce temps à délibérer sur la manière dont il devait agir dans la circonstance. Enfin il prit son parti, sortit de son trou, et se mit à la poursuite du coati, que la frayeur de ce nouvel ennemi avait fait grimper presque à la cime de l'arbre; je pus alors le considérer à mon aise, et je vis qu'il ne différait absolument en rien des ours qui habitent encore aujourd'hui les montagnes solitaires des Alpes, si ce n'est qu'il était un peu plus grand.

J'admirai la prudence de cet animal qui ne levait jamais une patte pour la poser sur une branche plus haute avant de s'être assuré à deux ou trois reprises que ses autres pattes étaient solidement cramponnées à l'écorce. Malgré sa lenteur, je voyais que c'était un excellent grimpeur, et je ne doutais pas qu'il atteignît bientôt le coati qui tremblait de tous ses membres. Cependant, à mesure que l'ours approchait, l'autre grimpait plus haut; mais il eut bientôt atteint la cime de l'arbre, et alors sa position devint très critique; déjà l'ours n'en était plus qu'à quelques pieds. Déjà il pouvait sentir l'humidité de son haleine s'attacher à ses poils hérissés par la peur, lorsque son désespoir lui fit prendre un parti extrême. Bravant le danger d'une chute de cent pieds de hauteur, il se hasarda sur une petite branche à peine assez forte pour supporter le poids de son corps, et il s'avança en vacillant jusque près de son extrémité.

L'ours resta tout stupéfait en lui voyant faire cette manœuvre, et il ne se hasarda pas à le poursuivre plus loin; mais après s'être fermement assuré dans sa position, il porta sa lourde patte sur la branche, et se mit à la secouer de toute sa force, comme font les ours des Alpes quand, grimpés sur un hêtre, ils en secouent les branches pour faire tomber la faîne qu'ils ne peuvent atteindre. Le pauvre coati s'accrochait le mieux qu'il pouvait avec les ongles, mais il lui fut impossible de garder longtemps l'équilibre, et il fut renversé la tête et le dos en bas; néanmoins il ne tombait pas, et le chien, spectateur de cette singulière scène, exprimait son impatience en redoublant ses aboiements. L'ours donna une forte secousse; la branche céda, se rompit; le coati lâcha

prise, tomba lourdement sur la terre, et le chien, s'élançant aussitôt sur lui, l'étrangla, le prit au milieu du dos, le souleva de terre, et l'emporta dans les bois pour en faire sa pâture. L'ours redescendit en grommelant, avec les mêmes précautions de prudence qu'il avait mises à monter; puis, lorsqu'il vit le chasseur décamper lestement vers la forêt en emportant son butin, il rentra dans son trou et disparut à nos yeux.

CHAPITRE QUATRIÈME.

SIXIÈME ÉPOQUE DE LA SIXIÈME PÉRIODE.

Dinothérium bavaricum. — Elamostherion. — Grottes de stalactites. — Gibbon. — Chimpansé.

— Te souviens-tu, me dit le génie, à quelle époque géologique tu as laissé tes lecteurs du *Musée des Familles*.

— Certainement; à la cinquième époque de la sixième période, c'est-à-dire, si je ne me trompe, positivement à la même époque que celle où nous sommes arrivés en traversant cette forêt.

— Tu as raison; ainsi donc prépare-toi à voir comment la terre s'est arrangée pour devenir absolument semblable à ce qu'elle est aujourd'hui dans le monde vivant.

— Comme tu vois, continua le démon, il n'y a plus de différence entre la végétation de cette époque et celle de ton temps; les forêts se composent de chênes, d'ormes, de bouleaux, etc., etc., en tout semblables à ceux que tu connais; les prairies sont émaillées des mêmes fleurs, et le saule, l'aune et le peuplier ombragent les ruisseaux qui roulent leurs ondes limpides parmi les rochers.

Les anoplothériens et les palæothériens n'existent plus, mais ils sont remplacés par d'autres animaux dont la plupart vivront encore dans ton siècle, après avoir, néanmoins, subi quelques légers changements de forme; tels sont, par exemple, les hippopotames, rhinocéros, tapirs; les bœufs, le cheval, les cerfs, l'antilope, le mouton, le sanglier, et une foule d'autres.

Il en est aussi quelques-uns qui se perdront, et ce sont les plus singuliers; aussi allons-nous diriger notre promenade de manière à les rencontrer. Tu as déjà vu le *dinotherium* (1) dont je fais une taupe jusqu'à ce qu'on m'ait prouvé que c'est une baleine; il y en a une seconde espèce, le *dinotherium bavaricum*, un peu plus petite que celle que tu connais; je ne te le montrerai pas, non plus que cinq ou six espèces d'éléphants, y compris le mammouth.

En voici un qui paraît pour la première fois à tes yeux; c'est l'*élasmothérion* de Fischer; cet animal tient à la fois de trois espèces bien différentes: du rhinocéros dont il a la taille, du cheval et de l'éléphant; il a les mœurs douces et ne se nourrit que de l'herbe des prairies. Tout à côté de lui pâture aussi le *sivatherium* géant, qui, par sa conformation, paraît faire le passage des ruminants aux pachidermes; comme tu vois, sa taille surpasse celle du rhinocéros, et la grandeur de sa tête approche de celle d'un éléphant; mais ce qui le distingue de celle de tous les pachidermes, excepté de la girafe, ce sont ces deux cornes recouvertes de peau et de poils, placées entre ses yeux. Il a le crâne énormément développé en arrière; son nez s'élève beaucoup au-dessus du chanfrein et s'avance en arc sur les narines externes, toutes choses qui lui donnent une physionomie plutôt bête que méchante; ses ossements se retrouveront dans les monts Sivaliks, tenant au Sous-Himalaya, et c'est probablement pour cette raison qu'on lui donnera le nom du dieu hindou *Siva*.

Déjà beaucoup des animaux de ton temps se multiplient prodigieusement dans les forêts. Parmi les petits carnassiers, ce sont des putois, des belettes, des chauves-souris, des musaraignes, des taupes, des blaireaux et des gloutons; parmi les grands, des chiens, des loups, des renards, des ours, des tigres, des lions et des jaguars.

Parmi les oiseaux qui peuplent les bois sont des vautours, des passereaux, des merles, des grives, des corbeaux, des pigeons et des bécasses; des canards et des goëlands nagent sur les fleuves; des faisans, des perdrix et des cailles nichent dans la plaine, et des hirondelles attachent leurs nids contre les rochers des rivages.

Le paysage qui s'ouvre devant toi a déjà la même physionomie qu'il aura de ton temps; ce sont des plaines entremêlées de bouquets de bois, des collines couvertes de forêts, et, dans le lointain, des chaînes de montagnes dont les eaux de pluie et les frimas ont déjà rongé la cime de manière à entraîner les dépôts d'alluvion qui les couvraient, et à mettre à nu les rochers qui formaient, pour ainsi dire, leur squelette intérieur. Jadis des lacs et des courants souterrains minaient leur énorme base; mais des soulèvements ou des tremblements de terre, en disloquant leur masse, ont fait jour aux eaux renfermées dans leur sein. Ces eaux se sont précipitées dans les vallées par ces issues accidentelles, et leurs lits ténébreux et desséchés ont formé ces grottes et ces cavernes qui servent de repaire aux reptiles monstrueux, aux dinothériens, aux tigres, aux ours et à d'autres animaux carnassiers. Rien n'est plus fait pour inspirer l'étonnement et la crainte que de parcourir ces vastes solitudes souterraines, éclairées par la lumière incertaine d'un flambeau, et dans lesquelles se présente malgré soi à la pensée la possibilité d'y rester englouti par un éboulement imprévu, ou en s'y égarant si un léger accident vient éteindre la lumière vacillante de la torche à laquelle vous avez quelquefois confié votre existence. En s'avançant à travers les ténèbres et le silence sous ses immenses voûtes, l'esprit le moins susperstitieux se frappe d'une frayeur panique; on craint de rencontrer dans un coin retiré de ces sombres labyrinthes un de ces êtres fantastiques et terribles qui les habitaient jadis, et qui aurait échappé à la destruction du temps. Mais bientôt un spectacle éblouissant fait oublier de vaines terreurs; la clarté des torches se reflète de mille manières sur des murailles tapissées de stalactites brillantes comme des diamants; des guirlandes, des festons, d'élégantes colonnades d'albâtre, pendent des humides voûtes ou forment des portiques et mille autres figures plus ou moins bizarres. Là c'est un stalagmite imitant un gladiateur qui s'apprête au combat; ici c'est une vieille femme accroupie; plus loin une poule couveuse, un vase, un bénitier, etc., etc.

— J'ai beaucoup entendu parler de ces merveilles, répondis-je, et je serais bien curieux de les voir.

— Rien n'est aussi aisé; suis-moi dans la forêt et je vais, au pied de ce mont qui élève sa tête chauve au-dessus des nuées, satisfaire ta curiosité pour la dernière fois.

Nous nous enfonçâmes dans le bois pour gagner à

(1) En grec, animal terrible.

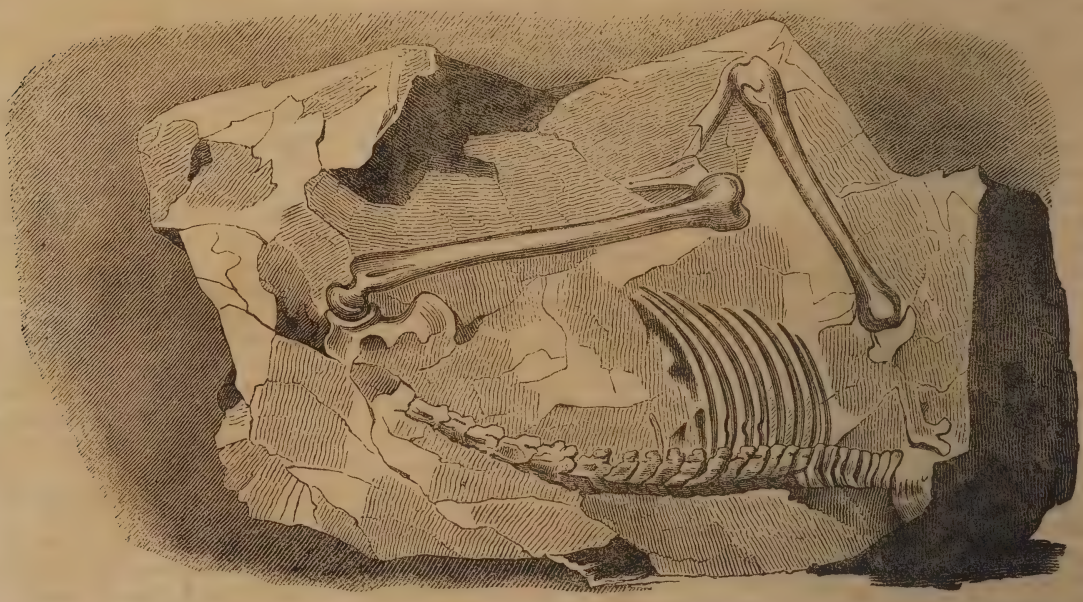
pied la base de la montagne, et je vis encore une foule d'animaux qui se reposaient paisiblement à l'ombre de l'épais feuillage ; mais, les connaissant à peu près tous, j'y faisais peu d'attention. Je marchais la tête baissée et dans une savante méditation, quand une pomme sauvage, lancée avec force, vint me frapper l'épaule et réveiller mon attention engourdie. Surpris de cette attaque tout-à-fait imprévue, je regardai autour de moi sans pouvoir découvrir d'où elle pouvait venir, lorsqu'une seconde, lancée de la même manière, vint siffler à mon oreille et me fit porter les yeux sur un arbre voisin.

— C'est un singe, m'écriai-je ; voilà un singe.

— Tu ne te trompes pas.

— Probablement nous sommes à Java ou aux Moluques, car, si ma mémoire ne me trompe pas, ce n'est que là qu'on trouve cette espèce.

— Oui, dans le temps moderne ; mais a l'époque géologique où nous sommes, elle vivait en France, et c'est en Provence que le naturaliste Latet trouvera ces ossements fossiles, en 1837.



Squelette fossile de Singe.

Le gibbon ou wowou, ajouta le démon, est d'un naturel tranquille et de mœurs assez douces, et il préfère les fruits à toute autre nourriture ; il se tient toujours debout, lors même qu'il marche à quatre pieds, parce que ses bras sont aussi longs que son corps et ses jambes, ce qui lui donne une tournure fort bizarre. Il se plaît dans les roseaux et grimpe sur les plus hautes tiges de bambou, se balançant avec ses grands bras à la manière des danseurs de corde. Il atteint assez ordinairement quatre pieds de hauteur, manque de queue et a de légères callosités aux fesses. Sa face est plate, brune et environnée, autour des yeux, d'un cercle de poils gris ; il a les dents canines plus grandes, à proportion, que celles de l'homme ; les oreilles nues, noires et arrondies ; le poil laineux, doux, d'un gris cendré. Enfin il approcherait beaucoup de la figure humaine si la longueur excessive de ses bras ne le rendait difforme. Des voyageurs racontent que sur les frontières de la Chine on rencontre quelquefois un être épouvantable, nommé féfé, ayant la forme humaine, les bras fort longs, le corps noir et velu, marchant très légèrement et fort vite. Malheur au pauvre voyageur qui le rencontre dans les ombres de la nuit ! le féfé, semblable à un sinistre fantôme, s'attache à ses pas, le suit en silence ; puis, profitant de tout son avantage, le saisit par derrière, l'enlace dans ses énormes bras, l'entraîne dans le fond de la forêt et le dévore impitoyablement. Si ce fefé, cité par Neuhof, n'est pas un être imaginaire, ce ne peut être qu'un gibbon dont la crédulité aura brodé l'histoire.

Après avoir observé le gibbon qui cessa de nous harceler dès qu'il vit que nous ne le craignions pas, nous continuâmes à nous enfoncer dans la forêt, et nous ne tardâmes pas à nous trouver au pied des montagnes, dans une vallée où coulait un limpide ruisseau. J'aperçus se glisser à travers le feuillage une créature fort extraordinaire et que je pris d'abord pour un homme de six pieds de haut ; mais je revins bientôt de mon erreur, car elle avait le corps couvert de poils et les pieds munis de longs doigts comme une main. C'était un chimpansé, autre espèce d'orang, dont j'ai déjà donné l'histoire et le portrait dans le *Musée des Familles* (1). Je le suivis des yeux et je le vis entrer dans une cabane de feuillage assez artistement construite. Sa femelle était assise à l'entrée de cette pittoresque habitation, s'occupant avec tendresse à caresser et allaiter son petit.

On trouvera quelques ossements fossiles de cet animal,

1. Année 1836, tom. I suiv.

me dit le démon, et l'on ne manquera pas de les prendre pour ceux d'un homme, faute, par le géologue qui en fera la découverte, d'avoir, pour les comparer rigoureusement, le squelette d'un chimpansé. Mais si jamais l'ouvrage de l'Anglais Tyson lui tombe entre les mains, il pourra faire cette comparaison et reconnaître son erreur. Il verra que le chimpansé a le fémur plus grêle et plus long proportionnellement que l'homme, la colonne vertébrale plus arquée, les vertèbres moins grosses, à apophyses différentes; le crâne plus étroit, le front plus rejeté en arrière, etc.

Après avoir traversé le ruisseau sur le bord duquel nous nous trouvions, nous grimpâmes la côte avec beaucoup de peine, car nous marchions à travers un taillis très épais.

— Où sommes-nous? demandai-je.

— Dans les environs de Souvignargues, département du Gard, et voici une caverne, me dit le génie, en me montrant du doigt un trou dans le rocher.

Nous nous approchâmes de cette ouverture, mais la gortte était tellement obscure et profonde, que je ne pus d'abord rien distinguer dans son intérieur.

— Entrons, me dit le génie.

J'avoue que j'hésitai, car j'entendais dans les environs le hurlement des hyènes, le grognement des ours, et je vis à peu de distance un rhinocéros et un auroch se livrer un combat furieux. Je pensai que cette caverne devait être le repaire de ces animaux dangereux, et je voyais qu'en effet la terre était nouvellement battue et foulée à l'ouverture de l'antre.

— As-tu peur? me demanda le démon.

— Je crains de rencontrer ici des animaux plus redoutables encore que le coati, l'ours et le chien, dont tout à l'heure le combat m'a si vivement ému, répondis-je.

Coati, Chien et Ours fossiles.

Cependant le démon me jeta un coup d'œil si énergiquement ironique que j'eus honte de ma faiblesse, et j'entrai dans la grotte d'un pas déterminé. Nous avançâmes une cinquantaine de pas dans les ténèbres qui s'épaississaient de plus en plus, et diverses fois mes pieds heurtèrent contre de certains corps mous que je

ne pouvais distinguer et qui faillirent me faire tomber.

— Arrêtons-nous, dis-je au démon en m'asseyant sur une anfractuosité, car je ne puis aller plus loin avant que mes yeux, éblouis par la vive lumière d'où nous sortons, ne se soient accoutumes à l'obscurité.

Peu à peu mes pupilles se dilatèrent et je pus apercevoir, d'abord vaguement, les objets qui nous entouraient. Une hyène, ayant le crâne fendu comme si on lui eût donné un coup de hache, était étendue à nos pieds, et quelques morceaux de chair d'ours, à moitié dévorée, gisaient çà et là sur le sol et exhalaient une odeur fort désagréable. Je remarquai que quelques os en avaient été rongés par de puissantes mâchoires, car on apercevait les dents qui les avaient attaqués; mais ce qui m'étonna le plus, ce fut une sorte de vase en argile desséchée au soleil et non cuite, très grossièrement fait, et à moitié plein du sang encore fumant de la hyène. Le génie me fit observer que ses bords portaient encore les traces sanglantes des lèvres qui avaient bu la dégoûtante liqueur qu'il contenait. A côté du vase je vis un fragment de silex, ou pierre à fusil, taillé à peu près en forme de hache tranchante, emmanché au bout d'un bâton fendu, et assujetti assez solidement avec des lanières de peau d'ours. Cet instrument ressemblait grossièrement au tomahawk des Canadiens.

A mesure que je distinguai plus facilement les objets, je cherchai à faire pénétrer mes regards au fond de l'antre. Je découvris d'abord une sorte de masse noire que je crus voir remuer, ce qui fixa mon attention. Je distinguai ensuite une peau d'ours qui me parut cacher quelque objet étendu sur une épaisse couche de mousse, de feuilles et d'herbes sèches.

Le génie, en plaçant un doigt sur sa bouche, me fit signe de garder le silence et d'approcher avec précaution; ce que je fis. Alors il leva doucement la peau d'ours et découvrit à mes yeux les animaux les plus singuliers, les plus horribles de tous ceux que j'avais vus jusque-là. Il y en avait trois, deux grands et un petit, que je reconnus être un jeune de cette horrible espèce.

Le mâle était couché sur le côté, dormant à peu près dans l'attitude d'un chien, c'est-à-dire le corps courbé en cercle. Il pouvait avoir la taille d'un ours moyen, et tout son corps était également couvert d'un poil brun, lisse, peu garni. Ses pattes de devant se terminaient par un large empâtement plat, divisé en cinq doigts à peu près comme la main d'un singe; mais ces doigts étaient plus gros, plus robustes, et la paume de la main était défendue par une sorte de semelle de cuir épais et calleux. Son corps avait à peu près la forme de celui d'un chimpansé, mais sans en avoir les grâces et la légèreté, car il

Naturels de la Nouvelle-Hollande, d'après le capitaine *Dumont-d'Urville*.

était gros, trapu et durement musclé. En de certaines places il était dépouillé de poils; mais il me serait difficile de dire la couleur de sa peau, car elle était tellement couverte de crasse et d'ordures qu'à peine pus-je juger

qu'elle pouvait être d'un brun noirâtre et cuivré. La tête de cet animal était ce qu'il y avait de plus horrible. Une longue crinière lui couvrait entièrement le crâne et presque toute la figure, de manière qu'on ne pouvait apercevoir, à travers cette forêt crépue, que deux énormes lèvres qui terminaient un museau avancé et fort gros, et qui étaient elles-mêmes entourées d'une seconde crinière rougeâtre, crépue, pleine d'ordures, de sang et de petits lambeaux de chair desséchée. Un peu au-dessus de ces grosses lèvres, d'un rouge brunâtre, paraissaient deux trous ovales que je reconnus pour être des narines, quoiqu'elles ne fussent surmontées par aucune protubérance comparable à un nez. A un pouce et demi au-dessus de ces trous, et de chaque côté du visage, deux arcs épais d'un crin noir et raide encadraient deux yeux qui me parurent, quoique fermés par le sommeil, devoir lancer des éclairs de férocité. Tout le reste de la face était couvert des poils formant la crinière.

J'eus le courage de me baisser vers cet être extraordinaire pour l'envisager de plus près; mais en ce moment il fit craquer ses dents, les frottant les unes contre les autres d'une manière si effroyable que je fis un soubresaut pour me relever. Cependant son sommeil ne fut pas interrompu, et mentalement j'en remerciai le ciel.

La femelle était couchée à peu près dans la même attitude que le mâle; mais sur son ventre était accroché, par les quatre pattes, un petit monstre sans poils, à peau roussâtre et livide, d'une malpropreté repoussante, et que je reconnus pour être son petit. Elle ne différait de son mâle que par sa crinière d'un brun plus pâle et qui ne lui couvrait que le crâne et non la figure.

Ces animaux dégoûtants exhalaient une odeur tellement fétide, résultat de leur malpropreté, que je me bouchai le nez en demandant à voix basse au génie ce que pouvaient être ces bêtes extraordinaires.

A cette question, le diable fit éclater un long éclat de rire qui les réveilla. La femelle se sauva à quatre pattes, emportant sous son ventre son petit qui s'y était cramponné avec plus de force; mais le mâle poussa une sorte de rugissement guttural et féroce, me lança un regard étincelant, se leva sur ses pattes de derrière, saisit avec celles de devant le tomahawk de silex, et, d'un bond furieux, s'élança vers moi en levant l'arme terrible sur ma tête.

En cet instant je poussai un cri de terreur, car je venais de reconnaître l'espèce du monstre..... c'était un homme.

La race de Caïn avait déjà pénétré dans les Gaules; race hideuse et terrible dont on retrouve encore le type dans certaines parties de la Nouvelle-Hollande.

BOITARD.

JOURNAL.

LES LIVRES.

J'ai à vous parler de beaucoup de publications importantes. En première ligne il faut signaler la belle édition de Grégoire de Tours que publie la *Société de l'histoire de France*; le texte, revu soigneusement, est accompagné d'une traduction littérale par MM. Guadet et Taranne. C'est sans contredit la meilleure glose que l'on ait encore faite de notre vieux et naïf historien.

Achille Jubinal a fait paraître un nouveau mystère inédit, tiré par lui du fonds des richesses poudreuses que possède la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Celui-ci consiste dans toute la vie du Christ développée dans une longue épopée en vers.—Sous le titre de la *Armeda real*, ce jeune savant a édité encore un ouvrage, rival de sa belle histoire des *Tapisseries de France*. On y trouve une description in-folio du musée d'artillerie de Madrid, avec la gravure des pièces les plus remarquables que possède ce Musée. J'aurais désiré peut-être au texte plus de développement; on en veut à Jubinal de se montrer si sobre de l'érudition dont il se sert si bien. — Les *Mémoires d'un prisonnier d'état au Spielberg*, par M. Andryane, ne sont pas une œuvre de science, mais un livre que l'on ne lit point sans émotion et sans larmes. On ne peut rester insensible devant le tableau des souffrances qui tombent lentement, une à une, goutte à goutte, sur le cœur d'un pauvre jeune homme traîné de prison en prison, condamné à mort, attaché au pilori et destiné à traîner dans un cachot dont il ne sortira que par miracle une vie de douleur et de désespoir. Deux volumes de cet ouvrage ont déjà paru, et placent l'auteur à côté de Sylvio Pellico; peut-être même intéressent-ils plus encore, car on souffre davantage en voyant la douleur généreuse et pleine d'énergie dans laquelle se débat M. Andryane qu'en face de la résignation froide et douloureuse du poète italien.

On doit à M. Boitard, cet aimable conteur, un recueil accompagné de magnifiques gravures, publié sous le titre de *Galerie d'histoire naturelle*. Rien d'attachant comme ce cours simple, clair, facile, amusant, d'une science jusqu'ici restée du domaine spécial des savants. Grâce à M. Boitard, l'histoire naturelle est mise à la portée de tous, et le premier il a, par ses travaux si remarquables sur le monde fossile, rendu populaires les merveilleuses découvertes de Cuvier. La *Galerie d'histoire naturelle* complète et résume les articles de M. Boitard publiés dans le *Musée des familles*.

Quant aux *Pensées d'août*, par M. Sainte-Beuve, nous nous contenterons de citer le sonnet suivant :

Quoi! vous voulez, par bonté, quelquefois,
Pour épargner ma paupière un *peu tendre*,
Un peu lassée, au soir, me faire entendre,
Lu par vous-même un livre de mon choix!
Vous liriez tout, et Fauriel et Gaulois,
Et le sujet à fond me viendrait prendre
Dans ce fauteuil où *je viendrais m'étendre*,
Indifférent à l'accent de la voix.

Mais votre voix, c'est la *couleuvre* vive,
Insinuante et *limpide* et furtive,
Au col gracieux et de gris nuance.

La voir, hélas! est chose trop peu sûre,
Elle est sans dard et je crains sa piqûre,
Ou tout au moins je crains d'être *enlacé*.

Comme cela est simple, clair, naïf et correct! Molière disait-il mieux dans ce fameux sonnet :

Ne dis pas qu'il est amaranthe,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

ou dans le couplet qu'admire si peu M. Jourdain :

Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime
Hélas! que devez-vous faire à vos ennemis?

CHRONIQUE.

M. Lesueur est mort; c'était un compositeur dont la renommée ne fut jamais bien populaire au théâtre, mais que ses chants religieux avaient placé haut dans l'opinion des artistes et du public. Membre de l'Institut, il laisse un fauteuil vivement disputé par plusieurs compositeurs, parmi lesquels on cite surtout M. Carafa.

Dupré, jeune peintre d'histoire, connu surtout par la publication d'un ouvrage sur la Grèce, a succombé dernièrement à une maladie de langueur

L'arrivée d'un chimpansé au Jardin des Plantes a mis tout le monde savant en émoi. En effet, le chimpansé est un animal étrange qui ressemble plus à l'homme qu'au singe, et que l'on n'avait encore vu qu'une seule fois en France, sous Buffon. Celui qui cause tant de rumeur en ce moment est une femelle âgée de dix-huit mois au plus, et récemment arrivée d'Afrique. Baptisée du nom de *Vieille* sur le navire qui l'amenait en Europe, elle a échangé ce nom contre celui de Jacqueline. Douce, sociable, caline, cette bête singulière a le front, les yeux et le nez d'un nègre éthiopien; ses jambes se rapprochent beaucoup de la conformation des jambes humaines, et il est digne de remarque que le pelage peu fourni d'ailleurs de cette Africaine est noir, tandis que celui de l'orang Jack, né dans l'Inde, était jaune. Ainsi ces deux animaux se rapprochent de la couleur des hommes de leurs patries respectives. Jacqueline se nourrit de riz et de pommes de terre; elle se montre encore plus intelligente que Jack; comme lui elle aime à jouer avec des enfants, et, mieux que lui, elle montre une patience sans bornes pour leurs indiscrétions à son égard.

Le *Musée* publiera, le mois prochain, une notice plus détaillée sur cet animal, et l'accompagnera d'un portrait de Jacqueline, dessiné d'après nature.

Le Jardin des Plantes comptait naguère deux mères de la famille des singes, un papion et un grivet, dont le *Musée* a parlé au mois de juillet dernier. Le petit du grivet est mort, il y a peu de jours, d'un coup reçu à la tête dans une chute. La mère qui ne témoignait pourtant pas une tendresse excessive à son petit, saisit le cadavre quand elle vit qu'il était inanimé et ne voulut point le laisser enlever par le gardien: il fallut user longtemps de ruse, et presque de violence, pour la séparer de ces restes qu'elle défendait avec tant de persévérance et qu'attendaient les naturalistes pour les disséquer.

Le jeune papion, l'autre nouveau-né du Jardin des Plantes, se porte à ravir et continue à recevoir de sa mère les soins les plus tendres.

THÉATRES.

A l'Opéra *la Chatte métamorphosée en femme* n'a obtenu qu'un demi-succès. Au contraire le Théâtre-Français peut voir un triomphe véritable dans *la Marquise de Senneterre*, de MM. Duveyrier et Mélesville. M. Duveyrier est l'auteur du livret de *la Chatte*.

Chollet, mademoiselle Prévost et *Guise*, d'une part, madame Damoreau et *l'Ambassadrice*, de l'autre, amènent la foule à l'Opéra-Comique.

Le Vaudeville n'a point de nouvelle pièce que l'on puisse citer; il vit sur *le Tourlourou* de Paul de Kock.

Ce Bon monsieur Blandin, grâce à Bouffé, est au Gymnase un joli vaudeville.

Les Variétés ont emprunté à la Gaîté *la Belle Écaillère*, jouée par mademoiselle Nongaret.

Le Palais-Royal se remplit avec d'anciens vaudevilles.

Dieu vous garde de la Porte-Saint-Martin et de *Rita l'Espagnole!*

Baron le comédien, un vaudeville fort drôle de la Gaîté, flanque utilement *les Aventures de Margot, le Corrégidor* et *Fénelon*, avec ce vertueux M. Marty, car M. Marty est rentré à la Gaîté.

L'Ambigu a *Tabarin* et *l'Officier bleu* de Paul Foucher, mélodrame du plus grand intérêt.

Enfin le Cirque-Olympique voit chaque soir sa vaste salle remplie, grâce à *Djenguis-Kan*, pièce éblouissante de décors, de costumes, de coups de canon et de phrases ronflantes.

Comme nouveautés, on attend aux Français le *Caligula* d'Alexandre Dumas, à l'Odéon, pour l'ouverture, *le Camp des Croisés* d'Adolphe Dumas, à Feydeau *le Domino noir* et *Piquillo*, et à l'Opéra un ballet nouveau, *la Grande Dame*. Le livret est de M. Scribe.

Trois noms qui se détachent en grosses lettres noires sur une affiche gigantesque attirent tous les soirs la foule aux concerts Saint-Honoré. Ces noms sont: *Valentino*, *Dufresne* et *Fessy*... Musard a des rivaux

Monrose et Lepeintre.

ÉTUDES

POPULAIRES.

PARIS NOCTURNE.

Je ne sais, lecteur, si vous vous souvenez d'une esquisse de *Paris vu de ma fenêtre?* Il faisait jour alors; je vous ai fait voir quelques tableaux de mœurs, remarquer quelques originaux dont les grandes villes abondent toujours; entendre quelques dialogues populaires et observer de ces figures, de ces tournures que l'on ne peut regarder sans rire. Maintenant il est nuit; je ne vous tiendrai pas à ma fenêtre, où vous ne verriez plus rien, si ce n'est quelques réverbères à l'huile qui éclairent assez mal, de dépit peut-être de ce qu'on doit incessamment les remplacer par le gaz; nous sortirons, si vous voulez bien le permettre, et nous nous promènerons dans Paris pour observer ce qu'on y fait la nuit. Nous ne dirons probablement pas tout ce que nous verrons, parce que toutes choses ne sont pas bonnes à dire; *Fontenelle* n'aurait pas ouvert sa main si elle avait été pleine de *vérités;* nous ne laisserons pas courir notre plume qui pourrait quelquefois pousser la vérité trop loin : *non est hic locus.* Et tout en faisant un choix dans notre promenade nocturne, nous aurons encore assez à raconter.

Et d'abord ne trouvez-vous pas que, lorsque la nuit est venue, certains quartiers de Paris prennent un aspect magique, un air de féerie, un brillant qu'ils n'ont pas le jour? Le Palais-Royal est infiniment plus beau aux lumières qu'au soleil; alors les boutiques étincellent de clarté, alors vous pouvez apercevoir tout ce qui est étalé dans le magasin; les étoffes semblent plus belles, les bijoux de meilleur goût, les modes plus gracieuses. Achetez la nuit si vous voulez voir ce que vous achetez; si vous allez souvent en soirée, au bal, au spectacle, achetez la nuit; car c'est plutôt aux lumières qu'au jour que vous chercherez à plaire, que vous ferez toilette, que vous emploierez vos achats.

C'est la nuit que les spectacles règnent, que les théâtres s'ouvrent, que les acteurs de talent exercent leur empire sur le public, que les actrices jolies sont admirées. Vous avez sans doute, ainsi que moi, vu quelques

spectacles de jour (quand ce ne serait que les exercices du Conservatoire)? Connaissez-vous rien de plus nul comme effet, de plus froid comme divertissement, de plus opposé à la magie du spectacle. C'est qu'il faut aux théâtres les quinquets, le lustre dans la salle, l'obscurité dans quelques loges et la nuit dehors, comme il faut aux acteurs le rouge, les costumes et l'aspect du public. Ne transportons pas au grand jour les plaisirs faits pour le soir; nous n'y gagnerions pas, car la plupart de nos plaisirs veulent des illusions, et l'éclat du soleil les détruit.

Mais Paris n'est point dans un théâtre; nous n'entrerons pas au spectacle. Eloignons-nous aussi du Palais-Royal, dont l'éclat fatigue les yeux; on se lasse à voir ces milliers de bijoux, ces diamants et tous ces riens merveilleux dont les boutiques sont encombrées. Un moraliste disait que l'on devrait s'étudier à flétrir les diamants, comme engendrant une foule d'êtres corrompus qui se dégradent pour les posséder; mais après le diamant que de choses encore il faudrait attaquer!... Ce serait une bien rude besogne, et qui probablement ne servirait à rien.

Voici des cafés magnifiques; c'est aussi quand vient la nuit qu'ils redoublent d'éclat. Les comptoirs ne sont que glaces; les colonnes semblent en or massif; de tous côtés des becs de gaz répandent la lumière avec profusion. Mais prenez garde! ne vous attardez point dans un de ces élégants caravansérails; si par hasard minuit vous y surprenait, tout à coup la lumière disparaîtrait; vous chercheriez à tâtons votre limonade ou votre glace; ce ne serait plus que ténèbres autour de vous... Et pourquoi ce changement si prompt, qui ne laisse pas même à l'habitué le temps de finir son journal ou d'aller payer au comptoir? C'est que l'entreprise du gaz ne s'est engagée à fournir de la lumière que pour jusqu'à minuit, et que cette heure-là venue, sans vous prévenir, sans vous souhaiter le bonsoir, elle ferme ses conduits et vous ôte la clarté. C'est agir un peu brutalement; mais que voulez-vous? le gaz est une nouvelle mode, c'est un parvenu chez nous : vous voyez bien qu'il n'a pas besoin d'être poli.

Entrons un peu dans ces rues qui s'éloignent du centre. Ici l'éclat des lumières ne fatigue pas vos yeux; c'est à peine si de loin à loin un réverbère enfumé vous permet de distinguer le ruisseau. Dans cette rue, étroite et sombre, où les boutiques sont rares et mal éclairées, vous ne reconnaissez plus ce Paris que vous avez vu tout à l'heure si vivant et si éblouissant; mais les extrêmes se touchent; c'est surtout dans une grande cité que cette vérité vous frappe.

Là, un bal, une soirée, une foule de gens parés, des femmes séduisantes; la joie dans tous les yeux, le sourire sur toutes les lèvres. Un peu plus haut, dans une mansarde, la misère, le malheur, les privations; un père de famille sans travail, une femme malade, des enfants sans vêtements, sans pain quelquefois. Tableau déchirant et trop commun! Ah! si l'on songeait à ces misères, à ces peines qui ne sont souvent qu'à quelques pas de nous, on n'aurait jamais l'envie de s'amuser, on rirait bien rarement. Mais on ne s'inquiète pas de tout cela, on saisit le plaisir lorsqu'il se présente; on pense à soi d'abord et puis à soi ensuite.

Savez-vous ce qui nous rend égoïstes? c'est que bien souvent nous avons été dupes; c'est que sur une réputation plus ou moins méritée de bienfaisance, de sensibilité, une foule d'intrigants de mauvais sujets, d'escrocs même est venue nous trouver, nous relancer jusqu'au fond de notre cabinet de travail; elle ne craint pas d'être importune, et elle se présente ordinairement avec un aplomb, une assurance qui nous abuse toujours. C'est, soi-disant, un vieil artiste que sa santé et des injustices ont forcé à quitter le théâtre; il est dans le besoin; on a fait une souscription pour lui, et il tire de sa poche un vieux papier presque en lambeaux qu'il vous prie de lire. Ce sont des attestations en faveur de sa conduite et des signatures d'hommes de lettres vos confrères. Vous ne vous souciez pas de compulser le vieux papier ni de vérifier la sincérité de quelques signatures, d'autant plus que le soi-disant vieil artiste exhale une odeur d'ail et d'oignon qui vous va au cœur. Vous donnez selon que vous avez été ému, mais vous donnez parce que vous croyez soulager un malheureux. L'instant d'après vous arrive un homme bien mis, au ton bref, à l'air décidé; il ne vous demande pas si vous pouvez le recevoir; il entre, il vous pousse presque en vous marchant sur les pieds, il ne dit rien jusqu'à ce qu'il soit dans votre salon et que vous lui ayez indiqué un siége; alors seulement vous le voyez fouiller à sa poche et en tirer une masse de papiers qu'il vous présente, en vous disant d'un ton capable :

— Monsieur, veuillez avoir la complaisance de jeter les yeux là-dessus.

A l'aspect des papiers vous avez déjà de l'humeur, vous vous doutez de quelque chose; cependant vous regardez au hasard ces papiers toujours sales et huileux; vous trouvez des certificats de médecins, des certificats d'indigence, des certificats de civisme ou de patriotisme, avec des vers qui ne riment pas et une orthographe de cuisinière. Ensuite il y a la souscription et les signatures; cela ne manque jamais. Vous vous mordez les lèvres parce que vous êtes vexé d'avoir été pris pour dupe, et vous dites au beau monsieur :

— Monsieur, que voulez-vous que je fasse de tout cela?

— Monsieur, c'est pour vous prouver que je suis une victime des temps!... un malheureux proscrit! persécuté... que l'on repousse sans cesse!... Et pourtant j'ai prouvé mes talents... voilà une pièce de vers de moi... j'ai fait un acrostiche sur la colonne de la place Vendôme et une romance sur le changement de ministère; je puis vous la chanter; c'est sur l'air : *Avec les jeux dans le village...*

Le monsieur s'apprête à chanter; vous vous levez, vous en avez assez, vous lui rendez ses papiers, il fait mine de ne point vouloir les reprendre. Enfin, comme il voit que vous n'êtes pas disposé à causer, il avance sa main, en vous disant d'un ton toujours assuré :

— Monsieur, je pense que vous vous joindrez à tous les hommes généreux dont vous avez vu la liste et que la victime des temps ne vous implorera pas en vain.

Vous vous sentez honteux pour cet homme jeune et en état de travailler qui ne rougit point de tendre la main devant vous. Vous avez envie de lui dire que dans tous les temps les mauvais sujets se sont appelés victimes pour ne point s'avouer paresseux; mais vous êtes pressé de vous débarrasser de ce monsieur; vous lui mettez une pièce dans la main, et il s'éloigne en vous faisant un léger salut et souvent en sifflant dans votre escalier.

Vous pensez en être quitte!... non pas vraiment; il vous arrive une vieille femme, mise pauvrement, qui pleure aussitôt que vous ouvrez votre porte, et qui croit vous toucher en vous jetant au nez les plus fades compliments

— Ah ! monsieur que je suis heureuse de vous voir ! il y a si longtemps que j'en avais envie !

— Que désirez-vous, madame ?

— Je vous connaissais par vos ouvrages, monsieur, vos ouvrages que j'ai lus tous... sans en excepter un seul... On voit bien que c'est écrit par un homme sensible et bienfaisant ; l'auteur se peint toujours dans ce qu'il fait ..

— Au fait, madame, en quoi puis-je vous être utile ?

— Ah ! monsieur, vous qui protégez les arts, je viens à vous avec confiance me jeter dans vos bras.

Ici vous vous reculez, parce que vous ne vous souciez pas de recevoir cette dame dans vos bras. Elle tire de sa poche une vieille feuille de papier pliée en huit. Vous voyez ce dont il s'agit ; vous voudriez bien n'avoir pas ouvert votre porte. La dame continue :

— Monsieur, je suis la veuve d'un vieil auteur qui ne m'a laissé que des yeux pour pleurer.

— Comment se nommait votre mari ? madame.

— Florimont, monsieur.

— Je n'ai jamais connu ce nom-là ni entendu parler de ses productions.

— Oh ! pardonnez-moi, monsieur, il a fait de bien *belles ouvrages dont* que j'ai les manuscrits que je puis vous apporter... C'est vrai qu'on n'a jamais joué ses pièces ; mais ce n'est pas sa faute, c'est celle des directeurs ; mon mari mettait toujours des déluges dans ses pièces... et dans ce temps-là on ne voulait pas faire de dépense...

— Enfin, madame...

— Monsieur, j'ai été pendant cinq ans ouvreuse de loges ; on m'a retiré mon emploi, sous prétexte que je forçais au petit banc... des cabales !... des jalousies !... Enfin, en attendant que je *r'aye* une place, voici une liste des personnes qui veulent bien s'intéresser à moi... Voyez, monsieur, ce sont tous de vos confrères... de vos connaissances.

— Eh ! mon Dieu ! madame, à chaque instant on me présente des listes !... et je ne puis...

— Ah ! monsieur, je dois vous avouer que depuis deux jours je n'ai pas pris la moindre des choses.

Vous êtes bien certain que cette dame a pris de l'eau-de-vie depuis peu, car elle la sent à faire reculer. Vous faites à celle-là comme aux autres ; vous donnez, mais avec la persuasion que vous êtes pris pour dupe. Et en effet, la vieille femme va, en sortant de chez vous, entrer chez un marchand de liqueurs ; la victime du sort est allée jouer dans un tripot, et le vieil artiste se grise à la Courtille.

Je le répète, voilà ce qui nous rend égoïstes ; nous voyons trop souvent de fausses douleurs et des larmes feintes. Ensuite, et comme toujours, les bons pâtissent pour les mauvais.

Mais nous étions dans une rue obscure et sale de Paris. Pardonnez-nous cette digression ; la nuit il est permis de s'égarer.

Quelles sont ces deux personnes qui marchent devant nous ? La femme est mise comme une ouvrière ; l'homme a un habit et une casquette, mais il ne semble pas bien solide sur ses jambes ; il ne donne pas le bras à la femme qui marche à côté de lui et souvent le pousse pour le faire avancer. Ecoutons-les parler, nous les connaîtrons mieux.

— Avanceras-tu, ivrogne ! vaurien ! sac à vin !... Ah ! mon Dieu, qu'une femme est malheureuse d'avoir pour mari un si mauvais sujet ! Monsieur sort le matin pour reporter de l'ouvrage, et puis au lieu de rapporter l'argent à la maison il va s'engloutir dans un cabaret.

— Mon épouse !... je vous assure que tu es dans l'erreur... Je n'avais pas l'intention de prendre la moindre chose... il a fallu que je rencontre Chignart... tu sais bien... Chignart... Ah ! tu ne sais pas... son chien qui lui rapporte des gigots !... Ah ! c'est-y ça un bon chien ! Le maître lui dit : Sultan ! apporte queuque chose... et Sultan court dans le quartier... et il entre dans les boutiques...

— Allons, taisez-vous ! votre Chignart est un ivrogne comme vous ! son chien périra sur l'échafaud et ce sera bien fait. Où est l'argent du pantalon que vous avez reporté ? Vous aviez quatre francs à toucher... Voyons, répondez... Eh bien ! est-ce que vous ne marcherez plus à présent ?

— C'est que mon pied a tourné ; j'ai rencontré un caillou... Ah ! Dieu, si j'avais un chien comme Sultan !... je ne le nourrirais que d'omelettes... C'est un basset.

— Vous ne répondez pas à ce que je vous demandes où sont les quatre francs que vous avez touchés ?... Vous n'avez pas tout bu, j'espère ?

— Je n'ai même pas assez bu, car j'ai encore soif.

— Allons, prenez garde ; vous allez vous jeter dans les voitures, vous faire écraser... Il ne manquerait plus que ça.

— Tiens ! c'est une voiture ! j'avais cru que c'était un chiffonnier .. et je hais les chiffonniers... c'est un état abject... Ils ne sont jamais habillés à neuf ; et moi, comme tailleur, je tiens à la toilette.

— C'est ça que vous revenez propre... Et ces quatre francs enfin ?

— Ah ! oui... tiens... j'avais quatre francs quand j'ai rencontré Chignart... Attends, mon épouse ; je vais me fouiller... Ah ! voilà... voilà... Je savais bien qu'il me restait queuque chose... Tenez, femme... arbitraire.

— Qu'est-ce que vous me donnez là ?... ce sont deux pièces de six liards.

— Bah ! vraiment ! ce sont six liards ?... Ah ! je ne croyais pas qu'il me restait tant que ça !

— Ah ! le malheureux ! il a tout dépensé, et un mercredi encore ! si c'était lundi, je lui pardonnerais ; mais au milieu de la semaine .. Quand le petit n'a pas de bourrelet pour courir dans la chambre, ce qui l'expose en tombant à des bosses plus ou moins *conséquentes*... Allez, monsieur, vous êtes un mauvais mari, un débauché, un bigame.

— Chère amie... je t'assure que... j'ai encore soif... Tiens, entrons boire les pièces de six liards...

— Ah ! le malheureux !... Avancez, et plus vite que ça.

La femme du tailleur veut faire doubler le pas à son mari ; mais celui-ci, qui chancelle et trébuche à chaque instant, prend enfin le parti de se laisser tomber dans le ruisseau. Sa femme jette les hauts cris, ameute les passants, et, au lieu de les prier de relever son mari, leur raconte comment il a dépensé son argent avec Chignart.

Nous laisserons le tailleur et sa femme et nous sortirons de cette rue noire et étroite pour entrer dans une des plus marchandes de Paris. Je veux parler de la rue Saint-Denis.

Les boutiques n'y sont point encore généralement éclairées par le gaz ; mais si elles sont moins brillantes, elles sont plus solidement établies que telle autre dont l'éclat éblouit vos yeux. Dans la rue Saint-Denis une lettre de change est rarement protestée ; l'effet d'un bou

tiquier y représente un billet de banque. Ce luxe-là vaut mieux, suivant moi, que celui des lumières.

Le soir la rue Saint-Denis offre un tableau assez curieux; c'est le moment où les jeunes ouvrières quittent leur magasin pour regagner leur modeste logis. Quelques amoureux sont échelonnés de loin à loin devant les boutiques et attendent ce moment pour voir passer celles qu'ils courtisent, heureux de pouvoir échanger un bonsoir, un adieu et une promesse de danser ensemble le dimanche suivant au bal de Saint-Mandé ou à la Chaumière.

Ecoutons ces deux jeunes filles qui viennent de se rencontrer dans la rue, en sortant chacune de leur magasin.

— Bonsoir, Zoé.

— Bonsoir, Joséphine; comment trouves-tu mon bonnet?... c'est une nouvelle façon.

— C'est gentil!

— Gentil! c'est-à-dire que c'est charmant... tout le monde m'en a fait compliment dans le magasin.

— Ah! je suis bien contente, moi, Zoé.

— Contente! Est-ce pour cela que tu marches si vite? A peine si l'on peut te suivre!

— Oh! oui, c'est qu'il me tarde d'arriver chez nous, de dire à ma mère que le mois prochain madame me fera passer seconde demoiselle, parce qu'elle est bien contente de mon travail... et j'aurai des appointements, et ma pauvre mère ne sera plus obligée de se fatiguer les yeux en veillant tard sur sa broderie; et le dimanche je veux qu'elle prenne du chocolat, elle qui l'aime tant.

— Moi, dimanche, j'irai danser au bal d'Auteuil; je me ferai un bonnet pareil à celui-ci, seulement j'y mettrai des rubans plus élégants.

— Si maman veut, dimanche, c'est moi qui ferai le dîner; je ne suis pas encore bien habile, mais en faisant bien attention, en suivant ses avis, je le deviendrai.

— Moi, je suis déjà engagée pour sept contredanses et trois valses. Oh! comme je vais m'amuser!

— Moi, le soir, si maman veut, je lui ferai la lecture; nous ne sortirons pas; je serai toute la journée près de ma mère. Ah! Zoé, je m'amuserai bien plus que toi!

Laissons ces deux jeunes filles et prenons les boulevards. Il se fait tard, les spectacles finissent; vous voyez le public qui sort des théâtres; chacun se hâte de regagner sa demeure; les uns, enchantés de ce qu'ils viennent de voir, causent encore de la pièce et se font part des impressions qu'ils ont éprouvées. Ce sont de bonnes gens qui ne sont point encore blasés sur ce genre de plaisir, et qui seront heureux quinze jours par les souvenirs de cette soirée.

Voici un monsieur et une dame qui ne se disent rien, tout en se donnant le bras; ils ne se disaient rien non plus en allant au spectacle, et pendant toute la soirée ils n'ont pas échangé quatre paroles.

C'est le mari et la femme, un excellent ménage du reste; mais voilà trente ans qu'ils sont époux et ils n'ont jamais eu le goût de la conversation.

En passant le soir des boulevards du Marais à ceux de la Chaussée-d'Antin, on est tout surpris du changement que l'on remarque; ce sont d'autres mœurs, d'autres habitudes; c'est presque une autre existence. A onze heures il fait noir sur le boulevard Saint-Denis et on y rencontre peu de monde; à minuit le boulevard des Italiens est encore gai, brillant, animé; les cafés y sont éclairés (probablement ceux-là ont un autre marché avec l'entreprise du gaz); le monde se promène lentement en causant [illegible] n'était que huit heures du soir. Mais nous sommes dans le quartier élégant où l'on se lève tard, et où l'on ne se couche que fort avant dans la nuit.

Des jeunes gens sortent de Tortoni et du café anglais, ceux-ci un peu étourdis par le punch qu'ils ont pris en trop grande quantité; ceux-là froids, impassibles, viennent cependant de se donner rendez-vous pour se battre demain. Une cause bien futile a amené leur querelle, mais aucun d'eux n'a voulu céder de crainte de passer pour un lâche, et deux hommes qui s'estimaient, qui s'aimaient au fond de l'âme, vont peut-être se tuer le lendemain parce que le préjugé, l'amour-propre les ont empêchés de convenir mutuellement de leurs torts.

Il est une heure du matin; le monde devient rare et les cafés commencent à fermer. Où va cet homme dont la démarche est brusque, précipitée. Il est jeune encore, sa tournure est distinguée, sa mise élégante; pourquoi semble-t-il si agité? Il parle seul en marchant:

— Encore perdu!... tout!... tout cette fois!... Maudite rouge que j'ai suivie en vain... La noire!... toujours la noire est sortie... Cette martingale me semblait sûre, et plus rien... Demain... un remboursement à faire... et plus de ressources. Ah! ce n'est pas ce chemin que je dois suivre... c'est un autre... Je n'ai plus d'autre parti à prendre.

Et le malheureux, au lieu de rentrer chez lui, se dirige du côté de la rivière, et demain le journal annoncera que M. *** a disparu en laissant dans sa caisse un déficit considérable.

La nuit s'avance, mais dans Paris les rues ne sont jamais entièrement désertes; tant de gens rentrent tard! tant d'autres ne rentrent pas du tout, faute d'avoir un domicile. Vous seriez effrayés si vous saviez combien cette grande cité contient de vagabonds, de gens sans aveu qui passent les nuits ou sur un banc, ou dans l'encoignure d'une porte, le plus souvent sous l'auvent d'une boutique; malgré cela les vols, les attaques nocturnes sont rares à Paris. Ah! c'est que tous les malheureux ne sont pas des voleurs!

Et puis nous avons la garde nationale. Attention! voici une patrouille qui passe.

— Il me semble que nous la ferons longue cette nuit, la patrouille?

— Silence donc! chasseur, on ne parle pas sous les armes.

— Caporal! vous m'aviez promis de me faire passer sous les fenêtres de ma maison, et nous n'en prenons pas le chemin.

— Ah! votre rue est trop noire; c'est un vrai casse-cou.

— Raison de plus pour qu'on y fasse des patrouilles.

— Allons, silence, messieurs, on ne parle pas sous les armes.

— Hein!

— Emboîtez-donc le pas mieux que ça, chasseurs.

— Ah! ma foi! tant pis, j'ai des cors.

— Silence donc dans les rangs.

La patrouille passe; les voitures de la campagne commencent à arriver; les cabarets ouvrent déjà. La nuit est remplacée par le jour, qui sera ensuite chassé par elle. Et *vice versâ*; nous ne faisons pas autre chose.

CH. PAUL DE KOCK.

ÉTUDES MORALES.

UN CONTE D'ENFANS.

§ I. L'ÉCOLE.

Qu'une école laisse de souvenirs aux enfants qui s'y sont agités pour devenir des hommes! aux mères qui ont été presser leurs cœurs contre ces portes fermées entre elles et leurs enfants! Chers objets de nos amours pleins de sacrifices, chères abeilles de ces ruches où vous allez préparer le miel de toute votre vie, pourquoi n'y portez-vous pas les grâces innocentes du foyer, la douceur paisible de vos premiers jeux? Pourquoi les aiguillons qui poussent à vos lèvres servent-ils souvent à piquer vos camarades, qui ont pleuré comme vous de cette première offrande faite à l'ordre social qui veut des hommes graves, des savants, des penseurs!... Une larme de votre mère vous en dira plus que moi; elle vous rappellera l'indulgence divine dont elle a enveloppé vos premiers cris, et vous en aurez pour vos petits compagnons, vous en aurez pour tout le monde! Moi, je n'ai à vous dire que l'histoire du pauvre René.

René, mal vêtu, mal tourné, gauche et timide comme la misère honnête, entra, par je ne sais quelle protection, dans un grand pensionnat de Châlons.

Encore rouge et pâle de pleurs d'avoir quitté sa mère, le cœur gonflé d'une inexprimable tristesse, il regardait tout avec des yeux stupides, ne répondait rien aux questions bruyantes dont l'accablait l'école, et devenait sourd du bourdonnement de ces voix confuses. La voix, l'adieu de sa mère retiraient toute son intelligence à son cœur. Il resta immobile, le sourcil froncé, les yeux à demi fermés, au grand divertissement des habitués, qui l'isolèrent au milieu d'un rond qu'ils formèrent en se tenant par la main, tournant autour de lui avec une vélocité d'écolier et criant à lui briser le tympan :

— Honneur au discours de réception! prix d'éloquence au camarade! dans quelle langue dit-il bonjour.

A tout cela René n'ouvrit pas la bouche. Ils finirent même par s'impatienter d'insulter *cette bûche*, et coururent à la picorée d'autres jeux pour remplir l'heure si belle, si furtive de la récréation.

Le soir, las d'une séance où il n'avait rien compris, d'une route à pied, et de son cœur gonflé de larmes, il s'endormit d'un sommeil si lourd, si léthargique, sur un banc du réfectoire, qu'il ne sentit pas les mille piqûres dont il était l'immobile objet, comme le mannequin d'un monstre qui servait à l'éducation attaquante des dogues que les chevaliers du moyen-âge dressaient contre lui.

Le bon René, dont la douleur n'était pas belle, l'accoutrement pas moderne, d'une coupe grossière, donnant à ses neuf ans le poids d'un Savoyard de quarante, fut pris en goût par vingt écoliers qui ne dormaient pas, pour faire éclore vingt traits d'esprit qu'ils trouvèrent très brillants et très fins ! L'un trouvait charmant de chatouiller ses lèvres avec une plume, ce qui lui faisait faire d'étranges grimaces sans s'éveiller; mais cette convulsion souffrante d'un être dont on tourmente la fatigue se révélait sur son jeune visage avec je ne sais quel charme comique dont les tourmenteurs étaient aux anges. Quand le rire étouffé s'éteignait une seconde pour reprendre haleine, un de ces messieurs venait poser adroitement sur le nez sans défense du dormeur un long cornet de papier terminé en trompette, et les applaudissements n'osant éclater, de peur, disaient-ils, de réveiller *la bête*, un hourra général, traduit par des coups de talons imitatif, faisait rouler la joie autour de cette bande de petits anges tombés, permettez-moi de leur donner ce nom, bien qu'ils aient pu se relever plus tard.

On avait coiffé René des plus risibles bonnets, on venait de l'étendre tout de son long par terre pour jouer *au mort*, disaient-ils, sans qu'il ait donné d'autre signe de vie que ces contractions nerveuses des yeux et des lèvres qui les faisaient mourir de rire, quand un plus hardi, voulant réchauffer la scène, dit à son voisin : « Tiens-le ! tiens-le ! » et vint porter jusque sous ses narines roses et entr'ouvertes la flamme épaisse d'une lampe qu'il détacha du mur.

René ne poussa qu'un rugissement sourd, et comme un jeune lion qui n'a pas encore combattu, mais dont on provoque imprudemment la force; il se soulève à demi, les yeux encore baignés de sommeil et de ses derniers pleurs; il saisit par les jambes les deux assaillants effrayés, les roule avec lui et sous lui, les criblant de coups de poing et de coups de pied qui tombent si heureusement à leur adresse qu'on n'entend plus rire, mais crier : « Aie ! tu me casses la tête ! tu m'étrangles ! À moi, Jules, Achille, à moi ! au secours, monsieur le recteur ! » qui accourt en effet à ce singulier combat, dont les témoins cherchent à se sauver en criant : « Ce n'est pas moi ! » et dont le vainqueur, toujours endormi, tape comme un désespéré sur le cauchemar dont il ne devine seulement pas la forme. Il continuait néanmoins de rugir et de se battre instinctivement avec une telle vigueur de courage qu'il les eût étranglés peut-être dans une entière innocence, comme Hercule au berceau mit à mort le serpent qui venait s'attaquer à son sommeil.

Plus personne, ni cette nuit, ni jamais, n'eut dans le dortoir la fantaisie d'aller passer une plume ou du feu dans les naseaux de *la bête*, bien que René ne se fût pas éveillé une seconde dans l'orgueil de sa victoire; il n'en eut pas même le souvenir, en se retrouvant le lendemain dans un lit qu'il ne connaissait pas encore, qui n'était plus près de celui de sa mère ! et où on l'avait roulé tout d'une pièce, après qu'on fut parvenu à détacher ses bras nerveux comme incrustés au corps des amateurs de malices.

Il ne sentit qu'une lassitude vague dont la cause lui resta inconnue. Les deux qui s'en ressouvenaient le plus avaient, outre cette lassitude, plusieurs bosses et empreintes d'ongles incultes et de souliers ferrés, dont ils souffrirent beaucoup, mais dont ils ne demandèrent pas raison au réveil paisible de René.

On ne savait encore de quelle couleur étaient ses paroles quand il fut solennellement interpellé par le recteur. Au nom de René Baumal, vous devinez que ce fut comme une seule tête qui se leva de dessus vingt livres posés ouverts sur les tables. Un fil d'électricité n'eût pas tourné plus rapidement quarante yeux ardents vers celui qu'on nommait à leur grande joie René !

— Levez-vous donc ! René, s'écria le recteur.

— Il ne se lèvera pas !... il ne se lèvera pas, murmurèrent les écoliers sans avoir l'air d'y toucher.

— Silence ! là-bas, lança le recteur d'une voix qui fit retomber tous les yeux aux livres qui leur servaient de maintien.

Alors René fut interrogé sur ce qu'il ne savait pas encore, et sa bouche s'ouvrit au moins cinq fois, sans laisser échapper autre chose que l'air qui remplissait sa poitrine oppressée.

— Il parlera ! il ne parlera pas ! il parlera ! il ne parlera pas, dirent les impitoyables dans un bourdonnement qui laissait une chance à la dénégation.

— Si vous ne voulez pas parler, René, insista le recteur qui n'avait pas de temps à perdre, vous serez mis à la porte. Savez-vous votre leçon ?

— Ma le... le... leçon ?

— Eh bien ! oui, quoi ! elle n'est pas bien longue, je crois !

— Elle... elle... elle...

— Ah ! mon Dieu, qu'est-ce qu'il a donc mangé ? hasarda un malin sous son livre. Et de rire !

Quand le silence fut rétabli et l'effroi de René plus glaçant que jamais sur ses lèvres, il voulut en finir avec son sort, car il croyait toucher au dernier moment de sa vie; il poussa au dehors ce qu'il crut être son âme et bégaya :

— On m'a... m'a... m'a...

Oh ! joie d'école ! ô découverte pleine d'avenir, pleine de moqueries pour les bavards !

René était bègue; c'était à l'adorer, c'était à n'en plus douter, c'était à frémir d'espérance à chaque parole qui allait prendre une forme inattendue sous cette langue esclave. Les deux blessés furent guéris; car ils burent joyeusement l'humiliation du jeune infirme qui faisait oublier la leur, et ils ne cachèrent plus leurs bosses.

Que faut-il vous dire de tout ce que souffrit l'humble et patiente créature, servant chaque jour de risée à cette petite populace fanfaronne ? C'est à ne pas rendre, à souffrir de se le rappeler, à haïr si l'on pouvait haïr, ceux qui amassèrent sur lui plus de maux que l'infortune et la nature, un moment distraite en le formant, n'en avaient laissé choir sur cet inoffensif petit garçon. C'était peu d'être bègue et lent à démêler sa pensée, sous les nuages que la raillerie amoncelait autour de sa tête humiliée, il devint presque muet; car il avait tant de crainte de faire rire en parlant qu'il ne parlait plus. Les mots les plus brefs lui causaient des peines infinies à sortir de ses lèvres : elles tremblaient, s'agitaient à vide,

et l'effort inutile produisait une contorsion pénible qui ravissait les petits oppresseurs de René.

Une douleur vive qu'ils se plaisaient à lui faire sentir tous les matins, sans qu'il osât s'en plaindre, c'était de l'éveiller en sursaut, lui qui avait le sommeil le plus complet de son âge, ce sommeil de marmotte dans lequel toute la vie extérieure est suspendue ou cachée, où pas un cheveu ne bouge, et que les mères ont tant de peur de troubler! C'était la joie des lutins rassemblés autour de ce pauvre enfant immobile, *qui riaient aux anges*, comme on dit; ils poussaient tout à coup une clameur si furieuse dans l'oreille du dormeur qu'il bondissait hors de son lit, tandis que les écoliers, sans paraître s'occuper de lui, filaient en chantonnant de côté et d'autre. C'était du beau! de quoi les rendre fiers; je vous laisse y penser.

René s'habillait triste, et comme ivre de cette fanfare qui le rendait au mouvement avec une violence propre à lui rompre le cœur. Pauvre René! ce n'était plus ce réveil entr'ouvert par une voix douce, qui coulait d'abord à son âme. Il n'y avait plus de main caressante qui roulait sur son front pour en écarter le sommeil. Il n'entendait plus cette femme absente lui souffler patiemment: « Allons, René! allons, mon garçon! c'est le jour! » Et le prendre, et rire tout bas, et l'habiller à demi, et répéter: Allons! jusqu'à ce qu'il rît à son tour, en ouvrant ses yeux sur les yeux brillants et pleins de pitié de cette femme, dont la bonté l'avait rendu bon jusqu'au cœur.

Oh! respectez le sommeil de l'enfance. Qui sait si ce n'est pas alors que l'âme rend sa visite à Dieu?

§ II. LES PETITS NAGEURS.

On arriva ainsi jusqu'en juillet 1830. L'extrême chaleur ralentissait parfois le courage des écoliers; René savait lire et causait souvent tout bas avec ses livres, ses bons amis, qui ne lui faisaient pas la grimace. Il savait écrire et il parlait de cette manière sans bégayer. On trouvait sur toutes ses pages:

« Bonjour, ma mère, comment vous portez-vous?

« J'aime ma mère et mon père.

« Je voudrais bien aller voir ma mère.

« Quand je serai grand je soignerai ma mère, et je la « laisserai dormir! Elle dormira si elle veut jusqu'à huit « heures.

« Oh! je voudrais qu'il ne fît jour qu'à huit heures. »

Sa parole écrite était correcte et vraie, son écriture presque élégante. *Ma Mère!* était surtout enjolivé de traits tout-à-fait jolis. C'était comme une manière de couronne qu'il avait un sérieux plaisir à composer autour. Il se croyait heureux quand on le laissait là, quand il marchait vite, seul et libre, le nez au vent, en jetant ses bras devant lui, sur sa tête, en tout sens, comme un être fort qui veut grandir. Personne dans l'école ne le haïssait, il ne troublait personne; il était même aimé comme une espèce de joujou solide sur lequel on se jetait quand les autres étaient cassés.

On l'appelait souvent bègue-bête, pour rire, et plus souvent bonne bête. Quelques ricaneurs peut-être avaient rencontré ses yeux; c'étaient de ces yeux qui lancent une pensée toute chaude, toute claire; son regard ne bégayait pas plus que son âme; vous allez voir. Car je l'aime, moi, ce petit René, et je veux vous le raconter des pieds à la tête.

Ce jour-là, en juillet, un jour tout de feu et de vacance, on alla se baigner. Toute l'école avait soif d'eau, de cette belle eau dont le bruit rafraîchit l'oreille, dont le courant plein de perles blanches semble entrer par les yeux dans l'imagination altérée de ceux qui la regardent.

Dernier venu dans l'école, à l'époque de l'année où les bains de rivière sont clos jusqu'à l'autre été, René ne savait pas nager.

— René, lui dit-on, vous veillerez sur les habits, et vous regarderez comment font les autres pour vous déniaiser un peu. Le maître de natation vous commencera bientôt.

René avait répondu oui par un signe de tête; car il avait toujours l'épouvante de dire: Ou... ou... oui! c'était plus fort que lui.

— Messieurs, vous m'attendrez, dit le sous-précepteur, qui avait oublié je ne sais quoi, et qui les laissa aller en avant. Que pas un de vous ne se déshabille avant ma présence; je connais la rivière; il y a une petite barre dangereuse. Restez tous tranquilles, sur votre parole d'honneur!

— Parole d'honneur! parole d'honneur! répondirent en s'égosillant les écoliers, qui ne demandent jamais mieux que de lancer une exclamation dans l'air. Mais on a trop raison de dire: Autant en emporte le vent. Je voudrais qu'on réfléchît longtemps avant de dire *parole d'honneur!* pour une chose à venir.

Achille pouvait conduire ce bataillon civil, car Achille avait treize ans; c'était un grand garçon, droit comme une flèche, blond, rose, prompt comme un épervier; quand il voulait un plaisir, sur l'eau, sous l'eau, n'importe, il s'élançait au but, la tête la première; chacun de ses mouvements avait l'air de crier: « Gare que je passe! » Il n'avait pas dit tout-à-fait *parole d'honneur*, comme les autres, mais seulement « *eur, eur, eur!* » ce qui n'engage à rien du tout, ce qui n'est qu'un cri comme un autre.

Voilà donc ce héros des rivières, poussé par l'orgueil de l'indépendance, attiré par le bruit frais du large bain qui les attendait tous, le voilà en deux secondes, sans habit, sans bas, sans chemise, dans l'eau!... Vous jugez de l'étonnement des autres qui regardaient, la bouche béante, le plongeur hardi, si facile à déployer ses habiles manœuvres que toute prudence l'abandonna; il but, il tourna, il eut peur, et disparut devant l'inexprimable terreur de ses camarades qui poussèrent des plaintes vers le ciel, sans pouvoir détacher leurs pieds du sol où ils semblaient attachés par force.

René fit trois pas en arrière, et d'une voix hurlante de douleur il cria vers le sous-maître dont les cheveux se dressèrent au loin:

— Du secours! du secours!

Et jetant son habit à la tête des écoliers tremblants, qu'il bouscula dans un trouble intelligent, il bondit juste à la place où avait coulé son camarade; sa chute les couvrit d'eau et leur fit froid!

— Il ne sait pas nager, disaient les enfants pâles en se tordant les mains et s'embrassant à demi morts. Deux petits étaient tombés à genoux pour ne pas voir, et sanglotaient: « Mon Dieu! » le sous-maître, suffoqué de poussière, accourait de toutes les forces de sa vie; mais que c'était lent devant la mort qui va si vite! si vite qu'Achille étouffé par la suffocation de l'eau et de la peur, ne pouvait plus seconder René, qui le tenait par les cheveux d'une main infatigable, et nageait des pieds et de l'autre main avec l'instinct sublime d'un chien qu'on jette à l'eau pour la première fois. Ses yeux ardents, ses mou-

vements souples et rapides, l'inébranlable idée de sauver son fardeau en le poussant vers le bord, et... quelque ange extasié peut-être devant sa généreuse imprudence, le soutinrent longtemps. Tout à coup il s'enfonce.... un silence d'horreur répond seul au précepteur haletant qui atteignait cette scène de désolation.

— Où sont-ils? dit le pauvre maître don les dents claquent d'impatience et qui se déshabille en les interrogeant.

— Là! montrent les enfants, où tout s'était englouti; mais ce n'était pas là.

René, comme attiré vers le bord par une puissance divine y paraît à l'instant, traînant après lui sa proie évanouie, sans qu'il semblât trop surpris de ce prodige. Il eût fallu lui couper le bras pour l'en séparer; car ses doigts étaient si prodigieusement serrés dans les cheveux d'Achille que sa main saignait déchirée de ses propres ongles.

Les acclamations qui le reçurent l'effrayèrent d'abord, et il se remit à crier : « Du secours! du secours! » pensant que le pauvre Achille n'était pas entièrement sauvé; mais il était sauvé! ivre et faible encore, étendu sur le gravier que le soleil rendait brûlant, il regardait René nu comme lui, et que des souvenirs confus, des fils noués entre eux pour l'avenir tout entier, lui faisaient chercher, contempler comme son sauveur. Bénédiction! il revenait à la vie par la reconnaissance. Leurs yeux ne pouvaient se détacher l'un de l'autre.

— Oh! comment t'es-tu jeté ainsi sans savoir nager? lui disait-on en l'accablant de caresses et de questions.

— Je n'ai pas senti, répliqua René avec feu : tout ce que je sais, c'est que j'étais sur les cailloux, et que tout d'un coup je me suis trouvé dans l'eau. J'ai vu clair, j'ai vu jusqu'au fond, j'y ai descendu comme par un escalier glissant; j'ai trouvé sa tête; j'ai dit : Bon! A présent, il faut revenir; et j'ai poussé devant nous. Le chemin s'ouvrait tout seul; je n'ai pas eu de peine; seulement, j'ai cru une fois qu'il s'enfonçait sous moi, et j'ai coulé dessous pour voir. Alors, avec deux bons coups de pieds, si fort que je n'en respirais pas, j'ai tout jeté de ce côté, et le voilà! termina-t-il avec un rire plein de larmes. Il ne bégayait plus!

— Tu parles comme tu nages! lui dit le précepteur en secouant sa petite main, transporté d'admiration, tandis que les autres faisaient cercle pour regarder son récit attachant de candeur.

— C'est, ma foi, vrai! répliqua René en s'écoutant parler avec autant de surprise que de joie. J'ai dit tout ça couramment. Avez-vous bien entendu? ajouta-t-il pour s'assurer que ce n'était pas un rêve.

— Oui, mon petit garçon, dit le maître en le couvrant de caresses; oui, aussi couramment que je te proclame une digne créature!

— Oh! je parlerai donc comme un autre à présent! on ne se moquera plus de moi!...

— Non, non! Vive René! vive René! cria toute l'école en l'emportant dans ses bras.

— Oh! quand ma mère va savoir que je ne suis plus bègue! dit l'enfant (1).

MARCELINE VALMORE.

(1) Ce conte doit faire partie de la seconde édition que le libraire Charpentier va publier du *Livre des petits enfants*, par madame VALMORE.

ÉTUDES HISTORIQUES.

COURTAUD ET JAMET

1403.

§ I.

Au temps actuel, les rues de Paris, à quelques rares exceptions près, sont aussi sûres la nuit que le jour; le passant qui s'y avance aux heures même où la ville semble plongée dans son repos le plus profond s'aperçoit bientôt que leur ombre, toute silencieuse qu'elle est, n'a rien d'effrayant et que leur solitude est encore peuplée. Il verra se croiser en tous sens les patrouilles à pied et à cheval; de tous côtés il entendra des pas lents et mesurés, des tressaillements d'armes, ou entreverra les lueurs subites des canons de fusils; et quand ses oreilles et ses yeux se fatigueront à suivre dans le lointain le dernier bruit, la dernière lueur, il se trouvera entouré tout d'un coup par une foule mystérieuse, sortie comme par enchantement des pavés de la rue, apparition fantastique qui tiendra du songe, mais qui sera en réalité la patrouille grise. Enfin si, trop malencontreux, il se laissait acoster, dans un intervalle de solitude absolue, par un de ces hommes à ivresse improvisée, qui trébuchent avec préméditation et ne tombent que sur leur semblable, alors il aurait la consolation d'être immortalisé le lendemain, avec ses noms, qualités, profession et demeure, dans tous les journaux de la capitale, où il pourrait lire le récit de sa mésaventure métamorphosée en catastrophe et multipliée à l'infini, non sans accompagnement de récriminations violentes contre l'incurie de la police.

Au quinzième siècle, de pareils reproches n'auraient pu être adressés à l'administration, par la double raison qu'il n'existait alors à Paris ni journaux ni police. Sauf quelques rondes nocturnes du chevalier du guet dans le milieu de la Cité, la ville se gardait elle-même, ce qui revient à dire qu'elle n'était pas du tout gardée.

L'extrait suivant donnera une idée des rencontres nocturnes qu'on pouvait faire alors aux lieux mêmes où maintenant le passant qui débouche de la rue Saint-Antoine marche philosophiquement sur la place du château détruit de la Bastille et gagne le voisinage rassurant du

Vue de la place de la Bastille.

corps de garde, situé à l'entrée du faubourg, sans avoir ressenti d'autres terreurs que celles qu'enfante l'obscurité et sans avoir fait d'autre rencontre que celle de l'éléphant monumental qui se dresse inoffensivement au-dessus de la première écluse du canal de l'Ourcq.

La taverne de la Croix-Blanche, située à peu de dis-

tance du royal hôtel Saint-Pol, était l'une des mieux achalandées du faubourg Saint-Antoine, dont elle occupait l'entrée. Devait-elle à l'excellente qualité du vin et du genièvre qui s'y débitaient, ou bien à l'influence du gentil minois de dame Asceline, la tavernière, la renommée dont elle jouissait auprès de tous les bons compagnons d'alentour? c'est ce qu'on ne saurait décider. Toujours est-il que, par une matinée assez belle du mois de février 1403, la bienheureuse auberge se trouvait encombrée d'une foule encore plus nombreuse que d'ordinaire. Il est vrai que tous les visiteurs ne paraissaient pas disposés à faire entrer de leur monnaie dans l'escarcelle de l'hôte; beaucoup d'entre eux songeaient plus à parler qu'à boire. Un groupe de commères du voisinage entourait dame Asceline et chacune s'entretenait des nouveaux malheurs de la nuit.

L'hiver de cette année avait été rude; le froid et la faim avaient chassé des forêts voisines et surtout du bois de Vincennes une grande quantité de loups qui, la nuit, rôdaient par bandes dans les faubourgs de la ville. Mais un d'entre eux s'était rendu à lui seul plus redoutable que tous les autres par sa férocité dont il laissait chaque matin de terribles témoignages. Malheur à celui que ses plaisirs ou ses affaires attardaient dans les rues et que sa mauvaise étoile amenait sur le chemin de la bête! il n'avait plus qu'à recommander son âme à son patron et à Dieu.

On avait encore trouvé, le matin même, deux cadavres hideusement déchirés, et c'était cet événement qui mettait en si grand émoi l'auberge de la Croix-Blanche. Chacun racontait ce qu'il savait des exploits du loup et les femmes renchérissaient de détails sur l'état dans lequel on avait vu les deux corps, lorsque, tout à coup, elles s'interrompirent pour saluer d'un concert d'exclamations railleuses l'arrivée d'un homme à longue hallebarde qu'elles virent se séparer d'autres gens cuirassés et armés comme lui.

— Le voilà, le beau soudart! O le vaillant homme d'armes qui laisse l'ennemi aller aux champs pendant qu'il y a le guet!

— Ah! çà, femmes, qu'y a-t-il? dit le soudart qui n'était autre que le maître de la taverne, revenant d'une battue au loup dans les courtils et les marais du faubourg.

— Ce qu'il y a, ce qu'il y a, c'est que Courtaud a encore dévoré deux personnes cette nuit! Voilà ce qu'il y a. Oh! les vigilants chasseurs!

— A boire, dit flegmatiquement le tavernier, et quittant son morion, il montra dans toute sa splendeur sa large figure fortement colorée.

— Oui, c'est cela, à boire! crièrent les femmes. Ah! si nous avions du fer au côté ainsi que vous autres! comme nous déconfirions ce Courtaud!

— Bah! il est fée! dit maître Alain le cordouanier.

— Il est loup-garou! dit un autre.

Et chacun voulant conter quelque nouveau trait de la force effrayante et de la férocité de la bête, il en résulta un tumulte inintelligible qui se propagea de porte en porte, qui fit surgir des têtes à toutes les croisées, et qui ameuta en groupes les curieux qui passaient sur la chaussée.

Le nom de *Courtaud* était le seul mot qui se distinguât dans ces caquetages féminins. Tout à coup la tavernière, belle et forte femme, qui se montrait une des plus ardentes à pérorer, se retourna par hasard et aperçut derrière elle la figure d'un nouvel interlocuteur.

C'était un grand jeune homme de bonne mine, assez élégamment vêtu. Quoiqu'il n'eût d'autre arme que le poignard à manche en corne de cerf qui pendait à sa hanche droite, tout en lui annonçait le soudart; son maintien insolent et son balancement prétentieux aussi bien que ses longs éperons de fer et son bonnet conique à longue plume de coq, posé fièrement sur l'oreille gauche.

— Qu'y a-t-il donc, ma petite mère? dit-il avec un accent méridional prononcé.

Et il entra au milieu du cercle en faisant sonner ses énormes molettes.

— Courtaud! Courtaud! c'est Courtaud! fut tout ce qu'on put entendre au milieu du débordement de réponses que souleva cette simple demande

Le soudart regarda toutes les femmes sous le nez et revenant à dame Asceline la tavernière qui se rengorgeait sur sa porte, il lui dit :

— Qu'est-ce que Courtaud?

— Ah! sire capitaine! reprit le chœur, il vient, cette nuit encore, d'occire deux pauvres misérables; il est si félon et si cruel!

— Est-ce donc un capitaine anglais? Pardieu! rassurez-vous, mes poulettes; quelque court qu'il soit, nous le raccourcirons d'une tête, le malandrin!

— Non! non! reprit dame Asceline, ce n'est ni un capitaine anglais, ni un capitaine bourguignon, ni même un vaillant capitaine de Gascogne, comme vous semblez l'être, mon gentilhomme!

— Jamet de Lignac, écuyer de Béarn, un des cinquante archers de Monsieur le roi de Sicile, s'écria l'homme d'armes avec fatuité.

Puis il reprit sa question :

— Et Courtaud?

— C'est un loup! sire archer, reprit-on de toutes parts.

— Un loup sans queue! un loup fée! un loup-garou! un loup en diable! pire que la bête de l'Apocalypse, un vrai Léviathan que Dieu a lâché sur nous pour nos péchés.

— Savez-vous pourquoi? dit d'une voix rauque un vieux homme bourgeonné dont les larges mains s'appuyaient sur un énorme gourdin plombé; c'est parce que de braves Bourguignons, vous êtes devenus des brigands d'Armagnac, que Dieu confonde!

— Tiens, voilà pour t'apprendre à médire des Armagnacs.

Et l'archer coupa en deux la figure du vieux bourgeois avec sa gaule de frêne. L'homme qui était un ancien boucher voulut sauter sur lui; mais on le retint, et au même instant des pas de chevaux se firent entendre, c'étaient une douzaine d'archers écossais qui sortaient de l'hôtel Saint-Pol et faisaient trembler la chaussée sous le trot de leurs forts destriers bardés de fer.

La vue de leurs casques qui reluisaient au soleil calma considérablement le boucher qui se retira d'un air sombre.

Cet incident sembla beaucoup rehausser l'arrogant écuyer dans l'opinion de la partie féminine du cercle. Sans se soucier plus de son adversaire que si c'eût été un chien fustigé, il reprit le sujet de la conversation et continua la question dont l'avait distrait l'interruption du boucher mal appris.

— Et pas un homme d'ici, cria-t-il, n'a assez de cœur pour aller combattre ce Courtaud? Dis donc, eh! toi, vieux hibou, avec ta cotte de mailles rouillée, qu'en dis-tu?

Le tavernier Jean Oudard, auquel s'adressait cette disgracieuse apostrophe, répliqua seulement :

— Il est fée!

— Il est fée! redit le chœur.

— Au diable! dit Jamet de Lignac, vous n'avez pu le déconfire à vous tous! eh bien! je le déconfirai tout seul, moi, pour un regard de vos beaux yeux bleus, ma charmante!

Et il prit galamment la main de la tavernière qui souriait et rougit de cette liberté cavalière.

— Voilà bien l'outrecuidance de ces Gascons, dit Jean Oudard avec humeur.

— Comment, mordieu! dit l'archer, moi qui ai percé messire Hector de Savense, le bon capitaine bourguignon, à travers sa cuirasse de Milan, je ne tuerais pas un méchant roquet de loup? Je promets de le combattre tel que je suis ici, ma cape pour écu, ma dague pour toute arme et vous me donnerez votre main à baiser pour guerdon, la belle tavernière!

— Vous les aurez toutes les deux, s'il le faut, gentil écuyer, dit Asceline.

Il y eut un murmure d'admiration et d'incrédulité. Jamet avait pris une pose fanfaronne et époussetait avec sa houssine les poulaines de ses houseaulx.

— Ecoutez, sire archer, dit le tavernier en fronçant le sourcil, faisons un autre pari; si vous osez soutenir votre parole, moi je vous baillerai le plus large souper que vous ayez encore tâté de votre vie, à grand renfort de vin épicé d'hypocras, et deux écus d'or en sus, Courtaud les vaut bien pour toutes les nuits qu'il nous fait passer sans sommeil. Ça, et vous, si vous perdez?

— Par saint George! n'est-ce pas assez que la honte de m'être ainsi avancé pour faire ensuite le plongeon?

— Et puis!

— Ma foi! je ne veux pas reculer, va pour mon roussin normand, qui vaut dix écus d'or.

— Le marché va, dit le tavernier, moi et maître Alain le cordouanier, nous vous accompagnerons pour porter témoignage.

— Un gobelet de vin à compte, mon brave, et il entra dans le cabaret tandis que la foule restait béante, stupéfiée de son audace.

§ II.

Le soir était venu et la lune se levait quand Jamet de Lignac fit piaffer son cheval sous l'enseigne de la *Croix Blanche* qui se balançait au vent; sur son appel il vit à la fois maître Jehan Oudard montrer à la porte sa colossale stature et dame Asceline se pencher sur l'appui d'une petite fenêtre tréflée. Elle était pâle et semblait avoir pleuré sur le sort de l'imprudent cavalier qu'elle voyait dévoué à une mort certaine.

— Est-ce que vous voulez combattre à cheval? C'est contre notre gageure! s'écria Jehan Oudard.

— Le manant! répondit Jamet; crois-tu qu'on se batte à cheval à la dague et à la cape? Il sauta à terre après avoir fait un gracieux salut à la dame du logis.

— Holà, maître Alain! vite en marche, il est temps, dit Oudard en allant frapper à la porte du cordouanier qui devait être avec lui témoin du combat de Jamet.

Le cordouanier parut; le pauvre diable suait et soufflait sous une pesante armure de cavalier dont il s'était affublé et, non satisfait de ces armes temporelles, il avait au col un chapelet qui le devait défendre des méchants esprits. Ils se mirent en marche, maître Alain avançant à grand' peine, appuyé sur sa hallebarde et fort peu rassuré, le tavernier de meilleur courage, armé d'une courte épée, d'un énorme bâton et d'une grosse bouteille empaillée; Jamet riant, causant, sifflant comme s'il allait à une partie de plaisir, et tournant la tête pour regarder encore dame Asceline qui le suivait des yeux d'un air inquiet.

Près de la porte Saint-Antoine ils furent salués d'une bordée de malédictions, parties de l'étal du vieux boucher qui les avait reconnus, et le triste cordouanier en tira un méchant augure; puis ils s'enfoncèrent dans un labyrinthe de marais, de vignes et d'enclos ou courtils, qui formaient alors une vaste ceinture autour de Paris. Après avoir marché quelque temps, ils s'arrêtèrent dans un sentier étroit, bordé de haies de sureau effeuillé et de murs de terre.

— Il passera ici, dit Jehan Oudard; Renauld Lendormi, qui a été valet de limier du duc de Bedford, a reconnu sa trace; le loup a eu bonne chance hier, il y reviendra.

— C'est bien, dit l'écuyer.

Les deux témoins s'établirent prudemment derrière un mur à hauteur de poitrine.

Jamet de Lignac se promenait en travers du sentier. Peu à peu on vit s'éteindre les lumières qui semaient la masse noire de la ville. Paris se couchait. Puis un grand silence régna; on n'entendit plus que les aboiements des chiens et le pas pesant de quelques rôdeurs de nuit dont les bâtons ferrés traînaient sur les cailloux.

Ils passèrent ainsi de longues heures; il faisait froid, la lune brillait par intervalles; le cordouanier tremblait de froid et de peur; Oudard puisait fréquemment du courage dans sa bouteille; Jamet se promenait en long et en large fredonnant une complainte sur Jehanne-la-Pucelle.

Vers les onze heures la lune était cachée; on vit briller dans l'ombre deux petites lueurs rougeâtres et rondes qui s'avançaient sans aucun bruit : Attention, dit à voix basse le tavernier; Jamet tira sa dague et roula sa cape à son bras gauche.

La lune sortit alors du nuage, et leur montra à dix pas le loup qui s'avançait sournoisement le long d'un mur; mais elle éclaira aussi une queue formidable dont l'ombre se projetait au loin. Ce n'était pas Courtaud, c'était quelqu'un des siens. L'archer s'apprêta à le pourfendre.

— Laissez-le aller, dit maître Oudard, vous aurez bien assez à faire avec celui que nous cherchons.

Le loup s'arrêta, fixa ses yeux ronds sur les trois aventuriers, huma fortement l'air et passa, jugeant qu'ils étaient en force.

Ils en virent sept autres à différents intervalles; leurs hurlements retentissaient sourdement dans le lointain; les dents de maître Alain claquaient; l'archer jurait et maugréait d'ennui.

Alors enfin, on vit s'avancer un neuvième loup; il marchait fièrement au milieu du chemin, en plein clair de lune; il était bas sur jambes, trapu, carré, sans queue; c'était lui.

L'archer prit la bouteille de Jehan Oudard, but une ample gorgée et l'attendit de pied ferme.

Courtaud s'arrêta à six pas et s'assit, ses yeux ardents fixés sur ceux de Jamet. Ils restèrent ainsi une minute.

Alors le loup fit un rugissement bref et aigu, se leva et sauta d'un bond à la gorge de l'homme d'armes qui se couvrait de son manteau comme d'un bouclier; il retomba à terre, s'élança de nouveau; pendant cinq minutes il livra à l'homme ces assauts terribles et sans cesse repétés, et à chaque bond il lui entamait le bras ou la poitrine. Au dernier bond, les dents du loup s'enfoncèrent dans l'épaule; il y resta suspendu. Jamet cha-

cela, s'appuya au mur et lui planta sa dague dans les côtes.

Le Courtaud fit un rugissement de douleur, quitta l'archer, revint sur lui avec rage et reçut un nouveau coup au poitrail.

Alors il renonça à l'offensive, se jeta dans un angle rentrant du mur et s'y accula.

Les deux adversaires restèrent encore en présence; le sang ruisselait de l'épaule du Béarnais; le loup était terrible à voir, tous ses poils gris hérissés, la gueule pleine d'écume; ses yeux flamboyaient d'une étrange façon.

Jamet de Lignac, cadet de Béarn, l'un des cinquante archers du roi de Sicile, était un brave jeune homme, et pourtant il eût autant aimé être partout ailleurs, fût-ce en face d'un gendarme anglais tout couvert de fer.

Il fallait continuer cependant ou passer pour un lâche; certes alors il eût donné bien gaîment et le festin et le baiser sur la main de dame Asceline et la gloire pour une hache danoise ou sa bonne épée de combat haute et large; il s'élança pourtant, mais comme il se baissait pour frapper, le loup lui sauta à la gorge; ils se roulèrent tous deux ensemble; sa dague lui échappa.

Alors les deux témoins mirent l'épée à la main pour le secourir.

— Laissez-moi, cria-t-il à demi étranglé; et la lutte continua, mêlée de grondements et d'imprécations furieuses, l'homme dessous, le loup dessus.

Jehan Oudard et son compère croyaient l'archer perdu et allaient encore intervenir bon gré mal gré, quand il se dégagea par un effort inouï, et, s'adossant au mur, comme Courtaud revenait sur lui, Jamet lui porta un coup de genou au poitrail qui le repoussa de dix pas; quand le loup se releva, Jamet avait sa dague et la lutte recommença, aussi terrible, mais plus égale; enfin le brave archer terrassa son adversaire, et, lui écrasant le gosier du genou, lui enfonça deux fois son poignard dans le ventre. Le loup mordit la terre, ses yeux semblèrent vouloir sortir de leur orbite, ses membres nerveux se raidirent et il mourut. A l'instant l'archer tomba évanoui.

Le lendemain fut un jour de triomphe; la ville était en rumeur comme pour une bataille gagnée, et cette fois c'était avec joie et fierté que toutes les commères parlaient de feu Courtaud. L'archer Jamet de Lignac, tout blessé qu'il était, parcourut la ville à cheval, précédé de ses deux témoins presque aussi fiers que lui: ils portaient attaché à une perche le corps de l'ennemi vaincu, la gueule béante, l'œil éteint, le corps ouvert de quatre coups de dagues. Partout on criait *Noël!* partout on jetait des pièces d'argent et de billon; on apportait des jambons et des volailles que Jehan Oudard et son compère recueillaient joyeusement; à l'Hôtel-de-Ville les échevins complimentèrent du haut du perron le libérateur du faubourg Saint-Antoine, et lui baillèrent une belle coupe d'orfévrerie pleine de pièces d'argent; au Palais-de-Justice, messieurs du parlement lui firent donner un chapeau de roses; à l'hôtel Saint-Paul, madame la reine le reçut gracieusement et lui fit présent de six aunes de damas bleu cramoisi, pour qu'il s'en fît une belle huque à l'italienne; partout dans les églises on disait *Te Deum*.

Et quand le soir, fatigué et ivre de tout ce triomphe, Jamet de Lignac revint à la taverne de la *Croix Blanche*, il vit un pompeux repas qui fumait sur une longue table, et la dame Asceline qui lui accorda gentiment ce qu'il avait si bien gagné, un baiser sur sa jolie main blanche.

Malgré le beau fait d'armes de l'archer, les habitants du quartier Saint-Antoine ne dormirent guère plus tranquilles. Courtaud laissait après lui un grand nombre de vengeurs, malgré les chasses aux chiens que faisaient chaque jour contre ces bêtes féroces les plus vaillants seigneurs de la cour; car l'exemple de Jamet leur avait donné fantaisie d'imiter sa bravoure, mais toutefois d'une manière moins périlleuse.

(*Traduit du* FRUTENIUS.)

EDMOND LECLERC.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

LA LÉGENDE DU MORT FIANCÉ.

Il y a deux cents années accomplies que commença la fameuse guerre de Trente-Ans et que l'électeur palatin Frédéric posa sur sa tête la couronne de Bohême. L'empereur et le prince palatin de Bavière, à la tête des catholiques d'Allemagne, se mirent en campagne pour la lui ravir. La grande bataille du Mont-Blanc, près de Prague, fut décisive; l'électeur perdit en un jour son royaume. Le bruit en vola de bouche en bouche dans l'Allemagne entière; tous les Etats catholiques célébrèrent par leurs réjouissances la chute du pauvre Frédéric, qui n'avait occupé le trône que quelques mois et qu'on nommait pour cela *le roi d'hiver*. On savait qu'il s'était enfui de Prague, déguisé, et suivi seulement d'une petite escorte

Nos aïeux qui habitaient, il y a deux cents ans, Herbesheim, le savaient aussi. On s'occupait alors beaucoup, comme aujourd'hui, des différends de l'Etat, et de plus on était fanatique. La joie qu'inspira la défaite et la chute du roi d'hiver fut donc au moins aussi impétueuse et aussi désordonnée que celle dont nous fûmes témoins, en Allemagne, il y a quelques années, à la chute de l'empereur Napoléon.

Trois charmantes jeunes filles d'Herbesheim étaient un jour assises ensemble et causaient du roi d'hiver. C'étaient trois bonnes amies, et toutes trois avaient un fiancé, c'est-à-dire chacune avait le sien; car, sans cela, elles ne seraient pas restées amies longtemps. L'une s'appelait Véronique, l'autre Francisca, la troisième Jacobea.

La Chasse au Loup, *d'après Oudry.*

— On n'aurait pas dû laisser le roi des hérétiques s'enfuir de l'Allemagne, dit Véronique; tant qu'il vivra l'abomination de Luther vivra aussi et répandra partout le mal.

— Oui, s'écria Francisca, celui qui le tuera aura une grande récompense à attendre de l'empereur, du prince palatin de Bavière, de toute la sainte Eglise et du pape; il doit même en attendre une du ciel.

— Je voudrais, dit Jacobea, qu'il vînt en notre ville; oh! je le voudrais! Il mourrait de la main de mon fiancé, et mon fiancé aurait au moins une comté pour récompense.

— C'est la question de savoir si ton fiancé voudrait te faire comtesse, dit Véronique, car il n'a pas assez de cœur pour accomplir une aussi noble tâche. Le mien, je n'aurais qu'à le regarder, il tirerait son épée et étendrait le roi d'hiver à ses pieds, et la comté serait pour moi.

— Ne vous flattez pas tant toutes deux, dit Francisca; mon fiancé est le plus brave de tous. N'a t-il pas déjà fait la guerre comme capitaine? Et si je lui ordonnais d'aller hacher le Grand-Turc sur son trône, il irait. Ne vous réjouissez pas trop de votre comté.

Tandis que les jeunes filles se disputaient encore pour la comté, un violent bruit de chevaux se fit entendre dans la rue du côté de la porte de la ville. Aussitôt elles coururent toutes trois à la fenêtre; mais il faisait un temps effroyable, la pluie tombait à flots de tous les toits et de toutes les gouttières, un vent d'orage tournoyait et chassait l'eau du ciel vers les maisons et les fenêtres.

— Miséricorde divine! s'écria Jacobea, ceux qui sont en chemin par un semblable temps ne voyagent pas pour leur plaisir.

— C'est la nécessité qui les y force, bien sûr, dit Véronique.

— Ou leur mauvaise conscience, ajouta Francisca.

En face, devant l'auberge de l'*Escargot*, s'arrêtèrent treize seigneurs à cheval, qui mirent pied à terre en toute hâte. Douze d'entre eux restèrent auprès des chevaux; le treizième, couvert d'un vêtement blanc, entra dans l'auberge. Bientôt l'hôte sortit avec ses valets; les chevaux furent menés à l'écurie; les maîtres entrèrent dans la maison. Malgré la pluie, le peuple s'était rassemblé dans la rue pour voir les étrangers et leurs chevaux. Le plus beau coursier appartenait à l'homme blanc; c'était un genêt d'une blancheur éclatante, couvert d'un magnifique caparaçon.

— Si c'était le roi d'hiver! s'écrièrent les trois jeunes filles en se retirant ensemble de la fenêtre et se regardant fixement.

On entendit du bruit sur les marches de l'escalier, et les trois fiancés ne tardèrent pas à paraître.

— Savez-vous, dit l'un, que le roi d'hiver est dans notre ville?

— Ce serait une prise à faire, dit le second.

— L'inquiétude est sur la longue figure maigre de cet homme aux vêtements blancs, s'écria le troisième.

Un sentiment de joie et de frayeur s'empara des jeunes filles; elles se regardèrent de nouveau avec étonnement; c'était comme si elles se fussent parlé avec leurs longs regards. Tout à coup elles se tendirent les mains, et s'écrièrent:

— Oui, oui! toutes trois ensemble et sans partage.

Puis chacune d'elle se tourna vers son fiancé.

Véronique dit au sien:

— Si mon fiancé laisse sortir le roi d'hiver vivant de nos murailles, j'aimerais mieux rester fille toute ma vie que de l'épouser, aussi vrai que Dieu me soit en aide avec ses saints!

Francisca dit au sien:

— Si mon fiancé laisse vivre le roi d'hiver passé cette nuit, il attendra nos noces jusqu'au jugement dernier, aussi vrai que Dieu me soit en aide avec ses saints!

Jacobea dit au sien:

— Ma foi de fiancée est perdue pour toujours si l'ami de mon cœur ne m'apporte demain son épée de guerre rougie du sang du roi d'hiver.

Les trois fiancés tressaillirent; mais ils reprirent bientôt leur assurance en voyant les trois jeunes filles, plus belles que jamais, debout devant eux et attendant leur réponse. Chacun d'eux voulut être le premier à témoigner son amour par un acte héroïque; ils promirent donc que le roi d'hiver ne verrait pas le lever du soleil.

Ils prirent congé de leurs fiancées, qui restèrent à causer ensemble de la gloire qu'allaient obtenir leurs amants, de leur courage, de leur tendresse, et enfin de la comté et de la manière dont elles se la partageraient. Les trois jeunes gens s'entendirent ensemble, se rendirent à l'auberge du *Dragon*, écoutèrent les étrangers, s'assurèrent en causant quel était le roi, où il dormirait, et s'il aurait une belle chambre. Ils connaissaient tous les coins de la maison et restèrent à deviser et à boire jusque bien avant dans la nuit.

Avant le lever du jour, douze des étrangers partirent en toute hâte par le vent et l'orage; le treizième resta sur son lit, mort et baigné dans son sang; il avait trois blessures mortelles. Personne ne pouvait dire qui il était, mais l'hôte assurait que ce n'était pas le roi, et il avait raison; car le roi d'hiver arriva heureusement en Hollande, comme on le sait, et il vécut encore maintes années.

Le mort fut enterré le même jour, non pas dans le cimetière, en terre bénite, avec les ossements des catholiques, mais comme un hérétique présumé, à la voirie, sans chant d'église et sans oraisons.

Cependant les trois fiancées attendaient avec impatience le retour de leurs amants pour payer leur récompense; mais ils ne vinrent pas.

Elles envoyèrent à leur recherche dans toutes les rues, dans toutes les maisons; mais, depuis l'heure de minuit personne ne les avait vus. L'hôte lui-même, sa femme, ses filles, ses valets, ne pouvaient dire où ils étaient allés et ce qu'ils étaient devenus.

Alors les pauvres filles se désolerent affreusement; elles pleurèrent jour et nuit, et se repentirent amèrement de l'ordre criminel qu'elles avaient donné à des hommes si fidèles et si beaux.

L'attrayante Jacobea pleurait surtout en secret, car elle avait la première exprimé devant ses compagnes le vœu de la mort du roi d'hiver. Deux jours s'étaient écoulés depuis la nuit de malheur, le troisième touchait à sa fin, et les fiancées, et les parents inquiets, ne savaient encore rien du sort des trois jeunes gens.

On entendit frapper à la porte de Jacobea, et un homme de belle apparence entra et demanda à voir la jeune fille, qui pleurait auprès de son père et de sa mère. L'étranger leur présenta une lettre qu'un jeune homme lui avait donnée sur la route et qu'il avait promis de remettre. Oh! quelle fut la joie de Jacobea! La lettre venait de son fiancé.

Il était presque nuit; la mère apporta en toute hâte

deux lampes allumées pour lire la lettre et pour mieux voir l'étranger. C'était un homme de trente ans, de haute taille, maigre, vêtu de noir, mais selon la mode du temps; son chapeau était entouré d'une longue plume, son manteau de velours noir retombait sur ses épaules; il portait à son côté une épée dont la garde était d'or et ornée de pierres éclatantes; à ses doigts des bagues de prix. Mais son visage, dont les traits étaient nobles et réguliers, paraissait pâle et livide, et son habillement lugubre le rendait encore plus blafard. Il prit place, et le père lut la lettre à la clarté de la lampe; elle était ainsi conçue :

« Belle amie, la foi de ma fiancée est perdue pour moi. « Je m'en vais à la guerre dans le pays de Bohême, et je « me chercherai une autre fiancée qui ne demandera pas « à son amant une épée rougie de sang. Je te renvoie ton « anneau. »

L'anneau tomba de la lettre.

Lorsque Jacobea entendit lire cette lettre, ses forces l'abandonnèrent; elle pleura de nouveau et maudit l'infidèle. Le père et la mère consolèrent la pauvre enfant, et l'étranger lui dit ces paroles :

— Si j'avais su que la commission dont ce jeune gars m'a chargé dût vous causer tant de désespoir, aussi vrai que je suis le comte de Tombes, je lui aurais donné l'accolade de Saint-Jean avec ma bonne épée. Séchez vos beaux yeux, charmante demoiselle; une seule de vos larmes doit éteindre votre amour.

Mais Jacobea ne cessa de pleurer. Le comte s'éloigna enfin, et demanda la permission de venir visiter le lendemain la belle affligée.

Il tint parole et vint. Jacobea était seule, il lui dit :

— Je n'ai pu dormir toute cette nuit, car je pensais toujours à votre beauté et à vos larmes; vous me devriez un sourire pour rappeler sur mes joues pâles les couleurs que l'insomnie en a chassées.

— Comment puis-je sourire? dit Jacobea; le déloyal ne m'a-t-il pas renvoyé cet anneau, n'a-t-il pas déchiré mon cœur?

Le comte prit l'anneau et le jeta par la fenêtre. Loin d'ici cet anneau! s'écria-t-il. Que je le remplacerais volontiers par un plus beau! Et il tira d'un de ses doigts une de ses plus magnifiques bagues, et la plaça devant elle sur la table, en disant : Que je vous la donnerais volontiers, avec toutes celles-ci, à chacune desquelles est attachée une riche seigneurie!

Jacobea rougit. Elle repoussa la magnifique bague.

— Ne soyez pas si cruelle, dit le comte; car maintenant que je vous ai vue, je ne pourrai jamais vous oublier. Votre fiancé vous a dédaignée, dédaignez-le à votre tour; c'est une douce vengeance. Je dépose à vos pieds mon cœur et ma comté.

Jacobea ne voulait pas l'écouter, mais elle trouvait en son cœur que le comte avait raison et que la vengeance était douce. Ils s'entretinrent encore longtemps ensemble. Le comte était modeste et persuasif, seulement il n'était pas beau comme le fiancé perdu; son visage était vraiment trop pâle et trop livide; mais quand il parlait on oubliait facilement son visage; et comme tout a son temps, Jacobea cessa de pleurer, et elle fut même quelquefois forcée de sourire au comte.

L'arrivée du noble seigneur à Herbesheim fut bientôt connue dans toute la ville, car il avait des valets richement vêtus, et faisait beaucoup d'étalage. On sut aussi bientôt qu'il avait apporté à Jacobea une lettre de son fiancé. Lorsque Véronique et Francisca eurent appris cela, elles coururent trouver leur amie et lui demandèrent si le noble comte ne savait rien des deux autres, et la prièrent de s'en informer.

C'est ce que fit Jacobea; et comme le comte lui dit qu'il voulait parler lui-même aux deux amies pour juger, d'après leurs descriptions, s'il avait vu leurs fiancés, la jeune fille le remercia beaucoup. Elle le reçut aussi avec plus d'attention; car elle avait songé à maintes choses pendant la nuit, et en regardant la bague elle s'était dit : Je n'ai qu'à étendre la main pour prendre une comté, sans être forcée de la partager avec Francisca et Véronique. Ainsi mon infidèle m'aura toujours donné le rang de comtesse. Elle montra à ses parents la bague que le seigneur avait laissée sur la table, et leur parla de ses offres honorables, et leur dit ce qu'elle savait de ses nombreuses seigneuries. Les vieux parents s'étonnèrent grandement et ne voulurent pas le croire; mais le comte étant revenu, et ayant apporté à leur fille une petite cassette renfermant une croix de diamants suspendue à sept rangs de perles, la foi leur vint en ses paroles; et ils se dirent : Ce gendre nous convient fort; il faut, il le faut prendre!

Pendant ce temps, le comte était auprès de Véronique. Il la trouva encore plus belle que Jacobea, et lorsqu'il vit enfin la blonde et la brune Francisca, il leur dit à chacune en particulier la même histoire sur leurs fiancés. Il avait rencontré les trois compagnons dans une auberge, chantant gaîment auprès d'un pot de vin. Ils voulaient s'en aller à la guerre de Bohême. Lorsqu'il leur eut dit que son voyage le conduisait par Herbesheim, l'un d'eux avait écrit une lettre à Jacobea et l'avait prié de la remettre. Les autres s'étaient moqués de lui en disant : Nous avons quelque chose de mieux à faire ici que d'écrire des lettres; si vous voyez nos fiancées, dites-leur que nous nous en allons en Bohême, parce qu'elles nous ont fait faire une méchante œuvre, et nous leur renvoyons leurs anneaux; qu'elles se fassent consoler par celui dont le doigt entrera dans cette bague.

Le comte soutint à Véronique que son anneau allait merveilleusement à son doigt; mais auprès de Francisca, il trouva que le sien semblait fait exprès pour lui. Il les consola fort bien l'une et l'autre, leur fit des présents, leur offrit son cœur et sa comté, et chacune d'elles s'accoutuma bientôt à sa figure pâle et livide.

Les trois amies se firent mutuellement un secret des visites du comte et de ses offres, car elles se craignaient l'une l'autre, et chacune d'elles redoutait que l'étranger ne tombât dans d'autres lacs que les siens. Elles ne se rendaient plus visite comme devant, et lorsque le comte allait voir l'une des trois, les deux autres se chagrinaient fort. La jalousie les rendait craintives.

En peu de temps le comte fit de grands progrès; mais en vain jurait-il à chacune qu'il trouvait les autres fort maussades et qu'il ne leur rendait visite que par courtoisie, ses discours ne furent bientôt plus écoutés, et comme elles exigeaient toutes la même preuve d'amour, il se trouva fort empêché. Néanmoins il accorda tout, et exigea que l'union faite en présence des parents fût tenue secrète; après cela, il demanda une heure tranquille dans la nuit, où les fiancés pourraient causer à loisir de la noce et du départ pour la chatellenie. Chaque belle consentit; mais chacune en consentant lui disait :

— Cher comte, que vous êtes pâle! Quittez donc ce noir vêtement qui vous rend plus pâle encore.

Et lui il répondait :

— C'est un vœu que j'accomplis, mais au jour de la

noce je paraîtrai rouge et blanc comme tes joues, ô la bien-aimée de mon cœur !

Le comte devint donc, le même jour, le fiancé de chacune des trois amies. Puis à la nuit sombre il se glissa dans leurs chambrettes. Le lendemain, comme les jeunes filles dormaient longtemps, leurs parents vinrent les réveiller. Chacune d'elles était froide dans son lit, le cou tordu, et le visage tourné vers le dos.

D'affreuses lamentations retentirent dans les trois maisons. Tout le peuple accourut effrayé. Meurtre ! meurtre ! cria-t-on de toutes parts; et comme les soupçons tombaient sur le comte de Tombes, la multitude s'assembla devant l'auberge de l'Escargot, et les sergents de ville y entrèrent avec les archers. Ils trouvèrent l'hôte éploré; le comte était parti dans la nuit avec tous ses valets. Tout son bagage, qui était immense, avait disparu, et personne ne l'avait emporté. Les beaux chevaux avaient été enlevés des écuries bien fermées, et aucun gardien des portes ne les avait vus passer.

Ce fut une consternation générale ; chacun faisait le signe de la croix en passant devant les maisons des trois malheureuses fiancées; les riches présents, les habits de noce, les perles, les diamants, tout ce que le comte leur avait donné disparut subitement.

Un cortége peu nombreux d'hommes enveloppés de longs manteaux noirs suivit hors des portes les cercueils des trois jeunes filles.

Lorsqu'on déposa les cercueils sur la terre du cimetière de l'église de Saint-Sébaldus, on vit un homme d'une haute taille, qu'on n'avait pas remarqué, sortir du milieu des autres... Chacun s'étonna de voir que lui, qui naguère était vêtu de noir, apparût tout à coup vêtu de blanc...

L'enterrement des trois fiancées.

Alors trois taches rouges parurent sur son pourpoint, le sang dégoutta le long de ses manches ; et il s'achemina vers la voirie.

— Jésus Maria ! s'écria l'hôte de l'Escargot, c'est le mort que nous enterrâmes il y a vingt et un jours !

Tous ceux qui se trouvaient dans le cimetière prirent la fuite, saisis d'horreur. Un vent d'orage mêlé de pluie et de neige soufflait sur eux. Trois jours et trois nuits durant, les cercueils restèrent abandonnés auprès des fosses ouvertes.

Lorsque les magistrats ordonnèrent enfin d'enterrer les bières abandonnées et que les parents eurent donné de l'argent à des hommes courageux pour remplir ce pieux devoir, on trouva que les cercueils étaient aussi légers qu'ils n'eussent pas renfermé trois corps ; cependant les couvercles en étaient encore bien cloués. Un des fossoyeurs prit courage et alla chercher des pinces et des marteaux ; un autre s'en fut quérir le curé et le sacristain. En ouvrant les cercueils ils n'y trouvèrent rien; on n'y voyait plus ni le coussin, ni le linceul, ni les nattes de paille qu'on y avait placés selon l'usage.

On enterra les cercueils vides.

HENRY SZSHOKKE (1).

(*Traduit de l'allemand.*

(1) Henri Szshokke est un des romanciers les plus populaires de l'Allemagne; les théâtres français ont emprunté à ses livres le sujet de plusieurs pièces; beaucoup de ses ouvrages sont d'ailleurs traduits en français.

VOYAGES.

BOMBAY. — LES PALAIS SOUTERRAINS D'ELLORA. — LES BAS-RELIEFS DU FAKIR. — SUTTÉE.

Depuis mon arrivée à Bombay (1), j'avais bien souvent entendu parler des montagnes d'Ellora et de leur palais souterrain, sans jamais pouvoir inspirer à mes compagnons et à mon hôte le désir de visiter ces étranges et mystérieuses demeures. Comme une journée de voyage me séparait seule de cette merveille, je résolus d'entreprendre seul une excursion si facile, et mes préparatifs de route furent bientôt terminés. Ils se bornèrent à un chameau chargé de provisions, à un garde du pays, enveloppé dans la pièce d'étoffe qui lui sert d'unique vêtement, et à un brahmine pour me tenir compagnie et me servir de cicerone.

Après un voyage sans trop de fatigue, nous arrivâmes au but de notre excursion.

Les montagnes d'Ellora forment une chaîne magnifique arrosée par une rivière qui prend sa source au sommet d'une éminence escarpée, et descend en larges cascades, de roc en roc, jusque dans la plaine. Les flancs de cette éminence se trouvent couverts de temples et de palais, souterrains pour la plupart, taillés dans le roc et presque tous isolés entre eux.

Le temple de Kylos est sans contredit le plus remarquable de tous ces édifices singuliers. Son bâtiment central s'élève au milieu d'une large arène.

Du côté qui regarde la montagne s'élève une très belle façade dont la porte se trouve flanquée, de chaque côté, par deux hautes tours crénelées et couvertes de sculptures; cette porte conduit dans une vaste place également creusée dans le roc, et au centre de laquelle se trouve le temple. Tout cela est recouvert de figures ciselées avec un art merveilleux et terminées comme la plus exquise des statuettes antiques de Rome ou d'Athènes.

Le temple, qui est creusé depuis la région supérieure du rocher, et qui, nous l'avons dit plus haut, est isolé, se rattache à la grande porte par un pont ou plateforme taillé de même dans le roc. Les galeries ou colonnades qui l'entourent sont séparées de l'édifice principal par un intervalle de cent cinquante pieds. Il forme un immense bloc, d'une seule pierre, contenant plusieurs appartements, garnis de fenêtres, de portes et d'escaliers. Plus loin, à l'extrémité de la cour qui l'entoure, sont trois magnifiques galeries supportées par des piliers, et contenant l'histoire de la mythologie des Hindous, représentée dans des compartiments en pierres sculptées. On y remarque quarante-deux figures colossales de dieux et de déesses. Dans la cour on voit des restes gigantesques d'éléphants, ainsi qu'un obélisque presque entier.

Parmi les bas-reliefs les plus étranges que nous remarquâmes, il faut citer un groupe de squelettes dont le dessin peut seul donner une idée. Voici comment la tradition raconte l'histoire représentée dans cet étrange tableau de pierre. Je laisse parler le brahmine, mon compagnon de voyage.

Il y avait dans les montagnes d'Ellora un fakir dont on citait partout avec admiration les vertus et la piété. Le temps qu'il ne passait pas en prière et dans la contemplation des mystères de Brahma, il l'utilisait à des œuvres de charité, guérissait les malades, soignait les animaux souffrants, encourageait les faibles, et se couvrait de bouze et d'urine de vache presque à chaque instant, en expiation des fautes commises par les pécheurs qu'il essayait de faire rentrer dans la voie de salut.

A force d'entendre vanter ses vertus, à force de recevoir les témoignages d'admiration de tous ceux qui l'approchaient, ce fakir, au lieu de rapporter ses vertus à Brahma, source divine de laquelle elles provenaient, se laissa aller à un sentiment d'orgueil et se crut désormais incapable de pécher; il arriva même à souhaiter des épreuves à sa vertu afin d'en triompher.

— Je vis dans la solitude, se disait-il, et je ne sors de ma grotte que pour aller faire de bonnes œuvres; la vertu m'est facile. Il faut que je prouve dans quelles luttes je puis entrer avec le vice sans avoir à en redouter une défaite. Je vais donc descendre dans la ville voisine et vivre avec les autres hommes, sans rien perdre, au milieu d'eux, de ma sobriété, de ma patience, de ma charité et de mon culte ardent pour Brahma.

En effet, le fakir descendit de la montagne, et quand on connut sa résolution de demeurer au milieu des habitants, tout le peuple vint au-devant de lui avec des corbeilles chargées de fruits et au bruit de mille instruments qui résonnaient avec joie dans les airs. Le fakir refusa les dons qu'on lui présentait et se retira dans la maison la plus pauvre et la plus solitaire de la ville, sans même toucher à un seul des fruits laissés autour de lui, résolu qu'il était à se nourrir, comme par le passé, de simple galette de sarrasin.

Tandis qu'il faisait ce frugal repas, une pensée lui vint :

— Si je ne connais point le goût de ces fruits, comment peut-il y avoir de ma part vertu à n'en point man-

(1) Bombay, que les Portugais et les voyageurs du seizième et du dix-septième siècle écrivaient *Bombaïn*, *Bombaïng*, est une petite île de l'océan Indien sur la côte orientale du Dekhan, et chef-lieu de la troisième présidence de la compagnie anglo-indienne. Cette présidence, qui comprend dans ses possessions immédiates une superficie de 71,000 lieues carrées de France et une population de 10 millions et demi d'habitants, se compose de Bombay et de son territoire, des îles Salsette, Eléphanta et Carandja qui en sont voisines, du Goudzerat et de l'importante ville de Surate.

Les produits naturels des contrées qui dépendent de Bombay consistent en poivre, riz, coton, cardamone, arak, bambou, perles, nacre de perles, cornalines, dents d'éléphants, gomme, bois de sandal et de construction, etc. L'île de Bombay, avec celles de Salsette, de Carandjha et les rivages du continent qui en sont voisins forment une vaste baie capable de contenir mille voiles, mais que d'autres petites îles divisent en plusieurs parties. C'est la station de la marine anglaise contre les pirates arabes et la baie la plus commode et la plus sûre de l'Inde. C'est là seulement et à Goa que les vaisseaux de ligne peuvent trouver un ancrage convenable. On a dit que son nom dérivait des mots portugais qui répondent à *bon bain*, *bonne baie*, mais comme le nom de Bombay existait avant l'arrivée des Portugais, on présume qu'il vient d'une déesse, Bomba, que les Hindous y adorent encore.

ger? Il faut que j'en savoure un, afin que le souvenir de son goût exquis donne plus de valeur à mon abstinence. Là-dessus il prit un ananas et mordit dans ce fruit de miel; mais, au lieu de s'arrêter à un premier fruit, au lieu de reprendre la galette de sarrasin, il dévora tout ce que contenait le panier, et mangea si longtemps et si gloutonnement qu'il oublia de dire sa prière du soir et de faire ses ablutions de bouze et d'urine de vache.

Le lendemain il vit aller à la fontaine une jeune femme qui portait avec grâce une cruche sur la tête :

— Que cette jeune fille est belle, se dit-il, et que ne suis-je son époux!

Et il la suivit jusqu'à la fontaine.

Là il apprit que la femme qu'il trouvait si belle était mariée, et il revint triste et rêveur dans sa demeure.

Il ne sortit que trois jours après et resta trois jours absent. Puis, quand il revint, il était pâle et cachait son manteau tout sanglant. Le mari de la jeune femme était mort d'un coup de poignard.

A trois jours de là, au moment où cette digne fille de Brahma se disposait à suivre au bûcher le corps de son mari et à se jeter dans les flammes qui devaient la réunir à celui qui avait été sur la terre son maître, le fakir se plaça entre elle et la fosse enflammée.

— Arrêtez, s'écria-t-il, arrêtez! Brahma ne veut point que cette femme meure. Il vient de m'apparaître pour m'ordonner de l'épouser.

Un murmure d'étonnement se fit entendre parmi les prêtres et la foule. Tout autre que le fakir eût été mis en pièces pour des paroles impies et de cette nature; mais on avait pour lui tant de vénération qu'on le crut inspiré. La suttée ne s'acheva point, et le peuple et les prêtres reconduisirent en pompe à son logis le fakir accompagné de sa nouvelle épouse.

Le fakir devint père de plusieurs enfants; peu à peu l'amour qu'il avait éprouvé pour sa femme fit place à un ennui profond de la misère, à des désirs ambitieux et à la soif des richesses et des grandeurs.

Un jour qu'il rêvait tristement dans les montagnes où il avait passé sa jeunesse, un démon lui apparut.

— Tu veux devenir riche, lui dit cet esprit des ténèbres, je vais t'en donner les moyens. Amène ici le plus jeune de tes enfants; enferme-le dans cette grotte; laisse-le y mourir de faim, et voue son âme aux génies qui habitent ces montagnes. La victime morte, tu recevras une gourde pleine d'or, et qui se remplira dès que tu l'auras vidée.

Le fakir amena le lendemain son enfant qui mourut après huit jours d'horribles souffrances Au moment où il rendit l'âme, la gourde magique sortit de terre aux pieds du fakir.

Après de l'or le fakir voulut des palais superbes construits en un moment. Le génie revint :

— Donne tous les jours une goutte de ce poison à ta fille cadette, dit-il; l'enfant morte, tu recevras une baguette magique avec laquelle tu bâtiras aussi vite que la pensée les plus beaux palais.

L'enfant fut empoisonné et mourut; le fakir reçut la baguette magique, et les palais souterrains d'Ellora surgirent en un instant.

Enfin le fakir voulut devenir immortel, et il appela le génie.

— Pour l'immortalité, lui répondit le démon en riant, il me faut deux âmes : ta femme et la fille qui te reste.

Le fakir hésita d'abord. Mais il se sentait vieillir, et il amena bientôt sa femme et sa fille au mauvais génie.

Alors celui-ci dit au fakir :

— Prends ce couteau et frappe-les toi-même.

Le fakir recula d'horreur.

—Alors reste un simple mortel et prépare-toi à mourir, car ton heure est sonnée.

Le fakir prit le couteau, détourna la tête et frappa sa femme et son enfant qui pressaient ses genoux.

Le démon poussa un horrible éclat de rire, et saisissant le fakir :

—Je t'ai promis l'immortalité, je tiendrai ma promesse. Homme vertueux, qui as cru que ta force venait de toi et non du ciel! scélérat qui as fait périr tes enfants et ta femme, change-toi en pierre avec tes victimes! Là, malgré ta métamorphose, tu ne perdras point le sentiment; tu conserveras la pensée dans ton corps devenu un rocher, et tu serviras d'exemple et d'objet de terreur aux insensés qui voudraient, comme toi, se laisser aller à de coupables sentiments d'orgueil.

A l'instant même le fakir et ses victimes formèrent le bas-relief fatal appelé *le bas-relief du fakir*, et une solitude profonde régna pour jamais dans le palais souterrain d'Ellora.

Avant de quitter Bombay, je voulus voir une de ces suttées auxquelles avait échappé la femme du fakir.

La veuve était une femme jeune et intéressante, un peu forte, mais bien faite, et pas plus brune de teint qu'une Italienne. Nous nous approchâmes sans difficulté du bûcher assez pour voir, sans en rien perdre, tous les détails de cet horrible drame. Elle avait auprès d'elle un enfant de quelques mois qu'elle regardait d'un air d'indifférence, comme si, absorbée dans le sentiment d'un devoir exclusif et impérieux, elle eût perdu l'idée de tout objet terrestre. Au fait, ses traits portaient l'empreinte d'une sorte de calme sublime, au milieu des terribles préparatifs qu'on faisait autour d'elle. J'avoue que je ne pus m'empêcher d'admirer sa fermeté d'âme et l'énergique persévérance de son dessein. Toutefois, la pitié, le dégoût combattaient en moi cette admiration, et tandis que d'un côté je me sentais ému jusqu'aux larmes à l'idée des souffrances qui l'attendaient, de l'autre j'aurais volontiers tourné en ridicule cette brutale apathie avec laquelle elle semblait aller au-devant de son effroyable supplice.

Un intervalle fort long s'écoula avant que tout fût prêt pour le grand sacrifice; il en résulta une altération évidente dans les sensations de la victime. Un trouble visible, une agitation nerveuse se trahirent par l'intermédiaire de son œil noir, dont les regards devenaient graduellement plus expressifs et en même temps plus égarés. Ses sens avaient été certainement plongés dans un engourdissement passager, à l'aide d'une forte dose d'opium, remède souvent mis en usage, et toujours avec un succès fatal, dans de semblables occasions, pour apaiser les terreurs et soutenir le courage des victimes condamnées par la superstition à un trépas prématuré. Cependant, à mesure que la jeune femme sortait de son état de stupeur artificiel, on pouvait observer chez elle les progrès simultanés de l'intelligence et de la terreur. Ses mouvements, d'abord mécaniques, obéissaient déjà aux impulsions de sa raison renaissante; chaque moment accroissait ses angoisses; mais quoiqu'il fût aisé de voir le terrible combat qui se livrait dans son intérieur, on pouvait en même temps se convaincre que ses efforts pour raffermir sa résolution ébranlée ne provenaient pas d'une âme commune ni d'une énergie vulgaire. Seulement la multitude des émotions qui assiégeaient cette frêle organisation donnait par moments à ses gestes une

incohérence marquée. Elle distribua à ses amies les divers ornements qui composaient sa toilette; mais ce fut avec distraction et presque sans savoir ce qu'elle faisait, tant ses facultés s'affaiblissaient au milieu de ses tortures morales.

Tout à coup les cris de son enfant rouvrirent en elle la source des émotions maternelles. Son œil dilaté par un éclair de tendresse, ses lèvres tremblantes, son sein palpitant, sa respiration haletante, sa bouche ouverte et cependant muette, tout peignait le retour de sa raison altérée. Se précipiter au-devant de l'enfant, l'arracher des bras de sa garde, le serrer avec passion dans les siens, tout cela ne fut qu'un seul et rapide mouvement; ses sanglots convulsifs frappaient mon oreille de leurs sons pénétrants. C'était un appel irrésistible! Mais quel moyen de l'arracher au sort qui l'attendait, lorsqu'elle-même avait dicté son arrêt? Dès ce moment il était évident pour tous les spectateurs qu'intérieurement son courage fléchissait à l'idée du dernier acte de cette horrible tragédie. Debout sous nos yeux, elle nous offrait la vivante image du désespoir muet de l'agonie de l'âme.

Les brahmines qui présidaient à la cérémonie, voyant qu'il était temps d'en précipiter l'accomplissement, de peur que le courage de la veuve ne fléchît tout-à-fait, firent écarter ses parents, ses amis et tous les assistants. En un instant il resta autour du bûcher un vaste espace vide où la victime demeura seule avec les sacrificateurs; l'un de ces hommes, à la physionomie doucereuse, avait auparavant arraché l'enfant des bras de sa mère et l'avait remis en d'autres mains, sans prêter aucune attention aux cris de tous les deux. Ce fut alors que la veuve parut belle de sa douleur! Sachant ce qui allait suivre ce premier acte de violence, elle donna un libre cours aux combats de la nature; elle se jeta à genoux, leva les yeux au ciel, et serra ses mains l'une contre l'autre dans un transport de muet désespoir. Un brahmine s'approcha d'elle d'un air calme, mais imposant, l'aida à se relever; puis, avec le secours d'un de ses confrères, aussi austère, aussi impassible que lui, il la conduisit vers le bûcher. Elle se débattit, et telle était la force que lui prêtait le désespoir qu'elle parvint à résister aux efforts des prêtres. A cette vue, plusieurs de leurs camarades se précipitèrent pour les aider, et poussèrent la malheureuse femme vers l'amas de fagots qu'on avait eu soin de graisser avec du ghi (1) afin d'en accélérer la combustion. C'est une sorte de douceur accordée à la victime ou suttée pour abréger ses souffrances, et l'empêcher en même temps de s'échapper.

Dès qu'elle se mit à crier, sa voix fut couverte par le bruit des tam-tam, des instruments à vent, et par les clameurs confuses de quelques centaines de fanatiques, rassemblés pour être témoins de cet acte de dévotion barbare. Tous ses efforts devinrent alors inutiles; elle fut traînée sur le bûcher où elle tomba épuisée de fatigue.

Quand on l'y eut assise de force, on plaça sur ses genoux la tête de son mari; on mit le feu à la paille entassée sous l'amas de bois, et la flamme, s'élevant à l'instant de toutes parts, enveloppa la belle Indienne et la déroba aux yeux. De longues perches de bambou, sur lesquelles les brahmines s'appuyaient de tout leur poids, servirent à la maintenir sur le bûcher, de peur que dans les tortures de son agonie elle ne parvînt à sauter en bas. Ses souffrances ne furent pas de longue durée à cause de la violence et de la rapidité de l'embrasement.

Traduit de l'anglais.
WILLIAM DANIEL, *Voyages aux Indes.*

(1) Beurre fondu extrait du lait de buffle.

Entrée des souterrains d'Ellora.

Bas-relief du Fakir.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

LE MANUSCRIT DE LAGRANGE.

Ce manuscrit est souvent cité avec estime par des personnes que recommande une passion éclairée pour la gloire de Molière et pour l'histoire de la Comédie-Française; mais la plupart en parlent avec soupirs, comme s'il s'agissait d'un ouvrage égaré ou détruit. Leur regret est une erreur que nous avons longtemps partagée nous même. Jamais on n'a entièrement perdu de vue ce précieux recueil; malgré les inquiétudes inspirées par quelques longs emprunts, il n'a pas cessé d'être la propriété du Théâtre-Français, et il y est conservé dans les archives, riche collection de documents inédits des dix-septième et dix-huitième siècles, classés récemment par M. Régnier, l'un des sociétaires.

Le format du manuscrit est le petit in-4°; la couverture en parchemin se trouve liée par une étroite bande de cuir blanc. Les pages ne sont pas cotées; le nombre en est d'environ quatre cents. On lit, à l'extérieur, sur le parchemin, ces lignes à demi effacées : *Extraict des receptes et des affaires de la Comédie depuis Pasques de l'année* 1659, *appartenant au sieur de la Grange, l'un des comédiens du Roy*. Près de l'extrémité supérieure de la feuille, au-dessus du mot *extraict*, on a écrit : « Ce registre ne va pas jusqu'au 1er septembre 1685. » En effet, la main de Lagrange s'est arrêtée, vers la fin du registre, après avoir tracé le titre du mois de septembre. Ce n'est pas toutefois la mort qui suspendit son travail; il vécut jusqu'au mois de mars 1692.

Parmi les vieux artistes, la mémoire de Lagrange était l'une des plus vénérées. Le *Mercure galant* fait un grand éloge de son caractère. « C'était un bon acteur, dit M. Grandval le père, et qui a toujours joué au gré du public. Il n'avait qu'une fille unique qu'il aimait beaucoup; il eut le malheur de la marier à un homme qui la trompa; il en mourut de chagrin et fut enterré à Saint-André-des-Arcs. » Dans l'*Impromptu de Versailles*, Molière, après avoir donné des avis à plusieurs de ses camarades, n'adresse que ces paroles à Lagrange :

— Pour vous, je n'ai rien à vous dire; exprimant ainsi qu'il était le seul qui ne lui parût pas avoir besoin de conseils.

Chapuzeau, dans son histoire du Théâtre-Français, écrit : « La troupe du Palais-Royal a eu pour son premier orateur l'illustre Molière, qui, six ans avant sa mort, fut bien aise de se décharger de cet emploi, et pria Lagrange de remplir sa place. Celui-ci s'en est toujours acquitté très dignement. » Indépendamment de la charge de haranguer le roi, les magistrats et le public, au nom de la troupe, on avait confié à Lagrange des fonctions administratives. Il tenait le livre des recettes et des dépenses. Le fameux manuscrit en est, comme l'indique le titre, un simple extrait; mais Lagrange, qui l'écrivait pour son propre compte, a entremêlé les dates et les chiffres de notes et de réflexions d'un rare intérêt sur les événements heureux ou malheureux survenus à la troupe, à Molière et à lui-même. En les lisant, on sent plus d'un doute et plus d'une obscurité d'art et d'histoire se dissiper, et l'on découvre à chaque feuillet une matière de nouveau travail à ravir un commentateur!

Une des singularités du manuscrit est l'emploi que Lagrange fait de signes symboliques pour caractériser dans la marge les événements heureux ou malheureux qu'il enregistre. Une losange peinte en noir indique certains jours néfastes; un rond, ordinairement barbouillé de bleu, indique, au contraire, les événements heureux. Il y a des ronds divisés en deux parties égales, l'une bleue, l'autre noire; d'autres sont composés d'un double cercle, et le fond de celui du milieu est blanc ou lavé d'une teinte plus claire. Une date y est inscrite. Vers la fin, on voit de petites losanges colorées en rouge, et dont il est souvent impossible de deviner la signification. Enfin, de petites croix, qui ont la prétention d'être dessinées, semblent se rapporter particulièrement à la mort ou à la naissance des enfants.

A la première page Lagrange rappelle comment le sieur Molière et sa troupe arrivèrent à Paris au mois d'octobre 1658, et se donnèrent à Monsieur, frère unique du roi, qui leur accorda l'honneur de sa protection et le titre de ses comédiens, avec trois cents livres de pension pour chaque comédien. Il ajoute comiquement en marge : NOTA *que les trois cents livres n'ont point été payées.*

Ce fut au Petit-Bourbon que la nouvelle troupe eut permission de s'établir; mais la salle étant occupée par les comédiens italiens, Molière et ses camarades durent leur donner 1,500 livres pour jouer les jours extraordinaires, c'est-à-dire les lundis, mercredis, jeudis et samedis. On voit que le titre de troupe de Monsieur n'était vraiment que moralement protecteur.

Les premières pièces représentées en public furent *l'Etourdi*, qui avait été joué à Lyon en 1655, et *le Dépit amoureux*, qui avait été joué à Béziers, aux états de Languedoc, en 1656. Lagrange note que ces deux comédies eurent un très grand succès, et fondèrent immédiatement la réputation de l'auteur et des acteurs.

La troupe n'était composée que de douze personnes : Molière, Béjard, Duparc, Lepy, Debrie, du Croisy, de Lagrange, et mesdames Béjard, Debrie, Duparc, du Croisy et Hervé. Une absence, une maladie faisaient grand défaut. Il fallait beaucoup travailler, jouer à la fois dans la tragédie, dans la comédie et dans les bouffonneries, voyager sans cesse de la ville à la cour. On y suffisait, parce que l'on était soumis à une puissante direction, parce que le partage des attributions était habile, et la spécialité des études sévèrement observée; parce qu'il y avait entre les divers emplois à peu près égalité de force; enfin parce qu'on était dans une position précaire de fortune et de renom, et que les faveurs du public étaient aussi enviées que ses censures paraissaient redoutables. L'unité et l'amour de l'art faisaient la force de ces *douze* comédiens. Aujourd'hui, la troupe du Théâtre-Français se compose de près de *soixante* personnes, et elle ne

joué, avec un ensemble vraiment digne de louanges, qu'un seul genre, la comédie.

Le manuscrit laisse deviner que quelques-uns des onze camarades de Molière étaient capables de l'aider à quelque degré dans sa tâche d'auteur. On lit, à la date du vendredi 30 janvier 1660 : « *Don Quichotte*, ou les Enchantements de Merlin, pièce raccommodée par mademoiselle Béjard. »

Le lundi 11 octobre de la même année, il arriva aux comédiens une disgrâce qui prouva combien ils étaient attachés les uns aux autres, surtout en considération de leur chef. Ce jour-là (une grande losange noire s'allonge tristement dans la marge), ce jour-là, les ouvriers envahirent le théâtre du Petit-Bourbon et se mirent à le jeter bas, par ordre de M. de Ratabon, surintendant des bâtiments du roi. Les comédiens portèrent plainte au roi. M. de Ratabon s'excusa sur ce que l'emplacement de la salle était nécessaire pour continuer le dessin du Louvre. En compensation, Monsieur obtint la salle du Palais-Royal, « où il y avait trois poutres de la charpente pourries et estagées, et la moitié de la salle découverte et en ruine. » Les comédiens furent aussi autorisés à transporter les loges et autres accessoires nécessaires à leur nouvel établissement : « A l'exception, dit Lagrange, des décorations, que le sieur de Vigarani, machiniste du roi, nouvellement arrivé à Paris, se réserva sous prétexte de les faire servir au palais des Tuileries ; mais il les fit brûler jusqu'à la dernière, afin qu'il ne restât rien de l'invention de son prédécesseur, qui était le sieur Torelli, dont il voulait ensevelir la mémoire. » Les pauvres comédiens ainsi dépouillés, forcés d'interrompre leurs représentations, furent de plus exposés aux séductions de l'hôtel de Bourgogne et du Marais, qui cherchèrent à profiter de leur infortune pour les diviser, et pour enlever à Molière ses meilleurs interprètes. Leurs intrigues furent vaines. Voici ce que Lagrange écrit à cette occasion, avec une touchante simplicité : « Toute la troupe demeura seule ; tous les acteurs aimaient le sieur Molière, leur chef, qui joignait, à un mérite et une capacité extraordinaires, une honnêteté, une manière engageante, qui les obligea tous à lui protester qu'ils voulaient courir sa fortune, et qu'ils ne le quitteraient jamais, quelque proposition qu'on leur fît et quelque avantage qu'ils pussent trouver ailleurs. »

Tandis qu'on réparait la salle du Palais-Royal, la troupe de Monsieur donna des représentations dans plusieurs hôtels de Paris. C'est ce qu'on appelait jouer la comédie à la ville ou aller en visite. Les gratifications que l'on donnait pour ces soirées sont indiquées en ces termes : « Une visite chez M. Sanguin, à la place Royale, *le Dépit amoureux*, 200 livres. Une visite chez M. Fouquet, surintendant des finances, *l'Etourdi*, 500 livres, etc., etc.

Le mardi 26 octobre on joua *l'Etourdi* et *les Précieuses*, au Louvre, chez Son Eminence M. le cardinal Mazarin, qui était malade dans sa chaise. Le roi vit la comedie incognito, debout, appuyé sur le dossier de ladite chaise, et il rentrait de temps en temps dans un grand cabinet. Sa Majesté gratifia la troupe de 3,000 livres. »

Cette fortune de Molière, à laquelle les comédiens, dans un jour malheureux, s'étaient volontairement enchaînés, ne trompa point leurs espérances. Louis XIV suivait avec un intérêt croissant les succès de la troupe de Monsieur, et chaque faveur du roi pour le poète assurait le sort de ses compagnons. Au mois d'avril 1663, Lagrange écrit : « En ce même temps, M. de Molière a reçu pension du roi en qualité de *bel-esprit*, et a été couché sur l'état pour la somme de 1,000 livres, sur quoi il fit un remercîment en vers pour Sa Majesté. »

Par intervalles on rencontre quelques faits qui justifient certaines conjectures d'histoire littéraire. Voici, par exemple, de quelle manière le manuscrit s'exprime sur l'une des circonstances fâcheuses de la séparation de Molière et de Racine :

« Vendredi 4 décembre 1665, première représentation du *Grand Alexandre et de Porus*, pièce nouvelle de M. Racine.

« Vendredi, 18 décembre. Ce jour, la troupe fut surprise que la même pièce d'*Alexandre* fût jouée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Comme la chose s'était faite de complot avec M. Racine, la troupe ne crut pas devoir les parts d'auteur audit M. Racine, qui en usait si mal que d'avoir donné et fait apprendre la pièce aux autres comédiens ; lesdites parts d'auteur furent repartagées et chacun des douze acteurs eut pour sa part 47 livres. »

Un an après Racine entraîna l'une des actrices à devenir parjure au serment du 11 octobre 1660.

« Mademoiselle Duparc a quitté la troupe et a passé à l'hôtel de Bourgogne, où elle a joué *Andromaque*, de M. Racine. Notre troupe, qui était de douze parts, est restée composée de onze parts. »

On a déjà souvent contredit cette assertion, accréditée à tort vers la fin du dernier siècle, que *le Misanthrope* n'avait eu aucun succès lors des premières représentations. Les chiffres de Lagrange sont un témoignage irrécusable contre ce reproche injuste fait au goût du public. *Le Misanthrope*, représenté pour la première fois le 4 juin 1656, fut joué, avec de fortes recettes, vingt et une fois de suite et sans être accompagné d'aucune autre pièce. Il fut repris en août, avec *le Médecin malgré lui*, et depuis ce moment on le voit figurer toujours activement dans le répertoire.

Le passage relatif à la défense de *Tartufe* est assez laconique ; mais en marge on voit trois petites croix d'une forme particulière et un rond demi-bleu, demi-noir, qui semble exprimer un doute sur les suites de cet événement. « Vendredi 5 août 1667, *Tartufe*. — Le lendemain 6, un huissier de la cour du parlement est venu de la part du premier président, M. de Lamoignon, défendre la pièce. Le 8, le sieur de Latorillière et moi, de Lagrange, sommes partis de Paris en poste pour aller trouver le roi au sujet de ladite défense. Sa Majesté était au siége de Lisle-en-Flandre, où nous fûmes très bien reçus. Monsieur nous protégea à son ordinaire, et Sa Majesté nous fit dire qu'à son retour à Paris il ferait examiner la pièce de *Tartufe*, et que nous la jouerions. Après quoi nous sommes revenus. Le voyage a coûté 1,000 livres à la troupe. — La troupe n'a point joué pendant notre voyage, et nous avons recommencé, le 25 septembre, par *le Misanthrope*. »

Le mardi 25 février, la pièce fut jouée de nouveau sous le titre de l'*Imposteur* ou *Tartufe*. Elle fut représentée sans interruption pendant tout ce mois et pendant les mois de mars et d'avril. On la joua aussi très souvent en visite. Le manuscrit n'indique pas dans quels hôtels la pièce était le plus souvent demandée ; elle avait été jouée avant la défense chez M. le prince et chez la princesse Palatine.

« Mercredi, 21 août 1669, visite de *Tartufe* chez mademoiselle de Luxembourg. Ce même jour, le père de M. Mo-

lière est mort. » Molière jouait le rôle d'Orgon. Cette nécessité de jouer en public, avec le deuil dans le cœur, est l'une des plus tristes que l'acteur ait à subir. Mais il n'est pas seul exposé à cette souffrance ; c'est une chance commune à toutes les professions publiques et rigoureusement personnelles. Au barreau, dans nos assemblées législatives, il faut aussi refouler en soi ces cris de douleur, et remplir son devoir avec un visage composé.

Aucune pièce n'entraîna plus de mouvement et de changements dans la salle du Palais-Royal que la tragi-comédie et ballet de *Psyché*. Plusieurs pages du manuscrit offrent des détails curieux sur la physionomie extérieure du théâtre, sur les accessoires et sur la nature des dépenses.

« Tous les frais et dépenses pour la préparation de *Psyché*, en charpenterie, menuiserie, bois, serrurerie, peintures, toiles, cordages, contre-poids, machines, ustensiles, bas de soie pour les danseurs et musiciens, vin des répétitions, ouvriers, plaque de fer-blanc, fils de fer, laiton, et généralement toutes choses, se sont montées à la somme de quatre mille trois cent cinquante-neuf livres un sol. Dans le cours de la pièce, M. de Beauchamps a reçu de récompense, pour avoir fait ce ballet et conduit la musique, onze cents livres, non compris les onze livres par jour que la troupe lui a données, tant pour battre la mesure que pour entretenir les ballets. »

La somme de toutes ces dépenses était fort au-dessus de celle que l'on avait coutume d'avancer au public. Mais *Psyché* valut à la Comédie des recettes considérables dans les mois de juillet, août, septembre et octobre 1671 ; pendant les mois de janvier, février et mars de l'année suivante, et encore pendant les mois de novembre, de décembre 1672 et de janvier 1677.

Lagrange se met rarement en évidence dans son registre ; cependant il mentionne quelques-uns des principaux événements de sa vie ; on rencontre par exemple un magnifique rond barbouillé de bleu (couleur de la joie) à côté de ces lignes : « Le dimanche de Quasimodo, 24 avril 1672, je fus fiancé, et le lendemain lundi 25 je fus marié à Saint-Germain-l'Auxerrois avec mademoiselle Marie Regueneau de Lestang, qui est entrée actrice dans la troupe. »

Huit pages après on lit : « Mardi, 11 octobre 1672, néant (c'est-à-dire relâche) à cause de la mort du petit Molière. »

Enfin la losange reparaît plus noire que jamais le vendredi 17 février 1677, jour fatal !

« Le même jour, après la comédie, sur les dix heures du soir, M. Molière mourut dans sa maison, rue de Richelieu, ayant joué le rôle du *Malade imaginaire*, fort incommodé d'un rhume et fluxion sur la poitrine, qui lui causait une grande toux, de sorte que dans les grands efforts qu'il fit pour cracher il se rompit une veine dans le corps, et ne vécut pas demi-heure ou trois quarts d'heure depuis ladite veine rompue, et son corps est enterré à Saint-Joseph, aide de la paroisse Saint-Eustache. Il y a une tombe élevée d'un pied hors de terre.

« Dans le désordre où la troupe se trouva de cette perte irréparable, le roi eut dessein de joindre les acteurs qui la composaient aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Cependant, après avoir été le dimanche 19 et mardi 21 sans jouer en attendant les ordres du roi, on recommença le vendredi 24 février, par le *Misanthrope*. Baron joua le rôle de Molière. Le 3 mars, on joua *le Malade imaginaire*, et Latorillière joua le rôle de Molière. »

Le zèle et l'ancienne amitié des camarades de Molière ne se soutinrent pas longtemps quand il ne fut plus au milieu d'eux ; pendant les fêtes de Pâques, Latorillière, Baron, mademoiselle Beauval et son mari quittent la troupe. Le roi donna la jouissance de la salle du Palais-Royal à Lully, surintendant de la musique. Les acteurs qui étaient restés unis achetèrent le théâtre du marquis de Sourdeat, qui avait été construit pour l'Opéra dans le jeu de paume de MM. de Laffenas, rue Mazarini. Le 23 juin, une ordonnance du lieutenant de police La Reynie cassa la troupe des comédiens du Marais et autorisa l'établissement de la troupe du roi dans la rue Mazarini. Il n'y eut plus alors dans Paris que deux troupes de Comédiens français, savoir : celle de l'hôtel de Bourgogne et de l'hôtel dit Guénégault.

Après ces événements, le registre de Lagrange n'offre plus le même intérêt. On trouve moins de notes ; les chiffres se succèdent en colonnes plus serrées, les pages semblent désertes, tandis qu'au contraire en remontant le cours des quinze années où Molière règne, on est frappé de la multitude de souvenirs intéressants, épars, jetés çà et là entre deux lignes, entre deux dates, et que l'on est de plus en plus saisi du désir de relever avec la plume et de s'approprier. Nous croyons savoir au reste que presque toutes ces menues richesses d'art et d'histoire doivent, à une époque plus ou moins rapprochée, se fondre dans la nouvelle édition d'*une vie de Molière*, connue et estimée ; l'espérance de les y retrouver plus tard nous fait regretter moins d'avoir fait participer si imparfaitement le lecteur, en cet étroit espace, aux joies de curiosités que nous devons au manuscrit de La grange.

ED. GH.

FRANCE PITTORESQUE.

LA TOUR DE CORDOUAN.

La tour de Cordouan.

De tous les monuments nationaux, il n'en est peut-être pas un seul aussi merveilleux que la tour de Cordouan, qui s'élève à l'embouchure de la Gironde. C'est le plus célèbre de tous les phares modernes ; il est situé en face de Soulac, à trois lieues de Royan, et l'on ne peut lui comparer dans l'antiquité que celui qui fut construit par Ptolémée Philadelphe, dans l'île du Phare, qui lui a donné son nom, ainsi qu'à toutes les autres tours sur lesquelles on allume des feux pour guider les vaisseaux.

Plusieurs fois, depuis mon séjour à Royan, petite ville où se rendent les baigneurs, j'étais venu le soir me promener sur les bords de la mer quand le soleil avait disparu, quand le phare faisait briller, au sommet de sa tour, son grand œil de feu, et j'avais attendu vainement avec impatience une occasion propice pour aller me promener. Ce jour si désiré arriva enfin ; le temps était beau, la mer était tranquille et les vents favorables.

L'on crie dans les rues, au son de trompe, qu'on va partir pour Cordouan. Les amateurs se rendent avec empressement à la jetée pour s'embarquer, et comme les autres j'arrive à la chaloupe. L'on y trouvait nombreuse et bonne compagnie, beaucoup de dames surtout

Ce voyage ne les effraie pas ; il est pourtant hasardeux, il présente parfois des difficultés, et l'on a vu des barques, parties par un temps superbe, forcées de retourner, parce que la mer était devenue houleuse tout à coup. Mais toutes ces considérations n'arrêtent point nos jeunes voyageuses ; on dirait qu'ici, comme partout, elles sont contentes de se jouer des obstacles. Déjà nous sommes au complet ; on lève l'ancre, les voiles se hissent et nous partons avec le descendant, afin de pouvoir débarquer sur le rocher découvert. Nous sommes tous sur le pont de la chaloupe, entassés presque les uns sur les autres, et chacun se promet une journée de plaisirs, une bonne pâture à ses désirs curieux. Le pilote est à son poste et proclame, à haute voix, une traversée prompte et agréable ; il ne manque jamais, le brave homme, d'en dire autant à tous les voyages ; c'est toujours la plus belle traversée de sa vie ; il trouve l'eau comme de l'huile et pense que personne n'aura le mal de mer.

Quand on approche de la tour on découvre devant soi une grande étendue de rochers où la mer se brise avec fureur ; comme ils sont à fleur d'eau, l'on ne sait d'abord à quelle cause attribuer ce phénomène. Plus on avance et plus on découvre les formes élégantes et majestueuses du phare, dont la porte extérieure s'ouvre et lâche les quatre gardiens qui viennent à la rencontre des passagers. Pauvres prisonniers volontaires ! dans l'hiver, ils sont quatre à cinq mois sans qu'on puisse les visiter tant la mer est furieuse ; c'est donc pour eux une bonne fortune, un véritable jour de fête quand on vient se promener à la tour.

Le spectacle change ; nous descendons dans des canots qu'on pousse à la rame ; quand ils sont échoués, les gardiens s'en approchent, prennent les dames dans leurs bras, les hommes sur leurs épaules, et vont les déposer sur le sable les uns après les autres. Ne craignez rien de cette cavalerie d'un nouveau genre ; elle ne bronche jamais, jamais ils n'ont laissé tomber un seul promeneur. Cette opération finie, les marins font suivre vos munitions et le pilote vous donne quelques avis : « il ne faut « pas trop s'éloigner sur les rochers ; au moment du dé- « part, je ne manquerai pas de vous donner le signal ! » L'on connaît l'exactitude sévère des marins ; la marée, dit-on, n'attend pas le roi, et l'on pourrait ajouter : et le patron les passagers.

Nous voilà donc débarqués au pied du premier mur d'enceinte ; son diamètre est de cent vingt-six pieds, sur vingt-six de haut. Il est ordinairement à moitié baigné par la mer, qui le couvre quelquefois en entier dans les grandes marées. Une couche de petits coquillages le recouvre comme des écailles, et tous les rochers d'alentour, toutes les pierres qui gisent étendues à ses pieds sont cachées sous une multitude de petits points noirs qui ne sont que des moules naissantes. Ce premier mur était jadis orné d'architecture, mais la mer ayant léché, effacé les colonnes, les corniches et les entablements, il fut rebâti en entier l'année 1780. Comme la mer le détruisait toujours, il fallut trouver un moyen de résister à sa fureur ; en 1808 il fut donc construit tel qu'il est. Le travail, par un procédé nouveau, se trouve si parfait et si solide que l'on croirait que le mur est d'une seule pièce, taillé dans la roche vive.

A l'E.-N.-E. vous voyez la porte d'entrée, que quatre gros gonds retiennent dans leurs longs bras de fer. L'on monte par un escalier de vingt-six marches, en fonte, pratiqué dans l'épaisseur du mur, et l'on débouche dans une petite cour circulaire qui embrasse l'espace compris entre les pieds de la tour et les appartements adossés au mur d'enceinte, consistant en cuisine, boutique de serrurier et magasins remplis des débris de bâtiments naufragés.

L'architecture du rez-de-chaussée est parfaitement conservée ; vingt colonnes doriques le décorent. Ici se remplit une formalité rigoureusement exigée. L'un des gardiens prend la liste des voyageurs et fait l'appel nominal. Malheur à vous si, peu instruit des *us* et coutumes, ou trop pressé par un départ à l'improviste, vous n'avez pu faire inscrire votre nom dans les bureaux du port ; vous ne pourrez monter à la tour, et serez condamné à errer seul dans la petite cour et sur le rocher ; car le gardien, aussi inflexible que le rocher des enfers, ne consentira jamais à vous livrer passage.

Le rez-de-chaussée est une espèce de vestibule bien voûté ; en face de la porte commence l'escalier de la tour ; à main gauche, les premières marches d'un autre plus petit, qui descend à la citerne où toute l'eau de pluie se rend par des dalles placées dans les galeries. Prenons courage maintenant, invoquons la vitesse de nos jambes ; nous avons trois cent vingt-six marches à monter.

Au premier étage, on entre dans un appartement nommé salle du roi. Nous nous y installâmes en descendant pour y prendre notre dîner. Un vieux buffet sans porte et tout vermoulu, n'ayant que trois pieds et tombant en poussière, voilà tout l'ameublement de ce royal appartement. Le second étage forme la chapelle ; l'on y voit un autel sans ornement ; un large cordon d'écussons et d'armoiries forme ici une belle guirlande tout autour de cette pièce, qui a huit pieds de hauteur, et le buste de Louis de Foix est placé au-dessus de la porte, entre deux inscriptions que voici :

Quand j'admyre ravi ceste œuvre en mon courage
Louis de Foix, mon esprit est en estonnement,
Porte dans les pensers de ton entendement
Le gentil ingénieux de ce superbe ovrage ;
Là il discourt en lui et d'un muet langage
Te valovant subtil en ce point mêmement,
Que tu brides les flots du mutin élément
Et du fougueux Neptun la tempeste et l'orage
O trois et quatre fois bienheureux ton esprit
De ce qu'au front dressé ce phare il entreprit
Pour te perpétuer dans l'heureuse mémoire.
Tu t'es acquis par là un honneur infini,
Qui ne finira point que ce phare de gloire,
Le monde finissant, ne se rende finy (1).

Louis XIV a donc réparé le phare depuis les fondements, et son successeur posé une lanterne de fer. Un petit tableau attaché à la muraille porte défense de ne rien inscrire sur les murs, qui seraient sans cela, comme tous les anciens monuments, obscurcis sous les signatures des promeneurs et des barbouillages de toutes sortes.

(1) Un peu plus bas que le buste de l'architecte de Foix, on lit, sur une plaque en marbre, cette autre inscription :

Ludovicus XIV rex christianissimus,
Cordubanam hanc turrim
Quæ nocturnis ignibus,
Inter vadosa Garumnæ ostia
Navium cursum regerit,
A fundamentis restituit, anno 1665.
Ludovicus XV novis operibus firmavit
Et pharon ferreum,
Altiorem amplioremque
Pro veteri lapideâ super imponi jussit,
Anno 1727.

Voici encore une pièce de vers qui prouve que Louis de Foix, à qui on l'attribue, était meilleur architecte que bon poète, et que du reste sa modestie n'était pas fort grande, puisqu'il mettait sa tour au-dessus des merveilles du monde !

L'antique Babylon, miraculeuse ville (1),
Où est un grand désert d'une grande cité,
Sur le ferme élément a esté immobile;
Cordouan dans les eaux y demeure arresté.
Le colosse orgueilleux de l'isle Phebæane (2)
Tumba d'un tremblement de terre combattu,
Et ce phare est fundé sur la plaine Océane
Quy tremble incessamment sans qu'il soit abattu.
Le bastiment en vain long et moins difficile (3)
Des pointes que Memphis hausse en forme de feux,
Miracle, ne put estre une chose inutile;
Cordouan est tout utile et tout miraculeux.
Qu'on cesse d'exhalter le Mausole en Carie (4),
Ce monument marin est bien plus excellent;
Celuy-là contenoit une cendre amortie,
Et celuy-ci contient un feu vif et bruslant.
Un homme ambitieux put jadis mettre en cendres
Ce temple Éphésien (5); mais sur cet œuvre esclos
Deux immortels en vain n'ont cessé d'entreprendre,
Jupiter par son foudre, et Neptun par ses flots.
Jupiter, qui ne peut conserver son image
Au temple Olympien (6), ne peut rien en ce lieu;
Henry fait voir ici combien peut davantage
L'image d'un vrai roy que celle d'un faux dieu.
Soit le palays du Mède (7) ou l'insulaire phare (8)
Quy soient mis en ce rang; que veut-on estimer?
Bastir dessus la terre est-ce une chose rare?
Mais quy a jamais vu bastir dessus la mer?

Sortons maintenant de la chapelle et continuons notre ascension; nous voilà à la deuxième galerie extérieure; nous avons encore trois étages à monter, qui correspondent à chaque fenêtre. L'architecture extérieure est ici d'un goût plus sévère, sans aucune espèce d'embellissement, mais l'intérieur présente un escalier d'une beauté remarquable. Nous arrivons enfin au sommet du phare et tout ensemble dans la lanterne; cinq personnes y tiennent à l'aise. Cette lanterne tourne sur elle-même dans un épais châssis en fer, au moyen d'un poids de deux cents qu'on monte comme celui d'une horloge. Une dernière galerie extérieure fait le tour du châssis, dont les vitres sont d'une épaisseur prodigieuse; c'est là qu'attiré comme le papillon par la clarté d'un flambeau le gibier de passage vient se casser la tête et tomber dans les galeries, où les gardiens le ramassent à pleins sacs.

L'appareil tournant est octogone, les côtés ont bien trois pieds carrés; le centre de chacun, formé de verres taillés pour concentrer les rayons, est occupé par une forte lentille. La lampe est au milieu, et se compose de trois mèches concentriques. Une pompe aspirante et foulante y monte l'huile et nourrit la flamme, qui en boit deux livres par heure. A l'horizon, on découvre de neuf à dix lieues, et sur huit points à la fois par les lentilles, cette lumière fortement grossie, et le mouvement est si lent qu'il s'écoule une minute d'une lentille à l'autre, ce qui, de loin, produit l'effet d'un grand œil flamboyant qui s'ouvre et se cache lentement sous ses paupières.

Par un autre mécanisme, l'on a fait un feu fixe avec la même lampe; cent douze petits miroirs, déposés horizontalement au-dessous de sa lumière, renvoient les rayons lumineux sur cinq autres miroirs plus grands placés très obliquement au-dessus de la lanterne. Ces nouveaux miroirs réfléchissent la lumière à trois lieues de distance, et quand les navires qui viennent de la haute mer aperçoivent ce feu fixe, il est temps de s'éloigner, car les roches les menacent.

C'est en 1790 que M. Teulère, ingénieur en chef des ponts et chaussées, inventa ce mode d'éclairage, mais non pas aussi perfectionné que nous le voyons aujourd'hui. Il était réservé au savant M. Fresnel d'y mettre la dernière main; il remplaça les réflecteurs paraboliques de son devancier par ses verres lenticulaires, et l'intensité de la lumière s'en trouva accrue dans une proportion étonnante; elle était évaluée sous M. Teulère à trois cents becs d'Argant, et maintenant elle en vaut deux mille trois cents. Honneur et reconnaissance au talent de ces deux hommes, dont l'un trouva dans son propre génie et l'autre dans ses savants calculs, partis d'un premier jalon, une aussi belle, aussi utile découverte! Les systèmes d'éclairage avaient beaucoup varié avant eux. En 1727, l'on faisait encore brûler du bois sur le sommet de la plate-forme de la tour, et l'on fut obligé de l'abaisser, tant les pierres en étaient calcinées; mais les vaisseaux n'apercevaient plus le feu qu'à deux lieues de distance, quand il n'était plus temps de s'éloigner du danger. Il fallut donc songer à exhausser la tour.

Ce fut sous Louis XV, comme l'apprend l'inscription latine, qu'à l'ancien foyer fut substitué un réchaud parfaitement imaginé, placé sous une lenterne soutenue par quatre forts piliers de cinq mètres et demi, le tout fondu dans les forges royales du Berry. Ce réchaud contenait onze myriagrammes de charbon de terre, qu'on allumait chaque nuit, depuis le coucher du soleil. Enfin quelques changements eurent encore lieu jusqu'à l'arrivée de l'ingénieur Teulère.

Après cela, le lecteur attend sans doute quelques notions sur l'origine et la fondation de ce beau monument. Mais, hélas! la tâche est difficile, il faut le dire, et les obstacles surgissent de tous côtés. En vain j'ai interrogé toutes les vieilles chroniques, elles sont demeurées muettes; j'ai couru après la vérité dans un dédale sans issues, elle m'a glissé des mains, ne me laissant que des hypothèses vagues et incertaines.

Deux opinions se présentent d'abord et partagent tous les auteurs sur l'emplacement qu'occupe le phare; les uns veulent que la tour de Cordouan ait été d'abord bâtie sur une île, et les autres qu'elle ait été primitivement construite sur la côte du Bas-Médoc, dont la mer l'a séparée peu à peu. Voici les bases sur lesquelles est appuyé le raisonnement des premiers.

Pomponius Mela, le plus ancien géographe espagnol, dit : *Le rocher sur lequel la tour de Cordouan est construite est un reste de l'île d'Antros.* Baudrand, dans sa géographie, au mot *Cordouna à turris;* Corneille, dans son dictionnaire géographique, puis Bruzen de la Martinière et beaucoup d'autres ont répété la même chose en se copiant mutuellement. Mais il se présente ici une forte objection : l'existence de cette île n'est pas certaine, et Adrien de Valois dit que celle que Pomponius Méla place à l'embouchure de la Gironde n'est autre chose que celle d'Aindre, située sur la Loire, entre Nantes et Coueron. Donc cette hypothèse est purement gratuite. Et comment pourrait-on concevoir le débarquement des matériaux nécessaires à la construction du phare au milieu d'une mer

(1) Les jardins de Sémiramis.
(2) Le colosse de Rhodes.
(3) Les pyramides d'Égypte.
(4) Le temple de Mausole.
(5) Le temple de Diane à Éphèse.
(6) La statue de Jupiter, faite par Phidias pour le temple d'Elide.
(7) Le labyrinthe de Crète, bâti par Dédale.
(8) Le phare d'Alexandrie compte aussi parmi les merveilles du monde.

toujours furieuse et féconde en tempêtes ? Il serait maintenant impossible de jeter les fondements d'une nouvelle tour ; ils n'existaient pas. La tradition des habitants du pays est qu'un très petit intervalle séparait le rocher de Cordouan d'avec le Médoc, et les paysans nous content naïvement que c'était la tête d'un cheval qui servait de pont.

Pour mon compte, j'adopte bien plus volontiers l'avis de M. Teulère, qui veut, avec plusieurs autres savants, que ce rocher ait fait partie dès le commencement de la terre ferme. N'est-il pas à la connaissance de tout le monde que depuis cinquante ans seulement la mer fait des progrès rapides de ce côté, qu'elle mange tous les jours la pointe du Médoc, témoin cette église de Soulac, ensevelie dans un linceul de sables, et cette tour de Grave, qu'on démolit en ce moment pour la quatrième fois, parce que la mer la poursuit et l'attaque toujours. Et remarquez qu'Ausone, qui vivait au quatrième siècle, faisait observer le même empiètement de son temps. Il est donc beaucoup plus naturel d'admettre que dans ses mouvements incessants, dans quelques violentes tempêtes, peut-être elle a forcé le passage et fait une saignée entre les rochers et le Bas-Médoc.

Si encore ce n'était là que la seule difficulté ! si la même obscurité et une incertitude plus grande encore ne cachaient pas l'année où fut élevée la première tour ! Rapportons donc ce que l'on trouve épars dans les auteurs qui ont parlé de Cordouan. L'un d'eux la fait remonter jusqu'à Abdéram. Il est certain qu'en 751 ce chef de Barbares tomba du haut des Pyrénées sur nos belles provinces, qu'il les parcourut en torrent impétueux, traînant après lui tout un peuple voyageur. L'on sait qu'ils firent alors de Bordeaux leurs boulevards et l'entrepôt général de leur commerce, qui consistait surtout en peau que l'on appelait cordouan, parce qu'on l'expédiait de Cordoue. L'on pense que la pointe du Médoc fut alors occupée par un poste de Sarrazins chargés d'allumer la nuit des feux dans cet endroit, pour éclairer les vaisseaux qui portaient le cordouan, et qu'ils recevaient un impôt à cet effet. Ce n'est là pourtant qu'une supposition ; mais convenons qu'elle est assez bien trouvée.

Ce qui est plus certain, c'est que sous Louis-le-Débonnaire, au commencement du neuvième siècle, on construisit dans ce lieu, par l'ordre du prince, une tour où les hommes donnaient constamment du cor pour avertir les marins, et l'on veut que l'architecte se soit appelé Cordou.

Une nouvelle tour est encore bâtie sous Saint-Louis par l'architecte Pierre de Montereau. Voilà ce que l'on trouve dans plusieurs ouvrages ; mais malheureusement la première tour échappe à la chronique.

L'on trouve encore un document très authentique dans une charte, rapporté en latin, tom. IV, 1re partie, p. 156 du recueil de Rymes. Dans cette charte, en date du 8 août 1409, Henri IV, roi d'Angleterre, déclare que son oncle Edouard, pendant qu'il gouvernait la Guienne, avait fait construire à l'embouchure de la Garonne et à l'endroit le plus avancé dans la mer une tour et une chapelle sous l'invocation de Notre-Dame de *Cordou*, avec des maisons en pierre, afin de pourvoir à la sûreté des navires qui couraient de grands dangers au milieu des écueils et des bancs de sables gisants à l'entrée de ce fleuve ; qu'un ermite, nommé *Geoffroy* de Lesparre, y faisait sa résidence et qu'il était chargé d'entretenir des feux pendant la nuit pour la sûreté de la navigation. Cet ermite, ainsi que ses prédécesseurs, étaient en possession *ancienne* de recevoir à cet effet un droit de passage sur chaque navire descendant de Bordeaux. Il existe à Meschers, petit port sur la rive de Saintonge, un ancien militaire, grand amateur d'antiquités, qui assure avoir trouvé au fond de l'eau, quand la mer est basse et tranquille, des rues et des vestiges d'habitations. Il faut que ce soient ceux des maisons dont cette charte fait mention.

Après toutes ces incertitudes et tous ces tâtonnements, nous arriverons avec plaisir sur quelques renseignements plus certains encore. On lit dans les chroniques bordelaises, année 1584 : *Audit an Louys de Foix, architecte et ingénieur du roi, commence à jeter les fondements d'une nouvelle tour de Cordouan, joignant l'ancienne, aux dépens de toute la province.* Nous avons vu plus haut son talent poétique ; heureusement pour sa gloire qu'il construisait mieux un édifice qu'une pièce de vers. Le roi d'Espagne le choisit pour élever l'Escurial, et ce fut lui qui ouvrit un nouveau canal à l'Adour, près de Bayonne, après avoir comblé l'ancien, en 1570. La tour de Cordouan ne fut achevée qu'en 1610. Les inscriptions latines font connaître les ouvrages que Louis XIV et son successeur y exécutèrent.

Enfin le célèbre Teulère vint pour restaurer cet édifice. C'était un homme de génie ; les pilotes de la Gironde lui doivent une éternelle reconnaissance pour avoir remplacé l'ancienne carte de la rivière par une nouvelle, où les erreurs furent corrigées. Cet homme de bien vint avec son talent se livrer à de profondes méditations, calculant le double mouvement des ondes, le poids des vagues, l'énergie destructive des courants dont la vitesse et la direction changent sans cesse, et dans une seule année exhaussa le phare de vingt mètres de plus en le reconstruisant depuis la deuxième galerie. Cette dernière restauration a fait disparaître sans doute des embellissements qui étaient en rapport avec l'architecture des deux premiers étages ; mais elle a rendu le monument plus régulier, plus solide et surtout plus utile à la navigation, et certes voilà d'assez grands titres à la reconnaissance des navigateurs !

Mais il est temps de partir de Cordouan ; la marée monte et la vague court avec vitesse sur les rochers plats et découverts ; notre chaloupe est à flot depuis quelques instants, et si la mer devenait mauvaise nous ne pourrions plus nous embarquer. Le moment critique est arrivé ; la même cérémonie recommence ; l'on nous porte aux canots pour nous rendre à la chaloupe. Toujours le montant la vague devient plus fort ; nous partons, et, faut-il le dire, tout le monde est malade pendant notre retour.

Heureusement que le souvenir des souffrances du mal de mer disparaissent bien vite et vous laisse enchanté de votre promenade à Cordouan. L'on garde de ce voyage une impression difficile à décrire. L'on a mis le pied sur le rocher théâtre fatal de bien des naufrages, et l'on bénit la pensée des généreux fondateurs de cet utile monument.

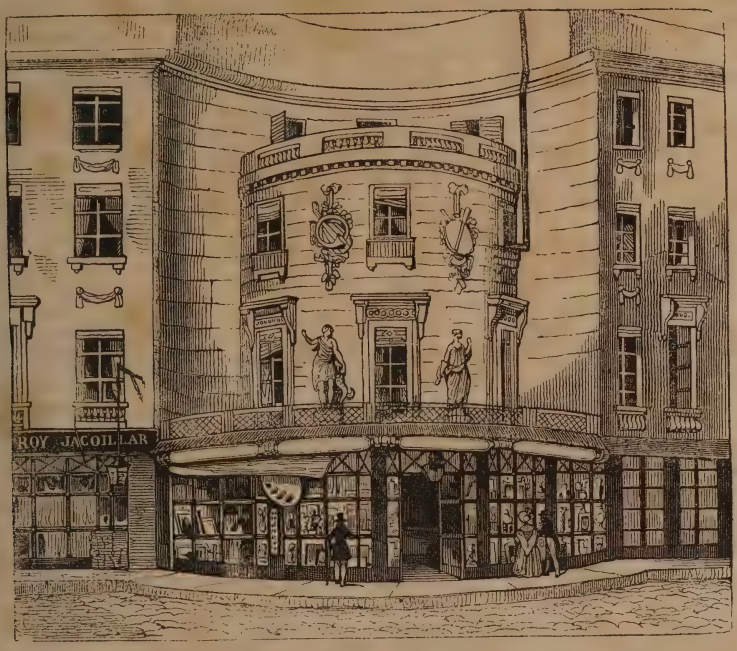
Le phare, que nous avons admiré, montre tous les soirs sa lumière protectrice aux vaisseaux, leur offre un chemin de salut contre le naufrage ; car les tempêtes sont fréquentes dans le golfe de Gascogne, les coups de vent y sont terribles, et tous les ans quelques sinistres viennent alarmer les habitants des côtes. L'on aperçoit encore dans ce moment les débris d'un bâtiment qui s'est perdu cet hiver avec vingt hommes d'équipage ; tous ont péri. Que serait-ce donc si le phare, sentinelle muette, mais vigilante, n'avertissait plus les vaisseaux ?

Il y a cinq ans, au milieu d'une affreuse soirée de décembre, les gardiens virent du haut de la tour un bâtiment se débattre au sein de la tempête. Spectateurs affligés et impuissants, ils suivirent longtemps la lutte du navire, qui fut jeté sur le rocher, où la vague le démolissait à grands coups ; l'un d'eux descend, se jette dans une embarcation grande comme la main, et s'approche, malgré les cris du capitaine, qui le conjure de ne pas s'exposer à une mort certaine pour l'arracher des flots avec son équipage. Le gardien n'écouta que son courage, et son dévouement ne fut pas inutile, puisque quelques hommes furent sauvés et recueillis dans la tour, que je vous engage à visiter si vous venez jamais à Royan dans la saison des bains.

JOSEPH AVRILLEAU, *correspondant.*

JOURNAL.

Il se trouve maintenant, en plein centre de Paris, sur le boulevard, au coin de la rue Caumartin, dans un magnifique hôtel jadis habité par Mme de Montesson, un riche cabinet de tableaux et de curiosités. On y admire de nombreux ouvrages dus à nos meilleurs maîtres de l'école ancienne et de l'école moderne. Aussi, quoique décembre commence à peine, les acheteurs se pressent déjà dans les magasins de madame Charton et viennent y faire leurs emplettes d'étrennes. La fashion de la Chaussée-d'Antin et l'aristocratie du faubourg Saint-Germain ont adopté ce bel établissement, rival heureux des maisons de Susse et de Giroux.



— La foule était assemblée il y a quelques jours sur les deux rives du canal Saint-Martin pour voir une embarcation qui, sans rames, ni roues, ni voiles, marchait avec une grande vitesse. Nous l'avons également examinée pendant quelque temps ; mais nous n'avons rien découvert qui pût faire soupçonner les moyens employés par l'auteur pour obtenir de pareils résultats. Ce qui nous a paru le plus remarquable, c'est que, dans cette embarcation, deux hommes seulement agissaient sur le mécanisme, tandis qu'une troisième personne, assise au gouvernail, la dirigeait. Cette embarcation, qui pouvait avoir environ quarante pieds de longueur, a été ensuite soulevée par une grue placée sur le quai voisin, et nous n'avons encore rien découvert sous la carène qui pût nous mettre sur la voie de cette singulière invention.

On prétendait que l'auteur, qui est un lieutenant de vaisseau de la marine française, avait déjà construit un canot dont le moteur à vapeur était appliqué à un pareil système ; et, au fait, il y a quelques mois que des expériences de cette nature ont été faites sur le canal ; on disait aussi que l'on construisait en ce moment à Paris, sur une grande échelle, un bâtiment à vapeur muni d'un pareil système.

—M. Muller, secrétaire de la bibliothèque de Gotha, auquel on a confié la surveillance des archives secrètes de cette principauté, a découvert, en les mettant en ordre, une collection de lettres originales de Voltaire, adressées à la duchesse Louise Dorothée de Gotha.

—Une association s'est formée à Bucharest, qui a entrepris de traduire en langue valaque tous les ouvrages célèbres français, tant anciens que modernes. Ce qui doit étonner, c'est que les membres les plus actifs de cette association sont des femmes. Plusieurs échantillons des travaux qui viennent de paraître se distinguent tant par la pureté du style que par la justesse avec laquelle la traductrice a saisi la pensée de l'auteur. Notre censure est très indulgente pour ces traductions, et la langue valaque a fait depuis peu des progrès immenses.

— Les deux tableaux de Sigalon, représentant saint Jérôme et une Courtisane, viennent d'être transférés du Musée du Luxembourg au grand Musée.

— Brascassat est de retour et a commencé un *Combat de chien et de loup ;* Biard a rapporté d'Allemagne une *Ecole d'enfants*, charmant tableau de chevalet, et achève un *Suttée indien*, grande composition pleine de poésie.

— M. Lemaire vient de terminer le modèle du bas-relief représentant Henri IV à cheval, qui doit être fondu en bronze, pour remplacer le bas-relief provisoire qui a été placé au-dessus de la porte principale de l'Hôtel-de-Ville de Paris.

NÉCROLOGIE.

Les morts de personnages célèbres se sont succédé avec rapidité durant le mois de novembre. Mme d'Hautpoult, connue par quelques livres agréables, l'auteur d'*Aline* et du *Mari et l'Amant*, M. Vial, le docteur Alibert, le chanteur Martin et le célèbre Hummel ont succombé.

Alibert, auteur d'un ouvrage assez médiocre intitulé *Physiologie des passions*, était docteur en médecine de la Faculté de Paris, ancien premier médecin ordinaire des rois Louis XVIII et Charles X. Il a succombé à une affection cancéreuse de l'estomac, dont il ne sentait les atteintes que depuis deux mois et qui s'était compliquée depuis trois jours. Alibert était âgé de 70 ans. Sa mort laisse plusieurs places vacantes : il était professeur de matière médicale à la Faculté de médecine, membre de l'Académie royale de médecine, premier médecin de l'hôpital Saint-Louis et médecin du collége de Henri IV.

Il n'est pas besoin de rappeler les titres de Martin, ce chanteur dont la réputation et la gloire égalèrent au moins celles de Duprez et de Rubini.

Blaise Martin naquit en 1767 ; sa jeunesse fut misérable, errante, pleine de hasards et de fortunes de toute espèce. Né de parents pauvres, qui pouvaient à peine suffire à l'existence d'une nombreuse famille, il fut élevé par les soins de l'un de ses oncles, peintre, et auquel on doit l'invention d'une espèce de vernis qui porte encore son nom.

Le jeune Martin naquit avec la vocation de chanteur toute faite. Son oncle, qui se montra pour lui bon et généreux, céda à ses instances et lui fit apprendre le violon. Martin se donna tout entier à cette étude.

A quinze ans il résolut de se suffire à lui-même avec son archet, et quitta l'atelier de l'orfèvre où son oncle l'avait mis en apprentissage.

A dix-neuf ans il jouissait déjà d'une certaine réputation, et son talent l'avait fait accueillir dans quelques bonnes maisons, lorsque après une répétition où avait chanté le fameux Garat, Martin, qui faisait partie de l'orchestre, monta sur la scène, et, en passant à côté du chanteur à la mode, se mit à fredonner quelques passages qu'il avait retenus. En l'entendant, Garat s'arrêta étonné :

— Comment! lui dit-il ; avec une pareille voix que fais-tu d'un violon? Laisse là ton archet, mon ami. Suis mes conseils, engage-toi au théâtre, et je réponds de ta gloire et de ta fortune ; nous chanterons ensemble.

Garat tint sa promesse, et Martin travailla peu de temps avant de débuter ; sa facilité prodigieuse, ses dispositions, la puissance et la qualité de sa voix le mirent bientôt à même de se montrer en public. C'est sur le théâtre de *Monsieur* que Martin parut pour la première fois.

Il obtint un grand succès dans le *Marquis de Tulipano*, traduit de l'italien exprès pour lui. Dès ce début, Martin prit rang tout à coup à côté des Elleviou, des Gavaudan, des Saint-Aubin, des Dugazon, et de tant d'autres célébrités qui firent la gloire de Feydeau, dont la vogue fut si constante sous le Directoire, l'Empire et les premières années de la Restauration. Le nombre des rôles que Martin a créés est immense. Tous les compositeurs célèbres de l'époque ont travaillé pour lui : Grétry, Méhul, Dalayrac, Nicolo, Boieldieu, Paër

Il n'est pas d'exemple qu'un artiste ait fourni une aussi longue carrière que Martin; il resta quarante ans au théâtre.

Martin est mort au château de Ronzières, près de Lyon ; il était âgé de 70 ans.

Quant à Hummel, né à Presbourg le 14 novembre 1778, il était fils d'un professeur de violon à l'Institut musical de Wartberg. L'empereur Joseph II supprima cette école, et Jean partit avec son père pour Vienne, où Mozart, émerveillé des dispositions précoces et merveilleuses de l'enfant, se chargea de faire son éducation musicale et exigea qu'on le laissât tout-à-fait à ses soins. L'élève se montra digne du maître, et deux ans après il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, l'Écosse et le Danemark, émerveillés de son prodigieux talent pour l'improvisation sur le piano.

Il voyagea de la sorte durant six années, après lesquelles il revint en Allemagne où il se livra en artiste passionné à l'étude de la composition ; ce fut Albrechsberger qui fut son maître dans cette science.

Hummel se lia ensuite d'une étroite amitié avec Salieri, qui lui conseilla d'écrire pour la scène. Ce fut alors que le prince Esterhazy, en 1813, offrit une place de maître de chapelle au jeune compositeur, déjà presque engagé avec le baron Braun, directeur du théâtre impérial. Hummel accepta les offres du prince sans renoncer toutefois au théâtre. Il fit représenter à cette époque plusieurs opéras, et entre autres *Mathilde de Guise*, partition écrite sur la traduction d'un libretto fait naguère par M. Dupaty pour Gaveau.

Hummel quitta le prince, vint donner à Vienne des leçons de piano, et remplir tour à tour les fonctions de maître de chapelle chez le roi de Wurtemberg et à Weimar. Le goût des voyages le reprit en 1819, et ce fut alors qu'il visita pour la première fois Paris, où il revint deux autres fois, en 1825 et en 1830.

Comme compositeur Hummel occupe encore aujourd'hui le premier rang, non par la supériorité de son génie, mais par son immense savoir musical. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque surtout des concertos, une grande sonate à quatre mains, œuvre 52, des rondos avec orchestre, des trios, des sonates, des fantaisies, enfin un quintette, œuvre 87, et par-dessus tout le fameux septuor, œuvre 73, regardé comme son chef-d'œuvre et comme l'un des plus admirables ouvrages que l'on ait écrits pour le piano. Hummel était en outre un improvisateur plein de verve, de simplicité et de grâce d'exécution.

Dans la vie ordinaire, cet homme d'un talent supérieur affectait une trivialité bizarre et des habitudes communes ; il ne parlait qu'avec dédain de l'art auquel il devait sa gloire, et ne semblait en apprécier que les avantages d'argent.

— Quelles pensées vous préoccupaient quand vous écriviez votre sublime septuor? lui demandait-on.

— Je pensais aux piles d'écus qu'il me vaudrait, répondit-il.

Semblable en cela au vieux Rembrandt, il satisfaisait sa passion pour l'or par tous les moyens possibles. Apre au gain, sans pudeur sur les moyens de s'enrichir, il se livrait à des lésineries que l'on ne pardonnerait pas même à la pauvreté. Son costume était toujours fort grossier et d'une grande négligence ; quand il jouait son septuor, il ne manquait jamais, n'importe le lieu où il se trouvait, de s'affubler d'un bonnet de coton noir ou blanc, et comme on le plaisantait sur ce singulier accoutrement :

— Qu'importe, répliquait-il, pourvu qu'il me tienne chaud.

Il y a peu de semaines Hummel est mort d'hydropisie.

TRIBUNAUX.

Le tribunal de commerce a rendu un jugement longuement motivé dans la contestation existant entre M. Victor Hugo et la Comédie-Française. Par ce jugement, la Comédie-Française est condamnée à représenter *Hernani*, *Marion Delorme* et *Angelo*, dans un délai de cinq mois, et de plus à payer à M. Victor Hugo une somme de 6000 fr., à titre de dommages-intérêts, pour inexécution des obligations que la direction de la Comédie-Française avait contractées avec lui.

LES LIVRES.

Livres pour Étrennes. — Volumes de la collection du PANTHÉON LITTÉRAIRE.

Les livres sont au premier rang parmi les cadeaux utiles qui peuvent être faits à l'occasion des étrennes ; ils survivent à ces mille riens que le caprice ou la mode inventent chaque année. Les ouvrages publiés dans la collection du *Panthéon littéraire* (1) méritent de fixer sur eux l'attention particulière des familles où des jeunes gens attendent que le jour de l'an ajoute quelques nouvelles richesses à leur bibliothèque. Ces ouvrages, en effet, se recommandent à plus d'un titre; ils sont variés à l'infini ; ce sont des éditions nouvelles, revues avec un soin minutieux, enrichies de notes et de notices biographiques; enfin les volumes du *Panthéon littéraire* (10 fr. brochés, 12 fr. 50 c. élégamment reliés) joignent à la modicité du prix une grande perfection dans l'exécution matérielle. Ces ouvrages ont obtenu cette année une distinction dont leur éditeur a le juste droit d'être fier. Les proviseurs et les recteurs des collèges, les chefs d'institutions ont accordé une préférence marquée à cette collection en y choisissant les livres destinés à être donnés en prix ; seulement il faut convenir que l'excellence de tous les ouvrages sur lesquels leur choix devait s'arrêter a dû souvent le rendre embarrassant; c'est qu'aussi que d'œuvres remarquables se présentaient à eux !

Ici ce sont des Chroniques et des Mémoires qui, du treizième au seizième siècle, éclairent notre marche incertaine au milieu des plus grands événements de notre histoire, et font revivre pour nous des époques si fécondes en grandes choses et en grands hommes; voici *Froissart* et de *Bouciquaut*, *Monstrelet*, *Philippe de Commines*, *Saulx-Tavannes*, et cette intéressante chronique de Bayard, *le loyal serviteur;* là, *Thucydide* et *Xénophon*, *Hérodote* et *Flavius Joseph* déroulent les pages magnifiques de l'histoire ancienne. Ce n'est plus ce pêle-mêle d'ouvrages appartenant tous au même auteur, et séparés entre eux par des formats et des éditions divers ; ce sont toujours des volumes uniformes, collationnés sur les meilleurs textes; ce sont des volumes de cinquante feuilles, contenant la matière d'un grand nombre de volumes ordinaires, et cependant l'impression n'est pour les yeux ni importune, ni fatigante.

Poursuivons l'examen que nous avons commencé. *Gibbon*, *Robertson* et *Guichar-*

(1) A. Dupuy, l'éditeur, rue Saint-Georges, 11, Paris.

din vous diront les plus beaux faits de l'histoire étrangère. Si *Machiavel* vous effraie avec sa figure sévère et la renommée faite à sa politique ; si la *Philosophie chrétienne*, *les Monuments primitifs de l'Eglise*, *saint Jerôme* et *Fleury ;* si ces livres vous semblent trop graves et trop austères pour être donnés au jour de l'an, aux uns comme récompense, aux autres comme encouragement, à tous au moins comme un souvenir, vous avez dans la collection du *Panthéon Littéraire* d'autres ouvrages qui s'adressent à la fois au cœur et à l'esprit. Le volume des *moralistes français* Charron, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, est un de ceux qui peuvent être offerts aux jeunes gens qui déjà se préoccupent d'études sérieuses, nous allions dire d'études littéraires, car Pascal et La Bruyère seraient encore de grands écrivains s'ils ne recevaient leur plus grande gloire de leur esprit observateur et de leurs tendances philosophiques. Au reste, comme l'histoire, la jurisprudence, la philosophie, l'éloquence, les sciences naturelles, la poésie et le théâtre sont représentés dans le *Panthéon* par leurs plus grands interprètes, par ceux qui honorent le plus la raison et l'intelligence humaine ; comme sur chaque pierre de ce grand monument littéraire vous lisez le nom d'un chef-d'œuvre, jetez les yeux sur cette collection, et soudainement vous trouverez un présent utile à faire, c'est-à-dire, un bon livre à donner : pourrions-nous ne pas signaler encore, par exemple, *Pierre et Thomas Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, La Harpe, Bernardin de Saint-Pierre*, madame *de Staël;* les œuvres complètes de *Casimir Delavigne*, publiées sous sa direction ; oublierons-nous l'*Histoire de France* par *Anquetil*, et la continuation de cette histoire par *Léonard Gallois?* En commençant cette note nous ne voulions qu'indiquer une précieuse réunion de livres qui doivent être recherchés à titre d'étrennes ; si nous sommes entrés dans quelques développements, c'est qu'il est difficile, en présence d'un grand ouvrage, que son éditeur poursuit avec persévérance et succès, que le public accueille avec faveur et que le Gouvernement a justement encouragé, que la pensée ne cherche pas à se mettre au niveau du sujet dont elle s'occupe.

—MM. Ernest Desmarest et H. Rodrigues viennent de faire paraître chez Delaunay un ouvrage intitulé : *De Constantine et de la domination française en Afrique*, et qui traite avec bonheur la plupart des questions importantes que soulève un pareil titre. Ce livre, dont le *Musée* n'a pas à apprécier le point de vue politique, se distingue par de curieux aperçus historiques et par des formes littéraires qui le recommandent tout-à-fait à nos lecteurs. L'attention que la presse politique lui a accordée ne nous dispense point de constater le succès qu'il mérite comme œuvre d'art.

HISTOIRE NATURELLE.

Nous l'avons déjà dit, le Jardin des Plantes est en possession d'un jeune chimpansé âgé de onze à quinze mois. Cet animal singulier, dernier chaînon de la famille des singes, ressemble encore beaucoup plus à l'homme que l'orang mort dernièrement, et qui s'était acquis tant de célébrité sous le nom de Jack.

Ce chimpansé est une femelle. Debout elle semble haute de deux pieds et demi environ. Sa tête n'offre guère plus de développement que celle de l'orang ; mais ses formes présentent plus d'harmonie dans leurs proportions, et les jambes sont, à peu de choses près, semblables aux jambes d'un nègre, sauf toutefois les pieds. Un pelage noir recouvre une partie de son corps, tandis que Jack était jaune. Chacun de ces animaux se rapproche ainsi de la couleur des hommes qui habitent les pays où ils sont nés, car Jack était Indien, tandis que le chimpansé est originaire d'Afrique.

On a baptisé celui-ci, ou plutôt celle-ci, du nom de Jacqueline, quoique à bord du bâtiment qui l'a amenée en Europe, et dans la famille de son premier maître, le capitaine Boullemer, on la nommât Vieille. Jacqueline se montre pleine d'intelligence et de gaîté; son regard a quelque chose de l'intelligence humaine. Elle scrute avec attention les traits de la personne qui lui parle et saisit la pensée qu'on exprime avec une facilité dont on peut suivre les gradations dans ses deux yeux grands et vifs qui rappellent beaucoup ceux des nègres les plus reculés dans l'Éthiopie. Jacqueline a hérité de l'habitation de Jack, où l'on ne peut la laisser seule quelques minutes sans qu'elle ne se mette à jeter des cris lamentables. Si l'on tarde quelques instants à venir, elle agite la porte, fait le plus de bruit qu'elle peut, et finit par attacher son œil au trou de la serrure pour voir arriver plus vite ceux qu'elle appelle.

Ses compagnons ordinaires sont un chat, une jeune chienne à cinq pattes, nommée Corinne, et les enfants de son gardien. Tout cela s'aime, s'entend le mieux du monde, et fait les parties les plus joyeuses et les plus brillantes. Jacqueline pousse et roule ses amis, sans jamais leur faire mal. Ardente à poursuivre, prompte à saisir ses petits camarades, elle leur échappe en sautant avec une légèreté d'oiseau sur les bâtons et sur la corde disposés dans le haut de sa loge.

Quand elle se livre à ces jeux, son visage s'anime, ses traits s'épanouissent. Elle rit et fait entendre des sons semblables à la voix d'un enfant qui ne parle point encore, mais qui sait déjà se faire comprendre. Il est, en effet, aisé de reconnaître aux inflexions gutturales de Jacqueline les diverses sensations qui l'agitent : la joie, l'ennui, la tendresse ou le mécontentement. Chacune de ces émotions s'exprime toujours par les mêmes sons, et comme un langage véritable dont les mots seraient convenus ; c'est presque de la parole.

On la nourrit avec du lait, du riz et des pommes de terre. Elle se sert d'une cuiller pour manger, et remplit la plupart des fonctions animales de la vie comme le ferait un nègre quelque peu civilisé. Ainsi, par exemple, un peu enrhumée du cerveau, elle se sert d'un mouchoir chaque fois qu'un éternuement lui arrive. La première fois qu'elle vit l'artiste qui la peignait se servir d'un crayon, elle examina longuement cet objet, saisit une feuille de papier et se mit à dessiner gravement et avec un sérieux fort singulier. Au bout de quelques instants l'artiste porta son crayon à ses lèvres pour le mouiller, Jacqueline en fit autant ; mais par malheur elle croqua le bout du crayon. Jugez de son désappointement quand elle se remit à l'œuvre! le crayon ne marquait plus. Aussitôt elle alla regarder si le crayon de l'artiste avait également perdu sa faculté de noircir, et convaincue du contraire, elle tenta de nouveau de dessiner avec le sien. Après s'être amusé quelque temps du dépit de Jacqueline, l'artiste lui donna un autre crayon, et le chimpansé se remit à l'œuvre. Le dessin qu'elle fit n'était ni moins confus ni plus distinct que les figures informes que tracerait un enfant de trois à quatre ans.

Jacqueline est très adroite et aime à imiter tout ce qu'elle voit faire. J'ôtai mes gants devant elle et les déposai sur une table, aussitôt elle les prit gravement et en revêtit ses mains ; mais elle ne put jamais comprendre la différence de la gauche et de la droite, quoiqu'elle vît bien que mes gants ne lui allaient pas bien et qu'elle n'était point arrivée à les disposer convenablement.

Jacqueline est aujourd'hui en possession d'une vaste chambre, dans la rotonde où se trouvent logés les éléphants, la girafe, les dromadaires et les autres animaux qui ont besoin, pour vivre dans nos climats, d'une température chaude. La chambre du chimpansé est soigneusement tapissée de paille, et un arbre, planté au milieu, sert aux perpétuels jeux de gymnastique auxquels se livre Jacqueline. Rien d'amusant comme de la voir, sans cesse en mouvement, s'attacher aux cordes qui pendent du plafond, ou venir, avec une confiance sans restriction, sauter dans les bras de son gardien, ou des savants dont elle reçoit les visites quotidiennes. Puisse-t-elle ne pas succomber au rhume dont elle tousse déjà !

M. Werner, peintre du *Muséum d'Histoire naturelle*, a dessiné plusieurs *portraits* de Jacqueline ; ils réunissent à une grande ressemblance une extrême vérité de pose. On ne pourrait ni faire plus heureusement ni montrer plus de talent.

Les autres singes ont été mis en possession de leur palais ; ils s'y livrent, quand la température le permet, à mille jeux et aux ébats les plus grotesques. Une femelle de papion passe son temps de récréation à laver dans le bassin un linge de toile, soin dont elle s'acquitte avec beaucoup d'intelligence. Les papions sont du reste la seule famille de singes que l'on ait encore admise dans la rotonde grillée. Deux autres de ces animaux, d'une race différente, s'y sont livrés un combat où le sang a coulé, et l'on a songé un moment à faire l'amputation du bras du blessé.

THÉATRES.

L'Opéra prospère, malgré l'absence de madame Dorus-Gras, les indispositions de mademoiselle Falcon, et la maladie de mademoiselle Pauline Leroux. Fanny Elssler danse, Dupré chante souvent. Lafont a reparu sur la scène, et mademoiselle Nau obtient de justes succès, grâce à ses progrès remarquables. On attend, comme nouveauté, l'opéra d'Halevy, *Côme de Médicis*.

Le Théâtre-Français comptait beaucoup sur la pièce de Scribe, les *Indépendants*, qui n'a obtenu qu'un succès contesté. Le *Caligula* de Dumas doit être joué sous peu de jours.

L'ouverture de l'Odéon a eu lieu par *Tartufe* et *Cinna*.

L'Opéra-Comique fait des recettes, grâce à *Piquillo*, c'est-à-dire à Chollet, et au *Domino noir*, c'est-à-dire à madame Damoreau.

Le Domino noir est, du reste, un chef-d'œuvre de grâce musicale. Auber en est le compositeur.

Le Vaudeville voit tomber toutes ses nouveautés ; *le Tourlourou* se maintient avec succès au répertoire.

Les Variétés ont *le Père de la débutante*,

délicieuse bouffonnerie où Vernet fait pouffer de rire.

Au Gymnase, Bouffé se montre sublime dans *le Rêve d'un savant;* il y joue le rôle d'un alchimiste.

Le Palais-Royal n'a point encore de nouveautés. Il ne faut citer que comme pure mention d'ordre *la Maison du Pec* et *le Café des Comédiens*, qui sont d'assez médiocres vaudevilles. Exception pour *Suzanne*, charmante comédie de M. Eugène Guinot.

Dieu vous garde de la Porte-Saint-Martin, et surtout des représentations au bénéfice de mademoiselle Georges. On n'y comptait pas quatre cents spectateurs à la dernière, et jamais on ne vit rien de plus décousu et partant de plus ennuyeux. Trois claqueurs du cintre ont rappellé la bénéficiaire, et le chef d'orchestre lui a jeté trois bouquets.

A l'Ambigu, *Maurevers* fait les délices des amateurs de mélodrame.

A la Gaîté, *Pauvre mère* obtient une très grande vogue

Franconi et son théâtre du Cirque ont réuni à *Dgenguiz-Kan*, *Constantine*, mélodrame en trois parties. C'est un assemblage fort curieux de décors, d'évolutions militaires, de costumes et de coups de canon; je ne parle pas du livret, auprès duquel le scenario de *Dgenguiz-Kan* est un chef-d'œuvre.

Aux Folies Dramatiques, *la Fille de l'air* se joue chaque soir encore, et fait constamment recette.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LE NŒUD DU COTHURNE.

CHAPITRE PREMIER.

LA TOILETTE DE L'IMPÉRATRICE.

L'an de Rome 822, le quatorzième jour des ides de Juillet, sous le consulat de Titus Arrius Antonius et de Publius Marius Celsus, une grande agitation régnait dans le palais de Galéria Fundana, femme de Vitellius. Depuis deux heures déjà, un grand nombre de femmes de sénateurs attendaient le réveil de l'impératrice afin d'être les premières à lui faire la cour, et charmant leurs loisirs en jouant entre elles à la mourre, aux dés et aux osselets: un détachement de gardes prétoriennes faisaient faction

Dessin de GUEMIER. *Gravure d'*ANDREW, BEST, LELOIR.

Dames romaines jouant aux osselets (d'apres une fresque d'Herculanum).

dans le vestibule; enfin, chacune des esclaves préposées à la toilette de la belle Romaine s'occupait, depuis le lever du soleil, avec d'autant plus de zèle à préparer les objets confiés à ses soins que, sur l'ordre de l'impératrice, le bourreau public se promenait déjà sous le vestibule, prêt, au moindre signe de leur maîtresse, à frapper, des larges courroies de bœuf qu'il portait sous son bras, les maladroites ou les négligentes (1).

Tandis que les *vestiplicæ* (2) sortaient, des caisses de hêtre parfumées, les tuniques et les cothurnes, les

psecæ (3) disposaient les bandelettes de pourpre, les aiguilles d'or, les réseaux et les diadèmes ; les *cinerariæ* (4) faisaient chauffer dans la cendre des baguettes de fer pour disposer les cheveux en boucles, et les *cosmetes* (5) essayaient sur des têtes de bronze revêtues de fausses chevelures apportées des Gaules les différentes formes de coiffures parmi lesquelles aurait à choisir l'impératrice.

Venaient ensuite les *ornatrices* (6), courbées sous le poids des coffrets d'or et d'argent ciselés par les artistes les plus célèbres, et dans lesquels étaient rangés avec art les colliers, les bracelets, les boucles d'oreilles et les bagues.

Tout à coup une jeune esclave noire, âgée de quatorze ans, qui veillait immobile et muette comme une statue de bronze près du lit de Galéria, accourut annoncer tout bas que sa maîtresse venait de s'éveiller. Un silence profond succéda au léger murmure de toutes ces femmes. Huit Africaines entrèrent dans la chambre où l'impératrice reposait sur un lit recouvert de tapis brochés d'or et drapé avec des voiles de pourpre tyrienne. Ce lit s'élevait sur une estrade d'ivoire, et l'on voyait, aux pieds des quatre statues d'argent massif qui le soutenaient, des vases d'albâtre où brûlaient encore des parfums délicieux, venus à grands frais de l'Orient (7).

Galéria leva les yeux sur le groupe d'esclaves agenouillées au chevet de son lit ; ce coup d'œil suffit pour qu'aussitôt ces femmes enlevassent délicatement, dans leurs bras, l'impératrice, qu'elles transportèrent ainsi dans la salle des bains.

Après l'avoir déposée durant quelques minutes sur le lit d'ivoire de *l'Apodyterium* (8), elles la conduisirent dans le *frigidarium* (9), petite pièce prenant son jour du haut, pavée de marbre blanc, et dans laquelle coulait une eau vive et limpide, épanchée par les dix bouches béantes de dix sphinx de bronze. Au bain froid succéda le bain tiède dans le *tepidarium* (10). Là, une cuve d'argent, suspendue à des chaînes de même métal, comme une balançoire, et remplie d'une eau parfumée, reçut l'impératrice, qui ne tarda point à s'endormir d'un léger sommeil, grâce au mouvement doux et régulier imprimé à sa riche baignoire (11). Quand elle sortit de cet assoupissement on la transporta dans le *sudatorium* (12). Un réservoir d'eau bouillante occupait le milieu de cette salle et fournissait des tourbillons de vapeurs qui montaient en nuages vers la voûte, de forme hémisphérique et recouverte en stuc. Un bouclier de bronze, qui s'élevait et s'abaissait comme une soupape, servait à tempérer la chaleur quand elle devenait trop suffocante. Au sortir du *sudatorium* Galéria passa dans le *unctorium* (13), c'est-à-dire dans la chambre aux onctions et aux parfums ; après quoi, enveloppée dans un vaste manteau de pourpre, ses esclaves la ramenèrent, toujours en la portant sur leurs bras, dans une salle voisine de *l'atrium*.

Là, nues (14) jusqu'à la ceinture, afin de recevoir avec plus de promptitude les châtiments que pourrait attirer sur elles leur maladresse, les *vestiplicæ*, les *ornatrices*, les *cinerariæ*, les *psecæ* et les *calamistræ*, à genoux et en silence, attendaient leur maîtresse, chacune tenant dans ses mains les vêtements et les parures parmi lesquels l'impératrice allait choisir sa toilette de la journée. Cette toilette était de grande importance, car il ne s'agissait pour elle de rien moins que de se rendre aux jeux que donnait au peuple, dans le cirque, l'empereur Vitellius, pour célébrer sa nomination au souverain pontificat (15).

Tandis que les *vestiplicæ* disposaient autour de la taille de Galéria, par-dessus le *kypasis*, des bandelettes nommées *strophiæ* (17) ou *pectorales* et qu'elles ceignaient autour de ses hanches les plis de la *castaula*, espèce de jupon, les *ornatrices* et les *cosmetes* peignaient avec des aiguilles d'or et des peignes de buis la longue chevelure noire de leur maîtresse ; car celle-ci ne sacrifiait point à la mode qui voulait alors que la tête des femmes fût d'un blond ardent (18). Afin d'obtenir cette couleur, les Romaines qui n'étaient point assez heureuses pour la devoir à la nature se teignaient les cheveux à l'aide d'un savon gaulois (19) composé de suif de chèvre et de cendre de hêtre. Quelquefois elles préféraient une infusion de brou de noix (20), ou bien un mélange de lie de vinaigre et d'huile de lentisque (21). Quand les *cosmetes* eurent terminé, les *cinerariæ*, à l'aide de grosses aiguilles chauffées dans la cendre, commencèrent à disposer les boucles de la coiffure, aidées des *psecæ* qui les dirigeaient dans la manière de délier et de nouer les nattes et les tresses.

Galéria suivait du regard, dans un miroir d'argent que tenait devant elle une esclave, les travaux de ses femmes ; tout à coup une *pseca* effleura légèrement de son fer chaud le front de l'impératrice, qui jeta des cris de douleur. A l'instant, l'infortunée maladroite, battue d'abord cruellement par sa maîtresse, fut livrée au bourreau public, qui la suspendit par les cheveux à un anneau du plafond et se mit à la fustiger à grands coups de lanières, non sans l'avoir bâillonnée au préalable afin que ses gémissements ne fatiguassent point l'impératrice (22). Celle-ci, sans s'émouvoir, sans paraître même songer aux tourments qu'endurait l'esclave, continua paisiblement sa toilette, qui se trouva terminée après deux heures d'essais et de travaux.

La parure de Galéria consistait dans une longue tunique de pourpre, couverte de broderies d'or et de perles. On la nommait *régille*, à cause de sa splendeur ; et elle avait été inventée par Poppée, femme de Néron (23). Une large ceinture rassemblait les plis de cette robe autour de la taille svelte de l'impératrice et représentait un monstrueux serpent, dont un diamant, une émeraude et un rubis formaient tour à tour chaque écaille. D'autres serpents de même façon, mais plus petits, servaient de collier et de bracelets. Ce qui méritait le plus d'admiration, c'était sans contredit la coiffure. Noués sur le derrière de la tête avec une chaîne de perles indiennes, les cheveux revenaient sur le front en petites boucles entremêlées de pierreries, et l'on ne pouvait assez s'étonner du charme et de l'art d'une semblable merveille (24).

Il ne restait plus qu'à chausser l'impératrice, et elle désigna d'un geste un cothurne de pourpre à la *vestiplica* chargée de le fixer autour du pied de Galéria (25).

— Attachez ce cothurne par un nœud TYRRHÉNIEN, dit-elle.

Or, le nœud *tyrrhénien* était une nouvelle manière de disposer les bandelettes des cothurnes. On en devait l'invention à la première femme de Vitellius, récemment répudiée par lui. Petronia n'avait point voulu, pour tout au monde, apprendre le secret de ce nœud à sa rivale, et deux esclaves avaient préféré mourir dans les tortures plutôt que de trahir le secret de leur maîtresse. Galéria avait donc chargé sa *vestiplica* de trouver les combinaisons du nœud tyrrhénien et celle-ci n'était arrivée qu'à des résultats incomplets. Aussi, deux fois l'esclave désignée par l'impératrice essaya, tremblante, de former le nœud, et deux fois la bandelette retomba libre et

traînante. Galéria, furieuse, enfonça dans les bras et dans la poitrine nus de la *vestiplica* une des longues épingles d'or dont les *cosmetes* s'étaient servies pour la peigner; l'esclave s'évanouit.

— Livrez-la au bourreau, dit froidement sa maîtresse, les coups de lanières lui feront reprendre connaissance.

Ensuite, elle donna l'ordre, à d'autres femmes, de nouer ses cothurnes; mais aucune d'elles n'y put réussir, et il fallut que l'impératrice, éperdue de colère et après avoir fait livrer tour à tour aux verges chacune de ses esclaves, essayât d'attacher de ses propres mains les fatals cothurnes.

Cela fait, d'une voix encore émue par la fureur Galéria donna l'ordre qu'on fît avancer sa litière jusque dans le vestibule même.

Douze esclaves vêtues de tuniques éclatantes d'or portaient cette litière, vaste lit d'ivoire couvert de pourpre et garnie de différents petits coussins de soie remplis de duvet (26). Sitôt que Galéria s'y fut couchée, quatre jeunes filles, nommées à cause de leurs fonctions *pedisequæ* (27), se placèrent, de chaque côté, une palme à la main. Cette palme, composée de plumes de paon et de petites lames de bois, devait servir à préserver du soleil l'impératrice durant le trajet. Alors le cortége se mit en chemin. Tandis qu'une escorte de cavaliers montés sur des chevaux numides, marchant en tête, faisaient ranger le peuple, vingt coureurs noirs, les bras et les jambes garnis d'ornements d'argent et n'ayant d'autre costume qu'une ceinture blanche (28), partirent au galop en criant :

— Place à l'impératrice!

Les trompettes sonnèrent, les pieds des chevaux frappèrent le pavé, et la foule qui remplissait les rues conduisant au cirque se rangea respectueusement pour laisser le passage libre à l'épouse de l'empereur. Celle-ci, nonchalamment étendue dans la litière, tenait dans la main gauche une boule d'ambre qui la rafraîchissait en la parfumant (29), et de la droite se jouait avec de petites couleuvres qui se glissaient autour de son cou et sur son sein de manière à lui produire une voluptueuse sensation de froid, par le contact caressant de leurs corps à sang glacial (30).

L'impératrice partie, le bourreau public quitta le palais, laissant sanglantes et demi-mortes les nombreuses victimes que lui avaient livrées l'impatience et la coquetterie de Galéria.

(1) Salluste, liv. , chap. . — (2) Plaute, *Trinum.*, II. 1, v. 22. — Nonn. Marcellus, v. *Vestipici.* — (3) Juv., S. 6, v. 491. — (4) Varro l. IV, pag. 32. — (5) Juvénal, S. 6, v. 477. — (6) Ovide, *Amor.*, 1, 14, v. 15. — (7) Lucan., 11, v. 388. — Catull., 57, v. 236. — Juvénal, S. 10, v. 334. — Serv., *In Æneid.*, 1, v. 701. — (8) Vitruv., v. 10. — (9) *Id.*, *id.* — (10) *Id.*, *id.* — (11) Pline, II, ep. 17, v. , ep. V. — (12) 3 Cels., *De re medic.*, 1. — (13) Vitruv., 11. — (14) Juvén., S. 6, v. 490. — (15) Petronius. — (16) *Id.*, *id.* — (17) 12 Plaut., *Aul.*, III, 4, v. 24. — (18) 8 Festus, v. *Butiliana.* — (19) Pline, XXVIII, 12. — (20) Tibull., l. IX, v. 44. — (21) Pline, XXIII, 2. — (22) Propert., IV, v. 40. — (23) Petron., 67. — (24) *Statues et Médailles antiques.* — (25) Ovid., *Art. amat.*, III, v. 171. — (26) Senec., *Consol. ad Marc.*, 16. — (27) Dig. XL, leg. 59. — Juven., S. 6, v. 334. — (28) Mart. X, 6, XII, 24. — (29) Pline. — Propert., II, 18, v. 60. — (30) Mart., XI, v. 55.

CHAPITRE SECOND.

LUCIUS.

Quelques instants avant l'heure désignée pour l'ouverture des jeux, deux jeunes hommes, qui paraissaient étrangers, sortirent de la voie Suburanne (31), quartier de Rome habité par la dernière classe du peuple, et suivirent la foule immense dont les flots se poussaient vers le cirque. Les vêtements de ces inconnus, quoique pauvres, auraient présenté au regard d'un observateur attentif un contraste tout à la fois frappant et bizarre. Le manteau grossier du plus jeune, quoique d'étoffe commune, s'associait merveilleusement à des traits sévères et majestueux, tandis que le second, sous sa tunique de laine follement nouée par une ceinture de cuir, rappelait plutôt les manières exagérées d'un *beau* que l'allure commune d'un artisan.

Ces deux hommes se regardèrent avec attention, comme s'ils se fussent vus autrefois et que le lieu où ils se rencontraient et le costume dont ils étaient couverts les empêchât de se reconnaître. Ils continuèrent néanmoins à marcher sans s'adresser la parole, mais non sans retourner souvent la tête l'un vers l'autre, préoccupés de leurs mutuels souvenirs. Sur ces entrefaites, un vieux esclave aveugle, contrefait, courbé par l'âge et presque paralytique, vint à passer; la foule se prit à rire de sa mine piteuse, et l'un des deux jeunes hommes, celui dont la tunique de laine était si bizarrement ajustée, plaça son bâton devant les jambes de l'aveugle qui tomba dans la boue. Aussitôt, l'autre jeune homme accourut, repoussa doucement les groupes qui s'étaient formés autour de l'aveugle pour rire de sa détresse, le releva, le conduisit vers une fontaine voisine, lava les contusions que le pauvre vieillard s'était faites dans sa chute, et ne le quitta qu'après lui avoir donné son propre manteau.

— Est-ce une raillerie de ma conduite que vous prétendez faire en agissant ainsi? demanda d'un air plein d'insolence le jeune homme qui avait causé la chute du vieillard et qui s'était arrêté pour considérer les charitables soins donnés à la victime de sa brutalité.

— Je ne raille jamais, répondit avec douceur celui qu'il apostrophait de la sorte.

— A la bonne heure, et vous faites bien de répondre de cette humble manière, car sans cela mon bâton vous châtierait comme un vil esclave que vous êtes, sans doute.

A ces paroles grossières, une vive rougeur, expression de la colère et de la honte, couvrit le visage du jeune homme, dont une main agitait d'une façon convulsive le bâton qu'il tenait, tandis que l'autre semblait chercher machinalement à sa ceinture la poignée d'une épée. Ce mouvement d'indignation eut néanmoins la rapidité de l'éclair, et celui qui l'éprouvait leva les yeux vers le ciel comme pour lui demander à la fois le pardon de sa faiblesse et la force de se maîtriser. Puis baissant les yeux, il continua sa route sans répondre.

Mais l'autre ne le tenait point quitte ainsi; loin de se sentir touché de la modération de son adversaire, il ne semblait en éprouver que plus d'insolence, et courant pour rejoindre celui qui venait de s'éloigner de lui :

— Vous ne répondez point, lui cria-t-il en le touchant du bout de son bâton, vous baissez la tête; craignez-vous que je voie sur votre front le stigmate des esclaves fugitifs.

Le jeune homme s'arrêta, et regardant son persécuteur avec un calme que démentaient peut-être les inflexions de sa voix :

— Ne vous êtes-vous jamais bien trouvé de rencontrer quelqu'un pour vous relever quand vous gisiez à terre? lui demanda-t-il.

— Samuel! c'est donc vous! interrompit le jeune homme; mes yeux ne se trompaient donc point quand ils cherchaient à vous reconnaître sous ce déguisement;

— Ces habits ne sont point un déguisement, ce sont les miens, ceux que je porte d'ordinaire.

— Vous, Samuel Ananias (31)! Vous, chef de la plus puissante famille de Jérusalem; vous qui commandiez la faction la plus puissante de cette ville; vous qui en étiez presque le roi, je vous retrouve à Rome, vêtu d'une tunique qui vaut à peine douze as, faisant métier de relever dans la rue les esclaves aveugles, et recevant avec patience des injures et presque des voies de fait!

— Cela vous paraît-il plus surprenant que de voir Lucius?...

— Silence, ne prononcez pas mon nom, Samuel; car si quelqu'un l'entendait (et les espions ne manquent pas à Rome), ce nom me vaudrait une mort plus cruelle et plus certaine que celle dont je commençais à subir les atteintes quand vous m'avez arraché à vos soldats juifs dont j'étais le prisonnier et qui se disposaient à me brûler à petit feu. Qu'il vous suffise d'apprendre que les plus vastes projets m'amènent ici; que vous seul y savez le secret de ma présence; enfin qu'un mot de vous me perdrait... Et vous, qui vous a fait quitter Jérusalem, à la défense de laquelle votre bras était si nécessaire?

— La cause de Jérusalem n'est plus la mienne; j'ai quitté cette ville, sur l'ordre de celui dont un signe dispose de ma volonté: pour lui obéir je suis venu à Rome.

— Vous êtes donc le prisonnier de Vespasianus, de mon...? dit le jeune homme sans achever le nom qu'il allait dire, car il voyait rôder un espion autour d'eux. Puis, baissant de plus en plus la voix :

— Avant mon départ, il m'avait pourtant juré par Jupiter d'user à votre égard de la générosité que j'avais rencontrée en vous, et de vous rendre à la liberté sans condition, si le sort de la guerre vous faisait jamais tomber entre ses mains.

— Je ne suis point le prisonnier de Vespasianus; si j'ai quitté Jérusalem, si je me trouve à Rome, je vous le répète, c'est de mon propre mouvement, ou plutôt, comme je vous l'ai dit, pour obéir à l'ordre du maître que j'ai choisi.

— Et quel est-il donc? Quelque belle Juive dont les yeux noirs ont allumé dans votre cœur une ardente passion?

— Il se nomme Joannes (33); c'est le fils d'un pêcheur de Bethsaïde.

Lucius regarda Samuel Ananias pour voir s'il ne remarquerait pas sur son visage des signes de folie; mais les traits de ce jeune homme étaient calmes et un léger sourire n'effleurait même pas ses lèvres.

— Je ne comprends rien à vos paroles.

— Des dangers vous entourent, Lucius; si l'on prononçait votre nom, la hache du licteur ferait, dites-vous, tomber aussitôt votre tête. Eh bien! si j'ajoutais un mot de plus, je serais menacé d'un péril semblable et peut-être plus certain encore. Sans la volonté de celui dont je vous ai parlé, je courrais avec joie au-devant de la mort; mais le Maître m'a dit de ne point exposer ma vie, et je lui obéirai jusqu'au moment où, pour me récompenser de ma docilité, il me permettra d'aller me livrer aux bourreaux.

Lucius regardait Samuel sans le comprendre.

— Pourquoi vouloir mourir? demanda-t-il.

— Parce que la mort est la vie, Lucius.

— Vos paroles sont autant de mystères pour moi... Mais hâtons-nous si nous voulons arriver à temps au cirque, car c'est là sans doute que vous vous rendez.

— Oui, Lucius

— Par Hercule! j'entends les trompettes de la garde prétorienne, et voici le cortége de l'impératrice. Hâtons-nous, Samuel!

Et il entraîna son compagnon. Tous les deux arrivèrent à l'entrée du cirque. Là ils se trouvèrent arrêtés par les soldats qui leur barrèrent le passage afin de laisser la voie libre à la litière de l'impératrice. Les esclaves qui portaient ce trône fastueux s'arrêtèrent devant une entrée particulière du cirque réservée pour l'empereur et pour sa famille. A l'instant même deux esclaves Liburniens, d'une taille gigantesque, placèrent de chaque côté de la litière un escabeau revêtu de pourpre, afin que l'impératrice n'eût même pas à désigner par quelle portière elle voulait descendre (34). Pendant ce temps-là, de jeunes filles jetaient des fleurs sur les dalles de marbre, et des esclaves s'avançaient pour soutenir Galéria.

Comme celle-ci posait le pied sur l'un des escabeaux, les bandelettes de son cothurne, mal attachées, quoiqu'elles l'eussent été par ses propres mains impériales, se dénouèrent et vinrent traîner à terre comme de longs serpents de pourpre. C'était à la fois une irrégularité grave dans la toilette de l'impératrice et un présage de mauvais augure; aussi, pâle d'indignation et de colère, elle allait remonter en litière et retourner à son palais, quand, plus prompt que l'éclair, un homme, Lucius, fendit la foule, s'agenouilla, et dans un clin d'œil forma de la manière la plus élégante et la plus solide le nœud du cothurne.

Après quoi, toujours agenouillé, et dans l'attitude d'un suppliant, il demeura là, comme pour implorer le pardon d'une si grande audace. Cependant chacun murmurait autour de lui et les gardes portaient la main à leur glaive, n'attendant qu'un signe de l'impératrice pour punir le profane audacieux, quand celle-ci, le sourire sur les lèvres, fit signe à Lucius de se relever. Elle le regarda fixement, Lucius soutint sans frayeur ce regard qui du reste n'annonçait rien de bien redoutable.

— Pour me rendre service, dit-elle, enfin, tu arriveras trop tard dans le cirque et tu n'y trouveras plus de place. Suis-moi dans la loge impériale.

— Dans la loge impériale! répéta le vieux sénateur Aulus Flavius. Un inconnu!

— La loge est-elle trop petite pour contenir un spectateur de plus, sénateur? Vous lui céderez votre place. Comment te nommes-tu?

— Lucius.

— Es-tu libre ou esclave?

— Libre.

— Romain?

— Non, Grec.

— Noble?

— Non.

— Je te nomme citoyen romain et te fais de plus chevalier;—mieux que cela, sénateur. Aulus Flavius, donnez votre laticlave à ce jeune homme. Je vous charge en outre du soin de faire régulariser l'admission de mon protégé au sénat. Enfin, le sénat va être bon à quelque chose; on y trouvera désormais un homme capable de nouer un brodequin à la tyrrhénienne. Lucius, donnez-moi la main (35).

Lucius, revêtu de la pourpre sénatoriale, obéit à l'impératrice, et tous les deux montèrent l'escalier de la loge impériale au milieu des cris de la foule qui saluait de ses applaudissements le nouveau sénateur et poursuivait de ses huées Aulus Flavius demi-nu stupéfait et portant autour de lui des regards effarés

Samuel Ananias, séparé de son compagnon, se dirigea vers la partie des gradins du cirque occupée par les plus pauvres spectateurs. Dès qu'il parut, un grand nombre de personnes se leva respectueusement pour lui livrer passage, et ce fut ainsi qu'il parvint contre la barrière même la plus rapprochée de l'arène.

(31) Varro, l. IV, p. 16. — (32) Flavius Joseph, chap. 53. — (33) *Evang. selon S. Jean.* — (34) Juv., S. 3, v. 240. — (35) Petron.

CHAPITRE TROISIÈME.

LE CIRQUE.

Le cirque (36) était un immense parallélogramme de deux mille cent quatre-vingt-sept pieds de long sur neuf cent soixante de large; aux deux extrémités, il se terminait en hémicycle. Les deux grands côtés et l'hémicycle du levant offraient à l'extérieur une double rangée de portiques, élevés les uns sur les autres, soutenus par des colonnes et terminés par une terrasse. Les portiques du rez-de-chaussée servaient de portes pour introduire les spectateurs dans le cirque, et l'on y trouvait des tavernes où se vendaient les aliments et les boissons nécessaires à cette foule immense.

La forme intérieure du cirque présentait l'aspect d'une lice. Autour de cette lice s'élevaient, sur les deux grands côtés et sur l'un des petits seulement, de nombreux gradins en pierre; derrière les derniers rangs de ces gradins régnait un portique en colonnade ne formant qu'une même galerie avec le portique du second étage de l'extérieur. C'est là que l'on se promenait pendant les entr'actes et que l'on venait se réfugier en cas de pluie.

Le deuxième petit côté se terminait à la partie diamétrale de l'hémicycle; il présentait une rangée de treize arcades dirigées à angles droits de l'une à l'autre partie latérale du cirque. Des Thermes formaient leurs pieds droits. L'arcade du milieu, ouverte sous les *mœniennes* ou tours carrées, était une porte d'entrée; les douze autres, fermées de grilles mobiles en fer et enluminées, formaient des *carceres* ou remises pour les chevaux et les jouteurs des jeux.

Les trois côtés garnis de gradins étaient séparés de l'arène par une grille derrière laquelle se trouvait un *euripe*, canal large et profond de six pieds, alimenté par des eaux vives.

L'espace qu'enceignait l'*euripe*, c'est-à-dire l'*arène*, était divisé en deux, dans sa direction longitudinale, par une espèce de muraille ou soubassement nommé *spina*, haut de six pieds romains et large de douze, qui laissait, à chacune de ses extrémités, un passage égal à celui de chaque côté. Sur cette muraille, où l'on monte par des degrés ménagés à ses deux bouts, s'élevaient différents monuments parmi lesquels on remarquait, au centre, un obélisque en granit oriental de cent vingt pieds neuf pouces romains de hauteur, apporté d'Héliopolis, en Egypte, par ordre de l'empereur Auguste; des hiéroglyphes creusés dans la pierre même en couvraient les quatre faces et un soleil d'or en couronnait le sommet aigu.

Un autre monument de la *spina* consistait dans un autel de *Consus* que l'on ne place que pendant les jeux; cet autel était entouré des statues de Cybèle, de Cérès, d'Hercule, de Phœbus.

Depuis quelques instants à peine, Samuel était assis à la place que lui avaient gardée ses amis, lorsqu'une procession, conduite par l'édile président des jeux, entra dans le cirque. L'édile était monté sur un char et portait le costume de triomphateur. Une troupe de jeunes gens, de quatorze à quinze ans, les uns à cheval, les autres à pied, rangés par compagnies, ouvraient la marche; ils précédaient les athlètes et les condamnés aux bêtes; ces derniers, demi-nus et les mains attachées derrière le dos, marchaient entre une double haie de soldats, la lance au poing. Les athlètes et les condamnés étaient suivis de trois chœurs de danseurs d'hommes faits, d'adolescents et d'enfants. On voyait ensuite des joueurs de flûtes courtes, de harpes d'ivoire et de luths, tous, ainsi que les danseurs, couverts de tuniques écarlates, et la tête couverte d'un casque d'or à long panache de pourpre. Puis ensuite s'avançaient d'autres musiciens et une foule de prêtres: les uns marchaient chargés de coffrets et de cassolettes de métal précieux où fumaient des aromates et de l'encens; les autres pliaient sous le poids des statues des dieux qu'ils portaient sur des brancards et des litières fermées.

Le cortége fit le tour du cirque; on coucha les statues sur des lits appelés *pulvinaria;* ensuite les consuls, les prêtres et les sacrificateurs immolèrent des victimes, et l'édile président des jeux termina les cérémonies religieuses par des libations. Alors des ressorts secrets agitèrent l'immense voile de pourpre qui s'étendait sur tout le cirque, et ce mouvement répandit dans l'air une agréable fraîcheur à laquelle vinrent se mêler des parfums d'eau de baume et de safran qui tombait comme une pluie légère et fine sur les spectateurs (37).

Cependant, des nérauts s'avançaient dans le cirque, montés sur des chevaux, vêtus de robes de pourpre et tenant un caducée à la main:

— Magnanime empereur, s'écrièrent-ils, les jeux vont commencer.

— Peuple romain, les jeux vont commencer.

A l'instant même des grilles s'ouvrirent de toutes parts et lâchèrent dans l'arène une foule d'animaux légers à la course et d'autres habitués à chasser; c'étaient des cerfs, des biches, des chevreuils, des élans, des zèbres et des girafes, sur lesquels se ruaient en hurlant des chiens, des loups, des tigres, des lions et des léopards. Affamés par quelques jours de jeûne complet, ces bêtes féroces se jetèrent avec fureur sur les proies sans défense qui leur étaient offertes, et il s'ensuivit une scène de carnage et de désordre qui se prolongea pendant un quart d'heure au plus. Alors les cris cessèrent, le tumulte s'apaisa, et l'on ne vit plus dans l'arène que des débris sanglants et des animaux repus, couchés au milieu du sang qui ruisselait de toutes parts et se regardant entre eux d'un air farouche (38).

Alors des *rétiaires* ou gladiateurs armés de filets et de lacets vinrent saisir toutes ces bêtes engourdies par la nourriture dont elles s'étaient gorgées et les emmenèrent presque sans résistance dans les cages grillées; pendant ce temps de jeunes esclaves enlevaient les ossements, nettoyaient l'arène et en nivelaient le sable à l'aide de râteaux dorés.

Aux *Chasses*, c'est ainsi que l'on nommait le spectacle qui venait d'avoir lieu, succédèrent des combats entre animaux féroces. Tour à tour on vit un éléphant et un rhinocéros, un lion et un taureau, un hippopotame et un crocodile se déchirer. Cependant le peuple ne semblait s'intéresser que d'une manière incomplète à ce qui se passait dans l'arène. Il semblait attendre avec impatience un spectacle plus attachant et plus curieux; aussi vit-il

avec joie revenir les rétiaires et les esclaves chargés d'emmener les bêtes féroces et de niveler encore une fois le terrain du cirque (39).

Quand tout cela fut fait, cent condamnés parurent, les mains attachées derrière le dos ; les hommes et les enfants étaient complétement nus ; on avait laissé aux femmes un long manteau blanc dont elles se tenaient enveloppées. Tous ces infortunés, chez lesquels on ne remarquait rien de la stupide indifférence des gladiateurs, s'avancèrent paisiblement et vinrent s'agenouiller devant la partie des gradins où se trouvait Samuel ; après quoi, ils se relevèrent, et toujours calmes, courageux, sans ostentation, on les vit, sur l'ordre d'un bestiaire, aller prendre place au milieu du cirque.

L'impératrice, qui n'avait cessé de s'entretenir pendant tout le spectacle avec Lucius, et qui semblait beaucoup s'amuser des réparties spirituelles et fines de ce jeune homme, se tourna vers lui :

— Vous qui savez tant de choses, sénateur Lucius, pourriez-vous me dire de quels crimes se sont rendus coupables les condamnés qu'on va livrer aux bêtes? ma curiosité est d'autant plus vive à cet égard que pour la première fois je vois des femmes et des enfants subir ce genre de supplice.

— Arrivé de la Grèce depuis peu de jours, je l'ignore ; mais voici derrière nous le sénateur Aulus, paré d'un laticlave tout neuf, et qui pourra sans doute vous instruire de ce que vous désirez savoir.

Aulus Flavius s'avança sur un signe du nouveau favori de l'impératrice, et répondit à ses questions sur les condamnés :

— Ces misérables sont des chrétiens (40).

— Des chrétiens ! s'écria Lucius avec surprise. Quoi donc! cette secte créée au fond de la Palestine par le fils d'un charpentier et de pauvres pêcheurs a-t-elle donc fait des progrès si rapides qu'on la connaisse déjà à Rome, et qu'il faille en punir les fauteurs par la mort?

— La secte des chrétiens, répliqua le sénateur Flavius, envahirait bientôt tout l'empire si l'on n'y mettait promptement obstacle. En effet, n'enseigne-t-elle pas les doctrines les plus fatales à l'existence du peuple romain : l'égalité de tous les hommes, la liberté des esclaves, l'amour de la pauvreté, et une sévère rigueur de mœurs? A les entendre, il faudrait détruire nos palais, renoncer à notre luxe et briser les autels des dieux protecteurs, pour adorer le fils de ce charpentier, mort, sur la croix, du supplice des esclaves.

— Excusez mon ignorance ; étranger à Rome, où je n'étais jamais venu, et depuis mon enfance élevé dans un camp, au milieu des combats, le nom des chrétiens et le récit de leurs crimes ne m'est jamais parvenu que d'une manière vague. Ils ont donc pris les armes? Ils cherchent donc à établir leur religion par la révolte et par l'assassinat?

— Non ; ils affectent une fausse obéissance aux ordres de l'empereur, paient exactement les impôts, ne résistent pas quand on vient les arrêter, et semblent mourir avec joie lorsqu'on les livre aux bourreaux ou qu'on les jette dans les arènes.

— Pour des scélérats aussi coupables, reprit Lucius avec ironie, il n'est certes point, sénateur Aulus Flavius, de supplices assez terribles. Et il reporta nonchalamment les yeux dans l'arène.

Un bestiaire faisait avancer, au devant des autres chrétiens, un vieillard tout courbé par l'âge, et puis s'élançant avec rapidité sur la *spina*, il donna le signal d'ouvrir une des grilles. Soudain un lion parut, dans l'arène, furieux et rugissant. Les chrétiens commencèrent à chanter un hymne religieux ; et les cris de l'animal qui dévorait le vieillard n'interrompirent point un seul instant l'air mélancolique qu'ils disaient en chœur.

Quand le lion en eut fini avec le vieillard, il se leva de dessus sa proie sanglante et marcha lentement, les lèvres rouges de sang, vers les autres condamnés. Pas un d'eux ne fit un mouvement pour reculer ; seule, une mère se plaça devant sa fille, pauvre enfant qui comptait à peine treize années ; mais celle-ci reprit courageusement sa place, et regarda même sans pâlir le terrible animal.

Le peuple applaudit à la jeune fille.

Le lion fit un bond, se jeta sur la faible créature et la mit en pièces.

Le peuple applaudit au lion.

Partout alors les grilles s'ouvrirent à la fois, et des taureaux, des lions, des tigres, des loups, inondèrent l'arène et se ruèrent sur les chrétiens. L'hymne de ces martyrs continuait toujours à s'élever pur et courageux vers le ciel ; seulement il devenait d'instant en instant plus faible. Bientôt une seule voix chanta, celle d'un jeune garçon. Enfin cette voix se tut comme les autres, et le peuple se leva pour quitter les gradins et sortir du cirque, car les jeux se trouvaient terminés (41).

— Sénateur Aulus Flavius, dit l'impératrice avant de quitter la loge et en se tournant vers le vieux courtisan, vous n'oublierez pas les ordres que je vous ai donnés au sujet du nouveau sénateur Lucius. En outre, allez le conduire dans votre char jusqu'au palais du préteur Tullius Verecundus, condamné à mort hier pour attentat contre l'empereur. Là, vous le mettrez en possession du palais, des esclaves et de tout ce qu'il renferme de précieux. Adieu, sénateur Lucius ; je vous attends demain au palais impérial pour enseigner à mes *vestiplicæ* la manière de former le nœud tyrrhénien.

Elle remonta dans sa litière, laissant chacun stupéfait de la fortune inouïe du jeune aventurier. Ce dernier seul ne semblait point étonné de tous les merveilleux événements qui tourbillonnaient autour de lui.

— Cher collègue Flavius, dit-il avec aisance, allons prendre possession de mon palais. Je vous invite à souper ce soir, ainsi que ce jeune homme qui passe là sans manteau et que je tiens pour un de mes amis. Holà ! cher Samuel, venez donc. Le sénateur Lucius vous convie à venir ce soir partager son repas ; nous aurons des danseuses, des gladiateurs, et les deux meilleurs joueurs de flûte qui soient à Rome, Priscus et Selenius.

Samuel s'avança, et s'inclinant devant Lucius :

— Vous avez donc fait connaître votre nom et votre rang? Vous avez donc renoncé à votre déguisement? murmura-t-il à voix basse.

— Au contraire, reprit Lucius de la même manière ; c'est un nouveau déguisement que j'ai pris... A ce soir donc !

— Ce soir, je ne le puis ; un devoir saint et grand me réclame ; mais avant de nous séparer, peut-être pour ne plus nous revoir, au nom des services que je vous ai rendus, au nom de la vie que je vous ai sauvée, accordez-moi une grâce ; votre nouveau titre de sénateur vous rend facile ce que j'ai à vous demander.

— Viens ce soir souper avec moi, et je promets de t'accorder tout ce que tu voudras... Mais ce lieu est peu propre aux audiences d'un sénateur. Adieu donc, à ce soir, au

palais de feu le préteur Tullius Verecundus, ou plutôt au palais du sénateur Lucius.., Partons, Aulus Flavius.

Il monta dans le char du vieux sénateur et bientôt la splendide voiture fendit les flots de la foule que des coureurs faisaient ranger, de droite et de gauche, à l'aide de longues cannes d'ébène et d'ivoire.

(36) Toute cette description du cirque est empruntée presque textuellement à l'ouvrage si remarquable de M. Charles Desobry, *Un an à Rome*.

(37) Ovid., *Art. amat.*, I, v. 104. — Propert. IV, v. 16. — Pline. — Martial, IX, v. 39. — (38) 5 Ovid., *Metam.*, XI, v. 25 — (39) Mart., *De spect.*, 21. — (40) Drouet de Maupertuy, *Vérit. act. des martyrs*, t. I, p. 62. — (41) *Id.*, *id.*

CHAPITRE QUATRIÈME

LE SOUPER DE LUCIUS.

Lorsque Lucius et le sénateur qui le conduisait arrivèrent au palais du préteur Tullius Verecundus, la plus grande consternation régnait parmi les esclaves et les affranchis de ce dernier; car le matin même on était encore venu saisir l'un d'eux pour le conduire au supplice. Voici pourquoi : la veille, son vieux maître, au moment où Vitellius le livrait au bourreau, s'était écrié : « Empereur, vous êtes mon héritier; laissez-moi vivre le peu de jours que l'âge me laisse. » Le tyran, au lieu de faire grâce, n'en avait pressé que plus vite l'exécution, afin, disait-il, de lire de suite le testament du préteur et de savoir si le legs annoncé n'était point un mensonge. Ouverture faite du testament, la chose fut trouvée vraie; seulement un affranchi était désigné pour un legs assez considérable. En apprenant cela Vitellius vomit les plus odieuses malédictions contre celui dont la tête venait de tomber et ordonna que l'affranchi fût mis à mort.

— De cette manière, dit-il, j'hériterai seul.

Il ne borna point là ses cruautés; comme le testament faisait mention de plusieurs vases précieux qui ne se trouvèrent point dans le palais du préteur, on mit, d'après les ordres de l'empereur, un grand nombre d'esclaves à la torture, pour qu'ils révélassent ce qu'étaient devenus ces objets. En voyant arriver Lucius et le sénateur avec sa suite, ceux de ces esclaves qui n'avaient point encore subi les horribles supplices du feu et des verges (42) crurent qu'on venait les saisir pour les livrer aux licteurs, et, comme on l'a dit, s'abandonnèrent au désespoir; mais dès qu'ils apprirent de la bouche du sénateur que Lucius était leur nouveau maître et non un émissaire du bourreau impérial, ils se prosternèrent aux genoux du jeune homme et s'empressèrent d'obéir à ses ordres.

— Je veux un magnifique souper, leur dit-il; car je traite aujourd'hui le sénateur Aulus Flavius et un autre de mes amis. Que rien ne manque à la splendeur du festin : mets délicats, vins exquis, divertissements, musiciens, danseurs et danseuses. Allez, et que dans deux heures tout soit prêt, ou sinon les verges vous apprendront comment je sais me faire obéir.

Resté seul avec le vieux sénateur, il passa dans le *triclinium d'été* (43), vaste pièce meublée avec une voluptueuse recherche et dont l'aire était composé d'abord d'une couche de tuileau brisée, épaisse de deux pieds, puis d'une seconde couche formée de charbon pilé, de sable, de chaux et de cendres, consolidées avec force et imitant tout-à-fait un carrelage noir. Cette aire avait le double avantage d'absorber sur-le-champ toutes les eaux parfumées que l'on répandait dessus et à l'aide desquelles on combattait la chaleur; en outre, elle ne conservait aucun froid qui pût incommoder les esclaves, qui marchaient toujours pieds nus (44).

Là Lucius et le sénateur conversèrent longuement des affaires de la république, de façon à jeter le dernier dans l'étonnement le plus profond; car cet homme qu'il croyait de la lie du peuple, ce Grec ramassé dans la boue par l'impératrice, s'exprimait avec une merveilleuse facilité, développait des vues intelligentes et fines, et prenait un malin plaisir à démontrer la fausseté des raisonnements de son dogmatique interlocuteur; puis au moment où l'autre, battu, déconcerté, allait s'humilier devant la supériorité de son adversaire, celui-ci reprenait le langage grossier d'un homme sans éducation, et se mettait à débiter les folies les plus absurdes avec le même sang-froid qu'il avait développé les théories politiques les plus élevées. La sueur ruisselait sur le visage d'Aulus et il se perdait en conjectures sur Lucius, le reconnaissant tour à tour pour un misérable ou pour un homme de vaste intelligence; pour un manant ou pour un sénateur. Vers le soir, un esclave introduisit le nouveau convive annoncé par leur maître; c'était le Juif Samuel. A peine avait-il échangé avec Lucius et le sénateur les paroles de salut que le chant des flûtes douces se fit entendre; c'était le signal de passer dans le *triclinium*, ou salle à manger.

Dès que Lucius, Samuel et le sénateur eurent pris place sur les lits (45) qui occupaient les trois côtés d'un carré (le quatrième restait libre pour le service), de jeunes esclaves vinrent dénouer les chaussures des convives et leur versèrent de l'eau à la neige sur les pieds et sur les mains, tandis que d'autres leur nettoyaient avec une merveilleuse promptitude les ongles des orteils. Ces soins terminés, et ils durèrent à peine une minute, de jeunes filles parurent tenant dans leurs mains des couronnes d'ache et de lierre (46), qu'elles placèrent sur la tête de Lucius et de ses deux invités. Alors le premier prit une coupe et fit des libations aux dieux; puis les flûtes qui s'étaient interrompues pendant cette cérémonie recommencèrent à jouer, mais d'une manière si douce qu'elles ne couvraient point la voix et laissaient toute liberté aux entretiens. Le vieux sénateur se jeta sur les mets qu'on lui servit avec une avidité commune à presque tous les Romains de cette époque, dont l'habitude était de se faire vomir deux ou trois fois pendant leurs repas afin de pouvoir manger davantage; il n'épargna pas plus les vins délicieux dont un esclave ne cessait d'emplir sa coupe. Lucius mangeait avec modération tout en engageant à boire le vieux Aulus, ne manquant jamais de vider sa propre coupe sous la table, de façon à tromper le sénateur et à l'enivrer plus vite. Quant à Samuel, lorsque Lucius avait adressé la prière d'usage aux dieux domestiques, il s'était détourné, et dès qu'il l'avait pu, sans se faire trop remarquer, il avait dépouillé son front de la couronne de fleurs dont on l'avait couvert; néanmoins il goûta de quelques mets, mais il semblait choisir les moins délicats.

Le souper se composa de trois services : l'un, composé d'œufs de tortues, d'olives et de fruits propres à aiguiser l'appétit, c'était la *gustatio* (47); à l'autre, la *secunda mensa* (48) (seconde table), parurent des rôts et des ragoûts; vinrent ensuite les *bellaria* (49), c'est-à-dire les confitures, les pâtisseries, les fruits cuits et les parfums. Pendant toute la durée du repas, des esclaves vêtus d'une tunique courte et portant à leur ceinture un linge d'une blancheur éblouissante, obéissaient au moindre signe des convives; d'autres découpaient les viandes, nettoyaient la table avec des éponges humides, entretenaient les

lampes où brûlait une huile parfumée, et faisaient des aspersions avec une liqueur composée de verveine et d'adiante infusées, pour exciter la gaîté des convives (50).

Sur un signal que Lucius donna en faisant claquer ses doigts les uns contre les autres, on desservit la table, dont on enleva les plats, les cuillers et les couteaux pour ne plus y laisser que des coupes et des parfums; puis on donna à laver aux convives en leur versant sur les mains, avec un vase à col étroit, de l'eau qu'ils recevaient dans u bassin.

Alors les portes qui donnaient sur une grande pièce voisine s'ouvrirent comme par magie; les spectacles allaient commencer.

D'abord de jeunes filles et de jeunes garçons exécutèrent des danses gracieuses, tandis que d'autres chantaient des odes d'Horace au bruit des théorbes, des flûtes d'ivoire et des lyres. Après cela des gadiates (51), vêtues de tuniques courtes de soie brodées d'or, parurent en bondissant; elles tenaient, dans leurs mains, des castagnettes, des sambuca, des tympanum et s'en accompagnaient pour marquer la mesure de leurs pas vifs et de leurs bonds d'une légèreté fougueuse.

Instruments de musique.

(1) Danseuses jouant du tympanum (peinture d'Herculanum). (2) Lyre à cinq cordes. (3) Trompette. (4) Flûte. (5) Castagnettes, (6) Cymbales. (7) Flûte de Pan. (8) Sambuca. (9) Autre sambuca.

Aux danses succédèrent les baladins et les danseurs de corde; les grotesques exécutaient mille tours bouffons sur une échelle qu'ils maintenaient debout en équilibre (52); d'autres se jetaient à travers des cerceaux en-

flammés sans griller leurs robes de lin garnies de plumes. Les funambules, pendant ce temps-là, exécutaient, sur la corde raide, les poses les plus difficiles : entièrement nus et le dos orné d'une queue, comme on en attribuait aux Faunes, ils jouaient de la lyre, se versaient à boire, mangeaient, tournoyaient sur eux-mêmes, tout cela sans cesser de danser, de bondir et de voltiger autour de la corde ; sans jamais toucher la terre. Enfin, des égyptiennes marchaient sur les mains au milieu de lames aiguës dressées sur le sol ; d'autres vidaient avec leurs pieds des amphores pleines de parfums, dont elles aspergeaient les spectateurs.

Baladins.

Funambules jouant de la lyre et se versant à boire (d'après une fresque de Pompéia). — Femme sautant entre deux épées (d'après un vase du musée de Naples). — Femme puisant avec les pieds dans un vase (d'après une peinture étrusque de la collection d'Hamilton).

Cependant, ce spectacle, payé à prix d'or, n'obtenait l'attention d'aucun des trois convives ; le sénateur Aulus, gorgé de vin, ronflait étendu sur son lit ; Samuel s'était caché le visage dans ses deux mains, et Lucius semblait absorbé dans une profonde rêverie. Tout à coup il sortit de cette préoccupation et fit un signe ; aussitôt le spectacle cessa, les portes se refermèrent, les esclaves sortirent, et il ne resta plus dans le *triclinium* que le sénateur ivre mort, Samuel et Lucius.

— Ecoute, dit le dernier en se rapprochant du Juif pour lui parler si bas que ses paroles pouvaient à peine être entendues ; écoute, Samuel, je sais ton secret : tu es chrétien.

— Je suis chrétien ! répondit Samuel d'une voix ferme.

— Plus bas ! plus bas ! As-tu donc plusieurs vies pour jouer ainsi ta tête? Parlons sans détour, pendant que nous sommes seuls et libres, pendant que cette brute dort. Ma présence à Rome, mon déguisement, mon empressement à gagner la faveur de l'impératrice, tout ne te révèle-t-il pas que de grands projets m'amènent à Rome. Il faut qu'avant peu de mois Vitellius ait été rejoindre Galba ; il faut que Vespasianus soit empereur à Rome comme il est empereur en Judée. Déjà l'Achaïe et la Mœsie se sont rangées à son obéissance ; déjà Antonius Primus, après avoir entraîné dans le parti du nouvel empereur les légions qui occupent la Pannonie et l'Illyrie, est entré en Italie. Maître de Padoue et d'Aquilée, il marche sur Ferrare ; enfin Bassus, qui commande la flotte de Ravenne, vient de la livrer à Cœcina, lieutenant de Vespasianus. Cœcina ne tardera point à l'imiter. Mais tout cela ne nous livre point Rome, Rome, la tête de l'empire romain. Le peuple tient pour Vitellius, qui lui donne des spectacles, qui lui prodigue les trésors des riches et des nobles à mettre à mort. Pour abattre Vitellius il faut le dépopulariser ; il faut lui ôter l'amour si peu durable d'ailleurs, si facile à changer, de la populace et des gardes prétoriennes. Tu peux m'aider, toi, chrétien ! toi, chef de ces sectaires dont la plus grande partie appartient aux dernières classes de la nation. Ne cherche point à me le cacher, tu es leur chef. Samuel Ananias n'aurait point quitté la couronne de Jérusalem, qu'il tenait déjà d'une main, s'il n'eût point vu dans le christianisme des moyens plus sûrs d'arriver à un pouvoir plus grand. Unissons-nous donc ; anime-les tous contre l'empereur, fais qu'ils soient prêts, sous tes ordres, à marcher contre lui dès que je t'en donnerai le signal, et tu deviens le plus puissant dans Rome après Vespasianus, après moi.

— Lucius, répliqua Samuel, tu m'as connu quand j'avais encore les yeux fermés à la vérité, quand je ne connaissais d'autres lois que mon orgueil, mes vices et mon ambition. Mais les temps sont changés ; je ne suis plus qu'un pauvre prêtre du vrai Dieu, je ne suis que le disciple du fils du pêcheur Joannes. Mon devoir est de supporter le joug que le Très-Haut nous impose, quelque rude qu'il soit. Comme mon divin maître l'a dit : *Il faut rendre à César ce qui appartient à César.* Conspirer contre Vitellius serait un crime pour moi.

— Mais il persécute les chrétiens ! mais il les jette dans les arènes aux bêtes féroces !

— Il leur donne la couronne du martyre, il leur ouvre les portes du ciel.

— Quoi ! c'est Samuel Ananias qui me tient ce langage fanatique et servile? toi que j'ai connu si plein d'ardeur pour la gloire, si noblement ambitieux !

— Les choses de ce monde ne me sont plus de rien, Lucius ; toutes mes pensées appartiennent au ciel.

Lucius le regarda quelque temps, puis il ajouta :

— Je ne te demande point le secret sur ce que je viens de te dire ; moi qui regarde la vertu comme un vain mot, je sens là néanmoins que tu ne me trahiras point, je crois en toi... Voyons, avant de nous quitter, dis-moi quelle grâce tu voulais solliciter de moi, dis-le-moi pour que je te l'accorde?

— Je venais te demander un ordre pour les *bestiarii* afin qu'ils me laissent pénétrer cette nuit dans le cirque.

— Qu'y veux-tu donc faire?

— Recueillir les restes de mes frères, morts ce matin pour la foi de Jésus-Christ.

— C'est là l'objet de ta demande?

— Oui, je veux déposer ces saintes reliques dans les catacombes où nous nous réunissons en secret pour prier Dieu.

— Voici cet ordre, dit Lucius en déchirant une page de ses tablettes sur laquelle il écrivit quelques lignes ; il scella ensuite ces lignes avec l'empreinte de la pierre gravée qu'il portait en bague au petit doigt de la main gauche (53).

Samuel prit congé de Lucius et s'éloigna.

— Imbécile, dit ce dernier en le suivant des yeux ; imbécile, va recueillir ces ossements... Il tient dans ses mains les moyens de détruire la puissance de Vitellius et refuse de s'en servir... N'importe, je saurai bien l'y contraindre malgré lui.

— Un message de l'empereur !... un message de l'empereur, s'écria tout à coup un esclave en entrant.

— Non, un message de l'impératrice, tu veux dire.

— Maître, répondit l'esclave en ouvrant les volets du triclinium et en laissant pénétrer le jour, c'est un message de l'empereur.

L'esclave parlait encore que des licteurs, conduits par un officier du palais, entrèrent dans le triclinium, saisirent Lucius, le garrottèrent étroitement sans daigner lui donner aucune explication, le firent monter dans un char et l'emmenèrent au palais de Vitellius.

(42) On châtiait les esclaves par la *fourche*, le *fouet*, la *marque*, la *torture* et la *mort*. Lorsqu'un citoyen était condamné à mort, sous les derniers des Césars, il était d'usage de mettre à la torture tous ses esclaves afin qu'ils révélassent tous les trésors cachés pour être dérobés à l'avidité des empereurs.

« La fourche est une pièce de bois fixée sur la poitrine et aux épaules, et s'étendant jusqu'aux extrémités des deux bras qu'on attachait dessus. On promène ainsi le condamné par le milieu des places et des rues les plus fréquentées de la ville, en le battant de verges.

« Le fouet se compose d'une grosse botte de lanières de cuir garnies de nœuds et de balles de plomb, et avec lesquelles on frappe le condamné qui, nu et garrotté, est suspendu soit par les pieds, soit sous les aisselles, avec un gros poids attaché aux jambes afin de l'empêcher de remuer.

« Pour mettre à la torture, on étend le patient sur un chevalet ; on le déchire à coups de verges et on le brûle avec des lames de fer ardent. On répète quelquefois cette cruelle opération jusqu'à six et huit reprises de suite, et les maîtres s'y prêtent sans difficulté, pourvu qu'on s'engage, lorsque ces tortures sont appliquées par suite d'une affaire judiciaire, à leur payer les esclaves qui périraient pendant le supplice.

« La marque a quelque chose de plus affreux peut-être en ce que ce châtiment est, pour ainsi dire, perpétuel ; on rase la tête et les sourcils du coupable, et ensuite, à l'aide d'un fer chaud, on lui imprime un stigmate sur le front.

« Les chaînes et la prison ne sont qu'une même chose ; tous ceux qui sont jetés en prison y étant enchaînés.

« La mort a lieu par le crucifiement ; on attache sur la poitrine du condamné un écriteau indicateur de son crime et on le conduit à travers le Forum, en le battant de verges, jusqu'en dehors de la porte Esquiline, sur un plateau destiné au supplice des esclaves. Là il est exécuté par un bourreau à qui le séjour et même l'entrée de Rome sont interdits. » *(Charles Desobry.)*

(43) Senec., *Epist.*, 90. — *De Provident.*, VII, 4. — (44) Vitruve, VII, 9. — (45) Plut., *Sympos.* — (46) Horat., IV, ode II, v. 3. — (47) Petron., 34, 34. — (48) Horat., II, S. 3, v. 10 et 70. — (49) A. Gell., XIII, 11. — (50) Senec., *Sympt. de brevit. vitæ*, 12. — (51) Mart., V, 79. — Pline, 1. — (52) Petron., 39.

(53) Les Romains ne signaient pas leurs lettres, ils les scellaient avec l'empreinte de leurs bagues.

CHAPITRE CINQUIÈME.

DEVANT L'EMPEREUR.

Durant le trajet du palais Tullius au palais impérial, les craintes les plus terribles et la plus poignante incertitude assaillirent Lucius, chargé de fer et traîné plutôt que conduit par les licteurs vers le stupide et cruel des-

pote qui allait décider de son sort. Était-ce seulement à cause des faveurs dont l'avait comblé la veille l'impératrice, ou bien les motifs de son arrivée à Rome se trouvaient-ils révélés? Samuel Ananias l'aurait-il trahi? Oh! s'il en était ainsi! vengeance!... Vengeance! De quelle vengeance peut-il menacer l'empereur tout-puissant, lui qui va sans doute, dans quelques instants, périr sous la hache des licteurs!... Périr à vingt ans! à la veille de toucher au trône! Périr d'une manière obscure et sans gloire! Périr comme un taureau dans la boutique d'un boucher, en tendant la tête, sans pouvoir se défendre! Oh! quelle déplorable destinée!

Arrivé au palais impérial les licteurs jetèrent Lucius dans une sorte de cachot obscur qui servait de lieu provisoire de détention aux victimes que ne cessait de se faire amener l'empereur, et il y resta une heure entière à attendre les ordres de Vitellius; car Vitellius avait bien en ce moment autre chose à faire que de décider de la vie ou de la liberté d'un homme. Vitellius déjeunait (54).

Aulus Vitellius, petit-fils d'un affranchi qui exerçait la profession de savetier, et qui s'était estimé heureux d'épouser la fille d'un boulanger, avait eu pour père un chevalier connu par ses déprédations du trésor public et la splendeur de ses soupers. Digne fils de son père, toujours ivre et gorgé de nourriture (55), il s'était gagné l'amitié des soldats, à l'armée de Basse-Germanie, par les moyens les plus abjects (56).

Déjà, par ces honteux moyens, il s'était jadis concilié la faveur de Caligula et de Néron, et avait su sauver sa tête des proscriptions dont ses tyrans frappaient tout ce qui les environnait. Élevé à Caprée, sous les yeux de Tibère, Vitellius mérita la bienveillance de Caligula par son habileté à conduire des chars; celle de Claude, par son goût pour les jeux de hasard, celle de Néron par tous ses vices. Claude le fit consul et l'envoya ensuite en Afrique, où il exerça durant deux ans, beaucoup mieux qu'on ne devait s'y attendre, les fonctions de proconsul et de lieutenant. Il ne manquait pas d'instruction ni d'esprit: on vantait sa franchise et sa libéralité; mais devenu Édile, il vola les offrandes et les ornements des temples, et y laissa de l'étain et du cuivre, au lieu d'argent et d'or. Cela n'empêcha point de lui conférer de nouvelles dignités, et même des sacerdoces. Que pouvait lui refuser Néron, dont il était le plus complaisant serviteur? Un jour que ce prince brûlait de se donner en spectacle aux Romains, de leur faire admirer sa voix mélodieuse, et qu'il n'osait pourtant pas céder à leurs instances, Vitellius, qui présidait à ces jeux solennels, se déclara l'interprète du vœu public, et s'y prit si bien que l'empereur chanta comme par force ou par condescendance, et s'enivra des louanges et des applaudissements de la multitude. En 62 Vitellius poursuivit devant le sénat Antistius Sosianus, en l'accusant d'avoir composé des vers injurieux à Néron; il demandait la mort du libelliste, il n'obtint que son bannissement et la confiscation de ses biens. Il répudia Petronia sa première épouse; il avait eu d'elle un fils nommé Petronianus qui était borgne, et qu'il fit mourir pour s'emparer des biens que cet enfant avait hérités de sa mère, du moins on le disait ainsi; mais Vitellius prétendait que Petronianus s'était puni lui-même d'une tentative de parricide, et avait avalé le poison préparé par lui pour son père. Ce fait et le mariage de Vitellius avec une seconde femme, Galéria Fundana, fille d'un préteur, sont placés par Suétone avant l'époque où il parvint à l'empire; mais il paraît certain, comme on l'a dit plus haut, qu'il n'eut lieu qu'après l'avénement de Vitellius au trône des Césars. Il ne semblait guère destiné à exercer la souveraine puissance; on l'avait vu toujours prêt à flatter les grands et à injurier les hommes de bien, mais réduit au silence dès qu'on osait lui répondre; tout annonçait en lui un caractère aussi pusillanime que méchant. Galba néanmoins lui confia, vers la fin de l'année 68, le gouvernement militaire de la Basse-Germanie; en quoi l'on croyait reconnaître un effet des sollicitations de Vinius, homme alors très accrédité. Du reste, le vieil empereur déclarait qu'il ne craignait point l'ambition d'un gourmand et d'un endetté, qu'on était sûr de contenter en mettant à sa disposition les richesses d'une province. Le premier embarras de Vitellius fut de se procurer les moyens de faire son voyage; car il s'était ruiné par ses débauches. Il lui fallut laisser sa femme et ses enfants dans une maison de louage, donner à loyer la sienne pour le reste de l'année, mettre en gage une des boucles d'oreilles de sa mère, et se dégager enfin des mains de ses créanciers qui l'attendaient, le poursuivaient, l'arrêtaien dans les lieux publics. Il intenta un procès au plus opiniâtre, et lui extorqua cinquante grands sesterces en réparation d'un prétendu outrage; nous ne garantirions pas tous ces détails; mais ils sont rapportés par Suétone. L'armée de la Germanie-Inférieure n'aimait point l'avare et sévère Galba; elle reçut, comme un présent du ciel, un nouveau commandant qui se montrait facile et prodigue. Vitellius embrassait les soldats qu'il rencontrait sur son passage, faisait amitié, dans les auberges, aux voyageurs et aux muletiers, leur demandait s'ils avaient bien déjeuné, et leur prouvait, par des signes non équivoques, qu'il n'avait pas négligé ce soin. Au sein de son camp, il ne refusait rien à personne; les accusés et les condamnés n'avaient qu'à lui demander grâce pour être sûrs de leur délivrance.

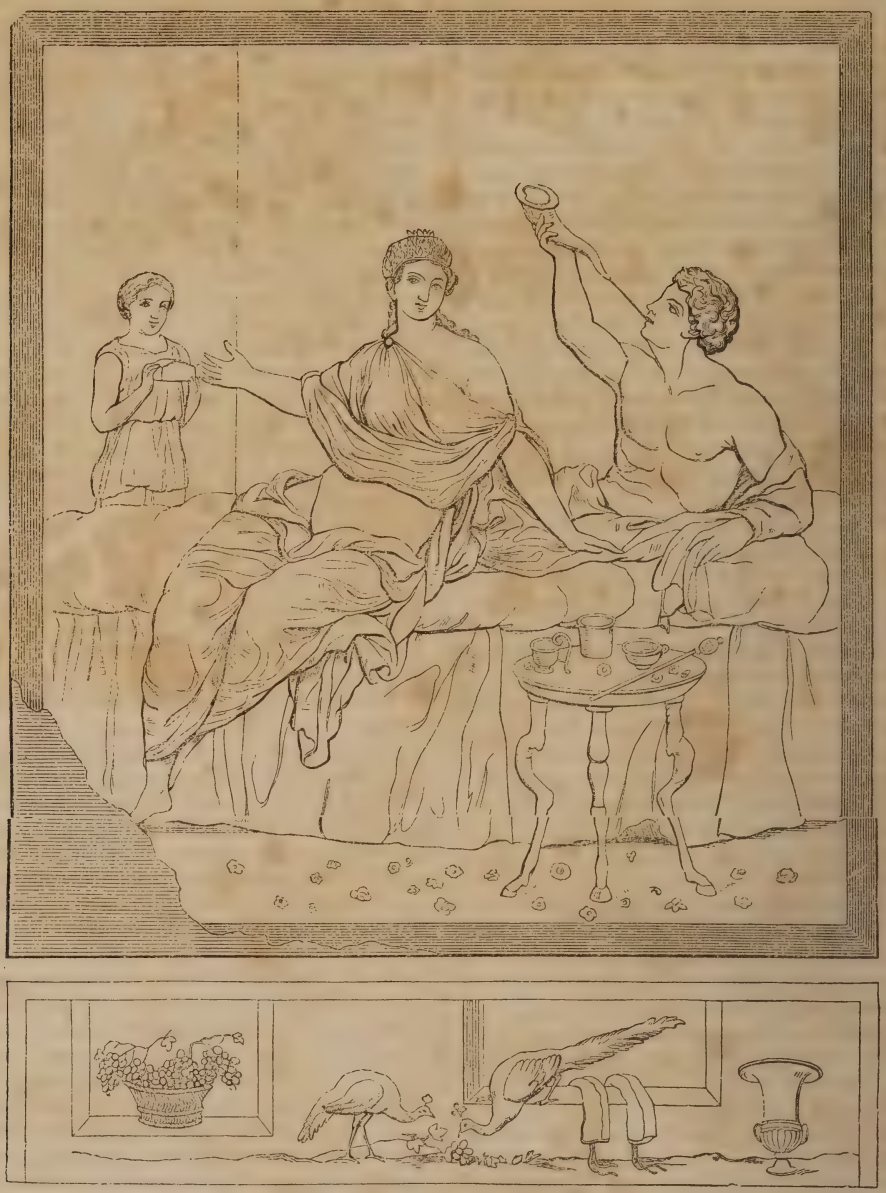
Vitellius était merveilleusement secondé par son frère Lucius, homme plus intelligent qu'Aulus, mais en revanche plus vil, plus avide, et d'une insatiable cruauté. Néron et Claude n'eurent pas de plus habiles pourvoyeurs de sang que cet homme. Il livra au dernier un de ses amis qui était venu lui demander asile; la seule grâce qu'il sollicita de l'empereur, pour son hôte, fut, non point la vie, mais la permission de se donner la mort d la façon qui lui conviendrait. Tacite représente ce misérable comme un exemple de l'opprobre dont se couvraien les adulateurs et de l'ignoble servitude où ils se plongeaient. « Lucius Vitellius, ajoute-t-il, se montrait si fier « d'avoir déchaussé Messaline qu'il portait sous sa rob e « un soulier de cette impératrice, d'où il le tirait d « temps en temps pour le baiser avec transport. » Te était le frère et le conseiller de Vitellius.

Sous l'influence de ce misérable, criblé de dettes, vivant fraternellement avec les soldats et partageant leu table et leurs jeux, Vitellius, un matin, s'éveilla dans sa tente aux cris qui le proclamaient empereur... Galba n'était plus, et Othon s'était emparé du pouvoir; mais au lieu de l'avare et sévère maître qui venait de mourir, l'armée voulait, non pas un autre despote, mais un camarade sorti de ses rangs et qui se montrât prodigue pour elle. Donc, sans donner au nouveau César le temps de changer de costume, sans même lui permettre de quitter la robe de chambre dont il est enveloppé, on lui place dans les mains l'épée de Jules-César, on le promène autour du camp, on le salue Auguste et maître du monde... Voilà Vitellius empereur! Bientôt Rome s'empresse de ratifier ce choix étrange, en obligeant Othon, vaincu dans les plaines de Bedriacum, à se donner la mort. « Car

« après tout, dit Tacite, elle craignait encore moins les « lâches et voluptueux penchants de Vitellius que les « fougueuses passions d'Othon. »

Une fois à Rome, Vitellius, paisible possesseur de l'empire, Vitellius prodigua l'or aux gardes prétoriennes, frappa de proscription tout ce qui était riche ou puissant, et ne cessa point de manger et de s'enivrer du matin au soir, merveilleusement secondé, comme on l'a vu, dans son incurie et dans son mépris du peuple romain, par sa femme Galéria Fundana.

Assis près d'elle dans le *triclinium*, Vitellius, quand il eut terminé son déjeuner, se ressouvint des ordres qu'il



Déjeuner de Vitellius, d'après une fresque de Pompéia.

avait donnés aux licteurs et se fit amener son prisonnier. A la vue de celui-ci, Galéria laissa échapper une exclamation de surprise, et Lucius ne se sentit guère rassuré lorsque l'empereur demanda d'un ton sévère à l'impératrice :

— Vous connaissez donc ce traître? Où et comment l'avez-vous vu?

Galéria partit d'un long éclat de rire.

— Où et comment je l'ai vu? Hier, au cirque, où je l'ai nommé sénateur pour le savoir-faire et l'adresse avec laquelle il noue les bandelettes de brodequins à la manière tyrrhénienne.

— C'est encore là une de vos folies habituelles, Galéria; celle-ci est charmante, et je l'approuverais plus encore, j'en rirais de meilleur cœur, si cet homme n'était un conspirateur déguisé. Un de mes espions, Asiaticus,

a entendu hier cet homme avouer à un autre son déguisement et parler de projets secrets contre la sûreté de l'empire.

— Si quelqu'un conspire contre la sûreté de l'empire, assurément ce n'est point moi, répliqua effrontément Lucius qui s'était approché de la table où se trouvait la desserte du déjeuner impérial.

— Et qui donc? Parle, puisque tu le sais, puisque tu fais l'aveu de ton crime; parle, ou les tortures sauront t'ouvrir la bouche.

— Il ne faudra point de bourreaux pour cela. Aulus Vitellius, César, Auguste, empereur de Rome, je vous dénonce une conspiration, une infâme conspiration contre vous.

— Quel en est le chef? quels en sont les complices, demanda l'empereur épouvanté et retombant sur son lit.

— Le chef de cette conspiration est le cuisinier qui a préparé ce détestable ragoût et qui n'a point éprouvé de remords en le servant sur la table impériale. Ses complices ce sont les marmitons qui ne vous ont point dénoncé l'ineptie d'un pareil coupable.

— Comment! tu aurais le front de trouver mal préparé un plat qui coûte deux mille sesterces? Tu ne vois donc pas, misérable, que c'est un mélange précieux de foies d'oiseaux, de laites de poissons et de cervelles de petits animaux? Il a fallu, pour procurer tous ces trésors à mon cuisinier, que des vaisseaux sillonnassent les flots depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à la mer Carpathienne. Tu ne sais donc pas que ce mets est le fameux pâté que j'ai nommé l'*Egide de Minerve* (58)?

— Le nom, le prix et les matériaux ne font rien à l'affaire, répliqua Lucius d'un air capable; ce mélange est détestable.

— Mais goûte-le donc, blasphémateur, s'écria Vitellius exaspéré, goûte-le, et rougis de tes calomnies.

— D'abord, pour vous obéir, il faudrait que mes mains fussent dénouées.

Galéria fit un signe, et à l'instant une esclave coupa les cordes qui tenaient captives les mains de Lucius. Alors celui-ci s'avança gravement vers la table, prit sur le bout d'une cuiller un peu de l'*Egide de Minerve*, le porta à ses lèvres et le rejeta presque aussitôt avec des signes de dégoût. Puis se tournant vers l'esclave :

— Renoue-moi les mains! dit-il; j'allais offrir à l'empereur de devenir son cuisinier! Mais le profane qui trouve mangeables de pareils ragoûts ne mérite pas que je travaille pour lui. Qu'on me mène à la mort.

Vitellius et Galéria rirent aux larmes de cette boutade.

— Je serais curieux de te mettre à l'épreuve, savant critique. On va te conduire dans les cuisines, et tu m'y préparas mon souper.

— Je ne le ferai point.

— Tu le feras ou tu mourras sous les verges.

— J'ai déjà demandé la mort plutôt que de commettre mon art avec un si mince connaisseur que vous, répliqua Lucius qui fit un geste à la fois emphatique et bouffon.

— Voyons, grand artiste! Il faut entrer en composition avec toi. Quelle récompense veux-tu pour daigner consentir à me faire, ce soir, à souper?

— L'impératrice m'a nommé sénateur et m'a donné un riche palais; je n'avais fait, pour cela, que nouer son brodequin; c'est à l'empereur à voir s'il se montrera moins généreux.

— Eh bien! si tu réussis, je confirme tous les dons de l'impératrice, oui je te maintiens sénateur; mais si tu échoues, tu périras dans les plus affreux supplices.

— J'accepte. Cependant vous ne prétendez point qu'un sénateur, qu'un artiste comme moi surtout, aille se livrer aux mystères de son art dans une misérable cuisine avec des esclaves. Faites donner l'ordre à chacun dans le palais de m'obéir et de me préparer dans celle des salles que je désignerai tous les objets qui me sont nécessaires.

— Soit; va-t-en et mets-toi à l'œuvre; je suis impatient de jouir de ta honte et de ta déconvenue, dit l'empereur en se frottant les mains, et qui avait oublié tout-à-fait les rapports de son espion. Mais qui ose pénétrer ainsi dans ce *triclinium*; ah! c'est Asiaticus! Eh bien! que viens-tu m'apprendre?

— Le complice de ce traître est arrêté; on l'a trouvé dans le cirque ramassant les os des chrétiens livrés hier aux bêtes. C'est un ordre de ce Lucius qui lui a ouvert les portes de l'arène.

— Amenez-moi cet homme, ordonna l'empereur.

Samuel Ananias se présenta devant l'empereur, hardiment et sans ostentation. Lucius s'efforçait de cacher son trouble et sa terreur sous un air dégagé que démentait la paleur de son visage.

— Qui es-tu?

— Un Juif.

— Comment te nommes-tu?

— Samuel Ananias.

— Que faisais-tu dans le cirque?

— J'y ramassais les os des martyrs mes frères.

— Tu es donc chrétien?

— Je suis chrétien.

— Connais-tu cet homme?

— Je sais qu'il se nomme Lucius.

— L'as-tu vu souvent?

— Deux fois seulement depuis que j'habite Rome : hier par hasard en me rendant au cirque, cette nuit dans son palais pour en obtenir la permission d'entrer dans les arènes.

— Tu le connaissais auparavant?

— Oui.

— Comment?

— J'ai été son esclave de guerre en Judée, se hâta de dire Lucius.

— Est-ce la vérité? M'en fais-tu le serment, Samuel?

— J'en fais le serment. Cet homme à Jérusalem a été mon esclave de guerre pendant six mois.

— Cet homme est-il ton complice dans la conspiration que tu as ourdie contre moi? Comme chrétien, ta mort est certaine; tâche donc d'obtenir, par la sincérité de tes aveux un adoucissement aux supplices. La sincérité peut même te valoir ta grâce.

— Je ne conspire point.

— Tu ments.

— Si j'avais voulu mentir j'aurais sauvé ma tête en niant que je fusse chrétien.

— Cependant tu appartiens à une famille puissante de la Judée; tu étais à la tête d'une faction dans Jérusalem. Qu'es-tu venu faire à Rome?

— Consoler les chrétiens mes frères.

— Et les pousser à la révolte?

— Leur enseigner à prier pour l'Empereur et pour ceux qui les persécutent.

— Emmenez cet homme, Asiaticus; que les tortures le fassent parler. Quant à celui-ci, quant à ce Lucius, peut-être aura-t-il le même sort ce soir; mais je veux auparavant confondre son impudence. Qu'on le garde prisonnier, mais qu'on lui procure tout ce qu'il demandera pour préparer mon souper de ce soir.

L'empereur en donnant cet ordre se leva et sortit appuyé sur le bras d'Asiaticus.

— Tu t'es trompé, mon adroit espion, lui dit-il ; pour cette fois ta sagacité se trouve mise en défaut, tu as mal compris ce que ces hommes se disaient. Le Juif est un de ces fous de chrétiens qui conspirent contre les statues de nos dieux, mais qui respectent les empereurs. Dans leur enthousiasme insensé ils préfèreraient la mort à un mensonge ; ce qu'il nous a dit est vrai. Quant à l'autre, c'est un cuisinier grec, rien de plus, un esclave infatué de son mérite, mérite qui du reste est peut-être réel ; or s'il est un grand cuisinier, il n'est pas conspirateur ; car le possesseur d'un talent pareil, au lieu d'attenter aux jours de Vitellius, doit former des vœux au ciel pour leur prolongation. Vespasianus, celui qui revêtirait la pourpre des Césars si je succombais, ne dépense pas trente as pour son souper ; comment veux-tu qu'un cuisinier soit son partisan ?

Comme l'empereur, après avoir quitté Lucius, traversait avec Asiaticus le vestibule, un soldat à cheval venait de s'arrêter devant le palais. Telle était la fatigue de sa monture qu'elle s'était abattue en cessant de courir et qu'il fallait aider et débarrasser cet homme presque écrasé sous le poids de l'animal expirant. A peine debout et encore tout étourdi de sa chute, le soldat n'en demanda pas moins avec instance à paraître devant l'empereur. Vitellius s'avança, et le courrier s'agenouillant lui remit des tablettes qu'il portait dans son sein. Ces tablettes contenaient des dépêches de l'armée qui campait sous Véron. Elles annonçaient une nouvelle victoire remportée sur les troupes impériales par Primus, victoire aussi brillante pour les soldats de Vespasianus que pleine de honte pour leurs adversaires ; car les premiers n'avaient perdu que quatre mille cinq cents hommes tandis que les autres avaient vu périr leur général Valens et comptaient trente mille morts.

— Que l'on mette ce menteur en croix, dit l'empereur en désignant le courrier. Les dépêches qu'il m'apporte sont fausses et inventées par quelqu'un de mes ennemis pour troubler mon repos ; mais, grâce à Jupiter, ma crédulité ne va point jusqu'à croire de si grosses absurdités (59).

Et il rentra dans l'intérieur du palais, sans vouloir écouter davantage le courrier, dont s'emparèrent les licteurs pour le conduire au supplice.

Cependant Lucius travaillait à préparer le souper de l'empereur et semblait ne s'être jamais occupé d'autre chose, tant il déployait d'habileté, d'adresse et de promptitude dans ses différentes combinaisons culinaires. Seul dans une vaste pièce du palais qu'il avait choisie lui-même et au milieu de laquelle il avait fait disposer plusieurs fourneaux, il ne souffrait point que d'autres que lui pénétrassent dans ce laboratoire improvisé et pussent être témoin de ses mixtions gastronomiques. Seulement, de temps à autre, il venait sur le seuil donner des ordres aux esclaves de la bouche impériale, et ceux-ci lui apportaient les objets qu'il demandait ou préparaient les mets qui ne demandaient pas, pour être confectionnés, les soins spéciaux de l'artiste.

Malgré sa défense expresse de ne laisser entrer personne jusqu'à lui, la porte de la chambre où Lucius se tenait s'ouvrit néanmoins mystérieusement pour laisser entrer une femme voilée.

Arrivée près de Lucius, cette femme releva son voile ; c'était l'impératrice Galéria Fundana.

— Jeune homme, dit-elle, ton adresse, ton courage et ta présence d'esprit me font éprouver pour toi le plus vif intérêt. Tu t'es jeté dans une entreprise hasardeuse, et dans laquelle tu ne peux réussir. Je viens de t'assurer les moyens de fuir de ce palais et de sortir de Rome. L'empereur va se rendre au sénat ; j'ai gagné le chef des esclaves. Il a fait éloigner, sous divers motifs, tous ceux qui entouraient cette chambre. Alors je suis accourue, j'ai pénétré jusqu'à toi sans que personne pût me voir. Profite donc de leur éloignement, fuis, prends ce déguisement et que les dieux te conduisent.

— Vous quitter, m'éloigner de vous, quand vous daignez prendre intérêt à ma vie. Non, je serais indigne de votre noble protection si je fuyais..... Mon souper sera exquis, continua-t-il avec gaîté et en agitant un des vases dans lesquels cuisaient ses ragoûts. L'empereur, lorsqu'il aura goûté de mes chefs-d'œuvre, loin de songer à me faire périr, me nommera consul pour le moins..... Mais qui frappe à ma porte ?

— Ouvre, Lucius ; c'est moi, répondit la voix de l'empereur.

Galéria pâlit.

— Nous sommes perdus ! nous sommes perdus !

— Rassurez-vous ! faites silence, et ne désespérez de rien, murmura Lucius d'une voix basse et rapide. Puis il reprit en élevant le ton :

— Hors d'ici, vil esclave... Gare à toi si je sors. Les verges me feront justice de toi.

— Parler ainsi à l'empereur ! s'écrièrent avec indignation ceux qui suivaient Vitellius.

— L'empereur n'est point là, continua Lucius ; mais fût-ce lui-même qui vînt frapper à cette porte, je lui répondrais : Empereur, si je me dérange pour t'ouvrir, ton souper sera gâté ; reste donc à la porte.

— Il a raison, dit Vitellius qui humait avec délices et de toute la force de ses larges narines les parfums culinaires dont les émanations arrivaient jusqu'à lui. Il a raison ; respectons le cuisinier à l'œuvre ; il est empereur dans sa cuisine comme je le suis dans Rome. Oh ! les délicieux parfums et quel souper ils me promettent. A quelle heure seras-tu prêt à servir, Lucius ?

— Quand mon souper sera fini !... Croyez-vous que je veuille compromettre quelque cuisson pour vous empêcher d'attendre ? Mais hors d'ici ! car toutes ces conversations me troublent, et par Comus ! voici des cervelles de gelinottes que j'ai salées deux fois. Si vous voulez faire un souper digne de la plus mauvaise taverne de Rome, vous n'avez qu'à demeurer là.

Vitellius, effrayé de cette menace, s'éloigna non-seulement, mais fit éloigner tout le monde, à l'exception des esclaves chargés de servir Lucius. Celui-ci trouva moyen par divers ordres de se débarrasser d'eux. Puis revenant à l'impératrice :

— Maintenant, partez, tout péril a cessé. Les dieux veillent sur vous pour la divine protection que vous êtes venue m'offrir.

L'impératrice sortit sans être vue de personne, et Lucius se remit à ses fourneaux.

Malgré sa menace de faire attendre son souper à l'empereur, Lucius, dès la dixième heure, debout dans le triclinium, donnait les derniers ordres aux esclaves qui servaient ce repas, et allait lui-même prévenir l'empereur qu'il pouvait prendre place sur le lit. Sitôt cette bonne nouvelle reçue, Vitellius se hâta d'accourir accompagné de Galéria et de son favori Asiaticus. Mais Lucius refusa l'entrée du triclinium à ce dernier.

— Empereur, dit-il, si cet affranchi met le pied dans

la salle comme convive, je te jure par Bacchus, par Comus, et par Cérès, de renverser à l'instant la table! Crois-tu qu'un disciple du célèbre Aristelès, cuisinier de Lucullus, consente à livrer à des dents mercenaires les sublimes mets qu'il a préparés pour une bouche impériale? non. Hors d'ici! va, misérable, flairer l'odeur de graisse qu'exhale la boutique d'un rôtisseur en plein vent; cela est encore trop bon pour toi.

— Asiaticus, dit l'empereur en riant de cette scène, il faut céder aux caprices de celui qu'un dieu inspire; le talent fait tout pardonner, et ces parfums m'apprennent que Lucius est le plus grand cuisinier de la terre. Va-t-en souper chez toi.

Puis, sans tenir compte de la rougeur et de la honte de son espion, Vitellius courut au lit, s'y jeta, et saisit de ses mains tremblantes d'émotion un des ragoûts préparés par Lucius. A voir l'empereur humer ce plat, le dévorer des yeux et y plonger les doigts, personne n'aurait pu se soustraire à un sentiment de dégoût et de mépris.

— Sublime! s'écriait-il. Admirable! Digne des dieux! c'est à rendre Jupiter jaloux. Le nectar et l'ambroisie ne doivent point être préférables à ce mélange de cervelles, de truffes et de foie! Tu es sénateur, Lucius. Le palais que t'a donné l'impératrice t'appartient, ainsi que trois autres, ainsi que six autres! tu n'as qu'à me les demander.

— Et pourtant, fit en soupirant Lucius, et pourtant, il est un mets plus exquis encore!

— Et pourquoi ne me l'as-tu point servi? Lucius! Prépare-le à l'instant même; dans une heure je pourrai recommencer à souper.

— Cela est impossible, répondit gravement Lucius.

— Impossible!

— Oui, ce mets est le secret du Juif que tu as fais jeter en prison ce matin; malgré mes instances, il n'a jamais voulu m'en confier la recette.

— Qu'on le mette à la torture jusqu'à ce qu'il l'ait dite.

— Je le connais, les tortures ne le feront point parler.

— Il le faudra pourtant bien.

— Je ne sais qu'un moyen d'obtenir de lui son secret.

— Lequel? dis-le. N'importe ce qu'il demandera, je le lui accorde d'avance.

— Promets-lui sa liberté.

— Oui, et une fois son secret connu, on le retiendra en prison.

— Non, c'est un favori de Comus, et il ne faut point irriter ce dieu contre nous. Signez l'ordre que je vais écrire de le mettre en liberté, et demain, à votre déjeuner, si je ne vous sers pas un mets divin, livrez-moi aux bourreaux.

— Je leur livrerais plutôt le sénat entier, repartit l'empereur, qui achevait de dévorer un autre plat servi par Lucius. Un homme comme toi aux bourreaux! Tu mériterais que je te fisse décerner les honneurs du triomphe. Va donc mettre ton Juif en liberté, et songe au déjeuner que tu me promets pour demain.

Lucius se rendit sur-le-champ dans les cachots où, chargé de fers, Samuel n'attendait plus que les supplices.

— Lève-toi, lui dit Lucius, viens; je t'apporte ta liberté. Nous voilà quittes maintenant.

— Si ma vie n'était point utile à mes frères, je t'en voudrais de m'ôter la palme du martyre; mais j'ai des faibles à soutenir et des souffrants à consoler. Merci donc, Lucius. Quelle preuve veux-tu de ma reconnaissance?

— Recommande aux prières des chrétiens Vespasianus et moi.

— Est-il possible? s'écria Samuel en levant les mains au ciel. Quoi! mes sens ne sont-ils point abusés. Lucius demande les prières des chrétiens pour lui et pour son?...

— Silence! n'achève pas! Feras-tu ce que je demande?

— Je te le promets au nom de Jésus, mort sur la croix.

Et ils se séparèrent.

— Mon Dieu! pensait Samuel, mon Dieu! serait-il donc vrai! Les temps de persécutions vont-ils finir? Votre loi doit-elle briller libre et sans contrainte? Celui qui va revêtir la pourpre impériale quand Vitellius succombera renversera-t-il l'aigle romaine pour mettre à la place la croix, symbole du salut du monde? Vespasianus chrétien! Mon Dieu! que vos voies sont infinies et miséricordieuses!

— Va, disait pendant ce temps-là Lucius, va, Samuel Ananias; sans t'en douter tu serviras désormais mes projets d'une manière victorieuse. Les chrétiens vont bénir le nom de ton libérateur et prier pour Vespasianus. Quand je les appellerai aux armes, ils accourront tous à ma voix. Dans l'élan de ta reconnaissance, proclame mes bienfaits, ordonne des prières!... chacune de tes paroles fera de nombreux partisans à Vespasianus et à moi... Une fois au pouvoir, nous nous verrons alors face à face; car je hais tes doctrines sévères qui tendent à faire, des Romains, des hommes et non des esclaves. Or, ce sont des esclaves que je veux, moi!

(54) Le premier repas de la journée, le déjeuner, se nommait *jentaculum, prendiculum*, ou *silatum*, du nom d'une plante nommée *silum*, et que l'on mêlait toujours au vin.

(55) *Medio diei temulentus et saginâ gravis.* — Tacite, *Hist.*, I, 62. — (56) *Ut manè singulos jamne jentassent sciscitatur, seque fecisse ructu quoque ostenderet.* — Suet. Vitell., 7. — (57) Tac., *Hist.*, I, 62. — (58) Sueton. Vitell., 9. — (59) Dion. Cass., l. LXV, c. 8.

CHAPITRE SIXIÈME.

ABDICATION.

Le lendemain, Lucius tint parole à Vitellius, et lui servit un déjeuner tellement exquis que, dès ce moment, aucun des familiers de l'empereur, Asiaticus lui-même, ne put balancer le crédit du nouveau cuisinier. Le premier soin de ce dernier fut de profiter de la faveur dont l'accablait le gourmand couronné pour écarter du palais tous ceux qui le gênaient dans ses desseins. Bientôt aucun des serviteurs fidèles de l'empereur ne put approcher de sa personne et l'éclairer sur les périls dont il était menacé; parfois si quelqu'un, au péril de sa tête, persévérait à tromper la vigilance de Lucius et parvenait jusqu'à l'empereur, celui-ci, que son cuisinier tenai constamment plongé dans un état presque complet d'ivresse, riait des terreurs qu'on lui témoignait, et ne voulait pas croire un mot des dangers trop réels qui s'amassaient sur sa tête. Il distribuait, pour dix années, les charges de cet empire qui lui échappait, donnait des spectacles au peuple, livrait les chrétiens aux supplices et passait sa vie à table. Lorsque parfois, dans ses rares moments de joie et de timidité d'esprit, il voulait faire quelques efforts pour s'opposer aux progrès toujours rapides de Vespasianus, Lucius venait à lui tenant d'une main une amphore et de l'autre quelque nouveau ragoût. Alors Vespasianus, ses victoires, l'empire, tout était oublié.

Cependant la Campanie se révoltait, la flotte de Misène passait à Vespasianus, et Primus, après avoir passé les Apennins, voyait se ranger sous ses aigles presque toute l'armée d'Italie. Il fallut bien enfin que Vitellius,

en face de si grands revers, ouvrît les yeux et connût la vérité. Mais cet homme, qui dans sa jeunesse avait été un soldat courageux, ne sut que répandre des larmes et demander conseil à son cuisinier.

Lucius lui répondit gaîment :

— Qu'importe l'empire et les soucis qu'il cause ! Une vie douce, sans inquiétude, et même dans la mollesse, à table, et parmi les plaisirs de toute espèce, ne sont-ils pas préférables. Vespasianus veut la pourpre impériale, donnez-la-lui en échange d'un revenu de cent millions de sesterces, que vous dépenserez en délicieux festins. Nous nous retirerons en Campanie, et là, sous un ciel délicieux, nous ne vivrons plus que pour les plaisirs et la gourmandise.

— Tu as raison, s'écria l'empereur. Va porter ces propositions au préfet de Rome Sabinius, beau-frère de Vespasianus; dis-lui qu'il les transmette au général Primus, et qu'il se hâte de me rendre une réponse favorable (60).

Lucius se chargea lui-même de porter ces propositions au préfet de Rome. Dès que ce dernier l'aperçut :

— Vous ici ! s'écria-t-il, vous sous ces habits de sénateur ! Vous estimez donc bien peu votre vie pour la jouer ainsi?

Lucius lui recommanda le secret par un geste rapide et mystérieux.

— Aucun danger ne me menace ; je viens de la part de l'empereur Vitellius ; il vous charge de transmettre aujourd'hui même au général Primus, qui se trouve à quatre lieues de Rome, les propositions que voici.

Sabinius ne pouvait en croire ni ses oreilles ni ses yeux.

— Il renonce à l'empire, il offre de se dépouiller de la pourpre en faveur de Vespasianus... Et c'est toi, toi qui viens m'apporter un pareil message ! Ma raison se perd au milieu de tant de choses merveilleuses et inexplicables.

— Ne vous hâtez pas moins d'accomplir les ordres que je viens de vous transmettre. Adieu ; l'empereur et moi nous attendons avec impatience la réponse de Primus.

Cette réponse ne se fit point attendre et fut favorable, comme on se le figure aisément. Vitellius en témoigna la plus grande joie, et l'on vit alors le spectacle le plus étrange dont le Forum eût jamais jusque-là été le témoin. Le quatrième jour des ides de décembre, arriva sur la place publique l'empereur Vitellius vêtu de deuil, et appuyé sur son cuisinier, dont il ne voulut point se séparer dans ce moment critique. Le peuple accourut de toutes parts et prêta son attention à l'empereur qui venait de monter à la tribune.

— Romains, dit-il, les infirmités m'accablent ; j'ai besoin de repos, et les rênes de l'empire demandent pour être tenues dignement des mains plus fortes que les miennes.

Vitellius abdiquant.

En disant cela, il étendit et montra à tous les regards ses mains énervées par l'intempérance.

— Je viens donc me démettre devant vous d. a couronne impériale. Vespasianus, plus actif et plus robuste,

vaudra de plus heureuses destinées à l'empire. Salut à l'empereur Vespasianus !

En poussant cette exclamation il portait les bras en l'air et les agitait avec enthousiasme. Mais aucune voix ne s'éleva parmi le peuple pour répéter ses paroles, et un silence de mort, puis un murmure sourd, comme le bruit des vagues, suivirent la harangue de l'empereur.

Tout à coup ce murmure éclata en mille cris confus. C'était Asiaticus et de nombreux agents gagnés par lui qui parcouraient la foule et distribuaient l'or à pleines mains.

— Si Vespasianus règne, disaient-ils, adieu aux spectacles du cirque, adieu aux distributions de vivres et de vêtements, adieu aux plaisirs et aux fêtes. Vespasianus mettra des impôts jusque sur vos urines, comme il l'a fait en Judée. Il est avare, despote, cruel, ami des nobles et ennemi du peuple. Tout sera pour les sénateurs et pour les chevaliers, rien pour vous. Mort à Vespasianus ! Salut et gloire à l'empereur Vitellius !

Ces discours se propageaient parmi les citoyens pressés dans le Forum, et bientôt ceux-ci les répétèrent hautement et s'exprimèrent en faveur de Vitellius et contre celui qu'il proclamait lui-même empereur. En ce moment, Sabinus, qui venait de prendre possession du Capitole au nom de son beau-frère, parut à cheval dans le Forum.. Aussitôt Asiaticus et les siens dispersèrent la petite escorte du préfet, qui marchait sans défiance, se jetèrent sur lui, le percèrent de vingt coups de poignard et s'écrièrent à haute voix :

— Les dieux protégent l'empereur Vitellius !

Ce fut comme un signal ; cent mille voix répétèrent l'exclamation d'Asiaticus ; l'empereur fut enlevé de la

Vitellius porté en triomphe par le peuple.

tribune, dépouillé de ses habits de deuil, revêtu de la pourpre impériale et porté en triomphe dans toute la ville. On alla visiter avec lui les temples ; on immola des victimes aux dieux ; on renversa les statues élevées à Vespasianus pour les traîner honteusement dans la boue ; enfin l'on finit par prendre d'assaut le Capitole, auquel on mit le feu, et par massacrer tous ceux que l'on accusait d'être les partisans de Vespasianus. Ces transports de joie et d'enthousiasme pour l'empereur durèrent jusqu'à la nuit close, moment où le peuple, las de crier et de se promener, de massacrer et d'incendier, ramena Vitellius dans son palais.

Le premier soin de celui-ci, pâle de terreur et mourant de faim, fut, non d'aller rassurer l'impératrice, mais

de demander son cuisinier, dont il avait été séparé pendant le triomphe. On ne put trouver nulle part le soi-disant artiste grec, et force fut à l'empereur malgré lui, de se contenter d'un souper insignifiant qu'on lui prépara à la hâte.

Ce malheur n'était point le seul que les dieux réservaient à Vitellius. Non-seulement il lui fallut se résigner désormais aux ragoûts que lui préparait un cuisinier vulgaire, mais encore s'occuper des affaires publiques qui devenaient de jour en jour plus alarmantes. Malgré une victoire, remportée dans la Campanie sur Primus par le frère de l'empereur, l'armée du premier de ces généraux n'en revint pas moins bientôt camper sous les murs de Rome. Quand l'empereur sut que la ville était investie, il envoya des légats et des vestales demander la réprise des négociations. Mais Primus et Cerealis, son collègue, réunis à un jeune homme vêtu de pourpre, et dont chacun semblait reconnaître l'autorité, répondirent que le meurtre de Sabinus avait rompu les négociations pour toujours (61).

(60) Tacit., *Hist.*, I, 74. — (61) *Id.*, *id.*

CHAPITRE SEPTIÈME ET DERNIER.

LUCIUS.

Le lendemain, dit l'historien Josephe, l'armée de Vitellius vint à la rencontre de celle de Primus; la bataille se donna et la mêlée s'engagea en trois endroits, au milieu même de Rome (62). Le peuple, ajoute Tacite, assistait à ces combats, comme il l'eût fait à un spectacle, et du haut des fenêtres et des toits où il s'était placé, applaudissait aux vainqueurs et huait les vaincus. Cinquante mille hommes périrent, et la bataille dura trois jours.

Alors, quand il ne resta plus d'espérances, un homme, qui s'était, pendant la bataille, caché dans un des coins du palais impérial, sortit de ce palais, complétement ivre, et dans l'état où pouvait être un homme qui, même dans cette extrémité (c'est encore l'historien Josephe qui parle), « ayant, selon sa coutume, demeuré longtemps « à table, dans le plus grand excès de bonne chère que « le luxe puisse inventer, n'avait point mis de bornes à « sa gourmandise (63). »

Cet homme, c'était Vitellius!

Ne sachant de quel côté diriger ses pas pour éviter la mort, il les porta vers la voie Suburanne. Comme il errait dans ce quartier, cherchant un asile qu'il n'osait demander, un homme passa, le reconnut et l'appela par son nom :

— Aulus Vitellius!

Vitellius tomba sur ses genoux et tendit les mains à cet homme pour lui demander grâce. Mais en le regardant, sa terreur s'accrut encore; car c'était le Juif qu'il avait fait mettre naguère à la torture comme chrétien; c'était Samuel Ananias.

— Relève-toi, lui dit le jeune homme, et calme ton épouvante. Je veux te sauver et t'offrir un asile. Entre dans cette maison, c'est la mienne. Tu as fait tant de mal à mes frères et à moi que personne ne pourra soupçonner que mon toit te serve de refuge. Viens.

Vitellius le suivit en lui prodiguant les témoignages les plus vils d'une reconnaissance abjecte, et demeura dans la maison de son sauveur jusque vers la sixième heure. Alors, comme il venait de faire un repas assez mauvais et qu'il se préparait à dormir, car rien ne pouvait interrompre les besoins matériels de cette ignoble créature, il entendit dans la rue un grand bruit de trompettes, d'armes, de chevaux, et avant d'avoir le temps de se cacher, il vit passer soudain, sous ses fenêtres, un corps de soldats commandé par un jeune homme vêtu de pourpre. O surprise! il reconnut, non sans joie, dans ce jeune homme, son ancien cuisinier Lucius. Aussitôt, oubliant les périls qu'il courait, il ouvre la fenêtre et il appelle de toutes ses forces Lucius, son cher Lucius!... Ce fut en vain, sa voix n'arriva pas jusqu'aux cavaliers.

— Les dieux ont enfin pitié de moi, s'écria-t-il! mes partisans ont repris le dessus, puisque Lucius se trouve à la tête d'un corps de troupes et revêtu de la pourpre de général. Il faut que je retourne à mon palais, car c'est là sans doute que va me chercher ce fidèle serviteur.

Et le voilà qui, sans même prévenir son hôte du projet insensé qu'il médite, abandonne, demi-nu, l'asile sûr où l'avait recueilli Samuel, pour courir, à travers les rues de Rome, jusqu'à son palais.

Il trouva ce palais désert, sans un gardien, sans un esclave. Alors sa folle confiance et son espoir ridicule l'abandonnèrent pour faire place à la plus lâche épouvante. Peut-être encore il eût pu regagner la maison de Samuel; mais les forces lui manquèrent; il tomba défaillant, et à peine sut-il se traîner jusqu'à la loge du portier; cette loge était une espèce de niche pratiquée sous le vestibule, et dans laquelle on avait coutume d'enchaîner un esclave (64); l'esclave avait brisé sa chaîne. Là Vitellius passa deux heures au milieu des plus grandes angoisses, et finit par voir arriver une foule immense de soldats; ils accouraient prendre possession du palais impérial au nom de Vespasianus.

Vitellius resta caché dans sa niche, que personne ne songeait à visiter, et peut-être aurait-il pu échapper à la mort quand le jeune homme qu'il avait vu naguère à la tête d'une troupe de cavaliers; quand celui qu'il avait reconnu pour son cuisinier Lucius, entra suivi d'un brillant cortége.

— Lucius, s'écria le malheureux empereur, Lucius, sauve-moi! sauve-moi!

A ces cris les soldats se précipitent vers la loge du portier, en arrachent Vitellius et l'amènent aux pieds de leur chef.

— Lucius, répétait toujours l'infortuné, Lucius, sauve-moi!

Mais Lucius se prit à rire avec une ironie amère :

— Vitellius, lui dit-il, sais-tu le véritable nom de ton ancien cuisinier? Si tu l'ignores, apprends-le : Je suis Titus Flavius Sabinus Domitianus, fils de Vespasianus.

A ce nom, Vitellius, qui s'était soulevé sur ses genoux, retomba comme frappé d'un coup mortel.

— Gardes prétoriennes, ajouta Lucius Domitianus en poussant Vitellius du pied, emparez-vous de ce misérable, liez-lui les mains derrière le dos, dépouillez-le de ses vêtements et qu'on le mène aux Gémonies. Si durant le trajet il ne levait pas la tête, piquez-lui le menton de la pointe de vos épées; il faut que le peuple le reconnaisse bien pour Vitellius. Arrivés aux Gémonies, en présence du cadavre de mon oncle Sabinus, si lâchement tué par ses ordres, vous le mettrez à mort, lentement et au milieu de toutes les tortures que vous pourrez inventer. Allez.

Les soldats entraînèrent la victime qu'on leur livrait et Lucius Domitianus se trouvait presque seul, sous le portique du palais, quand un homme s'avança vers lui; c'était le Juif Samuel Ananias.

Que me veux-tu? lui demanda brusquement le fils

de Vespasianus. Ne sommes-nous point quittes? N'ai-je point sauvé tes jours comme tu avais sauvé les miens?

— Je viens solliciter de vous un nouveau bienfait, une nouvelle grâce, Domitianus, en échange du secret que je vous ai gardé.

— Que me veux-tu?

— La permission de rendre les devoirs de la sépulture aux restes de Vitellius.

Domitianus regarda Samuel avec surprise.

— Tu es donc bien fidèle au malheur!... Ecoute, je ne crois pas à la vertu ; cependant ta vertu m'étonne et me subjugue. Attache-toi à ma fortune, et les destins les plus brillants t'attendent, quand j'aurai réalisé les glorieux projets que je nourris dans mon cœur.

— Que peut encore désirer Domitianus, le second dans Rome, après son père?

— Tu le dis toi-même!... Je ne suis que le second, répondit d'une voix sombre et avec un regard terrible Domitianus. Je ne suis que le second!... Et encore y a-t-il, entre mon père et moi, Titus, ce frère que je déteste!

Voyons, ajouta-t-il après un court moment de silence, acceptes-tu mes offres, Samuel?

— Je ne puis servir qu'un seul maître : Dieu! répliqua le chrétien.

— Va donc ensevelir ton cadavre, pauvre homme à petite intelligence. Va prier avec tes esclaves qu'on livre aux bêtes, et tes vieillards et tes femmes, qui ne savent que soigner des malades.

Et quand Samuel se fut éloigné, il reprit :

— Je ne suis que le second dans Rome ; oui... Mais, dans quelques années je serai le premier... Mon père est vieux et usé par la fatigue... Quant à Titus, quant à mon frère, je sais comment Néron hérita de Britannicus.

En effet, Domitianus devint empereur de Rome l'an 81 de l'ère chrétienne, douze années après les événements dont on vient de lire le récit. On sait par quel fratricide il acheta la couronne.

Ce fut en cette même année que Samuel Ananias souffrit le martyre pour la foi chrétienne, et fut livré aux bêtes du cirque.

Il reste à faire connaître la destinée de Galéria Fundana, femme de Vitellius.

Cachée dans la maison d'une de ses affranchies qui lui donna fidèlement un asile jusqu'à l'arrivée de Vespasianus à Rome, elle accourut au-devant de cet empereur, se jeta à ses genoux et lui demanda grâce pour elle.

— Que grâce vous soit faite, répondit l'austère vieillard, je ne fais point la guerre aux femmes. Vous avez naguère, ajouta-t-il avec un sourire plein d'ironie, servi de protectrice à Domitianus mon fils ; que Domitianus devienne à son tour votre protecteur.

Galéria Fundana quitta les genoux de l'empereur pour aller embrasser ceux de Domitianus.

— Je n'ai plus d'inquiétude pour mon sort! s'écria-t-elle, puisque c'est vous qui devez en décider.

Domitianus releva cette femme et laissa s'éloigner l'empereur et son cortége. Quand ils eurent disparu et que personne ne put les entendre :

— Galéria Fundana! lui dit-il, écoute bien mes paroles : tes palais, tes esclaves, tes trésors te seront rendus!... je fiancerai ta fille Glyceria au fils du consul Drusus.

Galéria saisit la main de Domitianus qu'elle baisa avec des transports de joie et de reconnaissance. Pendant ce temps-là, le jeune homme la regardait comme un tigre regarde la proie qu'il va dévorer.

— Retourne donc en paix dans ton palais qui t'est rendu! reprit-il ; tu y verras jusqu'où Domitianus a pris soin de te débarrasser des ennuis et des inquiétudes maternelles. Adieu!

Il y avait tant de cruauté moqueuse dans ces dernières paroles, que l'infortunée tressaillit.

— Arrêtez! s'écria-t-elle, arrêtez! car vous ne m'avez point parlé de mon fils, de ce pauvre enfant infirme et presque muet. Il ne peut vous inspirer d'ombrage : protégez-le comme vous protégez sa mère et sa sœur! Domitianus, au nom de Jupiter! protégez-le.

— Votre fils n'a plus besoin de ma protection, répondit froidement le jeune homme qui s'éloigna sans vouloir parler davantage.

Poursuivie par d'affreux soupçons, Galéria Fundana se hâta de courir au palais impérial... Une grande foule se pressait devant le portique, et des esclaves venaient de déposer sur le seuil une litière recouverte d'un voile sanglant. Galéria souleva précipitamment ce voile... c'était le cadavre de son fils, pauvre enfant idiot, percé de dix coups de poignard.

En ce moment des cris retentirent et saluèrent de toutes parts le fils du nouvel empereur, car Domitianus passait devant le palais... Il jeta un regard sous le portique, non pour plaindre la mère dont il venait de faire égorger l'enfant, mais pour s'assurer si sa victime était bien morte, et continua sa route.

— Salut à Domitianus! s'écria la populace toujours cruelle. Répète nos acclamations, Galéria Fundana! crie avec nous : Salut à Domitianus!

Et ces misérables l'entouraient, et ils la menaçaient, et ils levaient sur elles leurs poignards.

Galéria Fundana, glacée de terreur, se souleva... Appuyée d'une main sur la litière sanglante, elle répéta, les yeux égarés et d'une voix brisée :

— Salut à Domitianus!

La foule applaudit, et Domitianus passa.

S. HENRY BERTHOUD.

(62) Joseph, *Guerres contre les Romains*, l. IV, c. XLI. — (63) *Id.*, *id* — (64) Petron.

Pour ne point interrompre sans cesse le récit on a dû souvent, durant le cours de cette histoire, négliger plusieurs détails curieux sur les mœurs privées et sur la toilette des dames romaines. Les notes suivantes, que nous empruntons à M. de Pouqueville, remédieront à ces lacunes.

« Les dames en grande parure plaçaient sur leur tête une couronne élevée; de grands anneaux étaient suspendues à leurs oreilles; la partie de leur tunique depuis les épaules jusqu'aux mains n'étaient pas cousue, mais attachée par une rangée d'agrafes en or ou en argent; elles portaient pour chaussure des galoches.

« Aristophane, dans sa comédie intitulée *Lysistrate*, fait parler ainsi Calonique : « Que peuvent faire les femmes de grand et de réfléchi? Leur vie se passe à rester assises, enluminées de vermillon, vêtues de la *crocata* (tunique couleur de safran), bien peignées et bien frisées. A quoi peuvent servir pour leur éducation les tuniques cimbériques (petites tuniques d'une étoffe transparente), les orthosdasies (tuniques droites et sans coutures), les péribaridies (espèce de chaussure de femmes), l'ancuse (herbe dont on se teignait le visage)? etc. » Le même poète, dans ses Thesmophories, introduit Agathon, Mnésiloque et Euripide, qui s'habillent en femmes. « Euripide : Que m'apportes-tu là? — Agathon : Prends cette *crocata* et mets-la ; prends le *strophion* (riche ceinture qu'on mettait au-dessous du sein et par-dessus les vêtements). — Mnésiloque : Mets maintenant le *périscélide* (ornement que les femmes portaient aux jambes pour se donner de la grâce en marchant). — Euripide : Il me faut encore un cécriphale et une mitre. — Agathon : Voici mon bonnet de nuit. — Euripide : Donne-moi l'encycle (petite tunique circulaire). — Agathon : Prends-le sur mon lit...

— Euripide : Il me faut des souliers. — Agathon : Prends les miens; ne les aimes-tu pas larges? »

« Le *peplon* enveloppait l'épaule gauche devant et derrière, en laissant découvertes les mains et l'épaule droite; le *xiston* servait de tunique et de manteau; le *zomon* était une robe à franges que portaient les vieilles femmes. On donnait le nom de *symstria* à une espèce de *simarre* ornée d'une bordure en pourpre, qui descendait jusqu'aux talons. La *podera* consistait dans un riche vêtement en lin découpé en forme de dents de scie; les *pentectènes* étaient des casaquins bordés en pourpre et entrelacés de cinq rayons. On appelait *catastichon*, *zoota* ou *zodiota*, une robe ornée de broderie mêlée d'animaux et de fleurs. Le *schiston* était une tunique ouverte sur les côtés, qui s'attachait aux épaules avec des agrafes; enfin, la *cotonaca*, garnie d'une peau cousue à son bord inférieur, était le vêtement des femmes esclaves.

On appelait *poriphe* une frange dont l'extrémité était teinte en pourpre. Le *perileocon* se composait d'un tissu rouge terminé par un liséré blanc. On nommait *méandre* une bandelette double de la même couleur qui se mettait en zig-zag au-dessus de l'habillement. Il y avait deux sortes de ceintures : l'une se plaçait sur la peau, c'était la *vona* ou bande abdominale; l'*anamascalisteron* s'attachait au-dessous des aisselles.

« Les femmes romaines aimaient à se donner une taille élevée; pour y parvenir, elles portaient des pantoufles ou des souliers, dont la semelle, quelquefois en liége, était très épaisse. Comme toutes ne pouvaient, malgré cet artifice, réussir à se donner la taille de Junon ni l'élégance de Diane, on consolait les petites en leur disant qu'elles étaient *pétries de grâces et d'esprit*. Pollux compte vingt-deux espèces de chaussures; les unes couvraient le pied jusqu'aux malléoles; celles qui n'étaient composées que d'une semelle s'attachaient sur le coude-pied avec des courroies, comme le font encore les bergères de la Grèce. Les femmes se servaient de pantoufles dans l'intérieur de leurs appartements; elles les faisaient porter dans un coffret (*sandalotheca*). Lorsqu'elles allaient en visite, elles chaussaient des *crépides* ou *bottines*, pour marcher dans les rues; les souliers que les femmes mettaient pour paraître plus grandes avaient jusqu'à quatre semelles de liége jointes ensemble au moyen de colle. Les chaussures à la *tyrrhénienne* devinrent à la mode depuis que Phidias les eût employées à sa Minerve colossale du Parthénon. Elles s'attachaient aux doigts du pied et au bas de la jambe avec des courroies; on les appela dans la suite *cothurn s*, nom emprunté du dialecte crétois.

« Les procédés employés par les femmes pour faire ressortir leurs charmes ou pour parer à certains défauts étaient nombreux. Alexis, poète comique, dit : « Une jeune fille est-elle petite, on rehausse sa stature au moyen d'une semelle de liége qu'on ajoute à ses souliers; est-elle trop grande, on lui fait prendre des chaussures minces et elle marche la tête inclinée sur une épaule; a-t-elle les hanches trop étroites, on lui en met de postiches, dont les formes saillantes et arrondies attirent les regards; son ventre est-il trop gros, on l'entoure de buscs qui resserrent et rejettent son ventre en arrière; a-t-elle les sourcils roux, on les teint avec du noir de fumée; est-elle trop brune, on passe de la céruse sur son visage; a-t-elle le teint pâle, on lui donne des couleurs au moyen du fard; a-t-elle de belles dents, on lui apprend à rire pour que ses lèvres, en s'entr'ouvrant, les laissent apercevoir; si elle n'aime point à rire, on la laisse à la maison ayant entre les dents un brin de myrte pareil à celui dont les cuisiniers couronnent les choses qu'ils vendent au marché, de manière qu'elle s'accoutume à montrer la beauté de sa bouche. »

« La *kypassis* descendait jusqu'à la moitié des cuisses. Les *castaulæ* ou jupons se serraient au-dessus des hanches et descendaient jusqu'à la cheville du pied. Les femmes portaient au lit la tunique longue sans manches et sans ceinture. » (*Univers pittoresque.*)

Objets de parure des Dames de l'antiquité.

ÉTUDES HISTORIQUES.

DOMINIQUE DE GOURGUES.

§ I.

Tout se préparait, dans le port de Bordeaux, pour le prochain départ d'une flotte. Le vent enflait doucement les voiles, le soleil couchant dorait la cime des mâts, la carène des navires se balançait avec coquetterie sur les flots, les chaloupes allaient et venaient du port à la rade et de la rade au port; les mères, les femmes, les sœurs, réunies toutes sur la grève, agitaient leurs mouchoirs en signe d'adieu, priaient le ciel pour ces êtres si chers qui allaient mettre entre eux et elles trois mille lieues, des abîmes et la mort peut-être! Les matelots, à l'enveloppe rude, mais au cœur bon et sensible, ne rougissaient pas des larmes dont leurs joues hâlées étaient couvertes; ils ne retenaient point leurs bras qui se tendaient vers les femmes et qui leur disaient encore :

— Aimez-nous! Pensez à nous! Priez pour nous!

Debout et presque seul à l'arrière du plus apparent des navires, un homme, vêtu d'un pourpoint noir et d'un haut-de-chausses sans aiguillettes, regardait, les bras croisés, toutes ces scènes d'adieu.

La figure de cet homme était belle, noble et fière. Mais pourquoi l'amertume exprimée dans tous ses traits? Pourquoi, lui aussi, ne penche-t-il pas la tête avec avidité pour voir une fois encore le visage ami dont la pensée le suivra? Oh! c'est que lui, Dominique Gourgues, ne connaît personne dans cette foule, c'est qu'à lui on n'a pas dit :

— Va, mon fils; pour toi je mettrai un cierge à Notre-Dame-de-Bon-Secours, ou je ferai une neuvaine à Notre-Dame-de-Lorette! Va! Soir et matin je prierai Dieu pour toi! Va, et reviens bien vite, car je t'attends, car il ne faut pas que je meure avant de t'avoir serré encore une fois dans mes bras!

§ II.

Dominique s'était trouvé jeté sur la terre sans savoir quel vent l'y avait poussé. Quand il put analyser une idée, quand à l'existence végétative vint se joindre l'autre noble existence, quand son âme s'éveilla enfin, secoua ses ailes et prit l'essor, il sentit le besoin d'aimer. Alors, entouré de jeunes garçons qui tous avaient des parents, chez lesquels ils trouvaient amour pour amour, il se demanda où étaient ceux pour qui Dieu lui avait mis de la tendresse au cœur. Aux questions naïves de l'enfant son vieux maître Eusèbe ne répondait que par ces paroles, toujours les mêmes :

— Ils viendront!... Ils sont en voyage! Ils m'ont écrit de vous! Si vous vous appliquez, si vous voulez apprendre le latin, ils seront contents et ne tarderont pas à vous venir prouver leur satisfaction et leur amour.

Alors Dominique, malgré son antipathie pour tout ce qui demandait une tenue tranquille, quittait sa petite épée de bois, prenait la plume et travaillait avec courage. Mais ses parents ne venaient toujours point!

L'enfant sentait le besoin des caresses d'une mère et des paroles d'un père, comme l'oiseau sent le besoin d'une nourriture préparée par celle qui lui a donné le jour; comme il sent le besoin d'essayer son vol sous l'œil de celui qui peut le soutenir de son aile.

Mais le jeune homme dont le cœur parle haut et cherche partout qui le puisse comprendre, le jeune homme qui déjà a pu sentir quelques-unes des épines de la vie, qui déjà a pu verser quelques larmes que personne ne s'avance pour essuyer, le jeune homme est bien plus à plaindre que l'enfant. Et quand il entend ces tristes et sèches paroles :

— Vos parents ne sont plus, vous êtes maître de leur château; vous êtes riche. Allez, et que la paix soit avec vous!

combien il doit souffrir et que tristement il doit cheminer vers la terre qui sans doute l'a vu naître!

Ainsi était Dominique le jour où il quitta maître Eusèbe, duquel il ne put tirer aucun éclaircissement sur sa famille.

Dominique dans son château ne trouva qu'un vieux jardinier. Depuis seize ans, cet homme vivait seul, attendant toujours, qui? il ne le savait guère, car un étranger lui avait offert la garde de ce château, l'y avait installé et n'avait jamais reparu. Tous les ans on lui envoyait une bourse d'or avec cette simple ligne : « Nous ne viendrons point cette année. »

Quand Dominique montra à Jacques ses titres de propriété, le brave homme fut ravi et lui forma bien vite une maison convenable. Dès lors, le jardinier ne reçut plus, chaque année, de bourse d'or, mais il fut toujours et généreusement rétribué par son nouveau seigneur qui, d'après les indications d'Eusèbe, trouva dans un petit coffre de fer, caché au sein de la muraille la plus épaisse, une somme qui le mettait à même de vivre, sinon dans le luxe, du moins dans une heureuse indépendance.

Dominique n'avait jamais eu qu'une ambition : recevoir un baiser de sa mère; dès qu'il la sut morte, — pour lui du moins, — il devint indifférent à tout; il ne songea point à essayer des autres passions, il les pressentait insuffisantes pour remplir le vide de son cœur. Il n'alla point à la cour et se tint éloigné de Paris. Le génie qui planait au Louvre, ce génie caméléon et méchant qui semblait renaître, non pas comme le phénix de son sang versé, mais du sang de braves hommes qu'il faisait massacrer; ce génie, dis-je, inspirait de la colère et du dégoût à Dominique. Jamais il ne prononçait le nom de Médicis sans que les noms de sa bouche n'exprimassent son dédain pour cette reine sans noblesse, pour cette mère sans entrailles, pour cette ambitieuse sans vigueur. Il vivait donc seul dans sa châtellenie, recevait peu ou point de monde, au grand déplaisir du bon Jacques, et charmait ses heures par l'étude et par la contemplation. Son âme ardente s'était repliée sur elle-même, il avait courbé la tête et s'était habitué à vivre seul au milieu de

tous, à ne point aimer au milieu de leurs tendresses.

Sur ces entrefaites, l'amiral Coligny, qui devint plus tard victime de Besme, ou plutôt de la jalousie des Guise et de Catherine, envoya en Floride une colonie française que les Espagnols ne tardèrent point à exterminer. La cour de Madrid approuva cette injuste cruauté, et le gouvernement français voulut bien n'en pas même faire mention... Dominique de Gourgues, en apprenant cette horrible nouvelle, sentit bouillonner dans ses veines son sang de gentilhomme gascon. Sans hésiter, sans demander conseil à personne, sans rechercher l'agrément de Charles IX ou des Guise, il vendit son château, monnaya tous ses biens, achèta des navires, enrôla de braves hommes et quitta les côtes de cette France où, comme nous l'avons dit, il ne laissait pas un œil humide de la crainte de ses dangers, pas un cœur qui battît pour lui.

§ III.

Le ciel devait seconder une si noble et si juste entreprise; le vent ne cessa pas un instant d'être favorable, et la traversée ne fut signalée par aucun funeste événement.

Avant que les voiles pussent être aperçues des ennemis, Dominique alla d'un navire à l'autre et rappela aux Français quelles horreurs ils venaient venger.

—Amis, leur dit-il, ce sont nos frères qu'ils ont égorgés, ce sont des Français qu'ils ont lâchement surpris et massacrés, c'est notre patrie qu'ils ont insultée; vengeons nos frères et notre pays; notre cause est juste, Dieu combattra pour nous!

Animée par la présence de son chef, la petite troupe était déjà débarquée sur les côtes que les Espagnols, endormis dans leurs hamacs mollement balancés par les vents ne songeaient point encore à autre chose qu'à fumer leurs cigarettes. Déjà les Français se sont emparés d'un fort dont la sentinelle, trop peu sur ses gardes, est tombée sous leurs coups; déjà le drapeau blanc flotte sur les créneaux de ce fort, déjà des cris de victoire retentissent et font vibrer l'air lorsque, comme le tigre assoupi, l'ennemi se réveille, bondit, s'élance et s'apprête à vendre chèrement sa proie.

Mille balles sifflent aux oreilles de Dominique et vont frapper tour à tour George, le beau marin qui porte sur son cœur le portrait de sa douce fiancée; Julien, qui est père et dont le dernier mot est : « Mon fils! » Luc, Vincent, Marcel, qui tous ont dit au revoir à la France et qui maintenant tournent les yeux vers elle et murmurent : Adieu! Mais les balles épargnent Dominique l'orphelin, Dominique qui voudrait mourir glorieusement, pour qui la vie est déserte à jamais. Les morts sont enlevés de la brèche et déposés dans une salle basse, en attendant que de justes honneurs leur soient rendus; des soldats frais et dispos remplacent les soldats fatigués ou blessés, et de continuelles décharges forcent enfin l'ennemi, non plus seulement à cesser l'attaque du fort que nos hommes occupaient, mais encore à se renfermer dans les leurs, d'où bientôt le brave Gourgues, à la tête des siens, ne tarda point à les débusquer.

Tous furent pris; tous furent massacrés, et sur le gibet, à la place de cette insolente inscription qu'on y lisait : *Non comme des Français, mais comme des huguenots*, de Gourgues mit celle-ci : *Non comme des Espagnols, mais comme des assassins.*

§ IV.

Le gentilhomme gascon qui vivait obscur derrière les tourelles de son château, auquel personne ne songeait et qui ne songeait à personne, ne méritait-il pas bien de la France pour cette périlleuse entreprise à travers les flots? Quel noble cœur que celui qui ressent assez vivement un affront fait à sa patrie pour vendre le patrimoine de ses pères, pour communiquer à d'autres le courage qui brille dans ses yeux, pour se livrer à l'inconstance des vagues, pour attaquer des forces qui l'eussent dû écraser mille fois et pour demeurer victorieux! Il dut être béni à son retour, n'est-il pas vrai? cet homme qui, aux fonctions de général, avait fait succéder celles de législateur? qui de valeureux soldats, avait fait d'actifs et paisibles paysans, qui d'une terre devenue inculte, sous des maîtres indolents et lâches, avait fait une terre riche, productive et généreuse? Il dut recevoir du roi la récompense des braves, des généraux français une fraternelle accolade, de tous ces louanges qui partent du cœur, ces acclamations qui enivrent l'âme, quelque modeste qu'elle soit .. Eh bien! non; écoutez.

Après trois années de séjour en Floride, Dominique revint dans sa patrie et entra dans le port de Bordeaux, où jadis nous l'avons vu occupé de pensées si tristes. Son front sévère se dilatait, ses yeux s'humectaient de douces larmes à la vue de la France; il s'enivrait des émanations de la terre que lui apportaient les vents; il savourait son bonheur tout en gémissant de n'avoir personne qui l'entendît et pût se réjouir avec lui, tout en pleurant de n'avoir pas de mère qui essuyât la poussière de son front et qui lui dît :

— Tu es un brave, tu t'es conduit en brave; viens que je te presse sur mon cœur.

— Oh! se disait Dominique, comme le sourire de ma mère m'eût bien payé de tous mes maux et de toutes mes fatigues! Qu'heureux sont ceux qui reviennent blessés, mais dont une mère étanche le sang et panse les plaies!

Assis sur le pont, dans son attitude favorite, les bras croisés, Dominique rêvait, et sa noble figure reflétait toutes les pensées de son âme, lorsqu'un canot aborda le navire et que des gens du roi sommèrent le brave gentilhomme de les suivre. La surprise se peignit sur ses traits; il resta un moment sérieux et pensif; puis, fort du témoignage de sa conscience, il partit et parut devant la cour aussi calme et aussi noble qu'il s'était montré calme et noble à la tête de sa petite troupe.

Dominique ne concevait pas trop ce qui pouvait motiver son arrestation. En reconquérant la Floride à la France, en lavant dans le sang ennemi le massacre de ses frères, Dominique avait suivi l'impulsion d'un cœur généreux et avait trouvé dans ce cœur même la récompense de ses sacrifices. Il ne lui était donc pas venu à la pensée que le gouvernement, que ses concitoyens daigneraient remarquer son héroïsme et l'applaudiraient; mais il ne s'attendait pas non plus à ce qu'on le traduisît en justice comme un criminel de lèse-majesté. Il fut donc naturellement froissé jusqu'à l'âme quand on lui demanda de quel droit il avait armé, lui, simple gentilhomme? de quel droit il avait traversé les mers et combattu une nation amie? Mais, comme Sophocle accusé d'idiotisme par ses fils, ou comme Epaminondas appelé à se justifier d'avoir vaincu pendant plus de temps que ne le voulait l'ordre du sénat thébain, Dominique bientôt redressa fièrement sa noble tête et répondit en ces termes :

— En effet, je suis bien coupable ! Je me suis indigné de savoir que par-delà les mers gisaient des cadavres Français non inhumés et se trouvait un beau pays, jadis le nôtre, maintenant celui des meurtriers de nos frères! Je suis bien coupable, car j'ai vendu mes biens, j'ai pris des hommes de cœur, et je suis allé, moi, pauvre gentilhomme, venger l'injure faite à notre patrie, effacer le sang par le sang, le meurtre dans l'ombre par la victoire en plein jour! Je suis bien coupable, car j'ai acquis à vous, beaux guerriers aux mains blanches, un pays fertile dont j'ai moi-même enseigné à cultiver le sol! Prononcez donc, je suis prêt : j'écouterai ma sentence sans pâlir; prononcez, la mort ne m'effraie point! je suis orphelin et ma patrie est ingrate.

Dominique avait cessé de parler et on l'écoutait encore; une religieuse admiration régnait au fond des cœurs; les juges même se sentaient émus : malgré la cour d'Espagne et les Guise, ils ne purent qu'absoudre le généreux gentilhomme, Dominique de Gourgues, qui reprit le chemin de la Gascogne, où son vieux et fidèle Jacques lui offrit la moitié d'une chétive cabane et d'un modeste enclos, car il ne restait même pas un asile à Dominique de Gourgues.

Mais le nom de Dominique Gourgues avait été jusqu'aux oreilles d'Elisabeth, de cette reine d'Angleterre aussi grande qu'un grand roi! elle fit offrir à Dominique le commandement de son plus beau vaisseau de guerre. Dominique refusa; son bras ne pouvait vaincre que pour son ingrate patrie. Il mourut bientôt après, pauvre, ignoré, incompris de ceux qui l'entouraient... A peine si les fastes de l'histoire ont bien voulu donner place à son nom!

ÉLISA ADAM.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LE SONGE D'ÈVE,

TRADUIT DE MILTON(1).

Déjà l'aurore dans les régions du levant portait ses pas de rose et semait la terre de perles orientales, lorsqu'Adam s'éveillait à l'heure accoutumée; car, favorisé par une digestion pure et de calmes et douces vapeurs, son sommeil, léger comme l'air, se dissipait au seul murmure des ruisseaux fumants, au frémissement des feuilles, éventail de l'aurore, au chant vif et matinal des oiseaux voltigeant sur toutes les branches. Il s'étonne de trouver Eve sommeillant encore, les tresses de sa chevelure désordonnées, et la rougeur de ses joues perçant comme à travers un repos inquiet. Adam, soulevé à demi, sur le coude appuyé, se penche enamouré sur sa compagne; il contemple avec les regards du plus cordial amour la beauté qui brille de tant de grâces, soit qu'elle veille, soit qu'elle repose. Tendrement il touche la main d'Eve et lui murmure ces mots d'une voix douce comme la voix du Zéphir caressant Flore :

— Réveille-toi, ma belle amie, mon épouse, le dernier des biens que j'ai reçus, le dernier et le plus beau des présents célestes. O charme toujours nouveau, réveille-toi; l'aurore brille, la fraîcheur des champs nous appelle; nous perdons les prémices du jour. Le moment est propice pour voir croître ces plantes cultivées par nos soins, les fleurs s'épanouir sur ces berceaux de citronniers, les gouttes distillées par la myrrhe et le roseau balsamique. Vois comment la nature revêt ses couleurs et comment l'abeille, sur les tiges fleuries, puise ses liquides douceurs.

Ce tendre murmure la réveille, et, jetant sur Adam un regard effrayé, elle l'enlace de ses bras et lui dit :

— O toi en qui seul mes pensées trouvent repos, toi ma perfection et ma gloire, pour moi quel enchantement de tout revoir, le jour et toi! Cette nuit (et jamais je n'en connus de semblable), un songe, si toutefois c'était un songe, car je n'y étais pas occupée de toi, comme je le suis sans cesse, ni des ouvrages du jour passé, ni de nos travaux du lendemain, mais d'offenses et de troubles que, jusqu'à cette nuit douloureuse, mon esprit n'avait connu jamais. Il m'a semblé qu'attachée à mon oreille, une voix douce m'appelait en m'invitant à me promener. Je pensais d'abord ouïr ta voix. Eve, disait-elle, pourquoi dormir? voici l'heure enchanteresse, fraîche et silencieuse, où le silence du moins ne cède qu'à l'harmonieux oiseau de la nuit, qui maintenant veille et module sa douce plainte enseignée par l'amour. La lune, pleinement arrondie, semant du haut de son trône sa plus suave lumière, oppose à la beauté des objets le contraste de leurs ombres. Ce spectacle est vainement enchanteur s'il n'attire aucuns regards. Le ciel veille : tous ses yeux sont ouverts, pour qui contempler, si ce n'est toi, ô désir de la nature entière, toi, dont la présence verse la joie à tout ce qui respire? La puissance de ta beauté attire tous les êtres pour t'admirer dans un ravissement incessable. Je me lève; je croyais être appelée par toi, et ne te trouvant pas, je vais où j'espère te trouver. Je traverse, ou je crois traverser de nombreux chemins; soudain je me trouve vis-à-vis de l'arbre de la connaissance interdite; il me parut beau, et mon imagination le vit même plus beau que pendant le jour. Tandis que je le regarde avec surprise, voilà que près de l'arbre se tenait une figure ailée, telle que nous en voyons souvent descendre des cieux; son ondoyante chevelure paraissait humide d'une rosée d'ambroisie. Il contemple aussi le bel arbre et s'écrie : Lorsque tant de fruits surchargent tes superbes rameaux, quoi! ni dieu

(1) Ce fragment inédit doit faire partie de la traduction nouvelle du *Paradis perdu* que prépare le célèbre académicien auquel on doit déjà la traduction de *Lucrèce*. — Cet ouvrage important fera partie de la BIBLIOTHÈQUE ANGLO-FRANÇAISE, publiée sous la direction de M. O'SULLIVAN.

ni homme ne daigne alléger ton fardeau, en goûter la saveur? La science est-elle donc si méprisable? Est-ce donc l'envie ou une injuste réserve qui interdit ton usage? L'interdise qui voudra; nulle défense ne me privera plus longtemps de jouir des délices que tu m'offres. Eh! pourquoi donc, bel arbre, serais-tu ici? Il dit, ne s'arrête pas, et, d'une main audacieuse, il arrache, il goûte. Moi, à des paroles si téméraires, confirmées par une action si rebelle, je reste glacée d'une froide horreur. Mais lui, enivré de joie, s'écrie: O fruit divin! doux en effet, mais qu'une défense bravée rend plus doux encore, on ne t'interdit sans doute qu'afin de te réserver pour les dieux, et parce que tu peux même transformer l'homme en divinité. Et pourquoi des humains ne ferait-on pas des dieux? Le bien s'accroît en se communiquant; son auteur, loin d'y perdre, y gagne des hommages. Ici, heureuse créature, belle et divine Eve, partage ce fruit avec moi; quoique ta félicité soit grande, tu peux l'accroître encore, mais tu ne peux devenir plus digne de bonheur. Goûte ce fruit, et désormais, parmi les dieux, sois toi-même une divinité. Ton empire ne se bornera plus à la terre, tantôt tu planeras comme nous dans les airs, tantôt tu brilleras dans les cieux, au rang qui t'est dû. Là, tu contempleras la vie dont vivent les dieux, et cette vie sera la tienne.

En parlant il m'approche, et porte une partie de ce fruit jusque sur mes lèvres. Son ravissant et savoureux parfum aiguillonne si fort mon désir qu'il me parut impossible de n'en pas goûter. Tout à coup nous fûmes emportés ensemble jusqu'au plus haut des airs, et j'ai vu s'étendre sous mes pieds l'immense surface de la terre (spectacle aussi sublime que varié). Etonnée de mon vol, j'admirais mon changement et mon incommensurable élévation; tout à coup mon guide disparaît: il m'a semblé que, précipitée vers la terre, j'y retombais endormie. Mais quelle joie à mon réveil de reconnaître l'illusion d'un songe!

Ainsi Eve raconta sa nuit; Adam attristé lui répondit:

— O la plus parfaite image de moi-même, ma plus chère moitié! le trouble qui dans la nuit tourmenta tes pensées, m'afflige comme toi; ce songe désordonné m'importune, je crains qu'il ne soit l'œuvre du mal. Mais le mal, d'où viendrait-il? Et ce n'est pas en toi qu'il peut résider, ô pure et chaste créature! Ecoute cependant: l'âme a plusieurs facultés subalternes soumises à la raison qui les dirige en souveraine; l'une d'elles, l'active imagination, exerce le principal rôle: de tous les objets extérieurs que perçoivent les sens éveillés, elle se crée des formes, des fantaisies aériennes que la raison assemble ou sépare et dont elle compose tout ce que nous affirmons ou rejetons, et que nous décorons du nom de science ou d'opinion. Quand la nature s'abandonne au repos, la raison se repose aussi, et se réfugie dans sa cellule secrète; en son absence l'imagination, qui se plaît à la contrefaire, veille pour l'imiter. Mais surtout pendant notre sommeil, assortissant mal les formes, les images, elle ne compose que des figures monstrueuses, confond, par un mélange bizarre, les discours, les actions du moment, de la veille et des temps éloignés.

Il me semble que je retrouve ainsi dans ton songe quelque similitude avec les objets de notre dernier entretien du soir, mais avec des additions étranges. Pourtant garde-toi de t'en affliger; le mal peut circuler dans l'esprit des hommes et des dieux même sans leur aveu, et sans y laisser aucune empreinte pour le souiller. Car, je l'espère, jamais éveillée tu ne consentirais à l'action que tu as abhorré de rêver dans le sommeil. Bannis donc toute inquiétude; que le plus léger nuage n'obscurcisse plus tes yeux, ces yeux plus brillants, plus sereins que ne le sont à la terre les premiers sourires de l'aurore. Levons-nous, viens, retournons à nos frais et doux labeurs; dans ces riants bocages, au bord des fontaines, parmi ces fleurs qui maintenant laissent échapper, en entr'ouvrant leurs calices, ces parfums délicieux qu'elles dérobaient à la nuit afin de les réserver pour toi.

Il ranimait ainsi le courage de sa belle compagne; elle était ranimée, mais dans son silence, ses yeux laissent couler une douce larme qu'elle essuie de ses beaux cheveux. D'autres larmes allaient s'échapper encore de cette charmante source de cristal, Adam les prévint et enleva par un baiser ces tendres signes de la pieuse frayeur d'une âme innocente qui, sans être coupable, éprouve de touchants remords.

Ainsi, libres de toute inquiétude, ils se hâtent vers leurs champs. Au sortir de leur retraite, dont la voûte, entrelaçant son feuillage comme les rameaux de l'arbre le plus touffu, épaississait la fraîcheur et l'ombrage, ils se trouvent d'abord devant la splendeur du jour naissant et du soleil à peine levé qui effleurait des roues de son char la surface de l'Océan, et de ses rayons étincelants de rosée, et parallèles à la surface de la terre, dorait le vaste paysage que lui déroulaient les plaines fortunées de l'Eden et les rives orientales du paradis. Ils s'inclinent profondément, adorent, et prononcent la prière accoutumée que chaque matin ils renouvellent, mais toujours en variant l'expression de leurs vœux; car ni la variété, ni le saint enthousiasme ne leur manquaient dans leurs louanges au Créateur. Et leurs hymnes, chantés ou prononcés avaient toujours d'harmonieux accords sans être médités. Une si rapide éloquence coulait de leurs lèvres, soit qu'ils modulassent le rhythme de la prose ou l'harmonie des vers, leur prière est si mélodieuse que le luth ou la harpe sonore, unis à leurs concerts, ne pourraient rien ajouter à leur suavité, et ils commencent ainsi:

— Voilà tes glorieux ouvrages, père du bien, ô Tout Puissant! Elle est ton œuvre, cette structure de l'univers, si merveilleuse, si belle! Quelle merveille es-tu donc toi-même être ineffable? Tu t'assieds au-dessus des cieux, être invisible à notre débile vue; nous ne t'apercevons que confusément à travers tes moindres ouvrages, ils font éclater cependant au-delà de toute pensée ta bonté et ta puissance divines. Parlez-en, vous qui le pouvez mieux que nous, vous ses anges, enfants de lumière; car vous le contemplez: joyeux, vous environnez son trône et vous le célébrez dans un jour sans nuit par des chants et des concerts mélodieux, vous, habitants des cieux!

Sur la terre, que toutes les créatures se réunissent pour célébrer celui qui, dans la nature, est à la fois le premier, le dernier, le centre et l'infini.

Toi, la plus belle des étoiles, toi qui marches la dernière dans le pompeux cortége de la nuit, ou, si plutôt tu n'appartiens pas à l'aurore, avant-courrière du jour, dont le diadème brillant couronne le riant matin à cette heure charmante, la première du jour naissant, célèbre dans ta lumineuse sphère le maître de la nature.

O soleil! toi, l'œil et l'âme de ce monde immense, reconnais le Dieu plus grand que toi, dans ton éternelle course, fais retentir et proclame sa gloire lorsque tu prends ton essor, lorsque tu rayonnes dans ton brillant midi, lorsque tu redescends sous l'onde.

Lune, qui dans ce moment même te trouves au lever du grand astre et qui tout à coup disparais avec ces étoiles qui, enchaînées dans leur orbe mobile, t'escortent dans

TOI LA PLUS BELLE DES ÉTOILES, TOI QUI MARCHES LA DERNIÈRE DANS LE CORTÈGE DE LA NUIT.

ta fuite; et vous, flambeaux errants, qui formez tous cinq une danse mystérieuse que mesure l'harmonie, proclamez les louanges de celui qui des ténèbres appela la lumière.

Flots aériens, et vous, éléments, les premiers-nés des entrailles de la nature; vous dont la quadruple essence parcourt un cercle éternel sous des formes infinies, et dont le fécond mélange enfante, nourrit et reproduit tout, dans vos constantes métamorphoses, adressez donc à notre suprême Créateur des louanges toujours variées, toujours nouvelles.

Vous, qui maintenant vous élevez de la cime des montagnes et du sein des lacs fumants, humides vapeurs, légères exhalaisons dont les tourbillons gris ou ternes se balancent jusqu'à ce que le soleil, vous dorant de ses rayons, ait peint de brillants reflets vos franges flottantes, ne vous élevez qu'afin d'honorer le grand auteur de l'univers; et soit que vous tendiez de nuages le firmament décoloré, soit que vous abreuviez de vos douces pluies la terre altérée, dans votre élévation ou dans votre chute, répandez toujours sa louange!

Vous, qui soufflez des quatre points du monde, vents rapides, soupirez sa louange avec douceur ou avec impétuosité. Courbez vos superbes têtes, cèdres, pins altiers, plantes innombrables, en signe d'adoration balancez-vous. Vous, qui coulez avec un harmonieux murmure, fontaines et ruisseaux, que votre doux murmure répète ses louanges. Vivantes créatures, unissez toutes vos voix. Vous, oiseaux mélodieux, qui vous élancez vers les portes du ciel, dans vos chants, sur vos ailes, élevez, élevez ses louanges.

Vous, qui glissez dans les ondes, vous qui parcourez la terre, vous qui la foulez avec majesté ou qui rampez humblement, soyez témoins que je ne garde pas le silence, soit que le jour commence ou finisse; je prête ma voix à la colline, aux vallons, aux fontaines, aux frais ombrages, et mon chant les instruit à répéter tes louanges.

Salut, maître universel, sois toujours libéral dans le bien que tu nous donnes, et si la nuit a recueilli ou caché quelque chose du mal, dissipe-le, comme en ce moment la lumière dissipe les ténèbres!

Innocents, ils priaient; et dans leurs pensées rentrèrent promptement une profonde paix et le calme accoutumé.

DE FONGERVILLE,
de l'Académie Française.

HISTOIRE DE PARIS.

LE CHARNIER DES INNOCENTS ET L'HOTEL CLUNY.

Autrefois, par un usage que l'esprit philosophique n'avait pourtant pas créé, les cimetières et les marchés se touchaient, comme pour montrer que la vie est toujours voisine de la mort; souvent même le marché s'emparait, à jours fixes, du cimetière, et, pour un temps, les fosses disparaissaient sous les pieds des vendeurs que Jésus-Christ chassa du temple. Il en est encore ainsi dans quelques provinces de France, et en Suisse, où le cimetière est ordinairement le théâtre des jeux, des promenades et des ébats du dimanche. C'est là, parmi les herbes hautes et touffues, vis-à-vis d'un pot de bière et d'un jeu de boule, que se traitent et se concluent les affaires d'intérêt, de plaisir et de famille; car un écho funèbre n'y répète jamais ces paroles solennelles : « Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière! »

Un cimetière, il est vrai, ne ressemblait guère autrefois à ces *champs du repos* qui datent de la Révolution, et qui ont effacé le caractère lugubre de la tombe; nos ancêtres ne connaissaient pas les raffinements du Père-Lachaise, où la mort s'embaume de fleurs et s'égaie d'ombrages pleins de chants d'oiseaux. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle la mort, nue et hideuse, résida au milieu des villes et empoisonna l'air des vivants; lorsque le rang et la fortune n'ouvraient pas aux trépassés les caveaux d'une église pour y dormir dans les ténèbres sous le poids fastueux d'un mausolée, ils avaient six pieds de terre formée de corruption humaine, dans le quartier des Halles, au cimetière des Saints-Innocents, gouffre insatiable qui, depuis huit cents ans, dévorait des corps, et qui avait englouti plusieurs milliers d'hommes; aujourd'hui le marché a envahi le cimetière.

Ce cimetière, le plus considérable de tous ceux que Paris enfermait alors dans son enceinte de murailles, a son emplacement marqué entre les rues Saint-Denis, aux Fers, de la Lingerie, de la Ferronnerie; il faut diminuer cet espace déjà si resserré en se représentant l'église des Saints-Innocents qui occupait l'angle des rues Saint-Denis et aux Fers, et les charniers, espèces de galeries basses qui régnaient autour du terrain réservé pour les sépultures.

C'était primitivement un marécage que la culture changea en pré, à l'époque où Lutèce était toute comprise dans l'île de la Cité. Dès que les habitants se groupèrent dans un faubourg sur la rive droite de la Seine, ces prés ne tardèrent pas à se partager en marché et en cimetière, ces deux nécessités d'une ville; mais ils gardèrent le nom de *Champeaux*. Dès longtemps le voisinage de quelques oratoires sur la route de Saint-Denis avait attiré des sépultures sous les auspices de sainte Opportune, et le cimetière qui fut fondé en même temps que l'église dédiée à cette sainte, pendant plusieurs siècles, s'agrandissait à proportion des accroissements de Paris. Le sol se peuplait dessus et dessous.

Mais à combien de profanations était exposé l'asile des morts, lorsque Philippe-Auguste, par un sentiment de respect tout chrétien, le fit enclore de murs élevés et fermer de portes solides! Les animaux immondes y fouil-

aient la terre en liberté, les brebis et les chevaux y trouvaient un pâturage; le jour c'était un lieu de débauche, la nuit un repaire de voleurs et d'assassins. Il paraît que vers cette époque un grand crime fut commis, peut-être dans le cimetière même; les juifs crucifièrent un enfant, en commémoration du supplice de Jésus-Christ; cet enfant, nommé Richard, fut mis au nombre des saints, et la chapelle du cimetière, dédiée d'abord sous son invocation, réunit bientôt à ce premier patron les saints Innocents, qui ont laissé leur nom à un marché et à une fontaine.

Deux siècles plus tard, le cimetière étant rempli, on exhuma les ossements que le temps n'avait pas mis en poudre, et ces ossements demeurèrent entassés en plein air, jusqu'à ce que quelque personnage riche et pieux eût l'idée de donner un gîte plus honorable à ces débris qui pourrissaient pêle-mêle avec des cadavres de chiens; ce fut peut-être le charitable Nicolas Flamel qui commença la construction des charniers, *pour héberger les pauvres trépassés*, comme le disait une inscription; et son exemple fut imité à l'envi par tout ce qui voulait faire preuve de dévotion. Le maréchal de Boucicaut, ce

Charnier des Innocents.

vaillant chevalier et habile ambassadeur du règne de Charles VI, ne dédaigna pas de s'associer à des marchands et à des bourgeois pour l'œuvre des charniers, qui remplacèrent rapidement la première enceinte bâtie sous Philippe-Auguste.

Ces charniers formaient une galerie ouverte seulement sur le cimetière, avec environ vingt-cinq arcades dans sa longueur et quinze dans sa largeur; au-dessus de ces arcades s'étendaient de vastes greniers ou galetas, dont le toit avait aussi son inclinaison et ses lucarnes du

côté du cimetière ; dans ces galetas étaient rangés, à peu près comme dans nos catacombes, les os que l'on retirait de la terre, et le caprice des fossoyeurs les disposait avec une symétrie et un ordre bizarres qui excitaient tour à tour le rire et l'horreur. On oubliait que ces fragments de squelettes avaient eu le mouvement, la pensée et la parole ! Au-dessous, le long des charniers, les tombeaux se pressaient de toutes parts, suspendus à la voûte, attachés aux parois, scellés dans le pavé ; et de toutes parts aussi des épitaphes, des sculptures, des peintures, enfin les efforts de l'homme qui cherche à se survivre dans la pierre et le marbre.

Mais les morts ne jouirent pas longtemps seuls de leur propriété ; les artistes décorateurs s'y glissèrent les premiers, sous prétexte d'être plus à portée de satisfaire les regrets des parents et amis ; aux *ornemagistes* et *imagiers* se joignirent les écrivains, dont le ministère pouvait n'être pas inutile en affaire d'épitaphe et de testament ; mais les écrivains furent suivis des *bimbelotiers*, ou fabricants de jouets d'enfants, des *dorelotières* ou faiseuses de rubans, enfin des marchandes de modes. Il y a soixante ans, ces charniers présentaient encore ce spectacle scandaleux ; chaque tombe était occupée par une boutique, chaque épitaphe cachée sous un étal ; il fallut la construction du Palais-Royal pour ôter la vogue au commerce de ces charniers, qui étaient plus achalandés que les galeries du Palais de Justice.

Quant au cimetière, on y enterrait toujours, et, chaque fois qu'il était plein, on le vidait dans les galetas qui ployaient sous les dépouilles de cinquante générations. Ce cimetière avait reçu jusqu'à vingt mille cadavres pendant huit jours de peste, comme il arriva en l'année 1435 ; mais sa terre noire et grasse possédait, dit-on, une qualité particulière pour consumer les corps en moins d'une semaine. L'aspect de ce lieu était horrible, sans consolation et sans mélancolie ; cette terre, sans cesse remuée pour les morts, sans cesse battue par les passants, ne reposait les yeux par aucune verdure, mais les attristait par la vue de quelques monuments privilégiés, entre autres le tombeau prétendu de saint Richard et la tour de Notre-Dame-des-Bois, sorte d'obélisque dont l'usage et l'origine étaient également inconnus. Rien de ce silence imposant qui doit accompagner la mort ; rien qui pût inspirer les idées d'une autre vie ; on n'entendait là que les cris des boutiquiers, les rumeurs des halles et les aboiements des chiens ; on ne voyait là que des pauvres, des écoliers et des portefaix. Le soir d'un enterrement on n'eût pas retrouvé la fosse, tant les pas étaient prompts à la fouler !

Depuis des années ce foyer d'infection permanent, au centre d'un quartier populeux, avait ému les chefs de la salubrité publique ; mais la routine reculait de jour en jour une réforme qui blessait quelques intérêts particuliers. Plusieurs fois les hommes de l'art avaient déclaré que les maladies et la mortalité s'augmentaient des miasmes putrides que ce cimetière dégageait dans l'atmosphère de Paris. Qui sait jusqu'où l'incurie civile eût négligé ces sages admonitions, lorsqu'un accident força l'autorité de céder enfin aux remontrances de la philanthropie. La pression des cadavres accumulés dans les fosses était telle que plusieurs caves des maisons voisines s'écroulèrent, et il fut constaté que la décomposition des corps ne se faisait plus dans cet enclos saturé de pourriture. Alors le cimetière fut fermé, avec défense de continuer les inhumations, et, au bout du temps nécessaire pour cette métamorphose, on transporta dans les carrières cette terre qui avait été cadavre ; on démolit les charniers, on nivela le sol, on le pava, et on y ouvrit un marché orné d'une ancienne fontaine due au ciseau du célèbre Jean Goujon.

Il ne reste plus rien du cimetière aujourd'hui ; mais on ne peut s'empêcher, en traversant ce marché sale et bruyant, de songer que la moitié des habitants de Paris, pendant huit siècles, a disparu à cette même place, et que sous ces échoppes, où abondent les denrées utiles à la vie, on trouverait encore des ossements et une odeur de sépulture.

L'hôtel de Cluny, qui nous montre ce qu'était au quinzième siècle cet art prestigieux et habile à travailler la pierre comme de la dentelle, repose tout entier sur des assises de construction romaine, et les caves des environs ont des voûtes aussi anciennes que celles des Thermes. Ce majestueux fragment de palais était enclavé dans les habitations particulières, et cela fit son salut ; car on ne songea pas, dans une arrière-cour, à le remplacer par un hangar, et même on combla de terre sa voûte épaisse qui supporta longtemps un jardin suspendu, semblable aux jardins de Sémiramis à Babylone. Cette merveille du quartier Saint-Benoît s'était perpétuée jusqu'à nos jours, et on voyait des têtes d'arbres verdoyantes dominer les toits et les cheminées ; on récoltait des légumes à soixante pieds du ruisseau, et le propriétaire, qui fut un membre du parlement, prenait le frais sous ses ormes, à l'instar du roi Childebert, tandis qu'au-dessous de lui un tonnelier serrait ses futailles et martelait en chantant, sans se soucier des empereurs romains et des rois francs.

En 1819, jardins et tonneaux ayant été congédiés par ordonnances du roi, les maisons de la rue de la Harpe qui obstruaient le monument furent démolies ; des réparations intérieures, des fouilles et des projets de conservation prouvèrent la sollicitude du Gouvernement pour cette antiquité romaine ; mais, faute d'argent ou de persévérance, on oublia bientôt les ruines, et Julien, et Childebert, et les filles de Charlemagne qui avaient été reléguées dans ce palais après la mort de leur père, et qui y faisaient fleurir les lettres autant que les arbres de leur enclos. Les hideuses planches qui ferment ce terrain célèbre blesseront longtemps nos regards et nos souvenirs historiques ; car, en France, l'usage est d'envelopper de planches tout monument public, et le Louvre fut, durant cent ans, encombré de baraques.

L'hôtel de Cluny, le plus précieux reste d'architecture gothique qui figure aujourd'hui entre les propriétés particulières, nous montre ce qu'était Paris à l'époque où l'art créait de si étonnantes merveilles, presque sans y songer, et fondait, dans chaque ruelle étroite, noire et fangeuse, un palais de fée découpé comme un bijou d'ivoire.

Qui n'a pas contemplé avec surprise et curiosité, en traversant la rue tortueuse des Mathurins-Saint-Jacques, la porte gothique du vieil hôtel, sa tour octogone, ses grands combles, ses animaux fantastiques, ses balustrades mutilées et ses hautes lucarnes encadrées de délicates sculptures ?

Pierre de Chaslus, abbé de Cluny, l'abbaye *chef-d'ordre*, c'est-à-dire métropole de toutes les abbayes de Bénédictins, acquit, vers l'an 1340, l'antique palais des Thermes, dégradé, morcelé, et étrangement défiguré depuis qu'il était sorti du domaine de la couronne, sous le roi Philippe-Auguste, qui l'avait abandonné à son chambellan.

Le voisinage du collége de Cluny, fondé en faveur des religieux de cet ordre qui venaient étudier à Paris, détermina les abbés à occuper leur nouvelle maison quand ils venaient dans la capitale, et l'abbé Jean, fils naturel du duc Jean de Bourbon, commença cet hôtel qui fut achevé *de fond en cime* par un autre abbé, Jacques d'Amboise, frère de l'illustre cardinal Georges d'Amboise, premier ministre et ami fidèle du bon roi Louis XII, dans les dernières années du quinzième siècle et les premières du seizième.

L'originalité que conserve encore ce monument après trois cents ans de dévastations peut faire juger de ce qu'il fut, au sortir des mains des architectes, des sculpteurs et des peintres qui avaient réuni leurs efforts pour l'embellir sous les auspices de l'abbé Jacques, non moins passionné pour les arts que son frère le grand cardinal d'Amboise.

La charmante chapelle de l'hôtel était remplie de chefs-d'œuvre du sculpteur Paul Ponce, auteur du beau tombeau de Louis XII qui est à Saint-Denis. On y voyait les statues de tous les d'Amboise, et un admirable groupe représentant une *descente de croix*, dont le piédestal formait l'autel; partout y brillaient les arabesques, les peintures et les dorures.

L'hôtel, soit acquisition, soit donation, retourna au domaine de la couronne, après que Jacques d'Amboise eut quitté l'abbaye de Cluny pour l'évêché de Clermont, et une des chambres hautes s'appelle encore la *chambre de la reine Blanche*, parce que Marie d'Angleterre, troisième femme de Louis XII, s'y retira dans les premiers jours de son veuvage. Longtemps les veuves des rois de France avaient porté leur deuil en blanc, ce qui les fit nommer *reines blanches* par le peuple; cet usage fut changé lorsque, pour la première fois, Anne de Bretagne se vêtit de noir à la mort de son premier mari, Charles VIII; mais la vieille dénomination de *reine blanche* subsista toujours.

Dans cette même chambre Marie épousa, en présence de François Ier, et beaucoup plus promptement que les convenances ne semblaient l'y autoriser, un jeune seigneur anglais qu'elle avait autrefois aimé, Charles Brandon, duc de Suffolk. François Ier voulut annihiler ainsi les droits de la reine-veuve et du fils posthume que Louis XII pourrait avoir; ce mariage précipité était trop politique pour n'être pas forcé.

L'hôtel de Cluny fut ensuite habité tour à tour par des comédiens (sous Henri III), par les nonces des papes, par les religieuses de Port-Royal, et il tomba enfin entre les mains des imprimeurs et des libraires, qui logent aux environs de la rue de la Harpe et de la Sorbonne comme dans leur quartier-général, depuis que l'imprimerie fut naturalisée à Paris, au quinzième siècle.

La tour octogone de l'hôtel servit d'observatoire pendant vingt ans aux astronomes Delisle et La Lande, et pendant un demi-siècle à leur émule Messier, qui passa bien des nuits à contempler les astres dans la guérite de pierre qui surmonte la plate-forme de la tour.

L'hôtel de Cluny avait eu beaucoup à souffrir pendant les dix-septième et dix-huitième siècles; l'indifférence et même le ridicule dédain que l'on professait sous Louis XIV et Louis XV pour les prodiges des arts du moyen-âge furent également funestes à cet édifice, comme à tant d'autres, et, longtemps avant la révolution, il n'avait plus rien d'entier que sa chapelle.

La révolution déclara l'hôtel de Cluny propriété nationale, en même temps que plusieurs décrets de la Constituante et de la Convention défendaient de mutiler et de détruire les monuments des arts, sous prétexte de faire disparaître les insignes de la féodalité. Malheureusement, les injonctions du gouvernement révolutionnaire ne furent pas plus respectées à l'hôtel de Cluny qu'ailleurs; des hommes ignorants et fanatiques firent de la chaux avec les belles statues qui décoraient la chapelle.

La Restauration détruisit le jardin suspendu des Thermes pour les conserver; mais elle ne se soucia pas de protéger l'hôtel de Cluny, et ce beau monument eût fini par périr pièce à pièce par le vandalisme de ses possesseurs, si la partie la plus intéressante de cet hôtel, la chapelle et les appartements voisins des Thermes, ne fussent pas tombés entre les mains d'un de ces hommes trop rares, qui consacrent leur vie à sauver de la destruction et de l'oubli les vénérables débris des choses d'autrefois.

Aujourd'hui, grâce à ce généreux et infatigable antiquaire, grâce à M. Dusommerard, l'hôtel de Cluny a retrouvé son ancien lustre.

Dès que vous avez traversé la vieille cour et mis le pied sur la première marche de l'escalier, vous vous croyez revenu aux jours de Jacques d'Amboise et de François Ier; les plafonds et les voûtes en ogive ont repris leurs couleurs d'azur et de vermillon; les cuirs vernis, à grandes fleurs d'or, tapissent de nouveaux les murailles; le roi François semble dormir, en rêvant de tournois et de poésies, sur son vaste lit de bois sculpté à cariatides et à dais brodé de soie et d'argent, sous la garde d'hommes-d'armes immobiles, tandis que deux de ses chevaliers, armés de toutes pièces, jouent silencieusement aux échecs sur un échiquier d'argent et de cristal de roche. En entrant dans cette chambre mystérieuse, on retient son haleine et ses pas, on oublie un moment que ces armures sont vides et que François Ier, sa cour, son siècle, ne vivent plus que dans leurs souvenirs auxquels mille objets donnent un corps.

Voici la quenouille ciselée avec laquelle filait Anne de Bretagne, tandis que Louis XII combattait en Italie; voilà les éperons dorés que François Ier trempa dans le sang à la bataille de Pavie; voici le livre d'heures de Louise de Savoie sa mère; voilà le miroir de Diane de Poitiers, son amie; voici les dépouilles du château d'Anet, du château d'Écouen, du château d'Usson et de ces riches manoirs qui ont été rasés et dispersés par les démolisseurs et les fripiers de 93 et de 1814.

Puis, la chapelle s'ouvre devant vous; les chantres siégent dans leurs stalles; ici les armoires et les coffres richement sculptés, réceptacles des ornements du culte et des habits des clercs; là des reliquaires, des croix et des ostensoirs. Les bas-reliefs, les vitraux *peints*, les figurines éclatantes d'or, de pourpre et d'azur, les missels *historiés*, les tablettes d'ivoire couvertes de délicates gravures en relief, vous éblouissent de toutes parts, et, à peine sortis tout émus du lieu saint, vous pénétrez soudainement dans un lieu moins grave, où les lambris ornés de devises *rabelaisiennes* et bachiques, les *dressoirs* chargés des *émaux* et des faïences peintes de Bernard Palissy, et la table servie avec son luxe de vases bizarres et sa pauvreté d'outils gastronomiques, ont l'air d'attendre pour convives nos aïeux qui dorment à jeun depuis trois siècles!

Ce n'est là qu'un faible aperçu des prestiges qui vous arrêtent à chaque pas dans ce séjour de féerie, où M. Dusommerard a groupé et disposé le plus ingénieusement du monde sa magnifique collection d'objets d'art, œuvre unique de trente années de persévérance et de sacrifices

de tout genre. Espérons que le gouvernement, rivalisant avec cet honorable amateur, qui a pris l'initiative, réalisera quelque jour le vaste projet de M. Albert Lenoir, et réunira le palais des Thermes à l'hôtel de Cluny pour y rétablir le *Musée des antiquités nationales*, si indignement dilapidé et anéanti par la Restauration. La collection de M. Dusommerard sera la base nécessaire de ce nouveau musée, à la tête duquel personne n'est plus digne de se placer, entouré de l'estime des artistes et des savants.

Si la métempsychose n'est pas une fiction, il faut assurément que l'âme de Jacques d'Amboise ait passé dans le corps de M. Dusommerard, docte et aimable seigneur de l'hôtel de Cluny.

PAUL L. JACOB, *bibliophile*.

JOURNAL.

SCIENCES.

M. Matteucci s'était transporté à Cesenatico, sur les bords de l'Adriatique, où, pendant un séjour de deux mois (juin et juillet 1837), il a pu se procurer jusqu'à 116 torpilles vivantes. On a dit qu'un liquide s'introduisait dans l'organe de ce poisson pour produire la décharge, et qu'il y avait aussi dans le même temps de fortes contractions musculaires; cependant, M. Matteucci s'est assuré qu'aucun changement de volume n'arrive dans le corps de ce poisson dans l'acte de la décharge électrique. La torpille ne jouit pas de la propriété de diriger cette force-là où elle veut. Quand l'animal est doué d'une grande vitalité, on obtient des décharges de toute la surface de son corps à la région située au-dessous des deux organes électriques. Le courant de la torpille, lorsque l'animal est doué d'une grande vitalité, traverse sans perte sensible une longue couche d'eau salée, même séparée par des diaphragmes métalliques. Cette propriété disparaît proportionnellement à l'affaiblissement de sa vitalité. Pour obtenir l'étincelle, M. Matteucci n'emploie plus la méthode qu'il avait adoptée le premier l'an dernier, ni même celle qu'a fait connaître ensuite M. Linari. Il obtient tout de suite l'étincelle en interposant la torpille entre deux plats métalliques qui communiquent par deux feuilles d'or. On peut enlever toute la peau, les muscles, les ligaments qui tiennent à l'organe, sans que la décharge diminue. Pour bien observer l'action du courant électrique, il faut prendre une torpille qui vient de mourir, découvrir le cerveau, attendre qu'on n'ait plus de décharges en touchant le lobe, et alors faire passer le courant du cerveau à l'organe. On peut conclure des observations de M. Matteucci : 1° que du dernier lobe du cerveau est produit et transmis dans l'organe l'*élément* nécessaire à la décharge et à sa direction; 2° que cet *élément* n'est pas préparé dans l'organe; 3° qu'un courant électrique charge l'organe comme cet élément; 4° qu'il y a dans les nerfs une condition autre que celle de laisser passer le courant électrique, afin qu'il fonctionne. M. Matteucci examine ensuite de quelle manière un courant électrique pourrait être produit dans le cerveau; et après avoir répété et tenté un grand nombre d'expériences, il admet que le contact de la substance nerveuse et du sang, quand ils sont doués de vitalité, produit un courant électrique qui peut bien dépendre d'une action électro-chimique, thermo-électrique. Enfin M. Matteucci donne la composition de la substance de l'organe; il y a trouvé 903,4 d'eau sur 1000; la partie solide se compose de chlorure de sodium, d'acide lactique, de lactate de potasse, d'extrait de viande de Berzélius, de quelques traces de phocémine, et de deux substances grasses, l'une liquide, l'autre solide, dans la dernière desquelles existent le soufre et le phosphore. Cette composition est remarquable par son analogie avec celle de la substance cérébrale.

M. Hauser, et non la princesse Marie, est l'auteur du *Christ docteur*.

NÉCROLOGIE.

Alfred Johannot, ce peintre de tant de présent et de tant d'avenir, est mort le 10 décembre! Voici le discours que Jules Janin a prononcé sur la tombe de l'artiste célèbre.

« Le grand artiste à qui nous rendons ces tristes et derniers devoirs a été notre ami à tous; il a été notre frère, et nous devons d'abord le pleurer pour sa vertu, pour ses qualités pleines de charme, pour son dévouement sans bornes! Quel homme fut jamais plus digne d'être aimé, et quels regrets ne devons-nous pas à cet excellent compagnon de nos belles années! C'en est fait, nous ne le reverrons plus, cet excellent homme que nous aimions tant! nous ne l'entendrons plus cette douce et calme parole si remplie d'agrément et de bonté! Adieu donc, notre ami! adieu, Alfred!

« Voilà pour ce qui regarde l'homme et l'ami. Mais, messieurs, si maintenant il est permis de parler du grand artiste, quels ne seront pas, cette fois encore, nos regrets sans consolation! Le nom le plus populaire de ce temps-ci, dans les arts, c'est le nom d'Alfred Johannot. Il n'est pas une gloire contemporaine, et je dis, messieurs, les plus incontestables et les plus hautes, qui ne se soit estimée très heureuse de s'appuyer sur cet intelligent et inépuisable interprète de toutes les passions, de toutes les émotions poétiques. Quel est le grand poète de nos jours qui n'ait pas appelé Alfred Johannot à l'aide de sa renommée? Quel est l'écrivain inconnu qui n'ait caché son humble nom sous le nom éclatant d'Alfred Johannot? Il protégeait également de sa gloire les gloires toutes faites et les gloires qui étaient à faire. Il est entré dans la renommée en même temps que M. de Lamartine; lui, le premier, il a ouvert les portes de chaque famille française à son génie adoptif, sir Walter Scott. Ainsi, il a rendu, sans le savoir, les plus grands services littéraires, lui, ce jeune homme, qui n'était encore que le plus modeste et le plus intelligent des dessinateurs.

« Mais cependant il est mort, enlevé misérablement à cette gloire si bien gagnée, à cette famille dont il était l'honneur, à ses amis dont il était l'orgueil. Il est mort au milieu de ses travaux commencés, et pleurant tout bas sur cette gloire si malheureusement interrompue. Seulement, dans ce grand désastre, en présence de ces tableaux non achevés, la dernière et la plus touchante des oraisons funèbres, un espoir nous reste, l'espoir que gardait Alfred dans son cœur. Oui, Tony! si quelqu'un, après Dieu, peut consoler l'art, la famille, les amis d'Alfred de la perte que nous venons de faire, cet homme, c'est vous, son élève, son frère et son ami. Et maintenant, mon pauvre Alfred, reçois les derniers adieux de tes amis. Ils te laissent près de ta mère qui t'attendait dans ce tombeau... et dans le ciel! »

TRIBUNAUX.

Appuyée sur les bras de deux gardes municipaux, une vieille femme toute cassée, toute infirme, toute tremblotante, vient, d'un pas pénible et mal assuré, se placer au banc de la police correctionnelle. Son costume, ses traits brûlés par le hâle, annoncent une paysanne des environs de Paris. Elle déclare d'une voix presque inintelligible se nommer Marguerite Bouvier, et être âgée de soixante-dix-huit ans.

M. *le président*. — Pauvre femme, restez assise; vous nous parlerez mieux ainsi, puisque vos jambes refusent de vous soutenir.

La vieille, s'asseyant. — C'est pas de refus, not' juge... V'là tantôt quatre-vingts ans qu'elles me portent les gredines de jambes, et à c'tte heure all' disent comme ça qu'c'est leur tour de se r'poser.

M. *le président*. — Ecoutez : on vous a trouvée à une heure du matin couchée dans la rue... Est-ce que vous n'avez pas un domicile?

La vieille.— J'ai fait mon temps, not' bon juge... J'ai couché dans un lit tant que j'ai pu gagner de quoi le payer... Au jour d'aujourd'hui j'peux pas travailler, faut ben que j'me *domicile* ousque ça coûte rien.

M. *le président*. — Ne pouviez-vous pas solliciter votre admission dans un hospice?

La vieille. — Si c'était un effet de votre part de me combler de ce bienfait?

M. *le président*. — Cela ne dépend point du tribunal... vous deviez vous adresser à l'administration... Aujourd'hui, vous êtes en état de vagabondage; c'est un délit que la loi punit sévèrement.

La vieille. — Oh ben! puisque vous ne pouvez pas m'accorder l'hospice, mettez-moi en prison... c'est tout de même. Mettez-moi à la perpétuité, si c'est un effet de votre part.

M. le président. — Vous n'avez donc pas

d'amis qui veuillent vous réclamer, se charger de vous?

La vieille. — Les amis du pauvre, c'est les pauvres, et chacun a ben assez de mal pour se subsister soi seul...

M. le président. — Mais des parents, des enfants?

La vieille, avec émotion. — Non, monsieur le juge, ne me parlez pas de ça, et mettez-moi ben vite en prison, s'il vous plaît.

M. le président. — Vous avez semblé émue quand j'ai prononcé le mot d'*enfants*... Vous êtes mère, sans doute?

La vieille, pleurant. — Ne m'en parlez pas, mon juge... Laissez-moi l'oublier...

M. le président, avec intérêt. — Ils vous ont chassée peut-être, ils refusent de pourvoir à vos besoins?...

La vieille, sanglotant. — Oh ciel! oh ciel! si on peut dire!... Mes enfants, mes pauvres enfants me chasser, refuser du pain à leur vieille mère! Oh! mon Dieu seigneur! qui est-ce qui peut inventer des crimes comme ça, et contre mes enfants, contre ma pauvre Julienne?... (Avec fermeté.) Je veux la prison, mon juge; j'ai fait ce qu'il faut pour ça, on n' peut pas me libérer, ça ne serait pas juste!

M. le président. — Qu'y a-t-il donc? Comment se fait-il que vous préfériez finir vos jours dans l'infirmerie d'une prison ou d'un hospice plutôt qu'au milieu de vos enfants, que vous paraissez si tendrement aimer?

La vieille. — C'est mon secret, à moi, ça ne peut pas se dire... N' m'en parlez plus, mon bon juge, si vous avez pitié de la pauvre Marguerite.

Une voix. — Eh! tiens, c'est la mère Marguerite! c'est bien elle vivante et en chair! Quoi qne vous faites là, la vieille?... Ah ben!...

M. le président. — L'individu qui parle connaît la prévenue? qu'il approche.

Un charretier en bourgeron bleu et en grosses guêtres s'avance au milieu des curieux étonnés et s'arrête au pied du tribunal en tenant son fouet d'une main et son bonnet de l'autre.

— Oui, que je la connaissons, dit-il, c'est la vieille Marguerite, la mère à Julienne Colas, qui la pleure pour morte depuis quinze jours qu'elle a disparu de leux maison... Même que Julienne est en bas avec son mari, qu'ils sont venus tout exprès prendre des informations à la police. J'vas vous les chercher, voulez-vous?... Pauvres enfants, qui la croient trépassée!... Ah! vous leur en faites de dures, la vieille!

M. le président. — Hâtez-vous d'aller avertir les enfants de cette femme; amenez-les sur-le-champ.

Le charretier. — Oh! bah! faudra pas de cheval de renfort pour ça... Mais, minute!... si le plaisir allait les tuer!... Bah! j'y mettrons des précautions.

Le brave homme sort en courant, sans écouter la vieille qui le supplie de ne rien dire à ses enfants.

Bientôt un grand tumulte se fait à la porte, la foule s'ouvre, et un paysan et sa femme, escortés du charretier, se précipitent dans la salle d'audience.

—Les voilà! les voilà! s'écrie le charretier.

— Ma mère! où est ma mère! s'écrie la femme, prête à défaillir.

Son mari la prend dans ses bras et la soutient; l'émotion est au comble.

La vieille, debout, sans voix, agite les bras et semble engager ses enfants à s'éloigner, à l'abandonner...

— Ah! mère! méchante mère! dit la fille, quel mal vous nous avez fait! Nous quitter, disparaître comme ça sans rien dire!

La vieille. — Mes enfants, mes enfants... vous mêlez pas de ça... Laissez-moi faire toute seule...

La fille. — Et quoi faire?... vous laisser mettre en prison!... vous, vieille mère!... vous, à votre âge!... Vous voulez ça... et que je le permette!...

M. le président. — Elle n'ira pas en prison si vous la réclamez, si vous promettez au tribunal de la loger, de la nourrir, d'avoir bien soin d'elle.

La fille. — Si je le promets!... Est-ce que ça se demande?

Le mari. — Y aura toujours du pain et un lit pour vous, bonne mère, et le meilleur encore!

La vieille. — Ah! mes bons juges, qu'est-ce que vous avez fait? Je m'étais fait arrêter pour ne plus *leurs* être à charge. Je sais bien qu'ils me reprendront, je sais bien qu'ils se ruineront pour moi, je les connais; mais si vous saviez, c'est si pauvre! ça n'a que tout juste de quoi aller, et ça a quatre enfants! Moi, quand j'ai vu venir le quatrième, il y a quinze jours de ça, j'ai dit : Allons, la vieille, il faut partir, il faut faire place à ce pauvre petit. Moi, je suis vieille, je suis inutile, je dépense sans rien gagner, faut les quitter pour leur bien. Et voilà; et on m'a arrêtée. Je voulais aller en prison.

La fille. — Vous n'irez pas, mère!...

Le mari. — Par exemple, j'vas droit me plaindre au gouvernement, si vous faisiez un coup pareil.

Le charretier. — Allons, vieille! est-ce qu'il y a pas des amis aussi?... Et s'il arrive dans le ménage quéque passage rude... est-ce que le roulier sera pas là pour donner un coup de main à la roue!... Allez donc!

Le tribunal, vivement ému de cette scène dramatique et touchante, s'empresse de rendre la vieille Marguerite à ses bons et tendres enfants.

Elle sort du banc, appuyée cette fois sur les bras de sa fille et sur celui de son gendre, et leur répète en pleurant :

— Fallait me laisser faire, mauvais enfants, fallait me laisser faire.

— La cour royale de Paris, chambre des appels de police correctionnelle de Paris, était saisie le 27 décembre de l'appel, interjeté par MM. Dornès et Lebreton, du jugement de la sixième chambre qui les a condamnés solidairement à 500 fr. d'amende chacun et à 8,000 fr. de dommages-intérêts pour injures publiques contre M. Émile de Girardin, à l'occasion de sa réélection.

Après avoir entendu Me Marie pour MM. Dornès et Lebreton, Me Paillet pour M. Émile de Girardin, et sur les conclusions conformes de M. l'avocat général Glandaz, la cour, adoptant, les motifs du tribunal de première instance, a confirmé purement et simplement le jugement.

Voici le texte de ce jugement :

« Attendu que Dornès et Lebreton ont reconnu à l'audience avoir publié, dans les deux journaux *le National* et *le Bon-Sens*, à la date des 9 et 10 novembre, une lettre commençant par ces mots : « L'Election de M. E. de Girardin, » et finissant par ceux-ci : « Cet engagement, nous le tiendrons » ;

« Attendu que cette lettre, dans plusieurs de ses passages, contient des injures graves contre M. E. de Girardin ;

« Que, quel qu'ait été le motif du voyage entrepris par MM. Dornès et Lebreton avant l'élection de M. E. de Girardin, ils n'auraient jamais pu, sans se rendre coupables de délit, publier la lettre incriminée;

« Que ce délit devient d'autant plus répréhensible que le fait de l'élection était consommé lorsque la publication a eu lieu ;

« Que cette publication n'a eu dès lors pour but qu'un scandale gratuit, alors qu'elle n'avait pas pour excuse le droit qui appartient à chacun d'éclairer les électeurs;

« Faisant application des art. 13 et 19 de la loi du 17 mai 1819;

« Condamne Dornès et Lebreton chacun en 500 fr. d'amende;

« Faisant droit sur la demande en dommages-intérêts formée par M. E. de Girardin, partie civile, condamne Dornès et Lebreton solidairement à 8,000 fr. à titre de dommages-intérêts :

« Ordonne l'insertion du présent jugement dans cinq journaux, aux frais des prévenus et au choix d'Emile de Girardin, ainsi que dans le journal du département de la Creuse, sans affiches;

« Condamne les prévenus solidairement aux dépens. »

THÉATRES.

A l'Opéra, mademoiselle Falcon, toujours malade, arrête la marche du répertoire. Il est temps que *Cosme de Médicis* arrive avec toutes ses pompes inouïes de spectacle. Mademoiselle Elssler et surtout Dupré font seuls la recette.

La Comédie-Française comptait, pour un grand succès, sur *Caligula,* et *Caligula* n'a guère obtenu plus de succès que *les Indépendants,* de M. Scribe. Ce sont de beaux vers et quelques belles scènes; mais tout cela est froid, diffus, un peu lourd, et marqué de trop de précipitation dans le travail littéraire. La mise en scène est faite avec une pompe maladroite, mais inusitée au Théâtre-Français.

Les mentions de succès à faire, pour les théâtres secondaires, sont, au Gymnase, *le Saute-Ruisseau;* au Vaudeville, *Maria Padilla* et *la Folie-Beaujon;* aux Variétés, *Suzette;* au Palais-Royal, *Suzanne;* à la Porte-Saint-Martin, *Colmann;* à l'Ambigu, *Longue Épée;* à la Gaîté, *Pauvre Mère.* Les Folies-Dramatiques ont une jolie petite pièce intitulée : *la Fille de l'air dans son ménage.*

LITTÉRATURE ITALIENNE.

VANNINA D'ORNANO.

Le Meurtre.

§ I.

C'était par une soirée de novembre, obscure, froide, orageuse; le vent mugissait et se heurtait avec violence contre les sinuosités de la rive; la mer en fureur se rompait sur les rochers avec un bruit long et assourdissant, et l'écume des flots se soulevait jusqu'au balcon, sur lequel, depuis longtemps, se tenait Vannina d'Ornano

avec ses femmes, attentives à regarder le coucher du soleil qui se mourait triste et décoloré au noir horizon, où ne blanchissait pas une voile.

— Pas encore ce soir ! s'écria Vannina avec un profond soupir.

— Pas encore ce soir ! répétèrent ses femmes avec impatience et regret.

A ces brèves paroles succéda un long silence. Vannina se leva et marcha en long et en large sur le belvédère, élevant de temps en temps au ciel ses yeux pleins d'une muette tristesse. Et comme les ténèbres commençaient à étendre leur lugubre voile sur la mer :

— Rentrons, dit-elle ; demain nous serons plus heureuses.

— Demain, demain ! murmurèrent entre elles les femmes en fermant les verrous de la terrasse pendant que Vannina se laissait tomber sur un grand fauteuil, pâle, taciturne, dans l'état d'une personne découragée et consternée.

— Voilà quinze jours, s'écria Maria, la plus ancienne des femmes et la plus chérie de Vannina, voilà quinze jours que nous avons confiance au lendemain, et le lendemain est toujours le même qu'aujourd'hui, trompeur de nos espérances. Quel besoin avons-nous de nous confier à la mer, quand nous avons devant nous la terre ? Le chemin de Marseille à Gênes n'est pas si long ni si périlleux pour vous causer la crainte dont vous semblez occupée.

Vannina soupira et ne répondit rien, puisque ce n'était ni cette crainte ni ce motif qui l'arrêtaient.

— Pardonnez-moi, poursuivit Maria, si j'ose vous conseiller dans une chose si importante ; mais plus nous tardons et plus votre position devient difficile, plus les ennemis de votre mari trament des piéges contre lui, plus on oublie les bonnes dispositions du sénat à votre égard. Ne vous l'a-t-il pas écrit plusieurs fois, l'illustrissime signor Vivaldi ?

A ce nom Vannina tressaillit, une légère teinte de pourpre colora pour un moment la pâleur de son majestueux visage, puis ses yeux noirs se fixèrent sur un monceau de papiers qui encombraient la table, et parurent chercher les lettres dont parlait Maria.

— Pour certains égards, poursuivit Maria encouragée par le silence de Vannina, pour certaines raisons politiques... que je ne dois pas chercher à deviner... vous vous êtes laissée intimider par ce *sputa-sentenze*, ce pédant de Napone di Bastelica, cousin du signor Sampietro, et vous l'avez chargé d'aller solliciter, près du sérénissime doge, comme si vous pouviez vous défier des promesses du signor Vivaldi ou de son influence dans les affaires de la république. Voyez ce qui arrive. Voilà plus de trois mois que nous languissons sur cette terre de France, laquelle nous accorde une stérile hospitalité, un refuge pour ainsi dire de pitié, et plus honteux qu'un autre, puisqu'il nous est accordé par une puissance amie. Voilà quinze jours que nous attendons inutilement le retour de Napone, plus que jamais incertaines de notre destinée. Depuis que ce bourru est parti, avez-vous reçu de lui aucune lettre ? vous a-t-il donné seulement signe de vie ? pouvez-vous dire qu'il se soit occupé chaudement de vous, lui si froid par nature, lui si chagrin, toujours taciturne ? il semble avoir sur les lèvres un cachet qu'il n'ôte que pour contredire. En vérité, signora, si j'étais à votre place, j'aurais déjà éloigné de moi cet homme dangereux...

A ces paroles Vannina fut prise comme d'un tremblement, elle appuya son front sur ses mains, parut réfléchir ; et puis elle demanda d'une voix tremblante :

— Dangereux, as-tu dit ? et pourquoi dangereux, ô Maria ?

— Je ne sais, répondit en hésitant Maria... Malgré mes efforts, je ne puis me persuader qu'il ne nous ait pas rejointes à Marseille sans quelque sinistre intention. N'avait-il pas fui de la Corse avec votre mari ? Son devoir n'était-il pas de rester avec lui ; avec votre mari qui n'est pas seulement son capitaine, mais encore son proche parent ? D'autant plus qu'un fidèle confident serait nécessaire à l'illustre proscrit dans ces temps malheureux ; car l'or des Génois peut séduire même ses partisans par la rançon qu'ils promettent à qui le livrera. Où a-t-il laissé Sampietro ? A Paris, nous a-t-il dit, et vos frères vous écrivent qu'il n'y était pas allé ; à Constantinople, nous assurait-il ensuite, et l'ambassadeur de Sa Majesté très chrétienne nous répondait qu'à Constantinople on n'en avait aucune nouvelle.

— Et que voudrais-tu conclure de cela, Maria ? demanda avec une voix encore plus tremblante Vannina : qu'il ait pu trahir mon mari ?

— Dieu m'en préserve, signora ! Ils sont trop unis par des liens d'intérêts et de passions, et par leur tempérament farouche et inflexible. Mais je crains qu'il vous ait trahie, parce que vous êtes trop bonne, trop confiante, trop généreuse. Quel démon... puisqu'aucune de nous ne laisserait sortir de sa bouche une seule parole sur ce qui vous regarde, quand même on nous ferait mourir... quel démon, dis-je, a-t-il pu lui faire connaître que l'illustre Vivaldi vous avait conseillé de recourir à la sérénissime république pour qu'elle annulât la sentence qui confisque vos immenses possessions en Corse ? Ces possessions vous appartiennent à vous, qui descendez de la royale maison d'Ornano ; à vous, douée de toutes les vertus, et non à lui, obscur montagnard di Bastelica, soldat aventurier, et heureux depuis que vos frères lui ont procuré la protection de la France et vous ont obligé à lui donner votre main ! Ne l'avez-vous pas entendu, cet oiseau de mauvais augure, vous dissuader de faire le voyage projeté de Gênes ; ce voyage aurait pourtant convaincu le sénat de votre loyauté et de vos droits, et l'aurait persuadé de ne pas dépouiller, à cause de leur père, vos enfants innocents ? Ne l'avez-vous pas entendu maudire la perfidie de Vivaldi et du sénat, et blâmer votre projet comme une infamie au nom d'Ornano, comme une honte pour celui de Sampietro, comme une trahison pour la Corse ? Et malgré tout cela, comment avez-vous été assez aveugle pour consentir qu'il allât à votre place traiter ces saints intérêts avec ce même Vivaldi ? Assez imprévoyante pour confier votre destinée et celle de vos enfants à ce scélérat ?

Vannina se taisait ; mais qui l'aurait bien observée, taciturne et immobile, aurait aperçu un égarement extraordinaire se peindre dans ses yeux, et une pâleur plus sombre s'étendre et obscurcir son visage d'ordinaire si pâle.

Maria, toujours plus encouragée par le silence de Vannina et par l'approbation qu'elle voyait se manifester dans les yeux de ses compagnes, se préparait à continuer son insistante harangue. Mais en ce moment la pluie tombait par torrents et, poussée par les bouffées du vent, elle venait battre violemment les vitres des fenêtres fermées fouettées par la grêle. Un éclair soudain et vif illumina l'appartement, malgré les candélabres et les torches, et

le bruit de la foudre résonna sourdement sur le rivage et se perdit au loin sur la mer.

Vannina se leva épouvantée et parut écouter l'orage comme s'il avait le droit de l'interroger.

— Horrible nuit! dit-elle comme effrayée par un fatal pressentiment.

Et ses femmes firent un signe de croix et murmurèrent à voix basse :

— Dieu nous garde du mal!

§ II.

— Retirez-vous dans vos chambres, mes filles, ajouta Vannina; cette nuit n'est pas une nuit à veiller plus longtemps.

Et en disant cela elle leur tendit une main qu'elles baisèrent toutes respectueusement.

Maria s'était acheminée la dernière, et s'arrêtant sur la porte :

— O Maria! dit tout doucement Vannina. Et elle lui tendit ses bras, comme si elle eût craint de rester seule. La fidèle Maria accourut à sa plainte avec sollicitude et avec un amour de sœur.

— O Maria! reprit en sanglotant Vannina, tes paroles ont porté l'épouvante dans mon âme et à toi je ne puis la cacher, toi qui as partagé avec moi le lait de ta mère. Adolescente, tu m'as consacré ta jeunesse et jusqu'à ton amour... Je n'ai pas oublié ton sacrifice, Maria... et je me rappelle le pauvre Guasco, dont tu as refusé la main quand je fus forcée de donner la mienne à son maître... Pour suivre ma destinée tu as renoncé à tes espérances, à tes affections et à ton avenir.

Maria pleurait; elle appuyait son front sur les mains de Vannina sans faire aucun mouvement. Le nom de Guasco avait ouvert une ancienne blessure que ni la fortune ni le temps n'avaient pu guérir.

— Oh! ne me parlez pas de sacrifices, s'écria vivement Maria quand elle aperçut l'extrême émotion de Vannina; vous avez peut-être été, certainement vous avez été plus malheureuse que moi; vous perdiez Vivaldi et vous en épousiez un autre, et moi du moins je restais libre et maîtresse de mes regrets et de mes gémissements; moi, du moins, je n'avais à en rendre compte à personne. L'aspect de votre douleur réprimée et de votre résignation m'ont servi de consolation et d'exemple... Et toutes les deux nous vîmes, sans pleurer, partir de Bastia les galères génoises qui emportaient avec elles toutes les joies de notre vie... sans pleurer nous regardâmes toutes deux à l'immense horizon... Oh! ce fut là un triste jour, un jour d'éternel adieu, ma bonne signora! Et vous et moi pourtant ne l'avons jamais déploré, sauf dans cette nuit fatale, cette nuit d'angoisse, où je partage toutes vos craintes, tous les pressentiments que vous mettent dans le cœur cet orage et les hurlements de la foudre.

— Que cette nuit soit la dernière où nous le déplorions, ô Maria!.. du moins moi, moi seule... puisque pour toi ce ne serait pas une faute que tes pleurs. Dieu me tiendra compte des larmes que je renfermerai dans mon cœur et pardonnera l'imprudence que j'ai commise, après dix ans, de demander, dans mes chagrins, aide et protection à Vivaldi... Pourtant tu connais la sainteté de mes intentions et la pureté des siennes; je ne l'ai fait que pour mes enfants, condamnés peut-être, par les erreurs de leur père, à mourir errants et indigents; aucune autre impulsion ne l'a porté à m'offrir ses secours que la mémoire des obligations qui l'attachaient à mon père et la pitié que réveillèrent en lui ma malheureuse vie et ma maison abandonnée.

— Dieu est juste, ô ma bonne signora, et toutes vos souffrances ne lui sont pas inconnues; donc il aura pesé dans sa balance le bien et le mal de ses créatures. Il sait de quels artifices, de quelles terreurs se servirent vos frères pour vous traîner à l'autel comme une victime; pour vous livrer à Sampietro, à cet homme féroce, vindicatif, orgueilleux, qui se jeta sur vous comme un faucon de nos rochers sur la craintive colombe. *Gesu mio!* quel mariage!

Vannina frissonna comme si Sampietro se fût trouvé là, comme si elle se fût trouvée avec lui devant l'autel, comme si on devait la conduire à la maison, témoin de tant de gémissements et de tant de nuits d'angoisses... Mais pourtant elle dompta ce mouvement de frayeur et elle dit d'une voix suave et pleine de résignation :

— Il est mon mari, ô Maria!.. il est le père de mes enfants.

Et elle montrait avec sa main, au fond de l'appartement, l'alcôve où reposaient ses enfants bien-aimés.

— Si vous aimez vos enfants, reprit avec un inquiet empressement Maria, pourquoi avez-vous perdu tant de jours et de nuits ici dans l'attente? Pourquoi vous laisseriez-vous prendre aux piéges de cet Iscariote de Napone, qui est maître de vos secrets je ne sais comment et sans vous avoir laissé connaître un seul des siens? Pourquoi sommes-nous encore sur cette plage solitaire de Marseille? pourquoi vos enfants sont-ils encore ici sans les protecteurs que vous promit à Gênes le généreux Vivaldi? O ma signora, mon amie, ma sœur! puisque la même main nous berça toutes deux, puisque nous avons sucé le même lait, mettez fin à toutes ces hésitations et prenez une résolution digne d'une femme telle que vous : que le jour naissant ne nous trouve plus ici... Le dé en est jeté!... Qu'il nous soit permis ou non, ce refuge proposé par la république, vous l'avez accepté ou pour mieux dire demandé. La terre de France ne peut plus convenir ni à vous ni à vos enfants. Ayez pitié de ces pauvres innocents!

Dans l'impétuosité de son discours, elle tirait les rideaux de soie de l'alcôve et montrait à Vannina le petit lit dans lequel dormaient les deux jeunes enfants, sans connaître les angoisses qu'ils causaient à leur mère.

La lumière des torches arrivait à peine au fond de l'alcôve; mais le perçant regard de la mère pénétra plus vif que cette lumière, et à sa faible lueur il vit, sur les blancs oreillers, les blonds cheveux de ses enfants; puis son oreille entendit la douce respiration qui sortait de leurs tendres lèvres. Vannina se leva comme poussée par une puissance supérieure; une rougeur passagère colora ses joues pâles, semblable à un éclair qui dore en un instant les nocturnes nuages et disparaît aussitôt; et faisant un pas vers l'alcôve, elle s'écria avec une voix impossible à rendre :

— Partons, ô mes enfants!... et qu'il arrive de votre mère ce que le ciel voudra.

En ce moment, les portes extérieures de l'habitation retentirent de grands coups de marteaux qui résonnèrent jusque dans les corridors intérieurs et jusque dans les galeries qui conduisaient à l'appartement de Vannina... Elle s'arrêta toute tremblante sur le seuil de l'alcôve, se serra contre Maria épouvantée et tendit l'oreille au bruit qui se prolongeait au dehors.

— Qui peut frapper à cette heure? se demandèrent les deux femmes en même temps.

Elles entendirent le bruit des barrières et des grilles...

Ce bruit leur apprenait que le portier avait introduit quelqu'un; ensuite le grand escalier résonna d'un bruit de pas.

— Ce ne peut être que Napone! s'écria Vannina persuadée par une espérance soudaine; et elle courut à l'entrée de l'appartement... Napone se présenta devant elle comme une apparition, enveloppé d'un grand manteau et couvert de pluie.

— Il me suit lui-même, dit-il d'une voix rauque à Vannina qui se précipitait au-devant de lui.

— Lui! s'écria Vannina avec joie, lui-même! Vivaldi!

— Votre mari, répondit tranquillement Napone.

Et Sampietro se fit voir sur le seuil de l'appartement dans toute la grandeur de sa personne et couvert de sa terrible armure de guerrier.

§ III.

A l'inopinée apparition de Sampietro, Maria jeta un cri et se serra près de sa maîtresse, comme si elle eût voulu la préserver d'un éminent danger; Vannina était restée immobile et arrêtée vis-à-vis de lui... elle n'alla pas à sa rencontre, comme si elle eût été attachée à la terre. Pâle plus que jamais et semblable à un spectre, vous eussiez dit que le visage de son mari avait produit sur elle ce que nous raconte la fable du hideux aspect de Méduse. Sampietro entra lentement dans l'appartement, promena autour de lui un regard farouche comme un lion qui mesure son antre; puis il fit signe à Maria de s'éloigner et à Napone de l'accompagner. On n'entendit aucun son de voix qu'un gémissement étouffé de la suivante, et le bruit de la porte qui se ferma promptement derrière elle. Vannina n'étant plus soutenue par Maria se laissa tomber sur son fauteuil et trembla d'horreur en se voyant seule avec Sampietro.

Après quelques instants de silence et d'épouvante, le guerrier s'approcha froidement de Vannina et lui dit :

— Mon arrivée vous a beaucoup troublée, signora! je vois bien qu'elle n'était ni attendue... ni désirée. La renommée qui se plaît à vanter mes malheurs et mes torts vous a peut-être représenté mon retour comme impossible, et tel vous l'avaient peut-être fait croire les Génois. Sortez de votre erreur! Sampietro arrive inopinément, porté sur les ailes de la tempête.

Et en disant cela il laissa tomber le manteau dans lequel il était enveloppé et parut dans son pourpoint de guerre bleu azuré, dans son juste-au-corps de peau de buffle, avec ses pistolets à la ceinture et sa main droite appuyée sur son poignard. Il s'approcha d'un pas de plus vers Vannina et poursuivit d'un ton fier :

— Ni tous les Génois, ni toutes les tempêtes, ni les mers n'ont pu un seul instant arrêter Sampietro! Tous les cœurs des véritables Corses ont déjà pressenti mon arrivée; d'un côté à l'autre de l'île, par monts et par vaux, dans les châteaux et dans les villes, le cor de Bastelica a entonné l'air du rachat et de la vengeance... Le cœur seul de Vannina d'Ornano a douté du bonheur de Sampietro et de la Corse, puisque le cœur de Vannina d'Ornano est un cœur génois.

A ces mots, Vannina se leva de l'humble position dans laquelle elle s'était jusque-là tenue, et elle eut le courage de fixer ses yeux sur le visage de son mari, et de lui dire avec une majestueuse tristesse :

— Le cœur de Vannina d'Ornano ne fut jamais justement apprécié par celui de Sampietro di Bastelica; il a gémi en silence sur la guerre désastreuse qui règne depuis plusieurs années dans sa malheureuse patrie; si elle a manifesté quelque vœu, ce fut celui de voir cesser ces sanglantes discordes et rétablir la paix entre deux nations si étroitement unies par des intérêts communs et par des liens de famille. Et pourtant quand l'épée fut tirée du fourreau, l'amour de la patrie ne fut muet ni tiède dans son cœur!... Quant à son amour pour son mari, elle lui a sacrifié ses terres, ses rentes, ses trésors.

— Et elle s'en est repentie ensuite! s'écria avec violence et avec sarcasme Sampietro; elle s'en est repentie, la généreuse, et elle a voulu les reprendre!... Elle s'est lâchement humiliée devant les ennemis de Sampietro en leur demandant ses biens, comme si elle voulait séparer sa destinée de celle de son mari, déployer un grand faste dans les lieux où il venait d'être proscrit, et se réjouir dans le château teint encore de son sang et encore retentissant des gémissements de ses serviteurs assassinés.

Alors Vannina se releva impétueusement, montra l'alcôve où dormaient ses enfants, et répondit courageusement :

— La mère eut pour ses enfants la pitié que le père n'avait pas; pour eux seulement elle fut épouvantée de la pauvreté et de l'abandon dans lesquels le mari l'avait laissée.

— Misérable! interrompit Sampietro, peux-tu parler de tes enfants quand tu les as déshonorés avec leur père. Les fils de Sampietro réduits à vivre de l'aumône des Génois! condamnés à recevoir un morceau de pain de la main qui met ma tête à prix! retenus comme otages par cette altière république, et nourris dans la mollesse de ces patriciens, dans le mépris des mâles vertus de la Corse, et peut-être dans la haine pour leur père! O femme! en me montrant mes enfants, tu m'as découvert toute la turpitude de ton âme.

— Sampietro di Bastelica, s'écria alors avec un généreux ressentiment Vannina, oublies-tu que tu as devant toi une descendante des Ornano, une femme de haute naissance, en présence de laquelle se prosternèrent les plus nobles chefs de la Corse, et que toi plus que tous les autres tu devrais respecter et honorer, non comme ta femme, mais comme le doit un vassal à son seigneur?

— Il y a longtemps, reprit Sampietro, il y a longtemps que je ne connais plus de seigneurs corses. Ma noblesse est écrite en caractères ineffaçables, par mon sang, et ma puissance par mon épée. Ta noblesse s'est effacée avec l'infamie de tes actions, ta puissance est morte avec ta vertu.

En disant cela Sampietro s'était peu à peu abandonné à une fureur qui ne gardait plus de frein; ses yeux étincelaient sous ses noirs sourcils comme deux charbons excités par un souffle obstiné; son front se crispait, les muscles de son visage se contractaient comme par la force d'une convulsion, et sa main s'appuyait sur la poignée de son poignard, le serrant violemment, ainsi qu'un homme qui fait naufrage, et près de mourir, s'accroche à la planche dont il espère son salut. Vannina par un seul regard comprit toute l'horreur de sa position, et retombant sur son fauteuil elle éclata en sanglots et versa un déluge de larmes.

— Et tu espères, s'écria Sampietro avec une voix suffoquée par la rage, et tu espères que je consente volontairement à la honte dont tu voudrais me couvrir? Ne sais-tu pas que l'honneur de Bastelica ne peut se briser en tes mains comme un fragile jouet dans les mains d'une petite fille? N'as-tu pas pensé que les fils de Sampietro n'étaient pas nés pour servir de marche-pied aux op-

presseurs de leur patrie et pour être esclaves d'un Vivaldi ?

Il jeta sur les genoux de Vannina un paquet de lettres et il continua plus exaspéré que jamais :

— Dans ces lettres, écrites de ta main et adressées à ton Vivaldi, tu as signé toi-même ta dernière sentence. Les reconnais-tu, ces lettres? te rappelles-tu les déshonorantes expressions qu'elles contiennent?

— Les expressions de ces lettres, répondit Vannina, sont telles qu'une femme loyale peut les adresser au plus loyal des cavaliers; elles ne sont qu'un témoignage de reconnaissance des offres qui m'ont été faites pour mes enfants; elles sont la preuve d'un amour maternel, aveugle sur tout excepté sur leur bien. Ne calomniez pas mes intentions, Sampietro, et respectez-les pour l'honneur de votre femme.

Sampietro sourit amèrement, et sortant une autre lettre de son sein, la déploya lentement devant Vannina et ensuite il s'écria :

— Ecoute comment Vivaldi respectait l'honneur de la femme de Sampietro. Et il s'assit devant elle, tenant à la main la lettre déployée, genoux contre genoux, visage contre visage, haleine contre haleine, comme un serpent regarde une colombe. Vannina fut persuadée alors que sa correspondance a été interceptée par Napone, et que ses pressentiments et ceux de Maria étaient fatalement vérifiés. Aucune langue humaine ne pourrait exprimer ses angoisses de cœur.

Sampietro lisait et s'arrêtait à chaque phrase qui avait un sens équivoque et fixait ses yeux sur ceux de la malheureuse, pour épier les impressions qu'elle recevait graduellement de cette triste lecture.

« Votre envoi, ô Vannina! m'a comblé de joie, puisqu'il m'a apporté votre consentement à mes propositions et aux projets de l'excellent sénat... Grâce entière vous est accordée à vous et à vos enfants, et tous les biens de la maison d'Ornano, donnés à la république après la révolte de Bastelica, vous seront restitués par un contrat solennel, dès que vous aurez prêté serment à la république et consenti que vos fils soient déclarés pupilles de San-Giorgio, élevés dans le noble collége de Doria, avec les fils de nos patriciens, et qu'ils portent le nom d'Ornano, pour que le nom de Bastelica ne soit point perpétué et donné à eux par le proscrit Sampiétro... Terminez donc tout ce qui peut vous retarder et, au retour du messager auquel je confie cette lettre, partez de suite. Je viendrai vous attendre aux limites de la république, dans une ville peu distante de Ventimiglia. Je vous conseille de choisir votre chemin par terre, comme le plus sûr pour vous, eu égard à la saison dans laquelle nous entrons. A peine arrivée à Gênes, je vous conduirai à Voltri, dans une riante et agréable solitude comme vous le désirez, loin du tumulte du monde, et habitée par la tranquillité et la paix.... Là, ô Vannina! il me sera permis de vous voir quelquefois, de jouir de l'ineffable félicité de contempler votre visage et d'entendre le son de votre voix, après tant d'années d'une si cruelle séparation; là j'essuierai vos larmes et je verserai sur vos blessures le baume de la consolation et de l'amitié; là, peut-être, le sort heureux peut faire germer quelques fleurs sur le sentier épineux de votre vie... »

—Hélas! toutes les espérances de ma jeunesse ont été déçues!

— Et les espérances de l'âge mûr, s'écria Sampietro, sont déçues de même que celles de la jeunesse... Moi, je les ai tranchées.

— Vous! s'écria Vannina avec un cri étouffé... Comment? expliquez-vous?

— Moi, répondit tranquillement Sampietro, moi! j'arrive de la villa di Ventimiglia.

Et tirant sur-le-champ son poignard, il le mit sous les yeux de Vannina; il était couvert de sang jusqu'à la poignée.

— Voilà, poursuivit-il, voilà tout ce que je t'apporte de Vivaldi.

Vannina frémit d'horreur; ses cheveux noirs se dressèrent sur son front, et une pâleur mortelle se répandit sur son visage décomposé. Par un mouvement involontaire de terreur, elle essaya de se lever du fauteuil où elle était assise; mais Sampietro l'arrêta de son bras de fer, la tint clouée, et lui dit d'une voix basse comme le frémissement d'une bête fauve en arrêt :

— Que ton sang s'unisse à celui de Vivaldi

Et déjà il levait le bras pour la frapper, quand une prompte réflexion vint l'arrêter... Il reprit :

— Non, le sang d'une noble Corse ne doit pas se confondre avec celui d'un patricien génois.... pas même par la mort, pas même par la main du bourreau. Je te respecte encore assez, ô femme perfide! pour épargner cette honte à la femme qui fut l'épouse de Sampietro.

Il remit le poignard dans le fourreau et tira avec force un pistolet qu'il avait attaché à sa ceinture.

Vannina, profitant d'un moment d'hésitation, s'était jetée aux pieds du furibond. Le voile qu'elle avait attaché autour de sa tête s'était détaché, ses cheveux tombaient en désordre sur son cou d'albâtre et ses bras s'étendaient tremblants comme pour repousser la mort qui la menaçait. Elle ne parlait pas, car l'horreur lui avait ôté la voix. Sampietro la regarda dans cette position, et une larme parut sortir de ses longues paupières.

— Oh! ne me demande pas pitié, s'écria-t-il avec un son de voix attendrie; ne me demande pas grâce, car je ne peux te l'accorder. J'ai juré de me venger, et le serment de vengeance des Corses est inviolable. Tu parviendrais à ressusciter Vivaldi avant d'obtenir ton pardon à cette heure terrible. Prie pour ton âme, demande grâce au ciel pour ton crime.

A ces dernières paroles, l'âme de Vannina s'émut et le sentiment de son innocence lui permit un moment de parler.

— Le ciel est témoin de la pureté de ma vie, et il connaît la droiture de mes pensées. Qu'il te pardonne le sang que tu répands et ne te demande jamais compte de ma mort! Frappe.

En disant cela, elle défaisait sa robe et présentait sa poitrine à Sampietro. Il se sentait ému, et sa main, qui serrait la crosse du pistolet, s'ouvrit peu à peu prête à le laisser tomber. Mais quand ses yeux s'arrêtèrent sur l'écharpe qui attachait la robe de dessous de Vannina et qui lui servait de ceinture, le front du terrible Corse se fronça de nouveau, courroucé et plus livide. L'écharpe était blanche et rouge; couleurs abhorrées, car elles étaient celles des drapeaux génois. Il la tira à lui en la détachant d'une manière féroce... Il la prit par les deux bouts... Il voulut parler, mais sa voix ne sortit que rauque et comme un rugissement; ses dents se serrèrent les unes contre les autres avec un bruit de fer; tous ses muscles se contractèrent de la tête aux pieds, comme ceux d'un lion qui va se ruer sur sa proie... Il lança avec ses deux mains, au cou de Vannina, l'écharpe de soie et

avec ses deux mains il la serra. On n'entendit ni un cri ni un seul gémissement, Vannina était déjà morte de chagrin et d'horreur.

FELICE ROMANI.

Felice Romani, né à Gènes, est le plus célèbre poète lyrique de l'Italie. Avant qu'il n'écrivît pour les compositeurs, les *libretti* d'opéra n'étaient que de pâles imitations des pièces de Métastase tant bien que mal ajustées aux exigences de la musique qui commençait à subir une impulsion nouvelle et à revêtir une forme plus vigoureuse. Non-seulement Romani a osé aborder des idées véritablement dramatiques, mais encore il a donné aux vers de ses opéras une poésie, une chaleur et une élégance que les *abbati* mercenaires, chargés de ce genre d'ouvrages, étaient bien loin d'y mettre.

Les principaux libretti de Felice Romani sont : *il Pirata*, *la Straniera*, *la Somnambula*, *Norma* et *Beatrice Tenda*, écrits pour Bellini, dont le talent ferme, pur et gracieux convenait admirablement aux idées poétiques et au rhythme chaleureux du poète génois. Mercadante, Ricci et Donizetti sont les autres compositeurs qui ont obtenu que Romani écrivît pour eux des *libretti*, faveur dont il se montre assez avare.

Aujourd'hui Felice Romani est rédacteur en chef de la *Gazetta piemontèse*. Ce journal, qui s'imprime à Turin, publie de temps à autre des nouvelles et des articles de critique fort remarquables signés du nom de Felice Romani.

VILLES D'ALLEMAGNE AU QUINZIÈME SIÈCLE.

TROISIÈME LETTRE DE JEAN WIPRECHT, BOURGEOIS DE VIENNE,

AU PEINTRE ANTONIO, DE FLORENCE (1).

Parmi les lettres de recommandation dont mes amis m'avaient pourvu, il s'en trouvait une pour le conseiller Wilibald Pirkheimer. J'avais tant entendu parler de la haute science de cet homme et de ses vues profondes dans l'administration des affaires d'état que je désirais vivement le connaître. La matinée était des plus belles et des plus invitantes, et je me décidai à faire le voyage de Neunhof, car Wilibald Pirkheimer avait coutume de passer la belle saison à la campagne, mêlant ensemble les jouissances de l'art et de l'étude et celles de la nature. Justement le voiturier qui m'avait amené à Nüremberg se trouvait par hasard dans la ville en ce moment; je le fis prévenir, et en moins d'une heure j'entendis ses chevaux piaffer à la porte de l'hôtel. Je montai donc en voiture, et sitôt que nous eûmes laissé la bonne ville derrière notre dos, le joyeux camarade ne manqua pas de lâcher la bride à ses chevaux et à sa langue.

Le chemin s'étendait à travers le bois de Saint-Sébald; car, tu le sais, à Nüremberg le nom de Saint-Sébald est partout, il y a l'église de Saint-Sébald, le tombeau de Saint-Sébald, le bois de Saint-Sébald, et chacun s'appelle Sébald; le nom du patron de la ville plane sur tout le pays comme une étoile divine qui consacre les cœurs, les murailles, les arbres de la sérénité de ses rayons. Comme nous quittions le bois je commençai à voir la flèche de l'église de Neunhof poindre à l'horizon; je demandai alors au voiturier s'il n'avait pas quelque miracle à me conter à propos de cette église. A ces mots, le compère, dont la verve s'était assoupie un instant, se releva sur son siége comme en sursaut et les paroles abondant à foison sur ses lèvres :

— Un miracle! s'écria-t-il. Sachez, monsieur, qu'à Nüremberg il n'y a rien qui ne soit un miracle. Ce que je vous en dis est la pure vérité, monsieur; c'est comme une mine, on a beau la creuser, on ne l'épuisera jamais. Il ne se passe pas de jour dans la vie où je n'en découvre quelques-uns.

(1) Voir les numéros de janvier 1837, page 105, et d'octobre même année, page 24.

Alors il se mit à me débiter toute sorte de légendes sur l'église de Neunhof ainsi que sur un étang voisin. Peut-être que dans une autre circonstance j'eusse écouté avec intérêt les histoires de mon joyeux compagnon, mais ce jour-là le ciel était si pur, les fleurs sentaient si bon, le paysage se renouvelait devant mes yeux avec une variété si charmante que vraiment j'avais bien autre chose à faire. Tout ce que j'ai retenu de ce bavardage sublime, c'est que l'église de Neunhof eut des anges du ciel pour architectes et pour maçons. En effet, les divins jeunes gens se partageaient les rôles et les travaux, les uns taillaient les pierres, les autres les mettaient en place, celui-ci tenait le marteau, celui-là la truelle; puis, à la fin, tout étant accompli, comme les peuples tombaient à genoux d'étonnement et d'admiration, ils s'envolèrent au ciel, leur patrie éternelle, sans que les poussières d'ici-bas eussent altéré la pureté candide de leurs pieds, sans que le bout de leurs ailes d'albâtre eût trempé dans les fanges du monde. Cependant j'aperçus le faîte d'un château magnifique et m'informai du maître. Le possesseur de ce domaine était le comte Martin Geuder qui avait épousé une sœur du conseiller Pirkheimer.

— Il n'en est là ni plus ni moins que chez les princes, reprit le voiturier; tous les jours les plus hauts personnages s'y rendent de toutes parts, et chaque repas est un festin.

La magnificence du bâtiment qui, du reste, eût été fort à sa place dans une ville de résidence, répondait à merveille au train de vie qu'on y menait. La voiture s'arrêta devant la porte et de tous côtés les gens de la maison s'empressèrent pour m'aider à descendre. Comme j'entrais sous le vestibule j'aperçus deux grotesques figures qui venaient vers moi on ne sait d'où. L'une pouvait bien avoir trois coudées de haut, tandis que l'autre ne s'élevait guère au-dessus d'un pied. Toutes deux étaient vêtues d'amples robes de velours où la couleur écarlate dominait; seulement le nain avait la tête chauve et nue, tandis que le géant portait pour coiffure un turban énorme. Le colosse pouvait avoir vingt-trois ans; quant au petit, les rides se croisaient tellement sur sa pauvre face

de parchemin jaune qu'on lui en aurait volontiers donné soixante. Ils me saluèrent avec une affectation ridicule, et sitôt que je revins un peu de l'étonnement où leur présence inattendue m'avait jeté, je demandai à voir les maîtres du logis. Le comte était absent depuis quelques jours et, comme tu le devines, je ne manquai pas d'en témoigner tout haut mon désappointement, non sans me réjouir au fond du cœur de cette circonstance qui me permettait de m'entretenir tête à tête avec le conseiller. On me promit donc de me conduire à lui dans un moment.

Les portes d'un vaste salon qui donnait sur le jardin s'ouvrirent aussitôt et j'aperçus le seigneur conseiller dont le visage m'était bien connu grâce aux innombrables portraits qu'on avait faits de lui, ainsi qu'une digne femme assise à ses côtés. Je m'inclinai profondément devant mes hôtes; aussitôt le géant et le nain qui m'avaient suivi jusque-là se mirent à partir d'un éclat de rire inextinguible et leurs voix se mêlèrent ensemble à peu près comme la petite flûte et le trombonne. A te parler franchement, je ne savais d'abord ce que tout cela voulait dire et commençais à m'irriter d'un scandale pareil lorsqu'en examinant la chose de plus près, je m'aperçus, à ma confusion, que les personnes devant lesquelles je m'inclinais avec tant de complaisance demeuraient toujours immobiles et n'étaient guère entrées dans la vie que par l'opération miraculeuse de la peinture. Dans mon empressement à saluer les maîtres de céans j'avais pris l'image pour la réalité. Dès lors je cessai de m'irriter de l'indifférence que ces dignes personnages avaient témoignée à mon égard en cette occasion. J'ai appris depuis que cette bonne vieille n'était autre que Crescentia, femme de Pirkheimer, que maître Albert Dürer avait représentée assise auprès de son illustre époux. Cependant le nain et le géant s'en donnaient à cœur joie, j'avais semé le ridicule et la plaisanterie fleurissait; déjà les malins discours se mêlaient aux éclats de rire, je commençais à perdre toute contenance, lorsque l'intendant de la maison entra fort à propos pour imposer silence à ces deux hideuses créatures et me tirer d'affaire. Cet excellent homme me demanda si je désirais que l'on fît appeler le seigneur conseiller qui se trouvait dans le jardin ou s'il ne me serait pas plus agréable de me rendre auprès de lui.

Je me décidai pour ce dernier parti, et sans plus attendre il me conduisit dans un jardin d'une élégance rare. On ne voyait partout que feuillages épanouis, réservoirs de cristal et gazons verts. Et tout cela était dessiné avec un art si curieux, réparti avec un goût si délicat, entretenu avec tant de soin! On se serait cru dans le parc d'un prince. Des allées sans nombre se croisaient ensemble de mille façons, et les petits sentiers de sable jaune se déroulaient à l'œil comme autant de couleuvres d'or qui cachaient leurs têtes sous des fleurs. A la limite du jardin s'élevait une plateforme où gisaient toute sorte d'instruments d'astronomie. C'était là l'observatoire de Pirkheimer qui savait lire aussi dans le vaste livre des cieux et connaissait les influences des astres sur la destinée des hommes. Au bout d'une pique d'airain pendait un bois de cerf magnifique, car le vieillard trouvait un plaisir singulier à ces trophées qui lui rappelaient l'heureux temps pendant lequel il préludait par l'exercice de la chasse au rude métier de soldat. Pirkheimer passait des nuits entières à son observatoire: le jour il se retirait dans son jardin sous un bosquet touffu qu'on appelait *la cellule*. Cette charmille favorite tirait son nom d'une légende fort en honneur dans le pays: on disait qu'un religieux proscrit était venu s'établir dans une roche voisine où il avait passé de longues années sans prendre d'autre nourriture que celle que les oiseaux du ciel lui apportaient chaque matin comme au lépreux de l'Ecriture. L'intendant, qui mettait une grâce toute prévenante à m'instruire des moindres curiosités de l'endroit, s'empressa de m'y conduire.

Non loin de là je commençai à entendre le murmure d'une source d'eau vive ainsi que le bruissement des saules et des platanes qui répandaient tout autour, dans la cellule, une fraîcheur embaumée. Je descendis quelques degrés et me trouvai en face du plus illustre savant de Nüremberg. Pirkheimer était assis devant une table de pierre chargée de livres et, bien qu'on fût alors en plein mois d'août, portait une ample robe de chambre de velours. Au moment où je vins le surprendre, il donnait une leçon de latin à deux enfants beaux comme des anges, dont les têtes blondes s'inclinaient avec une harmonie admirable sur les pages de Virgile. C'étaient ses deux neveux, les jeunes comtes Georg et Sébald Geuder. Non loin de là se tenait leur mère, la comtesse Juliana, occupée à quelque broderie. La comtesse me rendit mon salut avec une grâce charmante et le vieux conseiller eut l'air de vouloir se lever sur ses jambes, car la goutte qui le possédait depuis ses dernières campagnes ne lui permettait pas d'en faire davantage. Quant aux enfants, ils s'échappèrent à travers les touffes d'aubépine, enchantés de l'heureuse rencontre qui leur donnait la liberté pour le reste du jour; la comtesse ne tarda pas à les suivre, et le conseiller me rendit grâce cordialement de lui avoir apporté cette lettre de notre ami commun.

Wilibald Pirkheimer était un homme puissant et fort; l'embonpoint de son visage, où florissait la plus éclatante santé qui se puisse voir, et l'ampleur de son menton qui descendait à plis nombreux sur sa poitrine, donnaient à son expression un air efféminé qui contrastait singulièrement avec la vivacité de son regard. Il avait le menton rosé d'un chanoine, l'œil ardent et provocateur d'un soldat et le vaste front d'un grand ministre. Cette variété de traits qui, du reste, se confondait à merveille dans un ensemble de bonhomie excellente, s'étendait jusque sur son caractère où les trois ordres dont je te parle se faisaient jour par intervalles, tantôt par un esprit de douceur et de conciliation, tantôt par des vues élevées et profondes sur la manière de gouverner les peuples, tantôt enfin, par une bonne veine de joyeuse humeur. Certes on aurait eu peine à reconnaître dans cette forme épaisse et lourde, dans ce vieillard appesanti, le bel étudiant de Pavie ou de Padoue, dont le luth merveilleux et la voix incomparable séduisaient jadis le cœur de toutes les femmes, aussi bien que le rude général qui, dans la guerre des Suisses, remporta vingt batailles à la tête de troupes de Nüremberg et s'attira, par ces hauts faits d'armes, la faveur de l'empereur dont il jouit jusqu'à sa mort. Le souvenir de cette campagne préoccupait le conseiller dans ses vieux jours; sa main, qui ne pouvait plus se servir de l'épée, avait pris la plume, et Pirkheimer, à l'exemple de César, écrivait ses commentaires; la plupart des manuscrits qui l'entouraient traitaient de cette époque si mémorable de sa vie et portaient pour titre: Histoire de la guerre helvétique, *Historia belli helvetici*. Outre la science qu'il aimait avec passion, Pirkheimer cultivait aussi les Muses, et lorsqu'il avait donné ses soins à l'administration des affaires, lorsqu'il avait traduit Platon, Xénophon ou Lucien, le temps qui lui restait il l'employait à composer, comme Pétrarque,

un poème à la louange de sa bien-aimée. Or, cette bien-aimée c'était la goutte, la princesse Podagra, comme il l'appelait. «Captif dans ses liens, le poète soupire et déplore la liberté de ses pieds qu'il a perdue. Elle si grande dame, elle qui tient rigueur aux robustes paysans et ne visite que la chambre dorée des gentilshommes, la goutte l'a choisi pour son amant et ne lui laisse désormais plus de repos ; le jour et la nuit elle le tourmente cruellement et cependant il lui sera fidèle jusqu'à la mort. Autrefois il faisait vaillamment la guerre ou chassait, il maniait l'épée ou la carabine, mais sa bien-aimée, craignant sans doute pour lui le destin funeste d'Adonis, a voulu, dans son zèle et sa sollicitude bien dignes de Vénus, le tenir loin de ces dangereuses entreprises, et pour cela l'a cloué devant un pupitre où, percé de mille traits, il déplore ses rigueurs et chante sa louange. »

Après avoir causé un instant de ses études et de ses travaux, nous vînmes à parler de sa résidence de Neunhof et je lui témoignai combien j'enviais le calme et la fraîcheur d'une pareille retraite. C'était en effet un lieu de délices, un véritable Eden. Du point de vue où nous étions l'œil dominait une plaine immense entourée de collines vertes ; des tapis de blé ondulaient sous le vent et çà et là, dans les intervalles, s'étendaient de petites prairies tout émaillées de fleurs. On appelle cette vallée *la ruche d'abeilles*, et certes jamais nom ne fut mieux mérité, chaque tige a son essaim qui murmure autour d'elle. On dit que là où le miel coule le vin manque ; mais qui pense à regretter le vin en face de cette eau limpide qui tombe de la source à cascades de cristal, puis se répand sur l'herbe en mille petits ruisseaux qui se croisent et serpentent?

Pirkheimer recevait dans sa résidence la visite de ses bons amis les artistes de Nüremberg, et lorsque par hasard il lui arrivait de rester seul plusieurs jours, il avait coutume d'inviter à quelque grand repas tous les gens du village, et là s'entretenait familièrement avec eux de leurs affaires. Or il est clair qu'il gagnait deux bonnes choses à ce commerce : d'abord l'amitié de ces braves gens qui, voyant un homme si haut placé les accueillir de si bonne grâce, se vouaient à lui pour le reste de leur existence ; ensuite d'excellents conseils dont il ne manquait jamais de profiter tôt ou tard.

— Le philosophe, disait-il, ne se contente pas de feuilleter des livres, c'est dans le cœur des hommes qu'il recherche surtout la vérité, car c'est là qu'elle repose dans sa naïveté originelle.

Comme tu penses bien, nous ne pouvions longtemps rester ensemble sans parler de Dürer ; la science, l'art, nos sympathies à tous les deux, tout nous entraînait vers ce sujet glorieux. Il fut donc amplement question de lui et l'intérêt que nous prenions l'un et l'autre à l'œuvre comme à la destinée de cet homme étonnant donna dans ce moment à notre entretien une chaleur, une vie, une intimité qu'il n'avait pas eue jusqu'alors. Je vantai selon leur mérite les deux admirables portraits, causes bien innocentes de ma mésaventure du jardin et je demandai à Pirkheimer s'il n'avait pas vu par hasard le tableau que Dürer te destine, cher Antonio, et qui représente l'Assomption de la vierge Marie.

— Eh quoi ! mon digne ami, s'écria le vieillard en bondissant sur son siége, vous connaissez celui qui doit posséder ce tableau, l'un des plus admirables qui soient jamais sortis des ateliers de Dürer? Certes, voilà une belle occasion de me rendre service ; vous me parliez tout à l'heure de votre reconnaissance et de votre dévouement, eh bien ! mon digne ami, faites qu'il me cède ce tableau et je vous tiens quitte. D'ailleurs, celui-là ou un autre, peu lui importe ; tandis que pour moi, voyez-vous, il n'en est pas ainsi ; j'y attache des souvenirs, des secrets de cœur peut-être. Que sais-je? je veux l'avoir, il me le faut, je vous en dirai la raison plus tard. J'offre de lui donner deux fois ce qu'il lui coûte, quatre fois même s'il l'exige ; mais, du moins, qu'il me l'abandonne, que je l'enferme dans mon cabinet, que j'en sois seul le maître. Faites cela pour moi, de grâce, et je vous tiens pour le meilleur de mes amis.

Or, tandis qu'il parlait ainsi, son visage s'enluminait des vives couleurs de la jeunesse, ses yeux jetaient des éclairs d'enthousiasme, et de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur ses tempes vénérables. Un homme vers qui l'on se sent porté par toutes ses sympathies et qui vous ouvre ainsi tout d'abord la route de son cœur, certes la tentation était assez belle, et si le tableau m'eût appartenu, il me semble que je n'aurais pas hésité un moment au plaisir de le rendre heureux ; mais il s'agissait de toi, cher Antonio, et je savais combien cette peinture, grâce au paisible mystère qui en fait le sujet, s'accordait plus harmonieusement peut-être que toutes les autres du même maître avec les sereines idées de ton mysticisme étoilé. Dès le premier moment, mon cœur était décidé à ne point fléchir ; je contai à Pirkheimer toutes les raisons que l'on peut avoir de tenir à ce chef-d'œuvre, et nul, mieux que lui, n'était en état de les apprécier. Cependant la résistance irritait son désir ; il revenait sans cesse à la peine, mais en vain. Enfin, voyant que tout le charme de ses arguments venait se briser contre ma conviction persévérante, il se désista, quoique bien à regret.

Cependant les domestiques vinrent annoncer que le dîner était servi. Je marchai devant, et le vieux conseiller, appuyé sur l'épaule de son intendant, monta non sans travail les degrés de l'escalier de pierre.

Une magnificence de prince éclatait de tous côtés dans les appartements du château. Ce qui tout d'abord captiva mon attention, dans le vestibule qui précédait la salle à manger, ce fut un petit monument d'une délicatesse admirable et qui, par la variété des figures et l'art merveilleux avec lequel elles étaient groupées, rappelait le fameux puits de Nüremberg. Vingt figurines au moins tenaient le milieu et répandaient, les unes de leurs aiguières d'airain, les autres de leurs petites bouches qui semblaient faire une moue charmante, une eau limpide et cristalline qui tombait ensuite dans un bassin de marbre où se jouaient des serpents d'or. Cette eau, tout en secouant dans l'air une vapeur humide, faisait mouvoir les rouages d'un orgue mystérieux d'où s'exhalait une musique faible, mais douce et d'une volupté agréable. Comme j'admirais l'art infini de ce petit chef-d'œuvre, le digne conseiller, que j'avais laissé bien loin derrière moi, traversa le vestibule, toujours appuyé sur l'épaule de son intendant, et me dit le nom de l'auteur ; c'était maître Hans Frey, le beau-père d'Albert Dürer.

Dans la salle à manger, outre la table somptueusement servie et couverte de vaisselle d'or et d'argent, je remarquai les riches tissus dont tous les meubles étaient garnis. Un rideau où la salutation angélique était représentée pendait devant la porte ; un autre rideau représentait *la Mélancolie*, d'après Albert Dürer.

La comtesse Juliana m'offrit avec une prévenance on ne peut plus gracieuse la place d'honneur entre elle et son frère ; auprès des deux enfants de la maison étaient assis quatre autres convives qui, bien qu'à la solde et au

La Mélancolie, d'après Albert Dürer

service du comte, n'en furent pas moins traités comme des hôtes durant tout le repas. Le vin était exquis et la chère digne en tout point d'un conseiller de l'empire. L'entretien aussi allait son train, un entretien plein de charme et d'intérêt; d'un côté c'était l'érudition facile du vieillard, de l'autre l'enjouement aimable et fin de la jeune femme, de sorte que toutes choses se combinaient à souhait pour le plaisir de l'esprit et du cœur. Mais je t'avoue ici franchement que moi qui cherche l'art partout, même dans un festin, je n'avais de regard et d'admiration que pour cette riche vaisselle d'or étalée sur la table avec magnificence. J'en séparais chaque pièce l'une après l'autre et l'observais à loisir dans ses moindres détails. Ce qui se disait autour de moi m'importait peu, dans mon ardeur j'oubliais de manger et me surprenais à répondre par des signes de tête à des questions dont j'eusse été fort embarrassé de rendre compte. Ni la science du vieillard, ni les paroles de la jeune femme, rien ne pouvait me distraire de mon admiration. Je m'occupais plus des pots d'argent ou de cristal que du vin écumeux qui bouillonnait dans leurs profondeurs. Au contraire, je souhaitais qu'ils fussent vides, afin de pouvoir les retourner à mon aise, et c'est sans doute cette raison qui faisait que je portais mon verre si souvent à ma bouche pour le boire d'un trait. Mais hélas! faut-il le dire, je désespérai bientôt de jamais contenter en cela mon désir, car à peine je déposais mon verre sur la table qu'un valet empressé venait, sur l'ordre de son maître, me le remplir incontinent et jusqu'au bord. Qu'arrivait-il alors? je buvais tout d'un trait, il fallait bien rendre au verre sa transparence pour voir les rayons du couchant se jouer dessus, et sitôt que mon verre était vide le laquais effronté de revenir à la charge avec un impassible sang-froid. Son amphore ne tarissait pas. Je m'aperçus bientôt que c'était désormais entre ma tête et cette amphore une lutte à mort et que tout en m'efforçant de rétablir la netteté du verre je commençais à perdre singulièrement la transparence de ma raison. La position devenait de plus en plus difficile, il fallait choisir au plus vite l'une ou l'autre de ces deux transparences et je me décidai, bien qu'un peu tard peut-être, pour la transparence de ma raison. Je cessai donc de boire, bien déterminé à persister jusqu'à la fin dans ma résolution. Il faut croire que la vue de ce grand verre de cristal, rempli jusqu'au bord d'un incomparable vin du Rhin, jeta la désolation dans le cœur du gaillard qui m'avait obsédé jusque là, car à partir de ce moment je ne le vis plus.

La coupe du conseiller était d'or et sur le couvercle se tenait une figure charmante, dans l'attitude d'une femme qui puise de l'eau, expression plastique de ce désir: que le vin abonde dans cette coupe autant que l'eau dans les puits. C'était là un travail fort remarquable d'Albert Dürer le père du peintre. Il y avait aussi sur la table un vase du même artiste qui pouvait à bon droit passer pour un chef-d'œuvre, je veux parler d'une corbeille de fruits à filigranes d'argent qu'une femme soulevait avec les deux bras arrondis sur son front calme et régulier comme le marbre antique. Sur la fin du repas une servante fit le tour de la table avec un bassin où chacun trempait ses doigts tandis qu'elle épanchait dessus l'eau tiède d'une aiguière de vermeil ciselé. Le bassin, du même métal que l'aiguière, représentait une tête de cerf qui pour armure avait deux magnifiques branches de corail où pendait une serviette de lin embaumée d'iris.

Cette corbeille de fruits dont j'ai parlé, ne tarda pas à ramener la conversation sur notre illustre Albert Dürer et sur son œuvre. Alors Pirkheimer se fit apporter un cahier de dessins qu'il tenait de son vieil ami. Au moment de l'ouvrir, le digne conseiller ne put se défendre d'une certaine émotion, il me sembla voir alors une larme dans ses yeux; sans doute qu'il pensait aux temps heureux de sa jeunesse passés dans une intimité si douce et si tendre. Hélas! il n'en était plus ainsi; non que la moindre querelle fût survenue, ces nobles cœurs étaient trop saintement unis l'un à l'autre, pour que des motifs d'amour-propre ou de vanité eussent jamais pu les séparer. Cependant, nul ne pouvait se le dissimuler, un abîme profond s'était creusé entre eux. Hélas! s'écria Pirkheimer en soupirant, c'est moi qui suis la cause bien innocente, mon Dieu, de la malheureuse alliance de notre cher Dürer. En même temps il ouvrit le cahier et me montra une feuille au beau milieu de laquelle était tracé un cercle parfait. Jusque-là je ne voyais rien de bien merveilleux, dans ce trait de plume ou de charbon, me sentant fort capable d'en faire un pareil pourvu qu'on me mit un compas dans la main. Aussi, j'avais peine à comprendre comment ce simple cercle avait pu mériter les vers latins écrits par Pirkheimer au-dessous.

Circulus Alberti, solo carbone notatus,
Annulus est digitis Norica virgo tuis.

Ce cercle au seul charbon, dessiné par Albert,
Est l'anneau de ta main, ô vierge Nüremberg!

Pirkheimer voyant mon étonnement, prit la parole en ces termes :

A mon retour d'Italie, je me trouvais un soir dans une assemblée de braves gens qui s'étaient réunis en mon honneur. Il y avait là, comme partout, des hommes de tous les âges. Il y en avait de plus vieux que moi et de plus jeunes; parmi les uns je citerai le père de Dürer ainsi que Hans Frey, dont la fille Agnès, ravissante créature, faisait alors l'adoration de tous les jeunes gens; parmi les autres Albert Dürer le peintre, et Wolf Traut. Un grand feu de bois vert flambait dans la cheminée, le vin du Rhin coulait à pleins bords; il faisait bon d'être en si franche compagnie. On causa, on rit, on but à cœur joie; on causa surtout, presque toujours de peinture; l'un parlait de Zeuxis, l'autre de Parrhasius, celui-ci d'Apelle, celui-là de Protogène; c'était une verve des plus chaudes, un entraînement sans pareil, et si l'inspiration s'éteignait un peu dans le cerveau, au besoin chacun avait auprès de soi de quoi bien vite la rallumer; pour moi, je n'eus garde de recourir à ce moyen désespéré, et tandis que les autres s'enfonçaient le plus naïvement du monde dans les ténèbres de l'antiquité, je racontai simplement ce que j'avais appris dans mon voyage touchant les peintres modernes, entre autres une histoire sur le Florentin Giotto. Comme elle se rapporte à des événements qui vous intéressent, vous me permettrez de vous la dire, n'est-ce pas?

Le pape voulant couvrir de fresques les murailles de Saint-Pierre, imagina d'envoyer un de ses camériers parcourir l'Italie, avec l'office de s'informer des peintres les plus célèbres et d'envoyer à Rome un dessin de chacun, afin que l'on pût juger de leurs talents et choisir dans le nombre ceux qu'il fallait appeler. Vous pensez bien que tous firent leur possible pour en être et ne manquèrent pas de donner au camérier ce qu'ils avaient de mieux, la fleur de leur pensée et de leur couleur. Arrivé à Florence, celui-ci se rendit dans l'atelier de Giotto et lui fit part du motif de sa visite. Dès lors, Giotto pour

satisfaire à sa demande, prit une feuille, trempa le pinceau dans un pot de couleur et traça sans hésiter un cercle parfait; disant : là est tout le dessin. Le prélat se croyant mystifié réclama une nouvelle épreuve, à quoi Giotto répondit qu'il s'en tiendrait là, estimant celle-ci plus que suffisante et telle que nul autre que lui ne serait capable de s'en tirer. Le camérier peu convaincu de cette vérité, envoya le dessin au pape, non sans y joindre, en forme d'apostille, un long discours sur la présomption ridicule de ce jeune fou qui croyait savoir dessiner parce qu'il traçait un cercle. Mais le pape comprit autrement cette affaire, et sans avoir égard aux paroles de son ministre, prédit que Giotto serait un jour le plus grand peintre de l'Italie. Le cercle de Giotto, vous le savez, s'est acquis depuis une renommée proverbiale. Je racontais ce que j'avais entendu dire, non sans partager un peu l'opinion d'un certain incrédule qui branlait la tête dans un coin, et soutenait que ce cercle pouvait bien témoigner de l'aptitude du jeune peintre, mais que c'était folie de vouloir en démontrer la correction; car, disait-il, je maintiens que votre cercle n'aurait jamais pu résister à l'épreuve du compas. Comme j'achevais de parler, le jeune Dürer qui pendant tout ce récit n'avait cessé de fixer sur moi ses yeux ardents, s'élança vers la cheminée où la flamme commençait à s'assoupir sur un lit de cendre rouge, et saisissant un charbon, reproduisit aux yeux de tous, sur la muraille, le cercle de Giotto. On s'étonna d'abord de cette main hardie et si sûre d'elle-même; puis, l'étonnement fit place à la critique. On examina la chose de tous côtés, après l'œil vint le compas; ô merveille! le cercle était exact, irréprochable, parfait. Alors dans un moment d'enthousiasme, Hans Frey s'élança vers le jeune Albert et le proclamant, malgré le pape, le plus grand de tous les peintres, lui donna, ô déplorable récompense! sa fille Agnès en mariage.

Ainsi parla Pirkheimer. On se leva de table, puis, après quelques instants de causerie sous les arbres, je m'apprêtai à me retirer. Je pris respectueusement congé de la comtesse Juliana qui n'avait cessé de me combler des plus gracieuses prévenances, j'embrassai de bon cœur les joues fraîches et roses de ses deux fils qui venaient de cueillir en mon honneur un magnifique bouquet de belles fleurs épanouies que je veux garder comme un souvenir de ma visite à Neunhoff, et je serrai la main avec émotion à l'illustre vieillard, non sans lui témoigner combien je serais glorieux de renouveler connaissance au premier voyage qu'il ferait à Nüremberg. Ainsi pourvu de toutes sortes de marques d'affection, je remontai dans mon carrosse et traversai les ombres du bois de Saint-Sébald, la satisfaction et la lumière dans le cœur.

HENRI BLAZE.

VOYAGES.

AVENTURES ET MESAVENTURES DE FRANCIS BURGETT.

CHAPITRE PREMIER.

L'ENSEIGNE DU MOUTON ÉCOSSAIS.

Certes, il ne se trouvait pas dans tout le quartier de la Cité, et même dans toute la ville de Londres, un homme plus heureux que Francis Burgett, commis marchand de draps dans le magasin de master John Belfour, à l'enseigne du *Mouton écossais*.

Francis était pauvre, ambitieux et amoureux. Sans consistance dans le monde, sans un penny dans sa poche, il n'avait pas moins senti son cœur battre en secret pour miss Rosa, fille de son patron, charmante jeune fille aux grands yeux bleus, et dont les cheveux légers et blonds voltigeaient comme une vapeur légère autour d'un visage plein de fraîcheur et de grâce. Espérer la main de miss Rosa semblait aussi déraisonnable à Francis que s'il eût tenté d'enfermer dans sa petite chambrette de commis la tour de Londres; néanmoins, rien n'avait pu étouffer dans son cœur la passion insensée qui le dévorait.

Or, un matin qu'il sortait de son lit où le chagrin lui avait fait passer une nuit tout entière sans sommeil, il ne fut point médiocrement surpris de voir son patron, le vieux John Belfour, entrer sans cérémonie et venir s'asseoir sur le pied de l'humble couche. Là, après s'être frotté le front, geste favori par lequel le digne marchand préludait toujours aux actions importantes de sa vie, il croisa les bras en silence, regarda Francis pendant quelques minutes, et, au moment où il allait commencer à parler, se sentit pris par une violente quinte de toux.

— Je suis perdu, se dit Francis; mon patron se frotte le front, paraît irrité et tousse. Il a découvert mon amour et va me chasser; il ne me reste plus qu'à mourir.

En effet, master John Belfour, dont l'accès de suffocation s'était calmé, prit enfin la parole, et ce fut pour parler à Francis de miss Rosa.

— Francis, dit-il, vous le savez, je n'ai qu'une fille unique.

Francis baissa humblement la tête, comme pour reconnaître la vérité de cette assertion de master John Belfour.

— Elle a dix-huit ans.

Francis inclina de nouveau la tête.

— Et la voici en âge d'être mariée.

Francis se sentit rougir et se mit à regarder attentive-

ment une maille échappée du bas qu'il chaussait lors de la visite inattendue de son patron.

— Or, Francis, je viens vous demander conseil sur le mari que je dois donner à miss Rosa.

Pour le coup, Francis eût voulu se trouver à cent pieds sous terre.

— Je suis perdu sans retour, pensa Francis, master Belfour fait de l'ironie.

— Voyons, vous ne répondez pas? Me conseilleriez-vous de la donner à un jeune homme pauvre, mais laborieux, intelligent, et qui, s'il n'apporte point de patrimoine à sa femme, saura conserver et sans doute accroître la dot qu'il recevra d'elle?

Francis aurait donné dix années de sa vie pour oser lever les yeux sur master Belfour, afin de s'assurer s'il parlait sérieusement ou bien s'il raillait; mais les yeux du pauvre jeune homme restèrent fixement attentifs sur la couverture de son lit.

— Francis, un jeune homme aime en secret ma fille Rosa, quoique, selon toute apparence, il ne puisse jamais raisonnablement espérer d'obtenir sa main. Il a, comme un honnête homme devait le faire, gardé son secret, sans jamais oser l'avouer à la jeune fille. Mais le père de Rosa et Rosa elle-même ont lu dans le cœur du commis; ils ont été touchés de sa loyale conduite. C'est pourquoi je viens te dire que dans quinze jours il y aura une noce au logis, mon garçon... et que tu seras le marié.

Master Belfour n'avait point encore achevé cette phrase que Francis embrassait les genoux du généreux marchand, non sans verser des larmes de joie et de reconnaissance.

— Rends ma fille heureuse, Francis, et c'est moi qui te devrai de la reconnaissance pour avoir bien voulu accepter aujourd'hui ma fille, ma maison de commerce et les quatre mille livres sterling qui forment sa dot. Mais c'est assez causer et nous embrasser; descendons, Rosa nous attend.

Je me garderai bien de vous conter comment se passa l'entrevue de Rosa et Francis, lorsque le marchand et son commis descendirent dans l'arrière-boutique où les attendait la charmante miss. Je vous répéterai seulement ce que je vous ai dit en commençant cette histoire : Certes, il ne se trouvait pas dans tout le quartier de la Cité, ni même dans toute la ville de Londres, un homme plus heureux que Francis Burgett, commis marchand de draps chez master John Belfour, à l'enseigne du *Mouton écossais*.

Lorsque l'on a tant de bonheur, surtout à vingt-deux ans, on éprouve le besoin de l'épancher dans le sein d'un ami, et Francis Burgett n'avait point de meilleur ami que son cousin Harry Burgett, camarade d'enfance, et apprenti libraire, dans *Pall-Mall-East*. Il se dirigea donc vers le magasin où Harry faisait d'ordinaire des ballots de livres depuis cinq heures du matin jusqu'à la nuit, et durant le chemin, mille images joyeuses dansaient sous ses yeux, dans sa tête et caressaient son cœur. Ces images étaient tour à tour la jolie miss Rosa, le beau comptoir d'acajou du magasin de draps, l'enseigne dorée du *Mouton écossais*, et plus encore quatre mots qui tintaient mélodieusement aux oreilles du commis comme une pluie de pièces d'or : QUATRE MILLE LIVRES STERLING! A lui tout cela, à lui cette grosse somme; à lui! en propriété! pour en faire ce qu'il voudra! pour la faire valoir dans le commerce, pour la doubler, la tripler, la centupler; pour devenir riche, pour devenir millionnaire, pour arriver à la considération, à l'opulence, aux honneurs... Plus d'un lord-maire n'a-t-il point commencé sa fortune avec de moindres éléments de succès? Et quel lord-maire, dans sa jeunesse, pouvait se dire plus intelligent, plus habile, plus digne de réussir que lui, Francis Burgett?

Tels étaient la joie et le trouble du commis qu'il parlait tout haut, marchait comme un fou et faisait tournoyer sa canne au risque de blesser les passants. Plusieurs personnes se détournèrent pour lui laisser la route libre, d'autres jurèrent et maugréèrent contre l'écervelé, qui ne les entendait pas, tant sa préoccupation était grande; enfin il fallut pourtant bien que Francis descendît du troisième ciel où l'avait transporté sa joie, et redescendît sur la terre; car une large main lui frappa rudement sur l'épaule et lui cria aux oreilles :

— Francis Burgett! Francis Burgett!

C'était son cousin Harry.

— Tu sais donc déjà la grande nouvelle, que te voilà criant, riant et chantant dans les rues? Tu as donc reçu une lettre comme celle que mon père vient de venir me lire?

— Quelle nouvelle? quelle lettre? de quoi me parles-tu là, Harry? Une grande nouvelle!... La vraie nouvelle, la seule nouvelle, c'est que j'épouse dans quinze jours miss Rosa, la fille de mon patron, la fille de master John Belfour, avec quatre mille livres sterling de dot... QUATRE — MILLE — LIVRES — STERLING!

Et il laissait tomber un à un chacun de ces quatre mots magiques.

— Ah! fit avec indifférence Harry.

— Tu ne me sautes point au cou! tu ne me félicites point! tu n'admires point ma bonne étoile!

— Non!

— Tu es difficile à émouvoir.

— C'est que j'ai à te dire une nouvelle meilleure que la tienne; une nouvelle devant les splendeurs de laquelle ton mariage disparaît comme les étoiles devant les rayons du soleil. Mon père vient de recevoir une lettre de la Guiane.

— Eh bien!

— Eh bien! cette lettre est de notre oncle sir Thomas Griffelks.

— Ce pauvre diable parti depuis trente ans pour l'Amérique; le frère aîné de mon père et du tien?

— Précisément. Eh bien! le pauvre diable Thomas Griffelks a fait fortune, se trouve riche d'immenses propriétés qu'on évalue à plus de cinq cent mille livres sterling, et désire embrasser ses neveux avant de mourir afin de leur léguer ses biens immenses. Sa lettre est accompagnée d'un billet de mille livres sterling pour payer nos frais de voyage et donner à mon père le temps d'attendre de nouveaux dons et l'héritage de son frère.

Pendant qu'Harry parlait, l'ambitieuse métaphore dont s'était servi naguère le commis libraire, et qu'il avait sans doute lue par hasard dans un livre tombé de quelque ballot, se réalisait à la lettre. La joie causée à Francis par son mariage avec Rosa disparaissait devant les nouvelles d'Harry comme les étoiles devant les rayons du soleil. La grosse voix qui lui criait aux oreilles, *en grandes Capitales :* CINQ CENT MILLE LIVRES STERLING réduisit en *mignonne bas de casse* imperceptible ces mots naguère si sonores : *Rosa, comptoir d'acajou, quatre mille livres!* Puis, mille pensées ingrates, odieuses, lâches, emplirent rapidement son cœur... Avec cinquante mille livres en propriété, vint-il bientôt à se dire, au lieu de Rosa, au lieu de la fille d'un marchand, je pourrai épouser la fille du fabricant Egworth. Elle est aussi jolie que Rosa et aura quarante mille livres de dot. Or, mon oncle, si

riche, me donnera pour le moins, j'en suis sûr, cinquante mille livres.

L'ingrat, ce n'était point la fille de son bienfaiteur qu'il aimait, c'était sa fortune... Il ne lui avait fallu qu'une seule épreuve pour s'en convaincre et pour lui faire maudire ce qu'il bénissait naguère.

Donc, Francis Burgett, après avoir quitté son cousin, rentra le plus triste et le plus malheureux des hommes chez master Belfour. Il aurait donné tout au monde pour ne point se trouver engagé avec le digne marchand et pour redevenir libre d'épouser telle autre personne qu'il lui conviendrait. Mais, quelque lâcheté que sa nouvelle fortune lui eût mise au cœur, il recula devant une si monstrueuse et si ingrate déloyauté, qui le couvrirait de honte et d'infamie.

— Vous voilà bien sombre et bien rêveur, monsieur Francis, dit Rosa en venant à lui avec son sourire charmant et ses yeux bleus où brillait une tendre affection.

Miss Rosa Belfour.

L'idée de notre prochain mariage cause-t-elle votre tristesse? ajouta-t-elle par plaisanterie.

Hélas! en croyant plaisanter et mentir, elle ne disait que trop vrai! Cependant Francis tressaillit comme si la jeune fille eût lu dans son cœur.

— Non, chère miss Rosa; ce qui m'afflige, c'est l'idée de me voir obligé, peut-être, de me séparer de vous pendant quelques mois!

— Nous séparer, monsieur Francis! nous séparer pendant quelques mois!

— Votre bonheur et le mien l'exigent, chère miss; jugez-en vous-même.

Et il lui conta la merveilleuse fortune qui lui était advenue, et quelle lettre avait reçue son oncle.

Des grosses larmes coulèrent des yeux de miss Rosa sur ses joues pâles.

— Monsieur Francis, dit-elle, ne sommes-nous point assez riches pour nous passer de l'héritage de votre oncle, en supposant même, ce qui n'est guère probable, que votre refus de partir pour l'Amérique le mécontentât au point de vous déshériter? Que pouvons-nous désirer de plus que notre amour, une aisance à l'abri de toute vicissitude, et une position honorable et douce? Croyez-moi, ne nous quittons point. Tout l'or de votre oncle, du moins si j'en juge par mon cœur, ne saurait payer le chagrin d'une séparation d'un an; car il ne faudrait pas moins de temps pour votre voyage. Mon cher Francis, ne nous quittons point, ajouta-t-elle en passant son bras autour du bras du jeune homme qu'elle regardait avec une tendresse suppliante.

— Je ferai ce que vous voudrez, répliqua Francis d'un air sombre et d'une voix sèche. Vous m'avez comblé de tant de bienfaits, je vous dois trop, pour qu'à mon tour je ne vous fasse pas tous les sacrifices possibles. Je resterai à Londres; mais si je perds l'héritage de mon oncle, vous ne vous en prendrez qu'à vous seule... Et un jour viendra, bien plus tôt que vous ne le croyez peut-être, miss Rosa, où vous regretterez amèrement la résolution que vous me faites prendre aujourd'hui.

Miss Rosa sentit son cœur se briser à ces paroles égoïstes, mais elle renferma courageusement sa douleur en elle-même, et reprit d'une voix qui semblait assurée :

— Non! monsieur Francis, vous partirez. Je raisonnais mal en vous parlant comme je le faisais tout à l'heure, le parti que vous proposez est sage. A votre retour nous reparlerons des projets dont mon père vous entretenait ce matin... Monsieur Francis, mon cœur et ma main ne seront jamais qu'à vous; une jeune fille anglaise ne donne point deux fois son cœur!... Mais quant à vous, regardez-vous dès cet instant comme libre.

Il y avait tant de calme et de dignité dans la manière dont miss Rosa s'exprimait que Francis se sentit profondément humilié de sa propre conduite. Néanmoins une secrète et ignoble satisfaction le faisait se réjouir de la certitude de son voyage et du délai qu'il apporterait à son union avec miss Rosa.

— Cette femme voudra être la maîtresse au logis! se disait-il pour chercher à s'excuser à ses propres yeux. Or, quel bonheur trouverais-je dans la domination de celle qui ne tarderait point à me reprocher la fortune que je lui devrais?... Non, il vaut mieux attendre, il vaut mieux partir.

Cependant, une chose embarrassait encore beaucoup Francis; c'était de savoir comment s'y prendre pour annoncer son départ à master John Belfour. Mais Rosa le prévint dans ce projet, et sut présenter à son père, sous un point de vue si favorable, le dessein du jeune homme, que le digne vieillard, habitué quelque peu à ne voir que par les yeux de sa fille, consentit à tout et ne perdit rien de son affection pour l'ingrat. La conduite généreuse et fière de miss Rosa, loin de lui ramener le cœur de Francis, l'aigrit encore davantage en le rendant plus honteux de sa manière d'agir; si bien qu'il hâta les préparatifs de son départ et ne tarda pas à s'embarquer.

Jusqu'au moment où elle l'eut vu monter sur le vaisseau, miss Rosa se montra ferme et courageuse. Mais quand le bâtiment eut emmené Francis, alors elle redevint une pauvre fille sans courage, et elle se jeta, baignée de larmes, dans les bras de son père.

— Allons, Rosa, lui dit le vieillard, allons, mon enfant, montre de la force. N'est-ce pas toi, après tout, qui l'as obligé à partir? ne m'as-tu pas répété cent fois que son voyage était indispensable?

— Oui, mon père, vous avez raison, c'est moi qui ai exigé son départ, moi qui le lui ai conseillé, car il ne le voulait pas.

Ce double mensonge, qui excusait à la fois Francis et sauvait l'orgueil de la jeune fille, lui rendit un peu de courage. Elle essuya ses larmes, prit le bras de son père et revint au logis, si désert maintenant pour elle!

Ce fut alors que, renfermée dans sa petite chambre, elle put donner un libre cours à ses larmes.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, mon Dieu! il ne me reste plus d'espoir qu'en vous!... car il ne m'aime pas.

Puis, comme elle souffrait trop ainsi livrée à ses pensées, elle prit sa Bible et lut. D'abord ses yeux parcouraient les pages sans comprendre le sens des paroles exprimées par les caractères; mais peu à peu les consolations du livre divin arrivèrent à son esprit, et finirent par lui donner un peu plus de résignation

CHAPITRE SECOND.

VOYAGE ET ARRIVÉE.

Pendant la durée des adieux que lui adressaient Rosa et son père, Francis se trouvait mal à l'aise en présence de la courageuse générosité de la jeune fille et de la confiante bonhomie du vieillard ; aussi ne fut-ce point sans un sentiment de joie que l'ingrat mit le pied sur le vaisseau, *the Dog*, où l'attendait son cousin Harry.

Après s'être livré quelques instants à cette satisfaction coupable, Francis vit le bâtiment mettre à la voile.

Dès que le vaisseau marcha, l'ex-commis se sentit en proie à un vague sentiment de malaise accompagné de pâleur, d'abattement et d'un dégoût voisin de la nausée. Plus tard survinrent des vomissements avec une sueur froide abondante, des bourdonnements et de cruelles pulsations dans la tête. A ces douleurs aiguës succéda un état complet de prostration physique et morale. Francis criait qu'on l'emmenât dans la cabine ; mais au lieu de l'écouter, les matelots riaient aux éclats de la manière dont il *comptait ses chemises* et le laissaient là se débattre contre le mal de mer. Dès ce moment commença la punition de l'ingrat Francis ; car, dès ce moment, il porta ses regards avec tristesse vers le souvenir des soins dont l'entourait miss Rosa à la moindre indisposition. En même temps, lui apparaissaient le calme et le repos dont il jouissait près d'elle, sous le toit de monsieur Belfour, que surmontait comme d'une couronne l'enseigne du *Mouton écossais*. Là point de mal de mer, là point de vent qui mugit, de vagues qui secouent, de matelots qui restent sans pitié pour de cruelles souffrances !... mais au contraire, au plus petit malaise, de chaudes pantoufles, une moelleuse robe de chambre, un bon feu de charbon qui brûle en ronflant, et une bienfaisante tasse de thé qu'apportait, avec un sourire plein de compassion et de tendresse, la douce et jolie miss Rosa. Oh ! que ne se trouve-t-elle près de lui en ce moment ! Comme il rétracterait son ambition imprudente ! comme il se jetterait aux pieds de la jolie miss pour avouer ses erreurs et en obtenir le pardon !... Il ne la quitterait plus d'un instant, il voudrait hâter le jour de leur union ; il voudrait passer sa vie auprès d'elle !

Mais, par malheur, hélas ! revenir à Londres n'était plus possible, et *le Dog* emmenait, de toute la vitesse de sa voilure, le repentant Francis, qui finit, au bout de sept à huit jours, par se guérir du mal de mer et s'habituer à son nouveau genre de vie... C'est vous dire que ses remords s'apaisèrent et que ses regards se reportèrent de nouveau plus souvent sur les écus d'or de son oncle que vers le souvenir de miss Rosa.

Nous ne suivrons point Francis et son cousin Harry dans la longue navigation qui les conduisit à la Guiane ; contentons-nous de dire seulement qu'à chaque mésaventure, Francis reportait avec regret et remords ses pensées vers Londres et vers Rosa, et que, les accidents une fois passés, il reprenait son ingratitude pour la jeune miss et son avidité pour la grande fortune de son oncle d'Amérique.

Les terres de la côte de Guiane sont très basses jusqu'à une grande étendue dans l'intérieur ; aussi ne les aperçoit-on, même du haut du mât d'un vaisseau, que lorsqu'on en est tout proche. L'aspect de cette côte a cela de particulier qu'elle ne se présente qu'à travers une atmosphère vaporeuse, formée d'ailleurs par l'excessive chaleur du climat agissant sur un sol humide. L'uniformité de cette ligne de côtes, et le grand nombre d'entrées de la rivière, dont sept sont navigables, font qu'il est très difficile de trouver le canal qui convient aux gros vaisseaux. Les Indiens eux-mêmes qui habitent les bois du voisinage s'égarent souvent dans le labyrinthe formé par les criques nombreuses. Quoique la côte offre sur tous les points un mouillage pour les vaisseaux, elle est si souvent battue par une forte houle qu'il est dangereux de s'en approcher, à moins qu'on n'ait à bord un bon pilote qui soit dans l'habitude de la fréquenter. L'entrée de l'Orénoque est du reste remplie d'écueils, probablement à cause de la quantité de boue et de gravier que charrie cette grande rivière au temps des inondations périodiques.

Le Dog entra enfin dans le principal canal de la rivière avec un bon vent, sans lequel il eût été impossible à un vaisseau de la remonter, car le courant, en descendant, parcourait au moins quatre milles à l'heure, même là où la terre paraissait être parfaitement de niveau avec la mer. Francis remarqua pourtant que dans l'Orénoque, comme dans la plupart des grandes rivières, un vent favorable souffle constamment durant le jour dans une direction opposée au courant.

La vue qui s'offrit aux regards de Francis, quand, placé sur le pont du vaisseau, il promena ses regards sur les ondes tranquilles du fleuve et sur les ravissants paysages de la terre, était d'un effet enchanteur : les deux rives de l'Orénoque, couvertes de forêts d'arbres majestueux impénétrables aux rayons du soleil et paraissant comme enchaînés l'un à l'autre par le *bejuco*, plante rampante gigantesque de l'Amérique du Sud. Cette plante devient aussi grosse qu'un câble ordinaire et ressemble aux énormes serpents qui rampent dans les marécages au-dessous d'elle. Il y a en outre beaucoup de plantes parasites qui portent des fleurs de différentes couleurs brillantes et qui se dessinent en festons sur les arbres auxquels elles s'attachent. Parmi les branches des arbres des singes de toute espèce gambadaient et suivaient le vaisseau, sautant d'un arbre à un autre au moyen du bejuco, auquel les Indiens, à cause de cette circonstance, ont donné le nom *d'échelle de singe*. L'espèce la plus remarquable de cette tribu malfaisante est l'*araguato*, grand singe rouge qui marche toujours en troupes, et dont les femelles portent leurs petits sur leur dos. Ces animaux exercent de grands ravages dans les plantations, où ils arrachent et détruisent plus de racines et de fruits qu'ils n'en mangent ou n'en emportent. Leur cri est beaucoup plus fort pendant la nuit qu'on ne devrait l'attendre d'un animal de taille si médiocre ; c'est au point qu'on le confondrait facilement avec celui de la panthère ou de tout autre gros animal de proie.

Les perroquets et les papegais, les *tucans* et autres oiseaux dont le plumage est admirablement bigarré de

diverses couleurs éclatantes, remplissent l'air de leurs cris discordants, auxquels la voix vibrante du *darra*, qui retentit d'abord fortement à l'oreille et meurt ensuite dans le lointain comme un écho, répond par intervalles mesurés. Au-dessus des petites criques qui sont entièrement masquées par des arbres toujours verts, se trouvent des pélicans, des spatules et des *garzons* ou cicognes gigantesques, qui sont toujours occupés à pêcher. Qu'on ajoute à ce tableau le tyran des rivières de ce climat, l'alligator, nageant majestueusement comme s'il était pénétré du sentiment de sa supériorité, au milieu des *manatis* pesants et des agiles *toninos*, qui se présentent en foule sur la surface des eaux, et l'on n'aura encore qu'une faible idée d'une des plus admirables scènes de la nature.

Enfin, après quelques jours de navigation, Francis et son cousin arrivèrent à Guayana-la-Vieja, où les attendait leur oncle.

Celui-ci reçut ses neveux avec un air d'embarras dont ils s'inquiétèrent, d'autant plus qu'ils ne s'en expliquaient pas les motifs; car n'était-ce point d'après les sollicitations du planteur qu'ils étaient venus le trouver!

— Soyez les bienvenus, mes neveux, leur dit-il avec un sourire forcé. Je donne ce soir un bal, et deux charmants cavaliers comme vous ne peuvent que causer une vive satisfaction aux dames que j'ai invitées. En attendant, faites amener vos bagages chez moi; car je ne veux point que les fils de mes frères aient d'autre logement que ma maison.

Francis et Harry obéirent; puis, après un repas servi à la hâte et assez mal préparé, car les soins du bal occupaient tout le monde au logis, ils se préparèrent pour la fête et se parèrent de leurs plus beaux et de leurs plus élégants habits.

Bientôt arrivèrent les invités, et la salle de bal offrit un singulier spectacle.

D'abord les danseurs exécutèrent plusieurs fandangos nationaux, particuliers au pays. Parmi les noms dont on les désigna, Francis remarqua ceux de *Bambuco*, de *Zajudina* et de *Marri-Marri*. A la fin, quand la société parut rassasiée de ces danses indigènes, un jeune créole se leva et demanda qu'on lui fît place. Après avoir dansé seul autour de la chambre pendant une ou deux minutes, il vint figurer devant une dame à laquelle il fit un salut et se retira. Celle-ci se leva aussitôt, exécuta les mêmes évolutions terpsychoriennes et s'arrêta en face d'Harry, en lui faisant la révérence comme pour l'engager à son tour à montrer son savoir-faire. A cette manœuvre inattendue l'assemblée fit éclater la joie la plus vive, et vainement le cousin de Francis protesta-t-il, dans les termes les moins équivoques, que la danse était un art auquel il était tout-à-fait étranger; les folâtres danseuses ne tinrent aucun compte de ses protestations et le poussèrent doucement au milieu du salon. Arrivé là il vit bien qu'il n'avait pas le choix de l'alternative; aussi se mit-il à gambader de toutes ses forces, ce qui lui valut un tonnerre d'applaudissements qui furent suivis des acclamations prolongées de *Vivan los Inglezes!* car à l'exception du danseur, de Francis et de son oncle, personne dans le bal ne comprenait un mot d'anglais. Or, ni Francis ni son cousin ne savaient que les mots espagnols qu'ils avaient entendus et appris depuis le matin. Il fallut ensuite que Francis dansât à son tour. La musique se composait de plusieurs *vihuelas*, espèce de petite guitare, et harpes, auxquels se joignaient les voix d'une demi-douzaine de chanteurs, assistés par plusieurs femmes qui, assises autour d'une table, jouaient du tambourin ou battaient la mesure en frappant dans leurs mains.

Cependant la danse devenait plus animée et la gaîte plus bruyante, ce qu'il fallait attribuer principalement à *l'aguardiente*, esprit distillé dans le pays, qui circulait abondamment à la ronde, et commençait à produire son effet accoutumé. D'ailleurs les deux jeunes Anglais n'étaient pas encore accoutumés à respirer la fumée de tabac qui remplit toujours ces salons de bals, chaque individu ayant à la bouche, en ces occasions, ou un cigare ou une *churumbelà*, espèce de pipe du pays, qu'ils ne pensent pas à déposer, même pendant qu'ils dansent. S'il arrive qu'une dame vous présente un cigare qu'elle a fumé à moitié, c'est une faveur dont vous devez vous montrer fier; un refus équivaudrait à un affront impardonnable.

Enfin, le souper fut annoncé; il se composait principalement de *roast-beef* coupé en longues tranches minces, de plantain et de fromage au miel. Ce dernier mets est en grande vogue dans la plupart des provinces de l'Amérique du Sud. Francis remarqua qu'aucun des convives ne prenait place à table et qu'on ne voyait pas de couteaux. Il expliqua cette omission par le soin que l'on prenait de découper les viandes à la cuisine; il s'aperçut aussi que chaque individu s'abstenait de se servir, parce que les dames présentaient aux cavaliers un morceau au bout d'une fourchette. On conçoit facilement que ceux-ci ne demeuraient pas en reste de cette galanterie et qu'ils ne manquaient pas d'offrir avec empressement les mets les plus délicats qui se trouvaient à leur portée. On avertit donc les étrangers que c'était pécher essentiellement contre la politesse que de ne pas faire honneur à toutes les offres qui leur seraient adressées par les dames guianaises. L'usage leur parut encore tyrannique en cette occasion, car la fatigue et la chaleur les avaient mal disposés pour un souper; bien qu'ils en eussent, il leur fallut manger comme des ogres.

Le souper terminé on se leva de table, et l'oncle de Francis et d'Harry prit par la main une jeune dame charmante qu'il promena gravement dans toute l'assemblée. Curieux de connaître le motif de cette scène singulière, les deux cousins s'approchèrent d'un vieux Espagnol qui paraissait savoir quelques mots d'anglais. En mettant en commun ce mince savoir de l'hidalgo et le peu d'espagnol qu'ils avaient appris, ils parvinrent enfin à comprendre la cause de cette cérémonie.

Leur oncle s'était marié le matin et il présentait sa jeune femme à l'assemblée.

CHAPITRE TROISIÈME.

VOYAGE ET MALHEURS.

Fort désappointés et cruellement mystifiés, comme on peut se le figurer sans peine, Francis et George se rendirent dans la chambre qui leur était destinée et où des hamacs les attendaient. Quoiqu'ils se trouvassent peu disposés à dormir, ils n'en prirent pas moins place dans ces lits aériens; mais à peine s'y balançaient-ils, cherchant à se procurer un sommeil qui pût les soustraire à leurs fâcheuses réflexions, que diverses piqûres leur firent jeter des cris de douleur; c'étaient les *zancudo*.

Le *zancudo* ou moustique n'est guère plus gros qu'un *cousin*, mais il a cet avantage sur l'insecte européen que sa trompe traverse les couvertures et les manteaux les plus épais. Sa morsure cause souvent une grande inflammation, et parfois des ulcères incommodes; elle est même assez forte pour percer la peau des chevaux et des vaches, dont les zancudos paraissent d'ailleurs préférer le sang à celui des hommes. C'est à cette prédilection bien connue qu'il faut attribuer sans doute l'usage généralement adopté parmi les indigènes, de coucher dans les étables comme dans le lieu où l'on est le moins exposé aux attaques de cet insecte.

Les persécutions des zancudos durent toute la nuit; au jour ils se retirent, mais c'est pour faire place à une autre espèce d'insectes de moindre dimension, et qui ne laisse pas un instant de répit pendant toute la journée. A chaque piqûre qu'il fait il produit une petite tache qui reste visible pendant longtemps et cause beaucoup d'inflammation et d'enflure aux chevilles et aux poignets, auxquels il s'attache principalement.

Au nombre des insectes incommodes du pays, compris par les indigènes sous la dénomination énergique de *plaga*, nous ne devons pas nous abstenir d'admettre le *nigua*, appelé communément *chegoe* dans la province d'Honduras et dans les îles des Indes-Occidentales. Beaucoup plus petit qu'une puce, il s'insinue facilement sans être aperçu entre l'épiderme et la chair. Bien qu'il s'attaque d'ordinaire aux orteils et à la plante des pieds, il pénètre parfois dans d'autres parties du corps, et même jusque dans les paupières. Lorsqu'il est chargé d'œufs, de presque invisible qu'il était il paraît gros comme un pois. Il faut alors l'extraire, s'il est possible, sans déchirer la mince pellicule qui renferme l'ovaire. Si vous permettez à l'insecte de sortir de l'endroit où il était caché et qu'il y laisse ses œufs, ou si le mal qu'il a causé n'est pas traité convenablement, il s'ensuit d'ordinaire le dépérissement et la perte du membre où il s'était tenu caché. On a vu même parfois la mort suivre en pareil cas. Dans les laiteries où les indigènes tiennent constamment les veaux attachés, cet insecte exerce de grands ravages parmi ceux-ci, entrant par fourmilières dans leurs naseaux, et si avant qu'il est impossible de les en extraire, même en ayant recours à une décoction de tabac regardée dans les cas ordinaires comme un spécifique. Les jeunes veaux ainsi attaqués meurent d'une mort lente, car les fermiers ont rarement la compassion de les tuer quand ils se trouvent dans cet état, donnant pour raison que la présence du veau à la laiterie est nécessaire pour assurer le retour de la vache sauvage des savanes.

Le *garrapata* ou tiquet, plus petit que les insectes que nous venons d'énumérer, se tient caché dans les buissons, d'où il s'élance par milliers sur les habits des passagers au moment du débarquement. Il s'attache à la peau de manière à n'être pas aperçu, enfonçant sa tête dans la chair. Cependant, devenu visible quand il est devenu aussi gros qu'un petit pois, il se laisse arracher le corps sans lâcher prise. La piqûre que fait le garrapata cause une suppuration très incommode. Ce n'est point exagérer que de porter au quart le nombre des chevaux des Llanos qui perdent leurs oreilles par suite des attaques de cet insecte.

Vous pouvez juger par ces détails de la nuit et de la matinée que passèrent Francis et Harry, harassés de la fatigue de la traversée jointe à celle du bal, dévorés par tous ces horribles insectes et préoccupés du mariage inattendu de leur oncle.

Celui-ci vint enfin joindre ses neveux.

— Mes enfants, leur dit-il, comme vous ne répondiez point à mes lettres...

— Mais nous sommes venus vous apporter notre réponse nous-mêmes.

— Il eût été plus prudent d'écrire; car dix-huit mois ce sont écoulés depuis l'invitation que je vous ai adressée de venir recueillir mon héritage. Or, dans cet intervalle de temps, j'ai trouvé une jeune veuve, riche, spirituelle, jolie, vous l'avez vue, et que mes soixante-cinq ans n'ont point effrayée. Je l'ai épousée hier. Quant à mes neveux, me suis-je dit, s'ils viennent, je leur donnerai à chacun mille livres pour payer leurs frais de voyage, et au bout du compte ils n'auront point encore fait une mauvaise affaire; car je doute qu'ils en gagnent autant, l'un dans sa boutique de drapier, l'autre dans son magasin de livres. Voici ces deux sommes, mes garçons; vous pouvez retourner en Angleterre ou rester dans le pays, à votre choix; si même vous voulez vous établir ici, je vous donnerai à faire valoir quelques-unes de mes terres et de mes fermes dans les Llanos (1).

Là-dessus il remit les deux mille livres à ses neveux et les laissa seuls.

— O miss Rosa! miss Rosa! s'écria Francis en versant des larmes abondantes! ô miss Rosa! que je suis cruellement puni de mon ingratitude!

Le lendemain de cette triste journée, les deux cousins tinrent conseil entre eux sur les propositions de leur oncle. Harry ne se souciait pas de retourner à Londres pour recommencer à fabriquer des ballots de livres, et Francis ne pouvait se résigner à l'idée d'avouer sa déconvenue à miss Rosa, au vieux Belfour, et à tous ceux auxquels il avait si bruyamment annoncé la grande fortune qui l'attendait à la Guiane. Ils résolurent donc d'accepter de leur oncle la direction d'une ferme.

(1) Les *Llanos de varinas* se composent d'une immense étendue entre l'Orénoque et l'Apuri.

Le vieux Thomas Griffelk, charmé de voir ses neveux ne pas lui témoigner de rancune, s'empressa de leur accorder ce qu'ils demandaient.

— La plus belle de mes fermes est à douze lieues d'ici, dit-il ; demain, un des guides vous y mènera. Je vous demande la moitié de ce qu'elle produira ; le reste sera pour vos appointements. Cet arrangement vous convient-il?

Francis et Harry acceptèrent des offres aussi généreuses, et, le lendemain, ils se mirent en route, c'est-à-dire qu'ils s'embarquèrent dans une chaloupe appelée lechero, avec deux rameurs, leur guide et trois domestiques.

Après avoir navigué dans l'Orénoque pendant toute la journée, car le courant était contraire, il leur fallut entrer dans l'Araüco, rivière qui communique avec le fleuve. L'Araüco a peu de largeur, est fort solitaire et se trouve peuplée d'alligators ; cet animal y arrive à une grosseur formidable.

L'alligator, que les Indiens désignent par le nom de caïman, est loin d'être doué de l'agilité qu'on lui a prêtée généralement. Même dans l'eau, où d'après sa conformation il paraît plus capable de déployer ses moyens d'attaque, ses mouvements sont loin d'être brusques et rapides. Pour se saisir de sa proie il se montre disposé dans toutes les occasions à l'attaquer par surprise. Sur la terre il paraît très gauche et très embarrassé dans ses mouvements et ne saurait évidemment poursuivre un animal quelconque avec une chance de succès. On ne le trouve guère à une grande distance de la rivière ou de la lagune qu'il fréquente, et en général quand les marécages sont desséchés par les chaleurs excessives des tropiques, il aime mieux rester au milieu de la boue, dans un état de torpeur, que d'aller chercher une rivière au loin. L'effort que fait le caïman quand il sort de l'eau, soit pour déposer ses œufs sur le sable, soit pour se chauffer au soleil, paraît lui coûter beaucoup. Il est vrai que sous le double rapport de la grosseur et de la conformation, ses jambes paraissent insuffisantes pour soutenir le poids de son corps ; aussi n'a-t-il rien de cette agilité qui caractérise la race des lézards. Quoiqu'il soit amphibie, l'eau paraît être son élément naturel, car il y passe la plus grande partie de son temps et s'y retire à la première alarme. On le voit souvent flotter endormi sur l'eau, ce qui se conçoit facilement quand on considère que pendant son sommeil il peut continuer à respirer au moyen de la courbure de sa tête, ses narines et ses yeux restant au-dessus de l'eau, tandis que toutes les autres parties de son corps se trouvent au-dessous. C'est une erreur de supposer que les caïmans sont toujours obligés de gagner le rivage pour manger une proie ; il leur suffit, pour cela, de tenir leur tête hors de l'eau, et plus d'une fois on a vu de gros alligators, tout en descendant la rivière, dévorer un cheval en commun. La violence avec laquelle ils détachent des membres entiers, et le bruit produit par leurs dents quand ils ferment leur énorme mâchoire pour procéder à l'acte de la mastication, sont d'un effet épouvantable. Si, lorsqu'il est à terre, le moindre bruit s'élève, le caïman paraît saisi de terreur et s'enfuit vers la rivière, mais aussi gauchement et aussi pesamment que possible. C'est alors qu'il est incapable d'attaquer et de se défendre, et que rien n'est plus facile que de le tuer avec une lance. Il est dangereux cependant de s'interposer entre lui et la rivière, car le seul poids de l'animal suffirait pour renverser celui qui entreprendrait de lui couper la retraite.

Le caïman pond environ trente ou quarante œufs, de forme ovale, de six pouces de longueur et couverts d'une membrane fort rude. Les Indiens des rivières recherchent ces œufs avec empressement comme nourriture, et nous-mêmes, quand les provisions étaient rares, nous en mangions quelquefois, malgré l'odeur désagréable de musc qu'ils exhalent. A peine le jeune caïman a-t-il brisé sa coquille qu'il donne des symptômes de sa férocité naturelle en mordant tous les objets qu'on lui présente ; même alors si l'on lui présente un bâton il le saisira fortement et se laissera ainsi enlever de terre plutôt que de le lâcher. On a vu souvent dans l'eau de jeunes caïmans se poser sur le dos de caïmans qui sont parvenus à l'entier développement de leurs forces ; mais nous n'avons aucune raison de croire qu'ils agissent ainsi dans l'intention de se mettre sous la protection de ceux-ci, comme l'ont avancé quelques voyageurs. Ils n'obéissent en cela qu'à un instinct purement machinal qui les pousse à chercher un lieu de repos ; c'est ainsi qu'on les voit monter sur de gros morceaux de bois ou sur des racines d'arbres qui flottent dans l'eau. Rien ne justifie davantage cette fable que le caïman rapporte sur son dos, dans la rivière, ses petits nouvellement nés. Il est certain que tout animal qui dépose ses œufs dans le sable cesse de s'en occuper ensuite.

Le caïman est surtout à craindre quand il a goûté une fois de la chair d'homme ; car, comme les bêtes de proie, il bravera alors tous les dangers pour se procurer cet aliment qu'il préfère à d'autres. C'est alors qu'on le verra épier assidûment les baigneurs assez imprudents pour s'asseoir sur les bords des rivières, ainsi que les blanchisseuses qui y sont occupées toute la journée ; il se laissera entraîner doucement vers eux par le courant, levant par intervalles les yeux et les narines au-dessus de l'eau pour s'assurer s'il est assez près pour les attaquer. S'il réussit ainsi à s'approcher sans être remarqué, il donne à la victime qu'il a choisie un brusque et violent coup de queue qui a pour résultat ordinaire de la faire tomber dans l'eau, où elle devient la proie du vorace animal. Quelques personnes cependant ont échappé au caïman en ayant assez de présence d'esprit pour lui porter de rudes coups dans les yeux, ce qui est un moyen infaillible de le forcer à lâcher prise. Il est peut-être inutile d'ajouter qu'il faut se servir en cette occasion d'un instrument dur et aigu, et que ce serait le comble de l'imprudence que de s'en fier à ses doigts pour accomplir cet acte désespéré de résistance. On assure pourtant qu'une jeune fille indienne n'a dû son salut qu'à ce faible moyen naturel de défense. Quand un Indien doit traverser une rivière dans un endroit qui est signalé comme étant fréquenté par un alligator dangereux, il se munit d'un fort bâton, environ de dix-huit pouces de longueur, dont il affile les deux bouts S'il arrive qu'il soit attaqué, il introduit tout droit le bâton dans la gueule ouverte du caïman, qui, dans son ardeur impatiente de dévorer sa victime, s'enfonce dans les deux mâchoires les pointes aiguës du bâton libérateur. Il est libre alors à l'Indien, ou de tuer son farouche antagoniste ou de le faisser se noyer.

Les Llaneros, ou habitants des plaines qui avoisinent les rivières où ces animaux abondent, prennent beaucoup de plaisir à attraper le caïman au moyen d'un *lazzo* ou nœud coulant fait de la peau d'un taureau. Ce nœud, ils le jettent avec une dextérité remarquable au-dessus de la tête de l'animal, quand celui-ci s'approche du bord de la rivière, et le traînent sur le rivage. Il ne

faut pas moins que les forces réunies de dix à douze hommes pour parvenir à l'arracher ainsi de la rivière. La rage dont est saisi l'animal en se voyant pris est extrême; mais, après avoir fait de violents efforts pour s'échapper, il demeure dans une immobilité parfaite, se contentant de tenir sa bouche ouverte, en signe qu'il est tout prêt pour l'attaque; des indigènes lui jettent alors des os de cuisses et des têtes de taureaux, et la facilité qu'il met à les broyer avec ses énormes dents est vraiment effrayante. Quoiqu'il soit très dangereux de se mettre à la portée de la queue du caïman, fiers de leur agilité, les créoles n'hésitent pas à sauter sur son dos et à y rester. Quand ils ont enfin fatigué le ressentiment impuissant de leur ennemi, ils le frappent à coups de lance sous le ventre, la seule partie vulnérable de son corps, car on n'ignore pas qu'il est du reste défendu par une espèce de cuirasse d'écailles à l'épreuve de la balle, lorsque celle-ci vient frapper dessus dans un sens oblique.

Par malheur Francis et Harry n'avaient point été prévenus du danger que présentaient ces horribles animaux, et, faute de comprendre l'espagnol, ils ne pouvaient recevoir de leurs compagnons de route l'avertissement de se tenir en garde contre les périls dont ils étaient environnés. Ce fut donc sans rien redouter que Harry, excellent nageur, tenté par la chaleur de la journée et la fraîcheur de l'eau, quitta sa veste et se jeta dans l'eau pour y prendre le plaisir du bain. Mais à peine s'était-il élancé de dessus la barque qu'un gros caïman se rue sur lui, de dessous les mangliers. Au cri de terreur de ses compagnons, Harry voulut rejoindre la barque, et déjà en effet il en ressaisissait le gouvernail quand l'horrible bête mordit sa proie par le milieu du corps. L'infortuné jeune homme poussa des cris déchirants et bientôt se tut, car l'alligator l'avait entraîné sous les eaux, et Francis vit peu d'instants après le cadavre de son cousin gisant immobile sur un banc de sable et servant de pâture au terrible animal, qui le dévorait avec avidité.

Il tomba sans connaissance dans la barque, et quand il revint à lui, il se trouvait dans la ferme, but de son voyage.

Le Caïman.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA FERME DANS LES LLANOS.

Lorsque Francis eut reprit connaissance, après un évanouissement de cinq à six heures, durant lequel ses compagnons de voyage l'avaient cru mort, il se vit entouré de personnes qui lui étaient tout-à fait inconnues; mais sa joie fut grande et alla jusqu'aux larmes, car ces personnes parlaient la langue anglaise; c'était le fermier que le neveu de M. Griffelk venait remplacer dans les Llanos. Sa femme et sa fille le secondaient dans ses soins secourables.

Tandis qu'une domestique lavait les pieds des voya-

geurs, la fille du fermier disposait dans la chambre même des lits de peaux de taureaux pour Francis et pour toutes les autres personnes de sa famille; car les fermes du Llanos n'ont toutes qu'un rez-de-chaussée, consistant pour la plupart en une seule grande salle, autour de laquelle sont suspendues des selles, des brides et des lazzos, grand lacet au bout duquel est attachée une boule de bois, et dont on verra plus loin l'usage. Les meubles se composent d'une grande table, de bancs massifs et fixés de manière à ne pouvoir les transporter à une autre place. Les femmes occupent une chambre voisine; cette habitation ne sert d'ailleurs que pendant la mauvaise saison, car, l'été, chacun a l'habitude de coucher en plein air.

Le lendemain matin, Francis, quoique bien souffrant encore, voulut néanmoins, pour se distraire de sa profonde douleur, s'occuper des affaires de son oncle, et il demanda au fermier de lui donner un compte exact des bestiaux que possédait la ferme. Le fermier sourit.

— Déjeunons d'abord, dit-il, avec ce morceau de viande rôtie, ce lait, ce fromage, et cette bonne *aguardiente;* nous irons ensuite visiter les troupeaux.

Le déjeuner terminé, le fermier et Francis se rendirent dans une plaine immense où ils virent des troupeaux de vaches et de taureaux, de chevaux et de cavales, d'ânes et d'ânesses. Chacun de ces animaux errait en liberté et semblait des plus sauvages, les ânes surtout, chez lesquels on ne retrouvait rien de l'allure servile qu'ils ont en Europe.

— Vous le voyez, dit le fermier, tous ces troupeaux appartiennent à votre oncle; mais il lui est plus facile de les posséder que d'en connaître le nombre exact. Quelques détails achèveront de vous donner une idée complète du pays que vous allez habiter. La manière de parquer les bestiaux est singulière; celle de traire les vaches ne l'est pas moins.

« Comme elles sont tout-à-fait sauvages, les fermiers sont obligés de ne pas les perdre de vue dans la saison où elles font des petits. Ils rassemblent tous les veaux qui se trouvent dans les limites de leurs fermes et les conduisent à leur basse-cour, suivis pas à pas par les vaches qui se réunissent autour des endroits où leurs petits ont été attachés. Quand les fermiers le jugent à propos ils mettent en liberté les jeunes veaux, qui bientôt se sont approchés respectivement de leurs mères. C'est le moment qu'ils choisissent pour traire la vache sans l'effrayer, ayant eu soin auparavant d'attacher le veau au genou de sa mère.

« Il arrive cependant que quelques vaches refusent d'allaiter leurs petits, quand elles se voient renfermées dans une basse-cour. Les indigènes emploient des moyens un peu violents pour ramener ces mères à des sentiments plus naturels. Armés d'un lazzo, ils en jettent un bout autour du cou de la vache rebelle, tandis que l'autre bout est passé dans les branches fourchues d'un arbre planté à dessein dans ce lieu et soutenu en l'air par deux ou trois hommes; ils la soulèvent de manière à ne lui laisser toucher la terre qu'avec ses pieds de derrière. Ce procédé, que suit un succès complet, est renouvelé toutes les fois que la vache refuse de donner son lait.

Manière de traire les vaches dans les Llanos.

« Quand les Llaneros veulent se procurer des chevaux, c'est encore au lazzo qu'ils ont recours. Pendant que deux ou trois d'entre eux ont jeté le nœud coulant sur le cou de l'animal qui a fixé leur choix, plusieurs hommes de la même troupe lui frappent impitoyablement la tête avec un bâton plombé. Ces coups violents, d'une part, et le rétrécissement du nœud, produit par les efforts de l'animal, de l'autre, ont bientôt enlevé à celui-ci l'usage de ses sens. Aussitôt qu'il se trouve réduit à cet état ils lui lient les jambes, lui mettent une têtière, lui couvrent les yeux d'un *tazajo* ou morceau de cuir, et le sellent sans perdre de temps. Cela fait, le nœud qui pesait sur le cou de l'animal est desserré, et bientôt celui-ci, revenu de son étourdissement produit et par cette strangulation momentanée et par les coups violents du bâton plombé, se lève, mais demeure tranquille, bien que tout son corps frissonne.

« Le Llanero monte alors sur le cheval sauvage qu'il a déjà rendu accessible a la terreur; il s'assied solidement sur sa croupe et lève le *tazajo* qui couvrait ses yeux. Le cheval montre d'abord un étonnement et une confusion qui l'empêchent de faire le moindre mouvement; mais bientôt les cris et les coups des compagnons du cavalier le font sortir de cette espèce de torpeur, et la lutte entre l'animal sauvage défendant sa liberté et le Llanero qui veut la lui ravir à l'aide de son incomparable adresse ne tarde pas à s'engager.

« Le cheval sauvage signale ses premiers efforts en courbant son dos, s'élance ensuite en avant par bonds successifs et frappe la terre de ses quatre pieds à la fois. Ces premiers élans d'une fougue désordonnée un peu apaisés, il se raidit à dessein, de manière à ôter toute flexibilité à ses articulations et à faire sentir ainsi au cavalier toute la violence de ses soubresauts imprévus. Les reins et l'épine du dos du cavalier souffriraient alors horriblement s'il n'avait eu soin de les entourer

d'une *ruana* ou couverture légère en guise de ceinture. Au plus fort de la lutte le Llanero emploie fréquemment le bâton plombé, dont les coups répétés contribuent essentiellement à dompter la fougue dangereuse de l'animal sauvage. Ordinairement, cette lutte curieuse ne se prolonge pas au-delà du deuxième jour. Quand le cheval commence à trotter, même d'une manière lente et inégale, c'est un signe infaillible qu'il reconnaît la nécessité de subir le joug de l'homme.

Llanero domptant un cheval sauvage.

« Par la grande fertilité de leur sol et par les eaux des rivières dont elles sont inondées, les Llanos se couvrent annuellement d'une immense quantité d'herbes, mais cette herbe devient si dure quand elle a été desséchée par les chaleurs de l'été que les bestiaux ne sauraient la manger. Elle ne ressemble pas mal dans cet état à des roseaux que le soleil a jaunis. Il devient donc nécessaire de la brûler en automne pour laisser pousser la jeune herbe qui paraît immédiatement après les premières pluies. Pour arriver à ce but, les Llaneros mettent le feu à l'herbe des plaines en différents endroits; ce qui produit un incendie qui, embrassant plusieurs lieues d'étendue, offre un spectacle magnifique quand il est vu de loin. Pour en donner quelque idée j'ajouterai que l'herbe sèche ainsi livrée aux flammes n'a pas moins de huit ou dix pieds de hauteur et devient très épaisse, et que dans l'immense conflagration qu'elle cause on voit tomber par intervalles de hauts palmiers auxquels la nature promettait encore de longues années d'existence. La rapidité avec laquelle ces flammes sont chassées par

le vent qui règne constamment dans ces plaines est effrayante et menace d'une destruction inévitable tout être vivant qui se trouverait sur leur passage. Ce danger est pourtant peu à craindre, car les nuages de fumée noire qui obscurcissent le ciel dans la direction de l'incendie sont suffisants pour avertir de leur approche. Derrière ces masses gigantesques, dont la trace est marquée par les racines fumantes de l'herbe et le sol noirci, volent tumultueusement des troupes de vautours et de *gallinazos* (espèce de corbeau), qui trouvent une ample subsistance dans la multitude de serpents et de grenouilles qui ont péri dans les flammes, sans être consumés par elles.

Francis écoutait silencieusement le fermier, et continuait à faire marcher lentement son cheval au milieu de ces plaines sans fin, divisées de distance en distance par des rivières, sur les revers desquelles croissent en abondance du *guada*, ou bambou de l'Amérique du Sud.

C'est une espèce de canne gigantesque qui s'élève jusqu'à quatre-vingt-dix pieds, et quelquefois plus, et dont la cime, composée de plusieurs branches longues et menues, pend gracieusement vers la terre, surchargée d'une foule de petites feuilles légères qui ressemblent beaucoup à des plumes. Cette canne est très utile dans la construction des maisons et des ponts; elle sert encore dans la clôture des plantations et des basses-cours; car elle peut résister aux injures de l'air pendant plusieurs années. Des parties les plus épaisses de cet arbre on peut faire des poteaux, des poutres, et jusqu'à des radeaux; on peut aussi en tirer des planches larges et solides qu'on emploie à couvrir les maisons et à boiser les principales chambres. On se sert encore de la guada pour la fabrication des couchettes, des tables et des escabeaux. Les petites branches de cet arbre, étroitement liées aux tiges déliées du bejuco par un enduit de terre et de plâtre, forment d'ordinaire les murs des maisons. Elle est encore employée dans une foule d'objets domestiques qu'il serait trop long d'énumérer.

Mais on apprécie surtout l'utilité de la guada quand il s'agit de construire des ponts sur les rivières étroites qui sillonnent les plaines, et quand, appliquée au même usage dans les montagnes, elle établit des communications entre elles. Dans cette dernière circonstance elle est d'autant plus précieuse qu'on ne pourrait transporter des pierres ou des charpentes sans la plus grande difficulté. La guada réunit les qualités les plus essentielles: la longueur, la force et l'élasticité. Construits promptement, ces ponts peuvent être détruits tout aussi vite, quand il s'agit par exemple d'arrêter la marche d'une armée victorieuse. Ils ressemblent beaucoup aux ponts suspendus, étant construits là où les arbres offrent les facilités, aux deux bouts de la rivière, d'attacher à leurs branches de longues cannes et de soutenir le pont par-dessous. Quoique ces ponts soient parfaitement sûrs, on ne saurait toutefois les traverser sans éprouver un sentiment de crainte, car le moindre poids, le plus léger mouvement suffit pour les faire vibrer, tant ils sont élastiques.

Dans quelques parties des Llanos, on cultive la canne à sucre. Elle y vient bien; seulement on remarque qu'elle porte plus de feuilles que celle qui est plantée dans les pays montagneux; qu'elle est plus grosse et plus substantielle, bien qu'elle soit inférieure à celle-ci sous le rapport de la matière sucrée qu'elle donne. Il est une autre espèce de canne, appelée *cana criolla*, qui est très douce, et qu'on ne cultive que pour la mâcher, comme on fait du tabac.

Les *trapichis*, ou moulins à sucre, contiennent un appareil très simple pour presser les cannes; il se compose de deux cylindres en bois placés horizontalement et presque en contact l'un avec l'autre. Dans le cylindre supérieur se trouvent quatre trous qui reçoivent les bouts de broches qui le font tourner en rond, de la même manière qu'on emploie le vindas à bord des vaisseaux marchands; au-dessous de cet appareil est placée une auge de bois, creusée dans un bloc de bois de caoba, destinée à recevoir le jus qu'on obtient par ce procédé. Ce sont d'ailleurs des machines pesantes et très lentes dans leur exécution; mais celles qu'on fait mouvoir à l'aide de meules ne sont guère plus efficaces. Dans l'un et l'autre mode on perd une grande quantité de jus, et encore l'extraction de ce jus n'est jamais accomplie que d'une manière imparfaite.

Le plantain croît aussi en abondance dans les terrains fertiles qui avoisinent les rivières, principalement dans ceux qui sont rarement inondés. C'est très improprement qu'il a reçu la dénomination d'arbre; car bien qu'il s'élève jusqu'à vingt ou trente pieds de hauteur, il ne se compose que d'une tige épaisse d'où sortent une multitude de feuilles sans branches. Les jeunes feuilles qui poussent près de la cime offrent un très joli coup d'œil. Elles sont d'un vert léger, de forme ovale, longues environ de cinq ou six pieds, et larges à peu près d'un pied. Devenues bientôt jaunes, elles se hachent par le vent et tombent pour faire place à d'autres. Les fleurs du plantain croissent en forme de bagues circulaires ayant chacune un pouce et demi, sur une tige qui s'élève de l'extrémité supérieure de la plante et retombent parmi les feuilles qui ont la forme de cloche et croissent dans un sens contraire à celui que prend la tige de la fleur. Le fruit, qui prend la place de chaque fleur, ressemble d'abord, par la couleur et la forme, à un haricot ou à un lupin; mais, quand il est mûr, il a neuf pouces de longueur et est gros en proportion. Cette plante dispense à peu près de tout soin, les jeunes plantes poussant sur les racines des anciennes qui tombent tous les trois ou quatre ans.

Les allées formées par les plantains sont le rendez-vous favori des oiseaux-mouches, qui paraissent préférer les fleurs de cette plante à la plupart des autres. Il n'est pas rare de voir de ses branches, chargées de fruits, peser quarante livres. Le plantain fait la principale partie de la nourriture des indigènes, et se mange surtout avant d'être arrivé à sa maturité, soit en le faisant cuire dans la cendre ou en le faisant bouillir. Ils en font aussi une espèce de pain qu'ils appellent *fifi*.

— Voyez-vous, reprit le fermier, ces terriers; ils sont habités par des *cachicama* ou *petit armabillo*, animal dont la chair ressemble à celle du cochon de lait: ces troupeaux qui bondissent au loin sont des *matacamis* ou daims rouges; vous pouvez tirer sur eux, car ils ne s'effarouchent pas à la vue des chasseurs, qu'ils laissent approcher à la portée du pistolet; la chair de cet animal est d'ailleurs très sèche et très insipide. Il n'en est pas de même de la gazelle tachetée, venaison exquise. Regardez à vos pieds, vous y remarquerez un hibou nommé *aguaita camino;* il fait son nid dans le sable. Ces oiseaux se tiennent presque toujours, comme en ce moment, au nombre de trois ou quatre sur le bord des chemins; là, postés sur une petite butte de terre, il fait avec la tête un mouvement brusque qui parodie le salut d'une marionnette. C'est que l'*aguaita camino* n'y voit point et qu'effarouché par le bruit que font les voyageurs, il

ouvre démesurément, pour les voir, ses yeux éblouis et aveuglés par la clarté du jour. »

En revenant à la ferme, plusieurs fois le fermier et son compagnon rencontrèrent des torrents à traverser. On avait jeté un pont sur le premier. Ce pont, appelé dans le pays *tarabita*, consistait en plusieurs *lazzos* noués ensemble de manière à former une forte corde qu'on attache à des arbres, aux deux extrémités. Sur ce *tarabita* on suspend une espèce de panier d'osier ou de peau de vache, capable de contenir deux personnes, lequel est tiré, soit pour avancer, soit pour reculer, par de longues cordes qui y sont attachées. Quant aux mulets et aux chevaux, on passe autour de leur corps de larges ceintures, et on les transporte à peu près de la même manière que les chevaux qu'on embarque à bord des vaisseaux. Ces tarabitas s'étendent souvent sur une longueur de quarante à cinquante toises, et l'horrible profondeur au-dessus de laquelle ils sont placés doit rendre nécessaire aux personnes qui ont les nerfs délicats de fermer les yeux pendant ce petit voyage aérien.

Pour le second torrent, ils furent moins heureux, il leur fallut le passer à gué, et pour cela quitter leur chaussure et relever leurs larges pantalons. A peine étaient-ils entrés dans l'eau que Francis jeta un cri de douleur et porta vivement la main à sa jambe ; il venait d'y être mordu par un petit poisson rouge qui s'y était attaché. Le fermier, sans tenir compte des plaintes du jeune Anglais, le prit par la main et l'entraîna sur la rive. Quand ils furent abordés :

— Vous êtes bien heureux, lui dit-il, d'en être quitte pour une morsure; regardez dans le torrent, voyez quel nombre immense de ces poissons rouges accourent alléchés par les traces de votre sang; examinez celui que vous venez de détacher de votre jambe : c'est un caribis. Ce poisson n'a jamais plus de trois ou quatre pouces de longueur, et est taillé comme un poisson rouge, auquel il ressemble par la brillante couleur de ses écailles. Tout petits que soient les caribis, leur prodigieuse voracité les rend extrêmement dangereux.

« Ils nagent en troupes dont le nombre est incalculable. Il est certain qu'ils sont redoutés par un Llanero à l'égal d'un caïman, sinon davantage. La bouche de ces poissons est très grande en proportion de leur grosseur ; elle est garnie de dents larges et aiguës; de telle manière qu'on dirait la bouche d'un requin en miniature. Quand il arrive qu'ils attaquent un homme ou une bête, ils dépouillent le membre de sa chair avec une promptitude surprenante ; car l'odeur du sang, se répandant dans l'eau, les rassemble par milliers (1). »

Francis rentra tout pensif à la ferme.

— Demain, lui dit le fermier, je vous quitterai ; demain je retournerai à Saint-Thomas pour m'embarquer et revoir ma chère Angleterre. Avec le peu que j'ai gagné dans les *Llanos* je pourrai mener une vie douce, quoique pauvre ; mais je sais travailler, et mieux vaut être mercenaire en Angleterre que fermier dans ce pays. C'est là ce que vous comprendrez mieux encore quand vous aurez passé quelques mois au milieu de cette solitude sauvage.

Francis ne l'écoutait point, car il pensait à miss Rosa, et il se reprochait avec amertume son ingratitude envers elle.

— Non ! s'écria-t-il, je ne vivrai pas plus longtemps séparé de cet ange ! je veux quitter ce pays à l'instant ! je veux revoir l'Angleterre et me jeter aux genoux de celle que j'ai si peu comprise.

— Nous ferons donc le voyage ensemble, reprit le fermier, et votre oncle enverra ici un autre gérant pour faire valoir sa propriété.

(1) Voir, sur ces poissons et sur les mœurs de la Guiane espagnole, les *Campagnes et croisières dans les états de Vénézuela et de la Nouvelle-Grenade*, traduit de l'anglais. Un vol. in-8°. Paris, aux salons littéraires, 6, rue des Beaux-Arts.

CHAPITRE CINQUIÈME.

REPENTIR.

Deux ans après le départ de Francis, miss Rosa soutenant son vieux père qui s'appuyait sur le bras de sa fille chérie, se rendit au prêche, car c'était dimanche. Là, une Bible dans les mains, elle se mit à prier avec ferveur, et le nom de Francis se trouva dans ses prières, car elle n'avait pu oublier l'ingrat qui l'avait si cruellement offensée.

— Je suis bien faible, mon Dieu, disait-elle, mais n'avez-vous point commandé à vos disciples le pardon

des offenses, et de rendre le bien pour le mal? n'est-ce point là ce que vous recommandez dans votre parabole de l'enfant prodigue?

Et elle ouvrit machinalement le livre saint aux pages où se trouve ce touchant récit :

L'Enfant Prodigue, d'après *Rembrandt*.

Un homme avait deux enfants,

Dont le plus jeune dit à son père : « Mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien. » Et le père leur fit le partage de son bien.

Peu de jours après, le plus jeune de ses deux enfants ayant ramassé tout ce qu'il avait, s'en alla dans un pays étranger fort éloigné où il dissipa tout son bien en excès et en débauches.

Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande famine en ce pays-là, et il commença à tomber en nécessité.

Il s'en alla donc et s'attacha au service d'un des habitants du

pays, qui l'envoya en sa maison des champs pour y garder les pourceaux.

Et là il eût été bien aise de remplir son ventre des écosses que les pourceaux mangeaient ; mais personne ne lui en donnait.

Enfin, étant rentré en lui-même, il dit : « Combien y a-t-il dans la maison de mon père de serviteurs à gages qui ont plus de pain qu'il ne leur en faut, et moi je suis ici à mourir de faim.

« Il faut que je me lève et que j'aille trouver mon père, et que je lui dise : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.

« Et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages. »

Il se leva donc et s'en vint trouver son père, et lorsqu'il était encore bien loin, son père l'aperçut et en fut touché de compassion ; et courant à lui, il se jeta à son cou et le baisa.

Et son fils lui dit : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. »

Alors le père dit à ses serviteurs : « Apportez promptement la première robe et l'en revêtez, et mettez-lui un anneau au doigt et des souliers à ses pieds.

« Amenez aussi le veau gras et le tuez ; mangeons et faisons bonne chère,

« Parce que mon fils que voici était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé. » Et ils commencèrent donc à faire festin.

Cependant son fils aîné, qui était dans les champs, revint, et lorsqu'il fut proche de la maison, il entendit les concerts et le bruit de ceux qui chantaient.

Il appela donc un des serviteurs, et lui demanda ce que c'était.

Le serviteur lui répondit : « C'est que votre frère est revenu, et votre père a tué le veau gras, parce qu'il le revoit en santé. »

Ce qui l'ayant mis en colère, il ne voulait point entrer dans le logis ; mais son père étant sorti pour l'en prier,

Il lui fit cette réponse : « Voilà déjà tant d'années que je vous sers et je ne vous ai jamais désobéi en rien de ce que vous m'avez commandé, et cependant vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis.

« Mais aussitôt que votre autre fils qui a mangé son bien avec des femmes perdues est revenu, vous avez fait tuer pour lui le veau gras. »

Alors le père lui dit : « Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous.

« Mais il fallait faire festin et nous réjouir, parce que votre frère était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il a été retrouvé. »

Telle était la ferveur et l'attendrissement avec lequel la jeune miss lisait cette touchante parabole qu'elle en murmura presque tout haut les dernières paroles.

Elle entendit au même instant une voix qui répétait :

Votre frère était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il a été retrouvé.

Miss Rosa leva les yeux ; Francis se tenait debout devant elle, Francis pâle, souffrant, mal vêtu, et qui semblait implorer son pardon.

La jeune fille baissa rapidement les yeux et reprit aussitôt sa lecture... Sans l'agitation de son sein, sans l'émotion qu'on lisait sur son visage, on aurait pu croire qu'elle n'avait point aperçu Francis.

Quand le service divin fut terminé, elle se leva. Francis, qui jusqu'alors était resté en proie aux plus cruelles transes, s'approcha timidement.

Miss Rosa passa son bras sous le bras du jeune homme, comme s'ils se fussent vus la veille, comme s'ils n'eussent point été séparés par une absence de deux ans, et séparés plus encore par des pensées coupables et des ambitions funestes et ingrates.

Cela s'était fait avec tant de simplicité que le vieux Master Belfour s'aperçut seulement à sa rentrée au logis de la présence de Francis ; et comme il allait en témoigner sa surprise :

Il était mort, dit Rosa de sa douce voix, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé.

Mistress MARRYETT.

(*Traduit de l'anglais.*)

ÉTUDES MORALES.

LE DIVORCE.

En avançant un peu la tête hors de sa chaise de poste, une jeune femme, pâle et souffrante, appela le postillon et lui dit :

— Lorsque vous serez à moitié de la colline, vous arrêterez. Il y a là, sur la droite, un petit chemin que je veux suivre à pied.

La chaise de poste ayant gravi quelque temps encore cette colline, située à deux journées de Londres, dans le fond du Devonshire, le postillon sauta lourdement à terre, ouvrit la portière, et, avec plus de politesse que n'en ont d'ordinaire ces hommes habitués à la seule compagnie de leurs chevaux et à ne faire parler que leur fouet, il offrit la main à la femme de chambre qui se présenta la première, puis il aida à descendre une jeune dame d'une beauté remarquable, quoique languissante. Elle se soutenait à peine; ses pas mal assurés trahissaient un corps maladif. C'était lady Norfolk, d'une famille noble et considérée, mais qui, revenant en Angleterre après une longue absence, cachait son nom et jusqu'à son visage.

— Attendez mon retour, je vous prie, dit la voyageuse au postillon. Et, s'appuyant sur le bras de sa femme de chambre, elle marcha dans le chemin qu'elle avait désigné et que bordaient des deux côtés de grands arbres couverts de feuilles et chargés d'oiseaux. La nature semblait heureuse, le soleil était beau de tous ses rayons; il n'y avait de triste que la jeune femme. A mesure qu'elle avançait, son cœur battait plus vite; chaque objet lui apportait un souvenir, et chaque souvenir une douleur.

Elle arriva à la porte d'un parc planté d'ormes et de chênes, il y a des siècles, par quelque haut baron, de race normande ou saxonne. Elle hésita un moment. Il est des actions, toutes simples en apparence, qui pourtant réveillent en nous ce qu'il y a de plus intime. Cette jeune femme l'éprouvait; sa main ne put toucher la porte du parc sans ressentir une vive émotion; tout son sang reflua vers sa poitrine comme pour l'étouffer. Enfin rappelant ses forces, elle entra. Ses regards avides cherchèrent à embrasser le parc dans toute son étendue. Ils disaient plus de douleur que n'en pourrait exprimer la bouche la plus passionnée. D'abondantes larmes inondaient son visage; Dieu nous a donné les larmes comme à la plus malheureuse de ses créatures.

Dans cette situation pénible un témoin la gênait; c'était cette femme de chambre, là, près d'elle, attachée à ses pas. Depuis peu à son service, étrangère d'ailleurs, elle ne pouvait connaître aucun de ses chagrins; mais les chagrins ignorés n'en ont pas moins besoin de solitude.

— Restez ici, Francesca, dit-elle, restez à l'entrée du parc; je reviendrai vous trouver.

Et comme cette jeune fille voulait la suivre pour l'aider dans sa marche, pour lui offrir le secours de son bras :

— Restez, dit-elle avec ce ton d'autorité auquel l'obéissance est la seule réponse.

Dix fois le gazon de ces lieux s'était renouvelé depuis que ses pieds ne l'avaient pressé. Alors elle était brillante de jeunesse, alors elle avait tant de bonheur qu'elle semblait défier l'avenir... A cette place où jadis le calme était si doux, elle revenait pleine de trouble, n'ayant plus qu'une seule certitude, celle de mourir bientôt; car la douleur, comme une fièvre lente, brûle la vie. Cependant cette cruelle conviction, loin de l'abattre, lui laissait entrevoir l'unique repos qu'elle pût rencontrer, et parce que ses heures étaient comptées, parce que la mort, en la punissant de toutes ses fautes, devait la purifier, elle se croyait moins indigne de revoir une fois encore ce parc, ce château, cet asile sacré où vivaient ses enfants.

Elle marcha un peu plus hardie. Toutes les allées avec leurs riants contours lui étaient familières; il lui semblait les avoir parcourus la veille. Plusieurs embellissements exécutés d'après son ordre avaient été respectés. Son cœur malade se rappela des heures de confiance et d'amour que son ingratitude et sa perfidie avaient dû effacer du souvenir de son mari. Quoique soutenue par la religion, d'où les véritables consolations nous arrivent, quoique cette religion lui permît de croire que son repentir était monté aux pieds de celui dont l'inépuisable bonté a des miséricordes pour toutes les fautes, elle n'osait compter sur un pardon absolu. Le pardon d'ailleurs rend-il le calme de l'innocence?

Lorsqu'elle eut atteint l'endroit du parc d'où l'on apercevait le château, que de sentiments s'éveillèrent à la fois dans son âme! Il avait conservé le même aspect qu'à l'époque où elle en était la maîtresse; des murs majestueux, un peu sombres, semblaient gardés par le silence des siècles; la pelouse n'avait rien perdu de sa verdure veloutée; les arbres, les fleurs, les arbustes offraient comme toujours leur belle fraîcheur; rien de changé, si ce n'est elle. Il fut un temps où toutes les portes se seraient ouvertes pour la recevoir, où l'on serait accouru au-devant d'elle, où elle eût été accueillie avec la joie, avec l'ivresse qu'apportait sa présence; aujourd'hui à son approche chacun s'éloignerait. Une autre femme portait le nom dont elle s'honorait jadis, occupait la place qui avait été la sienne; une autre femme remplissait les devoirs qu'elle avait trahis. Quelle honte! quel châtiment! Elle voulut détourner la tête, et ses yeux s'arrêtèrent sur les fenêtres de l'appartement dans lequel pour la première fois elle devint mère. Toute sa tendresse pour ses enfants se réveilla plus vive, mais douloureuse. Elle crut les entendre lui demander si elle avait rempli tout ce que ce titre de mère lui prescrivait. Ses enfants, ce bien précieux pour lequel elle donnerait tout ce qui lui reste de vie, ses enfants étaient maintenant sous ce toit, recevant d'une autre cette affection, ces conseils qu'elle aurait dû leur prodiguer, car c'était là sa tâche et non-seulement elle n'avait plus pour eux ni soins ni conseils, mais pas même des caresses.

Tout à coup, de l'une des portes du château sortit une jeune femme s'appuyant sur le bras d'un homme dans toute la force de l'âge; leur maintien, leur démarche,

la manière dont ils se parlaient, tout annonçait quelque chose de tendre et d'intime. Elle reconnut en eux l'homme qu'elle se montra fière d'appeler son mari, le père de ses enfants, celui dont elle s'est séparé, celui qu'elle a fui, et, dans cette femme, celle qui la remplace noblement et avec fidélité. Lady Norfolk était devenue si humble par ses misères qu'après la première angoisse que lui causa ce spectacle, elle remercia la justice divine d'avoir revu celui qui méritait si bien de jouir d'un bonheur qu'elle lui avait refusé.

Prête à défaillir, elle allait revenir sur ses pas, lorsque le bruit de plusieurs voix la contraignit à se cacher derrière une touffe de chèvrefeuille. Elle aperçut trois jeunes filles, suivies de leur gouvernante marchant quelque peu en arrière. Chacun de leurs mouvements exprimait la joie et la santé; leurs petits pieds touchaient à peine l'herbe naissante; leurs bras étaient entrelacés. La plus jeune, âgée de onze ans, pria ses deux sœurs de s'arrêter pour qu'elle pût regarder sur le chèvrefeuille un nid d'oiseaux qu'elle avait découvert la veille, et que leur mère couvrait de ses ailes. Ces paroles allèrent droit au cœur d'une autre mère à travers les branches de l'arbuste. Quand nous avons jeté dans notre vie une faute, le monde entier nous semble préoccupé du soin de nous la reprocher; dans les actions les plus simples nous soupçonnons une intention cachée; la parole la moins ambiguë a pour nous un double sens, et jusque dans le langage naïf des enfants nous retrouvons la voix de nos remords.

Tout cela se passait dans le cœur de lady Norfolk en présence de ses jeunes filles si charmantes! C'étaient bien elles! impossible de s'y tromper; un cœur de mère devine tout. D'ailleurs, ne les avait-elle pas vues dans ses rêves, non-seulement avec leurs traits et leur âge, comme lors de sa fuite, mais grandissant en quelque sorte devant ses yeux? Maintenant il lui suffirait d'un pas, d'un geste pour les atteindre, elle sentait presque leur haleine; comment résister! Elle va s'élancer, lorsqu'une voix semble lui crier du fond des entrailles:

— Veux-tu acheter ta joie aux dépens du repos de ces faibles créatures par toi déjà si profondément outragées? Veux-tu les rendre victimes d'une scène trop émouvante pour leur jeunesse et dont le souvenir se traînera sur toute leur vie pour la désenchanter?

Elle obéit. Un sentiment maternel allait l'entraîner, le même sentiment la retint. La mère triompha de la mère!

Dans ce moment, la plus jeune des filles s'écria:

— O mon Dieu! les petits sont seuls! Ils ont faim; celle qui les nourrissait n'y est plus. Elle est donc morte? on l'a tuée puisqu'elle n'est pas revenue!

— Portons-les à maman, dit l'aînée, elle en prendra soin; car elle répète souvent qu'on doit pitié et protection aux délaissés.

Pauvre lady Norfolk! n'est-ce pas là ton arrêt, toi qui n'es pas morte et qui pourtant n'es point revenue? L'infortunée, comme si elle eût été chassée par ses enfants, retrouva toutes ses forces pour fuir. Elle marcha d'un pas rapide et ferme vers la place où elle avait laissé Francesca. Sans prononcer un mot, lui faisant signe de la suivre, elle monta précipitamment dans sa voiture; le fouet du postillon claqua dans l'air, les chevaux s'élancèrent au galop. Pendant toute la route Francesca se garda bien d'interrompre le silence de sa maîtresse; mais quand on arriva à la ville voisine, elle s'aperçut, en poussant un cri, que ce silence... devait être éternel!

AUDIBERT.

UN CONTE POUR LES PETITS ENFANTS.

« Huit ans, fluet, rose, bien mis, une montre d'étain en sautoir, une pièce de dix sous toute neuve et des billes dans sa poche. » Tel était le signalement passé de main en main, depuis le faubourg Poissonnière jusqu'à la barrière du Temple, d'un petit garçon sans chapeau qui avait disparu le matin de chez son père. On ne voulait pas le croire, on disait :

— C'est impossible, un enfant ne quitte pas son père.

— Qu'est-ce qu'il a donc?

— Je cherche un enfant, répliquait l'homme moitié triste et moitié colère; un gamin, que si je le tenais!...

Huit ans, fluet, rose, bien mis, une montre d'étain en sautoir, une pièce de dix sous toute neuve et des billes dans sa poche. Enfin tout le signalement. Quel scandale sur les boulevards! quel étonnement pour tous les curieux à qui cet homme racontait que l'enfant qu'il osait à peine nommer Oscar, esquivant même d'ajouter le nom de son père, s'enfuyait de sa famille pour avoir reçu le fouet, et si peu, si peu que sa mère n'avait fait que semblant. Les curieux étaient confondus.

Pendant cela, M. Oscar courait comme un petit brûlot croyant n'atteindre le bonheur qu'après avoir franchi la barrière, où il passa raide et prompt, sans chapeau, sans passeport, ce qui est d'une audace inouïe, jetant la plume au vent, ou, pour parler mieux encore suivant son aspect dévergondé, jetant son bonnet par-dessus les moulins. Il y avait un tel parti pris dans son aspect de déserteur qu'on l'eût pris pour un petit Christophe Colomb courant à la conquête d'un nouveau monde. Il fuyait l'école, il allait chez sa tante, et il avait dix sous! L'espace, le temps, la fatigue, tout disparaissait devant ses téméraires espérances.

— Ma tante, disait-il en lui-même en fendant l'air qui faisait voler ses cheveux blonds, ma tante me donnera un chapeau; elle me donnera cent chapeaux. C'est ma tante, c'est riche, une tante! et elle ne me donnera pas le fouet. J'aurai tout ce que j'avais quand je demeurais chez ma mère : des tartres, des galettes, des cerfs-volants (j'en veux douze de cerfs-volants!), et je n'irai plus à l'école, où l'on devient bête, je ferai *un buisson* tous les jours, je courrai avec Pierre, je me battrai avec François et j'irai nager avec le cheval. C'est bien mieux! D'ici là je trouverai à manger, et quand je passerai devant les pâtissiers, ils me donneront des gâteaux. On a tout avec de l'argent; mon père me l'a dit, et j'ai une pièce blanche! On crie toujours que ma tante est mon *coupe-gorge;* mais j'aime mieux ma tante; ma tante n'a pas de livres. Oh! ma tante! vive ma tante!

Il marche! il marche!

Des arbres passaient devant lui et fuyaient derrière comme sur un plancher à coulisse; des moutons, des vaches, des champs où les blés flottaient, où les fleurs brillaient, tout glissait sous ses yeux par la rapidité de sa course; mais point de maisons, point de pâtissiers!

seulement des flots de poussière qu'il levait avec ses pieds et qui séchaient sa gorge, parce que d'abord il avait chanté la Parisienne et tout.

Il marche! il marche!

A la fin, quelques chaumières apparaissent sur le chemin. Ses regards affamés se portent vers les enseignes; point d'enseignes, mais au milieu de quelques paires de sabots, de harengs saurs et de savon vert, trois brioches de campagne et des œufs rouges de Pâques dernières raniment le voyageur épuisé. Il paie sans marchander la somme qu'on lui demande de ces denrées desséchées au soleil, et il remet, comme l'homme errant de l'Ecriture, cinq sous dans sa poche, et il croit, comme le Juif maudit, que ces cinq sous se renouvelleront, peut-être; allez voir. Quoi qu'il en soit, il mangea des œufs durs et les brioches qui tombaient en poussière, et reprit haleine un moment devant une femme à demi stupide qui le regardait baigné de sueur et défiguré de poussière, sans s'inquiéter ni d'où venait ni où allait ce petit arpenteur de grand chemin.

— Pour aller chez ma tante, dit-il, c'est-il encore loin?

— Quelle tante? demanda la maîtresse de ce bazar de hameau.

— Ma tante, quoi! ma tante Dorothée Carbonnel.

— Je ne sais pas ce nom-là, repartit la femme insoucieuse en se remettant à tirer le lin d'une quenouille de chanvre.

— Mais, ma tante Dorothée Carbonnel, comment! repartit Oscar qui ne comprenait pas que sa tante fût inconnue à quelqu'un dans le monde, elle est à Dammartin, ma tante! Et c'est ma tante!

— Ah ben! faut que vous retourniez sur vous, et puis prendre la fourche à votre main droite, et ce sera par là. Y aura toujours quéque laboureur en champ pour vous montrer.

Oscar dérouté et las du repos même qu'il avait pris, car il en sentait mieux sa fatigue, rebroussa chemin, et il eut alors le soleil en plein dans la figure, sans chapeau, sans quelques larges feuilles pour cacher un peu sa tête qui bouillait comme au milieu de la chaudière de midi. C'était à tomber sur place; aussi levait-il pesamment cette poussière qu'il faisait voler naguère avec tant d'insolence.

Une inquiétude brûlante le dévorait sans qu'il y trouvât un nom; car tant de choses déjà tournaient autour de son isolement qu'il souffrait sans pouvoir dire de quoi: c'était la soif! il se ressouvint qu'il avait oublié de boire, après ce repas d'une nourriture fanée et altérante. Ah! ce fut là un commencement de désespoir. Il eût donné ses cinq sous sans chanceler pour un verre d'eau de la source où sa tante puisait de si larges cruches, dont l'image fraîche et bouillonnante qui se mit tout à coup devant lui attisait le feu mêlé à son haleine. Personne sur cette route consumante; les chaumières avaient disparu, le désert se montrait devant lui! Oh! que les prêtres espagnols eussent pu dire de lui, ce qu'ils disaient à Montézuma:

— Les dieux ont soif....

Cependant, avec la persévérance digne d'un autre but, il fait le signe de la croix pour s'assurer où est sa main droite, et il entre dans un chemin un peu moins aride. Il avait entrevu au loin une voiture qui venait du côté de Paris, et plutôt périr que de rencontrer rien de ce qui venait de Paris; car ce ne pouvait être, selon lui, qu'une école, des livres ou le fouet!

Il pénétra donc dans un chemin de traverse, où quelques haies lui donnèrent d'abord l'espérance d'un ruisseau; mais cette fraîche idée se sécha, et peut-être qu'il se fût ainsi calciné au milieu d'un chemin sous le soleil vengeur qui dardait à plomb sur lui, si son ange gardien, qui devait être pourtant bien fâché ou en fuite, n'eût arrosé son joli visage d'un déluge de larmes qu'il lui fit jaillir du cœur; car ce cœur crevait. On a beau faire et beau dire, on ne peut porter à la fois une mauvaise action, la solitude et la soif! Il y avait dans ce petit garçon la désolation profonde qui se trouve au fond de tous les coups de tête où porte l'ingratitude. Il s'arrêta, ébloui, se lavant un peu avec ses larmes de la poussière incrustée dans ses joues; ce bain naturel, en dégonflant sa poitrine, détendit un moment la peau rose et tendre de sa figure déjà moins hardie. Il s'avoua même pour la première fois que sa mère ne lui faisait pas le moindre mal quand elle disait qu'elle le fouettait, que c'était vraiment l'ombre du fouet. Il se l'avoua, car enfin, sa tante était très loin... sa position était déplorable, la porte de l'école ne troublait plus son jugement; il était donc là sous l'œil de Dieu et devant sa conscience; la vérité étincelait nue au soleil; il soupira.

Ah!... je crois que vous ne serez pas fâché de le laisser là un moment tout seul, d'autant plus qu'à force de marcher il arrive à la fin près d'un moulin qui tourne dans une écluse. Ce bruit limpide et les flots d'écume qui jaillissent sous un petit pont jusqu'à sa personne penchée en avant lui rendent la vie, la force... et l'étrange imprudence que nous ne saurons que trop tôt, avec ses suites méritées.

Le commissionnaire de confiance envoyé à la recherche d'Oscar tenait toujours à la main son signalement, mais d'une manière plus commode. Il était monté de bon accord sur l'énorme charrette d'un roulier obligeant, et du haut de cette position de surveillance il criait loyalement aux rares piétons qui traversaient l'heure la plus chaude du jour.

— Avez-vous vu un enfant? un petit gamin sans chapeau, huit ans, fluet, rose, bien mis, une pièce de dix sous toute neuve et des billes dans sa poche?

On lui répondait: *Non!* sans faire de longs discours car on cuisait de soleil.

C'était la voiture que le petit déserteur avait aperçue au loin, et qui passa juste devant le chemin en fourche où Oscar se trouvait caché et perdu dans les haies de sureau ou d'églantiers; je ne sais lequel.

Ce ne fut donc qu'à la fileuse, où l'enfant avait fait un si mauvais repas, que cet honnête chercheur d'écolier obtint quelques renseignements, au moyen du portrait écrit qu'il relut trois fois à cette espèce de femme sauvage qui avait déjà perdu la mémoire. La pièce de dix sous l'éveilla seule, car elle la touchait souvent au fond de sa poche, neuve et brillante comme elle était, cette petite monnaie blanche! Le génie de l'idiot est au milieu d'une pièce d'or ou d'argent.

Elle donna donc ses instructions, en refoulant dans sa poche le prix de sa pâtisserie, et le pauvre coureur, disant à regret adieu au roulier et à la charrette, se rejeta sur les traces d'Oscar.

Nous l'avons laissé dans une position si calme que ce serait doux de l'y retrouver, n'est-ce pas? Moi, j'y ressentirais un plaisir infini, car le bruit de l'eau durant la grande chaleur me semble un des plus grands bienfaits de Dieu.

Il paraît qu'une chose plaisait mieux encore à Oscar, et qu'après l'école buissonnière un cheval était ce qui

pouvait le plus exalter sa tête déjà très montée par l'ardeur du grand soleil.

Il paraît encore qu'après s'être saturé de fraîcheur, et avoir bu, ne fût-ce que dans le creux de sa main, car on tire parti de tout dans le désespoir, Oscar fut tout à coup frappé de la présence d'un cheval qu'il n'avait pas vu d'abord. Ce cheval, les naseaux ouverts, humait comme Oscar l'humidité délicieuse de l'écluse, et savourait, sans maître, sans harnais, sans rien, le charme d'une promenade en toute liberté, qui sentait d'une lieue l'école buissonnière; la ressemblance de leurs situations établit tout à coup une sympathie si puissante entre eux, du côté du petit fuyard au moins, qu'il grimpa plein d'audace et de bonheur sur ce grand camarade qui se laissa faire avec une indulgence tranquille. Tout ce qui est vraiment fort protége la faiblesse.

Toutefois, quand il sentit sur son dos cet extrait de cavalier, qui s'agitait en tous sens pour l'exciter à courir un peu, à jouer amicalement, pourvu qu'il lui donnât force coups de pieds, coups de poing dans les flancs, sur la tête et partout, le géant d'écurie frissonna d'indignation ou d'amour pour la promenade, et prit ses bottes de sept lieues; il se mit à courir à travers champs, faisant des gambades et des manières d'éclats de rire qui épouvantèrent singulièrement l'écuyer de huit ans. Pour comble d'alarme, en gagnant du pays et chevauchant avec la vitesse du vent, une large rivière parut ouvrir ses bras humides devant l'immense soif du cheval, qui, se souciant très peu si Oscar avait peur de l'eau, courut tout droit s'y plonger jusqu'au poitrail. Oscar poussa des cris affreux, se retenant de toute sa peur aux crins du cheval altéré, criant alors de ce cri né dans le cœur de tous les enfants, même des enfants ingrats comme Oscar:

— Ma mère! ah! ma mère!

Le cheval ne bougea pas plus que celui d'Henri IV sur le Pont-Neuf. Il prenait son bain, il était bien; tant pis pour Oscar! que devait-il à Oscar? Ces cris lamentables: « Ma mère! ah! ma mère! » ne laissèrent point d'abord parvenir jusqu'aux oreilles bourdonnantes du petit garçon pantelant ces cris plus rudes et plus affreux:

— Au voleur! arrêtez le voleur! arrêtez le cheval! arrêtez le voleur!

Jugez comme la solitude des champs fut désagréablement troublée par ce tumulte déshonorant pour Oscar! combien le ciel avec tous ses yeux ouverts dut regarder tristement cette scène! Des paysans, qui ne badinent pas sur les droits de la propriété, accouraient de toutes leurs jambes, armés de fourches, et les yeux en fureur, prêts à déchirer peut-être ce frêle et hardi larron. Il y avait sérieusement de quoi frémir. Oscar les entendit tout à coup si près de lui que l'insensé fut comme poussé à se précipiter dans l'eau pour éviter le châtiment qui se préparait si terrible.

Mais l'ange gardien! oh! comme j'y crois à l'ange gardien! il me semble le voir détourner lui-même le cheval de cette rivière qui allait être un tombeau d'enfant!... Il eut pitié de sa mère absente, et le cheval, légèrement frappé par une main invisible, rafraîchi d'une station salutaire à l'abreuvoir, se remit gaîment à trotter vers un petit village, emportant Oscar presque évanoui, mais sauvé de la rivière.

Au bord de ce village, l'enfant glissa du cheval moins fougueux, et, ranimé par la terreur, environné de toutes parts d'ennemis prêts à fondre sur lui, il s'élança les bras ouverts dans l'église du hameau, qui le reçut, haletant, plein de fatigue, de remords et d'espérance! Car, tout petit qu'il était, il sentit qu'il y a une protection puissante aux genoux de la Vierge, qui tient son enfant dans ses bras; elle rappelait à Oscar sa mère! et semblait lui dire du haut de l'autel où il tremblait:

— Enfant, reste avec nous.

— Huit ans, fluet, rose, une montre d'étain en sautoir, etc., criait alors, à la porte du village, l'homme qui gagnait si laborieusement sa journée.

Il fut entouré, écouté par tous les paysans qui sortaient des chaumières, tandis que le maître du cheval se calmait un peu en remontant, comme on dit, sur sa bête. Cela fit un spectacle saisissant pour le hameau. L'asile où Oscar avait porté sa honte fut franchi; on le trouva blotti dans le chœur, la tête cachée entre les pieds de la Vierge, où il eût voulu rester toujours! et personne, en le voyant se retourner si pâle, si rendu d'épuisement, le visage baigné de larmes les plus amères de la vie d'Oscar, personne, pas même son poursuivant, bleu de chaleur, pas même le propriétaire monté sur son cheval à la porte de l'église, n'eut le courage d'insulter à un coupable si malheureux! On respecta d'ailleurs l'abri inviolable qu'il avait choisi par une inspiration divine; on découvrit sa tête devant l'autel, on prit de l'eau bénite, et l'on fit sortir en silence Oscar, qui se laissa conduire en toute humilité devant la foule rassemblée pour le voir passer. Les vieillards dirent:

— A tout péché miséricorde.

Les femmes en voyant ce pâle déserteur, la tête courbée sous l'humiliation; les femmes pressaient leurs enfants contre elles, et sentirent leurs yeux humides; et les enfants, toujours bons quand ils regardent ces yeux de femme brillants de pitié, dirent à plusieurs:

— Mères, il faut lui bailler du lait.

Il en but à pleine mesure et jusqu'au cœur, tandis que son guide reprenait sa force par quelques verres de vin, pour lesquels, il faut le dire, Oscar offrit ses cinq sous avec tant d'âme et tant d'instances que tout le monde dit: « Il a bon cœur! » et que l'homme, désarmé par cette action simple, le prit par la main, sans rudesse, sans *rancœur*, saluant à droite, à gauche les habitants, qui leur donnèrent un pas de conduite dans les champs en criant: « Dieu vous garde! » et d'autres compliments qui se gravèrent pour toujours dans le cœur oppressé d'Oscar.

Une solitude affreuse régnait dans la maison paternelle quand il y rentra; il semblait que tout fût mort. La nuit tombait, les meubles étaient sombres et reprochants. Le père d'Oscar courait à la recherche de son fils depuis le matin; sa mère, la douleur dans l'âme, était également sortie pour découvrir son cruel enfant!...

L'épicier, les bras croisés sur sa porte, inspectant à la fin du jour, où la vente se ralentit, tous les scandales à la portée de son investigation, l'épicier ôta sa casquette avec la dérision écrasante de cette apostrophe:

— Ah! mon estimable voisin, enchanté de vous revoir. Si vous avez besoin d'excellentes figues, de raisins de caisse pour vous remettre de vos voyages, dites à votre père que j'en vends; il doit être bien content de vous, il vous en achètera.

Les jambes d'Oscar rentraient sous lui.

La vieille Léonore, qui tricotait à la lampe dans l'arrière-boutique, fut prise d'un grand saisissement à la vue du petit garçon.

— Croyez-moi, dit-elle en préparant un bon souper à son guide harassé de fatigue, croyez-moi, Oscar, monter

dans votre chambre et couchez-vous. Ce soir votre père sera encore bien fâché, votre mère n'osera vous pardonner devant lui. Venez avec moi, et ce souper que je vous porte, vous le mangerez en vous couchant, et qui vivra verra!

Oscar monta sans proférer une parole.

Son pain fut très amer ce soir-là, ainsi que tout ce que la vieille Léonore avait monté pour manger.

Au milieu de sa mélancolie, à demi déshabillé sur son lit, où l'on voyait à peine clair par une petite fenêtre et par un reflet de la lune, abîmé dans mille pensers de crainte pour *demain!* d'espoir dans la clémence de sa mère, de son père offensé et de son Dieu fléchi, une fraîche idée se glissa dans la mémoire d'Oscar : ses billes! tout l'avenir s'arrangea devant ses yeux. L'argent était dévoré, le chapeau disparu dans le naufrage, mais ses billes, si polies, si bien veinées, si transparentes qu'on pouvait regarder le soleil et la chandelle au travers.

— Oh! mes billes! comptons mes billes!

Et il s'assit avec un soupir plein d'aise et de dilatation.

Tout le monde savait, avant ce jour affreux, que les heures innocentes d'Oscar n'avaient pas de plus doux loisirs que l'examen de ces jolis marbres ronds; que c'était sa fortune, ses rentes; qu'il les comptait cent fois par jour en mangeant, ce qui le faisait gronder, à l'école sous son livre, ce qui le faisait mettre en pénitence, enfin partout, et, comme vous voyez, jusqu'au fond de ses remords.

Jugez comme il fut triste quand il n'en retrouva plus que deux, après avoir parcouru avec effroi tous les coins de sa poche, d'une immense poche qui pouvait passer pour un sac, et que Léonore avait la bonté de recoudre souvent, car c'était un entrepôt qui suivait Oscar dans toutes les démarches de sa vie; malheureusement dans cette dernière aussi! Il est à présumer que les secousses violentes du cheval errant avaient fait sortir ces petites richesses roulantes.... Oscar se renversa sur son oreiller qu'il inonda de ses larmes, et s'endormit désenchanté de ce monde, où les fautes s'expient par de si grandes souffrances. Il avait dit : Tout est fini pour moi! et il était entré dans un profond sommeil.

Ce fut ainsi que le trouva sa mère, quand elle monta, non pour punir un crime qu'elle n'avait jamais prévu, qui ne faisait point partie de ceux enfermés dans son code pénal de mère et qu'elle remettait à Dieu, mais quand elle ne put résister enfin à venir s'assurer si c'était bien lui! bien son enfant perdu tout un jour.... C'était lui! mais qu'il était changé! comme sa mère le reconnut avec tristesse, lorsqu'après avoir approché bien doucement, bien doucement une lumière auprès de son lit, elle le vit humecté de larmes, barbouillé de la poussière des voyages, et les cheveux mêlés comme s'il se fût battu avec cent chats!

Le cœur de cette mère ne put résister. Elle pleura comme il avait pleuré, avec plus de douceur toutefois, car elle le retrouvait son cher enfant! Aussi laissa-t-elle tomber avant de sortir le baiser du pardon sur le front souillé d'Oscar; et elle retourna près de son mari, qui se promenait en long et en large dans le magasin, songeant d'un air soucieux au châtiment que méritait son fils.

Elle parla tant, tant, sa voix était si bonne, si priante, si craintive, qu'elle entra dans la colère de l'homme grave et blessé. Il répondit :

— Couchez-vous, car vous me rendez aussi faible que vous-même!

Elle bénit Dieu et se coucha délassée.

Le lendemain, Léonore conduisit elle-même Oscar à l'école, avant que personne fût levé chez son père. Un déjeuner *d'enfant prodigue* préparé par sa mère, qui ne se montra pas encore, avait réparé ses forces et rendu un peu de teint à ses joues bien lavées. Excepté la perte des billes dont il était si fier autrefois, si ruiné aujourd'hui, tout semblait à peu près remis en place dans son existence, où il avait repris son banc, son livre, et tous ses bruyants camarades.

Quand l'école fut complète, le maître, ayant saisi au vol un moment de profond silence, se leva et dit :

— Messieurs, il y a parmi vous un enfant qu'il est de mon devoir de vous signaler comme pouvant donner un funeste exemple à ma classe, un buissonnier qui n'a pas craint de plonger sa mère dans les angoisses de l'inquiétude, sa mère, sa bonne mère, qui l'a nourri de son lait, qui l'habille, qui lui paie des maîtres! Cet enfant ingrat a déserté hier sa maison, sans pitié. Son nom est inutile à prononcer! une rougeur coupable fait éclater sa condamnation dans ses traits, qu'il s'efforce en vain de cacher sous son livre! Puisse, messieurs, cette rougeur provenir d'une bonne honte, qui enchaînera dans notre sein l'enfant qui a mérité tout un jour le titre antisocial de déserteur !!!

Oh ! quel murmure suivit cette dénonciation publique! Oscar crut tourner dans un tourbillon de feu quand il sentit trente-six yeux d'écoliers attachés sur lui seul comme sur un centre de blâme et de curiosité, car il n'y avait pas à hésiter, c'était lui !

Les innocents de ce jour-là s'étaient regardés fièrement entre eux, ayant l'air de se dire :

— Voyez! les déserteurs portent-ils la tête comme cela!

Et la tête d'Oscar tombait comme une feuille morte sur sa poitrine! Aussi les murmures, d'abord décents et étouffés, devinrent tellement *tumulte* que le maître eut besoin d'une vigueur peu commune pour rétablir à la fin le silence, d'où s'échappait encore, comme les dernières fusées d'un feu d'artifice, ce mot qui ne tombait que sur le banc vide d'Oscar :

— Déserteur! déserteur!

Et la classe entière lui tourna le dos.

Ce procédé n'est pas d'une haute charité, c'est vrai; mais telles sont les mœurs de l'école, du monde entier. Oscar eut bien du mal à détacher de lui ce vilain nom qui s'y était collé par sa faute.

Son père, quand il rentra, vit qu'il en était si courbé qu'à peine il pouvait s'avancer vers lui. Suivant sa promesse de la veille, il lui tendit la main et lui dit généreusement :

— Oscar! je te pardonne; tu as souffert.

Et il vit, lui, que sa mère pleurait en faisant semblant de regarder par la fenêtre.

Pauvre Oscar! il se trouva, sans savoir comment, dans ses bras, dont l'étreinte lui réchauffa le sang autour du cœur! il s'y plongea comme dans son champ d'asile. Il y oublia tout, et les grandes routes, et les écoles impitoyables.

Elle fit des épargnes pour lui rendre vingt billes.

Il fit le serment de ne la déserter jamais (1).

MARCELINE VALMORE.

(1) Le *Livre des enfants*, 2 vol. Paris, Charpentier

LE PREMIER MOT.

Premier mot que murmure
L'enfance faible et pure,
Instinct de la nature,
Écho secret du cœur,
Mot que le ciel envoie
A l'enfant qui l'emploie
Pour exprimer la joie
Ainsi que la douleur!

Dictame salutaire
Pour toute plaie amère,
Dans le cœur d'une mère
Mot qui vibre si doux,
Mot sacré dont les charmes
Dissipent les alarmes
Et tarissent les larmes
Que fait naître un époux!

Non, le bruit du zéphire
Qui passe et qui soupire,
Et se plaint sur la lyre,
Mystérieuse voix;

Les célestes louanges,
Les harpes d'or des anges,
Les musiques étranges
Qu'on entend dans les bois;

Le murmure rapide
D'un filet d'eau limpide
Qui se glisse timide
Sous les genêts en fleurs;
La cascade sonore,
Qui, sur l'amant de Laure,
Jetait, comme l'Aurore,
Une écharpe de pleurs;

Ni les voix ravissantes
Des vierges innocentes,
Colombes frémissantes
Offertes à l'autel;
Tout ce qu'a le génie
De sublime harmonie,
Toute la poésie
Des hommes et du ciel;

Toute cette merveille
Est moins douce à l'oreille
D'une mère qui veille
Et rit incessamment
Que la première plainte
D'une voix faible et sainte,
Qui s'essaie avec crainte
Et murmure : Maman!

CHARLES LAFONT

ÉTUDES HISTORIUUES.

ESTEBAN MURILLO.

Murillo et Cervantes.

§ Ier. LE DÉJEUNER.

Placentia est une charmante petite ville de l'Estramadure, et nulle part les Maures n'ont laissé plus de monuments merveilleux de leur architecture fantastique; maintenant encore les voyageurs, pleins d'admiration, s'arrêtent devant ses rues tortueuses formées par cent petits palais charmants; car on n'oserait désigner, par le

nom vulgaire de maisons, ces édifices chargés de mignonnes broderies et qui semblent plutôt produits par le caprice d'une fée orientale que l'œuvre d'un simple mortel.

S'il en est encore ainsi de nos jours, jugez du spectacle que, vers le milieu du seizième siècle, Placentia devait présenter aux regards éblouis! jugez de l'impression qu'elle devait produire sur l'imagination ardente et poétique d'un jeune homme qui, pour toute merveille, avait vu l'humble église du bourg de Pilas et les pauvres cabanes de chaume, groupées autour de cette église! Surpris, ému jusqu'aux larmes, il allait de portique en portique, joignait les mains, les élevait au ciel, et laissait échapper de ces exclamations naïves par lesquelles les Espagnols, dans toutes leurs émotions, appellent à leur aide la légende entière des saints du paradis.

— Sainte Vierge Marie et saint Joseph, que cela est beau! Jésus-Christ mon Sauveur, la belle maison! Saint Esteban mon patron, ce sont là des merveilles dignes du paradis!

Celui qui parlait de la sorte, et sur lequel les monuments de Placentia produisaient une impression si vive, était un jeune garçon de quinze à seize années, dans les traits duquel on admirait cette beauté mâle et basanée qui caractérise, en Espagne, les montagnards. Grand, alerte, bien découplé, ses moindres gestes décelaient cette élégance naturelle que donne une organisation généreuse et que développent un exercice continuel joint à une vie sobre et pleine d'activité. Vêtu du charmant costume des paysans de l'Andalousie, il portait, pour tout bagage, un sac de laine bigarré qui semblait assez maigrement garni.

Quand le jeune voyageur eut tout parcouru, tout vu, tout admiré, il alla s'asseoir sur les marches d'un monastère, déchargea son sac de dessus ses épaules, le mit à ses pieds, et en tira gaîment un pain de seigle dont il frotta la croûte avec un de ces gros oignons, mets favori des Espagnols. Après quoi, il rompit en deux le pain et se mit à mordre dans une des moitiés avec un appétit qui tenait du prodige et qui lui fit bientôt attaquer la seconde portion qu'il avait déposée sur son sac.

Un autre voyageur qui paraissait un peu plus âgé et dont le misérable accoutrement n'altérait en rien la bonne mine, regardait faire le vigoureux mangeur, et ne put réprimer un éclat de rire lorsqu'il le vit attaquer la seconde moitié du pain. L'enfant leva d'abord des yeux courroucés sur celui qui le traitait avec si peu de façon; mais la gaîté du nouveau venu était si franche, si communicative, qu'elle effaça ce beau courroux et gagna même le Lucullus au petit pied. Il ne tarda point à répondre par des éclats de rire aux éclats de rire qui l'avaient d'abord si vivement courroucé, et il finit par offrir à l'inconnu de partager avec lui un déjeuner commencé sous de si joyeux auspices.

L'autre, avec un sérieux comique, regarda ce qui restait du pain:

— Si vous avez bon appétit, mon jeune compagnon, il paraît que vous ne croyez guère à l'appétit des autres! Que voulez-vous que je fasse de ce mince débris de pain sur lequel vous jetez même encore des regards de convoitise et de regret?... Mais, invitation pour invitation; vous m'avez convié à votre festin, je vous convie au mien... J'ai quelque lieu de croire que, malgré le repas dont vous venez de vous acquitter si bien, il vous reste encore assez d'appétit pour faire honneur à ce pâté.

En disant cela, l'étranger sortait de son sac un glorieux pâté dont la croûte d'or, par sa vue seule, faisait venir l'eau à la bouche. Quand il eut déposé cette merveille gastronomique sur ses genoux, il détacha de sa ceinture une petite outre gonflée par un vin délicieux de Val-del-Penaz. Après quoi le pâté fut religieusement coupé en deux parts égales et chacun se mit à l'œuvre, le jeune homme comme s'il n'eût point mangé depuis huit jours, l'enfant comme s'il n'eût point tout à l'heure dévoré un pain qui pesait pour le moins trois livres. L'outre ne fut point oubliée non plus et reçut de fréquentes accolades, si bien que le teint des deux nouveaux amis s'anima, que leur regard devint plus brillant, et qu'ils babillaient avec un joyeux abandon, quand tout à coup la porte du cloître s'ouvrit avec fracas, pour livrer passage à un homme complétement ivre et qu'un moine poussait, ou plutôt jetait dehors avec violence.

— Hors d'ici! criait le moine, hors d'ici, misérable qui oses te présenter ivre-mort dans ce monastère, sans respect pour un lieu sacré, sans égard pour les travaux importants qui te sont confiés! Hors d'ici, et ne reparais jamais à mes yeux ou redoute le courroux de frère Arsène. Que vont devenir, grâce à ton intempérance, les apprêts de la cérémonie de demain?... Que faites-vous là, vous autres? Depuis quand les marches d'un monastère servent-elles de réfectoire à des drôles de votre sorte? ajouta le religieux en rejetant sur les deux jeunes étrangers la mauvaise humeur que lui avait causée l'ivrogne.

— Ne vous fâchez pas, mon père, répliqua l'enfant, tandis que son compagnon se hâtait de ramasser les débris du pâté menacés par le pied du moine; ne vous fâchez pas. Nous pensions que des religieux qui prêchent la charité ne nous reprocheraient point, comme un crime, d'être venus nous asseoir à leur porte pour y manger un peu plus à l'aise.

— Tu parles bien hardiment, reprit le moine dont s'apaisait évidemment la mauvaise humeur devant la gentillesse et la verve du jeune montagnard. Comment te nommes-tu?

— Esteban; et vous, mon père?

A cette question familière, le moine le regarda avec un air de surprise, et répondit après une courte hésitation comme s'il eût failli d'abord dire un autre nom:

— Frère Arsène. Mais tu ne m'as dit qu'un nom de baptême, quel est celui de ta famille?

— C'est un secret.

— Pourquoi cela?

— Parce que je me suis sauvé de la maison de mon père, et que si je vous disais mon nom vous pourriez bien mettre sur mes traces ceux qui me poursuivent sans doute.

— Se sauver de la maison paternelle! cela est bien mal... Quel motif a pu te porter à une si coupable action?

— Le désir d'aller voir Velasquez et d'être admis parmi ses élèves.

— Tu es donc peintre? demanda le père en souriant.

— Oui, reprit l'enfant courroucé de ce sourire dédaigneux, oui, je suis un peintre, l'élève de Jean del Castello, mon oncle. Si ce digne parent n'était pas mort, je serais encore heureux près de lui, et je ne me verrais point obligé de courir par monts et par vaux pour trouver un autre maître. Jean del Castello m'avait pris chez lui et m'enseignait son art; quand il mourut il me fallut revenir chez mon père, remarié, depuis trois ans, à la femme la plus avare et la plus impitoyable des Espagnes.. Elle voulut faire de moi un ouvrier cordonnier, sans tenir compte de ma vocation de peintre, sans prendre en

pitié mes larmes et mon désespoir. Mon père, faible, quoique bon, partagea ces beaux projets et me fit entrer en apprentissage chez l'artisan... Deux jours après je voyageais libre, joyeux et à grandes journées, pour me rendre plus vite près de Velasquez.

— Je suis curieux de mettre ton talent à l'essai, dit le moine que le bavardage de l'enfant semblait amuser beaucoup; j'ai précisément besoin d'un peintre pour remplacer l'ivrogne que je viens de chasser hors du couvent; si je suis content de toi... si vraiment tu es en état de peindre des écussons et quelques ornements... tu gagneras une pièce d'or... Cela te convient-il?

— Parfaitement! Une pièce d'or!... elle me donnera les moyens d'achever mon voyage, et je vous avoue que mes derniers maravedis ont servi ce matin à payer le pain qui devait faire tout mon déjeuner, quand ce digne jeune homme m'a généreusement offert la moitié de son pâté et de son vin de Val-del-Penaz. Aussi, mon père, sous votre bon plaisir, va-t-il devenir mon associé dans l'affaire que vous me proposez? il broiera les couleurs et touchera la moitié de la somme que vous me promettez.

Le moine leva les yeux sur le compagnon d'Esteban, qu'il n'avait point encore remarqué.

— Si je ne me trompe point, jeune homme, vous portez le costume des captifs rachetés par les pères de la Trinité.

— En effet, j'arrive d'Alger, où j'ai subi pendant trois années entières les souffrances de la captivité. Dieu m'a fait la grâce de mettre un terme à tant de malheurs, et me voici libre et revenu sur la noble terre d'Espagne.

— Quel était votre métier avant de tomber aux mains des Barbaresques?

— Soldat.

— Vous allez reprendre du service?

— Je ne le puis; un coup de feu m'a cassé le bras et me rend impossible le maniement des armes.

— Que comptez-vous donc devenir?

— Poète et romancier...

— Poète et romancier?... Mais, bon Dieu, vous formez donc à vous deux une caravane d'artistes?... Eh bien! tandis que votre compagnon peindra les écussons dont j'ai besoin, vous composerez des devises pour ces écussons, et vous recevrez comme lui une pièce d'or. Le marché vous convient-il?

— Oui.

— A l'œuvre donc! Entrez, mes maîtres, et travaillez avec ardeur, car il faut que tout soit prêt pour demain à midi.

En disant cela, le moine introduisit Esteban et son compagnon dans le chœur de l'église, où tout semblait se préparer pour une cérémonie funèbre. Des tentures noires, semées de larmes blanches, tombaient du haut des colonnes, et se trouvaient relevées, de distance en distance, par de splendides rosaces d'argent; des candélabres dressaient de toutes parts leurs têtes chargées de cierges pour former une chapelle ardente, et au milieu du chœur on voyait un catafalque couvert d'un poêle de drap d'or. Tandis que les deux jeunes gens regardaient ce spectacle avec surprise, le moine semblait s'y complaire et montrait la satisfaction d'un auteur qui assiste à la répétition d'une comédie de son invention que l'on va bientôt représenter.

— A quelle cérémonie sont destinés tous ces apprêts? demanda le compagnon d'Esteban.

— Aux funérailles de Charles-Quint, répondit le moine avec emphase.

— Quoi! l'empereur est donc mort? quoi! l'un des plus vastes génies du monde s'est éteint? Excusez-moi, mon père; mais de retour en Europe depuis deux jours seulement, j'ignorais cet événement terrible! Quoi! Charles-Quint est mort? quoi! l'Espagne a perdu celui qui l'avait faite si grande et si glorieuse?

— Rassure-toi, jeune homme, Charles-Quint n'a point encore rendu son âme à Dieu; il n'est mort que pour le monde. Dégoûté de la grandeur et de la puissance, désabusé de la gloire, il a quitté le trône, il a jeté le sceptre impérial à ses pieds, et il a placé sur le front de son fils une couronne qui pesait trop sur le sien.

— Mon père, vous vous jouez de moi; jamais l'empereur Charles-Quint n'aurait commis cette faute! Il savait trop bien lire dans le cœur des autres hommes pour méconnaître ainsi le sien. Charles-Quint, sans le pouvoir, sans le trône, sans l'univers à gouverner par un signe de son doigt! hélas! mon Dieu, ce serait un corps sans la vie! Que voudriez-vous que devînt cette intelligence forte, cette volonté toute-puissante, s'il lui fallait se condamner à l'inaction? Je vous le répète, vous vous jouez de moi, mon père.

— Ce que je te dis est pourtant vrai... Charles-Quint a repoussé du pied la puissance impériale; il a quitté Madrid; il est allé se réfugier dans un couvent; il s'est fait moine, et, pour achever de rompre avec le monde et ses déplorables vanités, demain, ici, dans cette église de Saint-Just, on célébrera ses funérailles... et puis il ne sera plus question de Charles-Quint... il ne restera plus de lui dans l'histoire qu'un vain nom, et dans ce couvent qu'un corps accablé de souffrance, qu'un corps appartenant déjà à la tombe, qu'une âme attendant avec impatience l'heure où Dieu l'appellera dans son sein.

— Je ne puis plus douter de la vérité de vos paroles, mon père!... Quel triste exemple du néant humain et de la faiblesse de notre intelligence!... Qui jamais eût pu prévoir ce coup inattendu?... l'empereur Charles-Quint perdre la raison... devenir fou...

Le moine pâlit de colère et saisit avec violence le bras du jeune homme.

— Que dis-tu là, jeune insensé? Charles-Quint jouit de toute sa raison.

— Non, mon père, cela n'est point possible. Si Charles-Quint n'était point frappé par la main de Dieu, s'il conservait sa raison comme vous le dites, il ne s'exposerait point ainsi à la risée de l'Europe et du monde entier. S'il voulait dévouer désormais sa vie à Dieu et ne s'occuper que de son salut, ne pouvait-il pas le faire en gardant la couronne?... En supposant même que son abdication ne fût pas une preuve de sa folie, ces funérailles anticipées dont vous me parlez, cette cérémonie ridicule qui va se passer demain, ici, dans le monastère de Saint-Just, ne prouvent-elles point, hélas! mon Dieu! la démence de l'empereur Charles-Quint? Devait-il finir de cette burlesque façon? Ne pouvait-il imiter jusqu'au bout Charlemagne, dont il s'était montré l'émule et dont il avait ceint la couronne?

On voyait sans peine que les paroles du jeune homme flattaient et blessaient tout à la fois le moine; car tour à tour son front se plissait ou un sourire éclairait son visage.

— Ta barbe n'est point encore assez épaisse, mon jeune poète, pour que tu puisses te permettre de juger les actions de Charles-Quint. Mets-toi à l'œuvre et compose les devises que je t'ai demandées, tandis que ton compagnon va peindre les écussons qui doivent porter

les devises armoiriées de Charles-Quint. Esteban, tu trouveras dans ce livre toutes celles que tu dois prendre; n'oublie aucun des titres de Charles-Quint, empereur de Germanie, roi d'Espagne et des Indes, roi des Pays-Bas, empereur des Romains, roi de Lombardie, etc. Je reviendrai, ce soir, m'assurer si vous êtes tous les deux dignes de la confiance que je vous montre.

Le moine s'éloigna, et les deux jeunes gens se mirent à l'œuvre, Esteban la palette et les pinceaux à la main, son compagnon assis au pied du catafalque, la tête appuyée sur une de ses mains et de l'autre couvrant de vers ses tablettes.

§ II. LE MOINE.

Une heure après, le compagnon d'Esteban, qui s'était laissé aller à une profonde rêverie, sentit une main lourde qui se posait sur son épaule; il tressaillit et tourna la tête; c'était le moine qui, dans son impatience habituelle, n'avait pu attendre jusqu'au soir pour connaître les résultats du travail de ses deux protégés.

— Eh bien! mon poète, les devises sont-elles déjà terminées?

— Non, mon père, je ne puis me remettre à l'œuvre; cette pensée que Charles-Quint a renoncé à la couronne impériale et qu'il doit jouer ici demain une comédie indigne de son caractère m'attriste et me préoccupe trop pour qu'il me soit possible de chercher et de trouver une seule rime.

— Vous jugez bien sévèrement Charles-Quint, jeune homme! Quoi! vous accusez d'être une comédie la preuve si grande et si profonde qu'il va donner de son dégoût de la gloire et des choses de la terre?... Après l'abdication de Charles-Quint, peut-il se trouver un plus solennel spectacle que celui de demain?

— Vous avez raison... mais c'est un *spectacle*, comme vous le dites vous-même, et si l'empereur n'avait point de regret de son obscurité, il ne lui prendrait point fantaisie de se donner en spectacle... Du moins, s'il voulait à toute force que l'on chantât pour lui, de son vivant, l'office des morts, il n'avait pas besoin de le faire avec tant de pompe, devant la cour assemblée et venue de Madrid tout exprès.

Le moine se promenait à grands pas, mécontent, agité et rêveur; enfin il lui fallut s'asseoir, car il se sentit pris d'une violente douleur de goutte à la jambe gauche; alors il fit signe au jeune peintre d'avancer.

— Votre compagnon, qui s'est donné pour poète, n'a pu écrire un seul vers... Vous qui vous êtes donné pour peintre, avez-vous su faire quelque chose de bon? Ne vous êtes-vous point aussi vanté d'un talent que vous ne possédiez point?

Esteban s'avança timidement un de ses écussons à la main; le front du moine se dérida.

— Cela est bien! cela est très bien!... Jeune homme, Titien et Velasquez ne faisaient, certes, point mieux à votre âge. Au lieu d'une pièce d'or je veux vous en donner dix; car il faut que vous n'ayez point à subir les froides étreintes de la misère; elles glacent le génie et font avorter le talent. Mais que fait donc là le poète qui couvre rapidement d'écriture les tablettes sur lesquelles il n'a point su, tout à l'heure, tracer les devises que je lui avais demandées.

— C'est une satire sur la cérémonie de demain.

— Voyons cette satire, lisez-la-moi.

Le jeune homme encore tout échauffé par l'ardeur de la composition s'approcha du moine et lui lut ses vers avec une verve spirituelle. C'était une œuvre fine, mordante, pleine d'éclat et d'amertume. Le moine l'écouta paisiblement jusqu'au bout; tantôt il approuvait certains passages, tantôt il se récriait sur d'autres, et deux ou trois fois il fronça le sourcil avec un mécontentement véritable.

— Ces vers méritent des éloges comme ouvrage poétique, et vous êtes un auteur de talent... Mais vous montrez-vous en cette circonstance courageux et loyal? Eussiez-vous écrit ces vers quand Charles-Quint régnait encore? Ceci n'est-il point, comme dit la fable, un coup de pied au lion mourant?

Le poète déchira ses tablettes et en jeta loin de lui les fragments épars.

— Bien! voilà qui nous réconcilie. Or, l'heure de l'office du soir s'avance; Esteban a terminé ses écussons et nous ne pouvons rester plus longtemps ensemble dans cette nef. Allez vous loger dans une des *posada* du village, et revenez demain assister à la solennité funèbre. Esteban pourra juger ainsi de l'effet de ses écussons, et faire plus tard un tableau de la scène imposante et terrible dont il aura été le témoin. Après la cérémonie, je compte vous présenter et vous recommander, toi, Esteban, à Velasquez; vous, jeune homme, au roi Philippe II.

— Au roi Philippe II... vous le connaissez donc, mon père?

— Oui, je le connais beaucoup, et j'espère avoir encore quelque crédit près de lui; jadis il ne faisait guère que ce que je voulais. Bonsoir, et que Dieu vous garde.

Esteban et son compagnon obéirent à cet ordre et se dirigèrent vers la porte du cloître, quand, après quelques moments d'entretien à voix basse, l'un d'eux revint vers le moine qui considérait avec satisfaction les tentures funèbres et le catafalque.

— Mon père...

— Que me veux-tu; parle et hâte-toi, car j'entends les moines qui arrivent au chœur.

— Nous craignons que l'on ne veuille point nous faire crédit à la *posada*...: Si vous pouviez me payer la pièce d'or que vous m'avez promise en paiement des écussons que j'ai peints?

— Ce n'est point une pièce d'or, c'est dix que je t'ai promises, répliqua le moine. Et il fouilla dans sa poche où il ne trouva que deux ou trois piécettes... Il sourit à cette découverte.

— Voici tout ce que je possède aujourd'hui... les frais de cette cérémonie m'ont ruiné, mais demain on doit me payer le quartier d'une pension de vingt mille ducats, et je m'acquitterai envers toi, après l'office des morts. Quand il sera terminé, reste donc dans l'église à m'attendre...

Comme les religieux, sur ces entrefaites, étaient arrivés et prenaient place dans les stalles du chœur, le moine alla les rejoindre précipitamment, et quitta les deux jeunes gens qui se regardèrent avec un sourire de moquerie.

— Le digne père nous promet de l'or à pleines mains et n'a point dans sa bourse de quoi payer le gîte et le souper de deux pauvres artistes comme nous, dit le poète en faisant sonner les piécettes dans ses mains. N'importe, il nous reste la croûte du pâté pour souper; cet argent servira à remplir de vin mon outre, et les marches de l'église nous fourniront un lit excellent, car la nuit promet d'être belle... De cette manière nous se-

Vierge, *d'après Murillo.*

rons, demain matin, les premiers arrivés à la cérémonie qui préoccupe si fort ce pauvre moine et lui donne tant de mal.

§ III. L'ÉGLISE.

Il était grand jour, le lendemain, quand les deux amis s'éveillèrent; encore furent-ils arrachés au sommeil par le bruit que faisaient les portes de l'église en tournant sur leurs gonds pour s'ouvrir tout entières. Déjà les cierges de la chapelle ardente étaient allumés, et les moines, en habits sacerdotaux, n'attendaient plus que l'arrivée de la cour pour se rendre au chœur. Esteban et son compagnon se hâtèrent d'entrer dans l'église et de se placer commodément dans un coin obscur de la nef, de manière à bien voir sans être vus.

— Quand la foule sera venue, personne ici ne nous remarquera, dit le jeune peintre, et je pourrai dessiner à l'aise un croquis de ce spectacle curieux. C'est une bonne fortune que nous vaut le hasard et dont je me réjouis beaucoup. Nous allons voir le roi, tous les grands, toutes les dames de la cour et Charles-Quint, Charles-Quint surtout!... Comme il me tarde de pouvoir considérer à l'aise ce front vaste et puissant, duquel sont sorties tant de pensées qui ont remué le monde!... Où se placera-t-il pendant cette bizarre cérémonie de ses funérailles? Quel sera son attitude et son maintien?... Mais voici que les moines entrent au chœur, et il ne se trouve encore que nous dans l'église?... Où sont le roi, la cour et toute cette foule dont hier nous avait parlé le moine?... et cependant le service funèbre a commencé; voici les prêtres qui montent à l'autel et les chantres entonnent l'*Introït*.

En effet, le service des morts commença, et la nef resta déserte pendant toute la durée de la messe. Personne ne vint occuper le trône royal que l'on avait élevé pour recevoir Philippe II, personne ne vint s'asseoir dans les fauteuils destinés aux grands et aux dames de la cour!... Le fils ne s'était point souvenu que son père lui demandait des prières; les courtisans, que l'empereur dont ils avaient si longtemps mendié un regard les avait appelés près de lui. C'était quelque chose de grand et de terrible que cette solitude profonde, que cet abandon ingrat, que cet oubli de tout respect et de toute pitié pour celui qui avait été Charles-Quint!

Suivant les conventions de la veille, Esteban et son ami, quand l'office funèbre fut terminé et que les moines eurent quitté le chœur, restèrent dans l'église pour y attendre le moine... Tout à coup ils entendirent des gémissements sortir du catafalque, le drap mortuaire s'agita, et, soulevé par une main tremblante, tomba en découvrant un visage pâle et contracté par une expression à la fois douloureuse et redoutable... C'était le moine qui, la veille, disposait les apprêts de la messe des morts; mais il y avait en lui je ne sais quoi d'imposant qui fit reculer les deux jeunes amis saisis d'effroi et de respect.

— Personne! gémit le moine sans s'apercevoir des témoins qui l'écoutaient, personne... Nul ne s'est souvenu de l'empereur Charles-Quint! O néant terrible des grandeurs humaines! Mon Dieu! mon Dieu! abrégez de fatales et cruelles épreuves! rappelez-moi près de vous.

Il acheva de se débarrasser du poêle funèbre, sortit du catafalque, alla s'agenouiller devant l'autel, et se mit à prier avec des larmes et des sanglots.

Cependant le poète et le peintre n'osaient plus avancer près du moine; car ils le comprenaient maintenant, c'était devant Charles-Quint qu'ils se trouvaient. Après une prière longue et fervente, le père Arsène porta les yeux autour de lui, et aperçut enfin Esteban et son compagnon; il leur fit signe d'avancer. Tous les deux n'obéirent qu'en tremblant et tombèrent aux genoux de l'empereur; il leur tendit la main et les releva.

— Ne me rendez point ces témoignages de respect, mes enfants; vous le voyez bien, pour le monde comme pour Dieu, je ne suis que le frère Arsène; on ne garde même plus de moi ce vague souvenir que l'on accorde aux morts, et qui leur vaut des prières pour le repos de leurs âmes; on n'a point un *De profundis* pour moi... Esteban, prends cette montre, c'est tout ce qui me reste de mes richesses d'autrefois... Le trésorier du roi Philippe II ne m'a point encore payé le quartier de ma pension, échu depuis quinze jours; il n'a point deux cent cinquante ducats à me donner!... Je vais, en outre, écrire à Velasquez en ta faveur, et le prier de t'admettre au nombre de ses élèves. Voyons, dis-moi ton nom? Il faut bien que je le sache maintenant, pour le mander à Velasquez. Tu dois être sans crainte de trahison de ma part, ajouta-t-il en souriant; je ne te dénoncerai point à ton père.

— Esteban Murillo, Sire.

— Et vous, mon poète, à quoi puis-je vous être utile? Mon crédit est nul à la cour, vous le voyez, et ma recommandation, loin de vous servir, ne vous vaudrait peut-être que des persécutions comme celles dont on accable jusqu'à mon confesseur Barthélemy Larranga. Oui, l'empereur Charles-Quint et le moine Arsène ne paraissent point assez orthodoxes à l'inquisition et au roi Philippe II.

— Sire! répliqua le jeune homme, j'ai deux grâces à vous demander, deux grâces qui me combleront de joie et d'orgueil.

— Parle, je te les accorde.

— La première, c'est de me pardonner les paroles insensées que je vous ai dites hier.

— Je ne m'en souviens plus...

— La seconde, c'est de me permettre de toucher de mes lèvres votre main glorieuse.

— Viens dans mes bras! un soldat et un poète sont dignes de l'accolade d'un empereur! Adieu, enfants! partez! entrez dans le monde! puissent les arts vous y faire trouver une gloire moins douloureuse que la gloire que l'on subit sur un trône impérial. Adieu! et souvenez-vous quelquefois du frère Arsène!

— Jamais Miguel Cervantes n'oubliera cette journée, répliqua le poète en s'agenouillant devant l'empereur. Esteban Murillo l'imita; Charles-Quint étendit les mains sur leurs têtes et les bénit.

Puis il essuya une larme et rentra dans sa cellule.

§ IV. CE QU'ILS DEVINRENT.

Après trois mois entiers de route, car, lorsqu'ils manquent d'argent, deux pauvres jeunes hommes ne voyagent qu'avec lenteur, Murillo et Cervantes arrivèrent à Madrid.

Cervantes se mit à écrire, et la publication du premier livre du *Don Quichotte* ne tarda point à lui valoir, non pas de la fortune, mais du pain (1). Vous savez le reste de son histoire.

(1) Voir vol. IV, n. 2, page 39, *L'un et l'autre*, par M. Edmond Leclerc.

De son côté, Murillo, qui ne trouva point Velasquez à Madrid, eut recours à un métier qu'il avait exercé naguère à Cadix : avec une pièce d'or que lui prêta Cervantes dans un jour de fortune, il acheta de la toile, la divisa par carrés dont il imprima lui-même les encadrements, et se mit à peindre, au milieu, des sujets de dévotion, des fleurs et des fruits. Un marchand brocanteur lui acheta toutes ces peintures à vil prix et sans se douter lui-même de leur mérite; il en faisait des pacotilles pour l'Amérique. Murillo atteignit ainsi le moment où Velasquez revint de voyage. Aussitôt le retour du peintre célèbre, le protégé de frère Arsène s'empressa d'apporter à l'artiste la lettre du moine de Saint-Just. Velasquez reçut avec bonté le jeune homme et, après avoir vu de ses dessins, l'encouragea beaucoup et s'enquit des projets qu'il formait pour l'avenir.

— Je veux étudier sous votre direction, répondit Murillo, et partir ensuite pour Rome.

— J'approuve beaucoup tes projets et je les servirai. Dès ce moment, mon atelier devient le tien et ma maison la tienne. Comme tu ne saurais être mon disciple, car tu as trop de talent pour ne pas devenir maître sur l'heure, accompagne-moi à l'Escurial où tu partageras mes travaux.

En effet, pendant trois années, Murillo travailla près de Velasquez, non comme un élève, mais comme un égal et comme un ami. Ces trois années écoulées, Velasquez quitta Madrid et voulut emmener avec lui Murillo, mais celui-ci partit pour Séville, que son père habitait depuis quelque temps et avec lequel ses succès et sa fortune l'avaient réconcilié.

L'arrivée du jeune artiste produisit d'abord peu de sensation dans la grande ville, et ce ne fut pas sans difficultés qu'il obtint quelques travaux; mais lorsqu'il eut peint le petit cloître de Saint-François, on demeura frappé d'étonnement. Le tableau de *la Mort de sainte Claire* et celui de *Saint Jacques distribuant des aumônes* mirent le sceau à sa réputation. On vit dans le premier un coloriste digne de Van Dyck, et dans le second un rival de Velasquez. Murillo fut alors chargé d'une multitude de travaux qui ne tardèrent pas à lui procurer une fortune plus qu'indépendante. Loin d'imiter tant d'artistes à qui la vogue fait négliger le soin de leur gloire, il perfectionna de plus en plus sa manière, donna de la hardiesse à son pinceau et, sans abandonner cette suavité de coloris qui le distinguait de tous ses rivaux, il mit plus de vigueur dans ses tons et de franchise dans sa touche.

Placé au premier rang des peintres de son pays, Murillo suffisait à lui seul pour constater le mérite trop peu apprécié de l'école espagnole; mais il se surpassa encore dès lors dans les tableaux qu'il peignit pour Sainte-Marie-la-Blanche, dans *la Conception* dont il orna la coupole de la cathédrale, et surtout dans la *Sainte Elisabeth* et *l'Enfant prodigue*, qu'il exécuta, en 1674, pour l'église de la Charité. Il fit, à peu près à la même époque, pour l'hospice des Vénérables, une autre *Conception* à laquelle l'école lombarde elle-même pourrait comparer peu de productions. Il avait également exécuté, pour le couvent des Capucins de Séville, vingt-trois tableaux qui faisaient le plus bel ornement de leur église. Ces religieux ont emporté ces chefs-d'œuvre en Amérique. Il serait impossible de rappeler tous les ouvrages dont Murillo a enrichi les églises et les couvents de Séville. Appelé à Cadix pour peindre le maître-autel des Capucins, il y exécuta le célèbre tableau du *Mariage de sainte Catherine*. Sur le point de le terminer, il se blessa si grièvement sur l'échafaudage qu'il se ressentit cruellement des suites de cet accident jusqu'à sa mort, arrivée à Séville le 3 avril 1682.

M. le baron Taylor a rapporté d'Espagne, après un long et difficile voyage, plusieurs tableaux de Murillo, et entre autres un *Saint Bonaventure ressuscité*, que l'on ne peut voir sans admiration.

UNE CONTEMPORAINE.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

LES REPTILES.

Lézard vert et Jecko.

Dans son acception la plus générale, le mot lézard désigne des reptiles qui, par leur forme, ressemblent beaucoup à notre lézard commun. Ils ont tous des paupières, un tympan, un corps couvert d'écailles plus ou moins fortes, de tubercules plus ou moins saillants, ou de grains durs et pierreux, et terminé par une queue grosse à sa base formant avec le tronc une espèce de cône allongé. La forme et les proportions varient beaucoup; dans les uns elle est aplatie, dans les autres elle est ronde; dans quelques espèces sa longueur égale trois fois celle du corps, dans quelques autres elle est très courte.

Leurs membres sont plus favorables à la marche que ceux des autres reptiles, en ce que ces organes sont généralement longs, bien proportionnés, et terminés par des doigts dont les phalanges sont plus nombreuses et les ongles plus acérés que ceux des autres vertébrés. Les pattes de derrière des lézards sont ordinairement plus

longues que celles de devant; les unes ont cinq doigts à chaque pied, d'autres n'en ont que quatre ou même trois aux pieds de derrière ou à ceux de devant. Dans la plupart de ces animaux, les doigts des pieds de derrière sont inégaux, ce qui non-seulement facilite leurs mouvements sur le sol horizontal, mais encore permet à la plupart d'entre eux de grimper avec facilité le long des murs et même sur les voûtes les plus polies, ce qui leur donne enfin plus de facilité pour saisir les branches des arbres sur lesquels ils grimpent.

Il faut cependant observer que cette longueur des membres chez les lézards n'est que relative à celle des autres animaux de la même classe; car si on les compare à ceux des quadrupèdes vivipares, ces organes paraîtront très courts, et la marche de ces animaux semblera plutôt embarrassée et rampante que légère et facile. Cela est si vrai que, dans les contrées froides ou tempérées, tous ces animaux s'engourdissent pendant l'hiver; ils s'enfoncent dans le sein de la terre, où ils tombent dans une léthargie complète. C'est au moment de sortir de cette retraite qu'ils changent de peau; car cet organe, n'ayant point d'élasticité à cause des écailles qui la recouvrent, doit nécessairement grandir à mesure que l'animal se développe. La bouche des lézards est constamment armée de dents longues et coniques, tantôt garnissant les mâchoires seulement, tantôt occupant les mâchoires et les voûtes du palais; mais, dans aucun cas, elles ne servent à la mastication, puisque tous ces animaux avalent leurs aliments sans les mâcher. Les usages de ces organes se bornent donc à saisir et retenir la proie, car les lézards sont tous carnassiers ou insectivores. Les habitudes de ces reptiles sont très diverses et aussi diversifiées que leur conformation extérieure; les uns passent leur vie dans l'eau ou sur les bords déserts des grands fleuves et des marais, les autres recherchent des terrains secs et exposés au soleil, d'autres encore habitent de préférence les forêts humides, et il en est un petit nombre qui grimpent sur les arbres à l'aide de leurs ongles acérés et de leur queue prenante. On en voit qui, bien loin de fuir les endroits habités, les choisissent au contraire pour leur demeure; ceux-ci vivent au milieu des bois et courent avec vitesse sur les branches des arbres les plus élevés; ceux-là ont leurs côtés garnis de membranes en forme d'ailes, et par le moyen desquelles ils franchissent avec facilité des espaces étendus, et réunissent à la faculté de nager et à celle de grimper le pouvoir de voler et de s'élancer, pour ainsi dire, de branche en branche. Tous sont ovipares, mais leurs œufs varient en grosseur depuis celle d'un petit pois jusqu'à celle d'un œuf d'oie. Aucun de ces animaux ne couve, parce qu'ayant le sang et le corps froids, ils n'auraient pu communiquer à leurs œufs une chaleur qu'ils n'ont point; l'incubation en est confiée à la nature. L'influence du soleil, jointe à l'humidité de la terre, est la principale cause qui en détermine l'éclosion. Mais quoique les lézards ne couvent pas, ils n'abandonnent point pour cela leur progéniture; certaines femelles les surveillent, non-seulement jusqu'à ce qu'ils soient éclos, mais encore longtemps après leur naissance, pour les défendre des dangers qui peuvent les menacer.

L'ordre des lézards ou sauriens, dont on ne faisait autrefois qu'un seul genre, est devenu maintenant si nombreux que le célèbre naturaliste Cuvier l'a divisé en six familles, qui sont : les crocodiliens, les iguaniens, les lacertiens, les jeckotiens, les caméléoniens et enfin les scincoidiens.

L'exposé succinct que nous avons essayé de donner ci-dessus de la classification des reptiles sauriens demande, pour être bien comprise, une courte explication. Les familles, ainsi qu'on peut le remarquer, y sont disposées suivant leurs affinités, c'est-à-dire placées plus ou moins près les unes des autres selon qu'elles ont entre elles plus ou moins de rapports. Si nous poussons notre examen plus loin, nous verrons que les crocodiliens sont placés les premiers de tous parce que ce sont eux qui sont le plus caractérisés de l'ordre, par leur grande taille, par leur queue aplatie horizontalement, par la palmure plus ou moins complète de leurs extrémités et par le nombre de leurs doigts, qui est de cinq en avant et de quatre en arrière. Les iguaniens forment un véritable passage des crocodiliens aux lacertiens; une queue longue, des doigts libres onguiculés et inégaux, une langue épaisse inextensible et échancrée à son extrémité, ajoutent encore aux caractères distinctifs de cette famille. Le troisième groupe, ou ceux qu'on appelle lacertiens, sont, de tous les animaux du même type, ceux dont le corps, couvert d'écailles comme celui des précédents, allongé, est supporté par quatre pieds tous pentendactyles; leurs doigts sont longs, sans palmure, inégaux et armés d'ongles fins et aigus, et leur langue, mince, extensible et bifide, c'est-à-dire terminée en deux pointes, comme celle des vipères et des couleuvres.

Parmi les lézards, il en est qui se font remarquer par la laideur, la brièveté et la lourdeur de leur corps, qui, ordinairement, ressemble autant à celui d'un crapaud qu'à celui d'un lézard; ce sont les jeckotiens. Leur tête est aplatie comme celle d'une grenouille et leurs membres sont si courts que l'animal semble plutôt ramper que marcher; leurs doigts, à peu près inégaux entre eux, généralement élargis, garnis dans une partie de leur longueur, en dessous, d'écailles ou de plis formés par la peau, disposés régulièrement; leurs doigts sont rétractiles. Notre cinquième division semble présenter dans la classe des reptiles l'ordre des grimpeurs et celui des oiseaux. Tels sont les caméléons, animaux aussi bizarres par leurs formes extérieures que par leur organisation intérieure. Ils ont le corps comprimé, le dos tranchant, la tête pyramidale et renflée à l'occiput, le corps garni de tubercules durs, les yeux gros et mobiles indépendamment l'un de l'autre, les doigts divisés en deux paquets, très propres à saisir les branches des arbres sur lesquels ils se tiennent. Leur queue, presque ronde et prenante, leur rend encore plus facile ce genre de vie presque aérien. Enfin, la famille des scincoidiens nous conduit par nuances insensibles à l'ordre des ophidiens; leur corps est tantôt en fuseau ou en forme de long cylindre, et quelquefois serpentiforme; ce qui leur a valu, de la part de plusieurs auteurs, le nom d'anguiformes. Leurs écailles sont égales, imbriquées et disposées par bandes transversales; leur langue est charnue, peu extensible et échancrée.

L'impossibilité d'entrer sur ces animaux dans de plus longs détails me force à donner seulement ici l'indication des groupes principaux de l'ordre des sauriens ou lézards; je ne m'étendrai pas davantage sur les nombreuses variations que présentent ces reptiles.

Le genre sur lequel nous porterons plus particulièrement notre attention, parce qu'il peut être regardé comme le plus intéressant de l'ordre qui nous occupe en ce moment, non-seulement par l'étendue et la diversité des espèces qu'il renferme, mais encore parce qu'il comprend tous ces nombreux et élégants quadrupèdes ovipares qui, par l'éclat de leurs couleurs, la grâce de leurs

formes, la vivacité de leurs mouvements, les nombreux services qu'ils rendent à l'agriculture par la destruction de milliers d'insectes nuisibles, et surtout le soin avec lequel quelques-uns d'entre eux recherchent les lieux habités par l'espèce humaine pour en faire leur demeure, ont de tout temps attiré l'attention et excité l'intérêt des observateurs.

Les lézards proprement dits (*lacerta*) forment un genre analogue aux algyres et aux tachydromes, dont ils sont voisins, et ne comprend plus, comme nous l'avons vu plus haut, les nombreux crocodiles, les monitors, les tupinambis et plusieurs autres genres de l'ordre des sauriens, auxquels ils ont été si longtemps réunis, mais il embrasse des espèces qui se distinguent au premier coup d'œil par un bouclier formé par les prolongements des os du crâne, recouvrant la tête en dessus, depuis les méats auditifs jusqu'au niveau des tempes et des orbites, par un collier ou repli transversal de la peau à la partie inférieure du cou, distinct, soit dans toute son étendue, soit sur les côtés seulement, par des rangées de petites granules; des écailles abdominales beaucoup plus larges que celles du dos, sont sans carène; leurs mâchoires, armées de dents, deviennent encore un caractère distinctif au genre.

Terminons ces généralités sur les lézards par quelques considérations particulières sur leurs mœurs et leurs habitudes, et surtout enfin, sur ce qui peut nous intéresser concernant l'histoire de ces petits animaux.

Les lézards recherchent les endroits secs et bien exposés au soleil; ils ne sont jamais plus contents, plus vifs et plus gentils que lorsqu'ils sont abrités par quelque éminence qui les garantit du vent et qui réfléchit la chaleur du soleil. On les voit alors marcher à terre, grimper le long des murs, s'agiter dans tous les sens à la poursuite des insectes dont ils font leur nourriture ordinaire. Au contraire, lorsque le temps est couvert ou le soleil peu ardent, ils se tiennent cachés dans leurs demeures habituelles, telles que les troncs d'arbres, les trous souterrains, sous les tas de pierres, dans les fentes des rochers, ou, s'ils se montrent à la lumière, ce n'est que pour quelques instants et pour rentrer promptement dans leur retraite. L'hiver, lorsque les froids commencent à se faire sentir, ils recherchent un asile bien abrité et y tombent dans un engourdissement qui cause une suspension presque totale de toutes les fonctions des organes; plus de mouvement sensible pour la respiration ni de circulation. Dans cet état, qui dure jusqu'au retour de la belle saison, les lézards, dans un sommeil hivernal, peuvent être soumis à toutes sortes de mutilations sans paraître en ressentir la moindre douleur; ils sont insensibles à tout ce qui se passe autour d'eux. Qu'on leur arrache la peau, qu'on leur coupe les membres, ils n'en continuent pas moins à vivre plus ou moins longtemps. Mais quand a cessé le froid, quand reviennent les beaux jours d'été, les lézards s'animent de nouveau; le mouvement de la respiration devient plus fréquent, le sang circule plus rapidement; ils sortent de leur apathie, ils s'éveillent, ils redeviennent sensibles aux objets qui les entourent, ils renaissent épuisés par un jeûne de plusieurs mois, ils sortent pour satisfaire la faim cruelle qu'ils éprouvent aux dépens de ces milliers d'insectes qui pullulent dès les premiers jours du printemps. C'est durant cette époque qu'ils changent de peau, de sorte qu'au moment de leur réveil, ils sortent de leur retraite parés d'une robe nouvelle et dans tout l'éclat de leur beauté. C'est à cette époque que les lézards sont admirables par l'éclat, la richesse et la diversité de leurs couleurs; les nuances les plus délicates et les mieux assorties, les teintes les plus vives et les plus tranchées, l'or, le rubis, le saphir, l'azur le plus pur s'entremêlent et se fondent pour faire de leur parure l'une des plus brillantes et des plus précieuses. Ce riche éclat des couleurs est dû à la matière colorante que sécrète un tissu muqueux, très mince, placé immédiatement au-dessous de l'épiderme. L'industrie des lézards est peu de chose; elle consiste dans le choix, dans la construction de leur logis; encore est-elle très bornée. Une fente de rocher, la crevasse d'un mur, un trou pratiqué en terre, mais qu'ils ont toujours soin d'exposer au soleil, il n'en faut pas davantage aux modestes lézards pour se mettre à l'abri. S'ils n'en trouvent pas, ils le construisent eux-mêmes, soit dans la terre, soit dans un sable durci, à l'aide de leurs petites griffes et de leur museau. Leur terrier a quelquefois deux pieds de longueur; c'est un cul-de-sac étroit dont la construction n'offre rien de remarquable, mais qu'au besoin ils ne défendent pas moins avec opiniâtreté. Malheur à celui qui s'y réfugiera; le lézard et sa femelle ne le laisseront pas en repos qu'il n'ait abandonné les lieux. Si c'est un individu de l'espèce qu'un danger pressant force à chercher un abri, ils le souffriront peut-être jusqu'à ce que le péril soit passé; mais qu'après cela il ne s'avise pas de rester, car le maître du lieu n'est pas patient et il y a tout à craindre de sa colère. Les lézards aiment leur terrier, nul lieu ne leur plaît autant que leur demeure; ils y restent avec leurs compagnes, avec lesquelles ils passent plusieurs années dans la plus parfaite union; ils n'y redoutent aucun danger. Sont-ils poursuivis; ils ne seront tranquilles, ils ne prendront de repos que lorsqu'ils auront gagné leur logis; dans leur fuite, ils rencontreront bien quelque crevasse, quelque terrier, de crapaud, quelque tas de feuilles où ils se réfugieront pour échapper à un danger pressant, pour prendre un instant de repos, mais bientôt on les verra regarder avec inquiétude, et, si l'ennemi approche, fuir d'une course brusque et rapide vers quelque autre cachette voisine de la première, mais qu'ils quitteront un instant après pour recommencer ce manége jusqu'à ce qu'ils soient arrivés dans leur propre demeure. Là ils commencent à respirer, leurs craintes se dissipent; ils sont chez eux, certains de trouver un abri contre l'attaque de leurs ennemis. Veulent-ils regarder ce qui vient de troubler leur repos et leur causer ce vif effroi; ils s'arrêtent sur le seuil de leur demeure, regardent fixement leur ennemi, l'examinent longtemps et ne courent au fond de leur terrier que si l'attaque paraît bien positive. Rien de plus gracieux, de plus intelligent que leur position dans cette occasion.

Néanmoins tous ces animaux vivent isolés. Le mâle et la femelle habitent seuls le même terrier; ils ont même peu d'instinct de sociabilité, et l'on ne les voit guère se prêter main-forte, soit pour l'attaque, soit pour la défense; le besoin de nourriture, l'instinct de la reproduction les portent seuls à se rechercher et à vivre momentanément ensemble.

Les femelles déposent leurs œufs dans le sein de la terre, sans s'inquiéter de leur sort futur autrement qu'en les plaçant dans une exposition où la chaleur du soleil favorise leur éclosion. Mais toutes les espèces ne sont pas ovipares; il en est qui mettent des petits vivants au monde. La durée de la vie des lézards est assez considérable; l'abbé Bonnatère raconte que pendant plus de vingt années on vit chaque jour un lézard sortir de son terrier pour aller s'étendre aux rayons du soleil.

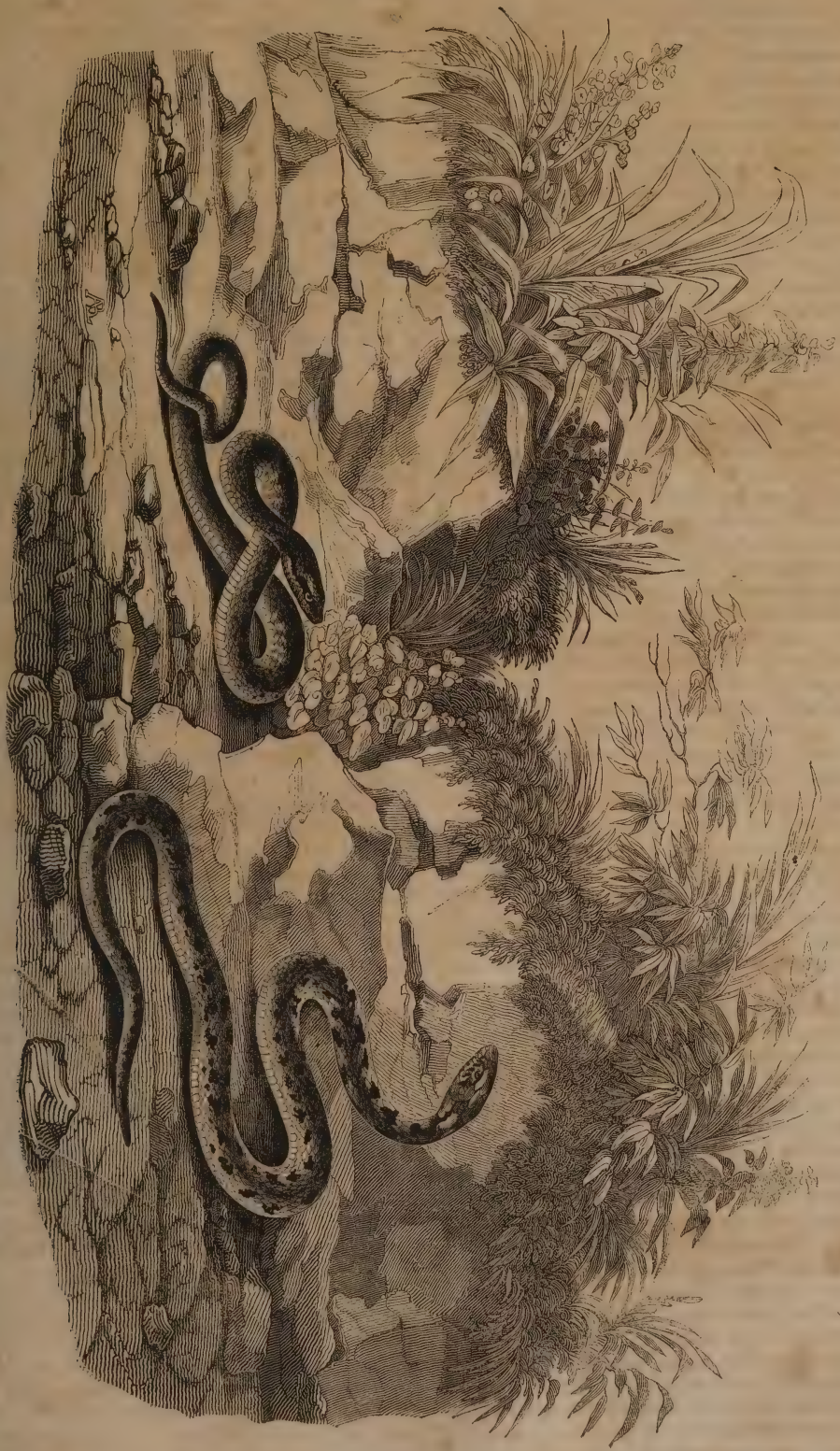
Tout le monde sait avec quelle facilité se rompt la queue des lézards; cette rupture est si fréquente que l'on trouve plus de lézards, peut-être, dont la queue est brisée et s'est renouvelée qu'on n'en trouve avec une queue intacte; le moindre effort suffit pour la détruire, et il arrive presque toujours, lorsqu'on a pris un de ces petits lézards par cet organe, de le voir fuir en la laissant dans la main de celui qui l'a pris, sans s'inquiéter le moins du monde de la perte qu'il vient de faire. Le fragment de la queue ainsi séparé conserve pendant longtemps la faculté de se contracter; si on le pique il semble en avoir le sentiment, il se tortille. Un lézard peut vivre également encore quelques jours, marcher même avec assez de vitesse, éprouver des sensations après avoir été décapité; c'est que si nous avons trouvé chez ces animaux des forces vitales peu énergiques, nous y trouvons une sensibilité également répandue dans toutes les parties; c'est la moelle épinière qui participe en effet à une partie de ces fonctions. La cicatrisation de la plaie formée par la rupture de la queue a lieu avec assez de rapidité; elle se fait sous une croûte épaisse qui tombe quelques semaines après sa formation. A cette époque, la cicatrisation se montre sous forme d'un petit bouton; dépourvu d'écailles, ce bouton s'allonge et en même temps il augmente en largeur jusqu'à ce qu'il ait atteint les dimensions du tronçon de la première queue. Dans les premiers jours ce petit bouton est formé d'une substance dure, coriace; à mesure qu'il prend de l'accroissement, on voit distinctement la peau qui se forme; plus tard on y voit les écailles également se former, et à la même époque le centre de la queue se durcissant, se transforme bientôt, non pas en véritable os, comme dans la première queue, mais en un seul cartilage élastique blanc qui reçoit un prolongement de rachis et persiste pendant toute la vie. Leurs mœurs sont aussi innocentes que douces; ils ne font de mal qu'aux insectes, aux vers qu'ils poursuivent avec agilité ou qu'ils surprennent avec adresse, et ce n'est que par un reste de préjugé, ou plutôt par suite de la haine qu'on a vouée à tous les reptiles, que nous les regardons comme venimeux.

Nous venons d'exposer les points les plus saillants de l'organisation des lézards, et nous avons eu soin de mettre en regard les faits les plus curieux de leurs habitudes et de leurs mœurs; actuellement il ne nous reste plus qu'à indiquer les espèces dans lesquelles ont été fractionnés ces jolis petits animaux, et d'assigner à chacune des caractères à l'aide desquels on puisse la distinguer des autres.

La première espèce qui se présente à notre examen est le lézard vert ocellé (*lacerta occellata*); plaque occipitale très développée, au moins aussi large que la pariétale ou la frontale; huit ou dix rangées longitudinales d'écailles abdominales. C'est la plus grande et la plus robuste de toutes ses congénères; attaquée elle se défend avec acharnement; forcée de prendre la fuite elle disparaît avec agilité; lorsqu'elle a saisi un bâton, par exemple, elle ne le lâche plus, et laisse dessus une forte empreinte de ses dents. Elle se fait remarquer par la beauté de ses couleurs. Le dessus de son corps est varié de taches jaunes, vertes et noires; son ventre est d'une couleur verdâtre, ses flancs sont ornés de taches rondes bleues; quant à ses habitudes, elle se plaît surtout dans les lieux montagneux exposés au midi. Cette espèce se trouve dans les parties chaudes de l'Europe; nous plaçons à la suite de cette espèce le lézard vert piqueté (*lacerta viridis*), qui a les mêmes proportions que le précédent; Laurenti en a parlé sous le nom de ***seps varius;*** Dandin l'a désigné par celui de ***bilineata.*** Ses couleurs sont peut-être plus éclatantes encore; un vert brillant s'étend sur toutes les parties de son corps. Plus blanchâtre sous le ventre, il est mêlé de jaune, de brun, de gris, quelquefois gris et parsemé d'un grand nombre de petits points noirs. Ce lézard se trouve dans presque toutes les contrées tempérées de l'Europe; les lieux peu élevés, boisés, mais où le soleil pénètre aisément, sont ceux qu'il préfère; il aime aussi à courir dans les prairies au milieu des herbes et des fleurs. C'est là qu'il développe toute son agilité dans la chasse qu'il fait aux insectes; s'il rencontre quelque nid sur son passage; il ne l'épargne pas, il fait sa nourriture des œufs qu'il contient. La présence de l'homme lui cause de l'effroi; élevé en domesticité, il joue avec les enfants sans leur faire aucun mal; lorsqu'il a atteint son plus grand développement il a jusqu'à trente pouces. Le lézard des souches (*lacerta stirpium*); la plaque de son occiput est rudimentaire, six rangées d'écailles sous le ventre, tempes recouvertes de larges écailles en forme de plaques, taille médiocre, membres courts et robustes. On le trouve sous les souches, au milieu des bois. Remarquable par la beauté de ses couleurs, on le voit souvent courir au soleil à la chasse des mouches, des fourmis et des vers; il est peu craintif, mais quand on l'excite sérieusement il court se cacher sous les tas de feuilles ou dans les trous qu'il rencontre; il est commun aux environs de Paris. La quatrième espèce est le lézard des murailles (*lacerta muralis*); ce petit animal a cinq ou six pouces de long; il est très mince, effilé; ses pattes de derrière sont longues, bien conformées, ses doigts armés d'ongles crochus, très propres à l'aider à grimper le long des murs; sa queue est à peu près deux fois aussi longue que son corps, très mince, tres fragile; aussi se brise-t-elle fréquemment. Sa nourriture consiste en insectes, tels que fourmis, sauterelles; mais il est sobre, et reste pendant six mois sans prendre de nourriture. Il est doux et s'apprivoise aisément; il joue avec les enfants et semble les aimer; il a l'air de leur prodiguer des caresses; il lape, à l'aide de sa langue fourchue, la salive sur les lèvres. Cette espèce est extrêmement commune; sa chair est agréable comme nourriture. Les lézards des murailles sont monogames; un couple une fois formé se sépare rarement. Enfin, pour terminer tout ce qui a rapport aux lézards, nous citerons, comme originaire du midi de la France, le lézard *véloce* de Pallas; Dandin, après lui, l'a désigné sous celui de *bosquien*. Huit rangées d'écailles à la partie inférieure du corps, le bord des plaques pariétales tronqué, pattes postérieures médiocres, queue longue et grêle. Il est cendré en dessus, et a sur le dos cinq lignes longitudinales plus pâles, mélangées d'un assez grand nombre de points bruns; des taches noires ornent ses flancs. Son nom rappelle son incroyable vivacité; il se plaît au milieu des sables brûlants.

Toutes les autres espèces de ce genre sont exotiques, et pas suffisamment connues pour qu'il nous soit permis de les mentionner.

Si, après avoir considéré d'une manière générale l'histoire des sauriens, nous portons notre attention sur les reptiles ophidiens ou serpents, nous verrons qu'ils sont, de tous les reptiles, ceux qui méritent mieux ce dernier nom, parce qu'étant complétement dépourvus de membres, ils ne peuvent se transporter d'un lieu dans un autre qu'en rampant sur le ventre. Pour se porter en avant, les ophidiens ploient leur corps en arc de cercle.



Vipère et Couleuvre à collier noir.

et, rapprochant les deux extrémités de cet arc, ils le détendent subitement en laissant partir l'extrémité antérieure, qui s'élance à une distance d'autant plus considérable que l'arc a été plus fortement tendu. Le corps de l'animal, alors, fait un véritable saut et franchit un long intervalle sans toucher le sol. Comme dans cette sorte de mouvement le ventre des serpents appuie sur le sol, celles des écailles qui recouvrent cette partie du corps doivent éprouver un frottement assez fort et s'user plus rapidement que les autres; aussi sont-elles plus épaisses et de forme différente; on les désigne communément sous le nom de plaques ventrales ou abdominales. Quant aux habitudes des ophidiens, il nous reste beaucoup à désirer; cette ignorance est due à l'effroi qu'ils inspirent à presque tout le monde. Il est cependant quelques observations intéressantes qu'on a faites au sujet de ces reptiles, et particulièrement sur leur digestion et sur leur changement de peau. On sait qu'ils avalent très souvent des animaux entiers, dont la grosseur est supérieure à celle de leur corps; ils doivent cette faculté au mode d'articulation de leurs mâchoires avec le crâne, articulation qui se fait au moyen de ligaments lâches et élastiques qui permettent aux branches de ces os de se dilater considérablement; il en est de même pour quelques parties de leur canal intestinal. On sent que la digestion d'une proie aussi considérable, par rapport au volume de l'animal qui s'en nourrit, ne peut s'opérer qu'avec lenteur; aussi n'est-il pas rare que les animaux, ainsi avalés tout entiers, se trouvent atteints par la putréfaction avant d'être digérés; c'est même cette corruption qui communique au corps des serpents qui se nourrissent ainsi de chair cette odeur forte et désagréable qui annonce leur présence, même avant qu'on les aperçoive. Le temps que dure cette opération est pour les ophidiens un temps de crise; appesantis par une trop grande quantité d'aliments, ils peuvent à peine se remuer, et si on vient à les surprendre dans cet état, ils sont dans l'impossibilité d'opposer la moindre résistance; c'est pour cela qu'ils se cachent durant ce temps, dans quelque retraite obscure où il est difficile de les distinguer. Lorsque cette digestion est achevée ils reprennent une activité d'autant plus grande que leurs forces, pendant le travail, ont été épuisées.

On sait que tous les reptiles sont sujets à l'engourdissement hivernal, dans tous les pays froids et tempérés; les ophidiens surtout passent toute la mauvaise saison dans des souterrains, tantôt dans un isolement complet, quelquefois en troupes. C'est au moment où ils sortent de leur torpeur léthargique qu'ils se débarrassent de leur peau. Comme leurs écailles éprouvent pendant qu'ils vivent sous la terre un dérangement et une altération considérables, ils se dépouillent tous les ans de leur épiderme pour s'en revêtir d'un nouveau; l'animal s'en débarrasse en commençant par la tête et en la retournant, de sorte qu'on la trouve constamment sens dedans dehors, semblable à la peau d'un animal qu'on a écorché.

Tous les serpents proviennent d'un œuf, mais dans certaines espèces les œufs éclosent dans le ventre de la mère; ce sont celles auxquelles on a donné le nom de vivipares. Le nombre des œufs varie suivant les espèces; les œufs, dans quelques espèces, ne sortent pas l'un après l'autre immédiatement; la femelle paraît avoir besoin de repos après la sortie de chaque œuf. On ne sait pas au juste combien de jours s'écoulent, dans les diverses espèces, entre la ponte des œufs et le moment où le petit vient à la lumière; ce temps paraît relatif à la chaleur du climat. Les femelles ne couvent point leurs œufs; elles les abandonnent après la ponte. Elles les laissent quelquefois sur la terre, surtout dans les contrées très chaudes, mais le plus souvent elles les couvrent avec plus ou moins de soin, suivant que l'ardeur du soleil et celle de l'atmosphère sont plus ou moins vives. Lorsque les petits serpents sont éclos, ou qu'ils sont sortis tout formés du ventre de la mère, ils traînent seuls leur frêle existence; ils sont réduits à leur seul instinct, aussi en périt-il beaucoup avant qu'ils soient assez développés et qu'ils aient acquis assez d'expérience pour se garantir des dangers. Quoique de tous les temps les serpents aient dû inspirer une très grande frayeur, leur forme remarquable et leurs habitudes singulières ont attiré sur eux assez d'attention pour qu'on ait reconnu leurs qualités principales. L'ordre des ophidiens a été divisé en trois familles, dont deux seulement sont utiles à connaître : ce sont les anguis et les serpents.

Première famille, *anguis*. Cette petite famille comprend des espèces dont les caractères extérieurs sont ceux des serpents, tandis que leur organisation interne les rapproche davantage des lézards; en effet, quoiqu'ils manquent de membres véritables, on leur trouve au-dessous de la peau des vestiges de ces organes qui, dans quelques-unes des espèces, font une saillie au dehors, et leur peau, au lieu d'offrir des écailles différentes sur le dos et sous le ventre, est garnie de plaques uniformes et imbriquées; leurs mâchoires s'articulent avec le crâne, ce qui leur ôte la faculté d'agrandir à volonté l'ouverture de leur bouche; leur œil est garni de trois paupières.

On possède en France une espèce d'anguis, l'orvet ordinaire (*anguis fragilis*), serpent de verre; il est commun dans presque toute l'Europe. C'est un petit serpent d'un pied à dix-huit pouces de long, qui, dit-on, est malfaisant, quoique ce soit peut-être le plus innocent des reptiles, sans en excepter les lézards; il ne mord jamais, même lorsqu'on l'irrite. L'orvet se nourrit de vers, de scarabés, en un mot d'insectes; il les avale, dit-on, le plus souvent sans les mâcher, et malgré leur avidité les orvets peuvent demeurer un très grand nombre de jours sans manger, ainsi qu'on l'observe chez les serpents, et se laissent mourir de faim plutôt que de toucher à la nourriture qu'on leur offre lorsqu'ils sont en captivité, et qu'ils auraient dévorée avec avidité s'ils eussent été en liberté; ils se contentent seulement, lorsqu'ils sont pris, de se raidir, et dans cet état de contraction ils deviennent si fragiles que le moindre coup suffit pour les casser. C'est cette circonstance qui leur a fait donner le nom de serpent de verre. Du reste, on a eu d'autant plus de tort de l'accuser d'être dangereux que ses dents ne sont même pas assez pointues et longues pour percer la peau d'un quadrupède un peu grand; aussi, bien loin de poursuivre ce reptile comme on le fait de nos jours, il faudrait plutôt le protéger, parce que, détruisant des animaux nuisibles, il rend un service réel à l'agriculture.

L'orvet vit sous terre, dans des trous qu'il creuse au moyen de son museau; mais comme il a besoin de respirer l'air extérieur, il quitte souvent sa demeure, la température douce des trous souterrains qu'il choisit pour asile l'empêchant ordinairement de s'engourdir complétement pendant le froid. Lorsque les chaleurs sont revenues il passe une grande partie hors de sa retraite, il s'en éloigne peu et se tient toujours à portée de s'y mettre en sûreté. Il s'accouple comme les autres reptiles;

le mâle et la femelle s'entortillent l'un autour de l'autre, se serrent assez longtemps et demeurent réunis pendant plusieurs heures. Les petits n'éclosent pas hors du ventre de leur mère, mais ils viennent au jour tout formés. C'est ordinairement après les premiers jours que l'orvet paraît revêtu d'une peau nouvelle; son dépouillement se fait comme celui des couleuvres; il quitte sa vieille peau d'autant plus facilement qu'il trouve à sa portée plus de corps contre lesquels il peut se frotter. Si, après avoir avoir examiné les habitudes des orvets, nous voulons jeter un coup d'œil sur la seconde famille ou celle des vrais serpents, et si nous commençons par considérer leur forme extérieure, nous trouverons qu'aucune des espèces qui composent cette famille n'ont aucun vestige de membres antérieurs, que leur oreille n'est pas marquée au dehors et qu'elles manquent de paupières, ce qui donne à leur regard une fixité effrayante. La plupart d'entre eux, au lieu d'avoir les mâchoires articulées avec le crâne, les ont mobiles et attachées avec des ligaments qui leur permettent de se dilater considérablement; leur langue, mince et bifide, est susceptible d'être projetée rapidement hors de leur gueule et passe, aux yeux du vulgaire, pour un dard dont l'animal se sert pour blesser ses ennemis; mais il n'en est rien, cet organe est trop mou pour qu'il puisse se prêter à un semblable usage. C'est dans cette famille que se trouvent renfermés tous les reptiles ophidiens redoutables par la violence de leur venin, ainsi que les serpents sans venin, c'est-à-dire non venimeux; mais cette famille, qui fait en ce moment le sujet de notre entretien, a été elle-même divisée en trois tribus : celle des doubles marcheurs, celle des serpents sans venin et celle des serpents venimeux.

Deux seulement sont utiles à connaître; ce sont les venimeux et les non venimeux. La première de ces tribus qui se présentera naturellement à notre examen est celle des serpents non venimeux. Ces reptiles se distingueront par leurs mâchoires unies au crâne aussi dilatables que possible, parce qu'ils ont, soit à la mâchoire supérieure, soit au palais, des dents aiguës et recourbées en arrière au moyen desquelles ils retiennent leur proie; mais ils ne s'en servent jamais pour mâcher leurs aliments, qu'ils avalent toujours tout entiers. Le seul travail qu'ils font pour rendre leur digestion plus facile, c'est de les imbiber et de les inonder d'une bave qui les amollit et les prépare aux changements qu'ils doivent subir dans l'estomac et dans les intestins. Ce qui distinguera surtout ces ophidiens non venimeux de ceux à venin, c'est qu'ils sont dépourvus d'un poison funeste; ces reptiles ne sont donc nullement à craindre, à moins que leur taille, comme celle des boas, ne soit très considérable; car, dans ce cas, ils peuvent faire mourir aussi bien que le ferait un animal carnassier, et comme il a été impossible de découvrir un caractère extérieur qui annonce de loin la présence d'un serpent dangereux ou innocent, le vulgaire les confond dans une haine commune. L'étendue de la famille des serpents sans venin en espèces l'a fait partager en un grand nombre de sous-genres, dont nous ne citerons que les couleuvres proprement dites des auteurs.

Les naturalistes réservent le nom de couleuvres (*coluber*) aux espèces de serpents à tête ovale, déprimée, distincte du tronc, revêtue en dessus de plaques polygones qui s'étendent jusque sur la nuque, à narines ovales, simples, placées sur les côtés du museau qui est obtus et arrondi, à corps cylindrique, allongé, suivi d'une queue conique, longue et grêle, et revêtue en dessous d'une double série de lames; et ce qui est surtout caractéristique chez ces couleuvres, ce sont des écailles rhomboïdales, égales sur le dos, des dents petites, nombreuses, simples, égales, dirigées vers le gosier, régulièrement décroissantes d'avant en arrière, insérées sur l'os maxillaire supérieur, l'os palatin, l'os ptérygoïdien et l'os maxillaire inférieur; de sorte qu'il existe en haut, de chaque côté, une rangée de dents, dans l'intervalle desquelles se trouve reçue la rangée simple d'en bas; l'os maxillaire en est privé. Les couleuvres habitent les bois et les prairies, d'autres fréquentent les lieux sablonneux, quelques-unes recherchent de préférence le voisinage des eaux pluviales. Elles se creusent des trous au pied des arbres; leur nourriture consiste en insectes et autres petits animaux mollusques, elles boivent à la manière des lézards. Les couleuvres s'accouplent comme tous les ophidiens; la durée de leur gestation est, dit-on, de deux, trois, six semaines; elle peut se prolonger au-delà. Elles pondent des œufs en grand nombre, à enveloppe coriace; la femelle les abandonne à l'éclosion spontanée dans le sable, les feuilles sèches, dans l'herbe ou le fumier, à l'action du soleil; le développement des couleuvres est assez lent, au moins dans l'état de captivité. Elles n'atteignent pas, en général, une taille considérable; la durée de leur existence est pour ainsi dire ignorée. Les couleuvres vivent isolées; ce sont des animaux doux et incapables de nuire; timides et craintifs, ils se tiennent dans leurs retraites les plus cachées pour s'y mettre à l'abri de leurs innombrables ennemis; leurs principaux moyens de défense sont la fuite et la projection d'excréments demi-liquides, à odeur alliacée, très pénétrante. Rarement elles mordent, et leur morsure n'est pas venimeuse; au reste, le préjugé qui les fait tant redouter commence à se dissiper, car la frayeur que ces animaux inspirent n'est pas fondée; c'est ce que savent très bien les personnes qui les apprivoisent et qui captivent les regards du public. Les couleuvres sont répandues partout, surtout dans les contrées chaudes ou tempérées.

Dans l'impossibilité de donner ici le tableau de toutes les espèces, nous indiquerons celles qui ont été mieux étudiées, en mentionnant de préférence les couleuvres de nos pays, dont les principales sont : *la couleuvre à collier, la vipérine, la couleuvre à quatre raies, la couleuvre lisse, la bordelaise, la verte et fauve*, et *la couleuvre d'Esculape*.

La couleuvre à collier (*coluber natrix*). Cette couleuvre, très répandue en Europe, atteint trois ou quatre pieds de longueur; elle se rencontre dans les prairies qui avoisinent les eaux douces, dans lesquelles elle séjourne quelquefois, ce qui lui a valu le nom de *natrix*. D'un vert grisâtre et cendré en dessus, parsemée de taches noires disposées sur quatre rangées longitudinales; derrière la tête, on voit deux grandes taches jaunes en croissant, suivies de deux grandes taches noires de même forme, qui constituent une sorte de collier qui a fait donner à cette espèce le nom de couleuvre à collier.

Une autre espèce, la couleuvre vipérine (*coluber viperinus*), brunâtre en dessus, avec une série de taches noirâtres alternes sur le dos, et formant par leur réunion un zig-zag qui rappelle la coloration de la vipère; cette couleuve habite le midi de l'Europe et n'atteint guère au-delà de trois pieds.

Le midi de l'Europe produit encore une espèce de ce groupe; c'est la couleuvre à quatre raies (*coluber elapsis*), la plus grande espèce de nos contrées; elle atteint jusqu'à six pieds. Le système de coloration de cette couleuvre est fauve en dessus avec quatre lignes brunes longitudi

nales, bien prononcées sur le dos; le ventre est d'un jaune de soufre.

Une quatrième espèce a les écailles lisses et a reçu à cause de cette particularité le nom de couleuvre lisse (*coluber Austriacus*). Elle a la tête petite, le corps grêle; elle n'atteint guère plus de trois pieds de long; elle est d'un gris roussâtre en dessus, avec deux séries de petites taches noires le long du dos; mais son principal caractère consiste dans deux petits points noirs, imprimés sur le bord postérieur de chaque écaille; elle est généralement répandue dans les régions tempérées de l'Europe.

L'on y rencontre aussi la couleuvre bordelaise (*coluber Girondicus*), à peu près de même taille que la précédente, mais se rapprochant, par son système de coloration, de la couleuvre vipérine dont elle diffère par ses écailles lisses.

La couleuvre verte et jaune (*coluber viridiflavus*), longue de trois à quatre pieds, parsemée de petites taches linéaires jaunes de soufre; le dessous du corps est d'un jaune vif verdâtre.

Cette couleuvre est assez répandue dans le midi de l'Europe ainsi que la couleuvre d'Esculape (*coluber Æsculapii*), qui est d'une taille égale à la précédente, d'un brun verdâtre, uniforme en dessus, d'un jaune paille en dessous. Elle habite les contrées méridionales de l'Europe.

A la suite des nombreuses espèces des serpents non venimeux se présente la seconde tribu de la famille des serpents; tribu remarquable en ce que ce sont des animaux pourvus de ce poison funeste qui, introduit par la morsure dans le corps des animaux, y produit une mort aussi prompte que sûre. Il est extrêmement difficile de distinguer les serpents venimeux de ceux dont nous avons parlé dans le chapitre suivant. Il faut une grande habitude pour trouver dans la disposition et la forme des écailles ce caractère suffisant pour les reconnaître au premier coup d'œil, tandis que dans les couleuvres certaines espèces ne sont redoutables que par leur taille; dans les espèces venimeuses, grandes et petites, toutes peuvent donner la mort avec une égale promptitude. Ils doivent donc cette propriété à un appareil particulier, situé au-dessous de l'œil; il consiste en une énorme glande, qui prépare la liqueur funeste, en deux dents percées d'un canal, qui la versent dans la plaie qu'elles font, et en un conduit qui la porte de la glande à ces dents. Ce sont ces dents qu'on nomme crochets venimeux; ces crochets, au nombre de deux seulement, sont placés sur chaque branche de l'os maxillaire, et tout-à-fait isolés des dents ordinaires qui sont implantées au palais; il existe toujours dans ces crochets des germes destinés à les remplacer dans le cas où ils viendraient à être détruits par une cause quelconque. La blessure produite par les vipères est peu douloureuse, et se sent à peine au moment où elle est produite; mais quelques secondes après la plaie s'enfle, une soif ardente se fait sentir, les forces manquent, et, si le venin est assez abondant, l'individu mordu meurt dans des souffrances atroces; on attribue la plus ou moins grande activité du poison au temps plus ou moins long qu'est resté le serpent à mordre et qu'il est plus irrité.

Tous les reptiles dont nous parlons, c'est-à-dire venimeux, sont vivipares, et ont reçu le nom générique de vipère, qui n'est qu'une abréviation de *vivipare*, enfanter, mettre des petits vivants au monde.

On peut les diviser en plusieurs genres faciles à caractériser; le plus utile de ces genres à reconnaître est le genre vipère proprement dit. On désigne sous ce nom toutes les espèces qui n'ont ni renflement du cou ni fossette derrière le cou, et la tête couverte de plaques semblables à celles du dos, et dont les plaques caudales sont doubles, comme dans les couleuvres; toutes se distinguent facilement de ces dernières non-seulement par leurs crochets, mais aussi par les écailles du dessus de la tête, qui sont petites et granulées, tandis que chez les couleuvres elles sont grandes et lisses; semblables à ces dernières par leur conformation générale et par presque toutes leurs habitudes. Les vipères sont d'autant plus à craindre que, trompé par leur fausse ressemblance, on pourrait s'exposer involontairement à leur morsure; pour prévenir ces accidents, il faut observer qu'on remarque sur la peau de ces reptiles des teintes sombres et foncées qui inspirent de la défiance au premier abord, et qu'il règne dans leur physionomie un air de férocité qui annonce en quelque sorte le danger de leur morsure.

Les vipères vivent, selon leur taille, de vers, d'insectes, de petits quadrupèdes ou d'oiseaux. Quoique ces serpents doivent être évités avec soin, il s'en faut de beaucoup que leur morsure soit toujours mortelle, et il est même assez rare qu'elle soit suivie d'une si funeste terminaison pour l'homme; le plus souvent il n'en résulte qu'un gonflement considérable accompagné de douleurs vives. Et d'ailleurs, comme elles sont toutes d'un naturel timide et craintif, et qu'elles se tiennent cachées dans les lieux arides et peu fréquentés, il s'ensuit de là qu'il est facile d'éviter cet accident et qu'on est rarement exposé à les rencontrer. Toutes ces espèces habitent de préférence les contrées chaudes ou tempérées.

Parmi ces espèces, une des plus anciennement et des mieux connues est la vipère commune (*vipera berus*); elle est très commune en Europe; elle habite près de nous; elle infeste nos bois. Sa longueur ordinaire est de deux pieds; sa couleur est d'un gris cendré et le long de son dos, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, s'étend une suite de taches noirâtres, et qui en se réunissant les unes aux autres représentent une bande en zig-zag. Toutes les écailles du dessus du corps sont relevées au milieu par une petite arête; le dessous du corps est garni de grandes plaques. Elle a de chaque côté de la mâchoire supérieure comme toutes les vipères deux dents longues, crochues et très pointues; on les a appelées dents canines, à cause de la ressemblance, imparfaite à la vérité, de plusieurs quadrupèdes; ces dents longues et crochues peuvent être inclinées et redressées au gré de l'animal. Communément elles sont couchées en arrière le long de la mâchoire, et alors leur pointe ne paraît point, mais lorsque la vipère veut mordre, elle les relève et les enfonce dans la plaie en même temps qu'elle y répand son venin. Les dents de la vipère sont creuses; elles renferment un conduit s'ouvrant à l'extérieur par deux petits trous, dont l'un est situé à la base de la dent et l'autre vers sa pointe. Ces dents sont renfermées dans une gaîne ou membrane; le poison de la vipère est contenu dans une vésicule placée de chaque côté de la tête; un mouvement volontaire de la part de l'animal en fait sortir le venin, qui arrive par le conduit placé à la base de la dent, la traverse, et en sort par le trou qui est placé à la pointe de la dent. Ce suc malfaisant, renfermé dans les vésicules, est une liqueur jaune qui est d'autant plus dangereuse qu'elle a été distillée en plus grande quantité dans les plaies par des morsures répétées. Elle peut passer un très long temps sans manger, car elle vit plusieurs mois privée de nourriture. Lorsque les froids sont arrivés, on les trouve, sous des tas de perres ou dans des trous de

vieux murs, réunies plusieurs ensemble. C'est au retour du beau temps, et communément au mois de mai, que le mâle et la femelle se recherchent; la femelle porte ses petits trois ou quatre mois. Elle rampe lentement, elle n'attaque point l'homme ni les gros animaux, elle ne se jette ordinairement que sur les petits; lorsqu'on la blesse ou lorsqu'on l'agace ou l'irrite, elle devient alors furieuse et fait alors des blessures quelquefois funestes. On ignore la durée de la vie de la vipère, mais comme elle n'a acquis son développement que très longtemps après sa naissance, on doit conjecturer qu'elle vit d'autant plus longtemps que sa vie est tenace. Le système de coloration de la vipère commune est très sujet à varier, et quelques-unes des variétés de coloration ont reçu des noms particuliers, comme la *vipère chersea*, *la vipère aspic*, *la vipère noire*, *vipera atra*.

ALPHONSE GUICHENOT,

aide-naturaliste au Jardin des Plantes.

FANTAISIE GROTESQUE.

LES MÉSAVENTURES D'UN ANGLAIS.

Lord Boulingrog, après avoir passé une partie de sa vie a voyager, à chasser, à parier et à se griser, se résolut à faire quelque chose de mieux, présumant, avec raison, qu'un homme qui possède trente mille livres de rentes, et n'a pas plus de quarante ans, peut trouver d'autres jouissances que celles dont nous venons de faire la nomenclature.

Lord Boulingrog n'était pas beau; il était petit et très gros; ses yeux étaient ronds et presque aussi rouges que ses cheveux; ses joues descendaient carrément dans sa cravate, et tout l'ensemble de sa physionomie avait quelque chose de comique, malgré le sérieux national qu'il conservait habituellement.

Cependant, sous cette enveloppe grotesque, lord Boulingrog cachait un cœur accessible à l'amour, non cet amour léger et volage qui change à chaque instant d'idole; c'était un sentiment profond, une grande passion que milord voulait inspirer. N'ayant pas réussi à se marier dans sa patrie, lord Boulingrog, qui avait toujours eu un faible pour les Françaises, revint à Paris dans l'espoir d'y être plus heureux.

Il y avait trois mois que milord habitait la capitale de la France; il visitait les spectacles, les salles de concerts, les promenades, les restaurants; il dépensait beaucoup d'argent et s'amusait peu, car son cœur sensible n'avait pas encore rencontré un cœur qui répondît au sien.

Un soir, comme il s'en revenait après minuit à son hôtel, lord Boulingrog entend des cris au moment où il entrait dans une rue peu fréquentée. L'Anglais est brave; il s'avance du côté d'où partent les plaintes. Bientôt il aperçoit une dame que deux hommes insultaient; il précipite sa marche et tombe à coups de poing sur les deux individus dont la conduite méritait une correction. Lord Boulingrog boxait parfaitement; en fort peu de temps il a mis en fuite ses adversaires. Alors il veut revenir vers la dame qu'il a délivrée, comptant galamment lui offrir son bras; mais pendant le combat, celle pour qui l'on boxait avait commencé par se sauver du côté d'une assez belle maison où elle s'était empressée de frapper à coups redoublés.

Au moment où notre Anglais arrivait près de la maison, la porte cochère s'ouvre, la dame entre, et se ferme aussitôt sur elle, en criant à son libérateur.

— Bien obligée, monsieur, je suis bien reconnaissante.

Lord Boulingrog reste devant cette porte qui vient de se refermer sur lui. Il trouve que cette dame l'a quitté un peu brusquement; le service qu'il vient de lui rendre mériterait quelques remercîments de plus. Cependant, ne connaissant point celui qui vient de la secourir, effrayée encore par le danger qu'elle a couru, la dame est excusable de n'avoir pensé d'abord qu'à regagner sa demeure.

Lord Boulingrog se dit tout cela en considérant toujours la maison de la dame inconnue. L'Anglais aurait voulu au moins voir la figure de celle pour laquelle il a boxé; mais il n'en a pas eu le temps. Il ne sait pas seulement si elle est vieille ou jeune; pourtant, à la légèreté avec laquelle elle a fui pendant le combat, il juge qu'elle doit être encore à la fleur de l'âge. Cette aventure a commencé d'une manière qui pique singulièrement la curiosité de l'Anglais; se trouver après minuit le défenseur d'une inconnue, se battre pour elle, tout cela commence comme un roman d'*Anne Radcliff* de sombre mémoire, et notre Anglais aimait beaucoup *les Mystères d'Udolphe*.

Lord Boulingrog ne peut se décider à s'éloigner de la maison dans laquelle est entrée cette dame. Les Anglais sont contemplatifs; il y avait plus d'une heure que celui-ci était en admiration devant cette porte cochère qui n'avait rien de remarquable; il y serait peut être resté jusqu'au jour, si une patrouille de la garde nationale ne fût venue le tirer de sa préoccupation.

— Que faites-vous là? dit le caporal en s'approchant de celui qu'il voit immobile devant une porte cochère.

Lord Boulingrog s'exprimait fort difficilement en français et ne le comprenait pas très bien. Il a pris la question du caporal pour une menace; en se retournant, il se voit entouré d'hommes armés; il croit que ce sont des camarades de ceux auxquels il a donné des coups de poing, qui viennent de l'envelopper, dans l'espoir de venger la défaite de leurs amis. Lord Boulingrog, ne songeant plus qu'à se frayer un passage à travers ces nouveaux adversaires, commence par distribuer des coups à droite et à gauche, en s'écriant :

— Ah! *By God!* vous envelopper moi par-derrière!... vous mettre vous douze contre moi! vous étaient des brigands... A la garde! à la garde! à l'assassin!...

L'Anglais continuait de donner des coups à la patrouille, tout en appelant la garde; ce n'est pas sans

peine que l'on se rend maître de lui et qu'on lui fait comprendre que c'est la garde qui l'arrête. Alors Boulingrog s'écrie :

— Si vous êtes le garde, pourquoi arrête-vous moi?...

— Pourquoi êtes-vous immobile à deux heures du matin devant une porte cochère? répond le caporal.

— Parce que cela plaisait à moi.

— Eh bien! ça ne nous plaît pas, à nous; et vous allez nous suivre au corps-de-garde.

— Je voulais pas aller du tout au corps-de-garde; je voulais rester là.

— Vous ne resterez pas là et vous nous suivrez.

— Est-ce que par hasard vous prenez lord Boulingrog pour un voleur?

— Je ne sais pas si vous êtes lord Boulingrog ou autre chose; nous avons ici des gaillards qui contrefont parfaitement les Anglais. D'ailleurs, vous avez donné des coups de poing à la force publique et cela ne peut pas se passer ainsi. Marchons!

— Je voulais pas marcher... A la garde!... on violentait moi!

La garde ne répond à l'Anglais qu'en le forçant un peu rudement de marcher. Lord Boulingrog est furieux; mais il faut qu'il cède. Il arrive au corps-de-garde dans un état d'exaspération difficile à décrire. Il souffle, il crie et ne peut trouver les mots pour se faire comprendre. Pendant que le caporal fait son rapport au commandant du poste, le gros Anglais, pour tâcher de se remettre un peu, se laisse aller sur un tambour dans l'espérance de s'y reposer; mais le poids de lord Boulingrog est trop lourd pour la peau d'âne; elle crève, et le malheureux étranger enfonce dans la caisse, ayant bientôt la tête au niveau des genoux.

La garde citoyenne ne peut résister à l'envie de rire que lui donne la position de l'Anglais. Soldats, officiers et tapins, chacun s'en donne à cœur joie, et la colère de lord Boulingrog redouble en voyant tout le monde rire autour de lui. Il fait de vains efforts pour sortir de la caisse, en s'écriant :

— C'était affreux! c'était épouvantable! le Français arrêtait le étranger et le mettait en prison dans un tonneau!... *Y am very augry* contre vous... aidez-moi à sortir un petit peu, que je boxe vous.

Et en effet, un tambour, ayant pitié de l'Anglais, parvient à le remettre sur ses jambes; mais aussitôt lord Boulingrog recommence à donner des coups de poing autour de lui; on se décide alors à le mettre au violon où on le laisse passer la nuit.

Après avoir longtemps crié, tempêté, après avoir donné quelques coups sur la muraille, lord Boulingrog finit par s'endormir. C'était le parti le plus sage; mais ce ne sont pas toujours ces partis-là que l'on prend d'abord.

Le sommeil, c'est le temps; il calme, il adoucit les peines. En s'éveillant, lord Boulingrog fut un peu honteux de se trouver au corps-de-garde; il sentit qu'il avait eu tort de vouloir boxer avec la patrouille, et lorsque l'officier du poste lui demanda ses papiers, il les lui présenta d'un air fort soumis.

On reconnut que l'étranger n'était point un homme sans aveu; on lui pardonna ses emportements de la veille et on le laissa libre, après lui avoir fait promettre toutefois qu'il ne resterait plus, passé minuit, en admiration devant les portes cochères de la capitale.

L'Anglais a bientôt oublié sa nuit au corps-de-garde; des aventures de la veille il n'a gardé qu'un souvenir, c'est celui de la dame qu'il a sauvée. Ce souvenir est un peu vague, puisque cette dame ne l'a remercié que de loin et lui a presque fermé la porte sur le nez; mais pour un esprit romanesque, le vague a bien son mérite. Lorsqu'on n'a vu d'une femme que sa taille, lorsqu'on ne connaît d'elle que sa légèreté à courir, on peut aisément joindre à cela une figure angélique, une voix touchante, et ces grâces qui subjuguent, qui captivent tous les cœurs. Quand on se berce d'illusions, on est libre de les pousser très loin. Le positif a souvent moins de charmes, car il ne laisse plus rien à faire à l'imagination.

En sortant du corps-de-garde, lord Boulingrog se dirige donc vers la rue où lui est arrivée son aventure nocturne. Il parvient facilement à la retrouver (en général, les étrangers connaissent Paris beaucoup mieux que les Parisiens). Il ne lui est pas difficile non plus de reconnaître la maison dans laquelle est entrée son inconnue; il avait eu le temps la veille de compter les étages, les fenêtres, et jusqu'aux bornes qui la touchaient.

La porte cochère était ouverte; l'Anglais entre et se dirige vers le concierge avec cette assurance d'un homme qui a de l'or plein ses poches; il n'y a rien de tel pour donner de l'aplomb.

Mais par un hasard fort rare à Paris, le concierge de cette maison se trouvait être un ancien soldat de l'empire, brave militaire invalide, qui avait voué une haine profonde aux Anglais depuis que son ancien général était mort à Sainte-Hélène.

Aux premières paroles de lord Boulingrog, M. Bataillard, c'était le nom du concierge, reconnut à qui il avait affaire; il fit aussitôt une grimace très prononcée, passa sa main gauche sur sa moustache; vous savez que tout le monde en porte maintenant, et un invalide a bien le droit de se permettre cette coquetterie. Enfin, de sa main gauche il gratta sa jambe de bois... Ceci peut vous paraître extraordinaire; mais telle était pourtant l'habitude de M. Bataillard, lorsqu'il avait de l'humeur ou quand il méditait quelque malice.

— Mossieur le Suisse, dit lord Boulingrog en entrant la moitié de son corps dans la loge du concierge.

— Je ne suis point Suisse! répond le vieux Bataillard d'un air presque courroucé, je suis Français et je m'en fais gloire!

— Je ne voulais pas empêcher vous d'être Français, certainement... Quand je disais suisse... c'est que je voulais dire...

— Il me semble pourtant que je n'ai pas l'air d'un Suisse! reprend le concierge avec humeur.

— Oh!... vous, pas du tout Helvétique... je comprenais bien; mais quand je nommais vous suisse, c'est que j'avais voulu dire...

— Est-ce que j'ai l'accent étranger?... Est-ce que vous m'avez vu manger de la choucroute, par hasard?

— De la choucroute... je connaissais pas du tout ce pays-là... mais quand je appelais vous suisse, c'était seulement pour exprimer... pour questionner...

— Au fait, qu'est-ce que vous voulez? Qui demandez-vous dans la maison?

— C'est ce que j'aurais déjà dit, si vous il avait laissé expliquer moi. Je venais ici pour savoir... pour connaître... pour faire connaissance...

Tout en disant ces mots, lord Boulingrog tirait de sa poche une pièce d'or qu'il mettait sur le poêle du portier; celui-ci ne poussait pas sa haine contre les Anglais jusqu'à détester leurs guinées; il pensait, au contraire, qu'il vaut mieux prendre l'argent de ses ennemis que celui de ses amis.

— Hier au soir, reprend lord Boulingrog, il était fort tard... je avais défendu une dame qui habitait cette maison... je avais boxé contre deux insolents qui l'insultaient... le dame avait couru frapper bien vite... puis avait refermé son porte sur mon nez... en me criant beaucoup de jolies choses... Je voulais savoir qui était cette personne. dont le charmante tournure me trottait toujours dans le tête, et faisait soupirer moi comme un étouffement.

— Ah ! oui... hier au soir... il était minuit bien passé quand elle est rentrée... je sais qui vous voulez dire... je sais qui c'est !...

Et le concierge se frottait les mains, souriait malignement et grattait sa jambe de bois.

L'Anglais et le portier.

— C'était une jeune femme bien jolie, n'est-ce pas?

— Jeune... oui... Oh ! elle est jeune... jolie... mais j'ai entendu dire qu'elle était superbe... dans son genre.

— Superbe !... Oh ! *By God* !... je le aurais parié... Et qu'est-ce que faisait cette dame? avait-elle un père... une famille...

— Elle demeure seule et ne reçoit personne... il est vrai aussi que personne ne vient la voir... Sa plus grande occupation dans la journée, c'est de chanter... il paraît qu'elle aime beaucoup le chant et la musique...

— Elle aime le chant... c'est une musicienne alors? elle avait sans doute chez elle un instrument?

— Je n'en ai pas vu... Ah ! si, attendez donc... elle a une espèce de petite guitare dont elle pince les cordes bien gentiment, et, lorsqu'elle chante, elle s'accompagne avec cela...

— Une petite guitare... je comprenais, *verywell*, elle aime le musique mélodieuse... moi aussi je aimais très fort le musique... Et à quel étage loge cette dame?

— Ses fenêtres sont au troisième... les deux dernières à gauche contre l'hôtel garni qui est à côté...

— Ah !... vous avez un hôtel garni à côté...

— Sans doute.

— Est-il confortable?

— Qu'est-ce que vous dites?

— Je demande à vous si l'hôtel voisin est confortable... je entendais par là s'il était... confortable.

— Ah ! très bien... Si vous vouliez parler français, ça me serait plus commode...

Lord Boulingrog met une seconde pièce d'or sur le poêle du concierge, afin de se faire mieux comprendre ; puis il reprend :

— C'est égal... je me trouve bien satisfait... Ah ! et le nom de cette milady... *If you please?*

— Le nom de la milady du troisième?

— Yes.

— Celle qui chante toute la journée?...

— Yes.

— D'abord, je ne vous ai pas dit que c'était une milady...

— C'est égal... je supplie vous de dire à moi son nom.

— Dame!... c'est peut-être une indiscrétion de ma part.

Lord Boulingrog tire une troisième pièce de son gousset et la met encore sur le poêle.

— Elle se nomme madame Chika, s'écrie le concierge en se pinçant les lèvres avec intention.

— Lady Chique?...

— Madame Chika.

— Chiquette?...

— Je ne vous dis pas Chiquette, je vous dis Chika.

— Bien, très bien, mon bon ami, je suis très content... je suis bien satisfait de vos renseignements .. je reverrai vous... *Farewel.*

Et l'Anglais s'éloigne de la loge et sort de la maison, tandis que l'ancien troupier murmure entre ses dents :

— Va, mon gros goddem! je t'en ai donné pour ton argent.

Le premier soin de lord Boulingrog en sortant de la maison de son inconnue est d'entrer dans l'hôtel voisin et de dire à la maîtresse de la maison :

— Madame, je voulais loger chez vous...

— C'est très facile, milord.

— Je voulais loger au troisième étage.

— Les appartements sont bien plus beaux au premier, milord.

— Je vous dis que je voulais loger au troisième; je paierai comme si je étais au premier.

— Oh! c'est différent, milord est libre.

— Je voulais loger sur le devant... dans le logement qui touche le maison à gauche.

— L'appartement au troisième à gauche; il est pris, milord, il est occupé par un Espagnol.

— Vous mettrez l'Espagnol dans ce que vous voudrez, mais je voulais absolument avoir son logement...

— Mais, milord, cependant...

— Je paierai tout ce que vous demanderez à moi...

— Allons, allons, cela pourra s'arranger... je trouverai un prétexte pour l'Espagnol.

— Yes, logez l'Espagnol dans un prétexte, moi, dès ce soir, je viens me installer chez vous.

— Tout sera disposé pour vous recevoir, milord.

Lord Boulingrog s'éloigne en se frottant les mains, et, quelques heures après, il était installé dans l'hôtel à côté de la demeure de son inconnue, et ses fenêtres étaient tout juste au niveau de celles de madame Chika; et il avait fait apporter chez lui un énorme tambour avec des baguettes, ce qui avait un peu surpris les maîtres de l'hôtel garni; mais comme milord payait tout sans marchander, on s'était dit : Si ce riche Anglais aime le tambour... Après tout, c'est un instrument comme un autre, et en grande faveur maintenant dans nos orchestres.

Lord Boulingrog, dont le logement est appuyé contre le mur de la maison voisine, passe d'abord une partie de la journée à sa fenêtre, dans l'espoir que sa belle inconnue paraîtra à la sienne. Mais son attente est trompée; alors il visite tous les placards qui sont contre le mur voisin, et reste des heures entières l'oreille collée dans une armoire afin de tâcher d'entendre chanter sa voisine.

Vers la fin de la seconde journée des sons arrivent enfin à l'oreille de milord; c'est madame Chika qui chante *Petit Blanc*, en s'accompagnant avec une guitare.

Aussitôt milord prend son tambour et exécute un roulement dans lequel il s'étudie à suivre la voix de la chanteuse. Ce n'est que lorsqu'il a cessé d'entendre sa voisine que lord Boulingrog se décide à quitter son tambour...

Cette manière de chercher à fixer l'attention de sa voisine avait quelque chose de neuf qui séduisait l'imagination de l'Anglais. Pendant huit jours il a toujours l'oreille au guet; dès que sa belle inconnue se met à chanter, milord s'empresse de battre la caisse; mais il accompagne le plus galamment possible et sans trop couvrir la voix de la chanteuse; au bout de ce temps, il va retrouver le concierge Bataillard.

— Mon ami, dit l'Anglais en s'approchant du concierge qui sourit malignement dès qu'il le voit, mon bon ami... je étais plus un inconnu pour votre belle dame du troisième... je avais fait connaissance avec elle.

— Bah! est-ce que vous l'avez vue? répond le vieux militaire d'un air surpris.

— Non, je ne l'ai pas encore vue; mais toutes les fois qu'elle chante je bats de la caisse pour entretenir avec elle une petite conversation à travers le muraille.

— Comment! c'est vous qui battez du tambour toute la journée? s'écrie le concierge en riant. Ah! bien... En effet, madame Chika vous entend... Plus d'une fois elle a parlé devant moi du tambourineur!

— Elle en a parlé?... Oh! c'était délicieux... Je savais bien que je ferais connaissance... Et que avait-elle dit de moi... *If you please?*

Elle a dit : Si je connaissais l'animal qui tambourine à côté de chez moi, j'aurais bien du plaisir à lui casser ses baguettes sur le nez.

La figure de milord s'est allongée et il murmure entre ses dents :

— Ah! le belle femme avait appelé moi animal... Je voulais pas encore faire connaissance... Je allais employer une autre moyen. Je priais vous de ne pas parler du tambourineur.

Lord Boulingrog va faire l'emplette d'une clarinette; dans sa jeunesse il avait appris cet instrument; il espère en savoir assez pour accompagner sa voisine. Dès le lendemain l'Anglais étudie sur la clarinette l'air du *Petit Blanc*; il le joue de toute la force de ses poumons, en ayant soin d'ouvrir toutes les armoires, pour être entendu de la maison voisine. Quand milord avait joué quelque temps, il se mettait à sa fenêtre espérant que sa dame du troisième se placerait aussi à sa croisée; mais jamais madame Chika ne se faisait voir.

Huit jours s'écoulent, et lord Boulingrog va retrouver le vieil invalide, et lui dit :

— Je crois que je puis maintenant demander le permission de présenter mes hommages à milady Chika... Je faisais tous les jours de le musique avec elle... C'était bien joli... Je jouais *Petite Blanche* sur le clarinette qu'on m'entendrait du bout de le rue.

— Comment! c'est vous qui jouez de la clarinette? s'écrie le concierge. Ah! je crois bien qu'on vous entend!... Il faudrait être sourd pour ne pas entendre...

— Et le belle dame du troisième avait écouté moi?...

— La dame du troisième? Oh! oui... elle a encore parlé de vous... et plus d'une fois...

— Je étais dans l'enchantement!

— Elle a dit : Je ne sais pas quel est le malheureux aveugle qui souffle sans cesse dans une clarinette, mais j'aimerais mieux élever dix canards dans ma chambre que d'avoir cet homme-là pour voisin !

— Je voulais pas encore présenter moi chez lady Chika, dit lord Boulingrog en fronçant le sourcil ; et il s'éloigne à grands pas, en cherchant dans sa tête comment il pourra captiver agréablement l'attention de sa voisine.

Après avoir longtemps réfléchi, l'Anglais, qui ne savait pas d'autre instrument que la clarinette et le tambour, et qui voulait absolument être agréable à sa voisine la musicienne, se frappa le front, poussa un gros rire et s'écria :

— Ah ! god dem ! cette fois je suis très sûr que le voisine trouvera moi bien harmonieux. Je allais acheter de cet instrument qu'on joue dans les rues, en tournant un petite manivelle... Je suis certain que je jouerai toute de suite très bien. Ils appelaient cela, je crois, un *ogre de berberie*... Je voulais sur-le-champ acheter un *ogre* pour chatouiller agréablement les oreilles de mon jolie voisine.

Lord Boulingrog se met aussitôt à parcourir les rues de Paris ; il ne tarde pas à rencontrer un joueur d'orgue ; il court à lui, et lui dit :

— Je voulais acheter ton musique...

— Vous voulez mes chansons... C'est six sous !

— Je demandais pas les chansons... C'est ton grosse musique que tu fais tourner et que tu portes sur ton dos ensuite, que je veux avoir.

— Vous voulez mon orgue ?

— Yes, ton *ogre de berberie*.

— Oh ! je ne vends pas ça... C'est mon instrument, mon gagne-pain...

— Toi, tu sauras bien trouver un autre *gagre-bread ;* je achettais l'ogre le prix que tu voulais... Je payais toute de suite... Tiens, voilà de l'or... *Give my* ton grosse musique.

La vue d'une bourse bien garnie lève sur-le-champ les difficultés ; le joueur d'orgue se serait vendu lui-même si le riche Anglais l'avait exigé. L'instrument est cédé à lord Boulingrog, qui prie seulement le vendeur de le suivre avec l'orgue jusqu'à son hôtel.

Les maîtres de la maison sont un peu étonnés de voir leur locataire faire porter un orgue dans son appartement ; mais milord les avait déjà habitués à ses singularités, et ils pensèrent que cette nouvelle musique ne durerait pas plus longtemps que le tambour et la clarinette.

Voilà donc l'orgue placé dans la chambre de lord Boulingrog, et tout contre le mur qui touche à la maison voisine. Puis, dès qu'il est levé, l'Anglais court à son nouvel instrument, et joue pendant des heures entières sans s'arrêter : L'ouverture de la Caravane, l'ouverture du Jeune Henri, et autres morceaux aussi nouveaux, qui étaient notés sur l'orgue.

Cette fois, notre amoureux croit avoir réussi. Quinze jours s'écoulent ; il n'entend plus chanter sa voisine, ce qui lui fait présumer qu'elle préfère l'écouter ; il se rend de nouveau chez le concierge invalide. Celui-ci se met à rire dès qu'il aperçoit le gros Anglais.

— Eh bien ! mon bon ami, je crois que cette fois je avais trouvé le moyen de lier connaissance avec le belle dame Chika... dit lord Boulingrog d'un air triomphant.

— Dame ! je ne sais pas ce que vous avez trouvé, répond le portier en frottant sa jambe de bois, mais tout à l'heure je vous dirai quelque chose...

— Je avais trouvé un instrument dont je jouais très bien... Est-ce que vous ne me entendez pas toute la journée ? C'était moi qui tournais de l'*ogre*...

— Comment ! c'est vous qui jouez de l'orgue depuis le matin jusqu'au soir ?

— Yes, mon bon ami, et lady Chika avait dû entendre aussi moi avec satisfection...

— Ah ! je crois bien, avec tant de satisfaction que depuis quatre jours elle a quitté la maison ; elle n'y tenait plus, elle disait : Ce misérable joueur d'orgue me rendra sourde ! Il n'y a pas moyen d'y tenir... Je voudrais que la peste l'étouffât !... Et autres choses de ce genre... Enfin, comme je vous le disais, elle est partie il y a quatre jours ; elle ne veut plus rester à Paris, ni même en France, de peur d'y entendre encore l'orgue, la clarinette et le tambour ; elle est allée au Havre, d'où elle doit s'embarquer pour la Guadeloupe... Il paraît qu'elle a des amis dans ce pays-là.

Lord Boulingrog est demeuré stupéfait ; pendant dix minutes il ne trouve pas une parole pour exprimer ce qu'il éprouve ; au bout de ce temps, il serre fortement le bras du concierge, lui glisse encore une pièce d'or dans la main, et s'écrie :

— Elle était partie pour le Havre... vous étais sûr...

— Parfaitement sûr, j'ai porté ses effets à la diligence... Et au cas qu'il lui arrive des lettres elle doit descendre à l'hôtel de Paris.

— Très bien ! je cours après elle... pour lui demander pardon d'avoir joué de l'*ogre* et déposer mon cœur à ses pieds.

Le soir même lord Boulingrog partait en poste, le lendemain il était au Havre. Il se rend à l'hôtel qu'on lui a indiqué et demande madame Chika, arrivée de Paris depuis peu de jours.

— Ma foi ! vous arrivez à temps, si vous voulez la voir, dit le maître de l'hôtel ; cette dame désirait partir pour la Guadeloupe ; elle a trouvé un bâtiment qui fait voile aujourd'hui, elle est à bord... mais le bâtiment n'est pas encore parti.

— Ah ! god !... courons au bâtiment ! s'écrie l'Anglais, je voulais suivre partout mon belle dame... J'irai jusqu'à le Guadeloupe s'il le fallait.

Et lord Boulingrog arrive au port, s'informe, paie sur-le-champ son passage, et se trouve enfin sur le bâtiment qui allait emmener l'objet de sa passion. Il demande lady Chika ; les matelots se regardent en riant ; mais on indique à l'Anglais la chambre de cette dame ; il s'y rend, aperçoit une assez belle femme qui a le dos tourné ; il court se jeter à ses genoux en lui demandant pardon d'avoir joué de l'orgue, de la clarinette et du tambour ; il lui offre sa fortune et sa main... La dame se retourne... l'Anglais pousse un cri et reste pétrifié...

Madame Chika était une vieille négresse.

Quand lord Boulingrog revint de sa stupeur, le bâtiment avait déjà perdu de vue le port ; il fallut que le malheureux Anglais fît le voyage de la Guadeloupe pour avoir voulu épouser madame Chika.

Lord Boulingrog jura que ce serait sa dernière aventure galante, et depuis ce temps, en effet, il renonça entièrement au mariage.

CH. PAUL DE KOCK.

MŒURS PARISIENNES.

LE FACTEUR DE LA POSTE AUX LETTRES

ET LE CAFÉ DES COMÉDIENS.

Ce *Café des Comédiens* est un trou noir situé près de la Halle-aux-Blés, où tous les Dorante édentés, toutes les Célimène en cheveux blancs, les Dugazon en retraite, les Elleviou à la réforme, viennent chercher une planche garnie d'un quinquet pour y pousser un dernier soupir. C'est un spectacle à la fois plaisant et grotesque, triste et gai, et dont on ne peut jouir complétement que quelques jours avant le jour de Pâques. C'est l'heure, en effet, où tous ces pauvres diables, martyrs asthmatiques de la tirade et du couplet, s'en reviennent du fond de leurs provinces, chargés de gloire et de misères, pour chercher encore quelques jours de misères et de gloire. Misère à part cependant, et intelligente et fière; car à travers les haillons vous retrouvez facilement l'orgueil du grand seigneur, toutes sortes de souvenirs poétiques, je ne sais quel parfum d'atticisme qui vous fait deviner que Molière ou Racine, Lesage ou Corneille, quelquefois même Mozart ou Rossini ont passé par là. Ces honorables mendiants de l'art dramatique arrivent dans toutes sortes d'attirails et se placent fièrement sur ces bancs vermoulus; ils attendent qu'un autre pauvre diable comme eux, quelque directeur de province, les vienne passer en revue comme ferait un amateur de chevaux de coucou; et même, dans cette extrémité, jamais la gaîté ne les abandonne, jamais l'espérance ne s'envole de ces cœurs tout imbus de la plus précieuse des poésies, la poésie dramatique.

Ils ont passé dès l'enfance par tant de fortunes diverses que nulle fortune ne peut plus les étonner. Ils se sont habitués de si bonne heure à porter tour à tour le haillon et la pourpre, que pour eux tout haillon est un manteau de pourpre. A leurs voix puissantes se sont agités les peuples, sont tombés les empires, ont disparu les dynasties puissantes; que voulez-vous qu'ils s'inquiètent de n'être pas entendus aujourd'hui! Ils ont passé leur vie parmi tant de péripéties cruelles ou imprévues, que voulez-vous qu'ils s'inquiètent de leur sort d'aujourd'hui! Ils ont là, de leur vivant, le bonheur, la joie, l'esprit, la gaîté, la grâce, la faveur populaire des Bohémiens, et ils en ont l'insouciance. Autour d'eux tout le monde *a vieilli*, et parmi toutes ces vieillesses, ils ne reconnaissent que deux jeunesses éternelles, leur digne jeunesse et celle des chefs-d'œuvre qu'ils ont appris par cœur en suçant le lait de leur nourrice. Pauvres gens, braves gens, que rien n'abat, que rien ne décourage! Ils sont venus au monde apportant pour tout capital beaucoup d'esprit, beaucoup d'amour, beaucoup de jeunesse; ils ont dépensé avec une profusion étourdie ce précieux capital, et maintenant qu'il ne leur reste plus guère que quelque menue monnaie de ce fugitif trésor, ils ne s'en inquiètent guère. Ils vont où Dieu les pousse. Ils meurent deux fois, le jour de la mort et le jour où ils quittent les premiers rôles. Pour les rôles de vieillard, le jour où Valère s'appelle Orgon est plus dur cent fois que le jour où M. Orgon disparaît de l'affiche des vivants. Dites-moi ce que deviennent les vieux comédiens, et je vous dirai ce que deviennent les vieilles lunes. Ils passent sur la terre en déclamant, puis tout d'un coup ils se perdent dans un grand silence. Ils portent aux hommes assemblés le rire et les larmes, l'amour et la haine, la passion et la terreur; puis tout d'un coup les hommes les oublient, à peine leurs larmes sont-elles séchées. Il y a une retraite, il y a un asile, il y a un hôpital pour tous les invalides de ce monde; pour les invalides de l'art dramatique il n'y a que la Café des Comédiens, c'est-à-dire un hôpital sans repos. Mais où est le comédien qui se repose? où est le comédien qui renonce tout-à-fait à ses joies, à ses transes, à ses délires? où est le comédien qui, tôt ou tard, vieux, malade, infirme, délaissé, abandonné, privé de sa beauté qui était sa force, ne vienne encore se traîner sur les bancs du *Café des Comédiens?*

Certes, si jamais profession fut à l'abri de la misère poignante, de la misère de mélodrame, c'est celle de facteur à la poste aux lettres. Le facteur est de sa nature un bonhomme, alerte et simple, dont la vie est réglée jour par jour, heure par heure; il se lève le matin à six heures, il n'est libre que le soir à six heures; le reste de sa vie appartient à l'administration qui lui cire son chapeau, qui fait ses habits, qui lui donne ses souliers, qui lui sert de père et de mère, qui lui confie ce qu'il y a de plus cher dans le monde, les secrets des particuliers. Le facteur est l'homme de tous, il est aimé de tous, il est attendu de tous; c'est l'Espérance en uniforme. Il va, il vient, il revient, il s'en va, et toujours sur sa route il ne trouve que des sourires. Messager de mort ou d'amour, d'ambition satisfaite ou d'ambition trompée, il est toujours le bienvenu; car sa présence, et quoi qu'il apporte, joie ou douleur, met un terme au plus cruel de tous les maux, l'incertitude. Le facteur est le lien vigilant et toujours tendu qui réunit le passé au présent et le présent à l'avenir. Il est la voix mystérieuse qui parle tout bas à toutes les oreilles, qui se fait entendre à tous les cœurs. Comme la Fortune il est aveugle, et comme elle il distribue à tout venant ce qui lui revient de bonheur ou de peine. On l'attend, on l'appelle; toutes les portes lui sont ouvertes, toutes les mains lui sont tendues; l'émotion le précède et l'émotion le suit. Quand il paraît sur le seuil d'une maison, je ne sais quelle attente inquiète s'empare de cette maison. Le coup du facteur frappé à la porte fait cesser toute occupation domestique; chacun prête l'oreille pour savoir quel nom sera prononcé par ce messager de l'heure présente; puis il s'en va pour revenir deux heures

après, car il est l'homme de tous les instants, car s'il est le matin l'homme de la province, l'homme de toute l'Europe, espèce de plénipotentiaire redoutable et redouté; il n'est plus le reste du jour que l'envoyé des petites passions, des petites ambitions et de mille coquetteries parisiennes. La facteur du matin décidait peut-être de la vie ou de la guerre, de la ruine ou de la fortune; le facteur de midi n'a plus à colporter que les mille petits riens de la vie commune, invitations de repas ou de bal, rendez-vous d'amour, pétitions couleur de rose, infâmes billets anonymes, de petites lettres parfumées avec cachet à devises qui laissent voir tout ce qu'elles contiennent à travers la transparente enveloppe. Eh bien! le messager du matin, qui est aussi le messager du soir, est aussi simple, aussi doux le matin que le soir. Rien ne pèse à sa main, pas plus la lettre du banquier, remplie de valeurs, que la lettre de la jeune femme, remplie d'amour. Il comprend tout et il ne comprend rien; il sait tous les mystères sans en savoir aucun; il lit par instinct toutes les lettres sans en jamais ouvrir aucune. Il est l'homme qui sait toutes les intrigues, toutes les ambitions, toutes les passions de la vie; il pourrait dire, mais il ne le dira jamais, quand ces passions commencent et quand elles finissent. Il ne vient pas à une porte sans qu'il sache pourquoi; il n'y revient pas sans qu'il puisse dire ce qu'il apporte. Il est l'homme de la demande et l'homme de la réponse. Il est à la fois le blâme et la louange, la consolation et le désespoir. A travers tous ces papiers cachetés avec tant de soin, il entend toutes les plaintes qui s'exhalent; à travers sa boîte de cuir méticuleusement fermée s'élève pour lui seul un immense concert de clameurs de mille sortes qui l'accompagnent dans sa course, concert admirable de toutes les joies et de toutes les douleurs. Le facteur de la poste aux lettres est l'homme universel; il nous connaît tous au fond de l'âme, tant que nous sommes, pauvres et riches, ignorés ou célèbres, grands ou petits.

Le facteur sait à fond combien nous sommes petits, mesquins, médiocres; empressés, avides de tout savoir; impatients de tout avoir, hardis et poltrons en même temps; il nous voit tous, et tour à tour, pâlir et sourire, et soupirer et trembler, et nous montrer à nu dans toute la laideur de notre nature. Jamais drame plus long, plus intéressant et plus rempli de péripéties, et plus éternel, n'a été joué pour un seul homme; et voilà pourtant le drame qui se joue chaque jour pour les facteurs de la poste aux lettres, et qui se renouvelle et se complique à toutes les heures du jour. Comment donc voulez-vous qu'un homme ainsi posé au milieu des affaires humaines, et qui les tient toutes dans ses mains bien mieux que ne fait un roi, soit jamais un homme misérable? La misère ne peut pas l'atteindre, par plusieurs raisons; d'abord parce qu'il n'a pas le temps, et il faut beaucoup de temps avant de tomber jusqu'à la pitié des hommes; c'est qu'en suite un homme qui, par sa position, est jeté au milieu de tant de passions funestes qu'il comprend vaguement, est à l'abri de toute passion mauvaise. D'ailleurs, comme chacun lui fait un bon accueil, il est naturellement bien disposé à aimer tout le monde; et puis, comptez-vou pour rien la louange de sa conscience et la considération publique? Un facteur de la poste qui porte des lettre c'est aussi bien qu'un employé de la Banque qui porte d l'argent.

JULES JANIN.

Le café des Comédiens.

BENJAMIN BRAGG.

VOYAGE

AU

POLE NORD.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.

Mon père, négociant à Hull, étant actionnaire de plusieurs baleiniers qui faisaient la pêche du Groënland, je devins naturellement curieux de connaître ces froids climats et ces mers dangereuses où le géant des mers a fixé sa résidence. J'étais vivement intéressé par la lecture des voyages, et particulièrement de ceux faits vers le Nord.

J'eus à peine quitté le collége que mon père me mit à son comptoir, où je trouvai assez de loisir pour continuer ma lecture favorite et me livrer à l'étude de la nature et de la théorie du globe terrestre.

Rien de remarquable ne m'arriva jusqu'à l'âge de dix-huit ans; car, bien que j'eusse fréquemment témoigné à mon père le désir de m'embarquer sur un baleinier, il ne pouvait se résoudre à se séparer de son fils unique. Pourtant il était d'usage, à Hull, que les jeunes gens fissent un voyage sur ces mers glacées qui alimentent une branche de commerce dont notre ville est le centre.

Mon père, qui avait ses principales relations avec les Hollandais, ayant appris que les affaires de notre meilleur correspondant d'Amsterdam devenaient embarrassées, fut d'avis de m'envoyer en Hollande pour connaître la véritable situation de ses intérêts.

Cette décision me plut infiniment, et le jour de mon départ fut pour moi un véritable jour de fête. Je ne manquai pas dans le cours de ce voyage de prendre des ren-

seignements sur les expéditions vers le Nord et sur la possibilité de pénétrer, à travers les glaces, jusqu'au pôle septentrional; mais toutes les personnes auxquelles j'adressai des questions à ce sujet me firent sentir que mon idée leur paraissait ridicule. Cependant, à Amsterdam, je fis la connaissance d'un capitaine hollandais, nommé Slapperwack, qui m'assura qu'il avait fait la pêche de la baleine pendant la moitié de sa vie, et qu'il ne croyait pas impossible de pénétrer jusqu'au pôle, quoique, peut-être, il n'y eut pas moyen de passer dans la mer du Sud par cette voie; que, dans tous les cas, il faudrait être arrivé dans les hautes latitudes assez à temps pour pouvoir profiter de tout l'été, ce qui ne pourrait avoir lieu qu'en passant l'hiver à la Nouvelle-Zemble, au Groënland ou au Spitzberg. Il m'entretint de ses différentes aventures et des dangers qu'il avait courus dans ses voyages. Je passai dans sa société tous les instants dont je pus disposer, et je lui fis part de l'ardent désir que j'avais d'aller visiter ces régions.

— L'exécution de ce voyage, me dit-il, présente certainement plus de difficultés et de dangers que vous ne vous l'imaginez, quelle qu'en soit d'ailleurs la possibilité. Comment pourrez-vous exister au milieu des glaces et des neiges, dans un climat où votre sang deviendra bientôt stagnant dans vos veines; où vous serez privé de la lumière du soleil pendant la moitié de l'année; où les montagnes sont de glaces et les vallées de neige; où la nature humaine est éteinte; où, par conséquent, vous ne pourrez espérer aucun secours de vos semblables; où la mer est un désert incommensurable, hérissé de glaces flottantes, qui, si elles ouvrent un passage à votre vaisseau, menacent presqu'au même instant de le renfermer et de le mettre en pièces?

Je lui répondis que, plus il y aurait de dangers à braver et de difficultés à vaincre, plus il y aurait aussi de gloire à acquérir. Dans toutes les grandes entreprises, lui dis-je, on doit bannir toute idée de danger et d'intérêt personnel. Quel homme voudrait aller à une bataille, s'il était effrayé de courir la chance d'être tué ou blessé? Je pense seulement combien il serait honorable pour nous de pouvoir dire que nous sommes allés plus loin que tous les navigateurs connus, et que nous nous sommes frayé un passage dans les régions où le capitaine Cook lui-même ne put pénétrer.

Tel était le sujet de mes entretiens avec le capitaine Slapperwack, qui s'y prêtait avec beaucoup de complaisance, quoiqu'il fût très éloigné de penser qu'un jour je m'engagerais sérieusement dans cette entreprise. La manière dont il me dépeignit les effets du froid suffit pour me convaincre qu'il était nécessaire que le corps fût endurci d'avance pour résister à de semblables souffrances; et, d'après cette opinion, je m'exposai volontairement, durant l'hiver que je passai en Hollande, à un degré de froid qui se fait rarement sentir en Angleterre, refusant avec opiniâtreté des vêtements additionnels dont les naturels du pays ne peuvent se passer. Tel est l'effet de l'enthousiasme qu'on s'expose volontairement aux souffrances et qu'on se plaît à les braver, tandis que sans ce ressort de l'âme le corps succomberait à leur première atteinte.

Mon ami Slapperwack partit au printemps avec les baleiniers, et l'affaire qui m'avait conduit à Amsterdam étant terminée, je retournai à Hull avec une addition nombreuse de cartes et de livres pour ma bibliothèque.

Ayant toujours en vue mon grand projet, je visitais fréquemment la bibliothèque publique pour y faire des extraits et y puiser des observations propres à satisfaire mes recherches.

J'observai que la baie de Baffin et l'île du Spitzberg étaient de dix degrés en-deçà du pôle, et que, par conséquent, ces mers de glaces impénétrables et inconnues, où la nature règne dans un silence non interrompu, ne comprenaient que cet espace de dix degrés.

Je remarquai que lors de la formation de la glace, soit dans un vase, soit dans un étang, l'eau commençait toujours par se cristalliser sur les bords, la gelée agissant ensuite par degré sur la surface. J'en conclus que, sans quelque point d'appui, la glace ne pourrait se former, et que, conséquemment, ces masses énormes de glace qu'on rencontre dans le cercle polaire devaient avoir été adhérentes à la terre, formées d'abord dans l'intérieur des baies, des criques et des rivières, et s'étendant ensuite par degré dans la pleine mer. Or, tous les voyageurs qui se dirigèrent vers le Nord ont été arrêtés par des masses de glace qui les empêchèrent de continuer leur course; on ne peut donc douter qu'il n'y ait de la terre au-delà de ces glaces, puisque s'il n'y avait que la mer au pôle les eaux ne pourraient jamais se coaguler, le mouvement continuel des vagues ne leur permettant pas de rester en stagnation.

Les régions polaires sont tellement dépourvues des communes productions de la terre dans des climats plus tempérés qu'elles semblent, par leur stérilité, nous interdire la tentation d'aller les visiter; le soleil y est si avare de ses rayons que cette contrée, qui comprend la quatrième partie du globe, est inhabitable à l'homme et qu'il ne s'y trouve qu'un très petit nombre de quadrupèdes.

Les nombreuses et presque insurmontables difficultés auxquelles on doit s'attendre en traversant ces déserts abandonnés, jointes à l'impossibilité de se procurer des secours en cas de danger, suffiraient pour refroidir l'ardeur du plus entreprenant. La vue de ces mers furieuses, hérissées de rochers effroyables de glace, et les effets terribles du froid peuvent faire pâlir le voyageur le plus enthousiaste, surtout lorsqu'il considère que les plus hardis et les plus habiles navigateurs des nations septentrionales, après avoir bravé tous les dangers, essuyé toutes les privations et s'être trouvés dans la plus affreuse détresse, ont tous échoué dans leur entreprise, périssant misérablement ou s'en retournant sans succès.

Le premier qui entreprit de trouver un passage à la Chine par le Nord fut Hugh Willougby, qui partit, en 1553, avec trois vaisseaux. Il pénétra jusqu'à 75° nord en-deçà du Groënland; mais il fut repoussé par une tempête et obligé d'hiverner à Lapland, où il périt par le froid avec tout son équipage, laissant son journal sur sa table.

Plusieurs autres tendirent au même but par différentes directions, et en 1610 Hudson fit la découverte de cette immense baie qui a conservé son nom.

Les capitaines Wood et Flawes mirent à la voile, de conserve, en 1676; mais ils trouvèrent la mer tellement encombrée par les glaces et rencontrèrent tant d'obstacles qu'ils ne purent même pénétrer jusqu'à 80° de latitude nord, tandis qu'Hudson parvint jusqu'à 88° 30'.

L'empire de Russie étant borné sur la côte de Sibérie par la mer Glaciale, cette nation est nécessairement la plus intéressée aux découvertes qui peuvent être faites dans ces régions; aussi ai-je observé que leurs navigateurs firent plus de tentatives que ceux des autres puissances.

En 1734, Morovief fit voile d'Arkhangel vers la rivière d'Oby, mais la première année il ne parvint que jusqu'à l'embouchure de la Petchora. S'étant remis en route l'été suivant, il entra dans la mer de Kara et suivit la côte jusqu'à 72° 1' nord; mais il ne doubla pas le promontoire qui sépare la mer de Kara de la rivière d'Oby.

En 1738, Malgyn et Skurahoff doublèrent ce promontoire et entrèrent dans la baie d'Oby, mais avec une extrême difficulté et en s'exposant au plus grand danger. La même année, Féodor Menin mit à la voile de Yenissa pour le Léna, mais il fut arrêté par les glaces à l'embouchure de la Piasida. Plusieurs autres navigateurs essayèrent, mais infructueusement, d'exécuter le même projet en suivant la côte de Sibérie. D'après quoi, il est vraisemblable qu'on n'a jamais navigué entre Arkhangel et le Léna, et que la route qui a été suivie jusqu'à ce jour pour avancer vers le Nord se trouve bornée au promontoire de Piasida, où la nature semble avoir opposé une barrière aux progrès du navigateur.

On attribue, d'une manière vague, l'exécution de ce voyage à un Hollandais, qui l'entreprit il y a environ cent ans, mais on ne peut regarder comme authentique le journal imparfait de sa navigation. Indubitablement, la glace n'occupe pas toujours le même point, et certaine année peut être plus favorable qu'une autre à la navigation de ces mers glacées; mais ce qui dépend d'événements aussi incertains et présente dans l'exécution autant de dangers ne peut jamais être qu'un objet de curiosité.

Le célèbre Behring, sous les ordres de Pierre-le-Grand, fit un trajet de six mille lieues sur le continent de Sibérie pour se rendre au Kamtschatka, d'où il mit à la voile pour le Japon; passage devenu depuis facile et fréquenté.

On divise les voyages russes en trois parties, savoir: d'Arkhangel au Léna, du Léna au Kamtschatka, et du Kamtschatka au Japon. Nous avons, sur ce dernier, les notions les plus précises; mais il n'est pas bien reconnu qu'on ait pénétré entre Arkhangel et le Léna, quoique, pendant les mois d'été, il soit fait de fréquents voyages à la Nouvelle-Zemble, jusqu'à la pointe nord-est de l'île, et que les Anglais et les Hollandais aient fréquemment traversé le détroit qui sépare cette île du continent.

Les Russes ont fait un grand nombre d'expéditions du Léna à Kovima; mais la partie de mer qui s'étend depuis cette rivière, par Tschukotskoi-noss, jusqu'à l'océan Oriental, n'a été parcouru qu'une seule fois, par Deshneff, en 1648. De sept qui l'entreprirent, son vaisseau fut le seul qui parvint à effectuer ce voyage; il vint échouer au sud de l'Anadir, non loin de la rivière Olutora.

En 1761 et années suivantes, on tenta de passer le grand promontoire de Tshukotskoi-noss, en partant du Léna; mais cette entreprise n'eut aucun succès.

Voyons maintenant quel fut le résultat des tentatives du capitaine Cook pour pénétrer dans ces régions glacées par l'océan Méridional. (Il paraît que, dans les deux expéditions qu'il fit pour cet objet, il ne passa pas 69° 21' nord.)

« A dix heures du soir, dit l'écrivain de ce voyage, le temps devenu clair nous permit de voir distinctement le pic de cette montagne remarquable qui est situé près du cap Prince-de-Galles, sur la côte d'Amérique. Nous pûmes aussi distinguer le cap oriental d'Asie et les deux îles de Saint-Diomède. Le lendemain, à midi, notre latitude était de 67° nord. Ayant déjà rencontré un nombre considérable de glaçons énormes, et observé que dans différents endroits la glace était encore adhérente au rivage du continent asiatique, nous ne fûmes pas très surpris lorsque, à trois heures après midi, nous abordâmes sur une immense étendue de glaces qui se déployait vers l'est. A cette vue s'anéantirent les espérances que nous avions conçues d'aller plus loin cette année que la précédente. » (Ils parvinrent difficilement au soixantième degré.)

« Le temps étant clair, continue l'écrivain, et la glace peu élevée, nos yeux purent en découvrir une grande étendue. Elle présentait partout une surface solide et compacte, sans la moindre apparence de liquéfaction, et adhérente à la terre. »

Gouvernant ensuite au nord-est, ils profitèrent de toutes les ouvertures formées dans la glace, et deux jours après, vers midi, étant par 69° 21', ils poursuivirent leur course vers le nord.

« A deux heures après midi, le temps s'éclaircit et nous nous trouvâmes près d'une étendue de glaces qui d'abord nous parut compacte; mais l'ayant examinée de la tête du mât, nous reconnûmes qu'elle se composait de plusieurs blocs énormes qui se joignaient par leurs parties extérieures, et entre lesquels on voyait flotter quelques fragments. Nous la cotoyâmes en nous dirigeant vers le sud pour trouver une eau plus navigable; car les vents impétueux du Nord avaient détaché une si grande quantité de glaçons que nous en fûmes environnés pendant quelque temps, ne pouvant éviter d'en heurter plusieurs. »

Il paraît résulter de ce que nous venons de rapporter que, par la mer du Sud, personne n'a passé la latitude de Norwège ou d'Islande, de l'autre côté de la terre, et je demeure persuadé que les glaces qu'on rencontre en si grande quantité ne doivent leur existence qu'aux îles nombreuses dispersées dans ces mers et à la proximité des deux continents, qui sont, avec ces îles, autant de bases sur lesquelles se forme la glace.

CHAPITRE SECOND.

Il rencontre son ami le capitaine Slapperwack. — Il se décide pour l'expédition. — Grands préparatifs.

L'intention avouée du gouvernement français étant d'anéantir la nation anglaise, dont il ne pouvait souffrir l'indépendance, la guerre s'alluma entre les deux puissances avec une extrême animosité; toutes les relations commerciales furent interrompues ou limitées par le cercle étroit de la Manche. Dans ces circonstances, mon père éprouva des pertes considérables, et les banqueroutes devinrent si fréquentes dans les pays étrangers qu'il jugea plus prudent d'arrêter ses comptes et de retirer du commerce ce qui lui restait, que de courir la chance de perdre tout en continuant les affaires.

Il avait des relations étendues et compliquées avec Moscow, où il venait de faire un envoi considérable d'objets de spéculation. Voulant réaliser son projet de retraite, et étant d'ailleurs satisfait de la manière dont j'avais traité ses intérêts à Amsterdam, il me proposa le voyage de cette première ville, plus long et plus difficile que l'autre.

Je fus charmé de trouver l'occasion de passer un hiver dans un climat si rapproché des limites du froid qu'il

s'y fait ressentir avec presqu'autant de violence que dans le cercle polaire, et où il me serait facile de me procurer des renseignements utiles à mon projet.

Je pourrais entretenir mon lecteur des singularités de l'hiver en Russie, et des curiosités que renferme Moscow, la célèbre métropole de ce pays; mais ce sujet a déjà été

Moscou. — Vue intérieure du Kremlin.

traité par beaucoup d'autres voyageurs, et les limites dans lesquelles je veux resserrer le récit d'une expédition plus singulière et plus importante, m'obligent à rapporter purement et simplement une circonstance qui contribua à diminuer l'éloignement que mon père avait témoigné d'abord pour mon projet romanesque, et fut cause qu'il finit par m'accorder son consentement

Il y fut aussi engagé par une autre raison, peut-être également forte. Après mon retour et la clôture définitive de ses affaires commerciales, nous ne savions (à proprement parler) à quoi passer notre temps; mon père trouvait à la vérité de quoi se récréer dans sa bibliothèque et son jardin; mais il s'aperçut que je me laissais aller à l'indolence, et sentit que j'avais besoin de quelque stimulant.

J'avais atteint ma vingt-troisième année, lorsqu'il me dit que ne voulant pas plus longtemps contrarier le désir que je lui avais témoigné de faire un voyage au Nord, il me permettait de m'embarquer au retour du printemps sur quelque baleinier. Je faisais mes préparatifs pour ce voyage, lorsque ma mère tomba malade; elle mourut le jour de Noël, et un mois se fut à peine écoulé que mon père la suivit au tombeau, me laissant seul héritier d'une brillante fortune.

Ce triste événement me fit perdre la pensée de mon voyage, et je pris la résolution d'adopter la vie paisible de gentleman. J'étais dans ces dispositions, lorsqu'un jour, me promenant autour des nouveaux chantiers, je m'entendis appeler en Hollandais par une personne qui me demanda si j'allais me noyer, et quelle était la cause de la mélancolie que je faisais paraître.

Je me retournai aussitôt et ne fus pas peu satisfait en reconnaissant mon ancien ami le capitaine Slapperwack. Nous nous informâmes vivement l'un de l'autre et je l'emmenai dîner chez moi. Il m'apprit que l'automne précédent, ayant fait naufrage à la hauteur de Norwège, il avait été reçu à bord d'un vaisseau écossais qui l'avait conduit jusqu'à Leith, d'où il était venu à Hull avec l'intention de s'embarquer pour la Hollande.

— Je pense, me dit-il, que maintenant, maître de vos actions et possesseur d'une grande fortune, vous avez renoncé au projet romanesque d'aller à la découverte du pôle septentrional; dans le cas contraire, je suis ici à votre service. Je n'ai ni femme ni enfants, et

si je suis englouti dans les flots, j'aurai le même sort que plusieurs de mes amis. Quant à vous, si vous ne revenez pas, j'ose vous assurer que vos collatéraux, loin de s'affliger sur votre perte, entreront gaîment en possession de vos biens le plus tôt qu'il leur sera possible.

Ce discours, quoique prononcé sur le ton de la plaisanterie, m'électrisa; il fit renaître mes anciennes idées et vint délivrer mon esprit de l'indolence et de la mélancolie qui l'accablaient. Je lui répondis sérieusement que, s'il voulait m'accompagner dans cette expédition, j'étais décidé et prêt à l'entreprendre.

La chaleur avec laquelle il m'entendit prononcer ces dernières paroles ne lui laissant aucun doute sur ma détermination, nous nous engageâmes dans une très longue discussion, qui eut pour résultats quelques arrangements nécessaires. Nous examinâmes minutieusement cette entreprise sous chaque point de vue, et le capitaine ayant pris sa résidence chez moi, nous procédâmes régulièrement et avec méthode.

Je lui laissai le soin de se pourvoir du vaisseau et de l'équipage, comme étant des objets de première importance, et sur lesquels il avait plus de connaissance que moi. Aux différents articles nécessaires qu'il m'indiqua, j'ajoutai avec profusion tout ce que je crus propres à fortifier la santé et à entretenir la gaîté des voyageurs.

Mort de la mère du capitaine.

CHAPITRE TROISIÈME.

Départ.

Le vaisseau dont nous fîmes choix était un grand baleinier hollandais, solidement construit, et propre à la navigation dans ces mers remplies de bas-fonds et de récifs. Nous ajoutâmes à sa force naturelle en le doublant avec des planches de chêne épaisses de trois pouces, afin de pouvoir résister au choc et à la pression des glaces que nous devions infailliblement rencontrer dans le cours de notre voyage. Nous fortifiâmes aussi la charpente intérieure avec des barres et des courbes de fer.

Nous achetâmes un double assortiment de bâtons à glace, câbles, cordages, ancres et voiles, pour nous prémunir contre les effets terribles des temps orageux, si fréquents dans ces hautes latitudes, même pendant les saisons les plus tempérées.

Nous fûmes particulièrement attentifs à la qualité de nos provisions. Le bœuf et le porc étaient salés et déposés

dans des barriques, avec le plus grand soin. Nous eûmes cinquante tonneaux de bière et d'ale, première qualité, pour procurer à nos hommes une boisson nourrissante, et qui pût les fortifier contre la rigueur du froid. Nous fîmes aussi une ample provision de vins et d'esprits.

Je n'oubliai pas de me munir d'une grande quantité de thé et de café, sachant qu'ils ont la propriété de répandre par tout le corps un degré de chaleur beaucoup plus naturel que la drèche et les esprits. Ces derniers agissent seulement sur les nerfs, comme le feu sur la peau; car, dès que leur effet cesse, nous nous trouvons plus faibles et plus sensibles au froid qu'auparavant.

Nous fûmes abondamment approvisionnés en fleur de farine, gruau d'avoine, pois et riz, ainsi qu'en vinaigre, épices et drogues, sans oublier une énorme quantité de tabac.

Des différents articles qui composèrent notre épicerie, le sucre, le thé, le café et le cacao me parurent les plus utiles; sachant qu'un froid excessif fait souvent naître des ulcères en différentes parties du corps, et principalement dans la bouche, alors on éprouve de la répugnance pour les aliments ordinaires du vaisseau, et les plus convenables en pareil cas sont la soupe portative, l'essence de drèche, le thé et le café.

Les hommes composant l'équipage du capitaine James, qui hiverna à l'île de Chaelton, en 1632, tombèrent malades, et furent attaqués d'un tel mal de bouche qu'ils ne pouvaient manger ni bœuf, ni porc, ni poisson, ni soupe; tous les matins, le chirurgien leur coupait aux gencives des morceaux de chair mortifiée, et pendant plusieurs mois ils ne vécurent que de pain broyé dans un mortier et frit dans l'huile.

Rien ne fut épargné pour l'habillement : chaque homme eut six justaucorps, quatre vêtements de flanelle pour porter sur la peau et couvrir tout le corps, trois paires de culottes imperméables, quatre paires de bas de tricot, une paire de bottes, deux bonnets de tricot, et une large coiffure fourrée pour être attachée autour du cou et couvrir toute la tête (à l'exception des yeux et de la bouche) et une partie des épaules. Cette coiffure était réservée pour les froids excessifs. Chacun reçut une douzaine de paires de gants de tricot et une paire de gants fourrés. Nos couvertures de lits étaient fabriquées de manière à procurer beaucoup de chaleur; les hamacs étaient doublés et rembourrés de laine.

Bien que mon ami l'anséatique Slapperwack eût avancé 1000 livres sterling pour sa part de la dépense (non compris les appointements des matelots qui devaient être supportés par moitié), cette somme fut insuffisante pour les frais de notre équipement. N'ayant point de vaisseau-matelot, il nous fut indispensable d'avoir une grande barge solidement construite, indépendamment de notre canot. Nous y ajoutâmes un vaisseau construit d'après un plan de mon invention; il était capable de porter dix hommes, et pouvait être placé sur un traîneau, et traîné sur la glace par des chiens ou des hommes.

Notre vaisseau était de la charge de quatre cents tonneaux, portait trente hommes et était armé de deux pièces de six. Notre poudre fut renfermée dans plusieurs barils de cuivre de la fabrique de Walker. Nous nous munîmes de quelques armes légères, et de différents ustensiles de pêche, tels que filets et harpons, sans oublier plusieurs instruments propres à creuser la terre, et tous les outils que nous supposâmes pouvoir nous être utiles.

Nous déposâmes notre eau et notre liqueur de drèche dans les cales, et afin de ne jamais manquer de feu, tant pour nous chauffer pendant la rigueur du froid que pour sécher nos vêtements lorsque nous serions atteints de l'humidité, nous remplîmes les vides qui se trouvaient entre ces différents articles avec du bois et du charbon qui nous tinrent lieu de lest.

Je fis rencontre d'un jeune chirurgien hollandais, nommé David Saunders, qui à beaucoup d'instruction joignait un excellent caractère. Notre projet lui plut tellement qu'il me témoigna vivement le désir de nous accompagner dans ce voyage. J'acceptai sa proposition avec le plus grand plaisir, et je lui confiai le soin d'ajouter à notre pharmacie ce qu'il croirait nécessaire. Nous avions pour contre-maître un nommé James Douglas; et je dois dire à sa louange qu'il montra, dans toutes les occasions difficiles, un sang-froid et un courage dignes de son nom; nom célèbre dans l'histoire des temps les plus reculés, et qui jusqu'ici a paru n'appartenir qu'à des hommes doués d'une rare intrépidité. Nous avions trois charpentiers, un forgeron et un cuisinier. Le reste de l'équipage se composait de plusieurs Ecossais et Hollandais et de deux Danois.

Comme notre équipement dura plusieurs mois, nous eûmes le plus grand loisir pour nous procurer différents objets d'une utilité accessoire. J'achetai huit beaux chiens du New-Foundland, récemment importés, qui avaient été dressés à traîner des fardeaux, et habitués à vivre de poisson, frais ou salé. Nous prîmes plusieurs barils de ces derniers pour suppléer aux autres, dans le cas où la glace ne nous permettrait pas d'en pêcher.

Toutes nos dispositions de voyage étant terminées, le premier de juin 1801, nous fîmes l'appel de nos hommes et levâmes l'ancre; nous descendîmes le Humber à la faveur de la marée, puis nous portâmes au large.

Nous arrivâmes (le 5) à l'embouchure du Forth. Ayant occasion d'envoyer le canot à terre, pour y prendre quelques articles que je désirais ajouter à nos provisions, j'appelai tous nos hommes sur le tillac, pour leur faire le tableau sincère des difficultés et des dangers de l'expédition, et leur ôter par cet avertissement le droit de murmurer et de me reprocher de les avoir engagés par surprise, quelque chose qu'il pût leur arriver.

Comme ils étaient tous hommes libres, je dus insister fortement sur la nécessité d'une obéissance sans bornes, de laquelle dépendrait, en cas de danger, le salut non-seulement de chacun d'eux, mais encore de toute la troupe. Je les prévins que, pour tout ce qui concernerait la navigation, le capitaine Slapperwack aurait seul le commandement, et que je me soumettrais moi-même à ses ordres; mais que pour tout ce qui aurait rapport à la marche et à la conduite générale de l'expédition, c'était à moi seul qu'il faudrait obéir. Finalement j'offris de payer sur-le-champ 5 livres sterling à quiconque d'entre eux voudrait se retirer pour quelque raison que ce puisse être, et je leur exprimai énergiquement que, les laissant libres de choisir l'un ou l'autre parti, je devais attendre d'eux la même obéissance que s'ils étaient à bord d'un vaisseau du roi.

A peine eus-je prononcé ces dernières paroles que tous firent entendre un même cri de « Succès à nos commandants Bragg et Slapperwack, » auquel succédèrent trois acclamations et un toast général.

Le capitaine **BRAGG**.

(*Traduit de l'anglais par* **PUJOL**.)

(*Sera continué.*)

LES ESCLAVES LETTRES.

Le *Musée*, pour rendre compte de l'*Histoire des Classes Ouvrières*, par M. Granier de Cassagnac, n'a point trouvé de meilleur moyen de faire connaître cet ouvrage remarquable qu'en citant le fragment suivant :

La littérature des esclaves est un des recoins les plus curieux à étudier que renferme l'antiquité; elle a des caractères spéciaux qui la constituent, qui lui donnent une forme propre, et qui lui font un domaine à part. Ainsi, l'esclave est un artiste qui ne travaille pas indifféremment à toute œuvre; il n'a, il ne cherche à avoir qu'un certain ordre d'idées qu'il affectionne, auxquelles il semble plus apte, et dans lesquelles il s'enferme avec amour. Par exemple, l'esclave ne touche jamais ni à la politique, ni au droit, ni à l'histoire, toutes idées qu'il laisse à ses maîtres; mais il excelle dans la philosophie, dans la poésie, dans la grammaire, dans la rhétorique, dans toutes les choses qui se peuvent faire en un coin, et qui n'exigent que de la réflexion, du recueillement et de la sagesse méditative.

Les études littéraires des esclaves parmi les anciens étaient une suite naturelle et une conséquence logique de leur servitude. Les maîtres cherchaient à tirer le parti le plus profitable de leurs facultés; ils envoyaient aux champs ceux qui n'avaient que de la force musculaire; ils appliquaient aux usages domestiques ceux qui montraient de la souplesse, de l'élégance et de la docilité; et lorsqu'il s'en trouvait qui trahissaient des aptitudes intellectuelles, ils les faisaient élever avec grand soin, soit pour tirer un jour revenu de leurs talents, soit même pour les vendre. Les esclaves littéraires ou artistes étaient d'une grande valeur; Suétone mentionne Lutatius Daphnis, esclave grammairien, qui fut acheté deux cent mille écus romains par Quintus Catulus, et Lucius Appuleius, esclave grammairien aussi, que le chevalier Calvinus louait de son maître au prix de quarante mille écus par an. Les esclaves hommes d'esprit étaient donc toujours une grande fortune pour leurs maîtres; aussi leur éducation était-elle poussée quelquefois jusqu'au plus exquis raffinement.

L'habitude des anciens d'être servis en tout par des esclaves avait fait diviser ceux-ci en catégories, selon les emplois; il y avait dans toute maison de grand seigneur, indépendamment des serviteurs de bas étage, des esclaves intendants, des esclaves chasseurs, des esclaves échansons, des esclaves musiciens et bateleurs qui jouaient des pièces de comédie pendant les repas, enfin des esclaves poètes, grammairiens et rhéteurs, pour faire l'éducation des enfants. Plutarque et Xénophon témoignent que, par toute la Grèce et par toute l'Italie, ce qui concerne la pédagogie était entièrement dévolu aux esclaves. Caton l'Ancien en avait plusieurs qui étaient chargés d'élever ses enfants, et Xénophon, dans son traité sur la république de Sparte, gémit de ce que, dans les pays de la Grèce où l'on se vantait d'élever le mieux les enfants, on leur donnait toujours des esclaves pour instituteurs.

C'est par suite de ces fonctions pédagogiques que les esclaves accaparèrent, parmi les anciens, tout ce qu'on pourrait appeler les arts méditatifs, c'est-à-dire tout ce qui, comme la grammaire, la poésie, la philosophie, peut s'étudier à huis-clos et dans le silence de la pensée.

La grammaire était chez les anciens un art très grand et très beau, et qui non-seulement comprenait ce que nous appelons la philologie, mais qui attirait encore à soi une foule de faits et d'aperçus appartenant en propre à l'histoire, à la philosophie, à la poésie et à la science divine des augures. Nous pouvons juger de ce qu'étaient les livres de grammaire par quelques traités de Varron, par les Saturnales de Macrobe et par les Florides d'Apulée, tous ouvrages du plus haut intérêt, mais qui n'eurent pourtant jamais parmi les anciens la réputation de quelques autres traités de grammaire, par exemple de ceux du grammairien Didyme, que Plutarque cite fort souvent.

Ce fut en Grèce que se forma l'étude de la grammaire, comme du reste l'étude de tous les arts qui ont illustré l'Occident. Les Grecs distinguaient les *grammairiens* des *grammatistes*, comme nous distinguons les *médicastres* des *médecins*. Entre la seconde et la troisième guerre punique, un certain Cratès Mallotès, dit Suétone, fut envoyé en ambassade à Rome par Attale. Un jour, en passant dans une rue sur le mont Palatin, il mit le pied dans la gueule d'un égoût, tomba et se cassa la cuisse. Durant tout le temps de sa légation ou plutôt de sa convalescence, il ouvrit chez lui des conférences littéraires. Ennius et Livius Andronicus, qui étaient des poètes et des rhéteurs à moitié grecs, et qui venaient de mourir, avaient aussi donné le spectacle de ces exercices philologiques. L'exemple de Cratès détermina le goût public; la grammaire fut impatronisée à Rome.

A partir de là les grammairiens pullulèrent. Il y eut quelquefois à Rome plus de vingt écoles célèbres ouvertes en même temps. La frénésie grammaticale gagna même la province; des maîtres renommés s'y établirent; Suétone cite entre autres Octavius Teucer, Siscennius Iacchus et Oppius Charès, qui allèrent dans la Gaule Cisalpine, et qui y professèrent jusqu'à un âge si avancé qu'ils étaient devenus aveugles et qu'on les portait en litière dans leur école.

Tous ces professeurs de grammaire étaient des esclaves ou des affranchis, car les maîtres aimaient mieux quelquefois laisser à leurs esclaves intelligents le libre arbitre de leur industrie et les émanciper en leur imposant une redevance, sans préjudice du retour de leur succession, comme patronés. C'est ainsi que, dans la guerre contre Tigrane, le grammairien Tyrannion ayant été pris et fait esclave, Muréna le demanda à Lucullus, l'obtint et l'affranchit.

Suétone a dressé une assez longue liste de ces grammairiens esclaves ou affranchis. Il cite comme un des premiers qui acquirent un peu de célébrité Suevius Nicanor, qui était en même temps poète satirique; puis Antonius Gnipho, Gaulois, né libre, mais exposé dans son enfance, et affranchi par celui qui le recueillit. Il tint sa première école dans le palais de Jules-César, ensuite il en ouvrit une chez lui. Cette école était suivie par la jeunesse la plus illustre. Cicéron y allait, même durant sa préture. Antonius Gnipho faisait sa leçon de grammaire tous les jours et déclamait les jours de foire

Ces déclamations étaient, en prose, ce que sont, en vers, les improvisations de ces Italiens, de ces Français et de ces Allemands dont nous avons été témoins durant ces dernières années, c'est-à-dire une amplification en lieux communs plus ou moins usés sur une matière proposée.

Du temps d'Antonius Gnipho, et quelque temps après lui, vivait à Rome en grande réputation Atteius le philologue, Athénien, affranchi; il était dans l'intimité de Salluste et d'Asinius Pollion, et il avait composé pour le premier un abrégé de l'histoire romaine. Il paraît même, d'après les remarques de Pollion sur les écrits de Salluste, qu'Atteius avait répandu dans les livres de ce dernier cette terminologie archaïque dont on lui a souvent fait reproche. Valerius Caton et Cornélius Epicadus étaient aussi à peu près contemporains d'Antonius Gnipho. Le premier était, en même temps que grammairien, professeur de poésie. Cornélius Epicadus était affranchi de Sylla, qui l'avait nommé héraut du collége des Augures. A la mort de Sylla, il mit la main à ses mémoires, que le dictateur avait laissés imparfaits. Staberius Eros, acheté au marché, nu et étalé sur la table des ventes, et puis affranchi par son maître, fut le précepteur de Brutus et de Cassius. Lenœus, affranchi de Pompée et le compagnon de toutes ses guerres, avait son école dans les Carines, le noble faubourg de Rome, où étaient les temples de Junon et de la Terre, et où Pompée, Cicéron et un grand nombre de nobles riches et illustres avaient leurs hôtels.

Quintus Cœcilius Epirota, pourvu de trois noms comme un gentilhomme, et affranchi du chevalier Atticus, l'ami de Cicéron, eut une moitié de la destinée d'Abailard. Chargé d'élever la fille d'Atticus, il en devint amoureux, et l'expression dont se sert Suétone à son égard ne défend pas de supposer qu'il eût été favorablement écouté de son écolière. L'intrigue s'étant découverte, le précepteur fut écarté et la jeune fille mariée à Marcus Agrippa. De la maison d'Atticus, son patron, Quintus Cœcilius Epirota passa dans celle de Cornélius Gallus. Le grammairien vécut avec lui dans l'amitié la plus étroite, et dans la lutte que Cornélius Gallus eut à soutenir avec Auguste, lutte fatale qui lui fit porter la tête sur l'échafaud, l'intimité de l'affranchi devint l'objet de l'accusation la plus grave. Privé de ce second patron, Quintus Cœcilius Epirota ouvrit une école; il y reçut peu d'élèves, et seulement de fort jeunes, ce qui lui fit donner par le poète Domitius Marsus le nom de *nourrice des poètes au berceau*. Du reste, Quintus Cœcilius Epirota porta jusqu'au bout le caractère d'individualité morale qui avait commencé les malheurs de sa vie; il fut le premier à faire ses leçons sur des matières latines, tandis que les autres grammairiens n'admettaient que le grec comme langue savante et littéraire, et il osa scandaliser son auditoire par la lecture de Virgile et des autres poètes contemporains.

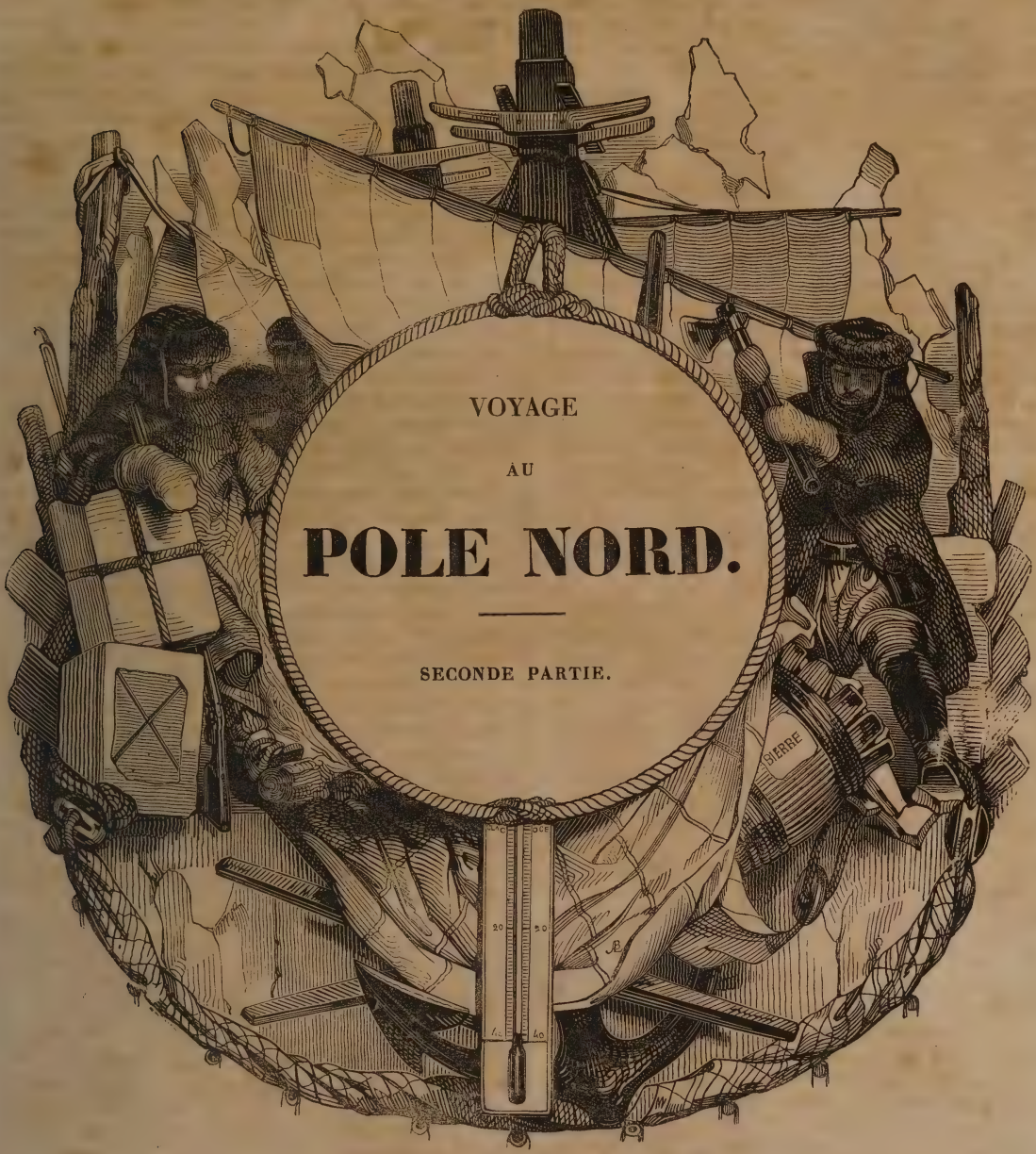
A côté de grammairiens comme Cœcilius Epirota, Rome en comptait d'autres d'une fortune moins éclatante, mais plus paisible, comme Verrius Flaccus, Scribonius Aphrodisius, Caïus Julius Hyginus et Caïus Melissus.

Verrius Flaccus avait établi des disputations publiques dans lesquelles il donnait au vainqueur quelque livre rare pour prix. Auguste l'avait choisi pour précepteur de ses neveux, et il tint son école d'abord dans le palais même, ensuite dans l'hôtel de Catilina, qui faisait partie du palais. Scribonius Aphrodisius, affranchi de Scribonia, première femme d'Auguste, et contemporain de Verrius, laissa un traité sur l'orthographe. Caïus Julius Hyginus, affranchi d'Auguste et ami d'Ovide, fut bibliothécaire de l'empereur, ce qui ne l'empêcha pas de donner des leçons. Caïus Melissus, exposé au berceau, recueilli et donné en présent à Mécène et par Mécène à Auguste, fut nommé par l'empereur bibliothécaire au portique d'Octavie.

Parlons enfin de Quintus Remmius Palémon, qui est un type curieux de l'artiste esclave dédaigneusement révolté contre sa condition. Palémon commença par être l'esclave d'un tisserand; puis il accompagna le fils de son maître aux écoles, et il y apprit furtivement les belles-lettres. Fortifié par l'étude et affranchi, il devint, sous Tibère et sous Claude, le grammairien le plus célèbre de Rome. Perdu de défauts et de vices, il captivait encore les esprits les plus difficiles par l'indicible attrait de sa parole et par le prestige surprenant de sa mémoire. Il écrivait même d'assez bons vers au besoin. Fier, entier, arrogant, il affectait le plus grand mépris pour le savant Marcus Terentius Varron, et il poussait jusqu'au bout la grossièreté élastique de l'injure latine, en disant de lui que ce n'était qu'un porc. Il prétendait que Virgile l'avait clairement prédit dans la troisième églogue, en donnant Palémon pour juge aux vers de Ménalque et de Damétas, comme celui dont la postérité accepterait l'opinion en matière de toute poésie; et il racontait avec une fatuité charmante comment des voleurs, qui l'avaient pris et qui voulaient le rançonner, l'avaient laissé aller avec toute sorte de déférence par respect pour la célébrité de son nom.

Fier comme un chevalier, Quintus Remmius Palémon était voluptueux comme un Sybarite. Il prenait un nombre tout-à-fait exorbitant de bains chaque jour, et son luxe intérieur absorbait non-seulement les revenus de son école, qui étaient considérables, mais encore ceux de son patrimoine. Son penchant excessif à la galanterie finit même par le ruiner, et il fit passer en joyeusetés excessives la rente de ses magasins de friperie et jusqu'à celle d'une vigne qu'il avait lui-même plantée, et qui lui rapportait, dit Suétone, trois cent soixante-cinq amphores de vin.

GRANIER DE CASSAGNAC.



VOYAGE

AU

POLE NORD.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Il rencontre des glaces. — Arrivée au Groënland. — Bois flottants.

Ayant réuni à bord tout ce dont nous pouvions avoir besoin, nous nous remîmes en route le 10, et le 16, nous nous trouvâmes à la hauteur de la pointe nord de l'Ecosse, au milieu d'un brouillard si épais qu'il produisait une obscurité presque totale, et que placé au milieu du vaisseau, on ne voyait pas les deux extrémités. Nous tirâmes plusieurs coups d'armes à feu, pour avertir les vaisseaux qui pouvaient courir sur nous, et nous dûmes peut-être nous savoir gré de cette précaution; car le brouillard s'étant dissipé, le jour suivant nous nous trouvâmes en vue d'un *groënlander* (1) qui n'avait pas répondu à notre signal.

La brise fraîchissant, nous continuâmes notre route sans hêler ce vaisseau; nous reconnûmes par l'obser-

(1) Vaisseau qui fait la pêche de la baleine au Groënland.

vation que nous nous trouvions par 65° 51' nord. Je dois mentionner ici que le capitaine Slapperwack et David Saunders étaient les personnes désignées pour faire les observations, et que ce dernier était particulièrement chargé des calculs astronomiques et de la rédaction d'un registre fidèle du temps.

Le 18 juin, étant par 65° 9' de latitude, nous trouvâmes l'air tellement plus froid qu'il nous devint nécessaire de prendre des vêtements plus chauds. Le temps était sombre et pluvieux.

Le 19 le vent souffla successivement dans toutes les directions, soulevant des vagues énormes qui nous obligèrent de diminuer de voiles. Nous arrivâmes vent devant et fîmes route à l'est; nous gouvernâmes de même, le jour suivant, avec un vent du nord-ouest, variable et accompagné de brises fraîches et d'un temps clair. Nous fîmes ce jour-là notre entrée dans le cercle polaire, notre latitude, calculée par l'observation du soleil, à minuit, étant de 66° 52'.

Ayant sondé avec un plomb de cent livres et une ligne de 750 brasses, nous ne trouvâmes pas le fond. Un thermomètre fixé à l'extrémité de la corde nous fit connaître qu'à cette profondeur l'eau était de onze degrés plus froide qu'à la surface.

Nous eûmes le 21 des brises légères, avec un temps nébuleux et une mer houleuse. Ce jour-là, pour la première fois, une baleine s'offrit à notre vue du côté du nord-est. Le temps commençait à devenir rigoureux; les nuits étaient froides et les jours obscurs.

Le 22 nous parvînmes à 70° nord, dans une direction presque nord, avec un temps extrêmement froid, le thermomètre restant toujours au-dessous de la glace. Rien de remarquable ne nous était arrivé depuis notre départ, brisant tantôt un cordage et tantôt une vergue, accidents qui ne méritent pas d'être rapportés. Nous avions aperçu plusieurs vaisseaux courant au nord, mais nous ne les hélâmes pas. Ce jour-là il plut; l'air était épais et l'eau se gelait en tombant, formant sur les vergues de larges glaçons que plusieurs hommes étaient occupés à casser pour éviter le danger de leur chute sur le tillac. Il continua de pleuvoir, et le temps devint si épais qu'on ne pouvait voir les objets que d'une distance très rapprochée. Nous entendîmes trois coups de canon auxquels nous répondîmes, mais sans rencontrer le vaisseau d'où ils partaient, et nous ne pûmes jamais savoir si c'était un signal de détresse ou un simple avertissement.

Pendant cette saison les baleines se trouvent en petit nombre dans ces parages et l'on rencontre peu de vaisseaux à leur poursuite, parce qu'à cette époque elles se retirent vers la côte, dans les baies et les criques, dont elles ne s'éloignent que poursuivies ou blessées.

Chacun de nos hommes recevait une copieuse ration de moutarde, poivre, vinaigre, café, thé, etc., pour les fortifier contre la rigueur du froid qui était excessive.

Le 26, à minuit, nous nous trouvions par 74° 17' de latitude nord, avec un temps de pluie et de neige; à sept heures du matin l'atmosphère devint claire. D'au-dessous de la glace le thermomètre s'éleva au tempéré et l'air nous sembla chaud; mais il retomba presque tout à coup; car il n'était pas rare, dans ces latitudes, d'éprouver un changement de température de 20 degrés en peu d'heures.

Il paraît que la glace change fréquemment de position, et qu'elle présente, près de la côte, une masse plus compacte que dans la pleine mer.

Le 23, un peu avant midi, nous aperçûmes au-dessus de la partie septentrionale de l'horizon une clarté semblable à cette faible lueur que répandent en été les derniers rayons du soleil couchant.

Cette lumière s'appelle le *blink* et annonce toujours l'approche des glaces. Il faisait un froid perçant.

Environ deux heures après l'apparition du blink, nous abordâmes droit en cap sur une immense plaine de glace; nous la côtoyâmes espérant y rencontrer des ouvertures, mais nous ne trouvâmes que des baies, et, pour éviter d'être cernés, nous gouvernâmes à l'ouest. Le 27 nous eûmes un temps brumeux, accompagné de neige et de pluie, et nous naviguâmes en belle eau.

Le jour suivant, nous rencontrâmes un *groënlander* appelé *le Loutre*, qui nous céda plusieurs barils d'huile avec une belle bête fauve qui, bien qu'elle ne fût pas très grasse, fut un mets délicieux pour nous, privés de viande fraîche depuis notre départ d'Angleterre. Ces pêcheurs nous apprirent qu'ils venaient de traverser les glaces, et que la veille trois baleines avaient été mises en pièces par la réunion soudaine des glaçons. Ce jour-là, nous aperçûmes la terre au nord-ouest, et nous jugeâmes que ce ne pouvait être que le Groënland. Notre latitude était de 75° 6'.

Les montagnes du Groënland peuvent être aperçues de 40 lieues en mer; elles descendent jusqu'à la surface de l'eau et sont éternellement couvertes de glace et de neige, excepté dans les endroits excessivement escarpés et glissants où la neige ne peut se fixer.

Toutes les hautes plaines et les vallées sont ensevelies sous la neige, dont l'épaisseur s'accroît d'année en année. Les rochers et les collines où la neige ne se fixe pas paraissent, vus d'une certaine distance, d'un brun foncé et presque nus; mais, à mesure qu'on s'en approche, on distingue sur leurs surfaces des lits de pierres de différentes couleurs, couverts çà et là d'un peu de terre et de tourbe, et de quelques herbes et bruyères. On trouve dans les vallées quelques ruisseaux et étangs et un petit nombre d'arbrisseaux rabougris.

Les rares habitants de ce pays établissent leurs demeures sur le bord de la mer, où le poisson peut entretenir leur misérable existence; l'intérieur est totalement désert.

On sait, par une tradition des indigènes confirmée par des auteurs islandais, que le Groënland possédait autrefois une nombreuse population, avec des villes et des églises. La partie de l'est, appelée *Old* ou *Lost Groënland*, nous est entièrement inconnue, l'approche des vaisseaux étant rendue impossible par l'accumulation des glaces. Ces faits viennent à l'appui de cette opinion que la terre se refroidit graduellement depuis les pôles, et que les montagnes énormes formées par la glace et l'existence d'une gelée perpétuelle étendent insensiblement leur influence. On trouve maintenant très peu d'hommes existant au-delà du soixante-huitième degré, tandis qu'en Sibérie, même au soixante-quinzième degré, on a déterré des squelettes d'éléphants et d'autres animaux dont l'espèce n'y existe plus maintenant; ce qui démontre clairement que ces latitudes étaient autrefois non-seulement habitables, mais encore chaudes.

On ne trouve d'autre bois, au Groënland, que celui qui est apporté sur le rivage par les courants. Il se compose de grands arbres déracinés qui, après avoir flotté çà et là au milieu des glaces pendant plusieurs années, se trouvent dépouillés de la majeure partie de leur écorce et rongés en beaucoup d'endroits par de grosses absinthes.

Il y avait parmi ces bois flottants du saule, de l'aune et du bouleau, sortant des baies du sud, et aussi des troncs énormes de *tremble*, qui devaient venir d'une plus grande distance; mais la majeure partie se compose de *pin*, de *sapin* et de *mélèze* qui croît sur le flanc des montagnes élevées et pierreuses. Il s'y trouve aussi un bois dur, d'une couleur rougeâtre, qui procure une chaleur plus agréable que le sapin; il est semé de veines transversales très distinctes et paraît de la même espèce que ces beaux sapins du Silver et du Zirbel qui exhalent l'odeur du cèdre et sont très communs dans le Switzerland. Ces bois viennent indubitablement d'une contrée fertile, mais froide et montagneuse. Ils ne peuvent venir d'Amérique, par la raison qu'ils accompagnent toujours les glaces. Voudrait-on supposer qu'ils viennent du Canada par le courant du nord-ouest jusqu'à celui du Spitzberg? Parmi eux se trouveraient d'autres arbres du même pays, et particulièrement le chêne; mais il ne s'en trouve jamais.

Ces bois flottants viennent évidemment de la même région que les glaçons; or, comme la terre sous les pôles doit être aussi stérile que le Groënland, et que chacun de ces arbres croît en abondance dans la Sibérie et la Tartarie asiatique, on est conduit à penser qu'ils sont arrachés des montagnes par les vents et les flots pendant les tempêtes d'hiver, puis poussés dans la pleine mer par les rivières. De là le courant de l'est les emporte avec les glaces vers le pôle, où ils rencontrent le courant du nord qui passe par le Spitzberg et les conduit vers l'est, entre l'Islande et le Groënland, d'où ils se rendent par Statenhook dans le détroit de Davis, au-dessus du soixante-cinquième degré. Le courant changeant de direction en cet endroit, le bois ne remonte pas davantage vers le nord, mais il est entraîné en partie du côté de l'Amérique par un courant de l'ouest.

Le vaisseau russe qui, en 1735, partit de la rivière du Léna, avec l'intention de pénétrer jusqu'au Kamtschatka, rencontra une grande quantité de ces bois flottants, consistant en mélèze, cèdre et sapin. On en trouve au Kamtschatka, où ils sont poussés par les vents de l'est. Le mouvement de la mer et des principaux courants suivant la direction de l'est à l'ouest, on doit supposer qu'une grande partie de ces bois vient de la Sibérie, et que le reste est amené de la côte occidentale d'Amérique, par le Kamtschatka, au Léna, d'où une partie se dirige vers le pôle nord, et de là vers le Spitzberg et le Groënland.

D'après tous ces faits, il ne doit rester presque aucun doute sur l'existence au pôle d'une communication entre la grande mer du Nord et celle du Sud; mais, bien que ce passage ait pu être navigable, il y a plusieurs siècles, il est maintenant fermé par des barrières éternelles de glace.

Il est à observer que le courant et les vents dirigés du sud au nord, chassant devant eux les glaçons qu'ils resserrent les uns contre les autres, empêchent, en les retenant dans les régions septentrionales, l'action dissolvante de la chaleur; c'est pourquoi dans ces latitudes la terre est partout environnée d'une masse de glace impénétrable, tandis qu'au-delà du 85e degré se trouve une mer très navigable et un temps plus calme.

Le capitaine Cook remarqua que, dans l'Océan Méridional, la marée prenait sa direction du sud au nord, et que l'agglomération des glaces entre les deux continents les retenait à quelques degrés plus au sud que de l'autre côté du globe.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Description succincte du Groënland et de ses animaux les plus remarquables, oiseaux, poissons, etc. — Départ pour l'île de Charles — Embarras causé par les glaces. — Arrivée au Spitzberg.

Ce n'était nullement notre intention de nous arrêter au Groënland, désirant arriver le plus tôt possible au Spitzberg pour y passer l'hiver, et profiter ensuite de toute la belle saison pour avancer vers le pôle.

Nos chiens paraissant souffrir dans leur étroite prison, je jugeai nécessaire de les faire descendre à terre pour leur procurer quelques jours d'exercice. Nous gouvernâmes donc un peu au sud, et le 30 juin nous touchâmes la côte. Nous ne reconnûmes aucunes traces d'habitants, le pays offrant partout l'image de la solitude et de la plus affreuse mélancolie.

Je détachai quelques hommes de l'équipage pour aller recueillir le peu de graines qui croissent dans cette contrée, et qui consistent en crowberries, cranberries et wortleberries, produits par des arbrisseaux rabougris et rampants sur la terre. Nonobstant la tristesse qu'inspirait l'aspect de cette contrée, j'éprouvai certain plaisir en marchant sur la terre, et ayant pris mon fusil, je dirigeai mes pas vers les endroits qui n'étaient point couverts de neige, bien que l'accès en fût rendu très difficile par une multitude de fondrières.

La végétation ne manifeste son existence que par ces arbrisseaux rabougris et une grande variété de mousse, sa première et dernière production. Lorsque les eaux se retirent d'un lieu quelconque, les premiers efforts de la végétation ont pour résultat la production de la mousse; lorsque les eaux se sont tellement éloignées que, par suite de cette privation d'humidité, le temps a épuisé la fertilité du sol, comme sur le sommet des montagnes et dans les régions septentrionales où règne une gelée perpétuelle, la dernière production de cette nature languissante est la mousse.

Je continuai mon excursion en côtoyant le pied d'une montagne escarpée, dont les flancs, tapissés de neige, brillaient au soleil du plus vif éclat; j'aperçus, à peu de distance devant moi, un animal parfaitement blanc (comme le sont la plupart des animaux du cercle polaire). Il broutait une touffe d'herbe dont il écartait la neige avec ses pattes, et je me disposais à l'ajuster lorsque je vis une plus noble proie s'élancer d'un rocher avec la rapidité du vent. Cet animal n'était rien moins qu'une renne de la plus belle taille. Je l'ajustai avec la plus grande facilité et la vis tomber sur le coup; mes chiens se jetèrent aussitôt dessus pour la dévorer, et ce ne fut qu'à force de coups que je parvins à leur faire lâcher prise; il me fallut même les ramener au vaisseau pour pouvoir enlever ma proie. La chair de cet animal fut pour nous un excellent régal et ce fut, avec quelques graines, tout ce que nous emportâmes de cette contrée. Le 2 juillet nous remîmes à la voile, gouvernant au nord-est.

La renne sauvage subsiste dans les climats les plus froids; elle est agile, et les naturels du Sud l'attellent à leurs traîneaux. Sa couleur est brune ou grise avec le ventre blanc; son poil est très épais et atteint une longueur qui excède un pouce; ses andouillers ressemblent beaucoup à ceux du daim, mais ils sont polis, d'une couleur grise et larges d'une main et demie environ à leur extrémité. Elle mue au printemps et prend un poil court. Pendant cette saison, l'animal est très maigre et

sa peau de peu de valeur parce qu'elle est mince. Au retour de l'automne, elle engraisse et se garnit d'un long poil. Durant l'été, elle se repaît avec avidité de l'herbe nouvelle qui croît dans les vallées, et, durant l'hiver, se nourrit de mousse blanche qu'elle broute en écartant la neige.

Rennes sauvages.

Les lièvres du Groenland sont blancs et d'une bonne grosseur ; on leur trouve un peu de graisse entre la peau et la chair. Ils se nourrissent d'herbe, de graines et de mousse blanche.

Il existe dans cette région quelques renards qui ont beaucoup de ressemblance avec le chien et dont la nourriture consiste en poissons, oiseaux et œufs. Il ne s'y trouve d'autres animaux carnassiers que les ours blancs qui sont féroces et dangereux. Comme nous n'en vîmes aucun dans ces parages, j'en donnerai la description dans un autre chapitre.

L'espèce des animaux ailés est toujours la plus nombreuse dans les climats inhabités par l'homme ; l'air, la terre et l'eau leur appartiennent, et ils peuvent subsister là où d'autres animaux périraient.

Le premier des oiseaux terrestres est la perdrix ou poule de neige ; viennent ensuite les oies sauvages grises, les faisans de mer, les pigeons de mer, les perroquets de mer et les bécassines de mer. L'eider-fowl ou canard noir est un des plus jolis oiseaux de son genre ; sa chair est très succulente. On trouve de ses œufs en grande quantité, mais cet oiseau est surtout remarquable par le duvet qu'on trouve sous ses grosses plumes, dont on fait le plus grand cas, bien qu'il procure peu de chaleur ; employé pour les lits, elles ne se gonflent pas parfaitement, ce qui lui a valu le nom de plume morte. Le meilleur est celui qu'on prend dans les nids et que les tendres mères s'arrachent elles-mêmes pour procurer à leurs petits un lit doux et chaud. Il se trouve mélangé de toutes sortes d'ordures qu'on en sépare facilement en le battant sur une claie avec une baguette. Si on enlève leurs œufs, ils font une seconde et quelquefois une troisième ponte (toujours de cinq), et chaque fois garnissent leur nid d'un nouveau duvet.

Ils ne volent jamais au-dessus de la terre et suivent toujours les détours des eaux ; on en voit très rarement au printemps parce qu'ils font leurs pontes dans cette saison ; mais durant l'hiver, ils sortent le matin des baies par bandes nombreuses, se dirigeant vers les îles pour y chercher leur nourriture qui consiste principalement en coquillages.

Le plongeon ressemble beaucoup à la cigogne de mer, mais de la classe des oiseaux à courtes ailes, c'est celui qui a les plus longues et il vole très haut. Il a la tête d'un gris foncé, le dos d'un gris clair et le ventre blanc. La femelle dépose ses œufs sur le bord de quelque eau stagnante ; elle demeure constamment à son poste, même lorsque son nid se trouve submergé. On l'appelle oiseau d'été, parce qu'il ne se montre jamais avant que le dégel n'ait succédé à la gelée d'une manière durable ; c'est un avant-coureur certain de l'été. On regarde aussi son cri comme le présage de la pluie ou du beau temps, selon qu'il est bref ou prolongé en sons joyeux.

On classe la mouette en plusieurs espèces : les Hollandais appellent la première *bourgmestres*, et toutes les autres *sénateurs ;* les Norwégiens donnent à la première le nom de *schwarthakker*, parce qu'elle a le dos noir. Les autres espèces diffèrent de celle-ci, principalement par la grosseur, les plus petites n'étant pas plus grosses qu'un pigeon et ayant à peu près la même couleur. Il en est de grises, de bleuâtres et de parfaitement blanches ; leur bec est long, mince et recourbé vers son extrémité, surmonté d'une pointe presque semblable à la barde d'un harpon, qui leur donne beaucoup de force et de facilité pour enlever leur proie. Ils l'épient en se balançant dans l'air avec leurs longues ailes ; dès qu'ils l'ont aperçue, ils fondent dessus comme le faucon. Quoique doués de la faculté de plonger, on les voit rarement sur l'eau, excepté lorsqu'ils ne trouvent rien pour se fixer. Ils planent ordinairement au-dessus des rochers peu élevés, pour saisir les poissons laissés sur la terre sèche par les va-

gues; d'autres suivent les ruisseaux jusqu'à une grande distance dans la pleine mer.

Les hautes latitudes septentrionales paraissent produire les poissons les plus gros et les plus gras. Les ha-

Baleine.

rengs sortent des régions inaccessibles de la glace par multitudes semblables à des essaims d'abeilles, et l'on ne sait trop à quoi attribuer cette émigration. Il est possible que leur nombre prodigieux les oblige à se disperser par colonies lorsque la nourriture vient à leur manquer; on peut encore supposer que l'instinct les conduit à frayer dans des climats plus chauds, ou seulement à y chercher la nourriture de la saison. A mesure qu'ils avancent ils sont poursuivis par le merlus, le maquereau et d'autres poissons voraces. Tous ceux-ci, à leur retour, sont tellement harcelés et épouvantés par les veaux marins et les baleines qu'ils sont obligés de pourvoir à leur sûreté en se retirant sur les bancs de sable les plus élevés, dans les baies et les havres formés par la côte. Leur nombre est si grand que, dans les parages de Norwège, sur un espace de deux ou trois lieues, deux ou trois cents vaisseaux pêcheurs prirent d'un seul coup de filet autant de harengs que purent en contenir dix mille quarters (1).

Il est naturel de penser que ces immenses captures peuvent amener la destruction de l'espèce; mais, pour suffire à la propagation de ces millions de poissons qui alimentent la pêche, et d'un plus grand nombre de millions qui servent de nourriture aux baleines et à beaucoup d'autres aquatiques, on a calculé qu'un seul hareng pouvait en produire dix mille. On remarque cette extrême fécondité dans tous les poissons qui servent de pâture aux autres, tandis que leurs ennemis, ou les poissons de proie, n'engendrent qu'en très petit nombre. Le goulu de mer ne produit que quatre petits, et la baleine qu'un seul ou deux au plus à la fois.

Dans cette contrée stérile le blé ne porte jamais de graines; il pousse en herbe pendant la courte saison d'été, mais il ne produit point d'épis. On est parvenu à y faire croître quelques salades et des navets de la grosseur d'un œuf de pigeon, et de tous les végétaux, le poireau est le seul qui atteigne sa perfection; il résiste même à la rigueur de l'hiver.

On trouve en plusieurs endroits du Groënland le weichetein ou pierre tendre, avec laquelle on forme des vases; quelques-uns l'appellent marbre bâtard à cause de ses veines; mais elle est plus connue sous le nom de craie de France. Elle se forme entre les rochers et s'y trouve par lits passablement larges et profonds; sa surface extérieure se compose d'une croûte épaisse d'un gris éclatant et parsemée de taches d'amianthe vitrifiée. En général elle est opaque et d'une couleur cendrée, bien qu'il y en ait de transparentes, couleur vert d'eau, nuancées de raies rouges et jaunes qui produisent un effet assez curieux.

Elle n'est pas composée de sable, mais d'une argile visqueuse, très fine, qui tombe comme de la fleur lorsqu'on la travaille et engraisse les doigts comme le sperme. Cette pierre est si tendre qu'on peut la broyer avec les dents; elle est cependant très pesante et très compacte, et comme elle ne se forme pas par couches ou par morceaux, il est difficile d'en détacher une grande quantité sans l'émietter.

On travaille cette pierre aussi facilement que le bois, soit en la taillant, soit en la tournant. Elle prend un fort beau poli, frottée avec de l'huile, et se durcit au feu. Les Groënlandais en font des chaudières et des lampes fort estimées, cette matière étant beaucoup plus saine pour préparer les mets, que le cuivre ou l'airain.

Pendant notre séjour au Groënland, le thermomètre ne s'éleva point au-dessus de 38 degrés, et à la nuit, il descendait à la glace.

Alors nous rencontrions fréquemment de larges morceaux de glace qui avaient été séparés du corps principal sous diverses formes; vus d'une certaine distance, ils représentaient des vaisseaux, des arbres, des édifices et des montagnes élevées. Parmi ces glaçons se trouvait une grande quantité de bois flottant. Nous sondâmes et ne trouvâmes pas le fond avec une ligne de 300 brasses.

Nous eûmes, le 3 juillet, des brises légères et un temps clair; il faisait aussi clair à minuit qu'à midi, le soleil ne se couchant pas à cette époque.

Nous fûmes cernés par des glaces flottantes qui s'étendaient devant nous à perte de vue et nous eûmes besoin d'une grande résolution pour braver le danger qui nous menaçait d'être renfermés dans un cercle impénétrable. Une seconde fois, comme par enchantement, les glaces se séparèrent dans toutes les directions et nous pûmes naviguer sans obstacles.

Les glaçons avaient depuis quatre ou cinq jusqu'à quarante ou cinquante verges d'étendue, et je jugeai que les plus gros pouvaient s'étendre jusqu'à trente pieds et plus, au-dessous de la surface de l'eau. Il est impossible que des masses aussi énormes soient l'ouvrage d'un seul hiver; il est vraisemblable que les glaçons se forment dans les rivières, les baies et les criques de la côte, et autour des nombreux archipels dispersés dans les climats septentrionaux; qu'ils sont ensuite détachés par différentes causes et se répandent dans la pleine mer. De nouvelles îles de glace se forment successivement, d'année en année, se détachent à leur tour et, entraînées par les courants, flottent çà et là, s'entassant les unes sur les autres et s'augmentant graduellement à mesure qu'elles avancent vers le sud. Le soleil paraît contribuer très peu à la réduction de ces masses énormes, car, bien qu'il reste au-dessus de l'horizon pendant un temps considérable, il montre rarement ses rayons pendant quelques heures de suite et il reste souvent voilé pendant plusieurs jours.

Ce sont les vagues qui, par leur agitation continuelle, réduisent le volume de ces immenses glaçons en les froissant les uns contre les autres et en minant les parties sur lesquelles ils se brisent, ce dont nous acquîmes la preuve en observant que la partie supérieure de plusieurs glaçons était en partie dissoute, tandis que le reste conservait sa solidité jusqu'à une profondeur de plusieurs brasses. Nous naviguâmes librement sur un de ces bas-fonds de glace qui descendait jusqu'à 60 pieds de la surface.

Ayant continué notre route sans éprouver de difficulté, nous rencontrâmes plusieurs baleiniers sur leur retour. Nous étions alors par 78° 10' de latitude avec un temps extrêmement froid.

Le 10 juillet, nous arrivâmes en vue de l'île de Charles et nous nous arrêtâmes pour examiner une montagne appelée Mont-Parnasse, dont la hauteur, calculée par l'observation, était de 3960 pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle était couverte de neige et, vue d'une certaine distance, ressemblait à un ancien édifice surmonté d'une tour. Il est très vraisemblable que cette montagne était autrefois un volcan et que plusieurs îles de ces mers n'ont dû leur formation qu'à des éruptions volcaniques, car le feu y a laissé des traces irrécusables de son passage.

Après avoir doublé le Cap-Froid (*Cape-Cold*), nous mouillâmes par quinze brasses à trois milles environ de la

(1) Mesure d'Angleterre qui contient huit boisseaux.

terre; là nous rencontrâmes un vaisseau hollandais sur son retour, dont le capitaine s'empressa de nous indiquer plusieurs sources d'eau douce qui pouvaient nous en fournir une abondante provision. Nous profitâmes de cet avis et nous trouvâmes cette eau excellente. L'opinion de ce capitaine sur notre expédition fut que nous ne pourrions pas avancer, cette année, de plus de deux degrés vers le nord, et lorsque nous lui eûmes fait part de notre intention d'aller hiverner au Spitzberg, il parut nous regarder comme une troupe d'insensés et nous offrit d'emporter à Amsterdam nos dernières volontés.

La mer étant passablement navigable, le jour suivant nous appareillâmes et prîmes congé de nos Hollandais. A deux heures de l'après-midi, la sonde nous rapporta quinze brasses avec un fond de roc. Un profond brouillard nous environnait; nous entendîmes un craquement épouvantable que nous reconnûmes n'être autre chose que le bruit occasionné par le froissement et le choc des glaçons qui peut être entendu de plusieurs lieues.

A dix heures et demie du soir, les glaces s'étendant du nord-ouest à l'est-sud-ouest, nous prîmes chasse et, à minuit et demi, nous la perdîmes de vue (il faut se rappeler que nous n'avions pas de nuit). A cinq heures et demie, le brouillard s'épaississant autour de nous, nous nous arrêtâmes et nous fûmes de nouveau cernés par les glaces qui nous causèrent la plus vive inquiétude. Ayant observé qu'elles se multipliaient davantage du côté de l'est, nous revirâmes à l'ouest; mais nous courûmes le plus grand danger pendant cette manœuvre, pouvant être brisés par le choc.

Nous ne pouvions avancer dans aucune direction sans beaucoup de difficultés, les glaces s'étant tellement agglomérées qu'elles faisaient tourner le vaisseau comme s'il eût été au milieu d'un tourbillon. Le 12, nous mîmes la chaloupe à la mer pour nous remorquer, en suivant une étroite ouverture formée dans la glace; mais elle éprouvait une si violente pression qu'il nous parut impossible qu'elle y résistât longtemps. et ne pouvant nous-mêmes soutenir davantage le choc des masses énormes qui environnaient le navire, nous fûmes obligés de nous servir d'ancres et de bâtons à glaces pour nous ouvrir un passage.

Sur les huit heures et demie du soir, les glaces commençant à se disperser, nous nous remorquâmes une seconde fois avec la chaloupe, et parvînmes par ce moyen, mais non sans peine, à doubler un cap immense adhérent au corps principal, et nous nous trouvâmes enfin au milieu d'une eau qui ne présentait plus d'obstacles à la navigation. A dix heures, nous reprîmes la chaloupe à bord.

En travaillant à nous délivrer de cette situation alarmante où, pour la première fois, nous fûmes en danger d'être fracassés par les glaces, nous cassâmes une de nos ancres et fîmes sauter une partie de notre lisse.

Il arrive souvent que les vaisseaux, engagés au milieu des glaces, se brisent contre des champs compactes qui, poussés par un vent violent, sont plus dangereux que les rochers. Ces mêmes vaisseaux sont quelquefois écrasés par la chute de glaçons entassés les uns sur les autres jusqu'au-dessus du bordage. En pareille occurrence, le danger est inévitable. Quelquefois, on rencontre des piles de glace aussi hautes que des montagnes, lesquelles venant à se rencontrer, s'incorporent ensemble et forment ces masses prodigieuses que l'on voit fréquemment vers le Sud, flottant dans mille directions, au gré du vent et de la marée.

Il est toutefois démontré par l'expérience que les glaçons flottants sont les plus dangereux; en voici un exemple : fort souvent les pêcheurs amarrent leurs vaisseaux sur des étendues de glaces compactes et qui, dans certaines saisons, paraissent adhérentes à la terre (cette position leur étant plus favorable pour la pêche); mais il n'est pas rare non plus, si le vent vient à changer ou qu'il survienne une tempête, que les glaces flottantes arrivent sur eux avec une telle rapidité qu'à l'instant même où ils se croient le plus en sûreté, ils sont brisés et submergés. On est vraiment étonné de la quantité de glaçons qui se ramassent dans l'espace d'une heure, et cela avec un tel fracas qu'on peut à peine s'entendre parler.

Il faisait un froid perçant, le thermomètre étant, à midi, au-dessous de la glace, bien que nous ne fussions encore qu'au milieu de juillet.

La neige tomba en si grande quantité, accompagnée de pluie et de brouillard, que les matelots avaient presque épuisé leurs forces dans la manœuvre, et, malgré toutes les précautions possibles, nous ne pûmes éviter de heurter les montagnes de glace qui nous environnaient. Ce jour-là, nous gouvernâmes successivement par cent directions différentes, pour profiter des chenals formés dans la glace. Elle s'étendait sur la surface des eaux aussi loin que la vue pouvait atteindre de la tête du grand mât.

Autant que notre situation nous le permit nous fîmes route vers le nord-est, et, le 17 juillet, nous arrivâmes en vue du promontoire d'Hacluit, qui nous restait à 6 ou 7 lieues ouest-sud-ouest, étant par 80° 2'. Le 18, le temps étant clair et serein, et nous trouvant dans un courant de l'est très impétueux, nous mouillâmes, à huit heures du soir, par quarante brasses; mais une forte brise s'étant élevée à l'est, nous levâmes l'ancre et vînmes mouiller le jour suivant dans le havre de Smearingburgh; le rocher fourchu (Cloven-Clif) nous restant à un mille est-quart-sud, et la pointe ouest du Woogle-Land à un mille et demi nord-ouest. La sonde nous rapporta 15 brasses sur un fond de sable.

CHAPITRE SIXIÈME.

Arrivée au Spitzberg. — Préparatifs pour l'hiver. — Demeure souterraine.

Ce fut le 20 juillet que nous arrivâmes à l'île du Spitzberg, par le havre de Smearingburgh, qui fut découvert par les Hollandais. Ils y élevèrent des appentis et autres constructions dont ils avaient besoin pour tirer l'huile de leurs graisses de baleine; ils y bâtirent même un village et voulurent y établir une colonie, mais tous les habitants périrent pendant le premier hiver. Il reste encore aujourd'hui quelques débris de ce village; on distingue même, sur la glace compacte, l'empreinte de leurs poêles, chaudières, claie, fours et autres ustensiles bien que tous ces objets aient été entièrement consumés par le temps.

Les Russes ont plusieurs fois tenté d'y passer l'hiver, mais rarement il survécut plus de la moitié d'entre eux, et, lorsque nous y débarquâmes, cette contrée était totalement abandonnée; car les Hollandais, qui ont coutume de rester dans ces parages quelques jours plus tard que nos compatriotes, avaient déjà levé l'ancre. Nous fîmes de sérieuses réflexions en considérant que ces hommes, endurcis au froid et accoutumés à braver les dangers de ces

climats, étaient déjà sur leur retour à une époque où la chaleur paraissait augmenter; car le thermomètre s'était élevé jusqu'à 45 degrés.

Le havre de Smearingburgh nous paraissant très exposé aux vents du nord-ouest, les plus froids qui soufflent dans ces latitudes, nous résolûmes, pendant que la mer était navigable, de prolonger la côte de l'île vers le nord-est, à la recherche d'un endroit bien abrité. Nous fûmes assez heureux pour trouver ce que nous désirions, à deux lieues seulement de notre premier mouillage.

Ayant reconnu cette position, nous y jetâmes l'ancre par cinquante brasses sur un fond graveleux; puis je me rendis à terre accompagné du capitaine Slapperwack, de David Saunders et de six hommes de l'équipage. Le sol était pierreux et présentait cet effrayant aspect qui caractérise généralement ces régions inhabitables. Une chaîne non interrompue de montagnes, de précipices et de rochers, s'étendait sur cette contrée qui semblait refuser un asile sur ses bords. Entre les montagnes s'élèvent çà et là des piles énormes de glace, accumulées par les torrents formés de la fonte des neiges, dont l'épaisseur s'accroît d'année en année, et à laquelle ajoutent encore les eaux pluviales qui se gèlent souvent en tombant. Ces monceaux de glace s'offrent à l'œil sous les formes les plus bizarres et variées de mille manières.

Lorsque le temps est clair et que le soleil darde ses rayons sur ces piles élevées, elles en reçoivent un éclat éblouissant. Tantôt elles semblent aussi brillantes que des miroirs, réfléchissant les rayons pourprés du soleil couchant, tantôt se teignent d'un bleu aussi éclatant que le saphir, et quelquefois se parent des couleurs variées de l'arc-en-ciel, surpassant en éclat les pierres les plus riches, et répandant dans l'atmosphère une clarté bien supérieure à celle des vallées des diamants, durant les nuits d'Arabie.

Nous remarquâmes que la côte s'élevait graduellement jusqu'à la base de la montagne, et nous rencontrâmes plusieurs petits courants qui descendaient dans les vallées.

Les trois faces de la baie étant protégées par l'élévation de la côte, nous résolûmes à l'unanimité de nous établir, pour passer l'hiver, dans cet endroit, situé par 78° de latitude nord.

Le site dont nous fîmes choix était hérissé de rocs énormes, irrégulièrement disposés sur la surface, comme s'ils eussent été détachés des montagnes par quelque violente convulsion de la nature. Au milieu de ces rocs se trouvait une plate-forme d'environ quarante verges carrées, qui, autant qu'il nous fut possible d'en juger, était à l'abri des torrents, les eaux qui sortent des montagnes prenant leurs cours vers le sud-est.

Nous dressâmes nos tentes à l'un des angles de cet emplacement; puis nous nous occupâmes à décharger le vaisseau des articles pour lesquels il n'y avait rien à craindre du froid et de quelques provisions; mais nous fîmes nos liqueurs spiritueuses renfermées à bord, jusqu'à ce que nous eussions un lieu plus convenable que nos tentes pour les y déposer. Le contre-maître demeurait constamment au vaisseau avec un nombre d'hommes suffisant pour exécuter la manœuvre en cas de gros temps; précaution nécessaire, bien que nous eussions jeté trois ancres par douze brasses, et que notre mouillage ne fût éloigné du rivage que de deux jets de pierre.

Notre principale occupation fut de nous préparer une retraite pour l'hiver. Je savais parfaitement que les tentes ou toutes autres constructions de bois, élevées sur la surface de la terre, ne nous procureraient qu'un misérable asile et nous exposeraient à échouer dans notre entreprise; je savais qu'au Groënland, dans la Sibérie et au Kamtschatka les habitants se retiraient l'hiver dans des demeures souterraines, et j'étais fortement persuadé que nous ne pourrions braver ces froids climats sans nous conformer à cet usage.

D'après ces considérations, nous nous mîmes à creuser une cavité de soixante pieds de long sur vingt de large et cinquante de profondeur; nous avions, pour cet effet, apporté des poulies, des corbeilles et d'autres ustensiles; mais cependant nous éprouvâmes, dans l'exécution de ce travail, plus de difficultés que nous ne l'avions prévu; car, bien que nous ne fussions alors qu'à la fin de juillet, le sol était gelé de six pouces et ne s'était peut-être pas dégelé depuis plusieurs siècles.

En pénétrant dans la terre, nous y rencontrâmes différentes matières, vraisemblablement déposées par des eaux stagnantes. La matière végétale ou la croûte de la terre s'y trouvait en très petite quantité et se composait des fibres des plantes et de la fiente des oiseaux; la seconde couche consistait en gravier et cailloux arrondis par l'agitation de l'eau et reposant sur un lit d'argile qui n'était sans doute autre chose que le sédiment déposé par les eaux lorsqu'elles couvraient la surface; au-dessous se trouvait de l'ardoise reposant sur un lit de pierre calcaire dans lequel nous ne pénétrâmes que très légèrement. En continuant de creuser, il est probable que nous aurions découvert d'autres stratifications (comme cela est ordinaire sur toutes les parties du globe) avant d'atteindre le premier roc, qui est de jaspe ou de granit, et forme le squelette de la terre.

Nous formâmes, avec les terres provenant de l'excavation de notre souterrain, une butte régulière et presque ronde pour nous servir d'abri contre les vents et les pluies. Nous creusâmes derrière la paroi la plus élevée de notre habitation (celle tournée vers la mer) plusieurs tranchées larges de près d'une verge et d'une égale profondeur; car nous avions à redouter de grandes inondations, le moindre changement de temps pouvant occasionner la fonte de ces prodigieuses masses de neige qui nous environnaient. Nous divisâmes notre souterrain en trois chambres spacieuses, élevant de distance en distance des piliers d'une structure grossière, mais d'une grande solidité, Nous remplîmes les intervalles avec des voiles et des toiles goudronnées, ne laissant qu'une ouverture au milieu pour passer d'une division dans l'autre. Nous appuyâmes sur ces piliers, en les faisant porter des deux côtés sur la terre, les poutres principales qui devaient soutenir notre couverture et que nous avions apportées toutes taillées pour n'avoir plus qu'à les poser.

Cette charpente était semblable à celle qui soutient le toit d'une maison, avec cette seule différence qu'elle était fixée sur la terre au lieu de l'être sur des murs. Au milieu de l'une des faces de notre toit, nous pratiquâmes une trappe qui s'ouvrait en dedans et en dehors, et à laquelle nous montions par le moyen d'une échelle. Il y avait aussi deux petites ouvertures pour le passage de la fumée. Nous n'avions point de fenêtres, éclairant notre demeure avec des lampes qui nous donnaient à la fois de la lumière et de la chaleur. Au reste, quand nous aurions eu des fenêtres, elles ne pouvaient pas nous être d'une grande utilité, puisque pendant six mois notre atmosphère n'était éclairée que par la lune, l'aurore boréale et la réfraction de la glace et de la neige.

Nous couvrîmes notre charpente avec des toiles de tente et des voiles tendues les unes sur les autres, puis nous étendîmes sur le tout un lit de mousse. Notre porte fut tapissée avec des peaux d'ours blanc qui dépassaient les bords de près d'un pied, de sorte que fermée elle était imperméable à l'air.

La chambre du milieu, plus vaste que les autres, nous servait de cuisine et était commune à tous les hommes de l'équipage. Celle adjacente à droite était notre parloir, où je couchais avec les chefs de la troupe. On y avait déposé nos provisions les plus précieuses, telles que poudre à canon, épiceries, liqueurs spiritueuses, livres, instruments, etc. Les articles les plus volumineux furent réunis dans la troisième pièce, qui était notre magasin.

Intérieur de l'habitation.

Afin d'être plus à l'aise, nous pratiquâmes plusieurs niches dans les flancs de notre habitation. Notre principal appartement (celui où je couchais avec les chefs) était échauffé par un poêle russe et par nos lampes. Nous suivîmes la coutume du Groënland en élevant, autour de nos chambres d'habitation et environ à un demi-pied au-dessus du sol, des bancs qui nous servaient de siége pendant le jour et de lit de repos pendant la nuit.

Tandis que ces travaux s'effectuaient à terre, on dégréa le vaisseau autant que possible; ses manœuvres furent séchées avec soin et transportées dans notre magasin. La marée ne s'élevant pas de plus d'un pied ne nous fut que d'un faible secours pour rapprocher le vaisseau de terre, et nous ne pûmes y parvenir qu'en l'attirant avec des grapins. Mais les glaces qui se ramassaient dans la baie, menaçant de le mettre en pièces, pour prévenir ce désastre, nous fûmes obligés de lever les ancres et de le touer entre d'énormes blocs de glace qui formèrent autour de lui une espèce de rempart. Ces glaçons, étant d'une immense épaisseur, touchaient le fond, où bientôt ils se fixèrent, et, en peu d'heures, ils furent réunis par la gelée en une seule masse, sans qu'on pût craindre le danger de leur séparation durant plusieurs mois.

Toutes nos barques furent retirées de l'eau et placées au-dessous d'un groupe de rochers qui les abritait, et où nous les couvrîmes de tourbe. Dans ce même endroit nous pratiquâmes une niche pour nos chiens qui s'y retirèrent tant que le beau temps dura, pourvoyant à leur nourriture par la chasse; mais, dès que l'hiver commença à faire sentir ses rigueurs, nous trouvant dans l'impossibilité de leur porter à manger, nous fûmes obligés de les prendre avec nous.

Pendant tout l'été nous nous occupâmes, avec un soin particulier, d'augmenter notre provision de poisson, ces mers en étant très peuplées. Nous avions plusieurs moyens de les conserver, ce qui nous procurait une certaine variété de mets; nous en fîmes sécher une partie au soleil, qui, dans certains moments, ne laisse pas d'avoir

beaucoup de force; nous en salâmes une autre partie, et nous en marinâmes quelques-uns dans le vinaigre. Nous tentâmes aussi une expérience qui réussit au-delà de notre attente; elle consistait à conserver une grande quantité de maquereaux en les déposant dans un trou, séparés par des lits de glace; nous appelâmes ce poisson ainsi conservé, marinade du Spitzberg. Chaque fois que, durant l'hiver, nous eûmes la témérité de sortir de notre souterrain, nous les trouvâmes dans un état parfait de conservation et d'un goût exquis.

Nous dépeçâmes deux rennes que nous avions tuées, et, à mesure que les morceaux se gelèrent, nous les déposâmes dans une de ces fosses dont nous venons de parler, où nous les trouvâmes au milieu de l'hiver encore frais, remplis de suc et d'un goût infiniment préférable à celui de la viande salée. Nous acquîmes la preuve que la glace conservait les sucs animaux dans un état beaucoup plus naturel que le sucre, le vinaigre ou le sel, qui en changent presque entièrement le goût; car notre renne, le poisson et le gibier conservés par le procédé que nous venons d'indiquer avaient exactement la même saveur que s'ils eussent été tués récemment; mais il convient de faire observer que, lorsqu'on veut manger de ces viandes, il faut, après les avoir retirées de la fosse, les faire dégeler dans l'eau froide et bien se garder de les approcher du feu ou de les laver dans l'eau chaude lorsqu'elles sont encore en état de congélation, car la putréfaction s'en suivrait immédiatement.

Nous usâmes du même moyen pour faire dégeler nos bouteilles de vin et de bière; et s'il arrivait que quelqu'un de nous fût atteint de la gelée, soit aux mains, soit à la figure, le meilleur remède en pareil cas était de frotter la partie malade avec de la neige. L'exposer à la chaleur n'eût fait qu'aggraver le mal, et je suis presque convaincu que si les voyageurs qu'on trouve ensevelis sous la neige étaient sur-le-champ plongés dans l'eau froide, plusieurs se ranimeraient, bien qu'ils ne donnassent avant cette immersion aucun signe de vie. J'ai observé ce fait curieux : plusieurs anguilles qui se trouvaient parmi nos provisions, ayant été plongées dans un seau d'eau fraîche, revinrent à la vie par degrés, et après quelques instants se mirent à nager avec vigueur, bien qu'elles fussent restées sans mouvement pendant plusieurs mois.

Lorsque ma présence n'était pas nécessaire pour diriger les travaux qui s'effectuaient à bord, je m'occupais à explorer l'intérieur du pays, entreprise qui présentait beaucoup de difficultés et de dangers; non qu'on eût à craindre les bêtes fauves ou les hommes sauvages, dont il n'existe aucun dans cette contrée, mais à cause de l'état désert de l'île, dont certains sites n'offrent à la vue que des masses éternelles de glace et de neige, des fondrières et des torrents formés de la fonte des neiges. L'air même n'est pas toujours exempt de glace; si vous regardez transversalement les rayons du soleil, vous apercevez, au lieu de ce léger duvet, mêlé de poussière, qu'on voit dans d'autres climats, des millions de particules aussi brillantes que des diamants, lesquelles se fondent et tombent en pluie lorsque le soleil est chaud, ce qui arrive quelquefois.

Les rochers de ce pays produisent un singulier effet; à l'approche de l'orage, ils paraissent tout en feu, les rayons du soleil se combinant avec la clarté de la neige. La cime des montagnes est presque toujours enveloppée de nuages, de sorte qu'on aperçoit difficilement leur pointe; quelques rochers paraissent formés d'une seule pierre, depuis la base jusqu'au sommet, et ressemblent à des édifices en ruines; d'autres se composent de plusieurs blocs énormes, dont la surface offre des ruines semblables à celles du marbre, nuancées de rouge, blanc et jaune, et qui vraisemblablement, s'ils étaient travaillés et polis égaleraient en beauté les marbres les plus estimés.

Sur la partie de ces rochers exposée au sud et à l'ouest croissent les herbes, la mousse et toutes les autres plantes indigènes de ce pays, tandis que, sur la partie qui regarde le nord et l'est, le vent entretient un froid si rigoureux qu'il détruit toute espèce de végétation; les plantes viennent à perfection dans un espace de temps très court.

Jusqu'au milieu de mai, toute la contrée est ensevelie sous glace; au milieu de juillet les plantes sont en fleur, et vers la fin du même mois ou le commencement d'août elles ont mûri leur semence; en cela comme dans toutes les opérations de la nature, on doit reconnaître la direction de la Providence. Par quel instinct ces plantes parcourent-elles le cercle de leur existence dans un espace de temps qui n'est que la troisième partie de celui nécessaire à celles de la même espèce dans les contrées plus chaudes, comme si elles prévoyaient la courte durée de la chaleur? Il n'est certainement que la main du Créateur qui ait pu imprimer une telle loi à des végétaux privés de sentiment.

La terre doit son peu de fertilité à la fiente des oiseaux qui au printemps font leurs pontes dans cet endroit, qu'ils abandonnent à l'approche de l'hiver pour se rendre dans des climats plus chauds. Nous trouvâmes un grand nombre de leurs œufs que les matelots mangeaient avec avidité, bien qu'ils eussent, comme leur chair, un goût de marée fort désagréable.

Les plantes les plus communes du Spitzberg, sont : l'herbe aux cueillers et la chausse-trape; on y trouve aussi quelques joubarbes et une plante dont la feuille ressemble à celle de l'aloès, une herbe du même genre que le grémil, quelques bistortes, la philosille, le fraisier des bois qui croît dans la neige, et une plante particulière au pays qui a reçu le nom d'herbe de roc. La feuille a la forme d'une langue humaine, elle est longue de six pieds et d'un jaune pâle; sa tige roide et polie est de la même couleur que la feuille; elle s'élève en forme de pyramide et exhale la même odeur que l'herbe de mer. Cette plante qui est du genre aquatique, devient plus ou moins haute selon la profondeur de l'eau dans laquelle elle croît. La principale fleur de ce pays est le pavot blanc. Je semai à mon arrivée dans l'île plusieurs sortes de graines, mais il n'en leva aucune, à l'exception d'une petite herbe à salade qui avait très peu de feuilles.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Curiosités particulières au pays et au climat.

Au milieu d'août, nous eûmes souvent de la neige qui fondait en tombant. Il fit pendant plusieurs jours une telle chaleur, qu'elle nous rappelait notre printemps d'Angleterre; cependant, bien que cette température fût assez chaude pour produire l'évaporation de l'eau, sa partie humide se séparant du sel qu'on trouvait déposé dans les cavités des rochers, nous n'éprouvâmes jamais ce qu'on peut appeler une chaleur fortifiante et agréable, à cause des vapeurs froides produites par les îles de

glace et les montagnes de neige, qui, sur le soir, devenaient si insupportables, qu'après une journée brûlante nous étions fort aises de pouvoir nous envelopper de nos fourrures et de sentir la chaleur du poêle. Le brouillard était quelquefois si épais, que nous ne pouvions voir autour de nous à une distance de douze verges. Il se formait dans les nuages des feux électriques d'où jaillissaient des éclairs, mais rarement accompagnés du tonnerre, dont le bruit est à peu près semblable au roulement d'une pile énorme de glace qui se détacherait du flanc d'une montagne. Le vent souffle souvent avec une extrême violence, entraînant l'eau et la neige qu'il disperse dans l'air comme la poussière.

La gelée commence à se faire sentir vers la fin de septembre, et dès lors adieu la courte saison d'été, qui ne commence qu'à la fin de juin et ne diffère nullement du printemps ou de l'automne d'Angleterre.

D'abord l'eau devient stagnante sur le rivage, et cela d'autant plus facilement que la marée a peu de profondeur, ne s'élevant jamais au-dessus d'un pied; puis il s'établit d'une île à l'autre, et d'un point à un autre, des chemins pavés de glace qui ferment l'embouchure des rivières et l'entrée des baies, jusqu'à ce qu'enfin la surface de l'Océan soit changée en un vaste continent de glace.

Dans le cours de mes petites excursions (car il était impossible de pénétrer à une grande distance), je ne vis que deux rennes et fus assez heureux pour les tuer, mais non sans danger, car je faillis terminer là mon voyage; la vibration de mon arme à feu ayant détaché du flanc de la montagne une masse énorme de neige, qui descendit en glissant comme une avalanche, et m'eût infailliblement écrasé par sa chute, si je ne me fusse précipitamment jeté à l'écart. J'en fus quitte pour la perte de ma proie, qui resta ensevelie sous plusieurs verges de neige.

La renne et le renard font partie des habitants de cette île affreuse; ce dernier ressemble beaucoup à l'ours, dont il ne diffère que par la couleur et la grosseur. Sa tête est noire et son corps blanc; étant de l'espèce des animaux de proie, il fait vraisemblablement durant l'été des provisions pour l'hiver. Ceux que nous vîmes nous parurent fort gros, ce qui ne les empêchait pas de courir avec tant de vitesse et de subtilité que je ne pus en tuer qu'un seul. Ils se nourrissent problablement des différentes espèces d'oiseaux qui viennent en grand nombre habiter ces climats pendant l'été.

L'oiseau des glaces est un fort joli volatil de cette contrée, mais qui n'y est pas très commun. Il a la couleur et la forme de la tourterelle; mais son plumage paraît, aux rayons du soleil, d'un jaune aussi éclatant que le cercle doré de la queue du paon; quelquefois même on ne peut le fixer sans en être ébloui.

Les animaux amphibies paraissent avoir été créés pour ces climats; on y trouve les veaux ou chiens marins, les bœufs ou chevaux marins. Le veau marin est un animal très connu; mais le cheval marin est particulier aux hautes latitudes, et son espèce n'est pas très nombreuse. Il n'est que les matelots qui aient pu comparer cet animal à un cheval, puisqu'il n'existe pas plus de ressemblance entre eux qu'entre la baleine et l'éléphant.

CHAPITRE HUITIÈME.

Retour de l'hiver. — Effets produits par le froid. — Ours blancs — Tempête épouvantable. — Aurore boréale.

Nous étions au commencement d'octobre, et l'encre gelait auprès du feu. Les murs et les piliers de notre habitation se couvraient de gelée blanche, et nos couvertures de lit même n'en étaient pas exemptes.

Toutes nos liqueurs fortes se gelèrent à glace; l'eau-de-vie et l'esprit-de-vin prirent la consistance de l'huile gelée, et l'huile, celle du lard; de telle sorte qu'on pouvait la couper par tranches comme le spermaceti.

Le froid alla toujours en augmentant jusqu'au commencement de mars; il était si violent que les pierres se fendaient et éclataient avec fracas. Quelquefois la mer se couvrait d'une vapeur aussi épaisse que la fumée d'un four, et qu'on appelle fumée de glace. Elle n'est pas aussi froide que l'air pur, et si l'on quitte le rivage pour se transporter au milieu de ce brouillard, on y éprouve une température plus douce, bien qu'on ait ses habits et ses cheveux raidis par la gelée. Cette fumée engendre des pustules sur la peau; et, à mesure qu'elle s'élève dans l'atmosphère, se convertit en petits glaçons tellement aigus qu'on ne peut s'y arrêter quelques instants sans avoir les mains et le nez gelés.

Dans l'intérieur de notre habitation, il n'était pas peu curieux de voir des tonneaux à bière démolis par le froid, et des hommes occupés à briser ou à scier des blocs de bière gelée. Notre viande était quasi-pétrifiée, et souvent même, après être restée longtemps dans l'eau bouillante, elle était, lorsqu'on la servait, encore rouge et gelée au milieu.

Tous nos instruments de mathématiques furent tellement altérés par la condensation du froid qu'il nous devint presque impossible de nous en servir, et que nous fûmes obligés d'envelopper nos télescopes avec des fourrures, pour empêcher que les tubes ne se brisassent. Les grands clous employés à la construction de notre demeure furent rétrécis au point de pouvoir être arrachés sans effort. Aucune de nos montres ne pouvait marcher sans la précaution de la tenir près du feu, enfermée dans une boîte garnie de laine et couverte d'une fourrure.

Il était dangereux alors de toucher du métal, du verre ou de la faïence, ces différentes matières pouvant s'attacher à la main sans qu'il fût possible de les en séparer autrement qu'en arrachant la peau. Un verre d'eau jeté en l'air retomba en flocons de neige.

Nos deux chats (l'un écaille de tortue et l'autre tacheté) souffrirent tellement de la rigueur du froid qu'ils s'approchaient du feu au point de se rôtir, et longtemps avant que le froid fût parvenu à sa plus grande intensité, les belles couleurs de leurs fourrures étaient devenues blanches. La même métamorphose s'opéra sur nos chiens, qui devinrent parfaitement blancs, et tellement affaiblis, que leur état différait peu de l'engourdissement.

Dans l'intérieur de notre habitation le thermomètre marquait fréquemment 20 degrés au-dessous de zéro, et du vif argent que j'exposai à l'air dans une tasse à café devint si dur qu'on pouvait le jeter à terre, sans que ses parties se séparassent. La chaleur des poêles et des lampes était à peine suffisante pour entretenir notre sang en circulation, bien que nous fussions enveloppés de fourrures et de flanelles, n'ayant aucune espèce de linge sur

la peau. Nous jugeâmes, par la violente oppression que nous éprouvions, qu'il devait être presque impossible de respirer en plein air.

Tel est ce climat, où cependant on a entrepris de former des établissements : tant il est vrai que l'avarice et l'ambition ne reculent devant aucun danger.

Ayant fait toutes les dispositions nécessaires pour nous prémunir contre les effets terribles de l'hiver qui commençait à faire sentir ses rigueurs, nous nous amusâmes à faire la chasse aux veaux marins, aux bœufs marins et aux ours blancs. Ces derniers, animaux féroces, se réunissaient en grand nombre sur la glace, qui déjà ne formait plus qu'une seule masse.

L'ours blanc est un animal cruel et dangereux, auquel on ne donne pas l'éveil impunément. Nous étant mis en marche le long du rivage, au nombre de huit, avec quatre chiens, nous ne tardâmes pas à entendre leurs hurlements. Favorisés par un beau clair de lune (1), nous nous mîmes en embuscade derrière de larges glaces qui s'élevaient en talus sur la surface.

Nous entendîmes plusieurs de ces animaux qui s'approchaient de nous, et nous nous tînmes sur nos gardes. Slapperwack, Saunders et moi, nous étions armés de grands mousquets, tandis que le reste de la troupe portait des piques. Cette dernière arme est d'une absolue nécessité; car la balle ne pouvant pénétrer que dans la poitrine de l'animal, s'il n'est pas atteint ou qu'il ne soit que légèrement blessé, il s'élance avec furie sur son adversaire avant qu'il ait eu le temps de recharger son arme.

L'un d'eux s'étant détaché de la bande pour venir vers nous, Saunders et moi nous le tirâmes à douze pas. L'animal se sentant blessé fit un mouvement précipité pour se retourner, et poussa un cri, mélange de rugissement et de hurlement, sur un ton vraiment effrayant et dont l'écho des rochers augmentait encore l'horreur.

A peine avions-nous eu le temps d'examiner sa blessure, qui était profonde, qu'il se mit à fuir devant nous; puis, comme s'il se fût ravisé, il se retourna brusquement et s'élança vers nous, la gueule béante et les yeux étincelants de rage. Au même instant les piquiers s'avancèrent; il se précipita sur la pointe de leurs armes avec une telle violence qu'elles, s'enfoncèrent de plusieurs pieds dans son corps, et que les hommes furent renversés par le choc. Si l'animal n'eût pas été aussi grièvement blessé, nous eussions payé cher notre témérité. Ayant observé que sa détresse attirait l'attention de ses compagnons, nous le laissâmes sur la place, et nous retirâmes, en grande hâte, d'une lutte qui, malgré le secours de nos armes, eût été fort inégale.

Nous préférâmes faire la chasse au veau marin, qui pouvait nous fournir des provisions pour quelque temps. Nous en tuâmes un à peu de distance de notre vaisseau. Ayant emporté tout ce qu'il nous fut possible de tirer de cet animal, nous abandonnâmes la carcasse, bien persuadés que les ours viendraient se repaître des restes de notre proie.

En effet, l'odeur du veau marin avait attiré une femelle avec ses deux petits, que nous vîmes mangeant avec voracité. Etant tous munis d'armes à feu, nous fîmes sur eux une décharge générale qui tua les deux petits sur la place et blessa la mère, mais non mortellement.

On ne pouvait réellement se défendre d'un sentiment de compassion en voyant ce pauvre animal exprimer sa douleur maternelle près de ses enfants expirants. Bien que sa blessure fût profonde et qu'elle pût à peine se traîner à l'endroit où ils étaient gissants, elle arracha un morceau de la chair du veau marin et le plaça devant eux; voyant qu'ils ne mangeaient pas, elle les prit l'un après l'autre entre ses pattes, les caressa et essaya de les emporter, en faisant retentir l'air de ses cris et de ses gémissements. Reconnaissant enfin que ses efforts étaient inutiles, elle se traîna à une petite distance, puis s'arrêta et regarda derrière elle, en recommençant ses plaintes; elle retourna vers eux, les flaira et se mit à les lécher.

Elle s'éloigna pour la seconde fois, et, parvenue à une certaine distance, regarda encore derrière elle, puis s'arrêta quelques instants en répétant ses cris plaintifs. Trouvant toujours ses petits immobiles, elle revint auprès d'eux et les prit tour à tour entre ses pattes avec des signes de tendresse inexprimable. Reconnaissant enfin qu'ils étaient froids et privés de sentiment, elle commença à réfléchir sur la cause de cette catastrophe, et dressant sa tête vers nous, sembla nous adresser des menaces non équivoques de vengeance, mais au moment où bravant ses blessures elle prenait son élan vers nous, une seconde décharge de nos armes l'étendit entre ses deux petits, et elle mourut en léchant leurs plaies.

Dans le courant de décembre, le froid nous fit perdre deux de nos chiens, ce qui nous mit dans la désagréable nécessité de recueillir les autres dans notre habitation. On peut facilement se faire une idée des souffrances que nous endurâmes, pendant ces mois rigoureux où nous ne pouvions franchir notre trappe sans exposer notre vie. Tant d'hommes et de chiens vivant ensemble au milieu d'une malpropreté inévitable entretenaient dans notre habitation un air délétère qu'infectait encore la puanteur de quelques provisions crues en putréfraction, l'odeur de l'huile, et la fumée des lampes et des poêles; outre ces incommodités, nous étions souvent obligés de briser des morceaux de glace qui se formaient dans l'intérieur de notre cheminée, pour frayer un passage à la fumée, qui, sans cette précaution, nous eût infailliblement étouffés.

On concoit que, dans une pareille situation, nous devions passer peu de moments agréables; aussi n'avions-nous d'autre plaisir que de sentir la chaleur du feu, le froid étant si excessif, pendant les mois de janvier, février et mars, que la chaleur animale est insuffisante pour entretenir la vie; nous tombâmes dans un tel engourdissement que nous ne pouvions sans effort quitter les lits grossiers sur lesquels nous restions couchés les trois quarts du temps, pour dormir et nous reposer.

Au commencement de décembre la neige tomba pendant plusieurs jours sans interruption, et il s'en accumula vingt pieds au-dessus de notre habitation, ce qui rendit impossible l'ouverture de la trappe. Nous fûmes dans une grande consternation, en réfléchissant au danger qui nous menaçait d'être suffoqués par le défaut d'air; nous brisâmes comme auparavant, avec des bâtons, la glace qui s'était formée de nouveau dans les conduits de notre cheminée; puis, par le moyen de plusieurs de ces bâtons attachés bout à bout, nous pratiquâmes à travers l'énorme épaisseur de la neige un canal étroit qui donna passage à l'air et à la fumée; en moins d'une heure, les parois de cette curieuse cheminée se cristallisèrent, l'air extérieur congelant la neige à mesure que la chaleur de la fumée la faisait fondre.

Nous restâmes ainsi ensevelis sous la neige pendant

(1) A cette époque nous n'avions plus de jour.

près de quinze jours, sans qu'il nous fût plus possible de quitter notre habitation qu'à Noé d'ouvrir son arche durant le déluge. Malgré toutes les précautions que nous avions prises pour nous garantir des inondations, ce danger était pour nous des plus imminents, car si, lors de la fonte d'une si grande masse de neige, l'eau se fût frayé un passage par la plus petite crevasse, elle eût en peu de temps rempli notre souterrain; sans qu'il nous eût été possible de l'arrêter.

Je dois observer ici, à la louange de mes compagnons, qu'aucun d'eux ne fit entendre le plus léger murmure au milieu des dangers et des difficultés qui nous environnèrent; et cependant plusieurs d'entre eux souffrirent horriblement du froid. Nous avions, à la vérité, à notre disposition toutes les choses que la prévoyance peut indiquer, et nous acquîmes la conviction que, si quelqu'une de nos provisions nous eût manqué, nous n'eussions pu, sans un miracle, supporter la rigueur de ce climat.

Les vives alarmes que nous causa la crainte d'une inondation prochaine furent bientôt dissipées par le plus épouvantable ouragan dont j'ai jamais été témoin; en un instant, ces prodigieuses accumulations de neige qui s'élevait sur nos têtes furent dispersées par le vent qui en emportait des masses énormes avec une violence telle que les montagnes seules dans la nature étaient capables de leur résister.

Le bruit de cette tempête, qui agissait dans toutes les directions de l'atmosphère, ressemblait à la foudre accompagnée de tourbillons; il nous semblait entendre l'Océan rouler sur nos têtes, et la terre trembler sous nos pieds; à tout moment nous craignions de voir notre toit enlevé par le vent, et de nous trouver à découvert dans notre souterrain, comme l'oiseau dans son nid à l'instant où le faucheur vient de couper l'herbe qui l'ombrageait.

Nous nous persuadâmes que notre vaisseau, n'ayant pu résister à cette crise, avait été mis en pièces; par suite, plus d'espoir de continuer nos découvertes vers le Nord, et nous étions réduits à la triste nécessité de nous procurer un passage sur quelque baleinier.

Cette pensée me causa une telle inquiétude qu'aussitôt que le vent se fût calmé, sans réfléchir au danger, je voulus me transporter sur le rivage. Notre trappe était si bien calfeutrée par la glace que je ne pus l'ouvrir qu'à l'aide de leviers et de ciseaux. En sortant je fus saisi d'horreur; il ne s'est jamais rien présenté à la vue de plus épouvantable que la scène de désolation qui régnait au dehors.

Saunders et Douglas sortirent avec moi. Le froid était si violent que nous n'osions pas ouvrir la bouche. De toutes les parties de notre corps, nos yeux seuls étaien exposés à l'air. Tout ce qui nous environnait était enseveli sous la neige, de sorte qu'il nous eût été impossible de distinguer la mer d'avec la terre si nous n'eussions pas visité ces lieux auparavant.

Les montagnes de glace dont l'Océan était hérissé et les énormes accumulations de neige dispersées sur la surface de la terre offraient un tableau uniforme. La seule différence que j'aie pu remarquer, c'est que, dans l'île, les montagnes paraissent plus obtuses et plus élevées que sur l'Océan.

Après une recherche longue et pénible, nous découvrîmes notre vaisseau enseveli sous la neige au même endroit où nous l'avions laissé. Il nous fut absolument impossible d'en approcher, et nous nous retirâmes en grande hâte, étant sur le point de succomber à la rigueur du froid.

Visite au Vaisseau.

La lune brillait alors de tout son éclat, au milieu du silence de la nuit ; mais sa lumière fut presque absorbée par l'apparition subite d'une de ces belles illuminations de l'atmosphère, si fréquentes dans ces climats, et qui suppléent, en quelque sorte, à l'absence du soleil. L'aurore boréale, qu'on appelle aussi les Flambeaux du Nord, permet à la vue de mesurer la sublime immensité des cieux, alors que la terre est devenue un désert que l'œil ne peut contempler sans horreur. Des milliers de corps lumineux, variés dans leurs formes et leurs couleurs, étincelaient sur la voûte céleste, décrivant, dans toutes les directions, des arcs majestueux.

Ce phénomène, supérieur à tous ceux du même genre dont nous avions été témoins, nous ravit d'admiration ; nous vîmes, vers le Sud, une immense étendue du firma ment teinte du rouge le plus vif ; il semblait que toute la constellation d'Orion eût été trempée dans le sang. Cette lumière, d'abord immobile, changea bientôt de place et de couleur ; elle se nuança de bleu et de violet, puis se déploya en dôme au-dessus de nos têtes, abaissant, dans toutes les directions, des arcs qui semblaient autant de draperies, jusqu'à ce qu'enfin toute la voûte céleste fût décorée de ses brillants rideaux, d'où jaillissaient des sources d'or poli et de lumière, et à travers lesquelles les étoiles dardaient leurs rayons enflammés.

L'âme était plongée dans un tel ravissement, à la vue de ce sublime spectacle, qu'on ne pouvait s'empêcher de reconnaître dans cette œuvre magnifique la main du puissant architecte du monde. En un instant tous ces feux se resserrèrent vers leur centre commun, semblables à ces météores légers qui se forment dans l'air, puis ils disparurent entièrement vers le sud-ouest du zénith.

CHAPITRE NEUVIÈME.

L'intensité du froid augmente. — Il est presque gelé à mort. — Retour du printemps. — Il quitte le Spitzberg pour avancer vers le Nord. — Le vaisseau est presque écrasé par les glaces.

A notre retour, nous racontâmes à nos compagnons dans quel état nous avions trouvé le vaisseau, et cette nouvelle, en détruisant l'inquiétude générale, ranima le courage de chacun d'eux.

Le froid produisait un effet vraiment singulier ; lorsque la trappe était ouverte, l'air extérieur, s'introduisant dans notre habitation, convertissait les vapeurs humides dont elle était remplie en flocons de neige qui tourbillonnaient de tous côtés, et tombaient en gelée blanche sur nos tables et nos lits. La violence du froid s'étant augmentée, les piliers et les poutres se fendirent, et plusieurs même éclatèrent, ce qui fut pour nous un sujet continuel d'alarmes. Dans un moment de crise, notre pilier principal s'ouvrit depuis le sommet jusqu'à la base; craignant alors que ses parties ne se séparassent, nous le ceignîmes de plusieurs tours d'une forte chaîne, qui avait été préalablement exposée au feu, afin de pouvoir la toucher.

A l'époque où ce froid excessif se fit sentir, le thermomètre de Réaumur marquait 37 degrés au-dessous de la glace, et nos esprits-de-vin se coagulèrent entièrement. Quiconque eût alors osé sortir de notre habitation serait mort sur-le-champ.

Il nous fallut prendre toutes les précautions possibles, pour empêcher que le froid ne fît éclater les vaisseaux qui contenaient nos liquides, autrement nous n'en aurions conservé aucun. Aussi, n'ayant pris qu'une faible provision d'eau, nous fûmes obligés de faire fondre de la neige pour nos besoins les plus ordinaires.

Nous observâmes religieusement la fête de Noël ; mais je ne remarquai dans nos compagnons aucun enthousiasme. Dois-je attribuer cette indifférence à l'intensité du froid ou à l'inquiétude que chacun éprouvait sur son sort? c'est ce que je ne puis résoudre. Pourtant, il est certain que, dans ces froides régions, la chaleur vitale est considérablement diminuée, puisqu'un homme peut boire chaque jour une pinte de purs esprits mêlée avec autant d'eau sans en être plus enivré qu'il ne le serait en Angleterre après avoir bu une égale quantité de petite-bière.

Lorsque le temps n'était pas tellement rigoureux qu'il nous ôtât toute énergie et nous obligeât à nous tenir serrés les uns contre les autres autour de nos poêles, je m'occupais à écrire la relation de mon voyage, n'omettant aucune observation qui pût être utile à mes semblables. Je fus dans la nécessité d'écrire une partie de mon journal avec un pinceau, l'encre gelant dans ma plume sans qu'il me fût possible de l'empêcher.

Le premier jour de février fut peut-être celui où le froid se fit sentir avec le plus de violence. Il ne faisait pas le moindre vent, et nous étions à demi pétrifiés par une espèce de froid mortel dont il est impossible de se faire une idée.

Il nous était souvent arrivé, dans le cours de l'hiver, de faire sortir nos chiens pour les délasser ; mais ils restaient fort peu de temps dehors.

Voulant profiter du calme et ne prévoyant pas le danger auquel je les exposais, je les lâchai ce même jour, en me tenant sur le haut de l'échelle, enveloppé de mes fourrures. La clarté de la lune n'était pas aussi vive que de coutume ; mais les feux septentrionaux étaient très brillants. Peu d'instants s'étaient écoulés lorsque j'aperçus nos six chiens accourant ensemble vers la trappe ; quatre d'entre eux atteignirent la porte à demi morts, et je vis les deux autres s'arrêter tout court à quelques pas de distance. Ne sachant à quoi attribuer cette singularité, et ne leur voyant faire aucun mouvement, je courus promptement à eux et les trouvai gelés à mort dans la véritable attitude de la course.

En un instant je fus saisi d'un engourdissement léthargique, et je compris que ma mort était certaine si je tardais un seul moment. Je n'eus, en effet, que le temps de me rendre à notre habitation, où notre chirurgien Saunders s'empressa de me mettre au lit et de me faire prendre un cordial qui me rappela à la vie. Il est très certain que si je fusse resté dehors une minute de plus mon sang se serait glacé dans mes veines. Le thermomètre marquait 40 degrés au-dessous de zéro.

Ce froid excessif ne fut pas sans intermissions ; lorsque le vent soufflait du sud, il nous apportait un air plus doux accompagné de pluie. Ce changement de température activait beaucoup l'effet de la gelée, attendu que la pluie et la neige fondue, de même que l'eau qu'on a fait chauffer, se gelaient deux fois plus vite et plus fortement.

A cette époque, le soleil se rapprochant de nous rendait le froid plus supportable, bien que ses rayons n'eussent pas encore atteint notre horizon.

Au mois d'avril le thermomètre marquait encore 30 degrés au-dessous de la glace ; pourtant la rigueur du froid était sensiblement diminuée.

Ce ne fut qu'au mois de mai que les premiers rayons du soleil vinrent éclairer notre horizon. A moins de

s'être trouvé dans notre situation, il est impossible de se faire une idée des douces sensations que nous éprouvâmes en voyant cet astre brillant de lumière reprendre majestueusement possession des cieux et dissiper en un instant les ténèbres qui nous enveloppaient depuis tant de mois. Nous étions à l'aurore du long jour qui succède à cette nuit épouvantable qui nous sembla devoir durer éternellement; mais le soleil n'avait encore aucun pouvoir sur la glace et la neige, qui conservaient leur premier état.

Le 18 mai il plut, et l'eau conserva d'abord sa liquidité dans ces petites cavités qui se trouvent çà et là sur la surface de la glace et de la neige, mais à la nuit elle se gela.

La chaleur, augmentant graduellement, finit par faire fondre la neige sur les points élevés et exposés aux rayons condensés du soleil, et la terre commença à paraître.

Les oiseaux, qui avaient été absents de ces climats pendant tant de mois, revinrent les visiter, et les immenses étendues de glace qui couvraient la surface de l'Océan commencèrent à fermenter et à se fendre avec un bruit épouvantable.

L'augmentation de la chaleur, en améliorant notre santé, nous rendit notre ancienne énergie, et nous commençâmes les préparatifs de notre grande entreprise.

Notre premier soin fut d'examiner l'état de notre vaisseau; nous reconnûmes que les énormes monceaux de neige sous lesquels il avait été enseveli, ayant été liquéfiés par le dégel, avaient pénétré dans chaque pièce de charpente comme dans une éponge et l'avaient à moitié rempli d'eau, bien que les écoutilles eussent été soigneusement fermées, l'eau s'étant frayé un passage par les fentes du tillac. Dès que la glace fut assez divisée pour flotter au gré des vagues, nous allumâmes du feu dans toutes les parties du vaisseau pour sécher le bois avant de remettre nos provisions en place.

Nous fîmes cuire au four quelques biscuits de fleur de farine, et tout le monde mit la main à l'œuvre, sans aucune distinction. Nous examinâmes l'état de nos cordages et agrès; nous renouvelâmes toutes les voiles et mîmes chaque chose dans le meilleur état possible de réparation.

Les glaces furent bientôt dispersées par le vent et la marée et se dirigèrent vers l'ouest par champs immenses. Il en venait du nord, des côtes de Sibérie et des îles polaires, des quantités énormes qui suivaient les trains vers le sud et l'ouest.

Le premier juin je tuai un oiseau appelé burgomaster, qui était venu s'abattre sur un glaçon. Il est le plus gros et le plus carnassier de tous les oiseaux qui habitent le cercle polaire arctique. Son bec, long et recourbé, ressemble un peu à celui de la cigogne; il a un cercle rouge autour des yeux; ses ailes sont d'une belle couleur de perle et bordées de blanc; il a le dos d'un gris argenté et le ventre aussi blanc que la neige; sa queue est de la même couleur; il la déploie, en volant, comme un éventail. Il construit son nid sur des rochers très élevés, inaccessibles aux ours et aux renards. Il fait sa proie de toutes espèces d'oiseaux, se repaît de la charogne du poisson et de celle des animaux terrestres. Il peut être comparé au vautour du désert, auquel toutes les substances animales, quel que soit leur état, servent de pâture. Son cri est effrayant et intimide tellement le mallemack, oiseau de la grosseur d'un canard, qu'il se précipite vers la terre et se laisse dévorer sans aucune résistance.

Le 2 juin, trouvant la mer passablement navigable et ayant transporté à bord toutes nos provisions, nous levâmes l'ancre, favorisés par un bon vent, et nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest, faisant nos adieux à l'île du Spitzberg où nous laissâmes encore en place le toit de notre habitation, pour procurer un abri à ceux qui viendraient après nous aborder sur cet affreux rivage. J'ai su depuis, que l'équipage d'un vaisseau russe y passa l'hiver et qu'il en fut fait à la cour de Pétersbourg une description si favorable qu'on y établit une colonie de criminels; ce qui indique suffisamment que la Russie regarde cette contrée comme faisant partie de ses vastes possessions.

Le beau temps ayant continué pendant quelques jours, nous naviguâmes avec assez de facilité à travers les glaces flottantes dont la mer était couverte. Pendant ce calme de la mer et de l'atmosphère, il régnait sur la face de ces régions mélancoliques un morne silence, interrompu seulement par le bruit sourd de la manœuvre du vaisseau, le cri des oiseaux et le bouillonnement de l'eau qui s'introduisait dans les crevasses des glaçons, qu'on rencontrait sous les formes les plus bizarres.

Lorsque nous eumes perdu de vue la terre, un vent frais souffla du sud-est, soulevant des vagues énormes qui se déchargeaient sur le tillac, tandis que la glace formait autour du vaisseau une espèce de cercle incrusté de trois pouces d'épaisseur; le thermomètre marquait alors 13° au-dessous de la glace.

A mesure que nous avançâmes, le vent se modéra et le ciel devint plus beau et plus serein; nos hommes s'occupaient à casser avec des haches la glace qui se formait sur les vergues et les cordages, de peur qu'elle ne tombât sur nos têtes. La plus grande distance qui nous parut exister alors entre les bases des glaçons, n'excédait pas une encâblure, et cet espace intermédiaire contenait ordinairement de petits fragments de glace et quelques bois flottants.

Il nous arriva plusieurs fois de prendre pour de la terre d'énormes morceaux de glace immobiles, qui s'avançaient en forme de promontoires et de caps, et nous n'étions pas peu désappointés en reconnaissant notre erreur par le moyen du télescope; nous nous trouvions alors par 83° 11' de latitude et par 10° de longitude est du méridien de Londres.

La manœuvre étant devenue difficile, le capitaine se posta à la tête du mât pour observer les endroits les plus navigables. La conduite du gouvernail exigeait la plus grande précision et fut confiée à Douglas, qui, attentif aux avertissements de deux hommes placés sur les haubans, suivait la direction qu'ils lui indiquaient, pour éviter les bas-fonds. Le reste de l'équipage, réuni à la poupe, travaillait à élargir le passage du vaisseau avec de longs bâtons.

Le lendemain nous trouvâmes entièrement fermé le chenal dans lequel nous nous étions engagés, ce qui nous obligea de changer de direction, en refoulant les glaces dans les endroits où elles présentaient le moins de résistance. La mer étant calme, l'eau ne tarda pas à se geler dans le passage étroit que nous suivions, en sorte qu'il nous fallut encore changer de route. Nous gouvernâmes au nord-est; mais malgré toutes nos précautions nous ne pûmes éviter d'être entièrement cernés; dans cette situation, nous n'eûmes d'autre parti à prendre que d'amarrer le vaisseau, en attendant que les glaces se missent en mouvement vers le Nord.

Le 10, les glaces se séparèrent et nous reconnûmes qu'à la faveur du vent du sud, nous nous étions consi-

dérablement avancés vers le nord. Mais bientôt nous fûmes de nouveau assaillis et cernés par des bas-fonds. dix hommes descendirent sur la glace et travaillèrent : les uns à touer le vaisseau, les autres à écarter les masses qui obstruaient notre passage. Nous ne pûmes gagner le large malgré tous nos efforts et ne fîmes que des progrès très lents, le temps calme nous privant du secours de nos voiles. Nous étions alors parvenus au quatre-vingt-cinquième degré, cinq degrés seulement en-deçà du but que nous désirions atteindre. Déjà nous avions franchi deux degrés de plus que tous les navigateurs qui nous avaient précédés, et toutes les glaces suivant la direction du courant, j'avais la certitude que la mer était libre vers le Nord.

L'horizon dans presque toute son étendue paraissait blanchi par la réflexion de la neige, ce qui nous indiquait que la mer était, jusqu'à une grande distance, dans le même état d'impénétrabilité. Les glaces, quoique partout si serrées qu'elles ne laissaient pas même entre elles le passage d'une chaloupe, ne présentaient pourtant pas une grande résistance; c'est pourquoi, craignant que les glaçons ne fussent cimentés ensemble par le froid qui se faisait ressentir chaque nuit (ce qui nous eût mis dans l'impossibilité de nous échapper), nous résolûmes de faire un violent effort pour recouvrer notre liberté.

L'expérience nous avait appris que ces champs de glace, que nous crûmes d'abord tellement compactes et si étroitement liés qu'il fût impossible de les séparer, étaient cependant aussi peu stables que les vagues, tantôt s'entrouvrant et tantôt se refermant dans mille directions au gré des eaux et des vents.

Nous attaquâmes vigoureusement la glace en lui présentant le flanc et ayant toutes nos voiles tendues à l'opposite du lieu que nous voulions forcer. Une partie de l'équipage postée au bas du vaisseau, le poussait contre les glaces pour élargir le chenal, tandis que les autres, restés à bord, manœuvraient à la poupe pour le faire avancer.

Les forces combinées du vent, du cabestan et des bâtons à glace produisirent une violente compression sur les bas-fonds qui nous entouraient, et nous passâmes successivement par des endroits où, peu de temps avant, la plus petite embarcation n'aurait pu pénétrer. Ayant continué pendant deux jours ce travail excessif, nous ne vîmes plus autour de nous que des glaces mobiles, écartées les unes des autres, et qui se dispersaient devant nous.

Le vent soufflant le 20 avec une extrême violence, nous nous abandonnâmes à son impulsion et à celle des courants, et bientôt nous nous trouvâmes par 86° de latitude à 240 milles environ du pôle, vers lequel les vents et les courants nous poussaient rapidement.

Dans l'après-midi, le ciel étant clair et la mer passablement nettoyée, nous aperçûmes la terre au nord-est, étant par 86° de latitude et 34° de longitude est de Londres; la sonde nous rapporta dans cet endroit, cinquante brasses sur un fond de roc.

Favorisés d'un bon frais, nous atteignîmes la côte, que nous trouvâmes hérissée de rochers et d'un abord dangereux. Curieux cependant de débarquer sur un rivage où nul homme n'avait encore porté ses pas, nous y mouillâmes par trente brasses, et le lendemain dans la matinée, profitant du calme, je me transportai à la côte dans une barque.

Le capitaine BRAGG.

(*Traduit de l'anglais par* PUJOL.)

(*Sera continué.*)

ÉTUDES HISTORIQUES.

LE LEVRIER DU DUC DE BRETAGNE.

Le lévrier Yoland.

CHAPITRE PREMIER.

UN OUBLI DE L'HISTOIRE.

Un des plus grands et des plus douloureux spectacles que présente l'histoire si dramatique du quatorzième siècle, c'est, sans contredit, la querelle de Jean de Montfort et de Charles de Blois pour le duché de Bretagne, et la guerre acharnée que se firent pendant vingt ans ces deux irréconciliables rivaux. Allumée sur la pierre même du tombeau où la justice et la paix venaient de descendre avec le *bon duc* Jean III, cette guerre, qui semblait ne

menacer qu'une province, gagna la France et l'Angleterre avec la rapidité de la foudre, et ne s'éteignit qu'au bout d'un siècle, après avoir jonché de ruines et de cadavres la plus belle contrée du globe et fait chanceler sur sa base séculaire le trône de Clovis et de Charlemagne. Encore, pour arrêter cet incendie, ne fallut-il rien moins que l'intervention de Dieu lui-même dans la personne inspirée de Jeanne d'Arc.

On a consacré par de longs écrits et par de nombreux monuments toutes les vicissitudes du débat particulier qui fut comme le prologue de ce grand drame européen, depuis les boucheries de Crécy et de Poitiers jusqu'au siége d'Hennebond, depuis le combat inutile et glorieux des Trente jusqu'à la journée plus décisive où le glaive obscur d'un soudart anglais trancha le nœud gordien de la succession au duché de Bretagne en égorgeant Charles de Blois sur le champ de bataille d'Auray. L'histoire, la poésie et le roman ont marqué d'un sceau de gloire ou de honte tous les noms importants qui se pressent dans cette féconde époque : Jeanne de Montfort, l'héroïne conjugale et maternelle de son siècle ; la comtesse de Penthièvre, sa digne rivale ; Philippe de Valois, le guerrier téméraire et l'impitoyable justicier ; Jean II, le premier homme d'honneur et le meilleur chevalier de son temps ; Edouard III, l'aimable et ambitieux roi d'Angleterre, qui tenait à la jarretière de la comtesse de Salisbury tout autant qu'à la couronne de France ; Duguesclin, le héros breton, dont la figure ne faisait pas moins peur aux dames à la cour qu'aux ennemis sur le champ de bataille ; Luis d'Espagne, le farouche pirate ; Clisson, le brave connétable ; Tanneguy-Duchâtel et Gauthier de Mauny, Beaumanoir et Bemboroug, et tant d'autres.

De tous les personnages qui ont figuré comme parties ou comme alliés, comme moteurs ou comme instruments dans ce duel de deux nations dont la Bretagne fut le premier champ clos, un seul a été oublié par tous les écrivains modernes ; ce personnage, c'est *Yoland*, le lévrier de Jean III !

Avant de rejeter cette assertion comme un paradoxe conté à plaisir, qu'on se donne la peine de nous suivre dans le récit des faits qui en sont la preuve ; nous les avons recueillis dans plusieurs chroniques contemporaines dignes de foi, et nous n'avons fait que les mettre en scène.

CHAPITRE SECOND.

LES SOUVENIRS.

C'était au commencement de l'an 1335, peu d'années avant la mort du duc Jean III. Ce prince, se voyant vieux et sans enfants, après avoir perdu successivement trois femmes, et se souciant peu de laisser sa couronne tomber sur la tête de Jean de Montfort, son frère consanguin, avait résolu de déclarer son héritière sa nièce-germaine Jeanne de Penthièvre ; il lui cherchait donc parmi la noblesse de France et d'Angleterre un mari digne de la haute position qu'il lui réservait et capable de l'y maintenir. Bien des seigneurs s'étaient mis sur les rangs. Après avoir examiné les avantages de chaque parti, le vieux duc hésitait entre Charles de Blois, neveu du roi de France, Charles d'Evreux, fils du roi de Navarre, et Jean Plantagenet, frère du roi d'Angleterre ; et, pour se décider entre ces trois concurrents, il avait convoqué les ambassadeurs qui les représentaient, dans son château de Nantes, où il était malade et alité.

La veille du jour pris pour cette réunion décisive, il se passa, dans une chambre voisine de celle de Jean III, une scène que ce prince était loin de soupçonner, et qui devait cependant avoir une influence singulière sur sa détermination.

Au fond d'une grande pièce éclairée par deux longues fenêtres à vitraux donnant sur la Loire, tendue de tapisseries de haute-lice représentant des sujets sacrés, et garnie, pour tous meubles, d'un bahut sculpté, d'un prie-Dieu décoré des armes de Bretagne et de quelques siéges entourés de franges d'argent, une vieille dame se tenait sur un large fauteuil, ayant à sa droite un rouet dont elle ne s'occupait guère, et devant elle, sur un coussin de damas, une jeune fille qui absorbait toute son attention. Quoique la dame fût assise et la jeune fille presqu'à genoux devant elle, il y avait plus de respect que d'autorité dans les regards que la première abaissait sur la seconde et plus de confiante tendresse que de soumission dans ceux que la seconde élevait sur la première ; c'était évidemment l'âge et non le rang qui mettait l'une au-dessus de l'autre, et l'on comprenait, à certains gestes fiers et nobles de l'enfant, que, si elle s'abaissait devant sa vieille compagne dans la familiarité de l'intérieur, elle saurait se relever et la mettre à sa place dans une circonstance plus solennelle.

La jeune fille était Jeanne, comtesse de Penthièvre et de Goëllo, dame d'Avaugour et de Mayenne, et future duchesse de Bretagne ; la dame était sa gouvernante, la baronne de Saint-Yvon.

Jeanne avait à peine quatorze ans ; elle était encore gentille en commençant à devenir belle, et sa taille déjà riche, ses grands yeux bleus déjà tendres, ses longs cheveux blonds et ses petits pieds n'avaient pas moins séduit les prétendants que le magnifique duché-pairie qui allait être sa dot.

Elle s'était mise dans la position où nous l'avons trouvée pour écouter une confidence importante de la baronne de Saint-Yvon. Etendue, les pieds en avant, sur le coussin dont son poids faisait à peine fléchir le duvet, les deux mains jointes et appuyées sur les genoux de sa gouvernante, le corps tendu, la bouche entr'ouverte et les yeux levés, elle semblait implorer comme une grâce les paroles qu'on lui faisait attendre ; elle allait savoir une *chose nouvelle*, recevoir une confidence ! et nous avons dit qu'elle n'avait pas quatorze ans !

Après avoir longtemps hésité comme si elle allait commettre une faute ou se hasarder dans une entreprise incertaine, la baronne fit un mouvement vers sa jeune élève ; puis, passant avec une tendresse obséquieuse ses deux mains ridées dans la molle chevelure de l'enfant, et fixant sur son front candide et fier ce regard plein d'émotion, de doute et d'expérience dont les vieilles mères suivent leurs filles quand elles grandissent :

— Jeanne, lui dit-elle, monseigneur votre oncle ne vous a-t-il point parlé depuis quelques jours ?

— Mais, baronne, répondit la jeune fille avec une expression d'étonnement naïf, mon oncle me parle tous les matins quand on me mène l'embrasser dans sa chambre.

— Et que vous dit-il, en vous embrassant ?

— Qu'il m'aime, que je suis son seul amour sur la terre, la consolation de sa vieillesse et le dernier espoir de sa postérité... Ah ! hier il m'a fait pleurer bien fort en m'asseyant sur son lit pour me répéter qu'il allait bientôt mourir, et qu'il se passerait de tristes choses, peut-être.

— Voilà tout ce qu'il vous a dit ?

— Il a voulu continuer et me raconter sans doute ce

qui se passerait, mais moi je n'ai pas voulu ; aussi bien je pleurais tant qu'il s'est mis à pleurer à son tour et m'a renvoyée.

— Pauvre enfant !

— Est-ce que tu crois aussi, toi, que monseigneur va mourir ?...

— Peut-être... dit madame de Saint-Yvon en levant les yeux au ciel. Puis, détournant le cours de sa pensée, elle mit Jeanne sur ses genoux, et reprit d'une voix douce et calme :

— Ecoutez, mon enfant ; puisque monseigneur ne vous a pas appris les événements qui se préparent, il ne m'appartient pas de vous révéler ses secrets, et d'ailleurs c'est d'autre chose que je voulais vous parler. Depuis deux mois que votre oncle est malade et que nous vivons enfermées avec lui dans ce château, vous n'avez eu sous les yeux que des visages tristes ou sévères, et vous vous êtes bien souvent ennuyée...

— Oh ! bien souvent, c'est vrai ! et je me suis plus d'une fois rappelé avec regret, dans cette demeure sombre et déserte, notre séjour de l'an dernier au Louvre de Philippe de Valois, notre sire. C'était là une cour ! partout des dames et des damoiselles, des princes et des chevaliers ! Tous les jours des tournois, et des bals toutes les nuits !

La baronne ne put s'empêcher de sourire de la figure rayonnante de son élève et de son charmant enthousiasme au souvenir de la brillante cour de France ; puis, s'emparant de ce souvenir comme d'une transition favorable au but mystérieux de ses questions :

— Vous n'avez donc pas oublié, dit-elle, les seigneurs que nous avons rencontrés à Paris et qui nous y ont promenées de fête en fête ?

— Si je les avais oubliés je serais une ingrate.

— Et de tous ces chevaliers courtois, quel est celui dont le souvenir vous est resté le plus cher ?

— Ah ! baronne, vous êtes bien curieuse, observa la jeune fille d'un air moitié discret, moitié embarrassé.

Mais se laissant aller aussitôt au cours de ses enfantines réminiscences :

— Le duc d'Anjou, reprit-elle, était un prince galant et généreux...

— Mais un peu fier, ajouta madame de Saint-Yvon, s'apercevant que le duc d'Anjou n'était nommé que par reconnaissance.

— Mon cousin de Savoie, continua Jeanne, avait de bien beaux pourpoints et nous débitait de bien longs compliments sur nos parures.

Un sourire moqueur aiguisa la fin de cette phrase. Le comte de Savoie n'était évidemment pas le souvenir chéri de l'enfant. Aussi poursuivit-elle en prenant un air de plus en plus rêveur :

— Les sires de Rohan et de Léon seraient parfaits, si l'un avait un peu moins de malice et si l'autre en avait un peu davantage.

En nommant d'abord ces quatre personnages, Jeanne avait imité les petits gourmands qui, placés devant une corbeille de fruits, en touchent successivement quelques-uns, sans les prendre, pour arriver au plus beau par ce chemin détourné.

Madame de Saint-Yvon, qui suivait toutes les impressions de la jeune comtesse sur sa transparente physionomie, voyait bien qu'elle n'avait pas encore tiré de la fraîche corbeille de ses souvenirs le seigneur le plus à son gré.

— Ainsi, lui dit-elle avec une [illegible] de crédulité, voilà les seuls amis dont l'image soit restée dans votre mémoire ?

— Oh ! non, interrompit vivement la jeune fille.

— Ah ! fit la baronne en guettant au passage le nom qu'elle sentait venir aux lèvres roses de l'enfant. Voyons donc !...

Jeanne avança sa jolie tête sous les yeux pénétrants de sa gouvernante, et, laissant lire jusqu'au fond de son secret, avec cette adorable naïveté d'une âme qui ne se connaît pas :

— Veux-tu savoir, murmura-t-elle lentement, le nom du chevalier qui effaçait pour moi tous les autres à la cour du roi de France ?... C'est ce jeune homme que nous vîmes pour la première fois à la passe d'armes de la reine, où il vint s'asseoir auprès de nous, en se plaignant de n'avoir pas été admis dans la lice parce qu'il n'avait que seize ans, le même qui reçut de son frère pour dédommagement le bracelet d'honneur que celui-ci venait de gagner.

— Et qui vous l'offrit avec tant de grâce, en disant que, s'il était encore trop jeune pour être le vainqueur de la joute, vous étiez déjà assez belle pour en être la reine.

— Et qui depuis ce jour ne nous quitta plus dans toutes les cérémonies publiques, et devint si bien notre ami que nous avions fini, lui par me nommer Jeanne, et moi par l'appeler Charles, tout court.

— Charles de Blois ?

— Lui-même !

— Ainsi, vous seriez contente de le revoir ? demanda la dame avec l'assurance d'une personne qui pense avoir trouvé ce qu'elle cherchait.

— Si j'en serais contente ! Voir enfin une jeune figure après n'avoir eu sous les yeux que des visages moroses d'échevins ou des faces rébarbatives de soudarts ! renaître avec un vivant, après avoir langui avec des morts !

— Eh bien ! il est à Nantes.

— A Nantes ?

— Depuis hier. Vous saurez bientôt pourquoi on l'y a conduit ; mais, lui, il prétend n'y être venu que pour vous voir, et il m'a conjuré ce matin de lui en fournir l'occasion.

— Mon Dieu ! ne peut-il donc pas entrer ici sans permission expresse ? Sommes-nous en guerre, ou ce château est-il une prison ?

— C'est qu'il désire vous trouver seule... avec moi.

En prononçant cette phrase, la baronne épiait, avec une avidité mêlée d'inquiétude, les moindres mouvements de la jeune fille, mais celle-ci lui répondit avec le calme le plus innocent et la candeur la plus angélique :

— Charles ne veut donc pas voir mon oncle ?

— Il l'a déjà vu, mon enfant, reprit la vieille dame, à la fois surprise et charmée de la simplicité de Jeanne, et l'observant encore profondément, comme si elle ne pouvait pas y croire.

En ce moment on frappa deux légers coups à la porte de la chambre. Jeanne tressaillit ; madame de Saint-Yvon ne sourcilla point.

— C'est lui ? demanda la petite, la tête levée, comme un oiseau qui écoute.

— Oui, fit la gouvernante, en avançant vers la porte tout en continuant d'examiner la jeune fille, dont les yeux sans nuage et les joues sans rougeur ne trahirent que la joie la plus enfantine et la plus pure.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'ENTREVUE.

Charles de Blois entra, pâle et tremblant d'émotion; Jeanne lui donna gaîment son front à baiser, et, après les saluts, la baronne se remit auprès de son rouet, pendant que les deux enfants s'asseyaient devant une fenêtre.

Charles de Blois était un bel adolescent qui venait d'achever sa dix-septième année. La vigueur du jeune homme n'avait pas encore remplacé, dans ses traits, la faiblesse gracieuse du premier âge, mais son âme avait devancé son corps et s'était développée de bonne heure, comme si elle avait pressenti la terrible mission qui allait bientôt exiger d'elle tant de force et de maturité.

La marche ferme et assurée du jeune comte, la fière attitude de ses épaules et de sa tête, contrastaient avec sa taille fluette et ses cheveux encore blonds comme ceux d'un chérubin. Le sourire habituel de l'enfance manquait à ses lèvres roses et à ses joues potelées. Son front, d'une proéminence et d'une élévation précoces, s'illuminait déjà par moment de cette lueur indéfinissable qui signale, comme un éclair, l'apparition de la pensée. Ses yeux semblaient ne devoir épancher que des rayons timides et lancaient déjà des étincelles. Enfin Jeanne, qui l'avait vu l'année précédente si mutin, si vif et si joyeux, fut toute surprise de trouver sur sa physionomie une teinte sérieuse et presque chagrine. C'est que, depuis un an, la jeune fille n'avait pas cessé de jouer, pendant que le jeune homme s'était pris à réfléchir; tandis que Jeanne se souvenait de Charles comme une jeune fille se souvient d'une liaison d'enfant, chez le jeune comte de Blois, au contraire, son affection pour Jeanne avait suivi les progrès et les modifications de son intelligence. Plus âgé qu'elle de trois ans, doué d'ailleurs d'un esprit plus précoce et plus grave, l'ayant justement aperçue au moment où il commençait à chercher par le monde et à soupçonner dans la vie autre chose qu'un peu de tapage et d'espiègleries, toutes ses vagues rêveries d'amour, toutes ses lointaines espérances de bonheur s'étaient dirigées vers la jeune comtesse. Jugez du bonheur de Charles quand son frère lui annonça qu'on venait de le mettre sur les rangs pour hériter du duché de Bretagne, en épousant Jeanne de Penthièvre.

L'arc-en-ciel qui apprit à Noé le pardon du monde et son alliance avec Dieu ne causa pas tant de joie au patriarche que cette nouvelle en apporta dans le cœur bouleversé du jeune comte de Blois.

On comprend maintenant pourquoi il ne se contenta pas de se faire représenter, comme ses rivaux, par son frère, auprès de Jean III, et pourquoi il tenait à voir la future duchesse de Bretagne, avant la séance décisive.

Revenons les trouver dans la salle du vieux château.

Après quelques minutes d'une conversation générale, madame de Saint-Yvon s'isola officieusement en faisant aller son rouet, et les deux enfants purent causer comme si elle n'eût pas été là.

— Jeanne, m'attendiez-vous? demanda Charles, en se rejetant soudainement dans ses anciennes habitudes de familiarité.

— Pas plus que le roi ou le pape. La baronne venait de m'apprendre votre arrivée à Nantes quand vous êtes entré.

— Vous ne savez donc pas?...

— Quoi!... fit la jeune fille d'un air d'ignorance qui étonna Charles.

—Madame de Saint-Yvon ne vous a donc pas appris?...

— Elle m'a appris que vous étiez ici, voilà tout. Qu'avais-je besoin, je vous prie, de savoir autre chose?

Elle s'approcha du comte en lui faisant une petite moue ravissante; ce dernier regarda la baronne, qui ne détourna pas les yeux.

— Comment, reprit-il, votre oncle ne vous a pas dit non plus?...

— Mais, quoi donc? répéta Jeanne d'un ton qui prouva péremptoirement au jeune homme qu'elle ne savait rien de ce qui se préparait.

— Tant mieux, dit-il, tant mieux!... Je suis venu ici pour connaître mon sort; je vais commencer par vous expliquer le vôtre.

— Mon sort!...

— Ecoutez, Jeanne. Quand nous nous sommes connus à Paris, nous étions enfants tous les deux, mais je ne le suis plus et vous allez bientôt cesser de l'être; vous ne l'êtes même déjà plus par votre position, car les plus hautes et les plus graves destinées vont reposer sur votre tête.

La légende fantastique de Berthe ou de Roland n'aurait pas fait ouvrir de plus grands yeux à la jeune fille que ces dernières paroles et le ton dont elles furent prononcées.

— Votre oncle va mourir, Jeanne, et savez-vous qui doit lui succéder?... C'est vous.

Ici l'admiration de l'enfant parut se convertir en terreur; elle tressaillit sur son siége et fixa sur Charles un regard effaré.

— Oui, continua celui-ci, avant peu de temps vous serez duchesse de Bretagne; mais, pour donner à votre jeunesse un appui naturel et un défenseur intéressé à vos droits, on va vous marier.

— Me marier! s'écria la petite comtesse, en se levant avec des signes manifestes d'épouvante... Et si je ne veux pas?

— Il paraît qu'on ne vous consultera pas sur ce mariage, puisqu'on ne vous en a pas même fait part et qu'il doit se conclure demain.

La pauvre damoiselle allait de surprise en surprise et se croyait le jouet d'un rêve. A ce dernier mot *demain*, elle sembla se réveiller en sursaut et recula jusqu'au mur.

— Me marier!... demain!... se répétait-elle, les mains jointes sur sa robe et les yeux levés au ciel.

— Vous ne demandez pas avec qui? soupira le jeune comte d'un son de voix moitié tendre et moitié amer.

Elle le regarda, aperçut deux grosses larmes dans ses blonds cils et vint lui dire, d'un air de docilité douloureuse :

— Avec qui donc, Charles?

Ce nom qu'elle lui redonnait pour la première fois fi rentrer les larmes du jeune homme et livra passage au soupir qui étouffait son cœur. Il prit la main de la jeune fille, et, la faisant rasseoir auprès de lui, pendant que la baronne redoublait complaisamment le bruit de son rouet:

— Jeanne, dit-il, demain, à cette heure, les ambassadeurs des trois prétendants à votre main seront réunis dans la chambre de monseigneur votre oncle, qui choisira entre leurs clients votre fiancé. Voici les noms de ces trois prétendants: le premier est Charles d'Evreux, fils de Philippe, roi de Navarre...

Jeanne ne put réprimer une petite grimace fière et dédaigneuse; Charles d'Evreux était un enfant de cinq ans.

— Le second est Jean Plantagenet, comte de Cornwal, frère d'Edouard III, roi d'Angleterre.

A ce nom, inconnu pour elle, Jeanne ne témoigna que l'impatience de savoir le troisième.

— Le troisième, ajouta Charles en arrêtant un regard à la fois craintif et profond sur le visage de la jeune comtesse; c'est moi...

— Vous!... monseigneur!...

Ces deux mots, séparés par un court silence, furent prononcés d'une manière bien différente et demanderaient tout un commentaire; le premier s'échappa vivement et spontanément, avec une joie naïve, irréfléchie, familière; le second fut ajouté à dessein, comme un correctif, et articulé avec une lenteur tant soit peu affectée. Il y avait encore dans le premier tout l'abandon d'une affection enfantine, il y avait déjà dans le second la contrainte d'un sentiment plus sérieux et plus retenu. L'un fut le dernier mot de l'enfant, l'autre le premier mot de la jeune fille. Son premier mouvement fut de prendre de nouvelles manières envers le comte, et celui-ci, dont la supériorité consistait à sentir plus qu'elle sans comprendre davantage, fut d'abord cruellement alarmé d'un changement qui au fond était tout en sa faveur.

— Voilà, reprit-il, impatient de se rassurer, voilà les trois rivaux entre lesquels on va choisir celui qui sera appelé à vous rendre heureuse; ce choix vous est-il indifférent?

— Il ne peut l'être, répondit Jeanne, rougissant déjà de ses propres paroles et n'osant plus relever les yeux sur le jeune homme. Mais, continua-t-elle, puisque monseigneur ne juge pas à propos de me demander mon avis et que, d'ailleurs, j'ignore tout-à-fait les intentions des prétendants...

— Voulez-vous les connaître? interrompit vivement Charles de Blois, les voici: le roi de Navarre n'a d'autre but que d'augmenter la puissance de sa maison en recherchant pour son fils la couronne ducale de Bretagne; Jean Plantagenet espère, en vous épousant, servir les projets ambitieux de son frère Edouard et ses prétentions au trône de France. Ces deux concurrents ne voient donc, dans le mariage auquel ils aspirent, que votre dot, que votre duché, et non pas votre main, et non pas votre personne!

— Et vous? demanda un regard furtif et doux de la jeune fille...

— Et moi, je foule aux pieds votre richesse et votr couronne; je voudrais vous avoir trouvée bergère comme Théodegilde, pour aller vous chercher comme le roi Caribert.

Il se mit à genoux devant la comtesse, qui le laissa prendre sa main, en s'assurant, par un regard rapide, que la baronne ne pouvait les voir...

Mais au moment où les lèvres de Charles allaient se poser sur les petits doigts qui tremblaient dans les siens, un léger bruit se fit entendre tout près d'eux, derrière une portière qui donnait dans la pièce voisine...

CHAPITRE QUATRIÈME.

UN TIERS.

Jeanne retira brusquement sa main, le comte se leva tout d'une pièce, et madame de Saint-Yvon arrêta son rouet.

La gouvernante, sachant que le vieux duc arrivait quelquefois par ce chemin, quand il se faisait lever, frissonnait de tous ses membres; Charles attendait, en s'efforçant de prendre une contenance calme et naturelle; la pauvre damoiselle, agitée de mille émotions inconnues, frémissait pour la première fois d'être surprise avec un jeune homme, et tous trois regardaient, dans un silence plein d'anxiété, la portière qui remuait déjà comme à l'approche de quelqu'un. Bientôt, sans que le bruit d'un seul pas eût retenti derrière, elle s'écarta doucement par le bas, et livra passage... à un grand lévrier blanc!...

Le comte et la dame ne purent s'empêcher de rire de la surprise...

— Yoland! s'écria la jeune fille, en se précipitant vers le bel animal, comme vers un défenseur qui la tirait d'embarras.

Après avoir jeté sur Charles de Blois le regard impor-

tant d'un personnage étonné de rencontrer chez lui un visage inconnu, le lévrier accueillit, d'un air moitié amical, moitié protecteur, les avances de sa maîtresse, tourna deux fois autour d'elle, la queue haute et les reins frémissants, frôla mollement sa robe, lécha ses mains du bout de la langue, puis, se dressant à un appel familier de sa tête, lui posa ses deux pattes de devant sur les épaules et lui donna un baiser.

Quoique l'arrivée d'Yoland eût interrompu Charles de Blois au plus doux moment de son entretien avec la comtesse, ce jeune prince, loin de bouder Yoland comme un interrupteur importun, le traita comme le favori de celle qu'il aimait; il renchérit officieusement sur les éloges qu'en faisaient à l'envi la jeune comtesse et la vieille dame. A l'exemple des amoureux qui courtisent jusqu'au chien de la maison pour se mettre bien avec tout ce qui entoure leur belle, Charles n'hésita pas à faire les premières politesses à celui de Jeanne. Il le caressa de l'œil et de la main, l'appela des noms tendres et doux que lui donnait l'enfant, quoique ces noms fissent envie à son amour, et l'invita à venir à lui par mille gestes calins et suppliants. Le fier animal recevait volontiers ses amitiés et ses prévenances, mais il hésitait à les rendre, et il ne fallut rien moins pour l'y décider qu'un signe de sa maîtresse en faveur du comte. Alors seulement il daigna traiter en ami celui qu'elle lui désignait comme le sien, et il vint poser sa jolie tête effilée sur le genou de Charles de Blois qui, à force d'instances et d'allèchements, l'amena bientôt à lui octroyer la même caresse dont il avait salué Jeanne en entrant dans la chambre.

Après cela, la connaissance fut faite.

— Vous n'aviez pas ce beau compagnon de voyage à Paris? dit le jeune homme, en cherchant à renouer avec Jeanne un entretien particulier.

— Il ne m'appartient que quand mon oncle veut bien me le céder, répondit celle-ci; du reste, il n'a été donné à monseigneur lui-même que depuis six mois...

— Et, c'est toute une histoire, interrompit la baronne.

— Ah! contez-la-moi, dit Charles, en se tournant vers la jeune fille, comme s'il eût été seul avec elle.

Madame de Saint-Yvon reprit son rouet avec une complaisance forcée, mêlée de quelque dépit, et les deux enfants se remirent à causer, Charles tapotant de sa main le dos d'Yoland, et Jeanne jouant avec son collier d'or semé d'hermines d'argent.

— Il y a donc six mois de cela; mon oncle était encore alerte et dispos, et traversait tous les jours sa bonne ville à cheval.

Un soir qu'il rentrait par la place Saint-Pierre, il fut arrêté tout à coup par une grande foule qui couvrait le parvis de l'église en poussant des cris confus et en se précipitant vers les rues qui mènent à la rivière. Au milieu de cette foule il distingua un groupe de truands plus furieux et plus bruyants que les autres; ils tenaient dans leurs bras une vieille femme garrottée et baillonnée qu'ils emportaient en criant: A l'eau! à l'eau, la *Divroëte* (1)! La pauvre femme, épuisée par leurs efforts et par les siens, s'abandonnait à eux sans résistance, et n'employait plus sa force et son courage qu'à serrer dans sa main droite la laisse d'un jeune chien blanc qui la suivait en implorant la pitié de ses bourreaux par des hurlements lamentables...

Aussi attendri qu'indigné d'un pareil spectacle, mon oncle ordonna à ses archers de fendre la presse, et s'avança vers les truands, aux acclamations répétées de: Monseigneur! Place à monseigneur! Ce mot, parvenu au même instant aux oreilles de la *Divroëte* et des misérables qui la tenaient, rendit l'espérance à l'une et frappa les autres de stupeur; ils s'arrêtèrent comme si une main invisible eût enchaîné leur rage, et laissèrent à la fois les soudarts s'emparer d'eux et leur victime tomber à terre.

— Grâce et merci!... monseigneur! s'écria celle-ci, en se roulant aux pieds du cheval de son libérateur.

Mon oncle la fit relever et lui demanda quel crime elle avait commis pour encourir la vengeance du peuple.

— Ils sont venus me consulter sur l'avenir, répondit-elle, je leur ai dit ce que j'y voyais, et ils ont voulu me jeter à l'eau parce que ma prédiction n'était pas heureuse.

Et, comme on la sommait de répéter sa prédiction:

— Oui! monseigneur, reprit-elle fièrement, je la répéterai devant vous, toute fatale qu'elle soit, et dussiez-vous m'en punir plus cruellement que vos sujets. Avant peu d'années, une guerre affreuse s'allumera dans votre belle duché de Bretagne. Les léopards viendront du Nord... qui dévoreront les hermines après les avoir défendues, et s'en iront jusqu'à Paris ravager le champ de lys où paît le royal troupeau de France. Les frères tueront les frères sous le même drapeau, et la plus pure fleur de votre noblesse sera tranchée dans sa racine.

Quand elle eut achevé cette prophétie insolente et terrible, tous les yeux cherchèrent son arrêt dans ceux de monseigneur... Mais il parut plus triste qu'offensé; il renvoya, d'un geste, les truands; puis, se penchant vers la *Divroëte*, il lui dit d'une voie douce:

— Fasse le ciel que tu te trompes! et que mon peuple soit délivré des maux dont tu le menaces, comme je te délivre de sa fureur!

Et il se détourna pour prendre la route du château; mais la sorcière arrêta son cheval par la bride afin de lui parler encore:

—Monseigneur, dit-elle, vous avez sauvé la *Divroëte*; voici tout ce qu'elle possède (elle montrait son chien) prenez-le... Il a couché jusqu'ici sur la paille, mais quand il aura dormi une fois sur les hermines, il ne voudra plus dormir ailleurs, et il n'appartiendra jamais qu'au duc de Bretagne. N'oubliez pas de le dire à votre successeur.

Le peuple attendait avec impatience la réponse de mon oncle. Il ne prononça pas une parole, prit la laisse des mains de la sorcière et rentra lentement au château, menant après lui le chien blanc, qui le suivit d'un pas docile et calme, sans se détourner une seule fois vers la vieille femme.

— C'était lui! ajouta vivement la jeune fille, en montrant Yoland qui lui sauta au cou.

Charles de Blois avait écouté ce récit d'un air de plus en plus rêveur; son esprit, déjà ouvert aux bizarres superstitions qui dominèrent toute sa vie, accueillait sérieusement les pronostics dont Jeanne s'effrayait sans oser les croire, et il considérait le folâtre et insoucieux animal avec des yeux émerveillés, comme s'il avait réellement vu en lui un mystérieux agent du destin.

— Il n'appartiendra jamais qu'au duc de Bretagne!... répéta-t-il, après un moment de silence...

Puis, tournant vers la comtesse son regard doux et mélancolique:

— Heureux donc, ajouta-t-il, celui à qui il appartiendra!

(1) Sorcière bretonne.

Et machinalement il se mit à combler Yoland de caresses respectueuses et soumises, comme pour le prier de le choisir pour maître. Le chien distrait ne parut pas y prendre garde, et une larme, que le jeune homme ne put retenir, alla rouler comme une perle sur le collier d'or.

— Cependant, reprit aussitôt Charles, rougissant de sa faiblesse, sans songer à la cacher, il est un moyen plus sûr de me rendre le sort favorable...

— Lequel? laissa échapper Jeanne, d'une voix si basse qu'un amant seul pouvait l'entendre...

— Le voici : monseigneur ne vous a pas consultée sur le choix qu'il va faire demain, parce que sans doute il vous y croit complétement indifférente... S'il se trompe, vous pouvez lui parler ce soir ou demain matin, lui nommer celui des trois concurrents que votre cœur aimerait le mieux, et plaider sa cause d'avance, avec des paroles plus puissantes que celles d'un ambassadeur. La tendre amitié que votre oncle paraît avoir pour vous fera certainement pencher la balance en faveur de votre préféré...

— Je lui parlerai, répondit Jeanne, cherchant à baisser les yeux... Mais, en attendant, ne vous en allez pas fâché avec le futur lévrier du duc de Bretagne, ajouta-t-elle d'un ton doucement railleur qui dissimulait mal la joie de son âme.

Le comte de Blois sortit, après avoir salué le lévrier et la baronne, et donné un baiser sur la main de la jeune fille.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE LEVER DU BON DUC.

Parmi les nombreuses superstitions de nos aïeux, une des mieux attestées, sinon des plus repandues, était l'attribution d'un instinct divinatoire, d'une *seconde vue*, à certaines bêtes, et, entre autres, aux lévriers. S'il faut en croire les chroniques du vieux temps et quelquefois même des époques plus rapprochées de nous, plusieurs événements importants n'eurent point d'autres prophètes que ces animaux. Or, dans tout le moyen-âge, aucun siècle ne donna plus aveuglément dans cette folle croyance que le quatorzième siècle, aucun pays plus que la Bretagne, aucun Breton plus que le *bon duc* Jean III. Porté dès l'enfance aux superstitions de son époque par un esprit crédule, une tête faible et un cœur simple, il avait mérité, toute sa vie, dans la moins flatteuse acception du mot, le surnom que l'histoire lui a conservé. La vieillesse, en affaiblissant encore ses médiocres facultés intellectuelles, avait augmenté d'autant sa crédulité, et les prédictions fatales qui lui arrivaient de toutes parts sur l'avenir de sa famille et de ses États avaient achevé d'égarer sa raison. L'aventure de la Divroëte, en lui portant le dernier coup, n'avait pas peu contribué à la maladie qui l'avait saisi quelques mois après, et le lévrier qui lui avait été donné avec des circonstances si funestes et si frappantes était devenu pour lui son oracle habituel, son conseiller intime, son destin incarné. Il avait trouvé mille bizarres manières de le consulter sur ses moindres actions et de lire dans ses gestes et ses regards des réponses favorables ou contraires. On se figure facilement après cela que, dans une question aussi grave que celle du mariage de sa nièce et de la succession de son duché, le vieillard ne pouvait se dispenser d'interroger sa sibylle; aussi n'y manqua-t-il point.

Le lendemain du jour où s'était passée la scène que nous avons tracée, le vieux duc, en se réveillant, au lever du soleil, dans son grand lit à quenouilles tordues, drapées d'étoffes rouges à lourdes franges d'or, fit d'abord trois signes de croix entremêlés d'autant de prières; puis, se mettant avec effort sur son séant, frappa deux petits coups sur l'ample couvre-pied de laine brodée d'hermines, dont la moitié se déployait d'un bout du lit à l'autre, pendant que le reste, roulé près de la ruelle à gauche, semblait envelopper dans ses replis douillets quelque chose de précieux; c'était la couche d'Yoland. Au signal connu de la main de son maître, il se remua lentement dans l'orbe moelleux qui l'enfermait, le déroula sans bruit, en dégagea d'abord sa tête, puis ses pattes de devant, puis son corps, et apporta le tout aux caresses tremblottantes du vieillard.

Les noms les plus doux que peut inventer la tendresse furent prodigués au favori, qui les paya de toutes les calineries dont les chiens sont capables. Après cette réciproque salutation, Yoland s'assit sans façon auprès du duc de Bretagne, et celui-ci, rappelant son esprit à des idées plus graves, prit sur un bahut qui touchait son chevet un grand livre d'Heures relié entre deux planches sculptées et garnies de cuivre, représentant d'un côté la prise de Jéricho, et de l'autre la flagellation de Notre Seigneur. Il le posa religieusement sur ses genoux, comme pour l'ouvrir; mais, au lieu de l'ouvrir, il fit un signe au lévrier qui, levant sa patte droite, la laissa tomber sur la tranche dorée du manuscrit. Au même instant, le duc retira l'appui de ses deux mains au volume, qui se trouva ouvert sous la patte d'Yoland. Le vieillard lut tout haut la prière qu'elle indiquait; puis, il referma le livre et le fit rouvrir de la même manière à son chien, trois fois de suite, en ayant soin de regarder à chaque fois la première lettre majuscule de la page gauche. Un V, un D et un R apparurent successivement, et le duc mécontent, ferma le volume et le rejeta sur le bahut.

Les trois prétendants à la main de Jeanne portant les noms de Blois, Evreux et Plantagenet, Jean avait espéré que la patte fatidique d'Yoland lui indiquerait celui qu'il devait choisir, en montrant l'initiale de l'un de ces trois mots dans le manuscrit sacré. Mais les trois lettres qui se présentèrent prouvèrent au superstitieux vieillard que l'Esprit-Saint lui refusait ses lumières. Il en poussa deux gros soupirs et tenta une nouvelle épreuve. Retirant dessous son chevet le long bâton qui servait à faire son lit (suivant l'usage conservé chez les paysans bretons), il l'étendit horizontalement dans la chambre et ordonna au lévrier de sauter par-dessus. Yoland descendit à regret du lit ducal et attendit le signal de son maître.

— Saute pour Charles d'Evreux, fit le bon duc.

Le chien s'élança, mais s'arrêta court et recula tout honteux...

— Saute pour Charles de Blois, reprit le duc en baissant un peu le bâton.

Le chien passa par-dessus sans le toucher. Un éclair rapide brilla dans les yeux de Jean. Impatient d'avoir le dernier mot de l'oracle qui commençait à parler, il s'écria vivement :

— Saute pour Jean Plantagenet.

Le chien, lancé désormais, sauta comme il avait fait pour Charles de Blois, comme il aurait fait pour tout le monde; seulement il heurta le bâton et le fit retomber de la main affaiblie du vieillard.

Le sort qui avait paru d'abord se déclarer pour comte de Blois semblait l'abandonner pour un autr

les incertitudes renaissaient dans l'esprit de Jean III. Cependant la chute du bâton à la troisième épreuve lui en rendait le résultat fort suspect, et il s'enfonçait dans de profondes réflexions sur les amphibologies de son oracle, lorsque Jeanne entra dans sa chambre.

La radieuse figure de la jeune fille dissipa d'abord les nuages où se perdait l'esprit du bon prince, et, comme ces anges qui portent partout la lumière, on eût dit qu'elle amenait le jour avec elle dans toute la chambre.

Yoland, pareil à la sibylle qui vient de secouer le Dieu (1), manifesta des joies excessives et des tendresses délirantes; Jeanne se fit baiser à plusieurs reprises par son oncle, et celui-ci, après une courte conversation, crut qu'elle allait le quitter comme la veille ; mais au lieu de se retirer, la comtesse approcha une chaise et s'y assit avec une gravité extraordinaire.

Décidée à tenir la promesse qu'elle avait faite à Charles et à elle-même, elle employa, pour amener l'entretien sur le sujet dont elle voulait parler, tous les détours et toutes les ruses que son cœur avait enseignés à son esprit depuis la veille. Mais, outre que le vieux duc n'était pas homme à rien entendre à demi-mot en matière si délicate, une fatalité assez commune en pareil cas porta obstinément ses idées vers d'autres sujets, tels que sa ville, son château, ses conseillers, ses gardes, et autres objets également intéressants pour la jeune fille.

Une heure, qui fut pour elle un siècle, se passa dans cette lutte tacite, minutieuse et fatigante, et, loin d'avoir amené le vieillard à son but, la pauvre petite ne l'avait seulement pas mis sur la voie...

— Mon enfant, dit enfin le duc, faisant une pose si longue pour se recueillir que Jeanne trembla qu'il n'eût trop compris ses timides tentatives... j'ai besoin d'être seul ; retirez-vous.

La comtesse se leva et perdit contenance un instant ; puis, réunissant tout son courage en un dernier effort :

— Mon oncle, dit-elle à demi-voix... vous m'avez parlé hier de choses que je n'ai pas voulu écouter... J'ai... eu... tort, sans doute... Je vous en demande pardon et aujourd'hui... je suis prête à vous entendre.

Cette phrase épuisa tellement ses forces qu'elle retomba sur sa chaise.

Jean III, ne voyant dans cette excuse adroite de sa niece qu'une démarche respectueuse commandée peut-être par sa gouvernante, l'écouta en souriant, avec douceur et satisfaction.

Et Jeanne, se croyant à son but, se disposait déjà à prêter l'oreille... lorsque le beffroi du château sonna dix heures. C'était l'heure assignée par le vieux duc aux ambassadeurs qu'il attendait.

— Revenez ce soir, et vous saurez bien des choses, dit-il à la comtesse, d'un ton qui ne comportait pas de réplique.

La pauvre enfant se retira, en cachant sous ses mains des larmes et en étouffant dans sa poitrine des soupirs auxquels le vieillard ne fit pas attention.

Oh! les oncles! Que les nièces sont malheureuses d'avoir des oncles... quand elles ont des amants!

Yoland devina sans doute mieux que son maître la douleur de Jeanne, car il le quitta pour la suivre.

(1) *Excussisse Deum.* (VIRG.)

CHAPITRE SIXIÈME.

VOX DEI.

Une demi-heure après que Jean III eut si intempestivement congédié sa nièce, il traversa une galerie du château, appuyé sur les épaules de deux écuyers, vêtu de son costume ducal, couvert du manteau de brocard brodé d'hermines, et suivi d'un page qui portait sa couronne sur un coussin. Il arriva ainsi dans la grande salle de la tour *de la Loire*, où l'attendaient, avec ses conseillers les sires de Raiz, de Léon, de Tinténiac, etc., le comte de Salysbury, ambassadeur de Jean Plantagenet, Louis de Navarre, représentant Charles d'Evreux, et le comte d'Alençon, assistant son neveu Charles de Blois. Les trois ambassadeurs étaient assis l'un près de l'autre à un bout de la salle; Charles de Blois se tenait auprès de son oncle, sur un siége moins élevé, et les seigneurs bretons étaient rangés en face d'eux, autour d'un grand fauteuil placé sous un dais rouge et sur une estrade couverte d'un tapis. Tous se levèrent lorsque le duc parut, et chacun l'accompagna de ses salutations et de ses hommages jusqu'à son fauteuil. Les deux écuyers restèrent debout derrière lui, le page déposa à ses pieds le coussin qui portait le cercle ducal, et Jean III fit signe à tout le monde de s'asseoir.

Avant de raconter les principaux incidents de cette grande délibération, dont les suites furent si graves et si terribles, nous devons nommer tous les personnages qui y assistèrent, et, outre ceux que nous venons de faire connaître, il en est deux qu'il est important de ne pas oublier ; ces deux personnages, placés derrière une large portière qui les cache sans les empêcher d'entendre ni même de voir, sont Jeanne de Penthièvre et Yoland. Jeanne est assise sur un tabouret et le lévrier docile s'est couché à ses pieds, sur un carreau.

« Messeigneurs, dit le bon duc, d'une voix lente et cassée, « je n'ai que peu de jours à vivre et ce n'est mie pour « moi que j'intercède dans l'entreprise qui nous réunit et « que vous savez. Je la fais pour mes peuples que j'aime, « et j'ai vif désir d'amener les choses à bonne fin, tandis « que l'éclat du soleil prête encore de sa force à mes « membres envieillis. Divers avis me sont venus, je les « ai contrepesés et balancés avec ma raison, et discutés « longuement ; mais je ne saurais rien résoudre sans vo- « tre bon conseil. Donc, messeigneurs, fidèles amis et « prud'hommes, je vous prie, au nom de Dieu, qu'ou- « bliant toute passion et partialité, vous preniez la meil- « leure voie et me montriez ce que de mieux il convient « de faire, suppliant le doux et sage Créateur de vous faire « la grâce de parler en toute paix et sincère union (1). »

Après ce préambule, où se manifestait l'âme faible et bonne du vieillard, il exposa de nouveau les conditions du mariage qu'il proposait : l'époux jouirait des titres de Jeanne, administrerait et protégerait son duché, et adopterait les armes de Bretagne.

Alors les ambassadeurs se levèrent, et chacun plaida à son tour la cause de son client. Quand le comte d'Alençon parla, Charles de Blois suivit avec une douloureuse anxiété les moindres mouvements de Jean III, et quelque chose parut remuer derrière la portière...

Jean écouta avec une égale attention les trois princes, releva sévèrement les paroles où le comte de Salisbury

(1) *Histoire de Bretagne*, par d'Argentré, p. 372.

avait eu l'imprudence de laisser entrevoir les prétentions d'Edouard son maître au trône de France, et répondit à Louis de Navarre, qui refusait de changer aux armes de son parent les fleurs de lis en hermines, qu'il aimerait mieux donner sa nièce aux sires de Craon ou d'Harcourt que de souffrir en Bretagne les armes de Navarre; qu'il était, aussi bien que Sa Majesté, de la maison de France et du plus pur sang de saint Louis ; que les armoiries bretonnes étaient les plus anciennes du monde chevaleresque, et que les plus illustres de ses ancêtres les avaient portées glorieusement à la Terre-Sainte.

Le comte d'Alençon reçut des compliments sur la modération des prétentions de son neveu ainsi que sur son vertueux caractère.

Ensuite le duc recueillit les avis de ses conseillers ; ces avis furent partagés et débattus longtemps sans apporter aucune lumière dans l'esprit du vieillard... Ses incertitudes devinrent même si compliquées qu'il écouta sérieusement la proposition que lui fit le baron de Tinténiac de trancher les difficultés en échangeant le duché de Bretagne avec le roi de France contre les médiocres Etats d'Orléans.

Mais le sire de Raiz se leva :

« Qui ! nous ! s'écria-t-il, nous muer en Orléanais !... « Voici ma sauvegarde et celle de mon pays (il mit la « main sur son épée), et certes bien, avec son aide et celle « de Dieu, je tiendrai tous les ducs dans ma gloriette (ma « prison) avant que nos Bretons soient jetés dans une telle « *trique-dondaine* (1) ! »

On revint à la discussion du choix entre les trois prétendants, et les plaidoieries recommencèrent. Le duc, s'appuyant sur un bras de son fauteuil, ferma les yeux pour mieux écouter, et Jeanne fit un léger bruit, en rapprochant son tabouret de la portière.

Les mêmes choses qui avaient été dites furent répétées avec plus de détails, plus de chaleur et plus de succès momentané par les ambassadeurs. Des interruptions eurent lieu, des dialogues s'établirent, des objections et des réfutations furent reçues et renvoyées: la délibération devint une scène ; mais, pour démêler les intentions dans les paroles, les réalités dans les promesses, la vérité enfin dans la discussion, il aurait fallu une tête plus forte et un esprit plus sagace que ceux du bon duc. Après qu'il eut fait des efforts surhumains d'attention et de mémoire, il s'aperçut qu'il n'avait entendu que du bruit et que la question était plus embrouillée que jamais.

Accablé de lassitude physique et morale, il allait avoir recours à la ressource des faibles, remettre sa décision à un autre jour, lorsque Charles de Blois se leva pour parler.

Attentif et muet depuis l'ouverture de la séance, il en avait suivi jusqu'à ce moment toutes les oscillations, sans en prévoir le dénouement; la perplexité de Jean III le jetait lui-même dans une incertitude pleine de doutes et de craintes. Jeanne avait-elle parlé à son oncle, ou non ? Si elle avait parlé, que signifiait alors l'indécision du vieillard? sinon, avait-il donc espéré trop tôt d'être aimé?...

Ces deux idées venaient, l'une après l'autre, lui traverser le cœur, comme des flèches, et, ainsi qu'il arrive toujours aux natures tendres et timorées comme la sienne, ce fut la douleur seule qui lui donna le courage de parler :

— Monseigneur, dit-il, en s'adressant au vieux duc, je vous demande pardon d'élever ma voix au milieu d'une si vénérable assemblée et d'ajouter quelques mots aux sages et bienveillants discours de mon seigneur et oncle; mais il me semble qu'en vous proposant les raisons qui doivent vous décider en faveur de l'un de nous, on a oublié la principale.

Les assistants se regardèrent avec étonnement.

— On a énuméré longuement, reprit Charles, les titres et les prérogatives de chacun de nous, on a compté scrupuleusement nos villes et nos châteaux, nos seigneuries et nos forteresses, nos revenus et les fleurons de nos couronnes, nos troupes et celles de nos familles, ces choses sont à considérer sans doute ; mais il ne s'agit pas seulement ici du duché de Bretagne, il s'agit et il s'agit avant tout de Jeanne de Penthièvre. Or, dans une affaire où il va du bonheur de sa vie, le premier titre des prétendants ne devrait-il pas être l'agrément de la comtesse ? N'est-elle pas d'âge, sinon à prendre part à vos délibérations, du moins à comprendre et à dire quel est celui de nous que préférerait l'instinct de son cœur? et, puisque votre choix est encore indécis, monseigneur, ne suffirait-il pas d'un mot de votre nièce pour le déterminer ?

Un sourire général, où il y avait moins d'intérêt pour Charles que de dédain pour sa proposition, lui prouva qu'il avait prêché dans le désert.

Et le jeune homme se rassit, d'autant plus accablé de sa douleur, qu'il y joignait maintenant la honte de l'inutile témérité qu'elle lui avait inspirée, et que, devenant plus injuste à mesure qu'il devenait plus malheureux, comme il arrive toujours, il accusait Jeanne, dans son âme, de ne l'avoir pas compris ou de l'avoir trompé, et, au lieu de l'amour, n'invoquait plus que le hasard !

Le hasard l'exauça.

Quand il s'était levé pour parler, Jeanne, placée en face de lui, n'avait pu résister au désir d'entr'ouvrir la portière pour le regarder ; immobile et penchée sur son tabouret, la tête en avant, son levrier debout auprès d'elle et appuyé sur ses genoux, elle buvait d'une oreille avide chaque parole de Charles et dévorait de l'œil ses moindres gestes, admirant son audace et s'accusant elle même de lâcheté, indignée de l'indifférence qui accueillait son généreux langage, frémissant de crainte et d'espoir, tentée par moment de se précipiter dans la salle et d'aller tomber aux genoux de son oncle. Chacune de ces émotions se traduisait par un petit mouvement convulsif, et se déchargeait, pour ainsi dire, sur Yoland. Elle passait son bras autour du cou du lévrier quand les mots prononcés par Charles venaient lui caresser l'âme, elle le serrait d'une rapide étreinte chaque fois que le regard du jeune homme se tournait vers elle, et elle le repoussait doucement lorsqu'un murmure dédaigneux circulait dans l'auditoire.

Au moment où le comte articula son nom, avec un léger tremblement de voix qu'elle seule remarqua, parce qu'il ne répondait qu'à son cœur, elle serra Yoland contre elle plus fort que jamais, écarta davantage la portière, et s'avança de manière à voir clairement le comte de Blois et à embrasser toute la salle d'un coup d'œil.

Le lévrier, qui depuis longtemps suivait instinctivement la direction des regards de sa maîtresse, profita comme elle de l'ouverture de la portière, tendit curieusement son museau effilé auprès de la blonde tête de Jeanne, distingua Charles de Blois, son ami de la veille, parmi les visages inconnus qui l'entouraient, et, avant que la jeune fille distraite eût songé à le retenir, descendit de ses genoux et entra dans la salle.

Tout le monde se tourna vers lui et ne vit dans son apparition qu'un événement fort ordinaire; mais il n'en fut pas ainsi de Jean III. Penché vers les sires de Léon et de Raiz, qui l'engageaient et allaient probablement le décider à donner la préférence à Jean Plantagenet, il se redressa brusquement en apercevant son lévrier, imposa silence aux barons par un geste d'autorité, posa ses deux mains sur les bras de son fauteuil, et suivit les mouvements d'Yoland, dans une attitude pleine de respect et d'attente religieuse. Au milieu de l'attention calme et muette, communiquée à tous par l'aspect recueilli du vieillard, le lévrier s'avança lentement vers les trois ambassadeurs, les flaira l'un après l'autre d'un air investigateur, jeta à chacun, en passant devant lui, un regard dédaigneux qui semblait vouloir dire : *Ce n'est pas toi!* remua joyeusement la queue en s'approchant du comte d'Alençon, s'arrêta un instant en face de Charles de Blois, puis, sans que celui-ci parût lui faire aucun signe, s'élança vers lui en posant les deux pattes de derrière sur ses genoux, les deux pattes de devant sur ses épaules, et le caressa longtemps, aux yeux des seigneurs émerveillés.

Pour tous les assistants cet incident fut un bizarre et inexplicable mystère; pour Jean III ce fut la manifestation du sort, la réponse de son oracle, la voix du ciel...

— Messeigneurs! dit-il, d'un ton grave et poli, aux ambassadeurs et aux conseillers, je vous remercie de vos propositions et de vos avis, et je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Puis, se levant et tendant la main au jeune homme qui tenait encore Yoland appuyé sur ses genoux, il lui dit avec douceur :

— Charles de Châtillon, comte de Blois, je vous choisis, devant Dieu et devant les hommes, pour le mari de ma nièce, Jeanne de Penthièvre, héritière présomptive du duché de Bretagne. Venez embrasser votre oncle.

Charles se précipita avec délire dans les bras du vieillard. Un cri de joie comprimé se fit entendre derrière la portière, et l'assemblée se sépara en silence.

Un mois après, le choix du vieux duc fut ratifié publiquement par les états de Bretagne, et Charles fut marié à Jeanne, en présence du roi et de toute la noblesse de France. Malheureusement, il y avait un homme dont on n'avait pas jugé à propos de parler dans les discussions privées ou publiques sur l'héritage de Jean III, et qui pourtant croyait avoir le meilleur droit à cet héritage. Cet homme était Jean de Montfort. Après avoir laissé les états parlementer sans lui, il se mit à agir sans eux, et, à la mort de Jean III, il se trouva tout à coup maître de la moitié du duché de Charles de Blois. De là, la guerre sanglante qu'on a nommée de leurs noms.

Soutenue successivement par Montfort, par Jeanne de Flandre, son héroïque épouse, et enfin par Jean-le-Conquérant, digne fils de ce couple intrépide, cette guerre (nous l'avons déjà dit) dura plus de vingt ans. Il n'entre pas dans notre sujet d'en raconter les merveilleux détails, qui d'ailleurs remplissent toutes les histoires de France de Bretagne et d'Angleterre; nous devons seulement, après en avoir établi les causes, en constater l'importance et la durée, et raconter le fait qui la termina. Ce fait, spécialement attesté par les chroniques bretonnes, est cité dans toutes les histoires dont nous parlions plus haut, et nous ne faisons qu'en copier le récit. Il complète le tableau de la célèbre bataille d'Auray.

« Charles de Blois (disent les historiens) possédait un « superbe lévrier blanc *que lui avait légué Jean III*, « et dont il ne se séparait jamais. Jusqu'au jour de la « bataille d'Auray, ce bel animal lui avait donné des « preuves d'un attachement extrême, *et semblait puiser « dans cet attachement la force qui se prolongeait pour « lui au-delà du terme ordinaire de la vie des lévriers.* « Au moment où le corps d'armée du comte de Blois « s'ébranla et vint attaquer le bataillon commandé par « Chandos, au centre duquel était placé le jeune comte « de Montfort, le levrier de Charles quitta son maître, « prit son élan à travers les escadrons de gens d'armes, « évita les coups qu'on lui portait, arriva près de Jean « de Montfort, lui posa les deux pattes sur les épaules « et le combla de joyeuses caresses. Les spectateurs dé- « clarèrent que ce chien, *doué de la seconde vue*, pré- « disait l'issue du combat et donnait aux courtisans, par « son exemple, le conseil de s'attacher à la puissance « triomphante. (1) »

Une heure après, Jean de Montfort était vainqueur et Charles de Blois perdait la couronne et la vie.

Nous sommes désolés de flétrir par ce trait d'infidélité la mémoire d'Yoland; mais nous avons dû suivre l'histoire jusqu'au bout, et, plus fidèle à nos commencements que notre héros, nous demanderons encore si l'importance de son rôle ne méritait pas qu'on le vengeât de l'oubli où l'avaient laissé tomber les écrivains modernes?

P.-CHEVALIER.

(1) Le portrait de Jean IV, reproduit par Lobineau dans sa grande histoire de Bretagne, représente ce prince recevant les caresses du lévrier du duc de Blois.

MAGAZINE.

LA SOCIÉTÉ DE BIENFAISANCE.

Le *Musée des Familles*, dans son premier volume, a publié la description de différentes fêtes populaires qui se célèbrent dans le nord de la France (1).

Pour compléter cette description, il devient nécessaire de donner le programme d'une fête nouvelle instituée à Cambrai depuis la publication de ce premier article.

La fête dont il s'agit se célèbre le mardi-gras; elle représente, chaque année, un événement historique de la ville, et doit sa fondation à la *Société de Bienfaisance* formée pour venir en aide aux indigents. Tandis que la marche parcourt les rues, des quêteurs vont recueillir les aumônes qui sont distribuées ensuite aux pauvres par les soins de l'administration des hospices de la ville.

Cette fête représentait, au mardi-gras dernier, l'entrée du roi *François Ier à Cambrai*, *le 5 août 1529*, *après la négociation de* la Paix des Dames.

Voici les détails que donne, sur cet événement, le programme de la Société de bienfaisance.

(1) Voir le tome Ier.

« L'année 1529 a été très remarquable dans les annales de l'histoire de Cambrai. A cette époque, deux jeunes monarques, François Ier et Charles-Quint, également ambitieux, rivaux de gloire et de puissance avaient ensanglanté l'Europe, « Dieu les avait fait naître, dit Montluc, envieux de la grandeur de l'un l'autre, ce qui a causé la ruine d'un million de familles. »

« Au milieu de cette conflagration, la ville de Cambrai, sous la protection de ses évêques et forte de ses chartes communales, avait facilement obtenu des lettres de neutralité. Respectée des puissances guerroyantes, elle souffrit peu. Charles-Quint, quoique s'arrogeant la suzeraineté de cette ville, avait intérêt à la ménager, parce qu'elle couvrait ses possessions de la Flandre et des Pays-Bas ; il avait en conséquence donné des ordres sévères pour que la neutralité consentie fût exactement observée ; et lorsque, las de faire la guerre et convaincus de l'impossibilité de la continuer, tant par l'épuisement des finances que par l'extrême misère des peuples, les deux monarques sentirent la nécessité de la paix, Cambrai fut désigné comme le lieu le plus propice à cette négociation.

« Louise de Savoie était en France beaucoup plus souveraine que le roi François Ier, son fils. Initiée dans toutes les affaires, elle pouvait prendre sur elle les plus hautes résolutions sans crainte d'être démentie. D'un autre côté Marguerite d'Autriche, princesse d'une grande capacité, et en laquelle Charles-Quint avait une grande confiance, oubliant un moment l'affront qu'elle avait reçu à la cour de France par le refus de Charles VIII, à qui elle avait été fiancée, de la prendre pour épouse, se prêta de bonne grâce à se rendre à Cambrai pour se concerter avec sa belle sœur, Louise de Savoie, sur le moyen de faire cesser une guerre si désastreuse de part et d'autre.

« Le congrès n'offrit aucun incident digne de remarque. Les princesses fondées de pouvoir étaient décidées d'avance à trancher toutes les difficultés, et à signer un traité devenu urgent ; aussi ne fut-on point étonné d'entendre publier à Cambrai et dans les rues principales, le 5 août 1529, la paix entre François Ier et Charles-Quint.

« Nous ne rappellerons pas que ce traité, basé sur celui de Madrid, était humiliant pour la France, et que le parlement refusa de l'enregistrer ; que François Ier protesta contre ce traité à Paris, le 29 novembre 1529. »

L'ordre de la marche était réglé de la manière suivante :

Deux trompettes ayant bannière aux armes de la ville.

Un gros de cavalerie.

Un officier des archers de la ville.

Les archers de la ville à cheval : ils ont sur le dos et le devant de leurs costumes les armes de la ville.

Les corporations ou métiers ; elles suivent selon les différents ordres de métiers, ayant leurs bannières déployées ; ce sont : les cordonniers, les tanneurs, les bouchers, les boulangers, les rôtisseurs, les cabaretiers et les taverniers, les parmentiers, les taillandiers, les maréchaux, les serruriers, les marchands de toilettes, les mulquiniers, les drapiers et les orfèvres, etc., etc.

Les habitants du quartier Saint-Fiacre ou de Quetiviez, habillés en hommes sauvages, ayant à leur tête tambours, trompettes, clairons et autres instruments, suivis des joueurs d'épées à deux mains, vêtus tous de blanc et allant dansant avec leurs épées.

Les arquebusiers de la ville, ayant à leur tête leur sot-sœuri.

Les arbalétriers de la ville à cheval.

Les canonniers de la ville portant cuirasses et bonnets rouges.

Une compagnie de troupe allemande, avec le capitaine, le lieutenant et le sergent.

Les bourgeois de la ville, vêtus de longues robes de velours noir, de cramoisi, d'écarlate et autres couleurs.

Le prévôt, le président, les échevins et conseillers de la ville, les avocats, procureurs et notaires, en robes écarlates.

Le lieutenant civil et criminel avec les hommes d'armes.

Le gouverneur de la ville avec ses officiers.

Les vingt-quatre Francs-Fiévet.

Tous les seigneurs du pays avec leurs pages et varlets.

Le vidame, le châtelain, l'avoué, l'échanson, le grand-bailli, le sénéchal, le maréchal, le chambellan et le grand-prévôt.

Les pairs du Cambresis portant l'épée d'une main et de l'autre l'écu.

Messieurs les conseillers ecclésiastiques, en robe d'écarlate, qui appartiennent aux différentes communautés, avec leurs avocats, procureurs et notaires, à cheval.

Les différents ordres religieux de la ville, cordeliers, etc., etc.

Un groupe de tous les dignitaires de l'Eglise, où l'on remarque particulièrement : l'archevêque, duc de Cambrai, Robert de Croy, le cardinal Salviati, légat du Saint-Siége, l'abbé de Saint-Aubert, celui du Saint-Sépulcre, l'évêque de Tournai, et plusieurs autres ; M. de Moscron, grand-archidiacre d'Arscot ; de Fienne, de Montcornet, tous les abbés des églises, les chanoines avec leur suite de gentilshommes et varlets d'église, costumés de différentes manières et montés sur des haquenées.

La musique avec les instruments comme ils étaient à cette époque (sambuques, hautbois), etc., etc.

Les archers de la garde du roi ; ils sont précédés de leur capitaine et lieutenant.

Les maréchaux de France marchant en bel ordre, précédés de quatre trompettes avec leurs bannières.

Après eux les gentilshommes pensionnaires du roi.

Vient ensuite M. de Chaudon, capitaine de la Porte, accompagné de quatre autres personnes.

Viennent encore MM. de Clermont et de La Moelière, frère du cardinal d'Auch, légat d'Avignon, avec M. le vicomte de Turenne.

Après, M. Charles de Rohan, comte douairier de Guise, accompagné de gentilshommes et seigneurs.

Suivent les cent Suisses de la garde du roi ; M. de Monbazon, leur capitaine, est à leur tête.

Les chambellans du roi.

Les huit maîtres des requêtes ordinaires et les rapporteurs de la chancellerie.

Deux chauffe-cires à pied, revêtus de longues robes de damas tanné ; ils mènent par la bride un grand cheval couvert d'une longue housse qui pend jusqu'à terre ; sur le cheval on remarque le coffret qui tient le scel du roi.

Le chancelier en robe rouge ; à ses côtés deux écuyers, et devant des chauffe-cires habillés de même que ceux qui conduisent le cheval qui porte le scel.

Viennent ensuite treize pages du roi, marchant les uns après les autres, montés sur des chevaux caparaçonnés.

Suivent les joueurs d'instruments du roi.

Les hérauts des princes du sang et des autres princes, chacun revêtu de la cotte d'armes de son maître ; ceux du roi Montjoie, Saint-Denis, roi d'armes, les suivent

Entrée de François Ier à Cambrai.

avec le même habillement, portant la cotte d'armes de France. Ils sont au nombre de vingt avec chapeaux et bonnets blancs.

Trois gentilshommes habillés de même que le roi; le premier est M. de Chiffé, qui porte le chapeau royal; le second, M. Francisque de Mont-Réal, qui porte le manteau royal de velours bleu; le troisième est le premier écuyer qui porte l'épée royale.

Ils sont suivis du cheval d'honneur, couvert de velours bleu pendant jusqu'à terre, parsemé d'abeilles d'or et mené par deux palefreniers; immédiatement avant le roi marche le grand-écuyer, habillé de même que le roi, sans autre distinction que la garniture de son bonnet.

Derrière le grand-écuyer, les huissiers de la chambre du roi marchant à pied; ils portent sur l'épaule les massues royales.

Le ROI suit, richement vêtu, sur un beau cheval caparaçonné à ses armes. A droite et à gauche l'on remarque le marquis de Rothelin, grand-chambellan de France, M. de la Trémouille, premier chambellan.

Auprès de la personne du roi sont les laquais habillés de blanc, avec leurs pourpoints brochés d'argent

Derrière le roi marchent tous les princes du sang, les autres princes et seigneurs, les ambassadeurs des différentes puissances de l'Europe venus à Cambrai à cette époque. Les seigneurs de la suite de madame Marguerite d'Autriche et de madame Louise de Savoie.

Les vingt-quatre archers de la garde écossaise à pied, avec leurs hallebardes, ayant d'Aubigny, leur capitaine, à leur tête; tous ont une salamandre d'argent devant et derrière.

B.

SOUVENIRS HISTORIQUES

DES RUES DE PARIS.

Quinault est né rue de Grenelle-Saint-Honoré; Louvet, auteur du roman de *Faublas*, rue des Ecrivains; madame de Sévigné et madame de Carignan, sa fille, ont demeuré rue Culture-Sainte-Catherine; Ninon de Lenclos, mesdames de Maintenon et de Coulanges, rue des Tournelles; Scarron, rue de la Tixeranderie, n. 27; Diderot, Collin-d'Harleville et mademoiselle Clairon, rue Tavane; Rousseau, rue Plâtrière; Piron, rues Grenier-Saint-Lazare et Saint-Thomas-du-Louvre; Molière, rue de Richelieu; Helvétius et Maupertuis, rue Sainte-Anne; Boileau, rue du Vieux-Colombier; le chansonnier-épicier-droguiste Gallet, rue des Lombards; Jacquemin Gringonneur, qui inventa les cartes à jouer en 1392, sous le règne de Charles VI, demeurait rue de la Verrerie; le fameux pâtissier Mignot, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Percée; Gresset et Mably, rue des Cordiers; Fabre d'Eglantine et Camille-Desmoulins, rue du Théâtre-Français, aujourd'hui rue de l'Odéon; Saint-Foix, rue des Fossés-Saint-Victor, n. 120; Tronchin et Collé, au Palais-Royal, l'un en qualité de médecin, l'autre comme lecteur du duc d'Orléans; Franklin, Turgot, madame d'Houdetot et Chénier, rue de l'Université; Parny, rue Taitbout; madame La Fayette, Lekain et Bitaubé, rue de Vaugirard; madame Geoffrin, rue Saint-Honoré; madame du Deffant, rue Saint-Dominique; Naigeon et Marmontel, rue de l'Oratoire; Bézout, rue Christine; l'abbé Aubert, rue du Chantre; Greuze et Vallin, rue Thibautodé; l'abbé Terray, rue de Jouy; Calonne, rue de Bièvre; Legouvé, rue Saint-Marc; Boufflers, rue du Faubourg-Saint-Honoré; l'abbé Le Batteux, rue Gît-le-Cœur.

La célèbre danseuse mademoiselle Guimard a occupé un très bel hôtel rue Neuve-des-Mathurins, que lui fit construire le prince Soubise, d'après les dessins de l'architecte Ledoux; Voltaire et Tiriot ont travaillé dans l'étude de Me Allain, procureur, rue Perdue, près la place Maubert. C'est l'origine de leur intimité.

Lekain est mort rue Française; Corneille, rue d'Argenteuil; Racine, rue des Marais; le joyeux curé de Meudon, Rabelais, rue des Jardins-Saint-Paul; le poète Vergier, rue du Bout-du-Monde, aujourd'hui du Cadran; madame de Montespan, rue Saint-Joseph; Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, rue de Grenelle-Saint-Honoré; le célèbre comédien Baron, rue de l'Estrapade; Mirabeau et la célèbre actrice mademoiselle Duthé, rue de la Chaussée-d'Antin; Crébillon, rue des Deux-Portes-Saint-André-des-Arts; l'abbé Morellet, rue d'Anjou-Saint-Honoré; l'abbé d'Allainval et Gilbert, à l'Hôtel-Dieu; Taconnet et Lantara, à l'hospice de la Charité.

On sait que Voltaire est mort le 30 mai 1778, dans l'hôtel du marquis de Villette, au coin de la rue de Beaune, sur le quai Voltaire, n. 23, qu'on nommait alors quai des Théatins; Mercier, auteur du *Tableau de Paris*, est mort, en 1814, rue de Seine, dans ce même hôtel de La Rochefoucault où se trouve placée la direction générale des *Petites Messageries de Paris;* mademoiselle Mercier a longtemps tenu une maison d'éducation dans la cour des Fontaines, n. 7, près le Palais-Royal.

La rue Quincampoix est tristement célèbre par la banque de Law.

La place du Puits-d'Amour subsiste encore près la rue Saint-Denis; le père Favart, pâtissier, inventeur des échaudés, y demeurait. C'est à son fils que nous devons les jolies pièces des *Moissonneurs*, de *la Chercheuse d'esprit*, d'*Annette et Lubin*, des *Trois Sultanes*, de *Ninette à la cour*, etc. Il se retira à Belleville, où il mourut le 18 mai 1793, à l'âge de 83 ans.

C'est rue des Bouchers que Lebreton, imprimeur de l'*Almanach royal*, établit à Paris, le 7 mai 1729, dans l'auberge du Louis d'Argent, la première loge de francs-maçons constituée régulièrement.

Même rue, en 1751, Piron et Crébillon fils se donnaient rendez-vous tous les samedis à la Croix de Malte, et faisaient assaut de plaisanteries et d'épigrammes. Sainte-Croix était de la partie, quand par hasard il n'avait pas reçu quelque coup d'épée dans la semaine. Ces joyeux convives étaient servis par une belle fille bourguignonne, nommée Catherine, dont ils admiraient l'activité, la mémoire et la présence d'esprit; aussi Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, a-t-il dit qu'il n'avait connu en France que deux têtes fortement organisées : la servante de la rue des Boucheries et M. Turgot.

LE PORTRAIT DE VIRGILE.

Les Mantouans se plaisent à reconnaître le portrait de Virgile, leur immortel compatriote, dans un Hermès antique qui ne fut certainement pas sculpté à son intention. Les formes tiennent trop de l'idéal; c'est un de ces Termes qu'on plaçait au coin des rues ou des carrefours, et qui représentaient les *Lares viales*, les Lares ou bons génies des grands chemins.

La seule image authentique de Virgile que l'on con-

naisse nous vient d'un enlumineur de manuscrits. Les œuvres du grand poète, incessamment transcrites, offraient à l'époque de Martial son effigie en tête de la première colonne. Une de ces copies sur vélin nous l'a conservée. Elle appartint d'abord à l'abbaye de Saint-Denis et passa par la suite dans la bibliothèque du Vatican. On en rapporte l'exécution au quatrième siècle de l'ère chrétienne. Le portrait orne le haut de plusieurs pages et se répète toujours exactement. Virgile y paraît encore jeune; il se présente de face, assis sur un large siége sans dossier, garni d'un coussin. Son habillement ressemble beaucoup au costume grec, et consiste en une tunique par-dessus laquelle tombe un pallium. L'une et l'autre de ces draperies sont blanches; mais de petites bordures, *pretextæ,* et quelques morceaux de pourpre, *tesseræ,* décorent le manteau. Il a pour chaussure des sandales ou *crepidæ*, qui laissent voir les pieds nus. Un pupitre portant une feuille de papyrus ou de parchemin s'élève à sa droite. De l'autre côté on aperçoit une boîte ronde ou *scrinium*, que l'on peut comparer aux cartons des marchandes de mode. Une serrure la ferme. C'est dans cette espèce de meuble qu'on déposait les livres en rouleaux. Il tient à la main des tablettes. Sa coiffure est bien celle de son siècle. Rien de frappant ne distingue sa physionomie. Suivant les grammairiens qui nous ont transmis des détails sur ses traits, ils n'auraient jamais attiré les regards si son génie ne leur eût prêté un intérêt indépendant de leur configuration. Tel, en effet, que la miniature le met sous nos yeux, peu de dames seraient flattées de faire sa conquête. Ses petits yeux fortement en saillie laissent entre eux un si grand intervalle qu'ils peuvent sans peine regarder en même temps, l'un au sud, l'autre au nord. Ses cheveux raides et parallèlement rangés descendent comme du chaume jusqu'auprès de ses sourcils, véritables gouttières. Sa tête elle-même a la forme triangulaire d'un van; le front imite la partie la plus large, le menton la plus étroite. Une expression moutonnière règne dans l'ensemble de son visage; on dirait qu'un bêlement va sortir de la bouche. Enfin l'habitude générale du corps rappelle quelque peu la grâce d'une borne milliaire. Ce sont les Géorgiques incarnées.

Quoique cette peinture n'ait été faite que longtemps après la mort du poète, bien des motifs engagent à la croire authentique. Un écrivain aussi célèbre dut fixer pendant la vie l'attention des artistes et fournir un but à leur talent. De nombreux ouvrages conservaient donc probablement encore au quatrième siècle le souvenir de ses traits. La miniature présente d'ailleurs des indices concluants. Ainsi le scrinium n'aurait été d'aucun usage au temps du manuscrit, puisqu'à cette époque les livres formaient des volumes carrés et non plus des rouleaux. Le costume, inusité dans le siècle de Constantin, prouve aussi que l'original reproduit par notre copie ne datait pas de ce siècle. Comme Virgile habitait ordinairement les villes grecques de l'Italie, il semble naturel qu'on l'ait revêtu de l'habillement qu'il y portait.

Quant aux prétendues images de Virgile, dont on illustre ses éditions et dont on grossit les recueils d'antiquités, on les a depuis longtemps signalées comme apocryphes. Leur chevelure est une faute contre le costume romain. Ces têtes appartiennent à des personnages mythologiques, et presque toutes à une des muses que désigne spécialement l'attribut du masque scénique.

POPULATION ET MORTALITÉ

DE LA CITÉ DE LONDRES.

Au commencement du dix-huitième siècle la population de la Cité de Londres était de 100,000 habitants et la mortalité comme un est à vingt. Cinquante ans plus tard, on ne comptait plus que 87,000 habitants dans la même enceinte, et comme les progrès du commerce obligeaient à l'établissement de magasins vastes et spéciaux, la population continua à diminuer de telle sorte qu'en 1801 la Cité n'avait plus que 78,000 habitants, et qu'aujourd'hui les derniers recensements évaluent à peine la population actuelle à 55,778. Les chances de mortalité ont diminué de moitié; on compte aujourd'hui un décès sur quarante.

La Cité de Londres n'est pas comprise dans ce qu'on appelle la métropole; elle a sa police, ses bureaux de bienfaisance, ses hôpitaux, ses charges et ses recettes à part. La juridiction du lord-maire ne s'étend pas au-delà de l'enceinte ou des *bars*. Les négociants qui ont leur comptoir dans la Cité ne l'habitent pas; ils ont tous leur domicile au loin, les uns dans le West-end, les autres à la campagne. On ne voit pas autour de Londres de longues routes nues comme celle qui mène de Paris à Saint-Denis, etc. Les routes qui avoisinent Londres sont bordées d'élégantes petites maisons, résidences des négociants, des gens de bureau, des employés de toute espèce.

Les omnibus, les *stages*, les voitures en tout genre qui se succèdent sur ces routes, donnent aux habitants toutes les facilités de locomotion désirables, et comme le temps est un des principaux éléments de succès dans toutes les entreprises, ces voitures se meuvent avec une grande rapidité. On met dix minutes à parcourir un espace qu'en France on ne franchit pas en une demi-heure. Sur la *New-road*, longue et magnifique route qui est, pour la position de Londres, à peu près ce que sont les boulevards pour Paris, mais qui s'étend bien plus loin, les omnibus de la ligne se succèdent de trois en trois minutes; il y passe en outre un grand nombre d'omnibus qui ne la parcourent pas tout entière ou qui vont plus loin encore.

On se trompe souvent lorsqu'on veut comparer la population de Londres à celle de Paris. Londres n'est point entourée de murailles, elle n'a pas d'octroi; tous les villages à 12 ou 15 milles de Londres sont pour ainsi dire joints à la ville par une continuité de maisons très élégantes. Il n'y a donc pas une limite matérielle qu'on puisse prendre pour base des calculs. On a donc été obligé de prendre une mesure arbitraire, et ce qu'on a appelé la métropole est aujourd'hui compris dans un cercle dont le rayon a environ la distance qui sépare Paris et Saint-Denis. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue dans la comparaison de la population des deux villes; on verra alors que loin d'être plus peuplée, c'est-à-dire loin de contenir le même nombre d'habitants sur le même espace, Londres l'est en effet moins que Paris; la population y est moins agglomérée, moins entassée. C'est sans aucun doute une des causes de la plus longue durée de la vie moyenne.

JOURNAL.

LES LIVRES.

Nous avons, il y a déjà quelques mois, reproduit dans le *Musée des Familles* la curieuse tapisserie de Nancy, éditée pour la première fois par MM. Achille Jubinal et Victor de Sansonetti, et ce n'est pas, nous en sommes certains, sans plaisir que nos lecteurs ont pu, dans les dessins que nous leur avons donnés, contempler la curieuse page de laine qui formait la tente du *Téméraire* lors de sa mort, en 1477; mais la monographie entreprise par M. Jubinal ne s'est pas bornée là. Depuis ce que nous avons écrit, son beau livre des *Anciennes Tapisseries historiées* s'est successivement augmenté de la *tapisserie de Marjeux*, œuvre de la reine Mathilde, remontant à l'année 1066, et qui n'a pas moins de deux cent treize pieds de longueur; de la tapisserie de Dijon, représentant le siége de cette ville en 1513 par les Suisses; de celle de Bayard, reproduisant l'*Iliade* en souliers à la poulaine et en costumes du temps de Charles VI; d'un beau tournoi du seizième siècle, conservé à Valenciennes, et de cinq belles tapisseries de chasses au faucon, du quinzième siècle. Prochainement la même collection nous offrira les trente tapisseries de l'église de la Chaise-Dieu (Auvergne), représentant l'Histoire Sainte en costumes du temps de Louis XI; les quarante tapisseries de Reims, offrant la vie de saint Remi, les guerres de Charlemagne, le baptême de Clovis, etc. Comme on le voit, cette belle collection archéologique, exécutée sur une vaste échelle, et dont les belles gravures sur cuivre rendent très bien les monuments, promet d'être fort curieuse.

Le même artiste et le même érudit ont commencé aussi une autre collection non moins importante. Nous voulons parler du *Musée d'artillerie de Madrid*, le plus riche et le plus remarquable d'Europe à cause de sa belle collection d'armes historiques. Les six livraisons qui ont paru de cet ouvrage contiennent, entre autres objets, une vue extérieure du Musée, le grand drapeau d'Espagne, le bouclier de Philippe II, l'armure de cheval du même prince, l'épée de Gonzalve de Cordoue, l'armure de Boabdil, celle du Cid, une épée et un bouclier de Charles-Quint ciselés par Cellini, une épée du neuvième siècle, dite de *Roland*, une autre dite de *Pélage*, le casque du roi don Jacques, le bâton de Pierre-le-Cruel, l'épée que François Ier portait à Pavie, etc.

Les dessins de chacun de ces objets, dus à M. Gaspar Tenti, peintre de la reine d'Espagne, sont accompagnés d'une notice détaillée fort instructive due à la science et aux recherches de notre trop rare collaborateur au *Musée*, Achille Jubinal.

Un autre livre qui se recommande par un savoir non moins grand, et qui réunit à des preuves d'études profondes des témoignages non moins incontestables d'un merveilleux talent de forme et de style, c'est l'*Histoire des Classes ouvrieres* par Granier de Cassagnac. Aucune publication ne peut être opposée à ce volume, le plus remarquable sans contredit que l'on ait publié depuis dix ans. On est tout surpris de lire avec intérêt et en s'amusant; un travail qui traite des questions les plus hautes et résout d'importants problèmes de philosophie et de morale. Une femme éprouverait à le lire l'intérêt qu'il cause à un publiciste.

THÉATRES.

L'Opéra a obtenu dans Ginévra un de ces grands succès qui doivent inspirer de la jalousie aux auteurs de *Moïse* et de *Robert*. En venant après tous les autres journaux pour parler de cet ouvrage, nous ne pouvons guère que répéter le jugement de nos confreres; aussi nous contenterons-nous de reproduire ce qu'en a dit Théophile Gauthier dans la *Presse*.

M. Halevy en est venu au point où l'on peut parler d'un artiste avec toute sincérité sans crainte de le décourager par le blâme ou de lui tourner la tête par les éloges; c'est un talent tout-à-fait mûr et arrivé à son apogée; sa réputation est faite, sa place est prise à la tête de l'école française : il n'a plus qu'à la bien garder. Une imagination brillante, une science profonde, une connaissance parfaite des ressources de l'orchestre, un tact exquis dans le choix des instruments, l'horreur du commun, la finesse et la distinction de ses mélodies, voilà les éminentes qualités que nous avions déjà signalées dans *la Juive*, et qu'on retrouve plus mûres et plus profondes dans ce nouvel ouvrage.

L'introduction commence par une prière à la madone dont nous aimons beaucoup l'harmonie simple et unie; la ritournelle du haut-bois avec la clarinette sur la pédale est d'un effet délicieux. Les couplets de Massol, d'*un condottiere*, sont d'une bonne couleur, et l'absence du rhythme ajoute à l'effet pittoresque de cette mélodie, qui deviendra populaire. La romance de Duprez

Hélas! elle a fui comme un songe
En me disant : Je reviendrai,

est une des plus ravissantes mélodies que M. Halevy ait jamais produites; écrite dans le ton mélancolique par excellence, *ré* ♭, elle est suave, douce et naïve, et Duprez la chante avec un charme inexprimable. Il y a dans la *coda* de chaque couplet cinq ou six *la* ♭ en haut qui sont d'un effet surprenant dans la bouche de ce divin chanteur. Au reste, cette romance est l'idée-mère de la partition, et, dans le cours de l'ouvrage, l'auteur a su la ramener souvent avec bonheur. Nous ne parlerons pas du *duo* de Mme Dorus avec Duprez, duo qui a toutes les conditions voulues, *récitatif, andante* et *allegro*, mais dans des proportions si raccourcies que ce n'est pas un duo. Il est évident que M. Halevy a dû sacrifier aux exigences de la scène la partie développée de ce morceau, et qu'il n'en reste plus que la tête et les pieds.

L'acte se termine par un beau chœur à trois temps, chanté par les bandits.

Au deuxième acte nous citerons un joli air dans lequel Mme Dorus pourrait peut-être mettre un peu plus de finesse et de coquetterie, et un duo très beau fort bien chanté par Mme Stolz et Massol. Si ce chanteur voulait nuancer un peu son chant, toujours également fort, ce duo gagnerait beaucoup. Nous adresserons pourtant au sujet de ce morceau une légère critique à M. Halevy; nous croyons que son effet, qui est déjà très grand, serait immense s'il se terminait après la seconde reprise du motif : *Il faut de la prudence*. Le duo serait plus court, plus serré, et finirait sur une idée plus saillante et plus développée. Les airs de ballet qui terminent cet acte sont charmants; nous en avons surtout remarqué un à 2/4 d'un rhythme ravissant, et pendant lequel nous avons maudit plus d'une fois le pied de M. Habeneck.

Le troisième acte est superbe d'un bout à l'autre, et si Levasseur pouvait s'animer un peu dans l'air qu'il chante sur la tombe de sa fille, nous n'aurions que des éloges à donner à cette belle partie de ce bel ouvrage. C'est dans cet acte que se trouve l'air de Duprez. Toutes les formules de louanges ont été épuisées sur ce grand artiste, et pourtant il ne s'était pas encore élevé à un si haut degré comme chanteur et comme comédien. Style, conduite, expression, poésie, il réunit tout. Le morceau, il faut le dire aussi, est admirablement bien écrit pour ses moyens, et si nous en exceptons l'air de Guillaume Tell, que nous mettons au-dessus de tout, Duprez n'avait rien rencontré d'aussi bien fait pour ses brillantes qualités.

Le chœur des bandits en *ré* est d'un bon rhythme, mais d'une mélodie un peu commune. Nous en faisons la remarque surtout parce que ce défaut n'est pas dans les habitudes de M. Halevy. La fin de l'acte, sur la phrase de Mme Dorus : *Mon Dieu, je te rends grâce*, est d'un grand effet dramatique.

Au quatrième acte, après l'orgie, qui manque d'entrain et de chaleur, nous avons distingué un chœur magnifique et parfaitement exécuté, *Vive la peste*, et un fort beau duo entre Duprez et Mme Dorus.

La strette en *la* à 2/4 est pleine d'amour et de douleur. Le cinquième acte n'a de remarquable qu'un trio un peu long où la belle voix de Levasseur se dandine paresseusement comme dans tout le reste de l'ouvrage, mais où Mme Dorus et Duprez surtout ont encore de magnifiques éclairs.

L'Ambigu a un succès mérité dans *Samuel*, ouvrage qui se ferait remarquer même sur une scène plus importante.

Le Cirque continue à recueillir les avantages que lui vaut la vogue de *Bijou*.

Le Gymnase a Bocage et *l'Interdiction*, ouvrage un peu faible, quoiqu'il ne manque pas d'intérêt.

La Comédie Française a repris *Marion Delorme*, qui se joue un peu devant les banquettes.

Le *Musée* publie aujourd'hui la *Suttée*, tableau que M. Biard a exposé au Salon de 1838. Nous reviendrons plus tard sur le Salon.

Sacrifice de la veuve d'un Bramine.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

Les Mammifères marins.

CHAPITRE PREMIER.

Les Amphibies. — Les côtes de Provence. — Superstitions populaires. — Les Revenants marins. — Les Syrènes. — Les Phoques. — Leurs habitations.

Jusqu'à présent nous avons suivi les animaux, objets de nos études, dans le sein des forêts, sur les rochers stériles des plus hautes montagnes, dans les plaines cultivées de l'Europe, dans les savanes et les pampas d'Amérique, en un mot sur toute la croûte solide de notre globe. Aujourd'hui nous allons les poursuivre jusque dans la profondeur des mers, et là nous trouverons des géants de la nature vivante, auprès desquels nos géants anté-diluviens, nos mammouths et nos mastodontes, ne sont que des pygmées. Nous les verrons se jouer à travers les tempêtes, sur les vagues irritées et au milieu de ces dangereux récifs, de ces redoutables écueils que les matelots ne découvrent jamais sans frémir. Nous les suivrons à travers ces immenses océans où tantôt ils se plongent au fond des abîmes, et tantôt dorment paisiblement sur une surface à huit mille mètres au-dessus des profondes vallées submergées par un perfide élément.

Et ne croyez pas, cependant, que j'aille vous parler d'animaux appartenant à la classe des poissons, de ces requins voraces, la terreur des marins, de ces harengs

voyageurs dont l'histoire singulière est encore si mal connue, de ces dorades aux écailles resplendissantes, en un mot de ces êtres organisés pour vivre dans l'eau, qui respirent par des ouïes et, par conséquent, ne peuvent se *noyer* que dans l'air. Non; ceux que nous allons étudier appartiennent à la terre, ne peuvent respirer que l'air en nature, se noient s'ils sont submergés quelques minutes seulement, et cependant sont condamnés, par leur organisation, à n'habiter que les eaux.

Les premiers qui nous occuperont sont ceux que les naturalistes nomment amphibies; mais il faut bien prendre garde de donner à ce mot l'acception qu'il avait chez nos pères. Les anciens croyaient qu'il existait dans la nature des êtres privilégiés ayant la faculté de vivre également sur la terre et dans l'eau, ou, plutôt, sous l'eau. Des observations mieux suivies et faites avec plus de philosophie ont prouvé que, à deux exceptions près, tous les animaux n'ont chacun qu'un seul système de respiration et ne peuvent par conséquent respirer dans deux éléments différents. Les uns sont munis de poumons ou d'organes analogues, dont l'appareil est propre à décomposer l'air pour en soutirer l'oxigène indispensable à l'entretien de la vie : ceux-là sont obligés d'habiter la terre, comme l'homme, et si on les submerge pendant un certain temps, ils périssent asphyxiés. Je ne crois pas qu'il existe un animal, parmi ceux qui respirent par des poumons, qui puisse rester sous l'eau cinq ou six heures sans mourir, en en exceptant cependant quelques reptiles à sang froid, qui ont des poumons considérables et aptes à retenir une grande provision d'air. Outre que les reptiles ont la respiration très longue, ils sont encore sujets à tomber dans un engourdissement pendant lequel la circulation et tous les phénomènes de la vie sont suspendus; ils n'ont donc pas besoin de respirer pendant qu'ils sont dans cet état de léthargie. Les autres, tels que les poissons, et la plus grande partie des crustacés, respirent par des branchies, organes qui ont la propriété fort singulière de décomposer l'eau par leur simple contact avec elle, pour en soutirer l'oxigène qui alimente la circulation.

Les AMPHIBIES dont nous allons nous occuper sont tous de grands animaux mammifères, qui font par conséquent leurs petits vivants, et qui les allaitent. Les naturalistes, dans leurs classifications, les placent parmi les carnassiers, à la suite de la famille des chats.

Avant de nous lancer à pleines voiles sur les océans lointains, commençons par faire une excursion le long de nos côtes. Voici les bords heureux de la Méditerranée, dont les eaux vertes et limpides reflètent le feuillage grisâtre de l'olivier, entrelacé aux rameaux grêles du grenadier et aux riches pampres de la vigne. Jamais ses flots irrités ne surmontent les digues naturelles que la nature leur a posées, jamais le figuier qui a implanté ses racines dans les fissures d'un écueil n'a vu son tronc mouillé par la marée montante, car le flux et le reflux sont inconnus sur ces beaux rivages tant chantés par les poètes grecs et romains. Sans quitter les côtes de la Provence je puis vous montrer ce que ces poètes ont raconté de plus merveilleux des habitants des mers. Montez avec moi dans un léger canot et cinglons vers ces rochers qui s'élèvent à pic et forment une ceinture hérissée autour de cette baie solitaire. Des récifs et de nombreux écueils à fleur d'eau en ferment l'entrée à toute embarcation plus grande que la nôtre. Ces rochers stériles s'étendent dans les terres à près d'une lieue, et sont eux-mêmes enveloppés par une immense forêt de pins maritimes, de chênes verts et de liéges, d'où il résulte que ces bords, malgré leurs charmes pittoresques, sont autant de petits déserts rarement foulés par le pied de l'homme.

Les flots, en battant continuellement contre la roche calcaire qui enfonce sa base dans leur sein, y ont creusé des grottes et des cavernes à demi submergées, que l'imagination superstitieuse ou poétique (ce qui revient à peu près au même) a peuplées d'êtres mystérieux ou terribles. C'est l'humide demeure des syrènes, des tritons, des néréides, des génies de la tempête et des fées de la mer. Lorsque le ciel est couvert de noirs nuages, lorsque le vent gémit dans les arbres de la forêt et ride la surface des eaux, par une nuit sombre d'automne, le marin assez imprudent pour approcher sa nacelle de ces antres ténébreux laisse tout à coup tomber sa rame de saisissement et d'effroi, en entendant les sons lugubres, les gémissements funèbres qui viennent frapper son oreille épouvantée. Qu'il se hâte de dresser sa voile triangulaire, de tourner sa proue vers la haute mer et de saisir son aviron; car s'il tarde un instant encore il verra sa barque entourée par les fantômes des matelots morts dans les flots, et pour peu qu'il ait eu un vieux parent victime de la tempête, il le reconnaîtra probablement à la pâleur de sa figure blanche, et au sombre feu qu'exhalent toujours les yeux caves d'un mort qui a quitté le noir séjour des spectres pour venir jeter encore un dernier regard sur la terre. Il apercevra ces âmes fantastiques glisser sur les eaux en les ridant à peine, et, si le vent chasse un instant dans le ciel le nuage qui obscurcissait la lune, il les verra s'efforcer de se traîner sur cette terre qu'elles regrettent, et, désespérées, se replonger en gémissant dans la mer où elles resteront jusqu'à la consommation des siècles.

Et si vous ne voulez pas me croire, entrez dans la pauvre cabane du premier pêcheur que vous rencontrerez sur la côte; asseyez-vous auprès de lui, à son foyer, et vous apprendrez, en comparant les longues histoires qu'il vous racontera sur les cavernes de la mer, que, depuis Charybde et Sylla, les mêmes faits ont donné lieu à des superstitions différentes.

Mais moi qui ne crois aux superstitions ni anciennes ni modernes, je crois cependant que ces bords sauvages sont habités par des syrènes. Pour vous faire partager mon opinion, je ne vous citerai ni Aristote, ni Pline, ni les compilateurs du moyen-âge; je ferai mieux, je vous en montrerai une, mais à la vérité muette, ou du moins ayant un chant d'autant moins agréable qu'il approche beaucoup du grognement d'un cochon. Mais ramons doucement et surtout parlons bas; car si mes syrènes n'ont pas un gosier de rossignol elles ont l'œil d'un lynx, l'oreille très fine, et la timidité d'une jeune vierge. Déjà nous apercevons les rochers à fleur d'eau sur lesquels elles aiment à reposer leur corps humide et à jouir des douces influences du soleil; ne les effrayons pas, car à la moindre inquiétude que nous leur donnerions elles se plongeraient dans les eaux, et disparaîtraient dans la profondeur de leurs palais sous-marins, ou, si vous aimez mieux, de leurs cavernes.

Vous savez comme moi que les syrènes étaient les filles monstrueuses d'Achéloüs et de Calliope. Enfants d'un fleuve qui lui-même était fils de l'Océan et de Thétis, il est clair qu'elles devaient habiter les eaux; aussi leur buste de femme se terminait-il par une queue de poisson. En outre, comme elles étaient aussi filles d'une muse, elles avaient un goût singulier pour la musique et une

voix d'une mélodie ravissante, ce qui est assez rare chez les poissons.

Lorsqu'un navire passait près d'un promontoire de la Lucanie, où elles habitaient, elles faisaient aussitôt entendre des chants si mélodieux que les marins se jetaient à la mer, entraînés par les charmes magiques de cette musique, et ils devenaient la proie des syrènes qui les dévoraient sans pitié. Le prudent Ulysse, comme dit Homère, n'évita leur funeste piége qu'en bouchant les oreilles de ses compagnons avec de la cire et se faisant attacher lui-même au mât de son vaisseau.

Dans leur désespoir d'avoir été prises pour dupes, les syrènes se précipitèrent du haut d'un rocher et furent métamorphosées en écueils. Mais probablement toutes n'éprouvèrent pas le même sort, car en voici une qui nage devant notre canot. Voyez, elle a la tête ronde et gracieuse, de très beaux yeux bruns remarquables par leur douceur et l'intelligence de leur regard; elle porte son buste entier au-dessus de la surface des ondes, comme si elle voulait nous faire admirer la rondeur de ses blanches épaules. Mais vous ne voyez ni ses bras ni sa chevelure flottante, dites-vous?

Alors vous me forcez à renoncer à ma fiction et à reprendre le langage sévère du naturaliste. Cet être qui, vu de loin, a été pris pour une femme par les anciens voyageurs, cet être qui leur a fourni le sujet de mille contes plus singuliers qu'amusants, va, pour nous, redevenir tout simplement un PHOQUE (*phoca*, LIN.), et son histoire n'en sera pas moins intéressante.

Les phoques, pour première singularité, sont des quadrupèdes qui n'ont point de pieds, car on ne peut donner ce nom à des nageoires assez larges, mais fort courtes, dont deux antérieures paraissent comme fichées dans le haut du corps, et deux postérieures sont soudées longitudinalement à la queue, ce qui leur donne absolument la forme échancrée d'une queue de poisson. Ces sortes de pieds sont composés de cinq doigts, dont les intervalles sont remplis par une membrane; outre cela, les quatre membres sont presque entièrement cachés sous la peau de l'animal, les antérieurs jusqu'au poignet et les postérieurs jusqu'au talon. Ajoutez à cela un corps allongé, cylindrique, diminuant progressivement de grosseur depuis la poitrine jusqu'à la queue, et vous conclurez qu'il est impossible à ces animaux de marcher sur la terre autrement qu'en rampant d'une manière très pénible. En récompense, ce sont des nageurs et des plongeurs excellents. La nature leur a donné une conformation particulière qui leur permet de respirer à d'assez longs intervalles et par conséquent de rester longtemps sous l'eau, quoiqu'ils n'aient pas le trou botal bouché, comme l'ont prétendu quelques naturalistes. Leurs narines offrent aussi une particularité remarquable; elles sont munies d'une sorte de petite valvule que l'animal ouvre et ferme à sa volonté, et qui empêche l'eau de lui entrer dans le nez lorsqu'il plonge.

Ces amphibies ont des incisives pointues dont les externes d'en-haut sont plus longues que les autres. Leurs molaires sont tranchantes et à plusieurs pointes; aussi sont-ils carnassiers. Ils s'occupent sans cesse de donner la chasse aux poissons qu'ils poursuivent jusque dans la profondeur des abîmes, et, chose fort singulière, qu'ils mangent toujours dans l'eau. Même en captivité, pour dévorer la nourriture qu'on leur jette, ils la plongent dans l'eau et ne se déterminent à la manger à sec que lorsqu'ils y ont été habitués dès leur première jeunesse, ou qu'ils y sont poussés par une extrême faim.

Rarement les phoques sortent de la mer, si ce n'est pour se reposer ou dormir au soleil, ou pour allaiter leurs petits. Dans tous les cas ils choisissent une roche plate qui s'avance dans l'eau en une pente douce par laquelle ils grimpent, et qui se termine de l'autre par un bord à pic d'où ils se précipitent dans les ondes à la moindre apparence de danger. Pour ramper ils s'accrochent avec les mains ou les dents à toutes les aspérités qu'ils peuvent saisir, puis ils tirent leur corps en avant en le courbant en voûte; alors ils s'en servent comme d'un ressort pour rejeter la tête et la poitrine en avant, et ils recommencent à s'accrocher pour répéter la même opération à chaque pas. Néanmoins, malgré ce pénible exercice, ils ne laissent pas que de ramper assez vite, même en montant des pentes fort raides.

Le rocher sur lequel un phoque a l'habitude de se reposer avec sa famille, est sa propriété relativement aux autres animaux de son espèce. Quoiqu'ils vivent en grands troupeaux dans la mer, qu'ils se protégent, se défendent et s'aiment les uns les autres, une fois sur terre ils se regardent comme dans un domicile sacré, où nul camarade n'a le droit de venir troubler la tranquillité domestique. Si l'un d'eux s'approche pour visiter les pénates d'un de ses voisins, il s'ensuit toujours un combat terrible, qui ne finit qu'à la mort du propriétaire de la roche de famille, ou à la retraite forcée de l'indiscret. Est-ce la jalousie qui occasionne ces luttes à mort? non, et c'est tout au plus si elle y contribue quelquefois; les phoques, ainsi que les hommes, se sont soumis au noir démon de la propriété; comme les hommes, ils versent le sang de leurs semblables, et le leur, pour défendre un morceau de terre qu'ils croient posséder parce qu'ils en jouissent pendant ces quelques instants que l'on appelle la vie.

Cependant leur ambition ne va pas jusqu'à se rendre maître d'un espace plus grand qu'il n'est rigoureusement nécessaire pour eux et leur famille, et ils souffrent volontiers des voisins, pourvu qu'ils s'établissent au moins à cinquante pas de distance. Il y a plus: quand la nécessité l'ordonne, trois ou quatre familles se partagent une caverne, une roche, ou même un glaçon, mais chacune vit à la place qui lui est échue en partage, sans jamais se mêler aux individus d'une autre famille.

Les phoques sont polygames, et il est rare qu'un mâle n'ait pas trois ou quatre femelles. Il a pour elles beaucoup d'affection et les défend avec courage contre toute attaque. Mais c'est surtout pendant qu'elles sont pleines et quand elles mettent bas qu'il redouble de soins et de tendresse pour elles. Il les conduit sur terre, leur choisit, à cinquante pas du rivage, une place commode et tapissée de mousses aquatiques, pour y allaiter leurs petits qui sont ordinairement au nombre de deux à quatre. La femelle, dès qu'elle a mis bas, cesse d'aller à la mer pour ne pas abandonner ses enfants pendant un seul instant. Mais cette privation n'est pas d'aussi longue durée qu'on pourrait le croire, car au bout de douze à quinze jours ses petits sont en état de se traîner tant bien que mal, et aussitôt elle les met en marche en poussant l'un, tirant l'autre, et se donnant mille peines pour les conduire jusqu'à l'eau.

De quoi vit-elle pendant qu'elle est à terre? Voilà une question que n'ont pu résoudre les naturalistes jusqu'à ce jour, faute d'observations suffisantes. Les uns ont dit qu'elle mangeait de l'herbe; mais à la simple inspection de ses dents et de son estomac, on ne peut admettre cette supposition; d'autres ont prétendu qu'elle passait

tout ce temps sans prendre d'aliments, ce qui est encore plus incroyable, surtout à cause de l'allaitement qui l'épuiserait en très peu de jours. D'ailleurs, chez les grandes espèces, le temps de l'allaitement sur terre dure jusqu'à deux et trois mois, ce qui rend cette dernière assertion tout-à-fait insoutenable.

Quant à moi, je pense que le mâle va pêcher pour elle et lui apporte sa nourriture; ce qui me le fait croire, c'est que beaucoup d'animaux moins intelligents et moins affectionnés que les phoques agissent ainsi. Quand les petits sont parvenus à la mer, la femelle leur apprend à nager pendant deux ou trois jours sans les quitter, après quoi elle les laisse se mêler, pour jouer, au troupeau des autres phoques. Mais si elle craint un danger,

Phoques.

ou qu'elle prenne fantaisie de gagner la terre, elle pousse un cri ayant un peu d'analogie avec l'aboiement d'un chien, et aussitôt les petits s'empressent d'accourir à sa voix. Elle ne les allaite que sur son rocher, et, pour cela, elle prend une position fort singulière : elle se replie le corps de manière à faire poser sa base sur sa queue fourchue, ce qui répond à l'attitude d'une personne assise sur ses talons, ayant la partie antérieure du corps redressée; elle prend ses petits un à un avec ses moignons de bras et les approche de son nombril, autour

duquel sont placées ses quatre mamelles, dont deux au-dessus et deux au-dessous. Elle les soigne pendant fort longtemps et ne les quitterait sans doute jamais, si le mâle, lorsqu'ils sont assez forts pour subvenir eux-mêmes à tous leurs besoins, ne les chassait pour les forcer à aller s'établir ailleurs.

C'est pendant la tempête, lorsque les éclairs sillonnent un ciel ténébreux, que le tonnerre gronde et que la pluie tombe à flots, que les phoques aiment à sortir de la mer pour aller prendre leurs ébats. Alors on les voit s'étendre avec volupté sur le gazon, se rouler dans l'herbe mouillée, ouvrir leur énorme gueule pour recevoir quelques gouttes d'eau du ciel, et donner mille signes les moins équivoques de plaisir. Au contraire, quand le ciel est beau et que les rayons du soleil réchauffent la terre, les phoques semblent ne vivre que pour dormir. Ces animaux, à sang très abondant, noir et fort épais, dorment d'un sommeil si profond qu'il est fort aisé, quand on les surprend en cet état, de les approcher pour les assommer avec des perches ou les tuer à coups de lance. Mais il semblerait que ces animaux connaissent le danger de cette habitude, car, lorsque la famille dort, il y en a toujours un qui veille et fait sentinelle pour réveiller les autres s'il aperçoit ou entend quelque chose d'inquiétant.

Pris jeune, le phoque se prive parfaitement, et même il s'attache à son maître par une vive affection, absolument comme le chien. De même que ce dernier il reconnaît sa voix, lui obéit, le caresse, et acquiert facilement la même éducation en tout ce que son organisation informe lui permet. On en a vu auxquels des matelots avaient appris à faire différents tours, et qui les exécutaient au commandement avec beaucoup d'adresse et plus encore de bonne volonté. A une grande douceur de caractère le phoque joint une intelligence égale à celle du chien. Il est affectueux, bon, patient; mais il ne faut pas que l'on abuse de ces qualités en le maltraitant mal à propos, car alors il tombe dans le désespoir, puis il passe du chagrin à la colère, et alors il se défend avec le courage du lion et devient dangereux.

Pour le conserver longtemps et en bonne santé, il est indispensable de le tenir pendant la plus grande partie du jour, et surtout lors de ses repas, dans une sorte de cuvier ou autre grand vase à demi rempli d'eau. La nuit on le fait coucher sur la paille, dans un lieu frais. Ainsi traité, et nourri avec du poisson, on peut le garder vivant pendant plusieurs années. Mais si, quand on le prend, il a déjà quitté sa mère depuis quelque temps, le chagrin de l'esclavage s'empare de lui, il est triste, boudeur, refuse de manger et ne tarde pas à mourir.

Il est remarquable que cet animal est celui qui a le cerveau le plus développé, proportionnellement à la masse de son corps, et en cela il l'emporte de beaucoup sur l'homme même.

Les phoques manquent généralement d'oreille externe; leur corps est entièrement couvert d'un poil doux, soyeux et lustré chez les uns, grossier, rude et hérissé dans d'autres. Entre les muscles et la peau ils ont une épaisse couche de graisse, dont on tire une grande quantité d'huile qui s'emploie aux mêmes usages que celle de baleine, et qui a sur elle l'avantage de n'avoir presque pas d'odeur. Comme je l'ai dit, ils ont une grande quantité de sang, ce qui occasionne probablement chez eux cette propension à un sommeil long et profond. Dans les circonstances ordinaires de la vie, ils sont très apathiques et restent des journées entières étendus tout de leur long sur le rivage, sans faire le moindre mouvement, et c'est alors que les chasseurs les approchent assez facilement; mais quoiqu'ils ne cherchent guère à se défendre, mais bien à fuir, il n'en est pas moins très difficile de les tuer, car ils ont la vie extrêmement dure. Il serait assez inutile de les tirer avec des armes à feu, car, eussent-ils le cœur percé par une balle, ils n'en gagneraient pas moins la mer avant de mourir, et ils seraient perdus pour le chasseur; on est donc obligé de lutter avec eux corps à corps et de les assommer. Quand ils se voient ainsi assaillis ils se défendent avec courage; mais, malgré leur gueule terrible, cette lutte est sans danger, parce qu'ils ne peuvent se mouvoir assez lestement pour ôter au chasseur le temps de se dérober à leur atteinte. Faute de pouvoir faire autrement ils se jettent sur les armes dont on les frappe, et les brisent entre leurs redoutables dents.

Un voyageur parle ainsi : « Les phoques ne meurent pas facilement, car, quoiqu'ils soient mortellement blessés, qu'ils perdent presque tout leur sang et qu'ils soient même écorchés, ils ne laissent pas de vivre encore, et c'est quelque chose d'affreux que de les voir se rouler dans leur sang. C'est ce que nous observâmes à l'égard de celui que nous tuâmes, et qui avait huit pieds de longueur; car après l'avoir écorché et dépouillé, même de la plus grande partie de sa graisse, cependant, et malgré tous les coups qu'on lui avait donnés sur la tête et sur le museau, il ne laissait pas de vouloir mordre encore; il saisit même une demi-pique qu'on lui présenta, avec presque autant de vigueur que s'il n'eût point été blessé. Nous lui enfonçâmes après une demi-pique au travers du cœur et du foie, d'où il sortit encore autant de sang que d'un jeune bœuf. »

La chair de quelques espèces de phoques passe pour être mangeable, quoique de très médiocre qualité; néanmoins je crois qu'elle doit être malsaine, car j'ai lu, je ne me rappelle pas trop où, que plusieurs officiers de marine éprouvèrent tous les symptômes de l'empoisonnement pour avoir mangé, cuit sur le gril, le foie d'un phoque qu'ils avaient tué. Dans le Nord, où ces animaux se plaisent beaucoup, on emploie leur peau pour se faire des habits de fourrure plus ou moins grossière; les Américains emploient ces peaux à un usage assez singulier : ils en ferment hermétiquement toutes les ouvertures et les gonflent d'air comme des vessies. Ils en réunissent une demi-douzaine, plus ou moins, ainsi préparées, les fixent au moyen de cordes, placent dessus des joncs ou de la paille, et forment ainsi de très légères embarcations, sur lesquelles ils osent entreprendre de très longs voyages sur leurs grands fleuves et leurs immenses lacs.

CHAPITRE SECOND.

Différentes espèces de Phoques. — Le Phoque commun. — Le Moine. — Le Capucin. — Le poisson Évêque. — Le Loup marin. — Le Lion marin. — L'Ours marin. — Le Morse. — Chasse aux Morses.

Le phoque commun (*phoca vitulina*, Lin.), que l'on trouve dans la Méditerranée et sur nos côtes de l'Océan, est le plus petit de tous; sa taille varie de trois à cinq pieds. Sa fourrure est assez douce, très serrée, d'un gris jaunâtre plus ou moins ondé ou tacheté de brun, selon son âge; quand il est vieux il devient entièrement blanchâtre. On croit que c'est la même espèce

qui habite la mer Caspienne et les grands lacs d'eau douce de la Russie et de la Sibérie ; mais il ne paraît pas, selon G. Cuvier, que cette assertion soit fondée sur une comparaison exacte. Nos pêcheurs lui donnent le nom de *veau marin*, et je ne sais trop sur quelle analogie ils se fondent pour cela. Du reste, presque toutes les espèces ont reçu des dénominations tout aussi bizarres et tout aussi mal appliquées. Je pourrais citer pour exemple :

Le *moine*, ou phoque à ventre blanc (*phoca monachus*, Gm.), qui atteint dix à douze pieds de longueur et qui habite, comme le précédent, la Méditerranée et l'Adriatique ;

Le *capucin* ou *lion marin* (*phoca cristata*, Gm.), qui habite la mer Glaciale, et qui a sept à huit pieds de longueur. Il porte, adhérant au sommet de la tête, un capuchon mobile dont il se recouvre les yeux et la figure quand il est menacé.

Et à propos du *capucin* je vous dirai que, dans ma jeunesse (peut-être même encore à présent), il n'était pas un roman nouveau dont la lecture m'amusât davantage que celle de l'Almanach de Liége, excellent livre pour les personnes qui tiennent à se couper les ongles méthodiquement à jours fixes. Or, j'aimais l'Almanach de Liége parce que j'y lisais, dans les plus grands détails, comme quoi des pêcheurs du Nord avaient pris dans leurs filets un homme marin, lequel n'était ni plus ni moins

Le Moine et le poisson Évêque, d'après *Rondelet*.

qu'un *moine* ou un *évêque*, moitié homme et moitié poisson. Lorsqu'on le sortit de l'eau, il poussa un profond soupir, prouvant les regrets qu'il éprouvait en quittant malgré lui son élément chéri, et il fit plusieurs signes énergiques pour demander à y rentrer. On reconnut aisément que c'était un évêque ou un abbé du royaume des ondins, à la coiffure qu'il avait sur la tête, coiffure que les uns prirent pour une mitre à la mode du pays sous-marin, les autres pour un capuchon de franciscain ; mais l'opinion de ces derniers ne prévalut pas, sans doute parce qu'elle se rapprochait le plus de la vérité.

L'évêque-poisson était couché sur le rivage sans dire mot, ce qui fit que les pêcheurs s'aperçurent qu'il ne savait pas parler le suédois, et cela leur parut très singulier ; ils pensèrent que probablement il ne connaissait à fond que le langage des poissons, comme il est dit dans son histoire. Ils voulurent le faire lever pour l'emmener à la ville où leur dessein était de le montrer aux

curieux pour de l'argent; mais la chose était difficile, car le corps de l'évêque se terminait en une queue fourchue, à la manière des marsouins, et il manquait de jambes pour marcher; on le porta donc. Tous les curieux furent édifiés de son air grave et réfléchi, et l'on crut reconnaître quelque signe d'onction à la manière dont il tenait constamment ses mains croisées sur sa poitrine. Ce n'est pas non plus sans admiration que l'on vit comment ses cinq doigts étaient réunis par une membrane souple et mince, ce qui lui donnait une grande facilité pour nager.

Du reste, Rondelet lui-même, célèbre naturaliste du seizième siècle, a du reste figuré le *moine* et l'*évêque*, dans son *Histoire entière des poissons, avec leurs pourtraits au naïf.* Nous joignons ici son texte et ses *pourtraits*:

« De nostre temps, en Nortuege (Norwège), on a pris « un monstre de mer, après une grande tourmente, le- « quel tous ceux qui le virent incontinent lui donnè- « aent le nom de moine, car il avoit la face d'homme, « mais rustique et mi gratieuse, la teste rase et lize; « sur les espaules, comme un capuchon de moiné, deux « longs ailerons au lieu de bras, le bout du corps finis- « sant en une queue large. Le pourtrait sur lequel j'ai « fait faire le présent m'a esté donné par très illustre « dame Marguerite de Valois, reine de Navarre, lequel « elle avoit eu d'un gentilhomme qui en pourtoit un « semblable à l'empereur Charles-Quint, estant alors en « Hespagne. Le gentilhomme disoit avoir veu ce monstre « tel comme son pourtrait le portoit en Nortuege, jeté « par les flots et la tempeste de la mer sur la plage, au lieu « nommé Dièze, près d'une ville nommée Denelopock. « J'en ai veu un semblable pourtrait à Rome, ne diffé- « rant en rien du mien. Entre les bestes marines, Pline « fait mention de l'homme marin, et de triton comme « choses non feintes. Pausanias aussi fait mention du « triton. »

Il ajoute à propos de l'évêque:

« J'ai veu un pourtrait d'un autre monstre marin à « Rome, où il avoit esté envoyé avec lettres par lesquel- « les on asseuroit pour certain que, l'an 1531, on avoit « veu ce monstre en habit d'évesque, comme il est pour- « trait, pris en Pologne et porté au roi dudit pays, fai- « sant certains signes pour monstrer qu'il avoit grand « désir de retourner en la mer, où estant amené se jeta « incontinent dedans. »

Que vous dirai-je encore de cette naïve histoire qui me faisait tressaillir de plaisir quand j'avais douze ans? Alors je ne soupçonnais pas que l'évêque marin pût être tout simplement le *phoca cristata* des naturalistes, et l'image qui accompagnait l'histoire, dessinée sous les mêmes inspirations que le texte, était bien loin de me faire reconnaître l'erreur des crédules pêcheurs.

Le *loup marin*, ou *lion marin*, ou *éléphant marin* (*phoca leonina*, Lin.), atteint assez souvent vingt-cinq pieds de longueur et n'en a jamais moins de vingt lorsqu'il est adulte. Il est brun, et le museau du mâle se termine par une trompe ridée qui se renfle dans la colère. Cet animal, qui habite les parages méridionaux de la mer Pacifique, la Terre de Feu, la Nouvelle-Zélande, etc., a quelquefois entre cuir et chair une couche de graisse d'un pied d'épaisseur. Aussi le poursuit-on beaucoup à cause de la grande quantité d'huile qu'on en tire.

Les phoques que nous venons de voir manquent d'oreilles extérieures; ceux qui vont suivre les ont saillantes, ce qui leur donne une physionomie particulière. Péron en a fait un nouveau genre, sous le nom d'*otaries*. Ils offrent un caractère unique dans les animaux, celui d'avoir les quatre incisives supérieures mitoyennes à double tranchant. La membrane de leurs pieds de derrière se prolonge en une lanière au-delà de chaque doigt, et tous leurs ongles sont plats. Leur corps est recouvert d'un poil moins ras et plus grossier que celui des précédents.

L'*otarie à crinière* ou *lion marin* (*phoca jubata*, Gm.) se trouve dans toute la mer Pacifique et atteint plus de vingt pieds de longueur. Il est fauve, et le mâle porte au cou une sorte de crinière composée de poils plus épais et plus crépus que sur le reste du corps.

Une autre espèce du même genre, et qui habite le nord de la même mer est l'otarie *ours marin* (*phoca ursina*, Gm.), qui est long de huit pieds, sans crinière, et à pelage variant du brun au blanchâtre.

Quand le ciel est lourd, chaud, et l'atmosphère chargée d'électricité, les phoques font entendre des cris qui ont quelque analogie avec les aboiements d'un chien. Les anciens Grecs, qui voyaient du merveilleux partout, entendirent ces hurlements et bâtirent là-dessus la fable singulière de Scylla, cette sœur terrible de l'écueil Charybde, et qui, disait-on, avait pour ceinture une meute de chiens dévorants.

Les amphibies renferment encore d'autres animaux fort singuliers, connus sous le nom de *morses*, et ayant assez d'analogie avec les phoques.

Les morses ont les membres et la forme générale du corps comme les précédents, mais ils en diffèrent beaucoup par la tête et par les dents. Leur mâchoire inférieure, qui manque d'incisives et de canines, est comprimée en devant de manière à pouvoir se placer entre deux énormes canines, longues quelquefois de plus de deux pieds, qui sortent de la mâchoire supérieure et se dirigent vers le bas comme celles du *dinothérion*. Il en résulte que pour loger la racine de ses effrayantes défenses les alvéoles sont développées, au point de former à ces animaux un gros mufle renflé, relevé, et portant en dessus l'ouverture des narines. C'est probablement à cette particularité que les morses doivent le nom de *vaches marines* qu'on leur donne généralement.

La vache marine (*trichecus rosmarus*, Lin.) porte encore les noms de *cheval marin*, *bête à la grande dent*, *éléphant de mer*, etc. On en trouve depuis seize jusqu'à vingt pieds de longueur. Comme les phoques, cet animal est privé de l'usage de ses membranes, qui sont enfermées sous la peau; il ne sort au dehors que les deux mains et les deux pieds. Son corps est allongé, renflé en avant, étroit en arrière, partout couvert d'un poil ras et jaunâtre. Les doigts des pieds et des mains sont enveloppés dans une membrane et terminés par des ongles courts et pointus; de grosses soies en forme de moustaches environnent sa gueule, et il n'a point de conque aux oreilles.

Le morse habite toutes les parties de la mer Glaciale, mais il est bien moins commun aujourd'hui qu'autrefois. Dans son voyage en Sibérie Gmelin dit: « J'ai vu à Jakutzk quelques-unes de ces dents de morses, qui avaient cinq quarts d'aune de Russie et d'autres une aune et demie de longueur; communément elles sont plus larges qu'épaisses, elles ont jusqu'à quatre pouces de large à la base. Je n'ai pas entendu dire qu'auprès d'Anadirskoi l'on ait jamais couru à la chasse ou pêche du morse pour en avoir les dents, qui néanmoins en viennent en

si grande quantité; on m'a assuré au contraire que les habitants trouvent ces dents détachées de l'animal sur la basse côte de la mer, et que, par conséquent, on n'a pas besoin de tuer auparavant les morses. Plusieurs personnes m'ont demandé si les morses d'Anadirskoi étaient une espèce différente de ceux qui se trouvent dans la mer du Nord et à l'entrée occidentale de la mer Glaciale, parce que les dents qui viennent de ce côté oriental sont beaucoup plus grosses que celles qui viennent de l'occident, etc. »

Gmelin ne résout pas cette question, et Buffon en donne une solution qui me paraît être une erreur. « On n'apporte d'Anadirskoi, dit-il, que des dents de ces animaux morts de mort naturelle; ainsi il n'est pas surprenant que ces dents, qui ont pris tout leur accroissement, soient plus grandes que celles des morses du Groënland, que l'on tue souvent en bas âge. » Pour admettre cette hypothèse il faudrait admettre aussi que tous les morses, à l'heure de leur mort naturelle, ont atteint leurs plus grandes proportions à Anadirskoi, et que jamais ils ne les atteignent dans le Groënland, parce que les chasseurs les tuent tous, sans exception, dans leur jeunesse et avant qu'ils aient acquis leur grandeur ordinaire. Il me semble que, posée de cette manière, l'opinion de Buffon n'est pas soutenable. Quant à moi, je pense que l'ivoire trouvée par les habitants d'Anadirskoi sur les rivages de la mer, n'est rien autre chose que des dents fossiles d'un grand morse antédiluvien, dont l'espèce ne se trouve plus vivante. Ce qui me fait ajouter le plus de foi à cette hypothèse, c'est que dans le même pays on trouve des collines entières composées presque en totalité d'ossements fossiles de mammouths, de rhinocéros et autres animaux perdus. Pourquoi serait-il plus étonnant de trouver des monceaux de fragments de morses, d'autant plus que ces animaux, dans les contrées où ils ne sont pas inquiétés, vivent encore en troupes de douze à quinze cents? D'ailleurs il est certain que l'on n'en trouve plus aux environs d'Anadirskoi, et que ceux qui s'y montrent de loin en loin ne dépassent pas seize pieds de longueur; or, un morse qui aurait des dents longues d'une aune et demie russe, devrait avoir le corps au moins de trente-cinq pieds de longueur, ce qui ne s'est jamais vu dans la nature vivante. Du reste, si on m'objectait que l'ivoire ne pourrait se conserver en terre aussi longtemps sans se détruire, je répondrai à cela, que l'on possède au cabinet d'histoire naturelle de Saint-Pétersbourg, plusieurs échantillons de dents de mammouths qui sont aussi bien conservés que s'il existait encore de ces animaux.

Les morses, dans les mers glacées qu'ils habitent, ne peuvent pas toujours se tenir près des côtes, à cause des glaces qui en défendent l'approche; comme ils ont à peu près les mêmes mœurs que les phoques, ils élisent assez souvent leur domicile sur des glaçons, et il arrive parfois que c'est sur cette habitation flottante que les femelles font leurs petits; elles n'en font qu'un, et en hiver; en naissant il a la grosseur d'un cochon d'un an. Malgré les dangers de la navigation dans de tels parages, les vaisseaux baleiniers de plusieurs peuples du Nord vont les y pêcher, non-seulement pour avoir les dents, qui fournissent un ivoire plus dur, plus compacte et plus blanc que celui de l'éléphant, mais encore pour extraire de leur graisse une huile abondante, meilleure que celle de baleine, et pour s'emparer de leur peau, dont on fait un cuir très fort et d'excellentes soupentes de carrosse. « Autrefois, dit un voyageur, on trouvait de grands troupeaux de ces animaux sur terre, mais nos vaisseaux qui vont tous les ans dans ce pays pour la pêche de la baleine les ont tellement épouvantés qu'ils se sont retirés dans des lieux écartés, et que ceux qui y restent ne vont plus sur la terre en troupes, mais demeurent dans l'eau ou dispersés çà et là sur les glaces. Lorsqu'on a joint un de ces animaux sur la glace ou dans l'eau on lui jette un harpon fort et fait exprès, et souvent ce harpon glisse sur sa peau dure et épaisse; mais lorsqu'il a pénétré on tire l'animal avec un câble vers le timon de la chaloupe, et on le tue en le perçant avec une forte lance faite exprès. On l'amène ensuite vers la terre la plus voisine, ou sur un glaçon plat; il est ordinairement plus pesant qu'un bœuf, etc. Les morses sont aussi difficiles à suivre à force de rames que les baleines, et on lance souvent en vain le harpon, parce que, outre que la baleine est plus aisée à toucher, un harpon ne glisse pas aussi facilement que sur le morse... On l'atteint souvent par trois fois avec une lance forte et bien aiguisée, avant de pouvoir percer sa peau dure et épaisse; c'est pourquoi il est nécessaire de chercher à frapper sur un endroit où la peau soit bien tendue, parce que partout où elle prête on la percerait difficilement. En conséquence on vise avec la lance les yeux de l'animal, qui, forcé par ce mouvement de tourner la tête, fait tendre la peau vers la poitrine ou aux environs; alors on porte le coup dans cette partie et on retire la lance au plus vite, pour empêcher qu'il la prenne dans sa gueule et qu'il ne blesse celui qui l'attaque, soit avec l'extrémité de ses dents, soit avec la lance même, comme cela est arrivé quelquefois. Cependant cette attaque sur un petit glaçon ne dure jamais longtemps, parce que le morse, blessé ou non, se jette aussitôt dans l'eau, et par conséquent on préfère l'attaquer sur terre. Anciennement, et avant d'avoir été persécutés, les morses s'avançaient fort avant dans les terres, de sorte que dans les hautes marées ils étaient assez loin de l'eau, et que dans le temps de la basse-mer, la distance étant encore beaucoup plus grande, on les abordait aisément. On marchait de front vers ces animaux pour leur couper la retraite du côté de la mer; ils voyaient tous ces préparatifs sans aucune crainte, et souvent chaque chasseur en tuait un avant qu'il pût regagner l'eau. On faisait une barrière de leurs cadavres, et on laissait quelques gens à l'affût pour assommer ceux qui restaient; on en tuait quelquefois trois ou quatre cents. »

Quand un morse est attaqué et qu'il se sent blessé, il entre dans une fureur effrayante; dans l'impuissance d'atteindre son ennemi, il frappe la terre de côté et d'autre avec ses défenses; il brise les armes du chasseur et les lui arrache des mains, et à la fin, enragé de colère, il met sa tête entre ses pattes en nageoires et, profitant de la pente du rivage, il se laisse ainsi rouler dans la mer. Si on les attaque dans l'eau et qu'ils soient en grand nombre, la protection qu'ils s'accordent mutuellement les rend très audacieux. Dans ce cas ils ne fuient pas; ils entourent les chaloupes et cherchent à les submerger en les perçant avec leurs dents, ou à les renverser en frappant contre leurs bords, dont ils enlèvent quelquefois de grandes portions. Dans ces occasions, et dans les combats qu'ils livrent quelquefois aux ours blancs et dont ils sortent toujours vainqueurs, il leur arrive de perdre une de leurs armes, et celle qui leur reste n'en est pas moins terrible; rarement, si on est parvenu à en harponner un, ne parvient-on pas à en prendre plusieurs, car les autres font tous leurs efforts pour secourir leur camarade

et le délivrer. Si les pêcheurs, effrayés par leur nombre, leurs efforts, et surtout par les mugissements furieux dont ils frappent les airs dans ces occasions, croient prudent de prendre la fuite, les morses poursuivent fort loin la chaloupe qui les emporte, et n'abandonnent leur projet de vengeance que lorsqu'ils l'ont perdue de vue.

Combat d'un Morse et d'un Ours blanc.

Lorsque ces animaux vont à terre ou montent sur un glaçon, ils se servent de leurs défenses pour s'accrocher et de leurs mains pour faire avancer la lourde masse de leur corps. Il paraît qu'ils se nourrissent d'herbes marines, principalement de fucus, aussi bien que de substances animales. On dit qu'ils se servent de leurs défenses pour détacher les coquillages des rochers sur lesquels ils sont fixés, et qu'ils plongent à une grande profondeur pour aller les chercher et les manger.

Les morses ont, comme je l'ai dit, toutes les habitudes des phoques, mais moins l'intelligence et la douceur de caractère. Eward Worst, cité par Buffon, dit avoir vu en Angleterre un de ces animaux vivants, âgé de trois mois, que l'on ne pouvait toucher sans le mettre en colère et même le rendre furieux. La seule chose que l'on ait pu obtenir de lui était de le faire suivre son maître lorsqu'il lui présentait à manger.

CHAPITRE TROISIÈME.

Manatins. — Lamantin d'Amérique. — Sa pêche. — Ses mœurs. — Chanson canadienne. — Lamantin du Sénégal. — Les Dugongs. — Les Stellères. — Leur pêche.

Ici nous quittons l'ordre des *amphibies* pour passer à celui des *manatins*, tout aussi amphibies que les précédents, quoiqu'un grand naturaliste en ait fait des cétacés. Je les appelle *manatins* parce que je n'ai pas trouvé chez les naturalistes, qui les confondaient avec les phoques, qu'ils leur aient imposé un nom, et que d'ailleurs celui-ci est tout aussi bon qu'un autre, jusqu'à ce qu'il ait plu à un de nos grands faiseurs d'ouvrir un dictionnaire grec et de leur en fabriquer un autre, qui sera d'autant plus scientifique qu'on le comprendra moins et que deux adjectifs hétérogènes auront été accolés d'une manière plus barbare.

Les manatins donc ressemblent aux phoques par la forme générale de leur corps, et pas du tout aux cétacés. Comme les premiers ils ont les narines percées au bout du museau, et non en forme d'évents; leurs pattes sont quelquefois munies de rudiments d'ongles qui manquent aux cétacés; ils ont le même genre de vie que les phoques, et comme eux, si l'on s'en rapportait aux voyageurs, ils sortiraient souvent de l'eau pour aller paître l'herbe des rivages, ce que ne peuvent faire ni dauphins ni baleines dont, au reste, ils n'ont pas le système dentaire; mais ceci me paraît douteux.

Ils ont aussi des caractères qui les séparent des phoques pour les rapprocher des cétacés. Par exemple, ils manquent de pieds de derrière et leur tronc se continue en une queue épaisse que termine une nageoire horizontale; leur tête se joint au tronc par un cou si court et si gros qu'on n'y aperçoit aucun rétrécissement; ils manquent de poils, excepté aux moustaches. Enfin ils ont un caractère propre, qui les sépare également des amphibies de Cuvier et des cétacés, celui d'avoir les deux mamelles placées sur la poitrine.

De cette observation Cuvier a tiré la conséquence que c'étaient eux qui devaient avoir donné lieu aux anciens de faire les syrènes et les tritons; car, dit le grand naturaliste, « ils ont deux mamelles sur la poitrine et des poils aux moustaches; deux circonstances qui, de loin, quand ils font sortir verticalement leurs parties antérieures hors de l'eau, ont pu leur faire trouver quelque ressemblance avec des femmes ou des hommes, et ont probablement donné lieu aux fables des tritons et des syrènes. »

Et d'abord je ne vois pas trop comment leurs moustaches ont pu les faire prendre pour des femmes et des syrènes; car je n'ai pas encore trouvé dans les salons de Paris un seul minois de femme avec des moustaches. Ensuite il se présente une autre difficulté : l'ordre des manatins, ou des cétacés herbivores, se compose de trois genres: celui du lamantin ou manate, qui ne se trouve qu'en Amérique et dans les parties les plus chaudes des mers qui baignent l'Afrique, découvertes par Vasco de Gama et chantées par le Camoëns; celui du stellère, qui n'habite que la mer Pacifique, et celui du dugong, qui n'existe que dans la mer des Indes. Or, ces trois animaux, dont Aristote ne parle pas, étaient absolument inconnus aux anciens, comme les contrées qu'ils habitent. Les Grecs, inventeurs des syrènes et des tritons, n'ont donc pas pu les voir ni les prendre pour des femmes à moustaches, encore moins les placer dans la Méditerranée, où il n'y en a jamais eu, mais bien des phoques. Du reste, cette erreur n'a été que répétée par Cuvier, et ainsi que beaucoup d'autres elle le sera probablement encore par nos naturalistes à grandes collections, à grandes fortunes et à grandes réputations : témoin le condor de Pline, qu'ils retrouvent en Amérique. Que voulez-vous y faire? on ne peut pas tout avoir et tout savoir!

Le lamantin d'Amérique (*Manatus americanus*, F. Cuv.) est l'espèce la plus anciennement connue, et les voyageurs lui donnent souvent les noms de *bœuf marin*, *vache marine*, *femme marine;* les habitants des contrées où il se trouve l'appellent *manati*. Non-seulement il fréquente l'embouchure des fleuves, mais il les remonte quelquefois jusque dans les grands lacs, et, selon Gumilla, ceux de l'Orénoque en nourriraient un grand nombre. Sa taille atteint ordinairement de dix-huit à vingt pieds de longueur, sur cinq à six pieds de largeur. Sa tête a la forme d'un cône tronqué et ne se distingue du corps par aucun rétrécissement; son museau est gros, charnu; ses narines petites, dirigées en avant, placées au-dessus d'une lèvre renflée et garnie d'une moustache de poils gros et raides, dont on trouve encore quelques-uns semés sur d'autres parties du corps. Sa bouche est peu fendue, son œil petit et rouge, et son oreille ne consiste que dans un trou presque imperceptible. Ses pieds, dont on sent très bien les doigts à travers les membranes qui les recouvrent, portent quatre ongles, ce qui distingue les lamantins des autres manatins.

Cet animal se nourrit de fucus et autres plantes marines ou aquatiques qui tapissent le fond des plages plates de la mer ou des fleuves. Il les pâture de la même manière que les ruminants, c'est-à-dire en les arrachant avec ses lèvres, et souvent il s'approche du bord de l'eau pour pouvoir, sans sortir de son élément, saisir les plantes terrestres dont les festons pendent des falaises escarpées. On les rencontre en grand nombre dans les mêmes localités, mais je ne crois pas qu'ils se réunissent en troupeaux comme les morses et les phoques, et si on en voit souvent plusieurs ensemble, c'est que les mêmes circonstances favorables les attirent dans les mêmes localités, sans que l'instinct de sociabilité y soit pour quelque chose.

Le mâle et la femelle ne se quittent jamais et paraissent avoir entre eux le plus tendre attachement. A travers la limpidité des ondes on les voit constamment ramper sur l'herbe l'un à côté de l'autre, et de temps à autre ils viennent ensemble respirer à la surface. Les fonds de cinq ou six pieds d'eau sont ceux qui leur plaisent davantage.

La femelle met bas un petit, ou deux, mais très rarement. Elle a pour lui une tendresse de mère et lui prodigue les soins les plus assidus. Quand elle voyage ou qu'elle l'allaite, elle le tient serré contre sa poitrine avec une de ses mains, et elle ne le quitte que pour le poser doucement sur les herbes, et lui apprendre, par son exemple, à les brouter, à ramper et à nager. Tant qu'il est très jeune elle a l'attention de venir à la surface de l'eau beaucoup plus souvent que de coutume pour le faire respirer, comme si elle devinait les besoins de sa jeune organisation. Quelquefois le mâle partage ces soins avec elle, mais le plus souvent il fait sentinelle, la tête hors de l'eau, pour avertir sa famille d'un danger qui surviendrait et fuir avec elle; car, malgré sa masse, il n'a aucune arme pour se défendre, et par conséquent il évite les combats.

Le petit a encore plus d'affection pour ses parents

qu'ils n'en ont pour lui ; s'il s'en trouve écarté un moment il les cherche avec inquiétude, monte à toute minute à la surface de l'eau pour tâcher de les découvrir, et pour les appeler en poussant une sorte de bêlement plaintif. Enfin quand il les a trouvés il se précipite sur le sein de sa mère, s'y attache et ne la quitte plus, ou au moins ne s'en éloigne pas assez pour la perdre de vue.

Les pêcheurs, qui connaissent ces habitudes de famille, en profitent avec adresse pour s'emparer de tous les trois. Pour cela ils se mettent dans un canot léger, quelquefois sur un simple radeau fait avec quelques branches de bois sec et soutenu par des paquets de joncs attachés autour de cette frêle embarcation. A force de rames ils gagnent la partie du fleuve qu'ils savent peuplée de lamantins, mais ils ont le soin de prendre toujours le haut du courant afin de pouvoir se faire porter par lui sur ces animaux, sans être obligés de faire avec leurs rames de grands mouvements qui les effraieraient. Dès qu'ils les aperçoivent ils se placent de manière à pouvoir les approcher sans rames, et, immobiles, ils se laissent dériver. Les lamantins, quand ils ne sont pas occupés à paître, nagent toujours à la surface de l'eau, ce qui permet aux chasseurs de reconnaître aisément la femelle, et c'est par elle qu'ils commencent l'attaque. Ils sont munis d'un léger harpon, auquel est attaché un long cordeau terminé par une flotte en liége ou en jonc.

Lorsqu'ils approchent de l'animal endormi, et dans ce cas il flotte à la surface ayant le mufle hors de l'eau, rien n'est facile comme de le frapper ; mais ordinairement il plonge, et, sans trop s'effrayer, reste au fond jusqu'à ce que l'embarcation soit passée. Alors il faut tâcher de l'apercevoir à travers la transparence des ondes, ce qui n'est pas très difficile, et le frapper avec un harpon muni d'un long manche. Aussitôt que le coup est donné on retire le manche, et le fer auquel est attaché le cordeau reste dans la plaie qu'il a faite. Dès qu'il se sent blessé le lamantin fuit en emportant son petit, s'il a moins d'un an, c'est-à-dire si elle l'allaite encore ; s'il est plus âgé il suit sa mère quoi qu'il arrive, et sans s'inquiéter du bruit ni du mouvement des pêcheurs. Le mâle la suit également, mais avec plus de prudence, et de loin.

Pendant que la femelle gagne le large en emportant le harpon, on déploie le cordeau, qu'elle entraîne ainsi que la flotte de liége ; et les pêcheurs la suivent à force de rames, en ne perdant pas de vue la flotte qui leur indique sa route et les mouvements convulsifs de son agonie. Sur le point de mourir par la perte de son sang, elle gagne la terre afin de pouvoir respirer ayant la tête hors de l'eau et le corps appuyé sur le sable. Les pêcheurs prennent le bout du cordeau, débarquent et tirent doucement l'animal du côté du rivage. S'il a encore de la force et qu'il se débatte avec violence, ils s'en approchent et le tuent à coups de lance.

Si le lamantin reparaît sur l'eau avant de chercher à gagner la terre, c'est une preuve qu'il a reçu une blessure profonde et qu'il expire. Dans ce cas on l'aborde, on l'achève et on le met dans la chaloupe, ou on le remorque vers le rivage.

Pendant toute cette manœuvre le mâle se tient à l'écart, mais le petit n'abandonne pas sa mère ; il la suit sur le rivage jusqu'à ce que, l'eau lui manquant, il ne puisse plus avancer, et alors il fait entendre, dit-on, des cris plaintifs, des lamentations, d'où serait venu à cette espèce le nom de lamantin ; mais ceci me paraît fort hasardé. Si l'on a blessé la femelle dans l'embarcation, le petit nage et tourne sans cesse autour de la chaloupe, jusqu'à ce qu'en l'assommant on le tire de l'eau pour lui faire joindre sa mère.

Le lendemain ou le surlendemain les pêcheurs reviennent au même endroit avec la certitude de retrouver le mâle, qui ne quitte pas la place de plusieurs jours ; ils l'observent en attendant qu'ils puissent le surprendre pendant son sommeil, et ils le harponnent de la même manière que sa femelle.

Ces animaux ont le caractère fort doux et tout-à-fait inoffensif ; ils s'apprivoisent très bien et sont capables de recevoir une certaine éducation, du moins si on s'en rapporte à Gomara, auteur d'une histoire des Indes-Occidentales. Il dit « qu'on en avait élevé et nourri un jeune dans un lac, à Saint-Domingue, pendant vingt-six ans ; qu'il était si doux et si privé qu'il prenait doucement la nourriture quand on la lui présentait ; qu'il entendait son nom, et que, quand on l'appelait, il sortait de l'eau et se traînait en rampant jusqu'à la maison pour y recevoir sa nourriture ; qu'il semblait se plaire à entendre la voix humaine et le chant des enfants ; qu'il n'en avait nulle peur ; qu'il les laissait asseoir sur son dos, et qu'il les passait d'un bord du lac à l'autre, sans se plonger dans l'eau et sans leur faire de mal. »

Il y a certainement beaucoup d'exagération dans cette histoire qui rappelle trop celle du dauphin du lac Lucrin ; car, comme je l'ai dit, il est impossible au lamantin de sortir de l'eau pour ramper sur la terre ; mais néanmoins comme elle est généralement crue dans le pays qu'habitent les lamantins, elle peut servir à prouver la douceur de mœurs de ces animaux.

Les lamantins qui se trouvent sur les plages de l'Océan, loin des fleuves, après avoir pâturé pendant la journée les algues et les fucus qui tapissent le fond de la mer, sont obligés de venir le soir boire de l'eau douce à l'embouchure des ruisseaux ou des petites rivières, et il paraît qu'ils y reviennent également le matin, un peu avant le lever du soleil. Cette habitude, dont ils ne peuvent se dispenser, les fait aisément trouver par les pêcheurs qui les attendent à l'affût dans ces endroits. On les chasse avec beaucoup d'ardeur, parce que leur graisse et leur chair sont fort estimées. La première est blanche, douce, d'une odeur et d'un goût agréables ; elle se conserve fort longtemps sans rancir, et ses avantages la font préférer au meilleur beurre. La chair ressemble à celle du veau et en a toutes les qualités. On fait aussi avec la peau un cuir d'une qualité assez médiocre.

Le père Gumilla, missionnaire et auteur d'une histoire de l'Orénoque, raconte qu'il y a une immense quantité de lamantins dans les grands lacs de ce pays. « Ces animaux, dit-il, pèsent chacun depuis cinq cents jusqu'à sept cent cinquante livres... Les petits, lorsqu'ils viennent de naître, ne laissent pas de peser chacun trente livres ; le lait qu'ils tètent est très épais. Au-dessous de la peau, qui est bien plus épaisse que celle d'un bœuf, on trouve quatre enveloppes ou couches, dont deux sont de graisse, et les deux autres d'une chair fort délicate et savoureuse, qui, étant rôtie, a l'odeur du cochon et le goût du veau. Ces animaux, lorsqu'il doit pleuvoir, bondissent hors de l'eau à une hauteur considérable. » Un peu plus loin il ajoute que, pendant une certaine saison de l'année, ils sont en si grand nombre dans les lacs, que, lorsqu'ils en sortent pour retourner à la mer, ils renversent souvent les digues et autres obstacles que les Indiens opposent à leur passage pour s'en emparer. Il ajoute encore qu'trois mille lamantins, qu'il nomme

manates et vaches marines, moururent dans un lac dont les eaux s'étaient retirées, faute de pouvoir en sortir.

Mais voici un fait bien plus extraordinaire, raconté par Duhamel. Cet auteur, qui du reste n'avait aucunes notions justes sur cet animal, dit, dans son traité des pêches, qu'à la suite d'un coup de vent une femelle de lamantin, avec son petit, fut jetée à la côte près de Dieppe. Pour expliquer un pareil fait, il faut supposer que cet animal a fait une traversée de quinze à seize cents lieues sans boire ni manger, ce qui me paraît un peu fort.

Ceci me fait penser à une chanson canadienne qui, si on s'en rapportait à elle, établirait qu'autrefois le lamantin et le mammouth existaient ensemble dans le Canada; je vais, autant que ma mémoire me le permettra, en rapporter quelques fragments traduits du langage des sauvages de ce pays, qui la chantent encore et qui la regardent comme une des plus importantes de leurs traditions.

« Un jour le grand Manitou s'ennuyait au-dessus des nuages, dans le monde des esprits, parce que depuis longtemps il n'était venu sur la terre et qu'il ne savait pas ce qu'étaient devenues les créatures sorties de ses mains créatrices. Le grand Manitou est puissant et bon; il avait fait la lune, le soleil, les étoiles, la terre, les plantes et les bêtes pour qu'ils fussent heureux, mais il se défiait de l'Esprit noir qui n'aime que le mal.

« Pour s'assurer par ses yeux de la vérité, il descendit sur la terre, au bord d'un étang. Il vit dans les ondes transparentes un carpe (un poisson dont le traducteur n'a pu trouver le nom en français) qui se promenait sur le sable doré. Aussitôt il se changea en carpe et se laissa glisser dans l'eau.

— Eh bien! ma chère amie, dit-il à la carpe, tu dois être très heureuse ici, car les eaux que tu habites sont limpides et tu trouves abondamment des vermisseaux pour vivre.

— Moi, heureuse! répondit la carpe; comment puis-je l'être quand je vois sans cesse à ma poursuite le brochet prêt à me dévorer?

« Manitou poussa un soupir et sortit de l'eau. Il aperçut un bison qui paissait dans une savane; il se changea en bœuf et l'aborda.

— Mon ami, lui dit-il, tu dois être très heureux, car tu habites une savane où l'herbe tendre te vient jusqu'au ventre, et tu es assez fort pour te défendre contre tes ennemis.

— Comment serais-je heureux, répondit-il, quand mes yeux sont constamment tournés vers la forêt pour en voir sortir avec fracas le mammouth géant (sans doute le mastodonte), qui se précipite sur mes frères et les dévore?

« Manitou soupira et entra dans la forêt, où il rencontra un écureuil. Il se changea en écureuil et grimpa sur l'arbre où le petit animal avait établi son nid.

— Tu dois être heureux ici, lui dit-il, car tu trouves en abondance les fruits dont tu te nourris, et ton agilité te sauve des bêtes féroces.

— Comment pourrais-je être heureux, répondit l'écureuil, quand les arbres défeuillés sont couverts de frimas, et que la volvérenne (sorte de glouton) ou la panthère (probablement le lynx ou le cougar) viennent dévorer ma famille jusque sur les arbres les plus élevés?

« Manitou soupira et suivit le bord d'un fleuve. Il aperçut une vache marine qui paissait l'herbe du rivage en portant son petit dans ses bras.

— Tu dois être heureuse, lui dit-il, car tu aimes ton enfant et tu en es aimée.

— Je serais moins malheureuse, répondit la vache marine, si les lynx, les volvérennes, les loups, et vingt autres animaux carnassiers, n'étaient sans cesse cachés dans les joncs pour surprendre mes enfants et les dévorer. L'hiver, lorsque les glaces renferment le fleuve, puis-je prendre mon mal en patience?

« Manitou soupira et devint triste. Il se disposait à remonter au ciel, lorsqu'il aperçut plusieurs animaux fort occupés sur la petite île d'un lac; c'étaient des castors. Il s'approcha d'eux, se changea en castor, et leur dit:

— Eh bien! vous êtes sans doute malheureux aussi, vous autres, car je vous vois obligés à travailler pour vous faire des cabanes qui vous abritent de l'intempérie des saisons et pour amasser vos provisions d'hiver?

— Nous malheureux! dit un des anciens de la troupe, pas du tout, car le Grand-Esprit nous a doués de sagesse et de prudence.

« Manitou fut consolé. Puisque, pensa-t-il, la sagesse et la prudence font le bonheur, je veux faire des créatures tout-à-fait heureuses. Alors il agrandit la cabane des castors, changea ceux-ci en hommes, augmenta leur dose de sagesse et de prudence, leur apprit à chasser les ours et les élans; puis il leur dit: Allez. Ensuite Manitou remonta dans le monde des esprits et il leur dit:

— Je suis content, car j'ai bien fait ce que j'ai fait. »

Les lecteurs me pardonneront cette longue digression quand ils sauront que je leur fais grâce au moins d'une douzaine de couplets de cette chanson des sauvages. Revenons à nos manatins.

Sous le nom de lamantin du Sénégal (*Manatus Senegalensis*) M. F. Cuvier établit une seconde espèce de ce genre, qui se trouve sur les côtes occidentales de l'Afrique, depuis le Sénégal jusqu'en Guinée. Enfin ce naturaliste en signale une troisième espèce, sous le nom de lamantin à large museau (*Manatus latirostris*), qui habiterait en grand nombre l'embouchure des rivières de la Floride orientale. Néanmoins cette dernière espèce lui paraît encore douteuse.

Les DUGONGS ou halicores forment le second genre des manatins et ont également été confondus avec les lamantins et les morses jusqu'à l'époque où Lacépède en fit un genre distinct. Ils diffèrent des premiers par leurs dents implantées dans leur os incisif, qui se conservent et croissent au point de devenir de vraies défenses pointues, mais qui restent en grande partie couvertes par des lèvres charnues et herissées de moustaches. Ils manquent d'ongles aux pattes et leur queue est terminée en forme de croissant.

Le dugong de l'Inde (*Halicore Indicus*, F. Cuv.) atteint ordinairement huit à dix pieds de longueur; néanmoins il paraît qu'il y en a de plus grands, mais que l'or n'attaque pas à cause de la résistance qu'ils opposent. On les trouve très communément entre les îles nombreuses qui forment les divers archipels de la mer des Indes.

Ces animaux, ainsi que les lamantins, ont beaucoup d'affection les uns pour les autres et vivent en famille ou même en petites troupes. Ils se tiennent près des côtes et se plaisent particulièrement sur les plages plates, où l'eau n'a pas plus de dix à douze pieds de profondeur; ils y paissent les algues et les fucus à la manière des lamantins, et sont éminemment herbivores.

Rien n'est comparable à la tendresse que le mâle et

Les Ecureuils.

la femelle ont entre eux et pour leurs petits, si ce n'est la réciprocité dont ceux-ci les paient. Aussi, les Malais, quand ils ont pris un de ces derniers, recueillent-ils précieusement ses larmes; ils les renferment dans des petites fioles qu'ils conservent avec soin, et qu'ils portent avec eux quand ils veulent se faire aimer de quelqu'un, car ils les regardent comme un charme puissant pour fixer l'amitié.

Dans les îles de la Sonde, c'est à l'époque de la mousson du Nord qu'on leur fait la chasse, parce qu'alors la mer est très calme et permet de les voir et de les harponner aisément à travers les ondes limpides. Cependant, c'est principalement pendant la nuit que l'on se met à leur recherche, parce qu'ils profitent des ténèbres pour venir jouer en sûreté à la surface de la mer, et que le bruit qu'ils font en respirant avertit de leur présence.

Les Malais, fort adroits à ce genre d'exercice, les harponnent à peu près comme nous l'avons dit des lamantins, mais au lieu de les remorquer vers le rivage ils les hissent sur leurs chaloupes, après avoir préalablement pris la précaution de leur lier la queue; car, ainsi que chez les cétacés, toute la force de l'animal gît dans cette partie du corps, et il cesse d'être dangereux quand il ne peut plus s'en servir. Si on en a pris un, on est sûr de prendre l'autre, et le petit s'ils en ont. Ils oublient entièrement le danger qui les menace, et, tout entiers aux sentiments d'amour et de douleur qui les animent, ils ne cessent de tourner autour des barques et même d'essayer d'y monter pour rejoindre ou délivrer l'objet de leur affection, jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes tombés en la puissance de leurs ennemis.

On raconte que lorsque le jeune se trouve pris, il pousse à chaque instant un cri court et perçant pour appeler à son secours ses parents qui ne manquent jamais d'accourir, et pour cette raison les pêcheurs ne l'assomment pas de suite. C'est dans cette occasion qu'il verse les larmes abondantes dont les naturels du pays font un talisman.

Quand ils ont pris une femelle, ils recueillent avec soin le lait qu'elle a dans les mamelles, et le vendent fort cher pour la table des riches, car il est d'un goût délicat et fort estimé. Il en est de même de la chair, que l'on trouve meilleure que celle du bœuf, quoiqu'elle ait beaucoup d'analogie avec elle. Aussi cet animal est-il regardé comme un mets royal, d'où il résulte que le roi s'est réservé un droit sur tous ceux que l'on prend.

Les STELLÈRES forment un dernier genre de manatins, dont on ne connaît aussi qu'une espèce, et encore ne la connaît-on que sur un seul mémoire, à la vérité fort bien fait, rédigé par Steller lors de son malheureux séjour à l'île de Béring, en 1742, à la suite de son naufrage.

Cette unique espèce est celle du stellère du Nord (*rytina borealis*, F. Cuv.), qui paraît n'avoir de chaque côté qu'une seule mâchelière composée, à couronne plate, et hérissée de lames d'émail. Les extrémités antérieures sont de véritables bras, sans mains, terminés brusquement comme un moignon, et revêtus d'un épais épiderme corné, ce qui leur donne grossièrement la forme d'un pied de cheval. Cet animal atteint une grandeur considérable, qui dépasse de beaucoup celle des lamantins. Il a le corps entièrement recouvert, par-dessus la peau, d'un épiderme crevassé, d'un pouce d'épaisseur au moins, ressemblant beaucoup à la vieille écorce d'un chêne. Les habitants du Nord s'en servent pour construire de légers canots qu'ils soutiennent avec des cerceaux. Comme on ne connaît les mœurs de ces animaux que par le mémoire de Steller, ainsi que je l'ai dit, c'est lui que nous allons laisser parler.

« Ces animaux aiment les parties basses et sablonneuses du rivage, et principalement l'embouchure des rivières, où l'eau courante et douce les attire (sans doute poir boire). Ils vont toujours en troupe nombreuse, et conduisent devant eux leurs petits et les jeunes individus; mais ils les environnent en arrière et sur les côtés, de manière à les placer toujours au milieu du front de la colonne. A la marée haute ils s'approchent tellement du rivage que souvent il m'est arrivé de les atteindre du bord avec un bâton ou une lance, et même de les toucher sur le dos avec la main. Lorsqu'on les attaque ils se bornent à fuir momentanément le rivage, sans chercher à se défendre, et ils reviennent bientôt.

« Communément on voit vivre ensemble une famille entière, composée du mâle, de la femelle, d'un individu adulte, et d'un autre plus petit. Ils me paraissent être monogames; ils mettent bas en tout temps, mais plus fréquemment en automne, comme je l'ai conclu du nombre de petits récemment nés que je remarquais à cette époque. Ils sont constamment occupés à manger; leur avidité fait qu'ils ont toujours la tête sous l'eau, et le soin de leur vie et de leur sûreté les occupe si peu, que vous pouvez, sur un bateau ou à la nage, aller au milieu d'eux, choisir en toute sûreté, et frapper du harpon, au milieu du troupeau, celui qui vous conviendra. Lorsqu'ils paissent, toutes les quatre ou cinq minutes ils sortent les narines hors de l'eau, et en chassent l'air et un peu d'eau, avec un bruit semblable au hennissement du cheval; tantôt ils nagent paisiblement, tantôt ils marchent, en quelque sorte, et placent lentement un pied devant l'autre, comme le font en paissant les bœufs et les brebis.

« La moitié du corps, c'est-à-dire le dos et les flancs, sont toujours au-dessus de l'eau, et les mouettes ont coutume de s'y poser pour se nourrir des insectes parasites qui se trouvent dans l'épiderme, comme on voit les corneilles se repaître des parasites du porc et de la brebis. Ces animaux ne mangent pas indistinctement tous les fucus, mais principalement : 1° un fucus ridé et crêpu comme une feuille de chou de Savoie; 2° un fucus en forme de massue; 3° un autre en forme de fouet romain antique; 4° un autre très long, à bords ondulés. Dans les lieux où ces animaux ont passé un seul jour, la mer rejette sur le rivage d'énormes amas de tiges et de racines. Lorsque leur ventre est plein, on les voit quelquefois nager couchés sur le dos, et, lorsque la marée baisse, ils s'écartent du rivage pour n'y pas demeurer à sec. Souvent, en hiver, ils sont suffoqués par les glaces qui flottent près des côtes, et ils sont rejetés morts sur le rivage, ce qui arrive aussi lorsque, étant surpris par les vents, les flots agités les jettent et les froissent contre les rochers. En hiver ces animaux sont maigres au point qu'on leur voit l'épine du dos et toutes les côtes.

« La capture de ces animaux, ajoute Stellère, se faisait au moyen d'un grand crochet de fer, dont la pointe représentait la branche d'une ancre, et dont l'autre extrémité, percée d'un anneau, était attachée à un long et fort câble. Un homme vigoureux s'armait du grappin, et, aidé de quatre ou cinq autres, montait la chaloupe; l'un tenant le gouvernail, trois ou quatre ramant, on s'approchait du troupeau. Le harponneur se plaçait sur la proue, le grappin à la main, et, lorsqu'il était assez près de l'animal pour l'atteindre, il lançait son harpon. Aussitôt trente hommes attendant sur le rivage saisissaient

l'autre extrémité du câble, retenaient le monstre et le tiraient péniblement sur le rivage, malgré ses violents efforts pour résister. Les hommes de la chaloupe s'amarraient au moyen d'un autre câble, et frappaient l'animal à coups redoublés, jusqu'à ce qu'enfin, criblé de blessures faites à coups de couteau, de poignard ou d'autres armes, il fût amené mort sur la grève. Quelquefois le grappin lui enlevait d'énormes lambeaux. Tout ce qu'il faisait pendant cette attaque était d'agiter violemment la queue, et de résister de ses pieds de devant en s'accrochant aux aspérités des rochers, au point que souvent il se détachait de grands fragments d'épiderme. Il respirait fortement, comme en gémissant, et le sang jaillissait de son dos blessé. Tant qu'il avait la tête cachée sous l'eau le sang ne coulait pas, mais, dès qu'il élevait la tête pour respirer, le sang sortait de nouveau; cela tenait à ce que les poumons, placés dans le dos, avaient été blessés, et que l'air dont ils se remplissent ajoutait à l'impulsion du sang.

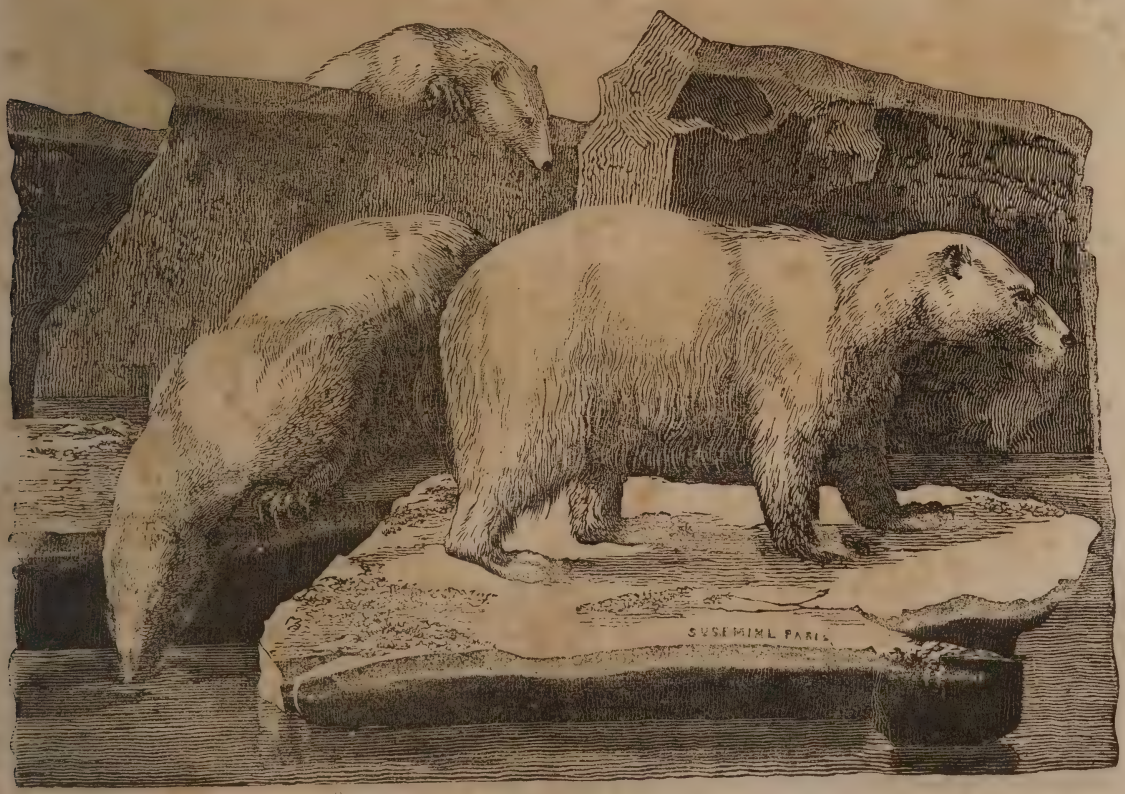
« Les très grands individus et ceux qui sont parvenus à un certain âge, sont plus faciles à prendre que les jeunes, parce que ceux-ci font des mouvements beaucoup plus impétueux, et que leur peau, en se déchirant, leur permet de se débarrasser du grappin, comme je l'ai vu plusieurs fois.

« Lorsqu'un stellère est saisi par le grappin, il s'agite avec violence et avertit ainsi sa famille et les troupeaux voisins de venir à son secours, ce qu'ils ne manquent jamais de faire. Les uns, pour délivrer le prisonnier, cherchent à renverser la chaloupe avec leur dos, d'autres s'attachent au câble et cherchent à le briser, ou essaient par les secousses de leur queue d'arracher le harpon du dos du blessé, et quelquefois leurs efforts sont couronnés par le succès. J'ai vu un étonnant exemple de l'affection conjugale d'un mâle; après avoir vainement fait ses efforts pour délivrer sa femelle saisie par le grappin, sans paraître sensible aux blessures qu'il avait reçues et aux coups dont on l'accablait encore, il continua de la suivre jusqu'auprès du rivage, et, à plusieurs reprises, à l'aide d'efforts inouïs pour sortir de l'eau, il vint à bout de s'approcher d'elle. Le lendemain, lorsque nous revînmes pour dépecer la chair et la porter dans nos cabanes, nous le trouvâmes de nouveau à côté d'elle, et je fus encore témoin du même fait le troisième jour, m'y étant rendu seul pour étudier l'anatomie des intestins de cette femelle. »

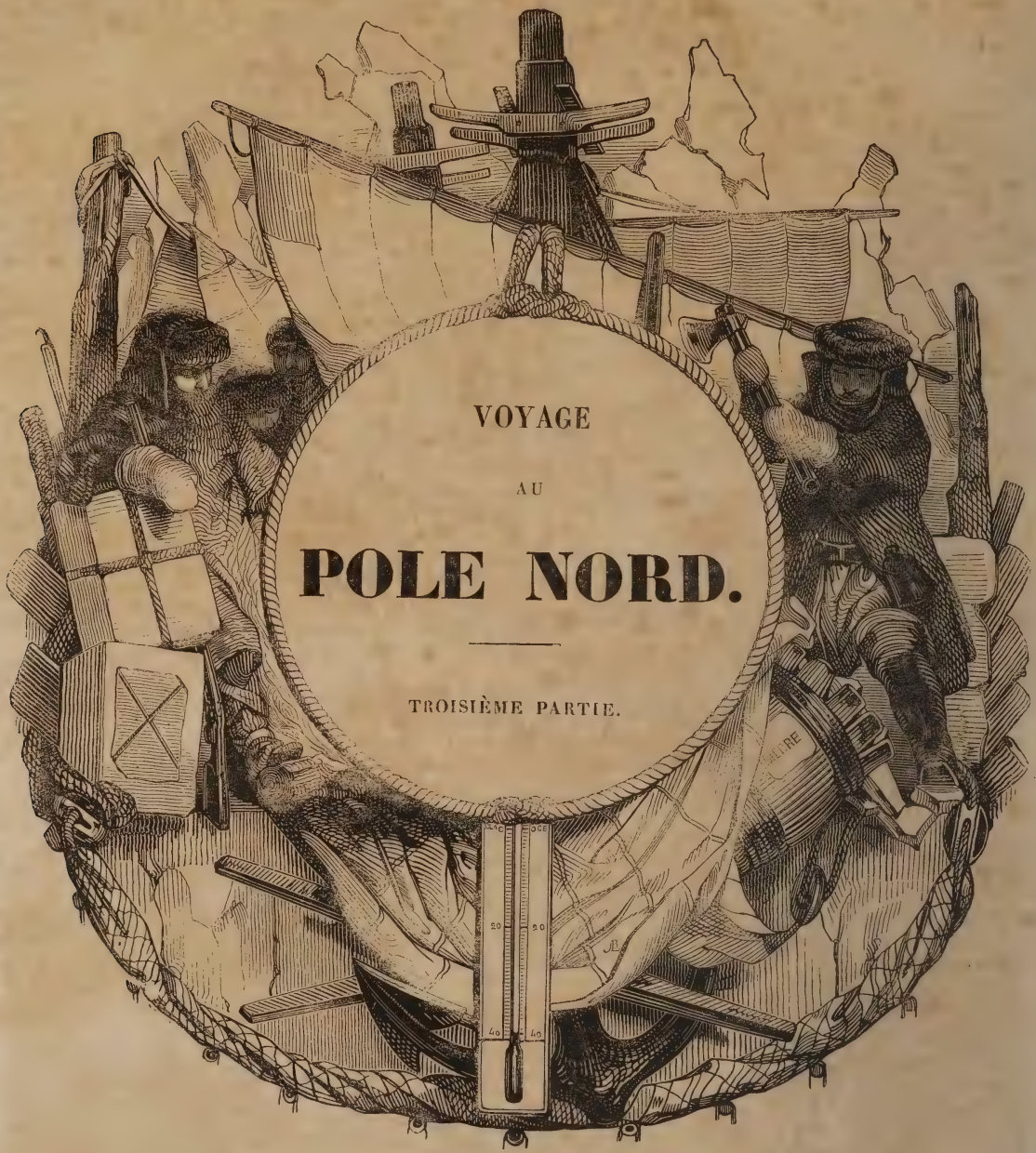
Le stellère, quand il a toute sa grandeur, pèse jusqu'à huit mille livres, et fournit une énorme quantité de graisse, qui forme sous sa peau une couche de huit à neuf pouces d'épaisseur. Elle est blanche, mais elle jaunit et prend la même teinte que le beurre si on l'expose au soleil. Elle a une odeur et une saveur très agréables, n'ayant aucune analogie avec celle des autres animaux, et possède sur le beurre l'avantage de se conserver très longtemps sans rancir, même pendant les jours les plus chauds.

Tout ce que nous avons dit de cet animal est traduit presque littéralement du mémoire de Steller (*Nov. comm. petrop.*, t. II, 294, publié en 1751), car c'est uniquement sur cet écrit que l'on connaît ce manatin dont on ne possède ni la dépouille ni même une seule gravure.

BOITARD.



Ours blancs.



VOYAGE AU POLE NORD.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE DIXIÈME.

Le Burgomaster.

Cette île, qui ne paraît pas avoir plus de deux milles en longueur, est extrêmement plate et stérile ; on n'y aperçoit presque aucunes traces de végétation. Son sol est composé de sable et de cailloux qui paraissaient avoir subi l'action du feu, d'où nous conjecturâmes qu'elle avait été produite par une éruption. Nous rencontrâmes çà et là quelques herbes sauvages et de la mousse de l'espèce la plus commune. Cet endroit servait de refuge à une multitude d'oiseaux qui sans doute s'y retirent durant l'été pour y déposer leurs œufs et élever leurs petits. Nous n'y vîmes aucun quadrupède et aucun autre oiseau de proie que le burgomaster. Il règne seul sur cette île, et pourrait être comparé à ces tyrans des siècles passés qui ne connaissaient d'autre loi que leur caprice.

Ses sujets s'engraissent sous ses yeux impériaux ; et quand la faim le presse, il ne se fait aucun scrupule de se saisir de celui qui lui convient ; ses sujets se composent d'oies, d'oiseaux des glaces, de malamucks, de kermews, de rotgers et de beaucoup d'autres oiseaux septentrionaux, dont les œufs et les petits étaient en si

grand nombre que nous ne pouvions faire un seul pas sans en écraser quelqu'un.

Nous en emportâmes une abondante provision, et, bien qu'il fallût avoir faim pour les trouver mangeables, nous fûmes pourtant fort aises d'avoir ce mets pour faire diversion avec nos provisions salées.

Le 23, nous nous remîmes en route, poussés par un vent de la côte qui entraînait souvent notre vaisseau sur les glaces flottantes, de manière à l'élever de quatre pieds au-dessus de la surface de l'eau; et bientôt nous eûmes perdu de vue l'île du Burgomaster.

Je dois faire observer à mes lecteurs que, bien qu'à cette époque de l'année le soleil ne quittât pas notre horizon, il existait néanmoins une différence sensible entre le jour et la nuit. Pendant la nuit, ses rayons étaient sans vivacité et répandaient une clarté peu différente de celle de la lune; en outre, il faisait toujours très froid, le thermomètre marquant 14° au-dessous de zéro.

La brise ayant cessé de souffler, le beau temps disparut. La neige tomba en grande quantité, et la mer se couvrit d'une glace épaisse de six pouces entre les bas-fonds les plus rapprochés.

Le changement de vent nous obligea de nous amarrer sur un banc où, par un mouvement soudain de la glace adjacente, nous nous trouvâmes entièrement renfermés. Nous examinâmes avec la plus grande attention toutes les parties du vaisseau, et nous reconnûmes, à notre grande satisfaction, qu'aucune d'elles n'avait encore été endommagée par la pression des bas-fonds, dont les fréquentes secousses faisaient trembler les mâts comme s'ils eussent été près de se briser.

Le lendemain, à trois heures du matin, tous les gens de l'équipage furent réunis sur le tillac pour travailler de concert à nous garantir du danger qui nous menaçait.

Les fragments de glace qui flottaient derrière nous, ayant été resserrés par les bas-fonds, s'accumulèrent près de la poupe et nous causaient déjà la plus vive inquiétude, lorsque le vent changea comme par un miracle, et divisa ces masses énormes qui défilèrent de chaque côté de notre vaisseau, s'élevant jusqu'à près de vingt pieds au-dessus du tillac, et menaçant à chaque instant de s'écrouler sur nous.

Pressés de toutes parts par les bas-fonds qui se seraient autour de nous, et voyant que le danger devenait de plus en plus imminent, nous cherchâmes à découvrir, par le moyen de nos lunettes, quelque lac où nous pussions être en sûreté. Douglas s'offrit volontairement pour parcourir la glace, avec deux hommes, à la recherche d'un endroit tel que nous le désirions. Cette expédition n'était pas peu périlleuse, la surface de la glace étant, en beaucoup d'endroits, couverte par la neige, qui dérobait à la vue les parties où elle manquait de solidité.

Avant que ce projet fût mis à exécution, nous aperçûmes, à un mille environ devant nous, un petit espace d'eau dans lequel il ne se trouvait aucuns glaçons, et nous essayâmes de l'atteindre; mais nous reconnûmes bientôt que cette entreprise présentait de grandes difficultés. Pourtant le courage ne nous abandonna pas, et persévérant dans un travail incroyable qui dura trente-six heures sans interruption, nous arrivâmes au but vers lequel tendaient nos efforts.

Bien que nous crussions avoir, jusqu'à un certain point, mis notre vaisseau en sûreté, notre situation ne tarda pourtant pas à devenir fort alarmante. Un bloc énorme de glace arrivait droit à nous; pour l'éviter, nous nous hâtâmes de touer notre vaisseau dans une petite crique; mais, à peine y fut-il entré que la glace vint frapper les deux pointes entre lesquelles nous nous trouvions.

La pression devenant plus violente, le lendemain, nous commençâmes à craindre que cette masse n'atteignît le vaisseau et ne le mît en pièces. Dans une pareille situation, il ne nous restait d'autre ressource que de pratiquer dans la glace un bassin où nous pussions nous mettre en sûreté.

On peut à peine se faire une idée des efforts prodigieux qu'exigeait l'exécution de cette entreprise; mais quelles difficultés et quel travail sont capables de refroidir le courage de l'homme, lorsque la vie en dépend? Les scies dont nous nous servîmes pour cette opération étaient longues de quatorze pieds et larges de sept, avec des dents d'un pouce et demi de hauteur. A l'aide de ces outils, les matelots scièrent la glace, en suivant des lignes tracées sur sa surface, avec autant de régularité que si nous eussions construit une fortification.

Ayant donné à ce bassin une forme circulaire, il résista quelque temps à la pression, et nous nous croyons en sûreté, lorsque les masses incommensurables qui nous environnaient, venant à se mouvoir simultanément, comprimèrent violemment notre bassin et lui donnèrent une forme ovale, en sorte que nous fûmes de nouveau exposés au plus affreux danger.

Le vaisseau était tellement comprimé que dans certains instants sa forme paraissait sensiblement altérée, et qu'il gémissait comme si sa dissolution eût été prochaine.

Ayant sous les yeux l'affreuse perspective de périr au milieu des glaces, nous avions besoin, pour ne pas succomber au désespoir, d'un courage inébranlable et de la plus grande confiance dans la Providence. Je me rappelai combien de fois elle nous avait tendu sa main secourable, et me soumis à sa volonté avec une parfaite résignation.

Le vaisseau continuait de gémir et de craquer d'une manière épouvantable; les glaces, en se glissant sous la proue, l'enlevèrent tellement que nous pouvions à peine nous tenir sur le tillac. Ayant alors épuisé toutes les ressources de notre industrie, l'espoir commençait à nous abandonner.

Nous nous attendions à être écrasés d'un moment à l'autre, lorsque, tout à coup, la pression devint moins violente; ce qui calma un peu notre inquiétude, malgré que le vaisseau reçût encore par intervalles quelques légères secousses. Dès qu'il eut repris son assiette, nous l'examinâmes pour voir où il avait souffert, et nous reconnûmes que la pression avait courbé les traverses de fer fixées au-dessous du tillac. Sans perdre de temps, nous en plaçâmes de nouvelles partout où nous pûmes le faire sans inconvénient; mais à peine eûmes-nous achevé cette fortification temporaire que le danger devint aussi imminent qu'auparavant, et, pendant trois jours, nous fûmes en proie à de nouvelles alarmes. Notre situation était d'autant plus cruelle que nous apercevions, à peu de distance, des canaux et des baies ouvertes qu'il nous était impossible d'atteindre.

Dans cet affreux péril chacun donna son avis : le capitaine proposa de décharger toutes les provisions sur la glace, pour essayer ensuite de traîner le vaisseau jusqu'à la plus prochaine ouverture. Il nous sembla que

notre salut dependait du succès de ce projet gigantesque, qui pourtant n'était pas entièrement impossible.

Un de nos hommes ayant tiré sur un oiseau, je remarquai que la commotion de l'air avait été extrêmement forte, la détonation ayant été répétée six fois au moins par l'écho des montagnes de glace, et suivie d'un bruyant tintamarre occasionné par la chute de leurs sommités. J'en conclus que puisque la simple décharge d'un mousquet produisait un tel effet, celle de nos pièces d'artillerie produirait une secousse beaucoup plus violente sur les masses qui nous environnaient.

Nous en fîmes l'expérience sur-le-champ, en lâchant une bordée contre cette masse énorme qui s'était arrêtée à l'entrée de notre bassin, s'élevant sur la surface comme une antique citadelle.

La détonation de nos pièces d'artillerie produisit un effet réellement effrayant; les échos rendirent des sons semblables aux roulements du tonnerre, la répercussion de l'air agissant sur toute la surface de la glace et la faisant craquer en mille endroits.

Nous répétâmes plusieurs fois notre expérience, dont l'effet fut toujours le même.

J'ignore si, en continuant de cette manière, nous serions parvenus à nous ouvrir un passage; mais le vent ayant changé, la pression cessa spontanément, et nous nous trouvâmes encore une fois délivrés d'une situation pénible et dangereuse. Nous remarquâmes que le vaisseau s'était imprimé sur la glace aussi parfaitement que s'il eût été jeté en moule, les joints et les clous y étant marqués très distinctement.

CHAPITRE ONZIÈME.

Il découvre la terre. — Havre du Sommeil. — Il découvre le continent polaire. — Il se décide à rétrograder.

Notre situation actuelle nous permettant de faire route, nous tendîmes nos voiles, et, favorisés par un bon frais, nous gouvernâmes au nord-ouest et à l'ouest. Le jour suivant, nous trouvâmes la mer découverte dans toutes les directions. Le thermomètre était remonté jusqu'au premier degré du froid et s'élevait graduellement.

Nous continuâmes notre route en suivant la direction du vent, et, le 25 juin, nous nous trouvâmes par 87° de latitude nord, la mer étant toujours navigable et le temps doux. Nous étions légèrement poussés par le vent du sud, et la mer était aussi calme et aussi pure que vers le Sud, ce qui nous fit concevoir de très hautes espérances. Nous n'étions éloignés du pôle que de trois degrés (ou cent quatre-vingts milles), et nous croyions avoir passé les immenses glaciers qui environnent la terre au nord du cercle polaire.

Remplis de l'espoir de découvrir quelque pays inconnu qui serait la récompense de nos travaux et comblerait nos désirs, nous oubliions qu'à notre retour il nous faudrait encore traverser cet anneau enchanté, où nous avions rencontré tant de dangers.

Le 27, l'homme posté à la tête du mât nous annonça la terre; y ayant été souvent trompés, nous pensâmes que ce qu'il voyait n'était autre chose qu'un banc de glace; mais bientôt distinguant une couleur noirâtre, nous reconnûmes à notre grande satisfaction que c'était réellement la terre. Ayant jeté la sonde, elle nous rapporta dix brasses, sur un fond graveleux mêlé de coquillages.

Nous nous retirâmes dans une excellente baie, où nous n'avions que trois brasses d'eau; notre latitude calculée par l'observation, étant de 86° 6', sur 4° de longitude est de Londres. La terre s'étendait à l'est et à l'ouest, hors la portée de nos meilleurs télescopes. Vue de la mer, elle paraissait unie; mais elle s'élevait graduellement, et se terminait à l'horizon par une chaîne de hautes montagnes.

Cet endroit se peignit à nos yeux avides semblable à un paradis terrestre; il nous semblait voir des forêts ondoyantes, des champs émaillés de fleurs et des ruisseaux limpides serpentant dans des vallées de verdure; mais, hélas! cette flatteuse illusion s'évanouissait à mesure que nous avancions, et nous reconnûmes bientôt que, quelle qu'ait pu être l'état primitif de cette contrée, la nature y manquait alors d'énergie et de cette chaleur vivifiante nécessaire à la végétation.

Je m'embarquai bientôt sur la chaloupe avec une nombreuse escorte, et me rendis à terre pour prendre possession de cette contrée, que j'appelai Continent-Polaire.

Nous y remarquâmes la même stérilité qui règne dans toutes ces froides latitudes, et nous reconnûmes que, sur la côte, la chaleur, ne s'élevant jamais au-dessus de 10°, était insuffisante pour la production des végétaux autres que l'herbe et la mousse qui croissent dans ce pays. Nous y vîmes, à la vérité, une espèce de sapin, mais si rabougri qu'à peine avait-il deux pieds de hauteur. Il n'était garni que d'un très petit nombre de rameaux, et semblait être le résultat des derniers efforts de la nature languissante pour continuer l'existence d'une espèce qui, autrefois peut-être, croissait avec vigueur sur ces bords.

Nous n'avions point de marée dans ces parages, mais seulement des houles légères, avec un vent du sud, dont le souffle était aussi doux que celui des zéphirs du printemps.

Nous trouvâmes plusieurs ruisseaux d'excellente eau, descendant des montagnes dans la plaine et formés sans doute par la fonte des neiges. Nous ne vîmes dans ce lieu aucune espèce de quadrupède et aucun autre oiseau que le canard.

Cette région inanimée inspirait la plus profonde mélancolie; on n'y entendait ni le sifflement des vents, ni le bouillonnement des vagues; jamais l'oreille n'était frappée par les cris répétés des oiseaux sauvages et des quadrupèdes, dont le mélange et la variété animent ces contrées même où l'espèce humaine est éteinte; partout régnait un silence semblable à la mort. Cette scène d'horreur fit sur nos hommes une telle impression que toutes leurs facultés paraissaient absorbées par la tristesse; on eût cru qu'ils n'osaient troubler par leur voix ce repos de la nature.

Ce silence non interrompu affectait le moral à un tel degré qu'un jeune homme, nommé Thistlebed et natif des hautes terres (*High-Lands*) d'Angleterre, qui depuis quelques jours paraissait en proie à la plus noire mélancolie, nous quitta furtivement avec l'intention de mourir dans ce lieu. Nous le trouvâmes couché sur le bord d'un petit ruisseau, dans l'attitude du désespoir et fondant en larmes. Il nous déclara qu'il voulait rester là et y terminer sa vie, regardant comme impossible que nous franchissions une seconde fois les mers glacées que nous avions déjà traversées; il ajouta que ces déserts sombres et stériles lui retraçaient tellement l'image de son pays natal que nous ne saurions lui faire un plus grand plaisir que de l'abandonner sur cette plage; qu'il savait bien qu'il n'y trouverait ni nourriture ni abri, mais que la vie était devenue pour lui de si peu de prix qu'il était résolu d'y attendre la mort. Quelque étrange

que pût paraître une pareille résolution, elle trouva pourtant parmi nos hommes quelques approbateurs qui furent sur le point de suivre son exemple. D'après ce qui se passait, j'ordonnai à Douglas de saisir cet hypocondre, à un autre de lui prêter son aide pour l'emmener, et nous nous rendîmes tous ensemble à bord.

Pour ranimer les esprits abattus, je fis distribuer une double ration de grog. Nous demeurâmes près d'une semaine dans cette baie, que nous appelâmes le havre du Sommeil (*Drowsy Harbour*). Ayant levé l'ancre, nous prolongeâmes la côte dans une direction ouest.

De quelque côté que nous portassions notre vue, ces bords présentaient le même aspect. Après avoir parcouru un espace de plus de trente lieues, nous nous trouvâmes à l'entrée de la baie la plus singulière que j'aie jamais vue. Elle était formée par des rochers de différentes hauteurs s'avançant fort loin dans la mer. Nous vîmes dans plusieurs directions des anses très profondes, mais il ne paraissait pas possible de prendre terre.

L'eau de cette baie était si calme et si limpide que les rochers et le vaisseau s'y dessinaient comme dans un lac.

Nous mîmes en panne pour que Saunders pût prendre une esquisse de cet endroit curieux, qui a beaucoup de ressemblance avec la caverne de Fingal en Ecosse, avec cette différence qu'il n'est point voûté et que ses rochers ne sont point d'une forme prismatique, mais se composent de blocs grossiers et de masses irrégulièrement entassées les unes sur les autres.

Pendant huit jours nous continuâmes de prolonger cette île du côté de l'ouest, sans rencontrer aucune anse ou bras navigable, pas même un courant d'eau qu'on pût appeler rivière.

Nous jugeâmes, par l'élévation des montagnes et la hardiesse des sites, que cette contrée, même en supposant qu'elle fût une île, devait s'étendre jusqu'au pôle. Tout accès dans l'intérieur du pays était rendu impossible par des masses énormes de pierres dont la surface était hérissée à quelques milles du rivage.

Pendant l'hiver le nombre de nos chiens s'était réduit à quatre; ceux qui avaient survécu, affaiblis par une longue réclusion et par la mauvaise nourriture, ne pouvaient nous être que d'un faible secours pour tirer notre traîneau sur ce terrain raboteux. En partant d'Angleterre, je pensais que ce traîneau pourrait nous servir pour traverser la glace aux environs du pôle, dans le cas où tout eût été disposé pour que nous pussions atteindre par ce moyen le but vers lequel nous nous dirigions; mais il était aussi impossible de nous frayer un chemin au milieu de ces affreux déserts que de voler dans les airs. Déjà nous nous étions avancés de deux degrés plus loin que tous les navigateurs connus, et, quelque répugnance que nous éprouvassions alors à rétrograder, nous n'avions pourtant pas d'autre parti à prendre si nous voulions conserver notre vie. Nous étions parvenus jusqu'à 180 milles seulement en-deçà du pôle. Nous demeurâmes convaincus qu'à ce point se trouvait de la terre, et non une mer de glace, d'où nous conclûmes que ce continent polaire devait s'étendre jusqu'à une grande distance vers le Sud, et qu'à sa suite se trouvaient les îles nombreuses dont cette portion du globe est parsemée et qui sont connues sous les noms d'îles du Japon, de Sandwich, etc...

Les plaines immenses de glace qui couvrent la mer, en-deçà du pôle, prouvent incontestablement qu'il existe des îles aux environs de ce point, la terre étant aussi nécessaire à la formation de la glace que l'eau à sa substance.

Le 5 juillet, reconnaissant que la terre se prolongeait encore vers l'ouest-nord-ouest, et perdant tout espoir de trouver quelque bras ou rivière à la faveur desquels nous pussions avancer vers le nord, nous prîmes la résolution de revenir; cette détermination opéra sur l'esprit de nos hommes un changement vraiment étonnant; une espèce d'insouciance, mêlée de désespoir, s'était emparée de la plupart d'entre eux, depuis notre débarquement sur la côte de ce pays mélancolique où le soleil était sans chaleur, malgré qu'il ne quittât pas notre hémisphère et semblât tourner sur son axe au-dessus de nos têtes. L'espoir de revoir son pays natal ranima en un instant toute leur énergie, et chez les plus moroses la joie succéda à la tristesse.

Je dois dire à leur louange qu'il ne s'en trouva aucun parmi eux qui ait manqué à son devoir ou témoigné le désir qu'on abandonnât l'expédition; mais depuis longtemps, ils se regardaient comme autant de créatures dévouées à la mort, et se soumettaient avec résignation à la volonté de la Providence.

Ce fut le 10 juillet que nous revirâmes de bord, pour dire un éternel adieu à ces régions inhabitables du globe, auxquelles nous donnâmes le nom de continent polaire. Mais n'ayant alors ni vent ni marée pour nous porter en pleine mer, nous fûmes de nouveau en proie aux plus vives alarmes. Après de mûres réflexions, nous ne vîmes d'autre parti à prendre que de détacher nos chaloupes pour nous conduire à la remorque, au milieu de ce calme mortel qui semblait vouloir nous enchaîner à cette côte inhospitalière.

Nous continuâmes trois jours cette fatigante manœuvre, sans qu'il survînt le moindre courant d'air.

Nous touchâmes, le 15 juillet, sur une petite île qui paraissait formée d'un amas de rochers et n'offrait aucuns signes de végétation; c'est pourquoi nous l'appelâmes Ile de Granit. Nous en rencontrâmes plusieurs de ce genre. Le 20 juillet, les glaces reparurent à notre vue, et le thermomètre descendit de 10° en quelques heures.

Ce changement de température nous obligea de reprendre nos vêtements d'hiver. Le 25 nous passâmes sous le méridien de Londres, étant par 85° de latitude. Alors les glaces se ramassaient autour de nous, et le temps était chargé de brume.

Nous nous frayâmes facilement un passage à travers les glaces qui étaient presque partout flottantes, les grandes masses s'étant écoulées à une grande distance vers le Sud; nous trouvâmes l'eau très navigable jusqu'au quatre-vingt-huitième degré de latitude nord. Arrivés là, nous commençâmes à craindre de ne pouvoir nous avancer, même jusqu'au Spitzberg. Nous rencontrâmes plusieurs îles; mais comme elles offraient toutes la même apparence de désolation, et que d'ailleurs il nous importait beaucoup de hâter notre marche, nous ne nous arrêtâmes pas à les visiter, surtout dans un moment où nous commencions à être à court de charbon, sans lequel nous savions qu'il nous serait impossible de passer l'hiver, si nous étions assez malheureux pour être obligés de nous arrêter au Spitzberg. Le bois flottant nous fut, à la vérité, d'une grande ressource, et nous en trouvions sur notre passage des quantités réellement étonnantes. Nos vins n'étaient plus potables; ils avaient été tant de fois gelés et dégelés qu'ils avaient presque le goût de la bierre gâtée.

Nous passâmes, le 4 août, entre deux plaines immenses de glace sur lesquelles se jouaient plusieurs ours,

L'un de ces animaux s'étant approché du vaisseau, nous tirâmes dessus et le vîmes tomber mort, atteint de deux coups de mousquet à la poitrine. Il ne pesait pas moins de 700 livres. Comme depuis longtemps notre nourriture ne consistait qu'en poisson et en viande salée, nous le trouvâmes d'aussi bon goût que le meilleur bœuf que nous eussions jamais mangé.

Les animaux de cette espèce ne sont vulnérables qu'à la poitrine ou sur le flanc. Une balle portée sur toute autre partie de leur corps les ferait à peine changer de place.

Le 6 nous eûmes un temps clair et nous prolongeâmes la glace. La sérénité du ciel ayant continué, nous nous crûmes transportés dans un autre climat. En côtoyant la glace, nous trouvâmes plusieurs ouvertures à travers lesquelles nous tentâmes vainement de nous frayer un passage. Comme en suivant cette direction nous gagnions toujours sur notre latitude, nous acquîmes la certitude que tout le cercle de glace flottait vers le Sud.

Le même jour nous fîmes sur la glace notre provision d'eau. Cette opération consistait à faire dans la neige, qui était très épaisse, un trou qui se remplissait aussitôt d'une eau fort claire, extrêmement douce, et aussi saine que celle que nous puisions dans les îles. Cela ne doit point surprendre, si l'on considère que celle-ci n'est autre chose que de la neige fondue, qui s'est écoulée par les fondrières et à travers la mousse.

CHAPITRE DOUZIÈME ET DERNIER.

Cerné par les glaces, il prend la résolution d'abandonner son vaisseau et de se rendre au Spitzberg en cheminant sur la glace. — Délivrance extraordinaire.

Nous eûmes, pendant plusieurs jours, un temps nebuleux et humide, et nous continuâmes notre route au travers des glaces qui couvraient alors toute la surface.

Le 10 août nous reconnûmes par l'observation que nous n'étions éloignés que de quelques lieues de la partie la plus septentrionale du Spitzberg ; mais le brouillard était si épais que nous ne pûmes l'apercevoir. A mesure que nous avancions, les glaces se serraient de plus en plus autour de nous. Nous espérions que le vent du sud-est nous ouvrirait un passage, mais il souffla pendant vingt-quatre heures sans que la mer devînt plus navigable. Ce vent était accompagné de pluie et de neige, et, comme nous l'avions en face, il rendait très difficile la manœuvre du vaisseau.

Ayant tué sur la glace un énorme cheval-marin, les matelots y mirent le feu, ce qui produisit un effet vraiment curieux ; les flammes étant réfléchies par les montagnes de glace qui en recevaient le plus vif éclat et paraissaient d'un rouge ardent, il semblait alors qu'un embrasement universel eût succédé à la gelée.

Cette proie fut un excellent appât pour attirer les ours ; ces animaux voraces ayant senti l'odeur de l'huile brûlée qui remplissait l'air, accoururent en grand nombre vers l'animal enflammé, dont ils arrachaient des lambeaux, mais non sans se brûler.

Nous profitâmes de l'occasion pour tuer deux oursons ; mais nous n'osâmes pas aller les chercher, tous leurs compagnons étant restés auprès d'eux et nous menaçant par leurs hurlements d'une terrible vengeance.

Le 12, le temps étant calme et brumeux, nous reconnûmes que nous étions entraînés vers l'Est avec le gros de la glace, et vers minuit, le temps étant devenu clair, le capitaine Slapperwack nous annonça que nous étions au milieu des Sept-Iles.

Nous détachâmes quelques hommes, sous la conduite de Douglas, pour traverser la glace jusqu'à l'île la plus septentrionale et voir si des promontoires on découvrirait quelque chose. Ils revinrent à la nuit, après une marche fatigante, et nous apprirent qu'on ne distinguait rien autre chose qu'un vaste continent de glace paraissant s'étendre indéfiniment et sans aucune ouverture. L'idée d'être obligés de passer l'hiver dans cet endroit nous parut plus cruelle que la mort ; nous résolûmes donc, quelle que fût la folie de l'entreprise, d'éprouver l'effet de nos forces réunies sur la glace qui nous environnait et commençait à nous faire sentir sa pression.

Notre premier soin fut de pratiquer, comme précédemment, un bassin dans lequel notre vaisseau pût être mis en sûreté pour quelque temps, puis nous nous mîmes à l'œuvre pour ouvrir un chenal dans la glace, avec l'intention de le continuer jusqu'à la pleine mer.

Chacun de nos hommes s'acquittait de sa tâche avec une ardeur et une gaîté vraiment incroyables ; les scies à glace, les haches, les traîneaux, les bâtons et tous nos instruments de marine, en général, étaient mis en usage. Mais après avoir coupé des blocs de glace de huit à quinze pouces d'épaisseur, nous en rencontrâmes d'autres de plusieurs brasses et qu'aucune force humaine n'eût été capable de séparer. Perdant alors tout espoir de réussir dans cette entreprise, nous l'abandonnâmes pour un autre projet qui promettait plus de succès sans être moins laborieux.

Il fut unanimement résolu qu'au péril même de notre vie nous ne passerions pas l'hiver dans cet endroit.

Notre projet était d'adapter sur nos barques des couvertures légères et de les traîner sur la glace jusqu'à ce que nous trouvassions un endroit convenable pour les lancer à la mer. Cela effectué, nous espérions pouvoir, avec le secours des voiles et des rames, atteindre le havre le plus septentrional du Spitzberg assez à temps pour nous procurer un passage sur quelque baleinier.

Le jour suivant, le vent souffla du nord-nord-est ; il faisait un froid perçant. Nous descendîmes nos barques sur la glace et nous les garnîmes intérieurement de grosse toile pour nous garantir du froid autant que possible, si nous étions assez heureux pour nous mettre à flot.

Toute la journée fut employée à faire cuire une grande quantité de poisson pour le voyage ; nous distribuâmes aux matelots des sacs destinés à porter leur pain, et autant d'ustensiles nécessaires que leurs forces le leur permettraient, les barques étant suffisamment chargées par les liquides et autres provisions. Nous jugeâmes que chaque homme pourrait emporter du pain pour vingt-cinq jours. On déposa sur le traîneau, auquel nos chiens devaient être attelés, un supplément de provisions avec nos instruments de mathématiques, pour lesquels cette voiture convenait mieux, étant moins que nos barques susceptible de renverser.

Le capitaine Slapperwack, accompagné de notre pilote le plus expérimenté, nous quitta pendant ces préparatifs et, muni d'un compas portatif, d'un bon télescope et de quelques provisions, alla examiner quelle route il convenait de prendre. Il revint fort tard dans la nuit et nous apprit que l'eau la plus rapprochée qu'il eût aperçue devait être à une distance de dix lieues à l'ouest, qu'il avait rencontré sur son passage un grand nombre de pins, les uns poussés sur la surface de la glace par la

violence des vents, les autres flottant dans les crevasses. Il nous dit qu'il pensait qu'ayant atteint la pleine mer, il nous serait très aisé de gagner la côte du Spitzberg et même de retourner à notre vaisseau, si tous les baleiniers étaient partis ; que nous pourrions transporter à notre ancienne habitation une quantité suffisante de provisions pour y passer l'hiver, mais peut-être bien autrement que la première fois, quand nous étions pourvus de tout ce qui pouvait rendre cette réclusion supportable.

Nous partageâmes tous cette opinion, et lorsque toutes nos barques furent chargées et mises en état de partir, je recommandai à nos hommes d'employer la nuit à prendre du sommeil afin de pouvoir nous mettre en route le lendemain matin.

A six heures, tout le monde fut prêt ; Douglas seul ne parut pas à l'appel. Quel fut mon étonnement lorsqu'en entrant dans la cabine, je le trouvai faisant tranquillement sa barbe.

Douglas se faisant la barbe.

— Douglas, lui dis-je, devez-vous penser à votre personne dans un moment où notre détresse est si affreuse que nous ne pouvons, sans une espèce de miracle, exécuter l'entreprise dangereuse dans laquelle nous allons nous engager.

— Pourquoi, monsieur Bragg, me répondit-il avec sang-froid et en continuant sa toilette, pourquoi se déconcerter dans de pareilles circonstances? Peut-être, la semaine prochaine, n'aurai-je pas comme aujourd'hui le temps de me raser ; mais pourtant, étant bien déterminé à ne point abandonner le vaisseau tant qu'il restera deux planches jointes ensemble, j'aurai assez de loisir pour le faire pendant votre voyage. A vous parler franchement, je suis surpris que la frayeur vous ait aveugle au point de vous faire déserter le vaisseau, quand il est possible que dans vingt-quatre heures il soit à flot. Quant à moi, ajouta-t-il en laissant son rasoir et sa barbe à moitié coupée, je suis décidé à rester à bord, et si la glace s'entr'ouvre, j'irai vous recueillir ; sinon, je me résignerai à mon sort qui, je pense, ne sera pas pire que le vôtre dans l'expédition d'oies ou plutôt d'ours sauvages que vous allez tenter sur la glace.

Ces observations me parurent si raisonnables que je courus aussitôt sur le tillac pour les communiquer au capitaine ; trois hommes s'offrirent pour rester avec Douglas, afin qu'il y eût à bord une force suffisante pour faire la manœuvre en cas d'événement favorable.

Ne pouvant emporter d'autres vêtements que ceux que nous avions sur le corps, nous nous couvrîmes de nos flanelles et de nos bonnets fourrés, et comme je savais parfaitement que dans les occasions périlleuses et qui exigent de grands efforts rien ne contribue autant à entretenir la bonne volonté des hommes que de faire partager à chacun le même sort, j'insistai pour que nous fussions tous vêtus de la même manière. Quelques couvertures furent déposées dans l'une de nos barques.

Ceux qui n'étaient pas attelés aux barques les poussaient par-derrière ou marchaient en avant pour aplanir le chemin, semblables aux pionniers d'une armée.

Notre traîneau marcha avec la plus grande facilité, mais nous fûmes obligés de régler sa marche d'après la nôtre, qui était extrêmement lente. Il pouvait nous être d'un grand secours pour transporter, du vaisseau à nos barques, les articles dont nous pouvions avoir besoin,

si nous étions assez heureux pour atteindre la pleine mer. Mais nous n'osions pas nous flatter de réussir dans cette entreprise, n'ayant pu, malgré des efforts excessifs, faire plus d'un mille en six heures. Nous étions parvenus à cette distance lorsque nous nous arrêtâmes pour dîner, étant presque épuisés par la fatigue.

Nous fîmes du feu sur la glace avec des fragments de ce bois que nous trouvions sur notre route ou flottant dans les crevasses, et nous nous disposions à faire cuire quelques tranches d'ours et de poisson lorsque nous fûmes surpris agréablement par l'arrivée des trois compagnons de Douglas qui nous apportaient de sa part du bœuf bouilli et de la soupe chaude. Ces aliments, auxquels nous ajoutâmes, par extraordinaire, un verre de grog, nous donnèrent de nouvelles forces. Jamais assurément on ne vit un plus singulier groupe de mortels réunis dans une semblable situation.

Il est de la plus grande importance, pour les gens de mer, de suivre aveuglément les ordres de leurs supérieurs; une parfaite obéissance et une confiance sans bornes les rendent capables de surmonter les plus grandes difficultés. Si nos hommes eussent calculé combien il leur faudrait de temps pour atteindre la mer qui était éloignée de trente milles de notre point de départ, chacun d'eux se serait livré au désespoir; mais notre repas ne fut pas plutôt achevé qu'au premier signal chacun se retrouva à son poste. Nous retînmes avec nous nos pourvoyeurs pour nous donner un coup de main, sachant bien qu'ils pouvaient retourner au vaisseau en une heure.

A cinq heures environ de l'apres-midi, le conducteur du traîneau tira son mousquet, ce qui nous fit craindre que les chiens n'eussent été attaqués par des ours que nous avions vu rôder à une certaine distance.

Je dirigeai ma lunette de ce côté pour voir ce qui s'y passait et je vis bien distinctement que nous touchions à la fin de notre voyage; la glace s'était entr'ouverte à un demi-mille environ devant nous et avait formé un bassin large de plusieurs pieds, dans lequel se plongèrent les chiens attelés au traîneau qui ne put être préservé qu'en coupant les traits et en sacrifiant ces pauvres animaux qui furent noyés sans que nous pussions leur porter secours.

Cette catastrophe jeta la consternation dans tous les esprits, surtout lorsque nous sentîmes la glace remuer sous nos pieds. Nous conclûmes de là que la masse tout entière était à flot. Douglas, qui du vaisseau avait observé ce changement, tira un coup de fusil pour nous en donner avis.

Nous reconnûmes que tout le corps de la glace se dirigeait à l'ouest. Ayant jeté dans les barques les cordages qui nous servaient à les traîner, nous y laissâmes un nombre d'hommes suffisant pour faire la manœuvre lorsque la glace se séparerait, regardant comme impossible que nous eussions le temps de les emmener jusqu'au vaisseau; c'était assez pour nous d'avoir à sauver le traîneau qui contenait la plupart de nos instruments de mathématiques. S'ils eussent été engloutis avec nos chiens, il nous eût peut-être été impossible de sortir de ces régions glacées; aussi, quelles actions de grâces ne devions-nous pas à cette divine Providence, dont la main secourable les avait arrêtés sur les bords du précipice.

Nous eûmes bientôt atteint le vaisseau que nous trouvâmes déjà à flot dans son bassin qui avait été promptement rempli par les eaux. Si Douglas et ses compagnons ne fussent pas restés à bord, nous n'eussions pu l'atteindre qu'à la nage, expérience très dangereuse dans une eau aussi froide.

La glace continuait de suivre la direction de l'ouest et nous étions à chaque instant menacés d'être mis en pièces par le rapprochement des bords du chenal dans lequel nous étions engagés. Nous avions alors parcouru un espace d'environ deux milles et les matelots étaient excédés de fatigue; ils avaient travaillé comme des chevaux pendant vingt-quatre heures, et il leur fallait encore faire usage de bâtons à glace pour empêcher le vaisseau d'être englouti. Nous n'étions pas plus tôt échappés d'un danger qu'un autre se présentait, nous menaçant d'une destruction certaine. Dans cette situation, nous ne pûmes porter le moindre secours aux barques restées sur la glace.

Mais le Tout-Puissant, chaque fois que nous perdions l'espoir de nous délivrer par nos propres efforts, semblait jeter sur nous un regard de pitié et nous prêter son divin secours. Le vent changea et au même instant la glace se rompit de toutes parts avec un fracas épouvantable et plus bruyant que le tonnerre.

On vit alors cet immense continent de glace qui s'étendait jusqu'à perte de vue se diviser en une multitude de fragments qui couvraient l'Océan dans toutes les directions, formant des montagnes et des plaines variées dans leurs figures et leurs dimensions.

Cet heureux événement fit renaître l'espérance dans tous les cœurs, et en nous remplissant d'une nouvelle vigueur, nous fit oublier que nous avions besoin de repos. Nous déployâmes nos voiles, voulant profiter de la brise pour nous forcer un passage dans les chenals qui commençaient à s'ouvrir et séparer les parties de la glace qui étaient encore en contact.

Tandis qu'une partie de nos gens travaillait à faire avancer le vaisseau avec des ancres à glace, des scies et des bâtons, l'autre qui était restée dans les barques, mettait tout en œuvre pour les lancer à la mer, ce qui n'était pas d'une exécution facile.

La glace, quoique divisée en des millions de parties, formait encore autour des barques une espèce d'île, dans laquelle elles étaient si bien enclavées, qu'il était impossible de les mouvoir; nous en étions déjà éloignés de plus de quatre milles et nous craignions que le mouvement de la glace ne nous éloignât encore davantage. Il nous était impossible de leur envoyer du secours par la glace, qui, bien qu'elle ne fut pas suffisamment divisée pour que les barques fussent mis à flot, ne présentait cependant pas assez de solidité pour qu'on pût marcher dessus.

Nous mettions tout en œuvre pour aller les secourir, lorsqu'à force de travail ils parvinrent à se dégager.

Nous n'avions pu nous approcher d'eux que d'un mille, lorsque nous les vîmes à flot dans un chenal qui s'était ouvert suivant la direction du nord-ouest, et bientôt ils nous eurent atteints. Nous trouvant enfin réunis, nous prîmes la résolution de ne plus nous séparer, quelque chose qui pût nous arriver.

La brise fraîchissant à l'est-sud-est et à l'est, les glaces se séparèrent aussi rapidement qu'elles s'étaient serrées autour de nous lorsque le vent soufflait de l'ouest et du nord; preuve incontestable qu'il existe du côté de l'est une terre, qui, arrêtant dans leur course les glaçons poussés par les vents de l'ouest et du nord, les resserre les uns contre les autres et en forme une masse compacte.

Au contraire lorsque le vent souffle de la terre, les

glaçons, n'éprouvant plus de résistance, se dispersent dans l'Océan où ils flottent séparément, jusqu'à ce qu'ils soient de nouveau repoussés par les vents opposés.

Le 15 août, nous nous trouvâmes au milieu d'un épais brouillard, et le temps devenu calme ne nous permettant pas de marcher, je permis aux matelots de se retirer dans leurs quartiers pour prendre du sommeil. Il faisait alors très froid et la pluie tombait en grande quantité, ce qui retardait beaucoup notre navigation.

A onze heures environ il nous vint du nord-est une brise fraîche et extrêmement froide, qui ouvrit les glaces du côté du nord-ouest; nous fîmes alors toute la diligence possible, chassant devant nous les glaçons ou les divisant avec une violence telle qu'elle faisait à chaque instant trembler nos mâts et craquer notre charpente. Mais ce n'était pas le moment de nous arrêter à des bagatelles, notre existence dépendant de notre célérité à atteindre la pleine mer.

Après quelques heures de navigation nous perdîmes de vue les Sept-Iles, et peu de temps après, à notre grande satisfaction, nous aperçûmes l'île du Spitzberg.

Il était extrêmement curieux et amusant d'observer les formes variées sous lesquelles se présentaient les glaces qui nous environnaient; nous en vîmes une qui représentait une arche magnifique, si vaste et si bien formée qu'une chaloupe eût pu passer dessous sans baisser ses mâts; une autre représentait une église avec ses fenêtres, ses piliers et ses voûtes, et une troisième, une large table ornée de franges semblables à celles d'un tapis de Damas.

Avec un peu d'aide de l'imagination, on voyait des châteaux enchantés, des tours gothiques, etc.; et ce singulier spectacle contribuait puissamment à préserver notre âme de la tristesse, au milieu de ces affreuses solitudes.

Nous continuâmes notre navigation au travers des glaces, le promontoire d'Hacluit nous restant au sud, par 39° ouest. A huit heures environ dans la soirée, nous entendîmes un coup de canon, qui nous annonça pour la première fois depuis plusieurs mois que nous n'étions pas les seuls hommes existants sur le globe.

Le lendemain au matin, nous aperçûmes deux baleiniers hollandais au sud-ouest; ce même jour, nous trouvant enfin hors des glaces, nous orientâmes les voiles et prîmes chasse vers le havre de Smearingburgh.

A deux heures de l'après-midi, nous mouillâmes dans la baie du Nord, où nous trouvâmes quatre baleiniers hollandais prêts à mettre à la voile.

Nous sûmes par eux que tous les baleiniers anglais étaient partis vers le 10 juillet (plus d'un mois avant notre arrivée). Ils s'étaient engagés par un contrat à rester jusqu'à cette époque pour assurer à leurs actionnaires la gratification accordée par le parlement pour l'encouragement de la pêche.

Vers le même temps, la plus grande partie des Hollandais quitta le Spitzberg pour retourner dans son pays. Mais ils avaient adopté l'usage de rester, chacun à son tour, jusqu'à ce que la rigueur du temps les obligeât d'abandonner la côte, afin de pouvoir recueillir sur leur bord les pêcheurs qui, ayant échoué au milieu des glaces, s'étaient trouvés dans la nécessité d'abandonner leurs vaisseaux et de se sauver dans des barques. Institution vraiment philanthropique, qui fait le plus grand honneur au gouvernement hollandais.

Cette honorable mission est annuellement remplie par cinq vaisseaux, qui sont obligés d'envoyer, chaque jour leurs barques à la recherche de quelques infortunés pour leur porter secours. Ces barques souffrent cruellement dans ces excursions et sont quelquefois tenues par le mauvais temps, pendant sept ou huit jours, éloignées de leurs compagnons qui les croient perdues.

Le temps étant beau le jour que nous mouillâmes dans le havre de Smearingburgh, je descendis à terre pour nous procurer l'agréable délassement d'une promenade sur la côte. Chaque objet que nous rencontrions sur cette terre de désolation paraissait charmant à nos yeux, habitués depuis si longtemps à ne voir que la mer, la glace, le ciel et les nuages.

Le promontoire d'Hacluit fait partie d'une île située vers la pointe nord-ouest du Spitzberg et ayant environ quinze milles de circonférence. On y trouve l'herbe aux cuillers en grande quantité, et dans les vallées (dont quelques-unes ont une étendue de trois milles) croît une espèce d'herbe courte dont la renne se nourrit.

Le temps étant doux et sec, nous en profitâmes pour dresser nos tentes et construire un four, où nous fîmes cuire quelques pains qui nous procurèrent un agréable régal, en ayant été privés depuis fort longtemps. Nous nous occupâmes aussi de faire sécher nos cordages, de goudronner les flancs du vaisseau, de consolider les mâts et de renouveler notre provision d'eau; enfin nous fîmes toutes les dispositions nécessaires pour notre voyage de retour, durant lequel nous devions nous attendre à essuyer quelques-unes de ces violentes tempêtes qui se font rarement ressentir dans les régions glacées, mais sont très fréquentes depuis le cinquantième jusqu'au soixante-cinquième degré de latitude nord, et particulièrement aux environs de nos îles.

Le 24, deux des vaisseaux hollandais evèrent l'ancre et mirent à la voile de conserve, nous avertissant de ne pas rester longtemps en arrière si nous ne voulions pas être assaillis par les glaces.

Pendant que l'équipage travaillait aux préparatifs de notre voyage, je fis une excursion jusqu'à notre ancienne habitation, dont nous avions laissé en place les couvertures et les piliers. Quel fut mon étonnement en reconnaissant que le tout avait été consumé par le feu. J'ignore si cela fut fait à dessein ou le résultat d'un accident, mais nous dûmes nous estimer fort heureux de ne pas avoir eu besoin de ce refuge, car il nous eût été absolument impossible de remettre le tout dans son premier état.

Comme les oiseaux faisaient leurs pontes dans cette saison, nous en trouvâmes une quantité prodigieuse, et chaque jour notre table en était abondamment approvisionnée; nous mangions les uns bouillis, les autres rôtis.

Le 26, les trois autres vaisseaux hollandais prirent congé de nous, après nous avoir vendu trois barils de bière et une caque de Hollande, car nos provisions commençaient à s'épuiser. Malgré toute l'activité possible, notre vaisseau ne put être prêt qu'à la fin du mois, plusieurs jours après le départ des baleiniers de toutes les nations, qui se gardent bien de rester plus longtemps dans ces parages de peur d'être obligés d'y passer l'hiver. Les jours commençaient à décroître rapidement et la marée nous apportait une grande quantité de glaces flottantes.

Ce ne fut que le 1er septembre que nous pûmes démarrer. La marée vient du nord-est et du sud-ouest, et sa hauteur est d'environ trois pieds sept pouces.

Je ne puis quitter cette île sans quelques réflexions sur le caractère envahissant de la Russie. Tel est l'esprit

actif et entreprenant de cette nation qu'un jour peut-être elle sera la première puissance maritime du globe, à moins que l'Amérique ne lui dispute cette suprématie. Ses possessions s'étendent depuis le Kamtschatka jusqu'à la Baltique, et ses relations commerciales depuis le Japon, par toute l'Asie, jusqu'en Europe où se termine son territoire qui occupe seul sur le globe autant d'espace que plusieurs vastes royaumes réunis. Ses vues ambitieuses ne connaissent point de bornes et ne dédaignent pas même les plus petites choses. L'île du Spitzberg, malgré sa stérilité, a attiré son attention, et il a été fait plus d'une tentative pour y établir une colonie depuis que nous y avons hiverné.

Pendant notre voyage de retour, nous fûmes assaillis par des ouragans et des tempêtes qui nous mirent à deux doigts de notre perte, et ce ne fut pas sans une espèce de miracle que nous arrivâmes, le 5 octobre, à l'embouchure du Forth; car notre navire était tellement délabré et faisait une si grande quantité d'eau qu'il n'eût pu tenir la mer vingt-quatre heures de plus. Ainsi se termina l'un des voyages les plus extraordinaires exécutés par l'homme.

BENJAMIN BRAGG.

(*Traduit de l'anglais par* PUJOL.)

Retour au Spitzberg.

ÉTUDES MORALES

UN LIVRE NOUVEAU.

En ce moment, nous avons sous les yeux la seconde édition du traité de M. Aimé-Martin sur l'*Education des mères de famille*, ouvrage couronné par l'Académie Française, et l'un des plus utiles de l'époque. Nous ne saurions trop le recommander aux femmes et surtout aux mères ; il traite de toutes les questions qui les intéressent le plus immédiatement, et cela dans un style qui n'est indigne ni de J.-J. Rousseau, ni de Bernardin de Saint-Pierre. Dans une introduction pleine de mouvement et de charme, l'auteur nous initie à la pensée même que lui a dictée son livre. Il nous peint d'abord les joies prématurées dont il se sentit pénétré à la vue de notre prospérité industrielle et agricole : « Terre fortunée, s'écriait-il, tu possèdes tout ! richesse, intelligence, liberté ! » Mais bientôt les plaintes et les murmures qui s'élevaient de toutes parts le désabusèrent ; il chercha la cause du mal et crut l'avoir trouvée dans le manque d'instruction et de loisir. Le voilà donc remplaçant dans sa pensée les forces de l'homme par des machines, et s'associant à toutes les créations d'écoles primaires et de bibliothèques communales. C'est alors qu'épuisé par le travail il alla s'établir à deux lieues de Versailles dans le joli village de Châteaufort. Ce village possédait une école, et quelques lueurs d'instruction commençaient à se répandre. Quel ne fut pas le douloureux étonnement de notre moraliste lorsqu'il entendit autour de lui des gémissements encore plus amers, des réclamations encore plus envieuses ! Un découragement profond vint le saisir, et dans le premier moment il voulut brûler les livres, déchirer les journaux, tuer l'industrie, déraciner l'arbre fatal de la science. Déjà ce paroxisme prenait dans son esprit la forme d'un système, lorsqu'une circonstance singulière vint tout à coup y mettre fin :

— Tous les dimanches, dit-il, averti par la cloche de la chapelle, j'allais y entendre la messe. C'était un charmant spectacle que de voir les villageoises dans leur simple parure s'acheminer à la même heure, et de tous les points du vallon, à travers la prairie ; je dis les villa-

geoises, car dans les hameaux il n'y a plus que les femmes qui aillent à l'église. Il arrivait cependant quelquefois que j'avais un compagnon. C'était un homme vénérable dont je ne pouvais me lasser d'admirer la piété ardente et ingénue. Malgré ses vêtements grossiers et quelque apparence de misère, tout dans sa personne exprimait le calme, et, par un charme inexplicable, ce calme arrivait de son âme à la mienne à mesure que je le contemplais. La rencontre de cet homme excita ma curiosité; je pris des informations, et je sus bientôt qu'il vivait de la charité publique.

— C'est, me dit-on, que, dans un âge avancé, il a perdu deux braves garçons qui auraient été ses soutiens; l'un est mort à la Bérésina, l'autre à Waterloo, et leur mère n'a pas été longtemps à les rejoindre. Le voilà vieux et seul, il ne peut plus travailler; mais le propriétaire du château aide un peu le vieillard, et la commune fait le reste.

Encouragé par ces récits, je l'abordai en lui offrant un léger secours :

— Vous avez besoin d'un habit plus chaud, lui dis-je; l'hiver sera rude, et il faut y songer un peu à l'avance.

Il leva les yeux sur moi, son regard était serein.

— Et qu'ai-je besoin d'y songer, dit-il d'une voix émue, puisque Dieu en met le souci au cœur des braves gens?

Voilà un homme bien résigné, dis-je à part moi, il faut que je m'enquière des occupations de sa vie et du nombre de ses pensées.

— Savez-vous lire? lui dis-je.

— Oui, monsieur. Dans ma jeunesse j'ai reçu les leçons du curé, un bien brave homme, qui se plaisait à instruire les enfants.

— Et vous avez des livres?

— Oh! à mon âge on ne lit plus, on prie!

— Vous priez donc souvent?

— C'est un si grand bonheur de prier! Le soir, assis à la porte de ma pauvre cabane que vous voyez là-bas, sous les châtaigniers, je regarde coucher le soleil et je dis : Notre Père!

— Et c'est là toute votre prière?

— Y en a-t-il qui remplisse mieux le cœur? Notre Père! Souvent, après avoir prononcé ces mots, je m'arrête; et en voyant les troupeaux qui reviennent des champs pour nous donner du lait, en voyant le soleil qui se lève et se couche sur la vallée, je bénis sa chaleur qui fait croître l'herbe de nos prairies et les fruits de nos champs. Oh! alors je sens bien que ma prière est vraie, et j'en ai pour toute la soirée à songer à ces mots : Notre Père!

— Et dans la mauvaise saison, que faites-vous?

— Je regarde le ciel. Je vois ces grands nuages qui le traversent, et qui viennent je ne sais d'où, poussés par le vent, cheminant sans bruit et versant comme des arrosoirs la pluie çà et là dans les plaines qui reverdissent et nous donnent du pain, du beurre, du miel, ni plus ni moins que si Dieu les mettait lui-même dans nos mains. Ah! Notre Père, qui êtes dans les cieux, vous vivrez toujours! Les hommes ne peuvent pas vous faire mourir comme ils ont fait mourir mes pauvres enfants!

En parlant ainsi les yeux du vieillard se remplirent de larmes, sa tête se pencha, et je l'entendis qui murmurait tout bas quelques mots, comme s'il eût continué sa prière.

— Mon pauvre Bertrand, reprit-il après un moment de silence, c'était le plus jeune, et il est mort à Waterloo en criant : Vive l'Empereur! Ah! s'il avait crié : Vive notre Père qui est aux cieux! il vivrait peut-être encore! Et ma pauvre femme, qui est allée le rejoindre, je ne l'aurais pas perdue! Mais c'était la volonté de notre Père; et je le bénis, ajouta-t-il en essuyant ses yeux, car il a remplacé mes enfants par les gens de bien.

— Vous êtes trop solitaire au fond de la vallée, vous devriez vous rapprocher un peu du village.

— Hélas! reprit-il, je ne puis quitter ma maison; j'y ai vu naître mes enfants, et leur mère y est morte. D'ailleurs, comme dit notre curé, celui qui peut parler à Dieu n'est jamais seul.

— Et vous êtes content de votre sort?

— Comment ne le serais-je pas! Dieu ne m'a jamais abandonné.

— Oh! vous méritez de l'être encore davantage, m'écriai-je, brave homme! Tenez, prenez cet argent, et priez pour moi, pour moi, soumis à moins d'épreuves et qui n'oserais me dire aussi heureux que vous.

— Est-ce donc qu'on prie pour de l'argent? dit-il avec émotion; et d'une main tremblante il éloignait le don que je voulais lui faire.

Je sentis que je l'avais blessé.

— Pardonnez-moi, lui dis-je; j'ai voulu faire, comme font les gens du monde, un don intéressé.

En parlant ainsi je saisis ses mains pieuses, que je pressai avec un saint respect. Puis je m'éloignai le cœur plein d'émotion; mais en m'éloignant je l'entendis qui me disait :

—Oh! vous êtes un brave homme! Je prierai Dieu pour vous, et aussi pour vos petits enfants, si vous en avez qui ne sachent pas encore prier!

On raconte du célèbre astronome Tycho Brahé qu'une nuit, en sortant de son observatoire, il se trouva tout à coup environné d'une foule en tumulte qui remplissait la place publique. S'étant enquis des causes d'une aussi grande affluence, on lui montra dans la constellation du Cygne une étoile brillante, que lui, aidé des meilleurs télescopes, n'avait jamais aperçue. Voilà de ces hasards qui humilient des savants et qui servent la science. Ma situation était assez semblable à celle du grand astronome. Un simple villageois venait de me montrer l'étoile qu'inutilement je cherchais depuis tant d'années.

« Oui, je m'étais trompé; ce n'est ni l'industrie, ni la science, ni les machines, ni les livres qui peuvent faire le bonheur d'une nation. Certes, toutes ces choses sont utiles à leur rang, et le soin du législateur doit être de les propager et de les multiplier; mais si, content d'avoir développé l'intelligence, cette partie terrestre de l'homme, il néglige de développer l'âme, cette essence divine de l'humanité, au lieu d'un peuple heureux il ne verra autour de lui qu'une multitude inquiète dans ses passions sans frein, une multitude travaillée du double besoin de s'élever et de connaître, et dont cet instinct sublime fait le supplice. »

C'est avec cette hauteur d'aperçus, cette simplicité charmante qui n'exclut ni la force ni la grandeur, et cette variété de tableaux enrichis de toute la poésie des sciences, que l'auteur poursuit son œuvre, et nous dépeint successivement les fécondes influences de la famille, les saintes joies et les sublimes devoirs de la maternité, les harmonies délicieuses qui unissent la mère à son enfant, et les bienfaits incalculables qui doivent un jour sortir de ces rapports mieux compris. Quel tableau plus doux et plus vrai que celui du vieillard et de l'enfant.

« La Providence, dit M. Aimé-Martin, ne les réunit qu'un moment au coin du foyer domestique; mais que de profondes impressions dans cette entrevue si courte!

C'est une vie qui se dégage et une vie qui se prépare; l'enfance se joue autour de la vieillesse pour lui donner ses dernières joies, pour en recevoir ses premières instructions; doux échange, où les faiblesses des deux âges produisent les plus touchantes consonnances. Voyez comme les deux extrémités de la vie se rencontrent dans les mêmes penchants, et comme ces penchants sont favorables aux délassements de l'un et à l'éducation de l'autre. Il y a un charme qui les rapproche; le vieillard aime à parler, l'enfant à écouter; le vieillard ne s'aperçoit pas qu'il se répète, l'enfant ne se lasse pas des répétitions; il s'amuse de ce qu'il sait, comme le vieillard de ce qu'il redit. Conte-moi l'histoire d'hier, s'écrie l'enfant, et son attention est captivée aujourd'hui comme elle l'était hier, et cent choses nouvelles le frappent dans cette histoire déjà contée cent fois. Ainsi les infirmités même de la vieillesse entrent dans les prévoyances de la nature; ainsi la troupe folâtre des petits enfants est attirée par l'amour, retenue par la curiosité, sous la main du vieillard qui la bénit! »

Un fragment non moins remarquable que le précédent, et dont la portée est encore plus spéciale, c'est le parallèle que l'auteur établit entre Byron et M. de Lamartine :

« Les deux grands poètes de ce siècle, dit-il, offrent peut-être l'exemple le plus frappant de l'influence maternelle; à l'un le destin rigide donne une mère moqueuse, insensée, pleine de caprices et d'orgueil, dont l'esprit étroit ne s'élargit que dans la vanité et dans la haine; une mère qui se raille sans pitié de l'infirmité native de son enfant, qui l'irrite, le crispe, le froisse, le caresse, puis le méprise et le maudit. Ces passions corrosives de la femme se gravent profondément au cœur du jeune homme; la haine et l'orgueil, la colère et le dédain, fermentent en lui, et comme la lave brûlante d'un volcan, débordent tout à coup sur le monde dans les torrents d'une infernale harmonie.

« A l'autre poète, le destin bienveillant accorde une mère tendre sans faiblesse, et pieuse sans rigidité, une de ces femmes rares qui naissent pour servir de modèle. Cette femme, jeune, belle, éclairée, répand sur son fils toutes les lumières de l'amour; les vertus qu'elle lui inspire, la prière qu'elle lui apprend, ne parlent pas seulement à son intelligence, mais en tombant dans son âme, elles lui font rendre des sons sublimes, une harmonie qui remonte jusqu'à Dieu. Ainsi environné dès le berceau des exemples de la plus touchante piété, le gracieux enfant marche dans les voies du Seigneur sous les ailes de sa mère; son génie est comme l'encens qui répand ses parfums sur la terre, mais qui ne brûle que pour le ciel. »

Ailleurs, après avoir applaudi aux heureux changements qui se sont opérés à la fois et dans la discipline des familles et dans la discipline des colléges, après nous avoir montré le bonheur succédant partout aux formes cruelles de l'ancien système d'éducation, M. Aimé-Martin poursuit :

« Voulez-vous jouir de tous les enchantements d'un si doux spectacle? entrez au jardin des Tuileries un jour d'été, à l'heure où le soleil et l'ombre tombent du haut des massifs et parent le sol d'une lueur dorée et des molles découpures du feuillage. Le monde élégant ne foule guère ce tapis aérien; il ignore qu'à midi, sous ces voûtes étincelantes, on peut goûter l'ombre et le frais. A peine quelques promeneurs solitaires apparaissent de loin en loin, glissent et se perdent dans la profondeur des avenues. Mais alors de tous côtés on voit des groupes d'enfants dans les toilettes les plus gracieuses et les plus commodes; petits garçons, petites filles, en pantalons, en tuniques, en robes larges et courtes, aux ceintures flottantes de toutes couleurs, courant, dansant, chantant des rondes, et jouant à la corde et au cerceau avec ces grâces vives et naïves qui n'appartiennent qu'au premier âge. Charmantes créatures, elles remplissent de leur joie ces longues allées, où elles apparaissent, auprès de leurs mères, comme des ombres heureuses sous la lumière des Champs-Elysées.

« Ah! jouissez de ces moments si doux! ils vous appartiennent tout entiers! Bonnes mères, providence de vos chers enfants, laissez la bienfaisante nature développer leurs membres délicats; d'autres bientôt orneront leur esprit, cultiveront leur intelligence; mais c'est à vous, à vous seules, à les armer pour le monde, qui déjà les réclame. Sous ces frais ombrages, prêtez un moment l'oreille, écoutez ces rumeurs prolongées : on dirait les roulements lointains de l'Océan; c'est la cité qui gronde, c'est sa voix qui vous menace. Hélas! pauvres enfants, ils n'auront fait que traverser ces bocages! Encore quelques jours, et ils iront se perdre à jamais dans ces tempêtes dont les bruits formidables arrivent jusqu'à vous. »

Ce qui doit en outre assurer le succès de l'*Education des mères de famille*, c'est l'apropos avec lequel l'auteur a su répandre, au milieu des chapitres les plus graves, les détails les plus gracieux et les plus imprévus, les anecdotes les plus curieuses et les plus dramatiques. Ainsi, par exemple, pour démontrer l'existence d'une volonté physique et d'une volonté morale dans l'homme, il nous cite le fait suivant :

« Le célèbre méthodiste Whitefield prêchait dans les rues de Philadelphie. On connaît l'influence prodigieuse de ce sectaire et le pouvoir de son éloquence sur la multitude. Il lui fallait de l'argent pour une action de charité, et il s'adressait à la populace la plus abrutie du globe. Tout à coup il est interrompu par des sanglots; un homme sort de la foule, et jetant devant lui une douzaine de caillous et quelques pièces de monnaie, il lui dit dans son langage énergique :

— Tiens, voilà mon aumône; j'étais venu pour te casser la tête, et c'est toi qui m'as brisé le cœur.

Plus loin l'auteur établit que la civilisation des paysans repose tout entière dans la civilisation des femmes de campagne, et que pour civiliser les femmes de campagne il faut d'abord les faire rentrer dans la sphère des occupations qui leur sont propres. A l'appui de ce principe entièrement neuf, il cite l'exemple du village de Thomery, civilisé par la culture du raisin, qui est venue rendre les femmes à leurs travaux naturels. Il cite encore l'exemple de Montreuil, où la culture du pêcher a produit les mêmes effets. Il cite enfin l'exemple du Vivarais dont les habitants ont été régénérés par la culture du mûrier. Nous terminerons par le tableau que l'auteur trace du Vivarais d'autrefois et du Vivarais d'aujourd'hui :

« Au sommet de ses montagnes volcaniques, dit-il, dans les entrailles même de ses volcans, sur des torrents de laves sans culture et presque sans végétation, on voyait encore, il y a peu d'années, les restes de quelques peuplades à demi sauvages, dont la grossièreté et la férocité rappelaient les mœurs des vieux clans de l'Écosse. Ces peuplades ne marchaient qu'armées, et leur misère était si grande que la religion même n'avait pu les adoucir. Tous les dimanches on les voyait sortir de leurs

maisons avec leurs habits de laine noirâtre, semblables à ceux des Corses, de gros sabots épais de plusieurs pouces, et le fusil sur l'épaule. Ainsi équipés ils allaient à l'église, déposaient leurs armes à la porte; puis, après avoir prié dans un profond recueillement, ils reprenaient leurs fusils et se rendaient à la taverne. Là, dit un voya-

Orgies des anciens peuples du Vivarais

geur qui les visita vers la fin du dernier siècle (1), une joie féroce succède soudain à la prière et à la componction; je les ai vus trente à table, chacun un pistolet à côté de soi, se disputant, criant et se livrant à des orgies qui finissent toujours par le meurtre de quelques-uns d'entre eux.

« Telle était la situation de quelques parties du Haut-Vivarais en 1770. Aujourd'hui tout est changé; plus d'hommes armés, plus de sauvages, plus d'homicides, mais aussi plus de terres en friche, plus de misère, plus d'isolement. Des chemins faciles se déroulent sur toutes les montagnes, de riches villages s'élèvent sur les débris des plus misérables hameaux. Partout vous trouvez l'aisance à la place de l'indigence, l'humanité à la place de la barbarie; les hommes sont fiers et vigoureux; les femmes sont belles et laborieuses; des jeunes filles aux yeux noirs, aux mains délicates, des troupes d'enfants à la figure riante, apparaissent à la porte de toutes les chaumières. On dirait un nouveau peuple; ce n'est cependant qu'une nouvelle génération, née à l'abri d'un arbre inconnu des générations anciennes. »

Que nous reste-t-il à dire maintenant, sinon que le livre de M. Aimé-Martin doit accomplir infailliblement sa révolution dans nos sociétés modernes; qu'il résout les questions les plus vitales d'une manière aussi lucide que transcendante; qu'il met les matières les plus abstraites à la portée des intelligences les moins exercées; qu'il nous conduit par les routes les plus fleuries vers le but le plus élevé où l'homme puisse atteindre; qu'il éclaire, qu'il console, qu'il fortifie; qu'il révèle aux femmes leur véritable puissance et leur véritable mission; qu'il touche aux intérêts présents comme aux intérêts futurs; qu'il s'élance dans les plus hautes régions de la poésie sans cesser d'être pratique; enfin qu'il doit être le pain de chaque jour, le bréviaire du foyer domestique et le conseiller des familles.

TRIANON.

(1) Faujas de Saint-Fonds, *Volcans éteints du Vivarais*, 1 vol. in-folio, 319.

VOYAGES.

L'ESCURIAL.

L'Escurial, l'un des plus beaux monuments de l'Espagne, est situé sur la pente méridionale d'une montagne qui fait partie de la Guadarama; la nature qui l'environne est triste et froide. Des montagnes dans toute leur nudité descendent jusqu'aux pieds de ses murs et offrent quelque chose de grandiose par leurs masses rapprochées. La rareté de l'air vif et agité rend la plaine toujours nébuleuse, et Madrid se présente dans le lointain comme une illusion ou un rêve qui console de la triste réalité.

Jusqu'à la couleur du granit dont est bâti ce couvent qui est d'une teinte grisâtre, tout ce qui l'environne porte un caractère de sévérité calqué sur celui de Philippe II, son fondateur, qui, en l'habitant, avait l'intention de se soustraire au bruit et à la vanité du monde. Il le construisit à la suite d'un vœu qu'il fit la veille du jour où il fut sur le point de perdre la bataille de Saint-Quentin.

Les Romains avaient aussi leurs temples dédiés à la Peur.

On dit que dans le tabernacle du maître-autel on conservait autrefois quelques médailles de Philippe, avec son effigie en profil; le revers représentait un globe soutenu par deux mains, et portant cette mystérieuse devise: *Sic erat in fatis*. Mais c'est en vain que j'ai tâché de m'assurer moi-même de ce fait. Les religieux me dirent qu'effectivement une telle médaille avait existé entre les mains d'un de leurs moines, mais que ce moine avait cessé d'exister, et qu'elle ne s'était plus retrouvée après sa mort.

L'ensemble de ce couvent de l'Escurial, dédié à saint Laurent, a la forme d'un parallélogramme rectangle, et sa figure mystique est celle d'un gril, instrument du martyr de saint Laurent; la partie qui forme le manche renferme l'habitation royale, et les quatre tours repré-

sentent les quatre pieds du gril. Tout l'édifice est de granit et d'une solidité qui pour ainsi dire rend son éternelle durée visible; c'est peut être l'exemple unique de la pompe et de la vanité du monde aussi étroitement approchées de la vie contemplative des moines. A l'Escurial, à côté de l'humble soutane d'un cénobite, se voit tout l'éclat d'une couronne royale; le tumulte et le vice se trouvent mêlés au silence de la tombe et aux vertus de la vie ascétique.

En pénétrant dans les parties les plus intérieures du cloître, en admirant ces masses énormes et leur morne simplicité, on se sent près de la mort; il semble qu'un mouvement qu'on ne peut réprimer vous éloigne de la vie.

J'entrai un jour seul dans l'église au moment où les derniers chants d'un service funèbre venaient de se répandre sous les voûtes de l'église; les cierges et les lampes funèbres fumaient encore, et quelques moines, plus pieux que leurs compagnons, étaient prosternés sur les marches de l'autel. Le tombeau était recouvert d'un large drap mortuaire qui tombait en larges plis sur les pavés du temple. Le crépuscule jaunâtre donnait aux murailles une teinte difficile à décrire. Je frissonnai du calme qui régnait à l'entour de moi. Le vent soufflait dans les montagnes; quelques tristes oiseaux, habitants perpétuels de cet asile sacré, venaient s'abattre sur les corniches et touchaient légèrement de leurs ailes les antiques vitrages du dôme, et venaient seuls troubler par moments ce silence de la mort.

Tout dans l'église de l'Escurial rappelle des idées sombres et lugubres; deux monuments, de Charles-Quint et de Philippe II, sont placés l'un vis-à-vis de l'autre, des deux côtés du maître-autel, sur une élévation à laquelle aboutit un escalier de marbre, et qui se trouve comme encaissé entre les deux célèbres tombes; les marches par lesquelles on y arrive donnent à cet autel un air très imposant; elles en forment une espèce de Thabor. Vu de loin, il ne produit qu'un effet simple et qui n'est que plus en harmonie avec celui de l'ensemble.

Un instant je me suis imaginé être à la place du ministre des autels, et j'ai été pénétré de l'émotion qui doit le saisir au milieu des fonctions de son saint ministère, à la vue d'aussi terribles exemples de passions, de puissance, de grandeur et de vanité...

Sous le rapport des arts, ces tombes ne sont point remarquables; mais combien donne à penser l'existence de ce prince qui, doué d'une humeur aussi farouche que superstitieuse, se couvrait du manteau de la religion toutes les fois qu'il voulait effacer le sang dont il était souillé, et qui pensait faire oublier ses crimes par des pratiques ascétiques! Charles V et son fils sont tous deux représentés à genoux; leurs statues sont placées entre deux colonnes, dans des niches où règne une obscurité profonde.

Il n'y a point d'ornement dans ce temple, il n'y a que des masses.

Il est entouré d'une galerie supérieure; une espèce de plate-forme où se réunit le chapitre est située en face du maître-autel. De là on plane sur tout l'ensemble de l'église et on embrasse d'un seul coup toute son immense étendue. Le lutrin est en bronze massif, mais il tourne sur un pivot qui au moindre attouchement le rend sensible, et des notes vieilles comme la monarchie restent immobiles et vous regardent sur les trois faces du pupitre.

On sait que c'est à l'Escurial que sont ensevelis les rois d'Espagne; les caveaux qui leur servent de sépulture sont étroits et n'offrent rien de curieux. Là ne reposent que des souverains ou des princesses qui ont eu des enfants de leur mariage; les autres reines semblent indignes d'habiter ce séjour funèbre. Les cercueils sont superposés les uns aux autres le long des murs d'une salle octogone. Ces tombes n'ont rien de ce grand, de ce sublime religieux que l'on reconnaît dans le reste de l'Escurial; on n'y voit que le triste aspect de la mort toute nue, sans ces entourages qui quelquefois la rendent moins effrayante et semblent en dissimuler toute l'horreur.

Je n'ai qu'à me louer de l'obligeance de ces bons pères, dont la politesse se ressent un peu du voisinage de la cour. Ils s'empressaient de me conduire dans tous les bâtiments du couvent et ne me laissaient rien échapper de ce qui pouvait m'intéresser; mais ce fut surtout la bibliothèque qu'ils se plurent à me montrer avec ostentation, et, en effet, elle est remarquable comme bâtiment et comme recueil d'ouvrages. Les salles sont toutes peintes à fresque par Pereguin Tibaldi, qui, dans ses travaux, a voulu imiter les grandes compositions de Michel-Ange et de Raphaël.

Le moine chargé de la direction de la bibliothèque paraissait fort instruit et parlait bien français. Il me fit voir des livres fort rares et d'une grande richesse (1), des Bibles ornées de peintures et de dessins d'un coloris très bien conservé malgré la suite des années, beaucoup de manuscrits des Maures, le *Codice Aureo*, écrit du temps de Conrad et de son fils, un Coran d'une écriture admirable et une Apocalypse d'une haute antiquité. Si on veut aller à la vraie route des sublimes conceptions du Dante, il faut ouvrir et examiner les peintures de ce dernier livre; on y trouvera des extravagances disparues de nos siècles, mais que les siècles du moyen-âge ont poussées jusqu'à la plus superstitieuse bizarrerie. On y verra que tout le poème du Dante n'est qu'une imagination frappée par des idées triviales, populaires, mais qu'il a su ennoblir par tout ce que le génie offre de plus admirable et de plus sublime. Que l'on me passe l'expression, ce livre est une vraie diablerie.

Une des plus magnifiques richesses de ces moines, et dont ils sont singulièrement jaloux, sont les beaux tableaux que le sort a placés entre leurs mains. Ne nous en plaignons pas; car malgré l'ignorance dont on les accuse, ces tableaux sont plus en sûreté dans les couvents que dans les palais des rois. Depuis que j'ai admiré dans le silence de la sainteté de l'Escurial le *Perle*, la *Visitation* et la *Madone aux poissons*, le *nec plus ultrà* de la peinture, j'aurais voulu que tous les beaux tableaux fussent entre les mains des moines. Ces rares productions du génie m'ont paru mille fois plus touchantes au milieu du recueillement qui les environne. Si le christianisme inspira d'aussi belles images au peintre, la peinture a surtout embelli la religion et l'a fait aimer. Les tableaux de l'Escurial causent une émotion que ne peuvent produire toutes les riches productions de nos musées. Les murs, les voûtes du palais et du temple sont remplis des peintures de Giordan qui a immortalisé les victoires de Philippe, et son vaste génie dans des sujets tour à tour sacrés et profanes (2).

(1) On prétend que l'on conserve à la bibliothèque de l'Escurial un exemplaire de tous les ouvrages qui ont été brûlés ou anéantis par l'Inquisition.

(2) J'admirai à l'Escurial un portrait en pied de Philippe II, peint par un grand maître. A mon retour à Madrid, j'eus l'honneur d'être présenté à l'infant don Carlos; je fus frappé du rapport qui existait entre sa figure et les traits de Philippe II. On prétend que ce prince est assez flatté de cette ressemblance et qu'il cherche à s'en faire une recommandation auprès des Espagnols. En révolution le génie de Philippe II eût été bien redoutable.

Quiconque connaît la basilique de Saint-Pierre de Rome et a visité l'Escurial est tout naturellement amené à établir des comparaisons entre ces deux temples ; mais s'il y a des contrastes, ce sont bien ceux qui existent entre ces deux monuments, et c'est bien plus dans le caractère de leurs fondateurs que dans toute autre considération qu'il faut aussi chercher la différence des sentiments qu'ils font naître.

La basilique de Saint-Pierre est pour ainsi dire le portrait physique et moral de Léon X, ainsi que l'Escurial est celui de Philippe II. Sous la coupole de l'une brille tout ce que l'art a jamais su concevoir de plus magnifique, de plus généreux, de plus grand ; sous la voûte de l'autre règnent les ténèbres, ce silence morne, cette défiance des lumières, traits distinctifs du caractère de Philippe. L'un est un vrai temple de la mort et du Christ, c'est toute une cité placée hors du monde ; l'autre est un monument élevé à la gloire des pontifes de Rome et à tout ce que la religion a de plus sublime.

L'Escurial n'offre aucune richesse apparente, et le nombre des moines, qui autrefois se montait à deux cents personnes, n'est aujourd'hui que de quatre-vingts de l'ordre des Hyéronymites. Ces religieux ne consomment à leur table que ce qu'ils cultivent eux-mêmes, tels que blé, vin, etc. ; de plus ils ne se nourrissent que de la viande des troupeaux qui paissent dans les gras pâturages qui leur appartiennent.

FERDINAND BERTHIER.

JOURNAL.

A dater du mois de juin, *le Musée des Familles* sera imprimé en caractères neufs et tiré par les presses mécaniques d'Auguste Desrez et Cie.

LES LIVRES.

Depuis quelques années on écrit beaucoup en province, et la plupart des personnes qui se livrent aux études littéraires départementales consacrent, avec une juste raison, leurs travaux à l'histoire des localités. C'est en effet le seul moyen d'être utile et d'acquérir du renom. Autant à Paris on se montre avide des ouvrages qui apprennent les mœurs ou l'histoire de la province, autant on y professe un dédain absolu pour ces romans bâtards, ces Nouvelles médiocres qui arrivent, franc de port, aux directeurs de Revues, ou bien qui, ne pouvant trouver d'éditeur, ruinent en frais d'impression leur malheureux auteur.

Parmi les écrivains qui comprennent les avantages d'écrire sur l'histoire locale et qui savent le faire avec talent, il faut citer M. le comte de Croy-d'Argenson, auteur d'un volume récemment publié sous le titre de :

Études statistiques, historiques et scientifiques sur le département d'Indre-et-Loire.

C'est un livre bien fait et bien compris, un peu succinct peut-être, et dont la science trop réduite aurait pu fournir à des développements heureux. Mais l'auteur ne veut citer que des faits exacts, positifs, contés en peu de mots et sans réflexions ; il livre à l'historien et au romancier des matériaux précieux qu'il se contente de recueillir et de classer avec un grand esprit d'ordre et un savoir-faire remarquable. Rien n'y manque : topographie, archéologie, histoire, divisions géographiques, études de géologie, biographie des personnages célèbres, description des monuments, langage, mœurs, coutumes, superstitions ; tout cela écrit avec clarté et dans un style si pur et si correct que les détails les plus arides prennent sous la plume de M. de Croy de l'intérêt et du charme. Au milieu de tant de faits rassemblés à force de travail, on ne trouve qu'une seule inexactitude à signaler : c'est, parmi les noms des écrivains célèbres dont s'honore la Touraine, l'oubli qu'a fait l'auteur du nom de Balzac. L'auteur d'*Eugénie Grandet*, de *César Birotteau* et du *Médecin de campagne*, honore trop la Touraine pour avoir mérité cet oubli, et M. de Croy, qui travaille avec tant d'ardeur à rassembler les titres de noblesse de sa province, n'aurait point dû omettre le romancier qui place dans presque tous ses ouvrages les noms de Tours et de Château-Chinon.

Le *Panthéon*, cette grande et admirable publication se poursuit avec une activité constante ; plusieurs volumes nouveaux viennent de paraître et d'autres se préparent à sortir de l'imprimerie. Il faut citer, parmi les premiers, les

Mille et Une Nuits.

Longtemps on a cru que ce livre était l'ouvrage de Galand, mais personne n'ignore aujourd'hui que les *Mille et Une Nuits* sont des contes traduits de la langue orientale, et qu'ils offrent une peinture exacte et curieuse des mœurs d'un pays fort peu connu, en même temps qu'elles restent comme un monument curieux d'une littérature poétique et qui certes n'a rien de barbare.

C'est la première fois du reste que les *Mille et Une Nuits* se trouvent réunies complétement et forment une collection à laquelle rien ne manque. Bientôt suivront les *Mille et Un Jours* avec plusieurs contes chinois tout-à-fait inédits.

FAITS.

On va élever enfin à Paris un monument à Molière. Oui, jusqu'à présent le plus grand de nos écrivains, le plus profond de nos philosophes, Molière, le grand Molière, l'immortel Molière n'avait d'autre monument consacré à sa mémoire qu'un mauvais buste en plâtre, qui servait d'enseigne à une boutique des Halles et à la façade d'une maison où il n'était pas même né. Quand les étrangers viendront à Paris, ils n'auront plus à nous reprocher notre ingratitude et notre oubli.

Le salon est fermé. La foule n'a cessé de visiter cette exhibition des œuvres de nos peintres modernes et de payer un juste tribut d'admiration aux tableaux du petit nombre d'artistes qui sortaient de la ligne du médiocre. Parmi ces maîtres, il faut citer Brascassat avec son beau tableau *le loup*, dont le *Musée* publie aujourd'hui la gravure.

M. le baron Sylvestre de Sacy a légué par son testament à la Bibliothèque royale tous ses ouvrages manuscrits et tous les volumes imprimés qui ont servi à ses cours d'arabe et de persan. On sait que ces volumes sont chargés d'un grand nombre de notes de la main de l'illustre orientaliste.

Bernard Raymond, dernier grand-maître de l'ordre des chevaliers templiers, vient de mourir dans le midi de la France, après avoir rempli pendant cinquante-deux ans la charge de grand-maître, et par son testament il nomme pour son successeur sir Sidney Smith. On ne sait peut-être pas généralement que l'ordre des Templiers n'a jamais cessé d'exister en France depuis la mort de Jacques Molay, et a continué d'avoir ses grands-maîtres, parmi lesquels plusieurs princes du sang, entre autres un duc d'Orléans ; qu'il a conservé toute son organisation et ses statuts, et qu'il a toujours compté des hommes éminents parmi ses membres ; MM. Montalivet, Montebello, Barthe, sont templiers.

On répète à Munich les *Huguenots*, de Meyerbeer. On a laissé de côté tout le poème. M. le professeur Goerres l'a remplacé par un sujet pris dans l'histoire religieuse de l'Angleterre ; madame Birch-Pfeiffer, poète, l'a adapté à la musique et arrangé pour la scène. Le titre est *les Anglicans*. Le roi et l'archevêque ont approuvé ce titre.

L'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande s'occupent en ce moment de rendre hommage à la mémoire des trois hommes célèbres que chacun des trois royaumes a vus naître. A Londres, des souscriptions sont ouvertes pour élever un monument à Nelson ; à Édimbourg, Walter Scott aurait aussi un monument élevé à sa mémoire ; enfin, à Dublin, on veut rendre dignement hommage au plus illustre Irlandais depuis Swift, John Philpot Curran.

Un courageux rival du célèbre Martin, M. Advinent, parcourt l'Italie avec une magnifique ménagerie. Comme son maître Martin, M. Advinent joue avec le lion, se bat

avec le léopard, dispute au tigre sa pâture, et est parvenu à se rendre maître absolu de toutes ses bêtes. Le plus émouvant de ses exercices est celui qui consiste à s'enfermer dans la cage de la hyène, où, après l'avoir excitée de toutes manières, M. Advinent place sa tête dans la gueule de l'animal, jette plusieurs cris et tire enfin deux coups de pistolet.

Un journal des Côtes-du-Nord raconte d'un prêtre de ce pays un trait de courage et de charité remarquable.

Le 14 du mois dernier, 140 personnes, occupées à couper du goémon sur les rochers de l'île Molencen-Tréburden, arrondissement de Lannion, furent forcées, par le temps le plus effroyable, de rester sur les lieux, manquant de vivres, presque d'habillements, et d'y passer la nuit, exposées à tous les genres de périls, sans abri que le ciel et quelques trous dans les rochers. Informé, dans la matinée du 15, de la situation déplorable de ces infortunés, M. de Luyer, desservant de Tréburden, déjà bien connu de tout l'arrondissement par sa belle conduite à l'époque du choléra et lors des débris d'un navire chargé de liquides qui se perdit, il y a quatre ou cinq ans, sur l'île à Canton, M. de Luyer s'empare d'un petit bateau qu'il trouve sur la côte, y fait placer à la hâte du bois, des couvertures, du vin, de l'eau-de-vie, tout ce qu'il peut rassembler dans son modeste asile, et, s'élançant dans cette frêle embarcation, avec un nommé Corfdire et deux autres individus, il rame vers l'île, distante d'une lieue environ, où succombent au besoin, à la fatigue et aux inquiétudes, les malheureux qu'il espère soulager. Malgré la fureur des flots, la violence du vent et la faiblesse de l'embarcation, le brave prêtre touche à l'île, et, grâce à ses encouragements, à ses ordres, 140 personnes sont arrachées au plus grand danger et rendues à leurs familles.

Des renseignements qui ont été scrupuleusement vérifiés ont porté les faits suivants à notre connaissance :

« La sœur de Camille Desmoulins existe encore ; elle touche aujourd'hui à sa quatre-vingtième année et le strict nécessaire lui manque. Il y a deux ans, elle passa un hiver sans bois et l'un de ses pieds gela ; elle ne peut plus s'en servir. Un parent éloigné l'a recueillie depuis quelques mois ; mais, peu aisé lui-même, n'ayant, pour soutenir sa famille, que le travail précaire de ses mains, il est dans l'impossibilité de soutenir longtemps la charge qu'il a généreusement acceptée.

« M. Aumont-Thiéville, notaire à Paris et député du Calvados, dont le nom est partout où se trouve l'occasion d'une bonne action, a consenti à ouvrir dans son étude, rue Saint-Denis, 247, une souscription pour mademoiselle Desmoulins. Nous osons croire que cette initiative généreuse portera ses fruits. »

Indépendamment des riches collections rapportées par *la Bonite* au Muséum d'histoire naturelle, la ménagerie de cet établissement en a reçu quelques animaux vivants qui offrent le plus grand intérêt : un macaque à face noire, le singe à queue de cochon, le zibeth ou civette des Indes-Orientales, un cerf de Java et deux chiens de la Chine, espèce que le Muséum possède pour la première fois.

Le Bulletin des lois publié aujourd'hui constate que le génie inventif des faiseurs de découvertes ne se repose pas. Une ordonnance porte proclamation des brevets d'invention délivrés dans le quatrième trimestre de l'année dernière ; ils sont au nombre de deux cent neuf. Nous doutons que ce chiffre ait été atteint dans aucun des trimestres précédents.

THÉATRES.

Quoiqu'une foule empressée d'étrangers et de provinciaux emplisse chaque soir les théâtres, ceux-ci ont donné peu de pièces nouvelles depuis un mois, et parmi ces pièces on en remarque peu de saillantes. Il faut excepter toutefois *le Perruquier de la régence*, à l'Opéra-Comique, dont la charmante musique, de M. Thomas, a fait le succès ; *le Chevalier du Temple*, à l'Ambigu ; *le Toreador*, à la Gaîté, et surtout *Clermont*, au Gymnase, petit drame où Bouffé se montre plus habile comédien que jamais.

VOYAGES.

POUR AVOIR IMITÉ ROBINSON CRUSOÉ.

J'ai eu le bonheur de réaliser dans ma vie d'enfant une page de ce beau livre que vous connaissez tous, un épisode de cet admirable poëme où ne figurent qu'un matelot naufragé, une chèvre et un sauvage. Ne croyez pas d'abord que j'avais déserté la maison paternelle pour suivre fatalement mon instinct des voyages, ni que j'aie été laissé par la tempête sur la grève de quelque île inconnue. Peut-être n'eussé-je pas été fâché qu'il en eût été ainsi à l'époque où je montai sur un vaisseau faisant voile pour les côtes d'Afrique; mais comme on ne dispose pas du malheur à son gré, et qu'on ne naufrage pas aussi facilement qu'on l'imagine, j'arrivai aussi prosaïquement qu'une caisse de verroteries dans la belle rivière du Sénégal. Je crois même que les caisses de verroteries furent plus tourmentées que moi et

que les colliers de Venise et les kaléidoscopes de Paris éprouvèrent la poésie de la tempête à un degré dont les consignataires se plaignirent beaucoup. Quoi qu'il en soit, les caisses de verroteries et moi nous nous arrêtâmes au bord de l'île Saint-Louis, qu'étreint dans un demi-cercle de feu le mystérieux désert de Zaahra.

Si vous avez lu les anciens auteurs, vous aurez appris que l'Afrique est une contrée brûlée, particulièrement entre les deux tropiques, une terre torride, comme ils l'ont nommée, un sol maudit où rien ne vient, ni arbres ni plantes, où les oiseaux meurent frappés dans leur vol ; si vous n'avez puisé votre science géographique que dans les voyageurs modernes, vous devez être convaincu que le Sénégal, pour parler de la portion la plus anathématisée de l'Afrique, est un four ardent d'où sortent jour et nuit des flammes, une caverne remplie de tigres, de lions et de panthères ; et si enfin vous n'avez lu ni d'anciennes ni de modernes descriptions de l'Afrique, vous estimez, par une disposition du code qui désigne le Sénégal comme un lieu d'exil, que ce pays est empesté de fièvres tierces, malignes et autres. Je ne crois pas ces relations et ces appréciations rigoureusement exactes. Les plus beaux arbres croissent au Sénégal, et pour preuve je citerai seulement le baobab, dont le diamètre a souvent plus de trente-cinq pieds : et point de grands arbres, vous le savez, sans une puissante végétation, et point de végétation sans fleuves, sans lacs, sans abondance éparse d'eaux. Une contrée qui a des forêts colossales, des rivières nombreuses, quelle que soit l'ardeur de sa latitude, a des nuits fraîches, des heures venteuses, des mois entiers d'une chaleur tempérée. Le Sénégal a des nuits, des heures, des époques radieuses de beau temps : voilà pour la santé. Pour l'agrément, il a des oiseaux dont le plumage désespère le pinceau des peintres, et si parfaits, en un mot, qu'ils ne chantent pas : c'est de l'or, de la nacre, du soufre, de l'ébène qui volent ; il a des poissons vêtus des plus riches étoffes et dont la soie de Lyon n'approche pas. Comme vous pourriez prendre cette peinture, toute pauvre qu'elle est, pour de la poésie descriptive ou de la verroterie de Venise, très-estimée en Afrique, je renoncerai à continuer sur ce ton ; je vous apprendrai, si j'ai le droit d'apprendre quelque chose à quelqu'un, qu'une poule se vend huit sous au Sénégal, une pintade quatre sous, une grosse bouteille de lait trois sous, un panier de gibier fort peu de menue monnaie, une corbeille de poisson encore moins, et, merveille encore plus précieuse, dix sous de France en valent douze dans ce pays malheureux, vingt sous en représentent vingt-quatre. Sur ce sol empesté, où la fièvre moissonne, comme disent les voyageurs qui restent chez eux, on vit admirablement à bon marché. Mais la dyssenterie ? Je ne la nie pas, pour beaucoup de raisons, mais elle ne règne que pendant trois mois au plus, temps difficile qu'il vous est loisible de passer dans quelque île voisine sur l'Océan, à Gorée ou aux îles du Cap-Vert. Mais les lions ? J'avoue n'en avoir pas vu un seul en Afrique, dans le fameux désert de Zaahra, où Pline en met énormément, beaucoup trop en conscience. Mais les crocodiles ? Il y en a beaucoup, c'est vrai, mais ils ont une peur si grande de l'homme que des enfans les chassent en criant de leur petite voix. Mais les panthères ? Pendant un an j'ai demandé à acheter une panthère à tous les noirs de mes amis ; j'attends encore le résultat de ma demande. Mais les hyènes, ces animaux effrayans, moitié lion, moitié tigre ? J'en ai entendu dire un mal horrible, c'est encore vrai : elles mangeaient, elles dévoraient, elles mangeaient même sans faim, le plus haut degré de voracité ; et cependant, au bout du compte, les plus furieuses de celles que j'entendais hurler la nuit sous mes croisées m'étaient rapportées empaillées quelques jours après. J'ai fini par plaindre les hyènes, et en général tous les animaux qu'on n'a faits si terribles que pour avoir le prétexte de les tuer. Au-dessus du lion, au-dessus du tigre, audessus de la hyène, il y a un animal plus redoutable : c'est l'empailleur.

Je ne reviendrai plus qu'une fois sur la question du climat d'Afrique pour le comparer aux climats de l'Europe. Sous le beau ciel d'Espagne, la fièvre jaune règne à peu près chaque printemps ; sous le beau ciel de la Turquie revient à la même époque la peste ou l'ophtalmie ; nous avons eu deux ou trois fois déjà le choléra. Je crois que l'Afrique est quitte envers l'Europe.

Depuis dix jours environ je remplissais mon regard du spectacle d'une terre pompeuse et simple, prodigue à l'excès, comme tout ce qui est fort sans être contenu, irrégulière partout ; tantôt vive, fertile et verte ; tantôt plage calcinée, regorgeant d'eau ici, la buvant plus loin comme une éponge ; avancée sur une ligne infinie par petits caps, par petits promontoires dorés ; échancrée ensuite comme si un immense hippopotame avait mangé un morceau de cette terre savoureuse, vieille et jeune à la fois ; d'une nature biblique et d'une nature primordiale, mais noyée de lumière d'un horizon à l'autre horizon, rendant au soleil qui la regarde en face rayon pour rayon, feu pour feu, lueur pour lueur, incendie pour incendie.

Ce jour là un vent frais et continu ridait la rivière, qui allait bientôt parvenir à cet état négatif où le courant est nul ; il était déjà insensible à l'œil. Un liége jeté sur l'eau hésitait dans ses fluctuations entre le haut et le bas du fleuve.

— Capitaine, dis-je à un marin qui bâillait sur le pont après avoir fumé et qui allait fumer après avoir bâillé, exercice sans fin dans plus d'une colonie ; capitaine, le canot est mâté, le vent porte vers le haut du fleuve ; si nous chassions le canard, qu'en dites-vous ?

— Je dis, me répondit le capitaine, que si nous nous proposons de remonter la rivière, nous n'avons qu'à nous hâter ; il y aura jusant dans une heure.

Sur sa réflexion, qui était une réponse, je descendis dans la chambre et pris deux fusils, un à deux coups pour le capitaine, l'autre pour moi. Je n'oubliai pas, comme cela m'arriverait aujourd'hui, de me munir de poudre et de plomb.

La voile est lâchée et nous voilà en pleine rivière, profitant de la marée étale et surtout d'un vent beaucoup plus fort et par conséquent beaucoup plus favorable que nous ne l'avions pensé avant de partir. Nos bordées étaient larges ; nous les restreignions non parce que le vent refusait ou variait, mais parce que la rivière se rétrécissait de plus en plus. A mesure que nous nous élevions, une foule d'îles, prises de loin pour des portions des deux rives, au milieu desquelles nous passions, venaient entraver notre route et nous obligeaient à louvoyer, malgré la rectitude du vent. Ces obstacles étaient enchanteurs, du moins pour moi qui les voyais pour la première fois et qui ne pensais pas à les décrire. Quant au capitaine, il visitait la poudre, examinait le plomb, soufflait dans le canon des fusils, un peu rouillés par l'humidité de la traversée, et dégageait les baguettes de leurs charnières.

Mon ravissement ne cessait pas. Après les îles pleines de bœufs sauvages apparaissaient comme un décor des îlots couverts d'aigrettes qui se baignaient et se séchaient, qui se séchaient et se baignaient ; après les îlots d'aigrettes, passaient des presqu'îles où il y avait trois cases et des négresses occupées à piler du millet dans des mortiers de bois : elles riaient, nous jetaient un melon d'eau et repre-

naient leur ouvrage ; après les négresses, c'était un convoi de pirogues descendant le fleuve, non pas au moyen des voiles ou de la pagaie, mais à l'aide d'un arbre déraciné ou d'une grande branche placée au centre de la pirogue. Comme chaque pirogue avait son arbre, on eût cru voir une forêt en route pour la mer.

Nous étions à plus de cinq lieues de l'endroit d'où nous étions partis il y avait bientôt une heure et demie ; nous marchâmes encore. Si le courant en descendant vers la mer nous servait moins bien maintenant, nous n'avions rien perdu pour cela ; le vent soufflait plus fort, et nos deux voiles, placées en ciseaux, afin de ne pas en négliger une bouffée, portaient admirablement. Qui pourrait se souvenir des scènes variées que nous laissions dans notre sillage ? Mon regard était insuffisant pour les effleurer seulement, tant nous allions vite. Les deux rives, par une illusion produite par notre rapidité, semblaient fuir aux deux flancs de notre embarcation, plus légère, à la vérité, qu'un oiseau de mer. Courbés comme s'ils avaient eu des ailes, les mimosas et les acacias, les terrains herbus qu'ils couvraient, les îles de foin et de gazon descendaient la rivière dans un sens naturellement contraire à notre course, cause de cette vision imaginaire.

Où étions-nous ? c'est ce que je n'ai jamais su et ne saurai probablement jamais. A quelle carte géographique avoir recours pour connaître les noms de cette poussière d'îles dont la physionomie change au gré du fleuve et qui appartiennent d'abord aux caïmans et ensuite à des rois fantastiques qui ont pour liste civile un certain nombre de poules, de veaux et de pintades ?

Il était temps que nous missions un terme à notre promenade si nous tenions à être rentrés chez nous avant la nuit, quoique nous eussions le courant pour garantie de notre rapide retour.

Entre une foule de petits ports ravissans, nous fîmes un choix et nous mouillâmes ou plutôt nous approchâmes si près du bord notre embarcation, que sa proue, reposée sur un sable fin, opposa une résistance suffisante à la flottaison de la poupe. Sans être envasée précisément, notre quille tenait au fond par un bon tiers de sa longueur.

Quand la voile fut enroulée sur elle-même et le gouvernail retiré, nous prîmes nos fusils, nos poires à poudre et nous descendîmes dans l'île où nous avions projeté de chasser. C'était une des plus grandes que nous eussions rencontrées en chemin, et ce n'était pas la moins riche en végétation. Il y avait par places des herbes dont les barbes s'attachaient à nos chapeaux et nous empêchaient de voir devant nous tant elles étaient hautes et fournies. Involontairement je me souvins de Gulliver, égaré au pays des géans, dans les épis de blé et lorsqu'une moissonneuse le saisit entre ses jolis doigts de quelques toises comme un insecte curieux. Je redoutais plus en ce moment les crocodiles que les moissonneuses, car vous n'ignorez pas que le crocodile a l'avantage de vivre sur les deux élémens et par conséquent de prendre sa pâture dans l'un et dans l'autre. Les hautes herbes franchies, nous nous trouvâmes à l'entrée d'un petit bois venu à la grâce de Dieu dans un terrain sablonneux, fin comme de la poudre de diamant, hérissé d'arbres épineux qui produisent, je crois, une qualité de gomme peu estimée. Un de ces petits arbres me parut singulier à distance : il portait un fruit, des fleurs ou des feuilles extraordinaires, car je ne distinguais pas bien la nature bizarre de ses produits ; les branches étaient noires et rouges, bleues par fois, selon le jeu de la lumière, vertes aussi ; et tout enfin remuait et tremblait, quoiqu'il n'y eût pas de vent. Je fis quelques pas et je reconnus alors que ce que j'avais pris pour des fleurs ou des feuilles n'était qu'un amas de colibris et d'oiseaux-mouches ; l'arbre en était poudré depuis le tronc jusqu'à la plus haute branche ; la partie ligneuse avait disparu sous ces milliers de petits becs, de petites pattes roses et de petites ailes. Avez-vous jamais rien lu de plus gracieux dans les *Mille et une Nuits* ? N'était-ce pas là le véritable arbre enchanté ? J'eus aussitôt deux sentimens : celui de leur tirer un coup de fusil et celui de ne pas leur faire de mal. Ce milieu était possible. Je mis dans mon fusil de la cendrille de plomb et me plaçai à une grande distance ; je fis feu ; tous les oiseaux-mouches tombèrent, pas un n'était mort : l'étourdissement avait été universel. Une fois en ma possession, je me demandai ce que j'allais faire de ces boisseaux de colibris et d'oiseaux-mouches : les mettre dans ma poche ou dans mon mouchoir ? Je fus plus humain après l'avoir été si peu. L'étourdissement cessa et ils s'envolèrent où il leur plut.

— Je vais prendre cette direction, dis-je au capitaine après avoir chargé de nouveau mon fusil, et vous celle-ci ; nous ne pouvons manquer de nous rencontrer à l'extrémité de l'île ; d'ailleurs nous saurons toujours à quelle distance nous serons l'un de l'autre par la décharge de nos armes. Bonne chasse, capitaine !

— Bonne chasse !

Je laissai partir le capitaine et m'assis sous un de ces arbres rares que les habitans brûlent dans leur cuisine et avec lesquels, j'en suis sûr, on ferait des meubles comme nous n'en avons aucune idée. Le bois de ces arbres est jaune, bleu, rose et d'une foule d'autres nuances charmantes. Les habiles prétendent qu'il n'est pas d'un bon usage : comme si le bois qui sert à la confection de nos meubles durait déjà tant ! Mais pourquoi ne pas employer dans le placage celui du Sénégal ? on n'aurait pas besoin de le peindre, et c'est un avantage assez précieux.

J'entendais encore les pas du capitaine crier dans le sable, quand je vis venir vers moi un Africain de la race maure, vêtu de sa longue pagne bleue. D'où sortait-il ? il aurait pu me le dire sans que je fusse plus avancé. Les Maures parlent arabe, et je ne parlais pas plus cette langue que le yolof, qu'ils possèdent peu, du reste. Je me serait passé de sa visite. Je me levai pour répondre à son salut. Lorsque je fus debout, j'aperçus un second Maure, qui sortait de la même partie du bois, habillé comme le premier et ayant comme lui autour des reins une de ces ceintures en maroquin rouge qui servent de ratelier à une tabatière en corne, à des amulettes de diverses formes et à un poignard assez grossier dont la lame est quelquefois empoisonnée. Ce nouveau venu me rendit suspect celui qui l'avait devancé, et à vrai dire ils me furent suspects tous deux. Un troisième parut, un quatrième, un cinquième, puis des groupes suivirent. Les groupes ne me plaisaient pas.

Au même instant j'entendis deux coups de fusils : c'était le capitaine qui ouvrait la chasse à quelque cinquante pas loin de moi. Dans le silence qui succéda à la détonation, j'appelai, j'appelai même très-fort, je crois. Je fus entendu, et au bout de cinq minutes d'attente, assez fâcheusement remplies par l'arrivée d'autres insulaires bronzés, le capitaine se montra. Je n'eus pas besoin de lui dire le motif pour lequel je l'avais interrompu dès le début de notre battue. Son étonnement égala le mien ; il ne comprenait rien à ce qu'il voyait. Ce ne fut pas sans coudoyer quelques-uns de ces Maures qu'il pénétra jusqu'au milieu du cercle où ils m'avaient placé pour m'admirer plus à leur aise sans doute.

Ce qu'ils admiraient beaucoup aussi, c'étaient mes poires à poudre et à plomb ; celles du capitaine eurent pareille-

ment leurs suffrages. Et comme ils en louaient la façon et la garniture avec leurs grands yeux de proie, leurs bouches avides et leurs gestes beaucoup trop près de nos visages ! Dans toute autre circonstance, j'aurais remarqué plus studieusement leurs belles têtes de camées, d'un fini de bronze, ovales de coupe, jaunes et bistres de teint, graves et subtiles, réfléchies et sauvages, comme doivent les avoir des gens qui sont retombés tout à coup de la civilisation dans la barbarie, qui ont tout laissé en quittant l'Europe, laquelle malheureusement pour nous ne fut pas leur conquête, tout, jusqu'à leur sang et leur visage, à ces bâtards qu'on nomme les Espagnols.

J'avoue que leur beauté ne me séduisit pas dans le moment où le hasard m'en mettait plusieurs échantillons sous les yeux. Mon attention était ailleurs. J'essayais de m'expliquer l'empressement de ces hommes et de ces enfans autour de nous, de deviner la cause de cette affluence toujours croissante. J'apercevais peu de femmes.

— Que pensez-vous, capitaine, de notre position ?

— Je pense qu'elle pourrait être plus agréable ; cependant j'espère que nous ne serons pas mangés.

— Voyons, que voulez-vous ? leur demanda le capitaine en regardant le plus haut d'eux tous dans une attitude interrogative assez intelligible. Ils répondirent au geste par

Les mains tendues.

un geste ou plutôt par mille gestes semblables : ils tendirent la main.

— C'est la charité qu'ils veulent, me dit le capitaine. Il faudrait mille francs en pièces de deux liards pour les contenter tous. Je vais les prier de passer demain.

— Mais vous vous trompez, capitaine, ils ont désigné nos poires à poudre et à plomb avant de tendre leurs mains.

— C'est donc du plomb qu'ils demandent ?

Le capitaine en vida quelques grains sur sa main et les leur montra.

C'était effectivement ce qu'ils désiraient. La distribution commença. Le capitaine d'un côté et moi de l'autre, nous mettions un grain de plomb dans chaque main ouverte pour le recevoir. Il y avait beaucoup de mains ; il en pleuvait tout autour de nous : mains d'enfans et mains d'hommes. Les demandes ne tarissaient pas ; le plomb, oui. Je sentais nos poires plus légères de minute en minute et je n'apercevais pas cependant de différence dans le nombre des solliciteurs Il en doit être ainsi au ministère de la guerre.

— Capitaine, si nous suspendions la distribution pour voir comment ils prendraient la chose ; nous aurions la mesure de l'estime où ces braves gens-là nous tiennent ? Il faut enfin savoir si nous sommes à leur merci.

Nous fermâmes les poires à plomb, et nous attendîmes l'effet de cette détermination.

Ils demandèrent de la poudre.

— C'est trop juste ! dit le capitaine, qui ne s'attendait pas plus que moi à cette demande, conséquence forcée de la première.

— Donnons-leur de la poudre dans la même proportion que le plomb.

Pour chaque main nous détachâmes un grain de poudre de nos munitions de chasse. Un grain c'est peu, mais cinq ou six cents mains c'est beaucoup, surtout quand la même main revient à plusieurs fois, comme j'eus lieu de m'en apercevoir. Nous étions bien récompensés par des cris de joie, des acclamations gutturales très-retentissantes ; mais ces honneurs étaient trop près de nous, et il s'exhalait de ces cuirs sauvages une odeur fauve qui gâtait la reconnaissance. J'aurais mieux aimé des ingrats absens.

L'observation que j'avais d'abord fait faire au capitaine au sujet du plomb, je la renouvelai quand j'eus calculé que nous manquerions bientôt de poudre si nous ne mettions un terme à notre générosité.

— Voyons ce qu'ils vont décider, me dit le capitaine en fermant sa poire à poudre, tandis que je repoussais la mienne dans ma poche de côté.

Les Maures se consultèrent dès qu'ils eurent compris notre résolution. A leurs regards, qui se portaient sur nous, je vis qu'ils se préoccupaient de la question du nombre, et l'on sait ce que cela signifie dans beaucoup de cas. Nous étions deux, ils étaient plus de deux cents. Concluez.

Voici ce que je conclus, non pas avec le sang-froid d'aujourd'hui en écrivant ces lignes, mais avec la lucidité de la peur.

— Capitaine, nous sommes pris.

— C'est mon avis, et le vôtre ?

— Le mien est de nous en aller.

— C'est encore le mien, mais comment ?

— Vous êtes plus fort qu'aucun de ces Maures qui sont devant nous ; assommez-en un d'un coup de crosse de votre fusil s'ils ne consentent pas de bonne grâce à nous laisser passer, et passons. Nous ne sommes guère qu'à cinquante pas de l'embarcation ; si nous l'atteignons, nous sommes sauvés.

— Et si nous n'atteignons pas l'embarcation ?

La question était embarrassante.

— Si mon fusil était chargé, ajouta le capitaine, nous aurions l'espoir de les épouvanter en faisant un premier feu sur leurs têtes ; mais les deux coups ont été tirés sur un pélican que j'ai manqué. Et votre fusil ?

— Capitaine, il est chargé, mais vous savez qu'il n'est qu'à un coup. Si nous faisons feu tout de suite, comment nous défendrons-nous après ?

Comme nous finissions ce premier débat de notre conseil de guerre, les Maures, toujours par l'organe de deux de leurs chefs, exigèrent que nous leur remissions nos fusils. Leur demande ne fut pas exprimée brutalement et suivie de violence : ils la présentèrent cauteleusement et de la même manière qu'ils s'y étaient pris pour avoir d'abord du plomb, ensuite de la poudre ; leurs regards étaient caressans, mais inflexibles. Leurs mains une fois posées sur un objet, il est difficile d'en rester maître.

De la douceur ils passèrent à la sollicitation, de la sollicitation à l'exigence. Nous allions être désarmés.

Tout à coup le capitaine renverse son fusil et en laisse tomber lourdement la crosse sur la tête de celui qui se trouve devant lui. Celui-là tombe ; le suivant est renversé, le suivant s'écarte, un passage s'ouvre, et le capitaine se met à courir vers l'embarcation ; je le suis, mais pas assez promptement pour éviter un coup de poignard qui m'ouvre le front entre les deux yeux et la main gauche, que j'avais portée au visage pour parer le coup.

Le sang que je perdais ne m'empêchait pas de courir et surtout d'entendre les pas des Maures courant derrière nous. Je maudissais le sable où j'enfonçais sans pouvoir me dégager, ce sable que j'avais trouvé si doux une heure auparavant.

Enfin nous arrivons au bord de la rivière ; le spectacle fut affreux pour nous : l'eau s'était retirée et l'embarcation était à sec.

Les hurlemens des Maures se rapprochaient.

Tandis que le capitaine poussait de toute sa vigueur la petite barque vers le fleuve, je fis feu sur les Maures presque à bout portant. J'espère bien n'en avoir touché aucun. Je suis cependant si maladroit !

La barque était à flot ; abandonnée au courant du fleuve, elle nous emporta la moitié du corps dans l'eau, accrochés à ses flancs.

En pleine eau nous ne courions plus aucun danger. Les Maures nous accablèrent d'injures : c'était dans leur droit.

Quand nous racontâmes notre aventure à nos amis, ils nous apprirent que la colonie était en guerre ouverte depuis plusieurs mois avec les Maures de cette partie du pays, mais qu'il ne nous aurait été fait aucun mal si nous étions restés entre leurs mains ; ils se seraient bornés à nous envoyer en esclavage à deux ou trois cents lieues dans le désert, afin d'avoir l'avantage de nous rendre, sous bonne rançon, au gouverneur de la colonie. Nous n'eûmes pas besoin d'éprouver leur générosité.

LÉON GOZLAN.

UN CONTE POUR LES PETITS ENFANS.

LE SONNEUR AUX PORTES.

Je ne crois pas qu'il y ait encore des enfans aussi hardis qu'Antony. Il était la terreur des portiers et des servantes, le cauchemar du rentier paisible. Ce petit voltigeur des rues était le chef d'une bande audacieuse, qu'il entraînait tous les soirs en sortant de la pension. Il se mettait à leur tête en vrai cosaque à pied, et pas un marteau, pas une sonnette n'échappaient à leur avide recherche.

— Pan ! pan ! pour le marteau. Ils fuyaient, se plaçaient en embuscade à quelques maisons plus loin, et la porte s'ouvrait, à la grande joie de leurs cœurs pleins de malice.

Le portier, ne voyant entrer personne, venait lui-même regarder pourquoi, et plongeant en vain ses yeux dans la rue silencieuse, s'en retournait mécontent. Après un temps raisonnable, quand on le supposait rentré dans sa loge et paisiblement assis, on retournait, haletant, avec des rires étouffés, où il y avait tout un poëme de brigandage.

— Pan ! pan ! recommençait le marteau ; et les six oiseaux de nuit s'envolaient encore, rasant la terre, dans la cachette qu'ils s'étaient choisie. Force était au portier de tirer le cordon, ne fût-ce que pour lui-même, car il brûlait, ce portier furieux, d'attraper et de tordre le bras insolent qui l'arrachait ainsi à son repos. C'était en vain !

Alors, l'amour même du repos l'arrachait violemment à son immobilité de profession. Il se faisait petit et s'avançait finement le long du rang où il supposait les malfaiteurs cachés.

Mais si par hasard il s'approchait de leur retraite, ils en sortaient tout à coup avec une agilité si prodigieuse qu'ils glissaient entre ses bras étendus, faisant voler en l'air son bonnet et poussant des cris aussi aigus que ceux de l'orfraie ou de la chouette. Ils étendaient même l'insulte jusqu'à frapper du marteau chacun un coup, ce qui faisait six, en laissant pour adieu au portier, gonflé de colère dans la rue :

— Ouvrez, portier ! ouvrez donc, portier ! le cordon s'il vous plaît !

La nuit entière ne consolait pas le portier de ces voyages par contrainte et sans vengeance. Le portier aime la vengeance.

Antony, répandant partout ses ravages, était déjà pendu à une sonnette, et tandis que les autres fuyaient, lui souvent mettait dans sa tête d'affronter le danger.

Une servante accourait, rouge de ce terrible ébranlemant de la sonnette, et avant même qu'elle ouvrît la bouche, Antony, levant un nez insolent comme lui-même, demandait :

— Est-ce ici le médecin de mon oncle ?

— Qui est-ce que c'est, le médecin de votre oncle ? demandait la servante irritée.

— C'est..... Je ne me souviens pas de son nom ; mais c'est un bien bon médecin.

— Ce n'est pas ici. Dieu vous conduise, et une autre fois ne sonnez pas si fort, toujours !

Une ardeur nouvelle emportait la troupe errante. Pas un ne songeait que c'était lâche d'insulter dans l'ombre.

Antony, bien élevé d'ailleurs, et qui coûtait à son père une grosse somme pour devenir savant, imitait effrontément le gamin, dont la joie est immense quand il fait tressaillir l'humble cordonnier, en plongeant tout à coup sa tête dans l'échoppe par un carreau de papier qu'il enfonce, et en demandant froidement : « Quelle heure est-il ? »

Il trouvait aussi une émotion délectable à lancer l'épouvante chez le tranquille artisan travaillant à la lampe, en faisant ruisseler sur les vitres sonores des poignées de pois secs, qui descendaient comme la foudre en éclats dans le silence laborieux du chaussetier solitaire.

Ce soir-là toute la meute sonnante se précipita sur le pied de biche d'un rentier. La première attaque fut inutile, car le maître était absent, et ses deux domestiques, se chauffant au feu de leur maître, faisaient la sourde oreille pour ne pas se déranger.

Antony, très-irrité de cette lenteur, s'écria : « Se moque-t-on de moi ? » et se pendit sans façon de tout le poids de son corps au pied de biche, qui lui resta dans les mains. Un cri de victoire, très-flatteur pour Antony, fut poussé jusqu'aux toits par sa troupe légère, ce qui l'empêcha d'entendre le bruit de la porte. Elle s'ouvrit d'ailleurs si vivement qu'il fût pris et entraîné dans l'allée sombre avant qu'il pût même laisser tomber le pied de biche, témoin irrécusable de son crime. Ses compagnons s'enfuirent épouvantés, et dirent entre eux :

— Aussi pourquoi nous entraîne-t-il à cela ? je n'y songerais pas sans lui. — Ni moi ! — Ni moi ! — Ni moi ! cinq fois répété, fut tout ce qu'ils inventèrent pour sauver leur chef du piége qu'ils avaient évité. Seulement ils soupèrent assez mal ce soir-là, et quelques-uns rêvèrent de gendarmes.

Antony ne rêvait pas. Toute son intelligence était éveillée par l'air sombre et vindicatif des deux domestiques, ses vrais maîtres alors, résolus à le lui prouver rudement. Ils avaient commencé par lui lier les bras et les jambes et se disposaient à le descendre à la cave, avec des menaces effrayantes. Le fier Antony ne proférait pas une parole ; il regardait ses liens, qui lui faisaient mal ; il songeait à l'inquiétude de sa mère.... C'était affreux ! mais il ne pleurait pas ; son cœur seul disait au fond de lui-même : Mon Dieu !

— Finissons, dit l'un des hommes, en faisant signe à l'autre d'emporter avec lui l'enfant, qui devint très-pâle, mais qui ne baissa point ses yeux pleins de courage.

A l'instant même on frappa trois coups à la porte de la rue.

— C'est monsieur, dirent-ils, car il sonne ordinairement trois fois. Va, petit brigand, ton affaire est faite, recommande ton âme. Antony crut qu'il allait voir apparaître un ogre. Le frisson passa dans ses cheveux et les fit lever ; mais son regard curieux ne se mouilla pas d'une larme.

Le bon rentier, qui était le moins ogre des hommes, ne trouva pas dans la perte de son pied de biche une raison suffisante pour mettre en cave et faire mourir peut-être l'imprudent qu'on avait garrotté ; mais après avoir un peu rêvé sur le trouble que de telles actions répandent souvent

dans des maisons paisibles, il ordonna qu'on fît avancer une voiture à l'heure.

Pendant qu'on la cherchait, Antony, dans l'immobilité où le retenaient ses liens, eut les yeux bandés sans qu'il lui fût fait le moindre mal.

Alors la voiture arriva. Le rentier, touché du jeune âge et du maintien sans bassesse du prisonnier, l'interrogea en grossissant sa voix.

— Votre nom, celui de votre famille, votre demeure?

Antony répondit à tout d'un accent ému, mais précis.

— Avez-vous du courage?

— Pour entreprendre, oui, pour souffrir, je l'ignore; c'est la première fois que je me suis laissé prendre.

— Jurez-vous de ne pas vous révolter si l'on vous ôte vos cordes?

— Je le jure.

— Otez les cordes au prisonnier.

Les cordes tombèrent.

— Vous allez subir de grandes épreuves, continua le juge. Les soutiendrez-vous sans lâcheté?

— Je tâcherai, répliqua simplement le petit sonneur.

Son juge le plaça derrière lui, et détachant de la tapisserie couverte de dessins une tête de mort au crayon noir, qui n'y tenait que par quatre épingles, il la mit devant l'enfant, en lui disant : Ne bougez pas!

— Vous, dit-il aux domestiques, soulevez son bandeau.

Antony trouva sans tressaillir cette tête sous ses regards délivrés.

— Qu'en dites-vous?

— C'est bien mal dessiné, répondit l'écolier, qui l'avait parcourue avec attention. Et le bandeau retomba sur ses yeux.

— Aviez-vous des complices?

— J'avais des amis, monsieur, ils se sont sauvés.... Ils ont bien fait.

— Avez-vous une mère?

Antony ne répondit pas, mais il baissa la tête, et le rentier, qui l'examinait attentivement, vit ruisseler deux larmes sous son bandeau.

— Partons, dit le juge d'un ton grave et irrévocable.

Antony fut conduit en silence dans la voiture, qui roula si longtemps qu'il se crut à vingt lieues de Paris, mais qui s'arrêta tout à coup sur un cri de ses deux guides, au milieu desquels il était assis.

Le rentier, qui n'avait pas soufflé un mot durant le voyage, descendit le premier et s'éloigna. Antony fut déposé au milieu d'une rue déserte et sombre, qu'il prit pour une ville de province inconnue. Quand son bandeau lui fut ôté et qu'il put porter autour de lui ses yeux éblouis et pleins de terreur :

— Tirez-vous de là, dirent brièvement ses guides en remontant dans la voiture, que l'enfant infortuné vit s'éloigner avec l'amertume profonde de son abandon.

Il resta quelques instans sans se mouvoir et sans rappeler ses idées. Cette ville inconnue lui paraissait pleine de consternation. Il trouvait les maisons d'un aspect sombre, bâties tout autrement qu'à Paris, son cher Paris! et présentement qu'il était pour lui d'une impérieuse nécessité de sonner à quelque porte pour s'y sauver d'une nuit d'épouvante et d'insomnie, à jeun, tous les pieds de biche du monde n'auraient pu réveiller sa passion éteinte pour le son des marteaux et des cloches. Il s'assit en soupirant au coin d'une borne, sur un banc étroit qu'il accepta pour son lit, non sans murmurer tristement : Ah! que les bancs sont bien plus larges à Paris! et les réverbères, Dieu! qu'ils sont ternes dans cette petite ville!.... Est-ce qu'il y a des hommes dans ces habitations noires? Maman! maman! que la vôtre à cette heure était chaude et gaie pour moi! Si vous saviez où je suis, vous prendriez la poste pour venir me sauver. Il est vrai que je suis bien coupable, mais vous n'auriez pas le courage, vous, de me punir si froidement, car je suis perdu enfin!.... Et les larmes d'Antony coulèrent par flots sur le banc de pierre.

— Mon Dieu! s'écria-t-il, est-ce que vous m'avez abandonné!

Un homme s'approcha dans l'ombre. Antony se leva.

— N'ayez pas peur, mon petit ami, dit cet homme.

— Je n'ai pas peur, répondit l'enfant; quel mal voudriez-vous me faire?

— Aucun, si vous me dites la vérité. Qui êtes-vous?

— Je suis un enfant perdu.

— D'où venez-vous?

— De Paris, où je suis né. Je n'ai pas d'argent, je ne connais pas cette ville, où l'on m'a laissé pour me punir.

— De quoi?

— De sonner aux portes avec mes amis.

— Leurs noms?

— Je ne le dirai pas.

— Le vôtre?

— Antony Derbay; mais mon pere sera-t-il inquiété pour ma faute?

— Soyez tranquille, mon enfant, dit cet homme attendri, regardez-moi comme votre bon ange, et suivez-moi... quand je saurai votre demeure, toutefois, car je suis résolu à vous rendre ce soir même à vos parens.

— Quoi, monsieur, vous feriez ce voyage! s'écria Antony plein de reconnaissance. Il lui dit alors le nom de son père, sa demeure à Paris, et se laissa conduire soumis par ce guide si différent de ceux qui l'avaient emporté du pays natal.

Après quelques détours, qui ne semblaient à l'enfant que les commencemens d'un voyage pénible, l'homme qui l'avait doucement enveloppé dans son manteau s'arrêta en disant : Nous y sommes.

— Où donc? s'écria d'une voix craintive Antony, sans se reconnaître encore et croyant rêver.

— Chez votre père, dont voici la maison. Et il frappa de manière à ce qu'on ne tarda pas à leur ouvrir.

Quelle fut la surprise, la joie et les transports d'Antony en se retrouvant à sa porte comme par enchantement! Et quand il tomba dans les bras de sa mère, inquiète depuis deux heures de ne pas le voir rentrer! Et quand il la couvrit de ses larmes en lui racontant sa faute, qu'il lui montra son sauveur, qu'il prit alors pour Jésus-Christ lui-même, car il avait fait un miracle!

— Oh! qui donc êtes-vous, monsieur? dit la mère en se penchant vers l'étranger pour le bénir.

— Le rentier, madame, qui se trouvera bien heureux s'il a corrigé l'enfant et consolé la mère.

Je dois vous avouer qu'Antony sanglota de repentir dans les bras du bon rentier, et qu'en essuyant ses yeux rouges, il s'écria tout à coup :

— Je te rendrai ton pied de biche.

— Non, dit en souriant le rentier, qui devint le meilleur ami d'Antony, je vous le donne comme un talisman pour entrer à toute heure dans ma maison.

MARCELINE VALMORE.

CHAPITRE PREMIER.

LE CABARET DES TROIS CUILLERS.

A GUSTAVE VOLF DREYFUS.

§ I.

Quoique poëte, mon cher Gustave, vous ne prenez point trop en pitié mes admirations exagérées de bibliophile pour certains vieux bouquins. Soit amitié pour moi, soit sympathie pour ces doctes enfantillages, je ne vous ai jamais vu ni sourire de dédain, ni m'écouter avec distraction lorsque je vous montrais quelques-uns des trésors vermoulus de ma bibliothèque : vous me permettez l'en-

Un tableau de Jean de Bruges.

thousiasme pour les vieux livres comme pour les vieux peintres flamands, à commencer par Jean de Bruges (1) et à finir par Watteau. Eh bien ! me voici possesseur d'un nouveau trésor : ce trésor est un de ces volumes que se disputent les amateurs lorsque les profanations d'une vente après décès viennent en jeter, par hasard, un exemplaire sur la table du commissaire-priseur. Mon livre n'a qu'un volume in-octavo et se compose de deux cent cinquante-quatre pages seulement. Les recherches des plus érudits bibliophiles n'ont pu arriver encore à découvrir quel écrivain il avait pour auteur ; il sort des presses de *Jean Gesselin* ; enfin il porte pour titre :

LES VISIONS ADMIRABLES

DU PÈLERIN

DU

PARNASSE,

OU DIVERTISSEMENT DES BONNES COMPAGNIES ET DES ESPRITS CURIEUX,

PAR

UN DES BEAUX ESPRITS DE CE TEMPS.

A PARIS,

CHEZ JEAN GESSELIN, IMPRIMEUR.

MDCXXXV.

Les Visions admirables d'un pèlerin du Parnasse ne sont autre chose que les pèlerinages d'un ami de la dive bouteille aux meilleurs cabarets de Paris, vers le milieu du dix-septième siècle ; cabarets dont elles indiquent les enseignes et donnent une description plus ou moins complète. La *Pomme de pin*, qui devait plus tard être adoptée par Chapelle et par Boileau, avait momentanément perdu de la haute réputation que lui avait faite autrefois d'abord Rabelais, puis le poëte Regnier. Située près du pont Notre-Dame, en face de l'église de la Madelaine, la *Pomme de pin* n'était alors fréquentée que par les étudians, en mémoire de l'historien de *Pantagruel* et de frère *Jean des Entommoirs*.

La *Grosse Tête*, établie un peu plus loin que le Palais, avait hérité de la vogue et de la célébrité de la *Pomme de pin*, et jouissait du privilége de recevoir les beaux esprits du temps. Les dévots, en sortant de Saint-Eustache, allaient déjeuner chez *Cornier* ; le populaire alternait ses stations bachiques à *Saint-Martin*, à *l'Aigle royal* et au *Riche Laboureur*, près des confrères Saint-Mathurin ; les truands et les gens de besace se réfugiaient à *Clamar*.

Les plaideurs et la bazoche du Châtelet, ajoute un académicien auquel on doit l'analyse des *Visions admirables*, fréquentaient *le Grand Cornet* ou *la Table du valeureux Roland*, masure presque monumentale que la tradition faisait remonter jusqu'à cet illustre paladin et qui comptait avec orgueil parmi ses chartes fabuleuses le dernier écot des douze pairs de Charlemagne.

La crainte des recors entraînait plus loin quelques misérables victimes de la chicane, qui dissipaient du moins leurs derniers écus dans une oublieuse sécurité à l'enseigne de *la Galère* ou à celle de *l'Eschiquier*.

(1) Jean de Bruges, ou plutôt Jean Van-Dick, est l'inventeur de la peinture à l'huile.

Les courtisans, que leur ambition ou leurs affaires retenaient trop longtemps au Louvre, trouvaient bon gîte et chère lie chez *la Boisselière*, mais ce n'était pas aubaine pour les poëtes et pour les enfans sans-souci. *La Boisselière* ne faisait jamais crédit, et l'on ne dînait pas chez elle à moins de dix livres tournois, somme inconcevable pour le temps.

Les *Trois Entonnoirs*, près des Carneaux, se distinguaient par leur excellent vin de Beaune, celui des vins de France dont on faisait alors le plus de cas et que certains gourmets estimaient hardiment à l'égal de ceux d'Espagne et d'Italie.

Du côté du Mail, il fallait choisir entre *l'Escu* et *la Bastille* ; mais *l'Escharpe* était la plus choyée des tavernes du Marais. C'est l'hôte de ce cabaret qui a inventé les *cabinets particuliers*. Telle était la vogue de *l'Escharpe* qu'elle fit négliger jusqu'à *l'Hôtel du Petit-Saint-Antoine*, jusqu'aux *Torches* si bien famées du cimetière Saint-Jean, jusqu'aux *Trois Quilliers* de la rue aux Ours, qui avaient bravé pendant une longue suite d'années toute espèce de comparaison et qui devinrent un mauvais cabaret.

Donc, si l'on se résignait à mal manger pour peu d'argent, il fallait aller s'asseoir aux grandes tables de bois des *Trois Quilliers*, et ce fut en effet dans cette taverne qu'entra, par instinct, un jeune homme selon toutes les apparences plus léger d'argent qu'il ne sied à un voyageur arrivant dans la grande et coûteuse ville de Paris : Agé d'environ dix-huit ans, pâle et frêle de corps, on devinait à son grand bâton, au sac qu'il portait attaché sur ses épaules, et plus encore à ses guêtres enduites de terres et de boues de différentes couleurs, qu'il avait entrepris à pied un long voyage avant que de se trouver dans Paris. Peu familier avec les habitudes des tavernes, il regarda quelques instans, du dehors, la salle intérieure des *Trois Quilliers* ; puis, après avoir hésité quelques secondes, il parut s'armer de résolution, entra brusquement et alla s'asseoir le plus près possible d'une grande étuve qui jetait dans la salle enfumée une chaleur suffoquante et lourde.

Il n'était pas encore établi sur le banc de bois que la cabaretière, comme toutes les maîtresses d'établissement mal achalandé, vint demander avec empressement au nouveau venu ce qu'il désirait qu'on lui servît.

— Du vin, du fromage et du pain, répondit le jeune homme.

Un gros éclat de rire partit de l'un des coins les plus obscurs de la taverne, et salua cette modeste commande de repas. Le jeune homme fronça le sourcil, chercha, du regard, à démêler dans l'ombre quel était le mauvais plaisant qui se permettait ce rire impertinent, et rapprocha son bâton de la table.

Néanmoins il oublia bientôt sa colère pour se livrer tout entier à un appétit qui semblait n'avoir guère été satisfait depuis longtemps, et il faisait sauter les miettes au plancher quand un autre jeune homme, à peu près de son âge, entra dans le cabaret ; mais celui-là le fit résolument et en garçon sans timidité.

—Holà ! hé ! s'écria-t-il en frappant de son bâton sur la table : Holà ! quelqu'un, l'hôtesse ; qu'on me serve !

La cabaretière accourut empressée et avec la certitude de s'entendre commander un repas d'importance :

— Que plaît-il à mon jeune seigneur qu'on lui serve ? demanda-t-elle avec une de ces mines les plus avenantes.

— Et qu'avez-vous à me servir ? répliqua-t-il en passant la main dans ses beaux cheveux noirs qu'il rangea coquettement sur son front.

— Tout ce qu'il vous plaira : d'abord une fricassée de lapin à se manger les doigts en y léchant la sauce.

— A Paris, le lapin ressemble trop au chat. Passons à autre chose.

— Je vous proposerai alors une excellente assiettée de tripes de bœuf qui cuisent et mijotent là, depuis le point du jour, sur mon fourneau.

— Je ne suis point de Caen pour me nourrir de pareilles gargoteries : d'ailleurs c'est un reste de votre vente d'hier ou d'avant-hier, car aujourd'hui nous avons jour d'abstinence ; et vous n'induiriez pas vos hôtes en péché mortel si vous ne craigniez pas que les vers ne mangeassent demain ce que vos pratiques ne mangeraient pas aujourd'hui.

— Que voulez-vous ? parlez, et ne me faites point ainsi perdre mon temps, interrompit l'hôtesse, qui changea tout à coup ses manières avenantes en façons revêches.

Le jeune homme croisa solennellement sa jambe gauche avec sa jambe droite, posa son coude sur la table, pencha la tête en arrière et dit avec une emphase bouffonne :

— Du vin, du fromage et du pain !

Le gros rire dont avait failli se fâcher tout à l'heure l'autre jeune homme se fit entendre une seconde fois et se prolongea tellement que celui qui l'avait excité finit par s'en fâcher.

— Holà, mon maître ! s'écria-t-il en allant vers le rieur, vous plairait-il me dire ce qui vous vaut tant de gaîté ?

— Pardieu ! reprit un gros homme à face rougeaude, déjà passablement aviné, et qui montra, en s'étirant avec nonchalance, deux poings énormes et des épaules d'athlètes : pardieu, c'est la composition modeste de votre déjeuner.

— J'entends la plaisanterie aussi bien qu'un autre, ajouta le jeune homme évidemment adouci par la vue de son robuste adversaire, mais je ne veux pas qu'on en abuse à mon égard : je ne vous engage donc pas à recommencer.

— Et je ne recommencerai point non plus, mon jeune coq. Çà, touchez là et venez vous asseoir près de moi. Malgré votre goût prononcé pour le pain et le fromage, malgré qu'il soit, à votre calendrier, jeûne et abstinence, je crois que vous ne serez point fâché de dire, *gratis pro deo*, deux mots à cette éclanche de mouton, dont il reste encore de quoi satisfaire un appétit même plus robuste que le vôtre. Si le jeune cavalier qui se trouve près de vous, et qui partage votre goût pour le fromage, voulait nous faire le même plaisir, nous trinquerions ensemble tous les trois, et nous boirions ensemble à notre bonne arrivée à Paris. J'espère d'autant plus sur sa complaisance à ne point refuser mon offre que je l'ai reconnu pour Flamand à sa manière de prononcer certaines paroles et que je suis son compatriote.

Il ajouta quelques mots en flamand, et les deux jeunes gens se levèrent et vinrent s'asseoir près de leur amphitryon. En effet, il eût été difficile de résister aux avances de cet homme dont la physionomie commune et insoucieuse respirait une bonhomie entraînante. Placé entre ses deux nouveaux amis, il leur versa pleine rasade, ne s'oublia point lui-même, et ne tarda point à chanter une ballade flamande à laquelle son jeune compatriote, qui ne put entendre sans émotion et sans plaisir cet air patriotique, finit par mêler sa voix. Bientôt même, entraîné par l'exemple de son compagnon, il entonna une autre de ces ballades qui commence par les vers suivans :

Il faut boire, mes camarades,
Il faut boire à pleines rasades ;
Au diable la sagesse, il n'est qu'un seul vrai bien.
C'est de boire et de boire bien.

Mais à peine en avait-il dit les premières paroles que leur amphitryon devint pâle, remit sur la table le verre qu'il portait à ses lèvres et fondit en larmes.

— Silence ! s'écria-t-il, silence, au nom du ciel ! Silence, car vous me déchirez le cœur, jeune homme ; vous me rappelez que je suis un lâche et un infâme ; que j'ai fait mourir de chagrin une pauvre femme, un ange qui n'avait reculé devant aucun sacrifice pour moi. Misérable ! Ingrat ! Oui, mes amis, j'avais trouvé une femme qui m'aimait, une femme qui m'entourait de bonheur et d'ordre, qui m'honorait et qui me rendait honorable... Un jour, je l'ai abandonnée pour reprendre ma vie vagabonde, pour redevenir un vaurien, pour me traîner encore dans la fange ! Sans travailler et en se grisant du matin au soir, on arrive vite à la fin de ses ressources, on contracte des dettes ; puis après les dettes arrive la prison. La prison ! Ah ! le ciel vous en préserve à jamais, car on s'y trouve mêlé à des misérables qui donnent de bien affreux conseils. Poussé par eux, j'écrivis à ma femme, à ma pauvre Pétronille, que j'étais mourant et que j'implorais son pardon avant de paraître devant Dieu. Cette ruse infâme me réussit ; Pétronille vendit tout ce qu'elle possédait pour payer mes dettes ; elle fit un long voyage à pied, et quand cette généreuse victime d'une tendresse si peu méritée arriva sur le seuil de ma prison, elle entendit ma voix qui chantait avec d'autres ivrognes le refrein que vous venez de dire. Hélas ! ce dernier coup lui fut mortel. Elle ne put supporter cette dernière de mes trahisons, cette dernière de mes lâchetés, et elle mourut étouffée par le désespoir. Depuis ce temps, échappé de ma prison, j'erre au hasard, sans repos, sans pouvoir travailler. Quand la faim me presse par trop, je peins encore, mais ce que je fais est indigne de moi, de moi qui fus un artiste célèbre.

— Et quel est votre nom ? demandèrent les deux jeunes gens étonnés.

— Mon nom, mon vrai nom, je ne le dis plus... On me croit mort, et je veux que l'on continue à me croire mort. Les tableaux que je fais maintenant, je ne les signe plus de mon nom véritable, car je ne les fais que pour gagner quelques écus. Une fois ces écus gagnés, je les dissipe à manger et à boire ; à boire surtout, car la boisson produit l'ivresse, et l'ivresse produit l'oubli. Or c'est une si bonne chose que d'oublier lorsque l'on a un remords au cœur, lorsque l'on ne peut dormir sans qu'un fantôme se dresse et ne crie : « Lâche ! assassin ! » A boire, versez-moi à boire, camarades, car rien que cette idée me dessèche le gosier et me plonge dans le cœur un fer rouge. A boire ! à boire ! Encore ! Tout plein ! Enivrez le pauvre Adrien Brauwer.

— Adrien Brauwer ! se dirent les jeunes gens avec surprise ; lui, ce grand peintre réduit à cet état d'abrutissement !

— A boire ! reprit Adrien ; à boire, l'hôtesse. Du vin et encore du vin. Voici de l'or. Adrien Brauwer paie bien. Du vin ! du vin !

— Le voilà qui jette au premier venu ce nom glorieux qu'il ne voulait pas tout à l'heure traîner avec lui dans la fange. Hola ! compère, c'est assez bu ; il faut maintenant retourner à votre logis.

— A mon logis ? à mon logis ! Ils sont plaisans, les jeunes gars ! Est-ce que j'ai d'autre logis que le cabaret quand j'ai de l'argent, et la rue quand je suis sans une maille. Du vin, femme, du vin !

Et bientôt il tomba le visage sur la table, où il finit par s'endormir.

— Je suis bien triste d'avoir accepté l'invitation de mon malheureux compatriote. Que faire, où pouvoir emmener un homme dans un pareil état d'ivresse ?

— Il faut le laisser ici, dit la cabaretière, qui prit en pitié l'embarras des jeunes gens. Demain matin ou ce soir, il s'éveillera pour recommencer à boire jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus d'argent. Alors il tirera des pinceaux et des couleurs de la boîte que vous voyez à ses pieds, fera un petit tableau sur le premier sujet venu, ira le vendre, et reviendra recommencer à s'enivrer. Vous pouvez être sans inquiétude sur son compte.

Les deux étrangers se levèrent pour sortir. Arrivés sur le seuil du cabaret :

— Je me trouve pour la première fois à Paris et je ne sais où loger. Pourriez-vous m'indiquer un gîte décent et à bon marché ?

— Étranger comme vous, j'allais vous adresser la même question. Voulez-vous, puisque le hasard nous a réunis, que nous cherchions ensemble une auberge?

—Volontiers; mais peut-être le gîte que les exigences de ma profession m'obligera de chercher ne vous conviendra-t-il pas; car il me faut habiter une chambre élevée et qui ait un beau jour : je gagne ma vie à peindre.

— Singulier hasard! et moi aussi. J'arrive de Lyon à Paris pour tâcher de me faire connaître et d'acquérir quelque renom.

— Et moi je viens de Bruxelles dans le même but.

— Puisque nous voilà devenus amis et que nous nous savons confrères, il est bon que nous sachions du moins comment nous nous appelons, fit le flamand avec un sourire : je me nomme Philippe Van Champagne.

— Et moi Nicolas Poussin.

— Allons! que Dieu nous protége, et puissent nos noms devenir un jour célèbres!

— *Amen*. En attendant la gloire et la fortune je possède encore dix écus.

— Et moi douze. C'est tout une fortune, nous avons de quoi vivre pour plus d'un mois entier. Un mois, pour des artistes, c'est une éternité.

Et riant de leur joyeuse pauvreté, les deux nouveaux compagnons se dirigèrent vers la Grève, où, moyennant un écu payé d'avance, ils trouvèrent à louer, pour quinze jours, une mansarde qui pouvait sans trop d'inconvénient leur servir d'atelier.

CHAPITRE SECOND.

UN VOISIN.

Le lendemain matin, les deux jeunes artistes, qui dès la veille avaient fait emplette de chevalets et de toiles, tirèrent de leurs sacs une palette, des pinceaux et des couleurs, et disposèrent tout ce qu'il fallait pour peindre. Puis les voilà qui se mettent à l'œuvre, chacun désireux de donner à son nouveau camarade bonne opinion de son talent, chacun impatient de connaître le savoir-faire de l'autre. Nicolas Poussin succomba le premier à la curiosité; il quitta doucement sa place et se glissa derrière Philippe : une larme brilla dans ses yeux, et il prit dans ses mains la main du jeune homme sans pouvoir prononcer un seul mot. Philippe avait exécuté une tête d'*ecce homo* : déjà cette ébauche se trouvait empreinte d'un caractère sublime de sérénité et de souffrance.

— Et toi? frère, et toi! interrompit Van Champagne en allant au tableau de Nicolas. Tu m'admires! s'écria-t-il, et pourtant je suis à peine un écolier près de toi; car il faut s'agenouiller et prier devant cette Vierge que tu viens de peindre! devant cette Vierge qui abaisse miséricordieusement ses regards vers la terre. Oh! que c'est bien là, non point une créature terrestre, mais la mère de Dieu, glorieuse et immortelle! Un incrédule prierait devant cette reine du ciel, devant cette mère de miséricorde devenue consolatrice, qui se met entre le pécheur et la justice divine pour intercéder et faire pardonner! Nicolas, tu seras bientôt, si tu ne l'es déjà, le plus grand peintre de la France.

— En attendant, interrompit Philippe quoique vivement touché de l'admiration vraie et profondément sentie de son compagnon, en attendant il faut nous remettre à l'ouvrage pour tâcher de gagner quelque argent. L'achat de nos chevalets nous a ruinés. Avant de devenir de grands hommes, tâchons de devenir des jeunes gens qui dînent. A l'œuvre donc, Nicolas, un jour nous serons riches!

— A notre gloire future!

— A nos richesses à venir!

Et ils vidèrent gaîment le peu de vin qui leur restait, et ils ne firent pas moins d'honneur à un gros pain bis qu'ils dévorèrent, non sans rire aux éclats, non sans se livrer aux saillies inspirées par l'insouciance, par la foi dans l'avenir et surtout par la jeunesse.

Ils étaient encore là riant et batifolant lorsque l'on frappa doucement à la porte; puis quelqu'un poussa doucement cette porte entre-bâillée, et un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, qui paraissait quelque honnête marchand, entra, fit un salut embarrassé et regarda presque timidement les deux artistes.

—Mes jeunes cavaliers, leur dit-il, ne pourriez-vous pas pour aujourd'hui seulement faire un peu moins de tapage? je suis votre voisin, une mince cloison nous sépare, et votre gaîté quelque peu bruyante me rend impossible un travail qu'il me faut cependant terminer aujourd'hui.

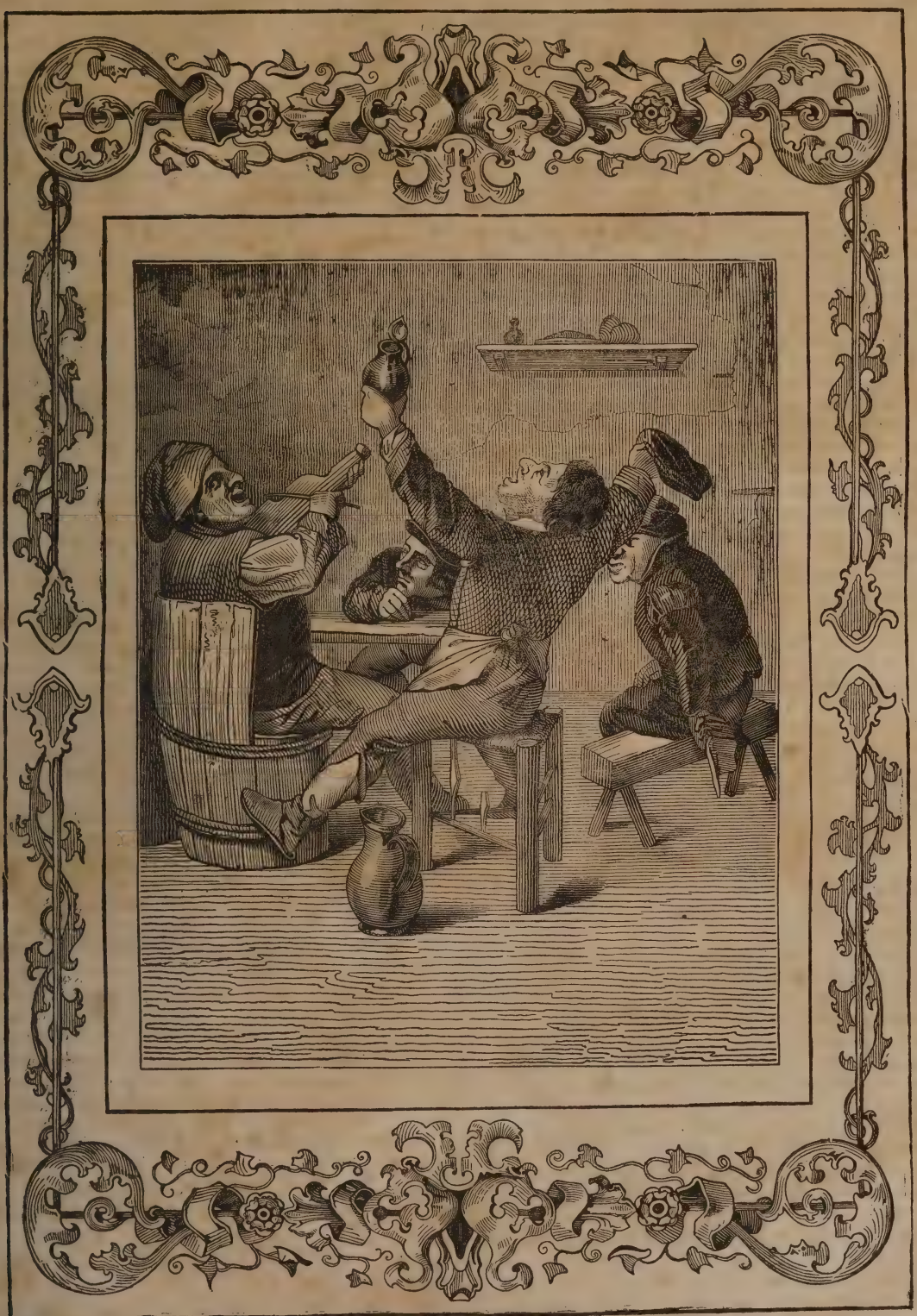
—Nous allons nous-mêmes nous remettre à la besogne et faire trêve à nos rires, mon maître. Vous pourrez ainsi vous livrer paisiblement à vos calculs de chiffres et reconnaître si quelque erreur s'est glissée parmi vos additions d'écus.

—Il ne s'agit point tout à fait de chiffres, quoiqu'il s'agisse un peu d'argent dans ce que j'ai à faire, répondit le voisin avec un sourire et tandis qu'il regardait en connaisseur les esquisses de Nicolas et de Philippe : c'est une lettre que j'ai à écrire, une lettre pour obtenir de l'argent, une pension qui m'est due et que l'on tarde un peu à me payer.

— Vous êtes bien heureux qu'on vous doive de l'argent! fit Nicolas; nous voudrions être à votre place.

— N'avez-vous point là de quoi battre monnaie quand vous le voudrez? Ce soir, ces esquisses peuvent se trouver transformées en petits tableaux, et j'ai un compère qui non-seulement vous les achètera peut-être, mais encore j'en suis sûr vous confiera des travaux : car ce compère n'est rien moins que messire Duchesne, peintre ordinaire de monseigneur le cardinal duc de Richelieu.

— Ah! mon maître, vous seriez notre bienfaiteur et notre



Un tableau d'Adrien Brauwer.

ami pour toujours si vous vouliez nous présenter à cet homme, qui peut tout pour nous.

— Eh bien! écoutez, répliqua celui qu'ils prenaient pour un marchand; je le verrai ce soir même à la comédie de l'hôtel de Bourgogne; venez-y, et je vous ferai connaître à l'instant même, sans que vous ayiez à supporter l'ennui de l'attente, la réponse de mon compère.

— Je n'y vois qu'un inconvénient.

— Et lequel?

— Pour aller à la comédie, il faut de l'argent...

— N'est-ce que cela? j'ai le moyen de vous faire entrer sans payer: voici deux billets de parterre.

— Mais vous êtes donc un sorcier et vous possédez une baguette magique...

—Hélas! si j'étais magicien et si je possédais cette bienheureuse baguette que vous dites, je commencerais, je vous l'avoue, par m'en servir un peu pour arranger mes affaires et ne point faire la lettre qui me coûte tant à écrire. Adieu mes voisins, à ce soir.

— A ce soir, à la comédie! répliquèrent les jeunes gens, qui reprirent leurs pinceaux et recommencèrent à peindre.

L'inconnu qui sortait de leur chambrette entra dans un logis contigu et meublé de façon à ne pas rendre jaloux le plus humble artisan. Il prit une plume, la tailla, essaya d'écrire, effaça pour effacer bientôt encore de nouveau, et ne cessa point, durant une heure au moins, un si rude et si laborieux travail. Quand il eut enfin terminé cette difficile besogne, une grande feuille de papier, sillonnée d'innombrables ratures, se trouva pleine sur, les quatre pages, des caractères serrés d'une grosse écriture, et voici ce que contenaient lesdites quatre pages:

« *A Monsieur de Montoron, trésorier de l'épargne de monseigneur le cardinal duc de Richelieu.*

» Monsieur,

» Je vous présente un tableau d'une des plus belles actions d'Auguste. Ce monarque était tout généreux, et sa générosité n'a jamais paru avec tant d'éclat que dans les effets de sa clémence et de sa libéralité. Ces deux rares vertus lui étaient si naturelles et si inséparables en lui qu'il semble qu'en cette histoire, que j'ai mise sur notre théâtre, elles se soient tour à tour entre-produites dans nos âmes. Il avait été si libéral envers Cinna, que, sa conjuration ayant fait voir une ingratitude extraordinaire, il eut besoin d'un extraordinaire effort de clémence pour lui pardonner; et le pardon qu'il lui donna fut la source des nouveaux bienfaits dont il lui fut prodigue pour vaincre tout à fait cet esprit qui n'avait pu être gagné par les premiers; de sorte qu'il est vrai de dire qu'il eût été moins clément envers lui s'il eût été moins libéral et qu'il eût été moins libéral s'il eût été moins clément. Cela étant, à qui pourrais-je plus justement donner le portrait de l'une de ces héroïques vertus qu'à celui qui possède l'autre à un si haut degré, puisque, dans cette action, ce grand prince les a si bien attachées et comme unies l'une à l'autre qu'elles ont été tout ensemble et la cause et l'effet l'une de l'autre? Vous avez des richesses, mais vous savez en jouir, et vous en jouissez d'une façon si noble, si relevée et tellement illustre que vous forcez la voix publique d'avouer que la fortune a consulté la raison quand elle à répandu ses faveurs sur vous, et qu'on a plus de sujet de vous en souhaiter le redoublement que de vous en envier l'abondance. J'ai vécu si éloigné de la flatterie que je pense être en possession de me faire croire quand je dis du bien de quelqu'un; et lorsque je donne des louanges (ce qui m'arrive assez rarement), c'est avec tant de retenue que je supprime toujours quantité de glorieuses vérités pour ne me rendre pas suspect d'étaler de ces mensonges obligeans que beaucoup de nos modernes savent débiter de si bonne grâce. Aussi je ne dirai rien des avantages de votre naissance, ni de votre courage, qui l'a si dignement soutenue dans la profession des armes, à qui vous avez donné vos premières années: ce sont des choses trop connues de tout le monde. Je ne dirai rien de ce prompt et puissant secours que reçoivent chaque jour de votre main tant de bonnes familles ruinées par les désordres de nos guerres, ce sont des choses que vous voulez tenir cachées. Je dirai seulement un mot de ce que vous avez de commun avec Auguste: c'est que cette générosité qui compose la meilleure partie de votre âme et règne sur l'autre, et qu'à juste titre on peut nommer l'âme de votre âme, puisqu'elle en fait mouvoir toutes les puissances; c'est, dis-je, que cette générosité, à l'exemple de ce grand empereur, prend plaisir a s'étendre sur les gens de lettres en un temps où beaucoup pensent avoir trop récompensé leurs travaux quand ils les ont honorés d'une louange stérile. Et certes, vous avez traité quelques-unes de nos muses avec tant de magnanimité qu'en elles vous avez obligé toutes les autres, et qu'il n'en est point qui ne vous en doive un remercîment. Trouvez donc bon, monsieur, que je m'acquitte de celui que je reconnais vous en devoir par le présent que je vous fais de ce poëme, que j'ai choisi comme le plus durable des miens, pour apprendre plus longtemps a ceux qui le liront que le généreux M. de Montoron, par une libéralité inouïe en ce siècle, s'est rendu toutes les muses redevables, et que je prends tant de part aux bienfaits dont vous avez surpris quelques-unes d'elles que je m'en dirai toute ma vie, monsieur, »

Il lut et relut deux fois cette lettre, prit une feuille de papier blanc, copia, lentement et à main posée, les quatre grandes pages d'écriture, et quand il eut fini relut encore une fois.

Après quoi, il poussa un profond soupir et ajouta ces deux lignes:

« *Votre très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur.* »

Puis il signa:

CHAPITRE TROISIÈME.

A LA COMÉDIE.

Le spectacle, à cette époque, commençait à quatre heures; aussi dès trois heures et demie, Nicolas et Philippe quittèrent leurs chevalets et leurs pinceaux pour se rendre à l'hôtel de Bourgogne. Ils pouvaient, du reste, se permettre consciencieusement cette récréation, car ils avaient presque terminés les deux petits tableaux commencés le matin. Ils achevèrent donc de manger ce qui leur restait de pain, mirent en état et de leur mieux leur pourpoint et leur haut-de-chausse, se posèrent galamment sur l'épaule gauche le petit manteau court alors de mode, couvrirent leur tête d'un feutre, et, sans oublier leur épée, se dirigèrent vers l'hôtel de Bourgogne, heureux de la bonne soirée que leur valait l'obligeance de leur voisin.

Chemin faisant, et tandis qu'ils marchaient sur la pointe du pied, afin de garantir le mieux possible des taches de la boue leurs chaussures et leurs bas, ils remarquèrent une grande foule de curieux amassée sur le bord de la rivière; ils voulurent connaître, comme les autres, ce qui rassemblait là tant de gens, et ils parvinrent, en montant sur une borne, à voir par-dessus les têtes de tous ces gens... Juste Dieu! c'était le corps d'Adrien Brauwer gisant inanimé et sanglant! Le malheureux était sorti de quelque cabaret, ivre comme de coutume: tombé sur le pavé, une voiture lui avait écrasé la poitrine, et il était mort sur le coup.

Nicolas et Philippe, pâles et tremblans, se regardèrent avec terreur.

— Pauvre malheureux! soupira Van Champagne, dans quel abîme de honte et d'infortune l'a jeté son inconduite! Cette horrible fin devait-elle servir de dénoûment à la vie d'un peintre célèbre et de l'une des gloires de la Flandre!

— Sainte Vierge, dit à son tour Le Poussin, protégez-nous et faites que jamais nous ne soyons exposés aux tentations de l'inconduite.

— Le vin que m'a fait boire hier cet homme brûle à présent mes lèvres et m'étouffe.

— Avec le prix d'un de nos tableaux, nous ferons dire des messes pour le repos de son âme.

— C'est là une bonne et sage idée... Et mais quelle foule! mon Dieu, et comment pourrons-nous arriver dans la salle de l'hôtel de Bourgogne!

— En faisant comme les autre, en nous mettant à la queue et en réunissant tous nos efforts pour arriver. Quelle pièce donne-t-on? Tâchez de lire l'annonce sur ces écriteaux de bois.

— CINNA, tragédie de Pierre Corneille.

— Cela est-il dans le genre galant?

— C'est ce que nous saurons tout à l'heure.

— Attention! car voici que la foule se met en marche; on ouvre les portes.

En effet, les portes venaient de s'ouvrir, et telle était l'affluence des spectateurs que plus d'une heure s'écoula sans que Philippe et Nicolas pussent pénétrer dans le parterre, où l'on se tenait debout. Grâce à leur adresse et à leur persévérance, les deux jeunes gens parvinrent à se glisser aux meilleures places, sur le devant, et bientôt quatre violons commencèrent une espèce d'ouverture que l'on n'écouta point. Cette musique terminée, le rideau se leva et montra le théâtre, occupé suivant la coutume par une foule de jeunes seigneurs qui laissaient à peine aux comédiens la place nécessaire pour jouer la pièce et s'acquitter de leur rôle.

Néanmoins l'admirable tragédie de Corneille produisit une profonde et puissante impression sur l'âme naïve et poétique des deux jeunes peintres. Tour à tour ils prirent parti pour Cinna, pour Émilie et pour Auguste; tour à tour ils maudirent l'empereur romain, et ils s'extasièrent devant sa magnanimité. Certes, jamais le génie de Corneille n'avait reçu d'hommage plus vrai que les sensations impétueuses et multipliées dont il agita ces nobles cœurs, restés jusque-là étrangers aux émotions de la scène, et qui s'y livraient sans restriction, tout entiers.

— Oh! quel sublime auteur! quel grand homme que ce Corneille, et que n'est-il là pour que nous baisions ses mains avec respect! dirent-ils en sortant de l'hôtel de Bourgogne, les yeux encore humides de larmes et tout palpitans de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre.

Une main se posa doucement sur leurs épaules; ils se retournèrent et reconnurent leur voisin.

— Merci, s'écrièrent-ils, merci pour le plaisir que vous nous avez donné; merci. Que Corneille est admirable! et que nous voudrions le connaître!

— Mais ce n'est point une chose difficile, dit le cavalier qui donnait le bras au voisin des deux peintres.

— Je suis sûr que c'est un homme de haute taille, à l'air héroïque, à la démarche royale.

— Non point, reprit celui qui avait déjà parlé. A voir Monsieur de Corneille, on ne le croirait point capable de faire si bien parler les Grecs et les Romains, et de donner un si grand relief aux sentimens et aux passions des héros. La première fois que je le vis je le pris pour un marchand de Rouen: son extérieur n'a rien qui parle pour son esprit, et sa conversation manque de facilité; il est assez grand et assez plein, l'air fort simple et fort commun, toujours négligé et peu curieux de son extérieur; il a le visage agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste; sa prononciation n'est pas tout à fait nette.

— Le portrait n'est pas flatté, dit le voisin en souriant avec bonhomie.

— Mais il est vrai. Que ces Messieurs en jugent!

— Comment la chose serait-elle possible? Nous ne connaissons pas l'illustre poëte.

— Si fait, puisqu'il est votre voisin, puisque le voici!

— Monsieur de Corneille! s'écrièrent-ils en se découvrant. Oh! Monsieur, quelle méprise a été la nôtre ce matin!

— J'ai payé la dette de ma mauvaise mine, voilà tout, mes amis. Or çà remettez vos chapeaux, car il fait froid et nous avons à causer d'affaires.

Vous voyez, dans le cavalier qui me donne le bras, Monsieur Duchesne, peintre ordinaire de monseigneur le cardinal. Comme il a quelque foi dans mon goût en peinture, il veut bien vous admettre, demain matin, à lui présenter les deux tableaux que vous avez commencés. S'ils lui plaisent, comme je n'en doute pas, vous trouverez un protecteur, vous aurez des travaux, de la réputation et de

l'argent. Remerciez donc Monsieur Duchesne et venez ensuite, car ses gens l'attendent, la nuit est noire et nous avons un long trajet à faire avant de regagner notre logis commun.

Les jeunes gens remercièrent de leur mieux messire Duchesne, qui reçut leurs actions de grâces un peu en protecteur, puis on se sépara, et chacun s'en retourna chez soi.

CHAPITRE QUATRIÈME.

UN CHAPITRE DE ROMAN CARDINALESQUE.

Après avoir conduit respectueusement Corneille jusqu'à la porte de son petit appartement, Nicolas et Philippe rentrèrent dans leur chambrette. Quoiqu'il ne fût pas moins de dix heures du soir, ils ne s'endormirent qu'après des jaseries sans fin et des rêves brillans pour l'avenir. En effet, que d'événemens ils avaient vu se succéder autour d'eux depuis le matin! La Providence ne semblait-elle pas les prendre par la main et commencer à changer en bonheur une vie jusque-là si pleine de traverses et d'épreuves? La rencontre trois fois bonne du grand Corneille, les promesses et la protection de Duchesne, et jusqu'à cette triste rencontre d'Adrien Brauwer, qu'on dirait une sévère leçon pour leur apprendre à user sagement et en chrétiens de leur fortune à venir, tout cela ne formait-il point des augures merveilleuses de leur future destinée? Ils vont peindre au Luxembourg et au Palais-Royal! Leur travail sera vu par les plus habiles connaisseurs et par les grands seigneurs de Paris! par ceux-là qui donnent le renom et par ceux-là qui prodiguent l'or. Merci, mon Dieu! qui leur avez envoyé le bonheur par la main du grand Corneille!

Minuit était sonné depuis longtemps au Louvre quand ils s'endormirent, et l'aube jetait à peine ses premières lueurs sur la Seine qu'ils se trouvaient debout, occupés à remettre en état leur meilleur pourpoint. Puis ils préparèrent leurs palettes et leurs couleurs : ils voulurent ensuite faire quelques retouches aux petits tableaux qu'ils devaient présenter à Monsieur Duchesne; car, à mesure que l'heure de l'épreuve approchait, ils sentaient leur confiance en eux-mêmes s'affaiblir, et le doute du succès venait peser peu à peu sur leur espérance, qu'il étouffait. Inquiets, agités, ils se préparaient néanmoins à se mettre en route pour le Luxembourg quand ils entendirent frapper doucement à leur porte et qu'ils virent entrer Corneille tout habillé et prêt à sortir.

— Ah! ah! fit le poëte en les regardant avec bonté, je vois que mes suppositions ne se trouvaient point fausses : vous avez peur, mes enfans! Voilà comment j'étais quand je lus *Mélite* aux comédiens! Voilà comment je me sens encore chaque fois que le public est appelé à juger une de mes pièces : du doute, du découragement, de la frayeur! Aussi je viens vous accompagner et ne veux vous quitter qu'après vous avoir vus bien installés au Luxembourg. Allons, chaussez vos bottes et mettons-nous en route.

Les jeunes gens, ravis de la présence de Corneille, obéirent, et après avoir mis par-dessus les bas de leur haut-de-chausse de grandes bottes molles destinées à garantir les piétons de la boue des rues, ils prirent tous les trois le chemin du Luxembourg.

Arrivés à l'habitation royale, il leur fallut attendre quelques momens dans l'antichambre de maître Duchesne, où se trouvaient déjà de nombreux postulans à une audience du peintre ordinaire de monseigneur le cardinal. Mais quand l'huissier eut annoncé Monsieur de Corneille, les portes s'ouvrirent aussitôt pour le poëte, et les deux protégés le suivirent.

— Quoi! fit Duchesne, vous prenez à ces jeunes gens un intérêt si vif que vous sacrifiez une matinée de travail pour me les amener! Ils seraient bien coupables de ne point faire de bonne peinture en échange des beaux vers qu'ils vous empêchent de produire. Voyons les petits tableaux dont m'a parlé Monsieur de Corneille. Vraiment le père du *Cid* se connaît en peinture! Voilà qui n'est point du tout mauvais, et je vous admets dès à présent parmi les peintres qui travaillent ici sous ma direction. Vous aurez un logement gratuit au collége de Laon et chacun trois écus par jour : ces conditions vous conviennent-elles?

C'était une fortune pour les deux peintres, qui remercièrent Duchesne avec effusion.

— A l'œuvre donc! venez dans cette galerie.

Il leur indiqua deux médaillons dans lesquels il fallait peindre des sujets qu'il leur donna, les prévint qu'il viendrait examiner leurs esquisses vers le soir, et prenant Corneille sous le bras :

— Et vous, dit-il au poëte, vous, si ardent de contribuer au bonheur des autres, à quoi s'en trouve votre propre bonheur? Le père de celle que vous aimez consent-il enfin à vous donner sa fille en mariage?

— Hélas! mon ami, reprit Corneille en soupirant, je n'ai même point osé faire une nouvelle tentative près de lui. Si vous saviez comment il a reçu mon frère Thomas lorsque ce dernier a fait le voyage des Andelys afin de lui demander pour moi la main de M^lle^ de Lamperière! Le commandant a ri aux éclats dès les premières paroles de mon frère, et lui a demandé s'il ne perdait point la tête de venir proposer pour mari à la fille d'un lieutenant général un pauvre rimailleur. Thomas répondit que j'étais poëte, mais que cette profession était libérale et n'avait rien de roturier; il ajouta en outre que ma famille était une bonne famille de robe, et qu'enfin mon père, de son vivant, avait rempli d'une manière honorable les fonctions de maître des eaux et forêts en la vicomté de Rouen. Mais ces paroles, loin de convenir à messire de Lamperière, ne firent que l'irriter davantage, et il donna l'ordre à ses gens de chasser mon frère! Quel espoir voulez-vous qu'il me reste d'épouser jamais Marie? La seule consolation qui me reste, c'est d'aller de temps à autre aux Andelys. Là je passe, le soir, sous ses fenêtres et je la vois, de loin, à la clarté de sa lampe, qui prie pour celui dont elle est la fiancée devant Dieu.

— Je croyais que vous aviez parlé de vos amours à monseigneur le cardinal.

— Monseigneur le cardinal est plein de bontés pour moi; il a bien voulu m'associer à MM. Bois-Robert, Colletet et Rotrou pour mettre en vers les pièces dont il compose les plans, et m'a gratifié d'une pension de six cents livres; enfin, quoiqu'il se soit montré un peu rude au *Cid* et qu'il l'ait

fait critiquer par l'Académie, je peux encore compter sur sa faveur. Mais, en cette occasion, cette faveur me fait faute. Maintenant que le succès de *Cinna* me rend possible de retourner en Normandie et d'aller revoir celle que j'aime, monseigneur retarde toujours mon départ, soit par un incident, soit par un autre ou plutôt par un seul. Car, s'il faut vous l'avouer, je n'ai point l'argent nécessaire pour entreprendre ce voyage, et le moyen qu'emploie le cardinal pour me retenir est d'empêcher M. de Montoron de me payer le quartier échu de ma pension. Ce dernier trouve toujours mille défaites pour me donner cet argent et la gratification que m'a promise monseigneur le cardinal. J'ai pris le parti de dédier ma tragédie à M. de Montoron; peut-être se laissera-t-il toucher par cette marque d'estime.

— Vous n'avez pas besoin de la dédicace, interrompit Duchesne; vous savez que ma bourse est à votre disposition.

— Merci, mon ami, merci de cette offre; elle ne m'étonne point de votre part. Mais quand bien même j'aurais recours à vous pour me procurer l'argent nécessaire à mon départ, je n'oserais point partir sans l'assentiment de monseigneur le cardinal, à qui j'appartiens. Il me faut donc attendre son bon plaisir, car l'enfreindre serait m'exposer à une colère que je ne me sens point assez fort pour supporter.

— De plus forts y ont perdu la tête, et vous avez raison. Mais à votre place je dirais tout au cardinal; je lui avouerais que mon bonheur et Marie sont aux Andelys; monseigneur n'est point dur aux peines de cœur. Je vais en ce moment me rendre au Palais-Cardinal; montez avec moi dans ma litière; dites tout à notre maître : il aime la galanterie; votre histoire le réjouira.

Portrait de Pierre Corneille

— Mais je vous répète qu'il la connaît déjà; je suis entré l'autre jour chez lui mélancolique et distrait, il m'a pressé de questions et je lui ai tout dit.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Il a haussé les épaules, s'est mis à rire, et m'a prié de remettre sur ses genoux un petit chat qui venait d'en tomber.

— Voilà qui m'étonne bien, car d'ordinaire monseigneur le cardinal fait plus de cas d'une confidence amoureuse.

— Le père Joseph est entré sur ces entrefaites. Monseigneur l'a fait venir près de son fauteuil. Je me suis éloigné discrètement, et ils se sont entretenus quelque temps à voix basse, non sans rire entre eux et non sans paraître se féliciter de quelque projet qu'ils méditaient. J'ai cru voir que monseigneur me regardait à la dérobée, mais c'est une erreur sans doute; il s'agissait, dans l'entretien de ces deux habiles politiques, d'autre chose que d'un pauvre poëte amoureux. Sur ces entrefaites Monsieur Le Grand est entré, et je suis sorti. Depuis ce temps, et il y a quinze jours, le cardinal ne m'a point reparlé de ma confidence, mais il a empêché mon départ pour la Normandie en usant de mille moyens indirects.

— A votre place, je lui reparlerais de cette affaire.

— Ce serait peine perdue. Adieu, Monsieur; soyez bon pour mes jeunes amis.

— La recommandation du grand Corneille est toute puissante près de moi, vous le savez!

— Le grand Corneille! répéta le peintre en soupirant! Pauvre grandeur! pauvre gloire, que me dénie un gentillâtre de province, et qui ne peut rien pour mon bonheur.

Et il se dirigea tristement vers sa maison, où il trouva un ordre du duc de Richelieu qui lui mandait de se rendre aussitôt au Palais-Cardinal.

Depuis le jour naissant, le cardinal Armand de Riche-

lieu, entouré de ses quatre secrétaires, prenait tour à tour les nombreux dossiers qui surchargeaient un immense bureau placé devant lui, les parcourait des yeux et dictait tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces quatre personnes. Celles-ci, à mesure qu'elles terminaient un travail, allaient le transmettre à d'autres employés, qui le transcrivaient et l'expédiaient ensuite : le cardinal était un centre commun autour duquel divergeaient tous les rayons de la volonté gouvernementale.

A chaque instant, des messagers d'état, des moines, des cavaliers venaient apporter de nouveaux paquets que le cardinal ouvrait, sans interrompre la phrase qu'il dictait, sans perdre le fil de l'affaire qu'il était occupé à résoudre. Comme pour mieux prouver son incroyable aptitude aux affaires, et sa merveilleuse intelligence, il se plaisait encore, de temps en temps, à deviser avec quelques-uns de ses familiers, groupés devant une des deux vastes cheminées qui chauffaient l'immense appartement.

— Monsieur de Fresnoy, dit-il à l'un d'eux tout en dictant un protocole d'armistice entre la France et les Pays-Bas, avez-vous rempli mes instructions relativement à votre voyage des Andelys?

— A la lettre, monseigneur, répliqua un vieil officier d'assez méchante mine et qui se leva respectueusement.

Sans répondre, sans même paraître avoir entendu, le cardinal reprit sa dictée.

Tout à coup une porte secrète s'ouvrit précipitamment et un capucin entra, pâle, hors de lui, défiguré par une épouvante étrange... Il courut au cardinal pour lui parler à voix basse, mais le cardinal lui fit signe d'attendre.

— Il y va de votre vie et de votre mort! s'écria le moine qui ne put se maîtriser plus longtemps. C'est un mystère infernal que le hasard vient de me faire découvrir : les assassins sont là, dans votre antichambre, avec ceux qui doivent donner le signal.

Le cardinal, sans rien perdre de son impassibilité et toujours sans paraître entendre, reprit de sa voix grave et sèche :

— Monsieur de Fresnoy, allez chercher les personnes que vous savez : vous les amènerez ici, dans mon cabinet, sans qu'elles puissent communiquer avec qui que ce soit ; vous prendrez même des mesures pour que nul ne les aperçoive chemin faisant. C'est un chapitre de roman en action qui se prépare, frère Joseph, et je veux que vous preniez votre part de ce divertissement. Que l'on fasse entrer!

A cet ordre, les secrétaires se levèrent, des valets enlevèrent le bureau, et le cardinal resta seul, étendu sur sa chaise longue, le frère Joseph à ses côtés. Celui-ci voulut encore reparler au cardinal des périls qui le menaçaient, mais ces nouveaux efforts restèrent infructueux comme les premiers, et la foule qui se précipita dans le cabinet du ministre acheva de rendre toute confidence impossible au capucin.

Cependant le cardinal saluait du geste, quelquefois de la parole, suivant leur rang et leur importance, les seigneurs qui passaient tour à tour devant lui pour lui rendre leur devoir et qu'un officier de la maison du ministre annonçait d'une voix retentissante :

— Monsieur, frère du roi! dit tout à coup cet officier.

A ce nom, il en fit presque en même temps succéder un autre.

— Monseigneur le comte de Soissons!

Pour le premier, le cardinal se leva tout à fait, pour le second il s'inclina lentement, puis il leur fit signe de s'avancer et les obligea de s'asseoir de chaque côté de sa chaise longue; ensuite il jeta sur l'un et sur l'autre le regard d'un tigre qui va se ruer sur sa proie.

— Monsieur, dit-il, votre santé me donne des inquiétudes; vous voilà pâle et agité, comme le frère Joseph : y aurait-il donc quelque maladie régnante à Paris?

— Non vraiment! ou bien je ne l'ai point appris, reprit Monsieur, d'un air embarrassé

— Votre tête serait en danger, ajouta le cardinal, que vous ne blêmiriez pas davantage. Peut-être l'est-elle? fit-il en attachant sur le prince son regard jusque-là errant et furtif.

Le duc d'Orléans frissonna.

— Croyez-moi, n'allez point à la chasse aujourd'hui, car je suis sûr que votre pâleur vous présage quelque accident, peut-être une chute de cheval, car un péril de cette nature saurait seul vous menacer. Je vous sais trop prudent et trop dévoué aux volontés du roi pour que vous vous exposiez à quelque autre risque. Vous savez que le roi sait tout et punit tout.

Si je voyais cette pâleur à monseigneur le duc de Soisssons, je pourrais en concevoir de la crainte; car il n'est point de prince du sang qui pousse plus loin que lui le goût des aventures et le besoin des agitations; mais, grâce à Dieu le voilà frais et rose, comme une jeune fille. Aussi fait-il le désespoir de toutes celles qui composent la cour de sa majesté la reine.

— Même de Marie de Vignerod votre nièce? demanda le duc de Soissons (1) avec l'insolence d'un homme résolu à tout.

— Je n'excepte personne, répondit le cardinal, avec un sourire amer.

Un silence profond s'établit entre ceux qui se trouvaient présens à cet entretien. Cependant Monsieur agitait son chapeau dans ses mains et semblait en proie à une angoisse extrême. De Fresnoy reparut en ce moment; le cardinal l'appela près de lui par un signe de tête, et il lui manda, avec une apparente indifférence, de se rendre à la Bastille pour y faire préparer deux appartemens. Puis il se leva, et chacun sortit, excepté le frère Joseph.

— Vous n'avez point donné le signal! dit à voix basse le duc de Soissons en s'approchant de Monsieur.

— Je ne me suis point senti la force d'ordonner un assassinat.

— Dites plutôt que vous avez eu peur de cet homme! Après tout, j'aime mieux le combattre d'une autre façon qu'à coups de poignards. Adieu, monseigneur ; je pars pour Sedan, où m'attendent les réformés.

— Eh bien! frère Joseph, demandait pendant ce temps-là en riant le cardinal au capucin, ne m'avais-tu pas parlé d'un péril qui me menaçait? Où donc est-il?

— Vous l'avez conjuré pour un jour, monseigneur, mais il reparaîtra demain.

— Erreur! Monsieur n'a de courage que dans l'ombre, comme les enfans : quand il voit briller une lueur, il recule et s'enfuit. Or, frère Joseph, mes yeux brillent dans l'obscurité, comme les yeux des chats. Quant à cet étourneau de duc de Soissons, il va se prendre de lui-même au piége que je lui ai tendu. Le pauvre insensé part, à cette heure même, pour Sedan; il compte y trouver des auxiliaires contre moi dans les réformés, mais ils ne voudront pas de lui; et voici une lettre qui me rapporte une parole de Duplessys-Mornay qui prouve combien mes conjectures sont justes : « La négociation que monsieur le comte de Soissons veut

(1) Le comte de Soissons avait refusé la main de Marie Vignerod, nièce du cardinal.

» entamer ne servirait qu'à se tromper les uns les autres ; » il tient trop à la cour pour ne pas y revenir ; nous tenons « trop à nos droits pour ne pas l'abandonner sitôt que l'on » reconnaîtra ces droits.» Qu'en dites-vous, frère Joseph?... Monsieur sera malade de peur pendant six semaines, et vant ce temps le comte de Soissons me fera ses soumissions. Restent mes comptes à régler avec les coupe-jarrets à gage de ces deux pauvres conspirateurs. Ils sont six ; vous les ferez arrêter tous les six... Et, ce soir, aux oubliettes... Ah! ah! ah! (1).

Et il rit en se frottant les mains.

— Monsieur de Corneille! annonça l'huissier.

— C'est juste, après la tragédie la farce.

— Monsieur de Corneille, je suis bien aise d'avoir votre avis sur une pièce que je compte composer en votre présence et que vous mettrez plus tard en vers si vous le jugez à propos.

— Je suis aux ordres de monseigneur mon maître, répondit l'auteur du *Cid* en s'inclinant jusqu'à terre. S'agit-il d'une pièce héroïque ?

— Oui et non, vous allez en juger, car elle va se passer devant vous : vous m'en direz votre sentiment après la représentation. Passez derrière cette portière ; votre présence pourrait troubler les acteurs.

Corneille obéit, et ne fut pas médiocrement étonné de voir entrer le baron de Lamperière et sa fille Marie.

— Il m'est revenu d'étranges choses sur votre compte, dit le cardinal de sa voix stridente : vous vous êtes permis de singulières paroles sur mon compte et sur les personnes de ma maison, monsieur le gouverneur des Andelys!

— Moi, monseigneur! s'écria le vieil officier, qui voyait déjà le gibet se dresser devant lui.

— Oui, monsieur!

— Je prends le ciel à témoin que je n'ai jamais prononcé le nom de monseigneur le cardinal qu'avec le respect auquel il a droit ; je le jure par mon salut!

— Ne faites pas un faux serment, interrompit Richelieu avec dureté. Vous feriez bien mieux de veiller sur votre fille, qui place, le soir, sur sa fenêtre, une lampe, afin que les godelureaux qui passent puissent la voir à loisir.

— Oh! monseigneur! murmura Marie en fondant en larmes et en se cachant le visage.

— Malheureuse! fit le commandant hors de lui.

— Personne, excepté moi, n'a droit de réprimande ici. Avant de condamner, tâchez de détourner la condamnation de votre tête. Or, vous ne l'avez que trop méritée, cette condamnation, par la manière irrévérente dont vous avez parlé de la poésie et des poëtes!

— Moi, monseigneur! et que vous importent ces propos, quand je les aurais tenus? que vous importe de telles billevesées?

— Que m'importe? mon Dieu! Mais vous ignorez donc que je tiens plus à cœur mon renom de grand poëte que mon renom d'habile ministre? que médire de la poésie, c'est médire de moi, et que je me vengerai de l'insulte faite, en ma personne, au corps respectable des poëtes?

Le commandant Lamperière, vieux soldat, plus habile à manier l'épée qu'à comprendre les mystifications, ne savait plus où donner de la tête. Le cardinal, joyeux du succès de sa plaisanterie, riait silencieusement dans sa barbe :

— Vous n'avez qu'un moyen d'obtenir grâce.

— Hé! lequel, monseigneur?

— C'est de m'apporter, d'ici à une heure, une pièce de vers de votre composition.

A cette proposition le vieil officier pensa défaillir :

— Monseigneur peut faire dresser la hart, car je sais à peine tenir une plume pour signer mon nom.

— Écoutez, je veux bien faire une concession. Il me faut cette pièce de vers, mais je consens à ce qu'elle puisse venir de quelqu'un de votre famille.

— Mais, monseigneur, ma fille n'est pas, que je sache, plus poëte que moi.

— Alors, mariez-la à un poëte qui puisse vous remplacer tous les deux dans cette circonstance ; j'en ai là un précisément sous la main.

Il tira le rideau et montra Corneille.

— Pardon, monseigneur, s'écria le commandant Lamperière tout rassuré ; il ne fallait pas y mettre tant de façon pour me dire que vous vouliez marier ma fille à M. de Corneille. Mon arrestation, l'arrestation de Marie, notre voyage à Paris et cette rude matinée sont de trop.

— Non pas ; car d'abord je veux donner une dot de dix mille écus à mademoiselle Marie. Me pardonnera-t-elle à ce prix la rougeur et les larmes que je lui ai causées?

Mademoiselle de Lamperière voulut porter à ses lèvres la main du cardinal, qui ne le lui permit point, mais qui l'embrassa galamment sur les deux joues.

— Quant à vous, commandant, je vous donne le commandement de la ville de Rouen, car vous êtes un bon et loyal serviteur du roi. Eh bien! maître Corneille, que dites-vous de ma comédie héroïque?

— Elle est un chef-d'œuvre comme tous les ouvrages de monseigneur le cardinal.

— Alors pressons le dénoment. Frère Joseph, appelez mon chapelain : qu'il unisse ces deux amans.

— Mon gendre, dit le commandant de Lamperière, en passant son bras sous le bras de Corneille, pour se rendre à l'oratoire, que ne faisiez-vous dire par votre frère que vous étiez si bien en cour? Cela aurait valu un meilleur accueil à sa demande que votre titre de poëte dont il faisait tant d'étalage.

— Eh! vraiment, s'écria le cardinal qui l'entendit, je crois que le commandant médit encore de la poésie : la leçon n'a donc point été assez sévère?

— Monseigneur, loin d'en médire, je veux apprendre des vers par cœur et les réciter à l'occasion ; mon gendre m'indiquera les plus beaux.

— Ce sont les vers de *Mirame*.

— Mais, si je ne me trompe, une pièce de ce titre a été jouée aux Andelys par une troupe de comédiens et n'a point reçu un brillant accueil.

— Silence, au nom du ciel! et puisse le cardinal ne vous avoir pas entendu!

— Eh pourquoi?

— C'est qu'il est l'auteur de *Mirame*.

— Il me tarde bien, pensa le vieux soldat, il me tarde bien de retourner en province, car je deviendrai fou au milieu de ces damnés poëtes! Dieu me garde désormais des enfileurs de mots!

Mais il eut soin de ne pas dire haut ce qu'il pensait tout bas, et comme on était, sur ces entrefaites, arrivé à la chapelle, il s'agenouilla. La cérémonie terminée, les nouveaux époux eurent l'honneur de dîner avec monseigneur le car-

(1) Montrésor, Saint-Ibal, et quatre autres gentilshommes attachés au comte de Soissons, arrachèrent de leur maître et de Gaston leur consentement à ce qu'ils tuassent le cardinal au sortir du conseil. Au moment de l'exécution, Gaston, qui devait donner le signal du meurtre, eut peur et manqua de résolution. Le comte de Soissons, dont on ne peut révoquer en doute le courage, n'avait pas celui du crime, et il se félicita de ce que son faible complice avait fait manquer ce projet. Soissons, craignant pour sa propre sûreté, partit pour Sedan, d'où il écrivit au roi pour l'assurer de sa fidélité.

dinal : après quoi, M. de Lamperière recouvra sa liberté, prit congé de sa fille et de son gendre et partit pour Rouen, afin de prendre possession du commandement dont les lettres patentes lui furent remises en sortant de table.

CHAPITRE CINQUIÈME

UNE FIN DE TRAGEDIE.

Avec le léger bagage que l'on connaît à Philippe Van Champagne et à Nicolas Poussin, leur déménagement pour aller occuper le logement que Duchesne leur avait donné au collége de Laon, ne fut ni long, ni difficile et ils purent le faire, le jour même de leur installation au Luxembourg. Ce fut une fête pour les deux jeunes gens que de quitter la pauvre mansarde pour venir occuper deux jolies chambres meublées avec plus de luxe que jamais ils n'en avaient vu ; que

Portrait de Philippe Van Champagne

de voir succéder, à l'état précaire et au jour le jour, dans lequel ils vivaient, un avenir riant et assuré, du moins ils le croyaient. Aussi, pendant la première semaine, il fallait les voir s'évertuer à travailler pour mériter un sort si doux. Poussin, avec la merveilleuse facilité de talent qui le caractérisait, avait, au bout de huit jours, terminé deux petits tableaux, dans les lambris d'une grande salle, et Van Champagne terminait l'esquisse d'une grande composition destinée à la chambre à coucher de la reine. Ils peignaient ainsi jusqu'à la nuit tombante ; puis, quand l'obscurité les mettait dans l'impossibilité de continuer à manier le pinceau, ils s'en allaient dîner ensemble dans quelque taverne, non sans venir, presque tous les soirs, pour visiter Pierre Corneille, leur bienfaiteur et leur ami.

Mais Pierre Corneille, marié à celle qu'il aimait depuis si longtemps sans espoir ; à celle qu'un miracle, opéré par un caprice du cardinal, lui avait donnée, était trop heureux pour songer à ses jeunes amis. Le bonheur rend égoïste, surtout quand le bonheur est de l'égoïsme qu'on fait à deux. Donc, il passait ses journées aux genoux de Marie qu'il ne pouvait se rassasier de voir et dont il ne se lassait pas d'entendre la douce voix. Ou bien il mettait le bras de sa femme sous le sien, et il l'emmenait faire une promenade dans Paris, cette ville de merveilles devant lesquelles s'extasiait la jolie Normande, qui ne connaissait encore d'autres monumens que le clocher des Andelys. Tantôt c'était le Palais-Cardinal, ses prodiges de dorure et ses tableaux qu'ils allaient admirer ; tantôt c'était Notre-Dame, la vieille cathédrale au portail mauresque et aux innombrables figures fantastiques ; une autre fois, Saint-Germain-l'Auxerrois

recevait leur visite, ou bien Saint-Étienne-du-Mont au blanc Jubé. Marie admirait tout et se sentait heureuse, parce qu'elle était au bras de Pierre, par elle aimé plus que tout au monde; parce qu'ils se trouvaient ensemble, toujours ensemble. Et le soir, elle allait dans quelque loge obscure de l'hôtel de Bourgogne : là, Pierre s'asseyait à côté d'elle, prenant une de ses mains dans les siennes; c'est ainsi qu'elle aimait à entendre déclamer les vers de son mari, à voir jouer ses pièces. Oh! comme les vers de *Chimène* venaient l'émouvoir profondément! comme elle comprenait bien les passages que l'amour de Pierre pour Marie avait inspirés! Des larmes, mais de douces et heureuses larmes emplissaient ses yeux et coulaient sur ses joues : sa poitrine se serrait avec émoi et sa main serrait mollement les deux mains de Corneille, qui bénissait Dieu du fond de son âme.

— Merci, se disait-il en lui-même, merci! ô mon Dieu! pour n'avoir mis dans mon cœur que des pensées pures et chastes; pour ne m'avoir point fait chercher le bonheur hors du devoir! Tant qu'il ne m'a point été permis d'aimer Marie, tant que son père par ses défenses m'a tenu éloigné d'elle, j'ai respecté ces ordres sévères, je n'ai point cherché à l'entraîner à la désobéissance, et je me reprochais même, comme une faute, de passer sous sa fenêtre et de chercher à la voir!... Aujourd'hui, elle est à moi! aujourd'hui je puis avouer ma tendresse pour elle devant vous et devant les hommes. Merci, mon Dieu! merci, et que votre nom et que votre miséricorde soient bénis à jamais! merci, car vous m'avez rendu le plus heureux des hommes!

Le spectacle terminé, ils rentraient chez eux, à pied, doucement, leurs bras enlacés; trop pleins d'émotion, trop débordant de bonheur pour se parler. Il y a des sensations qui n'ont pas besoin de paroles humaines pour être communiquées et que ces paroles exprimeraient mal d'ailleurs. Tel était l'amour de Pierre pour Marie et de Marie pour Pierre; amour saint, amour sans mélange et contre lequel ne pouvaient et ne purent jamais rien le temps et l'habitude, ces grands destructeurs des affections vulgaires, des affections qu'un ange n'abrite point sous ses ailes et que ne protége point de son ombre la main du Seigneur.

Huit jours s'écoulèrent sans que Pierre Corneille songeât à écrire un seul vers; et ce fut, un matin, Marie qui le fit souvenir qu'il était poëte; Marie, que Pierre regardait s'acquitter de ses devoirs domestiques avec une grâce charmante et une simplicité digne des temps d'Homère et de Cornélie. En jupon court et les bras nus, elle savait relever les soins les plus humbles du ménage par la manière dont elle les remplissait et par l'ordre plein d'harmonie qu'elle savait répandre autour d'elle. La petite chambre où naguère gisaient en désordre les meubles, les livres et tant de papiers, avait pris un aspect nouveau et semblait avoir acquis une valeur que certes on ne lui aurait point soupçonnée auparavant. Ce miracle, opéré par le savoir-faire de la jeune femme, n'était point le seul devant lequel s'extasiait Corneille; il s'étonnait encore bien plus de l'économie apportée dans sa dépense par la jolie ménagère, qui non-seulement ménageait sa bourse, mais encore l'entourait d'un bien-être dix fois plus complet que par le passé, quand il se trouvait son propre intendant. C'était du bonheur sans cesse pour le poëte que ce linge fin qui devait sa blancheur éclatante à Marie; que ces vêtemens en ordre disposés par ses mains, que ces délicieux petits repas ragoûtans, coquets, mijottés, que les mains de Marie, ses mains mignonnes et blanches, avaient seules préparés. Comment vouliez-vous qu'il fît des vers au milieu des premières extases d'un si grand bonheur! Aussi quand la jeune femme se pencha sur l'épaule de Corneille, inondant à demi le visage de son mari par les flots de ses cheveux blonds, qui semblaient imprégnés de soleil; quand elle attacha sur lui ses grands yeux noirs, qu'elle entr'ouvrit ses lèvres roses et souriantes et qu'elle lui dit : « Pierre, Pierre, et les vers que vous avez promis au cardinal pour acquitter la dette de mon père? Mauvais débiteur! Vous avez reçu la pension et la femme, et vous n'en remboursez pas le prix! » il s'humilia sous le joli petit doigt qui le menaçait gaîment et prit la plume que Marie lui présentait. Puis il voulut écrire, puis il passa sa main sur son front large et puissant; mais la plume tomba bientôt de ses doigts, et ses regards élevés vers le ciel pour y chercher des pensées se reportèrent tendrement sur Marie.

— Oh! le paresseux! oh! le désobéissant! fit-elle! je ne pourrai donc pas être obéi, monsieur? Pierre! Pierre, que cela est mal! Allons vite à la besogne, et ne me regardez point comme cela. Vous continuez.... Eh bien! vous ne me reverrez plus jusqu'à ce que ce bon cardinal soit payé. Je vais vous couvrir les yeux d'un bandeau, et vous me dicterez mes vers.

En proférant cette menace, la folâtre jeune femme dénoua le mouchoir attaché autour de son cou et en couvrit les yeux de son mari. Pierre, après une faible, joyeuse et courte résistance, se laissa faire et s'assit. Alors Marie se plaça près de lui, disposa sur les genoux de Corneille ce qu'il fallait pour écrire et resta devant ce bureau de son invention, prête à écrire.

Corneille, après quelques instances de méditation, composa le sonnet suivant qu'il dicta d'une voix lente :

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Puisqu'un d'Amboise et vous d'un succès admirable
Rendez également nos peuples réjouis,
Souffrez que je compare à vos faits inouis
Ceux de ce grand prélat sans vous incomparable.
Il porta comme vous la pourpre vénérable
De qui le saint éclat rend nos yeux éblouis;
Il veilla comme vous d'un soin infatigable,
Et fut ainsi que vous le cœur d'un roi Louis.
Il passa comme vous les monts à main armée,
Il sut ainsi que vous convertir en fumée
L'orgueil des ennemis et rabattre leurs coups.
Un seul point de vous deux forme la différence :
C'est qu'il fut autrefois légat du pape en France,
Et la France en voudrait un envoyé de vous.

— Eh bien! madame, demanda-t-il quand il eut fini et en détachant le bandeau dont ses yeux étaient couverts, vous trouvez-vous satisfaite, et n'avez-vous plus rien à exiger de l'époux que vous traitez avec tant de rigueur?

— Si fait! je veux qu'il m'embrasse, répliqua-t-elle en lui présentant son front pur et ses yeux noirs.

Elle ajouta, en passant ses bras autour du cou de son mari agenouillé devant elle :

— Demain, Pierre, vous reprendrez vos travaux, n'est-ce pas? Vous continuerez à écrire cette belle tragédie de *Polyeucte* dont vous m'avez lu hier les scènes commencées. Car, Pierre, il ne faut pas que vous vous arrêtiez dans la noble carrière où vous marchez avec tant de force; il faut que l'on dise : « Depuis qu'il est marié, le grand Corneille est devenu plus grand encore. » Ta gloire, c'est ma gloire, Pierre, vois-tu! Ton nom c'est le mien, et il faut que l'auréole de ce nom brille pour deux d'une splendeur sans égale. Je jette là ma vieille noblesse pour prendre la tienne, mon grand poëte; je n'étais que la fille d'un comte, je veux être la femme d'un roi!

— Mon Dieu! s'écria Corneille, je vous bénis du matin au soir pour la femme que vous m'avez donnée, et ces

bénédictions ne suffisent point à exprimer ma reconnaissance! Oui, Marie, je vais travailler avec une nouvelle ardeur; oui, Marie, mon talent va grandir encore; oui, ton nom sera célèbre, ton nom désormais uni au mien. Je sens l'inspiration qui m'arrive; je sens l'ardeur de mon génie qui se réveille, jeune et sublime! Tout à l'heure je te dictais un méchant sonnet pour t'obéir; maintenant écris une scène qui prouvera que *le Cid* et *Cinna* peuvent être égalés.

Alors, marchant à grands pas dans la chambre, il dicta ces deux belles scènes de *Polyeucte*, son chef-d'œuvre de mélancolie et de résignation chrétienne :

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Heureux attachement de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés.
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire;
Vous étalez en vain vos charmes impuissans;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire,
Les ennemis de Dieu pompeux et florissans:
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables
Sont d'autant moins inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens.
De ton heureux destin vois la suite effroyable!
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.
Encore un peu plus outre, et ton heure est venue,
Rien ne t'en saurait garantir;
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à sa colère,
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux;
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux;
Je consens ou plutôt j'aspire à ma ruine.
Monde, pour moi tu n'es plus rien;
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine,
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir;
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir;
Vous promettez beaucoup et donnez davantage,
Vos biens ne sont pas inconstans,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.

C'est vous, ô feu divin! que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre...
Je la vois; mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'appât dont il était charmé,
Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.

Puis, sans s'arrêter, sans s'interrompre et d'un seul jet, il continua son improvisation merveilleuse jusqu'au soir. Marie l'écoutait avec une crainte religieuse et sans oser l'interrompre, quoiqu'elle l'eût voulu faire, car elle craignait que tant de fatigues et d'émotions ne devînt funeste à son mari; mais une force secrète, une fascination irrésistible l'obligeaient à garder le silence, à écrire les vers que lui dictait son mari, à respecter cette inspiration admirable et sans exemple.

Le soir, Corneille, épuisé de fatigues, le front ruisselant de sueur, hors d'haleine et en proie à une sorte de fièvre, se laissa tomber dans un fauteuil.

Il venait de terminer le quatrième acte de *Polyeucte* et de dicter le cinquième tout entier (1).

(1) Mémoires de Racine le fils.

CHAPITRE SIXIÈME.

UNE ROSE.

Cependant Philippe et Nicolas travaillaient avec ardeur au Luxembourg, car le bruit s'était répandu que la reine Anne d'Autriche devait bientôt venir visiter ce palais, et il leur tardait de faire preuve de talent devant une princesse dont chacun vantait avec raison le goût exquis pour les arts et la puissante protection qu'elle leur accordait. Ce ne fut donc pas sans surprise et sans mécontentement qu'ils reçurent de Duchesne l'ordre de ne point venir peindre au Luxembourg le jour où se ferait cette visite tant désirée par eux. En vain cherchèrent-ils à pénétrer les motifs de cet ordre singulier; ils n'arrivèrent qu'à des conjectures impossibles et, comme on le verra, éloignées des motifs véritables qui faisaient agir le peintre ordinaire du roi et de monseigneur le cardinal de Richelieu. Mais le hasard dérangea les prévisions et les mesures de Duchesne, car la veille du jour fixé pour la visite royale, un grand bruit se fit entendre dans la cour du château, et le directeur des peintures vit arriver la reine et toute sa suite. Aussitôt, avant même d'aller recevoir la princesse, Duchesne courut dans les salles où travaillaient Le Poussin et Van Champagne, leur ordonna de se retirer dans une autre salle qu'il leur désigna, et revint ensuite pour la réception de la reine.

Anne d'Autriche, entourée de quelques dames seulement et des officiers de sa suite, paraissait sous le poids de pensées douloureuses, et il était aisé de voir à la rougeur de ses yeux légèrement gonflés et à l'animation de ses joues qu'elle avait naguère versé des larmes.

— Maître Duchesne, dit-elle en descendant de sa litière, vous recevez notre visite un peu plus tôt qu'il n'était convenu; mais je quitte Paris demain pour aller habiter durant le reste de la belle saison ma demeure royale de Fontainebleau, et je n'ai pas voulu laisser Paris sans avoir admiré le

palais du Luxembourg, que vous faites si beau, de l'avis de tous.

Et puis, Mina, ajouta-t-elle tout bas en se penchant vers une de ses femmes, il me fallait une distraction à tout prix ; car si j'étais restée enfermée dans mon appartement, je serais devenue folle, je crois, d'indignation et de désespoir.

— Du courage ! madame, répliqua du même ton celle à qui elle s'adressait.

— Oui, du courage, j'en ai besoin, pauvre reine que je suis (1) !

Une larme coula sur ses joues, elle l'essuya avec un geste de colère, et s'avança brusquement pour rejoindre Duchesne.

— Voyons vos peintures, monsieur.

Le groupe des visiteurs se mit aussitôt à parcourir les salles nouvellement décorées par Duchesne, tantôt s'arrêtant pour admirer plus à l'aise, tantôt pour écouter les observations que faisait la reine avec un goût et un tact des plus remarquables. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent à la chambre a coucher destinée à être habitée par Anne d'Autriche et dans laquelle se trouvait l'esquisse du tableau que Philippe Van Champagne peignait sur place. Ce tableau, qui devait représenter Vénus servie par les Grâces, se trouvait déjà largement ébauché et donnait une idée juste et avantageuse de ce que deviendrait l'œuvre achevée. La reine fit signe à l'une de ses femmes de lui avancer un fauteuil.

— Mina, il faut nous arrêter devant cette toile plus longtemps que devant les autres, car il ne se trouve dans ce palais rien de si digne d'admiration. Jamais, monsieur Duchesne, vous n'avez rien fait de si bien conçu et de si bien exécuté. Si j'avais quelque crédit à la cour, je vous récompenserais d'une façon plus digne, ajouta-t-elle avec un sourire plein d'amertume ; mais, faute de mieux, je vous prie d'accepter cette chaîne d'or et de la porter en souvenir de moi : votre tableau est une œuvre admirable.

Déjà elle détachait le bijou et se disposait à le donner à Duchesne lorsqu'une porte s'ouvrit et laissa voir Le Poussin. Duchesne lui jeta un regard de courroux qui cependant n'arrêta point le jeune homme. Nicolas continua à avancer avec respect, mais en même temps avec hardiesse ; il s'agenouilla devant la reine :

— Si votre majesté daignait me permettre de répéter ou plutôt si elle daignait dire elle-même à l'auteur de ce tableau les paroles bienveillantes qu'elle vient de laisser tomber de ses lèvres royales, elle ferait un heureux et donnerait à un pauvre jeune homme, qui doute de lui-même, la conscience de sa propre force.

Anne d'Autriche se leva vivement.

— Ce n'est donc point vous, monsieur Duchesne, demanda-t-elle, qui avez peint ce tableau ?

Duchesne, le visage couvert du rouge de la honte et de la colère, répondit :

— Ce jeune homme et son compagnon travaillent sous mes ordres.

— Et vous vous attribuez l'honneur de leur travail ! N'était-ce point, pour un homme tel que vous, assez de l'argent ? Ainsi chacun se croit ici le droit de me tromper et de se rire de moi. Cette chaîne ! remettez-moi cette chaîne ! Et vous, jeune homme, allez me chercher le jeune peintre votre ami.

(1) Accusée par le cardinal d'être la complice de Chalais, la reine Anne d'Autriche reçut l'ordre de se rendre au château de Fontainebleau, où elle resta fort longtemps dans une sorte d'exil.

Nicolas obéit avec promptitude et revint presqu'à l'instant même avec Philippe.

La reine leur sourit :

— Vous êtes un peintre plein de talent et dont on s'attribue ici le mérite avec impudence, fit-elle à Van Champagne; je veux vous venger : préparez-vous à me suivre avec votre ami à Fontainebleau, où j'ai à vous confier des travaux dont on ne vous volera pas, comme on le fait ici, le renom.

— De quelle manière témoigner ma reconnaissance à votre majesté ! s'écria Philippe, qui fit un mouvement pour s'agenouiller.

Au même instant, la reine jeta un grand cri, tomba sur le parquet et se débattit au milieu de violentes convulsions.

— Sortez ! sortez ! dirent les femmes de la reine. Sortez ! laissez-nous prodiguer à sa majesté les secours que lui rend trop nécessaire, hélas ! votre imprudence. Sortez, malheureux jeune homme, et ne reparaissez jamais devant elle.

— Mais qu'ai-je fait ? demanda Philippe éperdu.

— Cette rose ! cette rose tombée de votre chaperon ! s'écria une des femmes en jetant la fleur par la fenêtre que l'on venait d'ouvrir pour donner de l'air à la reine.

— Cette rose ! répéta Philippe avec anxiété et sans rien comprendre.

— Oui, mon artiste célèbre, cette rose, dit Duchesne qui avait suivi les jeunes gens consternés, cette rose vous destitue de votre emploi de peintre ordinaire de la reine et vous punit de votre délation. Vous pouvez en outre, ainsi que votre compagnon, regarder désormais la porte du Luxembourg comme fermée pour toujours, ainsi que l'hôtel de Laon, à des drôles aussi effrontés que vous faites. Adieu et bonne fortune

Sans rien comprendre à cette aventure et fort déconcertés, Philippe et Nicolas prirent le chemin de la demeure de Corneille et frappèrent à sa porte. Vous pouvez juger de leur surprise quand ils virent non pas le poëte, mais une jeune femme venir leur ouvrir, et que Le Poussin, né aux Andelys, reconnut dans cette jeune femme Mlle de Lamperière.

— Mon mari sera bientôt de retour, messieurs, fit-elle avec sa grâce accoutumée. Et en effet, presque à l'instant, Corneille revint, un gros sac d'écus sous le bras.

— Ah ! vous voilà, mes jeunes amis, dit-il ; vous voyez quel trésor le ciel m'a envoyé depuis votre dernière visite : je suis marié, marié à cette ange, et tout me réussit comme par enchantement depuis qu'un miracle de Dieu me l'a donnée. Mais je vous parle de mon bonheur et je vous vois tristes et soucieux ; qu'avez-vous ?

Poussin lui conta ce qui venait de se passer.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que me dites-vous là ! Quoi ! Duchesne, celui que j'aimais comme un ami et que j'estimais un loyal et honnête homme, n'a point rougi de faire l'infâme métier que vous dites ! Est-il possible, mon Dieu, qu'il se trouve des caractères si bas et si vils ? O Marie ! sans toi je ne croirais plus à rien en perdant ma croyance en cet homme. Allons, reprit-il, c'est faiblesse que de douter de la vertu pour un seul qui la trahit..... Et dire qu'un incident futile détruit pour vous toutes les bonnes dispositions de la reine et fait avorter le brillant avenir que vous assurait sa protection ! Savez-vous quel motif a causé son évanouissement et sa crise nerveuse ? c'est la vue de la malheureuse rose tombée de votre chaperon. La reine éprouve toujours de pareils symptômes chaque fois qu'une de ces fleurs s'offre à sa vue.... C'est assez parler du passé, parlons du présent. Quels sont vos projets, qu'allez-vous faire ?

— Je compte repartir dans mon pays, dit Philippe Van Champagne ; je trouverai près de Rubens une protection qui ne m'ôtera pas la gloire de mes travaux.

— Et moi, répliqua Poussin, je vais partir pour l'Italie.

— Pour ces deux voyages il faut de l'argent, fit Corneille après avoir consulté sa femme par un regard, et si ce sac d'argent que les comédiens viennent de remettre.....

— Merci, mon noble ami ! mais nous sommes riches. Depuis huit jours, il nous est arrivé quelques pièces d'or, et nos pinceaux suffiront à tout quand ces ressources nous manqueront. D'ailleurs nous sommes jeunes, bien portans et la pauvreté ne nous effraie point : c'est une trop vieille amie pour que nous la voyions arriver avec crainte.

— Voilà comme je pensais naguère encore ; mais à présent j'ai bien changé de manière de voir : je songe à devenir économe et je voudrais être riche, non pas pour moi, mais pour elle.

— Voyez le menteur ! interrompit la jeune femme en riant, il me disait encore tout à l'heure qu'il ne désirait rien au monde.

— Pour moi oui, mais pour toi !..... Oh ! si vous saviez combien je voudrais la rendre heureuse ! ajouta-t-il avec des larmes de bonheur et d'amour qui brillaient dans ses yeux.

— Comment la femme du bon Corneille, du grand Corneille ne serait-elle pas fière et heureuse ! répliqua-t-elle en attirant son mari vers elle.

— Partons ! Philippe, s'écria Le Poussin, partons ! puisque la destinée veut que nous nous séparions, nous qui nous aimions si tendrement ! Partons ! Allons conquérir de la gloire pour obtenir le droit d'être aimé, comme ce grand génie, par une femme douce et belle. Partons ! et que Dieu daigne nous réserver un jour dans l'avenir du bonheur et de la gloire !

Hélas ! Dieu n'exauça que la moitié de la prière de Nicolas Poussin, car il expia durant toute sa vie, par des souffrances et par l'injustice des hommes, la gloire de son nom et l'immense supériorité de son génie.

Peut-être un jour vous conterai-je cette grande et mélancolique histoire.

S. Henry Berthoud.

L'évanouissement de la Reine.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

QUATRE CONTES SANSCRITS.

L'IMPOSTEUR BRULÉ. (TIRÉ DU PANTCHA-TANTRA) (1).

En envoyant au directeur du *Musée des Familles* la traduction de ces quatre contes sanscrits, M. AIMÉ-MARTIN les a accompagnés de la note suivante :

« C'est une chose fort curieuse que de voir des contes que nous » croyons d'origine française prendre leur source dans les Indes, pas- » ser de là en Perse, de la Perse en Turquie, et enfin, après quelques » autres vicissitudes, venir par les croisades jusqu'à nous. Cette filia- » tion donne aux quatre contes un intérêt de curiosité qui pourrait » suppléer à l'intérêt dramatique, s'il leur manquait. »

Dans la ville d'Ayodhyâ régnait jadis un monarque puissant et glorieux nommé Pourouchottama. Il reçut un jour la nouvelle que plusieurs chefs, ses tributaires, s'étaient mis en état de rébellion contre son autorité, et il envoya sur-le-champ son principal ministre, Balabhadra, avec mission de forcer les rebelles à l'obéissance.

Lorsque le ministre fut parti, il arriva dans la capitale, vers la fin de la saison des pluies, un sramanaka, ou mendiant bouddhiste, qui, par son habileté à deviner les momens favorables et les présages, par son adresse à répondre aux questions et à découvrir les choses cachées, avait acquis une renommée et un crédit extraordinaires. Le bruit de sa réputation parvint jusqu'aux oreilles du roi, qui le manda, et, le traitant avec les plus grand égards, lui demanda s'il était vrai que les sages pussent connaître les destinées des autres hommes. « Votre majesté, répondit le mendiant, en aura la preuve. » Ils entrèrent alors en conversation, et le religieux réussit si bien à se concilier l'esprit du roi que ce dernier ne pouvait plus se passer de lui. Un jour le mendiant s'absenta de la cour, et le lendemain lorsqu'il reparut, il donna pour motif de son absence une visite qu'il était allé faire au paradis, et il annonça que les dieux l'avaient chargé d'offrir au roi leurs complimens. Le roi fut assez simple pour le croire, et n'en revenait pas d'étonnement et de plaisir. Son admiration pour cette faculté merveilleuse lui occupa l'esprit à tel point que les affaires et les plaisirs furent en même temps mis de côté.

Les choses en étaient là lorsque le vaillant Balabhadra revint à la cour après avoir soumis les rebelles. A sa grande surprise, il trouva le roi en conférence avec un misérable mendiant. Instruit par les ministres des prétentions de l'ascétique, il aborda le monarque et lui demanda si ce qu'il avait entendu dire de la visite céleste était vrai. Le roi répondit affirmativement, et le religieux offrit de convaincre le général en partant pour le ciel en sa présence. Dans cette situation, le roi et ses courtisans accompagnèrent le mendiant à sa cellule, où il entra et ferma la porte. Après quelques momens d'attente, Balabhadra demanda au roi quand ils reverraient le mendiant : « Patience, répondit le prince, dans de telles occasions le sage se dépouille de sa forme matérielle pour revêtir un corps aérien, qui lui permet de s'élever au ciel d'Indra. — Eh bien! répondit le ministre, apportons du feu et brûlons la cellule. — Et pourquoi? demanda le roi. — Que votre majesté veuille bien m'écouter, répondit le général. En brûlant le corps terrestre de l'ascétique, nous l'empêcherons d'y rentrer, et alors votre majesté aura toujours dans sa compagnie un personnage angélique. Voici un fait tout pareil et que je vais vous raconter :

« Dans la ville de Radjagriha demeurait un brahmane nommé Dévasarma. Il n'avait pas d'enfans, et c'était le sujet d'une vive affliction pour lui et pour sa femme, qui ne pouvaient regarder l'enfant d'un voisin sans avoir les larmes aux yeux. A la fin, son mari lui dit de cesser de se désoler, attendu que par la vertu de quelques mots magiques, elle aurait bientôt un fils d'une admirable beauté et qui naîtrait sous une heureuse étoile. Charmée de cette annonce prophétique, dont l'exactitude ne tarda pas à se confirmer, la femme du brahmane attendit avec impatience le moment d'accoucher; mais quelles furent la surprise et l'horreur des assistans lorsque cet enfant si ardemment désiré, si impatiemment attendu, se trouva être un serpent. Chacun s'écria qu'il fallait détruire le monstre; mais la mère, par affection maternelle, insista pour que l'on gardât sa progéniture, de sorte que le serpent fut sauvé et élevé avec soin.

» Longtemps après, les noces du fils d'un voisin excitèrent l'envie de la femme de Dévasarma, et elle reprocha à son époux de n'avoir pas cherché un parti pour leur enfant. « C'est ce que je ferais certainement, répondit le mari, si je pouvais aller dans le pays des serpens et être admis auprès de Vasouki (1) leur roi; mais je ne pense pas qu'aucun homme soit assez fou pour consentir à marier sa fille avec un fils tel que le mien. » S'apercevant toutefois que sa femme s'affligeait du peu de succès de sa demande, pour la distraire il lui proposa de voyager; ils firent aussitôt leurs préparatifs et se mirent en route; au bout de quelques mois, ils arrivèrent dans une ville nommée Bhattanagar, où ils reçurent l'hospitalité, la nuit de leur arrivée, chez une personne de leur connaissance. Le lendemain matin, l'ami du brahmane lui demanda quel était le motif de son voyage et où il allait. Le brahmane lui fit part du désir de sa femme, et aussitôt l'ami lui offrit sa propre fille, jeune personne d'une grande beauté, et insista pour qu'il l'emmenât avec lui. En conséquence, Dévasarma reprit le chemin de sa ville natale avec sa future belle-fille. Lorsque les gens de la ville l'aperçurent, ils admirèrent sa grâce et sa gentillesse, et demandèrent aux femmes qui l'accompagnaient comment elles pouvaient sacrifier à un serpent la perle des jeunes filles. Ces paroles remplirent d'effroi les pau-

(1) Ce conte est tiré d'un recueil d'apologues en sanscrit, intitulé *Pantcha-tantra*, dont l'analyse a été insérée par M. Wilson dans le premier volume des *Transactions of the royal asiatic society of Great-Britain and Irland*. Londres, 1827. In-4°.

(1) Vasouki est roi de Pâtâla, région souterraine habitée par les *nâglas* ou serpens.

vres femmes, qui supplièrent leur jeune maîtresse de prendre la fuite; mais elle s'y refusa : « Il y a trois choses, répondit-elle, dont l'accomplissement est irrévocable : l'ordre du roi, le vœu d'un religieux et le don d'une jeune fille. Ce que le destin a décrété ne peut pas manquer d'avoir lieu (1). » Elle résista aux instances de ses compagnes, et le mariage eut lieu. La jeune femme s'acquitta avec soin de ses devoirs, nourrissant le serpent, son mari, avec du lait pendant le jour, et le gardant pendant la nuit dans sa chambre; couché dans une grande corbeille. Une nuit, elle vit paraître un homme; se levant en toute hâte, dans son effroi, elle courait vers la porte pour se sauver lorsque cet homme l'invita à calmer ses craintes et lui dit qu'il était son mari. Pour la rassurer complètement, il reprit la forme de serpent et rentra dans la corbeille, d'où il ressortit aussitôt sous la forme d'un beau garçon dans toute la fleur de la jeunesse et brillant d'or et de pierreries.

» Le lendemain matin, Dévasarma, qui avait observé tout ce qui se passait, s'approcha de la corbeille avant que son fils fût levé, et s'emparant de la peau du serpent la jeta dans le feu. Il en résulta que le jeune homme conserva sa nouvelle forme et fit dès ce moment l'orgueil de ses parens et le bonheur de sa famille (1). »

Le roi d'Ayodhyâ, ayant entendu ce récit, n'hésita plus à suivre l'avis de Balabhadra. On mit le feu à la cellule du mendiant, et le misérable périt dans les flammes.

(1) La jeune fille raconte ici un apologue insignifiant, qui a pour objet de prouver que les arrêts du sort sont irrévocables.

(1) Ce conte se retrouve dans le recueil indien intitulé *Singhâsanadwaatrinsati*. (Voyez le *Trône enchanté*, traduit par Lescallier, t. I, p. 4 et suiv.) La première nouvelle de la onzième nuit de Straparole (t. I, p. 98 de l'édition de 1726, in-12) offre beaucoup de rapport avec le conte indien et en dérive probablement par l'intermédiaire de quelque version ou imitation en langue orientale. Le conte de Mme d'Aulnoy intitulé le *Prince Marcassin* est une imitation de la nouvelle italienne.

L'HYPOCRITE PUNI (1).

Il y avait jadis dans la ville de Sakermika sur le Gange un anachorète qui avait fait vœu d'un éternel silence et qui jouissait d'une grande réputation de sainteté. Il vivait de charité ainsi que ses disciples, et occupait avec eux un petit couvent dans le voisinage d'un temple. Il venait souvent recevoir l'aumône à la porte d'un pieux banquier qui avait pour le saint homme un grand respect, et de la sorte il avait eu de fréquentes occasions de voir la fille du banquier, jeune fille d'une beauté extraordinaire. Ses charmes firent une telle impression sur le mendiant que, n'étant plus maître de sa passion, il ne pensa plus qu'aux moyens dont il pourrait se servir pour posséder l'objet de ses désirs sans dévoiler son hypocrisie.

Ayant à la fin imaginé un plan dont le succès lui parut certain, il se présenta comme à l'ordinaire à la maison du banquier, et reçut son aumône habituelle des mains de la belle jeune fille. En s'éloignant, il s'écria assez haut pour que le père pût l'entendre : « Hélas! hélas! quel malheur si de pareilles choses arrivaient! » Il pensait que cette exclamation ainsi que la violation du vœu qu'il passait pour s'être imposé ne manqueraient pas d'exciter la curiosité du banquier. En effet, ce dernier suivit le mendiant jusqu'à sa cellule et lui demanda avec empressement ce qui l'avait engagé à rompre le silence. Après quelques momens d'une feinte hésitation, l'anachorète répondit de l'air le plus triste : « C'est l'intérêt que je vous porte, mon digne ami, qui l'emporte sur mes obligations solennelles. J'ai lu sur les traits de votre fille l'annonce d'un grand malheur pour vous. Si elle se marie, vous, votre femme et votre fils, vous périrez inévitablement. Cette conviction m'a fait pousser les exclamations que vous avez entendues. Il n'y a aucun moyen d'y porter remède, à moins que, par affection pour le reste de votre famille, vous ne consentiez à sacrifier votre fille. Placez-la pendant la nuit dans une grande corbeille couverte de cuir, mettez une lampe sur la corbeille et adressez cette offrande à la divinité qui préside au Gange. » Le banquier, plein de confiance en cet abominable hypocrite, retourna chez lui en proie à l'affliction la plus cruelle, et lorsque la nuit fut venue, il se décida à faire ce qui lui avait été prescrit.

L'anachorète, de son côté, ordonna à ses disciples d'aller vers le fleuve, et dans le cas où ils apercevraient une corbeille sur laquelle serait placée une lampe, de la tirer vers le rivage et de la lui apporter secrètement, leur défendant expressément d'essayer en aucune manière de connaître le contenu de la corbeille. Ils obéirent et se mirent à guetter l'objet sur lequel leur maître avait dirigé leur attention.

Cependant un rajepout, en se promenant sur le bord du fleuve, aperçut cette lumière flottante qui excita sa curiosité; avec l'aide de ses domestiques, il amena la corbeille à terre avant que le courant l'eût portée jusqu'à l'endroit où les disciples du mendiant l'attendaient; en l'ouvrant, il fut aussi surpris que joyeux d'y trouver la jeune fille, et il l'emmena à sa maison, située dans le voisinage. Là il apprit tout ce qui s'était passé et résolut de punir l'hypocrite. En conséquence, il mit à la place de la demoiselle un gros singe d'un naturel méchant, et refermant la corbeille, il l'abandonna au courant comme auparavant. Les disciples de l'ascétique la prirent, et se conformant aux ordres de leur chef, ils la portèrent au couvent sans l'avoir ouverte. Le mendiant ordonna de placer la corbeille dans sa chambre, et leur dit ensuite d'aller se reposer, leur enjoignant de ne point s'approcher de sa cellule, quelque bruit qu'ils pussent entendre, son intention étant de consacrer la nuit à des mystères solennels et d'une grande importance. Ils obéirent et allèrent se coucher. L'ascétique, se trouvant libre d'accomplir ses desseins, ferma la porte de sa cellule et ouvrit avec empressement la corbeille. Aussitôt le singe s'élança sur lui et se mit à le mordre et à l'égratigner de la manière la plus cruelle. Le malheureux criait au secours, mais inutilement; ses disciples se rappelaient trop bien ses injonctions pour se hasarder à venir vers lui. Enfin à grand'peine, et après avoir perdu le nez et les oreilles, il réussit à sortir de sa cellule et à donner l'alarme aux autres habitans du couvent, qui vinrent le débarrasser des griffes de son sauvage

(1) Les deux contes suivans sont tirés du recueil de contes indiens intitulé *Vrihat-Kathâ*. Ils sont traduits d'après un extrait de recueil, inséré dans le *Quaterly oriental magazine* de Calcutta, septembre et décembre 1824.

assaillant. Toutefois le secret fut divulgué, et l'histoire le lendemain matin courait par toute la ville. Le banquier donna sa fille à celui qui l'avait sauvée, et l'ascétique s'estima heureux de s'échapper, sans plus grand malheur d'une ville où ses coupables intrigues l'avaient mis en butte au mépris universel.

LES DEUX FRIPONS.

(CONTE TIRÉ DU VRIHAT-KATHA.)

Il y avait dans la ville de Ratnapour deux habiles fripons nommés l'un Siva et l'autre Madhava, et qui avaient exercé leur savoir-faire sur presque tous les habitans. Jugeant en conséquence qu'il était temps de changer le théâtre de leurs opérations, ils résolurent de se rendre à Oujjaïn, ayant entendu dire que Sankara-Swami, brahmane du roi, était un vieillard faible, crédule à l'excès, immensément riche, de plus père d'une fille ravissante de beauté. Ayant concerté ensemble leur plan, ils se mirent en route chacun de son côté.

Madhava, environné d'un train de maison considérable, se donna pour un noble rajepout, et s'arrêta avec ses gens dans un village situé près de la ville. Siva entra seul dans Oujjaïn, et ayant trouvé un temple désert sur les bords du Sipra, il en fit sa résidence et adopta les habitudes d'un religieux ascétique. La rigueur apparente de ses austérités attira bientôt l'attention. Tous les matins, après s'être frotté avec le limon du fleuve, il se jetait dans l'eau la tête la première et restait longtemps sans reparaître. Se levant avec le soleil, il restait en contemplation devant cet astre et semblait absorbé dans la prière et dans la méditation. Rentrant dans le temple, il présentait à la divinité une offrande de fleurs, puis il s'asseyait dans la posture d'un dévot, plongé en apparence dans les réflexions pieuses les plus profondes, mais dans le fait ne pensant qu'à combiner ses ruses et ses fourberies. Dans l'après-midi, couvert de la peau d'une antilope noire, s'appuyant sur un bâton et tenant à la main une noix de coco creuse, il parcourait la ville pour récolter des aumônes. Il avait bien soin de distribuer ostensiblement le riz qu'on lui avait donné de cette manière, le partageant en trois parts, dont la première était laissée aux corneilles, la seconde donnée à quiconque venait la demander et la troisième réservée pour lui-même. Les habitans de la ville, à la vue de ces pratiques pieuses, regardèrent bientôt Siva comme un saint, et ils venaient en foule se prosterner à ses pieds.

Madhava s'étant assuré par ses émissaires du succès de l'imposture de son compagnon, jugea qu'il était temps de jouer son rôle. En conséquence, il entra dans la ville et loua un vaste hôtel à quelque distance du palais. En faisant ses ablutions dans le Sipra, il saisit adroitement l'occasion de se mettre en rapport avec son associé; il déclara reconnaître le saint homme pour un religieux d'une grande piété, qu'il avait auparavant rencontré dans ses voyages, et il lui témoigna la plus profonde vénération. Siva lui rendit sa visite pendant la nuit; ils soupèrent ensemble, se divertirent et concertèrent leur plan. Le lendemain matin Madhava envoya à Sankara-Swami, chapelain du roi, un messager porteur d'un présent, et fit annoncer qu'il était un rajepout de noble lignage qui désirait s'engager avec sa bande au service du roi d'Oujjaïn. Il laissa entendre en même temps que les services qu'on pourrait lui rendre seraient généreusement récompensés, en preuve de quoi il envoyait deux belles pièces de mousseline. Le vieillard tomba dans le piége, et, aveuglé par la cupidité, il promit à l'étranger sa protection auprès du roi. Stimulé par le présent qu'il avait reçu, il ne tarda pas à tenir sa promesse, et, à sa recommandation, Madhava et ses gens furent enrôlés parmi les hommes au service du roi. Le chapelain porta l'attention encore plus loin, et, dans l'espoir de recevoir de nouveaux présens, il donna au prétendu rajepout un logement dans le vaste hôtel qui lui servait de résidence.

Lorsque Madhava fut installé chez son hôte, il demanda la permission de déposer ses joyaux dans le trésor particulier du vieux chapelain, permission qui lui fut accordée très-facilement. Ces joyaux, qui étaient nombreux et semblaient du plus grand prix, étaient tous faux; mais ils étaient faits avec tant d'art que le vieux prêtre ne se douta nullement de la fraude et crut que ce dépôt avait une valeur immense. Alors Madhava, par une extrême abstinence, se réduisit à un état de maigreur extraordinaire, et, se prétendant en danger de mourir, il pria Sankara-Swami de lui amener quelque pieux brahmane auquel il pût faire présent de son avoir, étant certain de n'avoir pas longtemps à vivre. Le vieillard y consentit, mais pendant qu'il hésitait, ne sachant quel brahmane il choisirait, un des assistans qui avait le mot proposa d'envoyer chercher le saint homme qui demeurait sur les bords du Sipra et qui avait une si grande réputation dans la ville. C'était Siva, l'associé de Madhava, qui allait à son tour venir jouer son rôle dans cette intrigue. Sankara-Swami y consentit facilement, et ayant ses propres vues dans cet arrangement, il résolut d'aller lui-même déterminer l'anachorète. Il se rendit en conséquence auprès de Siva, lui témoigna le plus profond respect et lui exposa toute l'affaire : « Un noble rajepout sur le point de mourir désirait, dit-il, laisser au saint homme tout son avoir, qui consistait en joyaux d'une grande valeur, si toutefois l'ascétique voulait condescendre à l'accepter. » Sira répondit qu'il pardonnait au vieux prêtre de venir lui faire une semblable proposition, mais qu'il était vraiment absurde de venir offrir des richesses passagères et périssables à un homme qui ne connaissait d'autres plaisirs que la pénitence et la mortification et qui n'aspirait qu'au savoir divin : en conséquence il refusa formellement l'offre du malade. Cette feinte indifférence ne servit qu'à échauffer le zèle de Sankara; il fit au prétendu ascétique un tableau séduisant des jouissances de la vie du monde comparées aux privations de l'anachorète; il lui démontra la supériorité du maître de maison dans l'accomplissement des obligations à l'égard des dieux et des hommes, ainsi que le bonheur de posséder une femme et des enfans. Ces argumens et d'autres encore réussirent à vaincre la répugnance que Siva affectait, et il finit par dire qu'il se déterminerait peut-être à rentrer dans le monde s'il pouvait trouver une femme dans une famille assez pure pour qu'il formât une alliance avec elle. Sankara-Swami profita à l'instant même de cette ouverture et proposa sa propre fille, pourvu que Siva lui abandonnât le riche héritage du rajepout, s'enga-

geant en même temps à lui assurer un état de maison honorable. Après quelques momens d'une résistance affectée, Siva consentit enfin à épouser la fille du prêtre et laissa entièrement le legs qui lui était destiné à la disposition de son futur beau-père. Sankara-Swami, qui regardait l'anachorète comme un fou et qui se félicitait en lui-même de l'adresse dont il croyait avoir fait preuve, s'empressa de remplir les conditions stipulées. Il prit Siva avec lui dans sa maison, le maria avec sa fille, et le troisième jour il le conduisit vers Madhava. Celui-ci reçut le prétendu saint avec de grandes démonstrations de respect, et, en se recommandant à ses prières, il lui présenta la cassette de faux joyaux. Siva les prit et les remit à son beau-père en disant qu'il était tout à fait incapable d'apprécier leur mérite et leur valeur. Il donna ensuite sa bénédiction au malade et se retira avec Sankara-Swami, qui était dans le ravissement de se voir en possession de l'objet qu'il convoitait avec tant d'avidité.

Au bout de quelque temps Madhava prétendit que sa santé se rétablissait, et il attribua cette amélioration à la bénédiction du saint brahmane. De son côté, Siva peu à peu se montra mécontent de sa position et il finit par déclarer sa résolution de ne plus demeurer avec son père, réclamant au moins la moitié des joyaux qui lui avaient été donnés. Sankara, ne voulant en aucune manière partager les joyaux, consentit, pour apaiser les prétentions de son gendre, à lui abandonner la propriété de ce qu'il possédait personnellement, et Siva prit un état de maison séparé. Se trouvant alors avoir besoin d'argent, le prêtre se décida à sacrifier un des bijoux, qu'il croyait d'un prix inestimable. Les joailliers auxquels il le présenta admirèrent l'art avec lequel il était fabriqué, mais déclarèrent qu'il était de cristal et de verre coloré monté en cuivre et par conséquent de nulle valeur. Étourdi de cette découverte imprévue, Sankara-Swami produisit la cassette, et tous les joyaux qu'elle contenait furent déclarés faux comme le premier. Ce fut pour le malheureux prêtre un coup de foudre et il demeura quelque temps dans un état de stupeur complète, sachant à peine où il était et ce qui venait de lui arriver. En reprenant ses esprits, il reconnut que son rêve de richesse était terminé, et s'aperçut trop tard qu'il s'était laissé grossièrement tromper.

Sa première pensée fut alors de tâcher de ravoir de Siva l'argent qu'il lui avait donné. Il alla le trouver et proposa de lui rendre les joyaux, mais sans dire un mot de la découverte qu'il venait de faire. Siva répondit qu'il ne demanderait pas mieux, mais que tout l'argent était dépensé. Sankara alla porter plainte au roi, et les deux associés furent sommés de comparaître pour donner des explications. Siva interpellé répondit qu'il n'avait pas sollicité le marché et qu'il avait déclaré formellement être incapable de reconnaître le mérite et la valeur des bijoux ; que s'ils étaient faux, Sankara ne pouvait lui faire aucun reproche, attendu que c'était lui-même qui avait offert de les prendre. Madhava protesta également de son innocence et se défendit d'avoir eu en aucune manière l'intention de tromper. Ces bijoux, dit-il, lui avaient été laissés en héritage par son père, et il ne connaissait en aucune manière leur valeur réelle. En les offrant volontairement à un saint homme, il ne pouvait pas avoir eu l'intention de faire passer de faux joyaux pour des joyaux de bon aloi, n'ayant rien à gagner à cette fourberie; et ce qui prouvait bien qu'il n'avait pas eu de vues malhonnêtes, c'est qu'après cette donation il avait recouvré la santé et s'était rétabli d'une maladie qui menaçait de mettre fin à son existence. Ces moyens de défense étaient si plausibles que les deux fripons furent immédiatement acquittés, et on déclara que ce qui arrivait à Sankara-Swami était une juste punition de son avarice. Il fut en conséquence mis hors de cour et se retira couvert de ridicule, ayant perdu son crédit, sa fille et son argent. Siva et Madhava au contraire furent considérés comme d'honnêtes gens que la fortune avait favorisés, et leur friponnerie fut récompensée par la faveur du roi et la jouissance d'un bien qu'ils méritaient si peu (1).

(1) En lisant ce récit, on croit avoir sous les yeux un chapitre de *Gusman d'Alfarache;* et en effet, la fourberie de Siva et de Madhava a quelque analogie avec l'escroquerie par laquelle le héros du roman espagnol enlève une somme considérable au banquier Jérôme Plati. L'auteur de l'analyse du Vrihat-Kathâ signale de la ressemblance entre le conte indien et un incident d'une pièce du théâtre anglais intitulée *Rufe a wife and have a wife.*

LE DÉVOUMENT DE VIRAVARA.

(TIRÉ DE L'HITOPADÉSA.)

Un guerrier d'une naissance illustre, nommé Viravara, arriva un jour dans la ville du roi Soubraka, et s'étant présenté à la porte du palais, il dit à l'officier de garde : « Je suis soldat, je cherche de l'emploi; conduis-moi en présence du prince. » Il fut aussitôt introduit. « Sire, dit-il, si vous avez besoin de mes services, veuillez en fixer le prix. — Et quel est le prix que tu désires? dit Soubraka. — Quatre cents pièces d'or par jour. — Quelles sont tes armes? — Mes deux bras et mon épée. — Je ne puis accepter ces conditions, répliqua le roi. » Sur cette réponse, Viravara salua le prince et s'éloigna. Cependant les conseillers, s'étant approchés du roi, lui dirent : « Sire, donnez à ce soldat la somme qu'il demande pour quatre jours, afin de connaître ce dont il est capable et de savoir s'il mérite cette solde par son zèle et sa fidélité Le roi écouta les avis de ses conseillers ; il fit rappeler Viravara, lui présenta le bétel et lui donna la somme convenue. Curieux de connaître l'usage qu'il en ferait, il le fit observer dans le plus grand secret. La moitié de l'argent fut offerte par Viravara aux dieux et aux brahmanes, il en donna un quart aux malheureux et dépensa le reste en festins et en réjouissances. Ayant ainsi employé tout ce qu'il avait, Viravara se rend au palais, et là, jour et nuit, l'épée à la main, il reste à la porte du roi, dont la garde lui est confiée; il ne quitte son poste pour retourner à sa demeure que lorsque le roi lui-même l'invite à se retirer. Pendant la nuit qui précède la nouvelle lune, des plaintes et des cris lamentables vinrent frapper l'oreille de Soubraka. « Qui est là? dit-il, qui veille à ma porte? — Sire, c'est moi, Viravara, répondit le brave guerrier. — Cherche à savoir d'où viennent ces gémissemens, dit le roi. — Les ordres de votre majesté seront exécutés, répondit Viravara. » Et il partit aussitôt. « J'ai eu tort, pensa le roi, d'envoyer ainsi ce fidèle serviteur seul au milieu de l'obscurité de la nuit; je vais aller moi-même à la découverte. » Il se leva, prit son épée, et marchant toujours guidé par ces cris plaintifs, il sortit de la ville. Arrivé dans le même endroit, Viravara aperçut une femme éplorée ; elle était jeune, parfaitement belle, et ses attraits naturels étaient rehaussés par tout le luxe de la parure : « Qui es-tu, lui dit Viravara, quelle est la

cause de tes larmes? » La jeune femme lui répondit : « Je suis Lakchmi, la fortune du roi Soubraka; depuis longtemps, placée sous l'ombre protectrice de son bras, je goûtais un doux repos, et maintenant, en proie à la plus vive douleur, je suis forcée de diriger mes pas vers un autre séjour.—Le malheur n'est jamais entièrement dépourvu de ressources, dit Viravara. Par quels moyens pourrions-nous obtenir votre retour parmi nous?» La Fortune lui répondit : « Tu as un fils nommé Saktivara chez qui la nature a réuni toutes les qualités dont elle peut embellir un mortel; si tu consens à le sacrifier à la puissante Dourgâ, à la déesse qui est la source de toute prospérité, alors je pourrai rester longtemps encore dans ces lieux. » Ayant ainsi parlé, elle disparut. Viravara court à sa demeure, il éveille sa femme et son fils; à sa voix le sommeil fuit de leurs paupières, ils se lèvent et Viravara leur répète les paroles de Lakchmi. Transporté de joie, le jeune Saktivara s'écrie : « Que je suis heureux d'être aujourd'hui nécessaire au bonheur de mon souverain! Pourquoi tardons-nous? Pour une semblable cause le sacrifice de la vie n'est-il pas glorieux! — Mon fils, lui dit sa mère, l'honneur nous le commande, et si nous refusions de remplir ce devoir, quelle autre occasion pourrions-nous trouver de reconnaître la générosité du monarque? » Aussitôt ils se rendirent tous au temple de Dourgâ. Viravara lui rendit hommage et dit : « O déesse, montre-toi favorable, que le grand roi Soubraka soit toujours triomphant et reçois cette victime. » Ayant ainsi parlé, il s'approcha de son fils et lui trancha la tête. J'ai acquitté la dette de la reconnaissance, se dit-il; mais aussitôt, pensant que, privé de son fils, il traînerait dans la tristesse une vie malheureuse, il se donna la mort; sa femme suivit son exemple. Le roi, qui avait été témoin de cette scène touchante, se dit à lui-même : « Jamais il n'a existé, jamais il n'existera un mortel aussi généreux, et cependant des êtres comme moi vivent et meurent sans avoir rien fait pour la gloire! Qu'ai-je besoin de la puissance maintenant que je suis privé de lui! » En disant ces mots il tirait son épée pour s'en frapper, lorsque la déesse se montra à ses regards, et lui arrêtant le bras : « Mon fils, lui dit-elle, je te suis favorable, réprime ce transport et garde-toi de mettre fin à ta vie. Ton règne glorieux ne sera pas interrompu. » Le roi se prosterna à ses pieds et lui dit : « O déesse, la royauté n'a plus de charmes à mes yeux; si mes prières peuvent te fléchir, rends la vie au dépens de mes propres jours à ce noble guerrier et à sa famille, sinon j'exécuterai mon dessein. » La déesse lui répondit : « Ta générosité, ton amour pour tes sujets me plaisent; va, jouis de ton bonheur et de ta gloire et que ces infortunés recouvrent l'existence. » La déesse disparut. Le roi s'étant prosterné, se retira sans avoir été aperçu, et rentré dans son palais, il ne tarda pas à goûter les douceurs du sommeil. Pendant ce temps Viravara, revenu à la vie ainsi que sa femme et son fils, reprit avec eux le chemin de sa demeure. Le lendemain le roi le trouvant à sa porte l'interrogea sur ce qui s'était passé pendant la nuit. « Sire, répondit-il, j'ai vu une femme en pleurs qui m'ayant aperçu a disparu aussitôt; je n'ai pas d'autre nouvelle à vous apprendre. » Le roi l'ayant entendu s'écria : « Comment louer dignement une telle générosité ! »

L'homme vraiment grand doit être affable sans être vil, brave et non fanfaron, généreux mais seulement pour ceux qui le méritent, hardi mais jamais impudent.

Aussitôt il rassembla son conseil, et ayant raconté les événemens de la nuit, il nomma Viravara vice-roi de la province de Karnata (1).

(1) Ancienne province de l'Inde méridionale.

Ces contes, tout à fait inédits, doivent faire partie de l'édition des *Mille et un Jours* que publiera le mois prochain M. Auguste Desrez dans le *Panthéon littéraire*.

Viravara.

JOURNAL.

LES LIVRES.

Beaucoup de livres ont été publiés depuis un mois, mais deux surtout préoccupent l'attention de la presse et du public : ce sont le *Congrès de Vérone*, par M. de Chateaubriand, et la *Chute d'un Ange*, par M. de Lamartine. Le premier est l'œuvre d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint, comme dit Bossuet; le second a pour auteur un écrivain jeune encore.

Et cependant, il faut le reconnaître, l'ouvrage du vieillard montre une vigueur toute juvenile, tandis que dans le livre de l'autre on trouve la décadence du talent qui caractérise les dernières années d'un écrivain.

S'il faut en croire les adeptes du poëte-député, la *Chute d'un Ange* serait un mythe «L'auteur aurait voulu écrire l'histoire de l'humanité et formuler une initiation symbolique à la cause mystérieuse de tous les effets réels et visibles; ce serait l'hymen de l'esprit qui a eu compassion de la matière et qui a voulu la régénérer. Cédar, lorsqu'il monte sur un bûcher où il se consume, et dont un ange jette la cendre aux vents des Quatre-Points, symboliserait l'incarnation en un type vivant de cette philosophie aussi vieille que le monde, mais rajeunie aujourd'hui par le panthéisme, qui donne à la nature universelle une âme et une vie divines. »

Je vous le demande, quelle valeur, quelle signification peut avoir aujourd'hui un mythe au milieu de nos idées positives et si fort éloignées du mysticisme ? A quoi sert-il d'aller emprunter à la religion et à la poésie indoues leurs symboles, leurs images, leurs métaphores ? Ne rirait-on pas d'un chimiste qui tenterait de substituer au langage de la science moderne les paraboles mystérieuses et le langage figuré des anciens alchimistes ! Cela pouvait servir aux philosophes indiens et égyptiens comme aux savans du moyen âge; les uns et les autres voulaient réserver leur philosophie et leur science pour eux et les dérober aux masses. Mais de nos jours cette forme surannée du mythe ne sert qu'à jeter une obscurité inutile sur des choses d'ailleurs sues de tous et comprises de tous. A quoi servirait-il de voiler la colonne Vendôme ? Pourquoi raconter l'histoire de l'humanité en la couvrant de voiles qui se nomment des noms burlesques de *Cédar* et *Daïhda ?*

Une chose dont on s'affige plus encore que cette prétention au superflu, au mysticisme, c'est la négligence de style et l'exubérance désordonnée d'images dont se montre prodigue le poëte. L'auteur des *Méditations*, oublieux de sa correction et de son harmonieuse pureté, se livre, dans la *Chute d'un Ange*, aux plus remarquables dévergondages. Il y a une femme que sa mère *attache par les cheveux*, qui *ronge ses cheveux avec ses dents*, et cent autres choses de ce goût. Quant au style, quant à la rime, voici un fragment du poëme, fragment choisi dans les morceaux cités avec le plus d'éloge par les journaux :

Ainsi *chantait le chœur des arbres*, et les anges
Avec ravissement répétaient ces louanges.
Quand l'hymne aux mille voix se fut evaporé,
Les esprits, pleins du nom qu'il avait adoré,
S'en allèrent ravis porter de sphère en *sphère*
L'écho mélodieux de ces chants de la *terre*.
Un seul qui contemplait la scène de plus bas
Les regarda partir et ne les suivit pas.
Or, pourquoi resta-t-il caché dans le *nuage?*
C'est qu'au pied d'un grand cèdre, à l'abri du *feuillage*,
Un objet pour lequel il oubliait les cieux
Semblait comme *enchaîner sa pensée et ses yeux.*

Elle *buvait* des yeux ses traits ensanglantés.
Et son chien.....
De *sa langue d'ami* lèchait chaque blessure.
. . . . . .
De ses dards sans tranchant, blessure peu profonde,
Elle baisa la tempe atteinte par la fronde.
. . . . . .
Des souillures de sang elle étanche la peau.
. . . . . .
Et je ne trouvais RIEN à te dire, et souvent
Pour qu'il te le rendît, je LE disais au vent.
. . . . . .
Mais *fidèle* à la trace
Nul *enfant* du desert ne m'appellera femme.
. . . . . .

Les pas disparaissaient sous le *velours* des fleurs.
Et Cédar en marchant, pendant leur *vert nuage*,
En écartait *les flots*.

Quelle différence, au contraire, dans l'allure ferme, hardie et pourtant pleine de mélancolie et de grâce que l'on admire dans le *Congrès de Vérone!* Les faits y sont exposés avec une simplicité et une clarté qui rappellent à la fois Plutarque et Tacite; chaque phrase est un fait de haut intérêt, chaque page un tableau de notre histoire. Un des passages de ce livre admirable est sans contredit celui où l'auteur raconte les séductions que lui valait son titre éphémère de ministre. Il est encore impossible de lire sans émotion l'histoire d'Alexandre Ier, écrite en si peu de lignes et pourtant si complète.

« La religion, dit M. de Châteaubriand en terminant cette histoire, vint achever en lui l'ouvrage des jours qui sans cesse détrompent; mais la vie d'Élisabeth commença rapidement à décliner au moment qu'elle commença d'être heureuse. Elle aimait alors l'empereur de tout le bonheur qu'il lui rapportait et de toute la gloire qu'il avait acquise : elle, qui n'avait pas été mère, le suivait à la tombe d'une fille regrettée et elle priait avec lui. Alexandre était préoccupé de sa fin; on le surprenait la nuit agenouillé dans les cimetières. Quand il partait pour quelque voyage, il avait coutume de dire : « Tous » les ans on se hâte de terminer ses affaires avec » moi, comme si l'on ne devait plus me revoir.» Il répétait souvent : « Je mourrai au coin d'un » bois, dans un fossé, au bord d'un chemin, » et l'on n'y pensera plus. »

» Lorqu'il sortit de sa capitale pour n'y plus rentrer vivant, les eaux de la Newa, refoulées par la mer, furent au moment d'engloutir Pétersbourg : retiré dans les combles de son palais, Alexandre contemplait avec consternation ces désastres. La croix d'un cimetière, déracinée par les vagues, se vint placer en face du château, sous les yeux de la famille impériale : on prit ce Calvaire mouvant pour un présage funeste. Au moment de quitter Pétersbourg, le czar s'attendrit outre mesure en embrassant ses parens : parvenu à quelque distance, il fit arrêter sa voiture et regarda la ville où il était né.

» Cependant Élisabeth ne voulait point se séparer de son mari ni s'exiler sous son ciel natural, le doux ciel de l'Italie; avec le souverain de son cœur elle alla, réconciliée à l'existence, implorer la vie dans le climat de la fausse Grèce. Elle voyageait pleine de sa joie présente et elle avait au sein la mort que ses infélicités passées y avaient mise. Elle traversa les déserts menteurs, jadis embellis par Catherine de villages simulés et de hameaux sans bergers; mais tout était habité pour Élisabeth; elle voyait partout Alexandre.

» Des bruits des complots militaires qui le menaçaient étaient parvenus jusqu'à l'empereur : de jeunes officiers avaient puisé dans ses propres sentimens l'amour de la liberté : auteur du mal ou du bien que l'on tournait contre sa puissance, il s'éloignait pour se donner à ses compassions accoutumées et pour n'être pas obligé d'agir avec trop de sévérité. En même temps ses idées le tourmentaient; il ne savait s'il ne devait pas se mettre à la tête des réformes : il entendait le siècle marcher dans les steppes de la Russie et la Grèce l'appeler d'une voix plaintive. Mais, cherchant la volonté de Dieu sans la démêler, il craignait de s'engager dans une fausse route, de favoriser ces innovations qui déjà avaient fait tant de victimes et si peu d'heureux.

» Il laissa sa femme à Taganrog, visita le Don, projeta le voyage d'Astracan, parcourut la côte méridionale de la Crimée, ayant l'air d'errer à l'aventure. Une fièvre causée par un froid humide le contraignit de s'arrêter dans une habitation du comte Woronzoff : se trouvant plus mal, il ordonna de le transporter à Taganrog. On croit qu'il y acquit la preuve de la conspiration ourdie contre sa vie et qui bientôt mit en danger celle de son frère. Il se contenta de dire : « Quel mal leur ai-je fait ? » Il se mourait; on a parlé de poison, de médecin suspect : rien n'est certain. L'impératrice expirante était à quelques pas de son mari, visité des afflictions, sans pouvoir le voir. La maladie ne dura que onze jours. Alexandre rendit l'esprit le 13 décembre 1825. Près de retourner à Dieu, il commanda de lever les stores de ses fenêtres et dit : « Quelle belle journée ! » et ne parla plus. L'impératrice écrivit à Pétersbourg : « Notre ange est au ciel, j'ai l'espoir de me réunir bientôt à lui. » Espérance qui ne fut réalisée que parce que toutes les autres avaient été déçues.

» Trois jours après, quand les peuples se présentèrent à Taganrog pour baiser la main du cadavre, ils ne virent point le front de leur souverain : le visage du prince était couvert d'un voile.

» Quelles qu'aient été les hautes qualités du czar, en dernier résultat il a été funeste à son empire : il le mit trop en contact avec l'Europe de l'occident; il y sema des germes de civilisation qu'il voulut ensuite étouffer. Tiraillées en sens contraire, les populations ne surent ce qu'on leur demandait, ce qu'on voulait d'elles, pensée ou abrutissement, obéissance passive ou obéissance légale, mouvement ou immobilité. Alexandre, franc Tartare, retenant ses peuples dans la barbarie; Alexandre, prince éclairé, les menant par degrés aux lumières, eût mieux servi son pays. Il était trop fort pour employer le despotisme, trop faible pour établir la liberté : son hésitation ne créa point l'affranchissement national, mais elle enfanta l'indépendance individuelle, laquelle à son tour, au lieu de libérateurs, ne produisit que des assassins. »

Un joli roman de M. Maurice Saint-Aguest, *Saint-Jean le Matelot*; *Angelina Kauffmann*, de M. Léon de Wailly, ouvrage quelque peu diffus; *les Nuits de Berlin*, mémoires amusans; *l'Évêque d'Autun*, livre à prétention philosophique; *un Bouquet de mariage*, par M. Paul Severin; et *un Prêtre*, par M. Leclerc d'Aubigny, ouvrages de la même école, complètent à peu près la série de volumes qui ont paru depuis quelques semaines.

Chaque mois ou plutôt chaque semaine voit produire un nouveau volume du *Panthéon littéraire*. Je vous parlais l'autre jour des *Mille et une Nuits*; les *Mille et un Jours* vont être mis en vente, et *Brantôme* l'est déjà. Brantôme, cet auteur étrange, sérieux, bouffon, hardi, gracieux, timide, retenu, dévergondé, qui redoute tout et qui redit tout; historien à restriction, folliculaire à témérité, qui recule devant le récit d'un événement et qui fouille avec effronterie dans la vie privée de chacun. Il fait beau voir cet écrivain de pamphlets brisant les portes d'intérieurs, et peignant en miniature, mais non pas en buste, son étrange époque. François Ier, Henri II et toute la cour de ces deux princes, tous les noms célèbres de ces temps romanesques viennent poser devant le lecteur, évoqués par Brantôme et mis à nu sans miséricorde et sans vergogne. Ce n'est pas assurément un livre de jeunes filles, mais ce sont les mémoires les plus curieux et les plus indiscrets pour quiconque cherche à étudier un siècle, non par les événemens, mais par les mœurs. Les œuvres de Brantôme forment deux de ces beaux volumes du *Panthéon*, que vous connaissez, et sont d'une merveilleuse exécution typographique.

Le *Figaro* vient de passer sous la direction d'un nom doublement célèbre, de M. Léon Halévy, frère de l'auteur de la musique de la *Juive* et de *Guido*. Le *Figaro* continue à publier les piquantes *chroniques* d'Alphonse Karr, et compte parmi ses nouveaux rédacteurs MM. Alexandre Dumas, Charles Nodier, Théophile Gauthier, Roger de Beauvoir et de Saint-George. On remarquait dans les derniers numéros une nouvelle de M. Léon Halévy pleine d'intérêt dramatique.

NÉCROLOGIE.

Étrangers à la politique, nous ne pouvons que mentionner la mort de M. de Talleyrand, mort dont toute la France retentit d'ailleurs; mais en revanche il nous est permis de donner quelques détails biographiques sur le célèbre acteur Potier.

Il faudrait citer cent rôles pour donner une idée de cette facilité de transformation et de cette fécondité de création qui caractérisaient l'ampleur du talent de Potier, et qui furent pour lui l'occasion d'une longue suite de succès, qui

commencèrent au *Ci-devant jeune homme* et finirent au *Centenaire*. La composition dans l'art et l'observation dans la nature étaient ses qualités distinctives ; il faut l'avoir vu dans *Boissec*, dans le *Solliciteur*, dans *Mirliflor*, dans *Crouton*, dans *Bonardin*, et dans vingt autres rôles, tels que *Werthe*, *le Bénéficiaire*, *Je fais mes Farces*, *le Tailleur de Jeau-Jacques*, *le Père Sournois* et le *Bourgmestre de Saardam*, pour comprendre tout ce qu'il y avait de finesse dans son jeu, de goût dans ses plaisanteries, de verve dans son comique et de spirituel dans sa gaîté ; c'était l'accord parfait de toutes ces qualités qui faisait que Potier était à la fois l'acteur le plus populaire de Paris et le plus aimé de la bonne compagnie ; il plaisait au parterre comme aux avant-scènes, et avait dans son talent un art et une vérité qui allaient à toutes les intelligences. Il jouait souvent à la cour et était recherché dans la meilleure société ; le duc de Berri aimait à le faire venir à l'Élysée-Bourbon ; l'empereur Alexandre voulait l'attirer en Russie, et ses voyages à Londres attirèrent toujours au Théâtre-Français toute la noblesse anglaise. Talma faisait grand cas du talent de Potier ; il répétait souvent que sa place était à la Comédie-Française, *pour y jouer tout ce qu'il aurait voulu*. John Kemble disait qu'après Garrick, Potier était le meilleur comédien qu'il eût vu. Enfin, le comte Rostopchin, qui faisait autant de cas de son esprit que de son talent, allait passer des soirées entières dans sa loge. Potier, pour ceux qui l'ont connu dans sa vie privée, était ce que les Anglais appellent un *gentleman*, poli, spirituel, de bonnes manières ; il était en France ce que Young était en Angleterre, grand artiste et homme du monde.

Potier était né en 1775 ; il a eu une carrière dramatique de quarante ans, dont vingt-cinq à Paris, sur le théâtre des Variétés et sur celui de la Porte-Saint-Martin ; nous ne parlons pas de son apparition aux Nouveautés, au Palais-Royal et à la Gaîté, où malgré quelques belles créations il aurait mieux fait de ne pas aller. Potier aurait dû quitter le théâtre quand il fit ses adieux au public, le 11 avril 1827, aux Variétés, dans une des plus belles soirées de sa vie d'artiste. Après une longue et honorable vie, comme acteur et comme père de famille, Potier s'était retiré dans sa maison de campagne, à Fontenay-sous-Bois, avec une fortune de 15 à 18 mille livres de rentes ; il s'y est éteint doucement, après deux ans d'un affaiblissement progressif des facultés du cerveau. Cependant, malgré la solitude dans laquelle il vivait, ses obsèques avaient attiré autour de son cercueil toutes les notabilités dramatiques de son époque. Plus de 600 personnes ont suivi son convoi ; tous les théâtres étaient représentés par leurs directeurs ou par leurs premiers talens ; un grand nombre d'auteurs qui furent ses amis l'ont accompagné à sa dernière demeure ; c'était un dernier hommage qu'ils rendaient à un grand talent, qui n'a pas été plus remplacé que Talma.

Les restes de Potier ont été transportés de Fontenay-sous-Bois à l'église de Saint-Laurent, sa paroisse, où ont eu lieu les cérémonies religieuses, avec une pompe décente et un grand recueillement. »

LES ATELIERS.

Paul Delaroche vient de peindre un portrait de *Napoléon*, pour lady Sandwich. Mme la comtesse de Lipano est veuve elle-même, à diverses reprises, aider l'artiste de ses souvenirs. Horace Vernet termine *une Revue de la garde impériale* ; Biard mène de front plusieurs jolis tableaux, la *Visite à la nourrice*, le *Dîner interrompu*, une *Visite de la douane*, le *Phénomène musical*, charmantes pages faites avec le talent fin et vrai que vous lui savez ; Bracassat met un *Taureau noir aux prises avec un chien* ; Decamps rajeunit l'antique histoire de *Joseph vendu par ses frères*, et Ary Scheffer montre *Marguerite sortant de l'église* ; la jeune fille est là sur les degrés du péristyle, blonde et vêtue de blanc ; près d'elle viennent son jeune frère et son père, vieillard qui s'appuie sur l'épaule de l'enfant. Au fond du tableau se tiennent Faust et Méphistophélès. On le comprend, Marguerite deviendra leur proie : l'ange tombera aux griffes du démon.

Bra, le poétique statuaire, termine un buste de George Sand ; Seurre a publié une figure du violoncelle Batta ; Lemaire achève un fronton pour l'hôpital de Lille, et Dantan fait sortir de son atelier de joyeuses et spirituelles charges, comme il en sait faire ; Fratin, cet ingénieux statuaire d'animaux, grimace sous la figure d'un singe ; Alisard, gros chanteur de l'Opéra, se montre sous la forme d'un panier à sécher le linge, et M. Orfila, le grand chimiste, prend la forme d'un vieux magicien qui empoisonne des chiens par passe temps.

Ce ne sont là du reste que les délassemens et les loisirs de Dantan jeune, talent à l'occasion si grave et si bien artiste, qui vient de terminer un buste ravissant de Mlle Fanny Essler, et auquel on doit la belle statue de Lekain.

M. Visconti prépare le monument que l'on va enfin élever à Molière. Ce monument sera construit rue de Richelieu, en face de la maison qui Porte le numéro 38, et où le grand homme a rendu le dernier soupir.

L'emplacement, agrandi par suite de la démolition de la maison qui fait l'angle des rues Richelieu et Traversière-Saint-Honoré, offrira une superficie suffisante à l'érection de la statue, qui sera assise dans le fauteuil consacré du *Malade imaginaire*. Deux colonnes et deux pilastres supporteront un entablement avec un fronton arrondi, suivant le style adopté généralement par Mansard, l'architecte de Louis XIV. Une Renommée occupera le tympan de ce fronton et planera sur la statue, les deux mains pleines de couronnes. Aux deux côtés de Molière, et placées chacune entre deux colonnes, s'élèveront deux figures de pierre ou de marbre représentant la haute comédie et la comédie familière : l'une accompagnée de bas-reliefs retraçant les grandes scènes du *Misanthrope*, du *Tartufe*, des *Femmes savantes*, etc. ; l'autre conduisant le cortége moins sérieux des *Sganarelle*, des *Gorgibus* et des *Pourceaugnac*.

Les travaux de la place de la Concorde sont poursuivis avec activité. D'après les plans de M. Hittorf, de tout ce qui existait primitivement rien n'a été sacrifié, à l'exception des deux pavillons à l'entrée des Champs-Élysées, qui doivent être démolis. Le fond des fossés sera occupé par des jardins, rafraîchis par des bassins et des jets d'eau. Pour compléter la symétrie de la place et faciliter son accès, deux ponts ont été jetés diagonalement sur les fossés. Sur les gros piédestaux qui forment les angles des parapets seront placées vingt colonnes rostrales lampadaires, qui serviront en même temps à l'ornement et à l'éclairage de la place ; plusieurs sont déjà élevées. Les colonnes sont en fonte d'ordre composite et surmontées d'une boule qui, dans les jours de fête, pourra être illuminée. Les ornemens, d'une grande richesse, seront couverts de dorures et les chapiteaux présenteront, au lieu de fleurs, les symboles du commerce, de l'agriculture, des sciences et des arts, représentés par les inévitables têtes de Minerve, Cérès, Apollon et Mercure.

Les lanternes seront placées à cinq mètres seulement de hauteur et au niveau des quarante candélabres qui compléteront l'illumination de la place, et dont la moitié servira en même temps de bornes-fontaines. La place sera éclairée au gaz. Les grands terrains vagues compris dans l'enceinte des fossés ont été déjà convertis en plateaux d'asphalte de différens tons ; on espère diminuer l'aridité de ces grands espaces entièrement nus en les garnissant pendant l'été d'orangers et de grenadiers, ombrageant des bancs de fer et formant des espèces d'allées qui deviendront le rendez-vous des promeneurs pendant la soirée.

Les huit guérites ou pavillons ont été restaurés et vont être surmontées de figures colossales représentant huit des principales villes de France ; cinq sont déjà terminées. Lille et Strasbourg seront exécutées par M. Pradier, Bordeaux et Nantes par M. Calhouël, Marseille et Brest par M. Cortot, Rouen et Lyon par M. Petitot.

A soixante-cinq mètres de l'obélisque, aux extrémités d'un large plateau de bitume de forme elliptique, dans l'axe du pont et de la rue Royale, et des quatre avenues diagonales, s'élèveront deux magnifiques fontaines ou châteaux-d'eau ; les travaux souterrains sont aujourd'hui entièrement terminés. Ces monumens auront une disposition analogue à celle de ces fontaines si vantées qui accompagnent l'obélisque de Saint-Pierre de Rome, mais ils seront beaucoup plus riches, plus grands et donneront une masse d'eau plus abondante, fournie par le canal de l'Ourq ; ils seront composés d'un grand bassin circulaire de pierre polie, incrusté de marbres de diverses couleurs et divisé dans sa circonférence par douze piédestaux, réunis deux par deux, et entre lesquels six bancs se trouveront placés.

Au-dessus de ce bassin s'élèveront deux coupes superposées ; l'une de ces fontaines sera consacrée à la navigation fluviale, l'autre à la navigation maritime. Au piédouche, qui supporte la grande vasque de la première, seront adossées les figures du Rhin et du Rhône, par M. Gehtes, accompagnées des Récoltes, des Fleurs et des Fruits, par M. Lamo, des Vendanges et de la Moisson, par M. Husson. Les piédouches seront circulaires, mais reposeront sur des socles hexagones. C'est sur les faces de ces socles que les figures, de neuf pieds de proportion, seront assises, les pieds posés sur des proues de vaisseau qui paraîtront plonger dans le bassin ; entre ces figures il y aura six dauphins jetant de l'eau. Au piédouche de la vasque supérieure seront adossés trois enfans debout, hauts de quatre pieds, entre lesquels se placeront trois cygnes, jetant aussi de l'eau. M. Feuchères est l'auteur des figures représentant les génies de l'agriculture, de l'industrie et de la navigation fluviale.

Les grandes statues de la fontaine maritime sont l'Océan et la Méditerranée, par M. Debay père ; la pêche des poissons et celle des perles, par M. Desbœufs ; la pêche du corail et celle des coquillages, par M. Valois. Les enfans seront modelés par M. Drian, et feront allusion à l'astronomie et à la navigation maritime.

THÉATRES.

L'Odéon va fermer bientôt et ne se rouvrira plus qu'au mois d'octobre pour la troupe des chanteurs italiens... Voici précisément que ce théâtre obtient un succès de nature à lui valoir une vogue lucrative et véritable, car le *Bourgeois de Gand* réunit toutes les qualités et plusieurs des défauts nécessaires pour réussir devant un public éminemment patriote, surtout lorsqu'il s'agit de faire du tapage et d'applaudir à ces grands mots auxquels on croit avec tant de naïveté lorsque l'on a vingt ans et que l'on se trouve assis au parterre de l'Odéon.

Le drame de M. Roman repose sur une donnée plus en harmonie avec les idées des spectateurs du quartier latin qu'avec la vérité de l'histoire et les mœurs de l'époque qu'il veut peindre. Il montre la Flandre courbée sous l'épée sanglante du duc d'Albe, tandis qu'un patriote, Philippe d'Artevelle, pour arracher la noble province à la tyrannie et à la honte, se dévoue à jouer le rôle de *l'Espion* de Cooper. Or, vers la fin du seizième siècle, la Flandre ne se soulevait pas pour la liberté, mot et idée tout modernes, mais pour des priviléges plus ou moins importans, et surtout pour de misérables querelles religieuses. Quoi qu'il en soit, d'Artevelle, que l'on croit tué dans une bataille, change de nom et se fait le valet et le complice des oppresseurs de son pays, afin de les pousser à des excès et à des violences qui puissent éveiller la colère du peuple et provoquer la révolte. Dans ce but, il se soumet aux malédictions populaires, joue le rôle de bourreau et fait complète abnégation de ses tendresses de famille, car il veut, n'importe à quel prix, l'affranchissement de la Flandre. On suivrait difficilement l'auteur à travers toutes les combinaisons qu'il fait subir à cette donnée peu dramatique, on le voit, et qui produit plusieurs scènes énergiques, hardies et vraiment belles.

Il faut néanmoins mentionner une situation où le fils et la fille de d'Artevelle accablent leur père de mépris et de malédictions, sans que celui-ci puisse leur faire comprendre ce qu'il y a de sublime dans son dévoûment : rarement on a mis à la scène quelque chose de plus neuf et d'une vérité plus saisissante.

L'espion flamand finit comme l'espion américain ; au jour de la victoire, il tombe victime de ceux à l'affranchissement desquels il a voué sa vie entière. Par bonheur, grâce à un incident tant soit peu forcé, le prince d'Orange, qui connaît le secret d'Artevelle, vient proclamer l'héroïsme du républicain anticipé, et le héros flamand expire au milieu des bénédictions populaires.

Le succès du *Bourgeois de Gand* a été franc et loyalement conquis ; conduit avec un savoir faire qui néanmoins manque parfois d'expérience, ce drame présente deux caractères bien dessinés et abonde en situations fortes. Seulement l'auteur ne sait point encore comment répartir la sève généreuse et surabondante de son vigoureux talent. Parfois, dans sa hâte d'arriver à une situation nouvelle, il néglige d'en développer une plus importante, ou bien il se perd dans des détails superflus, sans songer que si l'action n'avance pas elle recule ; enfin il y a

bien encore à reprendre quelques phrases qui sentent leur *Revue des Deux-Mondes*. Mais en résumé le *Bourgeois de Gand* est un beau drame, chaud, de vif intérêt, et qui donne au théâtre, ce dont le théâtre commence à éprouver sérieusement le besoin, un écrivain de présent et surtout d'avenir.

Lokroy a bien joué le rôle d'Artevelle. Quant aux autres acteurs, on n'en peut dire ni bien ni mal. Qu'ils aillent en paix.

Une Veuve à marier n'a pas eu de succès à l'Odéon.

A l'Opéra, le ballet de *la Volière* est un joli petit acte, plein de gracieuse fadeurs, à la manière du peintre Boucher et du poëte Dorat. Mais, sérieusement, un ballet peut-il être autre chose qu'une fadeur ?

Dupré est parti pour un long congé, après avoir chanté tour à tour les différens opéras de son répertoire, *Guido, la Juive, Guillaume Tell* et *les Huguenots*.

A la Comédie-Française on ne peut mentionner que la représentation au bénéfice de Molière, les succès de Mlle Mars, qui seule produit des recettes à ce théâtre, et la reprise de plusieurs ouvrages de M. Casimir Delavigne.

A la Gaîté, *le Toreador* et *Lord Surrey*, deux bons mélodrames, dans le dernier desquels l'un des auteurs s'est avisé de jouer un rôle. C'est une singulière innovation et un singulier goût pour un homme de lettres qui n'est pas comédien de profession.

A la Porte-Saint-Martin, *Matéo*. Allez en paix *Matéo* et la Porte-Saint-Martin !

L'Ambigu a changé de direction.

Le Cirque des Champs-Élysées fait fureur.

FAITS.

M. Achille Jubinal, notre collaborateur, vient de partir pour la Suisse, chargé d'une mission littéraire et scientifique par le ministre de l'instruction publique.

M. Granier de Cassagnac, auteur de l'*Histoire des classes ouvrières*, a été nommé chevalier de la Légion-d'Honneur; M. Onésyme Leroy, auteur des *Études sur Ducis*, couronnées par l'Académie française, a également été décoré.

Depuis quelques jours l'administration du Jardin-des-Plantes a fait l'acquisition d'un *cynopithèque*, quadrumane qui vient des Iles Célèbes, et qui est le chimpansé de la Chine. Sans queue, les jambes et les bras bien conformés, le cynopithèque rappelle Jacqueline par la construction de sa tête, l'aspect de sa face, ses habitudes de douceur et une grande intelligence. Noir comme le chimpansé, comme lui sans brusques allures, la seule différence qui caractérise le cynopithèque est la taille : il n'a guère qu'un pied de haut.

Une catastrophe scientifique a frappé le Jardin-des-Plantes, et cette grande et triste nouvelle a retenti il y a trois jours dans la ménagerie : Jacqueline se meurt ! Jacqueline est morte ! Oui, la chimpansée, qui devait résoudre pour les naturalistes tant de problèmes importans, par son trépas inattendu, laisse encore indécises et sans solutions les questions graves qu'avaient soulevées parmi le monde savant son arrivée à Paris..... Jacqueline est morte !

Jacqueline avait passé l'hiver sans trop souffrir du froid. Grâce à la chambre revêtue de paillassons dans laquelle on l'avait logée, au milieu de l'étable-rotonde habitée par les animaux ruminans, le printemps l'avait trouvée bien portante, joyeuse, alerte et singulièrement grandie. Familière avec les nombreux visiteurs qui, chaque jour, affluaient devant son habitation, fermée seulement par un simple treillage en lattes, elle donnait la main à ceux dont la physionomie lui plaisait, se laissait caresser avec douceur, et se débarrassait des importuns en saisissant une corde pendue au plafond et qui servait aux exercices de gymnastique de l'intelligent animal. Il fallait la voir alors inventer et exécuter les gambades les plus merveilleuses, gambades devant lesquelles les clowns anglais, et Auriol lui-même, fussent restés ébahis de surprise et de découragement. Lorsque l'agile sauteuse se trouvait fatiguée, elle abandonnait la corde, redescendait sur l'appui de sa fenêtre, prenait une couverture de laine et s'en enveloppait avec le soin et les précautions d'une danseuse qui rentre dans les coulisses après avoir terminé un pas et sur les épaules de laquelle une mère attentive jette un cachemire.

On avait bâti pour Jacqueline, près de son appartement d'hiver, un appartement d'été : c'était une loge en grillage que l'on s'apprêtait à dorer, et dans laquelle la chimpansée aurait pu faire jouir le public de sa présence et de ses tours de force, réservés jusqu'ici à un petit nombre de favorisés... Hélas ! tous ces soins, tous ces préparatifs resteront vains et en pure perte !..... Jacqueline n'est point morte de la fluxion de poitrine qu'on lui prédisait; elle n'a point succombé à la phtysie que l'on redoutait pour elle; une dyssenterie sans causes connues, et que ne devait en aucune façon faire craindre le régime salubre ordonné par les professeurs du Jardin-des-Plantes, a détruit les espérances et les rêves des savans. Donc, on ne saura point si le chimpansé est décidément le premier être de la famille des singes ou le dernier échelon de la famille des hommes; on ne connaîtra point quels développemens auraient pu être donnés à son intelligence, et ce que l'éducation devait opérer de progrès sur cet animal, doux, sociable, et dont les mœurs caressantes ne rappelaient en rien la brusquerie des autres singes.... Il ne reste plus de Jacqueline qu'une peau écorchée et un cadavre difforme sur lesquels travaille impitoyablement le scalpel de deux aides naturalistes.

Du reste, l'administration du Jardin-des-Plantes se trouve en marché, pour acheter un orang-outang, avec un capitaine qui arrive des Indes. Vous le voyez, il en est dans le royaume pour rire de la ménagerie et de ses quadrumanes comme dans les royaumes soi-disant sérieux des hommes. Le singe est mort ! vive le singe ! A Jacques Ier et à Jacqueline Ire succédera Jacques ou Jacqueline II; car on ignore encore le sexe de l'héritier présomptif de la cage dorée qui se trouve vacante au Jardin-des-Plantes.

— La plupart des écrivains parisiens se mettent en voyage. Janin est en Italie, Dantan jeune se dirige vers Bagnères, et le foyer de l'Opéra se trouve désert et abandonné par les célébrités qui le peuplent l'hiver. Il est vrai qu'au mois de juin il vaut mieux gravir quelque haut pic des Pyrénées, les souliers à crampons aux pieds et le bâton ferré à la main, que de respirer l'air tiède et lourd d'un théâtre.

S. HENRY BERTHOUD.

ÉTUDES HISTORIQUES.

L'HOTEL SAINT-PAUL.

L'Hôtel Saint-Paul.

On peut dire que l'imprimerie a tué la tradition; avant que l'invention d'Ulric Guttemberg eût rendu la pensée impérissable en la multipliant avec les livres, la mémoire des peuples était plus fidèle aux souvenirs du passé, parce qu'elle ne reposait pas sans doute sur les archives de l'histoire écrite; alors, le père racontait à son fils ce que l'aïeul avait raconté, et le récit primitif passait ainsi de bouche en bouche et de génération en génération; aujourd'hui, on se fie à l'imprimeur et surtout à l'écrivain; tout s'imprime, tout se lit; le grand-père ne s'expose pas au désappointement de narrer une anecdote que l'enfant a peut-être trouvée la veille dans un journal; enfin, les faits sont plus nombreux, et le meilleur cerveau ne saurait les garder tous : voilà pourquoi on les oublie si vite, faute de temps et de place. Qui oserait prétendre se rappeler, sans erreur ni omission, les événemens des trente dernières années?

Autrefois, on se rappelait les siècles mieux que nous ne faisons les années. On ne regardait pas Montmartre sans songer au temple de Mars qui couronnait ce mont consacré au dieu de la guerre, sans donner un signe de croix à saint Denis et à ses compagnons, qui souffrirent le martyre dans l'endroit même où tournent maintenant des moulins. Si l'on traversait le petit pont aboutissant au Petit-Châtelet, démoli avant la révolution, on frémissait à l'idée du terrible siége que les Parisiens soutinrent contre les Normands en 885; le Grand-Châtelet parlait de César et de la conquête des Gaules par les légions romaines; le palais de la Sainte-Chapelle, du bon roi saint Louis, qu'on rencontrait encore

assis en tribunal de justice sous son chêne de Vincennes. Venait-on à l'église de Saint-Barthélemy, on croyait voir le roi Robert prosterné dans la rue pour recueillir quelque chose de l'office divin qui lui était interdit jusqu'à ce qu'il eût quitté son épouse Berthe. Allait-on à la foire Saint-Laurent, qui n'a pas survécu aux marionnettes de Nicolet, on se figurait cette antique procession du Landit, où les écoliers de l'Université allaient acheter plumes et parchemins dans la plaine Saint-Denis. On ne s'agenouillait pas dans une église sans marcher sur une tombe, on n'élevait pas la voix dans le vieux Paris sans éveiller un écho historique. A présent, on ne découvre plus le passé derrière le présent, on ne demande pas compte de la veille au lendemain, on ne sait pas ce qui est, pour savoir ce qui a été; on a effacé les généalogies avec les blasons : on dirait que le monde a commencé et finira avec nous! La religion des lieux et des pierres ressemble à une manie depuis que les reliques et les pèlerinages ont perdu leur crédit avec les consolations de la foi et de la reconnaissance. Parmi cette multitude élégante et parée qui se presse à la promenade de Longchamps pendant la semaine sainte, combien peu soupçonnent l'origine de cet usage devenu frivole, de pieux qu'il était! Se demande-t-on, à la vue du bœuf gras, le sens allégorique de cette cérémonie du paganisme? On contemple la statue équestre d'Henri IV sur le Pont-Neuf, et on ne chercherait pas sous ce piédestal, renversé par la terreur et relevé par la restauration, les cendres du bûcher des templiers! Les mots mêmes ne signifient plus rien. Suivez la rue Saint-Antoine : ici, la rue *Saint-Paul*; là, les rues des *Lions* et de la *Cerisaie*; plus loin, la rue du *Petit-Musc*, la rue *Beautreillis* : vous ne voyez pas le palais de Charles V, l'hôtel de Saint-Paul! Visitez l'autre côté de la rue Saint-Antoine, où les Bourguignons, la Fronde, la Ligue et 93 ont répandu tant de sang, ont semé tant de ruines; voici la rue des *Tournelles*, la rue du *Parc*, la place *Royale* : eh bien! n'apercevez-vous point la place du palais de Charles VII, l'hôtel des Tournelles?

Ces deux vastes hôtels ont entièrement disparu; il n'en reste que des noms de rues, comme pour indiquer les différentes localités de ces demeures royales, qui seront toujours debout dans l'histoire de France. C'est avec ces noms de rues, et à l'aide de lambeaux de chroniques, qu'on parviendrait à reconstruire, en imagination, l'*hôtel solennel des grands ébattements de Charles V* et la *maison royale des Tournelles*.

Pendant la captivité du roi Jean en Angleterre, son fils, le dauphin Charles, inquiet des tumultes qui avaient lieu dans Paris, et surtout aux alentours du palais dans la Cité, transporta sa cour au quartier Saint-Antoine, pour être plus à portée du château de Vincennes et de la Bastille, qui existait probablement à cette époque. Le dauphin ne fit pas bâtir un hôtel, parce qu'il était impatient de fixer son séjour dans le voisinage des forteresses; il acheta de divers particuliers, et entre autres de l'archevêque de Sens et de l'abbé de Saint-Maur, un grand espace de terrain et plusieurs maisons qu'il enferma dans une seule enceinte, qui s'étendait de la rue Saint-Antoine à la rivière, et de l'église Saint-Paul à la Bastille. Ces acquisitions furent payées avec l'argent des Parisiens, qui murmuraient à chaque nouvelle *crue de taille*; en ce temps-là les rois déliaient souvent les cordons de la bourse de leurs sujets.

Ce domaine fut réuni à celui de la couronne par Charles V, qui, en devenant roi à la mort de son père, dépensa de grosses sommes de son épargne pour augmenter et embellir son *séjour* de la rue Saint-Antoine; il habitait l'hôtel de Sens, que nous avons conservé sous la métamorphose d'un roulage, et qui étonne les passans de son frontispice gothique à l'angle de la rue du Figuier. Cet hôtel étale encore, à l'extérieur, quelques débris de sculptures, ses fenêtres en ogive dégarnies de leurs vitraux peints, et ses portiques égratignés par l'essieu des roues; mais l'intérieur, encombré de fumier et transformé en écuries, n'offre aucun monument de son ancienne destination. Les chevaux ont leur litière dans la *chambre où gît le roi*; le fourrage remplit la *chambre des nappes*; les palefreniers fument et boivent dans la *chambre du retrait*; dans la *chambre de l'étude*, on a changé en remises et en magasins les galeries où se promenaient les belles dames et les gentilshommes, en *devisant de menus propos honnêtes*; il pleut, il gèle, il vente dans la *chambre des étuves*, où des rois et des reines prenaient ces bains de vapeur parfumés que les croisades avaient importés de l'Orient. Hélas! le portier occupe un des *chauffe-doux*, petites salles chauffées en hiver par des poêles de fonte, dans lesquelles s'assemblaient les gens de cour auprès du brasier et dans une atmosphère étouffante, pour attendre la cloche des repas, et employer les veillées au jeu et en conversations. Où sont les girouettes armoriées qui criaient sur les combles de l'édifice? Où sont les montoirs de pierre qui aidaient les chevaliers à se mettre en selle? Où sont les damoiselles coiffées de hauts bonnets à la hénin, habillées d'étoffes de brocart et de velours, chargées de pierreries et de fourrures? Où sont les écuyers, les pages, les varlets, les seigneurs portant leurs écussons sur leur poitrine, la tête ombragée de plumes et les pieds chaussés de souliers *à la poulaine*, dont la pointe se relevait comme une flèche ou s'ornait de capricieuses *orfévreries*? Où sont les hommes d'armes aux harnais éblouissans, montés sur leurs grands chevaux bardés de fer et caparaçonnés d'or et de soie?

Dans ces chambres noires de fumée, aux murailles infectes, aux lambris vermoulus, au plancher tremblant, la misère et la malpropreté, le peuple avec son jargon trivial et son aspect repoussant, tel est le spectacle que présente l'hôtel de Charles V. Les seuls accessoires de ce tableau qui n'aient guère varié depuis le quatorzième siècle, ce sont les mendians hideux accroupis à la porte et s'épanouissant au soleil!

Le fondateur de ces deux beaux hôtels, Charles V, avait voulu réunir l'utile à l'agréable, la magnificence royale et la simplicité champêtre, car, en ce temps-là comme aujourd'hui, la royauté se reposait à l'ombre de ses foyers domestiques; la royauté ne dédaignait pas un trône de gazon ni une couronne de roses. Le Louvre de Philippe-Auguste n'était plus assez isolé de la ville, qui de jour en jour s'avançait vers lui pour l'envelopper dans un réseau de maisons et de rues, pour le menacer avec des milliers de fenêtres; d'ailleurs, ce Louvre, qui, dit-on, avait servi de tanière à la louve de Lutèce, contemporaine de celle de Rome, devenait sombre et noir comme un cachot à mesure que les vapeurs de la Seine s'attachaient aux murailles de cette antique forteresse de la féodalité, à mesure que les souvenirs sanglans de son donjon s'entassaient sur ses créneaux. Charles V, ce sage roi, qui avait un fou d'office et un perroquet ou *papegaut*, respirait mal sous les voûtes lugubres qui avaient retenu les plaintes de trois comtes de Flandre, d'Enguerrand de Marigny et du roi de Navarre Charles-le-Mauvais; il alla donc à l'autre extrémité de Paris pour y chercher de l'air, des arbres et des fleurs; mais il emporta dans cette émigration tous ses attributs royaux, ses lions, ses colombes, ses girouettes, ses hommes d'armes. Comme il aimait l'étude et les lettres, il n'oublia pas de se faire suivre par sa bibliothèque jusque dans ses maisons de plaisance.

L'hôtel de Saint-Paul était plus vaste que l'hôtel des

Tournelles, et Charles V, s'y plaisant aussi davantage, le fit embellir sous ses yeux pendant tout son règne. Au lieu d'un bâtiment colossal flanqué de grosses tours, d'une architecture uniforme, tel que la plupart des châteaux de la noblesse, c'étaient différens corps de logis à deux étages, séparés par des cours et des jardins. Dans la même enceinte, les princes et les grands officiers de la couronne avaient chacun ses appartemens, sinon son hôtel particulier, accompagné d'un jardin. Le roi dormait plus tranquille entouré des nombreux serviteurs qui composaient sa maison; et son hôtel, formé de plusieurs grandes divisions, *panneterie*, *échansonnerie*, *fauconnerie*, etc., soumises chacune à une administration spéciale, ressemblait à une immense ruche d'abeilles, tant les emplois étaient bien partagés, tant l'organisation intérieure était disposée avec ordre et régularité.

Le roi avait pour son logement une grande chambre où il couchait, une grande salle basse où il dinait, une chambre du conseil, une chambre de parade, qui équivalait au salon moderne, un cabinet d'étude, une grande garde-robe, un oratoire, une chapelle et deux ou trois galeries. La plus petite de ces pièces était longue de vingt pieds; les galeries avaient jusqu'à quarante-deux toises. La reine, le dauphin, les seigneurs du sang occupaient dans l'hôtel un *séjour* à peu près semblable à celui du roi, quant au nombre et à la destination des chambres, mais dans des proportions moins gigantesques. L'ornement et l'ameublement de ces demeures royales nous sembleraient à présent fort misérables, quoique le luxe des habillemens de cette époque fût bien supérieur au nôtre, car on voyait à la cour des gentilshommes et des gentilles-femmes qui portaient leurs moulins, leurs vignes et leurs prés sur leurs épaules, suivant l'expression pittoresque d'un courtisan de François Ier.

Ces énormes salles, dont le génie naïf des *tailleurs*, ou statuaires et des peintres essayait de déguiser la monotone nudité, n'avaient pas de plus riche meuble que leur cheminée à large manteau, qui pouvait couvrir à la fois toute une veillée écoutant les contes du trouvère. Ces cheminées étaient de véritables monumens, supportés souvent par des cariatides ou de gracieuses colonnettes; le ciseau du sculpteur avait fouillé avec délicatesse les mille détails des arabesques de pierres, que le pinceau bariolait ensuite de vermillon, d'azur et d'or. Dans la chambre du roi, la cheminée avait pour supports deux chevaux, sur la croupe desquels s'appuyait le chambranle, hérissé d'animaux fantastiques, que l'imagination bizarre des artistes allait chercher de préférence dans l'Apocalypse. Comme on se chauffait à l'aise devant ces larges foyers dont les chenets pesaient plus de cent livres, et dont les tenailles ou pincettes de fer ciselé auraient pu figurer dans le palais de Gargantua!

Les murs des salles étaient souvent badigeonnés en jaune à la détrempe, comme la façade de nos maisons; mais on les peignait aussi avec des couleurs plus fines et plus éclatantes, que l'on semait d'armoiries, de devises et même de rosettes d'étain blanc. Les tapisseries de haute-lisse à personnages, les tentures de soie, celles en cuir doré et les boiseries commencèrent à décorer les salles après le temps de Charles V. Les plafonds, toujours lambrissés, étaient peints grossièrement, et les planchers, dallés en carreaux verts, jaunes et noirs, à défaut de marbre, disparaissaient en hiver sous des litières de paille ou bien sous des nattes qui tenaient lieu de tapis.

Les meubles ordinaires étaient des siéges et des *bahuts*. Les bahuts, sorte de coffres à couvercle ou bien à portes, ne changeaient presque pas de modèle sous l'habile main du menuisier, qui variait à l'infini les moulures et les figurines de cette masse carrée, que nous avons remplacée par la commode, le secrétaire et l'armoire. La huche au pain, qu'on trouve dans les campagnes, n'est pas autre chose qu'un bahut sans enjolivement. La serrurerie du quatorzième siècle aurait pu lutter de finesse avec l'horlogerie de nos jours; elle ciselait une clé à la manière des orfèvres, et enrichissait une serrure avec autant de recherche et d'art que si c'eût été un joyau de femme. On travaillait alors pour les siècles, et l'on ne sacrifiait pas l'avenir au présent; on bâtissait tout en pierre de taille, même les colombiers!

Les siéges étaient de plusieurs espèces; les *chaires*, destinées surtout aux personnes les plus considérables d'une assemblée, lourdes machines de bois ayant la forme d'un fauteuil, mais avec un dossier beaucoup moins élevé, que surmontait un dais pareillement en bois, se distinguaient aussi par la quantité de sculptures d'oiseaux et de bêtes entrelacées qui saillaient de toutes parts en ronde bosse; un écusson armorié brillait presque toujours au dossier. Les *bancs*, qui offraient une surface peu moelleuse aux seigneurs les plus efféminés, étaient chargés d'ornemens d'un travail précieux; leur longueur pouvait être de vingt-cinq pieds, et quelquefois une estrade de deux marches en faisait des siéges d'honneur. Les *formes* étaient des bancs plus petits et par conséquent plus portatifs que l'on recouvrait d'un tapis pour diminuer la dureté du bois; les *escabelles* avaient l'aspect d'une caisse à panneaux ouvragés; quelques-unes, appelées *tréteaux*, étaient posées sur des piliers façonnés au tour. Enfin la reine seule avait une chaise pliante, c'est-à-dire rembourrée de crin et garnie de cuir rouge de Cordoue, avec franges de soie et clous dorés.

La chambre à coucher était mieux meublée que les autres salles, à cause du *dressoir*, espèce de buffet à plusieurs degrés sur lesquels était étalée la vaisselle d'or, d'argent et de cristal, qui consistait surtout en *aiguières*, vases à mettre l'eau, en coupes, en bassins et en *drageoirs* contenant les dragées et les confitures. Le lit n'avait pas moins de dix à douze pieds de largeur, si bien que le roi invitait ses favoris à dormir avec lui en signe d'amitié fraternelle et chevaleresque. Ce lit, *ouvré* ou travaillé, où l'on arrivait par des gradins comme à un autel, était abrité par un pavillon, ou *dorseret* de brocart ou de drap de soie, à *courtines* ou rideaux amples de même étoffe. Chez le roi, les armes de France resplendissaient en broderies d'or sur le dorseret et les courtines. L'*accoutrement* du lit unissait la richesse et la commodité; les *couvertoirs*, ou couvertures, étaient de fourrure d'hermine doublée de drap léger, et les *linceuls*, ou draps de gaze ou *crêpe empesé*, traînaient jusqu'à terre; il y avait deux ou trois gros *carreaux* ou oreillers. Un lit seigneurial était à toute heure du jour préparé comme si l'on fût prêt à s'y coucher, les draps relevés sous les couvertures, ce qu'on nomme vulgairement la *couverture faite*. Auprès du lit, une grande chaire, où l'on ne s'asseyait jamais, servait sans doute de table de nuit, car on ne s'agenouillait pas devant cette chaire pour prier soir et matin. Ce prie-Dieu ne sortait point de l'oratoire, et l'on ne mêlait pas, pour ainsi dire, les choses du ciel à celles de la terre.

Pendant la nuit, toutes les lumières, tous les feux étaient soigneusement éteints, excepté lorsque la reine se trouvait en couches ou le roi malade; alors seulement on allumait dans leur chambre deux *mortiers*, grands flambeaux d'argent où brûlaient des chandelles de cire jaune pareilles à des cierges. Pendant le jour, l'intérieur du palais ne recevait qu'une clarté chatoyante et indécise à travers les hautes croisées, treillissées de fil d'archal, emprisonnées de barreaux

de fer et obscurcies de vitres peintes, représentant des armoiries, des images de saints et des sujets de la fable ou de l'histoire. Les palais des rois et les hôtels des seigneurs avaient presque le caractère mystique des édifices religieux, et les cérémonies de la cour rivalisaient avec les solennités de l'Église chrétienne.

De grands événemens se sont passés à diverses époques dans ces deux hôtels royaux ; bien des princes, des évêques, des rois même y sont morts : là ont eu lieu des mariages illustres, ici des naissances royales, ailleurs des pas d'armes et des fêtes célèbres. Que reste-t-il de tout cela? où trouve-t-on aujourd'hui les traces de ces magnificences? On reconnaîtrait à peine une tourelle gothique enfouie dans la maçonnerie de quelque arrière-cour et changée en magasin ou en grenier; le souvenir qui évoque les personnages et les faits du vieux temps hésite à les replacer dans ces rues désertes, dans ces maisons boiteuses, parmi cette population rare et chétive d'artisans et de bons rentiers. Pourtant à chaque pas on foule un sol historique ; il y a des écussons d'armoiries derrière ces enseignes, et des noms de hauts-barons sous ces noms de marchands ; car le peuple occupe maintenant l'ancien domaine de la noblesse, et la boutique a partout envahi le palais.

Reconstruisons par la pensée ce noble hôtel Saint-Paul, avec ses innombrables corps de logis; repeuplons-les de leurs habitans du quinzième siècle ; que la cour de Charles VI y déploie son pompeux cérémonial, et que la féodalité se réveille à l'ombre de la Bastille braquant ses couleuvrines sur le faubourg Saint-Antoine. Quelle scène neuve et brillante va nous apparaître au lieu de ces ruelles de boue qui s'entre-croisent autour de l'Arsenal!

Le Jacquemart de la paroisse Saint-Paul sonne midi. Le Jacquemart est une figure d'homme d'armes, ingénieusement fabriquée, qui, du haut de la tour de l'église, frappe l'heure avec sa masse sur une grosse cloche. Hélas! l'église n'a plus de tour, et le Jacquemart a été fondu en gros sous à la révolution! Midi! c'est l'heure du dîner de nos bons aïeux, qui faisaient un repas de plus que nous. Les portes de l'hôtel se ferment; les archers de la garde du roi, habillés d'un corselet de cuir de cerf et coiffés d'un pot de fer ou casque sans visière, l'arc sur l'épaule et la *trousse* ou carquois à la ceinture, vont faire sentinelle pour empêcher que les voleurs s'introduisent dans le logis royal et que les importuns viennent troubler la paix de la table. Le *roi des ribauds*, espèce de lieutenant de police attaché à la maison du roi, visite les cours et les galeries à la tête de ses gardes de la porte, armés de bâtons ferrés, et fait sortir de l'hôtel toutes les personnes qui n'ont pas *bouche en cour*, c'est-à-dire qui ne sont pas nourries avec les officiers ordinaires du roi, de la reine et des princes. A cette heure-là, le palais ressemble à la demeure d'un patriarche : chacun se rend au repas de famille qui est servi dans les *salles* et les *tinnels*. On ne voit pas un visage étranger; car la vaisselle d'argent a été tirée des buffets et des dressoirs, cette riche vaisselle qui excite sans cesse la cupidité des *mauvais garçons* et des *larronnesses*. Hier encore on a enfoui vive une femme qui avait volé un drageoir de vermeil au couvert de madame Isabeau de Bavière.

Entrons dans la salle. Le roi Charles VI est assis à la table avec ses oncles et ses fils; la table a la forme d'un fer à cheval, les convives sont rangés d'un seul côté; le roi siége au milieu, sur une grande chaire surmontée d'un *dorseret* ou dais. Le dîner se compose de plats énormes et bizarrement variés d'aspect : la cuisine emprunte ses formes capricieuses au dessin et à l'architecture ; la pâtisserie s'élève en forteresses, se hérisse en tourelles, se dresse en montagnes, se façonne en statues : ce sont des tourtes, des pâtés, des godiveaux capables de donner des indigestions à un chapitre de couvent. Les viandes sont abondantes, et chaque pièce se présente flanquée de gibier et d'oiseaux. On dirait, à voir ces quartiers de bœuf et de mouton à demi couverts de pluviers, de bécasses, de pigeons et d'ortolans, que le banquet a été préparé pour des ogres et des géans. Le mets le plus estimé, c'est le paon, qui semble vivre et nager dans un lac de sauce verte, tant sa queue éclatante, tant son plumage doré, tant sa crête orgueilleuse sont bien préservés des atteintes du feu. Maître Taillevent, le *queux* ou cuisinier par excellence, n'a pas de rival dans l'art culinaire, et ses recettes savantes ont survécu à l'hôtel Saint-Paul, puisque l'antiquaire en découvrirait quelques-unes dans notre *Cuisinière bourgeoise*.

Cette admirable cuisine pèche seulement par l'excès des épices qui combattent parfois les parfums de l'eau de rose, cette compagne obligée de tous les ragoûts ; soupes, rôtis, légumes, entremets, tout est arrosé d'eau de rose qui réjouit à la fois le palais et l'odorat. L'imagination du *queux* est intarissable ; tous les jours, nouvelles sauces, nouvelles friandises, et pourtant l'Amérique et le sucre n'étaient pas connus. Les sucreries au miel ne manquent pas ; on compterait plus de trente sortes de confitures et de dragées. Le vin lui-même participe à la faveur qu'on accorde de préférence aux choses sucrées : le vin est cuit, aromatisé et miellé; le vin se métamorphose en *hypocras*. Des verres! les pages apportent des coupes d'or ciselées, des calices en cristal ; le grand échanson fait l'essai de la boisson, comme le grand pannetier et le grand maître essaient le pain et les viandes à mesure que les valets tranchans découpent et offrent au roi le plat essayé sous une *touaille* ou serviette. L'étiquette veut que le roi et les princes du sang soient servis *couverts*.

Pas une seule femme dans l'assemblée ; aussi un profond silence y règne-t-il : on n'entend que le claquement des mâchoires et le grincement des fourchettes à trois dents sur les assiettes d'argent. Ce n'est pas seulement le respect inspiré par la présence du roi qui commande cette réserve aux assistans, mais on regarde le repas comme sanctifié par la prière qui le commence et qui le termine. Souvent un clerc de la chapelle fait une lecture pieuse dans les Écritures ; quelquefois maître Salmon, le secrétaire du roi, récite des réflexions morales qu'il a rédigées sur des questions que Charle VI ne dédaigne pas de lui proposer.

Les grâces dites, on quitte la table et la salle ; chaque serviteur retourne à ses fonctions avec une diligence ponctuelle : les pages se répandent dans les galeries, dans les cours, dans les *étables* ; on habille les grands chevaux pour la joute ou pour la promenade, on fourbit les armures et armes, on encapuchonne les faucons pour la chasse au vol, on accouple les chiens pour la chasse au courre. La reine et les dames sont rentrées dans leur appartement secret, où elles brodent et filent en s'entretenant du dernier ou du prochain tournoi, du plus brave *tenant* et du plus beau coup de lance. Le roi, suivi de son fou qui l'égaie par des bons mots remplis de sel, se renferme avec ses conseillers, dicte des ordonnances et règle l'administration de son royaume ; ou bien, seul avec son confesseur, il lui demande l'absolution pour être toujours prêt à faire une bonne mort ; ou bien, dans le cabinet du trésor, il examine les vastes armoires qui plient sous le poids de l'orfévrerie et qui resplendissent de pierres précieuses ; ou bien dans sa *librairie*, il feuillette quelque lourd manuscrit, relié en bois, couvert de velours, à fermoirs d'argent ; il lit deux ou trois pages écrites sur le

vélin blanc avec des lettres en or et en couleur, et admire les miniatures dues au pinceau de son peintre Gringonneur, qui achève en ce moment de colorier un jeu de cartes *pour les ébattemens royaux*.

Jetons un dernier coup d'œil sur ces vieux palais de rois et rappelons encore quelques morts célèbres qui y ont eu lieu à diverses époques, depuis l'année 1361, ou Charles V, alors dauphin de France, fit commencer la construction de l'hôtel de Saint-Paul, jusqu'en 1569, où le roi Charles IX ordonna la démolition de l'hôtel des Tournelles, abandonné par la cour depuis la catastrophe de Henri II, blessé à mort dans un tournoi.

Le 3 juin 1389, Pierre d'Orgemont, le seul chancelier de France qui fut élu par la voie du scrutin, témoignage non équivoque de l'estime qu'on faisait de ses talens et de son caractère, mourut dans une des caves de l'hôtel des Tournelles, qu'il avait fait bâtir. Ce vieillard était affligé d'une étrange maladie qu'on regardait comme une *punition divine, à cause*, dit la chronique de Juvénal des Ursins, *qu'il avait fait mourir messire Jean Desmarets*, célèbre avocat qui joua un rôle pacificateur dans la révolte des Parisiens en 1382. Pierre d'Orgemont, atteint d'une phthiriase qui naissait sur toutes les parties de son corps, fut bientôt délaissé par tous les *physiciens* ou médecins et par ses propres serviteurs; il eut horreur de lui-même, il voulut se cacher à tous les yeux. Enveloppé d'un drap qui devait être son linceul, il descendit au fond d'une cave, s'y débattit longtemps contre la mort et, vivant encore, il sentit son corps s'en aller en putréfaction. La tradition ajoute que la vermine qui le rongeait eut bientôt pour auxiliaire une armée de rats par lesquels il fut dévoré. On ne trouva que son squelette, qui fut enterré en grande pompe dans l'église de la Culture-Sainte-Catherine, où l'on voyait sa statue armée de pied en cap. Sa victime, Jean Desmarets, dont les ossemens furent conservés par le bourreau lui-même pendant vingt-deux ans, eut aussi un tombeau en terre sainte dans l'église de Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers. La fin de ces deux ennemis avait été bien différente : l'un avait péri sur l'échafaud, comme un martyr, en se recommandant à la justice du ciel; l'autre, le persécuteur, avait expiré dans d'affreuses tortures, comme un coupable, comme un damné, nouvel Antiochus frappé par le bras d'un Dieu vengeur.

Le 20 octobre 1422, le malheureux roi Charles VI *alla de vie à trépassement;* depuis trente ans il était *moult troublé de maladie au cerveau* et il ne jouissait de sa raison qu'à de longs intervalles depuis que l'apparition d'un homme noir dans la forêt du Mans l'avait fait entrer en *frénésie*. Cette frénésie furieuse ne cédait qu'à la voix touchante de sa belle-fille Valentine de Milan; et lorsque cette veuve du duc d'Orléans, assassiné par Jean-sans-Peur, se fut éteinte dans les larmes, Charles, abandonné de sa femme, de ses enfans, de ses serviteurs, traîna le reste de ses jours dans une espèce de prison où il manquait du nécessaire et mêlait souvent à ses rugissemens de démence les cris d'angoisse que lui arrachait la faim. Durant l'agonie de ses dix dernières années il ne sortit pas de l'hôtel Saint-Paul, où il était gardé comme un criminel, et roi de nom seulement : il vit les Anglais s'emparer de sa royauté et Bedfort trôner dans son propre palais. C'était l'ouvrage d'Isabeau, qui sacrifiait à la haine et à l'ambition ses enfans et la France. Quand il fut décédé en ce même hôtel où il était né, on le laissa un jour entier dans son lit, le visage découvert, et le peuple, admis dans la chambre mortuaire, vint lui donner de l'eau bénite, en s'indignant de trouver le corps de son roi environné d'archers anglais; les prêtres seuls étaient Français. Puis le lendemain on l'embauma avec des *épices* et des herbes aromatiques, et il fut transporté solennellement à Notre-Dame, sous un dais de velours noir porté par les échevins de la ville de Paris. Le duc de Bedfort, l'usurpateur de la France, menait le deuil, vêtu d'un manteau noir. Mais, dans ce cortége funèbre, le fils et les parens du défunt ne parurent pas, et la bannière d'Angleterre flottait à côté de celle des fleurs de lis. Le roi Charles, *doux et benin à son peuple, servant et aimant Dieu*, fut accompagné aux caveaux de Saint-Denis par une foule éplorée qui priait pour l'âme du mort et aussi pour la délivrance du royaume; car le dauphin, qui fut Charles septième, sans armée, sans cour, sans argent, semblait à jamais dépouillé de l'héritage de ses aïeux ou destiné à rester *roi de Bourges*, comme on l'appelait alors.

Quatorze ans plus tard, le 24 septembre 1436, l'auteur des malheurs de la France, Isabeau de Bavière, cette artificieuse étrangère qui avait livré aux Anglais l'état et son mari, mourut aussi à l'hôtel Saint-Paul, où elle cachait sa vieillesse déshonorée et maudite. Sa mort retentit à peine hors l'enceinte de cet hôtel, où son corps fut exposé trois jours à la vue de tout le monde. Peu de prières vinrent en offrande aux pieds du catafalque; mais, en revanche, beaucoup de vœux de vengeance s'élevèrent autour du cercueil, porté à la cathédrale par quatorze hommes habillés de noir. On disait pourtant qu'Isabeau s'était repentie sur son lit de mort et qu'elle avait appris avec une joie maternelle la réconciliation de Charles VII avec le duc de Bourgogne. Les Anglais s'empressèrent de faire disparaître ce cadavre qui soulevait le ressentiment des Parisiens, et un petit bateau, monté par quatre rameurs, enleva la nuit les restes d'Isabeau, *à très-petit appareil et convoi, comme si c'eût été la plus petite bourgeoise.*

Au commencement du siècle suivant, l'hôtel des Tournelles fut témoin d'une mort bien différente. Le bon roi Louis XII, ayant épousé depuis deux mois, en troisième noces, Marie, sœur du roi d'Angleterre, succomba au nouveau genre de vie qu'il avait adopté pour plaire à sa jeune femme, et rendit l'esprit le 1er janvier 1515. Lorsqu'il embrassait pour la dernière fois son successeur, François Ier, il lui dit : « Mon fils, je me meurs; je vous recommande mes sujets. » Mémorable parole, qui eut de l'écho dans le cœur de tous les Français. Le lendemain, lorsque les sonneurs des corps pourcoururent les rues de la ville en agitant leurs clochettes, ils répétaient avec des sanglots : *Le bon roi Louis douzième, père du peuple, est mort!* L'enterrement de ce roi fut en effet celui d'un père chéri de ses enfans; Paris tout entier avait pris le deuil et versait des larmes. La mémoire de Louis XII se perpétua, glorieuse et adorée, dans le peuple, qui avait coutume de dire, chaque fois qu'il souffrait : *Qu'on nous ramène au temps du bon roi Louis!*

Paul-L. Jacob, *bibliophile.*

ÉTUDES POPULAIRES.

LE JARDIN TURC.

Il y a bien des années qu'il existe, ce jardin-café ou ce café-jardin, situé sur le boulevard du Temple, et qui forme presque la limite du Marais. Autrefois beaucoup plus simple dans ses décorations, plus modeste dans son but, le jardin n'était qu'une succursale du café, où le bourgeois du Marais, l'honnête rentier et la respectable douairière venaient pendant l'été prendre le frais et de la bierre, chercher un peu de verdure et se permettre une limonade.

Alors le café n'avait pas encore revêtu toutes les parures de l'Orient, le croissant ne dominait pas sur ses portes, ses pavillons, dessinés en minarets, ne s'élevaient point dans les airs, les glaces et les peintures n'avaient point fait de toutes ses salles un élégant caravansérail; l'or, le gaz et le cristal n'éblouissaient pas les yeux des consommateurs; une musique enivrante et mélodieuse ne venait point, en charmant vos oreilles, en troublant vos sens, ajouter à l'ivresse du punch et au parfum des sorbets.

Quantum mutatus ab illo!

Un homme est venu qui a dit : Ce jardin deviendra le *Frascati*, l'Élysée du Marais. Cet homme aurait pu dire encore : Le Jardin Turc restera seul debout lorsque tous les autres jardins-cafés ne seront plus. Et, en effet, trouvez-moi maintenant dans Paris un autre établissement de ce genre? Car, en bonne conscience, les orangers que l'on avait apportés dans la salle Musart ne pouvaient point passer pour un jardin. D'ailleurs, la salle des concerts Muzart n'est point un café.

Le Jardin Turc devait, comme toute chose, subir le joug de la mode. Après avoir agréablement disposé ses allées et ses bosquets, après avoir embelli ses terrasses de petits pavillons, dont les fenêtres à vitres de couleurs vous permettent de voir les boulevards et les passans bleus, rouges ou violets, suivant votre fantaisie; après avoir enfin pris pour enseigne un croissant, cet établissement se reposa : il fut pendant quelques années stationnaire.

Mais à cette époque le boulevard sur lequel est situé le Jardin Turc était le rendez-vous de la belle société du Marais; il y avait double et quelquefois triple rangs de chaises, et tous les soirs, depuis sept heures jusqu'à dix, la petite maîtresse de la rue des *Trois-Pistolets* et le fashionable de la rue de *l'Oseille* venaient montrer leurs grâces, leur toilette, retrouver leurs connaissances, causer un moment du mélodrame nouveau (le mélodrame était alors à son apogée), se rappeler toutes les vicissitudes de la dernière partie de boston qu'ils avaient faite ensemble, critiquer les personnes qui se promenaient, et enfin se donner rendez-vous pour le lendemain.

Alors aussi le Jardin Turc était, dans la journée, le but de promenade des mères de famille et des bonnes d'enfant. Comme les chaises n'y coûtaient rien, c'était là que l'on allait promener les marmots et les faire jouer. Je suis persuadé que, parmi la jeunesse actuelle du Marais, plus de la moitié a fait ses premiers pas et couru après sa première balle dans la grande allée du Jardin Turc : car alors il y avait une grande allée bien sablée, au bout de laquelle on trouvait une espèce de grotte; et au-dessus de cette grotte il y avait un pont qui réunissait le côté gauche au côté droit du jardin; le pont était nécessairement le juste milieu.

Nous arrivons maintenant à la seconde révolution que subit le Jardin. La musique devenait la déesse à la mode, elle envahissait tout, cafés, rues, boulevards, places publiques; les concerts des Champs-Élysées attiraient tout Paris; le Jardin Turc était désert. Malgré ses lilas et ses corbeilles de fleurs; malgré ses jolis pavillons à verres de couleurs et ses bosquets touffus, au milieu de l'été, pendant les plus grandes chaleurs, les garçons se croisaient les bras, la dame du comptoir avait le temps de lire un roman, et le maître de l'établissement était obligé de manger ses glaces. On courait aux Champs-Élysées, on bravait la poussière pour aller entendre des contredanses nouvelles et des variations exécutées sur un instrument nouveau encore : le cornet à piston.

Le maître du Jardin Turc se dit, comme Mahomet : Si la montagne ne veut pas venir à moi, c'est moi qui vais aller à la montagne. En fort peu de temps, son jardin changea de face : la grande allée disparut, le pont disparut, au désespoir des marmots du Marais, que l'on fut obligé de mener chez *Séraphin* pour les consoler; les bosquets touffus disparurent aussi, ce qui désola d'autres habitués, qui n'étaient pas des enfans. Un grand pavillon s'éleva; enfin, un orchestre vint, orchestre jeune, nombreux, rempli de verve, de talens, conduit par un chef que les lauriers de Musart empêchaient de dormir, et qui sut en peu de temps se faire un nom illustre.

Alors la foule revint, la foule capricieuse, qui se laisse guider par la mode, qui ne sait pas toujours ce qu'elle veut, mais qui sait très-bien ce qu'elle ne veut pas. Avec les concerts, on revit au Jardin Turc les femmes élégantes, les petits-maîtres, les étrangers, les toilettes, les modes et les amateurs de contredanses. Cette fois ce n'était pas le Marais seul qui fournissait tout cela; on y voyait du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin, du Palais-Royal et de la Madeleine. Les équipages attendaient sur le boulevard, les voitures prenaient la file, les badauds encombraient la chaussée; il fallait de la garde à cheval pour faire ranger le monde; enfin, quand on jouait le quadrille des *Huguenots*, c'était une fureur : la cloche qui annonçait le massacre mettait en émoi tous les habitans du quartier; sur le boulevard c'était un *tohu-bohu* général; on se poussait, on se bousculait, on montait sur les bornes, et quand on entendait le bruit de la mousqueterie, c'étaient des applaudissemens universels.

Le Jardin Turc a toujours son beau pavillon et ses concerts en été; la musique continuera-t-elle d'y attirer le monde? c'est ce que nous n'osons prédire : la mode est inconstante, ce qu'on fait pour la fixer est souvent ce qui l'éloigne.

Mais laissons un moment le jardin et entrons un peu dans le café, il mérite bien que l'on y fasse une station. Il a sa physionomie particulière, il a surtout ses habitués fidèles; habitués qui n'ont pas cessé de le fréquenter pendant qu'il subissait les révolutions de la mode, révolutions auxquelles pourtant ils n'ont pas pris part et qu'ils ont traversées sans rien changer à leur costume, à leur tournure, à leurs habitudes, et probablement à leurs mœurs.

C'est au Café Turc que vous retrouvez encore dans toute sa pureté le costume de nos pères, les modes de la convention et de l'empire; les cheveux poudrés, la queue, la culotte courte, les souliers à boucles, et quelquefois même le chapeau à trois cornes. Autrefois, parmi les habitués du billard, on remarquait un vieux monsieur, grand et maigre, vêtu d'une ample redingote noisette, et qui chaque jour venait faire sa poule. Ce monsieur, dont l'abord sévère et la tournure distinguée semblaient annoncer un ancien magistrat, venait régulièrement sur les sept heures. Il saluait les habitués, mais il parlait fort peu. Sur un signe qu'il faisait au garçon, celui-ci lui prenait une bille; quand son numéro arrivait, ce monsieur quittait la place qu'il avait adoptée et s'avançait gravement pour jouer; il visait longtemps avant que de risquer son coup, mais sa bille lancée manquait rarement de blouser celle de son adversaire. Souvent la galerie faisait entendre des murmures flatteurs, des applaudissemens pour la manière dont le coup avait été joué. Le vieux monsieur demeurait impassible; il regagnait sa place, y restait les yeux fixés sur le billard jusqu'à ce que son tour revînt; puis, après avoir gagné une ou deux poules, ce qui lui arrivait fort souvent, reprenait son chapeau, saluait la galerie et sortait du café, sans jamais passer par le jardin, ni pour entrer ni pour sortir.

Pour ce vieux monsieur, le Jardin Turc resta toujours *in statu quo*; il ne s'aperçut point des nombreux bouleversemens qu'on lui fit subir, des changemens notables, opérés dans ses allées et ses bosquets; il ne remarqua pas que l'on avait abattu le pont et supprimé la grotte, il ne fit pas attention aux nouvelles entrées; enfin, il ne vit point l'immense pavillon bâti pour l'orchestre de *Julien*, et lorsqu'un soir la musique se fit entendre, il crut bonnement que c'était une sérénade que l'on donnait à quelque dame du quartier.

Le Café Turc a toujours de beaux billards et de nombreux habitués; mais, avec la foule qui se pressait dans les jardins un nouveau monde est venu renouveler le public du café. Maintenant, aux respectables bourgeois du Marais se joignent d'autres habitans de la capitale; les modes du jour s'y mêlent aux coutumes anciennes; le café a ressenti les effets de la révolution du jardin.

Puis enfin la partie de domino a là ses grands joueurs, ses maîtres, ses prosélytes. Vous ne s'avez peut-être pas, lecteur, que le domino est devenu un jeu savant, un jeu rempli de combinaisons, de chances, de calculs? Vous ne vous en doutiez pas, ni moi non plus; vous aviez cru jusqu'à ce jour qu'il suffisait d'avoir beaucoup du même point pour en poser et faire bouder son adversaire?.... Ah! que vous êtes loin de posséder votre domino! et combien vous vous trouveriez ignorant si vous entendiez parler les maîtres!

Allez voir jouer une partie *à quatre*. La partie à quatre est le grand jeu du domino, c'est là où le talent se déploie. Il y a des coups piquans, des coups *d'assommoir*, des coups étourdissans, qui pendant huit jours deviennent un sujet d'entretien pour la galerie.

Voyez ces quatre joueurs qui s'abordent la tête haute, le regard fier, et qui se dirigent en souriant vers une table qu'on a l'habitude de leur conserver; déjà ils se mesurent de l'œil, déjà par quelques paroles malignes ils aiguillonnent l'amour-propre de leur partner. Ces messieurs sont tous les quatre très-forts au domino, et ils ne se compromettraient pas avec des écoliers. Approchez-vous un peu de la partie, examinez avec quelle assurance ce petit monsieur en perruque blonde a posé des blancs, et quel regard malin il lance à son partner, gros papa de bonne mine, qui avant de jouer un coup a toujours besoin de se moucher ou de prendre du tabac. Mais la partie s'anime.

« A vous, M. Boullinard, dit un des joueurs, en s'adressant au gros monsieur.

—J'y suis..... Attendez que je prenne une prise..... Ma foi, je pose des quatre.

—Ah! M. Boullinard, qu'est-ce que vous faites donc! » s'écrie le joueur en perruque blanche, en frappant de son poing sur la table. « Comment! vous ouvrez les quatre..... Mais vous ne vous rappelez donc pas.... vous n'avez donc pas vu?.....

— Attendez..... attendez, avant de parler..... Vous verrez.... J'ai mes raisons, apparemment!.... — Vos raisons!... C'est égal, vous ne deviez pas jouer des quatre.... Je vous demande un dez....., vous devez me le donner, je ne connais que cela..... je suis pour les principes. — Mais ne dites donc rien.... Vous savez bien que j'ai une manière. — Oh! si nous perdons, ce sera bien votre faute. »

Vous qui regardiez jouer, et qui pouviez voir le jeu de M. Boullinard, vous vous êtes dit : Il a posé ce dez-là parce qu'il n'en avait pas d'autre à jouer, ce n'est pas bien malin! Vous croyez cela, parce que vous n'êtes pas fort au domino.

Vous connaissez maintenant le Café et le Jardin Turc. Je pourrais vous dire encore que pendant les concerts on ne laisse aux consommateurs qui veulent écouter sans payer qu'une très-petite partie du jardin, celle qui touche au café; que là les tables sont très-rapprochées les unes des autres, afin d'utiliser le terrain; que les élégans, les petites maîtresses ne vont que dans la partie du jardin qui se paie; que dans l'autre j'ai vu un monsieur et une dame passer toute leur soirée devant une table où ils s'étaient fait apporter un seul petit verre, et une famille israélite, composée de sept personnes, se faire servir *une* bavaroise au chocolat; que les joueurs de billard passent par le jardin sans jamais s'y arrêter; que les amateurs de musique n'entrent point dans le café; qu'une fois le concert terminé, la barrière qui coupe le jardin est ouverte, et que le consommateur économe peut alors parcourir les allées foulées par l'aristocratie; mais je pense que vous aimerez mieux parcourir le jardin lorsque les arbres auront des feuilles, ou prendre votre demi-tasse au café lorsque vous vous trouverez, après votre dîner, sur le boulevard du Temple.

Je vous parlais tout à l'heure de M. Boullinard. C'est chez M. Boullinard que s'est donné le fameux bal bourgeois costumé que j'ai déjà conté autre part; mais voici longtemps de cela, je l'espère, et la chose vaut bien la peine d'être redite.

Il y a deux ans, quelques jours avant la mi-carême, je reçus le billet suivant :

« Vous êtes invité à venir passer la soirée chez M. Boul-
» linard; il y aura un piano et des violons pour ceux qui
» en voudront jouer; on sera reçu masqué ou non mas-
» qué; le déguisement n'est pas obligatoire; on se livrera
» à une foule de divertissemens et autres. La soirée se ter-
» minera par deux pâtés; les personnes qui ne seront point
» arrivées à dix heures ne souperont point. »

La formule de cette invitation et surtout le nom de la

personne qui me l'envoyait me décidèrent sur-le-champ à me rendre à cette soirée. Celui qui donnait ce bal était un vieux garçon, rentier fort à son aise, retiré des affaires depuis quelque temps et ne songeant plus qu'à ses plaisirs ; aimant le monde, aimant surtout les artistes, parce qu'il avait reconnu que leur société est plus aimable que celle des autres, et faisant toujours de son mieux pour que l'on s'amusât chez lui, où l'on était fort à son aise. Tel était l'Amphytrion de la soirée ; ajoutons cependant que M. Boullinard avait la prétention d'être plaisant, de faire des malices, des bouffonneries, et que ses plaisanteries n'étaient pas toujours heureuses ; mais c'était justement ce qui me donnait le désir d'aller à son bal, bien certain que le maître de la maison avait médité quelques espiégleries dont il voudrait divertir la société. Il ne s'agissait plus que de savoir quel déguisement je prendrais. Un costume de caractère ?... mais alors il faut savoir soutenir le rôle qu'on a pris, il faut jouer son personnage, il faut parler et agir, il faut amuser les autres. Je trouve qu'il est bien plus agréable de s'amuser soi-même. J'aime mieux être spectateur qu'être acteur. Je ne me déguiserai donc pas.

Me voici devant la maison de M. Boullinard ; il n'y a ni lampions ni garde municipal à cheval à la porte, mais il ne s'agit ici que d'un bal bourgeois.

J'entre dans la cour ; le portier et toutes les bonnes de la maison sont rassemblées devant sa loge ; probablement ces gens-là guettent l'arrivée des masques qui doivent venir au bal.

Le portier, qui est sorti de sa loge avec un enfant et une botte dans ses bras, s'écrie : « Tiens ! monsieur va au bal et il n'est pas déguisé !.... — Est-ce que vous avez reçu l'ordre de ne laisser monter que des masques ?... — Ce n'est pas cela que je veux dire.... Mais c'est bien plus amusant d'être déguisé !.... Là-haut, il y a déjà deux postillons de Lonjumeau et des paysans et des bergers avec des calottes grecques !... C'est bien joli ce costume de postillon ! Quand mon petit aura été vacciné, je le mettrai comme ça tous les dimanches pour aller voir sa marraine. »

Je n'écoute pas le portier, je monte l'escalier. C'est au quatrième que je vais ; je crois être arrivé, je sonne ; on n'ouvre pas, mais la clé est sur la porte ; j'entre. Je suis surpris de ne voir personne dans l'antichambre, qui n'est éclairée que par une lampe. Serais-je venu trop tôt ? Pourtant il est près de dix heures, et il ne s'agit ici que d'un petit bal sans cérémonie. Je me décide à ouvrir une porte qui est devant moi ; je fais quelques pas..... on pousse des cris horribles ; j'avance la tête..... on crie plus fort, et j'aperçois une dame déjà âgée qui est habillée avec beaucoup de coquetterie, mais qui n'est point encore coiffée, car elle tient à la main une grosse natte et des anglaises d'un fort beau noir, qui doivent probablement cacher les cheveux gris que je vois en cet instant.

Je me confonds en excuses, mais cette dame semble désolée d'avoir été vue sans son tour et sans sa natte : elle a l'air de vouloir se trouver mal ; je vais la secourir, lorsqu'une femme de chambre accourt derrière moi en criant : « Madame, le coiffeur va venir..... il est encore après madame Féodille, qui a défait deux fois tout ce qu'il lui avait mis sur la tête, parce qu'elle ne se trouvait pas assez bien. Le pauvre coiffeur !..... a-t-il du mal après cette dame pour la rendre jolie !.... — Ah ! mon Dieu ! dis-je en m'apercevant de la méprise que je venais de commettre, mais je ne suis donc pas chez M. Boullinard ? — Non, monsieur, me dit la femme de chambre ; c'est au-dessus..... la porte pareille. »

La dame à qui je m'adresse ne me répond pas ; elle s'est retournée et cachée au fond de la chambre. Je me hâte de sortir, pendant que la femme de chambre rit de ma maladresse. Je monte un étage de plus : cette fois je suis bien au bal. J'entends déjà le son de la musique ; j'entre : un gros Turc accourt me recevoir. C'est le maître de la maison. Figurez-vous un petit homme très-gras, ayant le nez presque entièrement caché par deux joues toujours cerise, et au-dessus de deux petits yeux verts qu'il roule sans cesse un fragment de sourcil qui menace son front. Maintenant habillez ce personnage avec un large pantalon à gros plis, une petite veste de velours ornée de paillettes, qui relève par derrière et ne descend qu'à moitié du dos ; mettez-lui une large ceinture de cachemire autour du corps et un immense turban sur la tête, et vous aurez notre Amphytrion. Il me regarde quelque temps et part enfin d'un éclat de rire : « Hi, hi, hi.... Je suis Turc, mon ami.... J'étouffe là-dedans !.... mais que voulez-vous, il faut bien s'amuser. Comment me trouvez-vous ? — Vous avez l'air d'un poussah. — N'est-ce pas ?.... he ! he !.... Nous allons rire !..... Entrez donc, mon cher ami ; ils dansent déjà là dedans. Oh ! nous ferons des folies !.... Je suis en train, d'abord. — Dites-moi ? est-ce que vous avez invité votre voisine d'ici-dessous à venir à votre bal ? — Oui.... c'est une dame très-aimable.... et qui est encore fort bien... Vous verrez..., une brune qui a des cheveux superbes ! »

Je savais à quoi m'en tenir sur les cheveux de la voisine, mais je ne jugeai pas à propos de détromper notre vieux garçon, et je pénétrai dans le salon. L'orchestre était bruyant. Outre un pianiste, il y avait deux jeunes gens qui jouaient du violon, un petit monsieur qui soufflait dans un flageolet, et un grand gaillard qui, avec son cor à piston, semblait décidé à faire plus de bruit que tout le reste. La réunion n'était pas encore nombreuse ; les danseurs étaient quatre, dont deux petites filles de six à sept ans, costumées en bergères, qui sautaient à tort et à travers dans les jambes de tout le monde ; puis une dame très-puissante, habillée en sultane, et qui s'efforçait de montrer le galop à un monsieur d'une quarantaine d'années, qui se laissait faire, et, conservant en dansant une gravité comique, dansait le galop comme un menuet, malgré tous les efforts de la sultane pour l'animer.

Je promène mes regards autour de moi. Dans une embrasure de fenêtre sont deux messieurs qui se tiennent bien raides, et semblent craindre qu'un mouvement de leur corps ne dérange quelque chose à leur déguisement. Ils sont en Chinois ; leurs costumes sont fort beaux : robe, pantalons, ceintures, tout est frais, brillant ; rien ne manque à leur toilette. Depuis les pieds jusqu'à la tête ce sont bien de vrais Chinois. Je demande à mon gros Turc quels sont ces messieurs.

« Ce sont des gens fort riches, ils ont chacun plusieurs maisons dans Paris..... Ce sont les deux frères ; leur signature est très estimée à la Bourse. — Fort bien, mais sont-ils aimables.... gais....? — Ah !.... ils sont.... très riches.... ils ont de beaux costumes, n'est-ce pas ? — Oh ! leur costume est magnifique !.... mais est-ce qu'ils ne disent rien ? — Oh ! je pense qu'ils se mettront en train plus tard. — Y a-t-il longtemps qu'ils sont arrivés ? — Plus d'une heure ; ils se sont assis tous les deux comme vous les voyez..... jambes croisées, le doigt en l'air...., pose chinoise tout à fait ! et ils n'ont pas bougé de là. — Peste, voilà deux gaillards qui doivent bien s'amuser. »

J'aperçois à quelques pas de moi un monsieur habillé en marquis et un autre vêtu en chevalier qui parlait avec chaleur. Je m'approche d'eux, croyant qu'ils sont dans l'esprit de leur rôle, et j'entends le dialogue suivant :

« Je vous dis, monsieur, que les laitières ne se mettront pas dans les boutiques. Ce serait commode vraiment... J'ai mon neveu qui est parfumeur, il a un fort joli magasin rue Saint-Denis. Une laitière étalait dans la rue à quelques pas de lui, elle a voulu apporter toutes ses boîtes et ses petites cruches dans sa boutique.... c'eût été joli ! Il n'y a rien de plus sale que ces laitières... avec tout leur attirail... Comme cela eût été agréable pour les personnes qui viennent acheter de l'eau de Portugal et de la pâte d'amandes de marcher à travers les cruches d'une laitière ! Mon neveu l'a renvoyée bien vite. — Et où voulez-vous qu'elles se placent, ces pauvres femmes ? — Sous les portes cochères ! — Sous les portes cochères !.... vous plaisantez, je crois ! Comment, j'ai une maison bien tenue, une maison sûre, mon portier ne laisse entrer qu'après s'être assuré où l'on va, et vous voulez qu'une laitière vienne s'établir sous ma porte, qu'elle y serve, qu'elle y reçoive toutes ses pratiques !..... toutes les bonnes, toutes les petites filles !.... tous les gamins qui viennent acheter du lait !.. Bien obligé, monsieur ! Une maison serait donc un endroit public ? plus de sûreté, plus de propriété !.... Non pas vraiment ! je ne recevrais pas de laitières sous ma porte cochère ! — Où diable voulez-vous qu'elles se mettent alors ?....

— Messieurs ! messieurs ! je vous défends de parler politique, s'écrie le maître de la maison en s'élançant entre le marquis et le chevalier. Faites danser les dames !..... faites donc danser les dames ! — Et où sont-elles donc vos dames ? — Les voici ! elles arrivent en foule ! nous allons faire des folies !..... »

Et le gros poussah riait, se frappait le ventre et courait à chacun en faisant son possible pour égayer sa société, qui ne s'amusait pas.

Un grand monsieur sort d'une pièce voisine et vient se promener dans la salle du bal. Ce monsieur est un bourgeois, mais il a un faux nez terminé par d'épaisses moustaches. Il regarde tout le monde, il se regarde souvent dans les glaces ; il paraît persuadé qu'on doit l'admirer. Moi, je ne comprends pas trop que dans un bal de société

Le faux nez.

on ne se déguise qu'avec un faux nez. Ce monsieur a peut-être des intentions comiques qui perceront plus tard. Attendons.

Le monde arrive enfin. Voici quelques jolies femmes, des Camargo, des paysannes, des vivandières : tous ces costumes sont d'une grande fraîcheur, ils sont élégans, gracieux même, mais je n'en vois pas un d'exact. Les paysannes ne se mettent point avec cette recherche, les vivandières n'ont point de jupes faites de cette étoffe. Cette personne que j'aperçois dans un coin du salon, et qui a sur elle une profusion de rubans, de fleurs, de dentelles, n'est pas plus une villageoise d'Italie qu'une bourgeoise du quinzième siècle. On résume maintenant tous les déguisemens par ces mots : *costumes de fantaisie*. Fantaisie, à la bonne heure, mais il est fâcheux que les dames n'aient pas la fantaisie de porter un costume exact et vrai, les bals costumés y gagneraient, et l'on saurait au moins à quel personnage on a affaire. Ce que je regrette aussi, c'est de ne point voir de ces déguisemens qui annoncent au moins une idée bouffonne et égaient une réunion ; mais il est plus facile de se mettre un beau costume et de dire : « Admirez mon déguisement ! » que d'avoir une idée comique. Voilà pourquoi tant de gens se bornent à mettre un bel habit.

Jusqu'à présent, le personnage le plus plaisant du bal est le monsieur au faux nez. Il se promène gravement dans les salons, il s'arrête devant les dames et semble attendre qu'on l'intrigue ; mais personne ne lui parle. Cela doit le contrarier beaucoup. J'ai dans l'idée que son nez le gêne un peu pour voir, car je l'ai aperçu plusieurs fois qui se cognait contre des portes et se heurtait à des chaises. Je voudrais bien savoir par quel procédé il est parvenu, sans le secours d'un chapeau, à faire tenir son nez sur sa figure. Ah ! une dame qui n'est pas déguisée s'approche de lui.... elle lui parle.... Je m'approche aussi et j'écoute, c'est permis dans un bal masqué.

« Mon ami, est-ce que tu garderas ton nez toute la soirée ? — Oui, certainement !.... — Mais il me semble que je ne vois personne de notre connaissance ici ; qui veux-tu donc intriguer ? — Cela ne fait rien.... on me regarde beaucoup.... on chuchotte !.... Tu ne vois pas cela, toi.... Oh ! je fais un effet étonnant !..... — Cela doit te gêner d'avoir cela sur la figure ? — Non ; cela me fait un peu loucher, mais ce n'en est que mieux.... Je t'assure qu'on ne me reconnaît pas.... — Mais puisqu'il n'y a ici que M. Boullinard qui te connaisse.... — Laisse-moi donc tranquille !... On m'intriguera, j'en suis sûr.... — Au moins, mon ami, tu ôteras ton nez pour le souper ? — Non, je ne l'ôterai pas !.... D'ailleurs, j'ai tellement collé les moustaches et le haut avec du vernis !.... Ça me tire un peu la peau, mais cela tient parfaitement.... — Me feras-tu danser ? — Non, certainement !..... Danser avec ma femme, belle malice ! Tout le monde me reconnaîtrait ! — Mais puisque personne ici ne.... — Laisse-moi tranquille ; je t'en prie !.... »

Le monsieur au faux nez s'éloigne de sa femme avec humeur, et s'en va marchant sur les pieds de tout le monde.

Le maître de la maison est enchanté : on commence à ne plus pouvoir circuler dans la salle du bal, et cependant on veut danser. Le gros Turc va, vient, court, rit et s'écrie : « J'étouffe là-dedans !.... Il faut s'amuser !.... Faisons des folies ! »

La musique se fait entendre. Les danseurs se mettent en place comme ils peuvent ; ils veulent s'élancer et tâcher d'exécuter les figures, mais leurs pieds se collent au parquet ; ils ne peuvent en détacher leur chaussure. On se regarde, on se demande d'où provient cette difficulté de faire aller ses pieds. Le Turc rit aux larmes, il se tord, il se roule sur une banquette : c'est une plaisanterie de sa façon. Il vient de répandre à pleines mains de la poudre de goudron dans sa salle de bal pour que les danseurs ne puissent pas faire glisser leurs pieds.

Les dames vont se fâcher ; et en effet, il est assez singulier d'inviter du monde pour un bal, puis de trouver le moyen d'empêcher de danser. Enfin, M. Boullinard demande grâce, et pendant qu'on va danser dans la première pièce, il promet de rendre son salon praticable pour le bal.

Je suis entré dans une pièce où l'on joue la bouillotte : le jeu est très-modéré, c'est presque une partie de famille. Cependant un des joueurs paraît y apporter beaucoup d'intérêt, car après chaque coup il ne manque pas de lâcher une des phrases suivantes : « Je perds !.... Non, je ne perds pas.... Je suis dans mon argent !.... Ah ! je ne suis plus dans mon argent !.... Je ne gagne pas..... Ah ! je suis rentré dans mon argent ! »

On fait circuler des glaces ; le monsieur au faux nez est parvenu à en saisir une, mais il s'obstine à la faire manger à ses moustaches au lieu de la mettre dans sa bouche. Après de longs essais infructueux pour avaler un peu de vanille sans crépé, le monsieur au faux nez se décide à laisser sa glace sur le coin d'une cheminée.

Une famille déguisée vient d'arriver : le mari est un Écossais. Toutes les dames du bal ont eu un beau mouvement de terreur ; mais l'épouse de l'Écossais, qui est habillée en sauvage, s'empresse de rassurer la société. Quant à la dame sauvage, elle s'est fait une espèce de jupe en fourrure. J'entends quelques personnes placées derrière moi assurer que c'est avec un manchon décousu que l'épouse de l'Écossais a confectionné son costume. Ses deux enfans, dont l'un a douze ans et l'autre neuf, sont en vieux paysans et ont l'air d'avoir envie de pleurer, parce que les boucles de leurs perruques reviennent continuellement dans leurs yeux.

Le marquis et le chevalier causent toujours avec feu dans une embrâsure de fenêtre ; je pense qu'ils s'occupent de ce qui se passe au bal, mais en passant près d'eux je saisis ces mots :

« Il faut pourtant qu'on m'apporte mon lait tous les matins, monsieur.... C'est mon déjeûner depuis quarante ans, du café au lait..... Il me faut mon café ! — Vous le prendrez à l'eau. — Je ne dormirais plus de l'année. » Ces messieurs en sont encore sur le chapitre des laitières.

Mais le maître de la maison a ramené tout le monde dans son salon, en jurant aux dames que leurs pieds mignons ne s'attacheront plus au parquet. Je vois notre gros Turc rire en disant cela, et je soupçonne encore quelques malices de sa part, d'autant plus qu'avant de donner le signal à l'orchestre, il a encore eu soin de se promener dans toutes les parties de son salon.

Mais la musique se fait entendre de nouveau ; le flageolet, le cor à piston invitent à la danse. Le monsieur au faux nez, qui s'obstine à se promener dans la foule, où personne ne lui parle, est bousculé et repoussé par les danseurs. Peu lui importe d'être pressé, d'être cogné par tout le monde ; il est sûr que son nez ne se défera pas. Cette conviction lui suffit.

Le signal est donné, les danseurs s'élancent.... Mais un autre événement signale cette contredanse. Le parquet est maintenant si glissant qu'il est difficile d'y tenir pied ; il semble que l'on danse sur un verglas. A la huitième mesure, trois danseurs sont déjà par terre : le père de famille déguisé en Écossais se trouve être du nombre. Le Turc rit de plus belle ; mais cette fois tous les danseurs l'entourent, les danseuses se fâchent : on lui dit que sa plaisanterie est une

mystification. Ce n'est pas sans peine que M. Boullinard parvient à calmer son monde et à obtenir son pardon pour cette nouvelle espiéglerie. Enfin on se calme. Le gros Turc fait balayer la poudre de savon qu'il avait répandue, et les danses recommencent. Mais j'entends une grande dame habillée en troubadour se plaindre amèrement de ce qui vient d'arriver.

« C'est fort désagréable ! dit cette dame à une de ses voisines ; mon petit garçon, qui est en page, dansait tout à l'heure, il vient de tomber ainsi que plusieurs autres personnes ; il a déchiré son pantalon.... Le voilà forcé de rester assis jusqu'à la fin du bal !.... C'est très-contrariant !... Je vais le bourrer de gâteaux et de glaces pour le consoler. »

Les deux Chinois n'étaient pas tombés, car ils n'avaient pas bougé de leur place, et ils tenaient constamment leur doigt en l'air. J'admirais la patience de ces messieurs et je cherchais à deviner le plaisir qu'ils pouvaient trouver au bal. Dans ce moment une certaine rumeur se fait entendre dans le salon. C'est un nouveau masque qui vient d'arriver ; c'est un jeune homme vêtu en Espagnol, mais déguisé d'une manière bouffonne : habit frippé à paillettes, perruque blonde trop courte, petite toque et plume, enfin de faux mollets, dans lesquels il a piqué des papillons. Je reconnais un jeune artiste fort spirituel, et qui a pensé comme moi que dans un bal de société ceux qui amusent sont les plus goûtés. Mais notre Espagnol n'obtient aucun succès au milieu de toutes ces personnes, qui n'ont eu d'autre pensée en se déguisant que de se faire admirer. J'entends même quelques dames critiquer vivement le costume de l'Espagnol, en s'écriant : « Ah ! mon Dieu ! où ce monsieur a-t-il été chercher un pareil costume ?..» En revanche, on admire beaucoup les deux Chinois, qui toute la soirée eurent l'air d'être collés sur paravent.

Un grand bruit se fit tout à coup dans une partie du salon. C'était le monsieur au faux nez qui avait voulu boire du punch et qui s'étranglait en buvant ses moustaches. Il devenait violet ; chacun cherchait à lui porter secours. Sa femme arriva et dit : « Il faut lui ôter son faux nez..... c'est cela qui l'a fait avaler de travers. » Plusieurs jeunes gens saisirent le nez de ce monsieur. Il était si bien collé qu'il fallut s'y prendre à plusieurs fois pour l'arracher. On y parvint pourtant. La douleur que ce monsieur éprouva lorsque ensuite on lui ôta ses moustaches le fit revenir à lui ; mais il porta la main à sa figure, et furieux de n'avoir plus son nez, se leva, perça la foule et sortit du salon suivi de sa femme, en s'écriant : « Je ne voulais pas me démasquer... Tout le monde m'a reconnu maintenant !..... Allons-nous en ! C'est très-ridicule de m'avoir ôté mon nez ! »

Cependant la nuit s'avançait. Quelques personnes manifestaient le désir de voir arriver les deux pâtés qui devaient terminer la fête. M. Boullinard fait dresser un buffet dans la salle à manger, et au milieu de diverses sucreries on place les objets annoncés. « Que ce monsieur Boullinard est original, disent les dames ; quelle idée de nous offrir du pâté à à un bal !.... Fi ! c'est lourd !..... c'est mauvais !.... on ne donne plus de ces choses-là !.... — Ma foi, disent les hommes, puisqu'il n'y a que cela pour se restaurer, il faudra bien y goûter. Ils sont superbes, ces pâtés-là ; ce sont au moins des pâtés de Chartres. »

M. Boullinard prie alors deux messieurs de la société d'en faire l'ouverture. Je m'approche du buffet. J'avais dans l'idée que notre Turc nous réservait encore un plat de sa façon. En effet, à peine ces messieurs ont-ils enlevé la couverture que de chaque pâté sort une chauve-souris qui se met à voltiger. Les dames poussent des cris perçans ; on court, on se sauve dans toutes les chambres ; le plus grand désordre règne dans le salon, et à travers tout ce tapage on entend les éclats de rire du maître de la maison, qui vient de voir une des chauves-souris s'attacher à la perruque de l'Écossais.

Cette plaisanterie dut clore le bal. Je sortis en même temps que le joueur à la bouillotte, qui continuait de répéter tout le long de l'escalier : « Je suis dans mon argent ! Je ne gagne pas ! Je ne fais rien !... Je suis rentré dans mon argent !...»

Ch.-Paul de Kock.

HISTOIRE DES FÊTES PUBLIQUES.

LA PROCESSION D'AIX.

Pompes et processions chez les anciens ; — dans le culte chrétien. — La Fête-Dieu. — Les cérémonies d'un même culte modifiées selon les lieux et les temps. — Procession d'Aix, instituée par le roi René. Mystères ; la *Passade*, le Guet, Costumes, la Renommée, Chevaliers du Croissant, le duc et la duchesse d'Urbin, Momus, Mercure, la Nuit, Proserpine, Pluton, *Razcassetos*, *Carcistes*, le Jeu du Chat, Pluton, Proserpine, le petit Jeu des diables ou l'*Armetto*, le grand grand Jeu des diables et le roi Hérode, Neptune, Amphitrite, Joueurs de palet, Faunes, Satyres, Pan, Sirènes, char de Bacchus, les *Chevaux frux*, Pallas, Diane, Apollon, la reine de Saba, Saturne, Cybèle, les *Dansaïres*, les petits *Dansaïres*, le grand Char, Jupiter, Junon, Vénus, Cupidon, les Ris, les Plaisirs, les Grâces, les Parques, *Procession*, la Belle-Étoile, les *Tirassouns*, les Apôtres, S. Christophe, les Lanciers, les Bâtonniers, le Roi de la Basoche, le Lieutenant du prince d'Amour, l'Abbé de la Jeunesse, la Mort, Jeu des *momons*, Balthasar Roman. — Observations sur l'origine et le but de cette fête.

Parmi les institutions civiles et religieuses, il y en a peut-être pas de plus anciennes et de plus imposantes que ces marches faites par une grande réunion d'hommes ou de corporations, que les anciens ont nommées *pompes*, et que nous appelons *processions*. On ne peut citer aucun peuple chez lequel on n'en retrouve l'usage. La grande marche que l'on remarque sur les murailles de l'antique

Persépolis (1), et qui est composée d'hommes qui ont un maintien si grave et d'un grand nombre d'autres qui portent les instrumens de leur profession, est une procession : l'auguste pompe des Panathénées, si sainte aux yeux des habitans de l'Attique, s'offre encore aux regards sur la frise du temple de la chaste Minerve à Athènes (2). Mais chaque peuple donne à ses fêtes religieuses l'empreinte de son caractère. Chez les Grecs, elles devaient rappeler aux citoyens les noms sacrés des premiers auteurs de leur civilisation, dont ils faisaient honneur aux dieux mêmes, ou du moins à des princes issus du sang des dieux, et qu'ils avaient inspirés et protégés. L'esprit militaire qui animait les Romains se faisait remarquer dans leurs mœurs, leurs usages, leur langue, leur religion ; la guerrière Minerve prenait la droite auprès de Jupiter sur l'auguste Junon (3). Les belliqueux Saliens dansaient en marquant la cadence avec leurs épées, qui faisaient résonner les boucliers sacrés. Parmi les cérémonies militaires, les pompes les plus magnifiques étaient celles où les triomphateurs faisaient porter devant eux les dépouilles des nations vaincues, et conduisaient enchaînés à leur char les rois captifs et leur famille prisonnière.

Les processions sont nombreuses dans le culte chrétien. C'est surtout dans de grandes calamités, telles que les maladies pestilentielles, les vents destructeurs et les pluies qui flétrissent sur la terre les dons qu'elle a produits, que l'on va en pompe implorer la bonté de Dieu. Parmi ces cérémonies, celle dans laquelle on lui demande tous les ans d'envoyer sur la terre sa rosée bienfaisante pour la rendre féconde est une des plus touchantes ; celle qui lui est spécialement consacrée, et qu'on appelle la *fête du Saint-Sacrement*, la *Fête-Dieu*, est la plus solennelle ; elle fut instituée vers 1264, par le pape Urbain IV.

Les cérémonies religieuses peignent ordinairement le caractère de la nation qui les célèbre ; elles reçoivent aussi quelquefois des changemens qui sont dus à des circonstances particulières. Dans les processions de la Ligue, le fanatisme arma d'escopettes les mains maladroites de quelques moines turbulens. Le roi René, chevalier vaillant et roi libéral, poëte, peintre, musicien, galant et dévot, devait donner à tout l'empreinte de son esprit et de ses goûts : c'est ainsi qu'il a composé la singulière procession qui lui doit son origine.

René institua cette fête en 1462 ; il dépensa pour les premiers frais une somme considérable, et il laissa des fonds pour la répéter tous les ans. Elle se célébra sans opposition jusqu'en 1645, qu'un certain Neuré, né à Chinon, écrivit une lettre à Gassendi contre cette solennité.

Malgré ces plaintes, on ne continua pas moins de célébrer la fête de la même manière. M. de Grimeldi, archevêque d'Aix, essaya vainement d'en supprimer les scènes profanes ; le mécontentement du peuple le contraignit à les laisser subsister.

Pendant la révolution, cette fête fut abolie comme toutes les autres cérémonies religieuses ; mais après le concordat, le peuple d'Aix en demanda le rétablissement, et nous avons vu comment la publication en fut faite.

Cette cérémonie devait sans doute être plus brillante à l'époque de son institution ; voyons comment elle se célèbre aujourd'hui.

(1) Chardin, *Voyage en Perse* (Amst. 1711, in-4°), t. III, pl. LVIII° et LIX, p. 102 et suiv.

(2) Stuart, *Antiquities of Athens*, t. II, chap. I, pl. XXI et suiv. ; Millin, *Monumens antiques inédits*, t. II, pl. V, p. 43 et suiv.

(3) *Num. Mus. Albani*, t. I, 11, 21.

La nomination du lieutenant du prince d'Amour, du roi de la Basoche et de l'abbé de la Jeunesse, qui sont les chefs de la fête, se fait le lundi de la Pentecôte ; le jour de la Trinité, ils choisissent leurs officiers ; les différentes quadrilles qui doivent faire partie des jeux parcourent la ville et se réunissent le soir au cours de la Trinité.

Vers sept heures du soir, le jour qui précède celui de la grande procession, les bâtonniers du roi de la Basoche se rendent à la cathédrale, ainsi que ceux de l'abbé de la ville : ils vont ensemble par la ville au son d'un air très-vif, au pas redoublé ; ce qui figure une marche forcée, qu'on appelle *passado* (la passade).

Après avoir vu la course de ces bâtonniers, qui s'arrêtent pour faire leur exercice devant les dames, nous nous rendîmes à la municipalité pour être témoins des apprêts de la bizarre cérémonie qu'on appelle *lou gué* (le guet).

On tirait des magasins les vêtemens et les attributs des divinités : chacun savait d'avance le rôle qui lui était assigné (1). On appela successivement tout l'Olympe : un garçon boucher se montra pour remplir le rôle de la chaste Diane ; un gros joufflu faisait celui de l'Amour ; l'auguste Junon jurait, et le redoutable Mars était terrassé par Vénus, fâchée d'être dérangée de sa toilette au moment où elle relevait ses cheveux avec un bout de chandelle. L'Olympe paraissait dans une aussi grande confusion que le jour de l'entreprise audacieuse des Titans, ou lorsqu'il osa se révolter contre Jupiter ; il aurait fallu que le dieu qui rassemble les nuages fronçât son noir sourcil pour remettre chacun à sa place ; mais l'horrible grimace de celui qui était chargé du rôle du maître des dieux et des hommes était plus propre à exciter le rire qu'à faire trembler : c'était précisément la célèbre caricature d'Hogarth, *des comédiens qui s'habillent dans une grange*, mise en action.

Quand le cortége eut commencé à défiler, nous allâmes le voir passer sur le cours, qui est le lieu où il peut le mieux se développer (2). D'abord se présentèrent quatre bâtonniers : sur leurs habits taillades et couverts de rubans passe une écharpe dont la couleur indique qu'ils appartiennent à l'abbé de la Jeunesse ou au roi de la Basoche ; ils étaient suivis de deux porteurs de torches, d'agens de la police ayant la canne et la médaille qui les font reconnaître des gardes de la police. La Renommée venait ensuite, portée sur un cheval étique, que conduisait un des lampadophores, ou porteurs de flambeaux. Si l'on a blâmé Coustou d'avoir placé la Renommée sur le dos de l'audacieux Pégase, parce qu'on pourrait croire qu'elle n'a point de confiance dans la rapidité de ses propres ailes, quel ami de la gloire peut voir sans peine la déesse aux cent voix sur une pareille rosse ? Il semble que les hauts faits qu'elle proclame avec sa trompette ne sortiront pas du quartier. Mais son costume est encore plus singulier que sa monture : c'est une grande robe jaune, à travers laquelle sortent deux grandes ailes d'oie ; elle a au cou une fraise blanche (3), et

(1) La distribution des rôles est une affaire très-grave. Un homme que l'on refusait d'admettre au nombre des diables gagna ses juges par cette repartie : *Mon père a été diable, mon grand-père a été diable : pourquoi ne le serais-je pas ?*

(2) Les gens qui se proposent de prendre une part active à l'un des différens jeux se font inscrire d'avance à la municipalité. Pour chaque jour qu'ils durent, c'est-à-dire pour le dimanche de la Trinité, le jour de la procession et la veille de la fête, on paie à chacun des diables, danseurs, etc., la valeur d'une journée de travail, c'est-à-dire vingt sous ; outre cela, le produit de la quête est pour eux. Les costumes et les têtières sont fournis par la ville.

(3) Tous les personnages ne sont pas vêtus selon le costume antique, mais selon celui du temps du roi René. Tous les dieux de l'Olympe ont aussi le cou garni d'une ample fraise.

son bonnet rouge, bordé de jaune, est orné de quatre petites ailes et d'un plumet. Les fifres et les tambours forment un concert digne de plaire à une déesse qui aime le fracas et le bruit.

Des porteurs de torches précèdent un nouveau groupe ; tous les autres groupes en sont également suivis ou accompagnés. Celui-ci est composé d'hommes à pied et d'hommes à cheval, précédés d'un tambour et d'un drapeau ; ils sont armés d'une longue pique ; sur le dos du corset dont ils sont vêtus est un croissant d'or ; leur front est décoré d'un pareil ornement, qui cependant n'est point ici le symbole injurieux de cette confrérie dans laquelle chacun place son voisin et dont personne ne croit être membre : ce sont les chevaliers du guet, c'est-à-dire de la cérémonie ; ils rappellent les *chevaliers du Croissant*, ordre institué par le roi René (1).

Une nouvelle marche de fifres et de tambours annonce *le duc* et *la duchesse d'Urbin*, montés sur des ânes. M. Grégoire pense que ce prince, commandant des troupes du pape, avait été battu, et que sa honteuse défaite avait donné lieu de verser sur lui un mépris que trois siècles n'ont pas encore effacé. Mais Frédéric, fils naturel du prince Gui-Antoine, avait succédé à la souveraineté d'Urbin par le suffrage du peuple ; sa valeur, ses exploits et ses nobles qualités avaient fait oublier ce qu'on pouvait reprocher à sa naissance : il était regardé comme un des plus illustres capitaines de son temps, et Raphael de Volterre le compare à Philippe de Macédoine. Il est vrai que ce duc avait été battu en 1460 par le comte Piccinino, qui commandait les troupes de Jean d'Anjou, fils de René : mais les armes sont journalières, et l'on ne saurait excuser ce bon roi d'avoir ainsi ridiculisé un ennemi généreux, que la victoire

Le duc et la duchesse d'Urbin. — Porteur de torche. — Bâtonnier.

avait abandonné cette fois, mais dont le succès a couronné souvent les entreprises. La duchesse, que René associa à son époux dans cette ridicule cérémonie, est Baptiste Sforce, fille d'Alexandre Sforce, que le duc avait prise pour femme en 1459, après la mort de Gentile Braccalcone.

Le duc, bizarrement vêtu de jaune et de rouge, a un bonnet surmonté d'une couronne, et il tient à la main un bouquet ; la tête de la duchesse est ombragée d'une énorme perruque ; sa couronne est accompagnée de plumets verts et blancs, et elle agite burlesquement un grand éventail. René était tant aimé que le peuple signalait sans doute sa gaîté en adressant à ses ennemis des railleries outrageantes : encore aujourd'hui un rire bruyant annonce l'arrivée des ânes qui promènent grotesquement les deux souverains (1).

(1) Cet ordre fut établi en 1448, pendant le séjour du roi à Angers. Sa marque distinctive était un croissant d'or avec l'inscription : LOS EN CROISSANT, espèce de rébus qui signifie qu'on acquiert de l'honneur en croissant en vertu et en gloire ; à ce croissant étaient attachés des bouts d'aiguillettes d'or émaillées de rouge, qui marquaient le nombre des actions d'éclat du chevalier. Le chef se nommait *sénateur* ; le roi René prit le titre de *manutenteur*. Nul ne pouvait être admis dans l'ordre s'il n'était prince, marquis, comte, vicomte ou issu d'ancienne chevalerie, *gentilhomme de ses quatre lignées, que sa personne fût sans vilains cas de reproches*. Les chevaliers devaient chaque jour entendre la messe et réciter les heures de Notre-Dame, *se tenir réciproquement en amour et dilection*, ne point médire des femmes. Le serment des chevaliers a été trouvé, rimé en six vers par le roi René, sur des heures manuscrites dont je parlerai. On ne pouvait leur ôter l'ordre que pour hérésie, trahison et *couardise*.

(1) Lorsque la reine Catherine de Médicis alla en Provence pour apaiser les troubles qui s'y étaient élevés, elle vit avec plaisir cette procession, qui était trop dans le génie de sa nation pour ne pas lui plaire ; mais on supprima le duc et la duchesse d'Urbin, parce qu'étant fille de Laurent de Médicis, elle était elle-même comtesse de Bologne et duchesse d'Urbin. (BOUCHE, *Histoire de Provence* p. 674.)

Des chevaliers du guet les suivent encore avec des trompettes et des timbales ; ils annoncent le dieu Momus, qui est bien placé après cette bizarre scène : son vêtement bigarré est garni de grelots, ainsi que son immense bonnet ; il tient la marotte dans une main et un masque dans l'autre.

Si Momus est à cheval (1), on peut bien représenter de même les autres divinités. Mercure paraît ; il est coiffé du pétase ailé, et il tient son caducée ; la Nuit l'accompagne. Le vêtement noir de la déesse est semé d'étoiles, et elle tient à la main des pavots.

Un cortége hideux annonce que bientôt nous verrons paraître le sombre Pluton et les noires divinités qui forment son affreuse cour. Le premier groupe est celui des *Razcassetos* : on donne ce nom à une troupe de misérables, chargés de représenter les lépreux de l'Écriture ; tout leur vêtement consiste en deux tabliers de mulet, à franges, qu'ils mettent l'un devant, l'autre derrière, avec deux rangées de gros grelots posées en sautoir. Les uns ont un grand peigne, d'autres une brosse, un autre a d'énormes ciseaux de tondeur ; tous ont une têtière rase : ils sont sans cesse occupés à peigner, brosser, tondre la perruque qui est clouée à la têtière d'un autre *Razcasseto*, qui cherche quelquefois à fuir ces importuns barbiers. On croit que ce nom, qui n'est pas provençal, est dû à la guerre qui eut lieu entre les *Razats* et les *Carcistes* : on appelait *Razats* ceux que les gens du comte de Carces, lieutenant du roi, avaient dépouillés et comme rasés ; et *Carcistes* ceux qui, pendant les troubles que ces vexations occasionnèrent, tenaient pour son parti. On croit que Catherine de Médicis, qui était venue pour apaiser ces troubles, ayant demandé

Pluton et les Razcassetos.

l'explication du jeu des lépreux, un plaisant lui répondit que c'étaient les *Razats* qui peignaient un *Carciste* : de là l'on nomma ce jeu celui des *Razats et des Carcistes*, et, par corruption, des *Razcassetos*. Quelle que soit l'étymologie du mot, il est certain que le groupe des *Razcassetos* est hideux et que leur vêtement est dégoûtant.

Moïse, ce sage législateur, suit ces misérables. Son front est orné de deux rayons de lumière ; il montre avec une baguette les tables de la loi : le grand-prêtre est près de lui, coiffé de la *cidaris*, et portant le pectoral ; tous deux cherchent à ramener les Israélites au culte du Très-Haut. Pendant ce temps, ceux-ci, égarés par l'idolâtrie, dansent autour du veau d'or, qu'un d'entre eux élève au-dessus d'un bâton ; ils crient *ouhoou*, *ouhoou*, en signe de mépris, en passant devant Moïse et le grand prêtre ; et un autre jette, aussi haut qu'il peut, un pauvre chat, qu'il retient dans sa chute avec assez d'adresse : c'est pourquoi l'on appelle cette scène *lou jouec dou cat* (le jeu du chat).

Les Israélites sont vêtus de manteaux noirs, et ils ont une laide têtière que deux énormes bosses rendent encore plus difforme (1).

(1) On doit remarquer que toutes les divinités du paganisme sont à cheval : c'est leur triomphe : tous les autres groupes ne sont qu'accessoires et marchent à pied.

(1) Les masques qui servent pour les différens rôles sont de grosses masses de carton peint, qui emboîtent toute la tête : c'est pourquoi on les nomme *testieros* (têtières). Comme ces masques sont lourds et gênans, ceux qui les portent les quittent après chaque jeu, et s'en servent pour faire la quête. Pendant la révolution, quelques costumes ont été détruits, principalement ceux du prince d'Amour et de ses suivans, mais les têtières ont été conservées. Avec quel dégoût on doit engloutir sa tête dans cette enveloppe hideuse et profonde où, depuis trois siècles et demi, trois cent cinquante couches de crasse et de sueur se sont accumulées et superposées !

Le jour de la Trinité et le jour de la Fête-Dieu, les diables et les *Razcassetos* vont à la première messe à Saint-Sauveur avec leurs tê-

Les Israélites méprisent les sages préceptes de leur conducteur et de leur vénérable pontife ; l'enfer triomphe. Le dieu qui règne dans cet abîme, Pluton, paraît avec un vêtement noir semé de flammes, une fraise noire bordée de rouge, et un bonnet noir et rouge, en forme de couronne ; il porte dans une main le sceptre redoutable qui fait trembler les mânes, et la clé sous laquelle il les retient, pour annoncer que, comme le dit le Dante, une fois entré dans son empire on doit renoncer même à l'espérance. Son épouse le suit dans le même costume : la sombre Proserpine laisse à son époux son sceptre d'ébène ; elle tient dans une main un flambeau, symbole des tourmens qu'on épouve dans les enfers, et une clé qui annonce que sa surveillance est aussi sévère que celle du dieu à qui elle est unie.

Les noirs démons les accompagnent. La scène que représente le premier groupe, et plus fidèlement, s'appelle *lou pichoun jouec déis diables*, ou *l'armetto*, c'est-à-dire *le petit jeu des diables*, ou *la petite âme*. Un enfant en gilet blanc et les jambes nues, représentant *la petite âme*, tient une grande croix : malgré ce signe, des démons cornus, armés de massues et de légers bâtons fourchus, cherchent à l'enlever ; mais un ange vêtu de blanc, avec des ailes dorées, et dont la tête est entourée d'une auréole, protége l'âme et reçoit sur son dos, garni d'un épais coussin, tous les coups qu'on veut porter à celle-ci. L'âme et lui passent alternativement de chaque côté de la croix, qu'ils tiennent entre eux deux. A la fin du jeu, l'ange saute pour témoigner sa joie d'avoir préservé l'âme de la méchanceté des démons.

Le groupe suivant est plus nombreux, et on l'appelle *le grand jeu des diables* ou seulement *les diables*. Le barbare Hérode, reconnaissable à sa couronne, est livré à leur furie, en punition sans doute du massacre des innocens : une douzaine de démons, costumés comme les précédens et portant comme eux deux bandoulières en sautoir garnies de grosses sonnettes, le harcèlent avec des fourches ; le pauvre roi tâche de les écarter avec son sceptre ; il saute à droite et à gauche d'une manière qui égaie la populace ; il finit cependant par leur échapper, et saute encore pour se réjouir de sa délivrance ; mais sa joie est de courte durée, les diables le ressaisissent bientôt. Au milieu d'eux est la diablesse : c'est ordinairement un grand homme à visage découvert, ayant du rouge, des mouches, et vêtu dans le costume le plus moderne.

L'enfer a disparu à l'aspect de Neptune et d'Amphitrite, comme le feu cesse à l'approche de l'onde. Ces divinités des eaux devraient être sur des hippocampes, ou chevaux marins ; mais il faut qu'elles se contentent, comme les autres, de rosses terrestres. Leur vêtement est bleu comme la plaine liquide ; le dieu tient son redoutable trident, que les vents craignent encore plus que son *quos ego*, et Amphitrite porte deux dauphins.

Une musique guerrière précède des porteurs de palets, qui rappellent peut-être le jeu du disque, jeu qui fut si fatal au bel Hyacinthe.

Cette musique annonce aussi la troupe joyeuse des Satyres et des Nymphes vêtus de vert, couleur des feuilles, parure des forêts. Les Satyres ont des culottes couvertes de poils, une longue queue, des cornes et de longues oreilles à leur petit chapeau ; les Nymphes ont des couronnes de roses ; tous portent à la main des rameaux verdoyans, et leurs habits sont chargés de grelots. Pan et Syrinx à cheval sont bien placés à la suite de ce groupe. Syrinx tient une branche de ces frêles roseaux qui la préservèrent de l'ardeur pétulante du dieu des bergers, lorsqu'il la poursuivit jusqu'au sein du Ladon ; Pan joue de la flûte, dont les sons lui rappellent la métamorphose de celle qui sut se dérober à sa tendresse ; il est vêtu d'une peau de bouc et coiffé d'un chapeau de berger orné d'un plumet.

Un petit char à deux roues, qu'on pourrait plus justement appeler une charrette, orné de pampres et de raisins, porte en triomphe le dieu des vendanges. Il n'a pas cette jeunesse éternelle, cette beauté languissante et efféminée qui le caractérise dans les anciens ouvrages de l'art ; ce n'est point le Bacchus des Grecs : c'est tout bonnement celui qui sert d'enseigne à nos cabarets. Son costume est cependant plus décent, car il n'offense pas les regards par sa nudité rubiconde ; il est vêtu d'un gilet tigré, et il porte sur ses épaules une peau de panthère en forme de manteau. Son trône est un tonneau : il est armé d'une bouteille et d'une courge taillée en coupe, et il encourage ses suivans à boire comme lui.

Bacchus n'est pas seulement le dieu de la treille ; malgré sa mollesse apparente, il a dompté des peuples belliqueux et soumis l'Inde : la société du dieu des combats ne saurait donc l'effrayer. Mars le suit, armé du casque et du bouclier, ainsi que Minerve, qui tient dans une main sa redoutable lance et la tête de l'insolente Méduse.

Les Centaures, sur les monumens antiques, font souvent partie des Bacchanales : ces êtres, formés de deux natures, buvaient à outrance et enlevaient les femmes dans leur ivresse. Les hommes attachés au corps d'un cheval, qui suivent Bacchus, pourraient d'abord être pris pour des Centaures : ce sont seulement des jeunes gens qui ont fixé à leur ceinture un cheval de carton dont le caparaçon leur cache les jambes ; ils tiennent à la main un petit bâton orné de rubans, et, au son d'un air joué par le joyeux tambourin et le perçant galoubet, et dont la musique a été composée par le roi René, ils exécutent des évolutions, des manœuvres singulières. Jamais le cheval ne tombe sans le cavalier : la chute de tous deux est fréquente ; mais le scapulaire de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, que ces cavaliers ont soin de porter, les préserve de tout danger. Cette cavalcade pédestre porte le nom de *chivaouz frux*, c'est-à-dire *chevaux fringans*, mot qui se disait *frisque* dans l'ancien langage français.

M. Grégoire a pensé que cette danse avec des chevaux de carton était une imitation d'une ancienne danse à cheval qui peut-être avait lieu au temps de la chevalerie. Cette danse à cheval était effectivement en usage à la cour au temps de Brantôme et de Bassompierre ; on la connaissait encore en Espagne en 1775. Il paraît que ce genre d'amusement est très-ancien ; il se renouvelle en Italie dans différentes occasions, depuis un temps très-reculé.

Des divinités pacifiques suivent Mars, Pallas et leur troupe guerrière. La chaste Diane tient son arc et ses flèches ; son dos est chargé du carquois ; le croissant avec lequel elle nous éclaire pendant la nuit orne son bonnet ; sur celui d'Apollon est un soleil : ce dieu tient à la main la lyre dont il tire des sons si harmonieux, et le coq matinal, qui est aussi l'emblème de l'art divin de rendre la santé aux malades. Mais comment un poëte a-t-il pu oublier les Muses !

La reine de Saba (*la reino Sabo*), avec une robe garnie et chamarrée, coiffée d'un voile et d'une couronne, est venue visiter le roi Salomon. Le grave roi prophète devient, pour lui plaire, vif et pétulant comme un Provençal ; il exécute devant elle une danse animée, en agitant des grelots à ses jarretières et en secouant une épée au

tières à la main, et, avant de sortir, ils font dessus d'amples aspersions d'eau bénite, en faisant des signes de croix, de peur de trouver parmi eux un personnage de plus (le vrai diable), comme ils prétendent que cela est arrivé.

bout de laquelle est un *castelet* (un petit château de fer-blanc doré) surmonté de cinq girouettes, ou le temple saint qu'il a bâti : chaque fois qu'il salue la reine en inclinant l'épée, elle le lui rend par un mouvement circulaire des reins à droite et à gauche. Les suivantes de la reine ont chacune à la main une coupe d'argent, symbole des présens que leur maîtresse leur a offerts. Après le troisième salut, ces dames forment une danse sur un air qu'on attribue aussi au roi René ; la reine, par le mouvement qui lui est particulier, témoigne le plaisir qu'elle y prend. Le roi est toujours choisi parmi les meilleurs danseurs de la ville ; il doit faire preuve de son talent avant son admission.

Saturne est vêtu d'un habit couleur de chair ; heureusement le dieu est trop vieux pour faire naître des tentations. Son bonnet est surmonté d'une faulx, et dans la main droite il tient un serpent qui mord sa queue, symbole de l'éternité. Cybèle, qui l'accompagne, est couronnée d'une tour peinte ; elle tient le disque ou tympanon qui représente un des hémisphères de la terre, et une branche de pin, arbre qui lui est consacré.

Léis pichounx dansaires.

Leis pichounx dansaïres (les petits danseurs) et *léis grands dansaïres* (les grands danseurs) précèdent le grand char du maître des dieux. Leur vêtement blanc est orné de rubans de couleur ; ils portent des scapulaires, et ont à la main une petite baguette garnie de rubans couleur de rose, qui leur sert à marquer la cadence : l'air sur lequel ils dansent est aussi attribué au roi René.

Le grand char à quatre roues, traîné par quatre chevaux, porte le reste de l'Olympe. Jupiter tient son foudre et son aigle, Junon son sceptre et son paon : tous deux ont une couronne de fer-blanc ; devant eux est Vénus, qui tient des bouquets ; auprès d'elle est Cupidon avec son arc et ses flèches, accompagné des Jeux, des Ris et des Plaisirs. Le fond du char est doré, garni de buis, de lierre, et entouré de lampions et de flambeaux.

Pourquoi ces trois vilaines sœurs qui le suivent ne sont-elles pas avec leur maître Pluton ? C'est sans doute pour offrir une moralité et nous dire que tout se termine par la mort. Ces trois sœurs sont les Parques : Clotho tient la quenouille, Lachésis le fil, Atropos les terribles ciseaux.

Ce nombreux et bruyant cortége passe au travers d'une foule immense et parcourt les principales rues de la ville. René aurait mieux rempli son but en n'y plaçant que des divinités païennes ; mais quelques autres groupes y ont été associés pour grossir le cortége et répéter les jeux qu'ils doivent exécuter le lendemain. D'ailleurs, à l'exception de la reine de Saba, tous peuvent y trouver place sans nuire au but que l'auteur de cette bizarre pantomime s'était proposé.

Le roi René a donné, dans cette composition, une preuve de sa bonté et de son esprit pacifique. En Italie, en Espagne surtout, les divinités auraient été chassées après avoir été vaincues dans un combat à outrance, et les diables auraient été rôtis. Ici les divinités du paganisme n'ont plus que le soir pour exercer encore leur empire sur la terre : l'aurore vient, elles disparaissent avec les ombres de la nuit, emblème de l'ignorance ; alors c'est la fête du Créateur, c'est le triomphe de la religion, triomphe qui n'a rien d'inhumain, rien de sanglant et qui annonce un dieu de paix et de bonté.

Le lendemain, le son des cloches précède la cérémonie, dont nous n'avions vu que la vigile. Autrefois la procession sortait à dix heures du matin, à cause des corps nombreux qui y assistaient ; aujourd'hui ce n'est plus que vers deux

heures. Nous passâmes cette journée chez M. d'Albertas, et nous vîmes la cérémonie de son hôtel, devant lequel chaque groupe s'arrêta pour exécuter ses jeux.

Les divinités du paganisme ont été dissipées par la présence de Dieu, dont cette fête est le triomphe; elles ne reparaissent plus. La procession est formée des autres groupes de la veille et de quelques-uns qui n'y ont point paru; je m'arrêterai seulement à ceux-ci.

Le guet à pied et à cheval (les chevaliers du Croissant) ouvre la marche; puis paraît la croix, signe de notre rédemption; ensuite vient *lou jouec dou cat* ou Moïse et les Israélites avec le veau d'or, les *Razcassetos*, la reine de

Lou jouec dou cat.

Saba, le grand jeu des diables. Le groupe appelé la *Bello-Estello* (la Belle-Étoile) est composé des trois mages, suivis chacun d'un page, et qui vont se rendre à Bethléhem, guidés par la *belle étoile* qui les y conduit. La tête des mages ou des rois est ceinte d'une couronne; mais celle des pages est en pain de sucre: tous portent une boîte en pyramide, ce qui désigne les présens de myrrhe, d'encens et d'or que les mages viennent offrir. Le jeu consiste à tourner à droite et à gauche de l'étoile quand on l'agite, et à s'arrêter quand elle s'arrête. Le page qui en est le plus près vient la saluer en dandinant sur le pied droit et sur le pied gauche; après quatre ou cinq pas semblables, il fait un grand salut avec sa boîte; puis il se retourne et fait un mouvement de reins de droite à gauche et de gauche à droite, qu'on appelle le *réguigneou*; celui qui réussit le mieux charme davantage les assistans et gagne le plus d'argent: après cela, il s'avance vers le roi son maître, et le salue de la même façon; ce premier roi se retourne et reçoit le salut du second page, et chacun en fait autant.

Après *léis dansaïres* (les danseurs) et *lou pichoun jouec déis diablas*, ou *l'armetto* (le petit jeu des diables, ou la petite âme), viennent *léis tirassouns*. Ce dernier groupe offre le roi Hérode couronné, ayant un soleil sur la poitrine, et qui veut faire mourir les innocens; il est accompagné d'un tambour, d'un drapeau et d'un fusilier: des enfans, qui n'ont pour vêtement qu'une grosse chemise, courent en rond avec un air effrayé et en jetant des cris. Le roi donne le signal avec son sceptre: le drapeau s'agite, le tambour bat, le coup de fusil part: alors les enfans tombent par terre. Mais afin d'exciter le rire du peuple et de grossir la quête, ils choisissent les ruisseaux et les lieux les plus sales pour s'y *traîner*; c'est pourquoi on les appelle *tirassouns*. Après avoir répété plusieurs fois leur jeu, ils sont si dégoûtans qu'ils font horreur à voir. Moïse leur montre, on ne sait pourquoi, le livre de la loi; près de lui est une espèce de maître d'école qui tient un livre: c'est sans doute le pédagogue de ces enfans, qui sont toujours choisis parmi les plus déterminés polissons de la ville.

Léis chivaoux frux (les chevaux fringans).

Léis apotros (les apôtres). Judas ouvre la marche; il tient les trente deniers dans une bourse. S. Paul le suit, portant la grande épée instrument de son supplice. Les autres apôtres et les évangélistes viennent après sur deux files: tous ont une dalmatique ornée de rubans, à l'exception de S. Jean, qui est vêtu de peaux de mouton, et qui porte un livre sur lequel il y a un agneau en relief, et de S. Siméon, en mitre et en chape, qui donne la bénédiction et tient un panier d'œufs; S. Pierre porte des clés; S. Jacques a son

habit semé de coquilles ; S. André porte sa croix. La tê-tière des évangélistes figure les animaux qu'on leur donne pour symbole : celle de S. Luc est une tête de bœuf ; celle de S. Marc, une tête de lion, etc. Tous ont un morceau de bois plat, sur lequel il y a un passage du Symbole, pour annoncer leur foi ; et ils frappent avec ce morceau de bois sur la tête de Judas, en punition de sa trahison. Autrefois le Christ suivait en habit de capucin, portant sa croix à Golgotha : aujourd'hui il est vêtu d'une aube.

Vient ensuite *San Cristoou* (S. Christophe) : l'homme qui porte cet énorme mannequin le fait saluer le mieux qu'il peut.

Bientôt on voit paraître les bâtonniers, lanciers et porte-drapeaux galamment habillés en soie : chaque groupe est accompagné d'un détachement de fusiliers. Les lanciers font avec habileté l'exercice de la lance ; les porte-drapeaux font celui du drapeau ; les bâtonniers, celui du bâton orné de rubans, qu'ils font tourner avec agilité autour du bras, d'un doigt ou du corps ; ils le lancent à une grande hauteur, et le retiennent avec adresse, en lui imprimant le même mouvement. Alors viennent *l'abbé de la Ville* ou *de la Jeunesse*, vêtu d'un habit noir, d'un manteau de même couleur ; puis *le roi de la Basoche*, vêtu de blanc, ayant un manteau de drap d'argent ; enfin le *lieutenant du prince*

San Cristoou, la Mouert et Momons.

d'Amour, encore plus richement vêtu, avec un cordon bleu, comme le roi de la Basoche ; ils tiennent un gros bouquet, ainsi que le *guide du prince d'Amour* ; ils saluent les personnes qui sont aux fenêtres. La procession passe ensuite. Derrière le dais est la *Mouert* (la Mort), qui fait aller sa faulx à droite et à gauche, en criant *hohoou*, *hohoou* (1).

Les jeux parcourent encore les rues après la procession, et exécutent leurs différentes scènes. Le plus plaisant était autrefois celui de *Momus* ou des *Momons*, appelé aussi le *jeu du duc d'Urbin*, parce que René a voulu probablement donner à cette farce ridicule le nom d'un homme qu'il n'aimait pas. Ce jeu était composé d'un troupe de Satyres attachés à la suite de Momus, et qui faisaient mille plaisanteries aux passans. Un paveur, appelé *Balthazar Roman*, était en 1605 et fut pendant longtemps directeur et auteur de ces farces : les consuls le payaient pour les composer, et ceux qui craignaient ses bons mots naïfs et piquans achetaient son silence. Il était précédé de ses acolytes, tous vêtus en jaune comme lui, qui s'introduisaient dans les salons et en jonchaient le pavé de fleurs de genêt ; il entrait le dernier : alors il entonnait ses couplets, dont chacun chantait successivement un vers. Il avait, outre cela, le privilége de célébrer en vers tous les événemens publics : il vendait des chansons pour des mariages, pour des fêtes, pour toute sorte d'occasions. En 1645, il laissa en mourant ce grave emploi à son fils *Arnaud Roman*. Celui-ci fut, comme son père, paveur et farceur jusqu'en 1660 ; mais alors il voulut montrer trop d'esprit ; il se fit secrètement aider : c'était un temps de troubles et de divisions ; plusieurs personnes distinguées profitèrent de ce moyen pour s'attaquer réciproquement ; l'autorité s'en mêla, et le moderne Momus fut condamné à se taire.

On a disputé sur le but que le bon roi René s'était proposé dans la fête que je viens de décrire. M. Grégoire a voulu prouver que c'était une réunion des exercices militaires de l'ancienne chevalerie, un *tournois de courtoisie*, joint à des cérémonies religieuses et à quelques intermèdes ou pantomimes tirés de l'histoire sainte. Cette opinion ne saurait être soutenue. Rien dans ces jeux, comme nous l'avons vu, ne ressemble à un tournois ; il est démontré que

(1) Il y avait autrefois beaucoup d'autres jeux qui ont été supprimés, tels que *Adam et Eve*, *Caïn et Abel*, *le Sacrifice d'Abraham*, *les Signes en Égypte*, *les Prestiges des Égyptiens*, *les Prophètes*, *S. Jean-Baptiste*, *S. Michel*, *etc.*

le bon prince a voulu faire une grande pantomime en deux journées, qui représentât les fêtes joyeuses de l'Olympe, exécutées pendant les ténèbres, et ensuite le triomphe de la religion sur le paganisme. Ce vaste plan donnait une libre carrière à son goût pour la poésie, dans la composition de ses groupes religieux et profanes.

Nous avons déjà dit que les représentations dramatiques composaient, chez les anciens, une partie des pompes et des processions, principalement de celles qui avaient lieu en l'honneur de Cérès et de Bacchus. Les Bacchanales que l'on voit sur les vases grecs nous retracent sans doute des groupes qui ont figuré dans ces solennités. Il est également démontré qu'on joignit à ces fêtes des scènes pantomimes qui retraçaient les événemens consacrés par une tradition révérée. On y voyait l'arrivée de Cérès chez Celeus, la naissance de Triptolème, les rires immodérés de Baubo. On y représentait l'histoire entière d'un dieu ou d'un héros, et ses principales aventures (1) : c'est pourquoi l'on voit sur les vases peints les plus anciens les divers travaux d'Hercule, les exploits de Thésée, Bacchus et Ariadne, Oreste matricide (2). L'usage de ces pantomimes religieuses s'est conservé dans la Grèce, longtemps même après la formation régulière de leur théâtre. Dans la célèbre pompe qui eut lieu à Alexandrie sous Ptolémée-Philadelphe, on vit paraître les dieux et les déesses avec leurs attributs et tout ce qui avait rapport à leur histoire. Bacchus était précédé de Silène, qui faisait faire place, et de satyres qui portaient des flambeaux; l'Année était entourée des Saisons; la statue du dieu Nysa paraissait au milieu de cent quatre-vingts personnages portés sur un seul char. Le cortége de Jupiter n'était assurément ni moins nombreux ni moins brillant que celui de Bacchus; et l'on peut en dire autant de celui des autres dieux.

Ceci convient très-bien à la procession qui nous occupe. Nous avons vu comment on avait introduit dans plusieurs cérémonies religieuses des personnages de l'Ancien et du Nouveau-Testament. L'époque où René composa sa procession était celle où l'on jouait de ces farces religieuses appelées *mystères* : dans la ville d'Apt, des jeunes gens, habillés aux dépens du public, représentaient les saints mystères le jour de la Fête-Dieu (3); et les habitans d'Arles retinrent pendant un an, en 1433, les mimes ou ménétriers qu'on leur avait envoyés pour relever la pompe des processions.

René ne fit donc, en établissant cette fête, que suivre un usage du temps, convenable à ses goûts : il voulut cependant lui donner un but moral, en la faisant précéder de l'apparition des dieux du paganisme, que la présence du Sauveur fait rentrer dans le Tartare; c'est pourquoi ce bon roi nomma cette fête *le Triomphe de l'adorable sacrement*, ou *le Sacre* (4).

(1) Clemens Alexandr. *Parœnetic.*

(2) *Monumens antiques*, t. I, art. 23.

(3) René aimait ces sortes de représentations dramatiques, qui étaient les seules qu'on connût alors : il fit représenter, en 1476, une pièce appelée *la Moralité de l'homme mondain*.

(4) M. Fisch, *Briefe über die südlichen Provinzen von Frankreich*, p. 119, a voulu trouver dans ces pantomimes religieuses un plan régulier et suivi. Son explication ne paraît plus ingénieuse que solide; car, pour cela, il distribue les groupes dans un ordre qui n'est pas exact. Selon lui : « La première représentation ou le premier acte est, pour ainsi dire, le prologue de la pièce, et en offre le sommaire, c'est-à-dire le but et les résultats de la religion, sous l'image d'une âme assaillie par le diable et sauvée par le christianisme, désigné par la croix et par la protection d'un ange. Le roi René avait aussi l'intention de se rappeler à lui-même ainsi qu'à ses successeurs les dangers de la dignité royale; ce qui lui fit imaginer les deux scènes des diables, dont chacun paraît désigner un vice particulier : la diablesse est l'emblème de la volupté.

» La seconde représentation nous offre l'esprit humain abandonné à ses propres forces, s'égarant sur la route d'une fausse religion, et adorant des dieux qu'il s'est faits lui-même. Comme religion des ténèbres, elle paraît la nuit, parce qu'elle est fausse : elle précède le commencement de la véritable fête chrétienne. La reine de Saba est peut-être Cérès ou Latone, à qui, par des raisons d'économie, on aura donné le vêtement de la reine de Saba, qui paraît le lendemain à la grande fête.

» Dans la troisième représentation ou le troisième acte, la fausse religion a quitté la scène, avec la nuit qui l'avait fait naître, et a cédé la place à la religion révélée.

» Le prologue paraît encore une fois pour mieux faire saisir la signification de l'ensemble. Les deux époques du judaïsme sont d'abord mises sur la scène : Moïse et Aaron désignent celle de sa fondation; la reine de Saba celle de sa plus grande splendeur, où des personnages puissans venaient des pays les plus éloignés pour admirer la magnificence du nouveau royaume et la sagesse du grand roi. Le judaïsme est suivi du christianisme, figuré par ses principaux personnages et par les événemens les plus remarquables de son histoire dans les premiers temps. Enfin, comme application de la pièce entière, on voit paraître le *christophore* (S. Christophe), symbole du monde qui se convertit au christianisme.

» Le quatrième acte offre l'épilogue et l'application locale. Le roi René et ses Provençaux, sous les traits de chevaliers et de gens du peuple, *leis chivaoux frux* et *leis dansaïres*, se réjouissent du triomphe de leur religion en dansant au son d'une joyeuse musique. Peut être le masque dégoûtant des *Razcassetos* est-il une allusion à la corruption de la Terre-Sainte, d'où les croisés ne rapportaient chez eux que la misère et la lèpre.

» La mort vient en dernier lieu et termine la procession : sa faux indique d'une manière assez tragique quelle est la fin de tout ce qui se passe dans ce monde. »

Un prince qui aurait eu l'esprit plus guerrier aurait joint à cette fête des représentations de combats ou de tournois : il n'y est question ni de combats, ni de tournois, ni de guerre, ni de chevalerie; on y fait seulement l'exercice de la pique, le jeu du bâton; ces exercices sont exécutés, non par des guerriers, mais par des hommes de la riante cour du prince d'Amour et de l'abbé de la Jeunesse.

René n'a rien voulu y admettre non plus qui retraçât le joug de la féodalité : il a représenté les trois ordres de l'état, mais d'une manière qui ne pouvait choquer l'un en l'abaissant au-dessous de l'autre. Le roi de la Basoche est le représentant du tiers-état; l'abbé de la Jeunesse, celui du clergé; le prince d'Amour, celui de la noblesse, à la tête de laquelle René aurait pu mettre un prince puissant, suivi de ses chevaliers, de ses écuyers, de ses vassaux : au lieu de cela, c'est le prince d'Amour avec ses aimables sujets.

La description qu'on vient de lire est extraite d'un livre devenu fort rare aujourd'hui, quoiqu'il n'ait été publié qu'en 1807 seulement. Ce livre est intitulé *Voyages dans les départemens du midi de la France*, par Millin.

Aujourd'hui, les fêtes d'Aix ne se célèbrent plus, nous assure-t-on, qu'à de rares époques, et lorsqu'une délibération du conseil municipal décide de leur opportunité; c'est ordinairement lorsqu'un grand personnage vient à visiter la ville et que l'on veut lui faire un accueil solennel.

Certes il eût été très-facile de présenter le récit de ces fêtes dans une forme plus dramatique et plus animée; mais nous avons pensé que changer ce récit c'était lui ôter de son caractère de naïveté, qui d'ailleurs n'est pas sans grâce : le dire simple et plein de bonhomie d'un témoin oculaire a paru préférable, surtout quand il s'agissait de parler d'une de ces fêtes étranges, véritables anomalies avec nos mœurs actuelles et qui tendent à disparaître pour toujours des villes dont elles ont fait si longtemps la joie et l'orgueil.

Aujourd'hui il nous faut des plaisirs différens des plaisirs qui suffisaient à nos ancêtres et qu'ils recherchaient avidement à une époque où la France n'était point semée de salles de spectacle comme elle l'est aujourd'hui. — N'a-t-on point perdu au change? et la procession d'Aix, avec toute sa pompe en plein vent, n'était-elle pas préférable à l'opéra de Meyer-Beer, *Robert-le-Diable*, joué, c'est-à-dire défiguré par de mauvais histrions de province?

Vue générale de la ville d'Aix.

HISTOIRE DES SECTES RELIGIEUSES.

LES QUAKERS. — LES ANABAPTISTES.

Les *amis* ou les *quakers* forment l'une des sectes nombreuses auxquelles le protestantisme a donné naissance. Elle commença à paraître vers 1647 ; un homme qui se nommait Georges Fox, natif de Drayton, dans le comté de Leicester, et dont la jeunesse s'était passée au métier d'herbageur, fut le premier qui la prêcha. Remarquant le dérèglement de beaucoup de ceux qui professaient le christianisme, il se présenta hardiment, prêchant avec plus de zèle que de prudence contre l'injustice, l'ivrognerie et les autres vices de l'époque. En même temps il s'élevait contre les formes de culte établies, l'usage de ministres particuliers et salariés, disant toutes ces institutions contraires à l'autorité divine. Il faisait entendre ces discours dans les marchés, dans les foires, les palais et souvent même jusque dans les églises. Cette conduite le fit bientôt remarquer des magistrats, qui, dans le cours de l'année 1649, le firent enfermer pour la première fois dans la prison de Nottingham ; depuis il subit plusieurs fois cette peine et des persécutions violentes.

A Fox succédèrent des hommes qui, malgré les oppressions et les poursuites les plus cruelles, adoptèrent sa doctrine et la répandirent avec un zèle et une cons-

tance admirables. Leur courage, leur piété inébranlable résistèrent à toutes les épreuves, firent taire le ridicule et conquirent enfin les plus grands respects.

Le mépris leur donna le nom de *quakers*, qui signifie trembleurs. Les uns disent que la crainte qu'ils éprouvaient dans leurs assemblées publiques à l'aspect des choses saintes leur attira cette dénomination ; d'autres prétendent qu'un des magistrats qui conduisit Georges Fox en prison l'appela de ce nom parce qu'il lui dit, ainsi qu'à ceux qui le suivaient, de trembler au nom du Seigneur. Quelle que soit l'origine de ce nom, c'est celui sous lequel ils sont le plus connus, bien qu'ils aient adopté celui d'*amis*. Une loi rendue en Angleterre, en 1696, accorde à leur simple affirmation (car ils ne jurent jamais) la force légale que le serment obtient en justice.

Quakers et quakeresse en costume.

Voici les points principaux de leur doctrine :

Ils croient que Dieu existe en une seule personne, et qu'il est tout à la fois le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Ils croient que, par un assemblage incompréhensible, le Christ est Dieu et homme ; Dieu incréé, homme conçu par le Saint-Esprit et né de la vierge Marie.

Suivant eux, les saintes Écritures sont des inspirations envoyées par Dieu à des hommes saints, contenant ses commandemens.

Leur opinion sur la doctrine du péché originel est conforme à celle des chrétiens orthodoxes.

Persuadés que l'homme ne peut rien faire pour la gloire de Dieu ou son salut s'il n'est rempli de l'Esprit-Saint, ils regardent toutes les cérémonies qui occupent l'attention comme contraires à cette influence divine qui inspire le vrai culte, et pensent qu'il n'y a rien de plus sublime, de plus religieux que le silence de leurs assemblées. L'âme, disent-ils, peut communiquer avec Dieu, sentir sa grâce, le louer, l'adorer, puiser en lui sa consolation et sa joie sans le secours de la parole.

C'est un devoir rigoureux de se réunir pour le culte du Seigneur, car alors les esprits mal préparés se trouvant confondus au milieu d'une assemblée religieuse, l'influence de la grâce divine les dispose plus facilement, soit à la prière, soit à la prédication, lorsque l'Esprit-Saint les anime.

Toute science des choses spirituelles venant de l'inspiration de Dieu, tous, sans distinction de sexe ni de con-

dition, peuvent faire entendre la prédication lorsqu'ils se sentent inspirés.

Ils croient à la résurrection telle qu'elle est annoncée dans l'Écriture.

Sur le serment, ils citent ces paroles de Jésus-Christ : « Vous avez entendu qu'il leur a été dit : Vous ne vous parjurerez pas ; mais moi je vous dis : Ne jurez pas du tout, ni par le ciel, ni par la terre ; dites seulement oui et non, car tout le reste vient du mal. » Ils citent aussi les paroles de l'apôtre Jacques : « Surtout, mes frères, ne jurez ni par le ciel, ni par la terre, ni par rien au monde; que oui soit oui, que non soit non, de peur de pécher en disant davantage. »

Ils croient que les guerres et les combats répugnent par l'origine et les effets à l'esprit et à la doctrine du Christ, que son excellence a fait nommer le Prince de la paix.

Ils affirment qu'il n'est permis à des chrétiens ni de donner ni de recevoir des titres d'honneur, tels que sa sainteté, votre majesté, votre excellence, etc. Il n'est pas convenable non plus, suivant eux, d'employer des phrases de complimens, comme votre humble, votre obéissant serviteur ; l'on ne doit non plus s'agenouiller devant aucun homme, ni saluer, ni se découvrir en aucune circonstance, parce que ce sont des signes réservés à l'adoration de Dieu seul. Des chrétiens doivent encore renoncer à toutes les superfluités, qui ne servent qu'à gratifier la vanité, ainsi qu'aux vains ornemens ; la chasse, les divertissemens, les jeux, que les chrétiens regardent comme des récréations, leur paraissent indignes du nom qu'ils portent ; les plaisanteries, les jeux de mots, les railleries, les paroles inutiles leur semblent peu convenables à la liberté chrétienne et à la joie innocente. Relativement à la liberté religieuse, ils pensent que les droits de la conscience sont sacrés et inaliénables, soumis au seul contrôle de Dieu, qui n'a donné à aucun homme ni à aucune réunion d'hommes le droit d'imposer sa religion.

Pour la discipline de leur église, ils ont des assemblées mensuelles, trimestrielles et annuelles. Les assemblées mensuelles se forment de plusieurs congrégations rapprochées les unes des autres : elles doivent assurer la subsistance des pauvres et pourvoir à l'éducation de leurs enfans, juger de la sincérité des personnes qui se prétendent convaincues de leurs principes religieux et s'il est convenable de les admettre comme membres de leur église ; s'occuper des désordres commis par les membres, et s'ils les trouvent inexcusables les rejeter de leur communion. Elles délivrent aussi, à ceux des membres qu'une résidence nouvelle oblige à entrer dans d'autres assemblées, des certificats de conduite et d'inscription sans lesquels on ne les recevrait pas. Chaque assemblée mensuelle se nomme des inspecteurs chargés, lorsque quelques membres se livrent à des désordres qui viennent à leur connaissance ou à des torts dont on leur porte plainte, de leur faire l'admonition prescrite par l'Évangile.

Tous les mariages sont annoncés aux assemblées mensuelles pour obtenir leur approbation, qu'elles n'accordent qu'après s'être assurées qu'aucun des futurs n'est engagé dans d'autres liens et qu'après la représentation du consentement des parens ou tuteurs. Cette secte refuse scrupuleusement de reconnaître l'autorité exclusive des prêtres en matière de mariage. Les mariages se célèbrent avec solennité dans les réunions religieuses ; l'assemblée mensuelle en tient registre, ainsi que des naissances et des décès de ses membres. Il n'est permis à aucun d'en citer un autre devant les tribunaux ordinaires : toutes les affaires entre eux sont soumises à l'arbitrage de membres de la secte, qui jugent d'après des formes de justice expéditives et particulières. Ceux qui refusent ces arbitrages sont désavoués. Plusieurs assemblées mensuelles forment une assemblée trimestrielle ; elles y envoient des représentans qui y produisent les réponses écrites des assemblées mensuelles à certaines enquêtes sur la conduite de certains membres et sur les soins qu'elles ont dû prendre. L'on réunit en un seul corps les renseignemens ainsi obtenus, on les rédige sous la forme de demandes et de réponses, et l'on charge les représentans de les remettre à l'assemblée annuelle. L'on peut se pourvoir devant les assemblées trimestrielles en appel des jugemens rendus par les assemblées mensuelles ; elles doivent aussi assister ces dernières dans les affaires difficiles ou lorsqu'elles paraissent se relâcher du soin qu'elles sont tenues d'apporter à la conduite des individus qui en font partie.

L'assemblée annuelle a la surveillance générale de la société dans le pays où elle se trouve ; suivant les exigences, elle donne des avis, fait les règlemens nécessaires ou dirige l'exécution de ceux qui existent ; elle juge en dernier ressort l'appel des jugemens rendus par les assemblées trimestrielles. Il existe plusieurs assemblées annuelles, savoir : à Londres, pour l'Angleterre et l'Irlande ; à la Nouvelle-Angleterre, à New-York, en Pensylvanie, à New-Jersey, à Maryland, à la Virginie, à la Caroline et en Géorgie ; elles entretiennent ensemble des correspondances suivies et amicales.

Il y a aussi des assemblées mensuelles, trimestrielles et annuelles de femmes amies dans les mêmes villes, aux mêmes époques, mais dans des localités différentes ; elles y règlent la partie de la discipline chrétienne spéciale à leur sexe.

Ceux qui se croient appelés à parler sur la religion ne sont pas sur-le-champ reconnus ministres du culte par leurs frères de l'assemblée mensuelle ; l'on prend un temps convenable pour s'assurer de leur vocation et qu'ils ont les qualités requises. Afin que les ministres puissent s'éclairer des conseils affectueux de ceux de l'un ou de l'autre sexe que leur expérience dans l'œuvre de la religion a rendus dignes de cet office, les assemblées mensuelles font choix de quelques membres qu'on nomme les anciens. Ils ont, avec les ministres approuvés par les assemblées mensuelles, des réunions particulières, connues sous le nom d'assemblées des ministres et des anciens, où tous, à l'envi, s'excitent à l'accomplissement de leurs devoirs respectifs. Quelquefois aussi ils avertissent dans ces assemblées ceux dont la conduite n'est pas suffisamment régulière. Ces assemblées se tiennent généralement dans la circonscription de chaque assemblée mensuelle, trimestrielle et annuelle, conformément aux règlemens faits par l'assemblée annuelle, qui seule peut les modifier. Les membres de ces assemblées se réunissent avec leurs frères pour former les assemblées disciplinaires ; ils rendent compte de leur conduite aux assemblées annuelles. Nul ministre ne peut voyager au loin sans un certificat approbatif de l'assemblée à laquelle il appartient. Cette société a aussi des assemblées pour les souffrances, composées de membres choisis par les assemblées trimestrielles ; leur institution et leur dénomination remontent au temps de la persécution. Elles s'occupent des affaires générales de la société dans l'intervalle des assemblées annuelles.

C'est principalement en Angleterre, en Irlande et dans l'Amérique du Nord qu'on rencontre les quakers. En 1681, Charles II accorda à William Penn, en paiement de sommes dues à son père, l'amiral Penn, une immense étendue de terre dans l'Amérique du Nord, qui reçut de lui le nom de Pensylvanie. Il paya ces terres aux Sauvages, fit un

traité avec eux, et y fonda une colonie. Une remarque intéressante, c'est que tous les autres établissemens des Européens en Amérique furent faits par la force des armes et sans respect pour les droits légitimes des naturels.

Beaucoup d'esprits pensent qu'une nation de quakers ne saurait exister au milieu des autres; quoi qu'il en soit, les hommes de toutes les religions doivent admirer leur croyance tolérante, leur charité universelle, leur amour du prochain, leur rectitude morale et leur ponctualité rigide dans tous les engagemens de la vie privée.

Les anabaptistes proprement dits sont une secte de protestans qui parut d'abord vers l'an 1525 en quelques contrées d'Allemagne, et particulièrement en Westphalie, où ils commirent d'horribles excès. Ils enseignaient que prêter serment était un crime, qu'un véritable chrétien ne pouvait être ni soldat ni magistrat. Ils prêchaient la communauté des biens et la sédition contre toutes les puissances de la terre; mais leur plus grande hérésie était relative au sacrement du baptême : ils soutenaient qu'il ne faut point baptiser les enfans avant l'âge de raison, ou qu'à cet âge il faut leur réitérer le baptême.

L'opinion la plus commune est que cette secte doit son origine à Thomas Muncer et à Nicolas Storch, deux Allemands, deux anciens disciples de Luther, dont ils s'étaient séparés sous prétexte que sa doctrine n'était pas assez parfaite, qu'il n'avait fait que préparer les voies à la réformation, et que pour parvenir à établir la véritable religion de Jésus-Christ il fallait que la révélation vînt à l'appui de la lettre morte de l'Écriture.

Sleidan est l'auteur qui détermine le plus précisément l'origine des anabaptistes dans ses Commentaires historiques. Il observe que Luther avait prêché avec tant de force pour ce qu'il appelait *la liberté évangélique*, que les paysans de la Souabe se liguèrent ensemble sous prétexte de défendre la doctrine évangélique et de secouer le joug de la servitude. Ils se rendirent coupables de grands désordres. La noblesse, qu'ils voulaient exterminer, se ligua contre eux et les obligea bientôt à poser les armes, excepté dans le Thuringe, où Muncer avait fixé le siége de son empire chimérique à Mulhausen. Luther leur écrivit pour les engager à quitter les armes, mais toujours inutilement; ils rétorquèrent contre lui sa propre doctrine, et soutinrent que puisqu'ils avaient été rendus libres par le sang de Jésus-Christ, ils ne pouvaient rester vassaux de la noblesse. Telles étaient les suites de l'anarchie où Luther avait plongé l'Allemagne par la licence de ses opinions. Il crut aller au-devant des reproches qu'on pouvait lui faire en publiant un livre dans lequel il invitait les princes à prendre les armes contre ces séditieux, qui abusaient ainsi de la parole divine; cette lâcheté fut condamnée, même en ce temps-là, par ses disciples les plus fanatiques. Le comte de Mansfeld, soutenu par la noblesse d'Allemagne, réunit en effet des troupes et dispersa les bandes des rebelles. Mais la secte des anabaptistes ne fut pas pour cela détruite. En 1534, ils se trouvèrent assez puissans pour s'emparer de Munster et y soutenir un siége, sous la conduite de Jean de Leyde, tailleur d'habits, qui se fit déclarer roi. La ville fut bientôt reprise sur eux par l'évêque de Munster. Jean de Leyde fut mis à mort, et depuis cet échec la secte dont il avait été le chef n'osa plus se montrer ouvertement en Allemagne.

Cependant deux anabaptistes, nommés Gabriel et Hutter, trouvèrent moyen de se réfugier en Moravie. Ils y rassemblèrent le plus grand nombre qu'ils purent de leurs partisans; Hutter leur donna un symbole et des lois; il leur enseigna : 1° qu'ils étaient la nation sainte que le Seigneur avait choisie pour la rendre dépositaire du vrai culte; 2° que toutes les sociétés qui ne mettent pas tous leurs biens en commun sont impies; 3° que les chrétiens ne doivent point reconnaître d'autres magistrats que les pasteurs ecclésiastiques; 4° que Jésus-Christ n'est pas Dieu, mais prophète; 5° que tous ceux qui ne sont pas rebaptisés sont des infidèles, et que le nouveau baptême annule les mariages contractés auparavant; enfin que le baptême n'est point administré pour effacer le péché originel, mais que c'est un signe par lequel un fidèle s'unit à l'Église. Ainsi les hérésies des protestans étaient toujours la base de celles des anabaptistes.

Hutter ne conserva parmi ses sectateurs qu'une seule pratique de religion, le baptême des adultes : il ne leur fit célébrer la cène que deux fois l'année; il leur persuada de mettre en commun tous leurs biens, même les enfans, afin que tous fussent élevés de même. Cette république singulière forma d'abord une société de cultivateurs laborieux, sobres, paisibles, réglés dans leurs mœurs; mais la corruption et l'irréligion ne tardèrent pas à s'y introduire : Hutter et Gabriel ne purent s'accommoder longtemps. Le premier ne cessait d'invectiver contre les magistrats et contre toute espèce d'autorité; le second, plus modéré, voulait que l'on se conformât aux lois du pays où l'on était. Il se forma ainsi deux partis, l'un des *Gabriélites*, l'autre des *Huttérites*, qui s'excommunièrent mutuellement. Après la mort de Hutter, qui fut puni du dernier supplice comme hérétique séditieux, les deux sectes se réunirent sous le gouvernement de Gabriel; mais il ne put y rétablir l'ordre ni la régularité des mœurs. Il devint odieux à toute la secte, qui le fit chasser de la Moravie. Il se retira en Pologne et mourut dans la misère. De leur côté, *les frères Moraves* ne tardèrent pas à se disperser.

Vers l'an 1536, Simon Memno, prêtre apostat, essaya de faire en Hollande ce que Gabriel et Hutter avaient fait en Moravie; il entreprit de réunir les différentes sectes d'anabaptistes. Par ses prédications, par ses écrits, par ses voyages continuels, il en vint à bout jusqu'à un certain point, et il leur inspira des sentimens plus modérés que ceux de leurs chefs précédens. Maintenant les anabaptistes sont à peu près tous *Memnonites*; leur croyance se réduit aux points suivans. Ils n'administrent point le baptême aux enfans, mais seulement aux adultes capables de rendre compte de leur foi; ils prétendent que Jésus-Christ n'est pas réellement dans l'Eucharistie; ils s'abstiennent des sermens, leur simple parole leur en tient lieu devant les magistrats. Ils regardent la guerre et la profession des armes comme illicites; mais ils contribuent de leurs armes à la défense de la patrie. Ils ne condamnent plus absolument les charges de la magistrature, mais ils s'abstiennent d'en exercer aucune. On dit qu'en général leurs mœurs sont douces et pures; mais comme beaucoup d'entre eux se sont enrichis par l'agriculture et par le commerce, ils se sont relâchés de la morale sévère de leurs ancêtres. Il y en a dans quelques parties de l'Allemagne, un très-grand nombre en Hollande, plusieurs en Amérique et aux États-Unis. On n'en voit pour ainsi dire pas en France.

Quoique leurs doctrines se rapprochent beaucoup de celle des quakers, ils ne fraternisent pas cependant. Ces doctrines ont fini par ne plus ressembler en rien à la religion catholique. Exiler les enfans du royaume des cieux, c'est oublier l'un des plus touchans enseignemens de l'Évangile. Qu'importe le raisonnement à celui qui a l'innocence? Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « *Sinite parvulos venire ad me.* Laissez les enfans venir à moi? »

Voici comment un voyageur raconte la cérémonie d'un baptême d'anabaptiste, dont il a été témoin en Angleterre.

Le 22 août 182., l'étrangeté de la scène me conservera perpétuellement cette date en la mémoire, j'étais sorti de Cambridge, où m'avait attiré la renommée de son université, et ma course matinale m'avait conduit à sept milles de la cité savante, jusqu'au bord de la petite rivière qui donne ou emprunte son nom au village de Whittlesfordie. C'est un joli petit village bien propre, bien tenu, bien blanchi, aux maisons élégantes, aux chaumières confortables, au bétail bien gras, aux pelouses fraîches et aux allures d'aisance et de bien-être, comme tous les villages britanniques. L'annonce, venue jusqu'à nous, d'une grande cérémonie religieuse qui devait avoir lieu en plein air et en pleine eau m'avait attiré là. Certes j'avais vu beaucoup d'excentricités religieuses en Angleterre, et elles ne manquent pas dans un pays où le tronc du protestantisme se divise en une centaine de branches; mais celle-ci était remarquable par sa bizarrerie au-delà de toutes. Il ne s'agissait pourtant que d'un baptême.

D'abord figurez-vous qu'il n'y avait là ni parrain, ni marraine, ni suisse d'église, ni parens en liesse, ni accouchée languissante et joyeuse; les quarante-huit enfans à baptiser étaient tous aussi grands et la plupart plus âgés que moi; le parrain universel était un beau jeune homme à la mine béate, vêtu d'une robe noire; l'église, c'était la voûte du ciel; les fonds baptismaux, le lit de la rivière de Whittlesfordie. Lorsque j'arrivai, la cérémonie allait commencer.

La matinée était éclatante, le soleil brillait d'or et de feu au firmament; on eût dit un soleil d'Orient venant éclairer une cérémonie tout orientale. Plus de dix mille personnes, de tout âge et de tout sexe, se pressaient rassemblées autour du lieu de la scène, qui était l'endroit guéable de la rivière. Les uns à cheval, les autres montés sur des chariots et des voitures, la plupart à pied, tous la tête nue, formaient un large et imposant demi-cercle qui venait, des deux côtés, toucher à la rive du fleuve et aux murs du château, dont les fenêtres étaient étagées de spectateurs attentifs. Devant la porte du noble castel et tout au bord de l'eau, une chaire était dressée; le ministre vêtu d'une longue robe y monta; les fidèles de la congrégation étaient rangés immédiatement autour de la chaire, et un grand silence fut fait.

On commença par chanter un hymne, puis on récita une longue prière. Il y avait quelque chose de profondément impressif dans cette cérémonie religieuse, accomplie à la face du ciel, comme aux premiers jours du monde patriarcal, dans ces chants qui retentissaient dans la campagne et se fondaient majestueusement dans les airs. Cette prière elle-même, dite d'un ton pénétré et emphatique, comme prient toutes les sectes protestantes en Angleterre, écoutée avec un calme solennel et pieux, allait harmoniquement à l'âme; tout cela réveillait et faisait vibrer sympathiquement la corde de la religiosité dans le cœur de tous les assistans.

Lorsque la prière fut dite, le ministre prit une Nouveau-Testament et il lut ce texte : « En vérité, je vous baptise avec de l'eau jusqu'à repentance. » Tous les yeux se levèrent ou s'abaissèrent vers lui, toutes les oreilles s'ouvrirent pour entendre sa prédication sur ces paroles du Christ. En finissant, il exposa la croyance de sa communion sur le baptême; il dit que celui des enfans n'était pas un véritable baptême, mais bien une aspersion informe et contraire aux lois de l'Église. Il débita de fort belles phrases là-dessus, toutes assaisonnées et lardées de force textes des saintes Écritures; *the holy Bible* fut largement mise à contribution par le prédicateur.

Il faut savoir, pour l'intelligence de la cérémonie, que les baptistes tiennent comme dogme capital la nécessité d'administrer le baptême par immersion. Ces gens-là ont pris la Bible au sérieux, sans se rappeler que les fleuves de l'Angleterre n'étaient pas le Gange ou le Jourdain, et qu'ils habitaient un climat glacial en comparaison de la Syrie ou de l'Hindoustan. Comme toute secte, ils se subdivisent en deux : les uns sont pour la doctrine de Calvin, les autres pour celle d'Arminius; passe encore pour Calvin, mais qui donc connaît maintenant Arminius?

Quelques-uns croient qu'il est nécessaire de baptiser, ou, pour me servir de leurs expressions théologiques, d'asperger les enfans; ils s'appellent *pædobaptistes* ou baptiseurs d'enfans. D'autres, qui s'intitulent *anti-pædobaptistes*, soutiennent que cette pratique est inutile et en opposition avec les usages et les règlemens de la primitive Église. J'avais affaire à ces derniers, et, comme on le pense bien, les textes et les exemples bibliques ne leur manquaient pas : le baptême de saint Jean, le baptême de Jésus-Christ, de saint Paul et celui de l'eunuque éthiopien de la reine Candace, étaient les principaux. La signification grecque du mot *baptême*, qui veut dire bain, lavage, immersion, et la pratique des premiers chrétiens, complétaient les argumens du prédicateur. Tous ses auditeurs, baptistes ou anti-pædobaptistes, les recevaient comme infaillibles et irréfragables.

Le sermon fini, on chanta un autre hymne, on pria de rechef, on chanta encore, et alors les aspirans au baptême se retirèrent pour préparer leur toilette de baptisés.

Une demi-heure après, l'administrateur, en robe noire, la tête nue, tenant un Nouveau-Testament dans la main, s'avança, descendit au bord de l'eau, accompagné solennellement de plusieurs ministres, messagers, anciens et diacres. Les quarante-huit néophytes qui devaient être baptisés marchaient à sa suite.

Les hommes vinrent les premiers; ils allaient deux à deux, sans chapeaux, revêtus d'une longue robe blanche serrée autour des reins par une ceinture; quelques-uns avaient, exception horriblement anti-poétique, des bonnets de coton sur la tête : je présumai que la honte coquette de montrer leur crâne chauve leur avait fait adopter cette coiffure, ordinairement réservée pour le lit conjugal surtout, ou spécialement pour la pendaison en Angleterre.

Les femmes étaient après; elles avaient toutes de longues et larges robes de mousseline blanche. On m'assura que, dans la crainte des accidens que la légèreté du tissu aurait pu produire en entrant dans l'eau, elles avaient fait, avec une pudique prudence, garnir le bas de ces robes d'une bordure de petits grains de plomb.

Tous, hommes et femmes, se rangèrent autour de l'administrateur devant la rivière. Des deux côtés du rivage, les champs, les maisons, les arbres se couvraient d'une multitude toujours croissante, accourant empressée de voir ce spectacle, mais qui, respectant la liberté religieuse jusque dans ses plus étranges bizarreries, se tenait calme et imperturbablement silencieuse.

Après avoir chanté un hymne, on lut l'histoire du baptême de l'eunuque éthiopien, passage que l'Église grecque a placé aussi dans la liturgie baptismale. L'administrateur prêcha sur ce fait évangélique durant un quart d'heure et le baptême commença véritablement. Ici mon attention redoubla.

L'administrateur prit un des hommes par la main et il le conduisit dans l'eau, en lui disant, à mesure qu'il y entrait : « Vois, ici est l'eau, qui peut t'en détourner? Si tu crois de tout ton cœur, tu peux être baptisé! » Puis, étant arrivé à une certaine profondeur, il s'arrêta, se plaça à la

gauche du néophyte, la figure tournée vers ses épaules, la main droite sur le milieu de son dos et la gauche sur son ventre, tenant dans cette main les deux pouces du baptisé. Alors, d'un ton de voix haute et emphatique, l'administrateur dit la formule sacramentelle : « Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Disant ces mots, il le coucha tout dans l'eau et l'y immergea.

Baptême d'un anabaptiste.

Aussitôt que le baptisé se releva, un assistant, qui s'était mis dans une barque pour cette opération, vint le prendre, lui essuya le visage avec une serviette, et il le conduisit au château, dont une salle avait été donnée comme vestiaire aux baptistes par la générosité du propriétaire. Cela continua ainsi jusqu'au dernier.

Les femmes furent baptisées absolument de la même manière. L'administrateur était dans l'eau, un diacre amenait à lui les néophytes, qui, pour la plupart, étaient jeunes et ornés de la fraîcheur anglaise.

Lorsque tous furent baptisés, l'administrateur monta hors de l'eau sur la rive, et là, tout mouillé, il adressa une chaude exhortation à l'assemblée sur les plaisirs intimes que procure à l'âme l'obéissance aux préceptes divins. Ensuite il congédia l'assemblée après la bénédiction d'usage.

Cependant tout n'était pas fini pour les baptisés. Quand ils se furent tous séchés et habillés, hommes et femmes se réunirent dans une grande salle du château. L'administrateur revint aussi armé d'une prière et d'un dernier sermon sur les avantages de la liberté religieuse et sur beaucoup d'autres magnifiques sujets qui furent, comme tout sermon, terminés par la promesse faite à tous les baptistes et anti-pædobaptistes d'une bienheureuse immortalité : c'était de droit. Une agape ou banquet pieux, composée de roats-beefs, de potaloas, de mouton rôti et de petite bière, le tout entremêlé, assaisonné et épicé de textes bibliques et de saintes paroles, compléta cette grande solennité baptismale.

Tel fut le baptême de Whittlesfordie. Toutefois ce n'est pas la seule manière dont les baptistes administrent ce sacrement. Ils donnent aussi des baptêmes *particuliers* dans des baptistères attenant à leurs temples, comme le baptistère tout en marbre et porphyre de Constantin tient à l'église de Saint-Jean-de-Latran à Rome. Là, ils baptisent, toujours par immersion, hommes et femmes, en présence de toute la congrégation assemblée ; seulement ils ont besoin de faire tiédir l'eau qui est destinée à ce bain religieux, excellente précaution, et qui n'est pas à dédaigner pour ces sortes de sacremens, surtout en Angleterre, quelle que soit d'ailleurs l'ardeur pieuse des cathécumènes.

Pendant huit jours il ne fut question à Cambridge que du baptême en pleine rivière de Whittlesfordie.

Les sauteurs (*jumpers*) sont une autre secte religieuse de l'Angleterre. Nous devons à M. Léon Vidal le récit des sacremens de ces religionnaires.

Il n'est pays au monde plus riche que l'Angleterre en sectes et bizarreries religieuses ; c'est une bigarrure de religions, de croyances et de pratiques à étonner et confondre l'esprit humain. Une cinquantaine d'églises dissidentes, rivales de l'église établie, s'y partagent avec elle la population, et nul ne leur échappe, car avant tout il faut avoir une religion en Angleterre, celle que l'on veut, le choix est libre, mais il en faut une, sous peine d'encourir l'anathème social. Aussi les plus étranges et burlesques choses religieuses réussissent et prospèrent chez cette nation, si fière pourtant de sa supériorité intellectuelle et de sa position avancée dans la carrière de la perfectibilité humaine.

Entre autres preuves de cette ferveur facile qui accueille les plus excentriques doctrines, j'en trouvai une pendant mon séjour à Richmond, près de Londres, où j'étais allé passer l'automne, selon cet usage anglais qui fait un désert de la capitale à cette époque de l'année. Un jour, on annonça qu'une assemblée de *sauteurs* devait être tenue dans une maison de campagne près de Twikenham ; joli village situé sur la rive gauche de la Tamise, et qui, entre autres illustrations, vante le séjour de Pope et la maison du poète, où son cabinet est encore assis, littéralement, sur les eaux de la rivière.

Donc, par un beau dimanche d'octobre, quoique le jour fût légèrement voilé par cette blanche gaze de brume qui jamais ne quitte entièrement l'horizon de la Grande-Bretagne, l'assemblée des sauteurs (*jumpers*) se réunit dans une grande prairie qui en cet endroit longe le fleuve. Elle n'était pas nombreuse, cette assemblée, si l'on ne parle que des prosélytes, mais beaucoup de curieux étaient venus comme moi assister au spectacle de leurs exercices religieux : c'était le mot. Il y avait surtout dans le cercle des sauteurs fidèles, habitans ou originaires du pays de Nales, terre natale de la secte.

C'est dans cette contrée que, vers 1760, un ministre fanatique ou adroit spéculateur, car c'est une bonne spéculation en Angleterre que le schisme et l'hérésie, prêcha pour la première fois l'excellence du saut comme pratique religieuse et agréable à Dieu. Il ordonna à ses prosélytes de pousser de grands cris, des gémissemens, des hurlemens aigus en priant, de répéter jusqu'à trente fois la même stance d'une hymne et souvent le même vers, de crier avec toute la puissance de leurs poumons les mots *amen* et *gogogniant*, qui, en langue gallique ou welche, signifie *gloire;* enfin, de se mettre dans une agitation violente, de se mouvoir avec fureur, et après tout, comme complément d'enthousiasme religieux, de sauter en priant, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement épuisés, au point de tomber harassés et haletans sur la terre. Ce n'était point là une religion pour les infirmes, les vieillards et les podagres. Il faut avoir les reins forts, les jarrets nerveux et la respiration stentorienne pour être dévot dans cette secte ; les saints doivent être des Hercules ou des faiseurs de tours de force, des danseurs de l'Opéra. Mme Montessu serait canonisée dans la religion des *jumpers*.

Une chaire portative avait été placée sur le lieu de la scène. Un jeune ministre y monta. On lut des passages de la Bible ; on chanta des hymnes en répétant les strophes plus ou moins de fois, selon que leur sens mystique avait plus de passion et d'énergie ; on récita des prières avec une ferveur et une animation brûlantes ; on recommença à chanter, non cette cantilène monotone et triste qui endort dans les églises anglicanes, mais un chant vif, ardent, mouvementé, approprié au sens des phrases et des expressions. Les *amen* et les *gogogniant* furent lancés au ciel avec un enthousiasme de furieux. Enfin, quand, à force de chanter, de prier, de hurler, les esprits des assistans furent jugés assez échauffés et électrisés par le révérend ministre qui présidait l'assemblée, le jeune ministre qui était en chaire commença sa prédication ; elle fut à l'unisson de la musique.

Son sermon avait pour sujet la nécessité et les avantages de la religion. Comme tous les sermons anglais, il fut une longue paraphrase de nombreux textes de la Bible ramassés dans l'Ancien et le Nouveau-Testament, et cousus avec plus ou moins d'art dans l'étoffe de l'homélie. On l'écoutait avec une attention recueillie et intense ; mais cette attention devint plus vive, plus aspirante lorsqu'il arriva à la dernière partie du sermon, car alors il aborda le dogme distinctif de la secte.

Ce fut une exhortation fervente, cordiale, passionnée à la *saltation* religieuse. Jugez si nous écoutions. Parmi les quelques mille sermons que j'avais endurés en France, en Angleterre et en Italie, jamais pareil texte n'avait été développé devant moi par un prédicateur. J'étais surtout impatient de savoir si la Bible, arsenal inépuisable pour les sermoneurs, fournirait à celui-ci quelques armes en faveur de sa doctrine. Il en avait trouvé dans l'Ancien et le Nouveau-Testament ; on trouve tout dans la Bible. J'ai connu un illuminé à Marseille qui, renchérissant sur cette universalité des livres saints, soutenait que tout était dans le livre de Job. Cet homme avait devancé Jacotot.

Le prédicateur, après avoir fait l'éloge du saut, comme élevant l'âme à Dieu et la mettant dans une agitation extatique, cita les exemples bibliques à l'appui de sa doctrine. Le saint roi David avait dansé et sauté devant l'arche du Seigneur ; il avait dansé malgré les railleries de sa femme Michal, sauté malgré la présence de son peuple. David priait et sautait, imitez le roi David. L'enfant qui fut le prophète saint Jean, le précurseur du Christ, tressaillit et sauta dans le sein de sa mère Élisabeth lorsque Marie alla la visiter dans sa maison de la Montagne ; enfin, le boiteux que Jésus avait guéri sauta devant le Sauveur en le louant et le remerciant de la grâce qu'il venait de lui faire. Certes, les exemples étaient on ne peut plus adaptés à la circonstance ; les raisons qu'il en distillait étaient péremptoires.

La conclusion fut nécessairement que les bons et véritables chrétiens devaient exprimer, par de semblables marques de jubilation et de piété, leur admiration pour les bienfaits du Seigneur, leurs sympathies pour les souffrances du Christ, et leurs transports de reconnaissance pour les bénédictions que ces souffrances ont attirées sur le monde. Voyant que son auditoire s'enflammait à ses paroles, il lui donna le dernier coup de fouet en lui jetant une énergique peinture des douleurs du Christ sur la terre, une peinture à tirer les larmes des plus endurcis, à convertir les plus impies, à faire sauter des paralytiques et des culs-de-jatte au plancher. Il reparla du boiteux guéri, du roi David et de saint Jean. Enfin il déclara que ceux qui sautaient en priant étaient prédestinés pour le ciel, attendu que dans le paradis tous les saints, devenus jeunes, dispos, ingambes et légers, sautent et dansent en chantant devant le Seigneur, au son de la musique des anges. Il y avait en vérité de la conviction dans les paroles de ce prédicateur, et c'était presque à se laisser convertir, pour peu qu'on eût le jarret nerveux et flexible.

Quand il eut fini son exhortation, il descendit de la chaire ; et comme il n'est meilleure manière de prêcher que

celle qui se fait par l'exemple, il se prit à danser, sauter et gambader comme un démoniaque. Ce fut sa péroraison et le signal de la danse générale.

Les pieux congrégans se lancèrent en furieux, criant *gogogniant*, répondant *amen*, sautant, hurlant, se démenant ainsi que le pratiquaient les possédés, lorsqu'il y avait des possédés, ou les convulsionnaires de Saint-Médard, ou les piétistes et les momiers de la Suisse et de l'Allemagne. Hommes et femmes se mirent d'abord à courir çà et là, en long et en large, en rond et en carré, à se croiser, se réunir, s'entre-choquer, à pousser des gémissemens, des sanglots, des exclamations de joie, des cris de douleur, et le tout, en se mêlant, ne donnait pas mal une idée d'un satanique concert et de la ronde du Sabbat. La saltation arriva ensuite avec un redoublement de fureur frénétique; cela continuait, s'arrêtait, se reprenait, jusqu'à ce que la fatigue et l'épuisement vinssent éclaircir et diminuer ce branle religieux. Les faibles s'en allaient, les plus fervens ou plutôt les plus robustes tenaient bon.

Neuf hommes et sept femmes furent les derniers; ils avaient commencé à sauter à dix heures du matin; il était deux heures de l'après-midi lorsque, épuisés, haletans, dans un état d'excédation complète, ils tombèrent à genoux en cercle, se tenant par la main, la tête penchée en arrière, le visage levé au ciel. Le jeune ministre, qui paraissait doué d'une force herculéenne à faire envie au plus robuste danseur de l'Académie-Royale, entonna une prière qu'il dit avec une chaleur furibonde; la prière fut longue comme toute prière de fanatique. Quand elle fut terminée, quand il eut montré encore une fois le ciel en rappelant à ses auditeurs que bientôt ils devaient tous s'y trouver pour chanter les louanges de Dieu et pour y sauter éternellement devant son trône en la compagnie des anges; quand il eut dit, avec une brûlante expression de désir et de regret, qu'alors ils ne se quitteraient jamais, il laissa doucement échapper la main d'une assez jolie sectaire qu'il tenait dans la sienne, et il jeta, pour terminer la liturgie, une longue et patriarcale formule de bénédiction sur l'assemblée.

Tous alors se levèrent, s'embrassèrent, se saluèrent, et chacun se retira, satisfait comme lorsqu'on vient de prier et d'accomplir son religieux devoir! Ce culte saltatoire serait, moins les fluxions de poitrine qu'il peut occasionner, excellemment hygiénique pour les personnes qui ont besoin d'exercices violens. C'est une religion dégourdissante et sudorifique, et l'on ne peut accuser ces dévots de ne pas être pour le mouvement.

Certes, voilà beaucoup d'extravagances mystiques, et pourtant on a trouvé les moyens de renchérir sur elles. C'est le propre du fanatisme d'aller s'épurant et s'accroissant toujours. La religion des sauteurs (*jumpers*) a une subdivision de sectaires qui ont poussé la perfection religieuse plus loin en ce qui touche le mouvement. Les shakers (*remueurs*) tiennent pour doctrine fondamentale que non-seulement il faut sauter et danser en priant, mais encore qu'il faut se donner des secousses et des agitations violentes en faisant la prière et en assistant aux prédications de leurs ministres. Parfois aussi, lorsqu'ils célèbrent leurs offices religieux, ils dansent et tournent sur eux-mêmes comme les derviches, afin, disent-ils, de manifester leur joie de la victoire des saints sur le péché et leurs transports d'enthousiasme et d'amour pour la bonté du Seigneur. En les voyant chanter, danser, prier, démener tous leurs membres, prêcher ou écouter les prédications en tremblant, sautant, tournant convulsivement, on les dirait une troupe de ces malheureux qui, au moyen-âge, dansaient une danse épidémique, ou bien de ces épileptiques ou névralgiques qui ne peuvent demeurer une minute sans avoir tout leur corps agité et secoué par des mouvemens nerveux et saccadés.

Cependant les shakers, quoique originaires de la Grande-Bretagne, y sont peu nombreux, même dans la principauté de Galles, premier berceau de leur communion; on en voit davantage aux États-Unis d'Amérique, où se sont réfugiées plusieurs de ces sectes bizarres, enfantées par le fantasque mysticisme anglican.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

LESUEUR.

En remontant à la source d'un fleuve, vous aimez à voir couler dans l'étroit espace qu'enferme l'un de vos pas ce filet d'eau qui va s'accroître en s'éloignant et contenir dans son lit profond les lourds vaisseaux qu'il portera jusque dans l'Océan; on éprouve un sentiment non moins doux en se reportant en pensée à l'enfance obscure d'un homme élevé par son génie au premier rang de la société. Lesueur, l'un des compositeurs qui ont le plus contribué à la gloire de la musique française, est né en 1763, au hameau du Plessiel, sur les frontières de la Picardie et de l'Artois. Sa famille avait autrefois joui d'un certain éclat de fortune et de position, mais le père de Lesueur ne possédait qu'une chaumière et le petit coin de terre qu'il cultivait pour nourrir sa femme et son enfant. Cet enfant, à l'âge de six ans, surveillait dans un champ un essaim échappé de la ruche. Il entend près de lui la musique d'un régiment qui suivait la grand'route voisine; l'enfant semble frappé par une baguette magique; en extase, il s'écrie: « Quoi, plusieurs airs à la fois! » Tout entier au sentiment qui l'agite, il oublie ses jeux, il oublie la maison paternelle, il s'oublie lui-même, ou plutôt il prend une autre existence. Cet enfant, destiné par la nature à la mélodie, reçoit tout à coup la révélation de ses facultés; maîtrisé, entraîné à son insu, il suit le régiment. Chaque fois que les sons mélodieux retentissent, son extase redouble, et il éprouve un désir impérieux de les entendre encore. Il a déjà cheminé pendant plus de cinq heures, il ne s'en aperçoit pas; mais enfin ses faibles jambes chancellent, ses pieds sont meurtris; haletant, harassé, il s'arrête à regret et se couche sur le bord de la route; il approche instinctivement son oreille de la terre, afin de recueillir encore quelques-uns de ces sons qui viennent de l'appeler à une vie nouvelle. Ses parens, qui ne l'ont plus trouvé auprès de l'essaim qu'il avait abandonné, inquiets, le cherchent, et sur quelques indices suivent les traces du régiment; enfin ils trouvent le pauvre enfant étendu sur l'herbe, immobile de fatigue; mais lui ne se plaint que de l'éloigne-

ment de la musique; sa physionomie est toute rayonnante d'enthousiasme. Ramené à la maison paternelle, il refuse de se livrer à ses occupations accoutumées; il ne le veut plus, il ne le peut plus; la fièvre musicale le bouleverse; il s'écrie de temps en temps : « *Plusieurs airs à la fois, plusieurs à la fois !* » Livré à une espèce de délire, tantôt avec la voix, tantôt avec des pipeaux, qu'il façonne lui-même, il essaie d'imiter les sons dont son oreille est restée charmée; ces sons le suivent partout et le bercent dans le sommeil. Ses parens, ne devinant pas le miracle du génie, voient avec douleur cet enfant atteint d'une manie qui leur fait craindre pour sa raison. Un vieux voisin qui avait leur confiance leur dit : « Votre enfant éprouve une singulière crise, sans doute, mais qui sait ce que cela annonce; puisqu'il s'obstine à ne plus faire autre chose que de chanter, placez-le à la maîtrise des chanoines d'Abbeville; là il chantera tout à son aise et plus qu'il ne le voudra peut-être; faites-le *enfant de chœur*. »

Le conseil est suivi. On conduit le petit Lesueur à la ville; le maître le refuse, les élèves sont trop nombreux. « Ah ! s'écriait le père dans sa naïve douleur et s'exprimant en patois picard, recevez mon enfant, monsieur; si vous saviez comme il *cante ! Cante, men fieu, cante !* » Mais le jeune Orphée picard ne put amollir un cœur de chanoine. « Prenons courage, dit le père, s'il est refusé à la maîtrise d'Abbeville, peut-être ne le sera-t-il pas à celle d'Amiens : il faudra faire un trajet de douze lieues, n'importe, nous le ferons. — L'enfant est bien faible, dit sa mère en pleurant, voisin prêtez-lui votre âne. » Tout s'arrange, on part, et voilà le futur rival de gloire des Boïeldieu, des Berton, des Halévy, qui enfourche son âne en fredonnant ses refreins favoris, et de ses petites jambes frappant en mesure les flancs de sa monture ignoble. On arrive enfin chez le maître de chant de la cathédrale : hélas ! toutes les places sont prises : l'enfant pleure, le père supplie le maître. Cette fois leurs instances ne sont pas vaines. La noble et belle

Les débuts de Lesueur.

figure du jeune Lesueur, sa vocation si précoce, si vivement prononcée, touchent le chef du chapitre; il le reçoit. Les progrès du nouvel élève sont extraordinaires; il semble deviner l'art, sa facilité tient du prodige, et il se distingue à la fois dans l'étude de la musique et des langues anciennes. La bonté de son cœur, l'amabilité de son caractère, la vivacité originale de son esprit, ses progrès rapides, le font estimer et chérir de tout le chapitre. On lui procure l'emploi de maître de chapelle, et dans un concours remarquable il obtient bientôt la maîtrise de Tours.

Mais avant de prendre possession de l'emploi lucratif obtenu par son mérite, il veut revoir la chaumière natale, il veut revoir son père et sa mère, et dans le lieu même où ils ont choyé son enfance leur promettre de ne jamais se séparer d'eux ni dans ses affections, ni dans sa fortune. Il a tenu ses pieux engagemens : ses parens ont ressenti dans la vieillesse l'influence de son opulente et glorieuse prospérité.

Lesueur dirigea avec distinction la chapelle de Tours; bientôt son génie musical brilla d'un vif éclat. Ses *oratorios*, ses *motets* attiraient un auditoire innombrable; de toutes les parties de la province on accourait pour les entendre. Lesueur était déjà célèbre chez les Tourangeaux. Averti par la conscience de son talent qu'il était destiné à de plus grands succès, mais retenu par une excessive mo-

destie, qui lui faisait craindre de s'abuser, il envoya à Grétry l'un de ses *oratorios*, en priant l'illustre arbitre qu'il se choisissait de déclarer avec franchise s'il le jugeait digne d'entrer en lice avec les compositeurs de la capitale. Grétry, étonné de l'immense talent empreint dans les compositions du maître de chapelle, se hâta de lui répondre : « Venez à Paris, votre place est marquée au premier rang. » La prophétie s'accomplit. Lesueur fit bientôt représenter son opéra de *la Caverne*, et l'on admira les chœurs où son génie inventif employa pour la première fois les notes syllabiques. L'année suivante, il obtint un nouveau succès dans *Paul et Virginie*. La tragédie lyrique de *Télémaque*, représentée en 1796, produisit une vive sensation ; enfin, l'opéra des *Bardes*, joué la première année de l'empire, étendit la réputation de Lesueur dans toute l'Europe. Paësiello, qui assistait à la première représentation, disait : « Tout y est vrai, original, sublime. » Napoléon, qui avait longtemps affecté de paraître indifférent à la musique française, avoua que la musique de Lesueur lui faisait éprouver les plus vives émotions. On sait qu'en écoutant les airs délicieux de *Zémire et Azor* il se contenta de dire à Grétry : « Vous avez fait de la bonne musique, » et qu'aussitôt le grand compositeur répliqua, en jetant sur le guerrier un regard ironique, « Vous n'êtes pas dégoûté ! » Soit que Napoléon ait en effet changé de goût, vaincu par la mélodie de Lesueur, soit que devenu Français par position et par intérêt, il ait cru devoir encourager les arts du pays qui l'avait une seconde fois adopté en le prenant pour chef, Napoléon manifesta son enthousiasme pour l'auteur des *Bardes*, et il le nomma maître de sa musique.

Mil huit cent cinq était une époque brillante : le jeune héros d'Italie venait d'échanger son frac républicain pour la pourpre impériale. Il voulait que sa puissance, illimitée comme son ambition, fût environnée de l'éclat des arts et que le prestige de toutes les gloires couvrît ce que le despotisme avait d'odieux. Il attirait, il provoquait tous les genres de talents, il leur demandait l'illustration de son empire. Maître de l'Europe, il enviait à Louis XIV la splendeur du règne des arts, ainsi qu'il enviait à Voltaire l'omnipotence du génie. A la seconde représentation des *Bardes*, Lesueur fut appelé dans la loge de Napoléon. Après avoir reçu les félicitations de celui qui enivrait d'orgueil les rois qu'il daignait louer, le compositeur se retirait transporté de joie. « Restez, lui dit l'empereur en lui touchant le bras, jouissez ici même de votre triomphe. » A chaque scène qui faisait éclater l'enthousiasme de l'auditoire, Napoléon félicitait l'auteur ; en le quittant il lui dit : « Il m'a été bien agréable de reporter mes regards du chef-d'œuvre à l'auteur. » Il détacha sa décoration et la lui présenta, en ajoutant : « M. Lesueur, nous nous reverrons. » Le public, attentif à cette scène, applaudissait à la fois celui qui méritait une si noble récompense et le souverain qui savait si bien en rehausser le prix. Le lendemain, Lesueur, qui voulut connaître à quel point les journaux avaient retracé fidèlement son bonheur de la veille, fut bien surpris d'en trouver le récit terminé par ces mots : « L'empereur a envoyé à M. Lesueur une tabatière d'or, autour de laquelle est écrit en lettres de diamans : *L'empereur des Français à l'auteur des Bardes.* » Hors de lui-même, Lesueur appelle sa famille, lit et relit cette phrase, et s'écrie : « Le bonheur m'enivre, m'aveugle, je rêve ! » A l'instant un Chambellan paraît et réalise le songe. Dans la brillante tabatière qu'il présente à Lesueur, en le priant de l'ouvrir, se trouvent douze billets de mille francs. « Cette somme, dit le chambellan, n'est que le paiement anticipé de la pension que vous accorde l'empereur ; il m'a ordonné de vous assurer que ce n'est pas une faveur qu'il prétend vous faire, mais bien un hommage que le chef de la nation rend à votre œuvre sublime. »

Quatre ans plus tard, Lesueur donna son opéra de *la Mort d'Adam*. Le grand compositeur, dans sa poétique mélodie, reproduisit la majestueuse simplicité des premiers jours du monde : on y retrouve l'inspiration miltonienne, car toutes les productions du génie ont une ressemblance de famille.

Beethoven, devant qui on exécutait cette partition, s'écria : « Cette musique semble guérir mes maux ; je crois que Lesueur a trouvé l'un des archets que les anges témoins de la création ont laissé tomber des cieux. » Lesueur composa depuis un opéra qui ne fut point représenté ; il donna à la musique impériale un grand nombre d'*oratorios*, de *marches*, de *motets*, de *Te Deum*, où l'on retrouve l'empreinte de son génie original et puissant.

Professeur au Conservatoire de Paris, il a formé des élèves distingués ; dix-neuf d'entre eux ont obtenu le grand prix ; il a écrit une histoire générale de la musique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Souvent enivré de gloire, souvent frappé par le malheur, il a supporté avec noblesse la bonne et la mauvaise fortune. Depuis trente ans il se faisait remarquer à l'Institut par son assiduité laborieuse et l'amabilité de son esprit ; il mettait plutôt son amour-propre dans les succès de ses confrères que dans les siens. Il mourut le 6 octobre 1836, âgé de 74 ans, regretté de tous les amis que lui avait faits son beau caractère, et des nombreux admirateurs de son génie.

DE PONGERVILLE,
de l'Académie-Française.

JOURNAL.

NÉCROLOGIE.

Naguère chacun s'empressait d'aller se faire écrire à l'hôtel du vieux mourant; naguère tous les journaux parlaient de lui, les uns pour l'accuser d'être Satan en personne et l'accabler d'exécrations, les autres pour le porter aux nues et le citer comme le plus habile et le plus *vertueux* diplomate que jamais la terre eût porté; naguère le roi se rendait près de lui; Mme Adélaïde s'asseyait à son chevet; l'archevêque de Paris s'efforçait inutilement d'arriver jusqu'à son lit de mort, et *la Quotidienne* lui attribuait une conversion imaginaire; *le Constitutionnel* s'évertuait à démentir cette conversion, et chacun inventait ou répétait les *dernières paroles* de l'agonisant: 1° *C'est un grand honneur pour notre maison!* en réponse à la visite royale; 2° *Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine;* en réponse aux tentatives de l'archevêque; 3° *La gloire et la vie sont pur néant;* en réponse aux dithyrambes philosophiques des Voltairiens. Puis enfin il mourut, puis on l'enterra, puis tous les corps diplomatiques *s'empressèrent autour de sa tombe;* puis l'Académie prononcera un de ces jours son *Éloge*. On ne manquera pas d'y louanger l'homme désintéressé en tendant à un but glorieux, saint et patriotique, comme l'a déjà fort bien démontré un journal.

Enfin, si le bruit de sa mort a cessé maintenant à Paris, néanmoins les échos de la province et de l'étranger le répètent encore avec fracas; on s'en occupe à Londres malgré les préparatifs du sacre de la reine, et je suis bien sûr qu'à Vannes et à Saint-Malo les partisans du *juste-milieu* s'attendrissent sur sa conversion, et les républicains triomphent de son impénitence. (A Vannes et à Saint-Malo on croit encore à ces vieux mots périmés de *juste-milieu* et de *république*.)

Eh bien! si vous voulez connaître au juste le respect que portent des héritiers à la mémoire d'un homme dont la dépouille mortelle n'est point encore arrivée à sa dernière destination; si vous êtes désireux de savoir quels honneurs vaut en France la célébrité d'un nom, allez au passage Choiseul et arrêtez-vous devant un magasin dont le principal commerce consiste à vendre des caricatures de Charlet et des charges de Dantan. Là, entre le gros ventre de Lepeintre jeune et la face niaisement comique d'Alcide Tousez, vous trouverez un masque de plâtre, humide encore, et sur le chef dépouillé duquel on aperçoit quelques cheveux blancs, que les opérations du moulage y ont attachés. Les yeux caves et affaissés présentent un creux effrayant à considérer; les joues pendent, le nez se contourne et la bouche grimace horriblement. Le premier-venu est admis à s'arrêter devant ce spectacle dégoûtant; on peut toucher l'empreinte, arracher au besoin quelques cheveux, et acheter une copie de cette face épouvantable, tandis que les gamins lisent ce mot sur une bande de papier, coiffée par deux pains à cacheter sur un socle à cannelures:

TALLEYRAND.

Et personne ne s'inquiète de pareille chose! Les journaux ont annoncé cette exhibition sans commentaires et sans la moindre tirade, eux qui se complaisent tant à les prodiguer; les sergens de ville s'arrêtent comme les autres et sourient; le marchand se félicite d'avoir trouvé un moyen d'achalander sa boutique; en un mot le prince de Talleyrand, qui tint plus d'une fois dans sa main les fils de la destinée de l'Europe, le prince de Talleyrand est devenu UNE ENSEIGNE! Oui, il sert à achalander les charges de Dantan, les boîtes de cire à cacheter et les portefeuilles de maroquin. Il est bon de prendre note de ce fait, qui caractérise si bien notre époque et qui se passe au mois de juin 1838.

Puisque le commerce, et quel commerce! s'était emparé de la tête de M. de Talleyrand, il devenait tout naturel que la science s'en emparât aussi; car jamais il ne s'était rencontré un sujet d'études plus intéressant pour la phrénologie. Les phrénologistes ont donc ouvert le crâne de M. de Talleyrand, à la manière, ou peu s'en faut, des sauvages de la Nouvelle-Zélande, ils ont trouvé le cerveau du vieillard qui venait d'atteindre sa quatre-vingt-quatrième année, dans un état de consistance et de force que d'ordinaire l'on rencontre seulement chez un homme qui n'a pas atteint la moitié de cet âge. La tête présentait un ensemble large, harmonieux et complet; enfin, ce qui caractérisait surtout la forme du crâne, c'était le développement de la partie où Gall a cru reconnaître les organes de la *saillie* et de la *combativité*. La *secrétive* (penchant à cacher les secrets) et la *circonspection* modifiaient ces organes, sans les dominer toutefois; ce qui peut expliquer comment, malgré toute sa prudence et toute sa réserve, M. de Talleyrand laissait échapper parfois ces mordans sarcasmes si redoutés de ses ennemis! Voici, du reste, les appréciations phrénologiques du crâne de M. de Talleyrand, que M. Ch. Place a faites, conjointement avec MM. les docteurs de Coigny, Moreau de Saint-Ludgère, Flourens et Micard. Quelles que soient les croyances et les idées que l'on professe sur une science encore trop jeune pour compter beaucoup d'adeptes et surtout pour ne point commettre beaucoup d'erreurs, ces appréciations n'en sont pas moins un document curieux à constater et à conserver, — si toutefois le journalisme conserve quelque chose.

« Le crâne de M. de Talleyrand, dénudé de ses tégumens, présente une belle conformation; l'ovale que forme le plan horizontal est régulier, la courbe supérieure bien modelée, le front large et haut, les empreintes ou crêtes osseuses servant à l'insertion des muscles sont légèrement saillantes, les sinus frontaux modérément prononcés, la ligne moyenne, séparant les deux hémisphères, est aussi sensiblement saillante, l'ossification de la suture étant tellement complète, qu'elle forme une légère crête plus ou moins élevée dans ses différentes parties à la réunion de l'occipital (derrière la tête) et des pariétaux (parties latérales). Il s'est fait un travail d'ossification dans les sutures, ce qui forme un bourrelet proéminent et qui empêcherait l'appréciation si l'on n'en savait tenir compte.

» Le crâne a été ouvert au moyen de couronnes de trépan appliquées à la région postérieure et latérale gauche, dans une proportion suffisante pour que la main introduite puisse juger la conformation intérieure: l'ossification générale est d'une densité et épaisseur ordinaire et qui appartiendrait à un sujet d'un âge moins avancé. Les dépressions internes répondent bien aux saillies externes, seulement toutes les circonvolutions sont accentuées par l'ossification et répondaient à la profondeur. Les enveloppes du cerveau n'étaient pas sensiblement injectées: toute la pulpe cérébrale est blanche et d'une bonne consistance; elle présente celle que l'on serait en droit de rencontrer chez un homme d'une quarantaine d'années.

» La commensuration de la tête diversement dirigée donne les proportions suivantes:

N. 1. Circonférence générale ou horizontale de la partie inférieure de la crête occipitale aux sinus frontaux, 20 pouces 4 lignes.

N. 2. De la racine du nez au trou occipital en passant sur le sommet de la tête, 14 pouces.

N. 3. De la racine du nez au conduit auditif, 5 pouces 2 lignes.

N. 4. Du trou auditif à la ligne médiane de l'occipital, 4 pouces 1 ligne.

N. 5. Du trou auditif à la pointe de l'occipital, 5 pouces 3 lignes.

N. 6. D'une apophyse mastoïde à l'autre en passant sur le sommet de la tête, 12 pouces 8 lignes.

N. 7. D'un trou auditif à l'autre en passant sur la vénération, 11 pouces 2 lignes.

N. 8. D'un trou auditif à la réunion des facultés réflectives avec les sentimens, 5 pouces 6 lignes.

» Arrivons maintenant à l'appréciation particulière de chaque organe cérébral, en prenant 4 pouces comme degré le plus élevé, et 1 comme le moins, nous aurons des valeurs comparatives pour apprécier les différens degrés d'accentuation. Pour bien comprendre cette appréciation, il sera bon, en suivant les indications de la planche, d'avoir sous les yeux le plâtre moulé sur le crâne, et de se servir du buste moulé avec les tégumens pour quelques organes qui ne peuvent y être apparens, par les *exigences de la préparation qui n'a pas permis de détacher la tête*. Ces organes sont: la configuration, le langage, une partie de l'alimentivité et la biophilie, ainsi qu'une légère portion de l'amativité.

PENCHANS OU INSTINCTS.

A Alimentivité . . 2 1/2	4 Affectionnivité (adhésivité) . . 2 1/2
X Biophilie ou amour de la vie. 2	5 Combativité. . . 3
1 Amativité. . . . 3	6 Destructivité. . 1 1/2
2 Philogéniture. . 3	7 Secrétivité . . . 3 1/2
3 Habitativité (concentrativité). . 2	8 Acquisivité. . . 3
	9 Constructivité. . 3

SENTIMENS.

10 Estime de soi. . 3	17 Espérance. . . 2 1/2
11 Approbativité . 2 1/2	18 Merveillosité. . 1 1/2
12 Circonspection. 4	19 Idéalité 2 1/2
13 Bienveillance. . 3	20 Gaîté, esprit de saillie. 3
14 Vénération. . . 1	21 Imitation . . . 2 1/2
15 Fermeté. . . . 4	
16 Conscienciosité 2 1/2	

INTELLIGENCE. — FACULTÉS PERCEPTIVES.

22 Individualité. . 3	28 Calcul. 2 1/2
23 Configuration . 2 1/2	29 Ordre. 2
24 Etendue. . . . 2	30 Eventualité. . . 3
25 Pesanteur, Résist., Tactil . . 2	31 Temps. 1
	32 Tons 12/2
26 Coloris 1 1/2	33 Langage. . . . 2 1/2
27 Localité. . . . 3	

FACULTÉS RÉFLECTIVES.

34 Comparaison. . 3	33 Langage. . . . 3

Mme LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

Certes, parmi tous ceux qui, ce jour-là, se pressaient dans la petite église de Chaillot, il en était bien peu dont la vie n'eût point été agitée par des événemens romanesques et par des épreuves douloureuses! Mais hélas, pourtant, aucun d'eux n'avait accompli une destinée aussi étrange et aussi fatale que la femme sur le cercueil de laquelle *ils versaient*, suivant l'expression de Bossuet, *des larmes avec des prières*..... Aucun d'eux, pas même Victor Hugo, le grand poète! réduit à faire jouer ses drames par autorité de justice, et qui punit, en gardant le silence, des comédiens aveugles et ingrats!.... Pas même Gigoux, qui maniait le marteau de maréchal-ferrant lorsque le génie de la peinture s'éveilla en son cœur..... Pas même cent autres que la fatalité, ou plutôt, ne blasphémons pas, que la main de Dieu a élevés ou renversés, par mille rudes catastrophes, soit que l'exil les eût jetés de la Pologne à Paris, soit qu'ils aient été des débris des vieilles légions impériales! Oui, elle les a dépassés tous en malheur et en courage! Tous, jusqu'à cet homme qui, sous la pauvre nef, derrière un pilier où le cherchaient, où le découvraient malgré lui tous les regards, se tenait les bras croisés sur la poitrine, et la tête baissée avec mélancolie: cet homme dont le regard d'aigle et le front à demi dépouillé attestent des chutes de haut, subies avec un sourire de dédain, et de grands revers inconnus au vulgaire; cet homme qui fut outragé comme le Christ, par ceux qu'il voulait sauver; cet homme désabusé de la puissance, et de la gloire peut-être, mais non pas de la vertu.... Châteaubriand. Aucune de leurs destinées n'approche, en splendeurs et en infortunes, en vicissitudes inouïes et en angoisses sans nombre, du sort de cette femme, gisant sous un drap noir, — le drap de tous, — que ne décore aucune des insignes de son rang; qui ne porte ni couronne, ni blason! Cependant, le mari de cette femme avait conquis, au prix de son sang, le titre de duc; le mari de cette femme avait été gouverneur de Paris; le mari de cette femme avait été presque roi de Portugal. Amie d'enfance de Bonaparte, elle était devenue l'une des plus spirituelles grandes dames de la cour impériale quand Bonaparte s'était fait Napoléon. Puis, suivant avec Junot la fortune de celui qui entraînait après lui son époque entière, elle vit tout à coup se briser cette fortune, et l'adversité, à laquelle jamais elle n'avait songé en ces temps de bonheur, l'adversité dressa tout à coup devant elle sa face impitoyable. Dès lors plus de repos pour l'infortunée. Son mari meurt, de quelle mort vous savez! et

ce malheur frappe sa veuve quand les armées ennemies envahissaient la France; quand Napoléon vaincu se débat en vain contre sa destinée et part pour l'exil emportant avec lui la splendeur et la fortune de tous les siens! Cependant, tel est le renom populaire et mérité de Junot, que ceux même qu'il a combattus s'empressent de rendre hommage à la femme qui porte son nom! L'empereur Alexandre vient s'asseoir au foyer, déjà pauvre, de la veuve, et plein d'admiration pour le courage et la noblesse de caractère de celle qui n'hésita point à refuser l'opulence au prix d'une humiliation, il lui voua, dès ce moment, une amitié que la mort seule a pu briser; car ce fut à cette époque que Mme la duchesse d'Abrantès qui réclamait, pour ses enfans, leur dotation établie sur le territoire de la Prusse, reçut la promesse de rentrer en possession de ces immenses et riches domaines, à la condition de faire naturaliser Prussiens ses enfans!..... elle vous a dit dans ses mémoires [1], avec quelle noble colère elle repoussa pour elle et pour ses enfans ces indignes offres, et avec quel empressement elle s'écria « qu'elle préférait à la honte la pauvreté. » Hélas! cette pauvreté ne vint que trop vite et que trop cruellement.

L'empereur prodiguait l'or à ses généraux, mais cet or suffisait à peine à la représentation qu'il exigeait d'eux, et que nécessitaient d'ailleurs la dignité de leur maison. Aussi la restauration saisit-elle au dépourvu la plupart des puissances détrônées de l'empire. Personne n'avait songé à la prévoyance, car dans les momens de nécessité, on recourait à l'empereur, à l'empereur dont la puissance semblait impérissable, et qu'attendait hélas! Sainte-Hélène. Mme la duchesse d'Abrantès resta donc presque sans fortune avec une nombreuse famille. Habitué à une vie opulente, on ne passe point facilement et tout à coup du faste à la pauvreté. Elle lutta donc quelque temps encore contre la mauvaise fortune, se rattachant à mille espérances que les événemens venaient décevoir sans cesse, et qui bientôt lui rendirent impossible de sauver du naufrage général même les derniers débris de sa fortune. Alors, elle s'arma d'une noble et courageuse résolution, quitta Versailles, où elle s'était réfugiée, et revint à Paris habiter l'un des plus humbles appartemens de l'Abbaye-au-bois. Que faire? quel parti prendre? comment subvenir, avec le revenu très-modique d'une veuve d'officier-général, aux besoins de sa famille? Une autre femme se fût abandonnée au découragement; comme ces sauvages de l'Orénoque qui cessent de ramer contre le courant du fleuve, croisent les bras, ferment les yeux et se laissent entraîner contre les rochers qui les brisent, une autre n'eût point cherché à combattre la nécessité..... Mais il n'en pouvait être ainsi de ce cœur énergique et de cette âme fortement trempée. Elle résolut donc d'écrire et de vivre du travail de sa plume, comme le plus pauvre et le plus laborieux d'entre nous.

En effet, la voilà qui se met à écrire ses *Mémoires* et qui, pour première offrande à la fatalité, raconte des temps de gloire et de bonheur perdus pour toujours? N'est-ce point un spectacle que l'on admire et qui attendrit, que de voir la veuve de Junot, oubliée et pauvre, se reconquérir un nom et se faire un patrimoine, en passant les jours et les nuits au milieu de travaux pénibles et sans relâche! Les *Mémoires sur l'empire, la restauration et les cent-jours* obtinrent un succès inouï. Deux éditions tirées à grand nombre se succédèrent immédiatement, et tous ceux qui s'étaient éloignés de la veuve de Junot s'empressèrent de nouveau autour de l'auteur des *Mémoires*, de manière souvent à en écarter les amis fidèles *quand même*; car on ambitionnait les éloges de Mme la duchesse d'Abrantès autant qu'on redoutait ses révélations et ses sarcasmes; car ses *Mémoires*, écrits avec une style incorrect, il faut l'avouer, mais que rachètent une verve entraînante et un esprit incisif, jetaient à cette époque un jour grand et nouveau sur des événemens inconnus ou mal connus, donnaient à chacun son droit, n'épargnaient personne et se faisaient remarquer par une allure tout-à-fait indépendante. M. de Talleyrand lui-même, quelque impassible qu'il se posât, se sentit plus d'une fois piqué au vif par la plume railleuse et le rire sans pitié de celle qu'il avait si long-temps regardée comme une femme inoffensive, c'est-à-dire offensable. Ce fut à cette époque que Mme la duchesse d'Abrantès quitta l'Abbaye-au-Bois, et vint tour à tour habiter le faubourg Saint-Germain et la Chaussée-d'Antin.

Les quinze volumes des *Mémoires historiques sur Napoléon, l'empire et les cent-jours* furent suivis des *Mémoires sur la restauration*. Mme la duchesse publia, en outre, quelques romans et plusieurs nouvelles dans la *Revue de Paris*, et dans le *Musée des Familles*. Puis parurent les premiers volumes des *Salons de Paris*. Mais tant de fatigues commençaient à épuiser déjà les forces du laborieux écrivain; malgré bien des nuits passées à écrire, la veuve de Junot ne parvenait plus toujours à satisfaire aux exigences de sa position. Ensuite, quelque modeste que fût son genre de vie, il dépassait encore les ressources qu'elle se créait si honorablement..... Il fallut donc, le jour où la maladie interrompit tout-à-fait son travail quotidien, que de nouvelles souffrances, que des épreuves plus cruelles que toutes les autres..... jugez de ce qu'elles furent!..... vinssent frapper avec une dernière violence la couronne d'épines posée depuis tant d'années sur le front de la martyre!

Faut-il terminer cette lamentable histoire? Faut-il raconter qu'un matin, mourante, soutenue par ses enfans en larmes, elle quitta son lit de douleur, monta ou plutôt fut portée dans une voiture de place, et alla chercher un refuge dans une maison de santé de Chaillot, abandonnant ses livres, ses tableaux, ses meubles à des créanciers trop avides pour attendre que la mort leur livrât ces dépouilles? Son cœur ne faiblit pas durant ces épreuves cruelles; ses lèvres ne se détournèrent pas du calice d'amertume; elle le but jusqu'à la lie, forte, résignée et maîtrisant les émotions qui devaient se heurter dans son cœur, quand la veuve du duc d'Abrantès subissait ainsi les derniers outrages de la destinée!

Son cœur ne faiblit point, mais il se brisa! On ne lutte pas impunément avec de pareilles sensations. Huit jours après, tout ce que la littérature possède d'hommes honorables suivait, à pas lents et tête nue, le cercueil de celle dont les épreuves sans exemple se trouvaient terminées! Personne ne prononça de discours sur sa tombe! Quelles paroles auraient mieux exprimé les sentimens dont chacun se sentait oppressé, que cette foule illustre, agenouillée en larmes autour de la fosse! que ce convoi pauvre! que ces femmes éplorées qui sanglotaient et qui priaient!

Du reste, si les hommes de la littérature ont été unanimes pour rendre les derniers honneurs funèbres à Mme la duchesse d'Abrantès, les hommes de l'empire se sont montrés envers elle lâchement ingrats! M. de Rambuteau, M. Larrey, le général Lallemand, le général Thiébault et deux ou trois autres officiers s'étaient seuls souvenus que la veuve de Junot, que celle qui avait tant de fois défendu leur chef et sa gloire, à une époque où l'on était loin de leur rendre justice, venait de mourir et avait droit au dernier souvenir de leur part; elle qui les avait tant de fois obligés avec le dévoûment d'une sœur!... Serait-il vrai, mon Dieu, que l'adversité rende plus ingrat encore que la fortune! Ou bien faut-il, avec un des illustres écrivains qui suivaient le convoi, répéter ces paroles qu'il laissa tomber de sa poitrine oppressée : « Il ne reste plus rien de l'empire; l'empire n'est plus! »

LES LIVRES.

Le bulletin que nous consacrons à l'examen des publications nouvelles s'est rarement ouvert pour un ouvrage plus utile que le livre récemment publié par M. E. de Girardin, membre de la Chambre des députés, sous le titre : *De l'instruction publique* (1). Bien que ce livre se présente modestement comme une *réimpression*; bien qu'il réunisse et complète en effet sur l'instruction publique les principes que M. de Girardin a eu déjà l'occasion d'exposer dans les journaux qu'il a fondés, ce livre n'en est pas moins un ouvrage nouveau par l'ensemble des vues qu'il renferme, et surtout un ouvrage à part par l'excellence des choses qu'il enseigne. L'auteur considère sous toutes ses faces l'instruction publique, qu'il divise de cette manière : 1° élémentaire, générale, nationale; 2° complémentaire, sociale, professionnelle. Il établit ensuite par les développemens les plus clairs et les plus concluans la valeur réelle de chacune des conditions au-delà et en-deçà desquelles l'instruction publique ne lui paraît être qu'une chose inerte, sans but, sans résultats, ou bien encore une théorie de convention sans avantages dans la pratique. Nous n'avons pas la pensée de vouloir analyser ce livre, et cependant il nous est impossible de passer sous silence l'introduction, dans laquelle M. de Girardin cherche à démontrer qu'il y a nécessité absolue de mettre en harmonie l'instruction publique et la constitution politique des peuples, et qu'en dehors de l'application de ce principe il y a péril et danger pour tout gouvernement, attendu, dit-il, que « dès qu'un peuple connaît ses droits, il n'y a plus qu'un moyen de le gouverner, c'est de l'instruire. » Nous voudrions pouvoir suivre l'auteur exposant et combattant tout à la fois les obstacles moraux et matériels que *la loi sur l'instruction publique* doit nécessairement rencontrer, et reproduire ici les bases d'organisation qu'il propose pour que l'instruction publique entre enfin dans une voie nouvelle et qu'elle rende féconds les germes qu'elle porte en elle, germes de morale, de richesses et de liberté, dont la nation française est appelée dans l'avenir à recueillir les fruits.

Certes, les personnes que préoccupent les pensées d'améliorations sociales par l'éducation et l'instruction, liront avec plaisir et même avec profit l'ouvrage que nous annonçons; mais ce qui, à nos yeux, constitue le mérite principal de ce livre, c'est qu'il porte avec lui une empreinte distinctive d'utilité : c'est en le considérant sous ce rapport que le *Musée des Familles* vient dire précisément aux chefs de familles : Un livre manquait, qui vous apprît d'une manière précise ce que vos enfans doivent dépenser en années d'études, ce que vous-mêmes aurez à dépenser en argent pour que vos fils suivent telle ou telle carrière, embrassent telle ou telle profession, pour qu'enfin leur éducation s'achève et s'accomplisse. Ce livre manquait : le voici. Là sont réunis les programmes complets des jours d'études dans les colléges et dans les facultés; là sont indiqués tous les établissemens d'instruction professionnelle : vous saurez en consultant ce livre à quel institut, à quelle école, à quel établissement en un mot vous devez confier votre fils, selon que vous voulez qu'il devienne *cultivateur, fermier, ouvrier, artisan; commerçant, négociant; fabricant, manufacturier; magistrat, avocat, avoué, notaire; médecin, officier de santé, pharmacien; professeur, instituteur; écrivain, peintre, architecte, sculpteur, musicien; officier dans l'armée; ingénieur des ponts et chaussées, officier du génie militaire, officier d'artillerie, ingénieur géographe, ingénieur des mines; marin*, etc., etc. Les renseignemens que vous présente ce livre sur l'*instruction publique* ont été puisés aux meilleures sources; l'auteur, après s'être occupé à l'égard de chacun des établissemens d'éducation sur lesquels son attention s'est portée, de la direction des études, des objets de l'enseignement, de la division des cours, des examens, descend aux plus minutieux détails sur les conditions d'admission des élèves, les trousseaux, le prix de pension, etc. C'est que dans ce livre il ne fallait rien omettre

[1] Ces dotations avaient été prises sur le *domaine privé* du roi de Prusse, qui les avait reconnues par deux traités consécutifs; elles formaient un revenu d'environ cent cinquante mille francs. Voici comment Mme d'Abrantès raconte, dans ses mémoires, l'entrevue qui eut lieu entre elle et le prince de Hardenberg :

« ... Ramené par les instances de l'empereur Alexandre, le roi mon maître a déroge à sa volonté prononcée, et il vous accorde la terre et le château d'Acken... » Il continua avec un embarras qui devenait visible : « Le roi, mon maître, a seulement mis à cette grâce une condition, mais si facile à remplir, qu'il ne doute pas, ainsi que moi, que vous ne l'acceptiez à l'instant. » Je le regardai sans lui répondre, attendant qu'il me fît connaître cette condition..... Il aurait voulu, je crois, que je devinasse; mais j'en étais bien loin. « Le roi, mon maître, dit M. de Hardenberg, vous accorde, ainsi qu'à votre famille, l'investiture du domaine d'Acken, mais à condition que vos deux fils se feront naturaliser Prussiens. En un moment je fus debout... une sorte de rugissement sortit de ma poitrine... je crus avoir mal entendu. « Qu'avez-vous dit, monsieur? demandai-je au ministre de Guillaume. » Il me répéta sa phrase insultante... Oh! que n'étais-je un homme dans ce moment d'angoisses, où mon cœur souffrit pour la première et la dernière fois la douleur d'une insulte. « Mes enfans, Prussiens!!! m'écriai-je enfin... mes fils renier la patrie de leur père!... mes fils vendus pour un peu d'or... pour une fortune... » J'étais folle de douleur en cet instant. M. de Hardenberg me regarda pendant quelque temps; puis dépliant le principal parchemin, il le plaça en évidence devant mes yeux, probablement pour me tenter. J'ai su depuis qu'on attachait un grand prix à *mon abjuration*; mais la vue de cet acte de mon infamie produisit un effet opposé à celui qu'il aurait dû produire, selon l'esprit de M. de Hardenberg... il redoubla ma colère... « Monsieur, dis-je au ministre, l'ombre de mon mari n'aura jamais lieu à me reprocher d'avilissant pour sa mémoire. »

(1) Un vol. in-8., chez Auguste Desrez, libraire, rue Neuve-des-Petits-Champs, 30, à Paris.

qui pût être de quelque intérêt pour les familles.

Envisagé à ce point de vue, l'ouvrage de M. de Girardin, transformé bientôt en une nouvelle édition plus complète encore, et au prix d'*un franc*, deviendra le véritable *Guide de l'instruction publique*. Chaque père pourra composer le budget d'une éducation complète et mettre ce budget en harmonie avec ses ressources; il pourra calculer surtout si l'éducation qu'il aura fait donner à son fils produira un jour pour celui-ci l'intérêt du capital que cette éducation aura coûté et dont le prix ne doit être considéré que comme un placement. M. de Girardin aura rendu encore un service réel aux familles en les mettant en garde contre les prestiges trompeurs que présentent trop souvent les professions libérales, et en plaçant dans leur véritable jour l'instruction *universitaire* et l'instruction *professionnelle*. Cet ouvrage peut prétendre, selon nous, à une destinée durable; l'initiative que son auteur a prise, en signalant à la suite des établissemens d'instruction spéciale et professionnelle portés au budget de l'Etat, les établissemens d'instruction spéciale qui manquent pour compléter un bon système d'enseignement public, ne sera peut-être pas stérile; elle demeurera peut-être comme la première impulsion donnée à une nouvelle organisation de l'enseignement en France. Le livre de M. de Girardin est à la hauteur de cette mission.

Il vient de paraître chez Masson fils, rue de la Monnaie, n. 20, une nouvelle édition illustrée du *Mérite des Femmes* de Legouvé, augmentée de notes sur les célébrités contemporaines et suivie des poëmes de la *Mélancolie*, des *Souvenirs* et de la *Sépulture*.

Cette belle édition, qui forme un fort volume in-18, imprimé sur papier grand-raisin vélin avec pages encadrées, est enrichie de cent gravures sur bois confiées aux soins des plus habiles artistes, et ornée d'un titre-vignette colorié avec lettres d'or et d'argent. Son prix, brochée, est de 6 fr.

NOUVELLES ARTISTIQUES ET THÉATRALES.

La plupart des artistes ont quitté Paris. Dantan jeune parcourt les Pyrénées et retrouve aux eaux de Bagnères une santé que le travail avait altérée quelque peu; le baron Taylor projette une nouvelle expédition artistique pour laquelle il a peut-être déjà quitté la France, car projeter et exécuter signifie la même chose quand il s'agit de M. Taylor; Biard se dirige vers l'Italie; Brascassat fait ses préparatifs de voyage pour la Suisse; Sébron part pour la Hollande, et Eugène Deveria pour Avignon où il doit peindre une grande fresque, dans la cathédrale. On trouve encore néanmoins à se réfugier dans quelques ateliers où l'on peut se consoler de la mauvaise saison, en face de quelque beau ciel italien, chaudement reproduit sur la toile, comme on le voit, par exemple, dans un délicieux paysage que termine Camille Roqueplan. Une vue des *environs d'Anvers* fera pendant à cette page voluptueuse, pleine de charmans détails et où l'on admire un groupe de femmes touché avec une rare finesse et une grace florentine. Dans la *Vue des environs d'Anvers*, tout est calme, tout est frais, tout est reposé. Le ciel n'a point d'ardeur: il se voile en partie de nuages floconneux qui laissent entrevoir ça et là des échappées d'un bleu énergique, réfléchi par des eaux que ne ride pas le moindre souffle. Une *Vue de Saint-Cloud*, une grande bataille et une charmante ébauche de *Madeleine pénitente* complètent les tableaux commencés par le jeune maître.

Horace Vernet esquisse, à Versailles, dans le jeu de Paume, la série de toiles qui doivent former l'histoire de la campagne de Constantine; et cependant Horace Vernet arrive à peine de Berlin, où l'empereur de Russie attendait avec impatience l'artiste français et la *Revue de la garde impériale*, grand et admirable tableau demandé depuis deux ans à Horace. Il n'est pas besoin de vous dire comment l'artiste et le tableau ont été reçus. Non-seulement l'empereur a fait remettre à notre Rubens une somme considérable, mais encore il l'a prié d'offrir de sa part à madame Vernet de magnifiques boucles d'oreilles en diamans. Puis, comme Horace s'excusait de ne point partir cet hiver pour la Russie, quoiqu'il s'y fût engagé lors de son dernier voyage: « Je suis trop bon Russe, répondit l'empereur, pour ne point comprendre le sentiment patriotique qui vous fait désirer de rester en France. Quand vous aurez terminé les tableaux que votre pays attend de vous, vous viendrez nous trouver, nous vous recevrons les bras ouverts. » Toute l'école allemande s'est émue de l'arrivée d'Horace à Berlin; chacun des artistes les plus célèbres qui la composent se disputait l'honneur de le recevoir et de l'accompagner dans ses pélerinages aux nombreux chefs-d'œuvre des vieux maîtres que possède Berlin; enfin, une médaille a été frappée à l'effigie du peintre français.

Avant de partir pour l'Italie, Biard a voulu terminer une de ces pages dramatiques qu'il traite avec tant de verve et d'intérêt. Les études qu'il a faites pour peindre ce tableau ont amené un incident assez singulier, et qui a mis en émoi tout le public du Jardin-des-Plantes. Figurez-vous que les spectateurs habituels des ours, que les invalides, les bonnes d'enfans, les polissons et les badauds qui se délectent à jeter du pain à ces animaux et à les faire grimper sur l'arbre dressé dans leurs fosses, aperçurent, il y a quelques semaines, un homme assis dans la cage ou chaque soir l'on renferme l'ours blanc. La redoutable bête, évidemment contrariée de voir sa loge occupée par un usurpateur, se jetait avec furie contre les barreaux de cette cage, poussait des hurlemens affreux et montrait une double rangée de dents de nature peu rassurante. On comprend sans peine toutes les conjectures auxquelles donna lieu la présence du mystérieux personnage exposé, en apparence, au supplice du prophète Daniel. Les uns voyaient en lui un criminel condamné à mort et à qui l'on faisait subir quelque expérience dangereuse; les autres assuraient que, renouvelant l'imprudence commise dix années auparavant par un invalide, l'inconnu s'était laissé glisser dans la fosse pour ramasser une pièce de monnaie et qu'il ne pouvait plus remonter. On s'inquiétait, on se passionnait, on appelait du secours, et cependant l'objet de la curiosité et de l'intérêt général ne s'émouvait en aucune façon, adressait de temps à autre la parole à l'ours et traçait avec un crayon, sur un petit portefeuille, quelque chose que l'on ne pouvait distinguer. Cela dura quatre grandes heures, au bout desquelles on vit l'ours redoubler de fureur, mordre les barres de fer et témoigner le désespoir d'un gastronome affamé, auquel on enlèverait un excellent repas. Puis, un jeune homme de bonne façon, d'une figure spirituelle, en gants jaunes, décoré du ruban de la Légion-d'Honneur, sortit de la loge, un album sous le bras, et non sans sourire des regards étonnés qui s'attachaient sur lui. Ce jeune homme était Biard, qui venait de faire des études pour un tableau esquissé la veille et dont le sujet est *une chaloupe attaquée par des ours blancs*.

Soixante tableaux viennent d'être commandés à Gudin par l'administration de la liste civile. Ces tableaux, destinés au palais de Versailles, doivent représenter les faits d'armes les plus célèbres de la marine française, et l'artiste a promis de les livrer dans un délai dont la brièveté étonnerait beaucoup si l'on ne connaissait la prodigieuse facilité de ce peintre et sa fécondité qui tient du prodige. Schnetz vient de terminer une *Sainte-Anne enseignant à lire à la Vierge enfant*. Cette toile naïve ne manque certes ni de grace ni de vérité; Marochetti rêve et ébauche un projet de monument à Molière; Desbœuf a placé dans une chapelle de Notre-Dame-de-Lorette son beau Christ en marbre; enfin Elschoel a modelé en costume arabe une statuette du docteur Lachaise, dont la pose vraie et les détails soigneusement étudiés font un petit chef-d'œuvre.

L'Académie royale de Musique prépare avec activité l'opéra de Berlioz, la *Chasse au Tigre*, et songe déjà à la mise en scène de la *Sœur des Fées*, opéra dont Auber écrit la musique sur un livret de Scribe. L'action de cette pièce doit se passer à Cologne, et le troisième acte reproduira les fêtes étranges et pittoresques des écoliers de la Flandre et de l'Allemagne. En attendant, Duprez fait sa rentrée vendredi, et Habeneck, absent depuis quelques jours, est venu reprendre le puissant archet qui conduit avec tant d'énergie l'orchestre de l'Opéra. Habeneck avait été diriger à Lille le *festival*, grande et solennelle fête musicale, sorte de concert monstre où se réunissent une quantité prodigieuse d'artistes et d'amateurs, soit pour exécuter des symphonies, soit pour chanter des chœurs. Une salle immense, décorée avec goût et construite exprès, réunissait, dans sa vaste enceinte, la foule des spectateurs actifs et passifs. Rien ne saurait donner une idée de l'aspect grandiose de ce *festival* et de l'effet produit par les morceaux exécutés d'une manière aussi complète et aussi gigantesque. On a remarqué surtout la *symphonie* en *fa* de Ries, le *Lacrymosa* de Berlioz, le final de *Moïse*, la grande scène du quatrième acte des *Huguenots* et un air des *Mystères d'Isis*, chanté par Mlle d'Henin. Une médaille d'or a été offerte à M. Habeneck, auquel on a prodigué les témoignages les plus honorables et les plus flatteurs.

Nourrit doit débuter à Naples au commencement de la saison dans un opéra dont le poëte Romani écrit le livret et Donizetti compose la musique. Cet opéra est le *Cid* de Corneille plus ou moins traduit en italien.

Enfin, la plus grande, la plus joyeuse nouvelle de toutes, c'est que Mlle Falcon, notre poétique Cornélie Falcon, est de retour à Paris.

Je ne vois guère d'autres nouvelles de théâtre à dire que les débuts de Mme Dorval au Gymnase, débuts fort éclatans dans une pièce médiocre. Il faut encore mentionner l'opéra-comique de *Marguerite*.

De tous les écrivains qui travaillent pour le théâtre, nul ne sait mieux que M. Scribe choisir et ouvrager ses idées selon le goût qui prévaut près du public, comme ces habiles modistes qui mettent un art merveilleux à nuancer les couleurs en vogue et à chiffonner les étoffes nouvelles avec une adresse et un tact, désespoir de leurs rivales! personne n'a plus de talent et de bonheur pour flatter le caprice du moment.

Mais il ne faut point, par malheur, que ce caprice d'aujourd'hui devienne celui d'hier; il ne faut pas que la mode ou la pièce vieillisse!... Quand la fatalité veut qu'elles paraissent dix ans après le jour où elles devaient être livrées à la publicité, on sourit de leur aspect suranné, et le libretto écrit en 1828 se ressent de son époque, comme s'en ressentirait une robe ou un chapeau: témoin *Marguerite*.

Marguerite est un opéra d'une allure quelque peu sans façon, et d'un laisser-aller d'intrigue passé d'usage aujourd'hui. On exige à présent des préparations plus habiles et l'on veut moins voir les fils qui font agir les personnages. Il y a donc une différence très-grande entre le savoir-faire que l'on remarque, par exemple dans le *Domino noir*, et l'abandon de *Marguerite*.

Maguerite est une jeune fille qui possède une dot de dix mille florins, et qui refuse d'épouser le garde-chasse Herbert parce qu'elle aime le soldat Christian. — Au moment où elle repousse la demande du garde-chasse, voilà que, *par hasard*, le régiment de Christian arrive. Christian a son congé, Christian vient épouser Marguerite. Puis, au moment où tout *semble conspirer* au bonheur des amans, voilà que le colonel de l'ex-militaire vient lui dire qu'il va se *battre avec son général* pour je ne sais quel motif de jalousie. Christian, après le combat, favorisera la fuite de son colonel, et il se rend, à cet effet, près des *ruines du vieux château*, où doit avoir lieu le duel. Herbert et un drôle, son Méphistophélès en buffleterie, entendent ces projets et devancent les combattans pour assassiner le colonel. Une jeune fille qui vient de traverser ces ruines a vu le crime, et rapporte le chapeau de l'un des scélérats. Ce chapeau appartient à Christian; Herbert le lui a volé sans ôter un ruban dont Marguerite l'a paré.

Vous devinez le reste: Marguerite croit Christian coupable, et pour le sauver consent à épouser Herbert, neveu du bailly. Puis le retour du colonel fait connaître l'innocence du soldat; puis le complice de Herbert assassine ce dernier; puis tout le monde s'embrasse, Marguerite épouse son amant, sans s'inquiéter autrement de son veuvage.

Notez bien, du reste, que si le canevas est vieux, la broderie est fraîche et brillante. Les détails heureux, l'ensemble et la musique, d'ailleurs facile et pleine d'élégance, rachèterait un livret plus négligé encore; en résumé, c'est un juste succès obtenu par l'œuvre fort remarquable d'un jeune compositeur qui semble destiné à porter avec éclat un nom bien éclatant déjà, puisque ce nom est celui de Boïeldieu.

S. HENRY BERTHOUD.

AU POT CENTRAL D'ABONNEMENT, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50.

Imprimé par les presses mécaniques de A. DESREZ, et Cie, rue Lemercier 24, à Batignolles.

VOYAGES.

LE LION DANIEL.

CHAPITRE PREMIER.

Projet de voyage au Chili. — Le capitaine John Sterling. — Départ. — A bord. — Mademoiselle Rabichon. — Les cordages. — Châtiment. — Générosité. — Reconnaissance.

Vers la fin de janvier 1821, des affaires importantes imposèrent à mon père la nécessité d'un voyage au Chili et d'aller séjourner en ce pays quatre ou cinq ans. Je venais de perdre ma mère. Nous n'avions aucun parent à Londres, et après bien des hésitations, mon père préféra m'emmener avec lui plutôt que de m'abandonner dans quelque pensionnat aux soins mercenaires d'une insoucieuse étrangère. La fatigue et même les dangers de la traversée étaient sans contredit préférables à un isolement pareil : et nous nous embarquâmes à bord de l'*Indian*, commandé par le capitaine John Sterling, vieil ami de mon père, qui me témoignait beaucoup d'affection, car il m'avait vu naître

pour ainsi dire, et ne manquait jamais, après chacun de ses voyages de long cours, de me rapporter quelque curieuse bagatelle des pays lointains.

Si mon père s'embarqua plein d'inquiétude sur l'issue d'une traversée si longue et qu'il entreprenait avec une jeune fille de dix ans, il n'en fut pas de même de moi. Quand j'appris que j'allais quitter le pensionnat où je menais une vie si laborieuse et si solitaire, je ne pus contenir les transports de ma joie; je fis mes adieux à toutes mes compagnes et je montai sur le vaisseau comme si je fusse partie pour la plus charmante partie de plaisir. Mon premier mouvement fut d'aller me jeter dans les bras du capitaine, et je me sentis vivement scandalisée de la manière distraite dont il reçut cette faveur; je ne reconnaissais plus rien en lui de l'homme doux, simple et rieur qui se montrait naguère à Londres si jovial et si joueur avec moi. Une expression sévère régnait sur son visage; il était tout entier au commandement de son navire, et je ne tardai point à reconnaître que la marine anglaise n'avait point, à bord, d'officier plus rude et plus rigoureux pour les matelots qu'il commandait.

Ce désappointement n'était point le seul que je dusse subir. Tandis que je me tenais encore là stupéfaite de l'accueil cavalier du capitaine Sterling, mon père me prit par la main et me présenta à une grande femme sèche, âgée de quarante ans environ, et que je reconnus être une Française à ses lèvres minces et à son nez pointu.

— *Mademoiselle Rabichon* (1), dit mon père, je vous présente ma fille, miss Vittoria Marryet, dont vous voulez bien devenir la gouvernante, et qui, j'espère, méritera par sa docilité et son affection pour vous les soins que vous allez prendre d'elle.

Ces phrases pompeuses de présentation n'étaient évidemment dites que pour moi, car mademoiselle Rabichon, qui ne comprenait d'autres mots anglais que *yes* et *no*, ouvrait de grands yeux, faisait des révérences plus grandes encore et joignait l'une contre l'autre ses longues mains sèches.

— *La petite demoiselle est charmante, et j'espère qu'elle sera contente de moi, comme moi contente d'elle*, répondit la vieille fille d'une voix qui ne ressemblait pas mal au bruit d'un flambeau de bronze que l'on fait grincer sur le marbre d'une cheminée.

Mon père, qui ne comprenait pas le français plus que *mademoiselle Rabichon* ne comprenait l'anglais, la regarda tout surpris d'entendre une pareille voix si bien en harmonie avec un pareil corps; puis il mit ma petite main dans les deux serres de ma nouvelle gouvernante et alla rejoindre le capitaine Sterling.

Au même instant l'ancre fut levée, le vaisseau se mit en mouvement, et *mademoiselle Rabichon*, surprise à l'improviste par cette brusque secousse, tomba de son long sur un tas de cordages. J'eus la cruauté de rire de cette chute, qui ne fut pourtant pas sans douleur pour la pauvre femme, et je restai là debout sans venir à son aide. Mademoiselle Rabichon, après quelques efforts inutiles, parvint enfin à se relever sur ses pieds et à s'asseoir sur les objets qui avaient rendu sa chute si douloureuse : ses mains étaient écorchées et son long nez avait été frapper justement contre un gros cordage, ce qui lui donnait, au bout, une couleur bleuâtre d'un effet fort comique. Mademoiselle Rabichon se frictionna paisiblement le nez, essuya ses mains, et sans une plainte arrachée par la souffrance, sans un reproche pour mes rires insolens, elle demeura sur les cordages jusqu'à ce que la souffrance qu'elle éprouvait eût perdu de sa violence; alors elle voulut se relever; mais jugez de son désappointement! le soleil ardent qu'il faisait avait à demi fondu le goudron dont se trouvaient imprégnés les cordes, et la jupe de soie de la vieille fille se tenait collée à ces câbles monstrueux comme si les griffes de sept ou huit diables les eussent retenus dans leurs ongles. Dire la surprise, la colère et le mécontentement qu'exprima le visage jaunâtre de mademoiselle Rabichon ne serait pas possible. Quand, après des efforts inouïs, elle fut parvenue à se dresser debout sur ses jambes, elle faillit retomber, car elle soulevait avec elle un énorme bout de câble attaché à sa robe comme la tête d'un serpent boa dont les replis se déroulaient sur le pont. Surprise de cet étrange fardeau, elle y porta les mains, et ses mains, subissant le sort de la robe, se collèrent immédiatement sur le câble, saisies par le goudron à demi fondu et prises littéralement à la glu. Je partis d'un nouvel éclat de rire, qui ne me valut qu'un regard froid et sans colère de la pauvre martyre. Puis, comme tous ses efforts restaient inutiles et ne parvenaient pas à délivrer ce Laocoon d'un nouveau genre :

— Si vous veniez à mon secours, chère miss, dit-elle, je vous en serais bien obligée.

— Moi, que je touche à ces vilaines cordes et que je m'emplisse les mains de goudron!..... Je vais appeler un mousse.

— C'est m'exposer au rire de tout l'équipage, répliqua mademoiselle Rabichon en faisant une nouvelle tentative pour se débarrasser les mains; miss, je vous en prie, venez à mon aide.

Je refusai comme la première fois, et j'allais me retirer et l'abandonner à son malheureux sort quand tout à coup je me sentis saisir par la taille et pousser rudement sur les cordages, où mes mains se prirent à l'instant dans le goudron. Au même instant mademoiselle Rabichon fut rendue à la liberté, non sans laisser toutefois la plus grande partie de sa jupe attachée aux câbles. Vous pouvez juger de ma confusion et de mon désappointement : mes efforts pour me dépêtrer ne servaient qu'à me rendre plus prisonnière encore, et des larmes de dépit coulaient sur mon visage quand, malgré la défense de mon père, à qui je devais cette leçon et ce châtiment de mon impertinence, mademoiselle Rabichon, avec une bonté d'ange, se hâta de venir à mon secours, me délivra et m'emmena avec elle dans la cabane qui formait notre habitation. Là, avant même de changer de vêtemens, elle me nettoya les mains, que j'avais pleines de goudron, pansa une écorchure qu'en tombant je m'étais faite au genou et s'occupa d'elle-même ensuite : à sa robe de soie brune elle substitua une redingote de toile peinte, bassina son nez avec de l'eau de Cologne et me proposa ensuite de faire ensemble une lecture.

Désarmée par la patience et par la bonté de cette excellente créature, je pris le livre avec un empressement qui témoignait mon désir de réparer les étourderies dont je m'étais rendue coupable à son égard, et je commençai à voix haute quelques pages de Molière. Bientôt il me fallut interrompre cette lecture, car j'éprouvais un malaise et de vagues douleurs dans tous les membres, auxquels succédèrent bientôt un affaissement général et des vomissemens douloureux : je payais mon tribut au mal de mer. Mademoiselle Rabichon, quoique fort souffrante elle-même, ne cessa point de me prodiguer, pendant les trois jours que je subis les douleurs de cette vilaine maladie, les soins les plus empressés et les plus tendres, et ce fut à elle que je dus un rétablissement prompt. Aussi, quand je fus revenue à la santé, je ne prenais plus garde au nez pointu et à l'extérieur un peu ridicule de ma gouvernante pour ne lui tenir

(1) Les mots italiques sont en français dans le texte anglais.

compte que de son excellent cœur, de son esprit droit et de son inaltérable patience. Nous devînmes donc les meilleures amies du monde, et nous dûmes à cette bonne intelligence de passer tout le temps d'une si longue traversée sans ennuis comme sans isolement.

CHAPITRE SECOND.

Arrivée. — Valparaiso. — *El Almendral*. — La *Planchada*. — Les ruines. — Les cimetières. — Nos voisins. — Peppa. — Dolores. — Histoire de Dolores. — Un naufrage. — Un miracle de l'amour maternel.

Je ne raconterai pas tous les incidens du voyage, qui ne présentèrent d'ailleurs rien de bien particulier; je me contenterai de dire quelle fut ma joie lorsque le bâtiment entra dans le port de Valparaiso, but de notre voyage, et le bonheur que je ressentis en mettant le pied sur la terre ferme. Mon père, pour lequel un de ses amis avait loué une maison dans la rue du port, nous installa dans cette jolie habitation, et le lendemain de notre prise de possession, ma gouvernante et moi nous visitâmes la ville.

Valparaiso est entourée de hautes montagnes au midi et à l'est. Ces montagnes, presque stériles, ne paraissent pas susceptibles de culture et ne produisent que des bruyères brunes à travers lesquelles on distingue quelques morceaux d'un sol rouge et brillant. Des arbustes rabougris et des plantes d'aloès croissent dans les *quebradas*, ravins profonds et rocailleux dont une longue suite d'hivers a sillonné la face de la montagne. Les collines s'élèvent si brusquement du rivage de la mer qu'il n'y a de place que pour une rue qui conduit de la *recova*, ou marché, à un espace découvert sur la grève appelé *la Xarcia*, qui tire son nom d'une corderie établie dans ce lieu. On y trouve encore un marché principalement destiné aux fruits et aux légumes.

A peu de distance de ce marché, est située une très-agréable partie des faubourgs appelée *el Almendral*, ou *le Bosquet aux amandiers*. Il ne se compose que d'une rue très-longue et très-large, et de nombreuses maisons de campagne avec des jardins et des vergers plantés de pêchers. C'est sur le bord de la mer, dans cette partie de la baie, que les pêcheurs, qui fournissent au port du poisson, construisent leurs huttes et rangent leurs canots.

C'est aussi là que sont établies les *matanzas*, ou boucheries. Il se passe rarement une année sans qu'il ne se déclare un violent incendie dans cet assemblage de huttes, dont le toit est couvert de feuilles de palmier, et qui sont ordinairement tapissées de peaux grasses. Quand cet accident arrive et qu'il est aggravé par le concours des vents alizés, le feu devient si vif qu'il est impossible de sauver les bestiaux.

La principale rue du port, qui n'est autre chose que la partie qui s'étend de la *resguardo*, ou maison des douanes, à l'arsenal, est la *Planchada*, située parallèlement au rivage de la mer. Avant le tremblement de terre, il n'y avait qu'une seule maison de quelque importance de ce côté du port, et cette maison appartenait à M. Price, négociant anglais. Les étrangers ont depuis donné l'exemple aux indigènes de construire des maisons de deux étages de ce côté, ce qui offre une vue des plus agréables. On trouve maintenant une très-belle rangée de bâtimens décorés de balcons et ayant des boutiques au rez-de-chaussée.

Comme je l'ai déjà dit, beaucoup de ravins, appelés *quebradas*, s'enfoncent très-avant dans les montagnes; au fond de ces ravins coulent de petits ruisseaux inoffensifs pendant les chaleurs de l'été, mais qui, rapidement gonflés par les pluies d'hiver, deviennent de larges et impétueux torrens. C'est ainsi que tous les ans beaucoup de *ranchos* (chaumières) sont détruits et qu'un grand nombre de personnes perdent la vie; car, malgré toutes les représentations possibles, les indigènes rebâtiront, le printemps prochain, sur le même terrain d'où leurs chaumières auront été déracinées. Tous les *quebradas* sont singulièrement peuplés, surtout par des blanchisseuses, qui forment la classe la plus nombreuse de Valparaiso. On doit cependant excepter celui de Saint-Augustin, situé en face du lieu de débarquement, où le théâtre est bâti sur l'emplacement d'un couvent abandonné, et ceux de San-Francisco et de Santo-Domingo, dans l'un et l'autre desquels se trouvent des églises attachées à des monastères et quelques-unes des principales maisons particulières. Dans les montagnes situées entre ces *quebradas*, appelées par les indigènes *el Arayan* et *la Cordillera*, se trouvent aussi de vastes quartiers (*barrios*) qui contiennent une population très-nombreuse appartenant surtout à la classe inférieure. Les *ranchos*, ou chaumières de la plus petite espèce, répandues sur les sommets des différentes collines sont innombrables.

Comme les Anglais ne professent pas la religion catholique romaine, on ne leur permet pas d'enterrer leurs morts dans la terre consacrée qui appartient aux églises de Valparaiso; ils les déposèrent pendant plusieurs années dans le fort San-Antonio et dans d'autres lieux fermés. Ils ont maintenant un cimetière étendu, entouré d'une haute muraille, sur le sommet d'une colline située entre le quebrada d'Elias et celui de San-Juan-de-Dios, à la partie la plus élevée de laquelle on a pratiqué un chemin tournant aux dépens des marchands étrangers. Les indigènes ont dernièrement suivi cet exemple et ont bâti pour eux-mêmes un *campo santo* avec une petite chapelle qui se trouve à deux pas du cimetière des Anglais et des Américains du nord.

Valparaiso offre un bon ancrage la plus grande partie de l'année, c'est-à-dire depuis septembre jusqu'en avril inclusivement, et il s'y trouve une grande quantité de provisions à bon marché. Le biscuit de mer est maintenant cuit régulièrement et le bœuf est aussi salé pour les équipages des vaisseaux par deux Anglais, MM. Mac-Farlane et Potts. Le vaste établissement qu'ils ont créé à cet effet dans l'*Almendral* a excité l'étonnement des indigènes au plus haut degré. L'eau est loin d'y être bonne et il est difficile de s'en procurer; toute celle dont on se sert dans le port était achetée aux *aguateros*, ou voituriers d'eau, qui l'apportent sur leurs épaules des quebradas supérieurs dans de petits tonneaux.

Pendant la belle saison, le vent vient constamment du sud. Comme le port est complètement abrité par des collines de ce côté et vers l'est, le mouillage est alors parfaitement sûr. Mais dans l'après-midi, le vent, qui ne s'est pas encore fait sentir dans le port, quoiqu'il ait soufflé très-

fort ailleurs, semble enfin s'être accumulé au dos de la péninsule qui forme le port et se précipite impétueusement dans la baie; il continue à souffler pendant quelques heures à travers les *quebradas* avec une si constante violence qu'il les fait souvent dériver de leur ancrage, surtout s'ils sont placés en face de l'Almendral, où ils sont le plus exposés.

Durant les derniers mois de beau temps, mais plus spécialement dans les mois de juin et de juillet, les vaisseaux qui sont obligés de mouiller dans ce port doivent avoir soin, s'il est possible, de ne pas laisser un autre vaisseau à leur nord, car on a remarqué que le plus commun résultat d'un coup de vent dans ce port provenait du dérivement d'un vaisseau sur l'autre. Dès cette époque de l'année, on peut s'attendre à des vents frais, venant du nord et du nord-ouest, accompagnés de grosses pluies; et comme l'embouchure de ce port est complètement ouverte à l'océan Pacifique, la mer qui s'y jette en ces occasions est très-dangereuse.

La maison que nous habitions se trouvait voisine du logis d'une famille indigène où se trouvaient deux jeunes filles, l'une de mon âge, l'autre plus vieille de cinq ans; toutes les deux étaient charmantes. Des relations intimes ne tardèrent point à s'établir entre la petite fille, qui se nommait Peppa; et sa sœur Dolores, malgré ses cinq années de plus que moi, ne dédaignait pas de se mêler à nos jeux. C'était une jeune personne d'une taille élevée et dont les cheveux noirs formaient un bandeau qui seyait merveilleusement à un front pur, d'une teinte dorée, et à deux grands yeux brillans et pleins d'expression. Les événemens les plus romanesques avaient présidé à sa naissance, et sept années auparavant elle avait échappé à la mort d'une manière qui tient du miracle. Comme, après un voyage, elle revenait à Valparaiso avec sa mère, à bord de *la Louisa*, une des violentes tempêtes dont je parlais tout à l'heure se déclara; le convoi dont *la Louisa* faisait partie vit disperser tous ses vaisseaux, dont les uns se perdirent entièrement et coulèrent bas tout à coup, les autres furent chassés sur une pointe escarpée appelée *cruz de los Reyes*, et brisés en morceaux. Au moment où ils baissèrent les voiles, les matelots qui étaient grimpés dans les agrès furent jetés avec violence parmi les rochers, où ils périrent, à vingt-cinq toises de distance de la principale rue, couverte de spectateurs qui ne pouvaient leur donner aucune espèce de secours. Les vaisseaux qui dérivèrent un peu du côté de la grève sablonneuse de l'Almendral furent plus heureux, car les *Huazos*, ou créoles de l'intérieur, s'y trouvaient réunis en foule, et courant intrépidement parmi les brisans, ils sauvèrent tous les hommes qui s'approchaient du rivage au moyen du lazo.

Le Lion, vaisseau de la compagnie des Indes orientales, et qui se tenait près de *l'Independencia*, se trouva au nombre des vaisseaux perdus. Il fut redevable de n'avoir pas été brisé sur les rochers à l'habileté et à l'activité du capitaine, qui, au moment où il s'aperçut d'un commencement de dérive, coupa les câbles, arbora le grand foc et parvint à le faire échouer sur le rivage. Dans un des vaisseaux perdus dans le même lieu, *la Louisa*, se trouvait la mère de Dolores. Elle eut la présence d'esprit d'envelopper soigneusement son enfant et de l'enfermer dans une malle, ayant fait prévenir de son intention les *Huazos* qui se trouvaient sur la grève, par quelques matelots qui avaient gagné le rivage à la nage, pour qu'ils se disposassent à le recevoir. Quand elle s'aperçut que l'attention de la foule était fixée sur le vaisseau, elle jeta la malle dans la mer, d'où les *Huazos* la retirèrent sur-le-champ avec leurs lazos. Après l'avoir ouverte, ils trouvèrent l'enfant sain et sauf, car à peine si quelques gouttes d'eau s'étaient infiltrées dans la malle pendant le peu de temps qu'elle s'était trouvée à la merci des vagues. Après qu'elle eut vu son enfant sauvé, la mère n'hésita pas longtemps à s'élancer dans la grosse mer, qui grondait horriblement, et, ainsi que son courage et sa présence d'esprit le méritaient, elle fut à son tour heureusement sauvée par les *Huazos*.

Dolores devait à de si graves épreuves un caractère sérieux, plein de force et de résolution. Si elle était un enfant pour jouer avec nous, elle redevenait bien vite une personne d'une énergie au-dessus de son âge, et je n'eus que trop tôt l'occasion de m'en convaincre et d'en acquérir la preuve quelques mois après.

CHAPITRE TROISIEME.

Tremblement de terre. — Désastres. — Le *Ruido*. — Nous sommes sauvés par Dolores. — Météore. — Suite des désastres. — Nous quittons Valparaiso.

Quelques mois après notre arrivée au Chili, le 19 novembre 1822, tout le pays fut ébranlé par un tremblement de terre qui se fit sentir au midi jusqu'à l'Archipel de Chiloe; c'était, de mémoire d'homme, le plus violent qu'on eût ressenti, et il frappa de terreur même ceux des étrangers qui avaient été accoutumés à de semblables phénomènes dans d'autres pays. Le jour avait été extrêmement calme et brûlant pour la saison, et, comme nous nous en aperçûmes ensuite, la mer avait été houleuse tout le long du jour dans le port sans qu'il y eût aucune apparence de vent, bien que nous ne fussions pas au temps de l'année où les vents sont variables. A dix heures et demie du soir, le premier choc se fit sentir. Heureusement il ne commença pas avec beaucoup de violence, de sorte que les habitans eurent le temps de quitter leurs maisons. Après un moment d'intervalle, une autre secousse fut si forte que, au bout de quelques secondes, toutes les églises de Valparaiso n'offrirent plus qu'un amas de ruines; le palais du gouverneur, où résidait alors le directeur don Bernardo O'Higgins, presque toutes les maisons particulières et même la plus grande partie des *ranchos* furent détruits ou rendus inhabitables.

La seule maison de quelque grandeur qui échappa au désastre général fut la nôtre : composée de trois étages, elle avait été bâtie sur la grève par M. Price. Cependant cette maison était considérée, à cause de sa grandeur, comme bien plus exposée à être endommagée par l'ouragan qu'aucune autre dans le port, et le danger paraissait d'autant

plus grand pour elle qu'elle ne s'appuyait sur aucune autre construction voisine. Il est probable que si elle fut sauvée, c'est qu'elle reposait sur des fondemens solides, qui avaient été regardés par les architectes du pays comme une précaution inutile. Mais il a été depuis établi incontestablement que, bien que le corps de la maison paraisse également ébranlé par un tremblement de terre, les secousses n'agissent pas avec autant d'effet qu'ailleurs sur des maisons dont les fondemens sont creusés avant dans la terre ou qui sont bâties sur un rocher. Les maisons de l'*Almendral* en particulier, dont le sol est sablonneux, furent si brusquement renversées qu'un grand nombre d'habitans périrent dans les ruines. L'église *de la Merced*, dans le même lieu, fut plus maltraitée que les autres églises, bien qu'elle eût été bâtie si solidement que la tour, construite en briques, ne se rompit pas en morceaux quand elle tomba sur la terre.

Le *ruido* qui accompagna ce tremblement de terre était effrayant : au lieu du son creux et profond qui l'accompagne d'ordinaire, retentissaient les éclats du tonnerre souterrain mêlés à un bruit assez semblable à celui que produirait un torrent qui balaierait des rochers et de grosses pierres dans son cours impétueux, et parfois on entendait aussi un broiement qui inspirait une horreur inexprimable, comme si des couches de granit solide situées au-dessus des montagnes étaient déplacées forcément. Ajoutez à cela la chute effrayante des églises et des autres édifices, les cris des habitans épouvantés et le hurlement des chiens, qui fourmillent dans les rues.

A la première secousse, Dolores entra précipitamment dans la chambre où je me trouvais avec sa sœur Peppa et ma gouvernante ; elle prit sa sœur par la main, cria à mademoiselle Rabichon d'en faire autant pour moi ; puis elle nous entraîna toutes loin de la maison, en plein air et à l'abri

Le tremblement de terre.

de tout danger. C'est alors (1) que nous pûmes voir de près les horreurs d'un tremblement de terre dans ces contrées.

Un grand nombre d'habitans avaient été tués tout d'un coup dans leurs lits ; d'autres, qui étaient sortis précipitamment de leurs maisons, se trouvaient renversés par des tuiles ou étaient tombés écrasés sous des pans de muraille en essayant de s'enfuir à travers des rues étroites. La confusion devint horrible ; toutes les rues, toutes les places publiques

(1) Miss Marryet a emprunté de nombreux fragmens sur le tremblement de terre du Chili à un ouvrage anglais fort bien traduit en français, sous le titre de *Campagnes et croisières dans les États de Venezuela*. — Paris, aux Salons littéraires, rue des Beaux-Arts, 6.

étaient encombrées de fuyards frappés de terreur et la plupart à moitié nus, car la plus grande partie d'entre eux s'étaient élancés de leurs lits à la première alarme et n'avaient pas eu ensuite le temps de s'habiller. Ils continuèrent de courir çà et là au hasard, se frappant la poitrine et récitant tout haut leurs prières; la plupart s'informaient, dans les angoisses de la terreur, de leurs parens et de leurs enfans. En même temps, on voyait des troupes de *rotozos* errer dans les rues désertes et profiter de cette horrible occasion pour piller les maisons; on trouva ensuite beaucoup de ces misérables enterrés sous les ruines, tenant à la main les différens objets qu'ils avaient pu saisir. Pour ajouter aux horreurs de la nuit, des feux éclataient dans plusieurs parties du port et de l'*Almendral*, parce que le chaume desséché des ranchos vint à tomber sur les âtres, qui sont toujours au milieu des huttes.

Un brillant météore se montra au-dessus de la ville pendant la nuit et accrut encore les alarmes des habitans. Le jour vint enfin, mais ce fut pour découvrir le triste spectacle d'une ville en ruines et abandonnée. On voyait alors sur les montagnes voisines des groupes des malheureux habitans qui n'avaient pas d'abri, qui manquaient de nourriture et souvent qui n'avaient pas de vêtemens.

Ce tremblement de terre ne maltraita pas seulement Valparaiso, car il étendit ses ravages, plus ou moins, sur toutes les villes et tous les villages qui l'avoisinent. Comme les fermes qui se trouvent près de la côte, et surtout celles qui se trouvent peu éloignées de ce port, avaient été presque toutes détruites, on ne reçut aucune provision de la campagne pendant plusieurs jours. La disette alors se fit sentir, mais surtout dans la classe pauvre, qui n'avait pas le moyen d'envoyer aux plantations pour se procurer de la nourriture. Les choses en vinrent au point que le gouverneur jugea nécessaire de placer des sentinelles autour du petit nombre de fours qui avaient échappé à la destruction générale, pour empêcher la populace affamée de dévorer les pains à moitié cuits.

Comme il n'y avait pas d'arbres sur les montagnes voisines et qu'on ne trouvait que fort peu d'arbustes dans les quebradas, les habitans ne purent se construire qu'un petit nombre de huttes pour se mettre à l'abri du soleil. Pour surcroît de misère, une pluie très-forte vint à tomber presque pendant toute la nuit, laquelle produisit parmi les montagnes des torrens impétueux qui enlevèrent quelques lits et d'autres meubles qu'on avait retirés des ruines.

Néanmoins on oublie promptement des malheurs de cette nature dans les pays où l'on est accoutumé à les essuyer. Aussi, au bout de quelques semaines, les habitans se mirent à rebâtir leurs maisons sur le même emplacement qu'elles occupaient. Ces bâtisses, au reste, se faisaient en très-peu de temps, car toutes les maisons au Chili se construisent avec des *adobes*, ou briques cuites au soleil, et dans les ruines d'une maison on trouve aisément des matériaux pour en bâtir une autre.

Après la terreur que nous fit éprouver un pareil fléau, et quand nous fûmes bien convaincues que tout péril avait cessé, nous rentrâmes dans notre maison et reprîmes notre vie solitaire et paisible : à l'âge que nous avions on s'étourdit vite sur les malheurs dont on n'a point à subir les conséquences, et, grâce au sang-froid et au courage de Dolores, le tremblement de terre n'avait rien eu de funeste pour nous.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Voyage. — Le *capataz*. — Les conducteurs de bœufs. — Les *arrieros*. — La *madrina*. — Le *poncho*. — Les *chasquis*. — L'*ulpa*.. — La *molle*. Route de Valparaiso à Santiago. — Santiago. — Le *litre*.

Cependant mon père ainsi que la famille de mes deux jeunes amies crurent prudent de quitter Valparaiso pendant quelques mois. Les désordres causés par le tremblement de terre y avaient amené beaucoup de personnes dangereuses, et il devenait impossible, au milieu d'une ville en ruines, de s'occuper d'affaires. Nous partîmes donc, trois jours après la catastrophe, pour Santiago, capitale du Chili.

Suivant la coutume du pays, mon père, chargé de disposer les préparatifs et les moyens de départ, s'adressa à des charretiers et leur loua six voitures et quatre mulets pour transporter nos deux familles et leurs meubles. Ces voitures étaient traînées par des bœufs, seuls animaux qui puissent traîner des fardeaux dans ce pays. On ne met jamais plus d'un charretier à une voiture de transport; cependant ces charretiers voyagent toujours en troupes de sept ou huit, sous les ordres d'un *capataz*, ou conducteur. Ils se prêtent mutuellement leurs bœufs dans les passages difficiles lorsqu'ils montent des collines escarpées, et s'entr'aident dans les réparations qu'il leur faut faire à leurs charrettes quand celles-ci sont endommagées. Ils se relèvent pour aller à la recherche de leurs bœufs, soit pendant la nuit, soit pendant la chaleur excessive de midi, temps pendant lequel on ôte le joug aux bœufs pour les laisser paître le long de la route. Pendant la sécheresse, quand l'herbe est rare dans les lieux par où ils passent, ces charretiers ont soin de mettre des bottes de paille hachée pour leurs bœufs sur le haut de leurs charrettes.

L'usage invariablement suivi par ces charretiers de ne voyager que par troupes, leur réputation de force et d'intrépidité, assurent une protection respectable aux marchandises qu'ils transportent constamment de la ville au port et du port à la ville, protection d'ailleurs nécessaire, car toutes les routes du Chili sont plus ou moins infestées par les voleurs. L'honnêteté de ces hommes est passée en proverbe. Les marchands sont dans l'habitude de leur confier de grosses sommes d'argent, qu'ils remettent toujours avec une scrupuleuse fidélité. Le prix que reçoivent les voituriers pour chacun de ces voyages, pendant la belle saison, est fort peu de chose : il n'est que de deux dollars et demi, et encore ils ne sont pas nourris. Pendant les mois d'hiver, le salaire de ces hommes s'élève jusqu'à trois dollars et demi, quoiqu'ils ne soient jamais moins de dix ou quinze jours en route et qu'ils soient souvent retardés plus d'un mois.

Les *arrieros*, ou muletiers, sont encore moins payés que les charretiers, parce qu'ils mettent moins de temps dans ces voyages, et cependant ils ont beaucoup plus de peine que ces derniers. Ces muletiers conduisent ordinairement quatre-vingts mules ou plus, qu'ils ont à charger ou à décharger toutes deux fois par jour, ayant encore à s'occuper des ballots qui viennent à se détacher pendant la route et des bêtes qui tombent et enfoncent dans la boue; ils ont aussi à réunir ces animaux le matin et l'après-midi, quand ils ont brouté suffisamment, et à les surveiller pendant la nuit, car ils les lâchent, après les avoir déchargés, dans des prairies communes, d'où ils sont très-enclins à sortir pour

aller chercher ailleurs une meilleure pâture. Cette troupe de mules marche le long des routes et même à travers les rues au son d'un *zinzerro*, ou petite clochette en cuivre qui est suspendue au cou de l'une d'elles : cette mule est appelée par les Huazos *la madrina*, ou la marraine, qui est toujours conduite par un petit garçon qui marche en tête des mules. Elles n'ont jamais ni bride ni licou, mais quand les *arrieros* les chargent ou les déchargent, ils leur couvrent la tête d'un *poncho*, qui les fait tenir immobiles tant que leurs yeux sont ainsi couverts.

Ce *poncho*, ou *manta*, comme on l'appelle encore, a été universellement porté de tous temps par les Chiliens, excepté par ceux qui se piquent de s'habiller à l'anglaise ; un grand nombre de résidans étrangers le portent même en voyage, car c'est un habillement très-commode qui couvre le corps et les genoux quand on est à cheval et qui laisse les bras parfaitement libres. C'est une espèce de manteau carré, sans manches, qui descend jusqu'aux genoux, ayant une ouverture étroite au milieu pour laisser passer la tête.

On voit rarement, sinon jamais, les montagnards du Chili, ou Huazos, ainsi appelés pour les distinguer des Chinos et des Cholos de la côte, soit dehors, soit chez eux, sans un *poncho*. C'est un vêtement qui leur est de la plus grande utilité, car il les garantit de l'humidité et peut être facilement ôté. Il supplée d'ailleurs à plusieurs objets ; c'est ainsi qu'il remplace à l'occasion la nappe, la table de jeu, la couverture et le manteau.

Outre les voituriers, les bœufs et les mulets, nous louâmes encore des *chasquis*. Les *chasquis* sont des porte-faix qui se chargent de transporter des meubles de toute espèce et même des voyageurs. Habitués à ce genre de travail depuis leur plus tendre jeunesse, ils portent les fardeaux dont on les charge, à peu près de la même manière que font les porte-faix de Londres, sur des crochets qui sont suspendus à leurs épaules. Une partie de ces mêmes fardeaux est encore soutenue par une large courroie dont ils se ceignent le front. A l'aide d'une *garrotte*, ou fort bâton, qui leur est absolument nécessaire pour s'appuyer dans les descentes périlleuses, ils portent avec une apparente facilité de six à huit *arrobas*, c'est-à-dire de cent cinquante à deux cents livres, en allant au pas de trot, et peuvent continuer ainsi pendant un mois en marchant huit ou neuf heures par jour. Après qu'ils ont été payés d'un voyage, ils ne font rien tant qu'il leur reste un quartillo, dépensant tout leur argent en *aguardiente* et en *chica*, dont ils font une consommation considérable. Cette intempérance périodique succédant à des fatigues extrêmes mine rapidement la constitution de ces hommes, et il est à remarquer qu'on voit rarement un *chasqui* dépasser l'âge mûr.

Quand ils portent des voyageurs, ils ont une petite chaise à bras, fixée à leurs épaules par des courroies. Dans cette chaise chaque voyageur s'assied et évite de lui occasionner le moindre mouvement qui pourrait ébranler le porteur et qui lui ferait perdre infailliblement l'équilibre. Les chasquis demandent toujours une plus grande somme d'argent pour porter une personne que pour transporter des meubles, alléguant pour raison qu'ils courent beaucoup plus de risques dans le premier cas que dans l'autre. Ils ne manquent jamais d'avertir plusieurs fois le voyageur de ne pas changer brusquement de posture ; ils insistent aussi pour qu'il se couvre les yeux avec un mouchoir quand on traverse un défilé dangereux ; mais leurs instances deviennent des exigences quand c'est une femme qu'ils portent. Il est à remarquer d'ailleurs que toute personne du sexe paie toujours le double du prix ordinaire, et que, pour des raisons superstitieuses qui dominent parmi eux, ils se dispenseraient volontiers de la porter. Leur dos est toujours écorché comme celui des bêtes de somme. Dans ces voyages, ils montrent autant d'abstinence que de tempérance, sachant bien que leur propre vie et celle des personnes qui se fient à eux peuvent dépendre d'un faux pas. Les provisions dont ils se servent ordinairement pendant le voyage se composent d'un petit sac de farine de maïs. Ils mêlent simplement cette farine à de l'eau froide dans une corne, et de ce mélange, qu'ils nomment *ulpa*, ils boivent environ la valeur d'une tasse à thé pour un repas.

Il est une autre espèce de provisions portatives fort en usage parmi les Indiens, lorsqu'ils entreprennent de longs voyages à travers les montagnes, où ils sont exposés à de grandes fatigues, et ne peuvent ni se procurer ni emporter avec eux aucune espèce de nourriture. C'est une petite calebasse qui n'est guère plus grosse qu'un œuf de dindon, pleine d'une substance blanche farineuse, faite de coquilles brûlées, pilées fin, et mélangée avec la racine d'une herbe appelée *molle*, qui se trouve dans les montagnes. Ils roulent une petite pincée de cette herbe dans une feuille verte de *coca*, qui ressemble à celle d'un citron, et la tiennent dans leur bouche pendant le voyage. On assure dans le pays que la *molle* a la propriété de réjouir et de dissiper la faim.

La grande route qui conduit de Valparaiso à la capitale passe à travers des montagnes très-hautes et très-escarpées, appelées *cuestas*, au-dessus desquelles serpente une route qu'on n'a pu pratiquer qu'à force d'argent et de travaux. Une d'elles, appelée la *cuesta de Zapata*, se trouve près du village de *Casa-Blanca*, et l'autre, de beaucoup plus haute, la *cuesta de Prado*, est située entre l'hôtel des postes de Bustamente et la lagune de Pudaguel. Le nombre de passages tournans de ces routes est considérable et rend la montée moins raide. C'est ainsi que des charrettes pesamment chargées parviennent à passer.

Ces cuestas sont particulièrement exposées à être endommagées par de grosses pluies, qui y pratiquent de profondes excavations, la route, composée d'un terrain rocailleux, étant ou minée par des infiltrations aqueuses, ou bouleversée par des tremblemens de terre.

La vue, quand on descend la première cuesta, s'étend sur une vallée parfaitement unie, de huit ou dix lieues de longueur, et de cinq ou six de largeur. Le spectacle qui s'offre de là au voyageur est surtout très-singulier à la pointe du jour. Toute la superficie du terrain est couverte d'un brouillard épais, qui ressemble à une collection de toisons de la plus éclatante blancheur, produit par les exhalaisons de la rivière et des divers canaux qu'on a creusés dans la vallée pour l'arroser. On n'aperçoit alors que les sommets des arbres et de petits monticules qui ressemblent à des îlots dans une mer d'intérieur. A mesure que le soleil paraît, le brouillard s'élève graduellement, découvrant par degrés une vue magnifique de la vallée et de la petite ville de *Casa-Blanca*. Une route de cinq lieues de longueur conduit au pied de la cuesta. Elle est si droite et si unie qu'elle produit un singulier effet, auquel contribuent encore et sa couleur brillante de craie et son amincissement progressif en pointe : elle représente exactement l'image d'un obélisque de pierre blanche.

La route de l'autre *cuesta* est très-courte et a beaucoup moins de chemins tournans que celle-ci. Elle conduit à la *caxon de Zapata*, ainsi nommée parce que la route se trouve comme enfermée entre deux montagnes, dans

une quebrada. Elle est traversée par un torrent de montagnes si complètement masqué par les arbres qu'on ne le découvre que lorsqu'on arrive sur ses bords. La caxon fourmille de gibier. Nous y remarquâmes des perdrix à pattes rouges, des pigeons sauvages, *torcazas*, et une espèce d'ortolan appelé *zarzal*. Ce dernier fréquente les vignobles, et son fumet ne le cède en rien à celui de l'oiseau d'Europe du même nom. Tout ce pays est infesté par d'innombrables troupes de *loros* verts et jaunes, dont les cris continuels sont très-désagréables. Les couleurs de ces oiseaux sont extrêmement brillantes, mais la beauté de leur plumage est loin de compenser, dans l'opinion du laboureur chilien, le mal qu'ils font aux jeunes blés de toute espèce. Les graines de *piquillin*, qui se trouvent ici en profusion, nourrissent des milliers de petits perroquets verts, appelés *catitas*, dont les têtes sont blanches et les ailes bleues. Ils sont à peu près de la grosseur d'un bouvreuil, ne tardent pas à s'apprivoiser et apprennent promptement à bégayer l'espagnol.

Après avoir passé la Curicavi, qui est coupée par un gué profond dans toutes les saisons et souvent dangereux, la route serpente à travers une vallée fertile et unie, qui arrive jusqu'au pied de la *cuesta de Prado*, qui emprunte son nom du propriétaire de terres immenses dans le voisinage. Le pays montagneux qui se trouve entre Bustamente et le pied de cette cuesta est couvert d'*espino*, ou arbre à épines rouges, qui devient très-gros. Il produit une petite fleur jaune, d'une odeur fort agréable, appelée *aroma*, que les Chiliennes s'empressent de mettre dans leurs malles et dans leurs commodes, non-seulement à cause de son parfum, mais parce qu'elle a, dit-on, la propriété d'écarter tous les insectes. La terre, qui est couverte de ces arbres sur une grande superficie, dans beaucoup d'endroits du Chili, est loin d'être aussi peu productive pour le propriétaire qu'on pourrait l'imaginer d'abord. Les troncs de ces arbres, qui viennent très-haut et sont suffisamment droits, ne servent pas seulement comme bois de chauffage, ils sont encore employés dans une foule d'usages domestiques.

En atteignant le sommet de la cuesta de Prado, une des plus magnifiques vues du monde s'offre tout à coup au voyageur. A ses pieds s'étend la plaine unie et bien cultivée de Santiago, couverte de plantations et arrosée par les rivières Maypu, Mapocho et autres ruisseaux de montagnes. A droite est la plaine de Poangui, entourée par des forêts de *bollen*, de *peümo* et de *quillay*, dont une partie a été éclaircie pour faire place à des plantations. Le *litre*, qui est l'*upas* du Chili, répand son ombrage sombre sur la plus grande partie de ces bois. Il est d'une nature vénéneuse si singulière que, quand on le manie sans précaution, il affecte la peau d'une espèce d'érésipèle, et à cause de cette propriété il est difficile de décider les péons à l'abattre. Les personnes qui font la sieste sous son ombrage s'éveillent invariablement avec des vertiges et des nausées, et sentent leurs paupières si enflées qu'elles ne peuvent souvent continuer leur route sans guide. On dit que ceux qui dormiraient sous le litre pendant toute une nuit paieraient de leur vie leur imprudence, surtout si la rosée tombait abondamment. Quand on est arrivé à l'extrémité la plus éloignée de cette cuesta, on aperçoit, à la distance de trente milles, la ville elle-même, assez remarquable par le nombre de ses clochers et de ses tours blanches, et environnée par de petits villages et des quintas.

Le fond de cet admirable tableau est formé par les Andes, qui s'élèvent majestueusement dans un immense demi-cercle, et diminuent singulièrement par comparaison la hauteur des montagnes qui s'élèvent entre elles et la vallée. C'est au point que l'attention ne s'arrête un moment sur elles que pour faire mieux sentir à l'esprit quelle est l'inconcevable élévation des Cordillières.

En descendant cette dernière cuesta, l'Estero de Pudagüel est le seul passage dangereux qu'on rencontre dans cette route. C'est un gué très-redouté à cause du déplacement du sable qui se détourne de l'endroit qu'il faut traverser. Après toute forte ondée, le *vadero*, ou gardien du gué, doit s'avancer à cheval dans le torrent et reconnaître précisément où l'on peut le passer le plus sûrement. Cet emploi est confié à un vieil Huazo, qui bâtit un rancho sur le bord au commencement de la saison pluvieuse, et qui gagne assez en indiquant le gué aux voyageurs pour y vivre toute l'année.

En entrant dans Santiago, du côté de l'obélisque, les rues sont basses et mal pavées, mais à mesure qu'on s'approche du centre de la ville on en voit d'autres d'une espèce différente. Là elles sont pavées des deux côtés avec de larges dalles de porphyre tirées de San-Christoval, et les maisons sont fort belles. La plaza mayor est spacieuse et entretenue très-proprement.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Pedro. — Les *Huazos*. — Leur costume. — Le *Cuchillo*. — Récits mutuels. — Cordoue. — Les chasses. — Animaux divers. — Légende du *huechen*. — Arbustes. — Règne végétal.

Nous supportâmes tous les fatigues de ce voyage avec beaucoup de peine, excepté Dolores, dont la force et le courage augmentaient en raison des fatigues et des difficultés de la route. Elle ne pâlissait pas devant un précipice ; elle ne perdait pas sa gaîté, malgré les ardeurs du soleil, la lassitude ou les périls ; aussi s'était-elle gagné les bonnes grâces des *Huazos* qui nous escortaient, et particulièrement de leur chef Pedro, grand chasseur de cigognes, joueur intrépide de dés, enthousiaste de courses de chevaux, et qui avait quitté sa profession d'*aguatero*, ou porteur d'eau, à Santiago, pour se faire chef d'escorte des voyageurs, c'est-à-dire, je crois, protecteur de ceux qui le payaient et brigand pour ceux qui ne le payaient pas.

Pedro, comme la plupart des Huazos du Chili, avait le teint olivâtre et les yeux d'un noir brillant ; ses cheveux, également noirs et un peu crépus, se rattachaient derrière la nuque et formaient une longue queue, nouée au bout par un ruban noir ; un bonnet de feutre blanc se posait coquettement sur cette coiffure, disposée d'une manière pittoresque. Quant à son costume, il consistait d'abord dans le poncho, que Pedro revêtait à la moindre variation de la température, et se complétait par un sarreau de gros drap bleu et par une culotte de peluche rouge. Le sarreau et la culotte se trouvaient retenus autour de la taille et unis entre eux par une large ceinture nommée *faxa*. Cette ceinture, de couleur éclatante, était de soie et frangée : c'est à la fois la bourse

et le portefeuille des Huazos. Pedro portait encore sur les jambes une espèce de guêtres appelées *bolas*, qui ressemblent à de longs bas et sont faites d'une étoffe de laine grossière, teinte en noir. Ces guêtres, qui remontaient jusqu'à la moitié de la cuisse et descendaient presque jusqu'à la cheville, étaient attachées au-dessous du genou avec des jarretières de filet à brillantes couleurs. Il portait à ses pieds des *ojotas*, c'est-à-dire des souliers sans boucles. Enfin, il ne se montrait jamais sans de pesans éperons d'argent ou de fer à énormes molettes, dont le son retentissant paraissait lui plaire beaucoup quand il marchait.

L'arme que porte toujours un Huazo est le *cuchillo cuchi-blanco*, ou long couteau à manche blanc, qui sert dans tous les détails domestiques, et qui est pour eux une arme offensive et défensive. Dès l'enfance on les familiarise avec les différens usages du *cuchillo*, et ils le tirent à la plus légère provocation. Ils le portent dans un fourreau qu'ils mettent dans la *bola* ou qu'ils tiennent entre la ceinture et le corps.

Si la hardie Dolores s'était gagnée les bonnes grâces de l'aventurier Pedro et s'en montrait fière, Pedro recevait à chaque instant de la jeune fille des témoignages d'affection qui le rendaient également fier et joyeux; il chevauchait constamment à côté de la voiture où se trouvait la jeune fille, lui amenait un mulet dès que la route permettait à Dolores de prendre ce moyen moins incommode de voyager, et quand il fallait que les bœufs marchassent à pied, il tirait de sa ceinture deux cigarettes, en présentait une à la jeune fille, qui l'allumait à la cigarette de l'Huazo, et tous les deux charmaient la lenteur de la route par des conversations pleines d'intérêt. Dolores contait à Pedro les merveilles de l'Angleterre et de l'Espagne, qu'elle avait visitées, et sur-

Vue de Cordoue.

tout du Guadalquivir et de la belle ville de Cordoue, patrie de sa mère. Pedro contait à Dolores les chasses qu'il entreprenait dans les montagnes des Cordillières. Cet homme, ordinairement froid et impassible, s'animait d'une façon singulière en faisant ces récits et s'exprimait avec une chaleur qui lui suggérait les expressions les plus pittoresques et les plus heureuses. Il fallait l'entendre parler de son bon cheval, que rien ne fatiguait, dont il ne se servait que pour la chasse, et qui, le pied sûr, grimpait sur les plus dangereux rochers sans donner à son cavalier la crainte de glisser ou de trébucher. Pedro se complaisait encore à la description des oiseaux et des animaux qu'il tuait dans ses chasses, et dont la plupart sont inconnus en Europe et même dans une partie du Chili. Il dépeignait le cygne sauvage, au bec rouge, dont rien n'altère l'éclatante blancheur, excepté deux taches d'un velours noir, l'une au cou, l'autre à la tête. Il disait encore le *flamenco*s

au manteau d'écarlate et à la robe d'hermine ; le *pillu*, cigogne dont les pattes grêles ont trois pieds de hauteur et dont le cou n'a pas de moindres dimensions que les pattes, quoique le corps ne dépasse pas en grosseur un canard d'Europe ; la grive *thili* et la *thenca*, qui n'a pas de chant propre, mais qui sait imiter et perfectionner le chant des autres oiseaux.

Un animal qu'il faut soigneusement éviter dans les Andes, c'est le *chingue* ; il est de la grosseur d'un chat environ, de couleur bleue foncée, marqueté le long du dos de taches rondes et blanches. Il a, pour se garantir des attaques des hommes et des animaux, la faculté de répandre une odeur horriblement fétide à une distance d'un mille au moins. Elle est telle qu'elle infecte les habits d'un chasseur et les met absolument hors de service ; les chiens mêmes, quand ils l'ont aspirée, se retirent précipitamment, hurlent comme s'ils étaient en danger d'être suffoqués, plongent dans l'eau la plus prochaine et se roulent dans le sable ; ils ne mangent pas non plus, quelque affamés qu'ils puissent être, tant que cette horrible odeur s'attache à eux. Le *chingue* connaît si bien ses moyens offensifs et défensifs qu'il pénètre intrépidement dans les fermes et prend ouvertement les œufs que couvent les poules, sans craindre de s'exposer au moindre châtiment, car il n'est ni homme ni chien assez osé pour se mesurer avec lui.

Pedro, comme la plupart des Huazos, comme la plupart des peuples à demi civilisés, se plaisait à écouter et à rapporter des histoires qui tenaient du merveilleux. Il croyait qu'une grosse espèce de chauve-souris qu'il appelait *pehuechen*, habitante des forêts et des quebradas solitaires, sort la nuit pour tuer les troupeaux de moutons et de bœufs, dont ce vampire suce le sang avec fureur. Bien qu'il pût imiter le cri lugubre de cet animal redouté et décrire son vol lourd, qu'il comparait à celui d'une perdrix, il n'avait jamais pu voir un de ces animaux ; mais, disait-il, son grand-père en avait tué plusieurs au moment même où ils suçaient le sang d'une de leurs victimes. Les Huazos s'accordent à comparer le *pehuechen*, sous le rapport de la taille et de la grosseur, à un beau lapin noir apprivoisé ; il a les yeux brillans et hagards, le bec pointu et de très-petites oreilles ; ses ailes ressemblent beaucoup à celles d'une chauve-souris, mais elles sont beaucoup plus épaisses ; ses pattes et ses griffes sont celles du lézard, et sa queue est longue et écailleuse comme celle d'un poisson. Les Huazos croient universellement que cet oiseau peut glacer le sang d'un homme ou d'une bête en planant seulement au-dessus de sa victime, et sont saisis d'un grand effroi quand ils entendent son cri pendant la nuit.

Pedro parlait encore de plusieurs animaux et de diverses plantes, parmi lesquelles il citait surtout le *mayten*, arbre qui est vert toute l'année, et qui figurerait parfaitement dans un parc. Il a environ trente pieds de hauteur ; ses branches sont longues et s'inclinent régulièrement vers la terre ; les jeunes rejetons, comme ceux du mélèze, sont toujours couverts de fleurs qui, dans le mayten, sont très-petites, en forme de clochette et d'un pourpre brillant. Le bois, d'une couleur jaune d'or, avec de nombreuses veines brunes et vertes, est fort employé par les ébénistes comme bois de placage. Les feuilles sont petites, d'un vert vif, et recherchées par les daims et les bestiaux, qui, pour les atteindre, franchissent toute espèce de barrières. Les Huazos improvisateurs, ou chinganeros, qui dans leurs compositions font des allusions perpétuelles à des sujets familiers à leurs auditeurs, comparent une belle femme à la jeune branche de cet arbre, comme dans le couplet qui commence par ces mots :

Mariquita de mi alma !
Cogollito de mayten, etc.

La *floripondio* est une des fleurs les plus magnifiques et des plus odoriférantes du Chili, et peut-être de l'Amérique du sud. Elle est taillée en forme d'entonnoir, ayant neuf pouces de longueur sur dix-huit de circonférence au bord de son calice ; elle est d'une blancheur comparable à la neige et exhale une odeur délicieuse et fort semblable a celle de l'ambre, qui parfume tout le jardin où elle vient. Les feuilles sont plus longues que la fleur, de la largeur de la main et couvertes d'un duvet doux et soyeux. La tige a dix à douze pieds de hauteur et est à peu près aussi épaisse qu'un bambou ordinaire.

L'arbre appelé *peümo* porte un fruit qui, bien qu'il soit fort désagréable à tous les étrangers, est fort recherché par les dames de Valparaiso. Une décoction de l'écorce de cet arbre a, dit-on, les effets les plus salutaires dans les cas d'hydropisie. Le fruit du peümo est à peu près de la forme et de la grosseur d'une olive, renfermant comme elle une petite amande ovale. Il est fort estimé par les Chiliens, qui le tiennent pendant longtemps dans une forte couche de cendres chaudes, pour en extraire l'huile essentielle qu'il contient.

Le *molle*, espèce de saule, croît aussi dans la plaine de Llallay ; sa sève, qu'on extrait comme celle de l'érable, offre dans les deux états de fermentation une forte chica très-agréable au goût, que les indigènes préfèrent au vin et dont ils font un très-bon vinaigre. Quand cette sève est épaissie, avant la fermentation, elle produit un sirop qui ne le cède en rien à celui des palmes. Les pêcheurs de Concon et de Valparaiso emploient la décoction de l'écorce de cet arbre pour teindre et tanner leurs filets, dans la double intention de les rendre plus solides et moins faciles à voir quand ils sont sous l'eau.

La pomme de terre indigène, que les Indiens appellent *moglia*, se trouve en abondance le long de la cuesta de Llallay et forme leur principale nourriture. Dans l'état sauvage elle est petite et légèrement amère, mais elle devient par la culture plus douce, plus grosse et passablement farineuse, surtout quand on la fait rôtir.

CHAPITRE SIXIÈME.

A Santiago. — Départ de Pedro. — Dons mutuels. — Mœurs du pays. — Le *monte*. — La *sala*. — Un *estrado*. — Costumes. — Édifices. — Processions. — Pénitences publiques. — La fête de San-Pedro. — Le tamajar. — Promenades. — Le *Canada*.

Lorsque nous fûmes arrivés à Santiago, Pedro témoigna le plus vif chagrin de se séparer de la petite dona, comme il l'appelait, et Dolores, pour diminuer ce chagrin, donna au Huazo, avec la permission de sa mère, une croix d'or qu'elle portait attachée au cou par un ruban de soie. Pedro fut attendri jusqu'aux larmes par ce témoignage de bienveillance, fit les plus énergiques protestations de dévoûment à Dolores, et annonça qu'il allait entreprendre une

grande chasse pour rapporter de jolis oiseaux, des insectes et des curiosités à la jeune fille.

Un mois s'écoula, durant lequel nous eûmes le temps de nous familiariser avec les mœurs nouvelles de la ville dans laquelle nous nous trouvions.

Les habitans de Santiago sont très-enjoués et très-hospitaliers; ils aiment beaucoup la société des étrangers, surtout celle des Anglais, pour le pays et le caractère desquels ils professent une grande estime. Ils ne parlent jamais qu'avec un profond respect et une vive reconnaissance du grand Canning, *el gran Canning*. Leurs amusemens favoris sont la danse et la musique, et dans ces deux arts ils surpassent la plupart des Américains du sud. Ce sont aussi de grands joueurs, et à leur jeu favori, le *monte*, il n'est pas rare que des milliers de dollars dépendent d'une seule carte.

La *sala*, ou salon, dans laquelle ils ont l'habitude de recevoir, est ornée, dans les familles qui tiennent aux anciens usages, d'un *estrado*. Cet *estrado* est une plate-forme faisant face à la porte, ayant un demi-pied de hauteur environ et quatre ou cinq pieds de largeur, couverte de nattes ou de tapis, sur lesquels s'asseyent toutes les dames de la famille, tandis qu'un rang de chaises basses est destiné aux hommes, qui se tiennent dans une autre partie de l'appartement. Là, les hommes fument leurs cigares et s'entretiennent des événemens politiques du jour, sans adresser à peine une parole aux dames, qui, de leur côté, fument des cigarillos, faits de tabac enveloppé dans de menus morceaux de feuilles de maïs, et ne chantent ou ne pincent de la guitare que lorsqu'elles en sont priées. Cependant, selon toute apparence, cette coutume ne tardera pas à être entièrement abolie, et les étrangers pourront s'attribuer sans inconvénient le mérite de lui avoir porté atteinte les premiers. C'est ainsi que ces étrangers, dans leur heureuse ignorance sur ce point, écoutaient avec un plaisir indicible les chants des dames chiliennes, qu'ils recherchaient leur conversation, qu'ils trouvèrent toujours remplie d'agrémens. Cette ignorance fut d'abord excusée, puis critiquée; bientôt elle porta à l'innovation, et l'on finit par croire qu'il était de bon goût de rechercher la société des dames. Il est certain du moins que cette société nous a toujours paru de beaucoup préférable à celle des hommes. Il n'est pas moins vrai que dans les derniers temps quelques familles, qui affectaient d'adopter les coutumes anglaises, s'empressaient de donner des thés. Il faut avouer pourtant qu'il se passera encore bien des années avant que les Chiliens soient sevrés du *mate* et de la *bombilla*.

Les Chiliennes s'habillent à présent à peu près comme les Anglaises; une différence essentielle cependant, c'est que les premières ne portent de chapeau en aucune occasion et se couvrent simplement la tête d'un châle quand elles sortent; même les femmes de la plus basse classe prennent grand soin de leurs cheveux, qui sont invariablement noirs, et qu'elles préfèrent avec quelque raison à toute espèce d'ornemens artificiels. Quand les Chiliennes entendent la messe, elles portent toutes un habillement noir avec une mantille. Il n'est pas jusqu'aux mendians qui ne tiennent en réserve de vieux habillemens déchirés pour assister à cette cérémonie religieuse.

Les édifices publics de Santiago, la cathédrale exceptée, sont tous bâtis en briques et dans un très-beau style, surtout la casa de moneda. Cet hôtel se trouve séparé de tout autre bâtiment et a en face de lui une plazuela dans laquelle est une fontaine d'eau très-claire. Il s'étend sur une superficie de deux cent cinquante pas environ de chaque côté; il est haut de deux étages et contient trois cours et une chapelle, dans laquelle on célèbre journellement la messe pour les familles de ceux qui étaient autrefois officiers de l'établissement et qui occupent encore de beaux appartemens.

Le consulado, où siége une cour qui décide toutes les questions commerciales et où sont établis les bureaux de la banque nationale, est situé dans la plazuela de la Compania, en face de la belle vieille église qui appartenait autrefois à la société des jésuites. Après cet établissement, on remarque le collége établi par ces pères. Il est maintenant occupé par de jeunes élèves chiliens, qui, sous la direction de nouveaux maîtres, ne reçoivent pas une éducation précisément religieuse. A un autre côté de la petite place est l'Aduana, grande maison de douane, dans les cours de laquelle chaque charrette arrivant du port est obligée de conduire les marchandises qu'elle a amenées. En face de cet établissement est le Coliséo, vilaine salle de spectacle, qui cependant est toujours pleine le dimanche et le jeudi.

Le palais du président, dans lequel se trouvent tous les bureaux publics et la trésorerie, est un beau bâtiment de brique, dont la façade est en porphyre rouge, ayant des pilastres et des pierres angulaires de même marbre. Cet édifice avec la prison (*carcel*), qui est bâtie dans le même style et dont il paraît faire partie, forme un côté de la plaza. On remarque encore la cathédrale, bâtie de pierre de taille, et le palais de l'évêque. Ce palais a été dernièrement converti en école pour les jeunes personnes. Là, sont instruites dans les arts libéraux les filles des principaux habitans; elles y apprennent même l'anglais et le français. Dans cette pension, ou Colegio, comme on l'appelle, se trouvent des maîtres de toute espèce, la plupart étrangers; elle est aussi conduite par une suite de règlemens jusqu'alors inconnus dans le Chili.

Parmi les églises, les couvens et les monastères de Santiago, on remarque San-Domingo, San-Francisco, San-Augustin. Dans la soirée du jeudi saint les églises sont resplendissantes. C'est alors que tout bon catholique doit *rezar las estaciones*, c'est-à-dire prier à sept autels différens au moins, en mémoire de sept événemens principaux qui eurent lieu pendant le crucifiement de Notre-Seigneur. Toutes les églises rivalisent entre elles, exposant à la vue, dans cette soirée, toute la vaisselle d'or et d'argent qui leur appartient. Les *custodias*, ou châsses qui renferment l'hostie consacrée, sont surtout d'une magnificence extraordinaire : elles sont faites d'or solide et sont richement ornées de perles et de pierres précieuses. On nous assura que l'une d'elles, appartenant à la cathédrale, avait coûté plus de 300,000 dollars, et il y a trois ou quatre châsses dans la ville qui ont à peu près la même valeur.

Pendant toute la semaine de la Passion, mais plus particulièrement dans la soirée du jeudi saint, on voit se promener par les rues beaucoup de pénitentes, portant des voiles noirs et se déchirant les épaules nues à grands coups de discipline. Quelquefois elles en usent ainsi pour accomplir une pénitence qui leur a été imposée par leurs confesseurs; il arrive aussi qu'il n'y a rien d'obligatoire dans cette pénitence et qu'elles ne la subissent que de leur propre mouvement, en vue d'expiation. Une autre pénitence encore plus rude consiste à porter une lourde croix de bois sur ses épaules. Ces dévots doivent être suivis par des amis, qui se chargent du soin de les empêcher de tomber. On conçoit que cette précaution est indispensable, car, leurs mains n'étant pas en liberté, il suffirait d'un faux pas pour leur occasionner de graves blessures. On a vu beaucoup de ces pénitens, qui étaient des hommes robustes, s'évanouir sous cette croix. Quand on a délié leurs bras, on a soin de ne les

abaisser que par gradation, car autrement ils ressentiraient des douleurs horribles.

Le jour de la fête de San-Pedro, qui est le patron des pêcheurs, tous les bateaux et tous les canots appartenant à la baie de Valparaiso s'assemblent, ornés de banderolles, de rubans et de châles de femme de toutes couleurs. Un grand bateau magnifiquement décoré est préparé pour recevoir le saint, dont un prêtre sortant de l'église principale, au son de toutes les cloches, porte la statue dans ses bras. Autour du prêtre et en face de la statue du saint sont placés des hommes à costume fantastique, qu'on désigne par la dénomination de *catimbados*. Ceux-ci, tout en descendant vers la grève, se retournent fréquemment pour saluer le saint. Le prêtre s'embarque alors dans une chaloupe avec la statue, salué par les acclamations de la multitude et par l'explosion de fusées volantes et de plusieurs autres pièces

Fête de San-Pedro.

d'artifice. La chaloupe traverse la baie, suivie par une foule de bateaux et de canots, pour se rendre à la Caléta, petit village situé sur une partie rocailleuse de la côte, habité principalement par des pêcheurs, qui ont disposé un autel sur la grève pour la réception du saint. Là commence une lutte très-acharnée, car chacun aspire à l'honneur de débarquer la statue et se précipite dans l'eau pour la recevoir; mais les Huazos l'emportent ordinairement sur leurs compétiteurs, au moyen de leurs chevaux, qui les mettent dans le cas d'atteindre le bateau avant qu'il touche au rivage. En tout, c'est un spectacle très-pompeux; il est fâcheux seulement que cette scène animée ne se termine pas ordinairement sans accident.

Le Mapocho, qui traverse la ville de Santiago, occupe, comme beaucoup de rivières de montagnes, un nouveau canal. Il n'y a pas beaucoup d'années, il remplit de gravier son ancien lit, qui se trouvait à l'autre bord du cerro de Santa-Lucia. Cette rivière a élevé son lit de nouveau à un tel point, par l'accumulation constante du sable et des graviers, que son cours se trouve tous les hivers beaucoup plus élevé que le niveau de la ville.

Un *tajamar*, ou petit rempart, fut construit par le président espagnol O'Higgins pour s'opposer aux irruptions de la rivière. On peut observer les progrès qu'a faits la rivière en examinant ce premier tajamar, qui fut bâti à soixante pieds environ plus près du courant que celui qu'on a élevé depuis. Bien que ce tajamar ait été sans doute d'une hauteur suffisante au temps où il fut bâti, il est maintenant couvert d'eau lorsque la rivière devient très-grosse. Le présent tajamar s'étend depuis le pont jusqu'à deux milles environ sur la rivière. Il est bâti en brique solide, n'a guère moins de six pieds d'épaisseur à son sommet et s'élargit en approchant de sa base. Sa hauteur varie nécessairement suivant la nature du terrain, ayant environ quinze ou seize pieds dans sa plus grande élévation. Le cours de la rivière est dirigé contre les fondemens du tajamar, qu'elle a miné en quelques endroits; elle en a même renversé cinquante toises de longueur à son extrémité supérieure; mais là heureusement les bords de la rivière sont élevés. Il n'est pas douteux que la rivière fasse en peu de temps une brèche sérieuse, à moins que le gouvernement ne prenne bientôt des mesures pour fortifier le môle ou détourner le courant d'un

autre côté. Dans la belle saison, de cette promenade, qui est très-fréquentée, on a la vue de la rivière, des faubourgs de la Chimba, remplis de jardins, et des montagnes qui se dessinent dans le lointain.

Vis-à-vis du tajamar, et de l'autre côté de la rivière, est située la colline escarpée de San-Christoval, de forme conique, sur le sommet de laquelle est une croix de bois si grande qu'on peut l'apercevoir distinctement de toutes les parties de la ville à l'œil nu.

Il y a quelques années il existait, parallèlement à ce tajamar, une charmante promenade pour les voitures, ombragée par des rangs de peupliers et ornée à chaque bout par un bassin circulaire, au milieu duquel se trouvait une fontaine. Là, le président espagnol et la haute société de Santiago avaient coutume de se réunir, dans les soirées d'été, pour jouir de la fraîcheur de la rivière et entendre de la musique. Mais les peupliers ont été abattus et maintenant gisent étendus à travers la promenade qu'ils avaient si longtemps ombragée; la fontaine est encombrée de sable, et les voitures et les chevaux ne s'y montrent plus.

Le *Canada* est maintenant la principale promenade publique de Santiago, bien inférieure pourtant au tajamar sous le rapport de la vue.

Dans une vaste plaine, qui s'étend de la colline de Sainte-Lucie à la Llano de Portales, sont plantées quatre magnifiques allées de peupliers qui ont crû à une grande hauteur, et sont arrosés par de petits canaux qui baignent leurs racines et qui sont constamment pleins d'une eau courante très-limpide. Entre les deux allées du centre est un très-large chemin semé de gravier, entretenu avec une propreté minutieuse, étant balayé et arrosé deux fois par jour en été. On y a pratiqué deux ouvertures circulaires, appelées *ovalos*, à travers lesquelles les voitures et les chevaux peuvent passer de la ville dans la plaine de Maypu; mais ils ne peuvent se promener que là. Autour des *ovalos* sont rangés des siéges de pierre dont la forme imite assez celle des lits grecs. C'est là que se trouve le centre de la promenade. Les églises, dans le Canada, sont belles et nombreuses, et les jardins qui appartiennent aux maisons particulières sont les plus étendus de la ville. De nombreux bains d'eau chaude ou froide sont établis dans les jardins derrière les maisons; ils sont d'une propreté remarquable et parfaitement administrés. Pendant les mois d'été, les musiques des différens régimens en garnison à Santiago jouent tous les jours dans les *ovalos* jusqu'à une heure avancée, et des garçons de café, portant toute sorte de raffraîchissemens sur des plateaux, viennent demander les ordres du public. Les serenos, ou watchmen, font des patrouilles continuelles dans les promenades de côté, de sorte que de nombreuses sociétés restent dans ce lieu jusqu'à deux ou trois heures du matin.

Les cafés ont tous des corridors autour desquels sont placés des tables et des siéges pour la commodité de ceux qui veulent se reposer. Les propriétaires de ces établissemens ont intérêt à engager des musiciens et des chanteurs pour attirer le public chez eux. Ces chanteurs se piquent d'être improvisateurs; il est certain du moins qu'ils adaptent tous les jours de nouveaux vers, ordinairement satiriques, à leurs vieux airs nationaux. Ces vers renferment ordinairement de fréquentes allusions aux événemens récens qui viennent de se passer dans la ville, et c'est une raison de plus pour les Chiliens de prêter une oreille attentive si le sujet est scandaleux.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Amitié de Dolores. — Caractère de la jeune fille. — Études. — Progrès. — Retour. — Cadeaux. — Daniel. — Sa maladie. — Hardiesse de Dolores. — Il devient libre. — Les aguateros. — Pedro. — Fuite. — La cage de Daniel.

La famille de Dolores et la mienne logèrent à Santiago dans la même maison, rue d'Ahumeda. Nos relations avec Dolores devinrent ainsi plus intimes, et, malgré ma jeunesse, ces relations m'inspirèrent une admiration et un attachement au-dessus de mon âge. On ne savait la voir, en effet, on ne pouvait être témoin de sa douceur et de son intelligente force d'âme sans éprouver pour elle les sentimens que j'éprouvais. Mon père lui-même, malgré ses préoccupations d'affaires, avait dû en subir l'influence. Quant à ma gouvernante, la digne demoiselle! elle s'extasiait du matin au soir sur le mérite de Dolores, me la citait sans cesse comme modèle, et n'en parlait qu'avec cette exagération de louanges naturelle aux Français et à leur manière de s'exprimer. Dolores s'était associée à mes études et avait saisi avec empressement l'occasion qui lui était offerte par la présence de ma gouvernante de compléter une éducation que son éloignement du continent avait laissée quelque peu négligée. Ses progrès marchèrent avec une extrême rapidité, et au bout de quatre mois elle s'exprimait avec facilité en français et parlait l'anglais, qu'elle savait déjà d'ailleurs, de manière à passer pour une véritable Anglaise. Grâce à son intelligente volonté et à sa persévérance, elle avait triomphé des difficultés presque insurmontables de la prononciation, et mon père ne pouvait croire qu'en si peu de temps il fût possible d'arriver à des résultats aussi satisfaisans. Quant à mademoiselle Rabichon, elle ne se lassait pas de prôner et de reprôner ce prodige et d'en exciter mon émulation.

Cette émulation, du reste, s'était éveillée et m'avait inspiré pour le travail un goût vif et ardent, car je tenais trop à l'estime de Dolores pour ne point chercher à mériter ses éloges. Une chambre que nous avions érigée en salon d'étude nous réunissait donc tous les matins, et nous y passions plusieurs heures toutes les trois, Dolores, Peppa et moi, sous la direction de mademoiselle Rabichon, fière de cet auditoire attentif et laborieux. Un matin que nous étions rassemblées comme de coutume dans cette chambre, une voiture s'arrêta sous nos fenêtres et nous entendîmes une voix bien connue chanter la romance espagnole :

Mariquita de mi alma.

Cette voix, c'était celle de l'Huazo Pedro. Nous jetâmes là nos livres pour accourir bien vite, et nous aperçûmes la charrette et les bœufs de notre ancien guide arrêtés devant la porte. Pedro, en nous apercevant, jeta un cri de joie et accourut au-devant de Dolores, dont il baisa respectueusement le voile.

— Senora, lui dit-il, je viens vous apporter le produit de ma chasse dans les Andes. Et en même temps il fit signe à ses deux compagnons de décharger les caisses et les cages qui se trouvaient sur les voitures. Ces caisses étaient sans nombre, et les présens de Pedro sentaient singulière-

ment l'Huazo : c'étaient des *ricunas* à nourrir une armée, des fruits, des insectes, des oiseaux et, — singulier cadeau à faire à une jeune fille, — un lionceau des montagnes.

Ce lionceau paraissait âgé de dix-huit mois environ et avait atteint déjà une force et une taille redoutables ; sa fourrure, brun foncé, prenait une teinte plus claire et devenait blanchâtre vers la gorge et sous le ventre. Il n'avait point de crinière, et la forme courte de son muffle, ses yeux ronds et jaunes, ses oreilles de petite dimension lui donnaient quelque ressemblance avec le tigre ou le chat. Quand la mère de Dolores vit les singuliers présens que l'Huazo avait faits à sa fille, elle songea d'abord à se débarrasser d'un hôte qui pouvait devenir dangereux, car le lion poussait des rugissemens effroyables, et, impatient de sa captivité, venait frapper avec ses pattes courtes, armées d'ongles tranchans, les barreaux de sa loge ; mais Dolores prit l'animal sous sa protection, lui donna le nom de *Daniel*, et s'intéressa d'autant plus vivement au pauvre captif que sa fureur ne tarda point à se changer en tristesse et qu'il cessa peu à peu de manger, pour tomber dans une langueur profonde. Au lieu de parcourir maintenant sa loge, comme il le faisait les premiers jours, il se tenait couché dans un coin et soulevait à peine la tête quand on s'approchait de lui.

Dolores comprit la douleur du malheureux animal privé de sa liberté, et s'enhardit peu à peu non-seulement à s'approcher contre la loge, mais encore à passer la main à travers les barreaux et à caresser Daniel. Le premier jour qu'elle commit cette imprudence nous jetâmes des cris de terreur ; mais elle, sans s'étonner et sans se laisser gagner par notre effroi, continua à promener sa main sur la fourrure du lion, qui tendit languissamment la tête pour recevoir cette caresse. Une fois ce premier pas fait, non-seulement Dolores continua ses soins à Daniel, mais encore elle finit par ouvrir la loge et par donner les soins les plus complets au malade. Il faut dire que la langueur et le dépérissement du lionceau étaient devenus si déplorables qu'ils éloignaient toute idée de péril ; aussi Dolores ne s'arrêta pas là dans sa bonne œuvre. Daniel, moribond, fut tiré de sa cage, installé sur des coussins, dans notre salle d'étude, et médicamenté par mon père, comme on l'eût fait d'un enfant. Daniel se laissa traiter, ne retirait pas sa tête quand on voulait le soigner et prit à diverses reprises des pillules. Dolores se chargeait du soin de lui administrer ces médicamens ; de ses petites mains elle ouvrait la gueule du lion, et à travers ses longues dents tranchantes elle plaçait la pillule, qu'il avalait sans autre résistance que celle d'un enfant gâté qui répugne à boire une tisane amère.

Tant de soins ne restèrent pas infructueux : Daniel devint peu à peu convalescent, et comme durant sa maladie nous nous étions toutes habituées à sa présence dans nos appartemens, personne ne songea, quand il fut guéri, à le faire remettre dans sa loge. Daniel, en effet, était devenu un animal domestique doux, caressant jusqu'à la calinerie, et qui se montrait pour sa jeune maîtresse tendre et dévoué, à la manière d'un chien. Étendu sur des coussins, il la suivait sans cesse du regard quand elle allait et venait dans l'appartement ; s'éloignait-elle, il témoignait de l'inquiétude, la cherchait partout et se mettait à gémir s'il ne parvenait pas à la rejoindre. Rentrait-elle, oh! c'étaient alors des bonds de joie, des caresses sans fin, des transports, qu'un signe d'elle arrêtait pourtant, car il lui obéissait avec une docilité sans exemple. Peu à peu les étrangers et les visiteurs eux-mêmes finirent par s'habituer à la présence de ce singulier hôte dans un salon, et Pedro, qui venait fréquemment nous voir, se réjouissait beaucoup de la faveur dont jouissait l'animal qu'il avait donné à Dolores.

Pedro avait repris son métier de porteur d'eau, ou plutôt de directeur des porteurs d'eau de Santiago. Les porteurs d'eau (*aguateros*) forment à Santiago une corporation puissante dont Pedro avait été le chef avant de quitter ce métier pour la profession de guide. Quand il revint à ce métier, ses anciens compagnons voulurent de nouveau l'avoir pour chef ; cette dignité faillit lui devenir funeste, et voici en quelle occasion.

Le *cabildo* (officier de police) jugea à propos d'empêcher ces hommes de pousser dans les rues leur cri perçant *agua*, et voulut qu'ils surmontassent leurs tonneaux d'une clochette de cuivre pour annoncer leur présence et tenir lieu du cri sacramentel. Cette innovation, acceptée d'ailleurs de mauvaise grâce par les porteurs d'eau, devint bientôt le sujet de plusieurs querelles entre eux et les gens du peuple, qui leur demandaient s'ils étaient en *capilla*, faisant allusion à la coutume des pénitens de parcourir la ville, une sonnette à la main, les jours d'exécution, pour demander aumône et faire dire des messes. Un jour, les porteurs d'eau ripostèrent à ces injures par des coups ; on en vint à une mêlée générale, et Pedro, qui avait fait des prouesses, fut décrété de prise de corps. Nous le vîmes arriver un soir à la maison, sanglant, couvert de blessures, hors d'haleine et nous demandant un asile de quelques heures. Dolores et sa mère n'hésitèrent pas à lui accorder l'hospitalité qu'il demandait, et ce fut dans l'ancienne loge de Daniel qu'on le fit cacher sous des tas de paille. Pour mettre cet asile encore plus à l'abri des recherches de la police, Daniel fut également retenu quelques heures dans la loge, fort spacieuse. Quand on se présenta pour faire une visite domiciliaire dans la maison, aucun des limiers de la police ne prit fantaisie de visiter la loge du lion, et Pedro put ainsi leur échapper le lendemain dans la nuit ; il s'évada et prit la fuite vers les montagnes, car il n'y allait pas moins que de sa vie, et il aurait été infailliblement pendu s'il fût tombé au pouvoir du gouverneur.

CHAPITRE HUITIEME.

Zambruno. — Santa-Lucia. — Horrible catastrophe. — Arrestation. — Supplice infâme. — Révolte. — Pedro. — Vengeance. — Zambruno est arrêté. — Son supplice. — Elle meurt. — Ils meurent.

Lorsque le gouverneur apprit la fuite de Pedro et l'asile qu'il avait trouvé dans la maison de Dolores, car Pedro, une fois libre, commit l'imprudence de révéler ce fait, il jura d'en tirer vengeance à la première occasion, et cette occasion ne se présenta que trop vite.

Le gouverneur de Santiago se nommait Zambruno ; il avait été nommé major général de la ville par Osorio, dernier des présidens espagnols du Chili, quand les royalistes eurent repris cette capitale, après la défense des patriotes à Cancha-Reupada, et résolurent d'abattre le

courage des Chiliens par l'excès de la tyrannie. Zambruno se montra digne de cette exécrable mission, et multiplia les mesures arbitraires et tyranniques autour des malheureux habitans de Santiago. Il fut défendu à tous les citoyens, sous les peines les plus sévères, de sortir après le soleil couché sans une permission écrite du gouverneur; toute espèce de réunion et de tertulia restait interdite, et quand les cloches sonnaient l'*oracion* du soir, il fallait que les personnes qui se trouvaient hors de chez elles ôtassent leur manteau ou leur poncho, et le missent sur le bras, quand bien même la pluie aurait tombé à flots, tout cela pour s'assurer que l'on ne portait pas secrètement des armes.

Les contrevenans à ces ordres ridicules étaient soumis à des peines rigoureuses et envoyés pour un temps plus ou moins long aux travaux publics : car dans un des faubourgs de la ville, situé près de la rivière, sur une colline rocailleuse, le président espagnol Osorio avait commencé à faire construire un fort, nommé Santa-Lucia, pour foudroyer la ville en cas de révolution. Ce fort fut construit par des prisonniers patriotes, la plupart appartenant à des familles respectables et pères de famille, qui, pour quelques paroles inconsidérées relatives au gouvernement tyrannique des Espagnols, ou même pour avoir été trouvés dans les rues après la brune, avaient été condamnés par l'infâme Zambruno à se livrer à ce rude travail, enchaînés. Le sommet de la colline est couvert de gros rochers branlans qui paraissent près de rouler sur les maisons qui se trouvent au-dessous. Beaucoup des infortunés prisonniers furent écrasés par ces rochers en s'efforçant de les détacher pour niveler cette partie de la colline sur laquelle le fort et les batteries étaient élevés. La vue qu'on découvre de Santa-Lucia est très-belle et très-étendue; elle comprend d'un côté toute la ville et ses environs, les plaines de Maypu et la promenade du Canada; et de l'autre, le pont et la rivière, le joli village de la Chimba et la promenade publique du Tajamar.

On comprend qu'un homme tel que Zambruno, lorsqu'il voulait se venger, n'en attendait pas longtemps l'occasion. Un jour qu'il passait dans la rue d'Ahumeda, à la tête d'un détachement, un morceau d'écorce de melon vint tomber sur son chapeau. Furieux, il leva la tête et vit à un balcon Dolores qui jouait avec son lion Daniel. Aussitôt le gouverneur ordonne à ses soldats d'entourer la maison, fait enfoncer la porte, et s'élance lui-même dans la chambre où se trouvait Dolores, sans se douter du péril qui la menaçait. Zambruno se jeta sur Dolores pour la saisir; mais celle-ci, par un mouvement agile et soudain, se sauva dans un coin de l'appartement, où elle se cramponna derrière une grande et lourde table; Daniel fit un bond et alla se placer debout aux pieds de sa maîtresse pour la défendre. Zambruno s'arrêta quelques secondes devant cet adversaire redoutable, prit un pistolet à sa ceinture et ajusta le lion, qui reçut la balle dans la cuisse et se jeta sur le gouverneur; alors s'engagea entre l'homme et l'animal une lutte effrayante, qui se termina par deux coups de poignard dont le gouverneur parvint à frapper son adversaire dans le flanc. Daniel tomba sans mouvement, et Zambruno, horriblement mutilé par les griffes du lion, s'empara de Dolores, malgré mes larmes, les prières de ma gouvernante et le désespoir de la mère et de la sœur de l'infortunée.

Vous le dirai-je! le barbare fit conduire Dolores à la caserne; là on lui coupa les cheveux, là on la fit passer par les baguettes, et on vint ensuite la rendre sanglante et sans connaissance à sa pauvre mère. Mon père était absent.

Un mois après, nous étions à veiller près du lit de cette infortunée jeune fille, que dévorait une fièvre ardente, et qui n'avait recouvré sa raison que depuis quelques jours, lorsque des bruits étranges se firent entendre dans la ville. Les soldats allaient et venaient par les rues; on entendait au loin des bruits tumultueux, et bientôt une vive mousqueterie vint se mêler aux cris de gens qui se battaient. Cela dura toute la journée; puis le silence se rétablit peu à peu, et mon père, de retour depuis une semaine, et que nos supplications avaient empêché de sortir, ouvrit une fenêtre et vit la rue d'Ahumeda jonchée de cadavres : c'étaient des soldats et des gens du peuple. Tandis que, pressées autour de lui, nous contemplions avec effroi ce triste spectacle, une troupe nombreuse déboucha par l'entrée principale de la rue, et nous reconnûmes à la tête d'un corps nombreux d'*huazos* et d'*aguaderos* Pedro, qui nous salua d'un cri de victoire et de vengeance.

— Les tyrans sont vaincus! nous cria-t-il; les royalistes espagnols ont éprouvé à Maypu une défaite dont ils ne se relèveront jamais. Dites à dona Dolores qu'elle est vengée, et que si Zambruno existe encore, il ne m'échappera point et recevra le châtiment de son horrible crime.

A cette voix, à ces paroles, Dolores s'élança de son lit, et enveloppée d'une longue robe blanche, pâle comme un fantôme, elle parut au balcon. Daniel, qui gisait au pied du lit de sa maîtresse, encore souffrant de ses blessures, la suivit, se dressa sur ses pattes de derrière et vint placer sa tête puissante sous la main de la mourante. Un silence profond régna parmi toute cette foule, si bruyante naguère.

— Point de vengeance contre les vaincus, dit Dolores d'une voix faible et que chacun entendit pourtant : le Christ a pardonné sur la croix! Et elle retomba dans nos bras. Nous l'emportâmes : le lion seul resta debout au balcon; son œil de feu semblait chercher et menacer quelqu'un dans la foule, que l'obscurité commençait à envelopper. Tout à coup il poussa un rugissement affreux, s'élança du balcon par un saut impétueux, et saisit à la gorge un homme qui cherchait à se glisser parmi les groupes à la faveur du soir et enveloppé dans son manteau. On accourut, on arracha non sans peine cet homme au lion : c'était Zambruno.

Il faut connaître le caractère de la populace chilienne pour comprendre les transports féroces de joie que fit éclater de toutes parts la capture de leur ennemi. Mille projets cruels furent proposés pour supplicier le gouverneur : les uns voulaient le livrer au lion, qui se tenait là prêt à s'élancer sur lui, les autres proposaient de le scalper lorsque ma gouvernante, ignorant ce qui se passait sous nos fenêtres, parut au balcon.

— Mes frères, s'écria-t-elle tout en larmes, à genoux et priez Dieu! car l'âme d'un ange vient de remonter au ciel. Dolores reçoit dans le sein de Dieu la récompense du martyre qu'elle a souffert ici-bas.

Alors vous auriez vu la foule se découvrir respectueusement et s'agenouiller dans la rue. Pedro, pâle comme un mort, resta seul debout et muet, tandis que ses compagnons commençaient à chanter le *Salve regina* et tournaient dans leurs mains sanglantes les chapelets qu'ils avaient détachés de leur ceinture.

Quand le chant religieux eut cessé, le Huazo fit un signe de la main et chacun se releva.

— Qu'on écorche un taureau, que dans sa peau fraîche on couse cet homme nu, qu'on le jette ensuite sur un âne et qu'on le promène ainsi dans les rues jusqu'à demain soir. Demain vous viendrez ici savoir mes ordres.

On lui obéit, et le lendemain soir la foule ramena Zambruno sous les fenêtres de notre maison.

Pedro, durant les vingt-quatre heures qui s'étaient écou-

lées, n'avait point voulu quitter d'un moment la chambre mortuaire de Dolores : la tête cachée sur le pied du lit où reposait le corps, il n'avait pas même répondu aux instances de mon père pour le faire éloigner de ce triste lieu. Le

Supplice de Zambruno.

bruit seul de la foule qui revenait le tira d'un si morne désespoir et lui fit relever la tête. Alors il jeta un regard sec et froid autour de lui, passa doucement la main sur le cou de Daniel, qui considérait fixement le corps de sa maîtresse et refusait les alimens qu'on lui présentait; puis il s'arma de sa carabine et descendit dans la rue. Là, il regarda, longuement et avec une joie cruelle, Zambruno, que la peau, se desséchant peu à peu à l'ardeur du soleil, avait torturé des douleurs les plus horribles; ensuite il éleva sa carabine, en appuya le bout sur le cœur de Zambruno et fit feu. Le gouverneur tomba.

— Compagnons, dit alors Pedro, choisissez-vous un autre chef. Il y a là haut un lion qui meurt aux pieds d'un cadavre! je vais mourir près du lion. *De profundis* pour le Huazo !

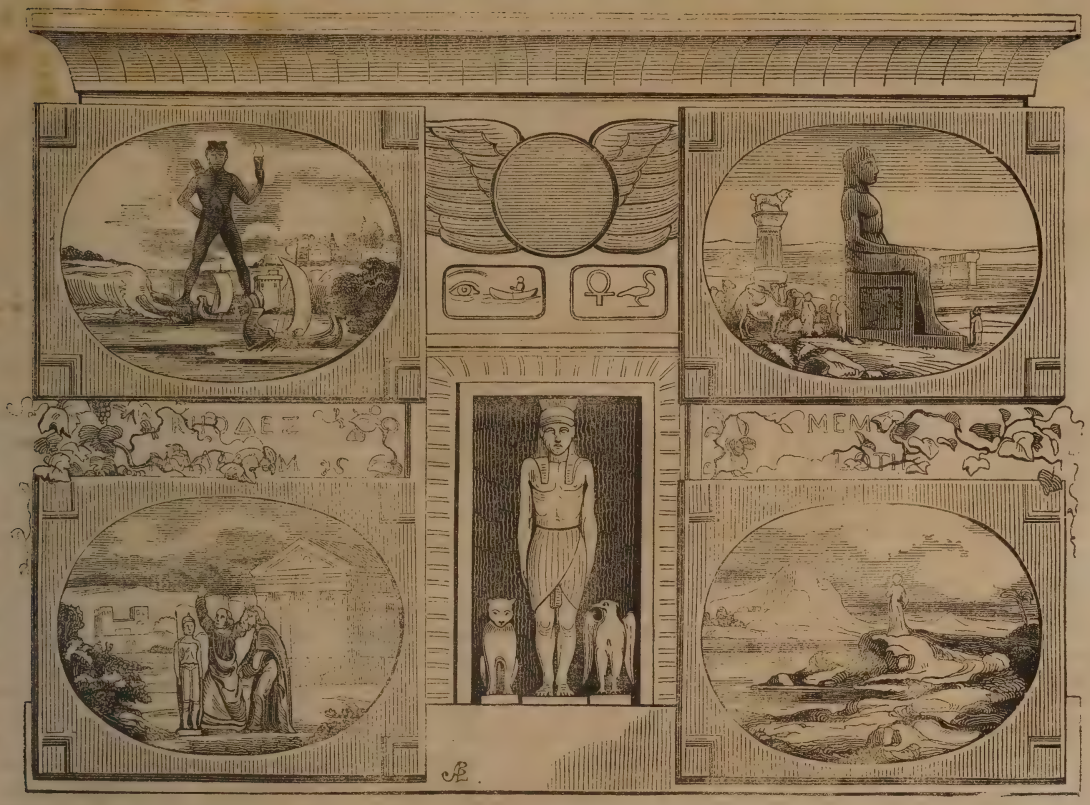
Nous quittâmes Santiago quelques jours après la mort de Daniel et de Pedro; il nous tardait de revenir en Europe et de quitter ce pays en proie aux malheurs et aux crimes de la guerre civile.

Mistriss Marryet.

(*Traduit de l'anglais.*)

ÉTUDES HISTORIQUES.

DE QUELQUES STATUES MERVEILLEUSES.



§ I. LES TEMPS ANTIQUES.

Que le lecteur se rassure ; il ne s'agit ici ni de la statue de Pygmalion ni de la statue du *Festin de Pierre*. A Dieu ne plaise que nous songions à ressusciter, même sous une nouvelle forme, ces histoires depuis longtemps surannées ! Nous voulons raconter des faits moins connus. Composé presque au hasard de notes détachées des annales générales de la sculpture, magnifique sujet qui n'a pas encore été traité, notre article ne peut avoir qu'un mérite, celui de la curiosité.

On sait que la sculpture est vieille comme le monde ; elle est plus ancienne que la musique, que la peinture, plus ancienne qu'aucune langue, plus ancienne peut-être que la parole : c'est l'art unique des peuples primitifs. Le premier sculpteur dont l'histoire ait conservé le nom s'appelait Tubalcain, et c'était le petit-fils du premier homme ; il avait trouvé le secret de la fusion des métaux. Nous regrettons vivement que Noé n'ait pas recueilli dans l'Arche quelqu'un de ses ouvrages. Noé n'était pas artiste : sa négligence a privé la postérité du plaisir de parler avec connaissance de cause de l'art antédiluvien.

La première statue qu'il fut possible de juger autrement que par ouï-dire est un chef-d'œuvre auquel Dieu lui-même a mis la main : c'est la femme de Loth, curieuse matrone qui fut changée en statue pour avoir tourné la tête vers Sodome en feu. La statue existe ; nous ne l'avons pas vue, mais des voyageurs dignes de foi en ont donné la description : elle est placée sur un petit promontoire, à l'occident de la mer Morte. Parmi les témoignages les plus authentiques il faut placer celui de Benjamin de Tudela, espèce de Juif errant qui parcourait le monde en l'an 1173. Il proteste qu'il vit la statue de sel : « A la vérité, » dit-il, elle diminue à force d'être léchée par les animaux ; » mais elle reprend au fur et à mesure sa primitive gros- » seur. » Il va sans dire que c'est une statue de grandeur naturelle. Tertullien, l'un des plus célèbres pères de l'Église, et qui écrivait au deuxième siècle, n'en parle pas seulement comme d'un prodige incontestable, il soutient encore que, sous son enveloppe salée, la femme de Loth a conservé toutes les infirmités de la nature. Nous citons textuellement : « Quel prodige qu'une femme de sel ait duré si longtemps » à l'air sans se fondre ! Quoi ! on en ôte sans cesse des » parcelles et elle revient aussitôt dans le même état ! Vi- » vante dans un corps emprunté, elle reconnaît les lois » de la nature auxquelles les femmes sont sujettes tous les

» mois ! » L'attestation de deux écrivains aussi graves ne laisse aucun prétexte aux incrédules, et si MM. de Châteaubriand et de Lamartine ne parlent pas de la statue de sel, c'est qu'ils l'ont mal cherchée.

Après la femme de Loth, la plus ancienne statue sur laquelle on ait débité des choses surprenantes, c'est celle de Memnon. Elle était colossale et portait le nom d'Aménophis II, roi d'Égypte, qui l'avait fait élever vers l'an du monde 2680. Philostrate nous apprend qu'elle représentait un jeune homme et qu'elle était de pierre noire. « Les rayons du soleil, ajoute-t-il, ne dardaient pas plutôt sur ses lèvres qu'elle se mettait à parler. » Pline et beaucoup d'autres auteurs ne vont pas si loin ; ils se contentent d'assurer qu'au lever du soleil, elle rendait un son imitant la douce harmonie d'une lyre. Au reste, ce phénomène s'expliquerait facilement en supposant l'existence d'un souterrain qui serait passé directement sous le piédestal de la statue vocale. Dans ce cas, pour faire résonner le Memnon, il aurait suffi de frapper contre le roc avec un instrument de métal. Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que le son ne partait pas de la tête, comme l'insinue Philostrate, mais du trône ou piédestal sur lequel la statue était assise.

On voit que les anciens ne sont pas d'accord sur les propriétés de ce singulier monument ; ils ne le sont pas davantage sur les causes de sa ruine. Pausanias affirme qu'il fut brisé par le roi Cambyse, qui voulut découvrir par quels essorts il rendait des sons harmonieux. L'explication de Strabon est moins poétique : il prétend que la moitié de cette statue fut renversée par un tremblement de terre. Quoi qu'il en soit, le piédestal ainsi que les jambes, les cuisses et la poitrine, c'est-à-dire tout ce qui reste du Memnon, est entièrement couvert d'inscriptions, dont les unes sont grecques ou latines et dont les autres appartiennent à une langue inconnue, probablement celle des mages égyptiens. Les inscriptions qu'on peut traduire attestent qu'un nombre infini de voyageurs ont été les témoins du prodige que les premiers rayons du soleil opéraient sur la statue et prouvent que la ridicule habitude de balafrer de son nom les monumens célèbres date de la plus haute antiquité.

Aujourd'hui les rares voyageurs qui ont le courage de remonter dans la Haute-Égypte jusqu'aux ruines de Thèbes, la ville aux cent portes, ne savent même plus où découvrir les débris du véritable Memnon. Les habitans du pays donnent indifféremment ce nom à trois statues brisées, parmi lesquelles il est fort difficile de deviner le Memnon authentique : toutes les trois sont de proportions gigantesques. Il suffit, pour donner une idée de leur grandeur, de dire qu'elles ont quinze pieds de haut depuis la plante des pieds jusqu'aux genoux.

A six heures de chemin d'Alep, au bord de la *rivière d'Abraham* ou *rivière du Chien*, on voyait un monument d'une antiquité aussi reculée que le Memnon : c'était une grosse colonne sur laquelle il y avait un chien monstrueux. Lorsque les ennemis formaient le dessein d'entrer dans la province, cette figure ne cessait d'aboyer ni jour ni nuit. Le voyageur Paul Lucas remarque judicieusement qu'il fallait que le chien et la colonne fussent creux en dedans et que le prince du pays y fit cacher quelqu'un dès qu'il était averti par ses espions qu'on tramait quelque chose contre ses intérêts.

Il est impossible que l'histoire du colosse de Rhodes ne trouve pas place dans une revue des statues miraculeuses. Non qu'il y ait rien de fabuleux dans l'existence de ce phénomène, c'est que dans ce cas la vérité ressemble au prodige. Les Rhodiens le firent faire pour perpétuer le souvenir de la résistance qu'ils avaient opposée à Démétrius, fils d'Antigone, l'un des lieutenans d'Alexandre. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Démétrius lui-même contribua aux frais de ce monument. Voici comment la chose arriva. Lorsque ce prince se vit contraint de lever le siége de Rhodes, il fit la paix avec les habitans et leur donna toutes les machines de guerre qu'il avait employées contre eux. Ce don était plutôt un effet de la politique que de la générosité, car le transport en eût été difficile. Ainsi, ne pouvant que les abandonner ou les brûler, Démétrius prit un parti moins honteux : ce fut d'en faire présent. Les Rhodiens sentirent bien quel était le motif qui leur procurait ces machines célèbres ; ils les vendirent trois cents talens (trois cent mille écus) et destinèrent cette somme à l'érection d'une statue qui rendît leur île à jamais illustre. Ils choisirent pour l'exécuter Charès, né en Lydie, élève du fameux Lysippe, et le chargèrent de former un colosse d'airain qui représentât le soleil, sous la forme d'Apollon. L'artiste, à qui l'on enjoignit de stipuler d'avance le prix de son ouvrage, indiqua une somme beaucoup trop modique. Après douze ans de travail, et n'étant encore qu'à la moitié de son œuvre, il se trouva avoir dépensé tout l'argent qu'il avait demandé. Désespéré de ne pouvoir tenir sa parole, il se donna la mort. C'est un des plus nobles suicides de l'antiquité.

Le sculpteur Lachès reprit son travail et l'acheva heureusement. Les auteurs varient sur la taille du colosse ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun homme ne pouvait embrasser son pouce et que ses doigts étaient plus gros qu'une statue de grandeur naturelle. On croit généralement qu'il était posé à l'entrée du port de Rhodes et que les vaisseaux passaient à pleines voiles entre ses jambes. Il avait dans son intérieur un escalier en forme de vis, au moyen duquel on montait jusqu'au sommet, où d'habiles musiciens venaient souvent exécuter des concerts à l'honneur du soleil. Le réduit qu'on avait apparemment ménagé vers la tête du colosse servait encore à un autre usage : on y voyait suspendu un large miroir de métal, qui procurait la facilité de découvrir toutes les parties de la Syrie ainsi que tous les vaisseaux qui voguaient aux environs de l'île. Le colosse de Rhodes fut entièrement achevé l'an 278 avant Jésus-Christ.

Vanité des ouvrages de l'homme ! Ce colosse, qui faisait l'admiration de tout l'univers, ne resta debout que cinquante-six ans : il fut renversé par un furieux tremblement de terre, et c'est ainsi que périront tous les monumens dont l'Europe est si fière. « Quoique ce colosse soit brisé et couché dans la poussière, dit Pline, on est encore à son aspect saisi d'étonnement : ses membres épars paraissent de vastes cavernes dans lesquelles on aperçoit des pierres prodigieuses, dont l'intérieur de la statue avait été rempli afin de la rendre plus ferme dans sa position. »

Le colosse de Rhodes ne fut jamais relevé. Plusieurs princes donnèrent vainement des sommes considérables pour le voir rétabli dans son premier état ; leurs présens montèrent à cinq fois plus que le colosse n'avait coûté. Ptolémée Philopator, roi d'Égypte, envoya jusqu'à trois mille talens (neuf millions). Les Rhodiens prétendirent que l'oracle de Delphes leur avait défendu d'employer ces richesses à l'objet de leur destination, et devinrent puissans en les faisant circuler dans le commerce.

Le colosse resta couché par terre pendant neuf siècles. Ce fut en 640 que Moawias, le sixième calife des Sarrasins, s'étant emparé de l'île de Rhodes, résolut de faire emporter des débris auxquels l'avidité n'avait pas encore osé toucher. Un juif extrêmement riche se présenta aussitôt pour traiter avec le prince et gagna des sommes immenses en revendant à Alexandrie le bronze et le fer qui composaient

l'énorme statue. Un ancien auteur dit qu'il en chargea trois mille chameaux.

Voilà l'histoire du fameux colosse de Rhodes. C'est assurément la statue la plus étonnante qu'il y eût jamais dans l'univers. L'Égypte en éleva de plus grandes encore, mais c'étaient d'informes ébauches qui n'avaient à proprement parler rien de commun avec l'art de la sculpture. Il convient de citer, après le colosse de Rhodes, le Jupiter de Lysippe, qui avait soixante pieds de hauteur. Cette statue monstrueuse était distinguée par une singularité qui mérite d'être rappelée. Comme elle était posée en équilibre sur son piédestal, on la remuait facilement avec une seule main.

Au reste l'antiquité avait un goût bien marqué pour les statues colossales. S'il fallait en croire quelques-uns des poétiques historiens de la Grèce, le géant de Rhodes ne serait qu'un pygmée à côté de la statue de Sémiramis. Cette reine, voulant immortaliser sa mémoire, fit tailler au ciseau une montagne de la Médie et lui fit représenter sa propre image, entourée de cent figures d'hommes qui lui offraient des présens. L'ouvrage pouvait avoir quatre lieues de haut; mais comme il n'en reste rien et qu'on ignore jusqu'à la place qu'il occupait, on est fondé à croire qu'il n'a jamais existé que dans l'imagination de Strabon.

Il est certain que cette histoire, vraie ou fausse, donna à l'architecte Dinocrate l'idée de tailler le mont Athos en statue d'Alexandre. Il alla trouver le conquérant de l'Asie et lui fit part de son projet : « Le mont Athos, dans la » Thrace, lui dit-il, me paraît le plus propre à être taillé » en forme humaine; si vous me l'ordonnez, je ferai de ce » mont la plus durable des statues et qui sera certainement » la plus exposée aux regards des mortels : de la main » droite elle soutiendra une ville de dix mille habitans, et » de la gauche elle soulèvera une urne prodigieuse d'où » découlera un vaste fleuve qui portera ses eaux dans la » mer. » L'idée, quoique gigantesque, ne plut pas à Alexandre. Il répondit que les monts qu'il avait franchis, les mers qu'il avait traversées, les provinces qu'il avait conquises étaient les monumens impérissables de sa gloire, et l'architecte Dinocrate en fut pour les frais de sa flatterie.

Finissons ce que nous avons à dire des statues merveilleuses de l'antiquité par quelques détails sur le *Palladium*, cette célèbre image de Minerve, qui joue un rôle si important dans la guerre de Troie. L'auteur n'en est pas connu. Apollodore dit que lorsqu'on fonda la ville d'Ilion, un prêtre pria Jupiter de lui donner quelque signe sacré de la protection qu'il accordait à la cité nouvelle, et que le lendemain, au point du jour, on aperçut le *Palladium*. Le moyen âge a beaucoup de légendes du même genre, qui n'ont pas, comme on le voit, le mérite de la nouveauté.

Le *Palladium* était une figure de quatre pieds et demi de haut, en bois d'olivier; elle tenait une pique de la main droite, une quenouille et un fuseau de la main gauche. Le travail en était grossier, mais elle avait les jambes séparées l'une de l'autre, perfection peut-être sans exemple dans ces temps barbares : toutes les statues de cette époque finissaient en gaîne, comme les momies égyptiennes. Il n'est donc pas étonnant que les Troyens, en extase devant un pareil chef-d'œuvre, aient cru qu'il leur était tombé du ciel. Ce ne fut guère qu'un siècle après que l'Athénien Dédale, l'architecte du fameux labyrinthe de la Crète, tira de l'enfance l'art de la statuaire.

§ II. LES TEMPS MODERNES.

La première partie de cet article ne contient guère que des faits historiques; nous ne mettrions pas notre main au feu pour soutenir l'authenticité des faits que contiendra la seconde. Ce n'est pas qu'il n'y ait aussi dans les annales de la sculpture païenne un bon nombre d'aventures fantastiques que nous aurions pu enregistrer. L'art était encore plus mêlé que de nos jours aux rites de la religion des peuples antiques, et toutes les religions ont leurs miracles. Mais pour qu'une légende intéresse il est nécessaire qu'il y ait encore du prestige dans la fantasmagorie qu'elle emploie. Or, si les cornes du diable sont aujourd'hui bien raccourcies, la quenouille des Parques est en poudre depuis deux mille ans. D'ailleurs, il faut que tout ce qui nous vient de l'antiquité ait quelque chose de grand; à une pareille distance l'attrait de la curiosité ne suffit plus (1).

Saint Luc peignit le portrait de la Vierge; Nicodème d'Arimathie avait sculpté l'image du Christ; saint Athanase parle de cette statue, qui fut probablement la première des statues chrétiennes : « Les Juifs, dit-il, renouvelèrent sur elle la passion du Sauveur, et il en sortit du sang. » Ce sang, renfermé dans une fiole, est précieusement conservé dans le trésor de saint Marc à Venise. Quant à la statue, c'est la cathédrale de Lucques qui a la prétention de la posséder. Le Christ de Nicodème d'Arimathie est en bois de cèdre; il a sur la tête une couronne de pierres précieuses, et ses pieds sont chaussés dans de belles pantoufles de velours cramoisi. On assure en Italie que ce Christ s'est transporté de lui-même, au sixième siècle, dans l'église où il paraît s'être fixé pour toujours.

Après le bois, le métal. La femme que le fils de Dieu guérit d'un flux de sang lui fit élever dans la ville de Panéade une statue d'airain. Afin de montrer combien cette pieuse action lui était agréable, Dieu voulut rendre l'image à jamais célèbre et la consacrer par deux miracles signalés : il fit naître au pied de la statue une herbe qui avait la propriété de guérir toutes sortes de maladies. Voici le second miracle. Julien l'Apostat ayant fait abattre cette statue pour y placer la sienne, l'image impériale fut aussitôt frappée d'un coup de foudre qui la renversa et lui brisa la tête, catastrophe qui rappelle un peu celle de l'idole de Dagon.

Le voyageur Tournefort, dont la véracité est bien connue, raconte que dans un couvent de l'île de Scyros on garde avec beaucoup de respect une plaque d'argent très-mince, sur laquelle on a grossièrement ciselé saint Georges et représenté quelques-uns de ses miracles. On attribue à cette image des propriétés tout à fait surprenantes. Quand tout le monde est en prières dans l'église qui a le bonheur de la posséder, l'image se remue d'elle-même et vole en l'air jusqu'au milieu de l'assemblée. S'il s'y trouve quelqu'un qui ait fait un vœu à l'église et qui tarde trop à l'accomplir, elle va le démêler dans la foule, se place sur ses épaules, s'y attache opiniâtrement et lui donne de furieux coups sur le dos et sur la tête, jusqu'à ce qu'il ait payé ce qu'il doit. Ce qu'il y a de plus étonnant, affirment les habitans de Scyros, c'est que l'image n'a pas seulement cette vertu divinatoire dans l'intérieur de l'église, elle l'exerce égale-

(1) Le journal où nous écrivons ayant établi depuis longtemps la moralité de ses principes, il est presque inutile de protester ici de notre profond respect pour tous les noms sacrés qui sont mêlés aux historiettes que nous allons raconter. Si notre style n'est pas précisément sérieux, c'est que nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de traiter les légendes avec autant de gravité que les miracles. Ch. L.

ment et pour toutes sortes de créances dans tout le territoire de Scyros. Voici la manière dont elle fait sa ronde. Un moine aveugle la porte sur ses épaules sans savoir où il va ; l'image le conduit par une impulsion secrète, et il ne fait jamais un faux pas. Le débiteur qui la voit venir de loin a beau tâcher de se dérober à ses poursuites en se cachant dans les recoins les plus obscurs et les plus ignorés de sa maison : le moine aveugle va le trouver d'un pas ferme, monte, descend, entre partout. Aussitôt qu'il a joint son homme, l'image lui saute sur le cou, le frappe sans relâche et fait durer son supplice jusqu'à ce qu'il ait satisfait ses créanciers Heureuse île de Scyros, qui se trouve, par le fait, délivrée des huissiers, des recors, des gardes du commerce et de tout l'affreux appareil que nécessite l'exécution du Code de procédure!

On remarque au milieu de l'église des Carmes, à Naples, un crucifix miraculeux qui, lors du siége de cette ville, en 1439, baissa la tête pour éviter un boulet de canon, qui n'emporta que sa couronne d'épines. A Verceil, en Piémont, il y a dans la cathédrale une Vierge en marbre blanc dont la joue droite a été noircie par la meurtrissure d'un soufflet qui lui fut donné par un juif.

La cathédrale de Padoue est décorée de la statue équestre de saint Martin, magnifique ouvrage de Jean de Bologne. Les esprits forts du pays avouent qu'on voit souvent le saint et son cheval descendre de son piédestal et courir la poste hors de l'église. Un étranger, témoin de l'une de ces caravanes, prit un jour la liberté d'adresser la parole au céleste voyageur et de lui demander où il allait. La statue répondit avec courtoisie qu'elle courait dans un bois voisin retirer un fort honnête homme d'entre les mains des voleurs.

La statue de saint Martin.

Mais de toutes les légendes nées dans le cerveau enthousiaste des peuples de l'Italie, la plus merveilleuse est à coup sûr celle du nez de saint Janvier. Vers le onzième siècle, les Sarrasins, ayant surpris la ville de Pouzzole, en emportèrent les effets les plus précieux. Ne jugeant point à propos de se charger du buste de saint Janvier, qui est encore dans l'église des capucins, ils résolurent de le mettre en pièces ; mais troublés par une attaque imprévue, ils n'eurent que le temps de lui abattre le nez, qu'ils jetèrent dans la mer. Redevenus maîtres de leur ville, les habitans de Pouzzole, au désespoir de ce que leur saint patron était ainsi défiguré, firent promptement travailler un sculpteur à le rétablir dans son premier état, mais aucun artiste n'en put jamais venir à bout. Quelques précautions qu'ils employassent, quelques mesures qu'ils prissent, ils ne pouvaient fabriquer un nez qui convînt au visage du saint : il était toujours trop gros ou trop menu, trop court ou trop long. La désolation devint générale. Mandés de tous côtés, les statuaires les plus fameux, perplexes et confus, prirent le parti de modeler les plus beaux nez du pays, espérant mieux réussir à rendre un objet qu'ils auraient sous les yeux ; mais soit prodige, soit maladresse, le nez fatal se trouvait toujours hors de la mesure et des proportions nécessaires. Après avoir vainement essayé tous les nez du royaume de Naples, il fallut avoir recours aux nez étrangers et payer bien cher toute personne qui avait la patience de laisser modeler la partie la plus saillante de la physionomie. Cet usage fut cause que lorsqu'on voyait en Italie un homme qui avait un beau nez, on lui disait en proverbe : *Cours à Pouzzole, tu feras fortune.* Quatre cents ans se passèrent ainsi dans des recherches inutiles ; on commençait à croire que le buste de saint Janvier devait rester éternellement incomplet, et les Napolitains parlaient d'offrir la couronne à celui qui désensorcellerait la céleste image, quand un pêcheur apporta sur la place du marché un poisson d'une forme étrange et d'une taille inusitée. Le peuple vint en foule contempler le monstrueux animal. Après que la curiosité des spectateurs fut satisfaite, on ouvrit le poisson et l'on trouva dans son ventre un morceau de marbre blanc, rond par le bout, conique, et dont la vue éveillait des sensations qu'on avait peine à définir. Chacun examinait ce morceau de marbre et ne savait qu'en penser ; les uns frémissaient dans l'attente de

quelque événement bizarre, les autres s'extasiaient sur la puissance des facultés digestives de l'aquatique animal, quand un enfant s'écria que c'était là le nez de saint Janvier. Cette révélation est un trait de lumière. On crie, on pleure, on s'embrasse, on se pâme ; on porte sur-le-champ en procession ce nez si longtemps attendu ; on l'approche du buste, et il s'y attache d'une manière si ferme que depuis trois cents ans il n'a pas branlé ; aucun indice n'indique même qu'il y ait eu autrefois une fracture. Un avocat, nommé *don Girolamo Murano*, ayant douté du prodige (ordinairement les avocats ne doutent de rien) et s'étant avisé de vouloir s'éclaircir si le nez du saint tenait bien fort, le sien tomba aussitôt.

S'il y a un vaudeville dans l'histoire du nez de saint Janvier, on peut dire qu'il y a un drame dans la légende du savetier de Toulouse. Ce savetier avait une extrême dévotion à la Vierge, et tous les matins il venait lui adresser une fervente prière devant sa statue, qui est placée sur le grand autel de l'église paroissiale de Toulouse, appelée Notre-Dame-de-la-Dorade. Trente ans au moins s'écoulèrent sans que le savetier eût manqué une seule fois à ses exercices de piété ; mais comme la fortune n'accorde pas toujours ses faveurs à la vertu, il arriva que ce brave homme tomba dans une misère affreuse. Pas une obole dans sa poche et une nombreuse famille à nourrir ! Que devenir ? que faire ? L'infortuné savetier eut recours à la Vierge ; il alla se prosterner devant sa statue et lui conta pathétiquement sa triste situation et ses pressans besoins. « Alors, dit l'historien Lafaye, auteur des *Annales de Toulouse*, l'image s'anima, prit une des pantoufles d'argent qu'elle avait aux pieds et la jeta à la tête du malheureux qu'elle voulait secourir. Le savetier esquiva adroitement le coup et ramassa la pantoufle. Tout joyeux, il courut la porter chez un orfèvre ; mais ses peines n'étaient point encore finies. On reconnut la précieuse chaussure, et celui qui voulait la vendre fut arrêté comme voleur. En vain il protesta de son innocence, en vain il raconta comment la chose s'était passée, tous ses discours furent traités de fables ; on le chargea de fers et il fut condamné à la hart. Ne pouvant faire admettre sa justification, il supplia ses juges de permettre au moins que le jour de son supplice il pût faire une dernière prière devant l'église de la Dorade ; cette faible grâce lui fut accordée. L'heure fatale étant arrivée, le pauvre diable se mit à genoux sur les marches de la cathédrale, et là, devant un nombre infini de spectateurs, il adressa en gascon la prière suivante à la Vierge : « Bonne sainte Vierge, » vous savez que je vous ai toujours priée ; il y a quelques » jours vous m'avez donné votre pantoufle, et voilà qu'on » va me pendre. » A ces mots la statue se ranima de nouveau et lui jeta son autre pantoufle. Il fut alors impossible de douter de son innocence ; le parlement ordonna que le don de la Vierge fût laissé aux mains de son protégé, et la ville lui fit une pension considérable. »

Le cordonnier de Toulouse.

Nous sommes loin d'avoir épuisé la liste des miracles attribués par le pieux enthousiasme des fidèles aux images des saints et des saintes pour lesquels ils avaient le plus de dévotion. Les deux idées qui occupent le plus de place dans l'histoire intellectuelle des nations étant l'art et la religion, on conçoit que notre sujet est riche. Mais il y a beaucoup de ces légendes qui ne diffèrent que dans la forme, et, comme nous l'avons dit en commençant, nous n'avons pas eu la prétention de faire un travail complet. Finissons par deux anecdotes qui joignent à tout le merveilleux des légendes le mérite de la plus incontestable vérité.

Le Vice détrompé, figure qui est à Naples et qui fut faite par Le Queirolo, représente un homme engagé dans un filet et qui s'efforce d'en sortir. Le filet est travaillé dans le même bloc de marbre que la statue ; cependant il la touche à peine et le travail de celle-ci est fait au travers des mailles du filet, qui ne lui est adhérent que dans très-peu de parties. Cet ouvrage est regardé avec raison comme un prodige d'art et de difficulté vaincue. Nous ne savons pas qu'aucun miracle ait présidé à sa composition, dont l'idée est assurément fort belle.

Quelque chose de plus miraculeux encore, ce sont les statues de Jean Gonelli, surnommé *l'Aveugle de Cam-*

bassi, du nom d'un bourg de la Toscane, où il naquit dans le dix-septième siècle. Il commençait à exceller dans l'art de la sculpture lorsque, à l'âge de vingt ans, il eut le malheur de perdre la vue. Cet obstacle, qui aurait été insurmontable pour tout autre, ne l'empêcha pas de travailler et fit même acquérir à ses ouvrages une perfection qu'ils n'auraient peut-être jamais eue. Il modelait ses figures par le secours du tact, et elles étaient d'un fini, d'une correction étonnante. Ce qui surprend davantage, c'est que l'aveugle Gonelli osa même entreprendre l'exécution de portraits en terre cuite et qu'il vint à bout d'y réussir. Il promenait sa main sur les traits de l'original dont il se proposait de faire une copie et parvenait à rendre son modèle avec la dernière vérité. Ce fut de la sorte qu'il exécuta le buste de Côme Ier, grand-duc de Toscane, et celui du pape Urbain VIII, qui frappaient tous les yeux par leur extrême ressemblance

L'infirmité de Gonelli n'avait point influé sur son caractère; il avait beaucoup d'esprit et de gaîté. On s'imagina longtemps qu'il feignait d'être aveugle afin d'acquérir plus de gloire. Un jour qu'il finissait un buste en terre cuite, le comte de Moret, fils naturel de Henri IV, et qui ne passait pas pour le seigneur le plus spirituel de son temps, eut la curiosité de venir le voir travailler. Voulant lui faire pièce, il tordit le nez du buste. Gonelli s'en aperçut quelques momens après et s'écria dans le premier mouvement de sa colère : « Quel est l'imbécile qui m'a fait cette malice? — Ah! le fourbe! dit le comte, il y voit. »

CHARLES LAFONT.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

MADAME DE STAEL.

Si quelque travail peut convenir au cadre du *Musée des Familles*, assurément c'est celui qui a pour but de reproduire l'histoire des écrivains auxquels la France doit son illustration littéraire. Personne, à ce titre, ne mérite mieux d'occuper les pages de ce volume que Mme de Staël. Aussi, en ma qualité de femme et de Française, j'éprouve du bonheur à prouver ce qu'elle a été, ce qu'a été une femme qui marche à la postérité avec des titres comme il s'en voit peu. C'est une célébrité qui ne doit rien à l'intrigue et demeure fille légitime du génie. C'est un amour du bien, une horreur du mensonge, une réunion de sentimens généreux, qui d'abord font connaître que, dans ce cœur de femme, la nature, dans un jour de libéralité, a placé toutes les vertus d'un sexe et tout le charme de l'autre.

Anne-Louise-Germaine Necker est née à Paris le 22 avril 1766. Son père était alors résident de la république de Genève à Paris. Mme Necker, sa mère, se chargea d'abord de son éducation, et ce ne fut que parce que l'âme de Mlle Necker était animée par un feu sacré, que la glace de la médiocrité ne put éteindre, qu'elle se conserva sublime sous le manteau de plomb dont on voulait la couvrir. On peut dire que Mme Necker n'a jamais compris sa fille. Attaquée de la maladie singulière à laquelle elle a succombé, elle était continuellement occupée à comprimer cet élan, cette joie de l'enfance, qui trouve tant de bonheur dans un mot qui récompense, un regard qui approuve. Au lieu de cette douceur d'accueil, Mlle Necker se voyait continuellement ou repoussée ou blâmée. Ce fut alors que son âme de feu, son cœur avide d'affections pures et aimantes, se tournèrent vers son père et lui furent consacrés pour la vie. M. Necker, qui était lui-même un homme de talent, mais immensément loin de sa fille, la comprit cependant et lui donna tout ce dont sa mère la privait; ce fut la connaissance d'elle-même qui ne fut plus entravée par cette contrainte de glace qui était comme jetée sur toutes ses actions. Mlle Necker avait une âme faite pour comprendre à son tour la conduite de son père. Elle lui voua dès ce moment cette adoration, ce culte qu'il est si doux de porter aux pieds d'un être déifié par le cœur. M. Necker, reconnaissant dans sa fille des qualités supérieures, voulut qu'elle fût en effet ce qu'elle annonçait au monde. Son éducation fut dirigée d'après cette pensée; la tâche fut d'autant plus facile que l'amour extrême qu'elle avait pour son père lui montrait comme devoir tout ce qui avait quelque rapport à lui, et le devoir était aussitôt rempli; elle avait à peine dix ans qu'elle en donna une singulière preuve. M. Necker avait une profonde admiration pour M. Gibbon; sa fille forma le projet de l'épouser, afin que son père pût jouir sans interruption de la conversation de M. Gibbon (on sait quelle figure hétéroclite il avait), et elle lui proposa fort sérieusement de l'épouser. On a dit de Mme de Staël un mot charmant : c'est qu'elle avait toujours été jeune et jamais enfant. Son divertissement favori était de faire des personnages avec des cartes, de les habiller, et puis de leur faire jouer des pièces dont elle composait tous les rôles. Mme Necker, aussi sévère dans ses principes de protestantisme que la puritaine la plus exigeante, lui interdisait ce plaisir, auquel la pauvre enfant ne se livrait qu'en tremblant et sous la protection de son père. Continuellement entravée, dans une chaîne de fer dont les anneaux la serraient plus fortement à mesure qu'elle comprenait le monde, elle était assise sur un petit tabouret, à côté du fauteuil de sa mère, et recevait à tout instant le commandement de se tenir droite. Cependant les amis de l'intérieur de Mme Necker avaient bien su discerner tout ce que la jeune fille promettait de remarquable aux jours à venir. C'étaient Thomas, l'abbé Raynal, Grimm, Marmontel et plusieurs des philosophes dont, à cette époque, les sociétés de Paris étaient toutes désireuses de faire leurs habitués. Tous ceux qui allaient chez Mme Necker faisaient causer sa fille avec un extrême plaisir. Ses distractions, dès cette époque, disait-elle elle-même plus tard, étaient comme ses devoirs, des exercices d'esprit.

Elle avait à peine quinze ans lorsqu'elle fit des extraits sur l'*Esprit des Lois* de Montesquieu, accompagnés de notes et de réflexions remarquables. L'abbé Raynal voulait la déterminer à écrire, dans son grand ouvrage, un morceau qui aurait traité de la révocation de l'Édit de Nantes. Tous ceux qui savaient l'apprécier voyaient quelle latitude immense donnait son esprit étonnant à tout ce qui lui était offert.

Sa bonté était parfaite, son cœur noble et généreux, son âme, celle d'une héroïne envers l'ami qu'il fallait sauver, l'ennemi qu'il fallait cacher (1). Naturellement impressionnable, elle ne dérobait jamais un premier mouvement et se faisait ainsi des ennemis dans la médiocrité, quoique naturellement elle fût bonne et pas du tout offensante. Ses lectures produisaient sur elle un effet qui est compris tout en étant bizarre. Elle se mettait souvent à la place des héroïnes, des héros des histoires et des romans qu'elle lisait. Je lui ai entendu raconter souvent que l'enlèvement de Clarisse avait été un des événemens les plus remarquables de sa jeunesse. Un tel développement moral ne put avoir lieu, ainsi que cela devait être, qu'aux dépens du physique. Mlle Necker changea bientôt, de manière à inquiéter ceux qui l'aimaient. Tronchin ordonna, après l'avoir examinée, qu'elle devait abandonner toute étude sérieuse et vivre en fille des champs, si plus tard elle voulait vivre n'importe comment. C'est ici qu'il faut remarquer de quelle étrange manière Mme Necker aimait sa fille. Lorsqu'elle entendit Tronchin déclarer qu'il fallait que Mlle Necker quittât Paris pour la campagne, comme il fallait, pour l'exécution de cette ordonnance, abandonner une vie toute mondaine, dans laquelle, à la vérité, elle fondait toutes ses espérances de mère pour l'établissement de sa fille; lorsqu'elle vit qu'il la fallait abandonner, alors elle cessa de regarder comme son ouvrage cette éducation si brillante et si belle, et elle laissa aller sa fille dans la solitude de Saint-Ouen, où son père allait souvent la voir. C'est dans cette retraite que Mlle Necker prit pour son père cet attachement ou plutôt ce culte qu'elle lui a conservé jusqu'à sa mort. Cependant il n'avait aucune douceur dans ses manières, elles étaient même sèches quelquefois; et avec sa fille il avait une raillerie presque continuelle, avec laquelle il était presque à l'affût d'un de ses plus légers défauts.

— Il démasquait en moi toute affectation, disait Mme de Staël, et c'est auprès de lui que j'ai pris l'habitude de croire qu'on voyait clair dans mon cœur.

Lorsqu'en 1789 M. Necker publia son fameux Compte-Rendu, Mme de Staël éprouva le besoin de lui parler de cette œuvre, qui plaçait cet homme d'état au-dessus des plus habiles, selon les uns, et au-dessous des médiocres, selon ses envieux. Mais, n'osant pas engager une conversation avec son père sur un tel sujet, elle lui écrivit une lettre anonyme dans laquelle était son opinion. Au style on reconnut l'écrivain, et M. Necker, transporté de joie d'avoir dans sa fille une personne placée déjà si haut dans la ligne de distinction, lui témoigna dès ce moment une tendresse et une confiance extrêmes. C'est alors que la ridicule susceptibilité de Mme Necker vit cette confiance d'un œil jaloux. Dévouée aux moindres caprices de M. Necker, mais étant pour lui une ombre sortant du cercueil et se plaçant devant lui comme le spectre de celle qu'il avait aimée, pour lui rappeler qu'il fallait l'aimer encore, elle avait même peu de ce qui donne la confiance, et encore moins de ce charme qui l'attire involontairement de soi-même. Mlle Necker, au contraire, était faite tout entière de ce charme puissant qui commande l'affection; aussi était-elle pour son père ce qu'il était pour elle, et ce que ni l'un ni l'autre n'ont jamais remplacé, un ami parfait.

Mlle Necker était fille unique et destinée à une grande fortune. Son père était ministre et placé dans une position à dicter sa volonté pour un gendre. Mlle Necker devait faire un des plus grands mariages de France; voilà du moins quelle était l'opinion générale. Cependant Mlle Necker venait d'atteindre vingt ans et elle n'était pas encore mariée. Ce fut la reine Marie-Antoinette qui contribua à son mariage avec M. le baron de Staël-Holstein (1), alors ambassadeur de Suède près la cour de France. La reine lui portait de l'intérêt. Il était jeune, parfaitement beau, mais sans fortune. La reine savait que M. Necker aurait de la répugnance à voir passer la sienne aux mains d'un catholique. M. de Staël était luthérien, c'était déjà un puissant motif. Ce qui le rendit encore plus fort fut la certitude que M. Necker trouverait toujours une grande difficulté à s'allier dans l'une des premières familles nobles de France. Ensuite M. de Staël professait une profonde admiration pour ses idées, qui alors étaient les dominantes. M. Necker donna donc très-facilement son consentement au mariage de sa fille, y mettant une sorte de condition, que Marie-Antoinette obtint de Gustave III : c'était que M. de Staël demeurât ambassadeur de Suède en France.

M. le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Gustave III, était, au moment où il épousa Mlle Necker, chambellan de la reine de Suède et chevalier de l'ordre de l'Epée, distinction fort rare et accordée très-difficilement, si ce n'était au mérite militaire. Il avait été envoyé à Paris en qualité de conseiller d'ambassade, dans le commencement du règne de Gustave III; puis il devint ambassadeur lui-même en 1783. Il se lia avec le parti philosophique, qui dès cette époque préparait le mouvement qui suivit, et ce fut alors qu'il connut M. Necker et sa fille. La destinée du ministre genevois semblait lui présager un avenir bien brillant. Mais quel fut alors l'horizon qui ne fut pas voilé! M. le baron de Staël, quoiqu'il pensât comme une partie des puissans du jour, fut contraint de quitter Paris. C'est dans un ouvrage de Mme de Staël qu'il faut lire ce départ, qui eut lieu le *deux* septembre, d'exécrable mémoire..... Cet ouvrage est un chef-d'œuvre supérieur à tout ce que Burke, Malet Dupan et tous les publicistes de notre époque ont pu écrire. Ce sont les *Considérations sur la Révolution*. Les dessins de cet ouvrage sont d'une vigueur, d'une touche qui n'a rien de la main d'une femme, comme on l'entend habituellement. C'est une réunion de nobles regrets, de sublimité, d'éloquente indignation, portée à un point qui transporte et vous contraint à dire : « C'est vraiment beau ! »

Pour traverser Paris avec plus de sûreté dans cette horrible journée, Mme de Staël avait imaginé de faire mettre ses gens en grande livrée et d'atteler six chevaux à sa voiture. Cela pouvait être bon dans un moment tranquille, où les convenances sociales et politiques sont encore écoutées; mais dans une journée où la voix de Dieu était elle-même impuissante, comment celle des hommes eût-elle été entendue! La voiture de Mme l'ambassadrice de Suède fut arrêtée, et elle-même conduite à l'Hôtel-de-Ville, où Manuel, dont elle invoqua le secours, lui fut fort utile. Mais un homme qui lui fut très-secourable et auquel elle se plaît à rendre justice, c'est Santerre.

« De la fenêtre du cabinet où j'étais enfermée, dit-elle, je vis un grand homme qui était monté sur ma voiture et qui parlait aux gens qui l'entouraient avec une sorte d'autorité : c'était Santerre. »

M. de Staël fut renvoyé en France, où il arriva peu de temps après la mort du roi, et fut alors le seul ambassadeur

(1) Une amie encore plus qu'une parente de Mme de Staël, qui a consacré un volume à sa mémoire (Mme Necker de Saussure), a bien rappelé tout ce qui est bon en elle et tout ce qu'il faut admirer.

(1) Eric-Magnus, baron de Staël-Holstein, l'une des premières familles de la Suède.

d'une monarchie auprès de la nouvelle république ; mais le cercle dont il était entouré était si sanglant qu'il se hâta de retourner en Suède. Les anciens amis de Mme de Staël et les siens étaient ou proscrits ou morts. Un voile sinistre était jeté sur tout ce qui pouvait attirer l'attention, et l'exil ou la mort était le seul prix dont on la payait. M. de Staël s'enfuit sans même oser regarder derrière lui, emportant un traité de la France avec la Suède, rédigé par la Convention, mais en termes si bizarres que le régent de Suède ne voulut pas le ratifier. Ce ne fut qu'après la chute de Robespierre que le duc de Sudermanie, croyant pouvoir se fier au nouveau gouvernement, renvoya M. de Staël à Paris, avec de nouvelles lettres de créance pour contracter un autre traité d'alliance. M. de Staël fut encore le seul représentant d'une couronne auprès de la république. Seulement le cérémonial embarrassait un peu. Enfin, après un rapport de Merlin, il fut décidé que l'ambassadeur de Suède serait assis dans un fauteuil en face du président de la Convention et qu'il parlerait *assis*, ce qui fut exécuté le 22 avril 1795. Le baron de Staël reçut de plus l'accolade

Le baron de Staël reçoit l'accolade.

fraternelle du président, et tous deux firent un discours, car alors on sait que c'était non-seulement la mode, mais une obligation.

— Je viens de la part du roi de Suède, au sein de la représentation nationale de France, dit M. de Staël, rendre hommage aux droits imprescriptibles des nations.

Dès lors il fut assigné une tribune à l'ambassadeur pour qu'il pût assister aux séances, ce qu'il fit très-assidûment pendant quelque temps, recevant alternativement des louanges ou des injures. Un jour, le député Legendre invectiva avec grossièreté la baronne de Staël. Une autre fois son mari reçut des remercîmens au nom de la Convention pour la fermeté qu'il avait montrée dans les journées des 2 et 3 prairial (juin 1795), lorsqu'elle fut attaquée par les faubourgs. M. le baron de Staël continua ses fonctions auprès du Directoire, et Mme de Staël, qui ne connaissait dans l'univers entier alors qu'un pays, c'était la France, et qu'une patrie, c'était Paris, put l'habiter au moins avec une sorte de sécurité. Mme de Staël était l'âme, on peut le dire, des débris de ce qu. restait de la bonne société. Tout ce qui n'était pas proscrit ou mort se réunissait dans son salon. Toujours bonne, bienveillante, ayant constamment besoin de ces combats d'esprit où le sien se retrempait en jetant une nouvelle lumière sur les autres, elle cherchait à s'entourer de toutes les célébrités connues de ce temps-là. M. de Talleyrand, exilé en Amérique par sa volonté, et hors de France par suite des troubles politiques, y fut rappelé par les soins de Mme de Staël, qui avait alors une grande influence sur l'esprit de Barras et sur tout le Directoire. Depuis longtemps la carrière politique s'était ouverte devant elle, et elle s'y était jetée avec joie. Son âme ardente, son imagination mobile saisissait avec empressement tous ces mouvemens, ces agitations qui surgissent à chaque heure dans les existences politiques et qui plaisaient à son humeur. Les relations habituelles que dès longtemps elle avait contractées avec les hommes les plus influens furent de nouveau cultivées par elle. C'est dans leur conversation et dans leur intimité qu'elle a puisé cette parfaite connaissance du *cœur* politique de notre France. Elle prévoyait, et prévoyait bien. C'est ainsi qu'avant le 10 août elle avait pressenti cette catastrophe et voulu sauver Louis XVI et toute la famille royale. Ce plan ne réussit pas parce que M. de Monmorin, alors ministre des affaires étrangères, ne fit pas part au roi du projet que Mme de Staël avait conçu. On sait le résultat de ces affreux momens, abandonnés à une destinée comme il n'y en eut certes jamais dans la vie privée ni sur le trône.

A l'époque du gouvernement directorial, Mme de Staël était déjà connue par quelques écrits politiques fort remarquables. Le premier était hardi et devait en effet être l'ouvrage d'une femme : c'était la défense de la malheureuse reine. Mme de Staël ne voulait pas flatter la tyrannie popu-

laire plus qu'une autre, et cependant elle comprenait que pour lutter contre des tigres il faut de la ruse. Elle réussit par-delà ce qu'on pouvait espérer de son talent. Cette brochure de la défense de la reine est un monument que Mme de Staël a élevé aux femmes, tout en voulant en sauver une. Elle prouve que celles qui ont, comme elle l'avait, un esprit qui a du cœur et un cœur qui a de l'esprit, sont capables d'arriver à tout. Elle ne rappela pas la souveraine d'un grand empire, la fille des Césars..... Non, la délicatesse de son cœur de femme sentit qu'il ne fallait pas offrir à la vanité monstrueuse des mains sanglantes qui tenaient la hache une tête glorieuse à jeter à bas. Il fallait tenter d'émouvoir, et non demander du respect à qui ne le connaissait pas. Mme de Staël oublia la reine pour ne parler que de la bonne mère, de la parfaite amie, de la femme aimable et bonne; et si doucement sociable sous le dais royal. Cette pièce est remarquable par sa sensibilité ingénieuse et son énergie.

Mme de Staël fit ensuite paraître, mais sous l'anonyme, deux brochures d'une grande force de couleur, l'une intitulée *Réflexions sur la paix intérieure*; l'autre, *Réflexions adressées à M. Pitt et aux Français*. Fox, dont le genre d'esprit était plus en harmonie avec celui de Mme de Staël, fit un grand éloge de cette dernière brochure. C'est dans le premier de ces deux ouvrages qu'elle s'écrie avec l'énergie de son beau caractère, en s'adressant aux partisans du terrorisme :

« *Voulez-vous donc nous contraindre à traverser encore le fleuve de sang!* »

Mais elle s'aperçut bientôt du danger qu'offrait le nouveau système de corruption suivi par le Directoire..... Elle comprit qu'un gouvernement avili par le ridicule ne pouvait subsister en aucun lieu, et en France moins qu'ailleurs. Mme de Staël prévit un changement dans les affaires, et prit part alors à des réunions assez suivies qui eurent lieu à cette époque à l'hôtel de Salm, sous le titre de Cercle constitutionnel (1).... Il était en opposition avec une autre réunion qui s'était formée à Clichy.... Benjamin Constant, dont l'admirable talent se développa plus tard, mais qui déjà jetait une grande lumière, était un des orateurs les plus éloquens du Cercle constitutionnel... C'est ce qui a fait dire que Mme de Staël était *devenue malgré elle le soutien de ce Directoire qu'elle méprisait*. Peut-être, au reste, en a-t-il été de ce jugement comme de beaucoup d'autres portés sur elle, et qui ont été déterminés d'après ses relations d'amitié.

Portrait de Mme de Staël.

(1) Dans les raisons que l'empereur donnait souvent pour ne pas permettre à Mme de Staël de demeurer à Paris, celle-là était la dominante.

Mme de Staël avait une grande religion en amitié, et servir, sauver ses amis, était pour elle un devoir sacré qu'elle a toujours rempli.... M. de Talleyrand était alors en Amérique, fort dépourvu de tout ce qui peut aider à supporter l'exil, et dans un vrai malheur. Mme de Staël le fit d'abord revenir et l'introduisit à la cour directoriale, où il réussit parfaitement chez Barras. On lit dans les Mémoires de Thibaudeau, livre d'une grande vérité :

« M. de Talleyrand était revenu des États-Unis sans argent et avait grand besoin de se *refaire*. Une femme célèbre par son esprit l'avait introduit chez Barras et dans son intimité. »

On lit encore dans les mémoires de Gohier :

« L'ancien évêque d'Autun venait d'être introduit aux affaires étrangères par la fille Necker...

« C'était un immense service... il doit se le rappeler. »

Lorsque le 18 brumaire se fit, Mme de Staël ne le blâma pas aussitôt que le jour radieux de l'étoile de Bonaparte dissipa la nuit obscure qui nous enveloppait... Le prestige exercé par cet homme étonnant agit sur elle comme sur tous, et ses yeux ne virent en ce moment qu'un héros dans celui qui, plus tard, devint pour elle un ennemi (1). Elle admirait alors ce que nous admirions tous et ce que nous devions admirer. Je ne puis écrire contre ma propre conviction, et je sais que Mme de Staël non-seulement admirait le général Bonaparte et le premier consul, mais qu'elle lui portait même de l'intérêt. Bientôt cet intérêt disparut; l'hostilité remplaça la bienveillance, la haine arriva bientôt, et une guerre des plus vives se déclara entre le premier consul et Mme de Staël.

Joseph Bonaparte, qui l'aimait beaucoup, l'avertit avec l'accent de l'amitié qu'il avait pour elle qu'elle courait quelque danger à parler aussi imprudemment dans son salon. — Vous faites des réclamations auprès du gouvernement, lui dit Joseph, et puis vous glosez sur tous ses membres et vous en faites des plaisanteries... ce n'est pas là le moyen d'obtenir.

— Aussi, répondit Mme de Staël, n'est-il jamais question dans mes conversations *de ce que je veux*, mais bien *de ce que je pense*.

Ce mot est charmant de naturel et de grâce.

Bientôt la police, qui ouvre son œil de manière même à voir ce qui ne la regarde pas, s'avisa de trouver à redire sur les voyages que Mme de Staël faisait à Coppet pour y voir son père... Le premier consul n'aimait pas M. Necker, et il attribuait à sa fille un dernier écrit sur les finances qui avait paru en 1804... Fouché manda Mme de Staël au ministère de la police pour lui *faire des remontrances*... Quelque temps après, un homme d'État, sans doute très dévoué au premier consul, mais qui précisément l'étant à sa gloire voulait l'empêcher de la ternir par des vexations dirigées contre une femme, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, prévint Mme de Staël qu'elle pouvait courir quelque danger et lui procura lui-même une retraite dans la maison de campagne d'une de ses parentes. C'est dans cette maison qu'elle éprouva toutes les angoisses de l'attente d'un malheur... Toutes les nuits elle se relevait, se mettait à la fenêtre pour épier l'arrivée des gendarmes qui la devaient arrêter... De cette maison, elle fut à Saint-Brice, chez Mme Récamier, cet ange de bonté, et d'angélique bonté secourable, que ses amis souffrans trouvent toujours, et que la douleur attire par le besoin de faire du bien. De Saint-Brice elle fut s'établir dans une petite maison qu'elle loua à dix lieues de Paris... Elle y était parfaitement tranquille, lorsque tout-à-coup ses anciens pressentimens se réalisèrent... Le commandant de la gendarmerie de Versailles vint lui apporter l'ordre de quitter les environs de Paris et de s'éloigner à la distance de quarante lieues. Le général Junot, qui lui portait un profond intérêt, parla en sa faveur avec une force qui aurait dû toucher son ancien général; mais il ne put rien obtenir. Mme de Staël ne voulant pas demeurer en France, puisque les portes de Paris lui étaient fermées, partit alors pour l'Allemagne... Elle apprit l'allemand dans ce voyage, et fit un cours de cette belle littérature avec l'un de ses souverains, avec Goëthe... De Weymar, elle se rendit à Berlin, où elle se lia fort intimement avec toute la famille royale, surtout avec le jeune prince Louis de Prusse, dont l'esprit pouvait apprécier son talent.

Avant de se rendre en Allemagne, Mme de Staël avait été passer plusieurs mois avec son père dans la retraite de Coppet. C'est là que cette femme, du reste si supérieure, le devenait sous un jour tellement différent qu'elle en recevait des reflets encore plus admirables. M. Necker avait des *manies* plutôt que des *habitudes* de sa vie passée. Sa fille savait les respecter; et cet esprit, intraitable ailleurs que devant son père, devenait avec lui souple avec dignité, et bon sans faiblesse. Le déjeuner, qui se faisait en commun, était assez souvent le moment que Mme de Staël choisissait pour provoquer une discussion littéraire ou politique contre son père, pour lui donner le plaisir d'avoir ensuite raison, mais sans la lui donner trop brusquement. Il n'y a qu'une femme au monde pour avoir une pareille pensée... un homme ne l'aurait jamais... ou bien alors ce serait par une raison relative.

Ce fut à cette époque que M. de Talleyrand rompit les liens d'amitié fort intimes qui l'attachaient à Mme de Staël. Comme elle ne gardait aucune mesure avec le chef de l'État, peut-être trouva-t-il plus régulier de s'éloigner d'une femme qui pouvait le compromettre. Mais le fait subsiste tel que je viens de dire. C'est dans le même temps à peu près que M. de Staël mourut (1). Mme de Staël était près de lui en ce moment, elle l'entoura de ses soins et reçut son dernier soupir.

Fatiguée d'une lutte aussi prolongée avec Napoléon, Mme de Staël se retira à Coppet et ne s'occupa que de littérature; ce fut alors qu'elle composa *Delphine*. On a dit qu'elle s'était peinte tout entière dans ce roman, et qu'il était la réalité de cette femme extraordinaire dans sa jeunesse, comme sa *Corinne* en était l'idéal. Quelque temps après, Mme de Staël perdit son père. Ce coup fut affreux pour elle, car elle l'aimait avec tendresse, et une tendresse exclusive. Après sa mort, elle partit pour l'Italie, et là, elle fit sa *Corinne*, où sa vie est peinte sous le jour le plus lumineux, et rendue avec les paroles les plus douloureuses... Dans ses loisirs d'un exil de dix ans, elle composa, outre ceux que je viens de nommer, ce fameux écrit sur l'Allemagne qui depuis son retour en France eut une vogue méritée, si extraordinaire. Ce fut en 1810; dès lors la France lui fut entièrement interdite. C'est aussi de cette époque que datent ses plus grandes douleurs. Peu de temps après, Mme de Staël fut encore contrainte de fuir loin de la domination de la France. Elle partit, et fut en Autriche; mais l'esprit autrichien ne lui plut pas, et elle fut en Russie; là ayant éprouvé que la haine qu'on portait à l'empereur

(1) Je sais que *j'ai vu* et tenu en mes mains des lettres de Mme de Staël au premier consul, dans lesquelles cette admiration est vivement exprimée sans aucun correctif. Plus tard Napoléon disait qu'il ne la craignait que parce que, étant très-impressionnable, son salon recevait des impulsions différentes; l'empereur était bien sévère, mais il y avait du vrai.

(1) En 1803 : il mourut dans une auberge à Poligni.

Napoléon s'étendait à tous les Français, même à ses victimes, et la trouvant injuste, elle alla en Suède, où elle fut comblée par le prince royal. Mais un coup terrible devait la frapper dans cette terre du nord, où le malheur faisait sa demeure habituelle, disait-elle toujours. Son fils Albert, que le prince royal avait pris pour aide-de-camp, fut tué en duel. Mme de Staël fuyant cette terre doublement funeste pour elle d'exil et de malheur, se rendit en Angleterre, où elle demeura jusqu'à la prise de Paris par les alliés. Lorsqu'en 1815 Napoléon revint de l'île d'Elbe, elle se sauva de France en grande hâte. L'empereur l'y rappela ; mais elle refusa d'y revenir. Après la bataille de Waterloo, elle revit la France et Paris, qui pour elle était son univers. Louis XVIII lui fit payer les deux millions qu'on devait à son père, dette sacrée, et qui devait en effet être payée avant toute autre. Mais ce fut en vain que Mme de Staël revit la France et ses anciens amis ; elle n'était plus cette même femme, colorant tout d'un prisme venant d'elle-même, faisant jaillir de l'esprit des autres des étincelles provoquées par son propre feu. Elle n'était plus elle-même, je le répète. Une affection vive, profonde et vraie, terrible peut-être comme toutes celles de cette nature qui dominent le cœur à l'âge qu'avait Mme de Staël, une affection dévorante s'était emparée d'elle, de son génie, et le détruisait. M. de Rocca avait une santé qui, toujours chancelante, donnait des inquiétudes renouvelées chaque jour à celle qui s'était attachée à son sort. Le lien qui les avait réunis prouve plus que toute chose ce qu'était l'âme de Mme de Staël. Elle était encore à Coppet, lorsque toute la société de Genève qui était la sienne, parla beaucoup d'un jeune homme, neveu de M. Buttini, qui était revenu d'Espagne, après avoir reçu des blessures si graves qu'elles agissaient sur sa santé avec une action presque mortelle. Mme de Staël le vit, elle en eut d'abord pitié. La démarche chancelante de M. de Rocca formait avec son âge un contraste fait pour arriver au cœur de Me de Staël. En voyant M. de Rocca, elle lui dit deux paroles consolantes et partant du cœur, qui arrivèrent à celui du jeune homme, et décidèrent de son sort à venir. Sa tête et son âme furent subjuguées dans le même instant. Ce fut en vain que ses parens et ses amis le détournèrent d'une passion qui ne pouvait, disaient-ils, qu'être doublement malheureuse pour lui.

— Elle serait ta mère ! lui dit un de ses amis.

M. de Rocca le regarda un moment, et sourit de pitié en se voyant si peu compris.

— Eh bien ! répondit-il, je suis bien aise que tu m'aies rappelé que je pouvais l'aimer d'une manière de plus. Je l'aimais déjà comme la femme la plus digne d'être adorée ; je l'aimerai comme ce qu'on respecte le plus : ainsi mon amour sera un culte.

Un autre ami lui remontrait également le tort qu'il avait.

Mais le cœur de M. de Rocca était touché, et lorsque le cœur parle, toute autre voix n'est plus écoutée.

— Elle m'aimera, disait-il toujours ; elle m'aimera. Je lui prouverai qu'il est de fraîches matinées à tout âge ; et je l'aimerai tant qu'elle m'épousera.

Et il avait dit juste. Il fut aimé parce qu'il aimait, tant il est vrai que de toutes les séductions c'est la plus certaine, la plus *incisive*. Mme de Staël épousa M. de Rocca, et leur affection mutuelle fut aussi vive que profonde. Pour la première fois peut-être cette femme extraordinaire se voyait aimée comme elle l'avait rêvé pendant toute sa vie ; elle était comprise, sentie, et son âme pouvait enfin faire entendre des sons qui ne vibreraient pas dans une complète solitude ; elle pouvait se dévoiler tout entière dans ces entretiens pleins de charme, où deux êtres qui s'aiment, en se comprenant, parlent *cœur à cœur*, où l'un achève la pensée de l'autre, où tous deux se devinent, où le silence enfin est plus éloquent que la parole... Elle avait trouvé le bonheur dans les jours que Dieu avait marqués pour être les derniers... C'est toujours ainsi... nous sentons la vie quand il nous faut la quitter.

Lorsque je la revis à Paris, lors de la restauration, je la retrouvai ce qu'elle avait toujours été, une femme de génie, bonne et bienveillante ; elle recevait à cette époque toutes les différentes opinions. Un soir, il y avait beaucoup de monde chez elle. Depuis un moment elle ne parlait pas ; tout à coup elle se mit à rire et dit à quelqu'un qui était près d'elle :

— Mon salon est comme un hôpital, on y voit des blessés de tous les partis.

Et c'était vrai.

En 1816, Mme de Staël éprouva un premier malaise, joint à un affaiblissement sensible. Elle fut en Italie et demeura quelque temps à Pise ; mais à son retour en France, ses maux prirent un caractère plus alarmant. Le docteur Portal, qui la soignait depuis son enfance, fut appelé auprès d'elle, et la dirigea avec l'assistance des premiers médecins de Paris ; mais un obstacle puissant s'opposait à la guérison. Mme de Staël prenait immodérément de l'opium depuis très-longtemps. Cette habitude une fois contractée ne peut plus se rompre sans que la souffrance ne fasse aussitôt sentir son dard brûlant. Mme de Staël mourut à Paris, le 14 juillet 1817, entourée de ses enfans et de ses amis, et d'une foule de personnes qui l'aimaient et respectaient son beau caractère ; sa mort fut un deuil général. J'étais alors en Italie, et je pus apprécier combien elle y fut également regrettée.

Quelques momens avant sa mort, elle disait à ceux qui étaient près d'elle :

— Je crois savoir maintenant ce que c'est que le passage de cette vie dans une autre, et je suis convaincue que la bonté de Dieu nous l'adoucit ; nos idées se troublent et la souffrance n'est pas très-vive.

— Mon père m'attend, disait-elle ensuite dans une sorte de délire vague... mon père m'attend... Il m'appelle.

On remarqua qu'elle était morte le 14 juillet !... l'anniversaire de cette journée qui fit entendre le premier coup de cloche qui appela tous les peuples à la liberté. Beaucoup en ont loué M. Necker ; beaucoup l'en ont blâmé. Le temps et du blâme et de la louange n'est pas encore venu : il faut attendre.

Mme de Staël avait cinquante et un ans lorsqu'elle mourut. Son talent pouvait encore produire des fruits admirables ; son âme, toujours ardente et remplie d'affections, son imagination si brillante et si vive, aurait prouvé que le génie surgissait en tous temps et toujours, sa flamme ne s'éteint jamais. Peut-être trouvera-t-on quelque ressemblance entre le portrait qui est à la tête de cette Biographie et celui que je vais en faire d'après une parente et une amie (Mme Necker de Saussure) de Mme de Staël, et d'après moi même.

« Mme de Staël avait de la grâce dans tous ses mouvemens ; sa figure, sans satisfaire les regards, les attirait d'abord, et les retenait ensuite, parce qu'elle avait comme un organe de l'âme, un avantage fort rare ; il s'y déployait subitement une sorte de beauté intellectuelle, si l'on peut le dire ; le génie éclatait tout à coup dans ses yeux, qui étaient d'une *rare magnificence*. Son regard s'animait d'un noble feu, et annonçait comme l'éclair la foudre de sa parole ; sa taille un peu forte, ses poses bien dessinées, mais naturel-

ment et sans affectation, car elle en avait horreur, donnaient une grande énergie à ses discours. Il y avait en elle quelque chose de dramatique. Sa toilette elle-même avait quelque teinte de pittoresque qui ne tenait en rien à la mode ; ses bras et ses mains étaient d'une beauté et d'une blancheur remarquables, ce qui contribuait également au dramatique de ses gestes, lorsqu'elle parlait ou qu'elle jouait la comédie. Je n'ai jamais entendu une parole qui agit avec plus de puissance sur moi que celle de Mme de Staël. »

On a beaucoup et diversement parlé de la cause de l'aversion que Napoléon et Mme de Staël avaient l'un pour l'autre ; je ne me prononcerai pour aucun parti; je dirai seulement que Mme de Staël mit souvent de la partialité dans ses jugemens sur l'empereur. Quant à lui, il ne peut être excusé dans la persécution qu'il lui fit subir. Une femme n'a jamais tort tant qu'elle combat contre le pouvoir et la force.

Les ouvrages de Mme de Staël forment dix-huit volumes in-8°, et se composent d'écrits dans tous les genres connus. Elle avait à peine dix-sept ans qu'elle fit une tragédie sur Jeanne Grey.

« Sa jeunesse, dit-elle, encourageait la mienne. »

La pièce n'est pas bonne ; elle est mal versifiée et manque totalement de couleur locale, et surtout d'actualité. Elle fit ensuite un drame en trois actes et en vers, appelé *Sophie, ou les sentimens secrets ;* mais ses amis l'engagèrent à laisser là ce genre, dans lequel elle ne pouvait réussir, ce qui est étonnant avec autant de dramatique dans le style et dans les pensées ; puis les *Lettres sur J.-J. Rousseau ; — Réflexions à M. Pitt et aux Français*, 1794; — *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 2 vol., 1800 ;— *Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*, 1804 ; — *Delphine*, 6 vol., 1804;—*Corinne*, 2 vol., 1806 ;— *Influence des passions*, 1786 ; — *Ouvrage sur l'Allemagne*, 1815 ; — *Dix années d'exil*, 1816 ; — *Considérations sur la Révolution française*, 1817.

C'est surtout ce dernier ouvrage qui placera Mme de Staël plus haut que toutes les femmes qui se sont servies d'une plume. Burke, Bonald, Malet du Pan, tous les publicistes qui ont écrit sur les événemens de notre sanglante époque, n'ont tracé aucune ligne dont la vigueur réponde à celle que Mme de Staël nous montre dans des pages aussi sublimes de style que frappantes de vérité et de vigueur de pensées. Ses jugemens sont toujours justes, tant qu'ils ne portent que sur les événemens et non pas sur les hommes. Là seulement se retrouve la personne impressionnable et se laissant influencer par ses sentimens personnels. Il faut bien un défaut à côté de si sublimes beautés... Comme son indignation est éloquente ! comme elle parcourt d'un vol rapide les hauteurs de ces précipices où nous étions plongés, criant merci au ciel ! comme elle pénètre dans leurs profondeurs ! comme elle va chercher jusque dans leur bouge les misérables honteux de leurs crimes, pour les exposer au grand jour, les stigmatiser du fouet de la vengeance et pour l'éternité... En lisant cet ouvrage sur la révolution, on est envahi par l'admiration que causeront toujours les sentimens vrais et naturellement exprimés. On voit que, lorsque Mme de Staël décrit, ce n'est pas pour l'avantage banal de montrer un talent dont elle ne veut faire preuve que pour poser une conséquence, fixer un principe et arriver à une conclusion. Cet ouvrage n'est peut-être pas apprécié en Europe à sa juste valeur. Il n'est qu'une esquisse, sans doute, mais de ces esquisses de grands maîtres, comme les cartons de Raphaël. Mme de Staël a été un des grands écrivains publicistes de l'époque orageuse qui a précédé celle plus orageuse encore où nous sommes. Elle fut, pour le dix-neuvième siècle, ce que l'auteur de l'*Esprit des lois* fut pour le dix-huitième. Tous deux peut-être ont erré quelquefois dans leur route. Mais tous deux néanmoins seront consultés quand il s'agira de consolider et de perfectionner les institutions politiques.

Mme de Staël laissa beaucoup d'amis inconsolables de sa perte, ce qui prouve la bonté de son cœur. Sa famille, composée, au moment de sa mort, de son fils aîné le baron de Staël, et de sa fille, Mme la duchesse de Broglie, se vit encore réduite par cette main de la mort, qui frappe indifféremment la jeunesse, le génie et la fortune. M. Auguste de Staël, que des vertus douces et pures faisaient aimer autant que respecter, mourut en Suisse, jeune encore et lorsque le soin du bonheur d'une autre venait de lui être confié. Mme la duchesse de Broglie, dont l'esprit rappelle tant celui de sa mère, en même temps qu'il est accompagné de vertus pures et saintes, est la seule, de cette famille, qui ait survécue à tous les autres.

Succombant à sa douleur, plus encore qu'à ses maux, M. de Rocca (1) ne survécut que bien peu de temps à celle qu'il avait tant aimée. Il mourut à Hyères, en Provence, dans la nuit du 29 au 30 janvier 1818; il entrait dans sa trente-et-unième année ; il était encore bien jeune pour mourir ! mais l'amour et la douleur usent tant la vie !...

J'ai voulu finir ce discours sur Mme de Staël en montrant cette tombe refermée sur un être pour qui la vie avait encore bien des joies, le monde bien de la gloire, l'existence de la douceur, mais qui, ne pouvant espérer de retrouver une créature aussi parfaite à aimer, ne forma d'autre vœu quand ses yeux furent fermés, que celui de la rejoindre.

Elle était bonne celle qu'on pouvait aimer ainsi.

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

(1) Rocca (Albert-Jean-Michel), mort à Hyères, dans la nuit du 29 au 30 janvier 1818. Il entrait ce jour-là dans sa trente-unième année (il avait vingt-un ans de moins que Mme de Staël). On a de lui : *Mémoire sur la guerre des Français en Espagne* (Londres, 1814) ; *Campagne de Walcheren et d'Anvers*, en 1819. Il a laissé en manuscrit une nouvelle intitulée *Le mal du pays*, qu'il allait faire imprimer.

ÉDUCATION PROFESSIONNELLE.

ÉCOLE DU COMMERCE ET DES ARTS INDUSTRIELS [1],

RUE DE CHARONNE, 95, A PARIS.

L'*École de Commerce* fondée à Charonne, près Paris, en 1831, s'est placée, aussi bien par l'excellence du plan d'études adopté que par la supériorité des moyens mis en œuvre pour rendre ces études utiles et fécondes, au premier rang parmi les établissemens d'éducation professionnelle. Si aujourd'hui nous nous plaisons à reconnaître ce fait, si dans le *Musée des Familles*, qui n'a pas encore accordé et qui n'accordera jamais ses suffrages sans examen et à l'aventure, surtout lorsqu'il s'agit de la question délicate de l'éducation, nous n'hésitons pas à recommander cet établissement à la confiance des pères de famille, c'est parce que notre conviction a subi le contrôle de notre propre expérience, c'est parce que depuis plusieurs années nous avons recherché avec soin sur quelles bases repose cette *école spéciale*, assistant à ses développemens progressifs et suivant pas à pas ses améliorations. Le but que s'est proposé d'atteindre le directeur de cette école, c'est « de joindre à l'instruction générale que l'on reçoit dans les colléges une instruction *spéciale* propre à disposer les jeunes gens à suivre avec avantage la carrière industrielle, qui offre des ressources qu'on trouve difficilement dans les professions encombrées du barreau et de la médecine; c'est de réunir tous les élémens d'une éducation *positive*, *complète* et nécessaire pour former des négocians, des manufacturiers, des fabricans, des architectes et en général des hommes capables de se livrer avec succès à toutes les spéculations industrielles. »

Le fondateur de l'*École du commerce et des arts industriels* n'a pas démenti les principes qu'il prenait pour point de départ; il a marché franchement dans la voie qu'il s'était tracée, et l'école de Charonne, isolée bientôt dans l'opinion publique de tous les établissemens consacrés en apparence à une *spécialité* commerciale, manufacturière ou industrielle, a mérité, avec une place à part, une honorable distinction.

Il ne s'agit donc plus pour nous de définir maintenant la mission que M. Pinel-Grandchamp s'était imposée, puisqu'à l'espérance de services à rendre aussi bien aux familles qu'à l'industrie a succédé déjà la réalité de services rendus; mais ce qu'il convient d'examiner aujourd'hui, ce sont les avantages que, dans les conditions de son existence actuelle, l'École de Charonne présente à des intérêts généraux et privés: — à l'intérêt général, en créant une éducation commerciale et industrielle appréciée depuis longtemps en Allemagne, en Angleterre et en Hollande; — à l'intérêt privé, en donnant à l'instruction une direction utile: en protégeant contre le prestige trompeur des professions libérales une foule de jeunes gens qui, suivant la carrière du commerce et de l'industrie, ne leur demanderont pas vainement un jour de l'honneur, de la considération et de la fortune.

Pour bien comprendre l'organisation de l'École de Charonne, il faut embrasser d'un coup d'œil tous les détails de cette organisation; il faut s'initier à toutes les parties de l'enseignement tel qu'il est professé dans cette école. Si nos lecteurs veulent bien nous prendre pour guide, nous les ferons assister à l'ensemble des travaux qui tendent à constituer une éducation toute *spéciale*: toutefois ce ne sera plus à Charonne que nous visiterons l'*École du commerce et des arts industriels*, c'est à Paris, où l'École vient d'être transportée. Qu'on veuille bien nous permettre ici une courte digression en faveur d'un rapprochement curieux. C'est dans le magnifique hôtel que fit bâtir sur l'emplacement du couvent de Bon-Secours, dans la rue de Charonne, Richard Lenoir, ce riche manufacturier qui, sous l'Empire, occupait jusqu'à seize mille ouvriers, et que la Restauration ruina d'un trait de plume, que l'*École* s'installe aujourd'hui!... Ainsi, sur ce même sol où Richard Lenoir avait jeté les fondemens du plus grand établissement industriel auquel la France entière ait donné son admiration et ses regrets s'établit l'*École du commerce et des arts industriels*, riche pépinière où grandiront pour l'industrie les plus remarquables sujets!

L'industrie en effet exige impérieusement trois choses: un objet sur lequel elle s'exerce, de l'argent, des hommes. Les développemens de l'industrie sont si merveilleux, si puissans, que nous ne saurions douter de l'activité de la pensée humaine; elle répond au premier besoin de l'industrie. La classe riche et la classe moyenne tendent à s'associer pour les exploitations qui réclament des capitaux importans; les grandes fortunes d'ailleurs, insensiblement détournées de l'agiotage, se reportent sur des spéculations industrielles et satisfont au besoin d'argent. Quant aux hommes, aux hommes *spéciaux*, leur nombre n'est-il pas infiniment trop restreint? Les mines, les forges, les hauts fourneaux, la construction des machines, la direction des voies de communication ne comptent pas assez d'hommes *capables et instruits*; les manufactures, les usines, les fabriques n'ont pas toutes un bon contre-maître ou un bon chef d'atelier! Aussi voilà précisément pourquoi tant d'établissemens s'écroulent malgré les chances les plus favorables, malgré les plus légitimes prévisions de succès, malgré l'appui de l'argent. Eh bien! suivez-nous pour un instant à l'*École*; là vous trouverez des hommes ou du moins des jeunes gens qui plus tard feront fructifier dans quelques grands établissemens industriels les germes déposés en eux par une éducation toute professionnelle: les uns se destinent au commerce ou à la banque, les autres suivront la carrière industrielle proprement dite; tous apporteront dans l'exercice de leur profession l'amour du travail, le goût de l'économie, car ils auront vu comment l'argent était le produit du travail, et comment l'économie servait à conserver l'argent acquis. Mais n'anticipons pas sur le tableau qui doit s'offrir à nos yeux.

Ces jardins, ces cours spacieuses, ces vastes constructions dépendent de l'école, et en font le plus beau et le plus grandiose des établissemens consacrés à l'éducation. Voilà les classes, les salles d'études et de dessin, les cabinets de physique, les laboratoires de chimie; voilà la gymnastique: ici le travail, là le délassement; ici le développement moral des jeunes gens, là leur développement physique! Deux divisions se partagent l'*École*: la division *commerciale* et la division *industrielle*, dont les principaux travaux sont l'étude avancée des sciences exactes, la mécanique physique, la construction des chemins de fer, des ponts suspendus, la chimie appliquée aux arts et le dessin lavis des machines... La langue française, les langues vivantes, si importantes pour la carrière commerciale, l'histoire et la géographie complètent les objets de l'enseignement. Dirigeons nous maintenant vers les ateliers de construction de ma-

[1] **Un accident arrivé à la gravure représentant l'École du Commerce et des Arts industriels nous force d'en ajourner la publication au prochain numéro.**

chines, où nous retrouverons les élèves de l'école. Quelles sont donc ces véritables forges, ces roues, ces machines à alézer? à quel usage sont-elles destinées? Ces immenses pièces de fonte, ces roues à engrenages, ces modèles, tous ces appareils enfin concourent-ils donc à l'enseignement? Oui, sans doute; et tenez: ce jeune homme est un élève de l'école, il termine le dessin d'une machine commandée à l'entrepreneur des travaux, qui a ses ateliers dans l'établissement. Cette machine est destinée à une scierie mécanique; le devis des dépenses que sa construction occasionnera a été dressé par un autre élève : c'est la pratique qui s'unit à la théorie.

Les modèles sont exécutés sur les dessins arrêtés par les élèves, et ils assistent à la préparation de ces modèles, aussi bien qu'aux travaux de la forge, de l'alézage, de l'ajustage. Ne croyez pas cependant que leurs rôles soient inactifs; ils se mêlent aux travaux des ouvriers pour y participer; ils ne craignent ni le feu de la forge, ni le poids d'un outil, ni les fatigues de la vie d'atelier; et voyez cependant quel air de contentement, quelle sérénité empreints sur ces jeunes visages! On comprend facilement les avantages que présente cette éducation pratique et l'influence morale qu'elle doit exercer. Les jeunes gens, initiés à tous les détails de la construction des machines, chargés de faire eux-mêmes, pour l'entrepreneur, ses inventaires annuels, contractent l'habitude de l'ordre. Ils apprennent que la valeur d'un morceau de fonte s'accroît au fur et à mesure qu'il subit un nouveau travail, qu'il est dégrossi, limé, poli, ajusté; ils apprennent ce que vaut la matière brute, ce que coûte la main d'œuvre; ils étudient l'usage d'une machine, les perfectionnemens qu'elle reçoit, le genre d'industrie à laquelle elle est destinée. Croyez-vous que ces élèves, placés sans cesse sous les yeux d'un mécanicien habile, heureux et fiers de travailler *utilement*, ne seront pas un jour des hommes *capables* et *instruits*; croyez-vous, à une époque où l'industrie s'appuie sur les machines et où leur construction est appelée à prendre une extension toujours croissante, que ces jeunes gens ne seront pas *utilement* et *honorablement* employés; croyez-vous qu'ils n'ont pas à l'avance leur place marquée dans des établissemens métallurgiques, dans des fonderies, chez des mécaniciens; croyez-vous que ces jeunes gens qui connaissent à fond la comptabilité, la correspondance, le droit commercial, les langues vivantes, n'ont pas devant eux un avenir assuré? L'*École du commerce* doit donc rendre à l'industrie des services incontestables; il nous reste à examiner les avantages qu'une instruction spéciale offre aux jeunes gens.

Les professions libérales, les seules que l'éducation universitaire ouvre depuis vingt ans à la génération actuelle, voient se développer dans leur sein un très-petit nombre de capacités. L'instruction des colléges jette dans la société des hommes de demi-science, qui, dédaignant les professions laborieuses, se contentent de médire de la société qui n'ouvre pas ses rangs devant leur médiocre aptitude. Un jeune homme, à sa sortie du collége est presque toujours incapable de gagner 500 francs par an, et son éducation a coûté de 12 à 15,000! Qu'il perde son père, qu'un revers de fortune vienne assaillir sa famille, que fera-t-il? quelles seront ses ressources? Si ce jeune homme avait passé quatre ou cinq années à l'*École du commerce et des arts industriels*, il serait en état de gagner 1,500, 1,800 et même plus de 2,000 francs par an, parce que l'instruction qu'il aurait reçue l'aurait dirigé vers un point certain, tandis que l'éducation universitaire ne lui aura donné que des connaissances vagues et qui ne peuvent se traduire immédiatement en un revenu. Un jeune homme, en prouvant qu'il sait, et la preuve est matérielle, le dessin linéaire, les mathématiques, la géométrie appliquée à la levée des plans et la chimie appliquée aux arts, qu'il connaît *en pratique* la construction des machines, l'ajustage des pièces, les combinaisons mécaniques auxquelles elles prennent part, ce jeune homme, disons-nous, devient évidemment maître de la carrière qu'il veut suivre : il peut suffire désormais à ses besoins. Que ce jeune homme prouve au contraire, et la preuve est déjà moins facile, qu'il sait le grec et le latin, qu'il connaît les règles de la rhétorique, les définitions de la philosophie, on lui prédira un brillant examen de bachelier ès-lettres; mais les huit années consacrées à son éducation seront perdues pour lui s'il a besoin de tirer de suite un parti, un produit de ses études! Aussi disons-nous franchement que nous ne conseillons à aucun père de famille de choisir pour leurs fils les professions libérales; les chances de succès ne sont pas proportionnées aux obstacles qu'il faut franchir : pour commencer à exercer dignement ces professions, il faut pendant un temps donné, pendant cinq ans au moins, si l'on veut être avocat ou médecin, si l'on veut tenir un rang honorable dans la société en attendant que la clientèle se forme, avoir un revenu de 1,500 francs à 2,000 francs au moins. Et si la clientèle ne vient pas! et si les chances adverses de fortune viennent plus rapidement que la clientèle!

Toutefois, et pour ce qui concerne l'étude des langues anciennes, il convient, avant de nous résumer, de dire que le directeur de l'*École* a établi, avec l'autorisation de l'Université, cinq cours de langue grecque et de langue latine qui mettent les élèves dans le cas de se présenter avec avantage aux examens de bachelier. Mais les élèves ne suivent que sur la demande des familles ces études complémentaires qui ne doivent pas nuire à l'enseignement de l'une ou de l'autre division, commerciale ou industrielle. Ces cours de langues anciennes sont destinés, par le vœu de quelques parens, à réserver à leurs enfans la possibilité d'entrer dans la voie des professions libérales si, par quelque événement imprévu, ils ne pouvaient mettre à profit l'instruction professionnelle qu'ils reçoivent et qui convient :

A tous les jeunes gens qui, appartenant aux classes moyennes, doivent tirer un parti immédiat de leur éducation, considérée alors comme un placement fait sur leur tête par leurs parens, qui souvent se sont imposé de lourds sacrifices pour subvenir aux frais de cette éducation;

Aux jeunes gens que leur position de fortune dispense de se créer un état, mais qui veulent acquérir une instruction théorique et pratique qui les mette à même de juger et de surveiller plus tard les opérations de commerce et d'industrie auxquelles ils voudraient s'intéresser;

Aux jeunes gens que la prévoyance de leur famille veut placer à jamais à l'abri des coups du sort, en leur donnant une éducation forte, complète et positive, pour qu'ils puissent opposer à l'adversité l'amour du travail et des connaissances réelles;

Aux jeunes gens enfin dont les familles comprennent que la carrière industrielle offre des ressources que les professions libérales ne peuvent présenter, tant leur nombre est limité, tant leur cercle est rétréci, et tant est grande la foule qui chaque année se précipite vers ces professions.

Nous n'hésitons pas à déclarer que l'établissement dirigé par M. Pinel-Grandchamp offre toutes les chances de succès pour former en peu d'années, — de 3 à 4 ans pour le *commerce*, — de 4 à 5 ans pour *l'industrie*, des hommes capables de se livrer avec succès à toutes les spéculations commerciales et industrielles.

L'éducation que reçoivent les élèves de l'*École* serait incomplète si l'enseignement religieux n'imprimait pas sa haute sanction à la direction morale de cette éducation. Sous ce rapport, aussi bien que sous le rapport du mérite des hommes spéciaux chargés des diverses branches de l'enseignement, l'*École du Commerce et des Arts industriels*, placée sous la surveillance d'un conseil choisi parmi les sommités de la société et de l'industrie, est une de ces belles fondations qu'on ne saurait trop recommander à l'attention publique.

LOUIS BELLET.

JOURNAL.

L'abonnement au MUSÉE DES FAMILLES expirant le 30 septembre prochain, les souscripteurs sont invités à faire parvenir à l'administration leur renouvellement avant cette époque, pour ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi de leurs numéros.

Des réclamations nous sont quelquefois adressées par des souscripteurs résidant à Paris, mais dont nous n'avons pas les noms parce qu'ils ont eu recours à des intermédiaires, nous ne pouvons faire droit qu'aux réclamations des abonnés qui ont souscrit directement à l'administration.

LES LIVRES.

La foule des publications frivoles qui viennent chaque jour au-devant de tous les caprices des lecteurs désœuvrés ne fait pas perdre autant qu'on veut bien le dire le goût des études sérieuses, et le succès populaire qu'obtiennent encore certaines œuvres graves par leur forme autant que par leur sujet est un témoignage éclatant de la disposition qu'il y a toujours dans le public à apprécier les productions les plus élevées de la littérature et les efforts les plus nobles de l'esprit humain.

Parmi les livres dont l'apparition a été accueillie avec le plus d'intérêt, il faut signaler en première ligne la nouvelle traduction en prose du *Paradis perdu*, que l'on doit à M. de Pongerville. *Le Musée* ne s'occupe de cet important ouvrage qu'à la suite des principaux organes de la presse, unanimes à lui accorder la justice qu'il mérite. C'est un grand succès qui n'est plus à annoncer et qu'il constate seulement. Mais il peut se consoler de ce retard en songeant que, l'un des premiers, il a mis sous les yeux de ses lecteurs un fragment de l'œuvre même de M. de Pongerville, et que c'était là sans doute le meilleur moyen de la leur faire apprécier dignement.

Milton, l'un des plus rares génies qui aient resplendi sur l'humanité, mourut obscur, ignoré de tous et sans autre témoignage de sa grandeur que celui qu'il se rendait lui-même. La popularité ne lui arriva que lorsqu'il n'en pouvait plus jouir. L'Angleterre ne s'aperçut de son Homère que lorsque se fut effacée la dernière trace de ses pas, et peu s'en fallut que les cités britanniques ne renouvelassent à son sujet la querelle des sept villes d'Asie qui se disputaient l'honneur d'avoir donné naissance au chantre de l'Iliade. Le monde entier répéta avec admiration le nom du poëte du *Paradis perdu*. Mais il y eut longtemps quelque chose d'incomplet dans la gloire de Milton : elle fut acceptée sur parole, et son poëme fut plus admiré que connu.

Les traducteurs assez nombreux qui voulurent le révéler à la France ne donnèrent de lui qu'une faible et imperceptible idée : ils eurent la malencontreuse prétention de l'accommoder au génie de notre langue ; ils lui donnèrent cet esprit français qu'on veut bien nous attribuer et dont nous devrions bien répudier le triste hommage. Aucun d'eux ne comprit ou du moins ne rendit ce qu'il y a de sauvage et de tendre tout à la fois, de sublime et de naïf, de grand dans l'ensemble et de simple dans le détail de l'épopée de Milton.

M. de Châtaubriand se dévoua à une noble tâche, celle de restituer à Milton tout ce que des mains sacriléges lui avaient enlevé. Mais la réparation, pour avoir voulu être sans réserve, fut encore incomplète. L'illustre écrivain fit avec le poëme qu'il traduisait un échange continuel et rigoureux d'un mot français contre un mot anglais. Cette générosité et cette abnégation ne portèrent cependant pas tous leurs fruits. Car souvent le mot français ne fut pas l'équivalent du mot anglais, et surtout la forme de la phrase anglaise ne reçut rien pour ce qu'elle perdait. La traduction presque interlinéaire eut une valeur incomparable par dessus toutes celles qui la précédaient ; mais ce n'était encore à vrai dire que le texte anglais avec des mots français ; une véritable traduction restait à faire.

M. de Pongerville, que ses traductions en vers de *Lucrèce* et d'*Ovide* avaient placé à la tête de nos poëtes et de nos savans qui ont le plus heureusement étudié l'antiquité, avait montré la même supériorité dans la traduction en prose et était destiné à reproduire enfin Milton tel qu'il doit l'être. Les lignes suivantes, que nous extravons de l'avant-propos de son livre révèlent assez à quel point M. de Pongerville comprend les devoirs et les nécessités du traducteur : son livre entier prouve comment il les pratique. « Il est impossible, dit-il, d'assimiler la reproduction en vers et la traduction en prose; dans l'une le traducteur tient un pinceau, dans l'autre un crayon. Cependant l'écrivain chargé de ce travail ingrat, quoique traduisant en prose, n'obtiendra aucun succès s'il n'est doué du sentiment de la poésie; il doit se garder de faire de la poésie, mais il doit la laisser percer à travers sa prose simple et fidèle. Ce ne serait pas assez pour lui d'être profondément versé dans la connaissance des deux langues : c'est la langue poétique qu'il a besoin d'étudier, c'est à cette langue qu'il doit surtout la fidélité. Malheur au traducteur qui asservirait son art à une espèce de procédé matériel; sa version ne serait qu'un calque dénué de vie. Dans ce travail le meilleur écrivain ne réussirait pas mieux que le plus médiocre; car toute la supériorité de talent y serait inaperçue. Ajoutez que la poésie moulée en prose ne deviendrait qu'un jargon inintelligible: le mot sous le mot produirait le contre-sens le plus complet. La meilleure version en prose est celle qui dérobe le moins et qui prête le moins à l'original; il ne convient ni de l'appauvrir ni de l'enrichir; la conscience rigide d'un traducteur le dirige dans un sentier étroit, où le moindre faux pas le fait passer du sublime au ridicule. En se prêtant à tous les tons d'une langue étrangère, il ne doit jamais oublier les conditions imposées par la sienne. »

Ces conditions, le célèbre académicien les a toutes remplies : il a conservé à la fois le génie des deux langues, sans les sacrifier l'une à l'autre. Juge lui-même, et l'un des plus compétens des hardiesses permises en pareille occurrence, il n'a pas hésité à s'approprier certains mots, certaines tournures que l'Angleterre avait ravis au vieil idiome qui nous était commun. Ces conquêtes indispensables n'effaroucheront la timidité de personne : on reprend son bien où on le trouve.

La traduction du *Paradis perdu* n'élèvera pas davantage la réputation de M. de Pongerville, mais elle aura fait beaucoup pour Milton dont elle va populariser parmi nous l'œuvre autant que le nom.

La traduction du poëme de Milton fait partie de la bibliothèque anglo-française que publie M. O'Sullivan, avec le concours de nos notabilités littéraires et contribuera puissamment au succès de cette belle collection.

LECTURES POPULAIRES. — LES ALMANACHS.

Les *almanachs* forment à eux seuls la bibliothèque de plusieurs millions de Français ; mais en général ces publications, loin de répondre par leur utilité au succès qu'elles obtiennent, sont rédigées de telle sorte qu'on regrette sincèrement la faveur dont elles jouissent. Les *almanachs*, malgré la modicité de leur prix, sont en général inutiles ou dangereux : *inutiles* s'ils ne contiennent que des anecdotes dépouillées de tout sens moral, des jeux de mots, des charades, des prédictions absurdes, des chansons de table dans lesquelles la morale est souvent aussi mal traitée que la poésie ; *dangereux* s'ils sont écrits dans un langage trivial, au niveau de l'ignorance du peuple ou au profit de ses passions; *dangereux* s'ils ne sont que des tribunes ouvertes pour la satisfaction des hommes qui remettent sans cesse en question la forme du gouvernement, les principes de la religion, et qui ne laissent au sein de la famille, après leurs étranges prédications, que de fatales idées de confusion, d'anarchie et d'impiété ; *dangereux* encore s'ils renferment des histoires de sorciers et de revenans, de prétendus remèdes pour guérir les bestiaux, ou des recettes composées par des charlatans pour exploiter la crédulité publique, recettes dont trop souvent on fait à ses dépens la triste expérience. C'est précisément parce que, parmi les recueils destinés aux classes laborieuses des villes et aux habitans de la campagne, les *almanachs* sont l'objet d'une préférence marquée et qu'ils comptent un nombre infini de lecteurs, qu'on ne saurait trop leur imprimer un caractère utile, afin que, pour son instruction intellectuelle, son amélioration morale et son bien-être matériel, le peuple ne les consulte pas vainement.

On a dit que quinze millions de Français n'*apprenaient* que par les *almanachs* les destinées de l'Europe, les lois de leurs pays, les progrès des sciences, des arts et de l'industrie ; cela serait vrai d'une manière plus absolue encore si les *almanachs* renfermaient réellement des notions historiques, des élémens de législation usuelle, des aperçus critiques et raisonnés, soit sur l'état des sciences, soit sur les progrès de l'industrie et du commerce. Mais leur rédaction n'a pas encore admis cette sage réforme, et chaque année voit s'accroître la série des *almanachs* qui popularisent les erreurs et les préjugés au lieu de les combattre ; qui exhument des journaux judiciaires quelques drames de la Cour d'assises pour les offrir seulement en spectacle au lieu d'y chercher une salutaire leçon ; qui invoquent Nostradamus ou Mathieu Laënsberg au lieu de définir et de faire comprendre, par exemple, le mouvement des corps célestes ; qui perpétuent enfin les plus mauvaises traditions que les *almanachs* puissent se léguer.

Ce qui prouve que malgré leur titre d'*almanachs* ces publications peuvent non-seulement concourir à répandre le goût de la lecture, mais encore prétendre justement à la valeur réelle et au mérite d'autres livres, c'est qu'un grand succès s'est attaché au petit nombre d'*almanachs* que leurs éditeurs ont fait entrer dans une voie nouvelle, soit pour faire pénétrer au sein des masses, dans les ateliers et les campagnes, des notions positives, des découvertes et des procédés nouveaux ; soit pour propager des idées d'ordre, d'économie et de prévoyance, soit enfin pour vulgariser la connaissance des lois qui nous régissent. Nul, dit-on, n'est censé ignorer la loi; eh bien ! nul ne l'ignorera quand on aura dit à chacun ce que la loi attend de lui comme citoyen ou comme membre d'une famille.

L'*Almanach de France*, qui est à sa septième année d'existence, nous paraît avoir résolu le problème dont les meilleurs esprits ont longtemps cherché la solution, à savoir : la publication d'un ouvrage, qui par la forme fut à la famille des *almanachs*, si nous osons nous exprimer ainsi, et qui, par le fond, apportât chaque année un nouveau volume à une encyclopédie nouvelle, contenant nos droits, nos devoirs et nos intérêts, en prenant pour règle la morale, la législation et la jurisprudence. Cet almanach ne doit pas le succès qu'il a obtenu à la modicité de son prix, mais bien au plan d'après lequel il a été conçu et à l'exécution rationnelle et méthodique que ce plan a reçue. Vendu à un prix *plus élevé*, l'*Almanach de France* n'eût pas compté moins de lecteurs ; vendus à un prix *moins élevé*, un grand nombre d'almanachs ne trouvent qu'un nombre assez restreint d'acheteurs. L'*Almanach de France*, quoiqu'il ne coûte que 50 centimes, ne serait pas un livre à bon marché s'il faisait perdre, pour sa lecture, un temps qui serait mieux employé : son bas prix ne serait en ce cas qu'une

amorce trompeuse dont le bon sens public aurait fait justice depuis sept années. Lorsque les *almanachs* tendront tous vers un but utile, quand ils seront publiés pour se compléter les uns les autres et que, par la mission spéciale qu'ils se seront imposée, ils survivront à l'année qui les voit paraître, ils deviendront alors la meilleure base des lectures populaires, aujourd'hui encore si incertaines dans leur direction.

Toutefois les efforts des éditeurs de l'*Almanach de France* ne devaient être couronnés d'un plein succès qu'autant que ces efforts trouveraient un point d'appui dans le concours et dans la collaboration active des hommes que les améliorations sociales préoccupent et qui éprouvent le besoin de consacrer, de proclamer et de répandre les vérités sur lesquelles repose l'existence matérielle et morale des nations. Cette année, les éditeurs de l'almanach de France 1839, ont fait un appel aux magistrats, aux savans, aux publicistes, aux écrivains, à tous ceux en un mot dont le talent est une autorité.

Cet appel n'a pas été fait vainement, et si nous sommes bien informés, l'Almanach de France aura des pages signées par MM. le baron Dupin, de Lamartine, Benjamin Delessert, Alexandre Delaborde, l'abbé Guillon, Bérenger de la Drôme, de Norvins, de Cochin, Buchon, etc., etc.. Des industriels, des manufacturiers, des agronomes recommandables par leurs noms et leurs travaux, concourront également à la rédaction de cet almanach. Tous en un mot, en écrivant quelques lignes dans cette publication populaire, sèmeront dans le présent des germes féconds dont l'avenir recueillera les fruits (1).

Nous avons lu avec le plus vif intérêt un ouvrage publié par M. *Macquet* (2), sur le moyen d'améliorer le sort des enfans trouvés. L'auteur a placé son ouvrage sous la sauvegarde du discours qui lui sert d'introduction, discours prononcé à la dernière séance annuelle de la Société de la morale chrétienne, par M. de Lamartine. Les chapitres qui traitent des *primes d'encouragement pour l'adoption, de la suppression des tours, du déplacement des enfans, de l'emploi à faire des enfans trouvés*, ces chapitres, disons-nous, sont de nature à appeler toute l'attention des personnes qui s'occupent de cette grave question : «Comment le sort des enfans trouvés peut-il être amélioré avec profit pour la morale publique. » Quoique l'ouvrage de M. Macquet repose sur des chiffres, sur des tableaux, sur des renseignemens statistiques, l'aridité des détails disparaît grâce à l'intérêt répandu sur l'ensemble de ce consciencieux travail qui a déjà mérité à son auteur les suffrages les plus honorables.

(1) *L'Almanach de France* pour l'année 1839 paraîtra le 1er septembre 1838, à la librairie d'AUGUSTE DESREZ, rue Neuve-des-Petits-Champs, 30, à Paris. Prix : 50 c.

(2) ESSAIS SUR LES MOYENS D'AMÉLIORER EN FRANCE LE SORT DES ENFANS TROUVÉS, *précédé d'un discours de M. de Lamartine, sur le même sujet, et suivi de quelques réflexions morales. Par* M. MACQUET, *ancien secrétaire de l'hospice civil. 1 vol. in-12, prix : 3 francs*, chez M. Legrand, quai des Augustins, 39, et chez Mme HUZARD, rue de l'Éperon, 7, à Paris.

NOUVELLES ARTISTIQUES ET THÉATRALES.

Depuis quelques années les instrumens de cuivre ont pris un accroissement prodigieux ; on en a inventé une quantité énorme de toutes les formes, de toutes les dimensions. On a obtenu parfois des effets assez heureux au moyen de ces voix nouvelles, mais on commence à en abuser. Le piston est une chose fatale : il est rare qu'on joue longtemps et juste avec un instrument à piston. Il serait dangereux de trop compter sur lui. Le piston anime la contredanse, mais il compromet quelquefois une partition.

On a pu voir la vérité de ce que nous avançons dans l'audition des instrumentistes bavarois qui ont paru à l'Opéra. L'harmonie s'est trouvée très-souvent compromise dans les parties de chant. Il faut dire aussi que les morceaux qu'ils avoient choisis étaient d'une difficulté extrême; ainsi les airs de danse de *Guillaume Tell*, quoique arrangés avec beaucoup d'habileté offrent des obstacles qu'il n'est pas facile de vaincre surtout avec des instrumens qu'on n'est pas toujours sûr de maîtriser. Nous croyons que l'orchestre bavarois gagnera beaucoup à être entendu dans un endroit où le public arrive avec des exigences moindres qu'à l'Opéra. En Allemagne d'ailleurs les orchestres de ce genre font plutôt partie de la musique privée que de la musique dramatique.

—Nourrit, qui a laissé de si beaux souvenirs à Paris et par toute la France est engagé au théâtre de San Carlos, à Naples. Il doit y faire son apparition dans un *opéra seria* du maëstro Donizetti où son rôle sera considérable. Le sujet en est tiré non pas du *Cid* comme nous l'avons dit par erreur dans notre dernier numéro, mais bien du *Polyeucte* de P. Corneille. On espère que cette pièce sera par son succès de la famille des *Anna Bolena* et *Lucia di Lamermoor*. Nourrit, qui par de grands travaux et de nouvelles études a fait subir à son talent une sorte de transformation, contribuera sans doute à ce succès.

Plusieurs jeunes gens d'illustre naissance se livrent aujourd'hui avec ardeur à la composition musicale.

Le prince royal de Hanovre vient de publier une romance que les journaux officiels de son royaume futur trouvent délicieuse.

Le duc Eugène de Wurtemberg achève un grand opéra intitulé : *Die Geisterbrant* (la Fiancée du spectre.)

Le prince de la Moscowa, fils du maréchal Ney, travaille pour l'Opéra-Comique.

—M. Camille Roqueplan, un de nos peintres les plus distingués se dispose à partir pour Milan où il va puiser quelques grandes inspirations dans les scènes du couronnement.

Le *Musée* ne pouvait mieux terminer un numéro contenant un article de Mme la duchesse d'Abrantès que par le portrait de cette femme célèbre.

Mme d'Abrantès.

CHAPITRE PREMIER.

WILLIAMS LONGUE-BARBE.

Retenu deux ans prisonnier par l'empereur d'Allemagne, le roi Richard Cœur-de-Lion, dès qu'il fut arrivé en Angleterre et qu'il eut repris possession de son trône, ne s'occupa plus que du seul projet de se venger. Ce fut Philippe, roi de France, dont les calomnies, les intrigues et les menées frauduleuses avaient non-seulement prolongé cette captivité, mais encore troublé, par tous les moyens possibles, la paix de l'Angleterre, qu'il résolut de punir le premier.

Il partit donc pour la Normandie, ôta le commandement de cette province à son frère Jean, et ne tarda point à se trouver, avec des forces considérables, en présence du roi son ennemi, qui s'avançait à la tête de ses troupes. Ce fut dans la Saintonge, près de Niort, qu'eut lieu cette rencontre. Pendant la nuit, les deux armées campèrent l'une devant l'autre, séparées seulement par une petite rivière, et le lendemain au point du jour chacun prépara ses armes pour combattre.

Déjà les cavaliers montaient à cheval et les fantassins cherchaient les endroits guéables de la rivière, lorsque soudain, à la grande surprise des gens d'armes, on entendit un chant religieux s'élever entre les deux camps, et l'on vit arriver une procession nombreuse d'évêques, d'abbés, de prêtres et de religieux de différens ordres. Ils s'arrêtèrent sur le bord de la rivière, et après avoir élevé un autel de gazon, sur lequel ils placèrent le Saint-Sacrement, tous se mirent à genoux et commencèrent à chanter des psaumes. Après ces prières publiques, les évêques de Troyes et de Niort donnèrent leur bénédiction aux soldats et se rendirent, le premier dans la tente du roi de France, le second près du roi d'Angleterre, pour les supplier de différer un combat qui devait désoler le pays et causer la mort de tant de braves gens. Ils aidèrent à ces supplications en proposant plusieurs arrangemens qui pouvaient terminer la guerre.

Richard accueillit ces supplications avec faveur et consentit à faire quelque concession, mais Philippe se montra dur et inflexible.

— Je ne quitterai l'épée, s'écria-t-il, qu'après avoir reçu le serment de vasselage du roi Richard pour les provinces de Normandie, de Guyenne et du Poitou, qui relèvent de moi.

Il parlait ainsi parce qu'il croyait avoir attiré dans son parti, à force de promesses et d'or, les Danois, qui lui avaient juré de ne point charger à l'encontre des siens. Mais lorsqu'au moment d'en venir aux mains, il vit cette espérance déçue et les Champenois se couvrir la tête de leur casque pour marcher au combat, sa rudesse et son inflexibilité se changèrent en frayeur; il fit rappeler l'évêque de Niort et l'envoya près de Richard lui dire qu'il déclarait ce prince quitte de tout vasselage s'il vouloit signer la paix.

Quand le prélat et les siens rencontrèrent le monarque anglais, celui-ci, le casque en tête et l'épée à la main, venait de passer la petite rivière qui séparait les deux camps, et sans prendre garde à l'évêque qui s'avançait pour lui parler, il se tourna vers les archers afin de leur donner l'ordre de lancer les premières flèches; le prélat courut à l'autel, saisit le Saint-Sacrement et revint se placer en face du roi, auquel il barra le passage :

— Au nom du sang que le Christ a répandu pour nous sur la croix, s'écria-t-il, au nom du salut de votre âme, sire, n'allez pas plus loin et prenez pitié de nos larmes et de nos angoisses. Le roi de France déclare qu'il renonce à toute prétention relativement au vasselage de vos provinces, et il se retirera aujourd'hui même sur le territoire de son royaume.

— Richard porta un regard belliqueux sur son armée, et plein de confiance et d'orgueil il donna de l'éperon à son cheval pour le faire avancer, oubliant dans son ardeur guerrière que l'évêque était là devant lui. Le vieux prélat, heurté par le destrier, tomba rudement à terre, et le Saint-Ciboire qu'il tenait s'échappa de ses mains et alla se briser contre le tronc d'un arbre. A la vue de l'hostie sainte gisant sur le limon de la rive et en présence du vieillard évanoui, un murmure de mécontentement s'éleva dans toute l'armée : Richard n'en voulut pas moins avancer de nouveau, mais l'évêque se releva le visage ensanglanté, les vêtemens souillés de boue, et s'écria :

— La paix! sire, la paix! au nom du Christ.

— La paix! la paix! répétèrent tous les prêtres et tous les religieux.

Un éclair de rage brilla dans l'œil de faucon du roi.

— En avant, cria-t-il, en avant, gens d'armes!

— En avant! répondit l'armée.

— Pour avancer, vous foulerez donc sous les pieds de vos chevaux un vieillard et le corps du Dieu vivant! fit l'évêque en montrant l'hostie.

— En avant!

Mais à ce cri du roi aucune clameur ne répondit plus cette fois, car tous reculaient devant une si grande profanation. L'évêque, les prêtres et les moines profitèrent de cette hésitation pour répéter :

— La paix, sire! la paix, sire!

Le roi jeta sur ses soldats un regard d'indignation et de mépris.

— Puisque les gens d'armes pensent comme les prêtres; puisqu'ils ont peur de bosseler leurs cuirasses et de gâter leurs heaumes, soit, la paix. Que le roi Philippe vienne me trouver et que les conditions du traité soient réglées sur l'heure.

Quelques instans après, le roi de France arriva, suivi de quelques hommes d'armes seulement. Encore leur fit-il signe de s'arrêter à l'entrée du camp. Puis, mettant pied à terre, il alla droit à la tente de Richard, et avant que celui-ci eut eu le temps de s'avancer pour le recevoir :

— Richard, dit Philippe avec une grâce et une courtoisie pleines de charmes, je viens seul à vous, non pas en roi, mais en frère, comme il convient à un prince chrétien qui renonce à toute intention de guerre et qui n'a plus qu'un seul désir, celui de mériter votre amitié.

La colère et le ressentiment du roi d'Angleterre ne surent point résister à ces paroles dorées; elles suffirent pour lui faire oublier la trahison de Philippe : trop loyal pour douter de la loyauté d'un autre, il passa son bras sous le bras du roi de France, et ce fut ainsi qu'ils sortirent de la tente et qu'ils se montrèrent aux deux armées.

A cette vue, des cris de joie s'élevèrent de toutes parts, et l'évêque de Niort entonna le *Te Deum*, que les prêtres répétèrent en chœur. Les deux rois s'agenouillèrent, chacun imita leur exemple, et tous ces hommes, qui naguère encore se disposaient à combattre les uns contre les autres, unirent leurs voix dans la même prière. Bientôt les deux camps n'en formèrent plus qu'un. Comme la plupart des chevaliers qui servaient sous chacun des princes se connaissaient déjà, ils se réunirent pour célébrer la paix par des festins, et le lendemain, au point du jour, chacun d'eux « se départit pour » ses domaines, et ne songea plus, dit un chroniqueur du » temps, qu'à la chasse et aux plaisirs d'une vie paisible. »

Le roi d'Angleterre et le roi de France, avec leurs suites et un petit nombre de seigneurs qu'ils convièrent à les accompagner, se rendirent à Niort pour achever d'y conclure les conditions de la trêve de dix ans qui avait été résolue, et pour faire quelques parties de chasse, car Philippe passait à juste droit pour l'un des plus experts du temps en l'art de la vénerie, et Richard, jaloux de cette renommée, voulait lui prouver qu'il ne possédait point un savoir-faire moins grand dans la noble science de saint Hubert. Donc, ils coururent le cerf, forcèrent le sanglier et mirent à mort plus d'un ours et d'un loup, à la grande satisfaction du roi d'Angleterre, auquel le rusé roi de France laissa tous les honneurs de la chasse, plus désireux d'obtenir des conditions de paix avantageuses que de diriger les chiens et de donner le premier coup de dague à la bête. Il résulta de ces habiles concessions que Richard prit en grande amitié son frère de France, amitié dont celui-ci profita en diplomate consommé pour limer quelque peu les griffes du lion. Du reste ils ne se quittaient jamais, dînaient à la même table, couchaient dans le même lit et ne faisaient aucune trêve aux joyeux propos.

Un matin, Richard sonnait du cor dans la cour du pa-

lais épiscopal, où les deux rois se trouvaient logés, et s'amusait beaucoup de la feinte difficulté avec laquelle Philippe répétait ces fanfares, lorsqu'un homme de haute taille, et qui portait, contre la mode du temps, une barbe longue, entra dans le séjour royal, alla droit au monarque anglais, et s'agenouillant devant lui :

— Sire, lui dit-il, je viens demander paix et protection pour le pauvre peuple de Londres.

— Et depuis quand mon peuple de Londres manque-t-il de paix et de protection? demanda Richard, dont le mécontentement était visible.

— Depuis que vous n'êtes plus là, sire, pour le protéger contre les prévarications des *aldermen* chargés de prélever et de répartir les tailles. Ils exemptent de toute contribution ceux qui se trouvent le plus en état de payer, accablent l'artisan qui ne vit que du travail de ses mains, et viennent, pour mettre le comble à leurs pillages, de décider que chaque bourgeois paierait la même somme, sans égard à la différence des fortunes. Enfin, ils agissent toujours de manière à ce que la plus lourde charge retombe sur les pauvres gens. C'est pourquoi, sire, j'ai quitté ma femme et ma mère et je suis venu déposer à vos pieds les plaintes de vos fidèles amis et sujets, sûr que vous les prendriez en miséricorde.

— Oui, de par le salut de mon âme, il en sera comme vous le dites, brave homme. Je ne veux point que mon peuple souffre et soit pressuré par des pillards, qui songent plutôt à remplir leurs coffres que les miens..... Mais qui donc êtes-vous pour avoir entrepris un si long voyage sans crainte des périls que vous ont valus une si courageuse entreprise?

— J'ai nom Williams, dit Longue-Barbe. Je suis Saxon. Je dois à mon travail une petite fortune que j'ai acquise dans le commerce, à la sueur de mon front, et retiré des affaires, j'utilise mon temps à étudier les lois de l'Angleterre et à défendre au besoin les droits des pauvres gens.

— Eh bien! Williams, tu es un loyal et courageux sujet; repars pour Londres, et à peine de retour tu verras que je n'ai point oublié les plaintes que tu viens de déposer à mes pieds. Va, et que Dieu t'accompagne.

— Voici un parchemin où se trouvent consignés tous les griefs des bourgeois contre les *aldermen*, sire.

— Je te jure par mon saint patron qu'il y sera fait justice bonne et prompte.

— Que le ciel vous bénisse, sire, comme vous bénira toute la ville de Londres lorsque je lui apprendrai vos paroles royales et paternelles.

— Et pour preuve de ces paroles, tu pourras montrer à ma bonne ville de Londres ce don de notre munificence, que je t'octroie en guerdon pour ta noble et courageuse entreprise.

En disant cela, le roi détacha de son cou une riche chaîne d'or avec une agrafe ciselée à ses armoiries et la jeta sur les épaules de Williams. Williams, ému jusqu'aux larmes, retourna aussitôt vers le port de mer, où l'attendait le vaisseau qui l'avait amené de Londres.

CHAPITRE SECOND.

LA RECONNAISSANCE DU PEUPLE.

A quelque temps de là, trois hommes se promenaient sur le bord de la mer, dans un endroit propre au débarquement secret d'un petit navire, et semblaient attendre avec anxiété.

— Un mois s'est écoulé depuis son départ, disait l'un d'eux, et Williams à la longue barbe n'est point encore de retour.

— Adam Bel, répliqua un homme dans la force de l'âge, qui tenait à la main une arbalète et que suivaient deux énormes lévriers, vous avez eu follement recours à la justice du roi; il fallait recourir à votre propre justice, comme je vous en avais donné le conseil. Williams, en échange de ses paroles respectueuses et de sa remontrance à Richard, aura reçu la corde d'une potence. Vive Dieu! c'était à coups d'arbalètes et d'épées qu'il aurait dû délivrer les bourgeois de Londres.

— Je reconnais bien là Robin Hood! Mais, camarade, la populace de Londres, honnêtes ouvriers habitués à vivre paisiblement du travail de leurs mains, à manger le dimanche une tête de mouton bouillie et à se trouver abrités sous un bon toit contre le froid et la pluie, s'arrangeraient mal de votre existence errante de chasseur.

— Oui, vous avez raison, compère! Le populaire de Londres est imbécile et lâche : aussi n'est-ce point pour lui que j'ai quitté mes forêts et mes braves compagnons, frères Tuck, le vieux Seath Lockes, Muck et mes quatre cents intrépides veneurs. C'est pour Williams à la longue barbe, dont le courage et le sang-froid m'étonnent d'autant plus qu'il n'est point homme d'épée, mais homme de savoir et d'étude.

— Écoutez, voici le signal dont il était convenu. N'entendez-vous pas au milieu du bruit des vagues le son d'un cor? L'air de la ballade de Robin Hood; c'est Williams!

Et, en effet, bientôt une grande barque normande vint aborder dans la petite baie où se trouvaient Robin Hood et ses deux compagnons.

— Gloire à Dieu! s'écria Williams en sautant de la barque sur le sable. Gloire à Dieu! le cœur du roi Richard s'est ému à mes paroles; il m'a juré par son salut qu'il allait prendre en considération les doléances de la bonne ville de Londres, et pour guerdon de mon dévouement à la sainte cause du peuple, il a détaché de son cou cette chaîne d'or pour la passer au mien.

— Et la charte, la charte par laquelle Richard octroie aux bourgeois de Londres les franchises réclamées et une sage répartition des impôts?

— Quoi, Robin! la parole de Cœur-de-Lion ne te paraît point suffisante?

— Cœur-de-Lion a déjà sans doute oublié les promesses qu'il t'a faites; il se trouve trop loin de Londres, il est trop affairé de batailles, il ressent trop le besoin d'argent pour se souvenir encore des remontrances d'un pauvre hère qui est venu à lui sans or et sans hommes d'armes. D'ailleurs, quand bien même il manderait de Normandie aux aldermen de répartir autrement les impôts, ils n'en feraient encore qu'à leur guise. Crois-moi, Williams, malgré la chaîne d'or que t'a donnée le roi Richard, ne t'expose pas à de nouveaux périls et ne réclame point l'accomplissement d'une parole royale oubliée déjà. Adieu, je retourne dans mes forêts.

— Il a raison, ajouta Adam Bel; pour moi, je vais rentrer paisiblement dans mon logis et ne me soucie point

de rompre avec si peu de chance de réussite la soumission que j'ai faite au roi.

—Ni moi non plus, répondit Clim de Cloudesly, leur autre compagnon.

— Eh bien ! s'écria Williams à la longue barbe, moi je crois à la parole royale. Je vais aller dire au peuple quelles promesses Richard m'a jurées, et nous verrons si les aldermen feront comme vous et n'en croiront pas cette chaîne, gage irrécusable de la parole de Cœur-de-Lion.

Clim et Adam s'éloignèrent en silence et la tête baissée; Robin Hood resta seul près de Williams.

— C'est une folie que tu vas faire, dit-il, mais n'importe, il ne sera pas dit que Robin Hood ait abandonné un brave compagnon au moment du péril; si tu vas en avant, j'irai en avant avec toi, seulement songe que tu fais une folie.

Mais Williams, sans l'écouter, se rendit tout droit sur la place principale de Londres. A peine l'eut on aperçu que le populaire l'entoura avec empressement; bientôt une foule immense suivit ses pas en poussant des acclamations joyeuses. Comme tous savaient le voyage de Williams et le but qu'il s'en proposait, chacun était impatient de savoir quelle réponse du roi Richard apportait le défenseur du peuple. On avait pris, du reste, à tout événement, les armes dont pouvait en ces temps disposer la menue bourgeoisie, c'est-à-dire des bâtons ferrés, des haches et des leviers en fer.

Williams haranguant le peuple.

Plus de cinquante mille personnes, dit un historien du temps, Guillelmus Neubrigensis, se rassemblèrent ainsi autour de Williams, qui, pour satisfaire à leur impatience, dut monter sur l'étal d'un boucher, après qu'on eut traîné cette tribune improvisée au milieu de la place. Là, en vue de tous, il s'écria :

— Le roi Richard m'a fait le serment d'ordonner aux aldermen une sage répartition des impôts : voici le gage qu'il m'a remis de cette parole. Venez donc avec moi consacrer cette chaîne d'or à l'église et au tombeau de saint Thomas Beckett, dont la sainte protection m'a fait accueillir miséricordieusement par le roi.

Il voulut descendre de l'étal, mais la foule prit dans ses bras celui qui venait lui apprendre de si heureuses nouvelles, et ce fut avec de tels honneurs populaires qu'il arriva jusque dans l'église. Là il déposa la chaîne d'or sur le tombeau où naguère le roi Henri II, père de Richard, était venu pleurer et s'humilier sous les disciplines du clergé anglais. Après cette offrande il se tourna vers le peuple, et prenant pour texte du discours qu'il allait prononcer un passage des livres saints

«*Haurietis aquas cum gaudio de fontibus salvatoris*, » dit-il (1). Permettez-moi, frères, de m'appliquer ces paroles, car je viens à vous comme le sauveur des pauvres. » Vous pauvres qui avez éprouvé combien est dure la main » des riches, puisez maintenant à ma source l'eau d'une » doctrine salutaire, puisez-y avec joie, parce que l'heure » de votre soulagement est venue; je séparerai les eaux des » eaux, c'est-à-dire les hommes des hommes; je séparerai » le peuple humble et sincère du peuple orgueilleux et sans » foi; je séparerai les classes réprouvées, comme Dieu sépara » la lumière des ténèbres; marchez avec moi, écoutez ma » voix, et bientôt l'injustice aura cessé et chacun obtien- » dra son droit. Nous en avons pour gage la protection du » ciel, la parole du roi et la justice de notre cause. »

Des cris d'approbation et d'enthousiasme répondirent à ces paroles, et, certes, si Williams à la longue barbe l'eût voulu en ce moment, c'en était fait des aldermen et de leur pouvoir inique. Tel était l'avis de Robin Hood, qui voulait marcher à la tête du peuple contre les Pharisiens, disait-il, et venger par leur mort la bourgeoisie de Londres. Mais Williams, loin de profiter de cet élan, le réprima de tout son pouvoir et fit serment qu'il abandonnerait la cause de la bourgeoisie s'il se commettait le moindre désordre ou si l'on répandait une seule goutte de sang. Il fallut donc se contenter de se rendre près des aldermen, leur apprendre la volonté du roi et leur en demander l'exécution.

Ceux-ci se gardèrent bien de résister et de faire le moin-

(1) Vous puiserez de l'eau avec joie à la source du Sauveur.

dre refus en face des périls qui les menaçaient; ils répondirent qu'ils se conformeraient aux volontés du roi dès que ces volontés leur auraient été transmises, et demandèrent une semaine, délai plus que suffisant pour que, selon eux, Richard leur envoyât la charte promise par lui aux bourgeois de Londres.

En agissant ainsi ils ne voulaient que gagner du temps, laisser s'apaiser l'effervescence du peuple et prendre les mesures nécessaires pour réprimer une nouvelle émeute, car ils connaissaient trop bien avec quelle légèreté Cœur-de-Lion faisait des promesses et les oubliait; ils savaient trop bien quels impérieux besoins d'argent il éprouvait pour craindre le moins du monde l'arrivée des lettres-patentes de l'espoir desquelles se berçait Williams à la longue barbe. Donc, pendant ce délai de huit jours, on mit en œuvre des agens secrets qui se répandirent parmi les bourgeois et cherchèrent à leur inspirer de la défiance contre Williams. L'archevêque de Cantorbéry et ses justiciers convoquèrent plusieurs réunions des petits bourgeois, leur parlèrent de paix et d'ordre, et furent d'autant mieux écoutés que trente mille hommes d'armes vinrent renforcer les troupes qui formaient déjà la garnison de Londres. Les bourgeois, soit par persuasion, soit moitié faiblesse et moitié frayeur, donnèrent des otages, que l'on s'empressa de conduire loin de Londres. Cependant Williams, retenu dans sa maison depuis quelques jours, car sa femme venait de le rendre père d'une fille, et il était trop loyal d'ailleurs pour douter de la loyauté des autres, ne soupçonnait rien des périls qui le menaçaient, quand un jour le fidèle Robin Hood vint le prévenir qu'il ne lui restait plus qu'un seul moyen de salut, la fuite dans les forêts.

— Partons à l'instant, lui dit-il; votre femme et votre enfant, confiés à Tuck ou à un autre de mes *outlaws*, viendront vous rejoindre demain.

— Fuir! moi? s'écria Williams : non vraiment; l'archevêque de Cantorbéry n'oserait pas agir contre les volontés du roi, duquel j'ai reçu la promesse d'affranchir la bourgeoisie.

— Richard ne se souvient ni de toi ni de ses promesses. Fuis avec moi, viens.

— Loin de là, je vais sortir de ma maison, je vais me montrer au populaire, et si les rois manquent à leurs sermens, si les archevêques et les aldermen sont des traîtres, le populaire est reconnaissant et défendra son défenseur.

— Le populaire est ingrat et inconstant. Viens, Williams, accepte l'asile que je t'offre.

Mais Williams, sans écouter son ami, se rendit aussitôt sur la place publique. A peine quelques personnes s'approchèrent de lui, le reste s'éloigna lâchement. Parmi les bourgeois qui vinrent saluer Williams, se trouvait un nommé Geoffroy, que Longue-Barbe avait obligé en maintes occasions. Après avoir causé quelque temps avec son bienfaiteur, tout à coup cet homme leva la main et tira sa dague; au même instant deux assassins se ruèrent sur

Mort de Geoffroy.

Williams; mais celui-ci, qui se tenait sur la défensive, avait déjà tué d'un coup de couteau le traître Geoffroy, et, secondé par Robin Hood, sut tenir courageusement tête aux deux coupe-jarrets, qui succombèrent. Plusieurs soldats accoururent alors pour s'emparer de Longue-Barbe, qui parvint à leur échapper et se réfugia, avec Robin et neuf de ses amis accourus à son aide, dans une église voisine, nommée Sainte-Marie-de-l'Arche. Là ils se préparèrent à se défendre bravement, jusqu'au moment où la bourgeoisie, prévenue de leurs périls, viendrait les délivrer; mais nul ne remua dans la bourgeoisie, car il y avait trop de gens d'armes à Londres, et l'on craignait qu'un mouvement de rébellion ne causât la mort des otages. Aussi les soldats envoyés pour se rendre maîtres de Williams purent-ils entourer sans la moindre résistance l'église et le clocher d'une grande quantité de bois sec et vert, qu'ils allumèrent ensuite, et qui

produisit une si grande fumée que les assiégés durent tous se rendre, à l'exception toutefois de Robin Hood, qui prit la fuite, quoique blessé (1). Au moment où Williams descendait du clocher de Sainte-Marie-de-l'Arche le fils de Geoffroy se jeta sur lui et le frappa d'un coup de couteau, puis les soldats se saisirent du blessé, l'attachèrent à la queue d'un cheval et le traînèrent ainsi jusqu'au gibet, où ils ne suspendirent que son cadavre, car Williams était mort durant le trajet.

(1) Voici comment M. Augustin Thierry raconte l'histoire de Robin Hood.

« Vers le temps où le héros du baronage anglo-normand visita la forêt de Sherwood, dans cette même forêt vivait un homme qui était le héros des serfs, des pauvres et des petits, en un mot de la race anglo-saxonne. « Parmi les déshérités, dit un ancien chroniqueur, on remarquait alors le fameux brigand Robert Hode, que le bas peuple aime tant à fêter par des jeux et des comédies, et dont l'histoire, chantée par des ménétriers, l'intéresse plus qu'aucune autre. » A ce peu de mots se réduisent toutes nos données historiques sur l'existence du dernier Anglais qui ait suivi l'exemple de Hereward ; et pour retrouver quelques traits de sa vie et de son caractère, c'est aux vieilles romances et aux ballades populaires qu'il faut, de nécessité, avoir recours. Si l'on ne peut ajouter foi aux faits bizarres et souvent contradictoires rapportés dans ces poésies, elles sont du moins un témoignage incontestable de l'ardente amitié du peuple anglais pour le chef de bande qu'elles célèbrent et pour ses compagnons, qui, au lieu de labourer pour des maîtres, couraient la forêt, gais et libres, comme s'expriment de vieux refrains.

»On ne peut guère douter que Robert, ou plus vulgairement Robin Hood, n'ait été d'origine saxonne; son prénom français ne prouve rien contre cette opinion, parce que, dès la seconde génération après la conquête, l'influence du clergé normand fit tomber en désuétude les anciens noms de baptême, remplacés alors par des noms de saints ou d'autres usités en Normandie. Le nom de Hood est saxon, et les ballades les plus anciennes, et par conséquent les plus dignes d'attention, rangent les aïeux de celui qui le porta dans la classe des paysans. Plus tard, quand s'affaiblit le souvenir de la révolution opérée par la conquête, les poëtes de village imaginèrent d'embellir leur personnage favori de la pompe des grandeurs et des richesses : ils en firent un comte, ou tout au moins le petit-fils d'un comte, dont la fille, ayant été séduite, s'enfuit et accoucha dans un bois. Cette dernière supposition a donné lieu à une romance populaire pleine d'intérêt et d'idées gracieuses ; mais rien de probable ne l'autorise.

»Qu'il soit vrai ou faux que Robin Hood soit né, comme le dit cette romance, « dans le bois verdoyant, au milieu des lis en fleur, » c'est dans les bois qu'il passa sa vie à la tête de plusieurs centaines d'archers, redoutables aux comtes, aux vicomtes, aux évêques et aux riches abbés d'Angleterre, mais chéris des fermiers, des laboureurs, des veuves et des pauvres gens. Ils accordaient paix et protection à tout ce qui était faible et opprimé, partageaient avec ceux qui n'avaient rien les dépouilles de ceux qui s'engraissaient de la moisson d'autrui, et, selon la vieille tradition, faisaient du bien à toute personne honnête et laborieuse. Robin Hood était le meilleur cœur et le plus habile tireur d'arc de toute la bande ; et après lui on citait Petit-Jean, son lieutenant, et son frère d'armes, dont il ne se séparait jamais dans le péril comme dans la joie, et dont les ballades et les proverbes anglais ne le séparent pas non plus. La tradition nomme encore quelques-uns de ses compagnons, tels que Mutch, le fils du meunier, le vieux Scath Locke et un moine appelé frère Tuck, qui combattait en froc, et, pour toute arme, se contentait d'un lourd bâton. Ils étaient tous d'humeur joyeuse, ne visant point à s'enrichir, mais seulement à vivre de leur butin, et distribuant tout ce qu'ils avaient de superflu aux familles expropriées dans le grand pillage de la conquête. Quoique ennemis des riches et des puissans, il ne tuaient point ceux qui tombaient entre leurs mains et ne versaient le sang que pour leur propre défense. Leurs coups ne tombaient guère que sur les agens de la police royale et les gouverneurs des villes ou des provinces, que les Normands appelaient vicomtes, et que les Anglais appelaient shérifs. « Bandez vos arcs, dit Robin-Hood, et essayez-en les cordes; dressez » une potence ici près, et malédiction sur la tête de celui qui fera » grâce au shérif et aux sergens. »

» Le shérif de Nottingham fut celui contre lequel Robin Hood eut le plus souvent à combattre et celui qui le pourchassa le plus vivement à cheval et à pied, mettant sa tête à prix et excitant ses compagnons et ses amis à le trahir. Mais aucun homme ne le trahit et plusieurs l'aidèrent à se retirer du péril où sa hardiesse l'entraînait souvent. « J'aimerais mieux mourir, lui disait un jour une pauvre femme, que » de ne pas tout faire pour te sauver; car qui m'a nourrie et vêtue, » moi et mes enfans? n'est-ce pas toi et Petit-Jean? »

»Les aventures surprenantes de ce chef de bandits du douzième siècle, ses victoires sur les hommes de race normande, ses stratagèmes et ses évasions furent longtemps le seul fond d'histoire nationale qu'un homme du peuple en Angleterre transmît à ses fils, après l'avoir reçu de ses aïeux. L'imagination populaire prêtait au personnage de Robin Hood toutes les qualités et toutes les vertus du moyen âge. Il passe pour avoir été aussi dévot à l'église que brave au combat, et l'on disait de lui qu'une fois entré pour entendre l'office, quelque danger qui survînt, il ne sortait jamais qu'à la fin. Ce scrupule de dévotion l'exposa une fois à être pris par le shérif et ses hommes d'armes; mais il trouva encore moyen de faire résistance, et même, à ce que dit la vieille histoire, un peu suspecte d'exagération, ce fut lui qui prit le shériff. Sur ce thème, les ménétriers anglais du quatorzième siècle ont composé une longue ballade, dont quelques lignes méritent d'être citées, ne fût-ce que comme exemple de la couleur franche et animée que le peuple donne à sa poésie dans les temps où il existe une littérature véritablement populaire.

« En été, quand la verdure est belle et les feuilles larges et longues, » il y a plaisir dans la forêt à écouter le chant des oiseaux,

» A voir les chevreuils quitter la colline pour se retraiter dans la » plaine et se mettre à l'ombre sous les feuilles vertes du bois.

» C'était un jour de Pentecôte, de bonne heure, un matin de mai, un » de ces jours où le soleil se lève beau et où les oiseaux chantent » gaîment.

» Par la croix du Christ, dit Petit-Jean, voilà une joyeuse matinée, et » dans toute la chrétienté, il n'y a pas un homme plus joyeux que moi.

» Ouvre ton cœur, mon cher maître, et songe qu'il n'y a pas dans » l'année de plus beaux temps qu'un matin de mai.

» Une chose me pèse, dit Robin Hood, et me chagrine le cœur, c'est » de ne pouvoir, en aucun jour de fête, entendre messe et matines.

» Il y a quinze jours et plus que je n'ai vu mon Sauveur, et je vou- » drais aller à Nottingham, avec l'aide de la bonne Marie.

» Robin va seul à Nottingham, et Petit-Jean reste au bois de Sher- » wood; il va dans l'église de Sainte-Marie et s'agenouille devant » la croix..... »

» Robin Hood ne fut pas simplement renommé pour sa dévotion aux saints et aux jours de fêtes ; lui-même eut, comme les saints, son jour de fête dans l'année ; et dans ce jour, chomé religieusement par les habitans des hameaux et des petites villes d'Angleterre, il n'était permis de s'occuper de rien, sinon de jeux et de plaisirs. Au quinzième siècle, cet usage était encore observé, et les fils des Saxons et des Normands prenaient en commun leur part de ces divertissemens populaires, sans songer qu'ils étaient un monument de la vieille hostilité de leurs aïeux. Ce jour-là, les églises étaient désertes comme les ateliers ; aucun saint, aucun prédicateur ne l'emportait sur Robin Hood; et cela dura même après que la réforme eut donné en Angleterre un nouvel essort au zèle religieux. C'est un fait atteste par un évêque anglican du seizième siècle, le célèbre et respectable Latimer.

»Des traces de ce long souvenir, dans lequel s'anéantit pour le peuple anglais le souvenir même de l'invasion normande, subsistent encore aujourd'hui. On trouve dans la province d'York, à l'embouchure d'une petite rivière, une baie qui, sur toutes les cartes modernes, porte le nom de Robin-Hood ; et il n'y a pas bien longtemps que, dans la même province, près de Pontefrac, l'on montrait aux voyageurs une source d'eau vive et claire qu'on appelait le puits de Robin-Hood et qu'on les invitait à y boire en l'honneur du fameux archer. Durant tout le dix-septième siècle, les vieilles ballades de Robin-Hood, imprimées en lettres gothiques (espèce d'impression que le bas peuple anglais affectionnait singulièrement), circulaient dans les villages, où elles étaient colportées par des hommes qui les chantaient sur une espèce de récitatif. On en compila même plusieurs collections complètes à l'usage des lecteurs des villes, et l'un de ces recueils portait le titre élégant de *Guirlande de Robin-Hood*. Aujourd'hui ces livres, devenus rares, n'intéressent que les érudits, et l'histoire des héros de Sherwood, dépouillée de ses ornemens poétiques, ne se lit plus que parmi les contes à l'usage des enfans.

» Aucune des ballades qui nous ont été conservées ne raconte la mort de Robin Hood; la tradition vulgaire est qu'il périt dans un couvent de femmes, où un jour, se sentant malade, il était allé demander des secours. On devait lui tirer du sang, et la nonne, qui savait faire cette opération, ayant reconnu Robin Hood, la pratiqua sur lui de manière à le tuer. Ce récit, qu'on ne peut ni affirmer ni contester, est assez conforme aux mœurs du douzième siècle ; beaucoup de femmes, dans les riches monastères, s'occupaient alors à étudier la médecine et à composer des remèdes qu'elles offraient gratuitement aux pauvres. De plus, en Angleterre, depuis la conquête, les supérieures des abbayes et la plus grande partie des religieuses étaient d'extraction normande, ainsi que le prouvent leurs statuts, rédigés en vieux français : cette circonstance explique peut-être comment le chef des bandits saxons, que les ordonnances royales avaient mis *hors la loi*, trouva des ennemies dans le couvent où il était allé chercher assistance. Après sa mort, la troupe dont il était le chef et l'âme se dispersa ; et Petit-Jean, son fidèle compagnon, désespérant de se maintenir en Angleterre et poussé par l'envie de continuer la guerre contre les Normands, se rendit en Irlande, où il prit part aux révoltes des indigènes. »

CHAPITRE TROISIEME.

ANGE ET DÉMON.

Tandis que ce meurtre s'accomplissait, la jeune femme de Williams Longue-Barbe, récemment accouchée, se laissait aller au bien-être de la convalescence et passait des heures entières à regarder, mollement étendue sur un lit de repos, le berceau dans lequel dormait son enfant nouveau-né. Jane, fille d'un riche marchand de Londres, aimait Williams avec un amour plein de vénération. Quoiqu'il fût d'un âge beaucoup plus élevé que le sien, elle avait préféré pour époux le défenseur courageux et désintéressé de la bourgeoisie à tous les jeunes, beaux et riches cavaliers qui se disputaient sa main. Williams était tout pour elle, et rien ne manquait à son cœur, aucun désir ne se présentait à son imagination quand Williams se trouvait assis près d'elle, quand elle pouvait attacher ses regards sur les traits mâles et nobles de cet homme courageux, quand elle entendait sa voix, si puissante et si douce. Pour lui complaire, elle s'était associée aux dévouemens patriotiques de son mari : seulement elle n'y prenait que la part qui sied à une femme, et les pauvres et les malades du menu peuple bénissaient Jane presque à l'égal des bénédictions qu'ils donnaient à Williams : car Jane avait toujours une aumône pour leur misère, un baume pour les maladies de leur corps, une consolation pour les chagrins de leur âme; on allait à Jane lorsque l'on était malheureux, et personne de ceux qui imploraient son aide ne la quittaient sans la bénir, car, rien que de la voir, ils se sentaient moins à plaindre.

Jane ignorait tous les périls qui menaçaient Williams, et ce dernier, profitant de la manière recluse dont vivait sa femme depuis qu'elle était devenue mère, avait fait la défense expresse à tous ceux qui l'approchaient de la prévenir en aucune façon de ce qui se passait. Donc, pleine de sécurité, paisible et heureuse de sa maternité, elle attendait sans autre inquiétude sur le retour de Williams, qu'elle était habituée à voir souvent s'absenter du logis des journées entières, lorsqu'elle vit entrer tout à coup chez elle une pauvre femme dont elle avait guéri naguère l'enfant d'une maladie regardée comme mortelle.

— Jane, s'écria cette femme, il faut fuir, car les gens d'armes se dirigent du côté de votre maison, et ils vont faire de votre enfant et de vous ce qu'ils ont déjà fait de votre mari : ils vous tueront.

A ces paroles fatales, Jane devint pâle comme une trépassée et courut au berceau de sa fille, qu'elle saisit dans ses bras; puis, demi-nue, les cheveux épars, elle se prit à fuir, au hasard, sans but, et ce fut après avoir erré ainsi à travers les rues désertes, et dont la terreur avait fait fermer toutes les maisons bien longtemps avant le couvre-feu, qu'elle arriva dans un lieu solitaire et inconnu pour elle, épuisée par la fatigue et les pieds ensanglantés. Là, elle tomba affaissée sur elle-même, au pied d'un poteau que la lune vint à éclairer bientôt... C'était le gibet où les soldats avaient suspendu le corps de Williams.

Mais Jane regarda ce gibet et le cadavre sans qu'aucune émotion apparût sur ses traits immobiles. Jane ne prêta pas plus d'attention au vagissement du nouveau-né qu'elle pressait machinalement dans ses bras : l'infortunée avait perdu la raison, et il ne lui restait plus qu'une seule pensée, qu'une seule sensation, la terreur.

Elle était donc là, penchée vers la terre, prêtait l'oreille au bruit des feuilles sèches frissonnaantes, écoutait le souffle du vent et tressaillait chaque fois que la bise jetait une plainte plus lamentable. Peu à peu la bise se tut et les feuilles sèches devinrent immobiles. Alors Jane s'adossa contre le pied du gibet et tomba dans une sorte d'engourdissement produit par la fatigue et par le froid. Cependant la lune avait disparu de nouveau sous les nuages épais à travers lesquels s'était échappée naguère une de ses lueurs, la neige commençait à descendre du ciel à gros flocons, et peu à peu Jane et son enfant disparurent sous un linceul glacé qui s'amassa lentement sur leurs membres presque sans vêtemens.

Un silence funèbre règna longtemps dans ces lieux funèbres et maudits; les oiseaux nocturnes, chassés par la neige, s'étaient réfugiés au fond des ruines désertes dont le gibet se trouvait avoisiné; aucun souffle n'agitait l'air, et Londres, ensevelie dans le sommeil et comme engourdie par le froid, n'envoyait pas jusqu'à cette solitude écartée le moindre murmure. Tout à coup Jane tressaillit et souleva la tête; sans doute aux approches de la mort la raison lui était revenue, car l'infortunée tenta de fuir loin du gibet et voulut réchauffer son enfant contre sa poitrine : mais ce fut en vain. La pauvre femme retomba sur le sol glacé, deux larmes mouillèrent ses yeux, l'enfant s'échappa de ses bras et le silence recommença de nouveau.

Alors un ange descendit des cieux pour recueillir l'âme pure et sainte qui venait de se délivrer de son enveloppe mortelle.

— Ma sœur, lui dit-il en se penchant vers elle avec cet ineffable sourire qui n'appartient qu'aux bienheureux, viens prendre ta place parmi le chœur des martyrs, où Williams, ton Williams, t'attend, le front ceint d'une auréole immortelle. La félicité qui commence pour toi n'aura point de terme; viens aux pieds de Dieu pour l'éternité!

Mais une pensée terrestre, si l'on peut appeler de ce nom profane une pensée d'amour maternel, restait encore à l'âme sans tache prête à entrer dans le ciel.

— Ma fille ! murmura-t-elle en détournant les yeux vers la terre; ma fille !

— Encore quelques instans, répondit l'ange, elle te suivra dans le paradis.

Et la sainte, portée sur les ailes de son guide divin, s'envola radieuse vers la Jérusalem céleste; puis l'ange revint près de l'enfant... Jugez de sa surprise et de sa consternation lorsqu'il vit un démon accroupi devant la frêle créature en proie aux convulsions de l'agonie.

— Que fais-tu là, réprouvé? s'écria le fils du ciel, ne sais-tu pas que cet enfant est la fille de deux martyrs?

— C'est pour cela que l'enfer trouvera en lui une proie plus précieuse, beau chérubin, ricana le démon. Oui, la fille de deux martyrs, la fille de deux habitans du paradis partagera notre éternité de désolation, car il n'a point été baptisé. Donc il appartient à Satan, mon maître.

— Arrière! fit l'ange en se penchant sur le cadavre de la mère pour recueillir, au bout du rameau qu'il tenait à la main, une des larmes qui brillait encore aux paupières de Jane : Arrière! car cette larme va baptiser l'enfant.

— Si je le veux, réplique le démon, dont le souffle de feu tarit à l'instant la larme.

L'ange, consterné, détourna la tête, et le démon jouit quelques instans du triomphe qu'il venait d'obtenir.

— Te voilà vaincu, chérubin. Tu vas reprendre seul ton vol vers le ciel, et le sourire des autres anges t'accueillera de son sarcasme poignant. C'est là un cruel échec pour ton orgueil.

— Méchant ! l'orgueil et le sarcasme sont inconnus au ciel.

— Mais non pas le regret du moins. Or, c'est un juste motif de regret que de perdre une âme d'enfant; que de voir tomber dans les ténèbres éternelles celui pour la venue duquel commençaient déjà peut-être, parmi les chœurs célestes les *alleluia* et les *hosanna*. A moi l'âme sainte !

L'ange se voila de ses ailes pour dérober sa tristesse aux regards du mauvais esprit.

— Voyons, ne te désespère pas ainsi, fit le démon. Tu peux encore racheter cette âme. L'enfant n'a point encore rendu le dernier soupir, et si tu le veux, je consens, non pas à ce qu'il entre de suite dans le paradis, mais à le laisser vivre. Plusieurs amis de Williams sont à la recherche de Jane et de son enfant; je les ai tenus jusqu'à présent écartés de ces lieux; accepte les conditions que je veux te proposer, et je retourne dans mon royaume sombre. Alors ces bourgeois arriveront ici, trouveront l'enfant, le baptiseront, le recueilleront, l'élèveront, et c'est au plus adroit de nous deux qu'appartiendra son âme. Ces arrangemens te conviennent-ils ?

— Et quel prix mets-tu, fils de l'enfer, aux conditions que tu me proposes ?

— Un seul : tu me laisseras prendre un baiser sur ton front.

— Misérable ! fuis, ou j'appelle mes frères pour te frapper de leurs épées flamboyantes.

— Ah ! ah ! bel ange, vous prêchez la charité, mais vous ne la pratiquez point; vous préférez la perte d'une âme à la souillure passagère que vous causerait mes lèvres. Soit; à moi l'âme de l'enfant, car je serais un insensé, moi démon, de lui témoigner une compassion qu'un ange n'éprouve point pour lui.

En disant cela il étendit ses mains armées de griffes pour saisir sa proie. L'ange jeta un cri de douleur.

— Pardonnez-moi, mon Dieu, ce que je vais faire pour racheter une âme ! s'écria-t-il. Mais votre divin fils n'est-il pas mort sur la croix pour le salut des humains, et dois-je préférer lâchement mon propre bonheur au bonheur éternel de cet enfant ! J'accepte ton pacte, démon.

Et tremblant, consterné, il présenta son front aux lèvres immondes du réprouvé. Celui-ci s'empressa de donner le

Le baiser du démon.

baiser fatal à l'ange, qui frissonna sous l'abominable contact, et dont le visage exprima quelque chose de la douleur sublime que Rubens à mise sur le visage de la Magdeleine dans son tableau *La descente de croix*.

— Ce n'est pas tout d'être charitable, ricana-t-il quand il eut imprimé son infernale souillure au chérubin, ce n'est pas tout d'être charitable, il faudrait encore se montrer prudent. Or, bel ange, la tache dont j'ai stigmatisé ton front est, je l'espère bien du moins, éternelle, et tu l'aurais évitée en agissant avec moins d'étourderie et en appre-

La *Descente de croix* de Rubens.

nant de tes frères ce que tu vas apprendre de moi. Cet enfant n'est point et n'a jamais été destiné à mourir aujourd'hui ; ton Dieu le destine à une longue vie d'épreuves..... Tu as agi avec présomption, et je t'ai fait un mensonge..... Adieu. Tu te souviendras d'Astaroth !

Il disparut, laissant après lui de longues traces de flamme.

Le chérubin, confus et la tête voilée sous ses ailes, s'agenouilla et tendit les mains vers les cieux en signe de repentir et pour implorer la miséricorde divine. Bientôt il se sentit enlacer doucement dans les bras d'un ange et il entendit une voix qui le consolait : c'était Gabriel, le chef de la milice divine.

— Asraël, lui dit-il, console-toi, car ton malheur ne reste pas sans remède et tes afflictions auront un terme. Si tu n'avais point douté de la miséricorde de Dieu, ton front ne serait pas flétri par cette souillure, qui t'interdit l'entrée du ciel. Mais le Très-Haut, dans sa miséricorde et parce que tu as péché par charité, te laisse l'espoir de revenir prendre un jour la place que tu occupais parmi tes frères ; le jour où la famille des Williams comptera quatre martyrs dignes, par leurs vertus ou par les expiations qu'ils auront supportées, de former un nouveau chœur de la milice céleste, tes épreuves seront terminées et tu reviendras parmi nous dans les cieux.

Gabriel, à ces mots, quitta l'ange et le laissa versant des larmes amères et regrettant avec désespoir le paradis, qui lui restait fermé pour des temps d'épreuves si longs.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LE VIEUX PRÊTRE.

Lorsqu'il eut cessé d'entendre la voix de l'archange, lorsqu'il se trouva seul et abandonné sur la terre, le chérubin Asraël sortit du profond abattement où l'avait jeté d'abord l'arrêt qui le frappait, et voulut s'élancer sur les traces de son frère, qui remontait au ciel. Il s'éleva rapidement jusqu'aux limites de l'atmosphère de notre globe, mais arrivé là, une force insurmontable brisa les efforts de ses ailes. Il ne put jamais franchir la barrière invisible qui le retenait captif, et ni ses efforts, ni ses larmes, ni ses prières suppliantes ne parvinrent à fléchir la volonté divine qui le repoussait. Accablé de lassitude, le cœur gros de larmes, il redescendit sur la terre et trouva la fille de Williams et de Jane entourée d'un groupe nombreux venu pour rendre les devoirs de la sépulture à Williams Longue-Barbe, et surpris et consternés de trouver près de son cadavre sa femme morte et sa fille expirante. Une bourgeoise prit la petite fille, l'enveloppa dans les plis de son manteau et chercha tendrement à la réchauffer de son haleine. Pendant ce temps, quatre hommes détachaient du gibet le corps de Williams et le plaçaient dans un suaire qu'ils avaient apporté. Deux femmes rendaient les mêmes soins à Jane et se servaient de leurs longs voiles, attachés ensemble, pour l'ensevelir. Ensuite, tous chargèrent sur leurs épaules ces deux précieux fardeaux et se dirigèrent en silence vers l'église de Sainte-Marie-de-l'Arche, où les attendaient, dans le chœur, trois prêtres agenouillés et qui récitaient des prières.

Quand les pas de ce cortége lugubre grincèrent, en glissant sur les dalles humides de la nef, les prêtres se levèrent et le plus âgé jeta de l'eau bénite sur les restes glacés des deux époux ; puis il commença l'office des morts, célébra les mystères de la messe, et après les avoir terminés il se tourna vers les huit ou dix personnes agenouillées dans l'ombre qui priaient avec lui pour le défenseur trépassé des immunités de la ville.

— Frères, leur dit-il, le plus brave et le plus vertueux des bourgeois de Londres a péri victime d'un lâche guet-apens et d'une odieuse trahison ; il nous reste trois devoirs à remplir envers lui : jurez-vous par le salut de votre âme, sur votre part de paradis et au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit de vous acquitter de ces devoirs ?

— Nous le jurons par le salut de notre âme, sur notre part de paradis et au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! s'écrièrent unanimement toutes les voix.

— Amen ! reprit le prêtre. Or, oyez-moi donc et tenez-vous pour avertis. Le premier de ces devoirs est de ne jamais révéler aux Normands en quelle sépulture réposent les restes du généreux et loyal défenseur dont nous allons déposer le corps sous ce caveau. Je déclare félon, traître à son serment, excommunié, chassé de la sainte Église le coupable qui, directement ou indirectement, par parole ou par geste, trahirait le secret de cette tombe et exposerait à la profanation de si saintes reliques. Anathème sur lui !

— Anathème sur lui ! répétèrent tous les assistans avec un geste de menace et de malédiction.

— Secondement, reprit la voix grave et lente du prêtre, il faut jurer de persévérer dans l'œuvre qu'il avait si loyalement et si hardiment commencée. Pour cela, il est nécessaire qu'un de vous entreprenne le voyage de Normandie, que Williams a fait naguère pour vous. Celui qui se chargera de cette mission se jettera aux genoux du roi Richard, lui apprendra le meurtre de Williams et demandera justice contre la trahison des aldermans et l'iniquité de l'archevêque de Cantorbéry. Qui de vous partira pour remplir ce périlleux devoir ?

Un silence profond suivit la demande du prêtre.

— Je ne croyais pas trouver tant d'ingratitude en face des reliques encore tièdes d'un martyr mort pour votre cause ! s'écria le prêtre avec indignation. Si personne ne se trouve le cœur d'entreprendre ce voyage et d'aller demander justice pour Williams au roi Richard, c'est moi, vieillard infirme, qui me chargerai de ce soin. Quoi ! personne ne répond, pas même toi, Bertrand de Gourdon, toi le beau-frère de Williams Longue-Barbe, toi qui as épousé la sœur de sa femme !

Bertrand de Gourdon se leva parmi la foule agenouillée et dit :

— Mon père, vous ignorez sans doute que je ne suis Saxon que par mon mariage avec une Saxonne, avec la sœur de cette pauvre Jane, qui me consolait encore hier par ses bonnes paroles de mon récent veuvage. Mon père est bourgeois en la ville de Limoges ; je suis né dans le château de Chalus, qui dépend de la même comté : donc je serais mal venu du roi Richard si j'allais, moi qui ne suis point son sujet, lui demander justice pour Williams. Mais puisqu'il ne se trouve point ici parmi tous ces Anglais un cœur assez brave pour se dévouer à la cause de Williams, je vous offre tout ce que je possède pour subvenir aux frais de votre voyage, et qui plus est je vous accom-

pagnerai, mon arbalète sur l'épaule, partout où vous irez. Ainsi, tant qu'il me restera un souffle de vie, vous n'aurez à redouter aucun péril, car mon coup d'œil est juste, ma main est sûre et mon courage à l'épreuve.

— Nous allons partir à l'instant même, dit le prêtre, Dieu nous protégera et nous donnera la force d'accomplir notre œuvre.

Puis, sans colère comme sans reproche, il se tourna vers ceux qui se trouvaient là et leur demanda :

— Qui de vous se chargera de veiller sur la fille de Williams? Quelle mère deviendra sa mère? Quel père l'adoptera et en fera sa fille?

— Ce sera moi, s'il vous plaît; qui prendrai la petite Williams en mon logis, fit un bourgeois nommé Godwin; ma femme n'a point attendu jusqu'ici pour en faire son enfant, et vous la voyez qui nourrit déjà de son lait la petite orpheline; dès cet instant l'enfant de Williams devient le mien, il habitera sous mon toit, il prendra place à ma table, il sera vêtu comme mes propres enfans et partagera avec eux l'héritage que je laisserai. Que dieu me maudisse si je manque à ma parole et si je ne deviens sur l'heure son père.

— Et moi sa mère, ajouta la femme du bourgeois en s'avançant avec la petite fille attachée à son sein.

— Dieu reçoit votre serment, maître Godwin. Allez en paix, mes frères!

Chacun se retira silencieusement. Le prêtre resta seul avec Bertrand de Gourdon.

— Êtes-vous prêt, frère, demanda le prêtre; une barque que j'avais fait préparer à tout événement n'attend plus que ses passagers pour partir et faire voile vers la Normandie.

— Accordez-moi un quart d'heure et je reviens pour ne plus vous quitter.

— Quels adieux avez-vous donc à faire à Londres, Bertrand, vous dont la femme n'est plus et dont le père habite le comté de Limoges? vous qui n'avez ni femme ni enfant?

— Je n'en ai pas moins besoin d'un quart d'heure avant de partir, répliqua l'archer, qui sortit de l'église et se dirigea vers le gibet. Là, il tira de sa poche un couteau, détacha de la potence un morceau de bois long d'une demi-palme, et le plaça, précieusement enveloppé, dans le carquois où se trouvaient ses flèches. Puis il revint à l'église, où le prêtre l'attendait en priant.

— J'ai quatre cents pièces d'or dans mon escarcelle, dit l'archer, cela peut-il suffire aux frais de notre voyage?

— Ma besace en contient huit cents, répliqua le prêtre. Allons, en route, frère, partons avant que l'archevêque de Cantorbéry n'évente notre dessein et n'y mette des entraves.

— En route!

— Mon Dieu, soyez-nous en aide! s'écria le vieux prêtre avant de sortir de l'église; donnez la persuasion à ma voix et la force à mes membres glacés par l'âge. Il s'agit de votre cause, puisqu'il s'agit de la cause des opprimés!

Quelques instans après, une barque les reçut tous les deux et se dirigea vers un bâtiment qui se trouvait à l'ancre non loin de là. Commandé par un capitaine saxon dévoué à la cause de la bourgeoisie de Londres, ce bâtiment mit à la voile pour la Normandie, où l'appelaient d'ailleurs ses affaires commerciales.

Le lendemain matin, la populace, qui la veille avait laissé paisiblement massacrer son défenseur, ne manqua pas, soit curiosité, soit dévotion, de venir visiter le gibet. La surprise fut grande lorsqu'on s'aperçut de la disparition du cadavre et surtout lorsque l'on remarqua la brèche faite à la potence par Bertrand de Gourdon. Ne pouvant s'expliquer l'un et l'autre de ces mystères que par le merveilleux, on ne manqua point de dire que des anges avaient emporté au ciel la dépouille humaine de Williams, et l'on vit dans le fragment coupé de la potence une révélation des vertus miraculeuses attachées à ce bois, instrument d'un martyre. Aussitôt cette interprétation donnée, chacun l'adopta avec enthousiasme, on abattit la potence, on s'en disputa, comme de précieuses reliques, les moindres morceaux, et ceux qui ne purent se procurer quelque parcelle de ce bois grattèrent le sol dans lequel il avait été planté, si bien qu'en peu de temps il se forma une fosse profonde à la place occupée naguère par le gibet. Bientôt même le bruit de la mort et du miracle opéré par l'intercession du bienheureux Williams s'étant répandus dans toute l'Angleterre, on vint en pèlerinage au gibet, des diverses villes de ce royaume, et plus de vingt mille Saxons accomplirent ce pèlerinage au lieu du supplice de saint Williams. Les prêtres des diverses églises de Londres, Saxons pour la plupart, prêchèrent la canonisation du martyr de la cause nationale, et ce fut en vain que l'archevêque de Cantorbéry, conjointement avec le grand justicier Hubert, mirent en œuvre la prison, le fouet et la corde pour empêcher le culte unanimement rendu à la mémoire de Williams. Le nom de Williams resta pendant plus d'un siècle encore invoqué comme celui d'un bienheureux, et plusieurs manuscrits du temps attestent que les Normands eux-mêmes finirent peu à peu par adopter le saint anglais et à recourir à son intercession, oubliant qu'il était mort victime de l'injustice et de l'oppression de leurs pères.

CHAPITRE CINQUIÈME.

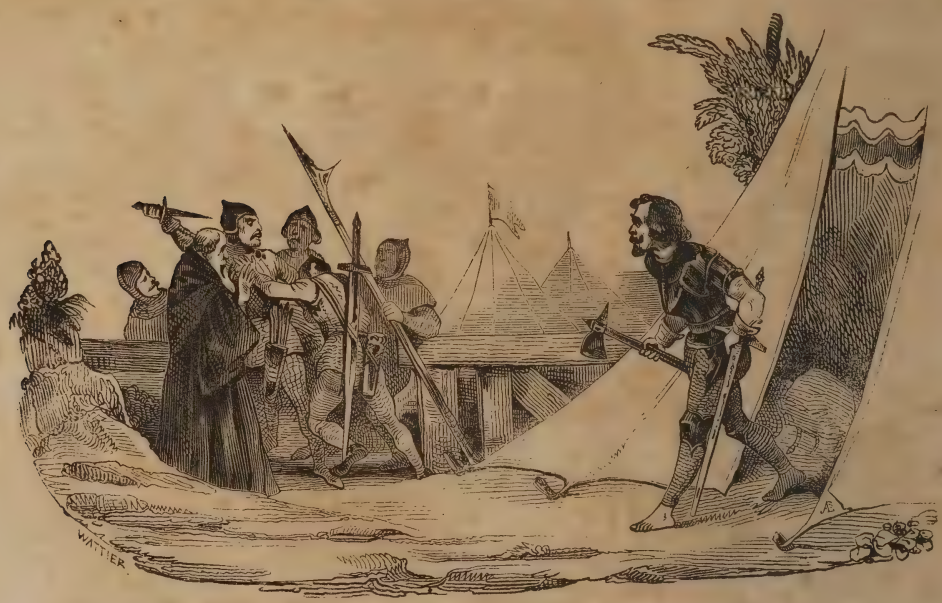
UNE BATAILLE.

Cependant le roi Richard, qui depuis longtemps avait oublié Williams Longue-Barbe et les promesses qu'il lui avait faites, ne songeait plus qu'à tirer vengeance du comte de Limoges, contre lequel il ressentait un grand courroux, et voici quels motifs irritaient si fort le monarque. A tort ou à raison, le bruit s'était répandu que le comte de Limoges venait de découvrir, dans un lieu caché de ses états, un trésor d'une immense valeur; on ne parlait pas moins de cent mille tonnes d'or trouvées au fond d'une grotte, dans laquelle un pâtre était entré par mégarde le jour de Noël, à minuit. Or, la tradition prétend que le jour de Noël, à minuit, tous les trésors inconnus deviennent visibles, et que les démons préposés à leur garde restent sans pouvoir jusqu'au moment où le prêtre quitte l'autel, après avoir célébré la première messe. Richard, sitôt qu'il apprit cet événement merveilleux, réclama sa part des tonnes d'or, prétendant que la grotte où elles étaient restées si longtemps cachées avait appartenu jadis à son aïeul Guillaume-le-Conquérant. Le comte de Limoges répondit qu'il n'avait point trouvé de trésor, et que s'il en eût trouvé un, il le garderait pour lui, attendu qu'il était seigneur souverain de sa comté et ne relevait en aucune façon du roi d'Angleterre et du duc de Normandie. Il en fallait beaucoup moins pour faire prendre les armes à Cœur-de-Lion, toujours ardent et prompt à saisir son épée et à livrer bataille. Donc il rassembla ses troupes, donna le signal de lever la bannière, et huit jours après, le fort Chalus, qu'habitait le comte de Limoges, se trouva bloqué par une armée

de huit mille hommes que commandait Richard en personne. Il croyait qu'un coup de main suffirait pour enlever cette citadelle, mais grande furent sa surprise et sa colère quand il vit le comte à la tête d'une forte garnison et qu'il sut la ville bien approvisionnée, non-seulement de munitions, mais encore de machines de guerre. Dans son impatience ordinaire, le roi voulut que l'assaut eût lieu immédiatement, et sans donner à ses troupes le temps de se reposer, sans attendre plusieurs machines dont on espérait de merveilleux effets contre les assiégés, il fit approcher les échelles, qui bientôt s'écroulèrent brisées par les énormes pierres que l'on jetait de dessus les murs et par les machines que l'on fit jouer. Il fallut donc que l'armée anglo-normande battît en retraite, dressât des tentes et se mît à établir un camp fortifié de redoutes afin de se tenir en garde contre les sorties que pouvaient tenter les assiégeans, forts de leur premier avantage. Pendant trois jours que dura l'établissement de ces camps, le roi Richard ne voulut point prendre le moindre repos et passa les nuits même sans permettre à ses varlets de délacer sa cotte de mailles. Ce fut seulement après avoir vu ses retranchemens construits et tout à fait en état qu'il entra dans sa tente, où il s'endormit sur la peau de lion qui lui servait de couche lorsqu'il se trouvait en campagne.

Accablé de fatigue, son sommeil ne dura pas moins de douze heures, et peut-être se serait-il prolongé plus longtemps encore, sans un tumulte qui s'éleva près de la tente royale et que produisait l'arrivée d'un archer portant, brodées sur sa casaque, les armes du comte de Limoges. Or, cet archer n'était autre que Bertrand de Gourdon, accompagné du vieux prêtre de Sainte-Marie-de-l'Arche. Ils avaient d'abord pénétré dans le camp sans difficulté, parce que l'on n'avait point de suite remarqué le costume de l'archer; mais bientôt on y prit garde, on l'entoura, et comme il continuait à s'avancer silencieusement vers la tente royale, que lui indiquait le pavillon rouge dont elle était surmontée, les soldats lui barrèrent le passage. Sans s'intimider, il saisit son poignard et jura qu'il en frapperait le premier qui s'opposerait à ce qu'il parlât au roi Richard. On voulut se jeter sur lui pour le désarmer; il se défendit avec vigueur, et il s'en suivit la lutte et le tapage qui mirent un terme au sommeil du roi Richard.

Éveillé en sursaut, le monarque crut que les assiégés attaquaient tout à coup le camp. Il saisit ses armes, et,



Williams devant la tente royale

demi-nu, il s'élança hors de sa tente... il ne vit que le brave Bertrand, qui faisait face à huit ou dix assaillans, et le vieux prêtre, qui cherchait à s'interposer entre les combattans pour les ramener à la paix. Richard jeta un cri; soudain chacun s'arrêta et le prêtre put s'avancer en liberté, avec son compagnon, jusqu'auprès du roi, devant lequel s'agenouilla le vieillard; l'archer resta debout et se contenta de rendre au monarque le salut militaire. Cœur-de-Lion jeta sur lui un regard courroucé.

— Depuis quand, demanda-t-il, le vassal ne plie-t-il point le genou en terre devant son seigneur et maître?

— Je ne suis point le vassal du roi Richard, répondit avec calme Bertrand de Gourdon. J'appartiens au comte de Limoges.

— Alors que viens-tu faire dans le camp ennemi?

— J'y viens pour accomplir le serment que j'ai juré sur l'autel de Sainte-Marie-de-l'Arche d'amener sain et sauf devant vous ce vénérable prêtre de Jésus-Christ.

— Et pourquoi ce vieillard a-t-il entrepris un si pénible voyage? Qui donc l'oblige à quitter son église et la ville de Londres?

— Sire, répliqua le prêtre, je viens pour accomplir un saint devoir, pour éclairer votre justice et pour vous faire entendre les plaintes et les doléances de vos fidèles bourgeois de Londres.

— Et que me veulent mes fidèles bourgeois de Londres! s'écria Richard avec emportement. Ils ne savent que se plaindre, et s'il m'en souvient bien, j'ai déjà reçu il y a quelques mois un visiteur de ton espèce... Oui, le souvenir m'en revient maintenant avec netteté: c'était un de ces incorri-

gibles Saxons qui portent la barbe longue pour ne point ressembler à mes Normands. Eh bien ! n'ai-je pas fait droit à ses demandes ? Sont-ce de nouvelles concessions que l'on vient solliciter de ma munificence ?

— C'est justice, sire, que je viens requérir de vous. Williams à la longue barbe, ce sujet fidèle, ce bourgeois intrépide, non-seulement n'a point vu se réaliser les effets de votre parole royale, mais encore, pour les avoir réclamés, il a reçu la mort et a été traîtreusement occis par l'ordre de l'évêque de Cantorbéry.

— Voilà d'étranges nouvelles ! murmura Richard. Après tout, reprit-il à voix haute, l'archevêque de Cantorbéry est juste et sait ce qu'il fait ; s'il a condamné ce Williams, c'est que ce Williams était coupable.

— Sire, Williams était innocent, je le jure par le salut de mon âme ! fit le prêtre. Ne refusez donc pas justice à sa mémoire ! N'hésitez donc pas à punir ceux qui l'ont assassiné, car c'est une heure funeste que l'heure de la mort pour un roi qui n'a point rendu à chacun de ses sujets la justice qu'il leur devait !

— Trompettes, sonnez ! ordonna le roi. Je perds ici un temps précieux, qu'un assaut emploirait bien plus utilement.

Le roi Richard.

— Ne me chassez pas, sire, ne me renvoyez pas sans m'avoir écouté !... Ou bien je m'attacherai à vos pas et vous ne vous débarrasserez du pauvre prêtre qu'en le faisant mettre à mort, comme il en a été du bienheureux Williams.

— Du bienheureux Williams ! répéta Richard hors de lui. Ils en ont, sur mon âme, déjà fait un saint, comme de Thomas Beckett ! Et vous verrez qu'un jour ou l'autre il faudra que j'aille aussi me flageller sur le tombeau de ce saint. Arrière, vieillard !

— Puisque la voix de la justice ne saurait arriver seule jusqu'à vous, reprit le vieux prêtre, la voix d'un père mourant se montrera peut-être moins impuissante. Écoutez-moi donc, Richard Plantagenet. Il y a dix ans, jour pour jour, un pauvre prêtre se trouvait dans la ville de Chinon, et une femme courut vers lui pour lui demander de venir exhorter, à son heure dernière, un vieillard qui se mourait. Cette femme conduisit le prêtre dans une maison abandonnée, où gisait seul, sur une couche en désordre, le mori-

bond. Le prêtre eut peur et voulut fuir loin de ces lieux funestes, car l'agonisant ne proférait que des paroles de vengeance et de blasphème. « Malheur à mon fils Jean, s'écriait-il, qui s'est laissé corrompre et séduire par mon fils Richard! Anathème sur moi, faible et coupable, qui ai sacrifié ma conscience et le bonheur de mon peuple à de vaines pensées d'ambition et à la grandeur de mes enfans! Je donnerais mon âme au diable, si elle ne lui appartenait déjà, pour tirer vengeance de ces deux fils ingrats (1). Maudit soit le jour où je suis né et maudits soient de Dieu les deux fils que je laisse! »

Je m'approchai de lui, je me penchai sur le lit, déjà dépouillé des étoffes précieuses qui le couvraient naguère, et que les varlets avaient pillées avant d'abandonner l'agonisant. Je lui parlai de miséricorde, et Dieu daigna, par ma faible voix, désarmer ce père irrité. Il rétracta les malédictions qu'il avait proférées et me chargea de porter vers ses enfans des paroles de bénédiction : en témoignage du pardon qu'il accordait à ses fils, il me remit le scel que voici.

— Mon père! murmura Richard en se cachant le visage dans ses mains, mon père!

— Quand il eut pardonné, le moribond rendit son âme à Dieu. Je restai seul, oui, seul, près du cadavre, méditant sur le néant des grandeurs humaines et remerciant Dieu de ne m'avoir fait qu'un pauvre prêtre. Puis, comme la vieille femme qui était venue m'appeler avait elle-même pris la fuite, emportant la coupe d'argent, dernier objet que l'on eût laissé près du monarque de deux royaumes, j'allai mendier de par la ville un suaire pour ensevelir ce qui avait été Henri II. Personne ne m'ouvrit sa porte, malgré mes prières, et je serais revenu sans linceul si je n'avais rencontré une danseuse qui me donna par charité son manteau et un morceau de son voile. Le manteau enveloppa le cadavre royal; la frange brodée du voile servit à figurer un diadème sur le front de Henri Plantagenet, roi d'Angleterre, duc de Normandie, d'Aquitaine et de Bretagne, comte de l'Anjou et du Maine, seigneur de Tours et d'Amboise. Depuis ce temps, sire, je vous ai cherché pour vous apporter le pardon de votre père; mais la fortune vous éprouvait de bien des façons et vous emmenait d'un bout de la terre à l'autre... Au nom de ce pardon, sire, justice pour les bourgeois de Londres et châtiment à ceux qui oppriment vos sujets, et qui ne se servent que pour frapper injustement de l'épée de justice que vous avez confiée à leurs mains.

— Je ferai droit à votre demande, mon père. Bientôt je retournerai à Londres, quand j'en aurai fini avec le comte de Limoges et son château de Chalus. Mais que fais-tu là archer, et d'où te vient cette audace de tailler avec ton poignard un morceau de bois en notre présence?

— Ce morceau de bois, répondit l'archer sans s'émouvoir, a été détaché par moi de la potence à laquelle a été iniquement suspendu le mari de ma sœur, Williams Longue-Barbe.

— Et que veux-tu faire de ce bois en le taillant ainsi?

— Une flèche d'arbalète.

— Qui donc comptes-tu en frapper?

— Vous, sire.

Un cri d'indignation s'éleva de toutes parts, et les gens d'armes voulurent se jeter sur Bertrand de Gourdon. Richard leur fit défense d'approcher.

— Camarade, dit-il dédaigneusement, il te manque un fer pour armer le bout de ta flèche; il faut que je t'en donne un, afin de compléter cette belle arme de gibet.

Il prit dans le carquois d'une des sentinelles qui veillaient à l'entrée de sa tente une flèche dont il arracha le fer, et le jeta aux pieds de l'archer.

— Voilà ton arme complète, va-t-en; je te laisse libre d'entrer dans le fort de Chalus, car là tu pourras à ton aise viser ton coup d'arbalète contre moi. Seulement je te préviens que si tu ne m'atteins pas avant la fin du siége, qui ne sera plus de longue durée, je te ferai pendre bel et bien, et sans miséricorde. Je t'en donne ma parole royale. Allons, maintenant que l'on prépare tout! L'assaut dans une heure.

Bertrand de Gourdon s'inclina, et s'agenouillant ensuite devant le prêtre, il lui demanda sa bénédiction. Le vieillard étendit sur le front de l'archer ses mains tremblantes :

— Bertrand, fidèle et loyal soldat, lui dit-il, Dieu te protége et détourne de toi les malheurs que viennent d'attirer sur ta tête d'imprudentes paroles et des pensées coupables et présomptueuses.

L'archer se releva, puis regardant avec fierté autour de lui, il traversa la foule armée qui l'entourait, et se rendit d'un pas tranquille et lent jusqu'au pont-levis de la citadelle. Là, il sonna du cor d'une certaine façon; le pont-levis s'abaissa pour laisser entrer l'archer, puis on releva aussitôt le pont, car l'armée ennemie se mettait en mouvement, les clairons et les trompes retentissaient de toutes parts, et l'on voyait, monté sur un magnifique cheval, le roi Richard, qui allait de l'un à l'autre, exhortant les soldats à faire de leur mieux, leur promettant la victoire et se montrant le plus ardent des gens d'armes.

Séparé du fidèle Bertrand de Gourdon, avec lequel il avait supporté tant de rudes épreuves depuis leur départ pour le continent, le vieux prêtre alla s'asseoir tristement sur les marches d'un autel élevé, suivant l'usage, en face de la tente royale. De là il dominait à la fois du regard le camp et la citadelle assiégée : l'homme de paix, à la vue du carnage qui se préparait, sentit encore s'accroître le découragement sous lequel il se trouvait accablé.

— Hélas! pensait-il, le sang des chrétiens va couler en abondance pour un motif frivole, et le roi, qui par son absence rend si malheureuse l'Angleterre, n'hésite point à jouer dans cette escarmouche une vie de laquelle dépend peut-être le salut de Londres. Mon Dieu! que vos jugemens sont mystérieux et que la raison humaine qui veut les pénétrer reste insuffisante et faible! Que votre volonté soit donc faite!

Le prêtre cacha son visage dans ses deux mains et resta quelque temps absorbé dans des méditations pieuses, qu'interrompirent tout à coup les fanfares et les instrumens de guerre. Au même instant, mille bruits étranges et inconnus au vieillard se mêlèrent aux clameurs belliqueuses de ces instrumens de cuivre et aux cris des soldats : c'étaient les sifflemens des machines qui lançaient des pierres énormes, c'étaient les hurlemens des béliers qui frappaient de leur tête de bronze les parties faibles du rempart, c'étaient enfin les flèches qui venaient sans relâche et réciproquement éclaircir les rangs des assaillans et des assiégés.

Le roi Richard se trouvait partout où il y avait du péril : tantôt il courait régler lui-même l'emploi d'une machine mal dirigée, tantôt c'était une attaque tentée avec mollesse dont il relevait l'énergie. Depuis une heure on combattait de part et d'autre avec fureur, lorsque tout à coup, sur une tour fort élevée, mais grêle, et qui servait moins à la défense de la citadelle qu'à donner la facilité d'observer les mouvemens de l'ennemi, on vit paraître un archer. Il tenait à la main un petit drapeau blanc qu'il dé-

(1) *Nun quàm me mori permittat donec dignam de te vindictam accepero.* (SCRIPT. RERUM FRANC., Lib. XVIII.)

ploya dans les airs et sur lequel le prêtre lut ces mots : *Au nom de Williams Longue-Barbe;* puis l'archer prit son arbalète, la banda, posa sur l'arme une flèche qu'il tira de son carquois et attendit.

Irrités de cette bravade, tous les archers normands dirigèrent vers Bertrand de Gourdon, que chacun avait reconnu, des nuées de flèches, dont aucune ne l'atteignit. Impatienté de leur manque d'adresse, le roi Richard saisit une arbalète et lança lui-même contre Bertrand une flèche, qui vint s'émousser contre la cotte de mailles de cet homme. Bertrand ramassa la flèche royale tombée à ses pieds, en changea le fer, le plaça sur sa propre arbalète, et la lança dans le groupe qui entourait Richard, mais avec l'intention évidente de ne point atteindre le roi. La flèche blessa à la gorge un page, qui tomba. Richard, furieux, décocha une seconde flèche contre l'audacieux archer. Cette fois l'arme s'arrêta dans la cuisse de Bertrand, et l'on vit couler le sang à travers la genouillère... Il arracha la flèche, la mit, comme la première fois, sur son arbalète et visa le cheval du roi; la flèche atteignit le noble animal au défaut de l'armure qui défendait sa poitrine, et le roi Richard roula dans la poussière avec sa monture abattue. Alors on vit Richard se relever couvert de sang, souillé de fange, et dans une de ces violentes et terribles colères qui ne rappelaient que trop la rage aveugle du lion, il fit signe aux archers de recommencer leurs attaques contre Bertrand. Une nuée de flèches volèrent en sifflant autour de l'intrépide soldat, sans toutefois l'atteindre. Ce fut au milieu de cette attaque de tous que l'on vit Gourdon prendre dans son escarcelle une flèche d'une forme particulière et la diriger vers le roi. A l'instant, Richard fit entendre un cri de douleur et fut reçu sans connaissance dans les bras de ceux qui l'entouraient; la flèche avait percé d'outre en outre l'épaule du monarque. On emporta le roi dans sa tente; on extirpa de la plaie l'arme, que l'on reconnut pour être celle que Bertrand avait taillée devant le roi, et l'on posa un appareil sur la blessure. Mais dès que Richard eut repris connaissance, il demanda si l'on avait continué l'assaut, et apprenant que l'attaque se trouvait suspendue, sans vouloir écouter personne, sans même prêter attention aux prières et aux larmes de la reine Bérangère, il se fit amener un cheval et vint se montrer aux soldats, qui recommencèrent à combattre avec furie, affamés de venger l'affront qu'ils avaient reçu par la blessure faite au roi. Richard, malgré la souffrance qu'il éprouvait, dirigea lui-même les mouvemens de ses troupes, et bientôt les béliers firent au flanc des remparts deux larges brèches, par lesquelles les Normands se précipitèrent dans la ville.

Cependant, quoique les assiégeans l'entourassent de toutes parts, et que ceux qui se trouvaient dans Chalus fussent mis à mort sans pitié, Bertrand de Gourdon, sans chercher à fuir, restait toujours debout sur la crête de la tourelle et semblait décidé à y attendre la mort, quand le roi Richard fit sonner la trompette et donna signal de suspendre le carnage. Puis, se tournant vers les chevaliers qui l'entouraient :

— Je veux que l'on ne fasse aucun mal à cet archer, dit-il. Qu'on l'amène devant moi sans le maltraiter, sans lui dire un mot sur le sort qui l'attend. Qu'un héraut d'armes lui crie seulement qu'il ait à se rendre prisonnier du roi Richard.

Un héraut, en effet, s'approcha du pied de la tourelle, et après trois appels de clairon qu'il fit faire par un trompette qui l'accompagnait :

— Bertrand de Gourdon, le roi Richard te fait à savoir que tu aies à te rendre à sa merci, cria-t-il.

Bertrand mesura de l'œil l'abîme que formaient sous ses pas les fortifications écroulées, et il eut un instant la pensée de s'y précipiter pour se soustraire au supplice qui l'attendait sans doute; mais tout à coup on le vit s'agenouiller sur la plate-forme et on l'entendit, après une courte prière, dire :

— Je ne détournerai point la tête devant le calice : je le boirai jusqu'à la lie, Seigneur, car vous n'avez reculé devant aucune torture pour le salut des hommes.

Et il descendit paisiblement les marches de la tourelle, en ouvrit lui-même la porte de fer aux assaillans et se laissa garrotter les mains sans opposer aucune résistance. On le conduisit aussitôt devant le roi, qui venait de rentrer dans sa tente et qu'entouraient la reine et tous ses serviteurs, car la fatigue de l'assaut avait dangereusement envenimé la plaie et rendu la cure difficile. A la vue de l'archer qui avait blessé Richard, chacun jeta un cri d'horreur, et la reine se cacha le visage mais le monarque attira contre lui Bérangère et lui souleva doucement les mains.

— Il ne faut point avoir peur d'un brave soldat, lui dit-il; Bertrand de Gourdon n'a fait que son devoir et je l'ai moi-même attaqué le premier. Bertrand, tu es libre! Tu peux repartir pour l'Angleterre avec ce vieux prêtre et vous me verrez dans peu arriver moi-même à Londres pour connaître de la justice des plaintes que vous êtes venus tous les deux me faire entendre. Oui, si Williams Longue-Barbe a été mis injustement à mort, Williams Longue-Barbe sera vengé, dussé-je pour cela faire pendre lui-même l'archevêque de Cantorbéry. En attendant, prends cette bourse et pars. Dieu te soit en aide, car tu es un habile archer et un homme d'armes courageux. Sur mon âme, j'aurais eu peur à ta place sur la plate-forme!... Le roi Richard te porte envie, car tu es le mieux faisant de la journée.

A ces mots, il tendit la main à Bertrand, qui s'agenouilla pour la porter respectueusement à ses lèvres, puis le prêtre et l'archer sortirent de la tente royale et se dirigèrent vers la sortie principale du camp.

CHAPITRE SIXIÈME.

UN TROISIÈME MARTYR.

Quand les soldats virent s'en aller paisiblement celui qui venait de mettre en danger les jours du Lion, des murmures et des témoignages de mécontentement éclatèrent de toutes parts, et la foule se porta sur son passage avec des intentions évidemment hostiles. L'archer se contenta de mettre la main sur son poignard, prêt à le dégainer pour sa défense, et continua sa marche vers la sortie du camp. Il allait l'atteindre lorsqu'une pierre vint l'assaillir à la tête et le jeta rudement à terre. Aussitôt chacun se rua sur sa personne, le frappa de coups de dagues et se mit à exercer sur lui les plus effroyables cruautés. En vain le vieux prêtre cherchait à arrêter ces misérables en invoquant le nom du roi Ri-

chard : on ne l'écouta point et il faillit lui-même devenir victime de leur rage insensée. Enfin les cris de ces assassins arrivèrent jusqu'à la tente de Cœur-de-Lion, qui soupçonna la vérité, s'arracha des mains des serviteurs qui le pansaient et accourut sur les lieux où l'on égorgeait l'archer; mais il arriva trop tard, Bertrand de Gourdon était mort. A la vue de son cadavre, Richard, éperdu de colère, se mit à frapper de son épée sur tous ceux qui avaient pris part à ce meurtre, et ne cessa que pour tomber sans force et sans connaissance. Plus de deux heures s'écoulèrent avant que, ramené dans sa tente, il revint à lui. Bientôt une fièvre ardente se déclara; le délire s'empara du monarque, et durant huit jours il ne cessa, dans les transports qui l'agitaient, de demander merci à son père et à Williams, qu'il croyait voir sans cesse debout au chevet de son lit. Enfin il reprit de la raison, et les premières paroles sensées qu'il prononça furent pour demander si ses jours étaient en péril. Or voici ce qui se passa, au dire de Gauthier d'Herminsfort, historien contemporain.

— Sire, répondit l'archevêque de Rouen à la question du roi, mettez ordre à vos affaires, car vous mourrez.

— Est-ce une menace ou une plaisanterie? répliqua Richard, qui doutait encore ou plutôt qui aurait voulu douter de cette redoutable vérité.

— Non, seigneur, votre mort est inévitable.

— Que voulez-vous donc que je fasse?

— Pensez aux filles que vous avez à marier et faites pénitence.

— Je vous l'ai déjà dit, je n'ai point de filles.

— Seigneur, vous avez trois filles et vous les nourrissez depuis longtemps; votre aînée est l'ambition, la cadette l'avarice, la troisième la luxure.

— Je donne l'aînée aux templiers, la seconde aux moines gris et la troisième aux moines noirs.

— Ne parlez pas ainsi, dit une voix, ne parlez pas ainsi, car votre mort approche, sire! Songez à votre salut.

— Qui m'adresse cette menace? demanda Richard, étonné.

— Celui qui reçut la dernière confession de votre père et qui vient recevoir la vôtre, répondit en s'avançant près du chevet royal le vieux prêtre de Sainte-Marie-de-l'Arche. Elevez votre âme à Dieu, sire, car il est temps; faites pénitence et confiez-vous à la miséricorde éternelle.

Le roi, touché des paroles du vieillard, se mit à pleurer et dit :

— Je suis très-repentant et vous en verrez des preuves.

Puis il ordonna que chacun sortît, et, resté seul avec le vieux prêtre, il fit une confession qui dura près de deux heures. Quand elle fut terminée, il voulut qu'on lui liât les pieds et ordonna qu'on flagellât jusqu'au sang son corps, nu et suspendu en l'air. On recommença par ses ordres cette flagellation jusqu'à trois fois, ensuite il se fit traîner avec une corde au-devant de son confesseur, qui était allé chercher le viatique et qui blâma doucement et fit cesser les rigueurs auxquelles, pendant son absence, s'était condamné le pénitent royal.

Richard reçut les derniers sacremens avec les témoignages de la plus vive ferveur.

Le lendemain le vieux prêtre conduisit à l'abbaye de Fontevraud, pour y être placé à côté de la dépouille du roi Henri II, le cercueil qui contenait tout ce qui restait sur la terre du roi Richard Cœur-de-Lion..... un cadavre.

Mort du roi Richard.

CHAPITRE SEPTIÈME.

L'ANGE.

L'ange à la fontaine.

Assis tristement aux bords de la mer, Asraël, depuis l'exil fatal qui le tenait loin des cieux, n'avait point une seule fois entr'ouvert ses ailes dont il se voilait le visage. Encore étranger aux périodes des temps qui règlent la vie des mortels, trois mois s'étaient passés de la sorte pour le chérubin, dont les larmes ne cessaient de couler. Le murmure des flots qui venaient se briser à ses pieds s'harmoniait avec une sorte de charme à son désespoir profond, et ses regards, habitués aux enivrantes splendeurs du paradis, préféraient une obscurité complète à la terne clarté que l'on appelle, sur la terre, du nom de jour. Il résolut d'attendre ainsi l'accomplissement des décrets de l'Éternel et de ne point se mêler aux créatures fragiles parmi lesquelles sa charité imprudente le forçait de demeurer pour des temps si longs.

— Du moins, se disait-il, mes frères qui descendent sur la terre ne seront pas les témoins de ma honte! Ils ne verront pas sur mon front la tache ignominieuse dont les lèvres de Satan l'ont souillé pour toujours peut-être, et si je ne dois plus rentrer dans le ciel, si la famille de Williams s'éteint avant que quatre martyrs soient sortis de son sein, hé bien, je demeurerai dans cette solitude jusqu'à la consommation des siècles, à déplorer ma faute et ma destinée.

Tandis qu'il se livrait à ces pensées funestes de découragement, il entendit tout à coup le son des harpes d'or que les anges unissent, dans le paradis, aux chants des chérubins : cette harmonie céleste le fit tressaillir d'une émotion à la fois douce et pénible ; il sentit s'évanouir dans sa volonté les résolutions de désespoir qu'il venait de former naguère ; ses ailes s'entr'ouvrirent, ses yeux se tournèrent vers le ciel et il aperçut, dans une auréole, trois anges qui conduisaient une âme. Asraël fixa le plus longtemps qu'il le pût ses regards sur le divin cortége ; puis, quand tout se fut effacé dans le lointain, par un mouvement involontaire il prit son vol et suivit de loin le groupe céleste, jusqu'aux portes du paradis. Là, deux bienheureux, la palme du martyre à la main, reçurent leur nouveau frère, lui tendirent les bras et lui placèrent au front une couronne lumineuse, semblable à celle qui rayonnait sur leur front.

— O Bertrand, disaient-elles, ô frère bien-aimé, que Dieu soit à jamais béni pour avoir abrégé le temps de ton exil et pour t'avoir ouvert glorieusement les portes du ciel! Viens, toi qui fus sur la terre brave et fidèle, courageux et loyal, inébranlable dans ta foi de chrétien et défenseur de l'opprimé! Entre dans la félicité qui ne doit jamais finir, car ta mort a expié le peu de faiblesse inhérente à l'argile de ta nature humaine, et les Normands qui t'ont supplicié

ont posé sur ton front une couronne éternelle, comme Dieu. Viens, prends place dans la milice céleste à côté de Paul qui combattit avec l'épée, et près de Maurice qui courba sa tête sous l'épée du décimateur plutôt que de trahir sa foi! Viens, car déjà notre phalange compte trois martyrs.

Et les anges répétaient :

— Hosannah ! une phalange nouvelle ne tardera point à mêler ses chants de reconnaissance et d'amour à nos cantiques. Hosannah! L'ange notre frère, qui pleure et qui souffre sur la terre, verra s'abréger son temps d'expiations et d'épreuves et reviendra parmi nous. Hosannah ! des transports de félicité éclateront dans la milice céleste, car il est écrit : Il faut se réjouir, lorsque une brebis égarée rentre au bercail.

A mesure que ces chants parvenaient jusqu'à lui, Asraël se sentait ému et consolé. Au découragement profond qui l'accablait naguère, succédait peu à peu une douce espérance, et pour la première fois les prières vinrent à sa pensée et sur ses lèvres. Il s'agenouilla sur une nuée, ses mains blanches et délicates s'unirent contre sa poitrine, il souleva la tête, et ses beaux cheveux blonds se déroulèrent en longs anneaux sur ses épaules et sur son visage. Quand il eut terminé l'oraison fervente qui sortait de son cœur, il se releva plein de résignation et de force : puis, secouant les plis de sa tunique blanche imprégnée des vapeurs qui s'exhalaient de la terre, il contempla quelque temps, avec une muette admiration, les flots de pourpre et d'or que le soleil levant jetait sur les portes orientales du ciel.

— Merci, mon Dieu ! s'écria-t-il, merci, pour m'avoir rendu l'espérance et la force! pour avoir pris pitié de ma honte et de ma faiblesse! Merci, pour avoir abrégé déjà le temps de mes épreuves, tandis que dans mon ingratitude je doutais de votre miséricorde. Merci, car je vais désormais travailler à l'œuvre de ma délivrance et diriger dans votre sainte demeure la famille à laquelle, dans vos vues infinies, vous avez attaché ma destinée. Et vous, mes frères célestes, beaux anges, dont je me trouve séparé pour bien longtemps encore peut-être, unissez vos prières à la mienne, car la prière adoucit les châtimens et fait remettre les fautes. Implorez pour moi la pieuse et divine mère de Dieu ; cette vierge de miséricorde qui se place toujours entre le repentir et la justice de Jéhovah ! Obtenez de cette mère des affligés, non pas mon retour dans les cieux... J'ai manqué de foi, il est juste que mon péché s'expie... mais la disparition de cette horrible tache qui souille mon front et qui me désespère. Que l'horrible baiser de Satan s'efface, que ma honte ne soit plus visible pour tous ; que je puisse relever ma tête courbée par la honte! Et votre frère ne demandera plus rien à votre intercession ! Et sa destinée pourra s'accomplir sans qu'Asraël murmure.

Il priait encore quand il sentit tout à coup s'apaiser le feu âpre qui brûlait son front. Une fraîcheur divine remplaça la morsure cuisante du stigmate infernal, le chérubin, plein d'espérance, déploya ses ailes et prit son vol vers une fontaine, dans les eaux brillantes et pures de laquelle il vit se réfléchir son image. O bonheur! l'empreinte du baiser du démon avait presque disparu ! A peine restait-il une cicatrice blanche et imperceptible sur le front d'Asraël !

L'ange plana près d'une journée entière au-dessus de la fontaine qui reproduisait ses formes divines. Il ne pouvait se lasser de contempler, dans ce miroir transparent, sa beauté tout à l'heure encore si cruellement flétrie par le désespoir et par l'expiation ; il se laissait aller à mille joies innocentes et pures. Tantôt, il relevait sur le sommet de sa tête les nœuds ondoyans de sa chevelure blonde et les disposait comme une couronne ; tantôt c'étaient les plis de sa tunique légère et blanche, naguère souillée et flottant au hasard, qu'il rajustait d'une main habile autour de sa taille svelte et noble. Puis, après cela, il effleurait de ses pieds l'eau de la fontaine et les débarrassait de la poussière qui profanait leurs formes délicates. La nuit seule, avec ses voiles sombres, sut mettre un terme aux purifications du chérubin, et quand, au milieu des splendeurs du soleil couchant, il éleva son âme vers Dieu, la prière vint facile et douce sur ses lèvres, et sa voix s'unit aux chœurs des anges ses frères, qui célébraient les merveilles de la nature et la grandeur infinie de celui qui tira du néant le ciel et la terre.

Après avoir terminé sa prière, l'ange se releva plein d'espérance et de force.

— Honte à ma faiblesse! dit-il. Déjà la miséricorde divine est venue au-devant du coupable et le coupable ne songe point à seconder cette miséricorde. Puisque de la famille Williams Longue-Barbe dépend mon salut, puisque c'est par elle qu'est venue ma faute, c'est par elle que doit m'arriver le pardon. Je veux désormais unir ma destinée à la sienne, je deviendrai son protecteur ; je la protégerai contre les piéges du mauvais esprit.

L'ange, préoccupé de ces pensées, déploya ses ailes et se disposait à prendre son vol vers quelque roc élevé, pour découvrir, de son œil divin, quels lieux habitait le dernier rejeton de la famille Williams, lorsqu'il entendit grincer sous la terre un ricanement effroyable. Il abaissa les yeux et vit le démon Astaroth caché parmi des arbustes, dont les feuilles se desséchaient comme si des charbons ardens les eussent touchées.

— Cherche ! hurla le mauvais ange, cherche ! beau chérubin honoré déjà de mes baisers et qui te verras réduit à te livrer de nouveau à mes caresses pour découvrir en quels lieux habite la fille de Williams Longue-Barbe, la fille de saint Williams le martyr ! Oh! ne pâlis pas ; car tu ne le sauras point, d'abord je ne veux pas que tu le saches, même à cette condition, ensuite que cette enfant n'est point baptisée et qu'elle m'appartient. Tu t'es trop hâté de croire à ma bonne foi, Asraël. La guerre que je te fais est une guerre de ruse plus encore qu'une guerre ouverte et en face. Vraiment, tu n'es pas un adversaire digne de moi. Il faut que je te donne quelques conseils afin que la partie devienne égale. Tandis que tu te désespérais et que tu pleurais, au lieu de voler à l'église et d'inspirer au prêtre la pensée de baptiser la fille de Williams, moi je songeais aux moyens d'assurer ma proie et de garder la victime que je t'avais cédée, quelques instans, au prix du tendre baiser que tu reçus de moi. Quand Godwin et sa femme, en sortant de l'église, montèrent dans leur bateau pour s'en retourner à leur logis, je les accompagnai, je m'assis à la poupe et j'étendis les bras. Soudain les démons reconnurent leur monarque, les vents soufflèrent avec violence, les vagues se gonflèrent, la tempête accourut et la foudre éclata de toutes parts. Bientôt le bateau se brisa contre un rocher, et Godwin et sa femme périrent en s'armant du signe maudit de la croix et en invoquant la miséricorde de ton Dieu. Ils montèrent au ciel. Mais l'enfant, lui, cet enfant qui n'était pas baptisé, il m'appartenait ; je n'avais qu'à le laisser engloutir au fond de la mer et son âme allait augmenter, dans les ténèbres, le nombre des pâles fantômes que le manque du baptême bannit à jamais du ciel. Mais ce n'était pas là ce que je voulais. Que m'importe une victime de plus du péché originel ? Non ! il faut que l'enfant de Williams, — de saint Williams ! — soit damné par sa propre volonté, par ses propres fautes ! Il faut qu'il se donne à l'enfer et non pas que la

fatalité l'y pousse. Je me suis donc montré charitable! Ah! ah! ah! ah! j'en ris encore, j'ai fait une bonne action. L'enfant, attaché par Godwin sur une planche, allait se briser contre un rocher et je me suis placé entre le rocher et lui. C'est contre ma poitrine que les flots l'ont poussé! Mes bras l'ont reçu, mon haleine l'a réchauffé mes baisers ont apaisé ses cris. Une tendre mère, ah! ah! ah! ah! ne lui aurait pas prodigué plus de soins et témoigné plus de tendresse. Eh bien! que dis-tu de ma charité, beau chérubin? un ange du Seigneur aurait-il fait mieux?

Asraël sourit avec dédain.

— Dieu combat avec moi, répondit-il, et toutes tes ruses, toutes tes perfidies ne prévaudront point contre sa puissance. Je sauverai malgré toi l'enfant de Williams et je poserai sur son front l'auréole des élus.

— Il ne s'agit pour cela que de vaincre quelques obstacles qui ne sont pas sans difficultés, je t'en préviens franchement. D'abord il faut deviner en quels lieux habite l'enfant, à quelles mains je l'ai confiée et ensuite t'approcher d'elle. Or, comme elle n'a point reçu les eaux du baptême, la garde de son berceau n'appartient pas aux anges, mais aux démons; et je doute que, même pour un de tes baisers, ceux qui veillent sur notre prédestinée laissent seulement approcher de son berceau l'ombre de tes ailes. Cherche donc, Asraël; puisque le Très-Haut combat pour toi, me vaincre te sera chose facile, et je ne doute pas que ta candeur ne triomphe aisément de mes ruses.

Et il recommençait à rire de son rire maudit et insolent, lorsque tout à coup son front pâle devint plus pâle encore: une agitation convulsive tordit tous ses membres; il tomba les genoux en terre, il étendit les bras vers le ciel, et ses lèvres crispées par la douleur murmurèrent des paroles de supplication. Dieu avait étendu la main et le réprouvé se débattait dans le châtiment dû à ses blasphèmes.

— Grâce! grâce! obtiens ma grâce! murmurait-il. Que ces affreux tourmens cessent et je te dirai tout. Je te mènerai vers les lieux qu'habite la fille de Williams; j'ordonnerai à mes légions de s'écarter de son berceau... Grâce!

Asraël se pencha vers Astaroth:

— Que Dieu, méchant, te fasse miséricorde, dit-il, et que sa clémence daigne, à mon intercession, suspendre les tortures dans lesquelles tu te débats. Mais je ne veux pas que tu me révèles ton secret. Garde-le, je saurai le découvrir malgré toi, et malgré toi sauver l'enfant de Williams.

A ces paroles de l'ange, les souffrances du démon s'apaisèrent. Il tomba haletant sur le sable et quelques instants s'écoulèrent avant qu'il eût retrouvé la force de se relever; il le fit enfin, mais lentement et la tête baissée pour dérober sa honte aux regards du chérubin. Puis, tout à coup, il ouvrit ses ailes de vautour et par un bond précipité s'élança dans les airs, où il disparut bientôt comme un point noir à travers les nuages. Asraël, incertain, porta autour de lui ses yeux irrésolus qu'il éleva ensuite vers le ciel:

— Vous seul, mon Dieu! dit-il, êtes la force et la vérité. Je ne puis rien sans vous, daignez-donc m'inspirer! Car depuis mon exil du ciel, mon regard est faible et a perdu la puissance dont il jouissait dans des temps plus heureux!

CHAPITRE HUITIÈME.

L'ENFANT.

Il y avait dans le pays de Galles, au bord de la mer, une petite cabane ou plutôt quatre piquets revêtus de peaux, qu'un pêcheur et sa femme plantaient tantôt sur une partie du rivage, tantôt sur une autre. Une vieille barque se trouvait toujours enfoncée dans le sable, près de cette cabane, assez loin des flots pour qu'ils n'entraînassent pas le frêle esquif, mais assez près cependant pour qu'on pût le remettre à la mer sans trop de fatigues et d'efforts. Quand aucun orage ne grondait dans les airs, quand les vagues se balançaient avec tranquillité et sans colère, on voyait Gurth prendre ses filets qu'il disposait à marée basse et qu'il allait rechercher ensuite après que la marée haute était venue les recouvrir en y laissant quelques poissons. Il prenait cette proie, la rapportait à sa femme qui la faisait griller sur quelques charbons, puis après un court repas il allait se coucher sur les algues d'une roche, regardait le ciel d'un air mécontent et finissait par s'endormir.

Mais le ciel se couvrait-il de nuages, le vent mugissait-il, la mer gonflée et inquiète commençait-elle à faire entrechoquer ses vagues? Alors Gurth s'éveillait et une joie étrange s'emparait de lui. Son œil brillait d'un éclat sinistre; un rire féroce contractait ses lèvres recouvertes d'une barbe rousse et plantureuse; des cris joyeux sortaient de sa poitrine. Puis, on le voyait dépouiller son justaucorps de peau de phoques et mettre à nu ses larges et puissantes épaules. Il appelait sa femme pour qu'elle l'aidât à lancer sa barque à flot; il saisissait les rames et bientôt le frêle esquif bondissait sur la mer en fureur, emportant avec lui les deux sauvages créatures naguère si paisiblement étendues sur les algues.

Tandis que Gurth dirigeait la chaloupe, sa femme Herlich interrogeait sans cesse du regard l'étendue des flots et cherchait si le fanal de quelque navire n'apparaissait pas au loin. Dès qu'Herlich apercevait la lueur agitée d'un de ces fanaux, soudain elle hissait au bout du mât une immense lanterne de corne et Gurth dirigeait la barque avec une grande habileté à travers les écueils et les récifs parmi lesquels il naviguait habituellement et dont il connaissait les moindres détours. Presque toujours le capitaine des navires égarés sur la côte se laissait prendre à cette ruse infernale et s'avançait avec confiance vers une rive près de laquelle il voyait naviguer sans danger un bâtiment dont il ne pouvait distinguer la forme, mais qu'il jugeait être d'une grandeur considérable, d'après la nature et la dimension de son fanal. Bientôt la quille du navire confié à l'imprudent venait se briser contre les rochers et la mer se couvrait de débris et d'hommes... Alors la barque de Gurth s'arrêtait, ramenée au rivage et échouée sur le sable. Herlich donnait à son mari une longue massue et prenait elle-même un croc attaché au bout d'une corde; puis tous les deux attendaient. Si les flots apportaient des débris, Herlich lançait son croc avec une adresse merveilleuse, les saisissait, les amenait sur la rive et emportait cette épave derrière un rocher ou dans sa cabane. Si c'était un homme que la mer poussait sur le rivage, Gurth se jetait sur lui, et soit que l'infortuné se trouvât évanoui, soit qu'il tendît les mains et qu'il demandât assistance, le brigand le frappait sans pitié de sa massue et dépouillait son cadavre.

Un soir, la journée avait été bonne: un navire était venu se perdre tout près de la cabane de Gurth: non-seule-

ment ce dernier avait trouvé sur les huit ou dix malheureux tombés sous ses coups beaucoup d'or et d'objets précieux, mais encore le croc d'Herlich avait amené deux caisses pleines de viandes salées et plusieurs outres de vins. Assez riches pour se livrer à la joie d'une orgie, les deux féroces créatures, sans s'inquiéter des autres débris qu'ils voyaient flotter parmi les vagues, allaient rentrer dans leur tente avec leur butin et commencer, au bruit de la tempête et de la foudre leurs complices, un repas dont l'ivresse et ses fureurs ne devaient point tarder à faire partie, quand tout à coup les flots jetèrent sur le sable, aux pieds d'Herlich, un petit enfant, qui se mit à pousser des cris plaintifs. Gurth saisit la massue pour le frapper, mais le cœur de sa femme quelque endurci qu'il fût, se sentit remué de compassion et elle arrêta le bras de son mari.

— Ne tuons pas les enfans, dit-elle.

C'était la première parole de pitié que Gurth entendît sortir des lèvres de sa compagne : aussi la regarda-t-il d'un air de surprise et en riant.

— Voici du nouveau! hurla-t-il d'une voix qui couvrit les mugissemens de la tempête. Que veux-tu faire, Herlich, de cet avorton criard? Laisse-moi l'écraser.

Il leva le pied pour broyer l'enfant. Herlich saisit son croc, le lança à la tête de Gurth, et tandis que ce dernier essuyait son front blessé et sanglant, elle ramassa l'enfant et le réchauffa contre sa poitrine. Le brigand, que la colère avait fait pâlir d'abord, se prit bientôt à rire et tendit une main velue à sa féroce compagne.

Querelle.

— Bien frappé, Herlich, bien frappé! Si mon front n'était pas si dur, tu l'eusses ma foi brisé... Je te pardonne, mais ne recommence plus. Allons, jette-là ce petit chat qui miaule, la mer en fera ce qu'elle voudra. Viens boire avec moi le vin des naufragés et savoir si leurs provisions sont bonnes.

— Gurth, répliqua la sauvage créature en passant l'un de ses bras autour du cou nerveux du pêcheur, Gurth, il faut me laisser cet enfant. Je l'élèverai, il deviendra grand, et quand nous serons vieux, c'est lui qui conduira la barque pour nous et qui apportera dans notre cabane les épaves du naufrage.

— Voilà de singulières idées, dont je ne te croyais pas capable, interrompit Gurth évidemment adouci ; fais ce que tu voudras. Garde cet enfant, pourvu que ses cris ne troublent jamais mon sommeil... et que ce soit un garçon, ajouta-t-il, car sans cela je lui tords le cou. Allons, viens, je me meurs de faim et la soif me serre le gosier.

Herlich laissa entrer Gurth dans la cabane et déposa l'enfant dans le creux d'un rocher plein de mousse. Elle se dépoulla du grossier manteau qui flottait sur ses épaules, en couvrit soigneusement son protégé, donna un baiser à son petit front blanc et alla rejoindre Gurth, non sans se retourner deux fois pour s'assurer que l'enfant dormait. En entrant dans la cabane, elle trouva Gurth qui dévorait une pièce de porc salé et près duquel gisait déjà une outre vide. Elle l'encouragea à boire de nouveau, feignit de se livrer également à l'intempérance et vit bientôt le brigand tomber ivre-mort. Aussitôt, elle quitta la cabane et vint retrouver l'enfant, qui s'éveilla et lui tendit les bras, avec un sourire, comme si elle eût été sa mère. Une larme brilla dans les yeux de celle qui n'avait jamais pleuré ; cette larme glissa sur ses joues brunes et s'arrêta sur son sein comme une perle brillante.

— Oui, dit-elle, tu peux me sourire et me tendre les bras, car je t'aimerai, car je veillerai sur toi comme l'aurait fait ta mère, ta pauvre mère dont les flots emportent sans doute le cadavre. Je t'aimerai, car je suis seule au monde depuis le jour où Gurth est venu m'enlever à ma famille, moi, pauvre jeune fille sans défense, dont il a fait sa compagne. Pour toi, je ne m'enivrerai plus; pour toi je ne tuerai plus, car le sang porte malheur, et puis je ne veux pas que tu commettes de crimes et que tu aies à redouter, comme moi, la justice des hommes et la justice de Dieu. Je cacherai soigneusement ton sexe à Gurth, qui te tuerait s'il savait que tu es une fille. Je t'élèverai près de moi comme mon enfant jusqu'à l'âge de cinq ou six ans... Quand les mauvais exemples pourront avoir quelque influence sur toi, le bon Dieu m'inspirera ce que je devrai faire pour toi. Je le ferai, dût-il m'en coûter la vie.

En disant ces paroles, elle versait goutte à goutte dans la bouche de l'enfant un peu de lait qui provenait d'une chèvre, seul être vivant qui habitait sous la tente avec Gurth. Herlich plaça l'enfant sur ses genoux comme dans un berceau, se balança pour l'endormir et finit par se laisser aller elle-même au sommeil.

Il était grand jour quand, le lendemain matin, Gurth sortit du profond assoupissement où l'avait jeté son ivresse de la veille. Les yeux gonflés, la tête alourdie, il porta dans la tente des regards étonnés, car il s'attendait à trouver, comme d'habitude, Herlich étendue à ses pieds et engourdie par le vin. Il se leva, il sortit et appela Herlich à diverses reprises ; ne la voyant point venir il se dirigea vers les rochers, où il ne tarda point à la rencontrer endormie, l'enfant dans ses bras. Gurth fronça le sourcil.

— D'où lui vient cette singulière tendresse pour une enfant qu'elle n'avait jamais vue? gronda-t-il. Va-t-elle, pour cette petite créature, abandonner ma cabane toutes les nuits? Herlich était brusque, sans pitié, sans faiblesse : je l'ai vue dépouiller cent fois des cadavres encore palpitans sans donner le moindre signe de pitié, et la voilà qui se fait berceuse et qui dort en plein vent pour mieux soigner un avorton. Ah! les femmes!... Il ne faut jamais croire en elles : un instant suffit pour les faire changer. Holà! Herlich!

Herlich s'éveilla et se hâta de placer l'enfant dans son nid de mousse, car elle lisait de la colère sur le front de son mari.

— La première fois que tu sortiras de ma cabane pour venir passer la nuit près de cet enfant, lui dit-il, je briserai d'abord la tête de ton protégé contre la terre, après quoi je t'attacherai à quelque bon pieu et tu feras largement connaissance avec la corde de ton croc ou le bois de mes rames.

Herlich leva sur Gurth un regard féroce.

— Tu m'as déjà bien souvent battue et j'ai supporté tes coups sans me venger, dit-elle, mais si tu touchais à l'enfant, je te conseille de me tuer avec lui, car sans cela les passans verraient bientôt un cadavre dans ta cabane ; n'aurais-je d'autres armes que mes mains!

— Ah! ah! fit Gurth, qui voyait avec plaisir la colère et la menace animer les traits de sa femme : voilà comme je t'aime, Herlich ; tu es vraiment belle maintenant : les cheveux en désordre, l'œil en feu, le visage pâle et les mains convulsivement agitées! Tu n'as plus l'air d'une vieille nourrice de Londres, accroupie sur le seuil d'une boutique, pour changer de langes le fils d'un marchand. Viens que je t'embrasse, ma furieuse.

Et il la pressa dans ses bras nerveux avec une force qui eût étouffé toute autre femme : mais à peine la taille de la robuste Herlich pliait-elle.

— Allons c'est assez de querelles ; Viens m'aider à replanter les piquets de notre cabane que la violence de la tempête a ébranlés. Ensuite, nous rejetterons à la mer les cadavres que le reflux n'a point encore enlevés et nous enterrerons nos provisions superflues et notre or. Il ne faut pas qu'on devine en rien les richesses du pauvre pêcheur Gurth, jusqu'au jour où nous pourrons aller mener en Normandie la vie opulente d'un riche baron. Car, avec de l'or, le roi Richard me fera baron, Herlich. L'or rend tout possible à la cour du roi Richard!

Herlich, avant de suivre son mari, déposa l'enfant sur le lit de mousse, et après s'être bien assuré qu'il dormait, et avoir déposé sur son front un baiser, se dirigea vers la cabane. Elle sentit tout à coup un souffle délicieux et frais qui passait sur sa tête et qui caressait son visage : ce souffle fit éprouver à la sauvage compagne de Gurth des sensations qui lui étaient inconnues... C'était l'aile du chérubin qui traversait les airs et venait veiller près de l'enfant.

CHAPITRE NEUVIÈME.

EN MER.

Six années s'écoulèrent, durant lesquelles l'enfant jeté dans les bras d'Herlich devint grand, et finit par se gagner, grâce à sa gentillesse et à sa naïve gaîté, jusqu'à la farouche affection de Gurth. La douceur et le peu de force de la petite créature, qu'il croyait un garçon, n'était pas de nature à plaire au robuste et brutal brigand ; mais les caresses d'Edwards, c'est ainsi qu'ils l'avaient nommée, son inaltérable gaîté et la grâce répandue sur toute sa personne, faisaient expirer sur les lèvres de Gurth la parole de dédain ou de colère qu'avait provoquée la faiblesse de la petite fille, habillée du costume des paysans gallois. Edwards pliait sous les fardeaux que voulait lui faire porter Gurth et ne savait point manier les rames trop pesantes pour ses bras ; mais en revanche, elle tenait et dirigeait le gouvernail avec autant d'habileté que le brigand lui-même et savait gravir jusqu'au sommet du mât avec la prestesse et l'agilité d'un écureuil. Aucun danger ne l'étonnait, aucun obstacle ne l'arrêtait : il ne se passait point de jour sans qu'elle rapportât à Herlich quelques oiseaux de mer dénichés sur les rochers les plus hauts et les plus escarpés. Ses blonds cheveux épars sur ses épaules, vêtue d'un pourpoint qui dessinait les formes de sa taille svelte et d'un large haut-de-chausse qui laissait sa jambe et ses pieds nus, quand elle ne bondissait pas de roche en roche, elle s'exerçait à tirer de l'arc ou de l'arbalète et ne manquait presque jamais le but qu'elle visait. Gurth l'emmenait avec lui chaque fois qu'il partait pour la pêche ; mais quand il arrivait une tempête et que le brigand allumait le fanal de son mât pour faire échouer quelque navire, Herlich, sous prétexte qu'il ne fallait pas exposer aux périls de la mer et aux outrages du vent une frêle créature comme Edwards, obtenait toujours qu'on laissât l'enfant dans la cabane. Le véritable motif qui la faisait agir de la sorte, c'est qu'elle ne voulait pas associer la jeune fille à des scènes de crime et de meurtre ; c'est qu'elle ne voulait pas souiller la pureté de cœur de celle qu'elle avait adoptée. Oui, Herlich, la femme de Gurth, Herlich qui naguère frappait, sans sourciller, sans une émotion, le naufragé qui lui demandait grâce, ne se sentait plus la même à présent. Elle aurait donné la moitié de sa vie pour se trouver au fond de quelque village paisible et n'être qu'une pauvre femme assise près de son foyer une quenouille à la main ! Mille inquiétudes maternelles emplissaient son cœur sur l'avenir de l'enfant qu'elle voyait grandir près d'elle et que ne tarderaient point à corrompre les exemples de Gurth ; car la joie de Gurth était extrême quand il voyait Edwards porter à ses lèvres une coupe pleine de vin et répéter les blasphèmes qui se mêlaient aux moindres paroles du brigand.

Ces inquiétudes sur l'avenir de son enfant d'adoption rendaient Herlich triste et rêveuse. On la voyait souvent passer des heures entières, assise sur quelque pointe de rocher, et, la tête cachée dans ses deux mains, se laisser aller à ses pensées. Alors le chérubin Asraël venait s'asseoir à côté d'elle ou voltigeait au-dessus de sa tête, afin d'attiser par son souffle divin la flamme généreuse que la pitié avait allumée dans le cœur de cette femme. Un soir que Gurth se trouvait absent, elle quitta tout à coup le rocher, mit la barque à flot et appela Edwards.

— Mon enfant, dit-elle il faut que nous fassions force de rames et que nous entreprenions un voyage qui sera long peut-être,

L'enfant sauta de joie, car elle ne se sentait à l'aise que dans la barque et sur les flots.

Herlich, inspirée par Asraël, avait résolu de profiter de l'absence de Gurth pour fuir, tâcher de gagner la côte de France et chercher sur quelque rive déserte de cette contrée une existence sans crime et sans remords. Là, se disait-elle, je vivrai du travail de mes mains, j'irai à la pêche, je raccommoderai les voiles des pêcheurs, je mendierai même s'il le faut, mais du moins je sauverai cette jeune fille des remords qui me rongent le cœur ; je n'aurai point à me repentir d'avoir causé sa perte. Dieu qui m'inspire me protégera !

Et pour la première fois, cette femme qui n'avait point prié depuis le jour où Gurth l'avait amenée sanglante dans sa cabane, cette femme, habituée au pillage et au meurtre, s'agenouilla pieusement, tendit les mains vers le ciel et essaya de murmurer une prière. Edwards, qui la vit faire, se plaça près d'elle, l'imita et de sa bouche enfantine récita les paroles qu'elle entendait sortir des lèvres de sa mère adoptive.

— Seigneur, Seigneur, protégez-nous !

Bientôt la barque, détachée de l'anneau qui la retenait au rivage, fut mise à flot et lancée à l'eau ; la voile s'ouvrit, se gonfla, et le reflux emporta l'esquif en pleine mer avec la rapidité d'une flèche. Mais Astaroth qui voyait sa proie lui échapper, et qui subissait avec d'autant plus de rage le triomphe d'Asraël que ce triomphe devait mettre un terme à l'exil de l'ange et le ramener dans le ciel, alla au-devant de Gurth qui revenait, lui inspira des pensées de colère et de crime, et hâta sa marche en le poussant de ses mains invisibles. Gurth arriva sur la rive au moment où Herlich et Edwards commençaient à mettre la rame en œuvre pour gagner tout à fait au large et donner plus de vitesse à leur esquif. Sans s'expliquer les motifs de leur fuite, il comprit néanmoins que toutes deux le fuyaient. Aussitôt il prit une flèche dans son carquois et l'ajusta sur son arc ; la flèche siffla et elle aurait atteint le but, si la main d'Asraël ne l'eût détournée ; mais Astaroth furieux s'élança d'un bond sur la chaloupe et poussa Herlich dans la mer. Herlich jeta un cri : Mon Dieu ! mon Dieu ! puis elle disparut sous les flots, qui se refermèrent sur elle.

Tandis qu'Edwards se livrait au désespoir et se demandait avec anxiété s'il fallait poursuivre sa route ou bien obéir à Gurth qui l'appelait du rivage. Gurth, furieux, se mit à la nage et se dirigea vers la barque. En ce moment, le ciel se couvrit d'éclairs, la foudre éclata et deux cadavres ne tardèrent point à venir se briser contre les rochers. Cadavres hideux et sanglans, dans lesquels personne n'eut pu reconnaître les corps défigurés de Gurth et d'Herlich !

Cependant, Edwards, perdu au milieu des flots, Edwards qui venait de voir périr sa bienfaitrice, élevait les mains au ciel et répétait la dernière parole de sa mère adoptive, comme il avait répété le matin sa prière ; car l'ange Asraël se tenait assis à la poupe de la barque ; mais Astaroth, debout à la proue, troublait l'esprit de la jeune fille afin d'éloigner d'elle toute pensée religieuse, et jetait sur elle des pensées de terreur et de désolation. Sans le chérubin,

il eût essayé de précipiter l'enfant dans les flots, car il commençait à craindre qu'elle n'échappât à l'enfer. Mais il n'osait tenter ce hardi projet : il se rappelait les cruelles tortures qu'il avait déjà subies sous les yeux de l'ange exilé, et un tremblement convulsif le saisissait rien qu'à la pensée de ces horribles souffrances. Tous les deux, en présence, attendaient donc l'issue de cette lutte entre le ciel et l'enfer. Pour Astaroth, c'était une honte et une défaite qui l'exposeraient durant l'éternité aux impitoyables railleries des autres démons. Si Asraël était vaincu, il lui fallait attendre la consommation des siècles avant d'entrer dans le paradis, car Edwards, ou plutôt Edwigh, était le dernier rejeton de la famille de Williams... Astaroth croisa les bras sur sa hideuse poitrine : Asraël se mit à genoux et leva les yeux avec espérance vers le ciel. Mais Dieu ne voulait pas que tout fût terminé durant cette nuit : la mer s'apaisa peu à peu, les flots perdirent de leur agitation, la foudre cessa de gronder, les éclairs s'éteignirent. Edwigh, brisée par la fatigue et la douleur, s'endormit, et lorsqu'elle se réveilla, la barque se trouvait arrêtée parmi les rochers.

Quand la jeune fille s'éveilla, elle porta autour d'elle des regards de surprise ; les événemens de la veille lui semblaient un rêve pénible et douloureux. Mais quand elle vit qu'elle ne dormait point, quand le souvenir d'Herlich morte se présenta distinctement à sa pensée, elle se mit à pleurer avec amertume. Asraël, ému de pitié, détacha du bout de son aile la chaloupe et la dirigea vers une baie voisine, qui servit de port à ce frêle esquif. Edwigh alors s'élança sur le rivage et vit une jeune garçon qui passait près de là en courant ; elle voulut l'appeler, mais le cri qu'elle poussa était si rauque et si terrible, qu'il épouvanta l'enfant et le mit en fuite. Les parens de ce dernier, alarmés de le voir revenir pâle et tremblant, s'informèrent des causes de sa terreur, et il leur répondit qu'un monstre avec de longs cheveux, se tenait sur les bords de la mer, prêt à dévorer ceux qui s'approchaient de lui. Tous aussitôt s'armèrent et coururent vers le rivage : ils s'arrêtèrent avec étonnement à la vue d'Edwigh, dont l'étrange et merveilleuse beauté prenait encore un caractère plus sauvage sous les derniers rayons du soleil couchant qui jetaient, à grands flots, sur elle les reflets glorieux de leur pourpre. Ses longs cheveux blonds épars, debout et appuyée sur une rame, elle regarda quelque temps avec un sourire la foule des pêcheurs rassemblés et marcha vers eux avec confiance. Par un mouvement de terreur machinal, les pêcheurs reculèrent devant cette créature inconnue : Edwigh n'en continua pas moins sa marche, surprise de la crainte qu'elle inspirait et voulut prendre dans ses bras un enfant que la précipitation de la fuite avait fait trébucher et renverser aux pieds de l'étrangère. Comme elle se baissait pour relever le petit effrayé, le père lança contre Edwigh le harpon qu'il tenait à la main et atteignit la jeune fille au milieu de la poitrine. Elle tomba sous le coup, se débattit pendant quelques minutes sur le sable, qu'elle couvrit de son sang ; mais ce fut une crise rapide dont elle triompha bientôt. Habituée à la souffrance, la jeune fille surmonta la douleur qu'elle éprouvait, se releva et arracha de sa blessure le harpon. Cherchant ensuite du regard celui qui l'avait frappée ; elle le reconnut, le poursuivit au milieu de la foule et le jeta bientôt à ses pieds. Alors il se fit un tumulte effroyable autour d'elle ; chacun l'attaqua : seule contre tous, elle ne tarda point à céder au nombre. On la terrassa, on la couvrit de liens, on l'attacha fortement à un pieu et les pêcheurs, encore sous l'influence de la colère, se mirent à délibérer entre eux sur le sort de leur captive.

Tandis que les uns proposaient de lui donner immédiatement la mort, et que d'autres voulaient la réserver pour des supplices longs et cruels, Edwigh, épuisée par la colère et par la perte de son sang, tomba sans connaissance ; une vieille la prit en pitié, se pencha vers elle pour la panser et entr'ouvrit la veste qu'elle portait.

— C'est une femme ! c'est une femme ! s'écria-t-elle alors.

Et elle interrogea Edwigh ; mais Edwigh ne comprenait pas la langue dont se servait la vieille femme pour lui parler et répondit d'une voix mourante quelques mots en saxon. Ces mots ne furent point compris davantage par ceux qui l'entouraient. Par bonheur un vieux prêtre anglais, que la mort du roi Richard et les catastrophes survenues depuis cette époque avaient empêché de retourner en Angleterre, attiré par le tumulte, quitta le petit hermitage qu'il s'était fait parmi les rochers, et se hâta d'arriver pour arracher, s'il en était temps encore, leur victime aux pêcheurs L'ange et le démon qui planaient au-dessus du rivage reconnurent le vieux prêtre de Sainte-Marie-de-l'Arche : Asraël jeta un cri de joie, mais Astaroth rit de son rire amer.

— Ne te crois pas encore vainqueur, dit-il. Malgré la présence de cet auxiliaire. Edwigh n'a point reçu le baptême, Edwigh vient de verser du sang ; donc mon influence peut s'exercer sur cette prédestinée de l'enfer tandis que tu te vois forcé de rester inactif près d'elle.

En disant ces paroles, il descendit près de la jeune fille, et, sans cesser d'être invisible, il l'entoura de ses bras immondes et la troubla du souffle de son haleine infernale. Edwigh, qui venait de succomber à un second évanouissement, ouvrit les yeux et se sentit animée d'une force étrange. Son cœur battait vite, son sang brûlait dans ses veines, son regard était allumé d'un éclat sinistre. Les femmes qui l'entouraient reculèrent effrayées et le vieux prêtre resta seul près d'elle.

— Venez, jeune fille, lui dit-il ; venez, vous n'avez plus de danger à craindre. Venez, un asile vous attend ! Je vais vous conduire dans un cloître voisin où vous trouverez des soins pour vos blessures et pour votre âme. Venez, accompagnez-moi.

Edwigh fit un mouvement pour suivre le vieillard : le démon l'arrêta et resserra plus étroitement encore l'étreinte dont il l'entourait.

Le vieillard prit la jeune fille par la main, mais Astaroth murmura des paroles fatales à l'oreille d'Edwigh, et celle-ci repoussa le vieillard si rudement, qu'il tomba et que sa tête alla frapper et se briser contre l'angle d'un rocher. Furieux à la vue de ce meurtre, les pêcheurs se jetèrent sur la meurtrière, dont le corps sanglant roula bientôt près du vieillard qui se mourait. Astaroth triomphant se penchait déjà vers Edwigh pour s'emparer de son âme ; Asraël s'agenouilla près du vieillard et lui murmura ces paroles à l'oreille :

— Elle n'est point baptisée, sauve-la.

Le prêtre, à cette inspiration céleste, se souleva, se traîna vers Edwigh expirante, et laissa tomber sur le front de l'infortunée quelques gouttes du sang qui coulait de ses propres blessures :

— Je te baptise au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, dit-il, et il mourut.

— Une larme devait te sauver, s'écria l'ange, et c'est une goutte de sang qui t'a rachetée. Dieu soit loué à jamais, car les secrets de sa Providence sont divins et impénétrables.

Alors on entendit le rugissement d'Astaroth vaincu qui retournait dans les enfers cacher la honte de sa défaite, et le chérubin Asraël remonta dans les cieux pour y conduire aux pieds de Jehovah deux âmes radieuses, tandis que les anges ses frères chantaient leurs plus harmonieux cantiques et mêlaient à leurs voix divines les accords sublimes de leurs harpes d'or.

S. Henry BERTHOUD.

JOURNAL.

LES LIVRES.

De nos jours la typographie aspire à devenir autre chose qu'un art industriel: grâce aux progrès étonnans qu'elle a faits depuis quelques années et à la manière ingénieuse dont elle a su s'approprier tout ce que le pinceau et le burin produisent de plus gracieux, de plus fini, de plus délicat, elle s'élève très-sensiblement au rang des beaux-arts. Personne n'y aura plus contribué que M. Curmer. Ce qu'il a fait tient presque du prodige: patience, travail, heureuses innovations, concours de tous les arts, mise en œuvre des procédés les plus ingénieux, collaboration de la plupart des talens, il n'a rien épargné pour produire ces éditions magnifiques qu'on ne peut s'empêcher d'admirer et que les étrangers vont voir comme dignes de figurer parmi les choses remarquables et curieuses que présente Paris.

Il y a cinq ans le nom de M. Curmer n'était pas connu. Il a aujourd'hui une réputation européenne. Il débuta par la publication de *Mes Prisons*, de Silvio Pellico, et ce petit livre, qui produisit une sensation marquée et sut intéresser tous les cœurs généreux aux infortunes et aux souffrances d'un illustre prisonnier, marqua la place que M. Curmer voulait occuper.

Bientôt après, M. Curmer consacra tous ses soins à préparer une édition de *Paul et Virginie*. Il y employa deux années entières, et appela à son secours les artistes les plus renommés de la France et de l'Angleterre. Tout a été dit sur cette édition; elle ne renferme pas moins de quatre cent quatre-vingts vignettes.

En même temps qu'il publiait *Paul et Virginie*, M. Curmer faisait aussi paraître les *Saints Évangiles* en deux splendides volumes illustrés par douze magnifiques gravures sur acier, d'après les tableaux de Tony Johannot, encadrés dans des ornemens dessinés avec un goût exquis. Les titres en sont coloriés et rehaussés d'or. Il y a dix vues des principaux sites et des monumens les plus curieux de la Terre-Sainte dessinées sur les renseignemens les plus scrupuleusement exacts et gravées sur bois.

D'un autre côté et comme pendant aux *Saints Évangiles*, il fesait paraître une traduction nouvelle de l'*Imitation* de *Jésus-Christ* par M. l'abbé Vassance, également illustrée par dix gravures sur acier de toute beauté, encore d'après les tableaux de ce fécond, de cet inépuisable Tony Johannot, et l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, ornée de sept cents gravures sur bois, d'après les dessins originaux de nos graveurs les plus renommés.

Ces publications indiquaient assez la voie que l'éditeur s'était tracée. Il continua d'y marcher en publiant successivement le *Livre du Mariage*, le *Livre de la première Communion*, le *Livre de Marie*, la *Religion du Cœur*, l'*Ame exilée*, les *Traditions de Palestine*, et les *Psaumes de David* traduits par M. Dargaud.

Sous le titre de *Souvenirs de Famille*, l'éditeur a eu l'heureuse pensée de disposer au commencement du *Livre du Mariage* quelques pages destinées à inscrire les dates, les naissances des enfans, le jour de leur première communion. Ces pages renfermées dans de jolis encadremens, sont ainsi destinées à devenir le registre religieux de la famille, celui qui lui rappelle ses joies les plus douces et les plus solennelles.

Comme complément au *Livre du Mariage*, le *Livre de la première Communion* apprend aux enfans ce qu'ils doivent à Dieu, à leurs parens, à eux-mêmes. Il est composé avec le même tact, la même intelligence, la même pureté de goût.

Un livre destiné à devenir classique, c'est l'*Ame exilée*, légende par Anna Marie. En voici le sujet. Une jeune fille meurt: sa mère va trouver un homme de Dieu, un saint personnage. Les prières du saint rendent la vie à la jeune fille. Mais quoiqu'elle aime toujours sa mère et son jeune fiancé, elle regrette le bonheur des anges: ici-bas son *âme* est *exilée*, et quand elle va au temple s'unir à celui qui l'aime, elle meurt, elle donne à son amant rendez-vous au séjour des élus. Jamais on ne traita un sujet de fantaisie religieuse avec une imagination plus poétique, avec une grâce plus attachante. Il y a dans cent et quelques pages plus de véritable intérêt, plus de drame intime que dans tous ces gros livres où l'on prétend remuer le cœur et où l'on ne fait que le fatiguer par des tableaux invraisemblables.

En ce moment, M. Curmer publie les *Traditions de Palestine*, par miss Harriett Martineau, ouvrage traduit par Mme Amable Tastu; c'est le meilleur ouvrage de miss Harriett Martineau, dont le nom est si avantageusement connu en Angleterre; il a obtenu dans l'Amérique du nord un succès remarquable; les éditions en sont répandues à profusion dans tous les états de l'Union.

Les *Traditions de Palestine* commencent à la venue du Christ et s'arrêtent à la chute de Jérusalem, car alors «tout est accompli.» Miss Martineau a rendu avec un rare bonheur et une profonde intelligence d'une époque où la face du monde moral allait être renouvelée le mouvement des esprits et l'apparition d'une foi nouvelle. Il y a quelques chapitres, tel que celui de *l'Espérance des Hebreux*, celui des *Cantiques de louanges*, celui du *Désert rejoui*, qui renferment tout ce qu'il y a dans les Écritures de plus hardi, de plus beau, de plus original. Il y règne partout une céleste mélancolie qui porte à l'âme des impressions indéfinissables et la fait doucement rêver. Ce livre, on peut le prédire, est destiné à un succès de vogue; il deviendra aussi populaire en France que de l'autre côté de l'Atlantique.

M. Dargaud a passé les plus belles années d'une vie consacrée aux études philologiques à traduire les *Psaumes de David*. Jamais les hymnes du roi-prophète n'avaient trouvé un interprète plus exact, plus judicieux. M. Curmer s'est rendu l'éditeur de ce travail.

Disons, avant de terminer, que M. Curmer prépare une édition magnifique du *Discours sur l'Histoire universelle*, par Bossuet. Il assure qu'il veut la rendre supérieure à celle de *Paul et Virginie*.

Quel est donc le secret de M. Curmer? d'où vient sa réputation et le rang qu'il a conquis dans son art? Est-ce parce que ses éditions de luxe, ses publications religieuses et littéraires, ses livres d'église, de messe, se distinguent par un assortiment si varié de reliures les plus fraîches, les plus élégantes en soie, en satin, en velours, avec des chiffres, des couronnes, de magnifiques armoiries en vermeil, en bronze, en or? Est-ce par qu'on trouve chez lui les plus rares collections de gravures et tout ce que l'art et le luxe peuvent produire de merveilleux en ciselures gothiques, en arabesques? Cela y contribue sans doute; mais M. Curmer possède un autre secret pour conquérir la place qu'il occupe parmi nos éditeurs, c'est que le concours des artistes les plus éminens, des graveurs les plus distingués, l'exécution typographique, ont toujours eu pour but de faire ressortir tout ce qu'il y a de moral, de religieux dans ses publications: il a rehaussé l'art en le faisant servir d'auxiliaire à la religion et à la morale. Voilà la vraie et peut-être l'unique cause de ses succès.

Achille Jubinal poursuit avec succès ses publications des *Tapisseries historiques* et du *Musée d'Artillerie de Madrid*. Rien ne saurait égaler la beauté des dernières gravures publiées dans ces deux ouvrages.

NOUVELLES LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES.

Voici un arrêté de M. le grand maître de l'instruction publique dont on ne saurait trop louer les dispositions sages et si bien en harmonie avec les progrès de l'éducation:

« Art. 1er. L'enseignement d'une langue vivante est obligatoire dans tous les collèges du royaume.

Art. 2. La langue allemande et la langue anglaise seront professées dans tous les collèges royaux. Toutefois, les collèges des académies de Corse, d'Aix, de Grenoble et de Montpellier pourront susbtituer l'italien à une de ces deux langues. Il en sera de même à l'égard de l'espagnol dans les académies de Bordeaux, de Pau et de Toulouse. L'option sera donnée aux parens.

Art. 3. Les cours de langues vivantes commenceront en cinquième et se prolongeront jusqu'en rhétorique.

Art. 4. Nul élève ne pourra suivre dans l'enseignement de la langue qu'il aura choisie un autre cours que celui de la classe à laquelle il appartient.

Art. 5. L'enseignement sera gradué de manière à suivre les progrès de l'enseignement classique. Il y aura un professeur particulier pour la classe de rhétorique. Il devra être licencié ès-lettres. Il pourra professer la seconde.

Art. 6. Les collèges qui ont des revenus suffisans pourvoiront aux frais de l'enseignement. Le traitement des professeurs sera fixé par un arrêté spécial. Il sera demandé des fonds dans le projet de loi des dépenses pour établir successivement le nouvel enseignement dans tous les collèges.

Art. 7. Les collèges royaux de Paris pourront avoir simultanément, avec les cours d'anglais et d'allemand, des cours d'italien et d'espagnol.

Art. 8. Le programme des cours et la liste des livres autorisés seront arrêtés tous les ans en conseil royal.

Art. 9. Un arrêté spécial déterminera s'il y a lieu d'apporter quelques changemens au nombre des classes actuellement fixées pour les langues vivantes.

Art. 10. A dater de l'année 1845, les candidats au grade de la Faculté des Lettres seront tenus e répondre aux examens sur une des langues vivantes plus haut spécifiées.

Art. 11. A dater de l'année 1839, les langues vivantes seront comprises dans le grand concours. »

NÉCROLOGIE.

Les sciences et les lettres viennent de faire une perte cruelle : le célèbre naturaliste, écrivain et poëte Chamisso est mort à Berlin le 21 août, à l'âge de cinquante-sept ans. Ludolf-Adalbert de Chamisso était né, en 1781, dans la Champagne, d'où il émigra avec ses parens pendant la révolution. Il trouva une nouvelle patrie en Prusse, où il fut attaché à la cour de la reine-mère, et entra comme enseigne dans un régiment d'infanterie; mais ni la vie des cours ni la vie militaire ne plaisaient au jeune Chamisso, dont l'esprit ardent était entraîné par un penchant irrésistible vers les hautes études. Il fit la connaissance de Fichte, et, sous sa direction, il étudia la philosophie, l'histoire et les littératures ancienne et moderne. Quelques écrits en vers et en prose, remplis de pensées neuves et hardies, rendues dans un style vigoureux, quelquefois inégal, mais toujours admirablement adapté au sujet, fondèrent sa réputation comme écrivain et poëte. Après la paix de Tilsitt, Chamisso retourna en France, où il fut admis dans la société de Mme de Staël, qu'il visita plus tard en Suisse et avec qui il entretint pendant longtemps une correspondance suivie. De retour à Berlin, en 1811, il se livra à l'étude de la botanique et de la zoologie, et consacra ses loisirs à la composition de ce livre célèbre et unique dans son genre qui porte le titre de *Peter Schlemihl*, qui retrace la vie d'un homme qui a perdu son ombre et parcourt le monde entier pour la retrouver, ouvrage presque intraduisible et dont M. Golbéry a publié l'analyse et a rendu avec succès quelques fragmens dans notre langue. En 1815, lorsque le chancelier de Russie, comte de Romanzoff, faisait préparer à ses frais un voyage autour du monde, il invita Chamisso à en faire partie comme naturaliste, Chamisso accepta cette invitation; il s'embarqua à Cronstadt en 1815 et il y revint en 1818. Il prit une part active à la rédaction de la partie scientifique de la description de ce voyage, et il publia séparément un volume d'observations sur les mœurs des divers peuples qu'il avait visités, ouvrage devenu célèbre par la consciencieuse exactitude des détails qu'il renferme et par le point de vue philosophique et psychologique sous lequel ils sont présentés. En 1819, Chamisso étant revenu à Berlin, l'Université de cette ville lui conféra le degré de docteur en philosophie par diplôme d'honneur et le proposa à la place de directeur du Jardin royal des Plantes à Berlin, qui venait de vaquer. Chamisso obtint cette charge et a consacré le reste de ses jours exclusivement à la botanique, à laquelle il a rendu d'éminens services par ses cours et par ses ouvrages écrits. Les œuvres de Chamisso sont très-nombreuses et ont obtenu, chacune dans son genre, un grand succès.

— La littérature des petits théâtres a perdu M. Brazier. Ce talent, qui fut toujours sans prétention, ne fut ni sans originalité ni sans relief. Brazier restait comme le dernier type de cette humeur joyeuse de nos pères, qui va disparaissant chaque jour. Il mérite une place après Désaugiers, pour la verve aimable et bouffonne de son esprit, pour le *sans façon* et la joyeuseté de ses chansons. Au théâtre, il obtint des succès mérités dans la comédie populaire; il se distinguait en ce genre par beaucoup d'observation et de gaîté; une animation toujours spirituelle, toujours chaleureuse, vivifiait les faciles ébauches de Brazier et leur donnait un caractère et un cachet tout particuliers. Il y a deux ans, il avait publié le recueil de ses chansons et de ses poésies; on y avait généralement reconnu toutes ses qualités habituelles, de l'esprit, du mordant, parfois de la sensibilité, de la grâce, une verve et une gaîté intarissables.

Brazier a laissé aussi un ouvrage en prose, la *Chronique des petits théâtres*, où l'on trouve une foule de piquans souvenirs, d'anecdotes curieuses et un grand mérite de narration. Il était l'un des rédacteurs les plus assidus du journal *le Vert-Vert*, qui lui dut de nombreux articles d'une lecture attrayante et instructive. Ses notices sur les *Abbés dramatiques* ont été justement remarquées.

Parmi les ouvrages de Brazier qui ont obtenu le plus de succès au théâtre, nous citerons *les Cuisinières, Partie et Revanche, le Marchand de la rue Saint-Denis, le Coin de rue*, etc.

Il est mort à Passy, où il s'était fait une retraite philosophique embellie par l'étude et le travail. Brazier pouvait espérer encore de nombreux succès : l'homme et l'écrivain sont également regrettables.

MÉLANGES.

Nous empruntons au *Miror*, journal anglais, le fait suivant, dont nous lui laissons d'ailleurs toute la responsabilité :

Rancorrah (Indes-Orientales), 8 janvier.

« Ce matin, un homme qui avait été enterré vivant il y a un mois, dans le voisinage de notre camp, a été exhumé vivant en présence d'Esur-Lal, un des ministres du micharawe de Jaisalmen. C'est un homme âgé de trente ans; il est né dans un village situé à cinq lieues de Kurnaut, mais il parcourt ordinairement le pays dans la direction d'Aimeen, Kotah, Endon, et se laisse enterrer pendant des semaines et même des mois par quiconque consent à le récompenser largement. Cette fois, le *rawul* (chef) l'avait mis en réquisition dans l'espoir que le ciel lui donnerait un héritier.

» On dit que par une bonne habitude cet homme extraordinaire est parvenu à retenir sa respiration en fermant la bouche et en fermant avec sa langue l'ouverture intérieure des narines. Quelques jours avant l'inhumation, il s'abstient de toute nourriture pour n'être point gêné par le travail de son estomac. On le coud dans un sac de drap, et pour qu'il ne soit point tourmenté par les fourmis et autres insectes, on a soin de garnir de drap la cellule qu'il occupe. Il fut inhumé à Jaisalmen, dans un petit bâtiment qui avait environ douze pieds de haut et huit de large. Dans le sol, on avait pratiqué une ouverture de trois pieds de long sur deux de large, et de trois pieds de profondeur dans laquelle on le plaça. Il était assis, ses jambes étaient tournées vers son estomac, et ses mains dirigées vers sa poitrine.

» Pour l'empêcher de s'échapper, on posa sur sa tombe deux blocs de pierre assez larges pour en fermer l'ouverture et pour rendre la surface de la tombe unie et compacte, on enduisit le tout d'un peu de terre, on mura la porte du bâtiment, et afin de prévenir tout artifice on l'entoura de sentinelles.

» Au bout d'un mois on leva la maçonnerie qui couvrait la porte, et l'opération de l'exhumation commença. Le capitaine Trewelyan, de l'artillerie de Bombay, n'arriva qu'au moment où l'on ouvrait le sac dans lequel l'homme avait été cousu. Il était privé de sentiment. Ses yeux étaient fermés, ses mains crispées et sans mouvement. Ses deux rangées de dents tenaient si fortement ensemble qu'il fallut employer un instrument de fer pour lui ouvrir la bouche et verser un peu d'eau dans son gosier. Insensiblement il reprit ses sens et l'usage de ses membres, et quand nous allâmes le voir, il se leva en s'appuyant sur deux hommes et se mit à causer avec nous. Le son de sa voix était doux et aimable. Il nous dit qu'il consentirait à être inhumé de nouveau pour un an.

» Il parla au major Speers d'Aylmeen de ses facultés extraordinaires; mais le major le prit pour un imposteur. Cependant le lieutenant Macneghten, du cinquième régiment de cavalerie légère, le mit à l'épreuve à Pokhun, en le tenant pendant treize jours enfermé dans un coffre de bois qu'il avait suspendu au plafond d'une vaste salle. Pendant qu'il est enseveli ses cheveux ne croissent point. Je pense vraiment qu'il n'est pas un imposteur et que le procédé qu'il emploie est en réalité celui que j'ai décrit.

» On racontait que l'homme avait été enterré six ou sept fois, mais on ne savait comment il avait découvert ces facultés extraordinaires, ni à quelle époque il les avait exercées pour la première fois. Le lieutenant arriva à Jaisalmen après l'inhumation et vit le bâtiment où elle avait eu lieu. Quatre ou cinq soldats de Maharawul avaient reçu l'ordre d'exercer une surveillance rigoureuse pour empêcher tout stratagème. Esur-Rai, un des ministres de Maharawul, avait été présent aux opérations.

» Quand le lieutenant B... et le capitaine Treweylan arrivèrent sur les lieux, un quart d'heure s'était écoulé depuis l'ouverture du tombeau. Le peuple avait couvert d'un drap blanc l'homme qui excitait à un si haut degré son admiration; deux individus le soutenaient, il paraissait singulièrement amaigri et très-débile; cependant son esprit avait toute sa vigueur, et sa confiance dans ses moyens était inébranlable. Le lieutenant B... examina et mesura avec sa canne le fond de la tombe, ainsi que les deux blocs de pierrre qui en avaient fermé l'ouverture. Pendant sept jours avant l'inhumation, cet homme ne s'était nourri que de lait. Quand il prend de la nourriture après sa délivrance, on dit qu'il éprouve une vive anxiété jusqu'à ce qu'il ait acquis la certitude que les fonctions de son estomac n'ont éprouvé aucune altération.

» Le lieutenant B.,. n'a plus revu cette homme. Il a appris toutefois qu'après avoir recouvré ses forces, il était resté quelque temps au Durban du Maharawul, dans l'espoir qu'il recevrait la récompense qu'on lui avait promise, mais que fatigué d'attendre, il avait enfin pris la fuite après avoir volé un chameau. »

THÉATRES.

Judith, la figurante de l'opéra qu'un jeune séminariste réfractaire suppose sa maîtresse pour éviter à force de scandale d'obéir à un oncle cardinal et d'entrer dans les ordres, est un thème favori de M. Scribe, sur lequel il a fait déjà force variations. Parues d'abord en nouvelle dans *la Presse*, les aventures de la jeune fille ont formé ensuite un volume in-8° publié par le libraire Dupont et ont fourni après cela matière à un vaudeville, sinon de M. Scribe, du moins de M. Bayard, son neveu et son collaborateur ordinaire. Judith enfin est veuve, sous les [illegible] Colon, présenter une quatrième fois son amour dévoué à l'Opéra comique. La pièce nouvelle compte cinq actes, et a paru un peu longue, malgré l'habileté de la mise en œuvre et le charme de la troisième partie. Comme musique, on a trouvé plus de talent que d'originalité dans la partition, et plusieurs motifs développés avec grâce n'ont pas toujours excusé des réminiscences sans doute involontaires, mais trop caractérisées. Les acteurs ont joué avec un ensemble et une verve dignes d'éloges ; mais Mlle Rossi a donné trop de vérité peut-être au rôle de la comédienne Palmyre.

Les *Bayadères*, au théâtre des Variétés, obtiennent une vogue soutenue. Les recettes qu'elles valent sont les plus élevées qu'on y ait jamais faites et sont environ de 4,000 francs par soirée. La salle entière est continuellement louée plusieurs jours à l'avance.

Les Chiens du Mont Saint-Bernard, à l'Ambigu, obtiennent un succès immense.

Au Palais royal, *les Trois dimanches*.

Henry Hamelin, au Gymnase, est un drame plein de vérité et joué admirablement par Mme Dorval, Bocage et surtout Ferville.

Les Adieux au pouvoir ont obtenu à la Comédie française moins de succès qu'ils n'en méritaient.

Benevenuto Cellini a réussi à l'Opéra. La musique est d'Hector Berlioz.

Voici la vue de l'*Ecole du Commerce* que nous devions donner dans notre dernier numéro.

Nous regrettons que la gravure n'ait pu reproduire dans un même cadre l'ensemble des bâtimens, des classes et des jardins qui dépendent de cette *Ecole spéciale*. Nous eussions surtout désiré que les ateliers destinés à la construction des machines et à l'enseignement pratique des élèves fussent compris dans ce plan. Nous espérons que l'article publié dans le dernier numéro du *Musée des Familles* sur un établissement si remarquable, fera comprendre tout ce que ne dit pas un dessin que circonscrivent des lignes d'architecture.

Ecole du Commerce et des Arts industriels, rue Charonne, 95, Paris

AUX ABONNÉS.

M. Jules Janin écrivit, il y a quatre ans, les premières pages du *Musée des Familles*; en tête de l'article qui sert d'introduction à ce recueil, il plaça cette épigraphe : *On parlera de tout et d'autres choses encore*, parce qu'elle lui parut résumer précisément le vaste plan de cette nouvelle publication. Cette épigraphe fut une prédiction, mais avant d'examiner comment elle s'est accomplie ; jetons un regard en arrière sur le *Musée des Familles*; voyons d'où il est parti et où il est arrivé.

Le *Musée* ne s'est pas tenu dans les limites qui d'abord lui étaient imposées. Mal à l'aise dans le cadre rétréci qui le condamnait à n'être qu'un [illegible] n'offrait d'ailleurs aux écrivains qui concouraient à sa rédaction qu'une étroite carrière à parcourir, il tendit insensiblement à devenir une importante *revue*, à la manière des revues anglaises. Le *Musée des Familles* comprit avec raison que les études et les goûts de ses lecteurs marchaient graduellement; que ceux-ci, après avoir accepté des récits courts et merveilleux, des notions élémentaires et des articles sans unité dans leur ensemble, rechercheraient inévitablement des narrations plus développées, des discussions plus sérieuses, plus graves, plus utiles, en un mot un enseignement plus élevé. Le temps des *Magasins pittoresques*, avec leurs monumens, leurs vues, leurs sujets empruntés aux *Magazines* anglais, était déjà passé, et le public, séduit d'abord par des lectures vives, curieuses, variées à l'infini,

dédaignait déjà comme incomplet et comme frivole ce qui l'avait puissamment intéressé. Le *Musée* subit l'influence de cette heureuse réaction ; aussi, en entrant dans la seconde année, prit-il, comme œuvre littéraire, une place à part au milieu des *Revues* françaises. Toutefois, pour être accueilli au sein de la famille, il fallut que le *Musée* renonçât à la triste célébrité que la plupart des *Revues* ont acquise par leurs étranges prédications, et que sa scrupuleuse réserve et son caractère distinctif de moralité permissent de le laisser entre toutes les mains et de l'admettre comme un ami sûr et prudent au foyer domestique.

Ce livre, ce *Magazine*, cette *Revue*, car nous prouverons que tous ces titres lui conviennent, accomplit sa cinquième année. A une époque où de semblables recueils vivent rapidement, où on les voit naître, grandir, puis s'effacer insensiblement pour disparaître bientôt après, le *Musée des Familles* a supporté par cinq années d'existence une épreuve redoutable à laquelle tous ses rivaux n'ont pas survécu. Prenant pour son point d'appui un système d'améliorations constantes, ralliant autour de lui les écrivains les plus distingués, dont chaque œuvre porte avec elle une profonde empreinte de moralité, d'érudition, de saine critique, confiant aux artistes les plus habiles le soin d'*illustrer* le texte par des vignettes composées pour ses articles, le *Musée des Familles* devait naturellement voir le nombre de ses lecteurs s'accroître chaque année.

Depuis qu'un seul numéro mensuel de 32 pages, contenant la matière d'un volume in-8° de 300 pages, réunit les feuilles détachées, qui dans l'origine paraissaient isolément, le concours de nos auteurs qui avaient placé le *Musée des Familles* sous le patronage de leur talent a été d'autant plus actif qu'ils ont pu donner à leurs travaux tous les développemens nécessaires; chaque livraison est devenue un livre ou un musée, soit qu'elle renferme un ouvrage complet, soit qu'elle présente une suite variée de tableaux d'histoire et de genre, de vues pittoresques, de spirituelles ébauches, et chacun de ces tableaux est signé par MM. Casimir Delavigne, Alexandre Duval, Scribe, Salvandy, Villemain, Victor Hugo, marquis de Custine, bibliophile Jacob, Alphonse Karr, Henry Monnier, Frédéric Soulié, Alexandre Dumas, Gozlan, Méry, Ernest Deschamps, Aimé Martin ; Mmes Desbordes-Valmore, Emile de Girardin, de Bawr ; MM. de Pongerville, Jules Janin, S. Henry Berthoud, Alfred de Vigny, etc., etc. Ainsi, comme on l'a dit : « Tous les écrivains célèbres qui impriment à leurs idées le cachet d'une pensée morale, tous ceux dont le nom n'est point une anomalie avec le titre du journal » contribuent à la rédaction d'un recueil qui, suivant une direction sérieuse et sa haute portée, n'est dépourvu cependant d'aucun de ces puissans attraits qui captivent le lecteur.

Le *Musée des Familles* constitue à lui seul une galerie littéraire. En fut-il jamais une plus animée, plus variée, plus riche ? Citez un auteur qui soit réellement entré dans la renommée, un de ces auteurs qui donnent à notre littérature plus d'éclat qu'ils n'en peuvent recevoir, et dites-nous s'il n'a pas laissé dans cette galerie une œuvre qui le représente ; dites-nous si le *Musée des Familles*, tout fier encore de ses bonnes fortunes littéraires, n'a pas été l'objet d'une honorable préférence de la part de plusieurs de nos grands écrivains dont la collaboration est vainement sollicitée par tant de journaux ; dites-nous enfin si la variété des sujets traités dans ce recueil ne témoigne pas hautement des soins apportés dans la rédaction pour que toutes les branches des connaissances humaines y soient successivement passées en revue ?

Voici d'abord, et à la première place, des *études morales* : elles ne s'offrent pas à vous sous une forme austère ; la gravité du sujet n'exclut ni les pensées brillantes, ni l'intérêt des récits, ni la hardiesse des images, ni les vives couleurs du style. M. S. H. Berthoud a présenté dans son dernier ouvrage, *l'Honnête homme*, le type de ces études morales où les qualités de l'écrivain ressortent encore à côté des enseignemens qu'il donne. Plus loin ce sont des *études historiques* qui, par des documens inédits et de haute importance, éclairent quelques pages obscures de nos annales et nous permettent de refaire une époque de notre histoire, ou de mettre au jour des faits ignorés, ou de donner des détails curieux et authentiques sur des mœurs tombées en oubli. Des *Études rétrospectives*, véritable anneau de cette chaîne immense qui rattache les temps passés aux temps présens, complètent cette division du journal.

Ici se rencontrent des *études littéraires*, là des *études artistiques*. De nombreux fragmens empruntés à nos anciens auteurs et aux écrivains étrangers nous permettent de suivre les progrès de la littérature en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, partout enfin où le génie de l'homme s'est révélé par des œuvres littéraires. Le *Musée des Familles* ne dédaigne aucun des grands événemens qui s'agitent dans la sphère des sciences et des beaux-arts ; dans sa prétention à être le *livre de tous*, il faut qu'il soit en effet le livre du savant et de l'artiste. Aussi les travaux scientifiques ont-ils une place à part dans ce recueil; seulement la science, pour plaire aux gens du monde, abdique ses formes académiques, elle se fait gracieuse, elle sourit, elle se pare avec coquetterie. Chaque année, les peintures admises au salon sont l'objet d'une critique sérieuse ; chaque année des gravures reproduisent dans le *Musée des Familles* les toiles les plus importantes, et ces gravures, par l'alliance intelligente du crayon et du burin, semblent emprunter à la peinture le prestige de la couleur. Brascassat, T. Johannot, Gavarni, Ch. Boulanger, Leehmann, Biard, Devéria, Foussereau, Grandville, Schœffer, Wattier, Curty, etc., ont trouvé dans Andrew, Best et Leloir, ces autres artistes qui animent le bois et lui donnent la vie, des interprètes à la hauteur de leur talent.

Et qu'on ne pense pas que les gravures du *Musée des Familles* soient de vaines images ou de frivoles ornemens ! Ces gravures nous associent plus intimement à l'histoire des voyages et des découvertes en faisant passer sous nos yeux les richesses que la nature semble réserver aux studieuses recherches des voyageurs ; elles nous montrent les armes de guerre, les costumes, les médailles ; elles exhument pour nous les trésors enfouis au sein de la terre par les révolutions du globe; elles arrachent enfin à leur immobilité les monumens de tous les âges, traditions vivantes que les peuples reçoivent pour les transmettre et dont les ruines sont encore saluées de notre admiration.

D'autres *études* se succèdent dans le *Musée des Familles : études militaires, études maritimes, études d'histoire naturelle*. Celles-ci perdent, sous la forme littéraire dont elles sont revêtues, leur sécheresse et leur aridité : c'est ainsi que les *Réalités fantastiques* et que les *Contes botaniques*, dus à la plume érudite et élégante de M. Boitard, offrent aux lecteurs les plus attachantes distractions ; et cependant il s'agit de résoudre les questions les plus ardues de l'histoire naturelle.

Cette esquisse des travaux que le *Musée des Familles* embrasse est bien imparfaite encore. Nous n'avons indiqué ni ces *études populaires* signées par Paul de Kock, ni ces croquis de mœurs signés par J. Janin ; nous n'avons pas dit qu'une foule de notions ou de faits inconnus ou oubliés, riche butin conquis sur les meilleurs auteurs anciens et modernes, s'encadraient avec un rare bonheur dans le *Magazine* qui complète, avec un *Journal* des événemens scientifiques et littéraires du mois, chaque livraison du recueil. A celui qui arrêterait ses regards sur les cinq premiers volumes du *Musée des Familles*, notre analyse paraîtrait froide et décolorée. Et en effet comment résumer tant de travaux divers ! comment rappeler tant de pensées nobles et morales, tant de pages ou spirituelles ou éloquentes ! Comment compter tous ces noms de poëtes, de penseurs, de savans, d'artistes qui ont fait du *Musée des Familles* ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire une *Revue* littéraire sans rivale en France, et qui bientôt participera de l'éclat et du renom qui s'attachent aux meilleures *Revues* anglaises, c'est-à-dire encore un véritable *Musée* où les hommes d'étude et les hommes de loisir, où les savans et les artistes, où les femmes et les jeunes gens, où les grandes dames et les bourgeoises, où tous les désœuvrés de nos salons doivent se heurter, se rencontrer sans cesse. Dans cette galerie, au milieu de ces mille tableaux sévères sans prétention, instructifs sans pédantisme, gais et amusans sans trivialité, chacun trouve un tableau qui l'intéresse et le séduit ; chacun rencontre pour soi ou pour les siens une utile leçon, un enseignement profitable, une notion bonne à acquérir, des aperçus nouveaux sur les sciences, les lettres et les arts. On avait donc raison de donner à cette sorte d'Encyclopédie le titre de *Musée des Familles* ; on avait donc raison de dire : « On y parlera de tout et de plusieurs choses encore. »

Voilà pourquoi le *Musée des Familles*, dont le domaine et l'autorité littéraire ne peuvent que s'agrandir, dont l'exécution matérielle subit d'ailleurs chaque jour de nouveaux perfectionnemens dans l'impression du texte et le tirage des gravures, obtient un grand et légitime succès

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

TEXTE.

PREMIER TRIMESTRE.

Bombay, *Williams Daniel.* 82.
Conte (un) d'enfans, *Marceline Valmore* 69.
Courtaud et Jamet, *Edmond Leclerc.* 73.
Enfans (les) de Charlemagne, *Félix Davin.* 1.
Lettres de Jean Wipreht, *Henri Blaze.* 24.
Manuscrit (le) de Lagrange. 86.
Mort (le) fiancé, *Henri Zrshokke.* 76.
Paris avant les hommes, second article. *Boitard.* 45.
Paris nocturne, *Paul de Kock* 65.
Phénomène (le) vivant, *S. Henri Berthoud.* Première partie 12
Seconde partie. 33.
Les Thermes, *bibliophile Jacob.* 28.
Tour (la) de Cordouan, *Joseph Avrilleau.* 93.

SECOND TRIMESTRE.

Aventures et mésaventures de Francis Burdett, mistress *Marryet.* 185.
Le charnier des Innocens, *bibliophile Jacob.* 133.
Conte pour les petits enfans, *Marceline Valmore.* 155.
Divorce (un), *Audibert* 134.
Dominique de Gourgues, *Élise Adam* 117.
Esclaves (les) lettrés, *Granier de Cassagnac.* 191.
Esteban Murillo, *Une contemporaine.* 161.
Le facteur, *Jules Janin.* 183.
Mésaventure d'un Anglais, *Paul de Kock.* 178.
Le nœud du cothurne, *S. Henry Berthoud.* 97.
Premier mot, (le), *Charles Lafont.* 159.
Reptiles (les), *Alphonse Guinhenot.* 169.
Songe (le) d'Ève, *De Pongerville.* 119.
Troisième lettre de Jean Wipreht, *Henri Blaze.* 134.
Vanina d'Ornano, *Romani.* 129
Voyage au pôle nord, *Benjamin Bragg.* 186.

TROISIÈME TRIMESTRE.

Deux semaines de Pierre Corneille, *S. Henry Berthoud.* 261.
Escurial, *Berthier* 255.
Livre (un) nouveau, *Trianon.* 249.
Le levrier du duc de Bretagne, *P. Chevallier.* 209.
Mammifères marins, *Boitard.* 225.
Population de Londres. 222.
Portrait de Virgile. 221.
Pour avoir imité Robinson Crusoë, *Léon Gozlan.* 257.
Quatre contes sanscrits, *Aimé Martin.* 281.
Société (la) de bienfaisance. 218.
Sonneur (le petit) aux portes, *Marceline Valmore.* 262
Souvenirs des rues de Paris. 221
Voyage au pôle nord, *Benjamin Bragg.* Seconde partie. 193.
Troisième partie. 240

QUATRIÈME TRIMESTRE.

Ange (l') des Williams, *S. Henry Berthoud.* 353.
Lion (le) Daniel, *Mistress Marryet* 321.
Lesueur, *De Pongerville.* 315.
Hotel (l') Saint-Paul, *le bibliophile Jacob.* 289
Livre (un) nouveau, *Trianon.* 249.
Jardin (le) turc, *Paul de Kock.* 294.
Procession (la) d'Aix, *Miller.* 299.
Sectes (diverses) religieuses. 308.
Staël (Mme de), *la duchesse d'Abrantès.* 342.
Statues (quelques) merveilleuses, *Ch. Lafont.* 337.

TABLE PAR ORDRE DES MATIÈRES.

POÉSIE.

Le premier mot, *Ch. Lafont.* 159

ÉTUDES HISTORIQUES.

Courtaud et Jamet, *Edmond Leclerc.* 73.
Les enfans de Charlemagne, *Félix Davin.* 1
Lettre de Jean Wipreht, *Henry Blaze.* seconde partie. 24.
Troisième partie. 134.
Manuscrit de Lagrange. 86.
Les Thermes, *bibliophile Jacob.* 89.
La tour de Cordouan, *Avrilleau.* 93.
Le charnier des Innocens, *bibliophile Jacob.* 133.
Dominique de Gourgues, *Élise Adam.* 117.
Les esclaves lettrés, *Granier de Cassagnac.* 191.
Le nœud du cothurne, *S. Henry Berthoud.* 97.
Le levrier du duc de Bretagne, *P. Chevalier.* 209.
Lesueur, *De Pongerville.* 315.
Hôtel Saint-Paul, *bibliophile Jacob.* 289.
La procession d'Aix, *Miller.* 299.
Diverses sectes religieuses. 308.
Mme de Staël, *la duchesse d'Abrantès.* 342.

ÉTUDES MORALES.

Conte d'enfant, *Marceline Valmore.* 69.
Id. pour les petits enfans, *Marceline Valmore.* 155.
Le phénomène vivant, *S. Henry Berthoud.* 12 33
Divorce (un), *Audibert.* 134.
Esteban Murillo, *une contemporaine.* 161.
Deux semaines de Pierre Corneille, *S. Henry Berthoud.* 264.
Le petit sonneur aux portes, *Marceline Valmore.* 262.
L'ange des Williams. *S. Henry Berthoud.* 353.

ÉTUDES ARTISTIQUES.

Quelques statues merveilleuses, *Ch. Lafont.* 337.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

Paris avant les hommes, *Boitard.* 45.
Les reptiles, *Al. Guinhenot.* 169.
Mammifères marins, *Boitard.* 255.

VOYAGES.

Bombay, *Daniel.* 82.
Aventures de Francis Burdett, *mistriss Marryet.* 185.
Voyage au pôle nord, *Benjamin Bragg.* 185, 193, 240.
L'Escurial, *Berthier.* 255.
Pour avoir imité Robinson Crusoë, *Léon Gozlan.* 257.
Le lion Daniel, *mistriss Marryet.* 321.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Le mort fiancé, *Henry Szshokke.* 76.
Le songe d'Ève, *De Pongerville.* 119.
Vanina d'Ornano, *Félix Romani.* 129.
Quatre contes sanscrits. 281.

ÉTUDES DE MOEURS.

Paris nocturne, *Paul de Kock.* 68.
Le Facteur, *Jules Janin.* 183.
Le Jardin turc, *Paul de Kock.* 294.

MÉLANGES.

Mésaventure d'un Anglais, *Paul de Kock.* 278
Un livre nouveau, *Trianon.* 249

MAGAZINE.

Population de Londres, 222.
Portrait de Virgile, 221.
Société de bienfaisance, 218.
Souvenir des rues de Paris, 221.

ILLUSTRATIONS.

PREMIER TRIMESTRE

Bas-relief du Fakir, 85.
Bastille, (la place de la) 73.
Chasse au loup, 73.
Chimpansé, 96.
Chat fossile, 61.
Combat d'un mastodonte, 56.
Cordouan (la tour de), 89.
Culs-de-lampes, 3, 6, 8, 11.
Christ docteur, 32.
D'inothérium, 48.
Sa tête, 45.
Ses dents, 46.
Ses ongles, 47.
Ellora, 84.
Enfant (l') sauvé, 72.
Fiancées (les tombeaux des), 81.
Fontaine des Innocens, 40.
Maison (une), 93.
Monrose et Lepeintre, 64.
Montaigne et le Tasse, 44.
Molière, 88.
Naturels de la Nouvelle-Hollande, 62.
Rochecorbon, 24.
Squelette fossile de singe, 60.
Thermes (les), 29.
Titres ornés, 1, 65, 69.
Tours (vue de), 12.

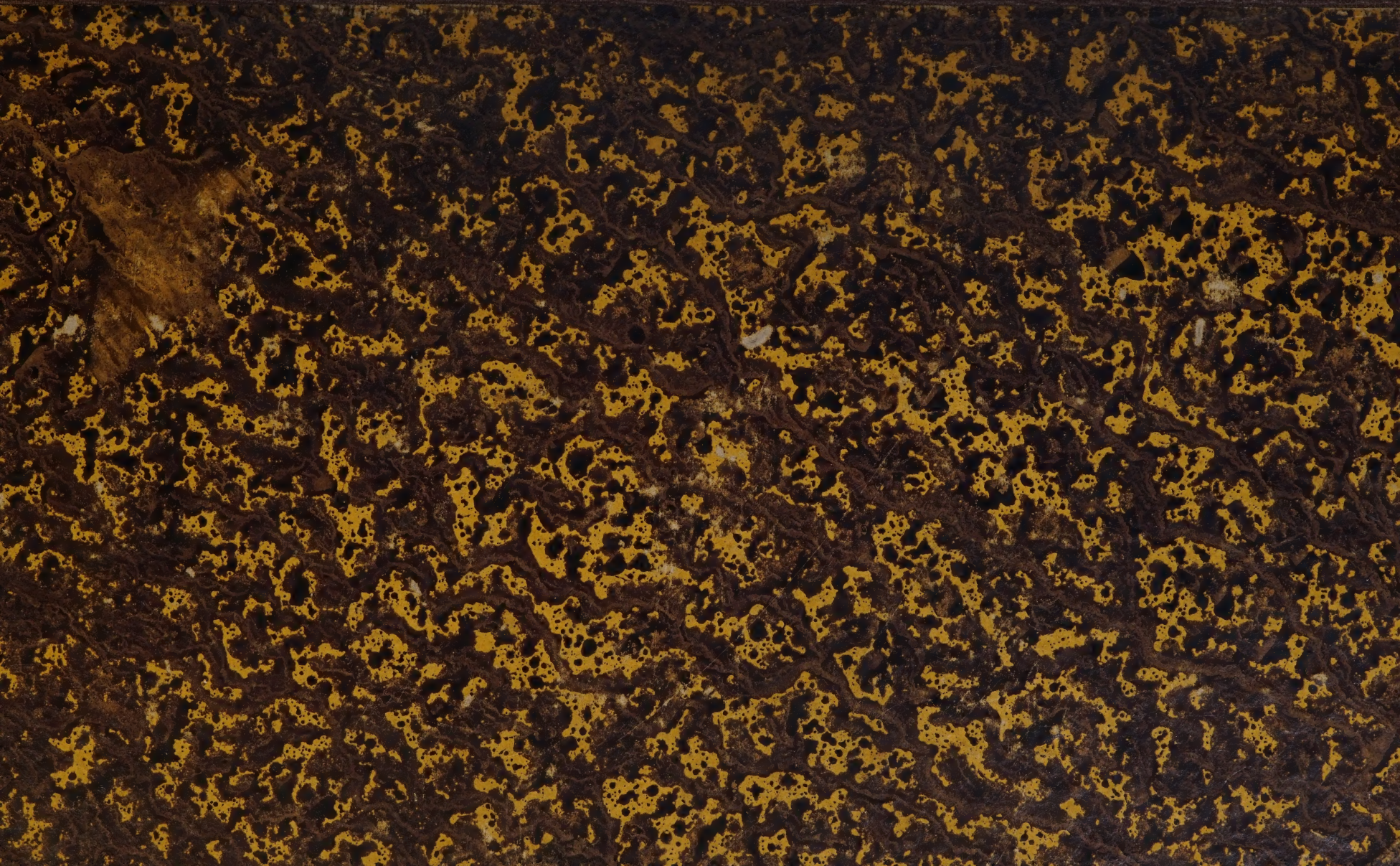
SECOND TRIMESTRE.

Ange (un), 121.
Anglais (l'), 181.
Baladins, 105.
Café des comédiens, 184.
Caïman, 147.
Charnier des Innocens, 124.
Culs-de-lampe, 142, 144, 151, 152, 168.
Encadrement, 159.
Enfant prodigue, 152.
Déjeûner de Vitellius, 108.
Dames romaines, 97.
Instrumens de musique, 104.
Lézard, 169.
Llanero, 129.
Mélancolie (la), 137.
Meurtre, 129.
Moscow, 188.
Mort (une), 189.
Murillo, 161.
Objets de parure des Romains, 117.
Rosa, 141.
Titre orné, 185.
Vaches (manière de traire les) au Mexique, 148.
Vierge de Murillo, 165.
Vipère, 173.
Vitellius abdiquant, 112.
Porté par le peuple, 113.

TROISIÈME TRIMESTRE.

Baleine, 197.
Combat d'un loup, 256.
Corneille, 273.
Culs-de-lampe, 208, 213, 249, 257; 281, 288.
Écureuils, 237.
Escurial (l') 253.
Entrée de François 1er, 220.
Douglas, 245.
Intérieur de l'habitation, 201.
Le levrier, 205.
Mains (les) tendues, 260.
Moine, 230
Morse, 233.
Orgies du Vivarais, 252.
Ours blancs, 239.
Phoques, 228.
Retour au Spitzberg, 248
Rennes, 280.
Rose, 280.
Sacrifice, 224.
Tableaux de Jean de Bruges, 265.
De Brauwer, 269.
Titres ornés, 193, 225, 240, 264.
Van-Champagne, 277.
Visite au vaisseau, 205.
Viravara, 285.

QUATRIÈME TRIMESTRE.

Abrantès (portrait de Mme), 352.
Aix, 308.
Ange (l') à la fontaine, 369.
Baptême (le), 313.
Baiser (le), 360.
Cordages (les), 321.
Cordoue, 329.
Cordonnier (le), 341.
Descente (la) de croix, 361.
Duc (le) d'Urbin, 301.
Débuts de Lesueur, 316.
Faux (le) nez, 297.
Fête de San-Pedro, 332.
Hôtel Saint-Paul, 289.
Leis pichoux dansaïres, 304.
Mort de Richard, 368.
Idem de Geoffroy, 357.
Pluton, 302.
Querelle, 372.
Richard (le) roi, 364.
San Cristou, 307.
Statues (les) merveilleuses, 337.
Statues de saint Martin, 340.
Staël (Mme de), 344.
Le baron de Staël reçoit l'accolade, 353.
Supplice de Zambruno, 336
Titre orné, 353.
Tremblement de terre, 325.
Williams, 354-356.

91-S
66
SPECIAL
PERIOD.
AP
1
M8
V.5
1838-9
GETTY CENTER LIBRARY